LE TOUR
DU MONDE

VOYAGES
EN INDO-CHINE

M.

LE

TOUR DU MONDE

27373. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
Rue de Fleurus 9

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

FONDÉ PAR

M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

VOYAGES EN INDO-CHINE
(COCHINCHINE — ANNAM — TONKIN)

PAR

MM. le Dr MORICE; ROMANET du CAILLAUD;
BROSSARD de CORBIGNY, lieutenant de vaisseau;
le Dr HARMAND;
le Dr NEIS et le Dr HOCQUARD.

1872 — 1884

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79



Rade de Saigon. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

VOYAGE EN COCHINCHINE,

PAR M. LE DOCTEUR MORICE.

1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Arrivée à Saigon. — Les *sampans*. — Les *malabars*. — Achat d'un *salaco*. — Débarquement par les coulies. — Le *panca*. Effets du climat. — Les mendiants annamites.

Il était neuf heures et demie du matin, lorsque, le 6 juillet 1872, le transport de l'État *la Creuse* arrêta son hélice et jeta son ancre en rade de Saigon. L'immense vapeur fut immédiatement entouré de *sampans*, petites barques annamites qui rappellent les gondoles vénitiennes, avec leur roufle placé au milieu et leurs rameurs qui nagent debout. Presque aussitôt une foule d'officiers et de négociants inonda le pont et la dunette. Pour moi, qui savais n'avoir là aucun visage ami à chercher, je contemplai le paysage en attendant l'heure de descendre à terre.

Le ciel était semé d'énormes nuages à bords cuivrés entre lesquels passaient les brûlants rayons d'un soleil plus implacable encore que celui de Singapore; le fleuve était en ce point si large et si majestueusement ample qu'il méritait bien ce nom de rade que l'on s'accorde à lui donner. Une foule d'embarcations de tous ordres, à rames, à voile, à vapeur, se pressaient sur les bords; quelques bateaux de commerce, dont deux anglais, chauffaient en ce moment, et, dans le lointain, j'apercevais le *Fleurus*, vaisseau stationnaire d'où se tirent les coups de canon quotidiens qui annoncent le commencement, le milieu et la fin du jour.

Quant aux rives, celle de droite était couverte de

fort petites cases en torchis et en paillote, qui pour la plupart trempaient à moitié dans le *Donaï;* sur la gauche s'étalait Saigon (et non pas Saïgon, comme on s'obstine encore à l'appeler en France). Le grand Cosmopolitan Hotel ou Maison Vantaï montrait avec orgueil, sur les bords mêmes du quai, sa large façade à trois étages; les tamariniers de la rue Catinat et des diverses artères de la ville dressaient leurs larges têtes verdoyantes régulièrement échelonnées; et ces voitures nombreuses, mais peu confortables, qu'on appelle *malabars*, attendaient les proies multiples qui allaient leur être livrées.

Vers onze heures, je pus descendre, laissant mes bagage sprendre avec ceux de l'État le chemin des docks de la Marine, et je touchai enfin du pied cette terre rouge et poussiéreuse qui caractérise les rues de Saigon.

Bien que novice dans la colonie, j'avais recueilli assez de renseignements pour savoir que je devais avant toutes choses me diriger vers un de ces innombrables marchands asiatiques dont les échoppes bordent une partie des rues basses de la ville, afin d'y faire l'emplette d'un *salaco*. Le salaco est le chapeau des tropiques; il partage avec le casque en moelle d'aloès, ou pour mieux dire en tige de *saja* (cây-diên-diên des Annamites), que les Anglais de l'Inde appellent *solatopi*, la fonction de garantir les crânes des Européens des trop ardents baisers du soleil. Il est vrai qu'il est disgracieux et quelque peu lourd, mais on se fait assez vite à cette étrange coiffure, sous le dôme blanc de laquelle on peut braver les insolations. Figurez-vous en effet un objet arrondi, mince, concave d'un côté, convexe de l'autre, et réuni par trois montants à une couronne inférieure, de rayon beaucoup plus petit. L'honorable marchand chinois, qui répondait au nom harmonieux d'A-tak, m'eut bientôt trouvé ce qu'il me fallait, et, renfonçant dans ma poche le feutre qui ne devait plus me servir qu'aux heures trop courtes du soir, je me hâtai d'entrer dans le premier hôtel qui se rencontra sur ma route.

Une véranda assez propre, au-dessus de laquelle se lisait le nom orgueilleux de ce caravansérail : *Hôtel de l'Univers*, me conduisit dans une pièce servant de café, où étaient installés quelques Européens. Ayant déjeuné à bord, et d'ailleurs fatigué, je ne songeais qu'aux ablutions nécessaires et au repos : une chambre me fut octroyée, et sous les rideaux d'une moustiquaire assez ample, mais hélas! percée de trous nombreux, je reposai pour la première fois à terre mes membres, quelque peu endoloris par une traversée de quarante-cinq jours.

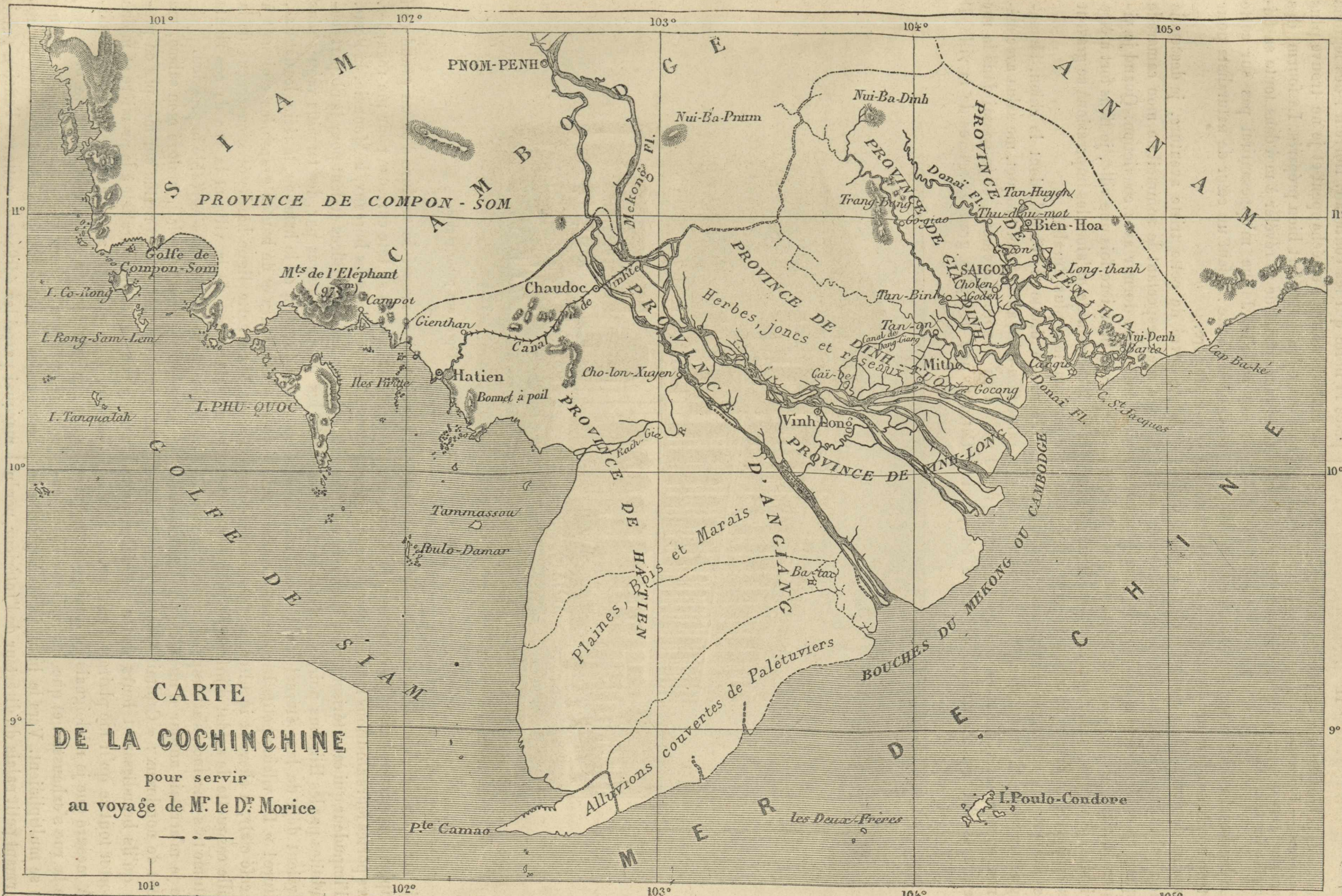
Je me réveillai vers trois heures, et après une douche bienfaisante j'allai chercher mes bagages. Deux grands coulies chinois, nus jusqu'à la ceinture, coiffés de gigantesques et épais chapeaux de paille en clocheton et portant sur l'épaule le solide bambou traditionnel, s'élancèrent sur mes traces et s'emparèrent de mes caisses avec une très-grande rapidité, non sans se crier quelques phrases de ce langage brusque et monosyllabique qui déplaît d'abord assez aux oreilles européennes. Ils attachèrent les colis au centre de leur longue perche, à chaque extrémité de laquelle ils se placèrent ensuite, et la soulevant de leurs épaules rougies, ils se remirent en marche avec le balancement qui leur est particulier

Cette importante affaire terminée, je m'acheminai vers la salle du festin. Une quantité de petites tables, et au-dessus d'elles deux rangées parallèles de *pancas*, ce fut tout ce que je vis d'abord. Le panca ou punkah est tout simplement un châssis carré en bois garni de cotonnade sur ses deux faces, retenu par une corde qui passe dans la gorge d'une poulie et dans un trou pratiqué au mur. Un indigène placé en dehors de l'appartement tire ou relâche tour à tour ces espèces d'éventails. C'est grâce à cette invention, qui nous vient, je pense, de l'Inde, que l'on peut résister le soir à l'affaiblissement général, au dégoût des aliments, que l'on éprouve presque toujours après les brûlantes journées de ce climat. Ce courant d'air ne ranime pas seulement les forces et l'appétit, mais il disperse les moustiques et autres insectes fâcheux qui en veulent à votre peau ou à votre potage.

Après un repas que je fis assez abondant, car le séjour à bord affame d'ordinaire, je m'installai hors de l'hôtel près d'une des petites tables sur lesquelles étaient posés le café et les liqueurs. Je me mis alors à examiner plus attentivement le milieu où je me trouvais. Je remarquai un fait, qui m'avait frappé du reste dès notre arrivée; c'est le *facies* spécial des habitants, anciens pour la plupart dans la colonie : ils ont tous un teint légèrement jaunâtre, une figure amaigrie et avec cela des yeux très-vifs. Pendant le repas, j'avais remarqué aussi que le diapason des conversations s'élevait d'une façon constante jusqu'au dessert, et qu'à ce moment, à certaines tables, la conversation tournait volontiers à la dispute. Mon visage devait bientôt revêtir à son tour la livrée coloniale, qui est compatible avec une santé suffisante, et, bon gré mal gré, je devins aussi plus facilement irritable.

Je passai une partie de la soirée avec un de mes collègues dont j'avais fait la connaissance pendant la traversée et qui était le plus jovial garçon que j'eusse rencontré. L..., qui n'avait pas dîné à l'hôtel où il était descendu comme moi, me conduisit dans un de ces nombreux cafés qui bordent le quai, et nous y bûmes à notre heureux séjour une bouteille de pale-ale norvégien.

De petits garçons et de petites filles annamites, hauts de deux pieds, s'approchaient de nous pour nous offrir une mèche allumée dès que nous roulions une cigarette. Cette mendicité déguisée, la seule du reste que l'on rencontre peut-être en Cochinchine, se faisait avec des gestes et des rires si plaisants que je négligeai volontiers de me servir du petit *brasero* qu'on apporte à tout fumeur.



Gravé par Erhard.

II

Définition de la moustiquaire. — Préparation inattendue de deux couleuvres. — Promenade dans la ville. — La rue Catinat. — Capitaine! capitaine! — Femmes hindoues et annamites. — Le supplice des *bourbouilles*.

Le lendemain matin, après un sommeil troublé par de trop nombreux buveurs de sang — qui me permirent du moins de donner à la moustiquaire la seule définition qui lui convienne : rideaux de mousseline sous lesquels on enferme les moustiques — je me levai pour visiter la ville. Mais avant de satisfaire ma légitime curiosité, je voulus examiner certains animaux que j'avais rapportés de France et auxquels mes soins paternels avaient su conserver l'existence pendant une longue traversée. C'étaient deux couleuvres vipérines, jeunes encore, mais dont les grâces naissantes faisaient mes délices. J'ouvre la commode où j'avais placé la boîte qui les contenait. Horreur! des légions de fourmis noires s'en échappent et je ne trouve plus que deux squelettes fort bien préparés. La fourmi des tropiques venait de se révéler à moi dans toute sa fiévreuse activité. Je ne m'appesantirai pas sur cette douleur profonde : il faut un cœur de naturaliste pour la comprendre.

Assez navré de cette triste aventure, je descendis dans la rue, respectant le sommeil de mon camarade que j'entendais dormir avec conviction. Quand je visite pour la première fois une ville, je tiens fort à être seul; il me semble qu'ainsi les impressions se gravent d'une manière plus durable.

Je pris à droite de l'hôtel, dont le chien, l'honorable *Con-Cho*, affreux petit roquet, me salua avec mépris d'un sonore aboiement, et je passai dans la rue Catinat, une des plus grandes artères de la ville. Il



Le Cosmopolitan Hotel à Saigon. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

était six heures et demie environ, et les Chinois, qui peuplent les parties basses de cette rue, faisaient sur leurs portes leurs ablutions matinales avec le sang-gêne et l'impudeur qui caractérisent cette race. Des voitures conduites par les Hindous noirs du Malabar me poursuivaient déjà de leur éternel : « Voiture, capitaine, voiture! » De vilains petits bonshommes couleur suie ou café clair, à cheveux incultes, parfois coiffés d'une vieille casquette de soldat d'infanterie de marine, et à costume très-succinct, s'attroupaient autour de moi dès que je m'arrêtais autour d'une échoppe et m'assaillaient de nombreux : « Capitaine, panier, hein! » tandis qu'ils brandissaient leurs vastes corbeilles, prêts à porter tout ce qu'il me plairait d'acheter.

A mesure que je m'éloignais du quai, je remarquais que la rue s'exhaussait et que les maisons européennes se multipliaient. Vers le haut, je vis à gauche le charmant petit palais du directeur de l'Intérieur, perdu au milieu d'un massif de verdure d'où un grand cerf tendit tout à coup sa tête curieuse pour me regarder. Plus loin, j'aperçus les bureaux, la Monnaie, la Poste. Il est vrai que ces édifices étaient pour la plupart coupés les uns des autres par des terrains vagues plus ou moins étendus, où le bambou, le ricin, les daturas, de grandes lianes et de hautes graminées croissent à l'envi. Mais cette ligne hardie et bien conçue de la principale artère de la ville et la vue de ces riants cottages me firent une très-agréable impression.

Vers huit heures, le soleil, malgré mon salaco, me parut insupportable, et je revins sur mes pas en prenant la rue Nationale, parallèle à la première et moins habitée. Elle présente aussi ces alternatives de maisons confortables, de cases infimes et de *brousses*, comme on appelle dans la colonie ce qu'on nomme broussailles en France et jungles dans l'Inde. Je remarquai parmi les édifices de cette rue l'ancien palais



Scène prise au marché de Saigon. — Dessin de D. Maillart, d'après des photographies.

du Gouvernement, l'hôtel du chef du service de Santé et les bâtiments du Génie.

Je rencontrai un certain nombre d'hommes et surtout de femmes hindoues, celles-ci noires ou cuivrées et couvertes d'étoffes étincelantes de couleurs crues, jaunes ou vertes. Un anneau d'argent est ordinairement passé dans leur nez; leur taille élevée et leur majestueux embonpoint contrastent avec la petite taille et la grêle charpente des femmes annamites, que je voyais passer çà et là, pliant sous le faix des marchandises qu'elles portaient au marché; elles étaient suivies de leurs enfants, chargés aussi de fardeaux disproportionnés qui les forçaient à se reposer souvent. Vers le milieu de la rue, je vis à droite un poste de police d'où sortaient, avec quelques Européens, des Malabars, des Chinois et surtout des Annamites. Ces derniers, petits hommes habillés en policemens, avec leur petite épée, leur salaco minuscule, et leur gros chignon posé sur le côté de la tête, se donnaient des airs de matamores qui étaient plaisants au possible. Des Chinois, suivis d'un jeune Annamite porteur de provisions, croisaient aussi de temps en temps ma route.

Je rentrai très-content de ma première exploration, qui m'avait déjà permis de jeter un coup d'œil sur les différentes races qui peuplent la ville, et de juger des productions exubérantes d'une nature pour laquelle les rayons du soleil et les eaux du ciel sont tour à tour également prodigues.

Mais il me faut tout de suite dire un mot d'une des souffrances auxquelles tout Européen doit s'attendre à Saigon. Déjà, dans la mer Rouge, j'avais fait connaissance avec un des plus cruels ennemis du repos de l'homme de notre race dans les pays tropicaux : je veux parler de cette éruption à chaleur mordicante et à démangeaisons irrésistibles qu'on appelle vulgairement *bourbouilles* (*Lichen tropicus*). Figurez-vous que tout votre corps ou à peu près est couvert de petits boutons gros comme une tête d'épingle, et qu'il vous faut un courage héroïque pour résister au désir de les mettre en sang mille fois par jour. C'est surtout pendant la saison sèche et le commencement de la saison des pluies que cette cruelle éruption envahit les nouveaux venus et parfois même les « vieux Cochinchinois », comme se nomment ceux qui ont plusieurs années de séjour. Les pluies rafraîchissantes de l'hivernage modèrent ou font disparaître ces boutons. Les indigènes paraissent exempts de cette infirmité, contre laquelle il n'y a presque rien à faire et qui, par sa confluence, là surtout où la peau est fine et délicate, prend l'aspect d'une vraie brûlure.

III

Trouvailles du naturaliste. — Lézards indigènes. — La population annamite. — Caractères de la race. — Qualités et défauts. — Nourriture. — Boisson. — Vêtements. — Démarche et gestes. — Le gros orteil. — Le gamin de Saigon.

Malgré ces tourments et malgré les rayons brûlants du soleil, je promenais partout ma curiosité, et c'est ainsi que je fis connaissance avec quelques curieux spécimens de la faune saigonnaise. Dans les brousses, et surtout dans les prairies des environs, notamment près du cloître des Carmélites, je rencontrais souvent un très-joli lézard (*Tachydromus sexlineatus*), pourvu d'une queue effilée qui a bien trois ou quatre fois la longueur du corps. Sa peau est sèche et rugueuse; les écailles de la queue surtout sont très-sensibles au toucher. Sa couleur générale est assez difficile à définir; c'est un brun terne, sur lequel courent des bandes longitudinales plus foncées, qui ont chez les mâles quelques reflets d'un vert métallique. Il se faufile à travers les hautes herbes avec une rapidité étonnante. Son caractère est doux; une fois pris, il ne cherche même pas à mordre, mais il se tourne et se retourne entre les doigts, faisant onduler sa queue et fouettant avec elle l'injuste main qui le tient prisonnier.

Sur les tamariniers des rues de Saigon, et souvent aussi au milieu des fleurs où il guette les insectes, se rencontre le *Calotes versicolor*, le *buveur de sang* (*Bloodsucker*) des Anglais de l'Inde, le *Ca't-'ké* des Annamites. C'est un lézard de la grosseur de notre lézard vert, mais moins long peut-être. La queue est grêle, le corps rugueux et écailleux, les pattes postérieures plus longues que les antérieures, ce qui lui permet le saut. Ses doigts, au nombre de cinq, sont libres, longs et terminés par des ongles assez crochus. Sur le dos, et surtout sur le cou, règne une crête plus ou moins grande, et la gorge est ornée d'un goître. Ce goître, la face antérieure des pattes de devant, la crête de la tête et le cou, se colorent d'un beau vert, ou d'un azur métallique, sous l'influence d'une excitation quelconque. Il se dessine en même temps derrière l'œil une tache jaune ou noire. La tête est grosse, plate, cordiforme, couverte de très-petites écailles; les mâchoires sont armées de dents très-aiguës, égales, sauf deux canines supérieures et inférieures assez puissantes pour pincer douloureusement, mais non pour faire saigner. Quand on le saisit par la queue, il ne laisse pas sottement cet appendice important entre les mains de son agresseur, mais attend son sort, immobile et la gueule prête à mordre. Sa pose sur les arbres est assez curieuse : s'il vous voit, il s'aplatit contre l'écorce en tournant tout doucement du côté opposé; si vous approchez, il monte rapidement plus haut en décrivant des spirales autour du tronc, et s'arrête de temps en temps pour pencher la tête de votre côté.

Je me servais pour le saisir du procédé suivant : j'entourais prestement le tronc de mon bras gauche entre l'animal et le sommet de l'arbre, et de la main droite je le poursuivais. Mais très-souvent il sauta par-dessus mon bras et m'échappa. D'autres fois, il se précipitait sur mes épaules et rejoignait l'arbre d'un bond. C'est, pour ainsi dire, le génie familier de tous les tamariniers de Saigon; je doute qu'il y en ait un seul qui ne loge pas ce lézard; il a

pour ennemis la plupart des serpents d'arbres, qui l'avalent malgré les épines de sa crête.

Ces petites distractions de naturaliste ne m'empêchaient pas d'étudier un sujet autrement important, bien que plus répugnant peut-être, je veux parler de la population annamite.

Le premier sentiment que l'étranger éprouve à son égard est celui d'un dégoût assez vif. Ces figures plus ou moins plates, souvent sans expression, ces yeux livides et surtout ce nez camus et ces bouches aux grosses lèvres retroussées, rougies et noircies par le bétel, ne répondent guère à nos idées sur la beauté. Mais après un séjour de quelques mois on finit par lire un sens sur beaucoup de ces visages et à faire un triage parmi ces laideurs. On trouve quelques yeux plus droits, quelques nez presque caucasiques, et la répugnance disparaît peu à peu.

C'est en tout cas une petite race. Nous sommes très-grands à côté d'eux, et leur force est bien au-dessous de la nôtre; soit hygiène mal entendue, soit faiblesse native, aucun d'eux ne vaut un Européen. Quant au teint, chez ceux qui ne sont point trop foncés, il paraît blafard. Il n'y a que deux points sur lesquels les Annamites sont nos maîtres : la possibilité de ramer dix heures de suite, et l'innocuité avec laquelle ils bravent leur soleil.



Notable cochinchinois. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Quant à leur caractère, c'est celui d'une race que l'esclavage, l'ignorance et la paresse ont faite pauvre, peu curieuse et craintive.

Notre domination en Cochinchine a succédé à une autre plus lourde et autrement dégradante, celle des mandarins de la cour de Hué. C'est donc un peuple mou, menteur et difficile à émouvoir. Mais, au milieu de ces vices des races privées de liberté, il y a des qualités qui permettent d'espérer beaucoup : une gaieté touchant trop souvent au persiflage, une aptitude puissante à apprendre et à comprendre, et, chose singulière, un certain orgueil de race, du moins chez quelques-uns.

L'École normale de Saigon, où l'on forme des instituteurs et des interprètes, a déjà, pour son peu d'années d'existence, donné de très-beaux résultats. C'est en somme une race extrêmement perfectible. Bien des choses lui manquent, il est vrai : le sentiment artistique par exemple. On le trouve pourtant dans quelques peintures murales, véritablement surprenantes, où la nature gaie et vivante — fleurs, oiseaux, insectes — est reproduite avec amour; mais, d'une façon générale, cette race est insensible aux arts; sa musique monotone et aigrelette n'est pas faite pour notre oreille et je doute que les leurs se délectent aux sons de la nôtre; la sculpture lui est à peu près inconnue; sa poésie est pauvre; il ignore la danse. Quant aux sciences qu'il cultive, il vaut mieux n'en point parler. Leurs connaissances littéraires se bornent à savoir quelques caractères chinois.

Leur manière de vivre est la plus insuffisante et la plus antihygiénique que l'on puisse rêver : de l'eau non filtrée, bue en quantité à même l'arroyo, ou à peine corrigée avec un peu d'alun; plus rarement du thé; du riz relevé par du piment, des concombres et la saumure de *nuoc-mam*, du poisson plus ou moins frais, et quelques fruits, voilà l'alimentation dans toute la Cochinchine; il n'est peut-être pas un peuple qui ait un mode de se nourrir aussi monotone et aussi fidèlement le même partout.

Le porc est une des rares viandes dont ils mangent parfois, et c'est une chair dangereuse, car elle donne fréquemment le ténia. Une grossière eau-de-vie de riz, le *sam-chéou* ou le *soum-choum*, comme on dit dans la colonie, est la seule boisson alcoolique dont ils fassent usage; du reste il faut reconnaître qu'ils n'ont pas pour l'alcool un goût très-prononcé. Je parle du moins de ceux qui ne nous ont pas approchés de trop près, car pour ceux-ci, notamment nos domestiques, ils professent pour le vin et les liqueurs de France une passion fort contraire à nos intérêts.

Pour manger, ils se servent de ces bâtonnets chinois sur lesquels on a débité autrefois tant de fables aujourd'hui suffisamment réfutées.

Leurs vêtements, qu'ils ne quittent guère que lorsqu'ils tombent en lambeaux, ne les garantissent pas assez pendant les nuits humides et relativement fraîches qu'ils passent sur les arroyos, ni pendant les heures matinales des mois de décembre et de janvier, où on les voit véritablement grelotter à une température de dix-huit degrés centigrades. Aussi, dans le premier âge, beaucoup d'enfants meurent-ils de bronchites, et de nombreuses affections intestinales ne reconnaissent pas une autre origine.

Quant à leurs cases, bâties presque toutes sur pilotis, à moitié dans l'eau, à moitié sur la terre ou sur la boue, elles sont également fort malsaines.

La culture du riz et le métier de pêcheur ont fait de ce peuple une façon d'amphibie. L'eau vient baigner souvent le plancher de la maison annamite, notamment aux grandes marées, et alors on voit l'indigène accroupi sur la table de la famille, ou se balançant dans son grossier hamac, chantant quelque mélopée monotone ou fumant sa cigarette à forme de tromblon.

La démarche est caractéristique : hommes et femmes marchent les pieds très-écartés en dehors et avec un déhanchement disgracieux que fait paraître encore plus prononcé une ensellure assez forte, due peut-être à l'habitude de ramer debout.

Quelques attitudes et façons de se mouvoir leur sont spéciales et méritent d'être signalées : les enfants sont portés par les mères, non pas sur les bras comme chez nous, ou dans un sac attaché derrière le dos comme chez certaines peuplades d'Afrique, mais posés à cheval sur la hanche maternelle et soutenus par un bras.

Leur attitude de repos serait très-fatigante pour nous : ils s'accroupissent sur les talons, mais sans toucher terre; ils peuvent rester très-longtemps dans cette position; et le long des routes il n'est pas rare de les rencontrer pliés ainsi et ruminant leur bétel. Pour grimper aux arbres, ils ne se servent ni des genoux ni du tronc. D'un bond ils s'élèvent à une certaine hauteur et embrassent alors l'arbre avec la paume des mains et la plante des pieds, à la manière des singes. Enfin, chose singulière, le baiser leur est inconnu; les mères n'embrassent pas leurs enfants, elles les respirent en les rapprochant de leur nez. C'est là un des traits qui surprend le plus l'Européen à son arrivée.



Jeune femme notable de Saigon et sa suivante. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Quant à ce qui a été dit de l'*écartement du gros orteil,* trait dont on a voulu faire un caractère de race, on peut dès aujourd'hui reconnaître qu'on a fort exagéré ce détail. Le pied de l'Annamite, n'étant jamais torturé par une chaussure, est bien fait, parfois grand chez les hommes du peuple, mais remarquablement petit chez les notables et surtout chez les femmes. Jamais les orteils ne se chevauchent, ils s'épanouissent librement et parallèlement. On peut cependant noter que l'habitude de se servir du pied nu, pour tenir l'étrier, le gouvernail, pour grimper aux arbres; pour ramasser les menus objets tombés à terre, développe une certaine liberté dans le gros orteil, qui jouit par suite de mouvements assez étendus.

L'Annamite n'a que deux âges : il est enfant ou il est vieillard. Sa jeunesse se prolonge longtemps. Quant à l'âge mûr, il n'a qu'une très-courte période.

Parmi les types d'Annamite, celui qu'on a appelé le gamin de Saigon est l'un des plus intéressants. Le gamin de Saigon est un être hybride : c'est un enfant de Paris enté sur un lazzarone, et transporté sous le soleil de l'Orient. Tout jeune, ainsi que je le vis dès le lendemain de mon arrivée, il gagne sa vie à porter dans sa grande corbeille, qu'il tient accrochée à son épaule comme un bouclier antique, les menus objets que l'Européen



Ce qu'on appelle « les gamins de Saigon ». — Dessin de D. Maillart, d'après des photographies.

achète chemin faisant. D'autres fois il accompagne les chasseurs, porte leur fusil, les guide dans le dédale des rizières ou des forêts, leur indique le gibier à des distances où leur œil, accoutumé à une clarté moins vive, ne peut encore rien distinguer. C'est aussi l'aide indispensable pour aller pêcher dans la boue des rizières et retrouver dans les massifs de bambous la bécassine ou la tourterelle abattue dans son vol. Mais là où son utilité est inappréciable, c'est à l'approche des troupeaux de buffles. Ces énormes ruminants n'ont pas, comme leurs maîtres, fait la paix avec nous. Ils professent à notre égard une haine indomptable, qui a trop souvent donné lieu à de sanglantes catastrophes. C'est un spectacle qu'on ne contemple jamais sans un certain émoi que celui d'un buffle relevant la tête, aspirant longuement l'air, et se précipitant en avant en baissant ses cornes immenses. Mais le petit guide est là; d'un cri sauvage il arrête la bête, et d'un second il lui fait faire volte-face. Aussi, dans les environs de Saigon, où ces animaux sont assez redoutés, on s'aventure rarement sans un Annamite. Quand il faut marcher sur ces minces talus qui séparent les rizières, son aide est aussi précieuse : plongeant avec insouciance ses jambes dans l'horrible boue chaude, il soutient votre bras et vous permet d'atteindre sans bain désagréable un terrain plus ferme.

Quand il a gagné ainsi quelques sous, le gamin de Saigon va retrouver, sous les vérandas de la ville, la foule de ses camarades; il joue alors, généralement aux cartes, le gain de sa journée. Ces jeux amènent des injures et des batailles parfois fort amusantes: après avoir épuisé le riche vocabulaire d'injures de la langue annamite, les deux drôles, rejetant en arrière par un fier mouvement la masse de cheveux sales qui retombent sur leurs épaules, se précipitent l'un contre l'autre : ils semblent prêts à s'anéantir, mais cet orage se calme aux premiers coups, et après quelques bousculades réciproques, la partie commencée s'achève tant bien que mal.

Plus tard, le gamin se met au service des Européens comme domestique ou *boy*, mot anglais dont on se sert fréquemment dans la colonie. Il fait la cuisine et la chambre de son maître, prend soin de ses armes et de ses habits; mais sa paresse native, sa saleté incurable et son penchant irrésistible pour le vol en font un serviteur que nous subissons en le maudissant.

IV

Les troupes annamites. — *Linhtaps* et *Matas*. — Le vieillard annamite. — Amour du cheval. — La femme annamite ou *Congaï*. — Costume. — Coiffure. — Caractère. — Le bétel et le tabac. — La langue et l'écriture.

Un certain nombre d'Annamites ont été enrôlés par notre gouvernement; les uns, les *Linhtaps*, portent absolument le même costume que nos soldats d'infanterie de marine et sont armés du chassepot. Ils sont commandés par des officiers français et forment ce qu'on appelle les compagnies indigènes. Il est comique de voir avec quelle fierté et quel embarras à la fois ces petits hommes portent un costume qui les gêne terriblement. Les souliers surtout leur semblent une vraie torture, et ils les quittent toutes les fois qu'ils le peuvent. Cependant, comme ils ont beaucoup d'amour-propre, ils tiennent à ne point trop se laisser primer par les Européens et forment en somme d'assez bons soldats, mais un peu mauvaises têtes. Ce qui les a contrariés le plus, c'est d'avoir été forcés de couper leur luxuriante chevelure.

Le second corps d'indigènes que nous avons organisé est celui des *Matas*. Ce sont les soldats des administrateurs. Pantalon de calicot blanc, pieds nus, large ceinture rouge sur laquelle est la blague à tabac et à bétel, veste bleue à parements jaunes et marquée à gauche du chiffre de l'inspection à laquelle ils appartiennent, petit salaco en miniature à points de cuivre et sous lequel on retrouve le chignon traditionnel : tel est le costume de ces soldats lilliputiens, parmi lesquels on trouve de très-bons sujets, mais aussi de véritables coquins. Ils sont armés de lances indigènes et de mousquetons. Ils montent la garde dans les inspections et se renvoient, en le dénaturant le plus possible, le cri de garde habituel : « Sentinelles, veillez! » ou « Sentinelles, prenez garde à vous! » Ils ont surtout une façon horriblement gutturale de prononcer le qui vive annamite : *Ai?* (Qui?). On choisit parmi eux des sous-officiers indigènes : les *cais*, caporaux, les *dois*, sergents, et les *tholaï*, fourriers. Ces sous-officiers ne sont pas peu fiers de leurs galons et poussent souvent le respect de leurs nobles personnes jusqu'à porter des souliers.

Enfin d'autres Annamites servent sur les canonnières de l'État, où ils deviennent souvent de bons matelots.

Mais c'est en vieillissant que l'Annamite prend une tête toute particulière et bien différente de celle de sa jeunesse. On dirait vraiment un autre peuple. La barbe ne leur vient que très-tard et ils n'en ont jamais beaucoup; une grêle moustache et une mouche peu fournie, voilà tout ce que la nature leur a octroyé; ils n'ont pas de favoris. Cette barbe blanchit vite. Père de famille le plus souvent, l'Annamite songe à remplacer par une gravité noble les joies qui ne sont plus de son âge. Il se promène majestueusement, vêtu de sa longue lévite, coiffé de son maigre turban noir et armé d'un parasol et de l'inévitable éventail. Une éternelle cigarette pend sur sa lèvre inférieure, et il ne s'arrache un instant aux douceurs du tabac que pour lancer loin de lui un jet de salive rougeâtre ou pour remplacer sa chique trop usée. Il a l'air sérieux, défiant et par instants farouche. Ce n'est pas qu'il ait rompu cependant avec toutes les joies terrestres : l'alcool, dont il a goûté étant jeune, est alors fort prisé de lui, et il a encore un sourire épanoui lorsque quelque Européen familier l'invite à prendre un verre d'absinthe ou de vermout, ou même encore un mélange des deux. Mais c'est surtout sur la question

d'argent qu'il est devenu intéressé et retors; il aime alors la piastre pour la piastre et non pour ce qu'elle peut donner.

Si sa fortune ou son rang lui permet d'avoir un cheval, son orgueil ne connaît plus de bornes. Coiffé de son chapeau de paille à forme conique et à gland de soie, le pied nu dans l'étrier de son cheval, dont la course agite les nombreux grelots, tandis que le soleil fait reluire la selle de cuir rouge, il passe dédaigneux de ce bas monde et sans jamais se déranger, excepté pourtant pour l'Européen. L'écueil de sa vanité est précisément de rencontrer un inspecteur, car la politesse annamite exige qu'il descende un instant et fasse le *lay* ou salut traditionnel.

Ce cheval, qui fait son orgueil, ne reçoit de lui aucun des soins que l'homme devrait toujours donner à ce noble serviteur. Un mors hérissé de pointes lui meurtrit cruellement la bouche, qui finit par n'être presque plus sensible, et quand d'une haleine il vient de fournir une traite fatigante, il est abandonné sans qu'on l'essuie, sans qu'on le panse; enfin le plus souvent il doit trouver sa nourriture lui-même. Malgré cet abandon, ce courageux animal rend des services considérables, et tandis que les chevaux transportés



Soldats et cavalier de Saigon. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

par nous tombent assez vite malades, le cheval indigène résiste au climat énervant de la basse Cochinchine. Sa taille est petite : à peine est-il plus grand qu'un poney d'Islande; il est ordinairement bai et il a presque toujours une raie noire ou brune sur le milieu du dos. Son allure habituelle est l'amble, allure douce et sûre. Mais on voit qu'il n'est pas fait pour l'homme grand et fort de nos pays, et il ne s'adapte bien qu'au petit Annamite.

Si l'homme de la Cochinchine est loin d'être un type de beauté, que dire de la femme? Il est vrai qu'il serait assez difficile d'en parler d'une manière générale. A côté d'une immense majorité malheureusement très-laide, se trouvent quelques exceptions dignes d'être admirées. L'influence du milieu et du bien-être est ici toute-puissante. Les femmes des notables ont les traits plus délicats, la peau plus blanche, les formes plus harmonieuses et les extrémités plus fines que les femmes des cultivateurs et des pêcheurs.

Chez la plupart le visage est véritablement laid : le nez est épaté, la peau assez souvent marquée de la petite vérole, les lèvres sont tuméfiées et rougies par l'usage du bétel. Ce que la *Congaï* annamite, comme on dit dans la colonie, a de mieux, c'est sa chevelure, habituellement longue, noire et assez belle, bien qu'un

peu rude; aussi en a-t-elle un soin tout particulier, la tressant amoureusement, y ajoutant un faux chignon ou *tap*, pour peu qu'elle ne lui paraisse pas assez abondante, et l'oignant— malheureusement! —d'huile de coco. Les effluves de cette huile, qui rappelle assez l'huile de lampe, sont redoutables, et il est bien fâcheux que l'Annamite n'ait pas d'autre pommade à sa disposition. Les attaches des membres sont très-fines : les petits bracelets d'or filigrané ou d'argent uni dont la *Congaï* fait usage peuvent donner une idée de la délicatesse du poignet ou de la cheville qu'ils entourent. Les bouches sont en général bien dessinées, les épaules sont trop souvent larges et carrées.

Il est peu agréable de voir marcher une femme annamite; elle s'avance d'habitude en balançant les bras le long de son corps et en oscillant fortement à droite et à gauche. Quant à l'habillement, il consiste en une longue robe montante et fermée, servant à la fois d'habit et de chemise (cette robe est blanche si la femme est en grand deuil, et alors elle y ajoute un turban blanc); en un pantalon blanc ou noir, en calicot ou en soie, et parfois en une ceinture rouge ou bleue; les pieds sont nus ou plus rarement ornés de babouches recourbées. Tel est l'appareil dans lequel se présente la *Congaï*. Comme ornement, elle porte des boucles d'oreilles d'ambre jaune ou d'or, ayant la forme d'un clou à grosse tête et passées dans le lobe d'une oreille ordinairement petite et bien faite. Au bras, des bracelets en or, en jais simple ou couvert d'une feuille d'or, en argent, en ambre ou en verre jaune, quelquefois un anneau en argent au cou-de-pied, enfin souvent un collier. La femme du peuple va nu-tête ou met un simple mouchoir; la femme des classes élevées porte un chapeau sphérique en paille jaune rappelant le *salaco*, mais à larges bords recourbés et à fond plat; une épaisse tresse de soie jaune terminée par un gland assez lourd pend de ce chapeau jusqu'à la ceinture.

Leur caractère est frivole et très-intéressé; elles ont un penchant irrésistible pour le jeu et même parfois pour le vol.



Lettré. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Parmi les habitudes qui caractérisent la race annamite, il en est deux dont j'ai parlé chemin faisant, mais qui méritent une mention toute particulière : je veux dire le bétel et le tabac. Les deux tiers peut-être de la population de l'Asie et de l'Océanie mâchent le bétel. Toute l'Inde, toute l'Indo-Chine, tous les habitants des îles de la Sonde, qu'ils soient adorateurs de Brahma, de Bouddha, d'Allah ou de Jésus, qu'ils soient de race caucasique ou de race mongolique, enfin quels que soient l'âge ou le sexe, font un usage quotidien de cette préparation compliquée.

La chique de bétel se compose des ingrédients suivants : une feuille du poivrier bétel, un morceau de la noix d'arec (ou tout le fruit de l'aréquier sauvage pour certaines populations), enfin un peu de chaux de coquillages, blanche pour les pauvres, rose pour les riches. La chaux est étendue sur la feuille qui enveloppe la noix; on n'a plus qu'à mâcher. La chaux rose est l'objet d'un commerce important entre Siam et la Cochinchine, commerce qui se fait surtout à Hatien; il paraît que c'est avec du curcuma que les fabricants lui donnent sa belle couleur. A ces trois ingrédients quelques raffinés, surtout les Hindous, ajoutent un peu de tabac. Il est aussi difficile de trouver un Annamite qui ne chique pas, qu'un Annamite qui ne mente pas.

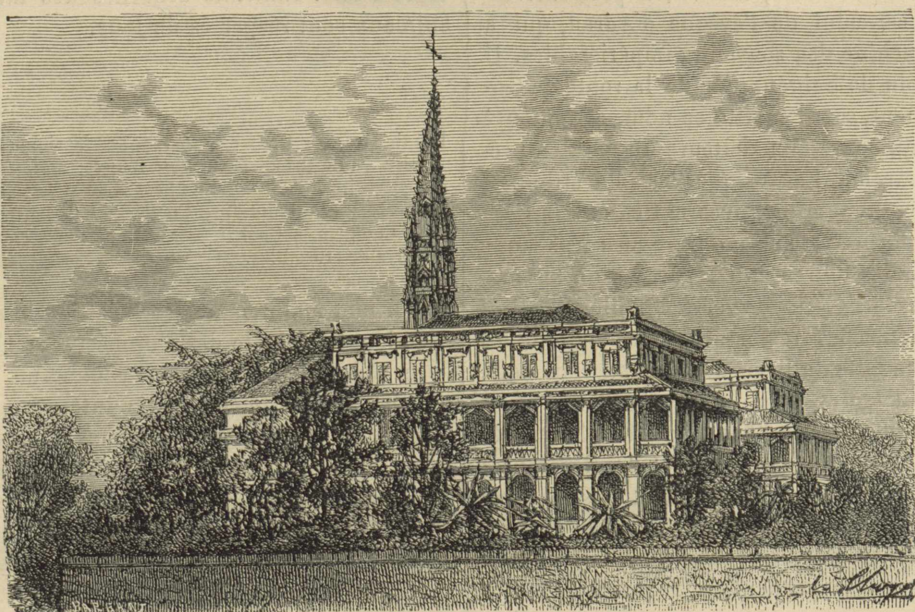
Cette habitude, qui a peut-être quelques côtés utiles, comme de diminuer la soif et de purifier l'haleine de ces populations ichthyophages, a ce très-grand inconvénient de pourrir les dents, de les carier, de les déchausser, de colorer la muqueuse de la bouche en rouge vif, et de condamner à un crachotement continuel de couleur brique et tout à fait répugnant. C'est surtout à la chaux qu'il faut rapporter ces conséquences fâcheuses et aussi au peu de soin que les Annamites prennent de leur bouche. Les Hindous, qui chiquent tout autant, ont le plus souvent de très-belles dents blanches. Les Annamites d'un certain rang, surtout ceux de la jeune génération, sont un peu moins fanatiques de cette rumination perpétuelle. Quant au ta-

bac, tandis que le Chinois le fume presque exclusivement sous forme de cigare et de pipe, l'Annamite le préfère sous forme de cigarette; son papier est excessivement épais, et le tabac lui-même a une odeur toute spéciale qui le fait immédiatement reconnaître. Le meilleur est celui de Long-tanh; on prétend qu'un des modes de la préparation consiste à l'arroser d'urine de buffle : je donne ceci sous toutes réserves; ce qu'il y a de certain, c'est que peu d'Européens le fument.

La langue de ce peuple, monosyllabique, est enrichie de maints emprunts faits à la langue chinoise, mais le fond du vocabulaire est absolument différent. Son mécanisme est d'une grande simplicité. La difficulté principale consiste dans la prononciation. On comprendra bien vite de quel intérêt est la juste intonation d'un mot quand on saura que la plupart ont cinq ou six sens différents. On pourrait, si l'on n'y prenait garde, commettre fréquemment des calembours dont se rirait sans pitié l'esprit annamite, toujours prêt à saisir le côté ridicule des choses.

Depuis longtemps les prêtres portugais ont accompli une révolution qui peut avoir les suites les plus heureuses pour la civilisation et le progrès annamite. Ils ont substitué dans l'écriture les caractères latins aux caractères chinois; et grâce aux soins de notre administration, il y a, dans tous les centres de quelque importance, des écoles gratuites où les enfants sont forcés de venir apprendre à lire et à écrire en caractères latins.

A Saigon, il s'imprime en ces caractères un journal indigène, le *Gia-dinh-bao* ou la *Feuille saigonnaise*, et il n'est peut-être pas un enfant de dix ans qui ne sache très-correctement le lire. Si l'on faisait une révolution semblable en Chine, ce serait le meilleur moyen d'arracher cet immense empire à son sommeil séculaire dans l'admiration du passé. Les caractères chinois, modifiés un peu à cause des nécessités de la langue annamite, ont été cependant conservés pour beaucoup de transactions commerciales, pour les procès et les pièces diplomatiques. Mais leur usage se restreint de jour en jour, et c'est un progrès que nous pouvons enregistrer avec satisfaction.



La Sainte-Enfance à Saigon. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

V

Le Jardin botanique. — La plaine des Tombeaux. — Un enterrement annamite. — L'évêque d'Adran. — Les geckos. — Le *Margouilla*.

Parmi les créations nouvelles et intéressantes, il faut citer le très-beau Jardin botanique, situé à l'est de Saigon. On y arrive par une rue où se dresse, à côté de la *Sainte-Enfance*, un gigantesque banian. Ce jardin botanique, grâce aux soins de son directeur, M. Pierre, est devenu digne d'orner une de nos grandes cités d'Europe. C'est un des lieux de promenade les plus aimés des Saigonnais; nos officiers et nos commerçants ont l'habitude de venir y respirer la brise plus fraîche du soir.

Une immense plaine, coupée de rizières nombreuses et appelée la Plaine des Tombeaux, s'étend jusqu'auprès de ce jardin. C'est là surtout que se livrèrent ces batailles qui donnèrent il y a un siècle à peine la basse Cochinchine aux Annamites, et plus tard aux Français. Le nom de cette plaine lui vient des nombreux tumuli qui rompent çà et là l'uniformité de son étendue immense; modestes ou riches, ces tombeaux sont très-intéressants à étudier. Bâtis en terre ou en briques, ils sont recouverts d'une espèce de plâtras ou de béton sur lequel sont peints en couleurs vives des animaux et des plantes fantastiques, ainsi que les noms et titres des défunts.

Dans cette plaine je vis un jour un enterrement annamite; ces enterrements se font toujours avec un certain luxe et le défunt est accompagné d'un nombreux cortége. Le cercueil est placé au centre d'une petite maison portative en papier, peint des plus vives couleurs, découpé en formes étranges. Une vingtaine de porteurs faisaient marcher ce temple en miniature, en appuyant sur leurs épaules les bambous qui soutenaient l'édifice. Des porteurs de torches et de papiers dorés et argentés semaient sur la route des prières à Bouddha et y mettaient le feu. Derrière le cadavre marchait le cortége des parents et des amis; quelques-uns poussaient les lamentations obligées, tout en riant sous cape, car ce peuple n'est pas susceptible de sentir assez profondément pour ne pas céder à une plaisanterie, à une circonstance quelconque dont son esprit saisit immédiatement le côté comique.

Un tombeau d'un style analogue à celui des tumuli de la Plaine des Tombeaux, mais bien plus intéressant à visiter, est celui de l'évêque d'Adran, qui a laissé en Cochinchine des souvenirs impérissables. Il se trouve non loin de Saigon, près de la route de Goviap. Ce monument, car il mérite ce nom, est entouré d'une enceinte qu'ouvre aux visiteurs un gardien préposé à sa conservation. Les fresques les plus étranges, dues aux artistes annamites, décorent ses murailles; je me rappelle encore un énorme tigre au corps jaune vif, zébré de bandes noires, qui regarde d'un air menaçant avec deux gros yeux de verre émaillé. Une immense inscription, en caractères chinois, indique les titres et les hauts faits de l'évêque endormi sous cette terre qui lui doit tant.

J'y vis aussi quelques geckos, qui semblaient les génies du lieu. Habitant des forêts et des décombres aussi bien que des cases annamites et des maisons françaises, ce grand lézard, commun dans la Cochinchine, est un des animaux qui donnent à la faune de ce pays son caractère particulier. Figurez-vous une gigantesque salamandre terrestre; sur sa peau, d'un gris bleuâtre, s'élèvent une quantité de petits tubercules sortant du milieu d'une tache orangée; ses gros yeux ont un large iris jaune doré, et grâce aux lamelles dont le dessous de ses pattes est garni et qui agissent comme des ventouses, il peut marcher sur les surfaces les plus lisses et au mépris des lois de la pesanteur; son cri, qui lui a fait donner son nom dans toutes les langues, est d'une sonorité étrange; la première fois qu'on l'entend, on est presque effrayé. Un grognement chevrotant sert de prélude; puis à cinq, six ou huit reprises différentes, en baissant régulièrement la voix d'un demi-ton à chaque fois, le grand lézard jette son cri, qu'on peut écrire tantôt *gecko*, tantôt *tacké;* un autre grognement de satisfaction termine la phrase. Cet animal nous rend de véritables services, car sa gueule immense engloutit bon nombre de ces odieux rats musqués qui gâtent notre vin et nos provisions; il mange aussi les cancrelats, affreux insectes trop communs dans toutes les colonies. Le gecko est très-casanier de sa nature, il ne s'écarte jamais beaucoup du gîte qu'il s'est choisi. N'étaient sa laideur et son cri qui finit par gêner réellement, quand on en a dans sa case une dizaine se répondant chaque nuit, ce serait un allié involontaire de l'homme, et à ce titre il mériterait d'être respecté.

Un autre animal du même groupe, mais beaucoup plus petit, et ressemblant fort à la tarente dont les Toulonnais ont si peur, est le *Margouilla* (con-tan-lan des Annamites). Ces animaux habitent aussi les arbres et les maisons. Chaque soir, à la clarté des bougies, on les voit se promener sur le plafond, où ils guettent les insectes, en poussant de temps en temps leur petit cri de satisfaction, qu'on peut traduire par la syllabe *toc* dix fois répétée. Ils aiment aussi le sucre, et lorsque je m'étendais dans ma chaise longue après le repas du soir, je voyais assez souvent des margouillas venir lécher le rebord de la cuiller ou le fond de la tasse à café. Ennemis acharnés des moustiques, ces animaux sont respectés de tous.

VI

Les théâtres. — Deux espèces. — Les marionnettes. — Le répertoire. — Le Grand Théâtre. — Représentation extraordinaire. — Générosité chinoise. — Dix heures de spectacle. — Excursion de chasse. — Le Pointat. — Un échange de politesses. — L'hôpital de Choquan. — Cholen. — Son importance commerciale. — Les parcs de crocodiles.

Un mot maintenant des théâtres chinois, cette distraction habituelle des Européens en Cochinchine. Il y en a deux espèces : l'une connue un peu de tout le monde, et l'autre, bien plus intéressante, selon moi, dont on a moins parlé; je veux parler du théâtre des Marionnettes. Que de fois, à Saigon, je me suis mêlé à la foule des ouvriers chinois qui venaient tous les soirs écouter en riant les lazzis ou plutôt les scènes héroïco-comiques de ces acteurs incomparables! Ce petit théâtre de quatre pieds carrés était situé à un carrefour, derrière l'arroyo chinois. Des torches luisaient devant la petite scène, exhaussée sur des bambous, et l'on sentait partout l'huile de coco et l'odeur spéciale du tabac chinois. N'importe, je bravais ces effluves répugnantes. Ces marionnettes sont bien mieux et bien plus finement faites que les nôtres; tout remue en elles : jambes, mains, tête, doigts; il y a surtout un renversement des doigts sur le dos de la main qui m'a surpris. Il paraît que les femmes chinoises peuvent réellement se disloquer ainsi. Les scènes les plus ordinaires du répertoire étaient des tromperies d'époux, des représentations de combats et de jugements. Tout cela crié avec cette voix tour à tour gutturale et suraiguë des acteurs chinois. Une musique de chalumeaux aigrelets répétant toujours le même air ou de guitares à cordes grinçantes accompagnait l'action, et lorsqu'elle se dénouait, de vigoureux coups de tam-tam ponctuaient le triomphe insolent du vice ou la récompense de la vertu.

L'autre théâtre, celui où l'homme (car la femme

ne joue pas sur la scène chinoise) usurpe la place qu'il devrait bien laisser aux marionnettes, vint s'établir non loin de là à l'occasion d'une fête religieuse. Comme les autorités françaises étaient conviées à la représentation où j'assistai, et que la plupart des dames de la colonie étaient venues, on avait adouci les teintes trop crues de ces soirées orientales où l'amour de la vérité est poussé d'ordinaire à un point dont on se ferait difficilement une idée, même à Paris.

Derrière les acteurs étaient rangés les musiciens, et des deux côtés, sur la scène aussi, comme les marquis d'autrefois aux représentations de Molière, se pavanaient les riches négociants chinois qui nous avaient donné ce divertissement. Ces messieurs avaient bien fait les choses, et la bière, les liqueurs, les cigares étaient distribués à profusion à tous les invités. Le Chinois, ce juif de l'Orient, économise âprement jusqu'à ce qu'il ait conquis son indépendance pécuniaire; mais alors il se plonge dans toutes les voluptés qui s'achètent, et, chose plus rare, il aime à y faire participer les autres. Je n'eus garde d'assister à toute la représentation : elle dura dix heures environ ! Je ne me souviens que de certains épisodes, entre autres une fort belle scène de jalousie conjugale, et surtout une lutte fort bien simulée entre une troupe d'amazones et un génie armé d'une courte épée et d'un immense bouclier sous lequel il se cachait parfois tout entier comme sous une carapace.

Je faisais de temps en temps dans les environs de Saigon des excursions de chasse, dont la plus intéressante eut lieu au Pointat, territoire giboyeux bien connu des Saigonais. Ce jour-là, vers dix heures, comme le soleil devenait trop chaud, nous nous ralliâmes vers une pagode, entourée d'immenses champs d'ananas, où



Chinois et Chinoise de Cholen. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

nos *boys* avaient préparé le déjeuner. Nous nous reposions, lorsque deux ou trois vieux notables, avec leur barbe blanche et leurs joues émaciées, vinrent se prosterner devant le Bouddha qui nous donnait l'hospitalité. A la vue des liqueurs qui se trouvaient près de l'autel, leurs vieux visages ridés s'illuminèrent d'un doux sourire et ils se placèrent derrière nous avec une admiration envieuse. L'un d'eux, afin d'entrer en relations, m'offrit une cigarette, après l'avoir préalablement fumée un peu pour l'allumer; à la grande horreur de mes campagnons, je l'acceptai, malgré la teinte rougeâtre de son extrémité. Afin de répondre à leur politesse, nous leur offrîmes de l'absinthe et du vermout; c'est bien ce qu'ils attendaient, et ils ne se firent guère prier pour avaler des verres de liqueur qui auraient étendu ivre mort un Européen. Ils devinrent seulement plus expansifs, et nous tinrent fidèlement compagnie, dans l'espérance légitime de partager avec nos *boys* la desserte de notre déjeuner.

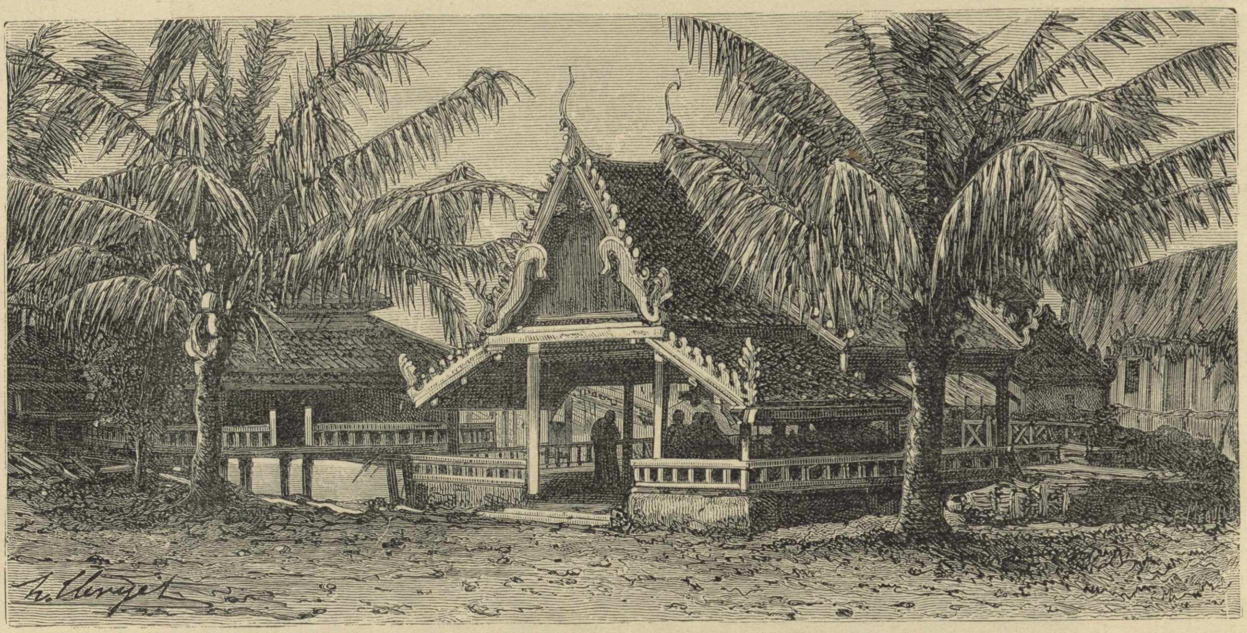
Comme nous nous levions pour partir, nous entendîmes le grincement des roues d'une voiture à buffles et nous vîmes bientôt s'avancer l'énorme véhicule. C'étaient ses grandes roues pleines, faites d'une seule pièce, qui produisaient cette affreuse musique. Les Annamites nous dirent que ce bruit a pour effet d'épouvanter les tigres et de les faire fuir tout le long de la route suivie par la voiture. Dans beaucoup de régions de l'intérieur, c'est le seul moyen de transport dont on puisse se servir, car ce véhicule passe par des sentes de forêts où les bœufs ne pourraient avancer.

Un autre jour, nous allâmes visiter le fort bel hôpital de Choquan; une des plus affreuses maladies de l'Indo-Chine, maladie trop commune, y est traitée, mais sans plus de succès qu'ailleurs : je veux parler de la lèpre. Un trait intéressant peut-être à noter, c'est que la lèpre ne frappe jamais les Européens; parmi les

indigènes, elle paraît sévir surtout sur les Annamites, peuple essentiellement ichthyophage.

Je vis un de ces malheureux qui avait perdu tous les doigts de chaque main, excepté les pouces; ses jambes étaient enflées et saignantes, et sa face était un mélange de sillons profonds et de hideuses boursouflures; un autre, autrefois gardien de temple à Cholen, et que nous appelions Quasimodo, avait ce visage énormément grossi qu'on a appelé visage de lion (leontiasis); d'autres avaient les jambes couvertes d'ulcères tellement étendus, qu'il leur était impossible de marcher. Outre la lèpre, les affections de la peau, très-communes en Cochinchine, sont traitées dans cet hôpital par les médecins de la Marine.

Nous déjeunâmes à Choquan avec nos collègues; et après la sieste obligée, faite sous l'immense véranda de l'hôpital, dans ces confortables fauteuils à bras que l'on devrait bien, pour l'été, importer dans nos jardins de France, nous allâmes visiter Cholen dont nous n'étions plus distants que de trois kilomètres environ. Après Saigon, c'est la plus grande ville de la colonie. Sa population est d'environ quatre-vingt mille habitants. Elle est séparée de Saigon par une distance de cinq kilomètres et demi, mais réunie à la ville européenne par une suite non interrompue de villages, de maisons de campagne appartenant à de riches négociants du Céleste-Empire, et de pagodes qui servent de lieu de repos. Cholen est le centre de tout le commerce chinois de la colonie. Ce qu'on y vend de riz, d'étoffes, de produits exportés de Chine, dépasse l'imagination; aussi l'animation qui règne dans les rues, et la quantité de jonques chinoises et de sampans



Maison chinoise à Cholen. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

annamites qui remplissent l'arroyo, sont véritablement remarquables.

Parmi les particularités que renferme Cholen, il faut citer avant tout ses parcs de crocodiles. Figurez-vous une barrière de lourds et longs pieux qui entourent quelque vingt mètres carrés sur la berge de la rivière; dans cette boue, que les grandes marées inondent régulièrement, grouillent cent à deux cents crocodiles. La viande se débite à côté. Lorsqu'on éprouve le besoin de sacrifier un des monstres, on soulève deux pieux, on jette un nœud coulant autour du cou du plus gros de la bande et on le tire au dehors; puis on lui amarre la queue le long du corps, on lui serre les pattes et on les relève sur le dos en les attachant avec du rotin; un autre bout de rotin tient fermées les mâchoires, et telle est la solidité de ces liens végétaux, que malgré sa force prodigieuse l'énorme saurien ne peut se débattre et se laisse sacrifier sans se venger. Quant à la chair, bien qu'un peu coriace, il paraît qu'elle a sa valeur et n'est pas imprégnée de cette odeur de musc que tant de voyageurs s'accordent à lui donner. C'est une viande très-bien reçue sur les tables annamites.

Après un séjour de trois mois à Saigon, je dus commencer mes pérégrinations à travers l'Indo-Chine.

Le premier point de la colonie que je visitai, en quittant Saigon, fut Gocong, au sud-sud-ouest de la capitale de notre colonie.

Docteur MORICE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Moulin a riz, à Gocong. — Dessin de Robin, d'après une photographie de M. Thomson.

VOYAGE EN COCHINCHINE,

PAR M. LE DOCTEUR MORICE[1].

1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

VII

Gocong. — Caractère possessif des annamites. — L'inspection. — Le général Tanh. — Un palais annamite. — Luxe du mobilier. Les rizières. — L'œil des barques. — La pagode.

Je partis de Saigon à quatre heures et demie de l'après-midi, et après une nuit fatigante et sans incidents, j'arrivai à Gocong, capitale d'une de nos provinces les plus riches en rizières.

Gocong est certainement un des centres où l'on peut le mieux étudier la vraie race annamite, celle qui cultive. Avant tout l'Annamite est amoureux du sol : il vend parfois son patrimoine, quand il est trop pressé d'argent, mais c'est en se réservant le droit pour lui ou pour ses enfants de le racheter un jour. De là naturellement d'interminables procès.

1. Suite. — Voy. p. 369.

Après la sieste, j'allai voir les administrateurs, qui m'accueillirent fort bien et me firent visiter leurs domaines. « L'inspection » est située derrière l'arroyo et réunie au village par un pont. C'est une vieille et luxueuse maison chinoise, avec une véranda véritablement splendide. Le fort lui est contigu et n'en est séparé que par une haie; un coude de l'arroyo et d'immenses marécages l'entourent des autres côtés. La case du médecin assez vaste, est située en face de l'inspection, en dehors du fort; près d'elle se groupent les maisons des secrétaires européens et de l'employé du télégraphe, en sorte que tout le personnel européen, à l'exception de l'agent de la ferme d'opium,

qui habite le village, est réuni sur un espace assez restreint et à l'abri d'un coup de main.

C'est en effet dans ces centres très-populeux que couvent et éclatent le plus volontiers ces embryons d'insurrections toujours partielles et dont nous avons si facilement raison. A Gocong même, autant que je peux m'en souvenir, eut lieu, il y a quelques années, un soulèvement où l'on n'eut du reste à déplorer que la perte d'un agent de la ferme d'opium. Cette mort eut lieu dans des circonstances dignes d'être rapportées. La maison de l'Européen fut rapidement cernée par les rebelles. Il tint bon longtemps, grâce à sa femme, une Annamite, qui rechargeait un de ses deux fusils pendant qu'il faisait feu de l'autre. La maison fut à la fin emportée et ses deux défenseurs égorgés. Aujourd'hui rien de semblable n'est plus à craindre. Du reste, de l'autre côté de l'arroyo, presque en face du pont, loge dans une maison princière l'excellent général *Tanh* ou *lanh-binh Tanh*, qui, rallié à notre cause, nous prête le concours le plus actif et le moins désintéressé. Il sait fort bien, en effet, le digne homme, que les notables annamites, sur la tête desquels il marche aujourd'hui, croiraient manquer à tous leurs devoirs s'ils ne lui coupaient pas le cou le lendemain du jour où ils auraient reconquis une autorité momentanée. Aussi il faut voir avec quelle fiévreuse activité Tanh se montre partout où il flaire une émotion populaire, observant et calmant les esprits. Le lendemain de mon arrivée je reçus une invitation à dîner chez ce haut fonctionnaire; les inspecteurs, invités aussi, se rendirent avec moi dans son palais annamite. Il paraît que depuis ma visite il en a fait construire un autre plus digne de lui, mais celui qu'il avait alors était déjà d'un caractère très-curieux. Des salles vastes et fraîches étaient garnies de ces beaux meubles annamites en bois noir ou rougeâtre, incrusté de filets de nacre. On se ferait difficilement une idée du luxe oriental et des irisations admirables que présente cette nacre sous les diverses incidences de la lumière. J'ai vu depuis bien des *incrustations* (c'est le nom qu'on leur donne) rapportées du Tonquin; mais aucune n'était supérieure à celles que j'admirai alors chez Tanh. Ce sont généralement des plantes et des animaux, surtout des papillons, des oiseaux et des monstres que l'on représente ainsi, plus rarement des personnages. Des boîtes de bétel, des manches d'éventail, des tables, des siéges, des armoires, même des pipes, sont ainsi historiés, et leur valeur pécuniaire est considérable.



Le général Tanh. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Après avoir admiré de vive force la collection d'armes européennes que possède le général, nous prîmes place à table. Derrière chacun de nous se tenait révérencieusement un soldat indigène ou *matah*, armé d'un de ces éventails en plumes de marabout que l'on fabrique surtout au *Rachgia* et qui sont d'une richesse et d'une délicatesse inouïes : toutes les trois secondes ces pancas en miniature s'abaissaient et se relevaient avec un mouvement rhythmique, renouvelaient l'air autour de nous et chassaient les impudents moustiques. Dans leur zèle, les miliciens envoyaient parfois des jets d'air tellement puissants qu'ils éteignirent quelques-unes des bougies du festin. Ce dernier fut des plus riches; le général tenait à honneur de faire bien les choses; mais nos estomacs européens s'accommodaient mal des mets de conserve qu'il avait choisis, car la plupart étaient plus ou moins avariés. Un plat annamite fut plus apprécié, malgré ses qualités indigestes : je veux parler d'une salade d'aréquiers. Ce sont les rejetons de ce magnifique palmier qu'on accommode ainsi : on enlève les couches externes et on trouve alors une tige blanche ayant la consistance de l'amande, d'un goût rappelant celui de la noisette; préparé en salade, c'est un mets exquis. Les vins européens coulaient abondamment; le champagne des colonies, qui ne rappelle que par son prix exorbitant celui de notre France, se buvait comme de l'eau. Par malheur la conversation était peu animée; un des administrateurs, parlant assez bien l'annamite, pouvait seul échanger quelques idées avec le *lanh binh*, qui ne savait pas quatre mots de français.

L'inspection de Gocong compte quarante-cinq villages et plus de trente-trois mille habitants. Il y a beaucoup de rizières et c'est une mélancolique musique que celle des grenouilles qui les habitent et

chantent toutes les nuits! On peut assister à Gocong à toutes les manipulations par où passe le riz, cette base de la nourriture annamite, depuis sa décortication et son vannage jusqu'à la fabrication de ces espèces de crêpes transparentes, saupoudrées de grains d'anis, dont les gourmets annamites sont si friands.

On pêche entre les touffes de riz de nombreux poissons, en particulier ces affreux animaux, avec ouïes armées de piquants, qui peuvent marcher à terre au moyen de leurs nageoires plus ou moins rigides. L'arroyo est couvert de barques qui toutes, modestes sampans ou vastes jonques, ont à la proue, peint au milieu ou de chaque côté, un œil gigantesque.

Voici la légende que l'on raconte à ce propos.

Un des prédécesseurs de l'empereur Tu-Duc, prenant en considération les plaintes de ces sujets qui étaient souvent dévorés par des crocodiles ou de gros poissons, rendit un édit par lequel chacun fut obligé de peindre un œil à l'avant de sa barque, afin, dit le texte naïf, que les monstres des eaux prissent la barque pour un être animé comme eux, et ne lui fissent point de mal.

De l'autre côté de l'arroyo, à quelques centaines de pas de la maison du général, se trouve la pagode de Gocong, riche monument religieux, remarquable surtout par ses fresques. A l'extérieur, ce sont des nuées d'oiseaux, des monstres variés, des fleurs, etc. A l'intérieur, on trouve des batailles et des scènes diverses d'un caractère plutôt profane que religieux. Ces peintures sont très-curieuses. Malheureusement cette pagode, comme toutes les pagodes de la Cochinchine, regorge de chauves-souris dont l'odeur pénétrante et les cris aigrelets sont parfaitement désagréables au visiteur.

Quant aux prêtres bouddhistes, leur costume et leur port rappellent assez le pope de l'Église grecque (voy. p. 389).

Celui que représente notre gravure, d'après une photographie, porte sur sa main droite une petite statue du Bouddha dans l'attitude consacrée par le culte de tous les pays qui le vénèrent.



Pont de Gocong. — Dessin de J. Moynet d'après un croquis

VIII

Départ pour Hatien. — A bord du *Vaïco*. — Les éléphants et le fil télégraphique. — Chaudoc. — Voyage en jonque. — Gienthan. — Admirables paysages. — Hatien. — Poivriers. — La *Venise*. Pêcheries. — Le limule.

Après un séjour de trois semaines à Gocong, je revins à la capitale pour compléter mes provisions. Je devais, en effet, partir pour Hatien, à l'extrémité ouest de notre colonie, à plusieurs centaines de kilomètres de Saigon. Je pris passage à bord du *Vaïco*, vapeur de la compagnie Larrieu. Grâce à notre marche rapide, nous étions le lendemain à midi en face de Vinh-Long. Cette capitale d'une des nouvelles provinces que nous devons au hardi coup de main de l'amiral La Grandière ne nous retint pas longtemps, et nous reprîmes notre marche vers Chaudoc. En route nous rencontrâmes un autre bateau de la Compagnie qui revenait à Saigon. Ce bateau, d'un plus fort tonnage que le nôtre, avait « la mauvaise habitude de s'ensabler, » suivant l'expression de notre brave capitaine, qui penché sur sa carte, annotée à chaque instant par son éternel crayon, défiait tous les bancs de vase ou de sable du monde.

Une jeune femme française, qui venait habiter Hatien en même temps que moi, était montée sur le pont pour admirer le paysage nouveau pour elle, car elle arrivait de France. Son mari, jovial garçon un peu trop hâbleur, nous faisait de ce point extrême de la basse Cochinchine une description vraiment enchanteresse :

« Hatien-les-Roses, disait-il, est un petit bijou de verdure et de fleurs; de magnifiques pagodes, des collines boisées, le bloc calcaire du Bonnet-à-Poil, voilà de ces choses que l'on ne trouve que là! » Il oubliait la fièvre. Mais du moins sa conversation nous permit d'attendre sans impatience la fin de notre voyage. Il me raconta les derniers exploits des éléphants sur la ligne télégraphique que nous entretenons de Campot à Pnom-Penh, la capitale du Cambodge. Ces nobles animaux, en accès de gaieté, ou plutôt avec la haute sapience qui les distingue, avaient trouvé juste et légi-

time de déraciner les poteaux qui soutiennent ce fil de fer diabolique dont ils n'auguraient rien de bon. Sur une longueur de plus de vingt kilomètres, on avait été obligé de rétablir la communication, et cela à plusieurs reprises.

Vers quatre heures du soir nous arrivâmes à Chaudoc, où nous fûmes très-lestement débarqués, « la marée n'attendant pas, » disait cet excellent bourru de capitaine.

J'allai présenter mes salutations aux administrateurs. Ils m'apprirent que le petit vapeur qui faisait le trajet entre Chaudoc et Hatien étant hors de service, je serais réduit à voyager en jonque ; je dus accepter cette cruelle nécessité. Ils me réquisitionnèrent un bateau, assez triste marcheur du reste, et me voilà parti. Au bout de quelques coups de rame, je quittai le fleuve pour entrer dans le canal de Vinhté, qui va de Chaudoc à Gienthan. Œuvre de main d'homme, il étonne par sa grandeur ; mais aussi combien de Cambodgiens ont trouvé la mort en creusant cette utile voie de communication ! Peut-être leurs âmes vengeresses se sont-elles incarnées dans les moustiques trop célèbres de ce canal ; le fait est que je passai une demi-nuit et une matinée telles que j'en souhaiterais à mon plus intime ennemi. Ces affreux diptères, à pattes annelées de noir et de blanc, sont d'une très-grande taille et ils s'appellent *légion*. Il est vrai qu'ils sont si acharnés à leur débauche de sang, que l'on peut les écraser par centaines sur leurs piqûres : triste consolation ! Les rameurs eux-mêmes poussaient par instants des *Ich tia-tia!* désespérés et cessaient de manier leur rame pour écraser un ennemi trop cruel. Pendant le jour cependant, ces monstres deviennent moins nombreux, et je pus faire, sans trop souffrir, quelques bonnes heures de sieste qui me remirent des fatigues de la nuit.

Vers trois heures nous arrivâmes à Gienthan, et par un fleuve plus large et assez court, nous nous dirigeâmes vers le lac sur les bords duquel est bâti Hatien. Je voudrais être poëte pour décrire la splendide vue qui s'offrit alors à moi. Des collines verdoyantes ceignaient le côté ouest, et à leur base le lac venait en s'amoindrissant précipiter ses eaux dans le golfe de Siam; devant nous, dans un lointain qui le rendait à peine perceptible, s'étendait Hatien, à moitié bâti sur le lac, à moitié sur la mer; à l'est se déroulait l'immense plaine au milieu de laquelle s'élève le *Bonnet-à-Poil*, bloc calcaire isolé. Les eaux étaient basses, et la jonque glissait entre des piquets qui indiquaient un chenal peu profond lui-même, car je sentis plus d'une fois que nous frottions contre le gravier. De grands échassiers, perchés sur quelques bancs de sable, pêchaient leur repas du soir; la brise de mer venait caresser mon visage brûlé par les feux de toute une journée de janvier.

La nuit qui tomba tout d'un coup vint me voiler les objets de mon admiration, mais je pus jeter un dernier regard sur ces collines qui me charmaient, en me promettant à moi-même de tenter leurs sentiers difficiles et de me promener à l'ombre de leurs grands arbres. J'avais alors beaucoup de cette ardeur de néophyte que les fatigues du climat abattent toujours trop tôt. Bien qu'Hatien ait cruellement altéré ma santé, jamais je ne regretterai mes courses charmantes dans les bois de ses collines, et les promenades entre les îles verdoyantes du golfe de Siam.

Quand je fus débarqué, j'allai demander à l'inspecteur une hospitalité qu'on ne refuse jamais en Cochinchine. L'inspection est bâtie sur une colline artificielle de vingt mètres environ; elle a vue sur le lac et sur les plaines de l'Est. Constamment balayée par les vents du golfe, elle est excessivement saine, tandis que le reste de la colonie européenne et la ville annamite, perdus au sein de marécages salins, sont des foyers de la fièvre intermittente la plus grave dans ses manifestations que j'aie observée en Cochinchine.

Toute la colline était couverte de ces jolies petites fleurs appelées pensées cambodgiennes, et de ces arbustes d'ornementation à tête frisée et touffue dont les mandarins chinois sont si amoureux. Une belle allée de philao, sorte de cèdre de l'extrême Orient, ombrageait la route qui, du pied de la colline, menait au fort et à la ville annamite, en passant devant la case de l'employé du télégraphe.

Hatien est une des plus petites inspections; maintenant qu'on en a distrait l'île de Phu-Quoc, elle ne renferme plus que treize villages et ne compte guère que cinq mille habitants, tous pêcheurs ou cultivateurs. La principale culture est celle du poivre; les poivrières en rapport, couvrant environ cinquante hectares, forment la véritable richesse d'Hatien, qui est le seul point de la colonie où cette culture se fasse en grand. Sur un sol exhaussé de plusieurs pieds sont disposés en rangées parallèles des échalas analogues à ceux qui soutiennent le houblon dans le nord de la France. Tout autour s'enroule la plante. Il faut cinq ans environ pour qu'un pied soit en plein rapport, mais alors il produit au moins une piastre par an. De plus, ces plantations ne demandent pas de très-grands soins; à part certains oiseaux, peu nombreux du reste, tous les autres animaux les respectent, et je m'étonne qu'elles ne soient pas plus communes.

Le maïs, au contraire, que l'on cultive aussi à Hatien, est trop souvent dévoré par les lièvres et surtout pas les biches. Je me rappelle avoir vu sur une colline qui regarde la ville une fort jolie plantation établie avec tout le soin et tout l'amour que les Chinois apportent aux cultures ; un cordon de rotin supporté par de grands pieux entourait le champ, et divers objets étaient suspendus de place en place à cette corde végétale pour effrayer l'ennemi. Eh bien, en quelques nuits, toutes les jeunes pousses furent dévorées par les chevreuils. Qui sait si un jour on ne regrettera pas la panthère et le tigre dont la dent utile restreint la production par trop riche des ruminants de la Cochinchine?



Prêtre bouddhiste. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Après m'être installé dans une case entourée de marais, je visitai en détail ce coin extrême de notre colonie. Un des traits caractéristiques de la physionomie d'Hatien, est ce qu'on appelle « la Venise ». C'est une longue rue presque droite dont les maisons sont bâties dans la boue du goulet qui unit le lac à la mer. Afin de pouvoir se promener à pied sec au milieu de ces étranges demeures, on a établi une jetée en planches, longue d'environ deux cents mètres, à laquelle aboutissent un grand nombre d'autres planches plus petites et menant à des cases isolées. Il va sans dire qu'à la marée basse, cette vase chauffée par le soleil a des effluves odieux et malfaisants, mais l'Annamite comme le buffle paraît fait à ce milieu, et s'il a très-souvent la fièvre, du moins est-il bien rarement frappé de ces accès pernicieux qui tuent un homme aussi sûrement qu'une balle. N'importe, cette population est chétive et misérable. A vrai dire, elle n'a pas le choix : toute cette côte n'est qu'un long marécage et la pêche est, avec la culture du poivrier, la seule ressource des habitants.

A la marée montante, la mer touche presque le sol planchéié des habitations ; il est facile à la barque de sortir et le pêcheur n'a qu'à jeter son filet pour prendre en une heure la nourriture du jour. De magnifiques crabes à pinces énormes et remplies d'une chair succulente, des langoustes, des oursins, des coquillages de toute nature, parmi lesquels de grandes moules et de petites huîtres exquises, forment avec le poisson l'ordinaire de la table annamite à Hatien.

On mange aussi une espèce de squille, analogue à l'espèce qu'on trouve dans la Méditerranée ; mais c'est un pauvre régal, ainsi que le limule des Moluques, qu'on trouve là-bas à profusion. Le limule est un crustacé énorme quand il est adulte, mais les jeunes sont gros tout au plus comme une piastre. Cet animal, qui ressemble fort à son congénère américain, qu'on peut admirer dans l'aquarium du Jardin d'acclimatation de Paris, a un test convexe brun vernissé sur lequel se voient deux yeux immobiles et que recouvrent souvent de nombreux polypes ; une longue queue triangulaire et aiguë termine l'animal ; il peut la redresser pour se défendre et c'est avec elle qu'il creuse la vase où il dépose ses œufs. Son organisation interne est des plus curieuses : les nerfs passent au milieu des vaisseaux et sont par conséquent entourés de sang de tous côtés.

IX

La fête du *Têt*. — Jeux. — Le jet des javelines. — L'escarpolette. — Le volant. — Le bakouan. — Spectacles. — Excursions dans les environs. — Le *Bonnet-à-Poil*. — Pèlerin cambodgien. — Pagode. — Magnifique panorama. — Ouatiers. — Matelas cambodgiens.

Peu de jours après notre arrivée à Hatien, le 29 janvier, j'eus l'occasion d'assister à la fête du *Têt* ou jour de l'an annamite. Les pratiques du culte de Bouddha et le culte des mânes des ancêtres, la crainte du diable ou *Maqui*, et les bruyantes manifestations de la joie populaire s'entremêlent singulièrement pendant la célébration de cette fête. Elle dure au moins sept jours, mais les riches la prolongent plus longtemps ; mon domestique me quitta, comme font à ce moment tous les indigènes au service des Européens, et je dus aller demander au fort l'hospitalité des officiers qui avaient le bonheur d'avoir un soldat pour cuisinier.

Je me promenai dans tout le village afin de voir de près ces singulières saturnales. Devant chaque maison, sur une table couverte de natte, se trouve l'offrande des mets et des boissons, l'eau-de-vie de riz dans la petite théière blanc bleuâtre en porcelaine, le thé, le bétel avec tous ses ingrédients, du poisson, les diverses espèces de vermicelle annamite, un canard rôti, un quartier de porc, du riz, des bananes et des oranges. Tout cela est entremêlé de fleurs, puis on allume deux petites bougies et les mânes des ancêtres sont invitées respectueusement à venir prendre leur part de ces agapes sacrées. De plus, sur un plateau supporté par un poteau assez élevé, on dispose d'autres offrandes plus délicates, composées ordinairement d'un bouquet ne renfermant que deux espèces de fleurs : l'une crépue et violacée et l'autre jaune, dont la forme rappelle celle de notre souci. Peut-être l'union de ces deux couleurs a-t-elle un sens symbolique, car je les retrouvai partout. En outre, les riches plantaient un aréquier, les pauvres un grand bambou en avant de ces diverses offrandes, et, à l'extrémité de ces perches, ils fixaient un petit nid tressé en rotin, divisé en cinq parties. Enfin l'autel de Bouddha, qui trône au fond de chaque case, était paré d'une façon toute spéciale, et des papiers jaunes, rouges, violets, couverts de caractères chinois, étaient affichés à toutes les portes. Ils devaient éloigner l'esprit du mal pendant la nouvelle année.

Cependant tout le monde, hommes, femmes, enfants, se revêt des plus beaux ajustements, c'est-à-dire de la tunique moirée et du pantalon bleu, rouge, jaune, violet, vert, dont souvent les deux jambes sont d'une couleur différente, surtout chez les enfants. Chez les gens fortunés ordinaires, l'habit ne se distingue des vêtements habituels que par le tissu qui est en soie ; mais chez les notables il y a de plus une longue tunique en dentelle noire, jetée par-dessus l'habit de soie, et un beau peigne d'écaille retient un chignon coquettement tressé.

Parmi les jeux auxquels j'assistai, je notai surtout les suivants : d'abord le jet des javelines ; il s'agit de faire passer une longue lance en bois noir dans une bague supportée par une tige de deux à trois pieds, et cela d'une distance de six à huit mètres ; cet exercice demande beaucoup d'adresse. Mais le divertissement le plus goûté, surtout des femmes et des enfants, était celui de l'escarpolette simple ou composée. Je ne retrouvai pas sans étonnement dans cet Orient lointain l'espèce d'*escarpolette à roue* usitée dans nos foires

et où une vingtaine de personnes s'entassent à la fois au-dessus les unes des autres. Une grande machine de ce genre avait été établie sur la place du marché, et l'indolence annamite la laissa ensuite s'en aller par lambeaux, une fois les jeux de la fête terminés. Vint enfin le jeu du volant lancé avec la main et surtout avec le pied. Au milieu de toute cette joie retentissaient le bruit du tam-tam, les sons isolés de quelques guitares à trois cordes, et surtout le bruit des pétards, complément indispensable de toute fête, et qui ressemblent parfois à des feux de file d'infanterie. Il arriva même à un commandant du fort nouvellement arrivé de sortir la nuit tout à coup de sa case, croyant avoir à repousser une attaque. Enfin l'éternel bakouan, sorte de roulette à pair et à impair, fait alors, là comme par toute la Cochinchine, de nombreuses victimes.

Chaque Annamite garde pour ces jours bienheureux l'argent de plusieurs mois et le dépense en conscience. Le plus souvent une troupe ambulante vient, du moins dans les principaux centres, offrir son concours aux réjouissances générales. A cette époque précisément il en vint une à Hatien. Comme ce sont les riches qui font à tour de rôle les frais de ces représentations, c'est un plaisir que nul ne se refuse. Les pièces de ce répertoire sont avant tout bruyantes et chargées d'esprit au gros sel; les mandarins militaires, les maris, les Chinois surtout, sont constamment raillés. Des acteurs abominablement barbouillés de noir, afin de se donner un air plus redoutable, se livrent à des combats singuliers mêlés de cris gutturaux et de poses héroïques d'ailleurs parfaitement ridicules.



Acteur cochinchinois. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Le *Tèt* est la fête que les Annamites célèbrent avec le plus de ponctualité, et ce que j'ai vu à Hatien, localité relativement petite, ne peut donner une idée de ce qui se voit dans les grandes villes, à Cholen par exemple.

Le lendemain de cette fête, je commençai, suivant mes habitudes, à visiter les environs. Dans une de mes premières promenades, j'allai voir de près le colossal *Bonnet-à-Poil*. Comme c'était alors le moment de la marée basse, je n'eus pas trop à me mouiller les jambes sur cette route de douze kilomètres entre des marécages salins. Je faisais fuir de nombreux crabes entre les racines des palétuviers, et un essaim de libellules aux ailes diaprées d'or voltigeait devant moi.

Je rencontrai quelques écureuils rouges et une splendide couleuvre, le *Compsosoma radiatum*, serpent long de deux mètres, jaune-chamois, avec deux bandes noires courant parallèlement à l'axe du corps dans la première moitié du tronc. Il s'enfonça dans son trou avant que j'eusse pu faire un mouvement pour le saisir.

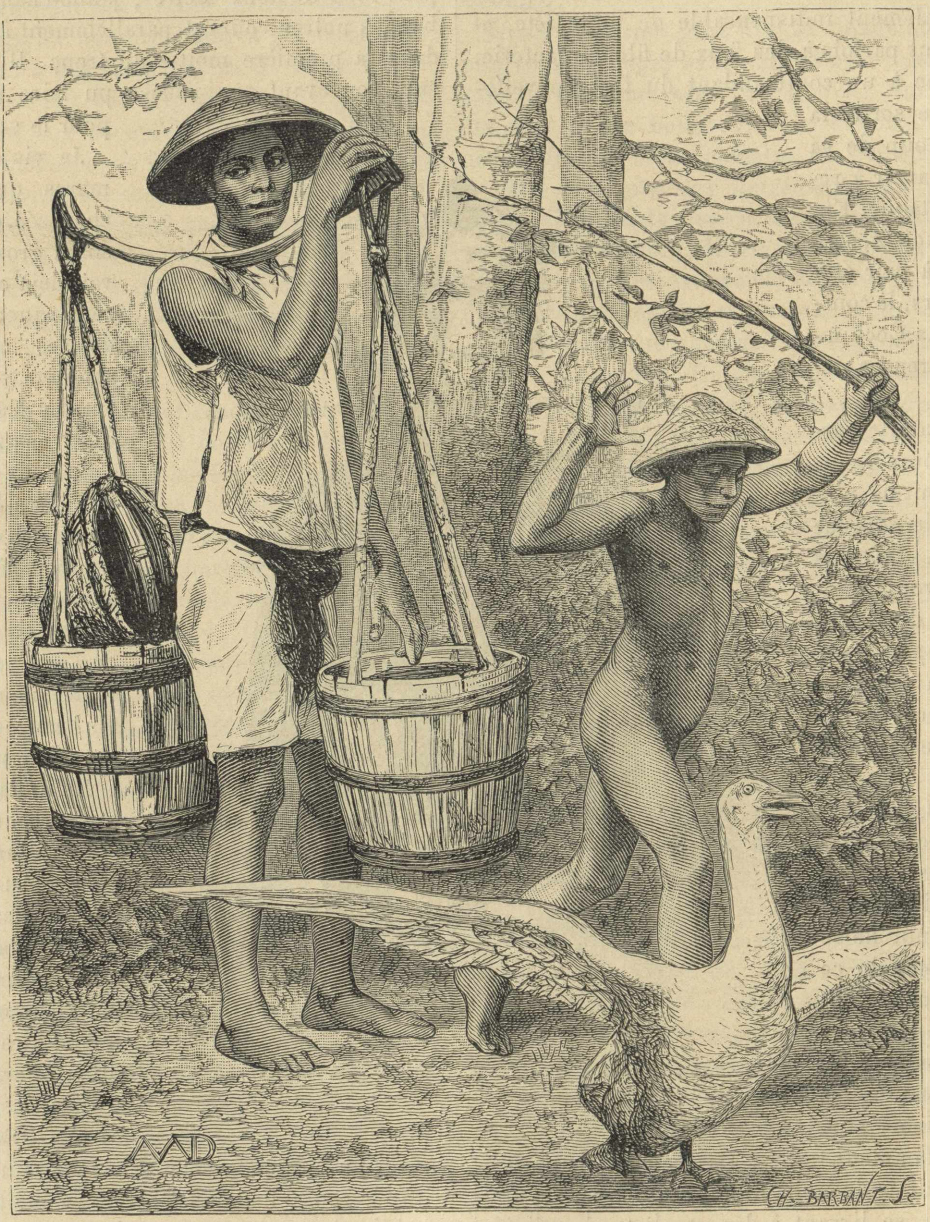
Je vis aussi, dans les mares qui bordent la chaussée, ce curieux poisson à grosse tête que j'avais déjà eu l'occasion de remarquer et qui se sert de ses nageoires pour grimper sur les pierres ou sur les racines souvent assez élevées des arbres de la rive. Il se fait dans la vase un nid circulaire dans lequel est un trou où il s'introduit à reculons. Il nage en tenant la tête au-dessus de l'eau comme un véritable mammifère. J'en vis beaucoup se chauffant au soleil sur la vase.

Enfin j'arrivai à la base du rocher et m'assis à l'ombre de quelques manguiers. Au bout de quelques instants de repos, je suivis la rampe assez raide qui mène à une pagode creusée, ou pour mieux dire placée au sein du rocher, dont on a utilisé ainsi une cavité naturelle. Près de l'entrée je trouvai un Cambodgien couché; sans nul doute il n'avait que peu d'instants à vivre : il était déjà muet et refroidi. Ses parents, le sachant atteint de quelque grave affection, l'avaient amené là en pèlerinage, mais le dieu du ciel, Bouddha, et les médecins terrestres ne pouvaient plus rien pour lui. Je passai. D'énormes stalactites, d'où découle lors de la saison des pluies une eau très-fraîche et très-appréciée dans ces pays brûlants, pendaient de la voûte et résonnaient comme un gong quand on les frappait à coups de cailloux. J'entrai dans le sanctuaire, bien humble aujourd'hui, mais qui fut splendide autrefois, lors de la prospérité d'Hatien, sous la domination du Chinois Maqueuou.

Une vieille prêtresse était là, qui brûlait des papiers dorés devant une petite statue de Bouddha. Je remarquai que le bloc tout entier semblait formé par l'adossement de deux énormes rochers qui auraient laissé une cavité à leur base en inclinant leurs sommets l'un vers l'autre.

Cette caverne traversait le bloc dans toute son épaisseur, et je vis çà et là de petites cryptes assez profondes, à ouverture à peine assez large pour laisser passer le corps d'un homme; la tradition en fait d'atroces oubliettes.

Quand je fus arrivé sur l'autre face, et installé sur une petite corniche que j'y rencontrai, la vue qui se déroula devant moi me récompensa de toutes mes fati-



Un habitant d'Hatien. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis.

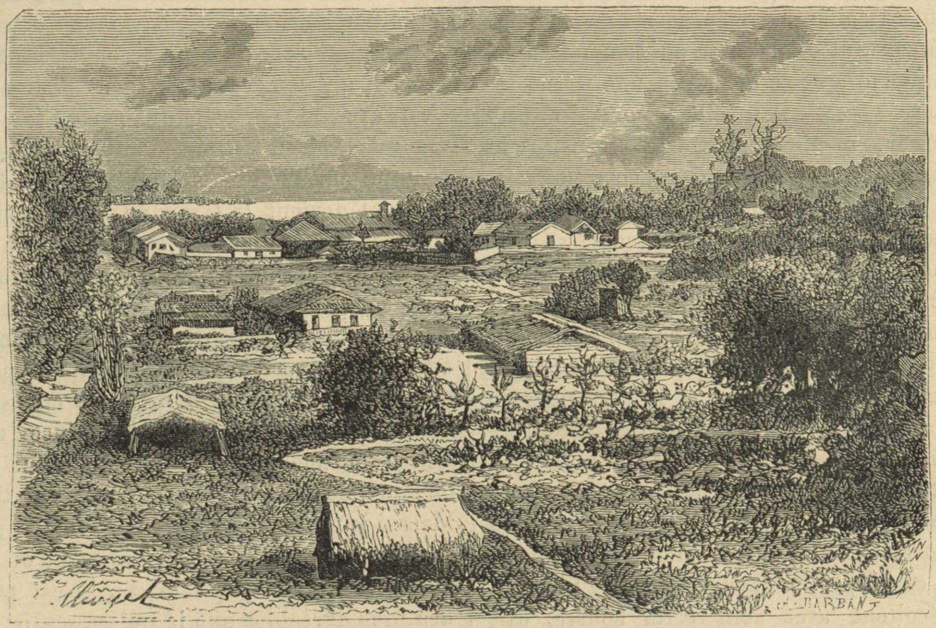
gues. J'apercevais d'abord, à quelques centaines de mètres, la frontière cambodgienne marquée simplement par un talus peu élevé, et par un fossé à moitié comblé.

A l'horizon se dressait la chaîne de montagnes dite de l'Éléphant, au milieu d'une plaine immense et en partie marécageuse; à l'est une colline peu élevée, couronnée des débris d'un fort, et à l'ouest le golfe de Siam, étincelant de lumière. J'y voyais au loin la masse verdoyante de Phu-Quoc qui m'apparaissait comme un point sombre. La vie sauvage de la Cochinchine, dont la tige et les feuilles sont couvertes d'un duvet cotonneux et qui produit des grappes énormes de raisins acides et peu mangeables, tapissait une partie du rocher.

Je redescendis enfin, après une longue contempla-

tion; le malheureux moribond avait cessé de souffrir....

Je vis dans la plaine, sur ma gauche, un four à chaux cambodgien; les indigènes convertissaient en chaux les blocs de pierre qui avaient roulé du sommet du *Bonnet-à-Poil*. Le calcaire est rare, très-rare dans la colonie, et j'ai bien peur qu'un jour ce splendide monument naturel ne disparaisse sous les coups de



Vue générale d'Hatien. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

l'implacable industrie. Fort heureusement les sauvages vont moins vite en besogne que les hommes civilisés.

Je revins par le même chemin; pour changer ma route il m'aurait fallu faire sur ma droite un détour de trois heures.

La marée haute avait çà et là envahi une partie de la chaussée et je dus plus d'une fois entrer dans cette



Tuilerie à Hatien. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

boue saumâtre que forment l'eau de la mer et les détritus des palétuviers.

On m'avait parlé d'une fort belle statue d'un Bouddha cambodgien placée dans les environs. Je la découvris sans peine. Sur un piédestal de deux mètres environ reposait la colossale image, faite je ne sais en quel bois, recouvert sans doute d'un enduit de plâtre coloré de rouge, de bleu, de blanc et de noir; ses

jambes étaient repliées; ses mains étaient croisées sur la poitrine, qu'une longue bandelette rouge traversait obliquement de gauche à droite. Son nez épaté, son épaisse mâchoire inférieure, ses grandes oreilles à lobes largement percés et pendant sur les épaules, et par-dessus tout sa coiffure formée de six assises successives et décroissant de la base au sommet, montraient suffisamment que ce n'est pas une statue annamite. J'ignore à quelle date elle remonte; nul n'a pu me l'indiquer, même approximativement. Deux pierres de grès carrées, et reproduisant en relief, mais en très-petit, la pose de la statue, sont placées à ses pieds. Le site qui l'entoure est charmant; ce sont de petits bouquets de bois dispersés dans une vaste prairie et sur la croupe d'une colline. Du reste, la plupart des monuments sacrés du culte bouddhique sont placés avec un art très-délicat dans les endroits où la nature est le plus souriante et le plus riche en ombrages, en murmures de ruisseaux et en gazouillements d'oiseaux.

En rentrant je m'aperçus que les ouatiers, arbres de taille moyenne, commençaient à entr'ouvrir leurs grands fruits ovales remplis d'un coton très-blanc et très-fin, trop court par malheur pour être filé. Les Annamites récoltent avec soin cette bourre, car, entre autres usages, on en fait ces matelas qui peuvent se plier en six ou huit doubles, et qui ont une assez grande valeur pécuniaire. On les appelle matelas cambodgiens, parce qu'ils se font surtout près de Pnom-Penh. Ils sont de la plus haute utilité dans les longs voyages en jonque; on s'y repose très-bien, et l'on a à la fois le lit et l'oreiller.

X

Les fumeries d'opium. — Le poisson de combat. — L'ancien palais de Maqueuou. — La pagode du Diable. — Un *cobra capelle*.

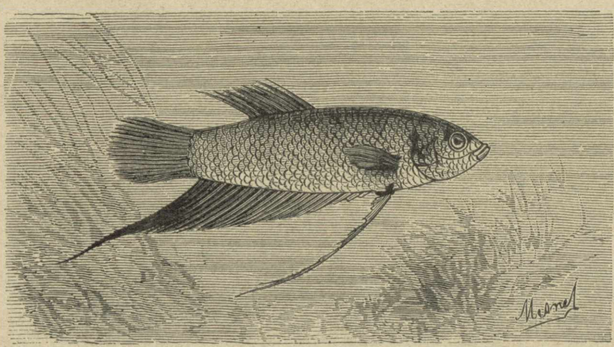
Je m'étais lié avec l'agent de la ferme d'opium, B..., excellent garçon avec lequel je dînais souvent, et qui me donna sur l'opium, cette branche importante de nos revenus en Cochinchine, les renseignements les plus précis. Les fumeries ne sont pas, dans notre colonie, ce qu'elles sont souvent en Chine, somptueusement et voluptueusement organisées. L'opium est chez les Annamites plutôt une passion des classes pauvres que des classes riches : aussi est-ce ordinairement dans les cases misérables des ouvriers et des domestiques qu'il faut aller chercher le fumeur d'opium. Couché sur les épaisses planches en bois noirci et poli par l'usage qui servent à la fois de chaise, de lit et de table; la tête soutenue par un coussin, tenant en main la pipe en bambou et présentant à la flamme d'une lampe fumeuse la cupule exiguë remplie d'opium qui se trouve à peu près au centre de la pipe, le fumeur absorbe, par quatre ou cinq aspirations rapides, la fumée âcre et odorante de la précieuse drogue, tandis qu'un camarade ou une femme ne cesse d'entretenir au milieu de la petite masse d'opium un trou qui permet le tirage de l'air. Généralement, il faut de vingt à trente de ces pipes pour arriver à un état suffisant de béatitude, et chacune revient à trois ou quatre sous : aussi les vrais amateurs fument-ils facilement pour une piastre d'opium par jour.

Des vices sans nombre accompagnent cette terrible passion qui exige tant d'argent pour être satisfaite; c'est, avec le jeu, celle qui pousse le plus ordinairement au vol. Il est si tentant de pouvoir renouveler chaque jour l'ivresse de la veille! L'habitude est vite prise et devient le tyran de la vie pour celui qui a commencé à goûter ces jouissances. Au début, tout à fait au début, on n'éprouve aucune de ces voluptés que l'on a décrites. Une ivresse accompagnée de maux de tête atroces et de conceptions délirantes sans douceur aucune, est l'épreuve habituelle par où doivent passer ceux qui veulent arriver à ces « Paradis artificiels » si bien décrits par de Quincey et Baudelaire. J'en ai fait une fois l'expérience et je fus dégoûté pour toujours de ce genre malsain d'excitation nerveuse. Mais si je ne recommençai plus à fumer, j'aimais beaucoup à respirer l'odeur des pipes qu'on fume; quand elle n'est pas trop prononcée, c'est pour moi une des plus agréables que je puisse sentir.

La vente de l'opium en Cochinchine est affermée à une association chinoise, laquelle, moyennant une assez forte redevance, possède le droit exclusif de fabrication et de commerce. Mais dans toute la colonie, et partout sur le littoral, il se fait une contrebande active, et une pénalité rigoureuse ne réussit guère à la restreindre.

Les distractions étaient rares à Hatien; cependant au milieu de cette boue j'ai passé quelques bonnes heures, et je suis redevable de quelques-unes à un tout petit animal : le *poisson de combat*. Appelé par les Annamites *Con ca tia-tia* et par les Cambodgiens *Tréi-Kram-tioul*, ce curieux poisson existe dans presque toute la Cochinchine. A Hatien, on allait me le chercher dans un étang qui se trouve au bas d'une des plus belles pagodes du pays. Sa nourriture se compose presque exclusivement de deux espèces de larves de moustiques. Sa longueur est environ de cinq centimètres. Son corps au repos est d'un gris foncé assez terne; mais quand l'animal est excité, ses couleurs deviennent véritablement étincelantes. Son caractère est très-irascible, il entre aisément en fureur à la vue de ses semblables. Les Annamites ont tourné à leur amusement ces instincts belliqueux, et la lutte de deux de ces petits poissons n'est pas sans intérêt. On les met d'habitude dans deux flacons séparés par un écran, puis, à un moment donné, on enlève ce voile qui les cache l'un à l'autre. Au bout de quelques minutes leur fureur est au comble; ils se précipitent contre la paroi et ne demandent que la lutte. Alors on les verse doucement et tour à tour dans un vase à large ouverture, une cuvette par exemple; voici alors ce qui se passe :

Chacun d'eux va chercher de l'air à la surface, écarte ses ouïes, gonfle toutes ses nageoires comme autant de voiles, et exécute, en tordant son corps de droite à gauche, des mouvements d'une extrême rapidité; un trait curieux, c'est la mobilité de leurs yeux. Le tronc ressemble alors à un damier à cases bleu foncé et noir; les nageoires pectorales, longues et fluettes, sont pourpres; les dorsales, caudales et ventrales ont tour à tour des reflets vert métallique sombre ou azur. Ils ont deux façons de combattre : tantôt ils se précipitent l'un contre l'autre, la bouche largement ouverte, et se mordent cruellement; tantôt ils se rangent bord à bord et se frappent de violents coups de queue. Enfin l'un deux se reconnaît inférieur en force et en courage et fuit; ses nageoires, qui étaient tendues comme des voiles orgueilleuses, se détendent; il ne cherche qu'à échapper aux terribles dents de son adversaire. Rien n'est comparable alors au cruel acharnement du vainqueur : j'ai vu plus d'une fois le malheureux qui avait été trahi par ses forces sauter à terre pour fuir la férocité de son ennemi. Les Annamites engagent souvent des paris d'argent sur ces petits combattants dont un couple éprouvé a, dit-on, une certaine valeur pécuniaire.



Poisson de combat. — Dessin de Mesnel, d'après nature.

Une de mes promenades favorites me conduisait souvent à une construction singulière, à quelque distance du fort. C'est l'ancien palais du Chinois *Maqueuou* dont on me raconta l'étrange histoire. Ce Chinois fut d'abord un simple pêcheur. Les produits de la pêche ne l'enrichissant pas assez vite à son gré, il se mit à cultiver la terre et établit quelques plantations de poivriers. Dans ces travaux de cultivateur, il mit au jour une cachette de piastres ou de n'importe quel trésor, car ce temps est déjà un peu loin de nous; en tout cas cette heureuse trouvaille était d'une si haute valeur qu'il put successivement faire venir à Hatien, un grand nombre de ses compatriotes. Il les endoctrina, les enrôla, les instruisit, et un beau matin Hatien, enrichi et très-augmenté de population, se détacha de l'empire d'Annam ou plutôt du Cambodge, pour passer sous les lois de Maqueuou. Il se fit bâtir une splendide demeure et vécut assez longtemps, ayant le rare bonheur d'avoir joui de son rêve réalisé. Mais il mourut et son génie d'organisation disparut avec lui Hatien fut annexé de nouveau à l'empire, le palais fut ruiné; il n'en reste aujourd'hui que les quatre murs.

Je visitai avec un certain respect ces restes de la trace d'un homme énergique. On pénètre à travers une vigoureuse végétation qu'on est obligé d'écarter, et on arrive devant des murs d'une épaisseur cyclopéenne. Deux vastes salles complétement envahies par des balsamines, des daturas, des ricins, des plantes parasites, des décombres, forment l'entrée; ensuite viennent quatre pièces plus petites et mieux conservées; un des murs de chacune d'elles est percé d'une grande fenêtre ronde. Des geckos y ont établi leur demeure, et la première fois que je pénétrai dans ce sanctuaire, ils se retirèrent étonnés, en regardant de leur grand œil jaune ce profanateur des anciens secrets.

Vient enfin une pièce immense. Elle est presque exactement carrée. Là s'élèvent, au milieu de quelques grands arbres, plusieurs tombeaux ou constructions commémoratives. Le plus haut, élevé en l'honneur de Maqueuou lui-même, est formé d'assises successives diminuant d'ampleur de la base au sommet.

Malheureusement cet édifice, bâti en mauvais stuc, est bien détérioré par le soleil et l'eau du ciel. Un essaim d'abeilles avait élu domicile dans une fente du tumulus, et un arbre, dont la graine avait été apportée sans doute par un oiseau, s'élevait juste au sommet de la pyramide.

Quatre autres monuments plus bas, tous en forme de carré long, et que la légende attribue à la famille de Maqueuou, s'étendaient irrégulièrement autour du premier; près de l'un d'eux je ramassai un petit morceau de bois sculpté et encore doré sur une de ses faces; il représentait deux vases assez semblables aux amphores des Grecs.

Cette immense enceinte avait un air de solitude tel qu'on se serait cru bien éloigné d'Hatien; seuls quelques oiseaux et un écureuil, que je vis gambader sur un arbre, troublaient le silence qui m'environnait. En sortant je remarquai à l'entrée un morceau de plancher fait en mosaïque quadrangulaire également en béton, mais mieux conservé que celui des tombeaux. Je sortis très-frappé de l'air de grandeur que ces ruines avaient encore.

Un autre édifice que je visitai aussi à plusieurs reprises est la pagode que nous appelions la pagode de *Maqui* ou du Diable. J'ai été véritablement surpris de retrouver là, appendue au murs, toute une série d'aquarelles sur très-fort papier, représentant les tortures d'un Enfer qui vaut bien le nôtre. Les satellites du Diable annamite se livraient sur tous ces tableaux à ce genre d'occupation qui paraît les délecter si fort dans tous les Enfers connus : ils embrochaient les coupables, les dépeçaient, les écorchaient, les précipitaient dans des chaudières, les cuisaient sur le gril, et surtout les faisaient dévorer par d'énormes tigres.

A la partie supérieure de quelques-unes de ces saintes images, on apercevait le bienveillant Bouddha, qui

planait avec sa cour au-dessus des régions infernales et accueillait avec son placide sourire les âmes bienheureuses qui montaient vers lui de chaque côté. Si j'avais rencontré ces peintures à Paris, j'aurais cru à une mystification; mais au fond de la Cochinchine, sur le golfe de Siam, il était impossible de douter de la provenance et de l'authenticité de ces chefs-d'œuvre! Le bonze qui me guidait, jeune homme à l'air triste et presque distingué, me montra tous ces détails avec grande complaisance, mais refusa de me céder aucun des sujets sacrés.

A cette époque m'arriva une aventure qui aurait pu me coûter cher, et que je raconte en détail pour montrer certain danger que l'on peut courir en Cochinchine. Le 20 juin 1873, je faisais la sieste, lorsque des ouvriers qui réparaient le fort trouvèrent, en descellant une vieille pierre branlante, un serpent d'une assez forte taille, enroulé sur lui-même à côté d'un paquet d'œufs agglomérés. Comme tout le monde connaissait ma passion pour ces intéressants animaux, on vint me prévenir immédiatement. J'arrivai armé d'un bâton et d'une longue pince. L'animal aurait certainement pu s'enfuir : la présence de ses œufs l'en empêcha sans doute. Je le trouvai blotti dans un coin du trou, ne laissant guère voir que sa tête de couleur foncée et sur laquelle je pus distinguer de grandes plaques. Appuyer mon bâton sur son cou, substituer ma pince, puis ma main droite au bâton, fut l'affaire d'un instant. Je n'eus pas trop de mes deux mains pour le contenir, et je l'emportai, au grand effroi des coulies chinois qui travaillaient près de là et qui me firent place avec empressement. Pendant mon trajet de quelques minutes, l'animal me lança au front, d'une distance de deux pieds environ, un jet de liquide qui ne



Huttes annamites (voy. p. 399). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

me fit éprouver aucune sensation désagréable. De plus, je frôlai contre sa gueule entr'ouverte mon index gauche, qui se mit à saigner immédiatement. Arrivé chez moi, je déposai le reptile avec ses œufs dans une caisse remplie de paille, que je fis clouer et que j'isolai du sol par des vases plein d'eau, à cause des fourmis. Alors seulement je me lavai le visage et suçai ma plaie avec soin; j'étais cependant persuadé que je n'avais pas affaire à un serpent venimeux. Le lendemain, du reste, la petite plaie était complétement fermée. Je ne m'occupais plus de mon prisonnier, auquel j'avais ménagé des trous avec une vrille, afin qu'il pût respirer, lorsque, le 30 du même mois, je trouvai, le soir, dans ma chambre, successivement quatre petits serpents que je pris à la main, malgré les sifflements irrités de deux d'entre eux. Je les mis dans un bocal en verre. Le lendemain matin, voulant les examiner, je fus étonné du phénomène suivant : trois de ces animaux se dressaient contre la paroi transparente; immédiatement après leur tête, le cou se dilatait latéralement en devenant excessivement mince, et sur ce cou ainsi élargi, j'aperçus le V caractéristique. C'étaient des serpents à lunettes, des najas ou *cobra capelle!*

Je me hâtai de faire à la caisse qui renfermait les autres petits ou œufs un certain nombre de trous plus grands que les premiers, et par ces ouvertures je fis brûler des mèches soufrées; puis j'ouvris. Je trouvai dix-huit petits et la mère asphyxiés, plus quatre œufs qui n'étaient pas encore éclos. Maintenant ces œufs avaient-ils été couvés? Ce serait un fait nouveau, car on ne connaît guère que les grands serpents, les pythons et les boas, qui couvent leurs œufs. En tout cas il est intéressant que cet animal n'ait pas voulu quitter les siens. Sur les petits éclos il n'y avait qu'une femelle; et la plupart avaient déjà une fois changé de peau; ils étaient longs de trente et un centimètres et leurs cro-



Vinh-Long (voy. p. 400). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

chets étaient très-visibles. Quant aux œufs, ils étaient de forme ovale, la coque en était parcheminée, et ils mesuraient cinq centimètres de long.

Je me suis appesanti sur ces détails, car une aventure pareille n'est pas, que je sache, arrivée à bien des gens.

Ces animaux ont un caractère irritable et sont très-nombreux dans la colonie, où les Annamites les prennent fréquemment avec un nœud coulant en rotin disposé au bout d'une longue baguette. Dans notre Cochinchine ils ne font jamais mourir personne, tandis que chez nos voisins, dans l'Inde anglaise, on enregistre chaque année plusieurs milliers de morts de leur fait. Je livre sans aucun commentaire ce fait singulier à l'appréciation des savants spéciaux; je ne me l'explique pas moi-même, mais il est très-facile de s'assurer de son exactitude.



Physignathus mentager. — Dessin de Mesnel, d'après nature.

XI

Visite à l'île de Phu-Quoc. — Éducation d'un éléphant blanc. — Chaudoc. — En arrêt devant un serpent. — Moustiques. — Vinh-Long. — Mitho. — Retour à Saigon. — Départ pour l'Est.

Cependant le moment approchait où je devais quitter Hatien pour aller visiter l'est de la colonie; avant de laisser pour toujours ce coin extrême de l'ouest de la Cochinchine, je fis un voyage à l'île de Phu-Quoc, véritable perle du golfe de Siam dont peu d'Européens certainement connaissent l'existence.

La faune en est extrêmement intéressante, et, chose rare, ne renferme pas un seul animal dangereux, à l'exception de quelques reptiles venimeux. Le tigre ne s'y rencontre pas. En revanche, les forêts sont habitées par plus de trois mille buffles sauvages, par des sangliers et des cerfs. Le cheval, le bœuf et le buffle domestique sont inconnus: aussi ne faut-il chercher là ni véhicule, ni viande de boucherie, ni rizières; l'absence de ces dernières donne à la contrée une salubrité exceptionnelle. D'énormes calaos habitent par paires les grands arbres, ainsi que des singes à espèces peu variées. Des *pythons*, de longs *varans*, et un grand iguane, le *physignathus mentager*, se glissent dans les profondeurs des bois. De très-nombreuses cicindèles, plus petites que les nôtres, constellent de points foncés et mobiles les sentiers de sable blanc, et les *buprestes* étincellent au soleil comme des morceaux d'or bruni.

Quant à l'industrie du pays, c'est la pêche, à laquelle se livrent ses deux mille habitants disséminés dans sept villages principaux.



Le serpent naja avec ses petits et ses œufs. — Dessin de Robin, d'après nature.

Après un mois délicieux passé dans cette île, que je quittai à regret, je dus revenir à Hatien.

A peine de retour, je reçus une lettre de M. R..., employé du télégraphe à Campot, ville cambodgienne, où se trouve le dernier poste de télégraphe entretenu par la France dans l'ouest de l'Indo-Chine. Il m'annonçait entre autres choses qu'on y élevait un éléphant blanc pour le roi du Cambodge.

Depuis que, grâce à notre protectorat, Sa Majesté

Khmer a repris une attitude indépendante vis-à-vis de la cour de Siam, la possession d'un éléphant blanc était devenue un de ses rêves favoris. Tout ce qui est blanc est du reste fort respecté dans cette partie de l'Orient, et je vis un jour un pharmacien chinois qui, ne pouvant pas avoir son éléphant blanc, possédait, dans une boîte artistement faite, une mignonne souris blanche. Il me prit une envie folle d'aller rendre visite à ce noble albinos; comme le voyage par terre était des plus déplaisants, à cause des nombreux marécages qu'il fallait traverser en cette saison de l'année, j'en parlai à B..., qui fit parer la jonque de mer de la ferme d'opium, et nous partîmes ensemble.

Le lendemain, je pus rendre mes devoirs au noble animal. Il était dans une cour, entouré de troncs de bananiers et de monceaux d'herbes succulentes; on ne lui permettait pas de trop longues promenades, de peur d'exposer sa divinité aux dangers d'un coup de soleil. Il paraissait fort ennuyé de tous ces honneurs; quant à moi, je fus désenchanté. Sa couleur était à peine plus claire que celle des éléphants ordinaires, bien qu'on le frottât chaque jour avec diverses mixtures destinées à éclaircir son teint; seulement sa choroïde n'avait pas de pigment; autrement dit, il avait les yeux rouges d'un lapin blanc.

Nous repartîmes le soir même.

Ce fut là ma dernière pointe dans l'ouest de l'Indo-Chine. Trois jours après, je disais adieu aux Français d'Hatien, et m'embarquais pour retourner dans l'Est. Je louai une jonque et m'installai de mon mieux pour le long voyage que j'entreprenais.

Les moustiques du canal me firent au retour le même accueil empressé qu'à l'aller. Je jette un voile sur ces cuisants souvenirs. Enfin le canal s'élargit et



Mitho. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

nous entrâmes dans le Mékong. Bientôt nous touchâmes Chaudoc. Sur les deux rives du fleuve, mais surtout sur la rive droite, s'échelonnaient les innombrables huttes annamites, et au-dessus d'elles on apercevait les murs de terre du fort, grand comme une petite ville. Laissant le chef de mes rameurs à la garde de mes bagages, j'allai demander à mon collègue de Chaudoc la bonne hospitalité cochinchinoise. Il me remit quelques reptiles que le docteur Harmand, son prédécesseur, avait laissés pour moi. Après déjeuner nous fîmes la sieste; et vers trois heures, quand le soleil commença à devenir un peu oblique, nous nous dirigeâmes du côté de *Nuicham*, pic assez élevé dont la base est entouré de marécages et surtout de nuées de moustiques en si grande quantité qu'on est presque obligé de courir pour franchir cette barre redoutable. Chemin faisant, nous fîmes fuir un bon nombre de belles couleuvres, inoffensives, mais courageuses, et qui mordent cruellement quand on les saisit. Jamais je ne vis autant de reptiles qu'en ce coin de la Cochinchine. Le chien de mon collègue nous donna à ce propos le spectacle intéressant d'un arrêt de serpent. Il avait pris les devants, et quand nous le rejoignîmes, il surveillait avec attention une couleuvre à moitié roulée sur elle-même qui, elle aussi, le considérait avec persistance; je ne crois pas qu'on puisse voir là une scène de fascination. Notre arrivée les dérangea tous les deux, et le reptile s'enfuit dans un trou voisin. De nombreuses poules d'eau fuyaient à toutes jambes dans les palétuviers qui bordaient la route des deux côtés et nous séparaient des marécages; mais je ne vis point ce jour-là de poules sultanes, splendides oiseaux à ventre azur et à casque pourpre, qui ne sont point rares à Chaudoc. On en rencontre d'apprivoisées dans beaucoup de villages annamites; elles deviennent très-familières. Du reste,

les échassiers s'apprivoisent avec une très-grande facilité, et l'on peut s'étonner que l'homme n'ait pas songé à tirer parti de ces intelligents alliés.

La province de Chaudoc comprend cent cinq villages et une population de quatre-vingt-neuf mille habitants, dont huit mille Cambodgiens et seize mille Malais.

Je ne restai que quelques jours et repris sur les arroyos de la Cochinchine ce long et monotone voyage où les relâches seules offrent quelque intérêt.

Cinq jours après, j'arrivai à Vinh-Long, dont le fort est au moins aussi vaste que celui de Chaudoc. Derrière les grands fossés boueux et les masses de terre retenues par de vastes pieux, s'élèvent la case des officiers et le réduit retranché où se trouvent la caserne et l'hôpital. Les bambous et les grandes herbes envahissent une partie de cette immense enceinte; on y tue de temps en temps d'énormes pythons, tandis que les najas dorment dans la brousse humide et inextricable des fossés. On respire à l'aise dans cet immense fort, excepté cependant au début et à la fin de l'hivernage, alors que la vase renvoie encore ses dangereux et nauséabonds effluves.

J'arrivai le soir et trouvai les administrateurs et mon collègue Gaillard, avec lequel je fis une excellente partie de whist. Le lendemain, nous allâmes visiter la ville : elle a de très-belles rues ombragées par des cocotiers gigantesques. Dans toute l'inspection, on ne compte pas moins de deux cent vingt-deux villages, renfermant cent soixante-deux mille habitants. Mais les marais abondent partout;



Tan-An. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis.

c'est assez dire que la fièvre sévit cruellement. La vie pourtant y est presque gaie, à cause du nombre relativement considérable d'officiers européens; j'y vis même un café tenu par un Français, chose rare dans l'intérieur des terres.

Après deux jours de repos, je rembarquai; et après trois jours et trois nuits de rames, j'arrivais à Mitho, une de nos plus grandes villes de l'Ouest, dont le fort, un peu moins vaste que celui de Vinh-Long, est cependant encore très-étendu. Son inspection, coquettement bâtie au milieu d'un grand jardin, est renommée pour sa beauté. La province compte environ cent quatre-vingt-deux villages et une population de neuf mille deux cents habitants.

Je vis là, de nouveau, vendre au marché de la chair de crocodile; il y a pour ces animaux des parcs aussi considérables qu'à Cholen.

Ma dernière étape, avant d'arriver à Saigon, fut Tan-An. C'est un pays plat qui n'offre rien d'intéressant à visiter. Il y a là une inspection et des miliciens, mais il n'y a plus de troupes françaises. C'est un des points les plus ennuyeux de la colonie. On y compte trois mille six cents habitants et cent cinq villages.

Je revins enfin à Saigon; et après un court repos, je repartis, me dirigeant avec une joie profonde vers les beaux et secs pays de l'Est.

Docteur Morice.

(La fin à la prochaine livraison.)



Voiture à bœufs trotteurs. — Dessin de Robin, d'après une photographie.

VOYAGE EN COCHINCHINE,

PAR M. LE DOCTEUR MORICE[1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

Voyage en voiture à bœufs. — Tayninh. — Aspect général. — Caractère de la population. — Le jardin de l'inspecteur.

J'arrivai en jonque à Benkeou vers neuf heures du soir, par une de ces nuits absolument noires si communes en Cochinchine. Ignorant le pays et sachant seulement que j'étais séparé du point où je voulais arriver par une distance de quinze kilomètres qu'il fallait franchir à travers des fondrières et dans une région à tigres, j'étais un peu indécis de la conduite à tenir. Le village n'étant composé que de quelques cases et sans ressource aucune, je me disposais à passer la nuit chez le tong (maire) annamite et à repartir le matin au jour, quand un Français, dont j'avais fait la connaisance à Saïgon et qui venait là recevoir quelques bagages pour l'inspection, me reconnut à la lueur des torches et m'offrit une voiture à bœufs. Je n'avais jamais usé de ce mode de véhicule : c'était à la fois une bonne fortune qui me procurait le hasard et une ignorance à perdre; j'acceptai. Il est vrai que je fus moulu pour deux jours; mais on se fait à tout, et plus tard j'appréciai fort cet étrange mode de voyager.

Laissant mes bagages, sous la garde d'un Annamite, suivre en jonque le coude énorme que fait la rivière de Tayninh (Paix de l'occident), je me glissai sur le matelas cambodgien déposé au fond de la

1. Suite et fin. — Voy. p. 369 et 381.

voiture, et me couchai la tête tournée vers l'avant et mon fusil placé fraternellement à mon côté. Le conducteur, armé de son bâton pointu, s'assit derrière ses bœufs, et une longue série d'interjections gutturales, accompagnées d'horribles secousses, m'apprirent que nous étions en route. Nous marchions bien! Tantôt une roue de mon véhicule non suspendu montait sur un tronc d'arbre abattu, tantôt elle s'enfonçait dans une profonde ornière; mais enfin il n'y eut pas de sinistre, et j'acceptai gaiement ce moyen de transport riche en contusions. Vers onze heures et demie, les hurlements de mon cocher et la vitesse de l'attelage augmentèrent; nous passâmes devant quelques cases éclairées, gravîmes une colline, et j'arrivai à la maison peu luxueuse, mais vaste, qu'on m'avait préparée.

Le lendemain, dès que le jour parut, je commençai à faire connaissance avec Tayninh, qui, par sa physionomie spéciale, la variété des types humains qu'il présente et une réputation méritée de salubrité, fait les délices de tous ceux qui ont parcouru notre colonie. Le fort, occupé par les troupes françaises, est placé sur une colline haute de vingt-cinq mètres environ.

Au pied de la colline plus humble qui supportait ma case, coulait la rivière, le long de laquelle s'échelonnent les maisons annamites, non plus bâties en cette boue sordide des provinces de l'Ouest, mais construites le plus souvent en belles et solides planches, qui me rappellent les vastes cases de Phu-Quoc. Leur toiture aussi est différente : à la place de ces feuilles du palmier d'eau auxquelles mes regards étaient habitués, j'aperçois un chaume plus pressé, plus fin, auquel le soleil et la pluie ont donné une teinte d'ancienneté. A gauche sur la route que j'ai parcourue la veille, se dressent l'inspection et la maison du Télégraphe; de l'autre côté s'étend une vaste plantation de caféiers en plein rapport. Enfin, derrière la colline, une splendide forêt commence et va couvrir de sa verdure aux tons chauds les petites montagnes granitiques qu'on aperçoit dans le lointain. Quelques vapeurs courent sur le flanc de ces montagnes, dont la plus haute, *Nui-ba-dinh* (la montagne de la Dame-Noire), dresse orgueilleusement son sommet de neuf cents mètres.

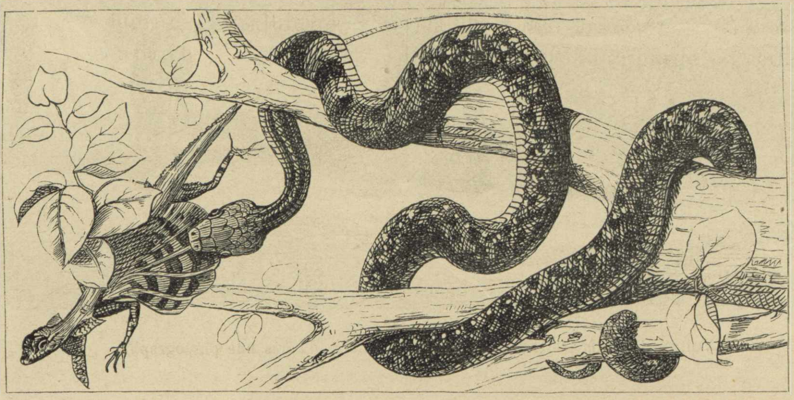
J'appris que l'inspection de Tayninh compte quarante-deux villages annamites et onze cambodgiens. Le nombre des administrés est d'environ quinze mille. Ils ne sont point processifs comme les habitants de l'Ouest; le nombre relativement petit des rizières est sans doute la cause de ce phénomène. En somme, ces braves gens ne donnent pas trop de peine à l'autorité.

Le jardin de l'inspecteur, un des plus beaux qui se puissent voir, renferme des hôtes très-intéressants, entre autres des éléphants et trois jeunes panthères, dont une orne aujourd'hui le Jardin des Plantes, où M. B..., l'inspecteur, l'a envoyée. J'admirai aussi une volière renfermant ces beaux faisans annamites, à panache vert métallique, qu'il est si difficile d'élever, même dans la colonie.

XIII

Excursion à *Nui-ba-dinh*. — Légende de la grotte. — La source miraculeuse. — Une chasse au tigre. — Mort d'un des chasseurs.

Quelque temps après mon arrivée, une grande partie fut décidée avec l'inspecteur, pour aller visiter la montagne de la Dame-Noire (*Nui-ba-dinh*) et la pagode qui la décore. J'ai gardé de cette excursion un souvenir des plus agréables. Nous parvînmes au sommet non sans peine. Chemin faisant, j'observai de nombreux *triglyphodons;* je réussis à capturer l'un d'eux, qui était sur le point de se saisir d'un dragon (*Draco maculatus*). Quand nous arrivâmes, on réparait la pagode, dont la caisse, enrichie par maintes offrandes, était sur le point de crever d'apoplexie : d'énormes monceaux de tuiles, des billes gigantesques de *go* (bois noir) et de *sheun* (bois rouge) frappaient nos regards. Que de temps et de volonté il avait fallu pour transporter tout ce matériel à bras d'homme! Le temple lui-même occupait une anfractuosité assez profonde; au devant s'étendait, en contournant quelque temps le flanc de la montagne, une corniche assez spacieuse qu'on avait utilisée comme atelier et qui renfermait çà et là d'étroites cellules de bonzes. A l'extrémité de ce long chemin semi-circulaire se trouvait la chambre de la vieille prêtresse qui dirigeait tout le monastère.



Triglyphodon et dragon. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.

C'est là que nos domestiques établirent le quartier général de leurs opérations. Quant à nous, après avoir salué Bouddha avec tout le respect qui lui est dû, nous nous dirigeâmes vers la source miraculeuse qui a donné lieu à l'édification de la pagode; car *Nui-ba-dinh*, la montagne de la Dame-Noire, a sa source et sa légende comme toute montagne qui se respecte.

Voici cette légende dans sa simplicité : Un bonze

d'une sainteté indiscutable et qui aimait à prier sur les hauts lieux gravit un jour la montagne pour y faire ses dévotions; mais le bonze était homme et la montagne était haute et aride : il eût bientôt soif et faim, soif surtout. Dédaigneux de son corps comme tous les sages, il n'avait pas songé à se munir de ces choses de première nécessité auxquelles pense d'abord le commun des mortels. Que fit-il ? Il se mit en prière, et tout d'un coup une roche énorme qui se dressait devant lui se fendit du haut en bas et lui permit d'apercevoir une source délicieuse tombant dans une véritable coupe de pierre. Depuis lors, cette source n'a cessé de fournir des eaux limpides qui guérissent toutes les maladies. Dix minutes d'ascension à travers les rochers nous amenèrent devant cette merveille, que nous n'aurions certainement pas trouvée sans guide. Tous mes compagnons s'empressèrent de boire de grands verres d'eau fraîche; quant à moi, j'insultai à la sainteté de la légende et à la gracieuse beauté de la nymphe de la source, car, remplissant mon verre de vin de France, je le fis rafraîchir dans ces ondes et bus ensuite à la majesté de la glorieuse montagne.

Nos dévotions faites, nous redescendîmes à la pagode, où un déjeuner réparateur n'attendait plus que nous. La table était mise près de l'autel particulier de la prêtresse, sous lequel se trouvait cette espèce de bahut à roues où les Chinois et les Annamites enferment leurs richesses. Le trésor de la bonzerie devait être considérable, car Nui-ba-dinh est de tous les hauts lieux de Cochinchine celui où se font le plus de pèlerinages, et chaque notable tient à honneur d'y envoyer de temps en temps un bon nombre de piastres. L'année précédente, en 1872, de nombreux pèlerins étaient venus déposer leurs offrandes aux pieds de la Dame noire (être d'ailleurs fictif et dont je ne vis nulle part la statue). Ces pèlerins avaient même emporté de Tayninh la dengue, cette curieuse fièvre rouge qui sévissait alors dans toute la colonie.

Après le déjeuner nous repartîmes, et le soir nous rentrions à Tayninh sans incidents.

Un autre jour, je fis ma partie dans une bien douloureuse aventure. Un tigre, dont les déprédations devenaient intolérables, avait enlevé le meilleur chien d'un des bons chasseurs de la contrée, M. D.... Il fut décidé que nous aurions raison de cet audacieux voleur.

La chasse du tigre se fait peu en Cochinchine, où l'éléphant, cette forteresse vivante, ne met pas au service de l'Européen ses hautes épaules et ses puissantes armes. La plupart des tigres que l'on apporte aux inspections, pour toucher la prime que donne l'État (cent francs), meurent dans les piéges où ils tombent; on en prend ainsi un grand nombre.

L'expédition étant résolue, nous cernâmes la colline qui servait de repaire au monstre. Plus de cent cinquante indigènes étaient là, criant, gesticulant, faisant le bruit le plus odieux qui ait jamais troublé la sieste d'un tigre. Quant à nous, l'inspecteur, un soldat français et moi, nous étions dans la plaine, parsemée de petits tombeaux, qui s'étend derrière l'arroyo de Tayninh, et nous attendions qu'il plût au tigre de montrer sa précieuse fourrure. Il paraît qu'il trouva décidément que l'audace était un peu bien vive, car, moins d'une demi-heure après l'établissement du bruyant cordon, il sortit du bois et s'avança vers nous. Un feu roulant l'accueillit; sur nos quatre balles une au moins le toucha, car il fit un mouvement de douleur et se dirigea vers le soldat qui nous avait accompagnés. Pour être plus libres de nos mouvements, nous nous étions disséminés. Notre soldat grimpa immédiatement sur un tumulus haut d'un mètre environ, et, son arme rechargée à la main, il attendit. Une seconde balle de l'inspecteur atteignit encore l'animal ; mais, dédaignant cette nouvelle provocation et s'acharnant à sa proie, il s'élança vers le tombeau ; d'un bond il fut au pied et se dressa tout debout. Il se passa alors une scène lamentable et étrange qui montre combien les plus braves sont peu maîtres d'eux-mêmes à l'approche de ces terribles fauves. Le soldat était certes un homme courageux, il avait fait ses preuves : c'était lui qui avait mis le plus d'ardeur à organiser la partie; il avait en main son bon fusil, et à la longueur de son bras s'étalait la poitrine blanche du tigre qui semblait attendre sa balle. Eh bien! pendant quelques secondes il se contenta de frapper avec la crosse sur les pattes étendues vers lui. Le tigre s'allongea, saisit avec une de ses griffes le malheureux à la jambe et l'entraîna. « Un homme touché par un tigre est un homme mort, dit un naturaliste allemand, et il est inutile d'exposer la vie d'un second chasseur pour courir la chance aléatoire d'arracher au félin une victime mutilée que la mort doit saisir bientôt. » Ces raisonnements ne se comprennent pas sur le terrain de l'action. Nous courûmes tous deux au tigre qui traînait toujours notre camarade, et deux balles plus heureuses que les premières l'arrêtèrent pour toujours.

La plaie de notre malheureux compagnon était affreuse. Je songeais à lui amputer la cuisse dans la case où il fut transporté; mais, soit perte d'un sang qui, dans sa totalité, suffit souvent à peine à entretenir la vie de l'Européen sous ces latitudes, soit ébranlement nerveux trop puissant, il mourut dans la nuit.

Cette malheureuse issue de notre campagne consterna toute la petite colonie française, et les chasses furent suspendues pendant quelque temps.

Les crimes du tigre ne sont plus aujourd'hui aussi communs qu'autrefois ; il se retire peu à peu devant le fracas de nos carabines, et du reste le chiffre incroyable de cerfs et de bœufs sauvages que renferment toutes ces forêts suffit amplement à sa table royale. Seuls les chiens des chasseurs et quelques Annamites ou Cambodgiens trop loin aventurés lui servent encore quelquefois de proie. A ce propos il règne dans la colonie une idée plus ou moins juste. Lorsqu'on chasse, dit-on, il est prudent d'avoir un indigène avec soi; si le tigre vous rencontre, il préfé-

rera l'indigène. Quoi qu'il en soit, le grand félin est loin d'être aujourd'hui redouté en Cochinchine comme il l'est encore dans les Indes. Les courriers ou *trams*, qui sillonnent jour et nuit la colonie avec une régularité et un courage au dessus de tout éloge, ne deviennent guère sa proie, tandis que dans l'Inde, si l'on en croit les journaux anglais, vingt facteurs, encore de nos jours, auraient été successivement dévorés à un certain passage des Ghattes occidentales. Au début de la conquête, c'était tout différent : plusieurs de nos soldats furent saisis aux environs de Saigon, et le cruel animal entrait souvent dans les villages indigènes pour enlever un homme ou une femme. Aujourd'hui, son cri de chasse, *cop*, *cop* (d'où lui est venu son nom annamite), se fait encore entendre la nuit dans les environs immédiats de nos forts de l'est, à Bariah, à Bienhoa, à Tayninh. Dans cette dernière ville en particulier, je l'ai souvent entendu très-distinctement de ma case, et j'ai plus d'une fois relevé ses traces à quelque distance du poste. L'émotion paralysante que fait éprouver l'approche d'un tel ennemi est un fait assez fréquent. On m'a raconté l'histoire d'un indigène touché par un tigre qui se jetait sur son camarade; cet indigène n'avait aucune blessure; mais il mourut le soir même, dans un état de délire complet. Un soldat français, ayant vu, dans une promenade poussée trop loin dans les bois, son sergent dévoré sous ses yeux, rentra dans un véritable état d'égarement, et ne redevint jamais absolument maître de son intelligence.

On prétend que le tigre qui habite les provinces marécageuses de l'Ouest est plus petit de taille; les colons français le considèrent, à tort selon moi, comme une espèce particulière.

Le caractère du tigre de Cochinchine, du reste, est bien celui que de temps immémorial on a reconnu à ce grand félin : une prudence excessive, unie à une force terrible et à un grand besoin de sang.

Il est, dit-on, fort rare qu'il attaque par devant une proie quelconque; et, d'après les Cambodgiens, on ne doit jamais tirer sur lui un coup de feu que lorsqu'il a passé : en effet, à ce moment, il ne se retourne pas sur son ennemi, alors même qu'il est blessé.

XIV

Le marché de Tayninh. — Types cambodgiens. — Différences entre le Cambodgien et l'Annamite. — Ma ménagerie. — Singes. — Cerfs. — L'herpéton tentaculé. — Le varan. — Tortues. — Cigognes. — Ours. — Pangolins.

J'allais presque tous les matins au marché, où je contemplais les diverses races humaines qui se donnent rendez-vous à Tayninh. J'y voyais assez souvent des Cambodgiens; leur taille relativement haute, leur teint foncé, leur maxillaire inférieur épais et lourd, leurs cheveux coupés en brosse, et par-dessus tout leur air de sauvagerie passive, leur donnent une allure tout à fait différente de celle des Annamites. Ces deux races se détestent cordialement. L'Annamite, fier de son teint plus blanc, de sa civilisation plus avancée, et surtout des nombreuses victoires qu'il a remportées sur son voisin, le considère comme à peine supérieur aux Moïs ou sauvages des montagnes. Le grand mandarin Phan-Thanh-giang appelle même les Cambodgiens « des sauvages dont la nature est mauvaise et viciée; ils oublient constamment, dit-il, la règle et la loi; ils sont comme stupides et privés de raisonnement ». L'homme khmer, à son tour, avec son caractère plus sombre et plus silencieux, son sentiment religieux plus profond, regarde en pitié le léger Annamite. Il n'y aura jamais une entente cordiale entre ces deux peuples. Le Cambodgien, malgré ses traits un peu grossiers, est plus Hindou qu'Indo-Chinois; sa langue et son écriture rappellent plutôt celles de la grande péninsule hindoue, ainsi que les glorieux restes d'une civilisation éteinte, dont Angcor la Grande est la plus sublime expression. Il est l'homme silencieux et sauvage des grandes forêts et des collines, tandis que son voisin est l'habitant moqueur et sociable des plaines. Peuple malheureux que le peuple cambodgien! Pressé entre les Siamois et les Annamites qui lui ont pris au nord-ouest et au sud-est ses plus riches provinces, immobilisé sous la loi d'une féodalité orientale qui ne lui permet pas d'être propriétaire, il faut qu'une main vigoureuse le soutienne et lui permette de garder son autonomie, tout en lui inculquant lentement ce qu'il peut recevoir de l'éducation européenne.

Grâce à la riche faune de cette partie de la Cochin-



Macaque. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.

Chine, je parvins à transformer ma case en une véritable ménagerie. Dans ma grande chambre, à un des poteaux qui soutiennent la toiture, j'avais cloué une caisse à bière, habitation d'une femelle de Macaque maimon (*Con tam vong* des Annamites). C'était bien l'animal le plus espiègle et le plus doux possible, sauf à l'égard des femmes indigènes, qu'il ne pouvait souffrir et qu'il essayait de mordre en poussant des cris de fureur. A mon retour à Saigon, il mourut d'un tétanos qu'occasionna une petite plaie produite par la corde qui lui servait de ceinture. Dans un coin de la même place était une cage assez ample où vivait un très-jeune mâle de cette espèce de cerf que les Annamites appellent *Con man* (*Cervulus moschatus*), si curieux par ses petites cornes bifides portées par un prolongement de l'os frontal, et ses grandes canines avec lesquels il découd fort bien les chiens.

Symétrique à celle-ci, une autre prison plus petite contenait un charmant *Con tiéo* (*Tragulus pygmeus*), petit cerf gros comme un lièvre, sans cornes, mais armé aussi de deux longues canines. Enfin, au bout d'une corde se promenait un *Semnopithèque douc* (*Con gioc*), singe extraordinaire, chez lequel le jaune, le noir, le rouge, le blanc pur et le gris perle superposent sans transition leurs teintes criardes. Ce qu'il avait surtout de singulier, c'étaient ses paupières jaunes, qui formaient sur sa face de nègre la plus étrange paire de lunettes qu'on puisse voir.



Vue prise à Tayninh. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis.

Dans ma chambre à coucher vivait un autre petit singe, le *Semnopithèque maure* (*Con bac may*), enfant gâté et très-caressant. Tout son corps était couvert d'un fin duvet jaune d'or, excepté sa face, ses mains et ses pieds, qui étaient absolument noirs. Mon *boy* avait coutume de dire de lui : « Lui connaître tout, même chose annamite. » Il me fut tué, une nuit, par des myriades de *Con kien bonhot*, effroyables fourmis noires à aiguillon qui firent invasion dans ma case pendant la saison des pluies.

Pour nourrir mes jeunes singes, j'ai dû demander à l'administrateur, qui possède un riche troupeau, de m'octroyer chaque soir au moins un litre de lait. La question du lait est celle qui doit intéresser le plus l'Européen appelé à vivre quelque temps dans la colonie. Il est certain que si l'on arrivait à créer en Cochinchine une bonne race de vaches laitières, on guérirait ou préviendrait ces affections redoutables qui nécessitent aujourd'hui le rapatriement en France, ou emportent lentement ceux qui s'obstinent à prolonger leur séjour. Mais tandis qu'une vache d'Europe fournit quatorze litres de bon lait par vingt-quatre heu-

res, celles de Cochinchine n'en donnent pas un litre, et cela ne dure par longtemps. L'hôpital a peine à réunir les quantités nécessaires chaque jour. De plus, le commerce du lait est presque exclusivement entre les mains des Hindous et des Malais, qui le falsifient de toutes les façons, surtout, dit-on, en y mêlant une émulsion de coco.

Ma troisième chambre était occupée par des hôtes non moins intéressants : un couple de *Con chon mop* (*Paradoxure type*), jolis animaux, voisins des civettes, vivant de bananes, d'œufs de reptiles et d'oiseaux, et même de chair. Ils faisaient bon ménage avec un jeune porc-épic (*Con gnim*). Je réussis plus tard à en amener un vivant au Jardin des Plantes.

J'avais aussi des serpents d'eau, entre autres des *Herpetons tentaculés*, que les Annamites appellent *Con ran rau*, c'est-à-dire serpents à barbe. Ces singuliers ophidiens, fort rares en Cochinchine, excepté à Tayninh, sont à moitié herbivores : c'est là un fait unique dans l'histoire erpétologique. Les deux appendices qui terminent leurs museaux leur donnent un aspect tout à fait caractéristique[1].

A côté d'eux je donnai place à un *Homalopsis*, beau serpent aquatique très-vigoureux ; j'avais été assez heureux pour me saisir de toute une famille, c'est à-dire d'une mère accompagnée de douze petits.

Dans la cour, une immense cage servait de prison à un *Con khyda* (*Varanus nebulosus*) de taille, gigantesque. Cet énorme saurien de plus de deux mètres de long, excessivement irascible, et mugissant avec furie comme le ferait un bœuf, habitait, avant la confection de sa cage, une vaste baignoire qui se trouvait dans ma quatrième chambre ou chambre à douches. Cette baignoire avait été recouverte d'un treillis de rotin. Un beau jour, grâce au travail des puissants ongles qui terminent ses pattes, ce crocodile en mi-



Herpéton avec ses petits. — Dessin de Robin, d'après nature.

niature s'échappa dans ma case. Je n'eus que le temps de me jeter sur lui à corps perdu, et je le saisis heureusement au cou et à la racine de la queue. Mais le maintenir sous moi fut tout ce que je pus faire. Il me fallut l'aide de deux Annamites pour le réintégrer dans sa baignoire, où ses coups de queue et ses mugissements m'apprirent, pendant près de deux heures, la fureur qui le transportait. Il vivait surtout de poissons et de viande ; il avait même sur la conscience un joli lézard (*Hydrosaurus salvator*), que, d'après les conseils fallacieux de mon domestique Lay, je me risquai à introduire dans sa prison. Je comptais l'amener en France ; mais malheureusement, à Saigon il réussit à s'échapper encore pendant que je faisais les visites du départ, et ses allures rapides et furieuses firent que personne n'osa l'arrêter dans sa fuite.

Au milieu du jardin, j'avais fait creuser un bassin où vivaient de nombreuses tortues d'eau douce, entre autres des *Cuora amboinensis* (*Con rua nap* des Annamites) : curieux chéloniens à plastron divisé en deux par une charnière, et d'énormes *Trionyx cariniferus* (*Con cuo dinh*), tortues à carapace molle sur les bords, et ayant un cou très-long avec lequel elles peuvent se retourner prestement quand on les met sur le dos, privilége que n'ont pas leurs congénères ; leurs mandibules sont assez puissantes pour faire d'horribles blessures. Elles sont ichthyophages, et leur chair serait, dit-on, excellente.

Deux cigognes marabouts faisaient sentinelle de chaque côté de ma porte. Ces grands oiseaux étaient admirablement apprivoisés et me suivaient partout ; le matin, dès que je paraissais, les hypocrites se mettaient à genoux et poussaient des cris de désespoir en

1. Grâce à mon excellent ami le docteur Jullien, qui avait jugé de loin qu'un guide erpétologique me serait sans doute d'un grand secours, je venais de recevoir le livre de Gunther sur les reptiles de l'Inde, et avec son aide il me fut possible de diagnostiquer à coup sûr l'herpéton, que je voyais pour la première fois.

« dodelinant de la teste », pour m'indiquer que la nécessité d'un supplément de poisson se faisait vivement sentir. Je fus enfin forcé de leur mettre une corde à la patte, à cause de leurs nombreuses incursions dans ma cuisine, où les anguilles et les biftecks destinées à ma table disparaissaient avec une rapidité désespérante. Que de fois maître Lay, s'érigeant en accusateur, vint m'annoncer qu'après une lutte courageuse il avait eu le dessous, et que mon déjeuner se digérait dans le gouffre insatiable de cet estomac d'échassier! Les seuls animaux que ces excellents marabouts considérassent comme ennemis étaient les chiens et les chats; ils



Homalopsis femelle et ses petits. — Dessin de Robin, d'après nature.

leur couraient sus avec férocité, et je n'ai jamais vu chien accepter la lutte. Il est probable que dans la brousse ces grands oiseaux sont souvent exposés aux attaques des félins et autres carnassiers; de là cette antipathie insurmontable.

Un *Ursus malayanus*, ours des cocotiers, très-jeune, mais alors assez féroce, vint aussi compléter mon jardin zoologique. Quand on voulut mettre ce jeune monstre dans la cage qui devait le transporter à Saigon, il s'échappa en poussant ces grognements perçants qui lui ont fait donner par les Annamites le nom de *Congauheo*, ours-cochon. Quand on parvint à le rejoindre, avec une de ses pattes antérieures il coupa la peau d'un indigène jusqu'à l'articulation du genou. J'ai réussi à le transporter en France, et ses mœurs se sont aujourd'hui bien adoucies. Les Cambodgiens l'appellent *Klakmoum* ou tigre de miel, à cause de son goût effréné pour les substances sucrées.



Jeune ours des cocotiers. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.

Le second administrateur de Tayninh possédait deux de ces ours qu'on laissait se promener en toute liberté; ils n'étaient aucunement dangereux, mais professaient à l'égard de toutes les matières grasses et sucrées un amour démesuré qui leur fit plus d'une fois commettre de nombreuses déprédations. Ces animaux appartiennent aujourd'hui au maire de Cholen.

Dans la dernière période de mon séjour à Tayninh, je joignis pendant quelque temps à ces divers captifs un pangolin femelle et son petit, qui malheureusement moururent très-vite. Ces édentés, couverts d'écailles et à pattes armées de puissants ongles, ont un faux air de lézard. Tranquille pendant tout le jour, qu'elle passait à dormir avec son petit enroulé autour du tronc, cette femelle avait, la nuit, la désagréable habitude de se promener par toute la case en faisant un bruit infernal. Les nuits, du reste, sont souvent troublées dans notre colonie par des bruits de ce genre. Au premier rang des animaux qui sont sans pitié pour notre sommeil, il faut placer la grenouille-bœuf (*Callula pul-*

chra) et les *Polypedates,* qui, dans les grandes prairies mouillées, font sans relâche retentir les airs de leur note stridente.

Outre ces hôtes plus ou moins singuliers, ma case abritait encore un joli chat annamite auquel je permettais bon nombre de privautés. Ce chat est de taille inférieure au nôtre, et la variété d'angora n'existe pas; sa robe est tachetée, ou d'un noir ou plus rarement d'un blanc sans tache. Mais ce qu'il a de particulier, c'est la forme de sa queue. Long de quelques centimètres à peine, cet appendice est plusieurs fois recourbé sur lui-même, comme s'il avait été brisé à plusieurs reprises en sens inverse; cette disposition est si prononcée, qu'on peut soulever un de ces animaux par le crochet de sa queue. Cette singularité est héréditaire.

XV

Chasse au con dinh. — Retour pittoresque. — Serpents. — Les parasites des serpents. — Insectes. — Buprestes et sagres. — Araignées, scorpions et fourmis.

Une après-midi, je dormais encore sur ma natte du doux sommeil de la sieste, lorsque j'entendis frapper à la porte de ma case. Je me lève, et vois un brave



Marchands chinois à Saïgon (voy. p. 416). — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

chasseur indigène qui m'avait apporté déjà maintes têtes de bœufs, et qui venait m'avertir qu'il était sur la piste d'un *Condinh*, bœuf sauvage gigantesque, très-voisin du *Bos frontalis*, et dont j'avais admiré une très-belle tête chez l'inspecteur. Nous partîmes aussitôt.

Nous étions au beau milieu de la saison des pluies; nous rencontrâmes sur notre route des étangs de nouvelle formation, où l'on enfonçait sous l'eau jusqu'à mi-cuisse. Pour les premiers, je me servis des épaules complaisantes de mon guide; mais, ayant ensuite été mouillé par hasard, je marchai sans hésitation dans cette eau qui, bien que tiède, ne laissait pas de me rafraîchir un peu. Après un trajet de dix kilomètres dans des bois peu touffus ou dans de grandes plaines absolument désertes, sous une lumière implacable, le fourré devint enfin plus épais. Je remarquai plusieurs grandes traces; entre autres celles d'un éléphant, que nous suivîmes involontairement pendant près d'une heure. Tout d'un coup le guide s'arrêta. Nous étions alors sous une vaste voûte de verdure; mais, à droite, le taillis permettait de se faufiler sans être trop pressé par les branches. Nous nous glissâmes doucement d'arbre en arbre, en gardant le silence le plus complet. Dans une petite clairière bien ombrée, une masse noire, couchée, ruminait tranquillement. C'était l'ennemi. Nous savions ses allures; il ne fallait pas le



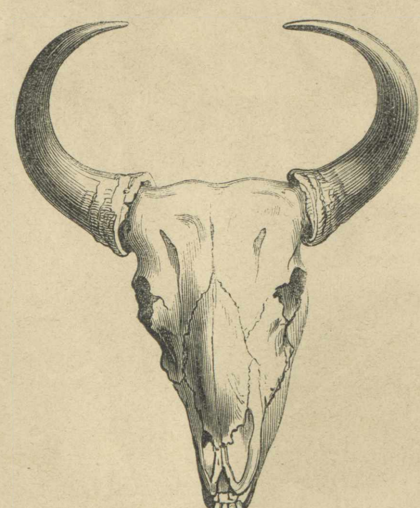
Femmes et enfants cambodgiens. — Dessin de D. Maillart, d'après une photographie.

manquer, ou l'un de nous risquait de devenir sa victime. J'admirai un instant le majestueux animal et n'en estimai pas la longueur à moins de trois mètres. Je vis plus tard que je m'étais trompé de peu. Un instant il eut un soupçon; il ne pouvait nous voir, mais l'air sans doute lui apporta, des chevelures annamites, quelques vagues effluves d'huile de coco; il se leva, je tirai, et presque aussitôt il tomba sur le côté gauche en écrasant quelques jeunes arbriseaux; une certaine quantité de sang coula de son mufle et tout fut terminé. La nuit vint peu après notre victoire. Un grand feu fut allumé, quelques torches de résine nous éclairèrent de leur lueur indécise. J'examinai ma victime : c'était un vieux mâle, un vrai solitaire; ses cornes énormes, d'un beau grain vert à la base et noires aux extrémités, annonçaient un animal de huit ans au moins. Sa robe était toute noire, à poils courts; les canons étaient jaunes, et une grosse touffe de poils gris, lui formant une large étoile au milieu du front, remontait jusque sur le rebord largement accusé de la crête frontale; il n'avait pas de fanon.



Grenouilles polypédates et callula. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.

J'emportai sur une voiture à buffles, le squelette, la peau et le filet; j'abandonnai le reste de la chair, qui dut nourrir le village voisin pendant deux jours. Puis je repris le chemin de Tayninh, laissant notre voiture loin derrière moi. Ce retour, la nuit, à travers les bois, dans un district à tigres, ne laissait pas que d'avoir quelque chose d'assez téméraire. Un de nos domestiques, armé de mon fusil, inspectait la route en arrière; un autre ouvrait la marche en tenant une torche. Le jour naissait quand je touchai enfin le seuil de ma case; je me jetai épuisé sur mon lit, où je m'endormis aussitôt d'un sommeil de plomb.

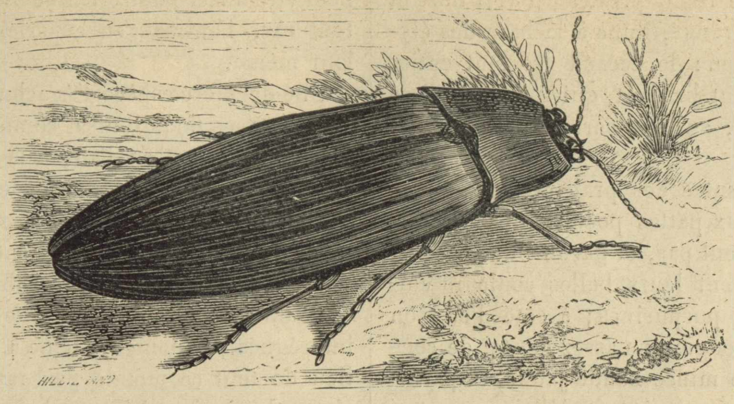


Tête de bœuf. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.

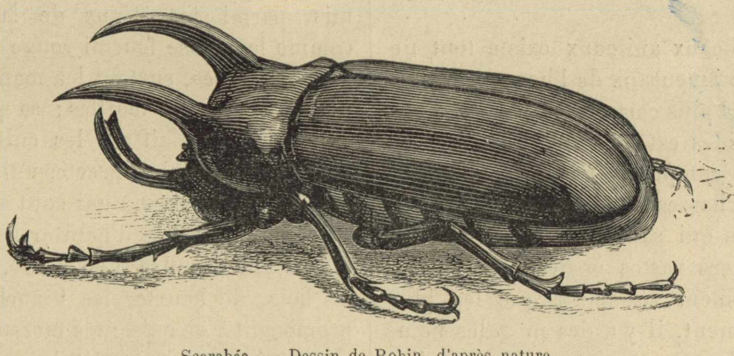
Les indigènes, au courant de mes goûts, m'apportaient beaucoup de reptiles; j'en recevais surtout des Annamites, qui les redoutent moins que les Cambodgiens et les Tiams et les prennent presque toujours avec un nœud coulant au bout d'un long bambou. Un jour, un jeune drôle de douze ans à peine traîna plutôt qu'il ne porta à ma case un *Con ran mai giam* (*Bungarus annularis*), énorme serpent long de deux mètres, à larges bandes circulaires alternativement noires et jaunes. Son corps est presque prismatique et sa queue est légèrement aplatie en truelle. Il respirait encore. Son propriétaire déposa aussi devant moi le cadavre d'un *Xenopeltis unicolor*, serpent inoffensif assez long, à corps comme vernissé, que le premier était en train de dévorer. Le *Con ran mai giam*, serpent très-venimeux, voisin des hydrophis ou serpents de mer, est excessivement redouté dans le pays, car on le rencontre parfois dans les petits bras des arroyos où l'on va se baigner; je ne connais pourtant pas d'accidents arrivés de son fait. Ce jour-là, du reste, devait être marqué d'une croix blanche, car après ma sieste, un grand Annamite, bûcheron de son état, m'apportait, mais hélas! étranglé, un python réticulé, long de

trois mètres et demi. Le pauvre animal était très-maigre; en l'ouvrant, j'eus bientôt l'explication de cet état maladif. Tout le poumon était troué; de petites cavernes renfermaient de très-nombreux vers enroulés sur eux-mêmes et présentant des rétrécissements et des renflements successifs ; de l'estomac je retirai un immense ténia, et des intestins un nombre incalculable de lombrics. Il n'est pas rare de trouver de nombreux parasites dans les tubes digestifs des serpents; cependant une telle quantité doit être rarement rencontrée. Tout ceci n'avait pas empêché le serpent de se saisir d'un lièvre, dont je trouvai le corps aux trois quarts digéré.

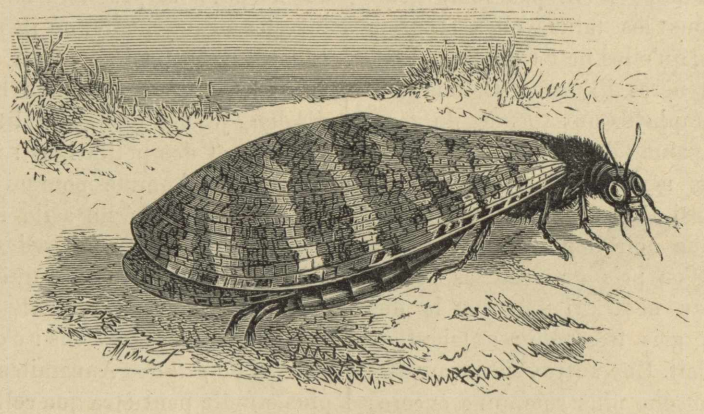
J'eus plus tard un autre serpent, cette fois aquatique : l'*Hypsirrhina Bocourti*, énorme animal trapu et farouche qui me mordit plus d'une fois jusqu'au sang; il était également bourré de lombrics. L'Annamite qui me l'apporta lui avait par précaution arraché quelques dents et avait *cousu* ses lèvres; ce n'est pourtant pas un animal dangereux. Il faut que ce soit une bête très-vigoureuse, car bien qu'il refusât tout aliment pendant cinq mois, je pus l'emmener à Paris vivant encore et au cœur de l'hiver. Il est vrai qu'il succomba au bout de quelques semaines au progrès des ulcérations qu'il avait dans la bouche.



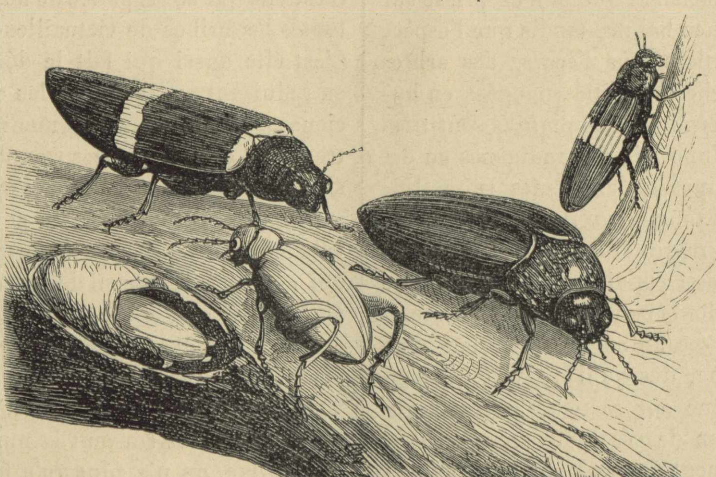
Taupin. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.



Scarabée. — Dessin de Robin, d'après nature.



Fourmillon. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.



Sagres et Buprestes. — Dessin de Robin, d'après nature.

Les insectes affluaient aussi à ma case. Parmi les plus beaux de ces animaux particuliers à la Cochinchine et que je rencontrai çà et là dans mes promenades, quelques-uns méritent véritablement une mention spéciale. A côté du *Taupin* et du *Scarabée* d'espèces encore indéterminées dont nous donnons le dessin, je citerai le *Fourmilion* et les *Buprestes*, ces beaux coléoptères à corps allongés, revêtus, même en France, de couleurs si brillantes, qu'on les appelle vulgairement Richards; ils atteignent dans la colonie une taille considérable. Les enfants annamites les saisissent sur les bourgeons de bambous avec un long bâton enduit de glu à son extrémité; ils leur attachent ensuite un fil de soie à la patte et les font voler, comme les enfants font en France voler le hanneton. A Tayninh, il y a deux espèces qui servent d'ornement aux femmes annamites pour mettre dans leurs

cheveux. Le premier de ces buprestes est vert doré et a deux bandes jaune orangé, l'une à la base des élytres et l'autre au milieu; le second est tout entier d'un doré excessivement brillant, qui peut paraître d'un violet métallique, suivant certaines incidences de rayons.

Sur la cime des plantes des prairies, les sagres, énormes coléoptères aux pattes postérieures très-fortes, bien qu'ils ne sautent pas, et garnies de piquants très-développés, montrent leurs belles couleurs cuivrées, bleu violacé ou purpurines; à côté d'eux on trouve une espèce de longicorne assez petite, de couleur bleuâtre, avec une mince bande jaune, et parfumée d'une odeur de rose vraiment délicieuse, aussi pénétrante que celle du musc que répand chez nous l'*Aromia moschata*.

Mais à côté de ces beaux animaux existe tout un monde de dangereux commensaux de l'homme, qui ne sont peut-être nulle part plus communs qu'à Tayninh. Le monde des Arachnides est ici d'une richesse par trop exubérante. Sans compter d'énormes faucheux qui courent sur leurs échasses dans les allées du jardin, les araignées-loups qui sautent au soleil sur les murs de ma case, et ces vastes épeires dorées qui tissent une toile tellement résistante que les plus forts insectes s'y prennent, il y a des mygales nombreuses qui ne le cèdent pas en grandeur à celles d'Amérique : seulement elles n'ont pas leurs goûts ornithophages. Dans tous les talus, elles creusent leurs profondes galeries, qu'elles ne ferment pas d'une porte comme leurs congénères d'Europe. De temps en temps, les Annamites employés aux travaux du génie m'en apportent sur la paume de leur main, mais ils leur arrachent alors les mandibules.

Les scorpions sont aussi d'une fécondité redoutable, surtout ce grand scorpion noir dont la taille atteint un décimètre et demi; j'en pris un avec ses petits; ces intéressants nouveau-nés, grimpés sur le dos maternel, étaient d'un gris très-pâle : c'étaient de véritables scorpions de lait. Une autre espèce jaunâtre bien plus petite est beaucoup plus commune encore; il ne se passait pas de semaine que je n'en prisse sur les murailles ou dans mes habits, tandis que l'espèce noire habite plus volontiers sous l'écorce des arbres et surtout sous les souches à moitié changées en humus par les dents des termites. Ses piqûres sont très-douloureuses, et plus d'une fois des indigènes ou des soldats vinrent à ce propos réclamer mes soins. Une cautérisation légère est tout ce qu'il faut faire et jamais il n'y a de suites regrettables. Afin de voir ce qu'avait de vrai cet adage populaire que le scorpion entouré de charbons ardents se pique la tête et meurt suicidé, je mis un de ces animaux au milieu d'un cercle enflammé. Comme, dès qu'il prévoit un danger, il recourbe sa queue sur sa tête, je pense que c'est sans doute dans un de ces mouvements subits qu'il doit involontairement se frapper; je crois que le calorique intense dont il supporte le rayonnement peut être aussi pour quelque chose dans sa mort; en tout cas, l'animal en expérience ne mourut pas le jour même.

Une dernière espèce d'Arachnides, redoutable seulement par ses mandibules, comme les araignées, brandit comiquement en l'air, à la moindre apparence de danger, sa queue filiforme et inoffensive. C'est le Telyphone à queue, *Con bo cap nui* des Annamites. Cette araignée est absolument noire; je la prends souvent dans ma case; elle exhale lorsqu'on la saisit une affreuse odeur pénétrante, dont les doigts sont imprégnés longtemps, même à distance. C'est au milieu de tout ce monde peu rassurant que l'on doit s'attendre à vivre à Tayninh.

Après les Arachnides, il convient de citer les fourmis parmi les fléaux de la Cochinchine. L'une, comme la grosse fourmi rouge (*Con kien vong*), habite les arbres, surtout les manguiers. Elle se fait là des nids avec les feuilles; sa présence est regardée comme un bienfait par les cultivateurs; elle détruit, dit-on, ou écarte les insectes nuisibles; de fait, je crois difficile aux animaux qui sont antipathiques à ce colérique hyménoptère d'habiter l'arbre où il a placé son nid. Il faut prendre bien garde, lorsqu'on chasse dans les bois, de heurter les branches où ces fourmis se promènent : de cuisantes morsures dont la douleur est longue à s'éteindre sont la suite de ces rencontres. Je fis pour la première fois connaissance avec ces insectes à Singapoore, où ils sont aussi fort communs. Ébloui de cette belle flore tropicale qui surgissait soudain à mes yeux après l'aridité de Port-Saïd et d'Aden, je me plongeais littéralement au sein des prairies et des petits bois : j'en fus bien puni!... Je crois qu'un homme poursuivi par une bête féroce et qui aurait cherché un asile sur un arbre habité par ces animaux préférerait redescendre et tenter la dernière lutte avec la brute qui l'attend en bas.

Une seconde espèce, rouge aussi, mais extrêmement petite, habite les maisons : c'est le *Con kien lua* ou la *fourmi de feu* des Annamites. Sa morsure est encore plus cruelle peut-être que celle de la première espèce. C'est elle qui fait la police de nos demeures, en dévorant toutes les bribes de victuailles qu'elle peut atteindre. C'est elle aussi qui fait le désespoir des naturalistes en réduisant en poussière les collections les plus précieuses. Aussi tous les meubles ont-ils leurs pieds trempant dans des vases remplis d'eau mélangée d'absinthe ou d'acide phénique; encore faut-il renouveler souvent le liquide, car les poussières qui y tombent journellement suffisent à former une espèce de pont qui permet à la fourmi de passer. D'autres fois, au lieu de liquide, on se contente de badigeonner les pieds des meubles avec du goudron ou de les entourer de ouate. Mais dans tous les cas il faut exercer une surveillance de tous les instants. Ces hôtes incommodes pénètrent assez souvent la nuit dans les lits; quand cela arrive, on n'a plus qu'à fuir et à passer une nuit blanche sur une chaise, car toutes les pièces de la li-



Le quartier asiatique, à Saigon (voy. p. 416). — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

terie sont infectées par l'ennemi. Ces affreuses mésaventures font par contre le bonheur des moustiques.

Une troisième espèce de fourmis, moins commune, mais plus terrible encore, est celle que les Annamites appellent *Con kien bonhot*. Ils la redoutent fort. Longue, svelte et noire, celle-ci n'est pas à craindre pour ses morsures, mais elle possède un dard qui ne le cède en rien à celui de la guêpe. Ces fourmis habitent ordinairement les plaines, et pendant la saison des pluies, lorsque les averses torrentielles ont bouleversé leurs nids, on les voit se diriger par bataillons serrés vers les habitations. Malheur alors aux animaux qui, renfermés dans un espace trop restreint ou retenus par une corde, ne peuvent pas prendre la fuite! Ces abominables insectes me tuèrent dans une nuit un très-joli singe, un varan, un merle et un jeune veau! On les rencontre parfois dans les forêts en colonnes interminables et on se garde bien de les déranger.

La quatrième espèce, noire également, se compose de deux individus différents. La plupart sont de taille minuscule, mais quelques-uns sont véritablement gigantesques; ils ont une grosse tête et des mandibules formidables. Dans les incursions que ces fourmis font chez l'homme, des géants de l'espèce portent souvent accrochés à leurs pattes et à leurs antennes une dizaine de camarades. Cette dernière espèce est la moins redoutable, bien que sa morsure soit douloureuse.

On ne peut nier les services que rendent les fourmis dans les contrées tropicales, mais il n'est pas moins vrai qu'elles paraissent parfois trop nombreuses. Il est impossible de respirer une fleur, si peu qu'elle contienne de liqueur sucrée, sans la débarrasser préalablement d'un monde de fourmis; il est impossible de laisser à terre un quart d'heure une pièce de gibier abattu sans être obligé de la disputer aux fourmis.

XVI

Un Stieng. — Le cerf panolia. — Chasse au cerf. — Promenade à Tromdo. — Rencontre d'un rhinocéros. — Dernière visite à Saigon.

Grâce au bon accueil que je leur fais, ma case est décidément devenue le rendez-vous de tous les chasseurs du pays; ils prennent la douce habitude de venir y boire le matin, en revenant du marché, leur verre d'absinthe ou leur tasse de thé. Cette sorte de cour plénière que je tiens m'apprend beaucoup à connaître ces races, leurs mœurs et leurs langues, et j'ai habitué tous ces braves gens à m'apporter des reptiles, des mammifères, etc. Un matin, l'un d'eux m'amena même un Stieng. Les Stiengs sont une de ces tribus que les Annamites englobent sous le nom de Moïs, c'est-à-dire sauvages, et qu'ils ont refoulées au fond des bois et sur les montagnes du nord-est et de l'est. Cet individu est un petit homme de cinquante ans, hâlé, à la figure sillonnée de rides, à oreilles percées d'un large trou rempli par un gros morceau de bambou; sa figure est presque complétement glabre, et ses mâchoires ne sont pas prognathes.

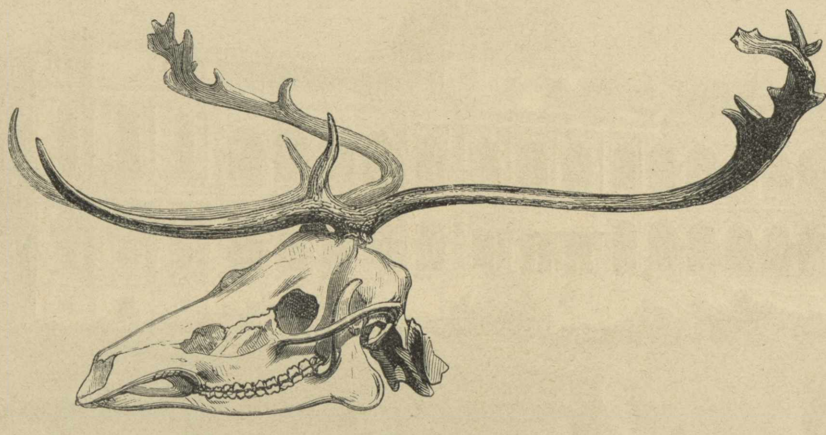


Un Stieng. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Ce brave garçon paraît avoir une intelligence obtuse, et l'idée de Dieu ne semble pas être très-nette dans son esprit. Du reste, comme on l'a fait remarquer déjà, l'idée religieuse va en diminuant de l'Inde à l'extrémité de l'Indo-Chine. Mon ami l'Annamite Sabiou prétend que les Stiengs n'ont pas de Dieu. Le sauvage échange avec moi, contre de l'eau-de-vie, une immense arbalète très-difficile à plier et un paquet de flèches en bois durci, avec lesquelles on perce une planche de plusieurs pouces d'épaisseur. Il paraît que les Stiengs empoisonnent parfois ces projectiles avec une drogue dont les effets rappellent ceux du curare; je n'ai pas pu m'en procurer. Les choses européennes étonnent fort ce sauvage, mais il n'a pas la curiosité des Tiams, grands enfants qui touchent à tout et qui rient toujours. Il a au contraire l'air fort intimidé. Il promet de revenir et de m'apporter des têtes de panthère et de bœuf sauvage. Quant aux serpents, il a d'eux une terreur inconcevable, et il paraît me considérer comme un redoutable enchanteur, parce que je manie sans crainte des couleuvres inoffensives. Son habitation est à six journées de marche de Tayninh. Il est venu avec une voiture à buffles chargée d'huile de bois et s'en retourne avec du riz. Il s'incline devant moi, et me quitte hébété et à moitié affolé par trois heures de conversation. Il n'avait peut-être pas fait dans toute sa vie un pareil effort intellectuel, et

encore ai-je dû le laisser reprendre haleine plus d'une fois.

Je ne trouvai à Tayninh que fort peu de Français; parmi eux j'aime à citer M. D.... C'est un homme qui, venu dans la colonie fort pauvre, y a fait honnêtement sa fortune dans le commerce des bois; on sait combien il y a de précieuses essences dans les forêts de la Cochinchine orientale. C'est un chasseur forcené, et je fis avec lui quelques parties de chasse des plus agréables. J'allai le prendre un matin pour une chasse au cerf. Selon lui, les Annamites sont de grands naturalistes, non pas à la Buffon, mais à la Toussenel; « ces gens-là, me dit-il, vivent bien plus complétement que les paysans d'Europe en relation constante avec les êtres animés, et il est peu d'oiseaux, de serpents, de quadrupèdes et d'insectes auxquels ils n'aient donné de noms. Pour ce qui est du cerf, il y a d'abord le *Con ca tong* (*Panolia Eldii*), qui vit dans les grandes clairières; ses belles cornes, recourbées en dedans, aplaties à leur extrémité, qui porte cinq à six végétations, lui donnent un faux air d'élan. Après lui vient le *Con man* (*Cervulus moschatus*), animal de taille très-inférieure, à poil presque rouge et qui porte deux cornes courtes, terminées par deux andouillers. Il ne s'en sert pas comme armes défensives, mais il a deux dents à la mâchoire supérieure qui valent bien des cornes; j'ai perdu plus d'un bon chien du fait de quelque vieux Con man; et — ajouta-t-il en me montrant Flo, son dernier limier, qui trottait devant nous, — ce pauvre animal porte encore les glorieuses cicatrices de sa dernière lutte. — Le troisième cerf, le plus commun de tous, est le *Con nai* (*Cervus Aristotelis*); nous en mangerons ce soir très-probablement. »


Tête de cerf panolia. — Dessin de Robin, d'après nature.

Ici je l'interrompis en lui montrant le chien qui quêtait avec une ardeur fébrile. Cet animal n'aboyait que dans les grandes occasions et suivait la piste jusqu'à complet épuisement de ses forces. En ce moment il nous entraînait à travers bois et clairières du côté de la montagne. « Voilà, s'écria tout à coup D..., baissez-vous et voyez! Ce sont des traces de la nuit, et nous allons avoir affaire encore à un *Con man*. Je connais ses ruses, reprit-il, et nous n'aurons pas trop à courir. » En effet, le *Con man* décrit dans sa fuite un cercle presque complet et revient ordinairement très-près de l'endroit où il a été levé. Cette fois la chasse devait être courte. Le chien menait la bête et nous distinguions par de rares éclats de voix la direction qu'elle avait prise. Tout d'un coup une masse rouge passe devant nous comme un éclair, je tire. « Touché! » s'écrie D..., qui, voulant m'en laisser l'honneur, n'avait pas tiré lui-même : beau trait pour un chasseur enragé comme lui. « Oui, lui dis-je, mais pas en plein corps. » Le malheureux ne courait plus que sur trois pattes, et cependant il allait encore vite. Il finit, la tête perdue sans doute, par se diriger vers le village et prit eau dans l'arroyo à quelques mètres du pont. Tous les chiens de la contrée étaient en rumeur. Nous achevâmes le blessé du haut du pont et le *boy* de D.. se chargea de le repêcher. C'était une femelle, elle avait dans le ventre un fœtus gros comme un lièvre de Cochinchine. Du reste, à ce qu'il paraît, le mois de juin est celui de la gestation pour ces animaux. D... tua quelques jours après une autre femelle, pleine également.

Peu de jours après, je fis avec D... une dernière promenade dans les environs giboyeux de Tromdo. Nous allions tout doucement, couchés chacun dans notre voiture; il était environ quatre heures du soir et la chaleur était encore étouffante. Je sommeillais à moitié, lorsqu'une exclamation de mon conducteur me réveilla. Je regarde et vois une masse noire qui venait à notre rencontre. Je reconnais un rhinocéros. La route n'était pas large : il fallait que l'un de nous se garât dans les bois ou reculât. Je savais qu'il n'était pas dans l'habitude du grossier pachyderme de faire place à qui que ce fût, et, d'autre part, je n'ignorais pas qu'il était de force à faire sauter nos deux attelages en l'air et nous en même temps. D..., qui était descendu de voiture, vint se ranger près de moi et me dit : « Il n'y a pas à hésiter, je vais tirer ». Je laissai agir sa main plus exercée que la mienne. Le rhinocéros tressaillit et fit volte-face. Un hourrah répondit à sa fuite. Il avait disparu, mais il nous fut bien facile de le suivre. La balle avait sans doute traversé le poumon ou quelque gros vaisseau; le sol était arrosé de sang à droite et à gauche. Enfin, au bout de soixante mètres environ, nous trouvâmes le corps; quelques convulsions l'agitaient, et de crainte d'un dernier accès de rage qui pouvait être fatal à l'un de nous, D... lui tira le coup de grâce presque dans l'oreille. Alors nous l'examinâmes à loisir. C'était un grand mâle de plus de deux mètres de long; mais sa corne unique n'était

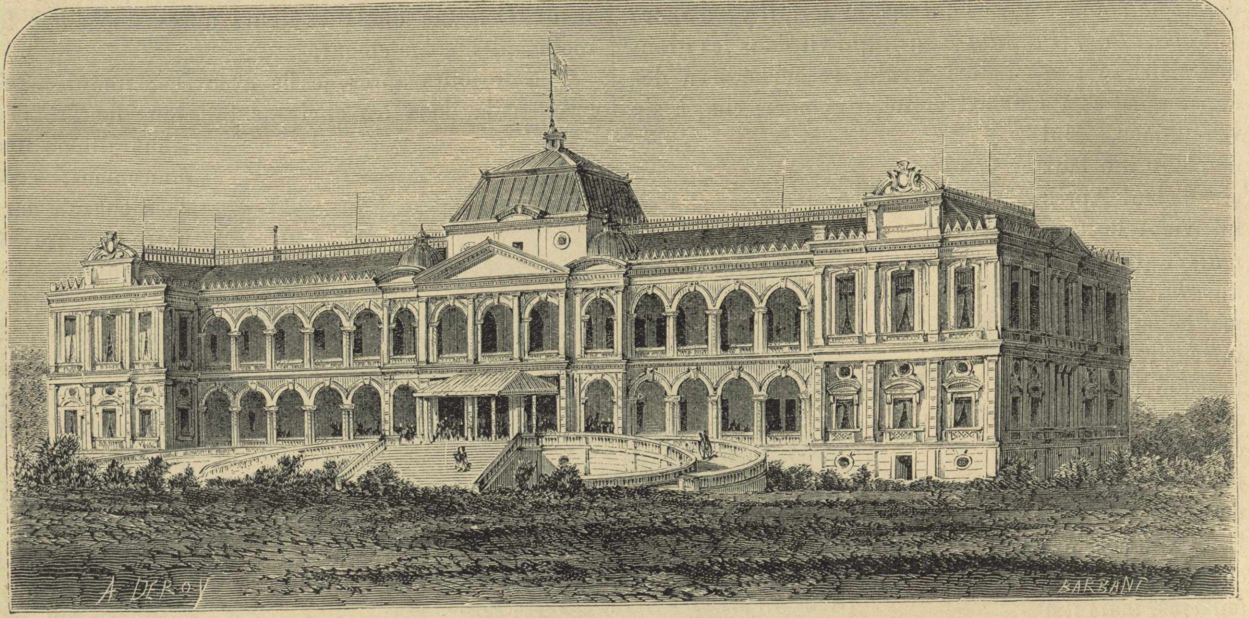
pas très-développée : elle n'excédait pas un pied. C'était sans doute un représentant de l'espèce *Rhinoceros sondaicus*. Nos Annamites, qui nous avaient rejoints, recueillirent la terre sanglante et le sang qui entouraient le corps, et lorsque l'ordre leur fut donné de dépecer la bête, ils trempèrent encore dans son sang tout le linge dont ils purent décemment se dépouiller.

Cette coutume existe, je le savais, en Afrique, mais je fus étonné de la retrouver au fond de l'Asie. Le sang du rhinocéros est considéré comme une panacée universelle, et les pharmaciens indigènes l'achètent fort cher, ainsi que le corps. On croit de même que le fiel de l'ours mort de mort violente est excellent en frictions contre les contusions; la tête de singe réduite en poudre et avalée donne de l'intelligence aux enfants idiots; certains os du tigre donnent de la force; les dragons guérissent les bronchites, etc., etc.

Nous emportâmes la tête et les quatre membres de notre rhinocéros et laissâmes l'immense cadavre aux corbeaux et aux vautours.

Quelque jours après cette dernière chasse, je quittai Tayninh et rentrai à Saigon.

Le jour de mon départ approchait, et j'avais voulu avant de quitter ce sol de l'Indo-Chine où ma curiosité avait eu de si vives satisfactions, revoir Saigon, qui s'était considérablement embelli depuis sept mois. On avait terminé des trottoirs très-vastes en briques, placées de champ, qui permettaient de se promener à pied sec pendant la saison des pluies; des magasins



Le palais du gouverneur, à Saigon. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

tout européens, débits de tabac et de marchandises d'exportation de Paris, s'élevaient le long des grandes rues, notamment près de la maison de police. Il y avait toujours, il est vrai, quelques quartiers encore incomplétement assainis, surtout de l'autre côté de l'arroyo chinois, mais les maisons européennes commençaient déjà à envahir ce quartier jusqu'alors trop uniformément asiatique, et le splendide Palais du gouverneur dominait la ville haute de Saïgon, en montrant avec fierté le pavillon national.

Les échoppes chinoises et annamites de la rue Catinat existaient toujours, mais peu à peu faisaient place à des établissements européens; enfin, tout montrait que Saigon était vigoureusement entré dans une voie de prospérité toute française, dont nous avons d'autant plus le droit de nous enorgueillir que le temps est encore bien près de nous où les misérables huttes indigènes garnissaient seules les rives du Donaï.

Enfin, le 20 septembre, je m'embarquai sur la *Sarthe* et dis adieu ou plutôt au revoir à cette terre de Cochinchine, à laquelle j'étais redevable de tant de connaissances nouvelles pleines d'intérêt. Ses richesses zoologiques ont pour moi un attrait irrésistible, et j'espère bientôt repartir pour continuer ces études de naturaliste, à la chère tyrannie desquelles il est impossible de se soustraire, dès qu'on les a commencées.

Docteur MORICE.



4 2 1 3 5

1. M. Dupuis en costume chinois. — 2. Ly Yû-Tche, mandarin chinois de la suite de M. Dupuis. — 3. Soldat de l'Yûn-Nân, de l'escorte de M. Dupuis. 4. Tongkinois de la classe riche. — 5. Tongkinois, homme et femme du peuple.
Dessin de A. Ferdinandus, d'après des photographies de M. Gsell (de Saïgon) et des croquis à l'aquarelle de M. P***.

LA CONQUÊTE DU DELTA DU TONG-KING.

TEXTE INÉDIT PAR M. ROMANET DU CAILLAUD.

1873. — DESSINS INÉDITS.

I

Des causes qui ont amené l'intervention française au Tong-King.

Le lecteur du *Tour du Monde* se souvient que, en 1866-1868, une commission française explora le bassin du Mé-Kong, fleuve qui, sorti des montagnes du Tibet, coule à travers la Chine centrale et la presqu'île indo-chinoise et se jette dans la mer de Chine, après avoir arrosé le Cambodge et la Cochinchine française[1]. Cette commission reconnut l'impossibilité de se servir de cette grande artère fluviale pour communiquer avec l'intérieur de la Chine, et l'opinion unanime de ses membres fut que, pour pénétrer au sein de la Chine centrale, la voie la plus courte et la plus commode était celle du Bô-Dê (Sông Ca)[2] ou fleuve du Tong-King, que les jonques annamites peuvent remonter jusqu'à la frontière de la province chinoise de l'Yûn-Nân.

Or le Tong-King est la partie la plus considérable du royaume d'Annam, dont notre colonie de Saïgon

1. *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, texte par M. Francis Garnier. — T. XXII, XXIII, XXIV et XXV du *Tour du Monde*.

2. Le fleuve du Tong-King a plusieurs noms; les Européens le connaissent surtout sous ceux de Sông Ca et de Sông Cái : ces noms signifient Grand fleuve et Fleuve principal. Mais ils ont l'inconvénient de tout nom qualificatif; ils peuvent être et ils sont, effectivement, portés par d'autres cours d'eau du même pays : il y a un Sông Ca en Nghê-An et un Sông Cái en Thanh-Hoá. — Le nom de Bô-Dê, que j'ai choisi de préférence comme n'étant celui d'aucun autre fleuve ou rivière, a, en outre, l'avantage d'être ancien; c'est celui que porte le fleuve du Tong-King sur la carte du P. de Rhodes, carte faite en 1650.

est un démembrement. La cour de Hué fait sentir son autorité dans cette contrée par des vexations infinies, mais elle est sans force contre les rebelles, les brigands et les pirates chinois qui pillent et dévastent sans cesse le Tong-King.

La France, par la proximité de sa colonie, par les relations qu'elle entretient avec la cour de Hué, par la présence dans ce pays de nombreux missionnaires catholiques et français, est la puissance dont l'influence peut le plus facilement s'établir au Tong-King. Aussi le contre-amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine française, désirait-il vivement que, dans le traité qu'il cherchait à négocier avec l'Annam, fût concédé à la France le droit de naviguer sur le fleuve du Tong-King et d'établir à son embouchure des comptoirs fortifiés. Il espérait ainsi attirer à ces comptoirs, et de là transporter à Saïgon par le cabotage, les riches produits de la Chine centrale, qui, pour se rendre en Europe, prennent la voie bien plus longue du Fleuve Bleu et de Shang-Haï. Saïgon serait alors devenu l'un des plus grands emporiums de l'extrême Orient.

L'initiative de l'exploration du fleuve du Tong-King fut prise par un Français, M. Dupuis. « Esprit hardi et aventureux, caractère persévérant, M. Dupuis avait, en même temps que l'audace, la prudence indispensable pour réussir. Sa connaissance de la langue chinoise allait d'ailleurs faciliter beaucoup sa tentative[1]. »



Gravé par Erhard

Carte du Delta du Tong-King.

M. Dupuis, en effet, était en Chine depuis 1860. Établi à Han-Keou, sur le Fleuve Bleu, il avait acquis une grande fortune, et s'était créé des relations intimes avec les vice-rois et les mandarins des provinces du sud. Il en profita pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu et étudié depuis 1864. En 1870, d'accord avec le vice-roi d'Yûn-Nân, suivi d'une escorte chinoise qui le laissa à Mong-Tze, ville frontière, il quitta cette province dans la direction du sud, à la recherche de la voie fluviale du Tong-King. Monté sur une barque, seul avec un domestique chinois, il descendit la branche principale du fleuve, appelée Hong Kiang[1] par les Chinois et Sông Thao par les Anna-

1. *La question du Tong-King*, article inédit et inachevé de M. Francis Garnier.

1. C'est-à-dire Fleuve Rouge. C'est le cours d'eau appelé Ho-Ti Kiang sur la carte de la province d'Yûn-Nân du P. du Halde. Les Chinois du Tong-King font du Hong Kiang ou Sông Thao le fleuve principal. Pour eux, le Bô-Dê supérieur, qu'ils nomment Tsin Ho, c'est-à-dire Rivière Claire, est seulement un affluent du Hong Kiang.

Pour les populations annamites, au contraire, le Bô-Dê supérieur, ou rivière de Tuyên-Quang, serait la branche principale du fleuve. Le cours du Bô-Dê au-dessus de son confluent avec le Sông Thao est cependant beaucoup moins long que celui de ce dernier, et l'aire de son bassin beaucoup moins étendue.

Comme l'histoire que je raconte se passe en pays annamite, je

mites, traversa des peuplades sauvages et insoumises et pénétra jusqu'à une faible distance des avant-postes annamites. Là, il acquit la certitude que le fleuve se poursuivait jusqu'au golfe du Tong-King, dans un état continu de navigabilité.

L'Yûn-Nân est peut-être le pays du monde le plus riche en produits métallurgiques. Mais ces richesses naturelles restent sans emploi, leur transport par les provinces de la Chine étant presque impossible.

A cette époque l'insurrection musulmane, qui désolait l'Yûn-Nân depuis près de quinze ans, n'était pas encore écrasée; M. Dupuis n'eut pas de peine à convaincre les autorités chinoises des avantages que présenterait la voie nouvelle pour l'introduction d'armes européennes et pour le débouché des produits métallurgiques du pays, accumulés faute de communication; les droits de douane seuls devaient enrichir l'Yûn-Nân. Aussi recevait-il la mission d'ouvrir la nouvelle voie commerciale, en amenant en Yûn-Nân un convoi d'armes et de munitions qui dût servir à écraser l'insurrection musulmane.

A cet effet il était muni de pouvoirs en règle, l'autorisant à organiser une expédition, dont le commandement lui était confié, et l'accréditant auprès du royaume d'Annam, vassal de la Chine.

En échange de ses services, il devait recevoir une



Village annamite sur le bord d'un arroyo. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

grande quantité de métaux et des concessions de mines dans la province.

Au commencement de 1872, M. Dupuis arrivait à Paris pour faire part de sa découverte et de ses projets au ministre de la marine. Et non-seulement il recevait la promesse de la bienveillante neutralité du gouvernement français, mais encore il obtenait qu'un navire de l'État fût mis à sa disposition pour le conduire de Saïgon à la capitale de l'Annam; car il désirait communiquer ses pouvoirs à la cour de Hué et s'entendre avec elle au sujet de l'ouverture de la nouvelle voie commerciale.

Mais à la suite des renseignements que lui donna plus tard le général d'Arbaud, gouverneur par intérim de la Cochinchine française, il résolut de ne point se présenter à Hué et de gagner directement le golfe du Tong-King. En effet, le 8 novembre 1872, il entrait dans le Cua Cam, vaste estuaire du delta du Tong-King, à la tête d'une expédition composée de deux ca-

suivrai le système annamite. Ce ne sera pas la première fois qu'en géographie la branche la moins importante aura reçu le titre de fleuve : c'est le cas du Mississipi et du Missouri.

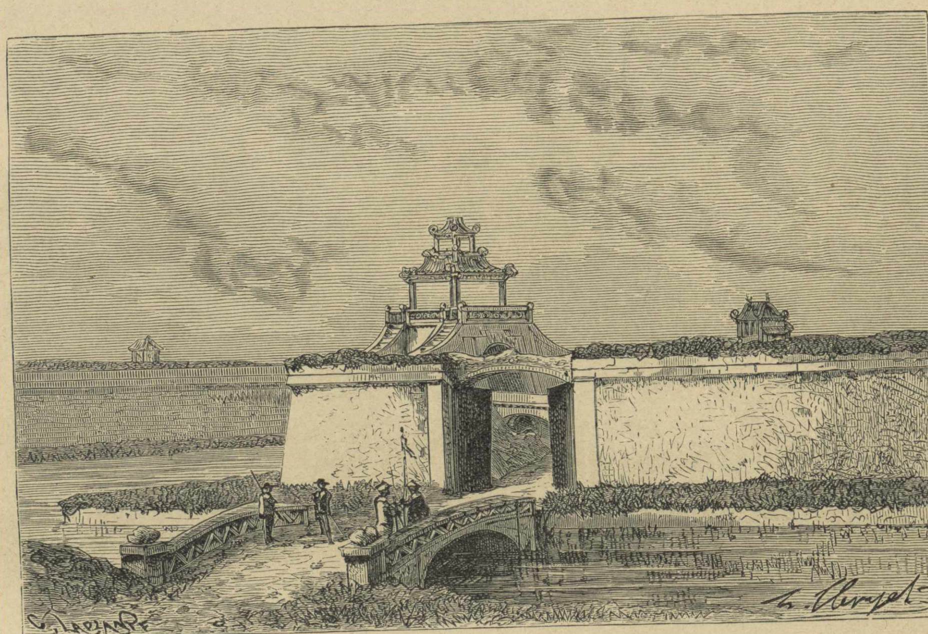
A Hung-Hoá, le Sông Thao (Hong Kiang) reçoit un affluent considérable, appelé Kim-Tu Hà ou Sông Bó par les Annamites, et Hè Ho, c'est-à-dire Rivière Noire, par les Chinois du Tong-King.

nonnières[1], d'une chaloupe à vapeur[2] et d'une grande jonque chargée de matériel de guerre et de charbon. Il y trouvait l'aviso *le Bourayne*, que commandait M. Senez.

Cet officier venait d'explorer les côtes de l'Annam et de porter un coup terrible à la piraterie chinoise dans ces parages. Le 30 octobre, laissant son navire mouillé dans le Cua Cam, malgré le peu de bonne volonté des mandarins annamites, il était remonté en baleinière jusqu'à Hà-Nôi, l'ancienne capitale du royaume de Tong-King, actuellement chef-lieu de la province annamite du même nom. Lorsque, après un court séjour dans l'intérieur, il revint à la côte, il rencontra M. Dupuis stationnant avec ses vapeurs dans le golfe.

M. Senez s'entremit en faveur de M. Dupuis auprès du commissaire royal Lê Tuân, et il fut convenu que ce mandarin demanderait à Hué l'autorisation de laisser passer M. Dupuis; mais que si, dans un délai de dix-huit jours, la réponse n'était pas arrivée, M. Dupuis pourrait passer outre et remonter le fleuve.

Après bien des efforts, et malgré la mauvaise foi des autorités annamites, M. Dupuis parvenait à Hà-Nôi le 23 décembre 1872 avec sa petite flottille. Grand effroi des mandarins : ils se hâtent de mettre la citadelle en état de défense. M. Dupuis essaye, mais en vain, de les rassurer. Les mandarins, de leur côté, implorent les bons offices des missionnaires français, afin qu'ils le fassent renoncer à son projet de remonter vers le nord. Impatienté de ces pourparlers, M. Dupuis laisse à Hà-Nôi ses navires sous le commandement de son ami, M. Millot, et part pour l'Yûn-Nân sur des barques du pays, emportant avec lui une partie des armes et des munitions qu'il devait livrer au généralissime de cette province, Mâ Ta-Jen.



Redan et porte de la citadelle de Hà-Nôi. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. P***.

Le 30 avril 1873, M. Dupuis, après avoir conclu en Yûn-Nân d'importants marchés, rentrait à Hà-Nôi, ramenant un petit chargement de métaux et une escorte de cent cinquante soldats que lui avait donnée Mâ Ta-Jen pour faire la police du fleuve. En même temps le vice-roi de Canton, intermédiaire officiel entre le Céleste-Empire et son vassal, le roi d'Annam, avait envoyé à la cour de Hué et aux mandarins de Hà-Nôi des dépêches pressantes par lesquelles M. Dupuis était accrédité comme mandataire des autorités de la province d'Yûn-Nân; ces mêmes dépêches ordonnaient de le laisser librement circuler sur le fleuve.

A peine de retour à Hà-Nôi, M. Dupuis s'empressa d'envoyer à Saïgon son représentant, M. Millot, pour rendre compte au gouverneur de la Cochinchine, le contre-amiral Dupré, des résultats de son expédition et de la situation politique du Tong-King. M. Millot devait également exposer à l'amiral quels dommages avait causés à M. Dupuis l'hostilité des mandarins annamites[1].

De son côté, la cour d'Annam s'était plainte au gouverneur de la Cochinchine de la présence de M. Dupuis au Tong-King; elle envoyait même en ambassade à Saïgon les deux mandarins Lê Tuân et Nguyên Van Tuong, qu'elle considérait comme responsables de l'expédition de M. Dupuis. Ces ambassadeurs devaient promettre de conclure avec la France un traité de paix et de commerce que depuis 1860 l'administration coloniale de Saïgon cherchait en vain à négocier avec la cour de Hué; mais ils devaient en échange

1. Le *Hong-Kiang* et le *Lâo-Kaï*.
2. Le *Son-Tây*. Le *Mang-Hâo* ne vint au Tong-King que quelques mois plus tard.

1. A la suite de cette entrevue, l'amiral Dupré fit prêter à M. Dupuis, sous la garantie de la colonie de Saïgon, une somme de trente mille piastres.

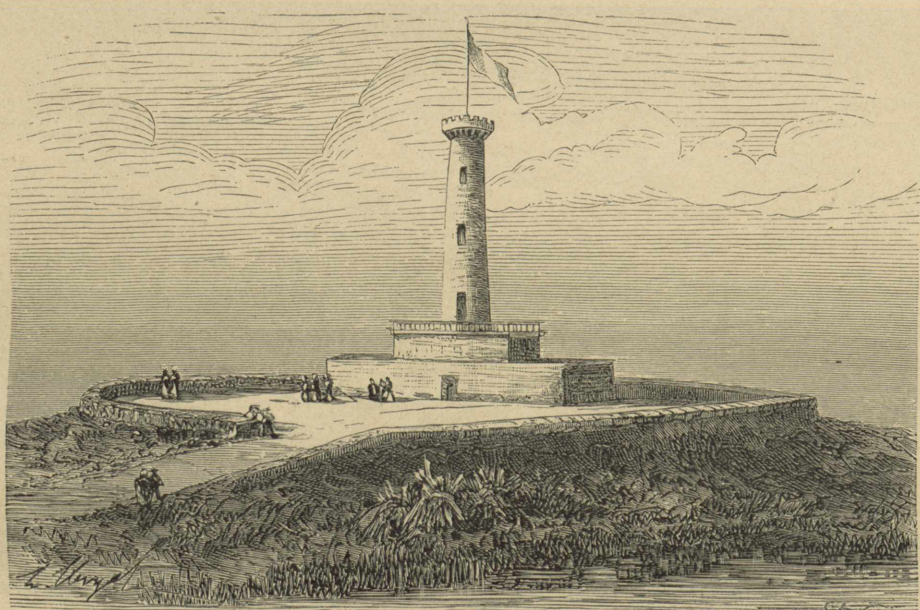
demander à l'amiral Dupré d'intervenir au Tong-King dans le différend qui s'était élevé entre M. Dupuis et leur gouvernement.

L'amiral Dupré saisit avec empressement cette occasion d'implanter l'influence française au Tong-King; et dès l'abord il songea à y envoyer de nouveau l'ancien commandant du *Bourayne*, M. Senez. Cet officier était alors en France; épuisé par la maladie de Cochinchine, il ne put accepter cette mission.

Le choix de l'amiral Dupré se porta alors sur l'ancien commandant en second du voyage d'exploration en Indo-Chine. A cette époque, août 1873, M. Francis Garnier était à Shang-Haï; il revenait de Tchong-King, la grande ville de commerce de la Chine centrale. Sur la demande de l'amiral Dupré, il se rendit à Saïgon et reçut la mission d'aller au Tong-King régler le différend de M. Dupuis avec le gouvernement annamite, et ouvrir au commerce le fleuve de Bô-Dê, de la mer à la frontière de l'Yûn-Nân[1].

Pour cette expédition quasi diplomatique, M. Francis Garnier ne devait disposer que de forces très-restreintes: une canonnière, l'*Arc;* cinquante-six hommes d'équipage, dont neuf Asiatiques; trente hommes d'infanterie de marine. Son état-major comprenait un enseigne de vaisseau, M. Esmez, un médecin de marine, M. Chédan, et le commandant du détachement d'infanterie, M. le sous-lieutenant de Trentinian. L'armement de l'expédition était de trois pièces de 4 et d'un canon de 16.

La troupe et tout le matériel furent embarqués sur l'aviso *le d'Estrées;* la canonnière fut prise à la remorque. Le 11 octobre l'expédition quittait Saïgon, et le 23 le *d'Estrées* mouillait dans le Cua Cam. L'*Arc* avait sombré en mer; mais les mandarins annamites



Tour de Hà-Nôi. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. P***.

fournirent à M. Garnier des jonques, sur lesquelles il se rendit à Hà-Nôi. Il y parvenait le 5 novembre.

Le logement que les autorités de Hà-Nôi avaient d'abord assigné au corps expéditionnaire consistait en une misérable auberge située au milieu de la ville. Indigné d'un semblable procédé, M. Garnier se rend directement à la citadelle et obtient qu'on mette à sa disposition une vaste enceinte avec de grands logements à l'intérieur: on appelait cette enceinte le *camp des lettrés*, parce que c'était là que les lettrés subissaient leurs examens.

Le mandarin qui, au Tong-King, disposait de l'autorité suprême, n'était autre que le vieux maréchal Nguyên Tri Phuong, un de nos adversaires les plus acharnés lors de la conquête de la basse Cochinchine: sa haine contre les Français était implacable. Aussi dès les premiers jours refusait-il de reconnaître la mission de M. Garnier, et ne craignait-il pas de lancer une proclamation où cette mission était dénaturée.

Toutefois, malgré l'hostilité des autorités annamites, M. Garnier s'était mis en devoir d'exécuter ses instructions: d'un côté il faisait une enquête sur les différends qui existaient entre M. Dupuis et les mandarins; de l'autre il déclarait le fleuve du Tong-King ouvert aux commerces français, espagnol et chinois[2].

Cependant sa position devenait de plus en plus critique. Tous les moyens semblaient bons aux manda-

1. « El Exc^{mo} Sr. Almirante.... me comunicaba que la pequeña expedicion bajo la direccion y mando de Mr. Garnier era mandada á Tun-Kin con el objeto de arreglar las diferencias de M. Dupuis con el gobierno Annamita, y abrir el libre commercio por el Rio Grande de Hà-Nôi hasta la provincia de Yu-Nan (Vân-Am); y que esta determinacion se habia tomado á peticion de la Corte de Huê. » (Lettre de Mgr Colomer, vicaire apostolique du Tong-King oriental, dans le *Correo Sino-Annamita* de 1874, p. 210.)

2. En vertu du traité de 1862 avec l'Annam, qui ouvre au commerce le Ba-Lac.

rins annamites pour se débarrasser de lui. Plusieurs fois on essaya d'empoisonner l'eau dont le corps expéditionnaire faisait usage. Envers M. Dupuis, les agissements des mandarins n'étaient pas moins odieux; non-seulement on cherchait à se délivrer de lui par le poison, mais encore à deux reprises on tentait de mettre le feu à son magasin à poudres.

Au reste, les Annamites se préparaient ouvertement à la lutte; le maréchal avait envoyé demander au roi la permission de combattre ou de se retirer.

Devant des menaces directes d'attaque, M. Garnier n'hésita point. Le 19 novembre il posait un ultimatum. Il attendrait la réponse, disait-il, jusqu'à six heures du soir. Passé ce délai, il prendrait telle détermination qu'il jugerait convenable.

L'ultimatum resta sans réponse.

L'attaque de la citadelle de Hà-Nôi fut décidée.

II

Prise de la citadelle de Hà-Nôi.

Depuis quelques jours M. Garnier avait reçu un renfort important : ses forces étaient plus que doublées. Le *Decrès*, aviso qui allait remplacer le *d'Estrées* dans les eaux du Tong-King, lui avait envoyé un détachement fort de soixante hommes et de cinq officiers; en outre, deux canonnières, le *Scorpion* et l'*Espingole*, étaient venues se mettre sous ses ordres. Dès lors le corps expéditionnaire comptait, avec onze bouches à feu, deux cent quatorze hommes, dont une trentaine étaient des Asiatiques.

C'est avec ces seules forces que M. Garnier se préparait à engager la lutte. Le nombre des soldats réunis dans la citadelle de Hà-Nôi était de six à sept mille hommes, à la vérité très-mal armés : des lances, des



Hà-Nôi, vu à vol d'oiseau. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. P***.

LÉGENDE : 1. Fort du Sud. — 2. 2. Portes de la ville. — 3. Fonderie de sapèques. — 4. Camp des lettrés. — 5. Citadelle. — 6. 6. Quartiers de la ville. 7. Porte des Fleurs. — 8. Fort du Nord. — 9. *Lâo-Kaï*. — 10. *Hong-Kiang*. — 11. *Scorpion*. — 12. *Espingole*.

sabres, de mauvais fusils; encore ne connaissaient-ils guère le maniement des armes à feu. Toutefois l'énorme disproportion entre le nombre des assiégés et celui des assiégeants aurait pu faire hésiter un homme moins audacieux que M. Garnier.

Le soir du 19 novembre toutes les mesures étaient prises.

Dès le 17, le *Scorpion* et l'*Espingole* avaient envoyé à terre trente-trois hommes pour coopérer à l'attaque. Malgré cette réduction de leurs équipages, ces canonnières allaient avoir un rôle important : leurs cinq pièces, dont deux de gros calibre, battant de leurs feux l'intérieur de la citadelle, devaient produire la diversion la plus efficace. Ces deux bâtiments avaient été mis sous les ordres de M. A. Balny d'Avricourt, le commandant de l'*Espingole*.

C'est contre la face sud de la citadelle que l'attaque par terre allait être dirigée. Une première colonne devait enlever la porte du sud-ouest, pendant que la seconde, conduite par M. Garnier lui-même, assaillirait la porte du sud-est : le principal effort de l'attaque devait se porter sur ce dernier point.

Le jeudi 20 novembre, à quatre heures et demie, ainsi que le portait l'ordre, le branle-bas se faisait à la voix; toutefois, à cinq heures, heure habituelle du réveil, les clairons sonnaient la diane : c'était pour ne pas exciter les soupçons des Annamites. Immédiatement après, les hommes mangent la soupe, préparée dès la veille.

Bientôt tout le monde est dans la cour, chacun à son poste. Faisant alors former le cercle, M. Garnier adresse à sa petite troupe quelques-unes de ces paroles chaleureuses qui vont droit au cœur et remplissent le soldat d'enthousiasme.

A la tête de la première colonne, M. Bain de la Coquerie[1] se dirige en silence et d'un pas précipité vers la porte du sud-ouest; il parvient à son point d'attaque sans avoir attiré l'attention de l'ennemi. A peine, en effet, le jour commençait-il à poindre.

Déployer en tirailleurs son détachement, braquer sa pièce de 4 sur le pont de la grande porte, est l'affaire d'un instant. Pendant ce temps quelques hommes enlèvent les chevaux de frise qui défendent l'entrée du redan; un marin en escalade la porte et l'ouvre à ses camarades.

M. Bain s'empare aussitôt du redan et en disperse les défenseurs. Ses hommes s'abritant derrière différents obstacles, ouvrent le feu sur les artilleurs annamites. En même temps la pièce de 4 tire sur la porte de la citadelle. Le feu des Français reste sans réponse; mais au moment où M. Bain se lance sur le pont avec sa troupe, une pièce ennemie lâche une volée de mitraille, qui heureusement porte trop bas.

Bientôt le canon a pratiqué une ouverture dans la porte et on peut aller enlever les madriers qui la barricadent. M. Bain l'occupe sur-le-champ et fait cesser le feu; du reste il ne tarde pas à voir le pavillon français flotter à la porte du sud-est.

Partie un quart d'heure après la première, la seconde colonne avait dû employer le canon pour enfoncer la porte du redan qu'elle attaquait. Aussitôt marins et soldats, se développant en tirailleurs, couvraient de projectiles les fortifications et décimaient les servants des pièces annamites. Ces pièces étaient démontées par le feu de notre artillerie.

Cependant les sapeurs essayaient en vain d'enfoncer la porte de la citadelle, leurs haches s'étaient brisées. Ces portes n'étaient massives que jusqu'à une



Redan de la citadelle de Hà-Nôi. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

hauteur d'environ dix pieds; le haut était seulement garni de forts barreaux. Une volée de mitraille fait sauter un de ces barreaux : alors on voit M. Garnier s'accrocher au rebord de la porte, puis, malgré les projectiles de l'ennemi, parvenir jusqu'en haut et sauter dans l'intérieur.

« En avant! » crie M. de Trentinian, et il s'élance à la suite de son chef; mais deux hommes seulement parviennent à le rejoindre.

De l'intérieur, M. Garnier commande le feu à ses pièces de canon. Les obus à balles font une brèche dans la porte. En un instant toute la colonne de l'est entre dans la citadelle.

Mais déjà les Annamites sont en déroute; c'est un sauve qui peut général.

Sur l'ordre de M. Garnier, M. Bain court s'emparer de la porte de l'ouest, M. l'aspirant Hautefeuille de celle de l'est, M. de Trentinian se porte en avant, M. Esmez occupe la grande tour et y arbore les couleurs françaises.

C'était le signal de cesser le feu pour les deux canonnières embossées dans le fleuve. Leur tir avait puissamment contribué au succès de la journée.

Dès la veille au soir leurs pièces avaient été chargées et pointées avec soin. Puis, le matin, dès l'aube, un canot à vapeur allait à terre et débarquait cinq marins avec une pièce de 4. Cette pièce était immédiatement installée sur le terre-plein d'une des portes de la ville marchande : elle devait battre la porte est de la citadelle.

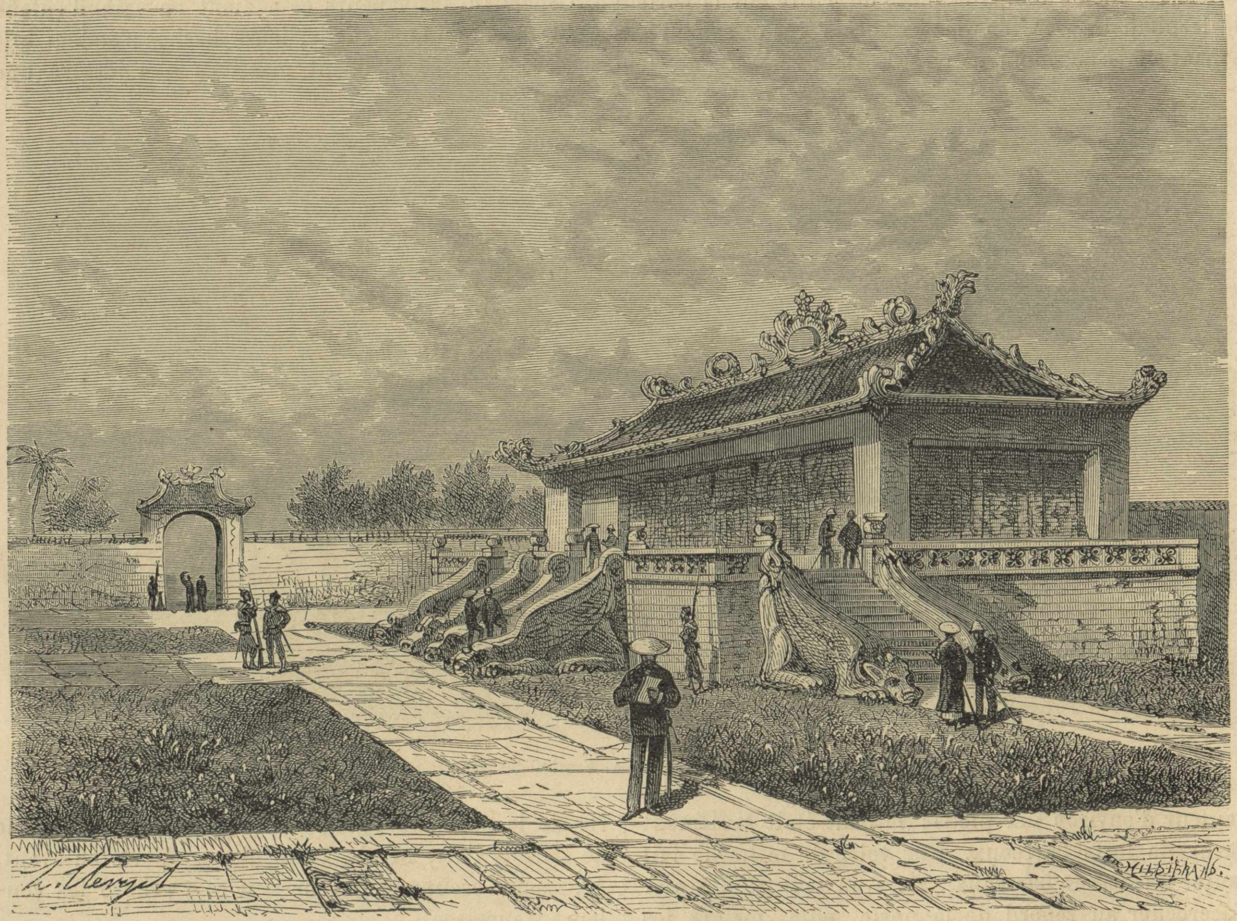
Aussitôt que les premières détonations s'étaient fait entendre du côté du sud, M. Balny d'Avricourt avait commandé le feu. Du haut de la mâture du *Scorpion*, il avait, pendant toute l'action, dirigé le tir avec une

1. Enseigne de vaisseau, commandant la compagnie du *Decrès*.

précision admirable. Il couvrait de ses projectiles toute la partie de la citadelle comprise entre les portes de l'est et de l'ouest et la face du nord. Il ne gênait l'attaque par terre en aucune façon, et ses obus arrivant en plein sur les principaux édifices de la citadelle, leurs éclats causaient le plus grand désordre parmi les troupes annamites.

A sept heures moins cinq minutes, à la vue du pavillon français flottant sur la tour de Hà-Nôi, M. Balny faisait cesser le feu.

Du côté de la ville marchande, les troupes de M. Dupuis avaient cherché à coopérer à la prise de la citadelle. M. Garnier avait prié M. Dupuis de veiller à la défense de la pièce de canon installée à terre et braquée contre la porte de l'est. Aussi dès avant six heures M. Dupuis avait envoyé pour la garder le capitaine du *Hong-Kiang*, M. Georges Vlavianos, avec une trentaine de soldats chinois. Puis, cette pièce ayant eu dès le second coup son châssis brisé, il l'avait fait remplacer par une des siennes. En même temps, on entendit une fusillade très-vive du côté de la face sud. Craignant que la position de M. Garnier ne fût compromise, M. Vlavianos se portait immédiatement en avant pour aller à son secours. Il eut bientôt enlevé le redan de la porte de l'est : ce ne fut pas toutefois sans une résistance énergique des



Temple de l'esprit du roi, à Hà-Nôi (où demeurait M. Francis Garnier). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. P***.

nombreux soldats annamites qui occupaient ce poste.

L'ancienne capitale de l'Annam était donc tombée en notre pouvoir. Cent quatre-vingts Français avaient en moins d'une heure accompli ce coup d'éclat. Ils n'avaient pas un mort, pas même un blessé.

Quatre-vingts morts, trois cents blessés, deux mille prisonniers, parmi lesquels la plupart des grands mandarins[1], telles étaient les pertes de l'ennemi. Le maréchal était au nombre des blessés.

Mais M. Garnier ne s'en tenait pas à cet étonnant succès. Le jour même de la prise de la citadelle, dans le but d'empêcher les fuyards de se rallier, il envoyait M. Bain, avec quarante hommes et une pièce de canon, s'emparer du Phu Hoài, fort situé à six kilomètres à l'ouest de Hà-Nôi et commandant la route de Son-Tây[1].

D'autres mesures étaient nécessaires. M. Garnier prit en main l'administration de la province de Hà-Nôi. Pour remplacer les mandarins subalternes qui étaient en fuite, il faisait appel aux « hommes pru-

1. Les prisonniers de peu d'importance furent relâchés le lendemain de la prise de la citadelle.

1. Deux jours après, le détachement de M. Bain était remplacé par une troupe d'auxiliaires indigènes. — Le Phu Hoài et le Phu Thuong sont les points appelés sur la carte Hoài-Duc et Thuong-Tinh.



Rue de Hà-Nôi et cortége d'un grand mandarin. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

dents et sachant prendre les intérêts du peuple ». Des bandes de brigands menaçant la paix publique, il armait des volontaires pour réprimer leurs excès. Tous les dévouements étaient acceptés sans distinction de religion; et jamais la France, assurait son représentant, ne devait abandonner ceux qui se seraient compromis pour sa cause.

Quelques jours devaient suffire pour réorganiser l'administration de la province de Hà-Nôi et M. Garnier allait essayer d'établir le nouveau régime commercial qu'il était venu inaugurer au Tong-King.

III

Expédition de M. Balny d'Avricourt. — Soumission de Hung-Yên; prise du Phu Ly.

La province de Hà-Nôi est le centre du système fluvial du Tong-King. Au sommet de la province, un bras considérable se détache de l'artère principale; il porte plusieurs noms, dont les plus connus sont ceux de Sông Hát à son origine et de Daï dans son cours inférieur. Longeant les montagnes du sud-est, il arrose deux forteresses importantes, le Phu Ly, une des préfectures de Hà-Nôi, et Ninh-Binh, capitale de la province du même nom.

Quant au grand fleuve, il sépare la province de Hà-Nôi de celles de Bac-Ninh et de Hung-Yên; au-dessous de Hà-Nôi, il rencontre le chef-lieu de cette dernière province; puis, entrant dans le Nam-Dinh, il se partage, avant de se jeter dans la mer, en nombreuses ramifications. De plus, il communique avec le Thaï-Binh, ou rivière de Haï-Dzuong, par deux canaux, le Sông Chi et le Cua-Loc, découverts, le premier par M. Senez, le second par M. Dupuis[1].

Ainsi, par suite de la position centrale de Hà-Nôi,



Magasins de la citadelle de Hà-Nôi. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. P***.

M. Garnier ne pouvait appliquer son nouveau régime commercial sans le concours des autorités des provinces voisines; et, sous peine de voir sa conquête demeurer stérile, de voir même ses communications avec la mer entravées par des barrages, il devait, si la diplomatie devenait impuissante, vaincre par la force la résistance des mandarins.

Aussi, dès la prise de la citadelle, leur avait-il écrit pour leur demander d'accepter la liberté du commerce telle qu'il l'avait décrétée, et de s'abstenir en conséquence de toute hostilité contre les Français ou leurs partisans. Ensuite, afin de s'assurer de leurs dispositions et de faire procéder à la destruction des barrages intérieurs, il allait, sous peu de jours, envoyer une canonnière en reconnaissance.

Dans la soirée du 23 novembre, l'*Espingole* appareillait pour descendre le fleuve : outre son équipage, elle avait embarqué M. le docteur Harmand et une quinzaine de fantassins de marine sous les ordres de M. de Trentinian.

Le commandant de la canonnière, M. Balny d'Avricourt, était le chef de l'expédition. Il avait pour mission d'exiger des mandarins de Hung-Yên leur adhésion au nouvel état de choses; après quoi, s'engageant dans un arroyo qui met en communication les deux branches du fleuve, il devait enlever l'importante place du Phu Ly et en laisser la garde à M. de Trentinian, jusqu'à l'arrivée d'une troupe d'auxiliaires indigènes chargée d'y tenir garnison.

Le lendemain de son départ, vers dix heures, l'*Espingole* était devant Hung-Yên. M. Harmand s'offre pour aller en parlementaire : M. Balny l'envoie avec

1. Un troisième canal fait encore communiquer le Bô-Dê avec le Thaï-Binh : ce canal sort du Bô-Dê un peu au-dessus du Sông Chi, et se jette dans le Thaï-Binh au-dessus de Bac-Ninh; mais, assure-t-on, il est presque à sec à l'époque des basses eaux.

l'interprète; quatre hommes bien armés l'escortent; au premier coup de feu on doit venir à son secours. Une marche d'environ un kilomètre l'amène devant la citadelle, enceinte quadrangulaire de trois cents mètres de côté : les portes sont fermées, le rempart est garni de soldats.

M. Harmand fait remettre au gouverneur une lettre de M. Balny l'invitant à venir à son bord lui rendre visite; il attend la réponse dans la *maison des étrangers*. Peu après arrive le mandarin de la justice, c'est la seconde autorité de la province : le pauvre homme est atterré. Après bien des hésitations, il promet que le gouverneur ira à bord du navire français rendre visite au capitaine. En effet, à midi, le gouverneur est avec sa suite à bord de l'*Espingole*. Son adhésion, assure-t-il, est acquise à toutes les conditions des nouveaux traités de commerce. Il n'avait d'ailleurs pas attendu pour s'y conformer l'arrivée du navire français : suivant les ordres de M. Garnier, depuis deux jours il faisait travailler à la destruction d'un barrage élevé dans sa province. Toutefois, afin d'avoir un gage de la sincérité de sa soumission, M. Balny exigea de lui qu'il la consignât par écrit; et il resta à Hung-Yên pendant deux jours pour vérifier l'assertion de ce mandarin. Puis il partit pour le Phu Ly.

La préfecture du Phu Ly est située à quinze milles de Hung-Yên, en face du confluent d'un arroyo qui, sorti du Bô-Dê, se jette dans le bras secondaire du grand fleuve appelé, comme je l'ai dit déjà, Sông Hát et Daï. La position de ce fort est de la plus grande importance au point de vue stratégique : elle commande la route de Ninh-Binh à Son-Tây.



M. Adrien Balny d'Avricourt, tué sous Hà-Nôi le 21 décembre 1873. Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

Dans la matinée du 26 novembre l'*Espingole* est en vue du Phu Ly. Dès que la troupe a pris quelque nourriture, M. Balny se rend à terre avec ses deux officiers, l'infanterie de marine et un détachement de douze marins. En quelques instants il se trouve dans une rue perpendiculaire au fleuve et conduisant en droite ligne à une porte de la citadelle. Or un pierrier enfilait cette rue. Craignant que les Annamites ne fissent feu, M. Balny commande de marcher *à droite et à gauche*, de chaque côté de la rue.

Il arrive ainsi en bon ordre jusqu'à la porte du fort. Elle est fermée et barricadée, les remparts sont garnis de soldats en armes. Il est dix heures : sommation est faite aux Annamites d'ouvrir la porte. Le chef du poste envoie aussitôt prévenir le préfet : on va, dit-il, apporter les clefs. M. Balny accorde dix minutes de répit : il les emploie à reconnaître les moyens d'enlever la place d'assaut, le manque de canon ne permettant pas d'enfoncer la porte.

Cependant M. de Trentinian, ayant pu se hisser jusqu'à la grille qui termine le haut de la porte, aperçoit à travers les barreaux un grand mouvement à l'intérieur : les mandarins et leur suite s'enfuyaient à l'envi. Il en fait aussitôt la communication.

Puis, à la tête de ses soldats, il escalade le parapet de gauche; en cet endroit le fossé était presque comblé. Le parapet de droite est de même enlevé par M. Balny et ses marins. Quelques hommes sont laissés à la garde de la porte, et M. Balny d'un côté, M. de Trentinian de l'autre font le tour des remparts. Ils n'ont aucun feu à essuyer; toutefois les Annamites ne quittent leur poste qu'à leur approche. On ne tire que sur ceux qui ont les armes à la main et s'enfuient sans les lâcher. Au bout de dix minutes la déroute était complète.

Trente Français venaient donc d'enlever en dix minutes une forteresse de deux kilomètres de développement, défendue par un millier d'hommes.

Dès le soir, M. Balny installait les administrateurs indigènes nommés par M. Garnier, et prenait les mesures nécessaires pour prévenir le brigandage.

Le séjour des troupes françaises au Phu Ly n'était que provisoire : elles devaient être relevées par un corps d'auxiliaires indigènes.

Ce détachement avait dû partir de Hà-Nôi vers le 26 novembre : chaque jour on l'attendait, le Phu Ly n'étant séparé de la capitale que par deux petites journées de marche; mais ce fut seulement le 1er décembre que cette troupe alliée fit son entrée au Phu Ly : elle était commandée par le général Lê Van Ba.

Ce chef était un homme d'une grande bravoure, absolument dévoué à notre cause. Dès qu'il avait connu la prise de Hà-Nôi, il avait levé dans le Nam-Dinh, sa province, une troupe de quatre cent vingt hommes, et était venu se mettre à la disposition de M. Garnier, qui lui conféra le grade de général de brigade (*chanh-lanh-binh*) et le désigna pour tenir garnison au Phu Ly.

Sur la route du Phu Ly, à une demi-journée de Hà-Nôi, s'élève le fort du Phu Thuong, une des préfectures de la province. Le mandarin de cet endroit était hostile à notre intervention et interceptait toute communication entre le Phu Ly et la capitale.

Lê Van Ba avait ordre d'enlever ce fort; mais, n'ayant pas de canon, il ne put y parvenir.

Prévenu de cet insuccès, M. Garnier avait immédiatement fait partir un détachement de quarante-cinq hommes, marins et soldats, avec deux pièces de canon. Un éléphant de guerre, capturé à la prise de Hà-Nôi, servait d'observatoire, une longue-vue ayant été installée sur son dos. Au détachement français, M. Garnier avait adjoint une troupe de cent cinquante miliciens indigènes, chargée de tenir garnison au Phu Thuong; le chef de cette troupe devait en être le préfet *par intérim*. Le commandement de l'expédition avait été donné à M. Esmez.

A la vérité ce grand déploiement de force fut en partie inutile : la nouvelle de l'approche des Français avait frappé de panique les défenseurs du Phu Thuong. A peine M. Esmez était-il en vue, que déjà Lê Van Ba était maître du fort.

Continuant sa marche, Lê Van Ba avait encore réduit la sous-préfecture de Phu-Xuyên, dont le mandarin nous était également hostile, et était enfin arrivé au Phu Ly, cinq jours après son départ de Hà-Nôi.



Départ pour le Phu Thuong. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

Au moment où le Phu Thuong tombait en notre pouvoir, le préfet d'un autre département du Hà-Nôi, celui de Ung-Hoà, et son subalterne le sous-préfet de Hoài-Yên, faisaient leur soumission. En même temps des sous-préfets étaient désignés pour les autres arrondissements de la province.

Enfin, le 1er décembre, M. Garnier envoyait M. Hautefeuille, avec quelques marins et un détachement d'Annamites, s'emparer de la sous-préfecture de Gia-Lâm, dans la province de Bac-Ninh. Situé en face de Hà-Nôi, à quinze cents mètres environ de la rive gauche du fleuve, ce petit fort commande les routes de Hà-Nôi à Haï-Dzuong et à Bac-Ninh. L'occupation de Gia-Lâm devait en outre protéger l'arrivée d'une troupe de volontaires indigènes levée dans les provinces orientales.

Ainsi, dix jours avaient suffi pour soumettre les quatre départements du Hà-Nôi et imposer notre protectorat à la province de Hung-Yên.

M. Garnier allait poursuivre son succès et exiger des autres provinces la reconnaissance de la suprématie française.



Prise de Haï-Dzuong par M. Balny d'Avricourt (voy. p. 303). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

IV

Expédition de M. Balny d'Avricourt (suite). — Prise de Haï-Dzuong.

La province de Haï-Dzuong était bien celle dont la soumission devait le plus importer à M. Garnier. Non-seulement c'est une des plus fertiles et des plus populeuses du Tong-King, mais encore elle possède les meilleurs mouillages de la côte. Bien plus, les bouches du Bô-Dê (Sông Ca) étant obstruées par des bancs de sable, une canonnière ne peut parvenir à Hà-Nôi qu'en entrant dans le Thaï-Binh et en passant des eaux de ce fleuve dans celles du Bô-Dê, par le canal de Cua-Loc ou par celui du Sông Chi. Or les confluents de ces deux canaux avec le Thaï-Binh, de même que les bouches de ce dernier fleuve, sont sur le territoire de Haï-Dzuong. Enfin, par la soumission de cette province celles du nord allaient être isolées du reste de la monarchie.

En conséquence, à peine le chef de l'expédition française avait-il reçu la nouvelle du succès de M. Balny d'Avricourt au Phu Ly, qu'il lui ordonnait de se rendre à Haï-Dzuong. Conformément à cet ordre, le 2 décembre dans la matinée, l'*Espingole* quittait son mouillage. Remontant l'arroyo du Phu Ly pendant trois heures, elle descendait le Bô-Dê jusqu'à la naissance du Cua-Loc ; dans ce canal deux barrages étaient franchis, et le soir elle entrait dans un des bras du Thaï-Binh.

Le lendemain, à neuf heures, on était en vue de Haï-Dzuong. Malheureusement, à quinze cents mètres des estacades, la canonnière échoue. M. Balny parvient, il est vrai, à la dégager ; mais la marée baisse, et la passe qu'il a suivie lors de son arrivée au Tong-King va devenir impraticable.

Faisant aussitôt chauffer la yole à vapeur, il envoie M. de Trentinian, avec une escorte de quatre hommes, porter de sa part la lettre de M. Garnier au gouverneur, et s'informer des dispositions de ce grand mandarin. Dans le cas où elles seraient amicales, on n'en demanderait d'autre preuve qu'une visite à bord de sa canonnière, ainsi qu'on avait fait à Hung-Yên.

Le gouverneur reçut M. de Trentinian avec cette insolence polie qui est le propre des mandarins annamites. Dès l'abord il lui exprima combien il regrettait que le navire français n'eût pu approcher. Évidemment l'*Espingole*, à la distance à laquelle elle était arrêtée, ne lui inspirait aucune crainte. Il avait d'ailleurs le sentiment de sa force. Depuis un mois la citadelle de Haï-Dzuong avait été mise sur un pied formidable de défense. Aussi répondit-il à M. de Trentinian qu'il acceptait les paroles de paix dont il était le messager, qu'il était même disposé à admettre le nouveau régime commercial édicté par M. Garnier, mais qu'il lui était impossible de se rendre à bord de l'*Espingole*.

A peine M. de Trentinian était-il rentré à bord, qu'un officier annamite de grade inférieur se présentait, porteur de cadeaux dérisoires ; M. Balny refusa ces cadeaux et signifia au messager que si à trois heures le gouverneur n'était pas venu lui rendre visite, il serait forcé de le traiter en ennemi.

La passe était devenue impraticable. Toutefois M. Balny, désireux d'appuyer ses paroles par un effet, voyant d'ailleurs les forts qui protégeaient la rade se garnir de soldats, réunit en conseil M. de Trentinian et M. Harmand : « Pensez-vous, leur dit-il après leur avoir lu ses instructions, pensez-vous que, sous peine de voir fortement ébranler notre autorité et notre prestige, nous devions agir ?

— Oui, répondirent-ils.

— C'est aussi mon avis, ajouta M. Balny, quoique le parti soit grave. »

Sur-le-champ le branle-bas est ordonné ; la pièce de 14 est pointée à dix encablures sur la tour de la citadelle. A trois heures cinq minutes, M. Balny commande le feu. Le tir est parfait : la tour est touchée ; les maisons des mandarins qui l'avoisinent sont atteintes également. Au dixième coup, M. Balny fait cesser le feu. Il n'avait, du reste, d'autre but que de convaincre les Annamites de la puissance de notre artillerie. Et il cherche aussitôt à renouer les négociations.

A six heures et demie le chef de la congrégation chinoise abordait l'*Espingole* et promettait pour le lendemain matin à sept heures la visite du gouverneur de Haï-Dzuong.

Cette démarche n'était pour ce mandarin qu'un moyen de gagner du temps.

En effet, le lendemain, au jour, une jonque abordait l'*Espingole;* le gouverneur n'y était pas. Il ne s'y trouvait que des envoyés.

M. Balny refusa de les recevoir. Néanmoins, comme il voulait tenter jusqu'au bout d'éviter l'effusion du sang, il consentit encore à attendre jusqu'à huit heures la visite du gouverneur. Si à ce moment satisfaction ne lui était pas donnée, il commencerait les hostilités.

Heureusement la passe avait été reconnue praticable, et l'*Espingole* était venue mouiller à deux cent cinquante mètres par le travers des forts de la rive. Le détachement commandé par M. de Trentinian et douze hommes de l'équipage s'embarquèrent dans deux jonques à la remorque de la yole à vapeur de l'*Espingole*.

A huit heures et demie tout était prêt. M. Balny fait alors tirer un coup de mitraille sur le fort ; ce dernier répond à la seconde par sa bordée : elle passe au-dessus de l'*Espingole*. La canonnière continue de tirer pour protéger le débarquement ; mais les forts ne cessent leur feu que lorsque les Français sont à une distance de cinquante mètres : les coups de chassepot les font évacuer.

La petite troupe française débarque, traverse le fort sans s'arrêter, et, chassant devant elle les fuyards, se porte vers la citadelle. A six cents mètres du fort, au bout d'une rue, elle se trouve en face de la forteresse ; à ce moment elle est saluée d'un coup de canon ; la charge passe à cinquante mètres en la cou-

vrant de poussière. Après une seconde d'hésitation, voyant que, malgré le tir de ses hommes, les Annamites rechargent leurs pièces, M. Balny entraîne sa troupe au pas de course jusqu'à la porte du redan.

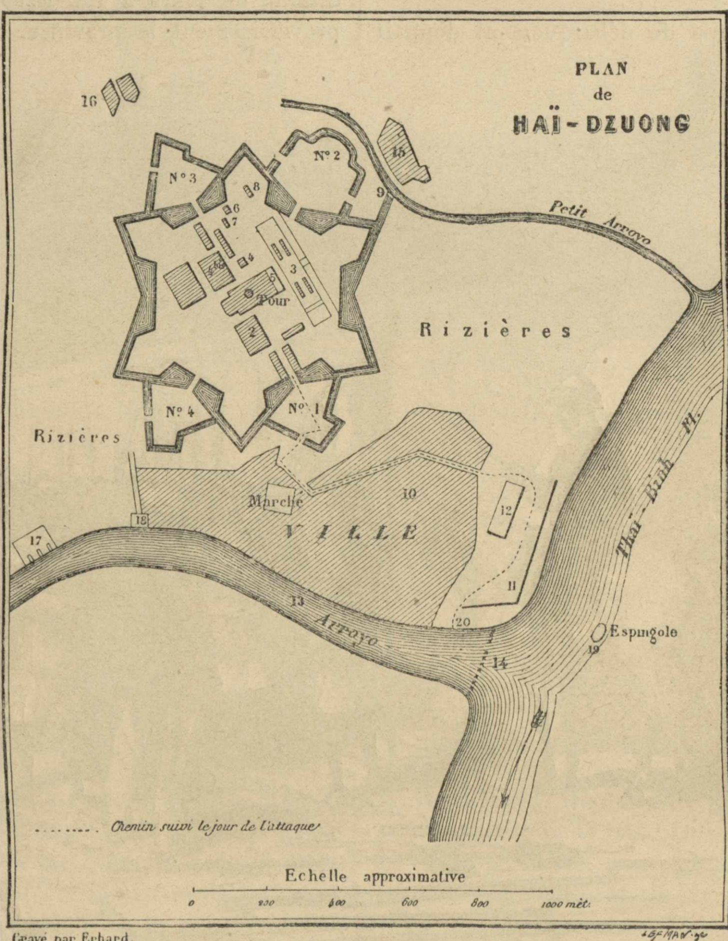
A peine la hache peut-elle entamer cette porte. L'escalader est chose impossible, elle est hérissée de pointes de fer. Heureusement les murs ne sont pas très-élevés. On fait la courte échelle; à travers les bambous en saillie, qui garnissent le haut des murailles, un passage est frayé à coups de sabre; bientôt les Français sont dans le redan. A leur vue tous les défenseurs disparaissent.

Aussitôt M. Balny porte sa troupe à l'angle du redan et l'abrite derrière quelques bâtiments. Il s'élance sur le pont. Vainement la courtine et les bastions lâchent-ils leur bordée : aucun projectile n'atteint les Français. Déjà ils sont groupés sous le porche de la porte. Quelques hommes seulement sont restés en deçà du pont pour tirer sur les artilleurs annamites.

Il est à remarquer que les Français n'avaient ni échelles pour monter à l'assaut ni canons pour enfoncer la porte; pour tout engin, on avait une seule hache. D'autre part, les murs étaient trop hauts pour qu'on pût songer à les escalader; d'ailleurs un treillis de bambous, incliné à soixante-quinze centimètres, débordait le parapet de deux mètres environ. Bien plus, ce treillis, en dissimulant les assiégés, rendait le tir des Français très-incertain.

On ne se découragea point. La porte était dure et résistait aux coups de la hache. Enfin un petit panneau fut arraché; mais derrière des gabions pleins de terre obstruaient la porte.

La position était critique : arrêtée par un obstacle inattendu, battue à cent mètres par les cinq pièces des bastions, dont les servants, se sentant à l'abri des balles du chassepot, cherchaient à rectifier leur tir, assaillie par une pluie de pierres et de briques qu'on jetait du haut du mirador de la porte, la petite troupe française était réellement en péril d'être écrasée. M. Balny songeait à battre en retraite. Un marin, nommé Gautherot, demanda à tenter l'escalade, mais ses efforts furent impuissants.



Gravé par Erhard.

LÉGENDE : 1. Tour. — 2. Maison du gouverneur. — 3. Magasins, grenier, trésor. — 4. Maison du mandarin des finances. — 4 *bis*. Maison du mandarin de la justice. — 5. Temple de l'esprit du roi. — 6. Poudrière. — 7. Prison. — 8. Butte pour tir à la cible. — 9. Écluse des fossés. — 10. Ville de Haï-Dzuong. — 11 et 12. Batteries. — 13. Arroyo de Haï-Dzuong et port de commerce. — 14. Barrage. — 15 et 16. Gros villages. — 17. Chantier de construction et fortin. — 18. Débarcadère. — 19. Mouillage de l'*Espingole* le jour de l'attaque. — 20. Point de débarquement le jour de l'attaque. — N° 1. Redan de l'Est. — N° 2. Redan du Nord. — N° 3. Redan de l'Ouest. — N° 4. Redan du Sud.

Tout d'un coup, le docteur Harmand eut une lumineuse inspiration. Cette porte, comme celles des autres citadelles, n'était massive que dans le bas, et une grille en bois la terminait. M. Harmand tira sur un des barreaux; le pied vola en éclats. Un second coup de fusil déchaussa le barreau voisin.

Sur-le-champ, M. Balny s'accroche à la brèche, se hisse jusqu'aux barreaux, les arrache, et se présente par cette ouverture, le revolver au poing. Cinq Annamites, armés de fusils, étaient sous la porte. A la vue d'un Français, ils restent frappés de stupeur. M. Balny fait feu sur l'un d'eux; son revolver rate; mais déjà tous ont disparu.

Dès ce moment la citadelle était prise. Deux hommes eurent bientôt rejoint M. Balny : il s'avança à découvert. Tout le monde fuyait. Les pièces, dont le tir était si acharné quelques minutes auparavant, étaient précipitamment abandonnées par leurs artilleurs.

Le passage ouvert était difficile. M. Balny ne put de suite se lancer en avant. M. Harmand l'avait suivi. M. de Trentinian restait à l'extérieur pour balayer les remparts à coups de fusil et faire monter les hommes.

Dès qu'il y en a quatre à l'intérieur, M. Balny en prend deux, M. Harmand les deux autres, et, chacun de son côté, ils font le tour des remparts. Les deux portes du nord et du sud étaient évacuées. Celle de l'ouest était toute grande ouverte. M. Balny la fran-

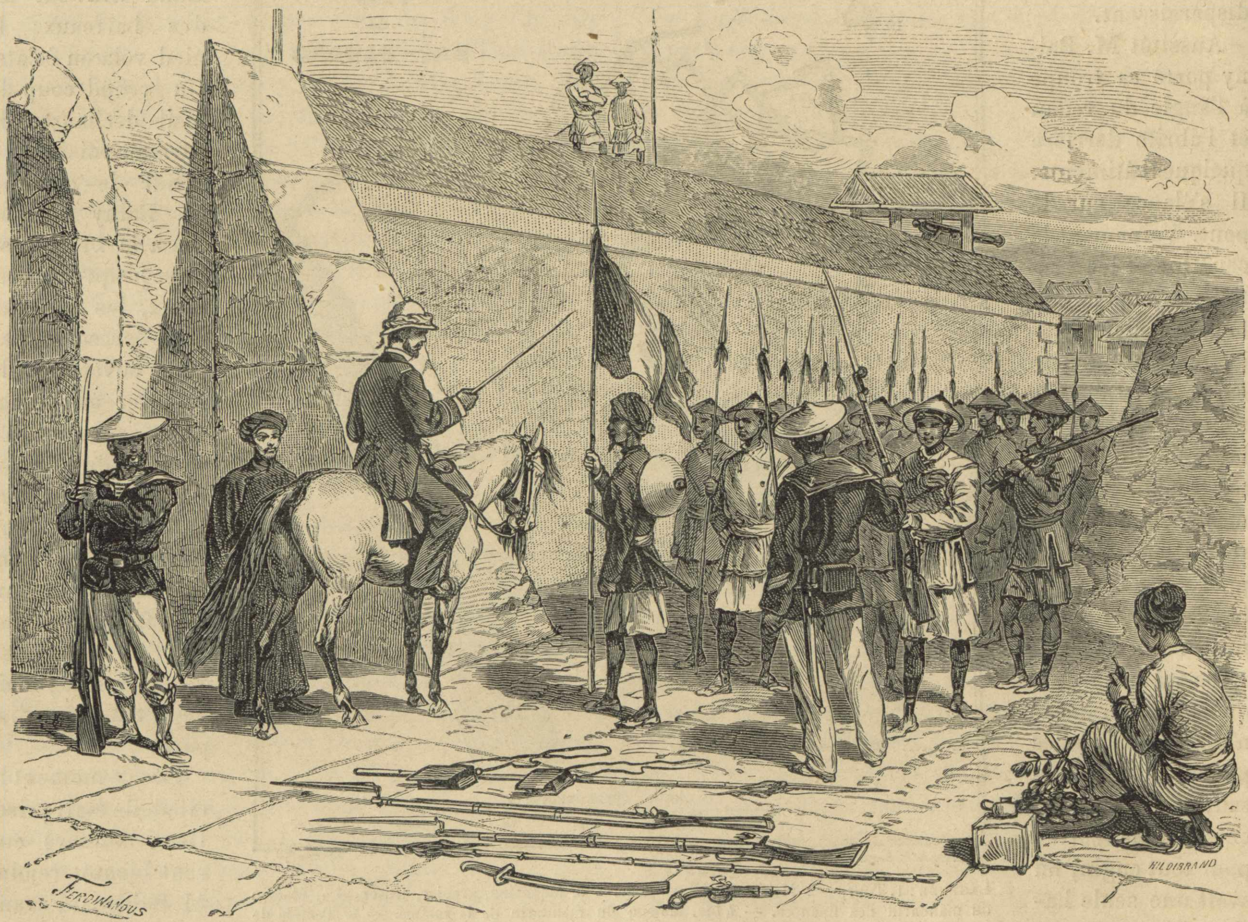
chit sur le dos des fuyards, ramène des prisonniers et les emploie à réparer cette porte; puis il ordonne de continuer le feu sur ceux qui cherchent à s'échapper.

Tout à coup il se trouve en face d'une trentaine d'Annamites qui n'avaient pu s'enfuir. Il était seul en ce moment et très-isolé. Sans hésiter, il court à eux le revolver au poing. Ces Annamites, jetant leurs armes à terre, demandent grâce ou se sauvent dans les maisons. Là, il est rejoint par M. de Trentinian et M. Harmand, qui pas plus que lui n'ont trouvé de résistance.

Pendant que la troupe de débarquement donnait l'assaut, les forts de la rade, ayant été réoccupés, avaient de nouveau ouvert le feu sur l'*Espingole*. Quatre marins étaient partis dans une embarcation, avaient chassé l'ennemi et encloué les pièces.

Il était dix heures : notre drapeau flottait sur la tour de Haï-Dzuong. En une heure et demie, trente Français avaient, sans le secours du canon, enlevé une forteresse admirablement préparée pour la défense et d'un armement formidable.

A la suite de ce coup d'éclat, M. Balny resta une dizaine de jours à Haï-Dzuong, pour en organiser provisoirement la province. Les populations étaient



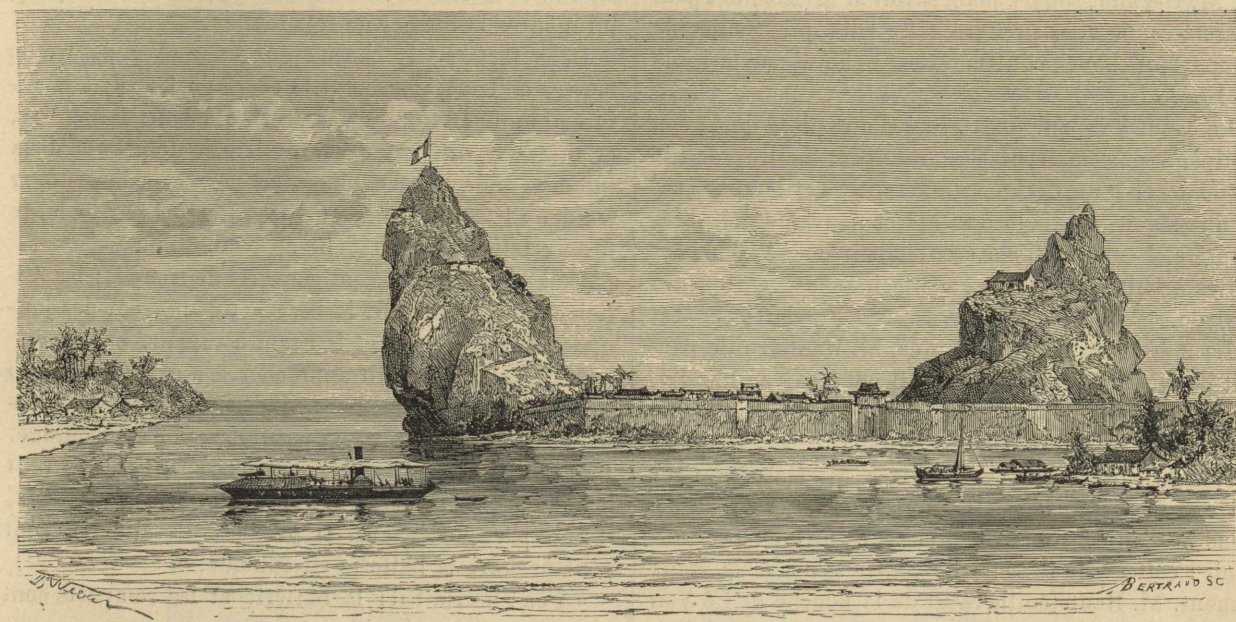
Distribution d'armes à des volontaires indigènes (voy. p. 318). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

très-sympathiques aux Français et acceptaient avec enthousiasme notre domination. Sur le conseil des missionnaires espagnols, le jeune vainqueur chercha, mais en vain, à renouer les négociations avec l'ancien gouverneur annamite, offrant de lui rendre sa citadelle, à la condition qu'il accepterait le nouveau régime commercial et viendrait à bord de l'*Espingole* faire une visite de soumission.

Le 14 décembre, M. Balny reçut une lettre de M. Garnier : elle lui ordonnait de laisser Haï-Dzuong à la garde de M. de Trentinian et de ses quinze soldats, et de se rendre avec son bateau à Nam-Dinh : les Français venaient de s'emparer, comme on va le voir plus loin, de cette importante forteresse, ainsi que de Ninh-Binh, le boulevard du Tong-King.

F. Romanet du Caillaud.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Citadelle de Ninh-Binh. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. P***.

LA CONQUÊTE DU DELTA DU TONG-KING,

TEXTE INÉDIT PAR M. ROMANET DU CAILLAUD [1].

1873. — DESSINS INÉDITS.

V

Prise de Ninh-Binh par M. Hautefeuille.

Pendant son séjour au Phu Ly, M. Balny d'Avricourt avait pu recueillir d'importants renseignements sur les provinces du sud. Le lendemain de la prise de cette préfecture, M. de Trentinian avait fait avec M. Harmand une excursion du côté du sud, à Ke-So. Ce village est la principale résidence des missionnaires français dans le Tong-King occidental. De cette excursion, M. de Trentinian avait rapporté maints détails intéressants sur la citadelle de Ninh-Binh.

De même que le Phu Ly, elle est située sur le Daï ou bras occidental du grand fleuve; son canon commandait la route de Hué à Hà-Nôi, à son issue des défilés du sud. Or, comme la cour de Hué ne pouvait tarder à envoyer des troupes contre les Français, il importait de leur barrer la route, et, par suite, il fallait s'assurer de la soumission de Ninh-Binh. Déjà même le *quan-án* (mandarin de la justice) de Hà-Nôi, seul mandarin de la capitale qui ne fût point tombé au pouvoir des Français, y organisait la résistance et faisait construire un barrage sur le Daï.

Ces nouvelles furent immédiatement transmises à M. Garnier. M. Hautefeuille venait de rentrer de sa petite expédition de Gia-Lâm; M. Garnier s'empressa de l'envoyer, avec le canot à vapeur, porter de nouvelles instructions à M. Balny.

Au lieu de se rendre à Haï-Dzuong, M. Balny devait se diriger sur Ninh-Binh. Déjà M. Garnier avait écrit à Ninh-Binh pour demander la soumission de la province à des conditions analogues à celles acceptées par les mandarins de Hung-Yên. M. Balny aurait à exiger, en outre, l'extradition du *quan-án* de Hà-Nôi.

« S'il n'est pas amené à bord de l'*Espingole* deux heures après votre demande, continuait M. Garnier, vous vous emparerez de la citadelle. »

En ce cas, la garde de la forteresse de Ninh-Binh eût été laissée à M. de Trentinian, et M. Balny devait immédiatement rallier Hà-Nôi avec son bateau.

Du reste, M. Garnier avait prévu le cas où M. Balny, au reçu de ses premières instructions, serait parti pour Haï-Dzuong et n'aurait pu être rejoint par le canot à vapeur. Alors M. Hautefeuille serait allé lui-même détruire les barrages et reconnaître le cours du Daï jusqu'à Ninh-Binh. Même, s'il n'y avait pas de danger, il devait se rendre dans cette ville, pour

1. Suite et fin. — Voy. p. 289.

demander aux mandarins une réponse à la lettre du chef de l'expédition française. « En tout cas, lui avait dit M. Garnier, sondez pour savoir si le *Scorpion* peut passer; car je veux prendre cette ville qui commande l'importante bouche du Daï et est à cheval sur la route de Hué. »

Le canot à vapeur était armé d'une pièce de 4; son équipage se composait d'un quartier-maître, de six matelots et d'un chauffeur annamite; cet homme, natif de Saïgon, savait le français et pouvait servir d'interprète. Les munitions consistaient en six obus, six boîtes à mitraille et deux cent cinquante cartouches environ.

Le 2 décembre, à huit heures, M. Hautefeuille partait de Hà-Nôi; dans la soirée, il parvenait au Phu Ly. Le matin même, M. Balny d'Avricourt avait quitté cette place, se rendant à Haï-Dzuong.

Avant de partir, il avait écrit à M. Garnier, pour lui exprimer combien il regrettait que ses instructions ne l'eussent pas de préférence dirigé sur Ninh-Binh : cette ville devenait le centre d'un vaste mouvement. M. Hautefeuille reçut de la bouche de Lê Van Ba, le commandant militaire du Phu Ly, la confirmation de ces graves nouvelles. En conséquence, il résolut d'aller détruire le barrage que les mandarins de Ninh-Binh faisaient construire.

Le lendemain matin, il partait à trois heures; à sept heures et demie il arrivait au barrage. Il était temps. D'un bord à l'autre couraient, en formant échiquier, deux lignes de gros pieux réunis par des bambous entrelacés. Contre la rive étaient rangées environ deux cents barques, chargées de pierres et prêtes à être coulées entre les pieux. Ce barrage eût été formidable.

M. Hautefeuille descend à terre : tous les travailleurs s'enfuient aussitôt. Il parvient pourtant à faire quelques prisonniers; parmi eux se trouve l'adjudant général (*pho-lanh-binh*), qui commandait la corvée. Ce mandarin est bientôt relâché, non sans avoir reçu une bonne correction. En même temps, M. Hautefeuille brûle toutes les barques amarrées et abandonne le bois du barrage aux paysans accourus pour voir les Français. Au bout d'une heure il ne restait du barrage que les pieux.

Le lendemain, vers onze heures du soir, on venait l'avertir de l'existence d'un second barrage auprès de Ninh-Binh; il apprenait par contre que le gouverneur de cette ville, effrayé de son audace, annonçait des dispositions, sinon bienveillantes, du moins nullement agressives. Sur-le-champ il fait appareiller et part pour Ninh-Binh. Il ne rencontre aucun barrage, et à quatre heures du matin (5 décembre) il est en vue de Ninh-Binh. Le bruit de la machine à vapeur de son canot annonce sa venue. Les murs se garnissent de lumières; il peut distinguer les pièces armées. On le hèle.

Alors, prenant le système de l'intimidation, système nécessaire avec les Orientaux, il envoie un premier obus sur une batterie, puis un autre sur le fort principal de la citadelle; l'artillerie annamite reste silencieuse. Il attend le jour. La brume, en se dissipant, lui montre le danger de sa situation.

Deux forts bâtis chacun sur un rocher de trente mètres de haut, dominant le cours du fleuve; à la bifurcation du Daï et du Vân-Sàn[1], une batterie en terre, et au-dessus une forteresse bastionnée de près de deux kilomètres de tour, entourée au nord et à l'ouest par les deux bras du fleuve et de l'autre côté par un large fossé : telle est la citadelle de Ninh-Binh.

Déjà les remparts sont couverts de troupes; les miliciens descendent sur la berge et démarrent des jonques pour venir cerner le canot à vapeur.

M. Hautefeuille fait approcher son canot pour tirer à mitraille. En ce moment, il s'échoue. Mais cet accident, loin de l'abattre, ne fait qu'exalter son courage. La moitié de ses hommes manœuvrant, l'autre tirant le chassepot, lui-même les aidant et tirant avec eux, il finit par se dégager. Il présente l'avant du canot pour prendre la batterie en enfilade.

« Feu! » crie-t-il; la batterie et les remparts sont nettoyés par la mitraille.

A ce moment le mécanicien lui annonce que les tubes de la chaudière sont crevés; son canot n'est plus qu'une machine inerte, et cela à deux cents mètres d'une citadelle si bien fortifiée, en face de dix-sept cents soldats ou miliciens qui se préparent à la résistance. Mais le jeune officier (il n'avait que vingt ans) avait subi l'échouage; rien ne pouvait plus l'émouvoir. Il se laisse dériver jusqu'au bord, saute dans une jonque, et de là s'élance à terre avec cinq marins et son chauffeur annamite, pavillon français en tête et baïonnette au canon.

Le mécanicien et un marin qu'il a laissés derrière lui déhalent le canot au milieu du fleuve, sur l'ancre qu'il avait eu soin de faire mouiller avant d'aller à la rive.

M. Hautefeuille avait abordé en face de la batterie; elle est dégarnie. Il la traverse, passe sous les murs de la citadelle, auprès du chantier de construction. D'un côté, les habitants de la ville marchande arrivent, lui offrant des présents (un bœuf et des porcs); de l'autre, les miliciens sortent en foule de la citadelle; mais intimidés par les baïonnettes que croisent ses six hommes, ils se contentent d'entourer la petite troupe française, en croyant la capture facile.

En même temps, deux coups de feu partis du canot annoncent que les artilleurs annamites se sont mis à leurs pièces.

Arrivé près du pont du fossé, M. Hautefeuille aperçoit quatre parasols abritant un vénérable mandarin à barbe blanche : c'était le gouverneur. Il s'empare aussitôt de lui et l'entraîne dans la *maison des étrangers*, située près de la porte principale de la citadelle.

Le tenant du côté du rempart, le bras gauche passé autour de son cou, la main droite armée du revolver,

1. Bras du Daï connu à son embouchure sous le nom de Sông Can.

il commence à l'interroger. Après s'être excusé d'avoir tiré sans provocation, il lui demande sa réponse à la lettre de M. Garnier. Le pauvre mandarin répond, le chauffeur annamite servant d'interprète, qu'il acquiesce aux demandes du commandant français de Hà-Nôi. Mais M. Hautefeuille lui montre un édit qu'il a trouvé sur le *pholanh-binh*, lors de l'affaire du barrage. Par cet édit le gouverneur convoquait les paysans corvéables pour la construction du barrage. A la vue du papier compromettant, le gouverneur se trouble.

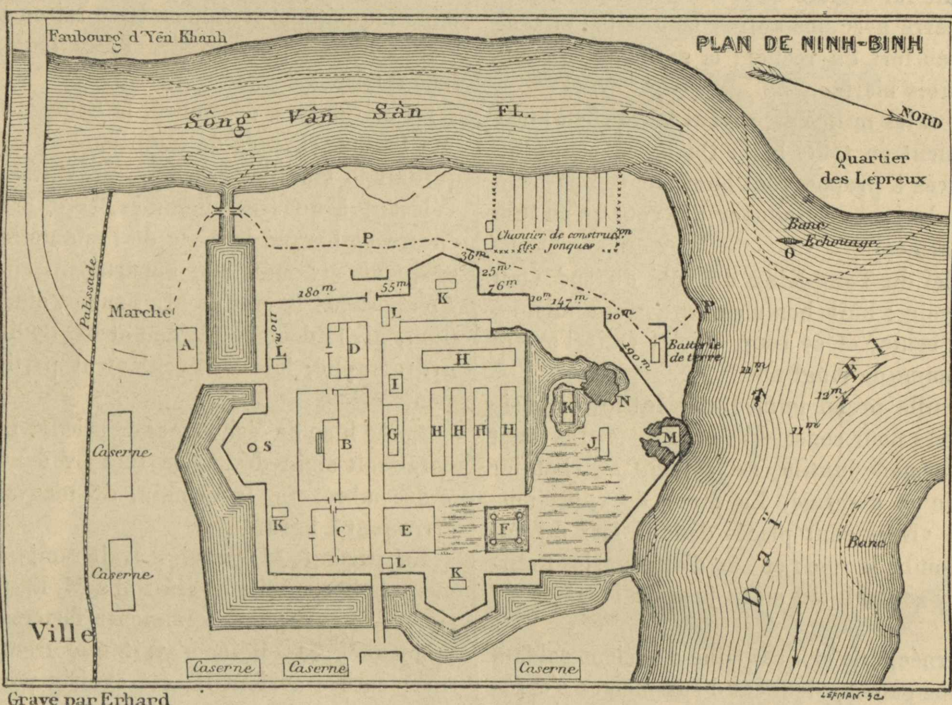
« Je ne pourrai croire à votre acquiescement, lui dit alors M. Hautefeuille, que si vous le consignez dans un écrit, scellé de votre cachet.

— J'y consens volontiers, répond le gouverneur.

— Il me faut cet écrit tout de suite, continue le jeune officier, et je veux vous accompagner dans la citadelle, pour vous le voir faire. »

Le mandarin refuse; il n'a, dit-il, nulle intention de manquer à sa promesse; il va revenir immédiatement avec l'écrit demandé et il espère que rien n'empêchera l'officier français de partir de suite pour Hà-Nôi, avertir l'envoyé de l'amiral de ses bonnes dispositions. Évidemment son but était de s'échapper; et comme M. Hautefeuille ne savait pas l'annamite, il comptait sans doute lui donner un papier quelconque, qui ne le compromît en nulle façon.

M. Hautefeuille réitère sa demande et stipule que non-seulement il entrera dans la citadelle avec le gouverneur, mais encore que ce grand mandarin et son collègue de la justice (*quan-án*) l'accompagneront



Gravé par Erhard

Légende : A. Maison des étrangers. — B. Temple de l'esprit du roi. — C. Maison du gouverneur. — D. Maison du mandarin de la justice. — E. Maison du général (*chanh-lanh-binh*). — G. Trésor (double enceinte). — H. Cinq greniers à riz. — I. Sel. — J. Moulin à riz. — K. Poudrières et magasins d'armes. — L. Corps de garde. — M. Fort du rocher nº 1. — N. Fort du rocher nº 2. — O. Point de l'échouage. — PP. Point du débarquement et chemin suivi pour aller à la maison des étrangers. — S. Tour.

pendant sa visite à l'intérieur de cette forteresse, et qu'en outre on lui livrera le *quan-án* de Hà-Nôi.

« Vous en demandez trop, répliqua le gouverneur, je vais vous punir. »

A peine a-t-il prononcé ces paroles, que M. Hautefeuille le saisit au collet, ce qui lui cause une légère douleur; puis, mettant sa montre sur la table et plaçant son revolver contre sa tempe, il lui déclare que si dans un quart d'heure il n'est pas, lui l'officier français, dans la citadelle, escorté de tous les mandarins, les troupes sur son passage à genoux et les armes à terre, il lui brûle la cervelle. Au mouvement de M. Hautefeuille, les miliciens annamites se sont rapprochés; mais ses marins étaient là, ils mettent en joue.

Les miliciens reculent. Il était sept heures trente minutes.

Enfin, après bien des allées et venues du *pholanh-binh* portant au *quan-án* les supplications du malheureux gouverneur, tous les mandarins arrivent. Il était temps : sept heures quarante-trois.

A sept heures quarante-quatre, M. Hautefeuille entrait dans la citadelle aux conditions demandées.

Mais, au lieu de mener le gouverneur au palais pour prendre sa lettre, il le fait amarrer ainsi que ses collègues. Le pavillon est hissé sur la tour de la citadelle. Puis les mandarins sont enfermés dans une salle du palais du gouverneur, ce dernier étant placé devant une table, avec du papier, de l'encre et un pinceau, pour écrire et signer la capitulation.

M. Hautefeuille les laisse alors sous la garde de quatre de ses marins, et prenant avec lui le cinquième et son chauffeur saïgonnais, il s'en va, accompagné du général annamite (*chanh-lanh-binh*), inspecter la place. Il fait le tour de la citadelle, monte sur les remparts : soldats et miliciens étaient en rang, à genoux, les armes à terre. Il inventorie rapidement tout ce que contient la citadelle.

Son inspection terminée, il revient au palais du gouverneur. Malheureusement, ses marins avaient laissé échapper le mandarin de la justice ; le pauvre gouverneur effrayé de cette fuite, qui lui ôte l'espoir de faire partager à son collègue la responsabilité de sa conduite, n'osait plus apposer son cachet à l'acte de capitulation qu'il venait d'écrire. En conséquence, M. Hautefeuille lui déclare qu'il est prisonnier ; aussitôt il est amarré avec les autres mandarins et conduit avec eux au fort du rocher ; la garde de ce poste est confiée à trois marins.

Les soldats et les miliciens, voyant leurs chefs ainsi traités, s'enfuient en toute hâte. Quelques coups de chassepot, lancés à propos, font bien vite comprendre les intentions du jeune vainqueur : il veut qu'on fuie en jetant ses armes.

Ainsi, la clef du Tong-King du côté du sud était en notre pouvoir : huit hommes en avaient mis en fuite dix-sept cents ; et ce coup d'éclat était l'œuvre d'un jeune homme de vingt ans.

M. Hautefeuille prend immédiatement les dispositions nécessaires pour conserver sa conquête. Le canot à vapeur, désormais inutile, est conduit au chantier de construction et désarmé. Le canon de 4, les munitions et les vivres sont placés dans le fort du rocher qui surplombe la rive : en cas d'attaque, les Français peuvent y soutenir un siége jusqu'à l'arrivée du *Scorpion*.

Dans la journée, une cinquantaine d'anciens soldats annamites, tous païens, viennent d'eux-mêmes s'enrôler au service du vainqueur. A la vérité, le jour même, sur une fausse alerte, une partie de ces volontaires déserte.

D'autre part, sur la demande de M. Hautefeuille, un missionnaire, le P. Gélot, lui amène quelques chrétiens pour faire les corvées et l'aider à garder la citadelle contre les gens malintentionnés. Lui-même devra rester pour servir d'interprète au jeune commandant français.

Cependant, le surlendemain de la prise de la citadelle, M. Hautefeuille lançait une énergique proclamation. Puis il procédait à la réorganisation de la province : des troupes étaient levées ; le service des *tram* (courriers indigènes) était maintenu. Aussi, dès le 9 décembre, la paix régnait-elle dans le Ninh-Binh : les maisons, jusque-là fermées, se rouvraient ; la foule, comme avant la conquête, circulait dans les rues, encombrait les marchés.

Pour juger par lui-même de la situation, M. Hautefeuille, suivi seulement de son Annamite saïgonnais, va se promener dans la ville de Ninh-Binh et dans celle d'Yên-Khánh. La population accourt sur son passage, les femmes ne sont pas les moins curieuses. Il distribue des sapèques aux enfants et revient tout joyeux à la citadelle, au milieu des ovations populaires.

Or, ce même jour, à quatre heures, le canon du fort du rocher annonçait et saluait l'arrivée du *Scorpion* ; la canonnière portait le guidon de M. Garnier.

VI

Prise de Nam-Dinh par M. Francis Garnier.

Les nouvelles que, la veille de son départ pour Haï-Dzuong, M. Balny d'Avricourt avait transmises à M. Garnier n'avaient pas laissé de lui causer une certaine inquiétude. Il supposa avec raison que M. Hautefeuille n'avait pu rejoindre l'*Espingole*, et il partit sans retard.

Le matin du 4 décembre, le *Scorpion*, remorquant une jonque chargée de munitions et de combustible, quittait le mouillage de Hà-Nôi. Outre son équipage, s'élevant à quarante hommes, cette canonnière avait encore embarqué le reste de l'infanterie de marine et cinquante-six matelots, appartenant au *Decrès* et au *Fleurus*. M. Esmez et M. Bouxin, officiers du *Scorpion*, M. le docteur Chédan et M. Bouillet, ingénieur hydrographe, faisaient également partie de l'expédition.

Après bien des échouages dans le Bô-Dê, le *Scorpion* paraissait enfin devant le Phu Ly dans la soirée du 7 décembre. Le lendemain, de mauvaises nouvelles arrivaient à bord.

En partant, M. Garnier avait remis le commandement de la citadelle de Hà-Nôi à M. Bain de la Coquerie. Pour garder cette immense forteresse et tenir la campagne, M. Bain n'avait que trente-quatre marins ; encore avaient-ils été choisis parmi les moins valides.

Or les troupes de Son-Tây venaient de traverser le Sông Hát ; elles avaient rallié une bande d'anciens rebelles chinois, qui ravageaient le nord du Tong-King, et auxquels la couleur de leur drapeau faisait donner le nom de *Pavillons-Noirs*. Ces troupes campaient près du Phu Hoài, Hà-Nôi pouvant être attaqué avant le retour du *Scorpion*. M. Bain s'était empressé de faire savoir à M. Garnier ce mouvement offensif de l'ennemi.

Au reçu de sa lettre, le commandant fit débarquer le détachement d'infanterie de marine et lui ordonna de gagner au plus tôt Hà-Nôi par la voie de terre. Puis le *Scorpion* appareillait pour Ninh-Binh. Il y arrivait, comme nous venons de le dire, le 9 décembre dans l'après-midi.

Dès qu'il a reconnu la canonnière française, M. Hautefeuille se rend à bord. M. Garnier le félicite chaudement de son étonnant coup de main et le maintient à la tête de la province. Il remplace les sept hommes



Prise de Ninh-Binh par M. Hautefeuille. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

qui l'ont aidé dans sa conquête par dix autres marins; mais il lui enlève sa pièce de 4.

Puis, le lendemain, il part pour Nam-Dinh. A l'entrée de l'arroyo qui conduit à cette ville, il est arrêté par le feu de trois forts. Il riposte, et, après un combat de près de deux heures, ces forts sont enlevés et leurs pièces enclouées.

Le lendemain matin de bonne heure, le *Scorpion* poursuivait sa route. Tout était disposé pour une attaque contre la citadelle de Nam-Dinh : les troupes de débarquement avaient pris place dans des jonques à la remorque de la canonnière; l'équipage était à ses postes de combat.

Le long des bords de l'arroyo on voyait se presser les populations des villages riverains : elles acclamaient les Français, elles saluaient leur drapeau.

Vers neuf heures, le *Scorpion* était en vue de Nam-Dinh. Tout à coup, au détour d'un coude de la rivière, une batterie annamite lui envoie sa bordée : trois boulets en marbre viennent frapper le masque blindé de l'avant et s'y brisent en morceaux.

En même temps la citadelle elle-même ouvre le feu contre le *Scorpion;* mais ses boulets tombent au delà du navire. Un seul lui cause quelque dommage, il atteint le mât de misaine et enlève le paratonnerre.

Toutefois le feu des gabiers, perchés dans les hunes, a promptement réduit au silence la batterie annamite. M. Bouxin débarque alors avec une vingtaine de marins, chasse ses défenseurs et encloue ses canons.

Le *Scorpion* avance encore pendant dix minutes. A l'entrée de la ville, M. Bouxin débarque de nouveau avec quinze hommes et une pièce de 4. Il doit tenter d'enlever la porte du sud ; mais ce ne doit être qu'une fausse attaque, destinée à attirer sur ce point l'attention de l'ennemi. A peine a-t-il fait quelques pas qu'il se trouve en face des remparts de la citadelle, au milieu d'un espace complétement découvert; pour arriver jusqu'à la porte du sud, il faut parcourir sous le feu de l'ennemi un chemin de huit cents mètres. Or, comme les Annamites s'attendent à être attaqués de ce côté, ils y ont accumulé de grands moyens de défense.

Malgré la mitraille et les boulets, M. Bouxin se lance en avant; mais il se voit contraint de battre en retraite, sinon sa petite troupe est compromise : un de ses hommes vient d'être blessé, et ses munitions s'épuisent.

Pendant ce temps, le *Scorpion* avait continué à remonter l'arroyo. Sa pièce de 16, le *Porte-Désolation* (ainsi l'avaient nommée les marins), ne cessait de tirer sur la citadelle : ses obus y produisaient les plus grands ravages. De leur côté les Annamites répondaient de toutes leurs bouches à feu ; mais leurs boulets passaient par-dessus la canonnière.

M. Garnier fait mettre à terre une seconde colonne d'attaque ; l'ingénieur hydrographe, M Bouillet, en a le commandement. Elle doit reconnaître la ville marchande et, après en avoir chassé toute bande ennemie, rallier l'attaque principale, que conduira M. Garnier. Grâce à ce mouvement, les Annamites ne pourront prendre à revers la petite troupe de M. Bouxin. Au moment propice, la jonque, qui portait la colonne de M. Bouillet, largue l'amarre et se dirige vers la rive. Malheureusement sa vitesse n'est pas assez grande : elle s'arrête à quelques mètres du bord. Alors on voit les indigènes, qui, malgré la canonnade, stationnaient en foule sur la rive, s'empresser de venir en aide aux Français. L'amarre leur est lancée, et ils attirent la jonque à terre.

Un peu plus loin, à l'entrée de la rue qui mène à la porte de l'est, M. Garnier débarque lui-même avec la réserve, c'est-à-dire quinze marins. En ce moment il est rejoint par M. Bouillet : les deux colonnes se portent ensemble contre le redan de l'est. En quelques instants le redan est enlevé par les Français.

On sait que M. Garnier avait avec lui une pièce de 4 : il allait la faire braquer contre la porte de la citadelle, lorsqu'il s'aperçoit que cette porte est, jusqu'à la voûte du porche, obstruée avec de la terre. La pièce est alors pointée contre le bastion de droite, où le feu de l'ennemi est le plus vif; mais au troisième coup la crosse du canon casse entre l'essieu et la vis de pointage.

La position des Français va devenir critique : tout d'un coup, une idée heureuse traverse l'esprit de M. Garnier.

Le pont, qui relie le redan à la porte de la citadelle, est couvert de chevaux de frise, longs soliveaux hérissés de piquants en bois de fer. Sur l'ordre de M. Garnier, un de ces chevaux de frise est mâté contre le rempart : il atteint presque le parapet.

Déjà, sur cette échelle improvisée, M. Garnier va s'élancer à l'assaut, lorsqu'il est prévenu par un matelot, nommé Robert, compagnon d'armes de M. Hautefeuille à la prise de Ninh-Binh. « Pour cette fois seulement je te cède, » lui dit M. Garnier, et il ne monte à l'assaut que le deuxième. Bientôt toute sa troupe l'a suivi.

A la vue des Français, les Annamites sont saisis de panique ; un quart d'heure encore, et tous ont disparu par la porte du sud. C'était celle que M. Bouxin avait tenté d'enlever ; seule elle n'était pas condamnée ; mais on l'avait fortifiée avec un art très-ingénieux.

A une heure le pavillon français flottait sur la tour de Nam-Dinh.

VII

La journée du 21 décembre. — Mort de M. Francis Garnier et de M. Balny d'Avricourt.

Pendant que M. Garnier s'emparait de Nam-Dinh, l'armée de Son-Tây devenait de plus en plus menaçante. Elle s'était même emparée du fort du Phu Hoài et ses avant-postes n'étaient plus éloignés de Hà-Nôi que de quelques kilomètres.

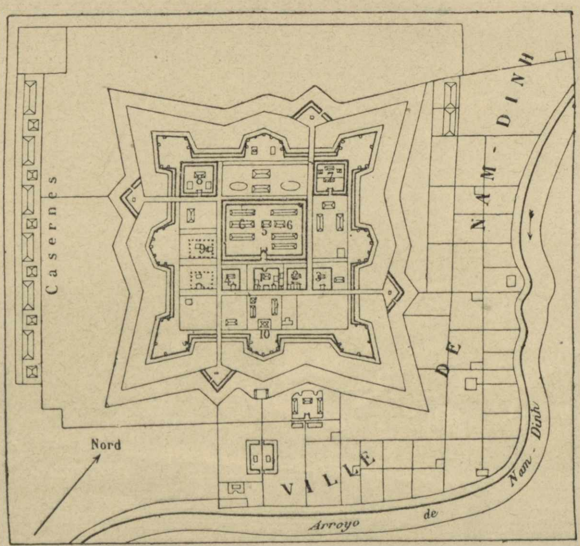
Ces nouvelles étaient parvenues à M. Garnier le surlendemain de la prise de Nam-Dinh, et il s'était empressé de faire partir le *Scorpion* pour porter à M. Bain de la Coquerie un secours d'une quinzaine de marins. Cette canonnière devait ensuite gagner la baie du Cua Cam pour y chercher le renfort en hommes et en matériel que l'amiral Dupré envoyait par le *Decrès* au corps expéditionnaire du Tong-King.

En même temps, M. Garnier rappelait l'*Espingole* de Haï-Dzuong, installait M. le docteur Harmand comme gouverneur militaire de Nam-Dinh, avec une garnison de vingt-cinq marins, et le 18 décembre il était de retour à Hà-Nôi

De mauvaises nouvelles l'y attendaient : à la vérité le Phu Hoài avait été repris sur l'armée de Son-Tây ; mais quelques jours après, le 14, une reconnaissance, commandée par M. Perrin, aspirant de marine, n'avait pu forcer les lignes ennemies. C'était un échec.

M. Garnier était résolu à le réparer : une attaque générale contre l'armée de Son-Tây devait avoir lieu le dimanche 21. Mais, dans la soirée du 19, à Hà-Nôi, une ambassade arriva de Hué pour entrer en négociations avec le chef du corps expéditionnaire. Dès lors, espérant obtenir une solution pacifique, M. Garnier renonçait à son projet d'attaque contre l'armée de Son-Tây, et le lendemain une proclamation annonçait aux habitants du Tong-King la suspension des hostilités. Cette proclamation était immédiatement affichée dans la ville, et les ambassadeurs se chargeaient de la faire parvenir à l'armée de Son-Tây.

CITADELLE ET VILLE DE NAM-DINH, d'après un plan annamite.



LÉGENDE : 1. Temple de l'esprit du roi (demeure de M. Harmand). — 2. Maison du gouverneur. — 3. Maison du général (*chanh-lanh-binh*). — 4. Maison du mandarin des finances. — 5. Trésor. — 6. Magasins de riz et de sel. — 7. Maison du mandarin de la justice. — 8. Prison. — 9. Écurie d'éléphant. — 10. Tour.

Fatale suspension d'armes ! les ennemis devaient profiter de la sécurité trompeuse qu'elle donnait aux Français pour tenter contre la citadelle de Hà-Nôi une déloyale attaque.

Le dimanche, 21 décembre, M. Garnier était en conférence avec les ambassadeurs, et commençait à discuter les bases du traité de paix, lorsqu'on lui annonce que l'armée de Son-Tây et ses alliés les Pavillons-Noirs s'avancent pour attaquer la citadelle. Le commandant saisit aussitôt son revolver et court au point menacé.

Craignant que l'attaque n'ait lieu de plusieurs côtés à la fois, il envoie M. Bain avec trente hommes surveiller le rempart de la face nord : « Je me charge, lui dit-il, de la face de l'ouest; je vous enverrai des ordres, s'il y a lieu. »

Pendant ce temps la nouvelle de cette attaque s'était répandue ; les *coolies* indigènes qui travaillaient dans la citadelle s'enfuyaient en criant vers la porte de la ville; marins et soldats avaient pris les armes.

Au premier bruit, M. Perrin s'était rendu avec un homme au bastion du sud-ouest. Quelques instants après, cinq autres hommes, envoyés par M. Bain, venaient le rejoindre.

Le pavillon noir des Chinois flottait à peu de distance de la citadelle.

Au nombre de cinq ou six cents, les Chinois occupaient la route du Phu Hoài. Derrière eux, à huit cents mètres environ, un corps de deux mille Annamites s'apprêtait à les suivre. On pouvait même distinguer un éléphant et de nombreux parasols, annonçant la présence des mandarins.

Seuls les Chinois étaient engagés. Abrités derrière les touffes de bambous et les maisons d'un petit village, ils avaient ouvert le feu contre la porte du sud-ouest; leurs petites pièces de campagne étaient braquées à deux cents mètres. De plus, sur le bord même du fossé, d'autres Chinois tiraillaient contre le rempart.

M. Garnier arrive à la porte du sud-ouest. Dès qu'il a jeté un coup d'œil sur les positions de l'ennemi, il charge M. Perrin d'aller chercher un canon. Puis s'approchant de chaque homme, il lui adresse des paroles encourageantes et recommande de ménager les munitions.

Au bout de dix minutes, M. Perrin revient avec la pièce de 4 de la compagnie du *Decrès;* on l'installe sur le mirador de la porte. Ses obus jettent la confusion dans les rangs des Chinois aux Pavillons-Noirs.

L'armée annamite est atteinte également : un obus éclate au milieu du groupe des mandarins.

L'ennemi bat en retraite, laissant les abords de la citadelle jonchés de cadavres. Néanmoins les Pavillons-Noirs ne se retirent que pied à pied ; profitant des replis de terrain et des taillis de bambous pour se cacher, ils envoient sur la citadelle des décharges de pierriers et de gingoles : un de leurs projectiles blesse le chef servant de la pièce de 4.

Malgré cet essai de résistance, en moins de vingt

minutes ils s'étaient vus contraints de repasser le rempart en terre qui sert d'enceinte à la commune de Hà-Nôi. Là ils s'étaient divisés en deux bandes. L'une se repliait directement par la route du Phu Hoài. L'autre s'était engagée dans une direction sud-ouest, le long du rempart de la commune de Hà-Nôi : elle eût ensuite gagné la route du Phu Hoài en suivant une digue qui, partant du village de Thu-Lê, va couper cette même route à trois kilomètres de la citadelle, en avant du village de Ha-Yên-Khé.

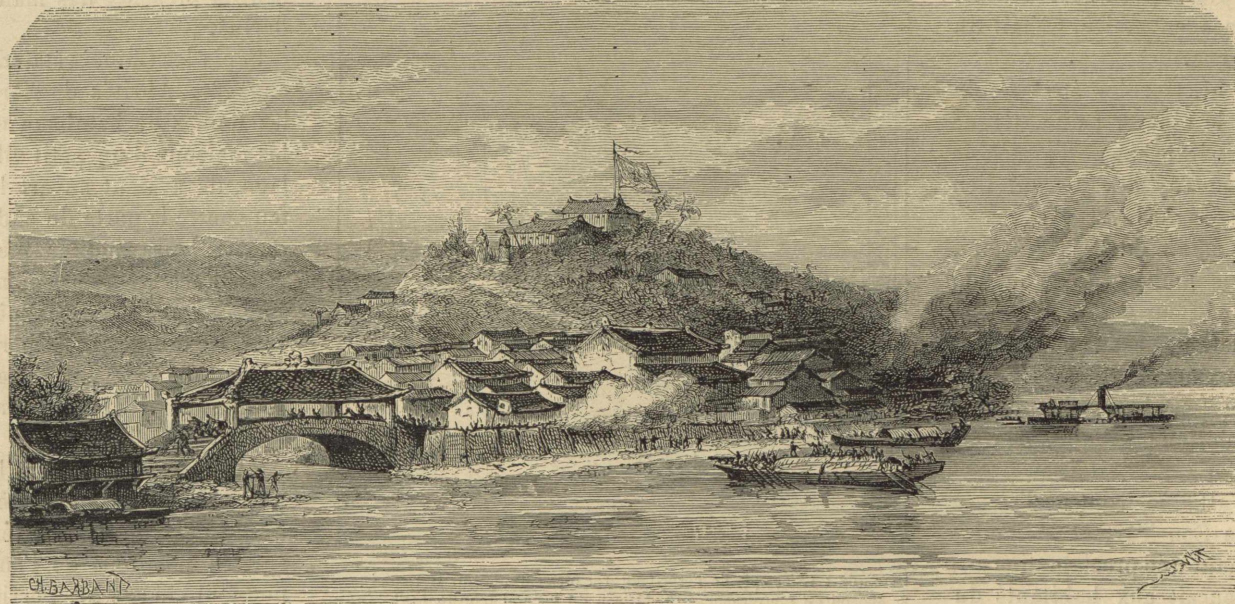
En ce moment M. Garnier, s'adressant à quelques officiers qui se trouvaient auprès de lui : « Messieurs, leur dit-il, l'ennemi qui nous attaque est le seul que je redoutais au Tong-King. Une sortie est indispensable : nous ne pouvons garder un semblable ennemi à mille mètres de nous. »

Dès le commencement de l'action, il avait ordonné à M. Balny d'Avricourt d'aller chercher sa compagnie de débarquement. Bientôt cet officier parut à la tête de dix matelots de l'*Espingole*. Il marchait le long du rempart du sud, sur le dallage du fossé dont les bords le dérobaient à la vue de l'ennemi. « Allez tout droit, sur la route du Phu Hoài, lui crie le commandant du haut du rempart; moi je vais prendre l'ennemi à revers. »

Suivi de ses marins et d'une troupe de volontaires indigènes, M. Balny se précipite dans la direction indiquée. Les obus de la citadelle, passant par-dessus sa tête, vont porter le ravage dans les rangs ennemis.

On le voit s'avancer jusqu'à un petit bois distant d'environ mille mètres de la citadelle; puis une dépression de terrain le dérobe à la vue.

Alors la pièce de la porte du sud-ouest dirige son



Prise d'Yên-Hoa (voy. p. 317 et 318). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. P***.

feu sur un bosquet situé près de la digue de Thu-Lê. C'est dans ce bosquet et dans un hameau voisin que la bande des ennemis s'est embusquée.

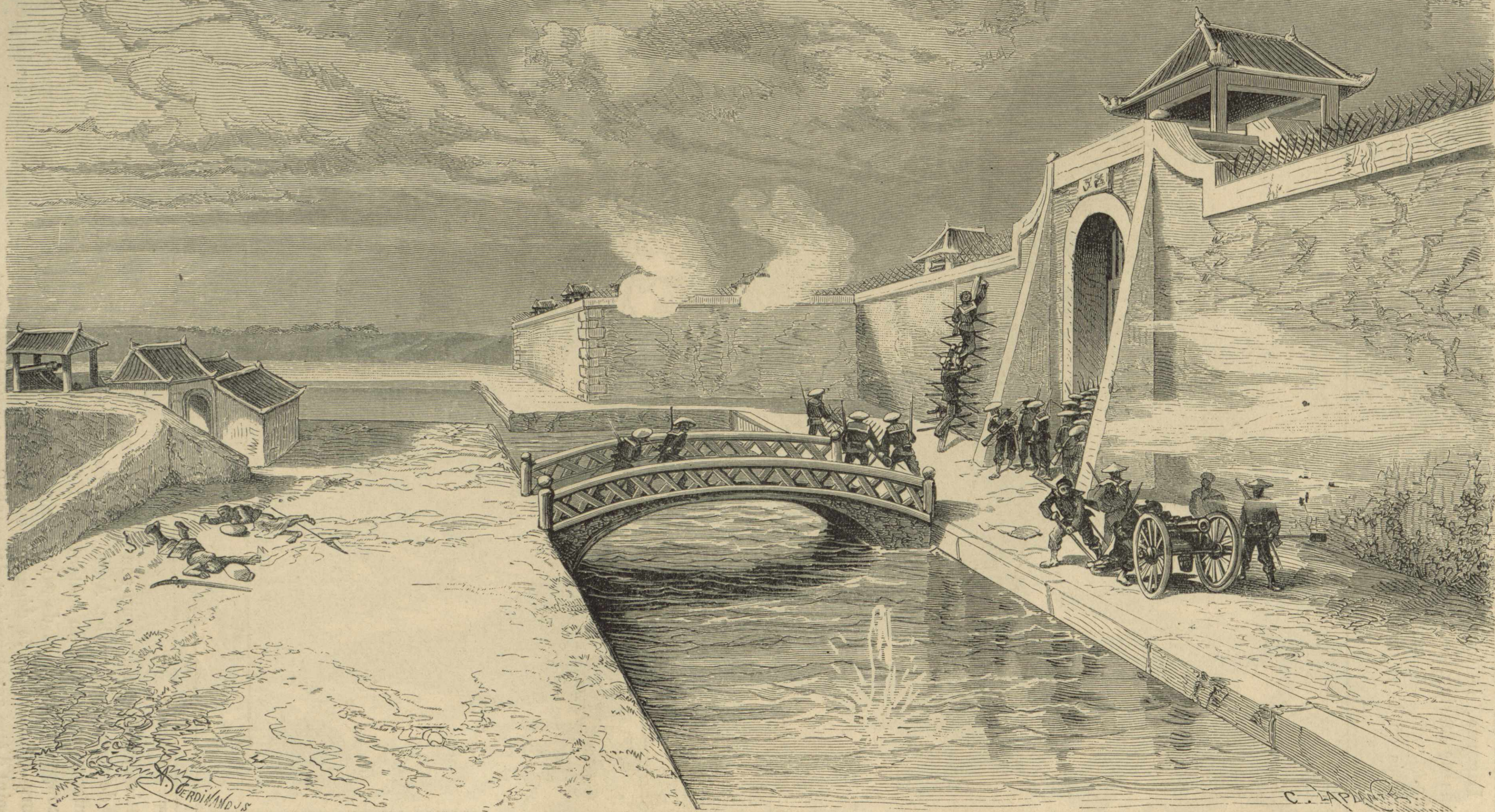
M. Garnier se hâte de faire la sortie qu'il avait annoncée. La porte du sud-est était barricadée; il la fait aussitôt dégager, prend avec lui dix-huit hommes et une pièce de 4, se fait suivre d'un corps d'auxiliaires indigènes, et au pas gymnastique gagne, en suivant les remparts, la pointe du redan du sud-ouest. Là il fait déployer ses hommes en tirailleurs et envoie le sergent Champion fouiller un petit hameau situé en face du redan; puis rapidement il se lance sur la route de Phu Thuong, à la poursuite de la seconde bande ennemie.

A peu de distance, il quitte la chaussée et s'engage dans les rizières qui s'étendent vers la digue. Par malheur son canon s'embourbe et retarde sa marche précipitée. Il l'abandonne, le confiant à la garde de deux hommes et de Castagnet, le capitaine d'armes du *Decrès*.

Il marche droit en avant; par suite, le canon qu'il a laissé derrière lui devient inutile; quelques instants après, la citadelle doit également cesser son feu, sous peine de l'atteindre.

L'ennemi s'était embusqué, en avant du village de Thu-Lê, derrière les remparts de la commune de Hà-Nôi. M. Garnier fait mettre la baïonnette au canon, et, lançant sa troupe au pas gymnastique, chasse l'ennemi de sa position. Les Pavillons-Noirs battent en retraite et vont se retrancher derrière un tertre, à l'extrémité de Thu-Lê.

M. Garnier ordonne à Champion d'aller avec quatre hommes fouiller ce village. Il fait sonner le pas de charge. « A la baïonnette, en avant! » s'écrie-t-il, et il se précipite en tête de ses hommes pour gravir le tertre qu'occupe l'ennemi.



Prise de Nam-Dinh par M. Garnier (voy. p. 310). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

Derrière lui s'élancent, mais sans pouvoir le suivre, Dagorne, le fourrier du *Decrès*, et deux fantassins de marine, le caporal Guérin et le soldat Laforgue.

Arrivés en haut du tertre, Dagorne tombe frappé d'une balle en pleine poitrine; Guérin est blessé au visage.

Mais déjà M. Garnier, après avoir déchargé son revolver sur les Pavillons-Noirs, est descendu pour les chasser des broussailles au milieu desquelles ils se



Gravé par Erhard.

blottissent. Tout d'un coup son pied rencontre une cavité de terrain; il tombe. Aussitôt les Pavillons-Noirs se ruent sur lui; en un instant il est percé et frappé de coups de lances et de sabres. En vain Guérin et Laforgue tentent de le dégager; eux-mêmes sont sur le point d'être enveloppés et doivent battre en retraite.

En ce moment Champion débouche du village de Thu-Lê. A peine a-t-il le temps de faire embusquer ses hommes; toutefois la précision de son tir maintient les Chinois à distance, et, malgré le feu de l'ennemi, il parvient à rallier la pièce que gardait Castagnet.



Mort de M. Francis Garnier. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

Là, il trouve réuni le reste de la colonne de M. Garnier, dont on lui apprend la mort.

Prenant alors avec lui quelques soldats et suivi de la troupe des auxiliaires indigènes, il va à la recherche du corps de son chef. Il avance avec précaution, échangeant quelques coups de feu avec les Pavillons-Noirs; ceux-ci battent en retraite.

A l'extrémité du village, devant les retranchements qu'occupait l'ennemi, il trouve les corps décapités de M. Garnier et de Dagorne; les Pavillons-Noirs avaient emporté les deux têtes en guise de trophée.

Pendant ce temps, M. Balny d'Avricourt avait repoussé l'ennemi à quinze cents mètres environ de la citadelle. Malheureusement, trois de ses hommes s'étant imprudemment lancés à la poursuite des fuyards, l'un d'eux, le voilier Bonifay, était tombé mort, frappé d'une balle au front; un autre avait été blessé; le troisième, exténué par la fatigue et la faim[1], n'était plus capable de combattre.

D'autre part, les munitions commençaient à manquer; M. Balny se rapproche de la citadelle : « Je n'ai plus de cartouches, crie-t-il; faites-m'en passer le plus possible. Un de mes hommes est resté entre leurs mains. »

En ce moment, M. Bain de la Coquerie gardait avec ses hommes la face de l'ouest, celle qui regarde la route du Phu Hoài : il n'avait, en effet, trouvé aucun ennemi du côté du nord. Incontinent il réunit toutes les munitions disponibles et les envoie à M. Balny avec deux hommes de renfort. Au lieu de passer par la porte du sud-est, ces hommes descendent du rempart de l'ouest au moyen d'une corde.

En même temps, M. le docteur Chédan était sorti, suivi de son ordonnance, dans le but de rejoindre M. Garnier. Mais, ne sachant où le trouver, il se décide à accompagner M. Balny.

Les Annamites et leurs alliés les Pavillons-Noirs avaient battu en retraite jusqu'à trois kilomètres de la citadelle; là ils s'étaient retranchés dans le village de Ha-Yên-Khé, derrière la digue qui en ce point coupe perpendiculairement la route.

En s'avançant, M. Balny rencontre le corps de Bonifay; les Annamites lui avaient tranché la tête. La rage dans le cœur, le jeune officier se lance de nouveau à leur poursuite; il arrive à deux cents mètres de leurs retranchements.

En cet endroit la route faisait un coude, et par une rampe montueuse, rejoignait la digue; elle était bordée, du côté de l'ennemi, par un petit mur à hauteur d'appui. Peut-être, si M. Balny eût abrité sa troupe derrière ce mur, fût-il parvenu, par la précision de son tir, à décimer les ennemis. Mais il croit pouvoir enlever leurs positions de vive force; il s'élance sur la route, précédant sa troupe d'une trentaine de pas; il est accueilli par une décharge générale : un homme, le timonier Sorre, est tué, deux autres sont blessés.

Les Pavillons-Noirs, enhardis, sortent en foule de leurs retranchements, et en un instant M. Balny est enveloppé. Le jeune officier, après avoir déchargé sur eux les six coups de son revolver, combat intrépidement avec son sabre. C'est une lutte désespérée. A la fin il tombe percé de coups.

Les sept hommes valides qui restaient ne pouvaient absolument rien contre une telle multitude. M. Chédan les rallie, et, sous le feu de l'ennemi, sans perdre un homme, il bat en retraite jusqu'au petit mur qui borde la route.

Abrités derrière ce mur, les Français tiennent pendant quelque temps les Pavillons-Noirs en respect, et, sans être poursuivis, continuent leur mouvement de retraite. En passant, ils prennent le corps de Bonifay et le rapportent à la citadelle; ceux de M. Balny et du timonier Sorre étaient demeurés au pouvoir de l'ennemi. Il était environ deux heures. A peu près en même temps le sergent Champion revenait avec les corps décapités du commandant et du fourrier Dagorne.

Ainsi, cette funeste affaire avait coûté la vie au chef de l'expédition, à l'un de ses plus vaillants officiers et à trois de nos braves marins. Six hommes avaient été blessés, cinq dans la sortie, et un dans la citadelle, le chef servant de la pièce de la porte du sud-ouest.

VIII

Commandement intérimaire de M. Bain de la Coquerie. — Négociations de M. Esmez avec les ambassadeurs de la cour de Hué. — Administration de M. Hautefeuille en Ninh-Binh, de M. Harmand en Nam-Dinh et de M. de Trentinian en Haï-Dzuong.

La nouvelle de la mort de M. Garnier et de ses quatre compagnons s'était répandue dans la ville de Hà-Nôi : nos partisans chinois et annamites étaient consternés.

M. Dupuis avait à peine appris ce désastre que, prenant avec lui quarante de ses meilleurs soldats, il s'était lancé à la poursuite de l'armée de Son-Tây. Vaine tentative : déjà les Pavillons-Noirs avaient fui avec leurs sanglants trophées.

La mort de M. Garnier laissait le commandement militaire entre les mains de M. Bain de la Coquerie, l'officier le plus ancien du corps expéditionnaire.

Trois heures ne s'étaient pas encore écoulées depuis le fatal événement, qu'un courrier apportait une lettre à M. Garnier : le commandant du *Decrès* annonçait son arrivée au Cua Cam depuis le 16 décembre et la présence à son bord d'un important renfort en hommes et en matériel. Cette bonne nouvelle donne à M. Bain l'espoir de sauvegarder les positions acquises par le corps expéditionnaire. Sur-le-champ il réunit en conseil les trois autres officiers présents à Hà-Nôi et décide qu'il défendra la citadelle jusqu'à la dernière extrémité.

D'autre part, M. Dupuis vient lui offrir avec empressement son concours pour garder la citadelle. Le

1. Les hommes de l'*Espingole* étaient partis au moment où ils allaient faire le repas du matin.

courageux explorateur avait d'ailleurs mis à la disposition du successeur de M. Garnier ses bateaux, ses canons, ses munitions et tout son personnel. Il passa la nuit du 21 au 22 décembre à la porte de l'ouest avec vingt-cinq de ses soldats chinois, et jusqu'à l'arrivée du *Scorpion* il continua à fournir cette garde. Ainsi, grâce à son aide généreuse, les hommes du corps expéditionnaire, brisés de fatigue et d'émotion, eurent la faculté de prendre quelque repos.

Enfin, le 25 décembre, le *Scorpion* revenait du golfe avec cent cinq hommes d'infanterie de marine, plusieurs officiers, et trois cents fusils destinés à armer les volontaires indigènes. Le passage des soldats français dans les rues de Hà-Nôi ramenait la confiance.

Suivant le désir que lui avait exprimé M. Garnier dans une lettre datée du 19 novembre, M. Bain de la Coquerie remit à M. Esmez le commandement politique de l'expédition. M. Esmez reprit immédiatement avec les ambassadeurs annamites les négociations qui, depuis la fatale journée du 21, étaient interrompues. Après maints pourparlers, le texte de la convention fut définitivement arrêté. D'après cette convention, tout le delta du Tong-King, compris entre la mer et le Sông Hát, devait être un territoire neutre, gardé par les seules milices indigènes. On aurait remis le service administratif aux mandarins nommés par la cour de Hué; mais les garnisons françaises eussent continué à occuper les citadelles jusqu'à la ratification du traité définitif.

Cette convention allait recevoir la signature des ambassadeurs, lorsqu'un courrier leur apporte une lettre.

« Notre mission est finie, disent-ils aussitôt qu'ils ont ouvert ce pli; nous n'avons plus aucun pouvoir. »

Cette lettre leur annonçait, en effet, l'arrivée d'un nouveau plénipotentiaire annamite. A peu près au même moment M. Esmez recevait d'un nouvel envoyé français, qui allait prendre la succession politique de M. Garnier, l'ordre de suspendre toute négociation.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, M. Garnier avait maintenu M. Hautefeuille à la tête de la province de Ninh-Binh. Aussitôt, avec les troupes indigènes qu'il avait déjà organisées, ce jeune officier avait fait occuper les deux défilés de Tam-Diep et Dien-Ho, qui commandent l'accès de la province du côté du sud. En même temps il nommait de nouveaux mandarins; partout ces fonctionnaires étaient reçus avec acclamation.

Escorté d'un Annamite, M. Hautefeuille visitait le pays à cheval; ses promenades dans la campagne duraient deux et trois heures. Il entrait dans les fermes, dans les pagodes; partout il était bien accueilli. C'est que jamais il ne manquait d'emporter sur sa selle un paquet de ligatures de sapèques; et quand il passait dans un village, il remettait quelques ligatures au maire avec un papier sur lequel il avait fait d'avance écrire en caractères chinois : « Aux plus pauvres. » De plus, il avait toujours quelques sapèques à distribuer aux enfants. Les Annamites de la province de Ninh-Binh pouvaient dès lors faire la comparaison entre ce jeune commandant français, courageux et bienfaisant, et leurs anciens mandarins, lâches et rapaces, et dont les visites n'étaient qu'une occasion de rapine et de tyrannie.

Mais, d'un autre côté, si M. Hautefeuille se montrait bienfaisant envers la population paisible, il était impitoyable à l'égard des perturbateurs de l'ordre; aucune considération ne pouvait le faire fléchir.

Quelle que fût la tranquillité dont jouît sa province, M. Hautefeuille ne négligeait aucune précaution : des jonques de rivière étaient armées en guerre et les fortifications de la citadelle améliorées. Dès le 18 décembre, il faisait démolir toutes les constructions privées sises à cinq cents mètres des remparts. Les expropriés devaient recevoir une indemnité et un terrain équivalent.

La province de Ninh-Binh était donc pacifiée, ses frontières étaient bien gardées, ses milices nombreuses et déjà aguerries.

Le 23 décembre, un courrier arrivait à Ninh-Binh et remettait à M. Hautefeuille une lettre de M. Bain de la Coquerie : c'était la nouvelle de la mort de M. Garnier et de M. Balny d'Avricourt. M. Hautefeuille était alors très-souffrant : le travail surhumain qu'il avait dû accomplir pour organiser une province d'un million d'âmes avait abattu ses forces; il supporta cependant sans faillir le coup de cette fatale nouvelle; le sentiment de sa responsabilité lui donna une nouvelle énergie

Sur-le-champ il prend les mesures nécessaires pour sauvegarder les intérets qui lui sont confiés ; et tout d'abord il fait obstruer avec de la terre toutes les portes de la citadelle, sauf celle du sud.

En effet, le lendemain même des troubles éclatent. A la voix des lettrés, le pays se soulève. Dans le nord-est, Yên-Hoa, Nho-Quan et la Dôn Vi sont pris, deux prêtres annamites massacrés, plusieurs villages chrétiens livrés aux flammes; déjà l'ennemi marche sur Ninh-Binh. Aidé de l'*Espingole*, M. Hautefeuille repousse ses attaques et reprend la Dôn Vi. D'autre part, l'insurrection gagne le sud-ouest, et une armée annamite, venant de Thanh-Hoá, menace les défilés ; mais nos auxiliaires indigènes repoussent cette armée; en même temps les rebelles sont écrasés à Thien-Tri.

Désormais l'insurrection n'a d'autre repaire que le département de Nho-Quan. Son boulevard est la sous-préfecture d'Yên-Hoa. L'armée de Son-Tây lui a, dit-on, envoyé six cents soldats réguliers et quelques Chinois aux Pavillons-Noirs. M. Hautefeuille va en personne détruire ce dernier centre de résistance. Pendant son absence, l'*Espingole* restera mouillée sous les murs de Ninh-Binh. Il part avec cinq marins et deux cent cinquante soldats indigènes, portés par le *Mang-Hâo* et deux jonques. Battus à Daï-Huü et à Vinh-Tri, les lettrés se rallient à Yên-Hoa. Enfin, le 6 janvier, après un combat acharné, M. Hautefeuille

enlève la position d'Yên-Hoa : douze cents hommes la défendaient. L'ennemi est mis en déroute ; cent cinquante des siens, soldats de l'armée régulière pour la plupart, restent sur le champ de bataille. Du côté des Français, quelques morts seulement parmi les auxiliaires indigènes. A la même époque notre général indigène Luong remportait au défilé de Tam-Diep deux grandes victoires sur les troupes envoyées contre lui.

L'occupation incontestée de la province de Ninh-Binh permettait donc aux Français de tourner toutes leurs forces contre l'armée de Son-Tây. Quelques jours encore, et tout le Tong-King, depuis le Thanh-Hoá jusqu'aux frontières de la Chine, pouvait être à nous. Mais, le lendemain même de sa victoire, le 7 janvier, M. Hautefeuille recevait l'ordre d'évacuer Ninh-Binh.

Nam-Dinh devait également être rendu aux Annamites. Son commandant, M. le docteur Harmand, avait eu, lui aussi, à lutter contre une insurrection formidable, fomentée par Hoàng Tam Dăng, le chef des lettrés de la province ; mais, grâce à son énergie, il était parvenu à la réprimer. Le 21 décembre, il infligeait à une forte bande de rebelles une sanglante défaite. Quelques jours plus tard, une troupe indigène à son service brûlait le village de Hoàng Tam Dăng. Puis, le 29 décembre, l'*Espingole* lui ayant apporté des munitions, il partait en reconnaissance et remportait une victoire signalée. Deux jours après, l'*Espingole* achevait d'écraser les insurgés à Chanh-Danh et à Binh-Tuân.

Cette expédition porte un coup mortel à la cause des lettrés dans le Nam-Dinh. Dès lors, la paix est à peu près rétablie dans cette province, que M. Harmand parvient peu à peu à réorganiser. Les volontaires accourent en foule se ranger sous notre drapeau ; et quand viendra le jour où il faudra évacuer, leur nombre s'élèvera à près de dix mille.

La position des Français dans la province de Haï-Dzuong était encore plus solide.

Depuis le départ de M. Balny d'Avricourt, M. de Trentinian était le commandant de cette province. Lorsqu'il rappela l'*Espingole*, M. Garnier lui avait fait demander s'il croyait pouvoir, avec ses quinze fantassins de marine, se maintenir dans la citadelle de Haï-Dzuong.

M. de Trentinian avait accepté cette offre avec empressement, persuadé qu'avec de l'audace et l'appui de la population il lui serait facile de garder, non-seulement la citadelle, mais encore la province.

A la vérité il ne négligeait aucune précaution militaire. Un de ses premiers soins avait été de faire construire sur le parapet de la citadelle un petit ouvrage imprenable ; cette espèce de blockhaus dominait la porte de l'est, la seule qui fût occupée par nos troupes. Il y faisait accumuler du riz, du bois, de l'eau et des sapèques. A une distance de quelques mètres seulement s'élevaient les bâtiments où logeaient les soldats ; ils furent, par son ordre, entourés d'un large fossé rempli d'eau. Grâce à ces mesures, M. de Trentinian se trouvait à l'abri de toute surprise, et, garanti contre les circonstances les plus défavorables, il pouvait sans crainte se voir abandonné pendant un ou deux mois.

Il avait enrôlé des volontaires. Vers le 20 décembre, il lui arriva un corps de deux cents miliciens annamites, envoyé de Nam-Dinh par M. Harmand. Ce renfort portait à six cents hommes l'effectif des troupes auxiliaires logées dans la citadelle. Le jeune commandant, ne négligeant aucune ressource, fit armer en guerre les jonques de l'État. Chaque jour une ou deux de ces barques s'éloignaient de Haï-Dzuong et parcouraient les arroyos.

Quelques jours avaient suffi pour réorganiser l'administration. De même que dans les autres provinces, à la nouvelle de la chute de Haï-Dzuong, les mandarins subalternes avaient abandonné leur poste. Il était indispensable de les remplacer par des fonctionnaires dévoués à notre cause. M. de Trentinian avait alors convoqué à la citadelle tous les notables des divers départements et arrondissements de la province ; et il leur avait demandé de désigner eux-mêmes les nouveaux chefs de leurs circonscriptions respectives. Les chefs ainsi élus devaient laisser leurs fils comme otages entre ses mains : leur amour pour leurs enfants était un gage certain de leur fidélité.

Suivant les instructions que lui avait transmises M. Garnier, M. de Trentinian n'avait fait qu'à titre provisoire toutes les nominations de fonctionnaires dans l'ordre civil ; seules les nominations de chefs militaires étaient à titre définitif.

Cependant, au nord de la province, un département, un seul, avait refusé de reconnaître l'autorité française : c'était celui du Phu Nam-Sách : il confinait à la province de Bac-Ninh. En présence de cet acte d'insubordination, M. de Trentinian ne pouvait hésiter ; dès le 20 décembre une troupe de trois cents indigènes partait pour réduire ce département.

Toute la province de Haï-Dzuong allait donc être soumise à la domination française. Même à la nouvelle de la mort de M. Garnier, aucun mouvement hostile ne s'était produit, tant les populations nous étaient attachées, tant elles haïssaient les mandarins de Tu-Duc !

Ces résultats si magnifiques devaient être anéantis en quelques heures, et le Tong-King, dont nous possédions les plus belles provinces, allait retomber sous le joug abhorré de la cour de Hué !

Le 29 décembre, M. Philastre arrivait à Haï-Dzuong.

L'évacuation.

M. Philastre était un inspecteur des affaires indigènes de Saïgon. Ce fut lui qui prit la succession po-



Les compagnies du *Fleurus* et du *Decrès* quittent Hà-Nôi. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

litique de M. Garnier. Comment avait-il été appelé à ces fonctions, le cadre de cet écrit ne me permet point de l'expliquer ; mais je me réserve de l'exposer dans un travail plus important[1].

Toujours est-il que, de concert avec le nouveau plénipotentiaire annamite, qui n'était autre que Nguyên Van Tuong, le second ambassadeur près le gouverneur de Cochinchine, M. Philastre faisait précipitamment évacuer par les troupes françaises toutes les citadelles conquises par M. Garnier et ses compagnons. Haï-Dzuong était évacué le 2 janvier, Ninh-Binh le 8, Nam-Dinh le 10.

Quoique l'amiral Dupré, à la nouvelle de la mort de M. Garnier, eût envoyé au Tong-King un renfort de deux cent cinquante hommes, l'évacuation de la citadelle de Hà-Nôi elle-même était décidée. Le 20 janvier, les marins débarqués quittaient cette forteresse, et le 12 février, les dernières troupes françaises s'en retiraient.

Or ces évacuations étaient le signal du massacre de nos partisans : les lettrés recommençaient leur œuvre



Incendiaires traduits devant le tribunal d'un commandant français (voy. p. 317). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

d'extermination. Les chrétiens évangélisés par les missionnaires français et tous ceux qui s'étaient ralliés à notre domination, se voyaient poursuivis par ces bandes féroces ; des milliers d'entre eux périssaient égorgés ; leurs villages étaient livrés aux flammes et leurs biens usurpés.

M. Dupuis était expulsé, avec son personnel et ses navires, d'un pays qu'il avait tenté d'ouvrir au commerce et à la civilisation ; et les troupes françaises durent, de par la convention d'évacuation, se reléguer dans le fort de Haï-Phòng, au milieu des vases des rives du Cua Cam.

Triste épilogue d'une expédition dont les débuts avaient été si glorieux !

F. Romanet du Caillaud.

1. Dans l'*Histoire de l'intervention française au Tong-King en* 1872-1874, ouvrage actuellement sous presse.



L'*Antilope* franchissant la barre de Hue. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

HUIT JOURS D'AMBASSADE A HUÉ

(ROYAUME D'ANNAM),

PAR M. BROSSARD DE CORBIGNY, LIEUTENANT DE VAISSEAU, ATTACHÉ A LA MISSION.

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Le royaume d'Annam ou de Cochinchine. — Le Tong-kin. — But de la mission diplomatique. — Quelques mots de l'histoire de l'Annam. Les évêques. — Mission militaire française vers 1787. — Brevet de mandarin français.

Le royaume d'Annam, un des plus anciens États de l'Asie orientale, est situé entre les onzième et vingt-troisième degrés de latitude nord, le long de la côte est de l'Indo-Chine. Avant notre conquête de Saïgon, trois régions bien distinctes étaient rangées sous la domination de Hué, alors comme aujourd'hui capitale du royaume annamite. C'étaient : au nord, le Tong-kin; au milieu, la moyenne Cochinchine; et au sud, le Nam-ki, Gia-ding ou basse Cochinchine, dont nous venons (avril 1875) d'être reconnus par le roi d'Annam légitimes possesseurs.

De ces trois provinces primitives, le Tong-kin et la moyenne Cochinchine restent seuls au roi actuel, à Thu-duc, qui ne peut désormais faire valoir aucun titre à la reprise de notre belle colonie de l'Extrême Orient. La moyenne Cochinchine a toujours passé pour le plus pauvre des trois pays; elle n'a jamais pris l'essor qu'une sage administration et le commerce européen ont déjà donné à nos provinces du sud et donneront avant peu à la vallée du nord, au Tong-kin, lorsque bientôt nous y aurons établi les premières bases d'une administration sommaire. C'est

dans la région moyenne, resserrée contre la mer par une chaîne de montagnes boisées, visibles à vingt-cinq lieues du rivage, que se trouve Hué, la capitale fortifiée des Annamites. Quelques petites rivières descendant des montagnes se jettent trop vite à la mer pour avoir le temps de fertiliser l'étroite région, et l'une d'elles baigne en passant les murs de la citadelle, et de là va se jeter à Tuan-an, dans les sables de la mer.

Quant au Tong-kin, sa configuration géographique, plus analogue à celle de certaines provinces de la basse Cochinchine, lui permet de compter sur un avenir commercial de quelque importance; le Hong-kiang ou fleuve Rouge qui l'arrose vient du Yunan, province chinoise limitrophe, riche en minerais divers, et le fleuve amènera sans doute un jour jusqu'à la mer ces précieux produits d'exportation. Dans son delta, le Hong-kiang enserre un pays plus plat, plus cultivable que la région de Hué, et ce pays fournissait jadis, avec la basse Cochinchine, non-seulement tout le riz nécessaire aux Annamites, mais encore le chargement de nombreux navires expédiés un peu partout dans la mer de Chine.

Depuis l'occupation française, le commerce s'est accru considérablement dans notre colonie; le Tong-kin peut espérer de son côté un développement aussi rapide, s'il se met franchement en relation avec l'Europe; mais un tel résultat exigerait, de la part du gouvernement de Hué, d'abord un changement complet d'idées sur le compte des barbares de l'Occident; ensuite, des sacrifices d'argent qu'il est incapable de faire. Le désordre, la faiblesse, l'impuissance, ont envahi cette belle contrée, et ne font que s'accroître par la présence des bandes de pillards chinois, qui, rejetés hors de leur pays, sont venus audacieusement occuper plusieurs points fortifiés de la vallée du fleuve Rouge. La crainte de ces envahisseurs a surtout poussé Thu-duc à conclure avec nous le traité d'alliance fait à Saïgon au mois de mars 1874 et échangé récemment à Hué même.

L'amiral Duperré, alors gouverneur de la Cochinchine française, délégua ses pouvoirs de plénipotentiaire à une ambassade nommée par lui dans le personnel de la colonie[1], et chargea ces envoyés de la très-rare mission de pénétrer jusqu'auprès du roi Thu-duc, pour lui remettre, au milieu des solennités de la cour annamite, l'exemplaire du traité d'abord, puis, en audience solennelle, les insignes du grand cordon de la Légion d'honneur et les cadeaux de notre gouvernement.

Une fois seulement, en 1863, des ambassadeurs français, l'amiral Bonnard et sa suite, furent admis à l'audience du roi dans des circonstances semblables; avant cette date, il faudrait remonter à l'aïeul de Thu-duc pour retrouver à cette cour, si peu ouverte aux étrangers, une réception d'ambassadeurs européens.

Avant de parler des rites de la cour actuelle, disons en peu de mots quelles furent les premières relations du vieux royaume d'Annam avec les barbares d'Occident, presque toujours des Français.

Vers 1600, quelques missionnaires vinrent débarquer en Cochinchine; c'était alors un royaume plus étendu qu'aujourd'hui, et déjà maintes vicissitudes avaient tantôt élargi, tantôt resserré ses frontières. Ses voisins du Cambodge et de Siam dans l'ouest, de la Chine dans le nord, avaient souvent lutté contre lui, laissant presque toujours l'avantage aux armes annamites. Pourtant, à cette époque, malgré ces guerres, un certain commerce se faisait sur les côtes avec le Japon, la Chine et quelques rares navires d'Europe. Dans le principe, tout se passa bien entre les Annamites et les nouveaux prédicateurs d'Occident; mais, plus tard, les autorités indigènes, voyant les rapides progrès des idées nouvelles, entrèrent dans la phase des persécutions, triste période qui doit être considérée comme fermée aujourd'hui, si les Annamites respectent à la lettre les clauses du nouveau traité[1].

Malgré cet esprit généralement hostile aux propagateurs de la religion chrétienne, certains d'entre eux reçurent, par intervalles, des preuves d'amitié réelle des princes régnants, de Gia-long surtout, le plus illustre de tous dans l'histoire annamite, et célèbre dans les annales des missions, par son attachement constant pour l'un des prélats de cette même religion si suspecte à ses prédécesseurs. C'est vers 1780 que vivait, près du roi, Mgr Pignaux, évêque *in partibus* d'Adran. Il mourut vers 1797, et Gia-long consacra son chagrin par un monument funéraire bien connu des habitants de Saigon. Nous dirons tout à l'heure comment le roi Gia-long était redevable à l'évêque d'Adran de la couronne, de la tranquillité et de la prospérité de son peuple.

Aujourd'hui encore, malgré les événements tout récents du Tong-kin, où des chrétiens ont été mis à mort en représailles d'une révolution malheureuse, le chef de la mission de Hué, Mgr Sohier, a su, par son caractère sincère et par sa profonde connaissance du pays, changer l'ancienne haine du roi en estime réelle, en prévenances même. Mgr Sohier, pendant que notre marine portait la guerre en Cochinchine à quelques lieues de Hué, voyait sa tête mise à prix par le roi ou, comme on dit, l'empereur Thu-duc. Obligé de fuir dans les bois, les chrétiens ne l'abandonnèrent pas, et le sauvèrent de la mort jusqu'au jour où il put, grâce

1. La mission se composait de MM. le baron Brossard de Corbigny, capitaine de vaisseau, envoyé extraordinaire; Regnault de Prémesnil, capitaine de frégate, deuxième envoyé; Brossard de Corbigny et Blouet, lieutenants de vaisseau, attachés; Prioux, officier d'infanterie de marine, interprète annamite et traducteur de chinois; Ba-thuong, phu (préfet) de Saïgon, lettré de la colonie; Nicolas, interprète indigène.

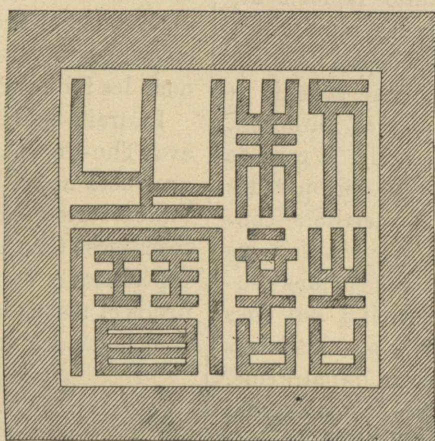
L'escorte, composée de dix matelots et de vingt-cinq soldats d'infanterie de marine, était commandée par MM. Juin, enseigne de vaisseau, et Bordes, lieutenant d'infanterie de marine.

1. Il y est dit, en effet, que les chrétiens seront considérés comme les autres indigènes, pourront occuper des positions officielles, et que les évêques circuleront dans le royaume s'ils sont pourvus de papiers en règle.

au traité de 1863, reparaître en pleine lumière aux côtés de l'amiral Bonnard, à la stupéfaction générale des Annamites, qui le tenaient pour mort depuis longtemps. Dès lors tranquille au milieu de ses ouailles, il a pu conquérir tout à fait la confiance du souverain; il traduit souvent les papiers d'État, éclaire Thu-duc de ses conseils, et aurait déjà amené le roi à venir causer à la mission des sciences de l'Occident, si les mandarins, jaloux de son influence, n'eussent opposé à Sa Majesté le *veto* des Rites.

D'autres exemples plus anciens pourraient être cités, et prouveraient que si, d'un côté, les lois sociales et religieuses des Annamites entretiennent chez eux la haine de nos croyances et l'aversion pour nos idées, d'autre part, plusieurs missionnaires ont su par leur prudence acquérir une influence réelle dans les conseils de ces rois ombrageux.

Thu-duc se souvient sans doute, par moments, que vers 1780 son aïeul Gia-long, poursuivi par des compétiteurs victorieux, trouva asile chez l'évêque d'Adran, traqué lui-même de toutes parts et fuyant les côtes d'Annam. C'est alors que l'évêque vient en France demander à Louis XVI l'appui de nos armes, pour rétablir sur le trône le prince dépossédé, et fut assez heureux pour obtenir des troupes, des navires et de l'argent. En échange de ces secours, Gia-long, s'il réussissait à ressaisir sa couronne, devait donner à la France le port de Tourane et l'île de Poulo-Condor (1787). Après une traversée déjà longue, l'expédition relâcha dans l'Inde, où les troupes furent requises pour résister aux Anglais, contre lesquels nous luttions alors dans le but de reconquérir la glorieuse influence de Dupleix. L'expédition allait se trouver démontée; mais, en compensation, le gouverneur de l'Inde autorisait quatre des officiers les plus distingués de la colonie à continuer avec l'évêque sa périlleuse entreprise. C'est ainsi que MM. Chaigneau et Vannier, lieutenants de vaisseau, Dayot, ingénieur hydrographe, et Ollivier, officier du génie, arrivèrent en Cochinchine à la suite de Mgr Pignaux. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre, formant des soldats, fortifiant des places à la Vauban, construisant des navires de guerre et levant les cartes du pays; ils arrivèrent ainsi par leur intelligente activité, et presque sans moyens, à mettre en peu de temps entre les mains de Gia-long des forces telles, qu'il put bientôt reconquérir son trône. Plus tard ils construisirent la citadelle de Hué et plusieurs autres, firent des chantiers de marine, levèrent les cartes des côtes encore employées aujourd'hui, lancèrent enfin le pays dans une voie toute nouvelle. Deux d'entre eux se marièrent à la cour du roi.



Sceau royal de Minh-mang (1820) (demi-grandeur).

Voici la traduction du brevet élevant l'un de ces hardis civilisateurs (M. Vannier[1]) au rang de haut dignitaire du royaume :

« Le chef de l'armée du Milieu, commandant le navire d'airain orné d'un aigle aux ailes déployées, délégué royal, instructeur des gens du Roi, nommé Nguyên-vàn-châu (Vannier), a traversé les mers par son courage. Il subjugue la tempête par son génie, occasionne la rencontre du Dragon avec les nues (source du bien). Il gouverne un navire comme un écuyer son cheval, excelle et domine par ses grands mérites.

« Il convient de répandre largement les récompenses et de l'élever à la dignité de Châu-chân-vô-hâù (maître renommé dans l'art militaire).

« Il commande un navire, fait exécuter ses ordres à l'armée navale, et arrive, par un mélange de bonté et de sévérité, à une excellente discipline. Son habileté militaire réclame la promptitude d'exécution. Il est convenable que son mérite s'accroisse et qu'il occupe ces fonctions. De cette manière, sa renommée ne périra pas.

« Que ce brevet soit respecté.

« Sous le règne de Gia-long, 1re année, 11e mois, 12e jour (1802). »

Sur le grand cachet rouge est écrit :

« L'apposition de ce cachet très-précieux indique un ordre royal promulgué. »

Après un règne florissant, Gia-long meurt (1820), laissant la couronne à son fils Minh-mang; les persécutions contre les chrétiens recommencent alors, et obligent même les Français venus au secours de son père à quitter le pays. Peu d'années après, son fils Thieû-tri lui succède (1842); sous ce règne les persécutions continuent, et plus tard encore, sous le règne de Thu-duc, monté sur le trône en 1847. C'est donc sous le roi actuel que commencent les représailles de la France et de l'Espagne, et la conquête qui s'ensuit, terminée en 1867, aboutit au traité d'aujourd'hui, par lequel l'Annam nous abandonne définitivement les six provinces de la basse Cochinchine.

II

Commencements de la Cochinchine française. — Agrandissements.

Au commencement de cette guerre, en 1857, nos griefs contre Hué étaient nombreux. De tout temps, à de rares intervalles près, les missionnaires, malgré les assurances des mandarins, étaient souvent recherchés, poursuivis, et même mis à mort. Oubliant les services

1. M. Vannier, après trente-six ans de séjour en Cochinchine, rentrait en France avec sa femme (une Annamite chrétienne de haute naissance) et ses enfants, à Lorient, son port de départ, où demeure encore aujourd'hui sa famille.

rendus à Gia-long par nos nationaux et les promesses faites par ce roi, son fils avait expulsé les Français et M. Chaigneau, notre représentant. Plus tard, aux réclamations sur des sujets analogues présentées par la France, Thu-duc ne daigna pas répondre; il fallut le forcer, par un commencement d'hostilités, à daigner recevoir les lettres de notre gouvernement. Il n'y répondit pas davantage, et peu après, un évêque espagnol était exécuté au Tong-kin. La France et l'Espagne résolurent alors de prendre les armes, et les hostilités commencèrent à Tourane. L'amiral Rigault de Genouilly commandait notre flotte; les Espagnols avaient pour chef le colonel Lanzarote, et plus tard le colonel Palanca.

L'amiral ne tarda pas à reconnaître que la prise de Tourane (1858) était loin de nous donner les avantages de la possession de Saigon, chef-lieu de la basse Cochinchine, véritable grenier du royaume. Il dirigea donc ses opérations contre cette ville, qui tombait en notre pouvoir en 1859. Quelques heureuses journées militaires se succédèrent ensuite rapidement, et Hué, convaincu enfin que l'heure des représailles avait sonné, signa un traité (1862) par lequel l'Annam nous abandonnait la moitié de la colonie actuelle et ouvrait trois ports du nord au commerce européen. Au mépris de ce traité signé de la veille, la cour de Hué cherchait aussitôt en secret à soulever, par des circulaires anonymes, la population du territoire conquis. Ces provinces, à peine la guerre terminée, ne demandaient plus qu'à retourner à leurs champs rendus à la tranquillité; peu leur importait à qui elles avaient à obéir, commandants français ou mandarins indigènes. Nous avions soin de respecter, de notre côté, l'ancienne administration, les registres des communes et les rites religieux. L'organisation civile était du reste très-bien entendue chez les Annamites; chaque village, chaque commune relevait d'un maire, d'un préfet, et ceux-ci du gouverneur de la province. Rien ne fut changé à cet état de choses; des administrateurs français furent seulement préposés à la surveillance de ces différents rouages.

Peu à peu il devint évident que les sourdes hostilités suscitées sans cesse contre nous trouvaient un appui efficace dans les trois autres provinces de la basse Cochinchine gouvernées alors par Phan-tan-giang, une des *colonnes* de l'empire. Ce vice-roi, devenu notre voisin, était trop intelligent pour se prêter à ces vaines tentatives; il faisait au contraire tous ses efforts pour convaincre son roi de la nécessité de la paix, et voyait avec tristesse ses avis repoussés, sans souci de l'avenir. Il sentait surtout approcher le moment fatal où le pavillon français couvrirait de son ombre les trois provinces placées sous ses ordres.

Après diverses tentatives de conciliation et une ambassade en France, Phan-tan-giang, impuissant à faire prévaloir ses conseils à Hué, désespérant de nous voir abandonner notre conquête, ne voulant pas non plus nous demander asile, s'empoisonnait au milieu des siens, après avoir recommandé à ses enfants de ne point entrer en lutte contre la France, de faire même élever leurs descendants dans nos idées européennes. Malgré ces volontés dernières, les fils de Phan-tan-giang ne tardèrent pas à se placer à la tête de toutes les menées que nous avons eu à réprimer depuis.

C'est en 1867, sous le gouvernement de l'amiral de la Grandière, que s'accomplit sans effusion de sang l'occupation des trois provinces de l'ouest.

Quelque temps avant, le royaume du Cambodge, limitrophe de la basse Cochinchine dans le nord-ouest, dominé en tributaire par le royaume de Siam, s'était jeté dans nos bras en nous demandant le protectorat. Du côté de l'ouest donc, notre colonie était extérieurement sauvegardée; au nord il ne reste plus qu'une étroite frontière commune avec l'Annam, et encore cette région est-elle couverte d'épaisses forêts habitées par des tribus sauvages indépendantes. Malgré ces nouvelles limites, Hué cherche toujours à fomenter, dans l'intérieur même de la colonie, des troubles, des soulèvements aveugles dont les populations elles-mêmes, fatiguées depuis longtemps, répriment avec nous les faibles élans de plus en plus rares.

Le traité que l'ambassade de 1875 vient d'échanger avec Thu-duc, par lequel ce roi nous abandonne les trois provinces nouvelles, et reçoit de nous des secours de toutes sortes, marquera-t-il la fin de ces tentatives insensées? Comprendra-t-il enfin l'inanité de pareilles espérances? Verra-t-il que nous maintiendrons nos droits et n'abandonnerons pas tant d'indigènes ralliés franchement à nos idées[1]?

III

Départ pour Hué. — La côte. — Tourane. — Entrée de la rivière de Hué. — Le P. Hoang. — Courrier du roi. — Barrages. — Les barques officielles. — Chantiers de marine. — Le village. — Aspect de la citadelle.

Le 4 avril 1875, les croiseurs *le Duchaffaut* et *l'Antilope* embarquaient à Saigon la mission diplomatique de Hué. Peu de jours après, ces deux vapeurs mouillaient dans la belle rade de Tourane, aujourd'hui presque déserte car on n'y compter guère que deux ou trois navires délabrés à l'ancre dans une crique de la rade et représentant la majeure partie de la flotte de guerre actuelle des Annamites.

La côte, de Saigon à Tourane, est montagneuse, déchiquetée de baies bien abritées capables de faire la fortune d'un pays maritime commerçant; mais ici la nature prodigue inutilement ses dons: aucun commerce sérieux n'anime ces beaux mouillages. Il faut dire que la bande étroite et montagneuse formant la moyenne Cochinchine est peu habitée; pour le moment on ne pourrait tirer de ce pays que des produits forestiers et quelques autres sans importance. Pen-

1. Voy. pour plus amples détails sur l'histoire de la nouvelle colonie, les deux volumes de M. Vial, ancien directeur de l'intérieur, à Saigon. Paris, Challamel.

dant que nous longeons rapidement cette suite pittoresque de baies montagneuses, les lettrés de la mission couvrent d'hiéroglyphes chinois des pages entières ; ce sont les traductions des lettres et prières officielles qui nous serviront à Hué. Ong Ba-thuong, phu (préfet) de Saïgon, un des principaux lettrés annamites ralliés à nos idées, est chargé de relire et mettre au net les textes traduits par notre camarade Prioux, interprète de la mission et devenu lui-même, à force de travail, un lettré distingué. Il est curieux de voir ces deux représentants de races si éloignées transcrire en annamite des pièces françaises au moyen de caractères d'une troisième langue, le chinois, qu'ils écrivent couramment, sans pourtant le parler ni l'un ni l'autre : avantage du caractère idéographique, largement contrebalancé par l'obligation de plusieurs années d'études pour arriver à la simple lecture d'une pièce courante.



Gravé par Erhard.

A peine mouillés à Tourane, nous recevons la visite des mandarins du lieu ; leurs barques tristement équipées viennent, en se remorquant l'une l'autre, se ranger le long des vapeurs, et les chefs montent à bord nous souhaiter la bienvenue. Tout ce monde, mandarins et soldats, ne brille pas par la propreté, c'est la première impression ressentie ; mais il faut bien reconnaître aux visiteurs gradés un air digne et calme, fruit de l'étude des lettres orientales. Ces visites et toutes les autres pendant la durée de l'ambassade ont été prévues et arrêtées d'avance entre les autorités annamites et le commandant de l'*Antilope*, délégué du gouverneur. Cette fixation du programme des cérémonies a été le mois dernier, un sujet de préoccupations pour les hauts mandarins des *Rites*. On sait, en effet, que, dans l'extrême Orient, ces usages d'étiquette sont d'une grande importance ; ils occupent à Hué un ministère tout spécial. Le ministre des Rites est le gardien des traditions, il décide sur les cas nouveaux, il fait respecter au roi lui-même les usages consacrés. Il a sous ses ordres des censeurs spécialement chargés de cette tâche délicate.

Le 9 avril, au matin, nous laissons le *Duchaffaut*, trop grand pour entrer dans la rivière de Hué, et nous faisons route sur l'*Antilope*, pour la barre de Tuan-an, port de la capitale annamite. Vers midi nous étions devant les deux pointes sablonneuses de l'embouchure, d'où s'élève, au milieu des cocotiers, la petite citadelle de Tuan-an. Cette défense est moins sérieuse que la faible profondeur de la passe ; bien que la citadelle soit construite à la française, elle serait, avec ses vieux canons, facile à réduire si les navires de haut bord pouvaient approcher de la côte et pénétrer dans la rivière. Nous saluons du large le pavillon annamite, et les vieux canons endormis se réveillent pour nous rendre nos politesses. La mer est un peu grosse, les pilotes n'osent sortir et le temps se couvre de plus en plus ; mais le capitaine Communal connaît son affaire, il donne droit dans la passe où la mer brise déjà. Une demi-heure après nous étions mouillés en dedans des pointes à l'abri du mauvais temps, au milieu d'une vingtaine de jonques indigènes. Nouvelle visite des mandarins du port nous amenant les tam-tri ou mandarins chargés pendant tout le temps de notre séjour de guider, de protéger et d'espionner aussi quelque peu, je suppose, les membres de la mission. Avec eux se présente un Annamite qui, au premier abord, ne diffère en rien des autorités locales ; mais quel plaisir pour nous de l'entendre parler français ! C'est le P. Hoang, prêtre

catholique indigène, détaché par son gouvernement auprès de l'ambassade pour servir d'interprète et nous aider de son mieux pendant notre séjour à Hué. Notre nouvelle connaissance a l'air éveillé, l'œil intelligent, le geste vif; il est toujours prêt à répondre à nos mille questions. Il a fait son éducation religieuse et européenne à Poulo-pinang, à Saigon et en France. Revenu ici comme missionnaire, il a pris part, en qualité d'interprète, aux diverses ambassades envoyées à Saigon pendant et après les premières affaires de Cochinchine. Mais ces extras sont rares, et d'ordinaire le P. Hoang demeure ici pour catéchiser ses compatriotes et instruire leurs enfants. Français de cœur, il n'en est pas moins apprécié du gouvernement annamite, attendu qu'on ne saurait se passer de ses services.

Voilà donc un prêtre d'une religion réprouvée et même naguère encore persécutée par le gouvernement de Hué, occupant dans l'État une position officielle. L'amour-propre des mandarins doit en souffrir quelque peu; mais former et attirer à soi des interprètes spéciaux serait une plus forte dépense, et ici l'amour-propre, quoique extrême, cède toujours le pas à la plus petite économie. Et puis les apparences sont à peu près sauvées : le père est vêtu à l'Annamite, le grand chapeau laqué par-dessus le turban, la longue robe étroite tombant au genou, le sac à tabac brodé pendu à la ceinture, et au cou le trèfle en or, marque de la haute estime du roi. Mais sous cet extérieur de fonctionnaire indigène se cachent les sentiments du missionnaire chrétien, et le P. Hoang symbolise assez bien, dans son ensemble, la fusion possible des deux races si différentes à tant de points de vue.

10 *avril.* — Ce matin, au jour, un coureur du roi, armé de ces petits drapeaux qui font ranger chacun sur son passage, arrive tout essoufflé annoncer aux mandarins de Tuan-an qu'ils aient à nous laisser librement remonter la rivière. Il était bien entendu, depuis un mois environ, que tel jour, à telle heure, nous remonterions à Hué; des ordres formels étaient déjà donnés en conséquence, et personne n'a guère envie de faire répéter deux fois la même chose à Sa Majesté : on gagne si vite une bastonnade! Mais la mission du courrier du roi est pour tous une petite satisfaction d'amour-propre et fait croire au peuple que Thu-duc nous accorde spontanément une faveur précieuse aussi inattendue que peu méritée. Sur ce nous levons l'ancre et partons. Le P. Hoang et les tam-tri sont à bord et désormais des nôtres, plus un vieux marin du pays embarqué comme pilote. Notre capitaine pourrait bien lui montrer nos cartes plus savantes que tous les Annamites sur leur propre rivière, mais à quoi bon désillusionner le vieux *loup de mer?* L'expression est consacrée, soit; celui-ci pourtant a bien plus l'air d'un vieux *renard;* les yeux sont creux et vifs, la bouche est édentée par l'âge et non, comme on le dit de nos marins, par l'usage du biscuit de mer, friandise parfaitement inconnue sur les vaisseaux du roi d'Annam; tous ces traits encadrés dans un visage triangulaire aux pommettes saillantes donnent à notre homme la physionomie typique du vieil Annamite habitué dès l'enfance à savoir esquiver habilement la rencontre des gros mandarins. Comme pilote il ne se compromet pas davantage, et nous remontons d'après la carte jusqu'aux barrages de piquets jetés d'une rive à l'autre. Ces défenses protégées par deux fortins ne laissent aux navires qu'un étroit passage facile à combler avec les tas de pierres accumulés dans ce but sur les deux berges. Entre les barrages l'*Antilope* ne trouve plus les deux mètres et demi d'eau indispensables à son passage; nous attendrons donc ici jusqu'à demain matin les barques envoyées au-devant de nous.

Le 11, de bonne heure, sept longues pirogues, montées par plus de cent rameurs, amènent le long du bord une grosse jonque surmontée d'une tente carrée; la mission y prend place, accompagnant le coffret du traité. Le pavillon français est arboré sur la jonque, et nos sept remorqueurs, se plaçant à la file, font force de rames au milieu des commandements bruyants des doys de milice (sous-officiers indigènes). Le long serpenteau aux cent nageoires ne manque pas de solennité; mais il est lent comme tout ce qui est solennel, et nous avons mis sept heures et plus pour remonter quelques milles de rivière. Cette allure porte-t-elle sur les nerfs de nos mandarins, je le crois; toujours est-il que l'un d'eux va de l'avant à l'arrière, gourmandant les rameurs et distribuant par-ci par-là quelques encouragements à coups de rotin. Il condamne même deux pauvres diables à recevoir *hic et nunc* le châtiment de leur mollesse. Les patients se couchent d'un air insouciant à plat ventre par terre, et reçoivent, tout habillés, dix coups de rotin tout près du râble, non sans pousser un petit gloussement plaintif de circonstance. Après quoi, le patron de la barque, exécuteur de la sentence, salue, en se prosternant trois fois, le mandarin farouche; les deux délinquants en font autant et retournent à leurs avirons, sans paraître autrement éprouvés de l'incident désagréable. De fait, cette petite bastonnade à travers les vêtements flottants ne peut être gravée ailleurs que dans leur mémoire.

En route, nous passons devant les chantiers de construction de l'État. Ce ne sont que des hangars en paillotte, abritant deux ou trois coques de navires de la grosseur d'un brick. A l'une d'elles travaillent quelques ouvriers, et une autre, lancée dernièrement, nous donne l'idée exacte des constructions de haute mer. Les plans qui ont servi de modèles à ces navires se rapprochent beaucoup des tracés européens du siècle dernier. A cette époque, des barbares d'Occident firent, dit-on, naufrage sur les côtes; le roi acheta les épaves du navire pour être démontées, et servir par la suite de modèles dans ses chantiers. Il y a, à Tuan-an, deux autres barques du même genre, aux formes arrondies, à l'arrière relevé. Le filin, les ancres, la

toile, etc., sont ensuite achetés à Singapore ou à Hong-kong, et le navire est gréé dans le genre des nôtres. Quant aux canons, ils ont été longtemps fondus aux environs de Hué même.

Deux ou trois vapeurs, achetés fort cher à Hong-kong, complètent la flotte de haut bord; dès leur premier voyage, ils étaient déjà en avarie. C'est une honnête spéculation du commerce anglais, peu faite pour appuyer les tentatives de la politique.

Enfin, des jonques de commerce, tant bien que mal armées de canons éclopés, complètent l'Invincible Armada; outre leur faible échantillon, ces navires sont trop peu nombreux pour entrer en lutte avec les pirates chinois, bandits déterminés et bons marins, sans



Mirador ou poste de vigie, au bord de la rivière de Hué. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Brossard de Corbigny.

cesse en croisière sur la côte; pillant les plus faibles, pillés par les plus forts; mangeurs ou mangés, mais ne craignant au monde que la rencontre de nos vapeurs de guerre. Ceux-là seuls détruisent en passant quelques jonques pirates. Le traité que nous allons échanger avec Thu-duc lui donne des vapeurs de mer, cent canons, mille fusils; mais il est douteux que les Annamites puissent sans notre secours se débarrasser une fois pour toutes du blocus des pirates chinois.

Après les chantiers, nous défilons devant une île cultivée. Des canons de son fort en terre, elle nous salue au passage et signale, au moyen de ses miradors, notre arrivée prochaine devant la capitale. Deux heures après, notre défilé traverse le mouillage de jonques nombreuses. Nous sommes dans le faubourg

de la ville commerciale. Des cases en paille, à la charpente de bois dur, se pressent entre les touffes de bambous le long de la berge. De temps en temps, une maison basse, en pierre, sans étage et couverte en tuiles, surmonte l'alignement des cases de chaume; c'est la demeure privée de quelque petit mandarin ou d'une famille de marchands. Plus loin, une petite pagode, plus étroite même que les maisons, montre son toit orné, sur les arêtes, de moulures de plâtre, et sa façade agrémentée de sentences religieuses. L'Annamite n'aime pas dépenser pour lui-même, à plus forte raison pour une pagode qui ne rapporte rien; aussi ces abris du Bouddha ne sont-ils le plus souvent que de simples kiosques à la chinoise, bâtis à l'ombre de quelque bel arbre, et bien rarement entourés par un petit mur en maçonnerie. C'est là, comme en Chine, mais peut-être avec moins de ferveur, que le passant va brûler des prières ou planter autour de l'autel ses petits bâtonnets de sandal.

La ville commerciale de Hué est distincte de la ville officielle ou enceinte fortifiée; elle s'étend, en aval de celle-ci, de l'autre côté de l'un des fossés de défense, et n'est reliée à la citadelle que par des ponts de bois faciles à couper. Une ou deux longues rues, très-mal entretenues, forment à peu près tout le village. Les maisons sont construites en pierre et couvertes en tuiles; le jour entre seulement par la façade entièrement ouverte, et garnie de tables en gradins où chacun vient s'accroupir et traiter des objets exposés dans cette espèce de vestibule. Des nattes en bambou s'avancent au bord du toit en forme de tentes et rendent encore l'intérieur plus obscur.

Nous voici enfin arrivés au dernier coude de la rivière, en vue des murailles de la citadelle. La con-



Hué : Citadelle ou ville officielle. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

struction se détache sur un fond de montagnes élevées, distantes de quinze lieues. La longue ligne grise de ces murs bastionnés inspire tout d'abord la tristesse, et fait naître des idées d'isolement bien en harmonie avec l'esprit méfiant des habitants. Au pied des murs, longs de trois kilomètres sur chaque face du carré, on aperçoit quelques cases; des chevaux, des chèvres broutent l'herbe de la rive. Si cette enceinte abrite des secrets impénétrables aux étrangers, certes ils sont bien gardés des regards indiscrets. Aucun monument ne s'élève au-dessus des murs; aucune pagode n'y montre son profil bizarre; à peine voit-on surgir quelque arrête de toit royal, ou les cimes d'arbres touffus. Un seul bastion carré, peint en jaune, domine le milieu de la façade du sud-est; il porte le drapeau du roi, et de petits accents circonflexes, groupés par cinq sur l'arête des murs, sont autant d'abris pour les canons. Sur cette façade, deux portes et celle du fortin jaune rompent un peu la monotonie des lignes. Des belvédères aux toits recourbés les surmontent et servent à la défense.

IV

Débarquement de l'ambassade. — La maison des ambassadeurs. — Train et costumes des mandarins. — La plaquette. — Les grands ongles. — Impossibilité de photographier. — Un tribunal qui se cache de l'accusé.

Nos barques sont accostées à la rive aux cris empressés des patrons d'équipages. Des mandarins nous attendent au débarcadère, à l'ombre de leurs grands parasols, entre deux haies de soldats armés de lances à drapeaux triangulaires, bariolés de toutes couleurs. Le peuple se presse alentour dans une muette curiosité. Presque toute cette population n'a jamais vu d'Européens, à part les missionnaires; et le spectacle de nos uniformes, le défilé de notre escorte sont ici



La rivière de Hué. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

un sujet d'ébahissement facile à lire sur les physionomies.

Le traité, porté par deux matelots, prend la tête du cortége; la mission et les tam-tri se placent ensuite. On ouvre au-dessus de nos têtes de grands parasols noirs, et nous gagnons ainsi, entre les mille drapeaux agités par le vent, la résidence officielle des ambassadeurs. Une large bannière jaune et verte hissée près de la porte indique en caractères chinois le nom du lieu, le Seu-quân. Au milieu d'une grande cour, s'élèvent les autres logements préparés pour la mission; ce sont des maisons annamites aux toits enveloppés de nattes et plafonnées en soie commune rouge ou bleue. Dans le bâtiment principal, une pièce tapissée de nattes sera la salle à manger ; tout autour, de petites chambres obscures sont destinées à chacun de nous ; on y a mis de grands lits indigènes à moustiquaires de soie claire, précaution fort utile dans la saison actuelle ; un fauteuil, une table en bois de fer et quelques objets de toilette européens complètent le mobilier. Plus loin, dans la cour, d'autres maisons abritent l'escorte, et même un petit théâtre, grand comme la main, construit en nattes pour la circonstance, servira aux représentations de quelque pièce



Hamac et parasol à l'usage des mandarins. — Dessin de P. Kauffmann, d'après un croquis de M. Brossard de Corbigny.

du répertoire classique. Deux grandes cuisines complètent notre nouvelle demeure. Chaque matin, par ordre du roi, ses gens nous apporteront en abondance des vivres de toutes sortes, et nuit et jour une garde de milice veillera autour du mur d'enceinte.

Le soir même commencent les visites officielles. Dans ces entrevues, n'eût-il que quelques pas à faire, tout mandarin se fait porter en hamac et suivre d'une escorte, sans oublier le parasol toujours déployé audessus de la tête du dignitaire. A Hué, les mandarins n'en ont qu'un; mais dans les provinces ils s'en adjugent plusieurs, suivant leur rang. Quant au hamac, il est de coton ou de soie rouge pour les hauts gradés, et bleu pour les petits lettrés. Une grande traverse rouge, ornée de dorures, sert à l'appuyer sur les épaules des porteurs, et quelquefois une petite toiture à rideaux complète cette espèce de palanquin. En tête du cortége, un coureur écarte les passants à coups de rotin, et par derrière, un groupe de suivants portent les objets indispensables à tout Annamite aisé : la pipe incrustée, la boîte à bétel, du papier, l'écritoire, le service à thé. Si le chef est militaire, il se fait précéder, en outre, de son sabre au fourreau de bois incrusté de nacre.

Quant au costume de nos visiteurs, il est fort simple : un turban noir, une longue robe de grenadine à



Maison des ambassadeurs. — Dessin de P. Kauffmann, d'après un croquis de M. Brossard de Corbigny.

larges manches, tombant aux genoux, en recouvre une autre plus étroite; le pantalon, large, est en soie légère; des pantoufles de cuir complètent le tout. Une petite plaquette d'ivoire, pendue au cou, porte écrits le rang et les fonctions du mandarin. Chacun sait ainsi à qui il s'adresse. A combien d'habits noirs anonymes ne serait-il pas utile de suspendre ainsi, chez nous, cette petite carte de visite donnant les noms et surtout les qualités du visiteur? Chaque employé est porteur de cet écriteau officiel, bien en évidence, sauf pour les espions de Sa Majesté, et Dieu sait s'ils sont nombreux! Sans compter les espions des espions; car ce mode de connaître plus ou moins la vérité est largement pratiqué à la cour. Pendant les visites, les conférences, on voit, fourrés partout, allant et venant en tous sens, des gens sans plaquette; ce sont, pour la plupart, des espions placés autour des mandarins. D'autres, moins connus, surveillent les premiers, qui le leur rendent. Cette vaste et honorable institution est répandue dans tous les coins. L'un de ces obscurs délateurs, redoutés par les ministres eux-mêmes, montre à Prioux sa plaquette d'ivoire cachée sous ses vêtements, et lui désigne mystérieusement d'autres de ses camarades. A nous, il importe peu; ce que nous avons à dire du roi et au roi ne lui sera jamais assez répété sur tous les tons, sous toutes les formes, dans l'intérêt des deux pays.



Grand mandarin annamite. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Le grand costume de mandarin ne se porte que dans les circonstances solennelles. Pour les quatre premiers des neuf grades de la hiérarchie, c'est une grande robe à vastes manches, en soie brodée d'animaux et de dessins fantastiques de toutes couleurs. Dans la robe des civils, se trouvent le dragon, la grue, la tortue. Pour les militaires, c'est le tigre qui étale surtout sa figure farouche. Toutes ces étoffes sont faites en Chine. Le bonnet se compose d'une calotte noire contenant, noués en chignon, les cheveux portés de toute leur longueur. Sur cette coiffure, s'étalent des ornements dorés et, de chaque côté, deux ailettes étroites et longues d'un pied, s'étendant horizontalement; elles sont en gaze, brodées de fils d'or, et ressemblent assez aux ailes légères des libellules. A la taille, une ceinture en forme de cerceau, ne serrant pas les hanches, porte des pierres plus ou moins précieuses; à la hauteur de ce cercle, des espèces de nageoires inclinées s'ajoutent à la robe et débordent en arrière la ceinture du mandarin. Pour chaussures, enfin, des bottes chinoises à grosses semelles blanches. Le complément de ce costume est une palette d'ivoire, espèce de grand couteau à papier, très-épais, qui se tient les mains jointes devant la poitrine; c'est l'emblème du commandement. La solde d'un haut fonctionnaire peut s'élever, par mois, à une centaine de francs au maximum; plus un certain nombre de rations de riz, et surtout une quantité variable de petits et gros bénéfices illégaux apportés par des circonstances que tout habile homme sait faire naître. Tout cela réuni finit par constituer une position dans ce pays où la vie est pour rien, où l'on ne donne qu'une ration et un franc par mois à chaque soldat pour tous ses services. Pour ces derniers, il est vrai, le village est de quelque secours on leur laisse cultiver un lot des terrains de la commune.

Dans les cinq derniers rangs des mandarins, le costume est en soie noire mate. Sur la poitrine, un carré brodé tantôt d'une grue, tantôt un tigre, indique la classe du lettré; le bonnet sans ailettes se rabat en arrière comme un bavolet et ses ornements sont argentés.

Un indice bien curieux de la profession de lettré

consiste à pouvoir exhiber des ongles démesurés, surtout à la main gauche ; ces appendices atteignent quelquefois jusqu'à vingt-cinq centimètres. La photographie nous permet de donner la reproduction exacte d'une main de savant lettré, avec ongles élégamment contournés (voy. p. 48); un doigt seul reste privé de cette excroissance : c'est, dit-on, pour se gratter ! besogne fort laborieuse dans toutes les classes de la hiérarchie annamite.

Nous demandons aux envoyés du roi si M. Gsell, venu avec nous pour faire de la photographie, sera autorisé par Sa Majesté à prendre quelques vues, tout au moins des portraits. A ce désir bien simple ils ne comprennent pas grand'chose ; ce ne peut être, pensent-ils, que pour emporter des morceaux du pays, des vues de fortifications, des plans de la citadelle pour des attaques futures. Cet art nouveau (nouveau !) les inquiète. Le lendemain, le roi nous fait exprimer les mêmes défiances ; et puisqu'il n'y a pas là de nécessité au point de vue diplomatique, nous devons, bien à regret, nous passer de l'auxiliaire du collodion; le crayon le remplacera de son mieux, sans éveiller la susceptibilité soupçonneuse de la politique. Il fallait s'attendre à ces objections, car les Annamites, quand ils peuvent obtenir la moindre concession, ne manquent pas de la réclamer par principe, sans chercher à comprendre le fond des choses. Ils viennent d'obtenir qu'on ne ferait pas de photographie, c'est autant de gagné ; leur vanité obligée de céder sur des points importants, se rattrapera sur les détails futiles, et tel mandarin qui sera mis en demeure d'accéder à nos demandes pressantes, le fera sans ambages, mais cherchera l'instant d'après à conquérir quelque concession insignifiante ; s'il obtient cette bagatelle, il ne manquera pas de s'en faire gloire devant l'entourage du roi.



Mandarin annamite inférieur. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Inspiré par les mêmes idées, un tribunal de Hué jugeait dernièrement à huis clos un fonctionnaire qu'il n'osait atteindre, et prononçait néanmoins par défaut la condamnation de l'accusé, prenant bien soin toutefois que la sentence ne fût jamais exécutée ou même signifiée au coupable.

C'était une puérile satisfaction d'amour-propre, en même temps qu'un aveu d'impuissance.

V

Le roi Thu-duc. — Son caractère. — Esclavage du roi au milieu de sa cour. — Loi barbare. — Les lettrés. — Écriture. — Industries annamites.

Le roi Thu-duc est dans la vingt-huitième année de son règne, espace de temps rempli par sa faute de tristes pages pour l'histoire de son pays. La guerre désastreuse qu'il fut incapable d'éviter n'a pas suffi pour l'engager dans le progrès après une aussi terrible expérience. L'orage passé, lui et les mandarins s'enfermaient de nouveau dans la terrible enceinte de la citadelle, se rejetant les uns aux autres la conséquence funeste de leur peu de souci des affaires, et ne faisant rien pour éviter de nouveaux malheurs. Maintenant comme alors le roi reste inactif au lieu de donner à l'État une impulsion salutaire. Pendant ce temps, le Tong-kin est envahi par la Chine ou livré à des soulèvements intérieurs, et il ne reste plus à Thu-duc, seize ans seulement après la prise de Saigon, qu'à accepter de nous-mêmes un appui sans lequel son royaume, opiniâtrément fermé au progrès et à toute relation extérieure, tombera d'un jour à l'autre entre les mains de quelque bande d'aventuriers. Quand le traité actuel lui aura donné en navires et en armes les moyens de faire respecter ses frontières, quand il pourra s'appuyer sur nous, saura-t-il se servir de ce levier puissant ? Voudra-t-il, en voyant le danger s'é-

loigner, préparer pendant la paix les éventualités de la guerre contre les bandes chinoises? Réprimera-t-il la piraterie des côtes?

A voir la tenue de l'armée annamite, son équipement, le délabrement de la flotte, il est permis de douter que Thu-duc atteigne jamais un pareil résultat.

Ce roi protégé, par des murailles vraiment fortes, peut bien d'un mot faire tomber les têtes ou pleuvoir les coups de bâton sur les épaules des plus lettrés; d'un signe, il envoyait naguère en exil comme simple soldat, un de ses ministres, et cependant il n'en est pas moins le premier esclave du royaume.

Le système d'isolement, divin si l'on veut, qui l'étreint, fait concevoir facilement à quelle existence il est voué. Fils du ciel sur la terre, espèce de divinité pour ses sujets, le respect le plus profond accueille les manifestations du demi-dieu. Mais les chefs du mandarinat sont près de lui, jaloux de maintenir cet isolement céleste au milieu de ses nombreuses femmes et de ses quarante eunuques. A la chasse en rivière, son plaisir préféré, le vide se fait encore autour de sa personne; sa jonque alors n'a que des femmes pour rameurs; les nattes en sont soigneusement baissées et de toutes parts on fait éloigner de la rive les habitants ou les voyageurs, car leur regard seul souillerait la majesté royale. Comment dans de telles conditions peut-il apprendre la vérité sur les choses de son royaume?

Malgré son désir personnel de connaître les inventions des barbares d'Occident, il n'arrive à savoir le fond des choses que le jour où les faits accomplis viennent le frapper d'étonnement. Il ne pourrait même pas renverser toute cette engeance de lettrés qui l'entourent et marcher enfin dans la voie qu'il est, dit-on, disposé à suivre.

Le roi d'Annam n'est donc qu'une idole et c'est sur ses ministres qu'il faut faire retomber les fautes sans s'arrêter à l'air d'obéissance mis en avant dès qu'une question les embarrasse.

Ces mandarins peuvent s'opposer aux actes les plus simples du roi. C'est ainsi, comme nous le disions plus haut, que, sous prétexte du code des Rites, ils l'empêchèrent dernièrement de se mettre en relations avec Mgr Sohier, chef de la chrétienté de la province.

Thu-duc voulait, ne pouvant recevoir l'évêque dans la citadelle, aller le visiter à la mission; mais aussitôt les mandarins firent savoir à Sa Majesté que cette visite aux prêtres de la nouvelle croyance lui coûterait sa couronne, et qu'à son retour il trouverait son successeur assis sur le trône. Inutile de dire que Thu-duc n'insista pas, et, contrairement au proverbe, il garda sa place en allant ce jour-là à la chasse en rivière.

Les Rites, par contre, protégent énergiquement la dignité royale; toute tentative de révolution, de complot est punie non-seulement de la mort des coupables, mais encore de celle de leurs parents et descendants mâles.

Voici un fait tout récent: il y a quelques années, les chefs d'un semblable complot, poussés sans doute par le successeur désigné du roi, échouèrent au moment de pénétrer au centre du palais. Ils furent immédiatement mis à mort; nombre de leurs parents subirent le même sort. Des enfants à la mamelle ne furent pas davantage épargnés; et aujourd'hui encore on garde en prison le dernier fils d'un des coupables. Par un raffinement de cruauté, on attend pour l'exécuter qu'il ait atteint l'âge de raison et puisse alors bien comprendre la faute que son père lui a léguée. Un frère aîné de ce malheureux a déjà subi le supplice le jour où il atteignait l'âge fixé.

On peut se figurer la position de la mère, encore vivante grâce à sa condition inférieure de simple femme.

Telles sont les mœurs sauvages de ces profonds lettrés aux yeux desquels nous passons pour des barbares.

Bien que la faveur se glisse ici en toutes choses, c'est le plus souvent par l'examen seul que les mandarins arrivent aux honneurs. A part les parents du roi qui franchissent d'un coup les premiers grades, chaque lettré doit fournir publiquement des preuves de son savoir.

Le premier venu, dès qu'il prend un pinceau, peut donc se mettre sur les rangs pour un ministère à venir; mais pour gravir l'échelle, que de temps ne faut-il pas consacrer à la simple lecture et à l'étude des livres; par suite nécessité d'avoir déjà une certaine aisance.

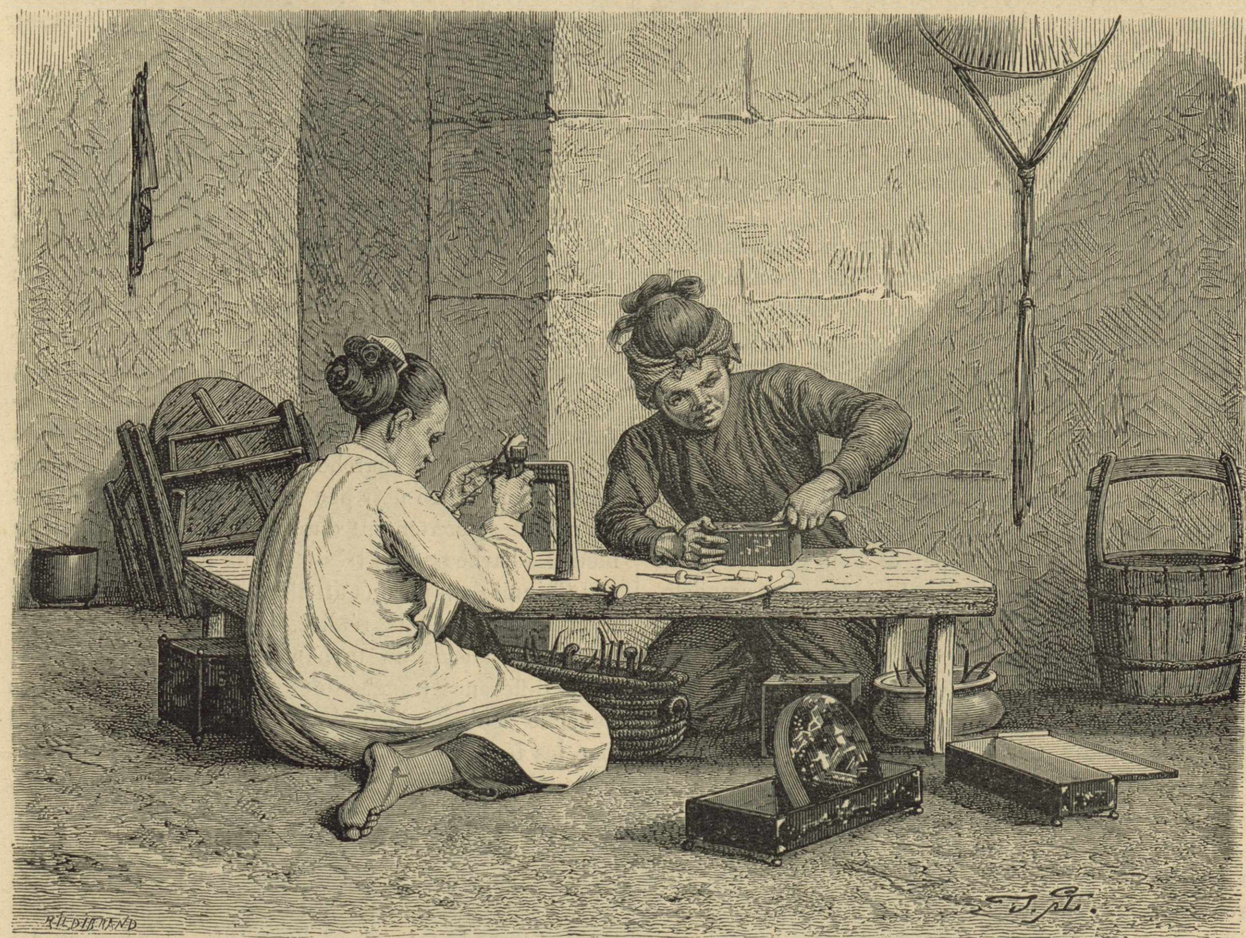
Et puis, le fils d'un pauvre cultivateur, s'il arrive à obtenir par lui-même les premiers brevets, en sera-t-il pour cela plus heureux? Son diplôme de docteur empoché, il ira chercher quelque emploi; mais partout les places sont prises et dix compétiteurs avant lui attendent la vacance.

Le voilà donc sans cesse à l'affût, mécontent et jaloux des gens en place, cherchant à leur nuire par ses délations, espionné à son tour et vivant au jour le jour sans ressources assurées. Ne valait-il pas mieux n'apprendre des lettres que le nécessaire pour le besoin de la famille ou du commerce et vivre paisiblement chez soi sans viser un but impossible?

Mais nous ne venons pas à Hué pour répéter les arguments d'un autre hémisphère, fermons donc le chapitre des ambitions inassouvies.

Les Annamites écrivent avec les caractères chinois, les deux peuples peuvent donc correspondre bien que ne parlant pas du tout la même langue.

Pour les noms propres ou phonétiques, il n'en est naturellement plus de même. Tel nom français écrit en annamite sera figuré par des caractères dont le son annamite se rapproche du mot français; mais ces mêmes caractères prononcés par un Chinois ne rappellent plus du tout le nom voulu. Comment d'un



Ouvriers annamites incrustant la nacre. — Dessin de J. Lavée, d'après un croquis de M. Brossard de Corbigny.

HUIT JOURS D'AMBASSADE A HUÉ

(ROYAUME D'ANNAM),

PAR M. BROSSARD DE CORBIGNY, LIEUTENANT DE VAISSEAU, ATTACHÉ A LA MISSION [1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Incrustations de nacre. — Costumes. —Lois somptuaires. — Le jaune, couleur royale. — Caractères prohibés. — Polygamie. Condition des femmes.

L'art de l'incrustation en nacre est poussé, au Tongkin, à un point très-remarquable. Pourquoi ? Comment se fait-il que ces gens peu vêtus, mal nourris, se soient mis à faire, dans leurs cases de feuilles, des coffrets, des meubles d'un dessin original, fouillés à jour, aux panneaux ornés de devises de nacre d'une finesse extrême? Pourquoi un travail si élégant est-il destiné presque exclusivement à contenir l'ignoble chique de bétel? La chaux à mâcher salit partout ces jolis coffrets, et des mains sales, gluantes, en tachent l'extérieur. Cela s'est toujours ainsi fait de père en fils.

Les matières premières sont peu éloignées; la nacre est fournie par un gros coquillage assez commun dans les îles et sur la côte; cependant la nacre verte vient d'Europe. Quant au bois, il est répandu partout, il n'a rien de bien précieux. C'est une espèce de bois de fer dur, brun, se prêtant bien au travail de la gouge.

Pour arriver à cette finesse de dessin déjà appréciée à Paris, l'ouvrier, l'artiste annamite trace d'abord sur une feuille de papier le motif à reproduire, puis, pin-

1. Suite et fin. — Voy. p. 33.

çant, dans un étau, de petites plaques de nacre irisée, il dégrossit à la lime (et quelle lime!) le feston qu'il veut faire, et petit à petit, amincissant sa nacre avec adresse, il arrive à découper les plus fins contours : il ne reste plus dans l'étau qu'un petit morceau de dentelle de nacre, un fruit, une feuille, qu'il a eu le soin de tailler dans certains reflets assortis, de façon à juxtaposer les diverses nuances, aurore, jaune d'or, rose, violette, verte, de toutes ces nacres d'une vivacité charmante.

Ce travail fort long est continué par l'incrustation de chaque pièce, successivement faite à la main dans l'épaisseur du bois. La précision augmente beaucoup le mérite de l'ouvrage. Enfin le tout est poli, et l'on complète l'ornementation par de petits coups de burin noirci, pour alléger encore l'aspect général du travail.

D'autres fois la nacre est sculptée en bas-relief et ressort sur les panneaux. Ces objets-là coûtent un peu plus cher, néanmoins la main-d'œuvre reste à bas prix. Cette industrie tongkinoise sera d'ici peu d'années fort estimée en Europe, et l'on ne voit guère comment la fabrication de pacotille, avec ses emporte-pièces, pourrait, comme au Japon, se substituer un jour au travail méticuleux de la lime. Une autre industrie locale est celle des vases de cuivre rouge niellé. Ceux-ci sont bien moins répandus que les coffrets et inférieurs aux objets analogues du Japon ; il y a pourtant des boîtes et crachoirs niellés d'or, d'argent et de cuivre noir très-originaux.

Si l'on joint à ces industries le travail de l'ivoire, le tissage assez primitif de la soie indigène, unie ou brochée de dessins très-simples et teinte par des procédés du pays, on aura à peu près la nomenclature des industries cochinchinoises. La céramique, la fonderie artistique, la verrerie, le travail du fer en gros, y sont inconnus; les produits du sol sont à peine épurés.

L'homme du peuple s'occupe peu de son avenir ; l'industriel, aimant passionnément le village près duquel s'élève le modeste tombeau de ses parents, attaché à son champ de riz, n'a aucun goût pour les entreprises commerciales ou lointaines ; il laisse aux Chinois le tracas des affaires; quant à lui, la vie ne l'inquiète guère ; s'il gagne un peu plus un jour, il dort davantage le lendemain. Sa case, ses vêtements, son bétel et son riz lui coûtent peu, et pourvu que le mandarin ne vienne pas trop souvent mettre son pécule à contribution, cette existence inerte suffit à ses goûts. S'il veut se donner un peu de luxe, il cultive quelques mûriers, fait de la soie ou de l'indigo, du sucre brut dans certaines contrées, et se procure avec ces ressources des objets d'importation chinoise, de l'opium, du thé, des ciseaux, des outils, ou bien une paire de buffles, pour étendre ses cultures de riz. Il devrait bien aussi s'acheter du savon; l'usage en est ici complétement indifférent, ou pour mieux dire antipathique à toutes les classes de la société. Au point de vue de la propreté, l'Annamite occupe le dernier rang peut-être sur la liste des peuples ; il diffère essentiellement du Chinois sous ce rapport. Celui-ci, au contraire, se fait remarquer par son amour des ablutions, et ne sait pas résister au plaisir de se jeter sur le corps le premier seau d'eau tiré du puits.

Le costume cochinchinois ne rappelle en rien les fantaisies de l'Asie occidentale; le costume est toujours uni; pas la moindre broderie, aucune dorure. La longue robe à manches serrées est blanche ou de couleur sombre. Elle est commune aux deux sexes, ainsi que le pantalon d'étoffe légère; les hommes pourtant portent aussi une veste courte boutonnant droit, avec un petit col serrant étroitement le cou. Les cheveux, chez les deux sexes, se portent de toute leur longueur et sont noués en chignon derrière la tête; les femmes, et même les hommes, en augmentent souvent le volume par de fausses mèches qu'on voit suspendues en vente dans tous les marchés; les lettrés, les gens d'âge portent un turban noir peu volumineux, et les enfants du peuple se contentent d'un simple foulard rouge ou bleu. La barbe pousse très-tard aux Annamites comme aux Chinois; aussi nous attribuent-ils toujours un âge bien supérieur à la réalité. Les femmes âgées portent, elles aussi, un turban blanc; de sorte que la seule différence tranchée des costumes des deux sexes consiste seulement en deux boutons d'ambre portés par les femmes, en boucles d'oreilles. Souvent aussi elles ont un cercle en argent tout uni autour du cou, ou bien un collier d'ambre, et encore prétend-on que les femmes enceintes les pasent au cou de leur mari.

Le chapeau se porte seulement au soleil ou à la pluie; celui des hommes est conique, et couvre comme un éteignoir la tête jusqu'aux épaules; le chapeau des femmes est large et plat, ressemblant à un grand couvercle de boîte ronde. On le fabrique avec des feuilles de latanier, et deux longues brides en soie, terminées par des floches, partent du bord et vont tomber plus bas que le genou. Dans le fond du chapeau, une petite glace permet à l'élégante d'admirer l'étroitesse de ses yeux, la petitesse de son nez et l'attrayante noirceur de ses dents, brunies par le bétel.

Les lois somptuaires défendent au peuple de porter de la soie; mais, en basse Cochinchine, depuis notre occupation, les filles d'Ève, au teint jaune, n'ont pas manqué de profiter de la liberté que nous leur laissons, pour se vêtir au gré de leur caprice, et l'on voit aujourd'hui à Saigon, tout comme sur le boulevard des Italiens, des demoiselles de fantaisie vêtues de soie claire et portant des bagues, tout comme des filles de mandarin. Fort heureusement jusqu'ici, les costumes sont restés chez les deux sexes conformes aux anciens types, et l'on n'a pas, dans tout l'Annam, le spectacle navrant d'une paire de jambes demi-nues trottinant sans chaussures, sous une très-large capote de soldat plus que mûre, épave abandonnée au départ pour la France par quelque militaire congédié. Les Annamites, grands et petits, n'ont pas le travers de s'affubler de nos costumes, comme tant de *ducs de la Marmelade* et autres

généraux en pain d'épice de bien des pays. Cela prouve-t-il de leur part le bon sens de préférer les vêtements les plus commodes, ou de repousser tout ce qui vient de nous? Les deux ensemble, peut-être.

Le deuil est fort simple : il consiste à porter des habits non ourlés qui vont s'effrangeant par le bas, en signe de tristesse.

Comme en Chine, les lois somptuaires remontent à une haute antiquité. Au souverain seul est affectée la couleur jaune vif. Il n'y a que lui qui puisse s'habiller de jaune, écrire sur papier jaune ; ses gens, ses éléphants portent la livrée de même couleur. Le drapeau jaune aussi flotte en permanence sur la citadelle, et pour nous, marins, il donne à la grande enceinte un aspect de lazaret solitaire peu réjouissant. Les parasols du roi sont, bien entendu, de la même couleur,

Aux mandarins de haut rang revient le rouge ; leurs pantalons de cette couleur, comme leurs hamacs, sont un indice de leur grade.

Enfin le bleu est laissé aux fonctionnaires inférieurs.



Annamites. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

Les portes du milieu sont exclusivement réservées au passage du souverain ; seul aussi il peut chasser dans la province de Hué, et n'y tue guère que des petits oiseaux. Il n'y a que lui qui puisse avoir des éléphants privés ; si l'on en tue de sauvages armés de défenses, chose assez rare, les ivoires lui sont donnés de droit. Les rites défendent également, sauf au roi, de faire construire des maisons à deux étages, et, seulement dans les constructions royales, le bois de fer peut être employé comme charpente. On ne doit jamais prononcer ou écrire certains caractères affectés au roi. D'autres ne doivent pas être employés non plus à l'égard des mandarins, s'ils entrent dans l'orthographe de leur nom. C'est à peu près comme si, en France, on ne pouvait écrire ou prononcer, même en parlant de musique, le *ré* ou le *mi* devant un M. Rémi.

Quoi qu'il en soit, il est curieux de voir nos interprètes tourner, par toutes sortes de périphrases écrites ou parlées, autour du mot proscrit amené tout natu-

rellement dans l'écriture ou la conversation. Ce singulier usage a été sanctionné par le roi Gia-long. Il laissa en mourant une boîte en or à compartiments; chacun de ses successeurs, en prenant la couronne, ouvre un des casiers et y trouve les deux caractères désignés au respect de tout le royaume. Ceux du roi actuel veulent dire : *Continuation de la puissance* et ont été désormais ajoutés à son nom.

Les croyances religieuses ont, comme en Chine, pour objectif le culte des ancêtres, et le plus grand malheur qui puisse frapper un homme est de n'avoir pas de descendance mâle pour conserver sa mémoire, ou encore d'être enterré loin des survivants de sa famille. Thu-duc n'a pas d'enfants, et ce n'est pas la moindre de ses tristesses. L'adoption est souvent pratiquée à défaut d'enfants mâles. Quand le roi meurt, toutes ses femmes gardent le veuvage, et vont finir leur vie près du tombeau, dans l'isolement, mais pas toujours dans la plus complète harmonie.

Les femmes sont pourtant traitées avec douceur,



Annamites. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

ou du moins sur le pied de l'égalité par leur mari. Elles ont le verbe haut dans le ménage; celles du peuple sont d'une inextinguible loquacité criarde dans leurs fréquentes disputes. Travailleuses et actives, elles vaquent aux soins du ménage, vont au marché chargées de lourds fardeaux. Elles rament dans les barques, autant et plus que les hommes, poussant l'aviron, maniant du pied le gouvernail, tout en surveillant le nourrisson étendu sur une natte et la petite marmite de riz bouillonnant sur le feu. Tout cela n'empêche pas la mère de bavarder en même temps des heures entières avec l'autre rameuse du bateau.

VII

L'armée. — Singulières méfiances. — La cadouille. — Monnaies.

La province de Hué et celles qui l'avoisinent fournissent, dit-on, vingt-six mille soldats à la défense du pays. Ce chiffre nous semble exagéré; nous n'avons pas eu sous les yeux, pendant notre séjour ici, la



Hué : Rue de la ville marchande. — Dessin de P. Kauffmann, d'après un croquis de M. Brossard de Corbigny.

trois mètres carrés servant à la fois de coulisses, de loge d'habillement et de magasin d'accessoires, mais elle fait du vacarme comme deux armées aux prises, et gagne par là l'approbation de tout le quartier, perché, dans la rue, sur des tables, pour mieux jouir, pardessus notre mur, de son spectacle favori.

Les journées suivantes se passent en conférences particulières entre les deux premiers envoyés. Nous profitons de la circonstance pour visiter la ville marchande voisine de la citadelle. C'est là que se fait le petit commerce de Hué. Les jonques de mer y viennent mouiller à la rive; la rue principale est d'assez triste apparence. Des maisons généralement en pierre, noirâtres et obscures, se succèdent sans alignement;



Costumes de théâtre, à Hué : Chefs guerriers. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

les flaques d'eau, les détritus occupent la chaussée, et quand il a plu sur tout cela, on ne sait plus où mettre le pied.

15 *avril.* — Ce matin, portée à l'ombre de quatre parasols royaux, une boîte nous arrive du palais, en grande pompe. Ce sont des litchis, fruits délicats du jardin de Sa Majesté. Dans l'après-midi, un cortége analogue, précédé cette fois par le ministre des affaires étrangères en personne, apporte à notre Seu-quan une série de boîtes rouges étiquetées de jaune. Ce sont les présents du roi.

Le mandarin remet aussi une lettre de Sa Majesté Annamite à l'envoyé extraordinaire. Celui-ci, comme il convient suivant les rites, l'élève trois fois devant lui en la recevant. La missive royale annonce l'envoi d'*objets très-précieux* au président de la République,

aux ministres, aux anciens gouverneurs, au gouverneur actuel à Saigon, et aux deux premiers membres de la mission. Ces objets très-précieux sont des plaquettes d'or repoussé, d'où pendent des glands de perles de verre européennes. Le nom de Thu-duc et une devise variant suivant les cas sont écrits sur le bijou. Un cordonnet de couleur variable sert à le suspendre au cou. C'est la réponse aux divers grades de la Légion d'honneur que nous avons apportés.

Une liste des cadeaux contenus dans les autres caisses est également remise au premier chef de la mission.

De notre côté nous remettons, entre autres cadeaux, un trône en bois doré et en maroquin rouge, une table également dorée à dessus de marbre, un grand vase de Sèvres, une boîte de très-beaux pistolets, de la soie et du velours jaunes, comme le roi seul peut en accepter. Aux divers grands mandarins : une grande glace de Venise, des vases d'onyx de la maison Barbedienne, une longue-vue, des stéréoscopas, de la soie de Lyon, etc.

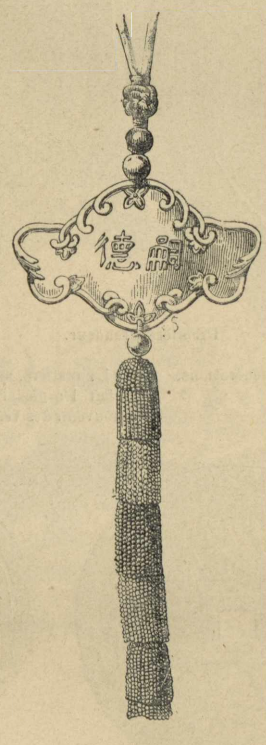
X

Messe à l'église des missionnaires. — Orphelinat. — Dernière promenade. — Éléphants quêteurs et chanteurs. — Les cadeaux. — Départ.

18 *avril*. — Aujourd'hui dimanche, messe à la petite église bâtie au milieu des aréquiers, à trois quarts d'heure d'ici. La maison des missionnaires s'élève tout auprès, et ses environs sont peuplés de familles chrétiennes.

Les évêques et les Pères nous gardent à déjeuner, ce qui nous permet de visiter ensuite le *Pouponnat* de Mgr Sohier. Derrière sa résidence, la charité du missionnaire a réuni, dans un vaste local, les enfants abandonnés, ou qu'on lui apporte le plus souvent dans un état désespéré. Des nourrices indigènes donnent les premiers soins aux orphelins, les bercent dans des corbeilles suspendues au plafond, et ne cessent de veiller sur eux. S'ils peuvent franchir ce premier pas si difficile de la vie, et bien peu y arrivent, ils sont habillés, élevés par les Pères, et apprennent à leur école à gagner le riz de chaque jour; les filles tissent la soie, soignent à leur tour les enfants, jusqu'à l'époque où elles se marient à quelque bon cultivateur des environs. Ces familles, comme on le pense bien, sont dévouées aux missionnaires, autour desquels elles restent groupées en villages compactes.

19 *avril*. — Nous voici près de notre départ; allons jeter un dernier coup d'œil au village où nous demeurons. Animée par la présence de tant de soldats indigènes, la rue s'est vite transformée en un restaurant de circonstance. De chaque côté, devant les maisons, sont rangés, sur des tables hautes, de grands bols où chacun peut, avec quelques sapèques, se faire verser à plein bord du thé bouillant. On offre aux gourmets des chiens rôtis tout entiers, ou des sauces au poisson chargées de toutes sortes d'herbes hachées. Le riz fumant abonde, et les baguettes travaillent sans relâche. En rentrant, nous trouvons à la porte de singuliers quêteurs. Ce sont trois éléphants du palais, en tournée de pâturage, arrêtés, en passant, pour faire valoir devant nous leurs petits talents. Dressés en chiens d'aveugles, ils font pour leurs cornacs la quête des sapèques; celles qu'on leur jette, bien qu'éparpillées à plat par terre, sont rassemblées et cueillies très-adroitement, du bout de la trompe, puis passées au cornac assis sur le cou. Très-dociles à la voix, ils se couchent à plat ventre, et se relèvent au commandement. Si le cornac se met à chanter, son élève à trompe ponctue chaque phrase d'un cri guttural tiré de sa basse profonde.



Décoration du roi de Hué, en or [1].

Enfin nous rentrons préparer notre départ et l'embarquement des envois du roi.

Le roi daigne envoyer au maréchal président de la République cent pièces de soie, deux défenses d'éléphant, deux cornes de rhinocéros, dix taëls de bois d'aigle [1], une livre de cannelle; à l'amiral gouverneur de la Cochinchine française, soixante-dix pièces de soie, une défense d'éléphant, une corne de rhinocéros, deux taëls de bois d'aigle; et aux envoyés, attachés, interprètes, commandants, officiers, etc., des médailles, quelque monnaie d'or et d'argent, et des pièces de soie.

Les médailles d'or et d'argent sont de dimensions très-variables, minces comme du fer-blanc et percées d'un trou carré au milieu. Elles portent d'un côté, avec divers emblèmes, des caractères indiquant le règne actuel; de l'autre, une devise, un souhait flatteur; elles ne servent pas de monnaie, mais se donnent dans les occasions marquantes. Voici les devises que portent quelques-unes des nôtres :

« Les trois beaucoup (richesse, longue vie, beaucoup de garçons). — Les trois longues-vies (pour toi-même, tes enfants et ta réputation). — Souvenir d'un million d'habitants. — Procurer au peuple la richesse et la longévité. — Rencontre du dragon et des nuages (source du bien). — Le soleil, la lune, les étoiles et les nuages. — Les cinq félicités (richesse, célébrité, tranquillité, force, longue vie). — (Au revers, cinq chauves-souris, emblèmes des cinq bon-

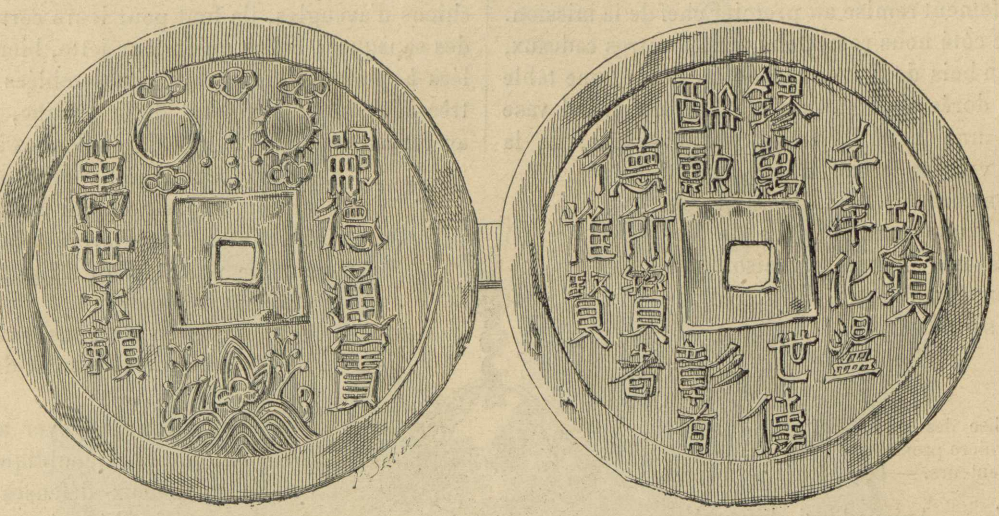
1. *Face* : « Thu-duc ». — *Revers* : « Pratiquer la vertu, cultiver la concorde », ou une sentence analogue, suivant le destinataire.

1. Le bois d'aigle, doué de propriétés toniques, est très-rare et d'une grande valeur. La cannelle est aussi considérée comme très-précieuse; le roi a le monopole de sa culture. La corne de rhinocéros est une espèce de panacée universelle, qui, réduite en poudre, guérit de tous les maux lorsqu'elle remplit certaines conditions d'âge et de contexture.

heurs.) — Les quatre agréments (bonne maison, bon climat, réussite dans les affaires, aucun souci). — La vertu est une. »

21 *avril.* — Il s'agit aujourd'hui d'avaler sans sourciller le dîner du départ, présent royal en signe d'adieu. Vers midi, la table est dressée; cinquante bols se pressent les uns sur les autres, une paire de bâtonnets accompagne les fourchettes et les assiettes qu'on a eu l'attention de mettre devant nous. En gens stylés, nous élevons trois fois à hauteur des yeux nos baguettes pour dire que nous acceptons ce dîner *très-précieux* du roi. Dans les bols, se pressent un tas de petites choses rondes, grasses, blanches, rouges, jaunes, à l'huile ou au sucre; je reconnais seulement dans le nombre un canard bouilli presque intact. Nos

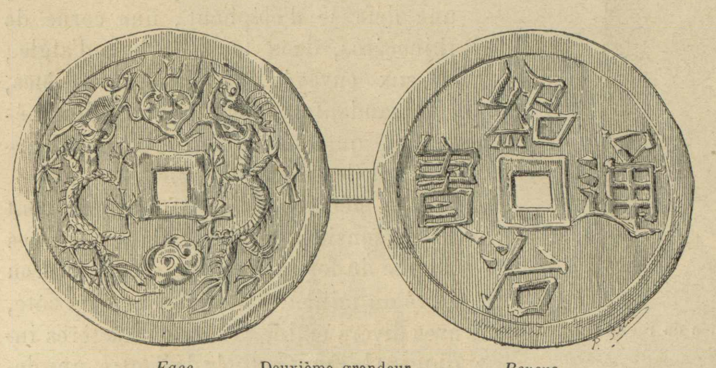
MÉDAILLES EN OR OU ARGENT DONNÉES A L'AMBASSADE PAR LE ROI THU-DUC.



Face. Première grandeur. *Revers.*

Traduction : « Souvenir éternel de dix mille générations. Frappé sous le règne de Thu-duc. »

« La matière, au bout de mille ans, se transforme en or dont on fait les médailles pour transmettre à dix mille générations le souvenir des vertus; mais il n'y a de précieux que la sagesse. »



Face. Deuxième grandeur. *Revers.*

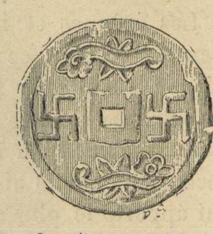
Médaille appelée « La rencontre des deux dragons. »

« Frappé sous le règne de Thu-duc. »



Troisième grandeur.

Médaille des « Trois longues vies ». (*Face.*) Le revers est semblable à celui de la deuxième grandeur.



Quatrième grandeur.

Médaille des « Dix mille choses à sa fantaisie ». (*Face.*) Le revers est semblable à celui de la deuxième grandeur.

voisins les mandarins, plus expérimentés et pleins d'attentions délicates, découvrent et prennent dans les bols, avec leurs bâtonnets, quelque joli morceau de chien cru et le déposent aimablement dans nos assiettes. Une espèce d'anisette chinoise sert de digestif à ces fines élucubrations culinaires de composition hétéroclite.

Après une heure d'appétit simulé, les cinquante bols disparaissent et deviennent le régal des desservants.

Le 22 avril, les mandarins nous font leurs adieux.

Le soir même l'aviso arrive à Tourane, où nous attend le *Duchaffaut*, notre compagnon de route.

Deux jours après, toutes choses heureusement terminées, les deux vapeurs jetaient l'ancre au mouillage de Saigon.

BROSSARD DE CORBIGNY.

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Vue de Bassac.

LE LAOS ET LES POPULATIONS SAUVAGES DE L'INDO-CHINE,

PAR M. LE DOCTEUR HARMAND.

1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.

En 1874, revenant de l'expédition du Tong-king, si malheureusement terminée par la mort de Fr. Garnier[1], je sollicitai et obtins une mission scientifique en Indo-Chine, mission dont l'accomplissement m'était rendu plus facile par un long séjour en Cochinchine et par la nature de mes études de prédilection.

Les Bulletins de la Société de Géographie ont publié mes principaux rapports sur mes voyages antérieurs, commencés en 1875.

Je raconterai, dans les lignes qui vont suivre, l'une de mes courses entreprises sur la rive gauche du Mèkhông, en février et mars 1877.

Je me suis à peu près borné à transcrire les notes que j'écrivais chaque soir dans ma solitude, en pensant au jour, bien lointain encore, où je pourrais serrer la main d'un compatriote, et échanger avec lui quelques mots dans la langue maternelle.

1. Tome XXXIV. Voyez aussi les tomes VIII, XXII, XXIII, XXIV et XXV.

I

Bassac. — Le prince de Bassac. — Les ruines de Wât-Phou.

J'arrivai à Bassac dans les premiers jours de février 1877, après avoir été obligé de contourner, par terre, pendant plus d'un mois, les provinces insurgées par la révolte du prince Si-Vatâh contre son frère le roi de Cambodge.

La commission du Mè-không a fait à Bassac un long séjour en 1867, et je n'ai rien de bien nouveau à dire sur cette localité. Au reste, un village laotien des bords du fleuve ne diffère guère d'un autre que par la hauteur de la berge qu'il borde, et par le plus ou moins grand nombre de cases qui le composent.

Bassac est le chef-lieu ou, comme disent les indigènes, le *meuong* d'une province assez considérable, administrée par un mandarin, qui n'est plus aujourd'hui qu'un simple gouverneur à la discrétion de Bang-kôk. La seule chose qui le distingue de ses voisins, c'est qu'il porte le titre de *khiao* (répondant à peu près à notre mot prince), dignité caractérisée par la possession ou plutôt par le prêt d'une théière, d'un crachoir, d'une boîte à bétel et d'un plateau en or[1].

Il faut rendre au prince de Bassac cette justice, qu'il ne fait aucune parade de ces insignes, dont les autres sont si fiers, et que l'on croirait même, à la réserve de ses manières et à sa simplicité, comme à l'ombre légère de tristesse qui couvre ses traits assez fins, qu'il se souvient toujours des malheurs de sa famille, et qu'il n'a pas perdu tout espoir de remonter un jour sur le trône de ses ancêtres.

C'est qu'en effet le prince de Bassac est le dernier descendant de l'ancienne famille royale du Laos, dont la capitale, Vinh-khianh (Vien-chan, suivant l'orthographe adoptée), fut prise et saccagée de fond en comble par les Siamois vers 1828, je crois. Il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines, qui périront bientôt elles-mêmes sous les étreintes d'une végétation puissante.

Mon premier soin, en arrivant à Bassac, fut de chercher à gagner les bonnes grâces du prince.

Avant de débarquer, j'envoyai deux de mes serviteurs, revêtus de leurs habits de soie des grands jours, lui offrir quelques présents que j'avais apportés à son intention. Il y avait notamment un sabre de fantaisie à fourreau de cuivre doré, sur lequel je comptais beaucoup. Bientôt mes ambassadeurs revinrent avec des hommes chargés de transporter mes bagages au *sala*[2] qui m'était désigné. C'était une étroite et misérable petite case, située près de l'enceinte palissadée du meuong et exposée sans aucun abri aux rayons d'un soleil terrible et ininterrompu.

Les envoyés du prince s'excusèrent de leur mieux de ce manque de confort, en me disant que tous les salas avaient été pris par le prince d'Oubôn et par sa nombreuse suite, — mais qu'il n'y en avait pas pour bien longtemps, pour *quinze jours tout au plus*, — et qu'aussitôt le « village » du roi d'Oubôn construit, on me livrerait des installations plus conformes à mon éminent mérite. Oubôn (prononcer *Oubône*) est le chef-lieu d'une grande province de la rive droite, gouvernée par un mandarin investi depuis une dizaine d'années du même titre que son voisin. Cette province est une des plus riches du Laos, et son gouverneur a la haute main sur plusieurs districts environnants. Le prince d'Oubôn avait été envoyé à Bassac avec les recrues levées dans sa province, sous prétexte de surveiller les agissements du rebelle Si-Vatâh, — qui n'avait jamais songé à remonter si haut, — mais en réalité pour espionner le pauvre prince de Bassac, dont on n'était pas sûr, et qui du reste n'a jamais caché à moi-même la haine impuissante qu'il nourrissait en son cœur contre les Siamois.

De la plate-forme de ma petite case, en me tournant vers l'ouest, ma vue embrassait tout le panorama des montagnes de Bassac, dont les grandes lignes presque régulières se découpaient sur un ciel à la fois brumeux et plein de lumière. C'était en pleine saison sèche, et les arbres, dépouillés en partie de leurs feuilles, jaunies par la sécheresse et le froid nocturne, laissaient partout apercevoir les lourdes assises horizontales de grès blanchâtre qui composent presque toutes les montagnes laotiennes. Derrière le village s'étend une grande plaine argileuse couverte d'eau pendant les pluies, mais ne présentant à cette époque de l'année qu'un fouillis de broussailles et de hautes herbes brûlées par les incendies, dont la fumée âcre se mêle de toutes parts aux tourbillons de poussière soulevés par le sabot des buffles.

La nuit se faisait et les mille bruits du jour allaient s'affaiblissant pour faire place aux harmonies nocturnes du village laotien. Ce sont d'abord de grosses cloches de bois suspendues au cou des buffles et des bœufs rentrant dans leurs parcs, le cri aigu des éléphants domestiques que l'on mène au bain, et qui se laissent glisser sur la pente de la haute berge. Plus tard, on entend de toutes parts le bruit sourd des pilons à riz retombant en cadence sur les grains du mortier, soulevés par les bras des femmes et des jeunes filles. Enfin, accompagnant le bruit des instruments de musique dont les tons passent par-dessus la haute palissade du meuong, s'élèvent les chants monotones des bonzes, qui prolongent leurs prières bien avant dans la nuit.

Dès le lendemain matin, je fis prévenir le prince de ma visite, et, endossant un vieux veston d'uniforme tiré du fond d'une caisse, je me dirigeai vers la porte du meuong, percée dans une enceinte carrée de quatre-vingts mètres de côté environ, formée de madriers jointifs enfoncés en terre, et d'une hauteur de près de trois mètres. A l'intérieur s'élèvent des cases plus soignées que celles des particuliers. De belles poutres

1. A la mort du mandarin, ces insignes sont renvoyés à la cour, qui les rend à son successeur au moment de son investiture.

2. On appelle *sala* une maison généralement isolée de celles des habitants et qui sert d'abri aux voyageurs et aux étrangers.

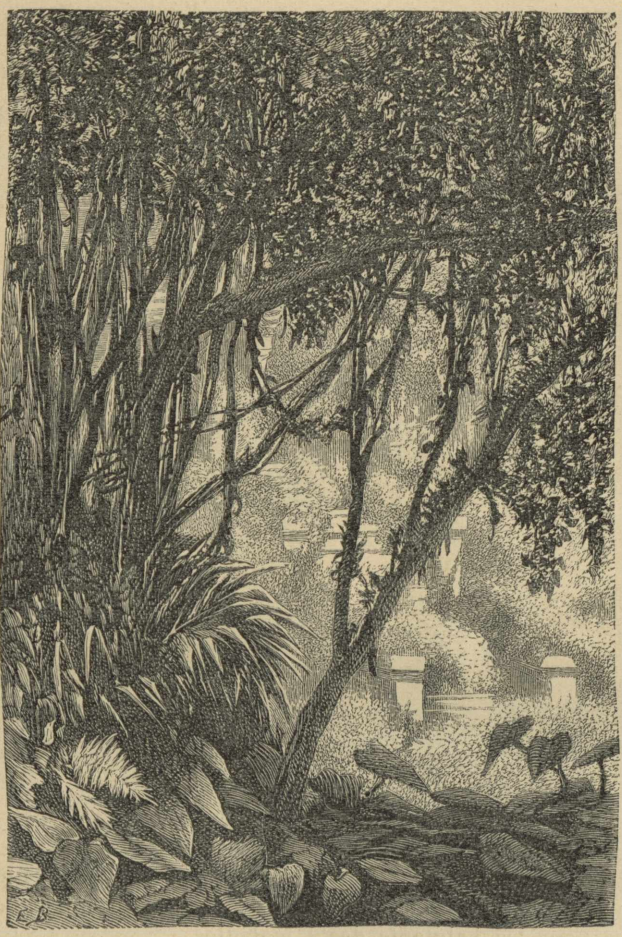
sans sculptures soutiennent des toits aigus formés de planches s'imbriquant comme de grosses tuiles.

Au milieu de la case centrale, sur une estrade, se trouvent un grand guéridon, quelques fauteuils de velours rouge de fabrication européenne. Le long des cloisons de feuilles de palmier qui séparent les appartements, sont alignés des fusils, des sabres de formes diverses et de belles lances garnies d'argent, sans doute fort anciennes. Dans un coin, sont rassemblés les instruments qui composent l'orchestre laotien : les timbales, les hautbois, les harmonicas aux lames de bois dur, les guitares, d'origine cambodgienne ou siamoise, et l'étrange instrument des sauvages, composé de longs tuyaux de roseaux décroissants et qui donne des sons sourds et mélancoliques.

Le prince, prévenu de mon arrivée, s'excusa de son mieux de m'avoir fait attendre, en me disant qu'il avait été long à trouver la chemise européenne, qu'il portait tombant librement par-dessus son langouti de soie. J'étais dépourvu d'un interprète convenable, et notre conversation se réduisit à peu de chose, d'abord à l'échange de quelques politesses. Le prince ne manqua pas de me faire l'éloge du commandant de Lagrée et de ses officiers. Le souvenir qu'il semble avoir gardé le plus vif, comme du reste la plupart des Laotiens, est celui du docteur Joubert, dont la haute taille et les soins affectueux les ont profondément frappés. Le nom du commandant de Lagrée s'est transformé suivant le génie de la langue, et peut se transcrire ainsi : kô-mang-dang Té-Laké. Plus haut, à La-khôn, les Laotiens, contractant encore ce nom célèbre, en ont fait : ko-mang-dang Té!

Je fis encore quelques cadeaux aux mandarins accroupis autour de nous et au fils aîné du prince, que son père me présenta comme âgé de huit ans, et.... possédant toutes ses dents. Je fus longuement questionné sur mes projets, mais d'une façon plus discrète et plus intelligente que nulle part ailleurs au Laos. Aussi c'est surtout à ce moment que j'ai vivement regretté l'impossibilité matérielle où je me suis trouvé de me procurer un bon interprète. Je voyais, à chaque instant, le prince commencer une phrase, et s'arrêter, disant en riant : « A quoi bon? nous ne pouvons nous comprendre et nous expliquer! »

Dès le lendemain, j'avais une pirogue que j'expédiai, sous la conduite d'un de mes Annamites, à l'île de Không, chef-lieu de la province de Si-tan-dôn (les quatre mille îles), pour réclamer du gouverneur (Khiomeuong) le dépôt de bagages que je lui avais confié il y avait près d'une année. Comme compensation aux ennuis que mon retard lui avait causés [1], je lui envoyai un fusil de chasse à deux coups, à silex, arme beaucoup plus appréciée que nos fusils à amorces fulminantes et que nos carabines les plus perfectionnées.



Le grand escalier du Wât-Phou.

Le prince m'avait promis, sur ma demande, dix éléphants pour me rendre à Attopeu, quand mes bagages seraient de retour. J'avais demandé dix éléphants pour en avoir cinq, et je dois reconnaître que je fus étrangement surpris lorsque, quelques jours après, j'eus mes dix éléphants bien comptés.

En attendant, je me mis à la recherche des monuments visités en 1867 par le commandant de Lagrée, et désignés dans la relation sous le nom de Wât-Phou. Je me proposais seulement d'estamper les inscriptions que je pourrais y trouver. Je ne m'arrêterai pas à décrire ces belles ruines, d'autant plus que je n'y ai rien trouvé de nouveau. La description qu'en donne le *Voyage d'exploration du Mè-Kông* est parfaite, et je ne pouvais songer, n'ayant pas à mon service un seul homme capable de lire les divisions d'un mètre, à en lever le plan, travail difficile sur ces pentes abruptes et rocailleuses.

1. Un an auparavant, j'avais été forcé, par des circonstances de force majeure, de redescendre à Saigon ravitailler mon matériel et mon personnel et conduire les collections recueillies dans mes explorations. M'imaginant pouvoir effectuer mon retour au Laos par la voie du fleuve, dans le plus bref délai possible, en deux mois et demi à peu près, j'avais laissé toutes mes caisses à la garde du gouverneur de l'île de Không. L'insurrection de Si-Vatâh et les ordres formels que je reçus après un combat que je dus livrer aux rebelles retardèrent mes projets et me tinrent en suspens durant de longs mois, que j'employai de mon mieux à parcourir les contrées les plus sauvages de la Cochinchine.

J'avais retrouvé une belle inscription en caractères très fins et très grêles. Je résolus de l'estamper, et à cet effet je vins m'installer à la montagne, afin de ne pas perdre mon temps en allées et venues entre le village et les ruines, qui sont séparés par une distance d'une douzaine de kilomètres.

Les monuments se trouvent à l'extrémité méridionale des montagnes qui forment une ceinture derrière le village de Bassac, sur la rive droite du fleuve.

La route qui y mène traverse plusieurs ruisseaux complètement à sec en février, mais aux berges creusées à pic dans un sol aride tout couvert de bambous épineux. Les broussailles sont séparées par de vastes clairières incultes ou transformées en rizières. De petites cases disséminées ou de pauvres villages se dressent de loin en loin. Des troupeaux de buffles efflanqués vaguent à l'aventure, à la recherche d'une nourriture problématique.

L'aspect des plaines laotiennes à la fin de la saison sèche est vraiment horrible. Tout est jaune, couvert de poussière, ou noirci par la fumée ou les cendres encore chaudes des incendies. Les fleurs innombrables et d'un rouge de feu des *Buteas* et des *Erythrines* dépouillées de feuilles, augmentent encore, s'il est possible, au lieu de la dissimuler, cette apparence de sécheresse absolue. Çà et là cependant, au milieu des broussailles, apparaissent les belles fleurs bleues de cette jolie liane si commune dans toute l'Indo-Chine, le *Thumbergia Cochinchinensis*, ou les touffes éclatantes d'un vieux *Sarraca* au tronc court et noueux.

En approchant du pied des montagnes, on trouve les vestiges de deux de ces immenses étangs qui annoncent immanquablement le voisinage de quelque ruine.



Troupeau de buffles dans la plaine de Bassac.

Plus loin, un bassin plus petit bordé de beaux arbres et gardant encore depuis des siècles une eau limpide, ressource précieuse pour les habitants des environs, qui envoient de bien loin leurs filles rieuses remplir matin et soir leurs paniers coniques enduits de résine.

A ma vue, toutes s'enfuient au plus vite, laissant là leur lourde charge et sans regarder en arrière. Il ne s'agit pas de penser aux saules du poète, et leur effroi n'est pas joué.

Séduit par l'aspect admirable du site, j'avisai une de ces petites cases que les Laotiens aiment à élever, dans les endroits déserts et pittoresques, en l'honneur des génies qui seuls les fréquentent.

J'ignorais alors qu'en choisissant cette maison pour m'y installer, j'accomplissais aux yeux de mes porteurs un acte d'une témérité inouïe. De tous les hommes qui m'accompagnaient, pas un n'eût consenti à y passer la nuit, et, le lendemain, je fus averti qu'en persistant à y dormir, je m'exposais aux plus terribles maladies.

Voyant mon indifférence complète à cette nouvelle : « On a bien raison, disaient-ils, de raconter que ces Français n'ont peur de rien ! » et ils venaient me demander en secret, les uns après les autres, de leur donner quelque peu du philtre que je buvais pour être si brave. — « Réponds, disais-je à l'interprète, que je ne puis en donner, car je n'en ai plus depuis bien longtemps. Ce philtre-là, c'est le lait de nos mères ! »

Je passais là mes soirées, et dès le jour, gravissant les degrés sculptés qui mènent aux ruines, j'allais à mon inscription, avec mon papier, mes brosses et ma colle.

Vers midi, je voyais arriver deux Laotiens portant dans un panier mon déjeuner et celui de mes Annamites, déjeuner qui se composait invariablement d'œufs et d'un poulet étique au kary, et d'une assiette de riz.

Ensuite, pendant que mon estampage essayait de sécher sous l'ombre épaisse du sanctuaire abandonné, je parcourais la montagne à la recherche des plantes et des arbres en fleurs ou en fruits qui devaient augmenter les richesses de mon herbier, capturant et tuant sans pitié les lézards, les serpents, les insectes, les oiseaux qui commettaient l'imprudence de se montrer à mes yeux.

Cependant nous étions déjà au milieu de février et je ne voulais pas retarder mon voyage à Attopeu. Mes bagages étaient arrivés de l'île de Không dans un état de conservation plus complet que je ne l'aurais jamais supposé. Il ne me restait plus qu'à partir.

II

Le prince d'Oubôn. — La chasse aux sauvages.

Une heure après mon retour au village de Bassac, je recevais la visite inopinée du prince d'Oubôn, qui jusqu'alors, s'imaginant sans doute que j'irais à lui le premier, ne m'avait pas donné signe de vie. Mais le soin de sa grandeur avait fléchi devant l'aiguillon de sa curiosité, et il s'était décidé, en fin de compte, à venir voir la mine du *Falang* (Français) [1], avec



Estampage d'une inscription dans le sanctuaire de Wât-Phou.

l'espérance de lui extorquer quelque cadeau : car le bruit de mes libéralités à l'égard du prince de Bassac s'était bien vite répandu avec les exagérations dont les Asiatiques sont si prodigues.

L'entrevue fut des plus froides. Ce prince d'Oubôn est un Laotien qui a la prétention d'avoir pris dans les quelques voyages qu'il a faits à Bang-kôk les belles manières de la cour et les usages européens. Il en résulte une vanité et une outrecuidance qui seraient du plus haut comique, si elles n'étaient en même temps agaçantes au delà de tout ce qu'on peut imaginer. La conduite pleine de tact et de réserve de son collègue de Bassac me le rend encore plus odieux. Il touche à tout, veut voir tous mes instruments, toutes mes armes; encore un peu, il ouvrirait mes caisses lui-même. Je lui refuse de la façon la plus sèche tout ce qu'il me demande; ma mauvaise humeur et le ton de mon langage suivant un *crescendo* rapide, il finit par déguerpir, sans que je daigne seulement faire un pas pour l'accompagner.

Je ne manquai pas de raconter le soir même, au

1. *Farang*, en siamois, c'est le mot, assez flatteur pour notre vanité nationale, par lequel les Laotiens désignent tous les Européens en général. Le peuple, et même l'immensité des mandarins, ne font aucune distinction entre les diverses nations européennes et les confondent entièrement.

prince de Bassac, les incidents de la visite que je venais de recevoir, en accompagnant mon récit d'une leçon de *civilité puérile et honnête* à l'usage des fonctionnaires laotiens, sachant bien qu'aucune de mes paroles n'était perdue, et qu'elles étaient bien vite portées à leur adresse.

Pour être plus sûr de moi, et surtout de la traduction de mes interprètes, j'avais pris le parti de faire, avant chaque visite un peu importante, une sorte de répétition générale, dans laquelle je distribuais les rôles à mes Annamites. Je parle en effet l'annamite assez imparfaitement, et j'étais obligé de me servir de deux pseudo-interprètes, dont l'un ne disait que quelques mots de français, et dont l'autre, élevé à Bang-kôk, parlait un annamite peu intelligible, un siamois incorrect, et ne comprenait encore que difficilement le laotien. On voit d'ici les coq-à-l'âne, les non-sens, les contre-sens innombrables qui surgissaient à chaque instant. Rien que d'y penser j'en frémis encore d'impatience en traçant ces lignes.

Je faisais répéter, à chacun d'eux, cinq ou six fois la même phrase, en leur demandant ensuite de me réciter ce qu'ils avaient dit. Je supposais les réponses probables des mandarins, et je disais, reprenant encore plusieurs fois mot par mot mes phrases : « Dans tel cas je te dirai ceci. — Oui, capitaine[1] ! — Tu as bien compris? — Oui, capitaine ! — Eh bien, répète-moi ce que je t'ai dit.... » Impossible d'en tirer un mot, tout était à recommencer. Quelle misère !...

Le prince de Bassac m'apprit, pour cette fois, que toutes les provinces que j'aurais à traverser en remontant le fleuve dépendaient du prince d'Oubôn, et j'en conclus naturellement qu'il voulait me faire comprendre d'être politique à son égard.

Le lendemain, je fis mes préparatifs de départ pour Attopeu, n'emportant que l'indispensable pour un voyage qui, dans mes prévisions, ne devait pas dépasser un mois. Je dus aussi aller rendre des visites de cérémonie aux différents mandarins de quelque importance du village, notamment au frère du prince, qui est *hom-bahât* (deuxième mandarin) de la province. Pour se rendre à la maison qu'il habite, il faut remonter jusqu'à l'extrémité nord du village, en suivant un sentier bien entretenu en dos d'âne, compris entre deux fossés avec de petits caniveaux de place en place pour l'écoulement des eaux. Tous ces travaux d'utilité publique n'existaient pas lors du séjour des membres de la commission d'exploration du Mè-không, et j'ai lieu de croire que leurs critiques sur la viabilité de Bassac n'ont pas été sans influence sur cette transformation, légère en apparence, énorme en réalité.

Le frère du prince est un gros Laotien d'apparence massive, à la face joviale et bourgeonnée, mais gardant comme celle de son auguste parent des traces non douteuses de sang sauvage. Il semble avoir abandonné les visées ambitieuses qu'il confiait jadis à mes prédécesseurs, et ne songe plus qu'à bien vivre : car les soucis de l'administration ne sont guère pesants au Laos. Il me raconta de la façon la plus ingénue qu'il comptait bientôt faire un voyage sur la rive gauche pour aller « donner la chasse » aux Khâs. Le mot *khâ* désigne en langue thay tous les sauvages en général. Sans perdre mon temps à lui faire une morale inutile et sans lui laisser voir toute la pitié mêlée de dégoût que m'inspirait son langage, je m'amusai à le faire causer sur ce genre d'opération.

Il paraît que, lorsque les temps sont durs, que la rentrée de l'impôt n'a pas été fructueuse, qu'une épizootie a sévi sur les buffles ou sur les éléphants, en un mot qu'il faut se « remonter un peu », les mandarins laotiens organisent des expéditions contre les sauvages. On va donc, sous un prétexte quelconque, établir un camp dans un endroit favorable, et de là l'on rayonne sur les villages que l'on espère cerner ou surprendre : c'est, à la lettre, une véritable chasse. Les sauvages n'habitent que de faibles hameaux composés de quelques cases, et ils n'ont aucun moyen de résister par la force à l'attaque d'hommes nombreux et armés de fusils.

Il faut ajouter que ces razzias ne se font d'ordinaire que contre les sauvages indépendants, qui ne reconnaissent pas l'autorité des chefs laotiens et n'acquittent aucun tribut. Cependant j'ai pu voir que cette sorte de convention par laquelle les sauvages consentent à aliéner une partie de leur indépendance pour conserver leurs femmes, leurs enfants et eux-mêmes, est loin d'être toujours respectée; et les malheureux Gnia-heuns, par exemple, à quelques lieues de Bassac, manifestent la plus grande crainte à l'égard du prince, et ne veulent, pour rien au monde, sortir de leurs forêts et s'éloigner de leurs villages perdus.

Quand le nombre de captifs de tout âge et de tout sexe paraît suffisant, on les mène chargés de liens à Bassac, à Stung-treng, à Attopeu; des marchands indigènes ou des Chinois, mais surtout des Malais du Cambodge, les achètent pour en former des convois, qui sont expédiés principalement à Bang-kôk, à Korât et à Phnôm-penh.

16 février. — Malgré toute l'antipathie que je ressentais pour le *khiao* d'Oubôn, je dus me décider à aller le voir. Je le fais, suivant l'étiquette, prévenir de ma visite, afin de lui laisser le temps de sortir toute sa friperie européenne, et de passer les magnifiques bas bleus dont il est si fier.

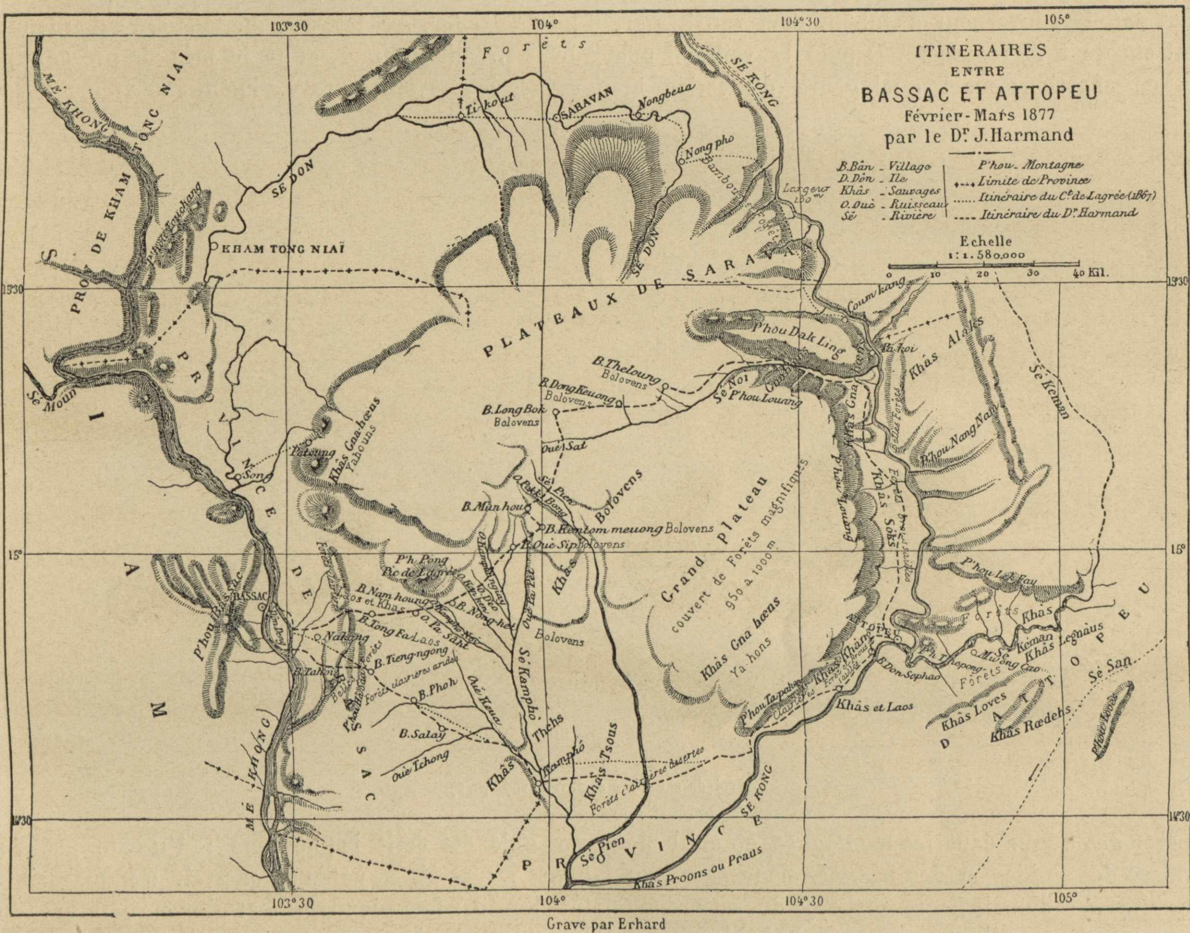
Il me reçut sur un beau tapis de France, sous un vaste hangar établi le long du fleuve à son intention, et qui me faisait bien envie : car dans le petit sala où j'étais confiné, au milieu de l'amoncellement de mes caisses, j'étouffais presque, bien que la température fût agréable au dehors[1].

1. Dans notre colonie de Cochinchine les indigènes ont pris l'habitude d'appeler capitaine tous les officiers sans distinction, que que soit leur grade ou le corps auquel ils appartiennent.

1. Minima de la nuit, 16°; maxima du jour, 29°,5.

Il continua d'abord ses airs d'important politique, en me disant qu'il avait lu dans les journaux de Bang-kôk que les Français étaient en guerre avec les Anglais. Ce que je démentis formellement, attendu qu'il ne pouvait avoir de nouvelles beaucoup plus fraîches que les miennes [1]; j'ajoutai même que si les Anglais avaient la guerre avec quelqu'un, ce n'était pas avec nous, mais avec les Russes. Cette nationalité lui était, cette fois, totalement inconnue, malgré ses efforts pour faire l'homme entendu.

Il me parla ensuite, dans une intention méchante, et très vaniteux de me montrer qu'il savait ce qui s'était passé, de notre lutte malheureuse avec les Allemands. Je commençais à sentir une furieuse démangeaison de lui faire comprendre qu'il faisait fausse route et de ne pas oublier à qui il s'adressait. L'occasion ne se fit pas attendre. Je l'entendais parler de moi avec un de ses courtisans, qui se servait, en me désignant, du terme « Khôn Falang », l'homme français! Je me levai brusquement, et je marchai vers l'insolent, qui jugea prudent de fuir de toute la vitesse de ses jambes, entraînant avec lui toute la mandarinaille, et tous les porteurs de boîtes et de crachoirs qui s'étalaient sur les nattes. Satisfait de ce résultat, je me retournai vers le prince, et je le prévins qu'à l'avenir je ne supporterais pas un pareil manque



Gravé par Erhard

d'égards, fût-ce de lui-même, sans le châtier immédiatement, et que j'espérais qu'il allait au plus tôt faire appliquer à son esclave une correction méritée.

J'étais forcé d'agir ainsi. Ces gens ne connaissent que la force, et il est nécessaire de leur en imposer d'une façon quelconque. Mes passeports étaient des plus modestes; ma situation était loin d'être rehaussée par l'appareil piteux de ma faible suite et par mes vêtements déjà fort avariés. Je me trouvais dans des conditions bien plus difficiles que la mission du Mèkhông. Du reste, ce qui prouve que j'avais trouvé le bon moyen, c'est qu'à partir de ce moment le prince, après m'avoir fait les excuses convenables, se montra infiniment plus réservé. J'y mis alors, comme on dit, un peu du mien, et la glace se trouva bientôt tout à fait rompue.

On me fit passer en revue les armes des râteliers, qui étaient de bons fusils rayés de fabrique anglaise, de belles lances, des sabres de tous les modèles. Le prince me pria de choisir dans son arsenal l'arme qui me ferait le plus de plaisir. Je refusai, ayant pris pour principe de ne jamais accepter des autorités rien autre chose que des hommes et des moyens de transport; mais alors, pour reconnaître ce bon procédé, j'envoyai chercher une carabine et six cents capsules, et je lui en fis cadeau. Toutefois je dus encore

1. Mes dernières nouvelles de France remontaient à octobre.

subir la corvée d'expliquer l'usage de la hausse pendant une heure de temps. Inutile d'ajouter qu'au bout de ma « théorie » l'auditoire n'en savait pas plus qu'avant, et que tous mes efforts pour faire comprendre, avec force figures sur le sable, qu'une balle suivait une courbe et non une ligne droite furent tenus pour de purs mensonges par les plus fortes têtes des deux cours réunies.

17 février. — J'achève mes préparatifs de départ. Sur la prière du prince de Bassac, chez lequel je devais faire un dépôt pendant mon absence, je dus mettre sur toutes mes caisses des scellés à mon cachet, et compter devant un de ses mandarins la somme d'argent que je lui confiais.

Cet affreux gouverneur d'Oubôn, mon cauchemar, vient encore à la rescousse. Depuis la veille il m'a pris en affection; mais quel genre d'affection insupportable! Au milieu de ses démonstrations d'amitié pour les Français en général et pour moi-même en particulier, il continue à manier mes ustensiles et mes instruments de la façon la plus inquiétante. Il prend ma montre, l'ouvre et examine le mouvement avec cet air sérieux d'un singe qui regarde un miroir. Voyant un thermomètre : « Ah! je sais ce que c'est. Ça monte quand il fait froid, et ça descend quand il fait chaud. » Je le complimente sur ses connaissances scientifiques, et je lui parle des explorations futures que j'allais faire dans ses nombreuses provinces. C'était là que je voulais en venir. Il me cite orgueilleusement tous les gouverneurs qui dépendaient de lui et m'offre, sans même que j'aie la peine de les lui demander, des lettres pour tous ses subordonnés. Je le prends au mot, et je le prie de prévenir par avance le gouverneur de La-khôn, afin qu'il me fasse



Convoi de sauvages esclaves (voy. p. 6).

préparer des camps dans les montagnes, et qu'il me fournisse des guides et des hommes pour passer au Tong-king méridional. En revanche, je dus encore me laisser mettre au pillage, et pousser la faiblesse jusqu'à lui promettre, sur ses supplications réitérées, une grande carte du Laos, avec tous les villages et étapes de Bassac à Bang-kôk, itinéraire que j'ignorais et que j'ignore encore de la façon la plus absolue.

III

Départ pour Attopeu. — Les éléphants. — Les premiers sauvages.

18 février. — On m'avait promis que j'aurais de grand matin des pirogues et des hommes pour me passer sur la rive gauche, où je trouverais mes éléphants tout préparés; mais il ne faut jamais être pressé dans ce pays, où l'homme semble si complètement ignorer la valeur du temps. Ce n'est pas pour eux qu'a été écrit l'aphorisme : *Vita brevis, ars longa...*; et si la patience pouvait s'emmagasiner, fût-elle deux fois plus lourde et plus encombrante que le papier à herboriser, ce qui est cependant tout dire, je conseillerais à mes successeurs d'en emporter de nombreuses caisses.

Que faire en attendant? Voici l'heure du repas qui approche. Voilà le soleil qui darde ses rayons les plus chauds. La journée est presque perdue quand on se décide à se mettre en chasse, à la recherche des animaux et des plantes.

19 février. — Cette fois, malgré les expériences si nombreuses et si souvent répétées que j'ai pu faire, le prince de Bassac m'a si bien promis hier que tout serait prêt au jour, que je l'ai cru. Depuis quatre heures du matin, je suis debout, harcelant tout mon monde.

Hélas! faut-il encore assister à la même répétition



Réception chez le prince d'Oubôn (voy. p. 5).

d'attente vaine? — Mais non. — Vers sept heures du matin, on m'annonce enfin l'arrivée d'une grande pirogue, avec ses pagayeurs qui viennent, tout frissonnants du froid matinal (15°), se tapir dans les cendres de mes feux mourants, avant de se décider à charger les caisses sur les épaules. C'est l'heure où le village se réveille. Voici les processions des bonzes, qui se suivent à la file indienne, la robe jaune toute gonflée par la marmite monacale.

Devant la porte de chaque case, une jeune femme les attend dévotement, et, plongeant la cuiller en noix de coco dans le riz fumant qu'on vient de préparer, remplit la vaste cavité que lui présente le prêtre à la tête rasée. Voici les jeunes filles, parées des fleurs toutes fraîches du champak, de l'hibiscus ou du jasmin, qui s'en vont orner les autels du Bouddha Sammonocodom. Heureux bonzes !...

Mes hommes sont peu enthousiastes de ce départ. Mon préparateur chinois A-hoï surtout voudrait bien s'en aller ailleurs.... Deux des Annamites sont malades, l'un très réellement de la fièvre depuis plusieurs jours, l'autre seulement de peur. Les Laotiens, et surtout, je crois, les Laotiennes, leur ont fait une peur effroyable d'Attopeu, qui jouit dans tout le Laos d'une réputation d'insalubrité extrême. « Jamais, me dit A-hoï, on n'a vu un Chinois revenir d'Attopeu; » et, en soupirant sur son triste sort, il s'embarque dans la pirogue, prenant immédiatement ses dispositions pour faire un bon somme, en attendant sa mort prochaine.

Les eaux du Mè-không, coulant tranquillement au pied d'une berge à pic de douze mètres de hauteur, couronnée de cases, de miradors en surplomb, croulent sous le poids de la foule qui venait assister à mon départ.

Avant de descendre la longue et glissante échelle de bambou qui mène à ma pirogue, j'admire ces belles montagnes qui forment le fond du tableau du côté du soleil levant et qui se terminent au Pic de Lagrée. C'est la barrière du grand plateau que mes prédécesseurs n'ont pu visiter, et que, par renseignements, ils ont indiqué sur leurs cartes comme volcanique et désert.

Je me propose de tout faire pour le traverser, dans l'espoir que les forêts qui le couvrent me fourniront, eu égard à leur altitude, de belles récoltes en plantes et en animaux.

On me fit longer la berge plate de la grande île, qui partage le fleuve en deux bras inégaux, et que les Laotiens appellent Dôn-Deng (l'île rouge). Nous abordâmes la rive gauche au-dessous de la pointe sud de l'île, auprès d'un petit sala. Aux alentours tintaient les clochettes de bois des éléphants, qui commettaient sans pitié toute sorte de dévastations dans les vergers du hameau.

Sauvages et Laotiens se servent également de l'éléphant, qu'ils savent réduire en fort peu de temps. Quant au dressage complet, c'est une affaire infiniment plus compliquée et qui demande des années entières.

Les indigènes se procurent leurs éléphants surtout par la chasse, dont les procédés varient beaucoup suivant les localités; mais la reproduction à l'état domestique leur fournit aussi bon nombre d'élèves estimés.

Je demanderai la permission de ne pas m'étendre sur l'intelligence et la sagacité si connue de ces singuliers animaux, et sur leur docilité telle, comparée à leur puissance et à la nôtre, que l'on croirait volontiers que s'ils consentent à nous prêter leur aide, c'est par un sentiment de pitié pour l'humaine faiblesse.

Si tous les voyageurs ont parlé de l'intelligence merveilleuse de ce gigantesque survivant d'une faune disparue, et si l'on a pu pousser l'exagération jusqu'à prétendre qu'il était doué de sentiments de pudeur et de religiosité, que n'ont peut-être pas tous les hommes, on a, en revanche, passé sous silence les preuves innombrables de sa stupidité. La première n'est-elle pas (pour abandonner ma métaphore de tout à l'heure) de voir l'éléphant obéir à un sauvage malingre, juché sur son cou massif, et qui, à première vue, moins intelligent que sa monture, le mène cependant à son gré, lui faisant souffrir à propos de tout et de rien des souffrances inimaginables, lui perçant, lui lacérant la peau du crâne à coups redoublés d'une sorte de gaffe aiguë, ou simplement à coups de coutelas, par la pointe, le dos ou le tranchant, suivant son caprice?

Et comme il est craintif et peureux! Presque toutes les fois que je me suis servi d'éléphants, je me suis vu obligé de faire tenir en laisse, derrière la caravane, mon fidèle compagnon, mon chien, qui ne comprenait rien à ma conduite. Mais les instincts de naturaliste de mes éléphants n'étaient pas, du moins il faut le croire, assez développés pour reconnaître un chien dans cet animal à longs poils, à queue touffue, à oreilles pendantes, à la robe bariolée, très différent, en somme, du chien indigène, et sitôt qu'ils l'apercevaient, c'était une débandade générale de la colonne avec accompagnements de cris terribles, que les coups de crochet ne parvenaient plus à calmer.

Avec ses défauts et ses qualités, il n'en est pas moins vrai que l'éléphant rend, dans ce pays, de si grands services que le Laotien ou le sauvage ne saurait se passer de lui. Avec l'éléphant, nul besoin de s'inquiéter de la route : si le sentier cesse d'être frayé, ou si même il n'existe plus, c'est l'éléphant lui-même qui le tracera, en abattant en un clin d'œil les arbres que son maître lui désigne, arrachant, tordant, brisant toutes les lianes et les bambous qui s'opposent à son passage et à celui de sa charge, dont il a appris, aux dépens de la peau de son crâne toujours, à mesurer exactement la hauteur et la largeur. Avec lui on se passe de ponts comme de routes, et il sait gravir et descendre des pentes où une chèvre serait embarrassée.



Bonzes quêtant dans le village de Bassac.

Le harnachement de l'éléphant laotien est primitif au plus haut degré, et il faut l'insouciance absolue de l'indigène pour n'avoir pas, depuis des siècles, songé à perfectionner cet attirail, tout à fait dépourvu de confortable, hélas!... On place sur le dos de l'animal, protégé par une couche d'écorces battues ou par des peaux de cerfs et de buffles, une sorte de bât qui vient s'emboîter, par sa concavité, dans l'épaisse crête formée par les vertèbres dorsales, et qui supporte par en haut une étroite plate-forme rectangulaire de quatre-vingts centimètres de long sur cinquante de large environ. C'est sur cette banquette, recouverte d'une natte en même temps rugueuse et glissante, que doit se placer le pauvre voyageur, au grand détriment de son épiderme, rapidement excorié par les frottements énergiques et répétés qui se produisent à chaque pas. De plus, quelle que soit la position que l'on se décide à adopter, après de longs essais, tous plus infructueux les uns que les autres, il y a toujours quelque morceau de bois ou quelque corde de rotin qui vient vous meurtrir à un endroit ou à un autre. Comme le dit le spirituel auteur du *Voyage de Saigon à Bang-kok*[1] : « Pourvu que l'on ne soit ni assis, ni couché, ni debout, ni n'importe comment, on peut se déclarer très satisfait de sa situation. »

Cet appareil est recouvert d'une sorte de dôme disgracieux, mais à la fois solide, léger et résistant, fait de rotin tressé, qui protège le voyageur contre la pluie ou le soleil, et surtout contre les épines, contre les lianes flottantes et les invasions cuisantes des nichées de fourmis rouges arrachées aux feuillages touffus des broussailles et des arbres.

Tout cet attirail est fabriqué à coups de coutelas et de hachette, chevillé de bambou, relié par des lianes tordues, sans qu'il entre un atome de fer. Une sous-ventrière en gros rotin, passant derrière les membres antérieurs et les mamelles (pectorales, comme on sait), fixe le tout d'une façon à peu près solide, pourvu que la charge soit bien équilibrée. De plus, pour les montées et les descentes, souvent incroyablement abruptes, des liens de rotin passent sur le poitrail et sous la queue.

Les éléphants de charge n'ont sur le bât qu'une sorte de grand panier rectangulaire, ou simplement, surtout chez les sauvages, quatre grands crochets de bois, accouplés deux à deux.

Et ce n'est pas une petite affaire que de se jucher sur cet étrange monument. C'est toute une gymnastique nouvelle à acquérir, malgré la bonne volonté que met l'éléphant lui-même à faciliter l'accès de la machine, en vous présentant poliment le pied, qu'il relève tant qu'il peut sous votre poids. Pour ne pas prêter à rire à l'assistance et sauvegarder ma dignité, je me faisais toujours à chaque départ hisser par deux Laotiens, tenant un bâton horizontal sur lequel je posais les pieds, et qu'ils élevaient à hauteur suffisante, en soufflant comme des geindres.

1. M. Brossard de Corbigny (Revue maritime et coloniale).

Du reste, autant que possible, je marchais à pied, comptant mes pas et écrivant plus facilement ma route et les indications de ma boussole.

L'arrimage de mes bagages fut une besogne des plus compliquées; les Laotiens, habitués à voyager avec des paniers cylindriques, ne comprenaient rien au maniement de mes caisses, et ne savaient comment les placer sur les bâts. Il fallut bien perdre près de deux heures avant de parvenir à un résultat satisfaisant pour les bêtes et pour les gens, d'autant plus que beaucoup d'éléphants avaient peur de la forme et de la couleur insolite de leur chargement, et s'éloignaient chaque fois qu'on leur présentait ces objets inconnus.

Enfin tous ces longs préparatifs, qui font une bonne partie des ennuis du voyageur avare de son temps, étant enfin terminés, la colonne se met en route, les éléphants marchant à la file indienne de leur pas phlegmatique et mesuré, précédés des guides indispensables.

En quittant la rive gauche du fleuve, on traverse d'abord des rizières médiocres, entièrement desséchées. Ensuite le sentier devient raboteux et inégal, serpentant au milieu de blocs innombrables de structure volcanique, brisés tous à angle presque droit : on dirait les débris de quelque monument cyclopéen.

Ces roches forment de petits mamelons couverts d'une vilaine forêt, presque entièrement dépouillée de ses feuilles.

Mais au fond des nombreuses dépressions qu'ils enserrent, on aperçoit des bassins naturels, presque pleins encore d'une eau limpide, encadrés d'une végétation admirable, et que l'aridité générale rend encore plus douce à l'œil.

A mesure que l'on avance, le sol s'élève légèrement en longues collines basses, parallèles au fleuve. La forêt s'épaissit et devient magnifique. Par malheur, il souffle sur nos têtes une brise violente et froide qui agite les arbres, faisant tomber à chaque instant de grosses branches qui se brisent avec fracas sur les roches; et même des arbres tout entiers, morts sur pied de vieillesse, s'écroulent subitement, entraînant dans leur chute toute la jeune forêt qu'ils avaient longtemps protégée de leur ombre.

A un moment, la situation devint positivement dangereuse, et je reçus sur le dôme de rotin qui m'abritait une longue branche qui le perça complètement sans m'atteindre. Nous dûmes faire halte quelque temps dans une petite clairière marécageuse, à la grande joie des éléphants, cherchant et triant avec habileté les touffes d'herbes les moins desséchées.

Après avoir traversé une autre ligne de collines boisées, je m'arrêtai, à la nuit tombante, à un hameau nommé Tiën-ngông, composé de quelques cases. Les habitants ont la prétention d'être de purs Laotiens;

mais il n'est pas difficile de voir qu'ils sont fortement métissés de Khâs.

Il fait froid, et je grelotte sous mes minces vêtements.

Aussitôt arrêté, on décharge complètement les éléphants, qui sont entravés au moyen du large anneau de rotin que chacun d'eux porte suspendu au cou pendant la route, et auquel il tend docilement ses gros pieds l'un après l'autre. Après quoi, ils s'en vont cahin-caha s'enfoncer dans les broussailles voisines.

Pendant ce temps, on complète mon installation nocturne. Mes serviteurs étaient bien dressés à leur rôle, et tout se faisait en un clin d'œil, grâce au principe de la division du travail. Pendant que mon Chinois, après avoir graissé soigneusement toutes mes armes, se met à dépouiller sous mes yeux les animaux que j'ai tués pendant la route du haut de mon observatoire, l'un des Annamites met en herbier les échantillons botaniques glanés sur mes indications et portés par un homme à pied dans une hotte de sauvage. Le cuisinier — quel cuisinier! ô Vatel!... — enfonce en terre une série de pieux verts qui vont supporter les marmites et allume ses feux. Enfin mon quatrième serviteur déploie la petite table à charnière qui sert de couvercle à l'une de mes caisses et l'établit sur quatre fourches coupées auprès du village. C'est là que je m'assois aussitôt, m'occupant immédiatement à « faire ma route » et à mettre en ordre mes notes de la journée, en attendant le riz et l'inévitable poulet maigre qui vont constituer mon repas du soir, et ceux du lendemain comme ceux de la veille.

20 février. — Réveillé de bonne heure par un froid tout à fait extraordinaire. Le thermomètre placé près de moi indique 8°,6. Séduit par l'aspect des collines



Départ de Bassac.

de l'ouest remplies de gibbons qui font entendre de toutes parts leurs cris plaintifs et si singulièrement modulés, je me mets en chasse au lieu de donner le signal du départ. Le Laotien à peine vêtu qui m'accompagne souffre, chose singulière, moins du froid que moi-même, en traversant les fourrés tout mouillés par la rosée nocturne.

Nous nous enfonçons dans la forêt. Il faisait encore à peine jour. Au bout de cinq minutes, arrêté par des broussailles épaisses, j'entends du bruit dans un marais voisin. Croyant trouver des cerfs ou des bœufs, je m'avance en rampant, lorsque le Laotien me dit à voix basse, avec l'accent de la frayeur, et tout pâle sous son teint de cannelle : « Seigneur, ce sont des éléphants, des éléphants sauvages ! » Je ne voyais rien encore ; mais en avançant de quelques pas dans le plus grand silence, j'aperçus, en effet, à la faveur d'une éclaircie, à vingt pas de moi, cinq éléphants, dont un seul avait des ivoires superbes. Ils avaient du reste l'air très calme, et leur défiance n'était nullement éveillée. N'étant armé que d'un faible fusil de calibre seize, je n'osai tirer; mais pour m'amuser à effrayer davantage mon guide, je couchai les éléphants en joue. A cette vue, le malheureux se mit à fuir, faisant craquer les branchages, et je suivis son exemple, sans attendre davantage les évènements.

Si je raconte ici cet incident, c'est pour pouvoir ajouter que c'est la première fois depuis le début de mon voyage que je rencontre, en plein jour, les éléphants. On s'imagine volontiers, en Europe, que les voyageurs se trouvent à chaque instant en présence des tigres, des éléphants, des rhinocéros, et autres habitants des forêts. C'est une erreur, et il est au contraire très difficile de les trouver, même lorsqu'on les cherche.

Tous ces animaux fuient l'homme, sachant bien,

par la longue expérience que les générations antérieures leur ont transmise sous forme d'instinct, que l'homme est leur plus dangereux ennemi.

Les éléphants en particulier, chose qui semble bien difficile à admettre quand on ne l'a pas vu comme moi, savent se dissimuler, lorsqu'ils sont surpris, avec une habileté merveilleuse. Ils s'éloignent sous le fourré sans faire seulement craquer une feuille sèche sous leur poids énorme, et l'on ne peut se douter de leur présence qu'à leurs traces tout à fait fraîches, imprimées dans le sable d'un sentier où l'on a passé cinq minutes auparavant, sans en avoir vu une seule.

Et le tigre ! Pendant tout le temps de mon voyage, et pendant les nombreuses chasses que j'ai faites, le plus souvent absolument seul dans la forêt, je ne l'ai rencontré qu'en deux circonstances ; et encore, la première fois que j'ai eu cette émotion, toujours désagréable, quoi qu'on dise, j'avais passé à côté de lui sans le voir ; c'était dans une clairière de hautes herbes à moitié incendiées, et ce ne fut qu'en me retournant à l'exclamation du Cambodgien qui me suivait, que je me trouvai nez à nez avec un tigre magnifique. Je tirai, d'instinct. Je dus sans doute le blesser; mais les herbes épaisses s'étaient refermées sur lui, et je n'en entendis plus parler.

On voit que tous ces dangers ont été bien exagérés. Il faut, de plus, ajouter que si les bêtes féroces ont déjà peur des indigènes, elles doivent se défier encore bien plus de cet étrange animal qu'elles n'ont jamais vu, l'Européen, à la peau blanche, à la barbe fournie, vêtu d'un habillement extraordinaire à leurs yeux.

En sorte que si l'on prend la précaution de se faire suivre d'un indigène, on n'a pour ainsi dire plus rien à craindre. Ce n'est pas à dire cependant que les tigres, les panthères, les éléphants, etc., ne soient très communs. On marche constamment sur leurs traces de la nuit et du matin, et l'on finit par ne plus se préoccuper le moins du monde de leur voisinage.

Il ne faut pas oublier non plus, en ce qui concerne surtout le tigre et la panthère, que le gibier est si abondant et si facile à surprendre, que c'est une chance de plus pour qu'il n'arrive rien de fâcheux à l'homme.

Nous partons à neuf heures et demie. L'aspect du paysage a encore changé. Ce sont de vastes clairières plates et marécageuses, séparées par des portions de forêt aride. Les grands marais presque à sec que nous traversons nourrissent une quantité considérable de sarcelles, d'ibis, d'anastomes, de tantales, et plusieurs espèces de cigognes. Le terrain est moins irrégulier, et vers le nord s'élève la masse sombre de cette belle montagne conique que les Laotiens appellent Phou-Pong, et que nous saluons aujourd'hui sous le nom de Pic de Lagrée.

Çà et là se déroulent de grands bancs de roches nues où ne croît qu'une belle orchidée à fleurs roses d'un effet admirable sur ce fond noir et sauvage.

Vers le soir, la route (le sentier, veux-je dire) devient très difficile pour les éléphants, et je consens, après avoir subi longtemps les jérémiades de mes cornacs, à m'arrêter auprès d'un grand marécage où se trouvent quelques maisons qui forment le village de Salay.

21 février. — Il fait encore presque aussi froid que la veille (9°,8). Cette température est cependant très normale, au dire des indigènes; j'en suis d'autant plus étonné que nous ne sommes pas à plus de vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ce jour-là, j'ai déjeuné à la hâte dans une jolie clairière où croupit un peu d'eau verdâtre et puante dans une mare qui sert de rendez-vous nocturne à tous les hôtes de la forêt. On a beau faire, la clarifier avec de l'alun, la faire bouillir ensuite, il lui reste toujours une odeur atroce, qu'elle communique au riz et à tous les aliments.

La marche du soir a lieu sous le couvert presque ininterrompu d'une belle forêt, sur un sol légèrement ondulé. Nous croisons bientôt, dans le lit d'une rivière à sec, le Oué-Kheua (rivière au sel), les premiers vrais sauvages. Vêtus d'un collier de verroterie et de coquillages, et d'un morceau de cotonnade large comme la main qui fait le tour de la ceinture et passe entre les cuisses, ils ont l'air hébété, doux et craintif. Je m'évertue, mais en vain, à les appeler pour leur faire quelques cadeaux qui fonderaient ma réputation dans le pays : ils détalent comme des lièvres et vont se cacher au plus épais des broussailles.

Quittant le lit du Oué-Kheua, je me trouvai bientôt sur le bord d'une jolie rivière, le Sé-Kamphô, profondément encaissé dans ses berges de sable jaune.

Les éléphants descendent obliquement, en se laissant glisser sur la pente (et dans ces circonstances, il est prudent de s'accrocher solidement aux supports de la cage, penchée à 45°); puis, traversant la rivière rapide, avec de l'eau jusqu'au ventre, ils escaladent la rive opposée, non moins raide que l'autre, les jambes de devant repliées sous eux.

Je mets pied à terre au sala du village de Kamphô, au sommet de la berge, dans une situation des plus pittoresques. Kamphô est habité par un mélange de Laotiens et de sauvages. Il y a même une pagode avec une demi-douzaine de bonzes.

Devant le village, de l'autre côté de la rivière, le fond du tableau est occupé par une belle colline boisée. Derrière, commence une épaisse forêt.

Le soir même, après avoir interrogé quelques sauvages Thêhs et Tsous, je suis pris par la fièvre, résultant d'une plaie très enflammée que la marche des éléphants et le peu de douceur de ma couche ont rendue très douloureuse. Je suis obligé de m'accorder deux jours de repos, que je mettrai à profit en prenant quelques mensurations de Khâs, et quelques portraits, si toutefois ils consentent à se laisser faire.

22 février. — Voilà une journée bien employée, malgré la fièvre.



Rencontre d'un troupeau d'éléphants sauvages (voy. p. 13).

J'ai pris deux vocabulaires des sauvages. C'est une besogne pénible et longue, si on veut la faire sérieusement; on ne peut croire combien il est difficile d'entendre bien les mots d'une langue que l'on ignore complètement, quand cette langue est monosyllabique et que l'on a affaire à des gens d'une intelligence aussi peu ouverte et incapables d'une attention prolongée.

Avant de continuer, je dirai, une fois pour toutes, que si je me sers, à l'exemple de mes prédécesseurs, du terme *tribu*, en parlant des agglomérations de sauvages, c'est faute d'un autre mot qui exprime mieux cet état social particulier. Il n'y a, en Indo-Chine, rien qui rappelle à l'esprit l'organisation de la tribu, telle que nous la comprenons, soit chez les Arabes d'une part, soit chez les Peaux-Rouges américains d'autre part.

Il existe, il est vrai, des villages ou des hameaux plus ou moins nombreux, distribués sur un territoire plus ou moins étendu, dont les habitants, interrogés, répondront tous : « Nous sommes des Bolovens, ou des Lovès, ou des Rœdèhs, » etc., etc. Mais dans le sein même de ces nations ou de ces familles, comme on voudra les appeler, il existe de nombreuses subdivisions : les Kouys[1], par exemple, se distinguent en Kouys Mnoh, Kouys Ntoh, Pohr, Damrey, Hâh, Mahay, Beloh, etc., sans compter les Souïs et les Souës.

Mais ces villages (je ne parle toujours que de ce que j'ai directement observé, sans vouloir me laisser entraîner à des généralisations excessives) ne sont



Deux types khâs (Thèh et Tsou) (voy. p. 14). — D'après les dessins anthropologiques de l'auteur.

reliés par aucun lien social et moral, si bien que très souvent ils se font réciproquement la guerre. Chaque village est un petit centre fermé, pour ainsi dire, au reste du monde.

Enfin les sauvages ne semblent pas tenir beaucoup à leur dénomination particulière, et il m'est arrivé plus d'une fois, interrogeant quelques-uns de ces pauvres gens sur le nom de leur nation, de recevoir cette réponse singulière qui me remplissait d'une pitié profonde : « Nous sommes des sauvages.... — Mais, quels sauvages? — Des sauvages.... » C'est tout ce que je pouvais en tirer.

Est-il rien de plus triste, quand on y réfléchit, que de n'avoir pas de nation, d'être dépourvu de ce soutien puissant, de cette sorte de raison sociale qu'on appelle la patrie!

C'est de ce morcellement à l'infini que résulte, en grande partie, l'état d'abaissement de ces populations. On pourra dire, il est vrai, qu'au contraire leur manque de cohésion est la conséquence de leur intelligence défectueuse. Je suppose qu'il n'en est rien et que leur misérable condition est surtout une conséquence de l'absence absolue de sécurité. Si ces malheureux sont restés si inférieurs, cela tient à des causes particulières, contingentes; je crois qu'ils sont, mais en germe seulement, au moins les égaux des Laotiens et des Cambodgiens, qui ont pu cependant s'élever, comme nation, à un état bien supérieur.

Docteur HARMAND.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Dans cette langue le mot *kouy* veut dire simplement homme.



Village de sauvages du Sé-Kéman (voy. p. 26).

LE LAOS ET LES POPULATIONS SAUVAGES DE L'INDO-CHINE,

PAR M. LE DOCTEUR HARMAND[1].

1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.

IV

De Kamphô à Attopeu.

Je passai toute la journée dans ce charmant village de Kamphô, sans pouvoir sortir du *sala* de la pagode, m'occupant à mettre mes notes et mes collections en ordre.

23 février. — Le lendemain, aucun sauvage ne se présentant à mes observations, je fis chercher mes éléphants, qui ravageaient les bananiers du village, et je me mis en route à sept heures du matin, par une température délicieuse.

1. Suite. — Voy. p. 1.

Nous traversons d'abord quelques rizières. Aussitôt après s'élève une belle forêt au sol noir et tourbeux, où les éléphants enfoncent jusqu'au ventre, avançant avec les plus grands efforts.

Après la forêt, épaisse et sombre, avec ses troncs tout couverts de belles orchidées, commencent de vastes clairières, ouvertes récemment par le fer et par le feu des sauvages pour y installer leurs cultures. Ces clairières ont un aspect des plus singuliers. Tous les gros arbres sont coupés à deux ou trois mètres de hauteur, leurs énormes troncs noirs et carbonisés

gisant à terre, enchevêtrés de mille façons pittoresques. Çà et là se dressent, juchées sur de longues perches, de petites cases faites de feuilles, de paille et de bambous, aux toits presque plats, comme je n'en avais pas encore vu.

Mais toutes ces habitations sont abandonnées depuis quelques jours. Sous l'influence d'une peur causée par quelque phénomène inexplicable pour eux, par de fâcheux présages, par une mort subite, ou peut-être aussi par les exactions de quelque mandarineau laotien, les malheureux sauvages se sont dispersés tout à coup.

Après les campements de ces Khâs, qu'on me dit appartenir à la tribu des Tsous et des Thêhs, recommencent des forêts rabougries, poussant dans un sol rocailleux et inégal, tout parsemé de roches noires et brillantes; puis vient la forêt-clairière véritable, si caractéristique de l'Indo-Chine.

C'est avec bonheur que je m'arrête le soir sur les bords du Sé-Pien (prononcez Sé-Pienne), cours d'eau assez important, mais qu'en cette saison les éléphants et les hommes peuvent traverser à gué. On m'indique Phou-Pong (pic de Lagrée) comme étant son point d'émergence. Cette montagne aux pentes régulières s'aperçoit de toutes parts, dépassant tous les sommets et toutes les lignes de faîte qui lui forment une sorte de piédestal.

Le lendemain, 24 février, je traversai toute la journée de vastes forêts-clairières. Après avoir côtoyé par le sud l'extrémité d'une longue chaîne qui monte vers le nord, et que les Laotiens nomment Phou-Tapak, je me trouvai sur les bords du Sé-Kong, qui réunit toutes les eaux de cette région.

Je campai, cette nuit-là, sur la falaise à pic qui surplombe le Sé-Kong, et je passai ma soirée à contempler, aux rayons d'une lune admirable, cette nature si belle, à écouter ces mille bruits de la nuit dans les forêts tropicales, qui semblent s'éveiller à mesure que l'ombre se fait plus profonde. Aux appels multiples et désagréables des francolins et des paons, succèdent le cri rauque ou aigu des éléphants sauvages, le jappement éclatant de quelque tigre en chasse, les bramements des cerfs qui se répondent de loin; puis, de toutes parts, les oiseaux nocturnes font entendre leurs cris si doux et si mélancoliques, qui s'harmonisent si bien avec les impressions du voyageur.

Je quittai mon campement au point du jour, pour longer la rive droite du Sé-Kong, m'en rapprochant ou m'en éloignant plus ou moins suivant les caprices d'un sentier mieux frayé que les jours précédents.

La vue s'arrête du côté de l'ouest sur les belles pentes de la chaîne de Phou-Tapak, garnies de grands arbres et d'innombrables bambous que la sécheresse et le froid ont dégarnis de leurs feuilles, et qui laissent voir la puissante ossature des roches grises ou rouges qui les supportent.

Bientôt apparaît le village de Khâng, qui a reçu ce nom des sauvages qui l'habitent en partie, et seulement d'une façon temporaire (les Khâs-Khângs). Ce petit centre se compose de deux parties bien distinctes : le village laotien, avec ses maisons sous les cocotiers et les manguiers, et son inévitable pagode, bâtie au centre d'une aire de sable et d'argile bien battue et bien plane. A quelque distance, se trouve le village Khâ, formé de cases dressées sur de hauts pilotis et entourées d'une palissade serrée, faite de gros pieux très rapprochés, avec une seule porte étroite et basse. Il est absolument désert pour le moment. Les sauvages sont tous dans la montagne. Ils ne descendent habiter la plaine qu'à l'époque de la mise en culture des rizières, pour le compte des Laotiens, leurs maîtres et seigneurs.

Je fais une courte halte à Khâng, le temps de déjeuner et de prendre les mesures et le portrait d'une femme khâ, mariée à un Laotien. Le mari veut bien permettre à sa moitié de venir poser devant moi, et, gagné par l'offre d'un couteau à virole, consent même à me laisser mettre mes instruments anthropométriques en contact avec la peau du crâne de son épouse, très jolie femme pour le pays. Elle me dit elle-même qu'elle est la plus jolie Khâ que l'on connaisse à la ronde, et je suis, ma foi, très tenté de la croire. Vêtue à la laotienne, avec son nez aquilin, ses grands yeux et ses lèvres fines, ses épaules rondes et ses mains nerveuses, c'est un type positivement remarquable (voy. p. 21).

V

Attopeu. — Le Sé-Kéman. — Le choléra chez les sauvages.

J'arrivai dans l'après-midi à Attopeu, où M. de Lagrée a séjourné il y a dix ans. MM. Rheinard et d'Arfeuille y ont fait un court passage. Les indigènes ont gardé un vif souvenir du bruit et des effets de leurs grosses carabines à projectiles explosibles, et aussi de la grande taille et de l'appétit imposant des deux explorateurs.

Le village d'Attopeu ne présente rien, comme aspect, qui le différencie beaucoup des villages laotiens des bords du Nam-Không. Devant le village, coule le Sé-Kong, qui suit, en cet endroit, après une grande courbe, la direction est-ouest, qu'il quitte en se rapprochant de la chaîne de Phou-Tapak.

La population, au premier abord, apparaît plus fortement mélangée de sang sauvage. Les Khâs, esclaves ou domestiques, y sont nombreux, et les hommes de corvée que le Khio-meuong m'avait envoyés dès mon arrivée dans le village, avec un empressement de bon augure, étaient presque tous des sauvages pur sang. J'occupai toute mon après-midi à les mesurer sur toutes les faces, attendant, sans mot dire, la visite du gouverneur, et bien décidé à ne pas faire le premier pas.

27 février. — Le gouverneur ne pouvait résister bien longtemps au désir de venir contempler la face bizarre de l'Européen, et, dès le grand matin, je le



Défrichements chez les sauvages.

vois arriver, précédé d'un beau cochon récemment égorgé, et suivi de tout son état-major, portant les théières, crachoirs, boîtes et plateaux qui tiennent lieu, en ce pays-ci, de galons, de plumets et de décorations. C'est un vieillard robuste, à la physionomie rusée, moitié figue et moitié raisin. Je lui présente mon passeport siamois, qu'il tourne et retourne dans tous les sens, avec l'air comique d'un singe auquel on offre un fruit qu'il ne connaît pas. Enfin il se décide à me dire que, n'ayant pas de lunettes, il lui est impossible de le déchiffrer. Je lui fis cadeau d'une paire de lunettes de presbyte, un de mes grands moyens de séduction auprès des vieux mandarins et des bonzes d'âge vénérable. Mais mes bésicles ne possèdent pas la vertu d'apprendre à lire l'écriture siamoise. On appelle à la rescousse le deuxième mandarin, le Lat-Sawông, qui lit en ânonnant. Il m'en coûte une deuxième paire de lunettes (qu'il est obligé de retirer, pour terminer son office, au milieu du profond silence de toute l'assemblée).

Alors la conversation s'engage. Je montre au gouverneur un échantillon de tous les objets composant ma pacotille : pipes, glaces, revolvers, images variées, briquets, etc., et je lui promets tout cela s'il m'accorde son concours dévoué pour me faire avoir des hommes, des barques et des éléphants, suivant mes besoins. Le Khiomeuong promet, est-il besoin de le dire, tout ce qu'on voudra lui faire promettre; mais quant à des routes pour voyager sur la rive gauche du Sé-Kong : *Bô mi* (il n'y en a pas). Quant à marcher plusieurs jours dans cette direction : *Bô day* (c'est impossible) !

Ces deux mots composent le fond de la langue laotienne. Combien de fois par jour les ai-je entendus tout le long de mon chemin !

En plaçant à propos mes cadeaux, et en y ajoutant un verre d'absinthe, générosité que je ne pratiquais que dans les grandes circonstances (c'était la seule liqueur alcoolique que je possédais, et je la gardais avec parcimonie pour moi-même), j'obtins enfin que l'on me procurerait l'équipage de deux pirogues pour remonter le Sé-Kéman, affluent du Sé-Kong, qui vient déboucher dans cette rivière, un peu en amont de la pagode d'Attopeu.

28 février. — Mauvaise journée. Le stock de sauvages présents à Attopeu a été rapidement épuisé; je fais demander au Khio-meuong des barques pour demain. Je remonterai le Sé-Kéman, je verrai des pays entièrement nouveaux, et je pousserai aussi loin que le courage des Laotiens me le permettra.

J'ai acheté aujourd'hui pour huit ticaux (environ vingt-sept francs) de poudre d'or. Il y en a huit à neuf grammes, c'est-à-dire que l'or est, à peu de chose près, aussi cher ici qu'en Europe. C'est en poudre d'or que les Khâs acquittent leur tribut entre les mains du gouverneur, chargé de le transmettre à Bangkôk, non sans en retenir une bonne partie. En échange du tribut, les sauvages sont assurés contre les risques des razzias d'esclaves. Mais leur confiance en la parole des Laotiens est très-minime, et pour cause.

Je me suis fait montrer les instruments qui servent au triage des sables aurifères. Tout l'attirail du chercheur d'or se réduit à un plat de bois léger de vingt-cinq à trente centimètres de diamètre, en forme de cône très surbaissé. C'est entre les gros galets qui s'accumulent sur les bancs que les sables sont les plus riches. A Attopeu même on ne se livre pas à cette industrie; il faut remonter plus haut; on me dit que le Sé-Kéman est plus aurifère que le Sé-Kong : c'est une raison pour croire qu'il doit être plus pauvre.

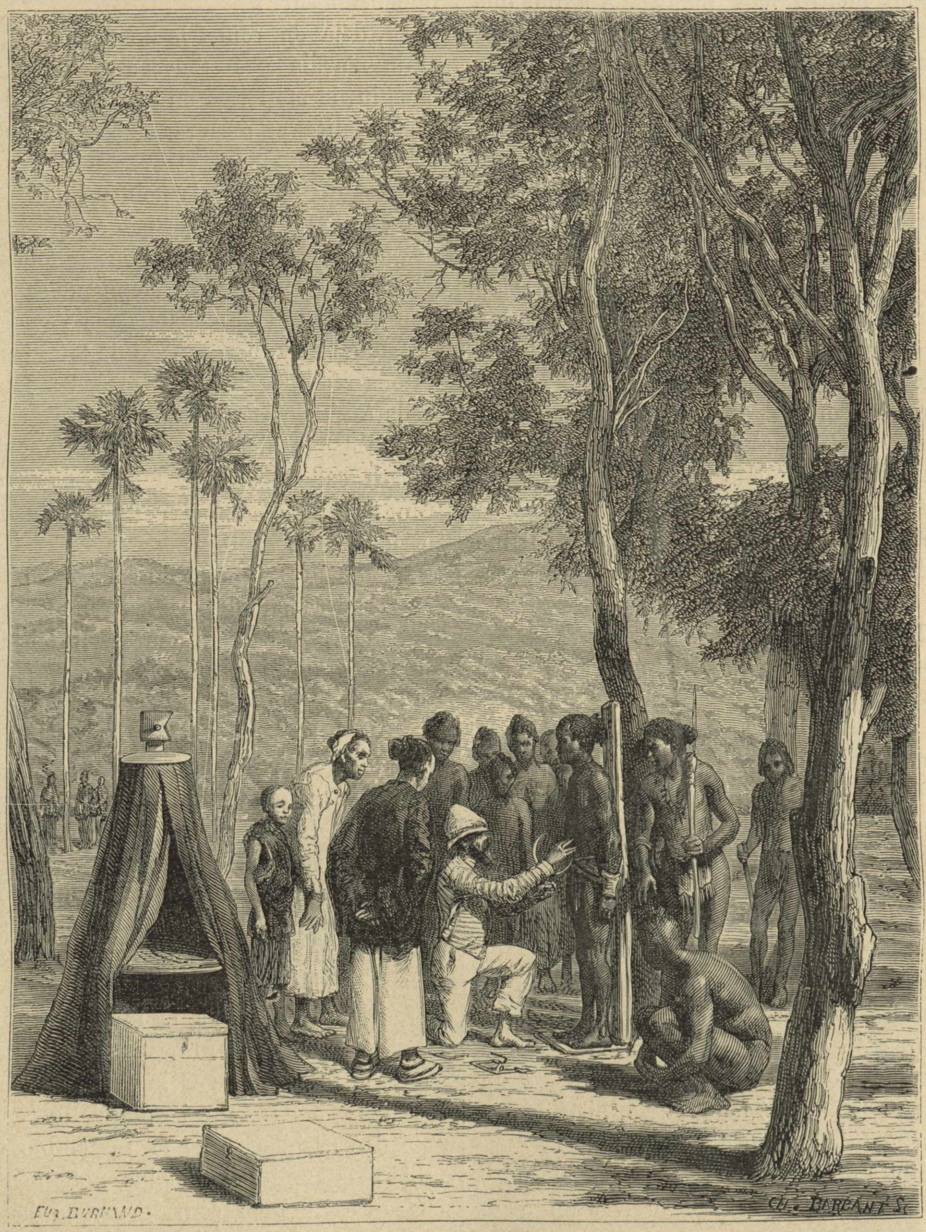
Le travail des chercheurs d'or est, paraît-il, très peu rémunérateur. Il n'y a que les sauvages qui s'y adonnent, comme pis-aller, et pour payer le tribut, quand ils n'ont rien de mieux à faire. Cependant ils font quelquefois de belles trouvailles, et il est à supposer qu'avec un outillage perfectionné, en remontant dans le massif montagneux qui donne naissance aux rivières du bassin septentrional du Sé-Kong, on pourrait arriver à des résultats plus sérieux. Mais jamais les Laotiens n'ont osé s'y aventurer. Ils affirment que les Khâs de cette région sont extrêmement féroces. J'en doute; du reste, comment pourraient-ils le savoir, puisqu'ils avouent eux-mêmes que jamais ils n'y ont été? J'offre au gouverneur de l'y emmener, sous ma protection, s'il veut faire porter mes bagages, lui promettant sur ma tête qu'il ne lui arrivera rien. Ma proposition n'a pas l'air de lui sourire; en l'entendant, il lève les bras au ciel, sans que je puisse savoir si c'est une façon de témoigner la terreur qu'il éprouve pour lui-même ou la pitié que lui inspire une pareille folie.

La poudre d'or est conservée dans l'intérieur de grosses plumes de calao, fermées au moyen d'un petit tampon de coton. Pour les pesées, les Laotiens font usage d'une petite balance ordinaire ou de la romaine chinoise. Pour peser la précieuse poudre sans en perdre une parcelle, on commence par vider le tuyau de plume dans la concavité de la mandibule supérieure du bec d'un calao; c'est par l'extrémité effilée de ce bizarre ustensile qu'on laisse alors tomber la poudre dans le plateau de la balance.

1er mars. — Cette nuit, je fus réveillé en sursaut par un vacarme épouvantable. Tout autour de moi, j'entends le bruit précipité du gong et du tam-tam, et le pétillement des coups de feu, accompagnés de hurlements et de vociférations terribles. Je saute, fort émotionné, je l'avoue sans honte, sur mes armes, et je m'élance d'un bond hors de la case, tout en chargeant mon revolver. Je voyais de tous côtés, à travers les broussailles, briller les éclairs de la fusillade, mais je n'entendais aucun projectile siffler ou venir s'enfoncer contre les planches et les bambous avec ce bruit sourd et caractéristique qu'on n'oublie jamais quand on l'a déjà une fois entendu. Cependant un instant de silence se produisit, et je m'aperçus que la fusillade partait également de tous les villages échelonnés sur les bords de la rivière; le crépitement de la mousqueterie m'arrivait affaibli et s'éteignant dans le lointain.

Je voyais bien qu'il ne s'agissait pas d'une attaque contre le village, comme je l'avais cru d'abord, et j'étais rassuré, mais tout à fait intrigué. Mes Annamites s'étaient aussi levés et serrés autour de moi; enfin, à quelque exclamation comprise par mon petit interprète, j'eus enfin le mot de l'énigme : la lune, dans son plein, montrait son disque éclatant largement échancré par une superbe éclipse, et la nuit se faisait de plus en plus sombre. Il ne me restait plus alors qu'à attendre la fin du phénomène pour pouvoir recommencer mon sommeil interrompu d'une façon si désagréable.

Que j'ai regretté de n'avoir eu l'idée de consulter ma *Connaissance des temps!* Avec quelle assurance



Mensurations anthropologiques à Attopeu (voy. p, 18).

j'aurais pu menacer le gouverneur de la colère céleste! quel parti j'aurais pu tirer de la terreur que ma prétendue puissance lui aurait inspirée, et que j'aurais eu de plaisir à le voir me supplier de conjurer le monstre qui dévore la lune, en me promettant monts et merveilles!

Je ne me serais jamais imaginé que les Laotiens possédassent un aussi grand nombre de fusils. Ce sont des fusils à mèche ou à pierre, qu'ils obtiennent par échange des colporteurs chinois ou autres qui viennent de Bang-kôk.

Je devais avoir les hommes et les barques toutes parées pour dix heures du matin. Le soir seulement j'ai mes hommes et deux pirogues, une petite et une de taille moyenne.

Je vais faire une herborisation dans la forêt, traînant

la jambe et souffrant cruellement, n'ayant pour toute arme qu'un bâton. A quelques centaines de mètres du village, nous rencontrons un de ces éléphants, comme on en voit quelquefois, qui ont été pris presque adultes et ne se font qu'imparfaitement à la domestication; sans cependant s'éloigner des villages, ils paraissent avoir gardé contre l'homme une haine particulière. Je marchais en avant, suivi d'un porteur muni d'une hotte pour mettre mes plantes. Aussitôt que l'homme aperçoit l'éléphant, sans doute connu pour ses méfaits dans les environs, il pousse une exclamation de terreur, jette sa hotte et se sauve, en criant, dans la forêt. J'étais resté immobile, ne comprenant pas ce que tout cela voulait dire, lorsque tout à coup l'éléphant, relevant sa trompe, pousse son cri de bataille et se lance vers moi comme un furieux, ses longues défenses en avant. Instantanément guéri de mes douleurs, je pars comme un trait, filant au travers des gros arbres, les lianes et les épines de rotins qui me déchiraient de toutes parts. J'ai bien vite distancé mon agresseur, retardé, du reste, par mon chien, mon fidèle compagnon, qui aboyait en sautant tout autour du colosse, en évitant adroitement les coups de trompe. Si j'avais été en plaine, j'étais un voyageur perdu sans rémission. Mais je ne me rappelle pas avoir, de ma vie, si bien couru que ce jour-là. Il me semble, quand j'y pense, que j'en suis encore essoufflé.

2 mars. — Enfin! nous partons. L'avant des pirogues a été soigneusement entouré d'un fil de coton blanc, précaution infaillible contre les dangers des rapides. Juste au niveau de l'extrémité ouest d'Attopeu commence le Sé-Kéman, qui ne le cède guère en largeur au Sé-Kong lui-même. Sur les bords, surtout sur la rive droite, se succèdent de nombreux petits hameaux laotiens; les rapides sont très nombreux, mais ne présentent aucune difficulté sérieuse, du moins jusqu'au soir. La profondeur des eaux, d'une limpidité parfaite, est très faible en cette saison, et partout les hommes ne se servent que de leur longue gaffe de bambou et non des pagayes.

A trois heures du soir, la rivière s'élargit, il se forme de gros bancs de sable, et nous arrivons à un village important nommé Meuong-Caô, bien que ce ne soit nullement un chef-lieu de province[1].

Ayant commis l'imprudence de laisser descendre les rameurs à terre, je vois bientôt arriver un mandarin quelconque, qui m'engage sur tous les tons à ne pas aller plus loin.

« Qu'allez-vous faire par là? me dit-il; il n'y a plus aucun village; vous ne trouverez pas même un village khâ. » Puis encore : « Vous savez que les Khâs sont très méchants! tout à fait méchants!

— Tiens, lui dis-je, tu me disais qu'il n'y en avait pas?

— Oh! il y en a quelques-uns qui courent la forêt.

1. *Meuong* signifie habituellement chef-lieu.

— Eh bien, c'est justement ce que je cherche.

— Oui, mais il n'y a plus d'eau et vous ne pourrez pas passer.

— Je désire savoir jusqu'où il y a de l'eau, et comme tous les Laotiens sont des menteurs, et que vous m'avez toujours trompé, je ne me fie plus qu'à mes yeux seuls, et c'est pourquoi je pars incontinent. Que les hommes embarquent tout de suite, dépêchons-nous. Bonsoir. »

Et, déjà en route, je lui fis crier qu'à mon retour, si je n'avais pas trouvé assez de sauvages sur mon chemin, je me ferais un plaisir de venir lui demander l'hospitalité, et mesurer ceux qu'il pourrait me procurer.

Je campe le soir à la pointe d'un banc de sable formant îlot. La lune n'est pas encore levée, il fait noir comme dans un four, et nous sommes fortement inquiétés par une bande d'éléphants sauvages, qui viennent prendre leurs ébats dans l'eau rapide et peu profonde et font un tapage de tous les diables. Nous restons sur le qui-vive, armés, les Laotiens de leurs fusils à pierre et moi de ma grosse carabine à balles explosibles. Mais le troupeau a l'air si nombreux, et la nuit est si sombre, que je n'ose tirer au juger. Tout finit pour le mieux, et nous nous retirons chacun de notre côté.

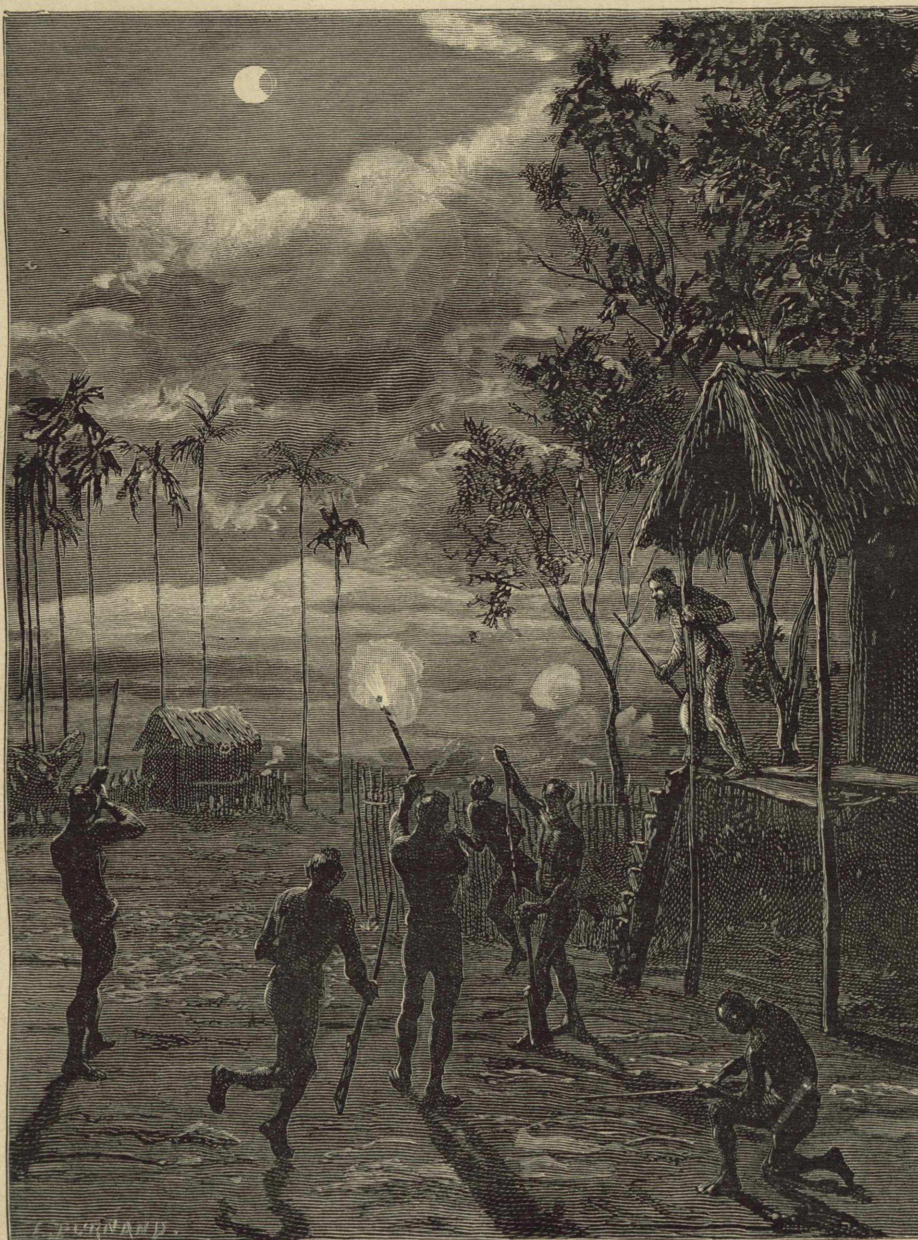
3 mars. — Au point du jour, les pirogues s'ébranlent. Nous marchons assez rondement, sans rapides notables, jusqu'à neuf heures. Je fais faire halte à un coude très aigu formé par un grand banc de sable et de galets contre lequel l'eau se brise avec un grondement sourd. Les Laotiens n'ont pas l'air satisfaits et complotent à part, à voix basse.

A onze heures et demie, nous sommes arrêtés par un rapide dû à des bancs de roches plates qui s'avancent de la rive droite, ne laissant qu'un passage difficilement praticable. Les nageurs, qui témoignent depuis Meuong-Caô des plus méchantes dispositions, et font preuve à chaque instant de la plus mauvaise volonté, déclarent, tous en chœur, que le rapide est infranchissable. Pour moi le contraire ne fait pas l'ombre d'un doute, et, sans écouter leurs réclamations, je fais décharger la première pirogue et porter les deux ou trois caisses qu'elle contient de l'autre côté des rapides. Puis je rassemble tout le monde, et je fais expliquer le plus nettement possible que chacun soit bien convaincu que je passerai outre quand même, quand je devrais rester là quatre jours, et que je me suis promis d'aller aussi loin que l'eau pourra nous porter.

Ils essayent, après mon petit discours, de faire passer la pirogue déchargée; mais, à trois reprises, ils sont roulés par le courant et jetés violemment sur les roches. C'était une pure comédie, dangereuse cependant, qu'ils jouaient sous mes yeux. Mais ils avaient si peur de venir chez les Khâs, qu'ils préféraient se blesser, se laisser ensanglanter par les pointes de pierres, même courir le risque de se noyer, que de

s'avancer plus loin, vers un pays où ils n'avaient jamais été.

Je commençai à sentir la patience m'échapper. On ne peut trouver les câbles de rotin qu'on embarque toujours; ils ont été entraînés, me dit-on, par le courant. J'envoie chercher des lianes dans la forêt et je fais fabriquer des cordes pour haler l'embarcation. Les coquins ont eu bien soin de choisir des lianes sans résistance (eux qui connaissent si bien toutes leurs propriétés et en font constamment usage), et se donnant le mot, à un signal que le mugissement des eaux m'empêche d'entendre, ils donnent un coup sec tous ensemble, et voilà les cordes rompues, la pirogue à la dérive, au moment où le plus difficile était fait,



Éclipse de lune à Attopeu (voy. p. 21).

et les hommes emportés de nouveau, hurlant comme si on les égorgeait.

Cette fois je n'y tins plus. Je prends le plus âgé de la bande, je le garde à côté de moi, et je lui promets une maîtresse correction si les lianes cassent encore. A la seconde épreuve, même répétition. Le vieux s'étend sur le rocher, attendant l'exécution qu'un de mes Annamites, déjà le rotin levé, s'apprête à lui administrer dans toutes les règles de l'art. J'ai pitié de son âge et de l'air convaincu avec lequel il me répète à demi-voix, l'œil suppliant, un nombre considérable de *Bô day, bô day* (c'est impossible)!

Mais alors, apercevant un grand gaillard sourire insolemment, je m'élance vers lui, et d'un coup de poing solidement appliqué je lui fais piquer une tête au beau milieu du rapide. Il va reparaître cinquante

mètres plus bas, restant prudemment hors de la portée de ma main. Mais tous ses compagnons s'enfoncent dans les broussailles de la forêt, sauf trois ou quatre, que je fais solidement empoigner par mon Chinois et mes Annamites.

Ce que j'ai dépensé de colère, cette après-midi, est incalculable. Je passerai, cependant! Mais comment m'y prendre? Je prends le parti d'envoyer à Meuong-Câo, avec le petit métis qui me servait si mal d'interprète, mon Chinois A-hoï, chargé de me ramener des pirogues très légères, des cordes, des hommes et des provisions. Je prendrai le temps nécessaire, mais je prouverai aux indigènes que je suis encore plus entêté qu'eux-mêmes.

Au moment où le Chinois s'éloigne dans la pirogue, tous les Laotiens, qui s'étaient tenus cachés dans les broussailles, et leurs camarades que je ne surveillais plus, sautent à l'eau comme une légion de grenouilles, nus comme des vers, et s'élancent à bord, au risque de couler bas.

Je restai tout seul, cette nuit-là, avec deux Annamites et le vieux Laotien, sur le banc de grès, payant d'un bon accès de fièvre les agitations et les fatigues de cette journée, passée tout entière dans l'eau ou sur les rochers noirs et brûlants.

4 mars. — A midi, mon Chinois revient avec trois petites pirogues et huit Laotiens. Ceux d'Attopeu se sont sauvés pendant la nuit, comme je m'y attendais. Mais A-hoï, qui était sur ses gardes, et qui avait mis à côté de lui les sabres et les fusils, les avait gardés, et me les rapportait triomphalement. Je m'en servirai pour faire châtier les déserteurs, et je ne leur rendrai leurs armes qu'à bon escient.

Pendant la nuit qu'il a passée à Meuong-Caô, le



En reconnaissance dans le Sé-Kéman (voy. p. 22).

Chinois a reçu furtivement la visite de trois pauvres Annamites, qui sont venus lui raconter leurs misères. Il y a plus de cinq ans de cela, ces malheureux ont été pris pendant leur sommeil, sur la frontière du Binh-Dinh, par un parti de sauvages. On leur a bandé les yeux, puis, après les avoir attachés avec des lianes, on les a conduits jusqu'ici et vendus comme esclaves aux Laotiens, à raison de trois barres[1] d'argent par tête. Ils suppliaient, en pleurant, A-hoï de les délivrer. Que faire? A mon retour, je les ferai prévenir de mon passage, et s'ils veulent se réfugier à mon bord, je ne les chasserai pas, mais je ne puis ouvertement les réclamer et me mettre en opposition avec les usages du pays.

Autre nouvelle bien fâcheuse pour moi : une épidémie a éclaté soudainement à Meuong-Caô; le début, foudroyant, a coïncidé avec mon passage : quatre hommes sont morts dans la soirée, après mon départ. Donc c'est moi qui en suis la cause. D'après ce que l'on me raconte, ce doit être le choléra.

Cette fois les pirogues passent sans grandes difficultés, à vide. Il est vrai que ce sont de vraies coquilles de noix, et qu'elles sont si légères que le moindre mouvement menace de les faire chavirer. Il faut, par exemple, une grande habitude pour mettre un oiseau en joue et le tirer sans faire embarquer de l'eau d'un bord et de l'autre.

La rivière devient magnifique, et je ne me serais certes jamais douté de l'existence d'un pareil cours d'eau dans la direction qu'affecte celui-ci : à peu près est-nord-est, avec de nombreux circuits.

Je commençais à croire que les Laotiens ne m'avaient pas trompé, une fois par hasard, en m'affirmant que

1. La barre vaut à peu près de 70 à 75 francs. C'est un lingot de la forme et de la dimension d'une tablette de chocolat.



Passage de rapides dans le Sé-Kéman.

je ne trouverais plus aucun village. Le soir, cependant, à la nuit tombante, j'aperçois un petit appontement de bambous s'avançant des broussailles de la rive droite au-dessus des eaux calmes de la rivière. De longs rotins formant enceinte apparaissent tout garnis de feuillages et d'étoiles de bambous, qui sont autant d'exorcismes contre les mauvais esprits. J'ordonne aux Laotiens de descendre à terre; ce n'est qu'à force de menaces et précédés de mes serviteurs, tous armés jusqu'aux dents, qu'ils se décident à pénétrer dans le village, avec mille précautions comiques. Quant à moi, je n'ose me montrer le premier, certain que si les sauvages m'apercevaient, ils se débanderaient au plus vite et s'enfonceraient dans la forêt, car c'est toujours l'effet, peu flatteur, que je produis sur eux.

Un instant après, mes hommes reviennent, ramenant un pauvre vieil aveugle, le seul être humain qu'ils aient trouvé dans le village, avec une femme infirme et toute décrépite, qui s'est blottie au fond de sa case et qu'ils n'ont pu arracher de sa cachette. Les sauvages ont abandonné leurs huttes depuis trois jours, fuyant devant la mort subite de quatre des leurs. Me voilà décidément en pleine épidémie.

Je fais approcher l'aveugle, qui ne comprend que quelques mots de laotien; il est extrêmement effrayé du son de ma voix; j'essaye de le rassurer, et je lui fais quelques menus cadeaux. Je n'ai jamais vu de physionomie plus stupéfaite que la sienne, au contact de ma longue barbe, qu'il touche de sa main pour se rendre compte de la conformation de celui qui lui parle. C'est qu'en effet Laotiens et sauvages sont dépourvus plus ou moins complètement de cet ornement viril, et il ne sait plus dans quelle catégorie d'animaux il doit me classer. Enfin il se rassure peu à peu et assouvit sa faim en partageant notre repas. Je lui laisse un peu de riz pour quelques jours.

Ce village s'occupait de laver les sables du Sé-Kéman ou de quelques rivières voisines; surpris par l'épidémie, les habitants se sont enfuis, abandonnant ceux qui ne pouvaient que les gêner sans leur rendre aucun service.

La crainte que les Laotiens inspirent à ces deux vieillards est si grande qu'ils aiment mieux mourir de la mort la plus affreuse, la mort par la faim, que de descendre à Meuong-Caô, qu'ils pourraient atteindre en quelques heures.

5 mars. — Les bords de la rivière sont admirables. La forêt s'avance, colossale et vierge, jusqu'aux bords. Des bandes d'ibis gigantesques, d'une espèce absolument nouvelle (*Ibis gigantea*, Oustalet), qui pêchent sur les bancs, s'envolent à tire-d'aile, en poussant des cris rauques et aigus, du plus loin qu'ils nous aperçoivent. Impossible d'en abattre un seul.



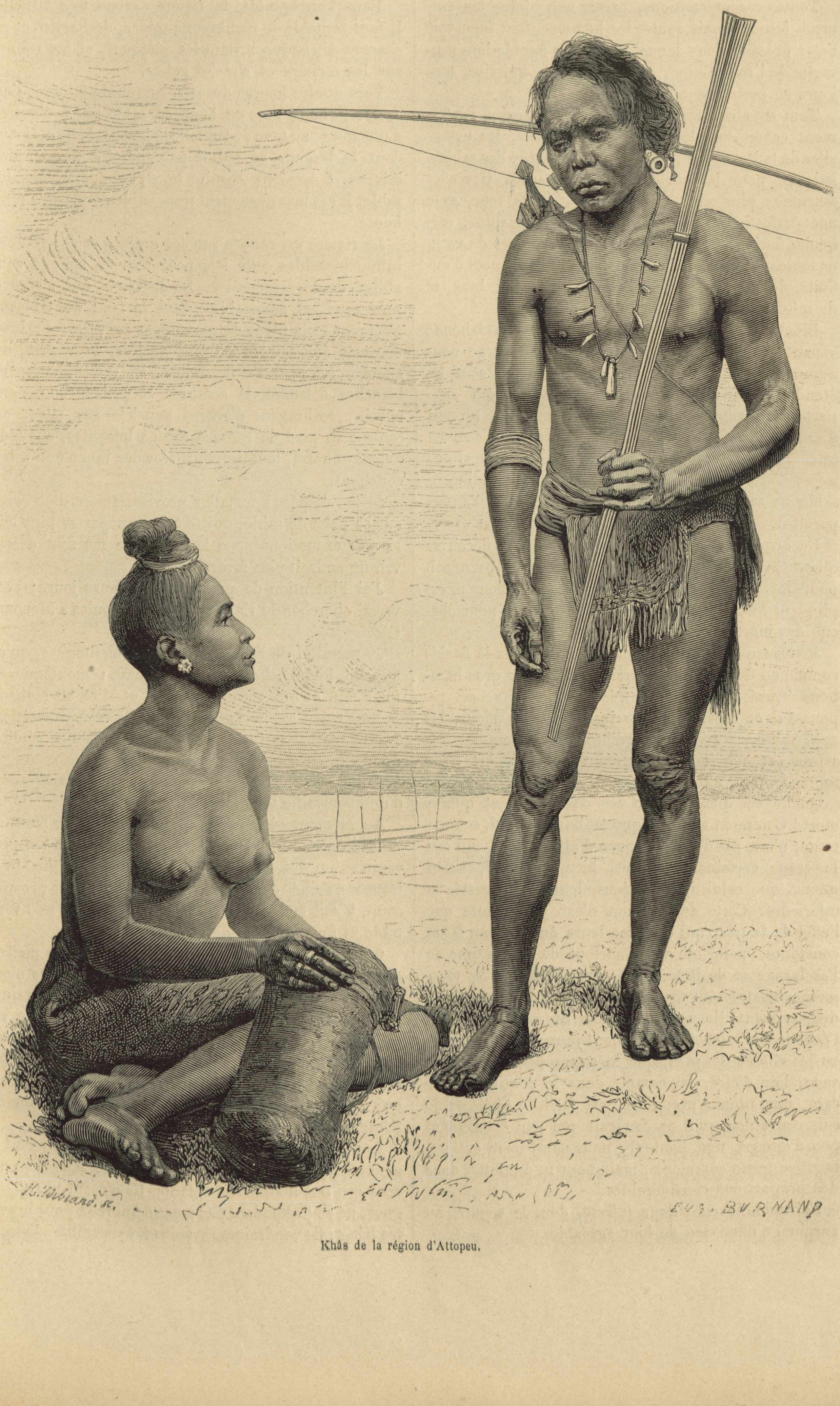
Ibis gigantea (Oustalet).

Vers neuf heures du matin, j'aperçois sur la rive droite un panier rempli d'argile blanche, abandonné auprès d'un étroit sentier qui descend à la rivière.

Cette fois j'espère bien mettre la main sur ces insaisissables sauvages; n'écoutant que mon impatience, je m'élance à terre, et je trouve aussitôt un hameau de cinq ou six petites cases rangées en carré, entourées d'une haie de chevaux de frise en bambous dissimulés dans les herbes, si acérés et si tranchants, à écorce siliceuse si dure, que mon pantalon de forte toile est du premier coup percé et coupé sans résistance. Des défenses analogues se voient devant la porte de chaque maison, et tous les alentours du village, tous les sentiers qui y mènent sont parsemés à profusion d'une infinité de dards plus courts, ne dépassant le sol que de cinq à six centimètres.

Ce genre de défenses est employé par tous les sauvages de l'Indo-Chine, et aussi par les Cambodgiens, et même par les Annamites. Il est également en usage chez les Malais, les habitants de Sumatra et de Bornéo.

Au centre de la petite esplanade que les huttes entourent, s'élève un belvéder dressé sur des pieux et un tronc d'arbre coupé. C'est un poste pour le veilleur de nuit (voy. p. 17).



Khâs de la région d'Attopeu.

Toutes ces précautions, prises non contre les animaux féroces, mais contre les hommes, font bien voir l'état précaire dans lequel vivent les populations sauvages de l'Indo-Chine, toujours sur le qui-vive, toujours en proie à la terreur.

Tout est abandonné, en désordre; les cases renferment encore tous leurs outils, des armes, des ustensiles de toutes sortes: sébiles pour le lavage des sables, palettes pour la fabrication des poteries, jarres et marmites plus ou moins terminées, sans tour, avec une perfection et une régularité remarquables, carquois, flèches empoisonnées ou non, paniers de rotin de toutes les formes. Je trouve jusqu'à des jouets d'enfants, de petites pirogues longues comme le bras, et de mignonnes arbalètes.

Bientôt tout s'explique : une odeur nauséabonde venant d'une petite clairière près de la berge nous donne le mot de l'énigme; deux cadavres sont là, étendus sous un demi-cylindre d'écorce, qui supporte des paniers et des marmites contenant un peu d'eau et de riz, des chiques de tabac et d'écorces astringentes, des lignes tout amorcées, des simulacres d'armes, etc., enfin tout ce qui est indispensable au sauvage, en cette vie comme dans l'autre, paraît-il.

En furetant encore autour du village, je découvre quatre petites maisons toutes neuves, qu'on prendrait pour des espèces de pigeonniers. Les Laotiens m'expliquent qu'on élève ainsi une petite hutte pour chacun des morts.

Je trouve deux autres cadavres, mais ceux-là ficelés comme en d'immenses bourriches faites de gros bambous écrasés, à demi éventrées déjà, d'un aspect repoussant et répandant une insupportable odeur. De gros vautours gris sont perchés sur le sommet des arbres, attendant impatiemment notre départ pour reprendre leur affreuse besogne!

Quelle vie que celle de ces déshérités, et quelle mort ! Comment se fait-il que ces hommes qui, somme toute, n'ont pas l'air dépourvu d'intelligence, qui ont le crâne certainement aussi bien conformé, sinon mieux, que celui des Laotiens, leur soient restés si inférieurs? Cette dégradation n'est sans doute que l'effet de la peur qui déprime leurs âmes d'une façon constante, peur qui vient surtout de la coutume de l'esclavage et de l'insécurité perpétuelle qui les tourmente sans trêve ni merci. Qui sait si, cet odieux trafic disparaissant, ils ne s'élèveraient pas peu à peu dans l'échelle de l'humanité? Eh bien! je pense, après avoir vu les choses de près, que la suppression de l'esclavage, loin d'être, ici comme dans le continent africain, une utopie grandiose, est facile à réaliser; je suis convaincu qu'il ne faudrait que peu d'argent et peu d'années, non peut-être pour supprimer entièrement ce triste commerce, mais pour le diminuer dans des proportions considérables.

J'abandonne ce village infecté, dont le séjour, au surplus, n'offre rien de bien agréable.

Dans l'après-midi, la rivière devient très difficile. Il faut franchir de nombreux rapides, décharger et recharger à chaque instant les pirogues, et les traîner sur les rochers et sur les galets.

Vers quatre heures du soir, rompu de fatigue, j'ordonne la halte sur un banc de sable fin, à l'entrée d'une gorge au fond de laquelle débouche le Sé-Kéman, dont la largeur se réduit par endroits à quelques mètres et acquiert ensuite une profondeur considérable. Il est manifestement impossible de pousser plus loin.

La rivière est coupée par des rapides et des chutes, infranchissables cette fois pour tout de bon, je suis obligé de le reconnaître. Le spectacle qui s'offre à mes yeux est admirable : dans le fond du tableau, s'étagent trois plans de montagnes couvertes d'arbres énormes aux teintes les plus variées. Plus près, on aperçoit les eaux de la rivière, ici tumultueuses et blanches d'écume, là sombres et polies comme un miroir, ombragées d'arbres penchés sur elles, ou coulant au pied de grosses roches luisantes, aux tons rouges et noirs, tout empourprées des rayons du soleil couchant.

Je me dispose à installer provisoirement mon camp sur ce banc de sable, quitte à le transporter plus loin si mes excursions dans la montagne me font découvrir un endroit plus favorable.

J'ai l'intention de passer ici plusieurs jours; j'enverrai chercher du riz, du sel et des poules à Meuong-Câo.

Je verrai si de l'autre côté de ces montagnes, qu'on appelle Phou-Lek-Fay (littéralement : montagne du fer à feu, ce qui signifie briquet et silex en laotien), le Sé-Kéman est navigable, et quelle est sa direction. Enfin, ces belles forêts m'offriront de belles récoltes de plantes et d'animaux.

Je me sens heureux et tout ragaillardi par l'espoir d'une trouvaille intéressante.

Au moment où je me disposais à absorber mon invariable plat de riz, mes Annamites viennent me prévenir qu'un des Laotiens est gravement malade. Je le trouve couché dans le sable chaud, et du premier coup, à son facies et à sa voix, je reconnais une véritable et forte attaque de choléra.

6 mars. — On m'apprend, au réveil, que le malade d'hier est mort pendant la nuit : ses camarades n'ont pas osé redescendre tout seuls la rivière, par crainte des sauvages qui usent, quand ils le peuvent, de représailles à leur égard. Je le fais enterrer dans un tas de sable, à l'extrémité du banc, sous le vent, qui est très fort et très froid depuis deux jours, vent d'est qui me semble avoir des relations avec l'explosion de l'épidémie.

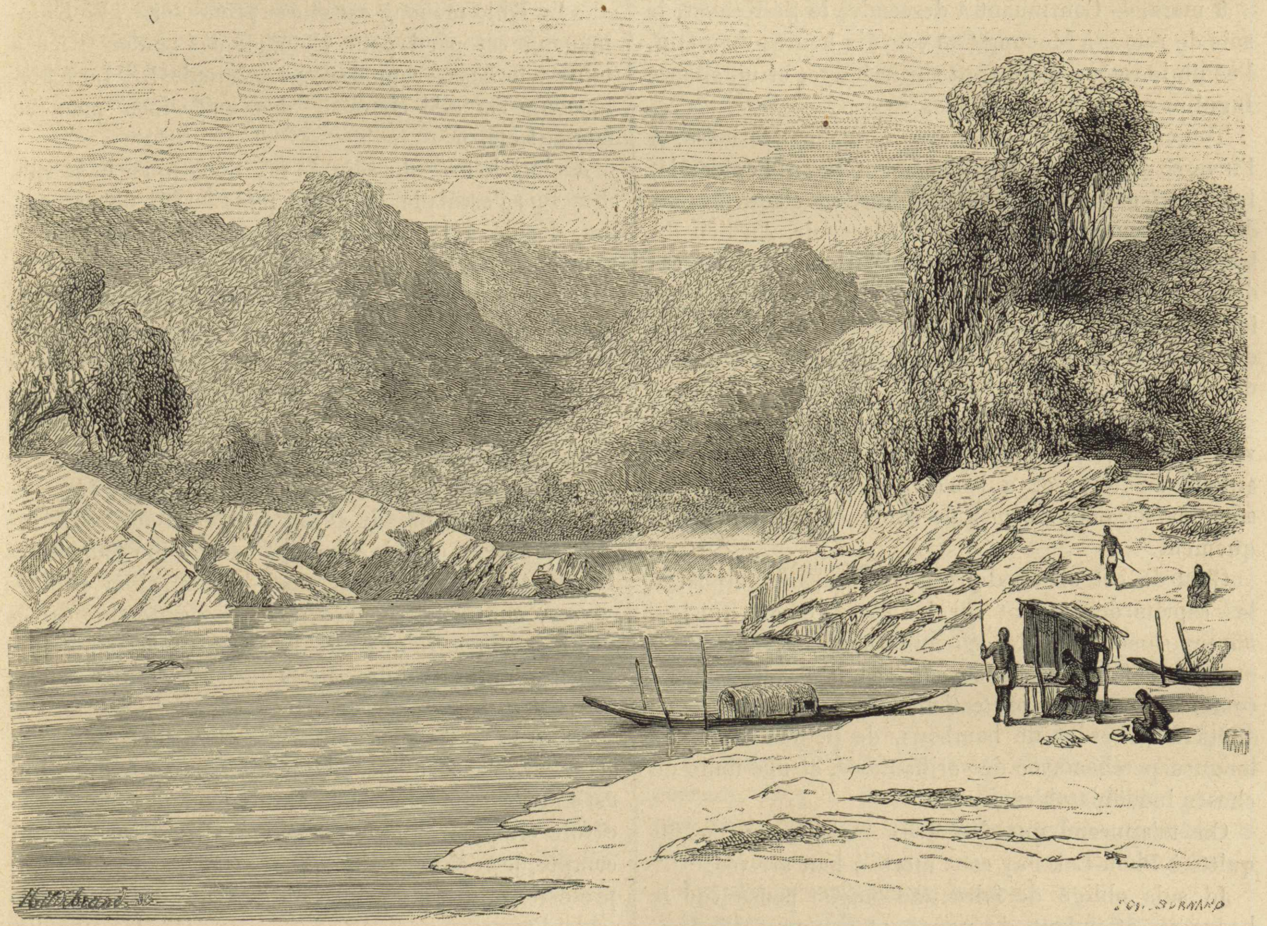
Les Laotiens sont consternés. Ils me demandent à genoux à rentrer chez eux. Je consens à laisser partir ceux qui ont femmes et enfants. Ils n'osent pas s'éloigner, ne se prétendant pas assez nombreux pour braver les Khâs; ils voudraient revenir tous ensemble. Alors je

ferme l'oreille à la pitié, et je leur dis que tous resteront. J'essaye de leur faire comprendre qu'ici, dans ce désert, ils seront bien plus à l'abri que dans leur village.

Mes Annamites sont très confiants, et me disent qu'ils savent bien que, s'ils tombent malades, je ne les laisserai pas mourir.

J'escalade une première montagne le matin; le soir, je pousse une reconnaissance sur les berges, mais sans grande ardeur. Je fais cependant une assez bonne chasse.

Le soir, livré à mes réflexions, je contemple un des plus magnifiques spectacles qu'on puisse voir. Les Laotiens ont mis le feu aux broussailles qui bordent le banc de sable où nous sommes campés; le feu, activé par un vent d'une violence extrême, se propage avec rapidité, montant pour ainsi dire à l'assaut des pentes de la montagne, sans pénétrer cependant dans la vraie forêt. Il suit, semblable à des rivières incandescentes, les massifs de bambous, qui éclatent comme des milliers de coups de fusil, lançant au ciel noir des tourbillons d'étincelles. Les grands arbres morts s'enflamment à leur tour, puis s'abîment avec un bruit sinistre à travers les rochers.



Gorges de Phou-Lek-Fay.

Les tigres et les éléphants ne nous inquièteront guère cette nuit!

VI

Retour à Attopeu. — Les exhumations. — Départ pour les grands plateaux.

7 mars. — Ce matin, ne voyant plus que deux pirogues au lieu de trois, je m'informe, et l'on m'apprend que deux Laotiens, pris du choléra cette nuit, sont partis à moitié morts, au jour, avec deux de leurs camarades.

Depuis hier, un des Annamites est sérieusement malade, mais de fièvre rémittente.

Il ne me reste plus que trois Laotiens, et ils me semblent si bien décidés à déguerpir à leur tour la nuit suivante (s'ils ne sont pas morts d'ici là), malgré la peur des sauvages, que je suis bien forcé, mais avec quel sentiment de profond regret! de lever le camp.

Abandonnant une des pirogues (je n'ai plus assez de monde pour les diriger toutes) et mes trois serviteurs valides se mettant à la pagaye de queue, sauf dans les passages dangereux, nous quittons les gorges à midi.

Je refais une visite dans les villages khâs abandonnés et je m'y procure plusieurs objets de petit

volume destinés à ma collection ethnographique (pointes de sagayes en bambou, dards, flèches, pipes, coiffures en crin de cheval, etc.).

Dans le premier village, je retrouve les deux vieillards infirmes, attendant avec une résignation stoïque la fin de leur existence, ne cherchant pas même à éviter l'atmosphère infecte qui les entoure.

Ils refusent l'offre que je leur fais de descendre avec moi à Meuong-Caô. Je leur donne le reste de mes provisions, bien peu de chose. C'est épouvantable !

La halte du soir se fait sur un banc de sable de la rivière.

8 mars. — Continuant à descendre le Sé-Kéman, je suis de retour à Meuong-Caô vers dix heures du matin. Pas un indigène n'apparaît sur la berge, et un silence lugubre plane sur le village.

Toutes les cases sont hermétiquement fermées. A l'inverse des Khâs qui se dispersent devant l'épidémie, les Laotiens, moins bien inspirés, se claquemurent dans l'obscurité, en proie au désespoir. Au lieu du bruit joyeux des pilons de bois retombant en cadence dans les épais mortiers à riz, et des rires des femmes et des enfants, je n'entends que les litanies des bonzes en prière et les hurlements des chiens désorientés.

Les cases sont protégées contre l'invasion des mauvais génies par des fils de coton blanc, tendus tout autour du toit, et qui s'étendent parfois jusqu'au sommet de petits cônes de sable disposés symétriquement.

C'est de cet observatoire que, nouveaux acrobates, les esprits descendent sur les fils de coton, qui leur offrent sans doute des chemins suffisamment larges et tout à fait à leur convenance. On voit encore, comme moyen de protection, des balais, des bouquets d'herbes et de bambous, de petites cases, de longues perches avec des oriflammes, et une foule de choses indéfinissables.

On m'apprend que les deux malades qui m'ont quitté à Phou-Lek-Fay sont morts à leur arrivée.

Je suis obligé de faire une longue pause sur la berge en attendant de nouveaux nageurs. J'indemnise largement les survivants qui viennent me faire leurs adieux.

De Meuong-Caô à Attopeu, où je parviens le soir, je vois que tous les hameaux sont en proie au choléra. On n'aperçoit pas âme qui vive.

A Attopeu, silence complet sur les berges; mais tintamarre diabolique à la pagode, où tous les gongs, les tam-tams et les énormes cloches de bois résonnent à l'envi, à coups précipités.

Impossible d'avoir seulement un homme pour débarquer mes caisses et transporter mon Annamite malade.

Je suis pressé de quitter ce foyer d'infection, où je perdrais totalement mon temps, et où je suis exposé à voir mes hommes atteints par la maladie

9 mars. — Le vent froid des derniers jours s'est apaisé; il fait une température étouffante (trente-cinq à trente-six degrés à l'ombre, sous l'abri de ma case); l'épidémie sévit toujours plus violente.

Il m'est impossible de mettre la main sur l'invisible mandarin.

A cinq ou six reprises, aujourd'hui, j'ai envoyé chez lui, pour presser l'arrivée des hommes et des éléphants, qu'il avait promis formellement de me tenir tout prêts pour mon retour du Sé-Kéman. Les messagers reviennent toujours avec des réponses comme il ne vient qu'aux seuls Laotiens l'idée d'en faire :

« Le Khio-meuong est allé se promener.... Le Khio-meuong est parti pour chercher des poules (il en a toute une basse-cour dans sa palissade)!... Le Khio-meuong est allé chercher des médecines pour sa femme! etc. »

A cinq heures du soir, je n'y tiens plus, et je vais chez lui; j'escalade la haute plate-forme de sa maison, décidé à le poursuivre jusque dans sa moustiquaire.

Il arrive avec tout un arsenal de sabres, de fusils, voire même de revolvers, suivi et entouré de sa maison civile et militaire, comme s'il espérait m'intimider par son déploiement de puissance, qu'il s'imagine être le dernier mot de la majesté. Il essaye de le prendre d'abord sur un ton qu'il emploie sans doute quand il donne audience aux députations des Khâs. Ce que voyant, je prends aussitôt une attitude conforme à la situation, et je le somme d'avoir à me fournir des hommes et des éléphants, sur-le-champ, ainsi que des vivres, contre remboursement, bien entendu; car je commençais à souffrir de la faim, et la population refusait de me vendre directement quoi que ce fût, ayant reçu le mot d'ordre pour cela.

Le tyran se radoucit, redevient aussi plat qu'il était arrogant, s'excuse sur l'épidémie, sur sa femme, qui est à l'extrémité (mensonge absolu, je venais de l'apercevoir cinq minutes auparavant); mais, au bout du compte, je n'obtiens rien. Tout l'état-major, accroupi, proteste qu'il n'y a pas d'hommes, et qu'il est impossible d'envoyer personne dans la forêt, à la recherche des éléphants.

Je sors outré de colère, en lui promettant une correction personnelle et de ma propre main, si je n'ai pas les éléphants demain à midi.

A peine rentré, je reçois un panier de riz avec une corbeille de sucre, d'œufs et d'oignons. Bien qu'il m'en coûte, « je boude contre mon ventre, » au grand désespoir de mes compagnons d'infortune, qui contemplent le sacrifice d'une mine piteuse, et je renvoie au gouverneur son cadeau, ce qui est regardé comme un affront des plus graves, suivant les usages du pays.

Je suis obligé, en attendant, de dévorer ma colère, nourriture insuffisante, et de m'ingénier à passer mon temps de quelque façon.

Il m'est impossible de pousser une pointe dans aucune direction, sans avoir même un homme pour porter mes vivres.

Je pars dans la forêt avec mon Annamite Tay, le plus intelligent de mes aides, pour herboriser et mettre à exécution un projet que j'avais depuis quelque temps.

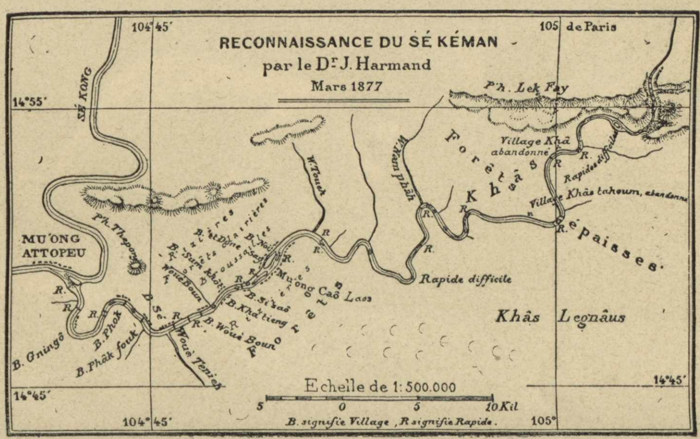
J'avais remarqué, dès mon arrivée à Attopeu, un certain nombre de tombeaux dispersés dans les jungles, et la nature des objets déposés sur les tertres ne me laissait aucun doute sur l'identité des cadavres qu'ils recouvraient. C'étaient bien des sépultures de Khâs.

Depuis mon entrée au Laos il m'avait été impossible de me procurer même un simple crâne; les indigènes rôdant toujours auprès des villages, dans les mille sentiers qui serpentent au travers des broussailles, j'aurais été infailliblement surpris dans mon travail d'exhumation clandestine, et la violation d'une sépulture n'est pas une mince affaire dans ce pays où le respect superstitieux pour les morts est poussé à l'extrême.

Comme en ce moment, grâce au choléra, on ne rencontre pas un homme hors des cases, je ne trouverai jamais, pensai-je, d'occasion plus favorable pour m'approprier quelques spécimens ostéologiques du plus haut prix, car il n'en existe pas un seul dans tous les musées d'Europe. Je choisis, dans un recoin bien protégé par le fourré, une tombe récente, et j'ordonne à mon Annamite, complètement stupéfait, l'ordre de se servir de la pelle que je lui avais fait apporter sans lui dire pourquoi, et de déterrer le cadavre.

Voyant sa répugnance non dissimulée, je lui promets une piastre de supplément de solde par squelette; mais pour le décider plus vite, je lui permets d'aller chercher le Chinois A-hoï, mon préparateur, qui, lui, aurait déterré sa mère sans sourciller, pour un prix raisonnable, et qui sera payé au même taux.

Je n'entrerai pas dans les détails horribles de cette exhumation, que je considère comme une des œuvres les plus méritoires de mon exploration, surtout en plein choléra. Il fallut emporter les débris à la case, dans des hottes recouvertes de plantes aromatiques simulant une abondante récolte botanique, les jeter adroitement dans la rivière, et passer une partie de la nuit à un travail que seuls les anatomistes connaissent.



Dessiné par J. Hansen

10 mars. — Pas d'hommes, pas d'éléphants, et hélas! faut-il l'avouer, pas de correction au gouverneur, non plus que de provisions de bouche; heureusement les douces tourterelles, la manne du voyageur en Indo-Chine, sont toujours autour des cases, et quelques coups de fusil nous fournissent notre déjeuner.

Silence complet au dedans de l'enceinte gouvernementale; personne n'ose se montrer, car nous sommes porte à porte!

Au reste, je ne suis plus aussi pressé, ne voulant pas perdre l'occasion d'augmenter mon petit musée anthropologique.

Pendant que je mesure et que je dessine trois Khâs (un Khieng et deux Gnia-heuns), que j'ai racolés dans le village, j'expédie mes deux acolytes à la recherche des squelettes. Les exhumations vont très-bien.

11 mars. — Rien de particulier à noter. Inaction complète. Je recueille encore deux crânes. Mes deux vampires, qu'il fallait d'abord stimuler sans relâche, sont pris maintenant d'une ardeur d'exhumation qui ne me semble pas très naturelle, et ils ne parlent plus du tout de la peur du poison.

Je les soupçonne véhémentement d'avoir fait quelque trouvaille de bracelets ou de colliers d'or ou d'argent.

Le soir, il m'arrive cinq éléphants avec leurs cornacs. Il y a deux femelles avec leurs petits, tout jeunes, et qui vont bien m'amuser pendant le voyage.

J'espère pouvoir partir demain.

12 mars. — Hélas! me voilà encore à Attopeu. Les cinq pachydermes d'hier, qui font un tapage d'enfer dans le village, ne sont pas suffisants.

Le Khio-meuong, outre la difficulté réelle que je reconnais, de me trouver des hommes par le temps qui court, persiste à me témoigner la plus mauvaise volonté, et à me laisser mourir de faim, moi et mes hommes; en fin de compte, je retourne chez lui, si pénible que me soit cette démarche, pour lui demander à acheter des vivres, et notamment des poulets pour la route.

Il me reçoit toujours accroupi au milieu de ses fusils, et a l'audace de me répondre que si je veux des poules, je n'ai qu'à en tuer dans le village.

Je fais immédiatement chercher deux de mes fusils, j'appelle A-hoï, lui en confie un, et, du haut

de la plate-forme, sous les yeux mêmes du Khiomeuong, je fais un massacre général de sa bassecour.

En outre, je le préviens que le lendemain, à la même heure, si je suis encore là, je continuerai à venir m'approvisionner chez lui de préférence, mais que je varierai ma cuisine en administrant à ses porcs quelques charges de chevrotines. Il ne sourcille pas et refuse le plus noblement du monde les ticaux que je lui offre pour payer le sang innocent répandu dans sa maison.

13 mars. — Jusqu'ici il n'est arrivé qu'un sixième éléphant. Mais, en désespoir de cause, je vais moi-même à la recherche des cornacs dans les cases,



Exhumations clandestines à Attopeu (voy. p. 31).

et je commence à faire arrimer les bagages sur les bâts.

Avant de partir, je vais faire mes adieux au gouverneur, non sans le prévenir que je porterai plainte contre lui au consul Farang de Bang-kôk, et j'assassine encore trois poules, en prévision de la route.

Cette fois mon argent est accepté sans la moindre vergogne.

Enfin je quitte Attopeu, sans avoir rien dit aux cornacs de mes projets, qui sont de tenter la traversée de ce grand plateau inconnu qui nous sépare du territoire de Bassac : je leur laisse croire que nous nous rendons directement au Meuong-Saravan.

Docteur **HARMAND**.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Village de Khâs Sóks (voy. p. 34).

LE LAOS ET LES POPULATIONS SAUVAGES DE L'INDO-CHINE,

PAR M. LE DOCTEUR HARMAND[1].

1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.

VII

D'Attopeu aux Plateaux. — Les Khâs Sóks.

Saravan est le chef-lieu d'une province assez vaste située au nord d'Attopeu, et que le commandant de Lagrée avait visitée en 1867. Bien que la description qu'on a déjà faite de ce voyage soit des plus attrayantes pour mes études, je préfère encore tenter la traversée du Grand Plateau, qui a du moins le mérite de l'inconnu. Ce Grand Plateau est indiqué sur la carte de la Commission française comme volcanique et inhabité. Il me semble bien étrange qu'une si vaste étendue de terrains, sans doute très fertiles, soit déserte, et je dois m'efforcer de tâcher au moins d'y pénétrer, pour me rendre compte de la végétation, qui, à cause de la différence considérable d'altitude, doit présenter des particularités intéressantes. Enfin, c'est d'ailleurs dans la montagne seule que l'on trouve la forêt vierge et grandiose, et les aspects sublimes des pays tropicaux.

Il ne faut pas s'imaginer, en effet, que l'Inde, la Birmanie, le Siam, la Cochinchine soient des pays très favorisés sous le rapport pittoresque. C'est plutôt le contraire, et, partout où la salubrité relative du sol, sa fertilité, son accès facile ont permis à l'homme de s'établir de longue date, tout est ravagé et détruit sans pitié. On trouve cependant çà et là de beaux points de vue, comme des oasis de beauté au milieu de l'uniformité générale; et il est vrai que là où les demeures de l'homme sont clair-semées, là où la fièvre des bois décime et fait reculer les indigènes, là où les accidents géologiques rendent toute exploitation régulière impossible, tout change comme d'un coup de théâtre, et l'on se sent ébloui devant des splendeurs qui confondent l'imagination.

Enfin, je suis en route avec mes six éléphants, qui s'avancent d'un pas mesuré, à la file indienne, sous un soleil de plomb, dans des plaines d'une aridité extrême, formées de bancs de grès et de roches volcaniques, coupées de ravins fréquents, sans une seule goutte d'eau.

Mes éléphants ne sont pas trop chargés, quoi qu'en prétendent les cornacs. Les Annamites empilent sur le dos des éléphants deux ou trois fois plus de poids et de volume que les Laotiens et les Khmers.

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

Je ne sais pas pourquoi sur toute la rive gauche du fleuve, depuis Stung-Treng, on a abandonné d'une façon absolue les chariots à buffles et à bœufs. Ils seraient tout aussi utiles que sur la rive droite, et les routes n'y seraient pas plus mauvaises. Deux bons chars à buffles transportent certainement la même charge que quatre éléphants au moins.

Partis à onze heures du matin, nous nous arrêtons à quatre heures et demie au milieu d'un grand marais desséché, formant clairière, auprès duquel se remarquent les vestiges de l'établissement d'un ancien village. C'est là que nous campons, auprès de grands feux alimentés par des troncs d'arbres tout entiers, sans incidents notables.

14 mars. — Debout dès l'aube, je stimule la nonchalance des cornacs et les envoie à la recherche de leurs animaux. L'un d'eux, une grande femelle, a réussi à se dégager de ses grosses entraves de rotin et s'est enfuie dans la forêt. Ces fugues sont un des grands ennuis des voyages à éléphants dans les bois, et, se renouvelant à chaque instant, elles font souvent prendre en grippe ce moyen de locomotion.

Je déjeune auprès d'une mare à l'eau verte, ignoble, infecte, n'ayant pour tout abri contre les rayons d'un soleil cuisant que le tronc d'un arbre chétif, dont j'accapare l'ombre, tournant tout autour à mesure que le soleil se déplace. Il fait une chaleur étouffante, et les objets ne sont plus visibles jusqu'à plus de trois mètres au-dessus du sol, par suite des ondulations des courants de l'atmosphère qu'échauffe le rayonnement du terrain argileux, crevassé, entièrement dépouillé de végétation.

Toute la journée je marche en forêt-clairière, aussi aride et affreuse que jamais, ayant toujours à ma gauche les contre-forts de la chaîne Phou-Louang, qui tantôt s'éloigne et tantôt se rapproche du sentier, offrant toujours à l'œil fatigué le repos de sa verdure et de la belle végétation de ses ravins.

Pas une âme sur notre route, et aucune trace de culture jusqu'au soir.

Vers cinq heures, le sentier se rapproche beaucoup des montagnes, s'élève même sur leurs talus d'éboulements, tout parsemés de grosses roches et coupés de profonds ravins, qui, tous, ont leurs noms, et qui servent à calculer la distance; je demandai à un homme combien il fallait encore de temps pour atteindre la halte, il me répondit : « Il y a encore douze ravins à traverser, » et c'était exact.

Bientôt le sentier s'élargit et prend l'apparence d'une route poudreuse piétinée par les bestiaux, et nous nous trouvons arrêtés par une haie de feuillage, garnie des mêmes appareils *cholérifuges* que l'enceinte des hameaux khâs du Sé-Kéman.

Nous arrivons à un village fixe de Khâs Sóks, mélangés de Laotiens non moins sauvages que les Khâs.

L'apparition de l'homme blanc est bien vite signalée, et il se produit un grand remue-ménage autour des cases, avec appels désespérés et cris affreux qui se répercutent sur les montagnes voisines, déjà noyées dans la nuit. Par malheur, mon chien se met à japper en poursuivant un troupeau de zébus; je tire une belle chauve-souris qui passait imprudemment au-dessus de ma tête; il n'en faut pas davantage! voilà le village tout entier en fuite, se sauvant dans la montagne, ne prenant même pas le temps de déménager les marmites sur le feu. Il ne reste personne dans les maisons, sauf une ou deux vieilles femmes impotentes.

Le choléra est au village, mais peu intense. L'inévitable raquette hexagonale et l'écriteau (en caractères laotiens) que nous avons rencontrés sur la route m'en avaient averti. On m'apprend que ces objets ont aussi pour but de déclarer aux passants que les habitants se sont mis en quarantaine, et que ces avertissements sont généralement respectés, non seulement pour les épidémies, mais aussi pour les épizooties, assez fréquentes, surtout sur les buffles.

Il y a dans ces habitudes une remarquable entente de l'hygiène, qu'on ne s'attendrait certes pas à trouver ici. D'abord, déclaration de quarantaine avec les moyens restreints de publicité dont on dispose; puis, si, malgré ces précautions, le nombre des décès augmente, dispersion complète de la communauté.

Je m'installe dans la maison la plus propre et la plus riche, d'abord pour mon agrément particulier, ensuite pour qu'elle ne soit pas mise au pillage.

Je retrouve ici une forme particulière des cases, que j'avais déjà rencontrée plus au sud, sur notre frontière de Cochinchine, chez les sauvages du Song-Bé. Les parois faites de feuilles, d'herbes et de bambous, ne sont pas verticales, mais inclinées de dehors en dedans et de haut en bas, ce qui donne aux villages un aspect tout à fait caractéristique. Cette habitude a sans doute pour objet de faire gagner sous le toit un espace triangulaire occupé par des étagères, et peut-être aussi de préserver plus facilement de l'humidité de la saison des pluies.

Les cases sont, comme toujours, établies sur des pilotis hauts de deux mètres à deux mètres cinquante.

Le mobilier ne varie guère. Ce sont des nattes, des paniers cylindriques de bambous et d'écorces qui servent de greniers, des jarres et des marmites, des filets de pêche, de grosses glènes de rotins et des lianes, des paquets de cordes en cuir de buffle, des harnais; puis, dans les poutrelles du toit, des lances, des provisions de bambous, des arbalètes, des flèches, empoisonnées ou non, des pièges de formes peu variées, etc., etc.

Ni lits, ni sièges en général.

Ce village est établi au milieu de belles rizières, bien entretenues, et ressemble, sauf la forme des maisons, à un village laotien. De beaux arbres, laissés de place en place, soutiennent dans leurs robustes rameaux de petites maisons à demi cachées par des feuilles, et qui servent de grenier pour le paddy.

15 mars. — Les indigènes s'obstinent à ne pas vou-

loir revenir. Le village est toujours désert. Avec ma lorgnette j'aperçois, au travers des arbres de la montagne, des groupes de Khâs, accroupis, guettant mes mouvements, leur inséparable arbalète à la main.

VIII

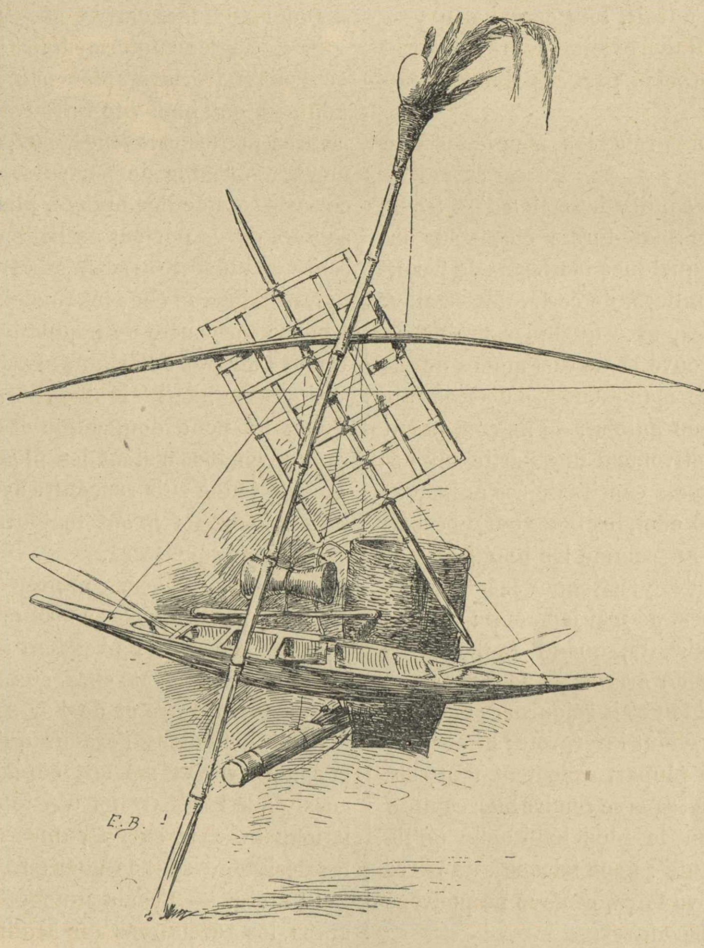
Ban-Ka-Gnac. — Les Khâs Gnia-heuns. — Les Birmans au Laos.

Le soir, après avoir traversé un pays d'aspect très sauvage, mais toujours très aride, je me retrouve sur les bords du Sé-Kong. Environné de clairières plus ou moins anciennes, et assis sur les berges plus ou moins mamelonnées de la rivière, s'élève un joli hameau de quelques cases, nommé Ban-Ka-Gnac, habité par des Laotiens et des Khâs Gnia-heuns. De l'autre côté du Sé-Kong, on aperçoit des mamelons et des croupes boisés qui disparaissent sous le couvert d'une épaisse végétation. Une petite rivière vient déboucher au nord du village; le site est charmant, le choléra n'est pas venu jusqu'ici.

En arrivant au village, quel n'est pas mon étonnement de m'entendre saluer d'un « Bam quan lon[1] ! » des mieux accentués, qui m'est adressé par un personnage de nationalité indécise, et qui tient poliment à la main un chapeau de feutre mou. C'est un Minh-huong (métis de Chinois et d'Annamite) qui a dû avoir une existence des plus accidentées. Parlant chinois, annamite, siamois, laotien, birman, et même comprenant plusieurs dialectes khâs, d'une physionomie remarquablement énergique et intelligente, cet homme voyage maintenant entre Korât et le pays des sauvages Rœdèhs, faisant le métier de colporteur et vendant surtout des étoffes. Il a habité Saigon et Bang-kôk. Un pareil homme serait d'une bien grande utilité pour un voyageur tel que moi, et combien je regrette que mes ressources limitées ne me permettent pas de l'engager à mon service !

Il a loué chez les Rœdèhs quatre éléphants pour tout son voyage, qui durera encore trois mois, avec les cornacs, pour la somme totale de seize ticaux (environ cinquante-cinq francs). Je réussis à obtenir de lui une quantité de détails intéressants sur les Rœdèhs, qui constituent une véritable nation, avec de grands et beaux villages. Ces Rœdèhs sont de race malaise, et il serait facile de faire chez eux une belle exploration.

Les cases du hameau étant trop petites et trop sales, et ne voulant pas, du reste, faire déloger les propriétaires, je me fais construire un gourbi sur la berge du Sé-Kong, et je passe la soirée à causer avec mon Minh-huong. J'apprendas lors que je me trouve juste en face d'un sentier qui mène à Bassac. Les détails qui me sont fournis ne me laissent aucun doute : le sentier traverse le plateau. Il est très difficile, mais enfin les éléphants peuvent y passer, en cette saison du moins, et on rencontre beaucoup de Khâs. Je suis au comble de mes vœux, et la rencontre de cet homme est une trouvaille d'un prix inestimable.



Trophée magique des Gnia-heuns.

16 mars. — Les sauvages de Ban-Ka-Gnac, appartenant à la tribu des Gnia-heuns, sont des plus curieux, avec leur chevelure qu'ils portent la plupart du temps inculte et hérissée. Ils ont l'air extrêmement doux et timide. Après en avoir mesuré et dessiné deux, j'espère pouvoir m'en procurer d'autres en prolongeant mon séjour ici jusqu'à demain. Mais, vaine espérance ! tous se sauvent quand on leur parle de s'approcher de moi.

Je visite plusieurs cases et cahutes. Dans toutes je trouve une réduction de maison, haute de vingt centimètres, placée sur une sorte de petit autel, puis, à côté, une espèce de petite panoplie extrêmement curieuse.

On y voit, disposé avec un certain art, sur une monture de bambou, tout ce qui constitue la vie du sauvage : un petit sac ou une petite arbalète avec un carquois de flèches microscopiques, un mortier à riz de la grosseur d'un dé à coudre avec son pilon, une pirogue de poupée, pourrais-je dire, munie de ses pagayes,

1. Salut annamite d'un inférieur à un mandarin.

une nasse et une hotte à l'avenant; le tout est couronné par un œuf de poule et un paquet de plumes. Enfin, on voit encore, sur cet étonnant simulacre, des graines de riz et quelques houppes de coton, etc., collés avec de la résine ou de la cire.

Sont-ce là des ex-voto destinés à préserver tous ces objets, ces ustensiles, ces armes, de tout accident, et ayant pour but que la flèche aille droit au but, que la pirogue résiste au choc des rochers dans les rapides, que la moisson soit abondante et que les couvées viennent à souhait? Ou bien faut-il croire que les sauvages ayant fait, à l'exemple de l'humanité tout entière, leurs dieux ou leurs génies à leur image, ont rassemblé là, en un seul endroit, tout ce qui peut être utile aux esprits qui voudraient visiter leurs maisons, pour se les rendre favorables par ces délicates attentions?

Je pencherais plutôt, après réflexion, pour la seconde hypothèse.

Devant les portes, sur la surface de section d'un tronc d'arbre ou sur une petite plate-forme élevée sur un bambou, je vis également quelques lambeaux de peau, des touffes de poils de sangliers, de cerfs, des écailles de pangolins ou de tortues, avec quelques grains de riz. Je suppose avoir retrouvé là un des modes de sacrifice que les sauvages ne manquent pas d'accomplir quand ils ont tué quelque animal, qu'ils consacrent ainsi, et dont ils offrent fictivement une partie aux génies de la forêt ou aux propres esprits de ces animaux. Pour tous ces sauvages, en effet, les bêtes ont un esprit qui vague dans la forêt, tout comme les hommes.

Il est inutile, du reste, de questionner les Khâs au sujet de tous ces problèmes. Je n'ai jamais pu obtenir d'eux une réponse satisfaisante, quand toutefois ils daignaient me répondre; pour arriver à quelque éclaircissement, on conçoit qu'il faudrait séjourner chez eux, posséder, en outre, un excellent interprète; et encore, ce serait bien difficile : la plupart exécutent tout cela machinalement, par routine, sans se rendre bien compte de ce qu'ils font. La raison la plus habituelle qu'ils m'ont donnée est la suivante : nous faisons cela parce que nous l'avons toujours vu faire, et nous ne pouvons pas faire autrement que les autres.

Quelle erreur de croire que la vie des sauvages est faite de liberté! Il n'y a pas d'existence moins libre que la leur. Leurs moindres actions sont entourées d'une foule d'empêchements, toutes leurs entreprises sont soumises à toutes sortes de règles, de cérémonies embarrassantes. Cinquante fois par jour ils sont arrêtés par le besoin impérieux de se soumettre à des usages strictement obligatoires, et l'étiquette de la cour de Louis XIV est la simplicité même à côté du code des actes de la vie sauvage.

Une des choses qui m'étonnent le plus, c'est ce besoin de symbolisme qui se trahit partout chez eux, sans qu'on puisse saisir aisément par quelles opérations de l'esprit ils ont passé pour y arriver.

En rentrant au Ban-Ka-Gnac, je suis tout surpris d'apercevoir, assis sur la plate-forme d'une case, deux Birmans, que je n'avais pas encore vus. Ce sont, me dit-on, des associés du Minh-huong, ou plutôt des espèces de domestiques à sa solde. Ces Birmans sont des hommes étonnants, et il faut qu'ils soient d'une énergie bien supérieure à celle des Laotiens et des Siamois. J'en rencontre partout depuis que je suis au Laos; j'en ai même trouvé deux à Meuong-Caô, dans le Sé-Kéman. Ils viennent de leur pays, le plus souvent par la voie de terre, en passant par Korât et Oubôn; mais il y en a aussi qui viennent de Rangoon par Bang-kôk.

Plus heureux que moi-même, ils n'ont rien à demander aux mandarins, et peuvent se passer, à la rigueur, de leur intermédiaire; ils savent cependant se les rendre favorables par quelque mince cadeau dont ils ont bien vite retrouvé la valeur. Ils s'organisent en petites caravanes, composées d'un chef et d'un nombre variable de porteurs, qui marchent à pied, chargés comme des mulets, pliant sous le faix de deux paniers qu'ils portent en balance sur l'épaule. Ils parcourent ainsi le Laos, allant droit devant eux et, paraît-il, jusque chez les Rœdèhs, partout où ils savent trouver un centre de population. Ils sont bien armés et ont l'air très déterminé. La plupart de ceux que j'ai vus ressemblent si singulièrement aux Annamites, qu'on ne peut douter que ces deux races, parties de points voisins, n'aient les plus grandes affinités. Partout où je me suis rencontré avec eux dans les pagodes et les *salas*, ils m'ont toujours cédé la place avec la plus grande politesse.

Leur pacotille se compose surtout d'étoffes et de boîtes cylindriques en laque rouge, qui sont très recherchées et qu'ils vendent à un prix exorbitant. Ils rapportent surtout chez eux des bestiaux, des éléphants, de l'ivoire et de l'or s'ils en peuvent trouver.

C'est justement l'ardeur qu'ils ont mise à soutenir le contraire qui me fait supposer que leur présence aussi dans les environs d'Attopeu n'était pas sans relations avec la *sacra fames* du poète. Les Laotiens les désignent sous le nom de Khoulâ.

17 mars. — J'avais annoncé hier soir aux cornacs, après les révélations du Minh-huong, que, réflexion faite, j'avais modifié mes intentions primitives, et que je ne voulais plus aller à Saravan, mais me rendre directement à Bassac.

Ce fut un déluge de plaintes sur tous les tons. D'abord, on me soutint, avec un ensemble parfait, qu'il n'y a pas de route. Mais, armé de mes indications, je fais avouer le mensonge. Alors ce fut autre chose. « Il faut côtoyer des précipices affreux, il n'y a pas d'eau, nous mourrons de faim, etc., etc.... »

Je restai sourd, et je promis de bien les récompenser. Enfin tout s'arrange, mais à la condition que je m'abstiendrai de tirer aucun coup de fusil et, surtout, que je me garderai bien de battre personne; car, s'il est un fait bien avéré, c'est que, dans ces parages, toute caravane où l'on tire des coups de fusil et où l'on

fait châtier les paresseux et les récalcitrants, ne manque pas de perdre un certain nombre d'hommes et d'éléphants.

Le lendemain, nous entrons dans une vallée dirigée est et ouest, formée par une large coupure qui sépare Phou-Louang d'une autre chaîne nommée Phou-Dak-Ling. Je m'arrête le soir au bord d'un ruisseau d'eau limpide et murmurante, au milieu de massifs de bambous.

IX

La chute du Sé-Noi. — Le plateau. — Les Khâs Bolovens.

18 mars. — J'ai été payé de toutes mes peines. Je n'avais jamais vu de pareils spectacles se dérouler de-



Le Sé-Noi (voy. p. 38).

vant mes yeux, et je ne crois pas que l'imagination la plus poétique soit capable de décrire d'aussi splendides panoramas. Le sentier des éléphants monte, par une série de cols et de mamelons, jusqu'à une hauteur de six cents mètres environ. On est toujours dans la grande vallée, mais divisée en deux vallées plus petites par une série d'éminences. De chaque côté mugissent des torrents blancs d'écume, roulant avec fracas sur un lit de roches noires et brillantes. Sous mes pieds, j'aperçois de temps en temps, au centre d'un défrichement, de petits hameaux khâs qui semblent noyés dans l'épaisse végétation des forêts qui les entourent.

L'après-midi, la route continue à s'élever, et les éléphants grimpent sur le flanc d'un épais contre-fort, qui laisse à notre gauche une sorte de profond *cañon*

qui nous sépare à présent de Phou-Louang. Les pentes de cette montagne se déroulent tout entières à mes yeux, et sont d'une beauté qu'aucune description ne peut rendre, avec leurs teintes passant du vert sombre au bleu d'ardoise, toutes pailletées, en quelque sorte, des larges feuilles des sagoutiers brillant au soleil, comme les armes polies de bataillons escaladant les ravins. A chaque instant, au fond de précipices vertigineux, ici tout ensoleillés, là tout enfouis dans l'ombre, apparaissent de nouveaux torrents.

Enfin, tout à coup, après avoir dépassé une grosse roche qui depuis un instant me cachait le paysage, je me trouve en face d'une cataracte encore lointaine, dont l'aspect achève de monter mon enthousiasme au diapason le plus aigu. C'est le Sé-Noi, qui se précipite d'un seul jet, blanc comme la neige, dans un bassin inférieur que je n'aperçois pas encore, avec un bruit de tonnerre.

Mes Annamites eux-mêmes, et mon Chinois, c'est tout dire, semblent véritablement impressionnés de la grandeur de ce spectacle. Je fais avancer mon éléphant jusqu'au bord de la profonde coupure qui absorbe la rivière, et je reste longtemps à contempler ces merveilles, ne m'éloignant qu'à regret. Ce moment restera comme l'impression jusqu'ici la plus vive de mon exploration.

Les éléphants sont décidément des animaux invraisemblables. Jamais je n'aurais voulu croire, si je ne l'avais vu de mes yeux, que ces énormes masses fussent douées d'une pareille légèreté. Tantôt, descendant sur la surface d'une roche glissante, tantôt grimpant sur un sol parsemé de cailloux roulants et d'arbres abattus, avec des inclinaisons telles qu'on croirait à chaque instant que sa charge va chavirer en avant ou en arrière, le colosse s'en va tranquillement, côtoyant l'abîme, ne faisant un pas qu'après s'être bien assuré, par des pesées sur ses membres antérieurs, que le terrain peut supporter son poids, tâtant de sa trompe les endroits suspects, et tout cela sans efforts apparents et sans brusques secousses.

Je m'arrêtai sur le bord du Sé-Noi, ou d'une de ses branches, que nous passâmes à gué, sur un banc de roches glissantes, à deux ou trois kilomètres au-dessus des chutes, dont le grondement forme une basse continue aux mille bruits de la montagne.

Bordé de roches et d'arbustes, puis d'un fourré de lianes qui semble une muraille végétale par-dessus laquelle s'élancent des arbres de haute futaie, d'une fraîcheur et d'une variété infinies de feuillage, le Sé-Noi, coupé de deux cascades entre lesquelles ses eaux calmes réfléchissent comme un miroir les détails de la végétation des rives, offre un spectacle d'une tranquillité et d'une grandeur incomparables. Quelle belle soirée! elle mérite à elle seule le voyage que j'ai entrepris, et je me sens envahi par une véritable tristesse à l'idée que, poussé par l'inexorable nécessité, il faudra demain que j'abandonne tout cela.

19 mars. — Parti dès le matin à l'aventure, je m'égare au travers de plaines couvertes de hautes broussailles, et croyant arriver, guidé par le bruit, à la chute que j'avais vue la veille, j'arrive à une autre cataracte moins grandiose que la première, formée par un affluent du Sé-Noi; celle-ci est composée d'une série de chutes qui s'éparpillent de roche en roche. Je fais une bonne récolte botanique.

Revenu au camp, je mesure deux Khâs Gnia-heuns que j'avais rencontrés abrités dans le creux d'un rocher, fuyant le choléra. Ils transportent avec eux tout leur mobilier, et jusqu'aux petits trophées dont j'ai parlé plus haut.

Guidé par l'un d'eux, je marchai ensuite le long de la rivière pour aller voir de près la grande chute, avant de la quitter peut-être pour jamais.

Je réussis, m'accrochant aux saillies et aux racines, à descendre, non sans danger, jusqu'au bassin inférieur, et je fis une ample récolte des plus belles orchidées du monde, qui croissent au sein d'une poussière d'eau qui les baigne perpétuellement.

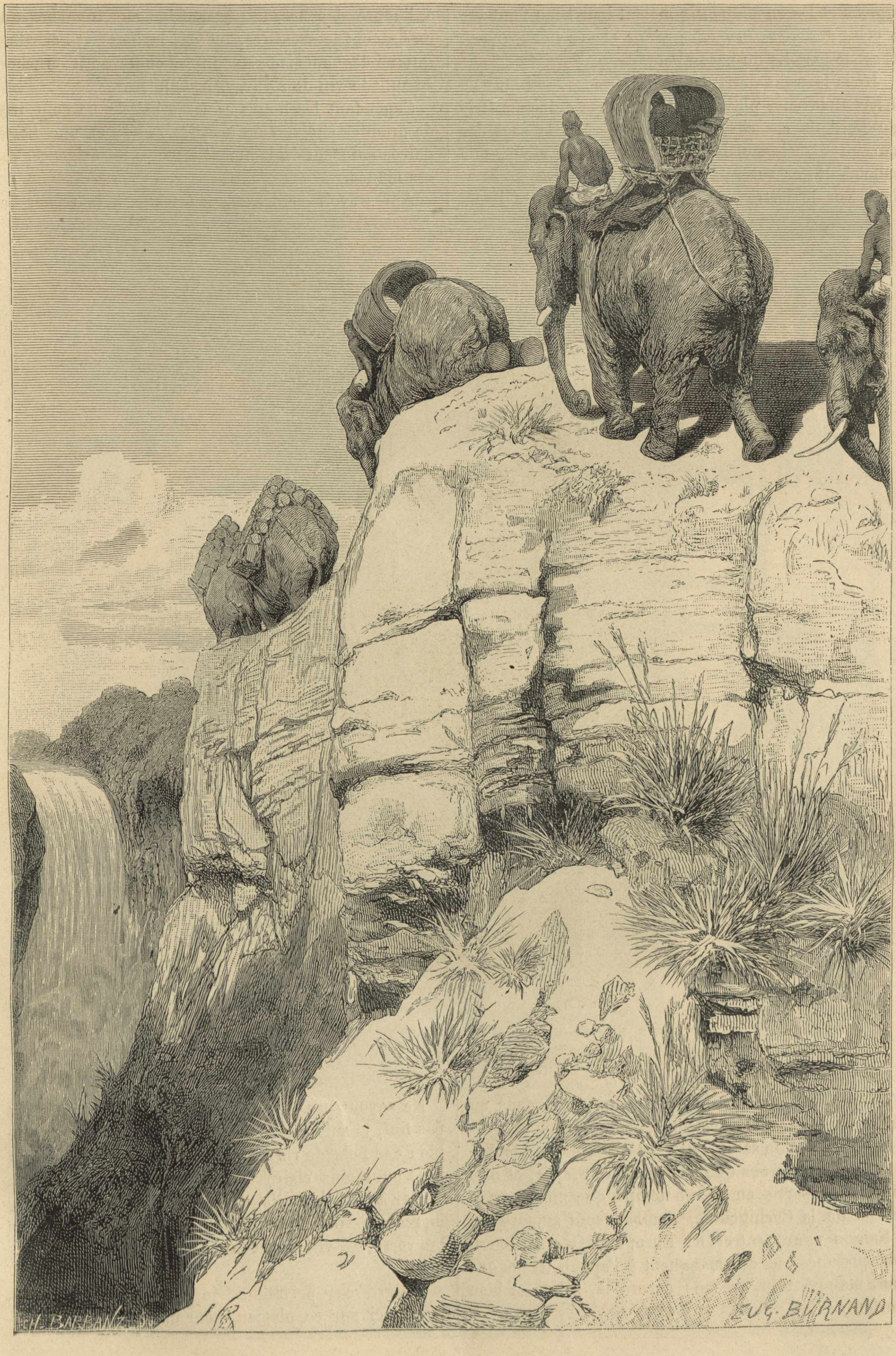
En revenant de cette excursion, je tombe tout à fait inopinément sur deux petites cases de Khâs, cachées dans le fond d'un entonnoir, et adossées aux rochers, de telle sorte que toute retraite devient impossible pour leurs habitants. Ne pouvant s'enfuir, tous les membres de la famille s'empilent pêle-mêle contre un toit à porcs, dans le point le plus reculé qu'ils peuvent atteindre, et là, sans doute pour échapper au moins à la vue d'une aussi terrible apparition, la face tournée vers la paroi de bambou, et cachée entre leurs mains, ils se serrent en un paquet, sans un cri, sans un geste, en proie à la plus violente terreur. Rien ne peut les arracher de là, et si je prends la tête de l'une des jeunes femmes du groupe entre mes mains, tête fine et non sans grâce, elle ferme obstinément les yeux, pâle et toute prête à défaillir.

La route continue à s'élever sous la forêt de haute futaie et au travers des massifs de bambous, coupés de temps en temps par de petites plaines horizontales formant clairières et marécages.

Une heure environ avant la nuit, nous marchons définitivement sur un terrain plus ou moins horizontal, formé d'argile rouge, qui se découpe en mamelons arrondis.

De grandes clairières artificielles, parsemées de troncs d'arbres carbonisés, gisant en désordre, et des buffles à demi sauvages annoncent le voisinage de l'homme.

Le caractère de la végétation est tout à fait modifié; les diptérocarpées de la plaine ont été remplacées par les chênes, les châtaigniers, les charmes; d'épais massifs de ronces (*rubus*) chargés de fruits d'un jaune d'or bordent les sentiers, et l'herbe rase des clairières est émaillée de fleurs de violettes et de renoncules. Cette flore des pays tempérés se confond avec les palmiers (*areca*, *sagus*, *calamus*) et les fougères arborescentes qui ombragent les ravins de leurs grandes feuilles d'une grâce et d'une teinte inimitables. Les



En route pour les Hauts Plateaux.

styrax et les *engelardhtia* mêlent leur beau feuillage à celui des *taxodium*, des *pinus* et des *podocarpus*. C'est le paradis du naturaliste.

Nous laissons derrière nous plusieurs tombeaux de Khâs Bolovens, placés avec une sorte de coquetterie au bord de ces charmantes clairières. Ce sont des enceintes rectangulaires faites de pieux aigus, que défendent par surcroît des chevaux de frise en bambou. Sur le tertre sont déposés les ustensiles divers à l'usage des défunts; suspendus aux branches qui ombragent leurs restes, on voit la hotte et l'arbalète qui ne les ont jamais quittés, et un petit cruchon rempli de vin de riz (voy. p. 48).

Cependant les hottes et les arbalètes ne sont pas de premier choix. Une arbalète cassée et une hotte percée suffisent évidemment à toutes les exigences de ces mânes.

Après avoir erré assez longtemps à la recherche



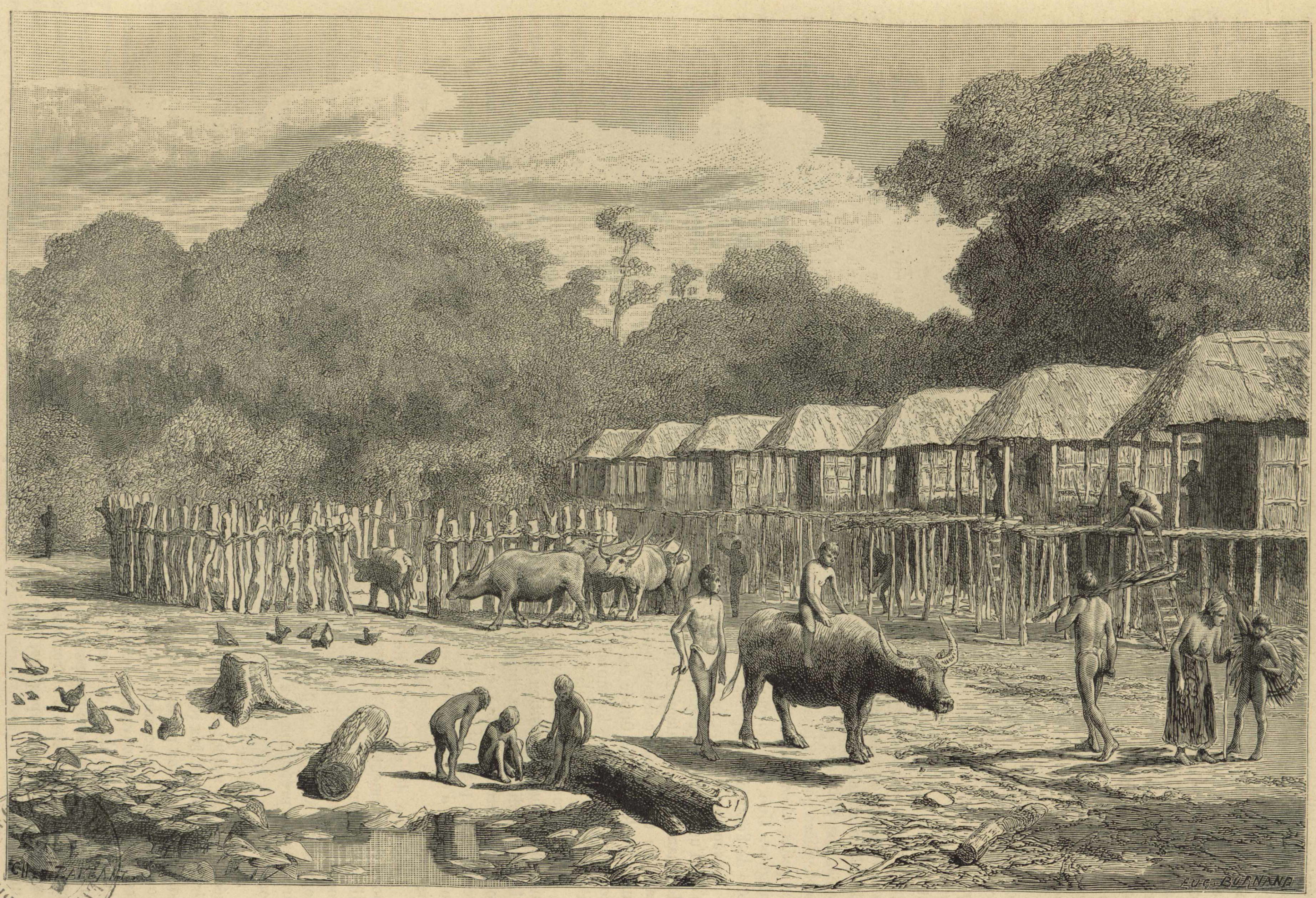
Le docteur Harmand.

d'un gîte, nous faisons halte à la nuit close dans un village de Khâs Bolovens totalement abandonné.

20 mars. — Je salue cette date comme elle le mérite! Voilà deux ans que j'ai quitté la France, et mes camarades partis en même temps que moi pour le service de la Cochinchine, s'embarquent aujourd'hui à Saigon pour rentrer en Europe. Il y en a toutefois quelques-uns qui manquent à l'appel, tandis que moi, malgré tout, je suis encore là, solide et bien portant.

Ne soyons pas trop fier, cependant, car tout n'est pas fini, je suis encore bien loin du but, et j'ai encore bien des bols de riz à digérer, bien des *quarts* d'eau plus ou moins claire à absorber, bien des nuits à passer à la belle étoile, avant de manger mon premier morceau de pain, avant de tremper mes lèvres dans un verre de vin de France, avant de coucher dans un lit.

Malgré ces privations, je ne donnerais pas ma place, ici sur ce plateau, pour un empire. Une tem-



Village de Khâs Bolovens.

pérature délicieuse, des récoltes de plantes abondantes, des oiseaux merveilleux, des insectes aux chatoyantes couleurs, tout cela au sein de la nature la plus magnifique, que puis-je désirer de plus? Une seule chose, c'est que cet enchantement puisse durer longtemps, et c'est justement impossible.

Aussi est-ce avec une ardeur fiévreuse que je me mets en chasse, parcourant ravins, mamelons, forêts, clairières; coupant, taillant, grimpant aux arbres, écorçant tous les vieux troncs que je rencontre, massacrant tous les animaux qui passent à ma portée.

Ce village de Bolovens s'appelle B. Theloung. Il se compose de cinq cases agglomérées au fond d'un entonnoir déboisé, auprès d'un ruisseau qui en fait presque le tour. Les cases sont fort bien construites, plus propres et plus commodes que celles des Laotiens et des Cambodgiens. A peu près trois fois plus longues que larges, elles présentent à chaque extrémité une véranda, et possèdent à l'intérieur deux grandes chambres et une plus petite. Les parois sont verticales. Les Bolovens paraissent avoir une prédilection particulière pour la ligne courbe : l'arête des toits et les petits côtés qui protègent les vérandas sont curvilignes. Une plate-forme prolonge le plancher du côté de l'entrée principale.

Le seul reproche qu'on puisse faire à ces demeures, c'est l'usage d'un ou plusieurs foyers à l'intérieur des chambres, généralement au beau milieu. C'est un carré de terre et de cendres battues, maintenus par un cadre de bois. La fumée se répand de tous côtés, couvrant les cloisons, les murailles et tous les objets d'une couche brune et brillante.

Aux environs des hameaux on voit plusieurs greniers à riz d'une disposition et d'un effet pittoresques. Ils sont établis sur un ou plusieurs arbres, dont on a coupé un certain nombre de branches au même niveau : sur le plan qui en résulte, les Khâs disposent le plancher d'une petite case qui abrite un immense panier.

Une sorte de collerette faite de lames de bambous extrêmement aigus entoure les troncs, la pointe dirigée obliquement vers le sol, et empêche les rongeurs de grimper. Des mannequins, armés d'un semblant d'arc avec sa flèche, perchés dans les arbres, ont la prétention peu justifiée d'écarter les tourterelles.

Je voudrais bien prolonger mon séjour, mais une nécessité vient s'ajouter à toutes les autres pour accélérer mon départ. Ma récolte de plantes est si abondante que toute ma provision de papier y a passé. Il ne m'est déjà plus possible de changer les enveloppes des échantillons nouveaux, et je suis obligé de faire établir de grandes claies de bambous et de branchages sur lesquelles je dispose mes paquets de plantes. Tout mon monde est occupé à entretenir des feux au-dessous, et à retourner les paquets, comme des côtelettes sur le gril.

21 mars. — Aux environs du hameau j'ai trouvé un autre village également désert, mais village de Gniaheuns.

L'une des cases, hermétiquement close, et hérissée, comme une pelote d'épingles, de lances de bambous depuis la base jusqu'au faîte du toit, attire mon attention. Je la fais ouvrir par mon Annamite Tay qui m'accompagne à la chasse. Elle contient un cadavre dans un état de décomposition avancée. Tel que la mort l'a surpris, il est resté là, étendu sur le dos, la pipe, la hotte, les calebasses et l'arbalète de rigueur à ses côtés. Impossible de l'approcher, c'est horrible!

C'est la première fois que je rencontre ce genre de sépulture.

J'ai pu recueillir un squelette fort incomplet et un crâne de Gnia-heun, qui viennent augmenter la collection.

Les Bolovens sont revenus en partie au village, fort surpris de le trouver occupé par des intrus. Ils ne veulent pas se décider à rentrer chez eux avant notre départ, malgré mes prévenances à leur égard; cependant ils ne se sauvent pas et causent tranquillement avec nous.

Ces Bolovens ne sont pas de vrais Khâs. Ils ont pris en partie le costume laotien, et presque tous les hommes ont adopté la coiffure de leurs voisins. Les femmes sont restées plus sauvages.

J'ai fait encore aujourd'hui une trouvaille d'un intérêt considérable.

Sur l'emplacement du village lui-même et dans les environs, je rencontre un certain nombre de monuments, qui sont sans nul doute des sépultures ou les restes de quelque culte antique. C'est une sorte de dalle de forme plus ou moins rectangulaire, de un à deux mètres de longueur. Contre l'un des petits côtés se dressent des bornes, tantôt une seule, tantôt deux accouplées, de un mètre à un mètre et demi de hauteur.

Tous ces monuments sont orientés est et ouest. Les pierres en sont si frustes qu'au premier abord le travail de l'homme n'est pas évident, et ce n'est que leur répétition et leur orientation qui peuvent soulever tous les doutes, au milieu des nombreux rochers qui parsèment le sol.

Les Khâs du village, qui campent sur les lieux en attendant mon départ, sont fort étonnés quand, leur ayant montré trois ou quatre de ces monuments et leur similitude, je leur demande s'ils savent à qui il faut en attribuer l'érection. Vivant dans cet endroit depuis bien longtemps, ils ne les avaient jamais remarqués.

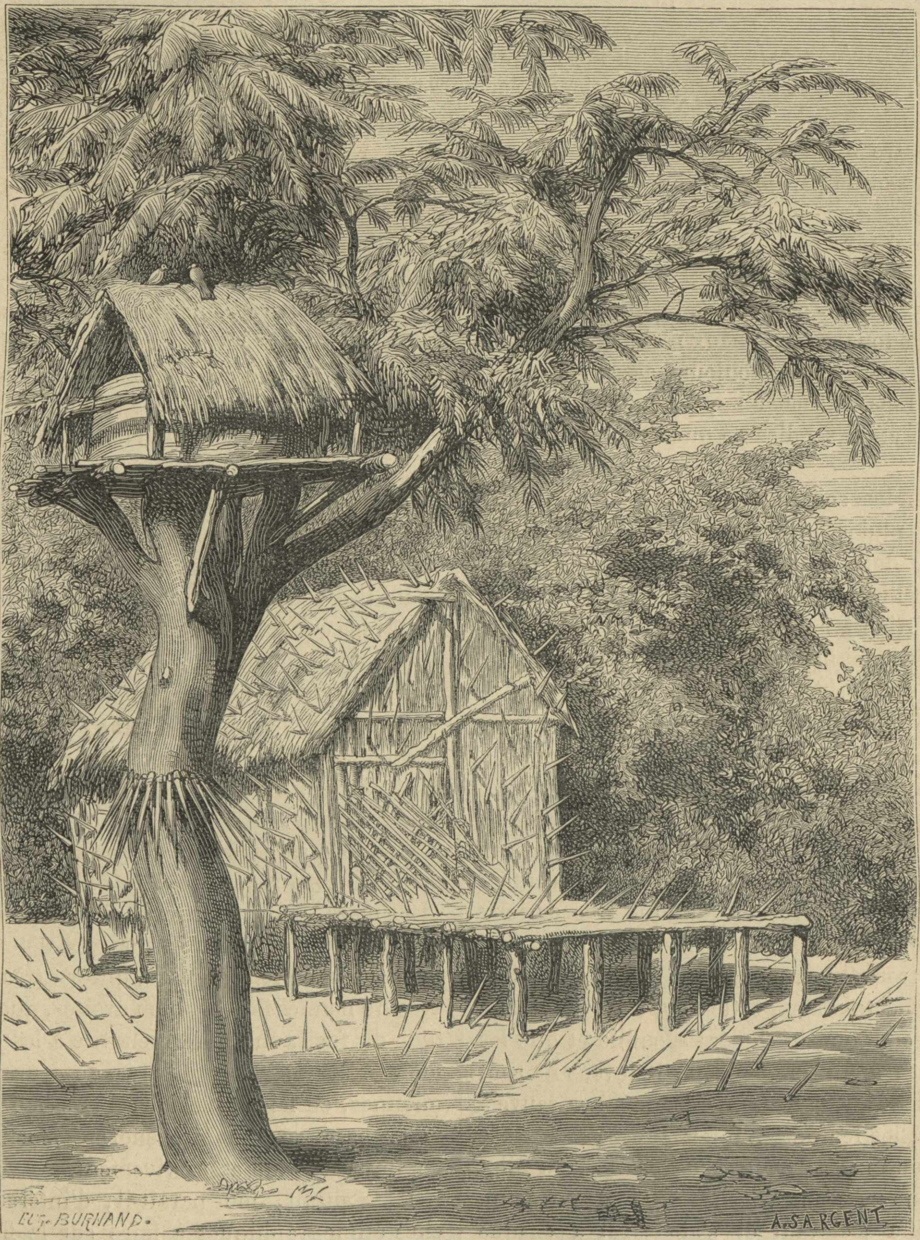
Voilà un problème dont la solution se fera sans doute bien longtemps attendre.

22 mars. — Après une charmante promenade dans la forêt, j'arrive à un second village de Bolovens, nommé Dang-Kheuông, composé d'une quinzaine de maisons tout aussi abandonnées que les autres, dis-

posées sur une seule ligne et bâties sur un modèle identique.

Je pars immédiatement à la chasse. D'énormes troënes, couverts de belles fleurs blanches, et une espèce de sureau m'offrent sans peine une belle récolte de *cétoines*, de *macronotas* et de *chrysochroas*.

23 mars. — Si j'étais riche, j'achèterais au roi de Bang-kôk ce coin perdu de ses immenses possessions, et je viendrais m'y établir avec quelques Français. Il n'y a pas de parc qui vaudrait celui-ci. Tous les fruits, tous les légumes de l'Europe méridionale y pousseraient à plaisir, et sans la difficulté des débouchés, quelle belle colonie on pourrait créer! Au point de vue de l'histoire naturelle, un séjour de quatre à



Grenier à riz et maison-sépulture des sauvages du Grand Plateau.

cinq mois sur ces plateaux serait plus profitable que trois années employées à parcourir toute l'Indo-Chine.

Le soir, je traverse d'immenses clairières couvertes, à perte de vue, de fougères pressées qui ondulent comme la houle au souffle du vent. Elles sont séparées par des forêts d'une épaisseur et d'une obscurité extraordinaires, remplies de sangsues féroces qui nous criblent les jambes et tout le corps de nombreuses morsures. Dans la saison des pluies, ce coin doit être inhabitable.

Halte à un village abandonné de douze cases nommé Long-Bok.

Je passe toute la matinée à poursuivre une troupe de gibbons noirs, d'une taille et d'une vigueur surprenantes, qui m'avaient réveillé dès le matin, en faisant entendre leur étrange concert, composé de notes plain-

tives qu'ils lancent tous en chœur, comme une série de sanglots de plus en plus aigus. Ces animaux sont extrêmement défiants, rusés et sauvages. Il faut les tirer à balle et de très loin, et encore, si l'on réussit à en toucher un, il faut qu'il soit tué raide ; autrement il s'accroche aux branches, traînant son membre brisé, et disparaît en un clin d'œil.

Ils font des bonds de cinq à six mètres, avec des mouvements d'une grâce et d'une précision merveilleuses.

L'espèce grise (*hylobates leuciscus*) est moins difficile à atteindre, mais avec beaucoup de patience seulement.

Je ne rencontre nulle part, dans mes courses, de traces de tigres et de panthères, non plus que d'éléphants sauvages. Les cornacs me disent qu'à certaines époques, particulièrement dans la saison des pluies, ils remontent sur les plateaux et y deviennent très communs. Les cerfs ne sont pas non plus très abondants. Peut-être tous ces animaux n'aiment-ils pas le froid de la nuit, qui est ici toujours assez vif et très pénétrant. Tous les matins, un épais nuage de brume nous enveloppe et ne se dissipe que vers onze heures ou midi.

Presque tous les soirs il pleut légèrement; il est évident que les pluies, qui du reste ne cessent jamais complètement, doivent devenir extrêmement abondantes pendant l'hivernage.

24 mars. — Rien à noter. J'ai passé toute ma journée en courses botaniques et zoologiques, m'arrêtant juste le temps d'absorber ma maigre pitance.

25 mars. — Route presque toujours sous bois. Forêt toujours aussi épaisse, aussi sombre, aussi pleine de sangsues. Quelques clairières, un grand marais viennent varier le paysage, qui finit, à force de splendeur, par m'écraser en quelque sorte. Le soir, j'ai traversé plusieurs ruisseaux et ravins rivalisant de beautés, et qui nourrissent un insecte aquatique très curieux (*Porrorynchus*).

Après avoir trouvé un ruisseau qui n'est autre que le Sé-Pien, nous tombons, cette fois, dans un village de Khâs Bolovens, que le choléra a oublié et que les habitants n'ont pas quitté. Mais les Bolovens ne sont vraiment plus des Khâs, car personne ne se sauve à mon approche ; les femmes n'interrompent même pas leur travail, continuant, malgré ma présence, à piler leur riz, leurs nourrissons attachés sur le dos dans un morceau d'étoffe s'élevant et s'abaissant à chaque coup de pilon avec des physionomies d'un calme à mourir de rire, tant il contraste avec la gymnastique effrénée que leur fait subir le torse maternel.

Je mesure un bon nombre de Bolovens. Au point de vue ethnographique, ils présentent un intérêt médiocre, ayant pris, particulièrement les hommes, presque toutes les habitudes de leurs conquérants. La teinte de leur peau, notamment chez les femmes, m'a paru plus claire que celle des Laotiens, et surtout que celle des autres sauvages. Leur taille est un peu supérieure à celle des Laotiens ; la différence principale consiste dans la forme du crâne, qui est sous-dolichocéphale, tandis que celle des Laotiens est nettement brachycéphale (arrondie). J'ai rencontré dans la forêt des femmes bolovens d'une beauté incontestable, et qui ne rappelle en rien celle des Laotiennes, dont elles se distinguent surtout par la forme de leur nez et par de grands yeux à ouverture horizontale et non bridés.

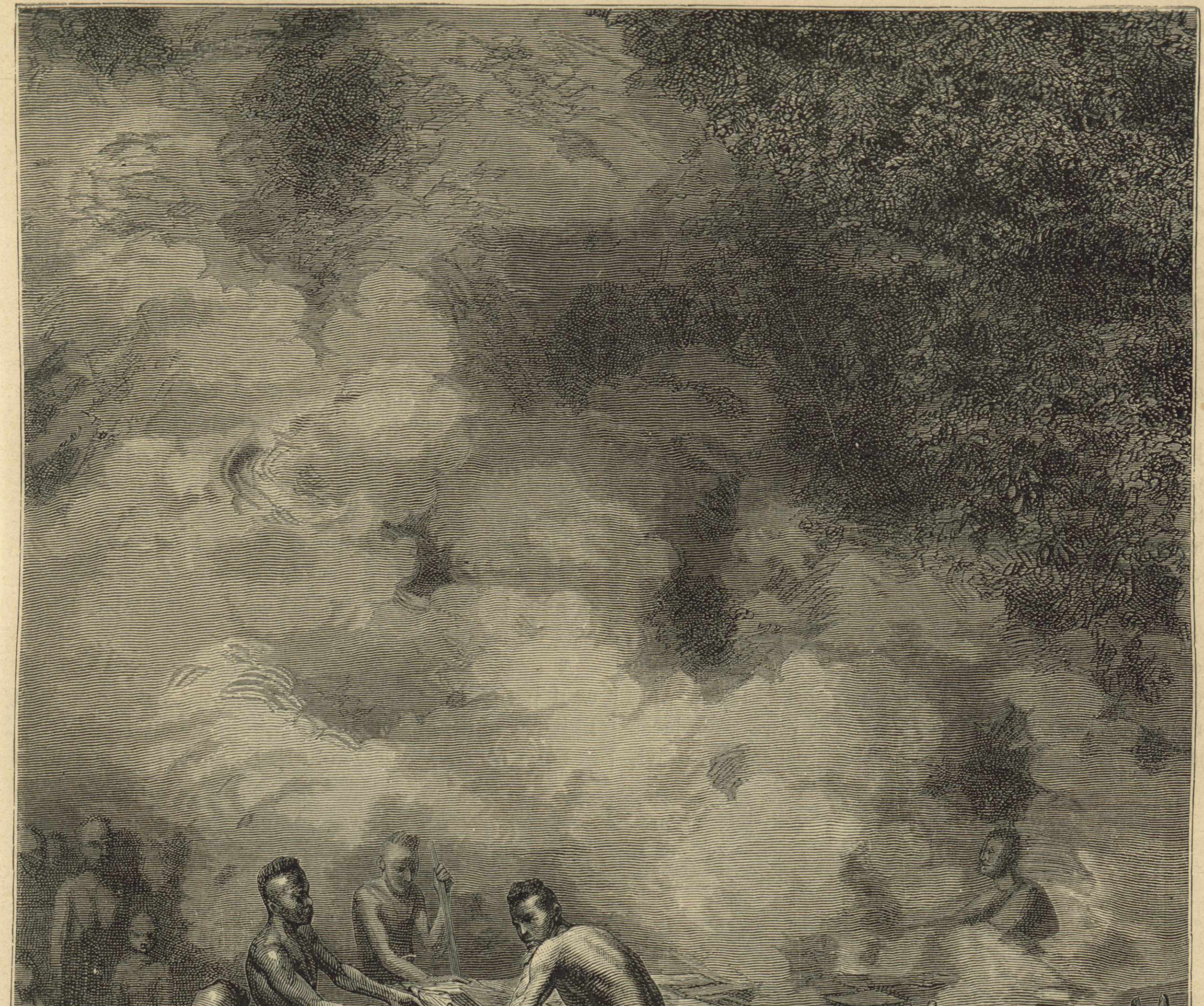
Je crois les Bolovens, du moins ceux qui sont rapprochés du grand fleuve et qui vivent, à la suite de leur assimilation presque complète, dans un état de sécurité aussi entière que les Laotiens, mieux doués physiquement et intellectuellement que ceux-ci, et cette remarque peut donner les plus grandes espérances relativement à l'avenir de tous les sauvages indo-chinois.

Puisque je viens de parler plus haut de la coloration de la peau chez ces peuplades, je saisis cette occasion de faire remarquer qu'à mon avis les voyageurs précédents ont beaucoup exagéré la différence de teinte qui sépare les Laotiens des sauvages. Les cornacs laotiens, les bûcherons, les cultivateurs, qui vivent toujours au soleil, sont aussi foncés que les sauvages, et, d'autre part, j'ai vu que les sauvages qui vivaient depuis longtemps à l'ombre, des blessés ou des malades, par exemple, étaient tout aussi blancs que les Laotiens soumis à un genre de vie analogue. Mais il est admis au Laos que les Khâs sont noirs, et cette idée est si bien enracinée, que j'ai vu des Laotiens auxquels je demandais de me montrer avec le doigt, sur un tableau chromatique, quelle était la teinte de sauvages qu'ils avaient devant eux, me désigner invariablement le noir absolu. Or, notez que souvent les Khâs étaient plus clairs que le Laotien lui-même que j'interrogeais.

Ce qu'il y a de plus vrai, c'est la différence de nuance : les Khâs sont plus rouges, les Tays plus jaunes.

25 mars. — Je m'amuse, au retour de mon excursion journalière, à faire tirer l'arbalète aux Bolovens, pour juger de leur adresse, qui est très grande. Mais, avec de bonnes flèches, bien droites, quand on a l'habitude du fusil, on arrive bien vite à les égaler. Je leur montre les effets comparés de leurs armes et des miennes, en faisant éclater, d'une balle explosible de ma grosse carabine, un énorme mortier à riz, ce qui les impressionne assez vivement.

Il y aurait, me paraît-il, d'intéressantes recherches ethnographiques à faire sur la filiation de cette arme remarquable qu'ils appellent *se-na* ou *tche-na*, et qui semble particulière aux populations de l'Asie orientale. C'est une arme très puissante jusqu'à la distance de quinze à vingt pas ; une simple flèche en bambou, sans fer, tirée de près, perce une planche de plus d'un centimètre d'épaisseur et est capable de tuer des bœufs et des buffles sauvages. Mais le maniement en est très difficile, à moins d'une longue habitude, et je n'ai jamais réussi, pour mon compte, à tendre certaines arbalètes que les Khâs armaient en



Séchage des plantes de l'herbier (voy. p. 42).

un clin d'œil. Pour y arriver, ils maintiennent l'arme inclinée vers le sol avec les orteils appliqués à la jonction de l'arc et de la monture, puis tendent la corde des deux mains, en l'assurant bien derrière la gâchette.

La plupart des sauvages se servent de poison pour leurs flèches, mais toutes les tribus ne savent pas le préparer, et on va quelquefois fort loin pour en acheter. Je pense que les poisons sont de compositions très variées; la plante qu'on m'a le plus souvent apportée, quand je prenais des informations relatives à cette question est une apocynée du genre *strophantus*. Ils se servent aussi des strychnées.

26 mars. — Tout le plateau est enveloppé de brume, il fait froid et humide, et je pense avec une sorte de peur aux rayons du soleil qu'il va falloir bientôt braver dans la plaine aride en revenant à Bassac. Ici, il ne fait réellement chaud que pendant deux ou trois heures; tout le reste de la journée est délicieux.

27 mars. — Je me laisse guider d'un village à l'autre au gré de la nonchalance des cornacs, qui sont cependant travaillés, d'un côté par leur paresse naturelle, et de l'autre par le désir de rentrer chez eux; ils ont essayé de se faire remplacer par des Bolovens, mais sans avoir réussi jusqu'ici.

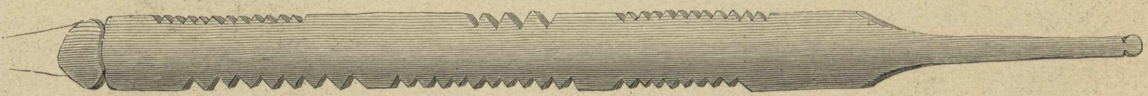
J'aperçois pendant la route, à quelques pas de l'amorce d'un petit sentier, une grossière barrière faite de bambous et d'arbres abattus, ornée d'hexagones et de bouquets d'herbes; au-dessus du sentier, se balançait une petite planchette, portant sur chacun de ses bords une série d'encoches régulières, mais les unes grandes, les autres plus petites. Je réunis les cornacs et je leur demande s'ils savent ce que veut dire cet écriteau. Malheureusement je n'avais pas de sauvages avec moi, et les Laotiens d'Attopeu, bien qu'habitués à vivre en pleine forêt, côte à côte avec les Khâs, ne me semblent pas très au fait de ce mode d'écriture. Enfin, après une assez longue discussion entre eux, on me donne l'explication suivante :

A droite, une série de douze petites encoches, une série de quatre grandes, plus une troisième série de douze petites.

Traduisez : « D'ici douze jours, tout homme qui osera franchir notre palissade, sera notre prisonnier, ou nous payera quatre buffles ou (ou bien *et*) douze ticaux de rançon. »

A gauche, huit grosses encoches, onze moyennes, neuf petites. Ce qui signifie : « Notre village compte huit hommes, onze femmes et neuf enfants. »

Quoi qu'en ait prétendu F. Garnier, je n'ai jamais



Ecriture des Khâs.

constaté d'autre écriture que ce système enfantin. La Commission a rencontré, comme cela m'est arrivé bien souvent, des écriteaux de bois suspendus au-dessus des routes des villages, et portant des caractères gravés à la pointe. Ce sont des caractères laotiens, et les sauvages, qui ne savent pas écrire, et qui attribuent à l'écriture des propriétés surnaturelles, se font fabriquer, moyennant finance, ces petites affiches par les bonzes laotiens.

Campé au village Moun-hou-Meuong.

Cette fois, malgré des prodiges d'habileté et de précautions, je n'ai plus une feuille de papier de rechange; mes échantillons botaniques, desséchés au feu et empilés par douzaines dans une enveloppe unique, souffrent beaucoup des secousses des éléphants; je suis réduit à ne plus herboriser du tout. Je me consacre entièrement à la zoologie, regrettant vivement l'absence des pluies, qui ont cessé complètement.

X

Retour à Bassac.

Voilà encore une journée de répit. Les cornacs réussissent à s'entendre avec quelques Bolovens, et presque tous me quittent, bien récompensés. Quant aux éléphants, ils n'en prennent aucun souci : c'est affaire à débrouiller entre le gouverneur d'Attopeu et le khiaô de Bassac.

28 mars. — La route qui, hier déjà, s'inclinait très sensiblement, descend aujourd'hui avec rapidité au travers de grandes clairières arides, pavées, pour ainsi dire, de roches volcaniques, brisées et crevassées.

Tous les ruisseaux sont à sec; c'est le désert après l'oasis.

On trouve deux ou trois portions de forêt, dont une seule assez belle, poussant, sur une pente très raide, des arbres gigantesques, les plus grands que j'aie jamais vus; ils appartiennent à la famille des sterculiacées. Pendant la descente, grave accident : mon Lefaucheux, que j'avais confié à mon cornac pour descendre à pied plus facilement les rochers, tombe du dos de l'éléphant sur la pointe d'un roc, et l'un des canons est entièrement faussé.

Le pauvre garçon, dont j'étais très satisfait, ne savait plus où se fourrer, et à peine arrivé, il vient se jeter à mes pieds, bien étonné de voir que je ne lui fais aucun reproche. Mais j'ai toujours eu pour règle de ne jamais châtier que la mauvaise volonté évidente et la mauvaise foi.

C'est cependant un gros malheur qui m'arrive là! Je

passe le reste du jour à faire l'armurier, et j'arrive, tant bien que mal, à réparer le dommage. Une demi-douzaine de balles, que je tire successivement avec une justesse suffisante, me prouvent que mon vieux fusil est encore capable de me rendre de bons services.

29 mars. — Je fais accélérer le plus possible la marche des hommes et des éléphants. Maintenant que les enchantements sont finis, je n'ai plus qu'un désir, revoir le Mè-không et Bassac le plus vite possible, afin de prendre un peu de repos, ce dont j'ai grand besoin.

30 mars. — Rien de nouveau. J'ai passé la nuit dans un village entouré de marais et de jungles où les paons et les coqs foisonnent. Il est habité par des Khâs Bolovens qui ne parlent plus que le laotien, et qui sont indignés d'être pris pour des sauvages. C'est un phénomène curieux que j'ai souvent observé, surtout au Cambodge : aussitôt que les Khâs ou les Penongs peuvent espérer tromper sur leur origine, ils la renient complètement; comme les trois quarts des Laotiens sont mélangés de sang sauvage, la distinction est très difficile, du reste; et sur la rive gauche notamment, les Laotiens en apparence les plus purs avancent sans la moindre difficulté qu'on ne distingue un Khâ d'un Laotien qu'à ses oreilles largement percées.

31 mars. — Nous voilà revenus, à partir de ce village (B. Nong-hêt), dans cet affreux pays de forêts-clairières.

Il fait une chaleur d'autant plus pénible que j'en ai été presque déshabitué par la douce température des plateaux. Enfin, après une longue journée de marche, j'arrive vers les bords du Nam-Không, en face de la grande île Dôn-Deng, un peu au nord de mon



Types de Bolovens et de Gnia-heuns.

point de départ. Ce jour-là, je dînai à la pagode, d'une corbeille de riz que je dus à la charité des bonzes.

Il ne s'agit plus maintenant que d'avoir des barques pour traverser le fleuve, et ce n'est pas une petite affaire.

1er avril. — Après d'interminables discussions avec le chef du village, les choses finissent par s'arranger mieux que je n'osais l'espérer; et à onze heures du matin, je m'embarque avec mes bagages dans des pirogues montées moitié par des hommes, moitié par des femmes, qui font un bruit d'enfer. Nous doublons, par le nord, la pointe de l'île Rouge, et je grimpe, vers trois heures, la berge de Bassac, que j'avais quittée quarante jours auparavant.

Le prince d'Oubôn est toujours là; mais il a changé de campement, et l'on me fait l'insigne honneur de me donner la maison qu'il occupait avec sa suite, maison spacieuse, perchée sur le haut de la berge, d'où l'on domine tout le fleuve.

Je vois se dessiner dans l'est la pente bleuâtre des beaux plateaux que je viens de traverser et d'où j'emporte des impressions qui ne s'effaceront plus jamais.

2 avril. — Je vais faire visite au meuong et raconter au prince mes mésaventures avec le gouverneur d'Attopeu, en le prévenant de la plainte que j'allais adresser contre lui au commissaire de France à Bangkôk.

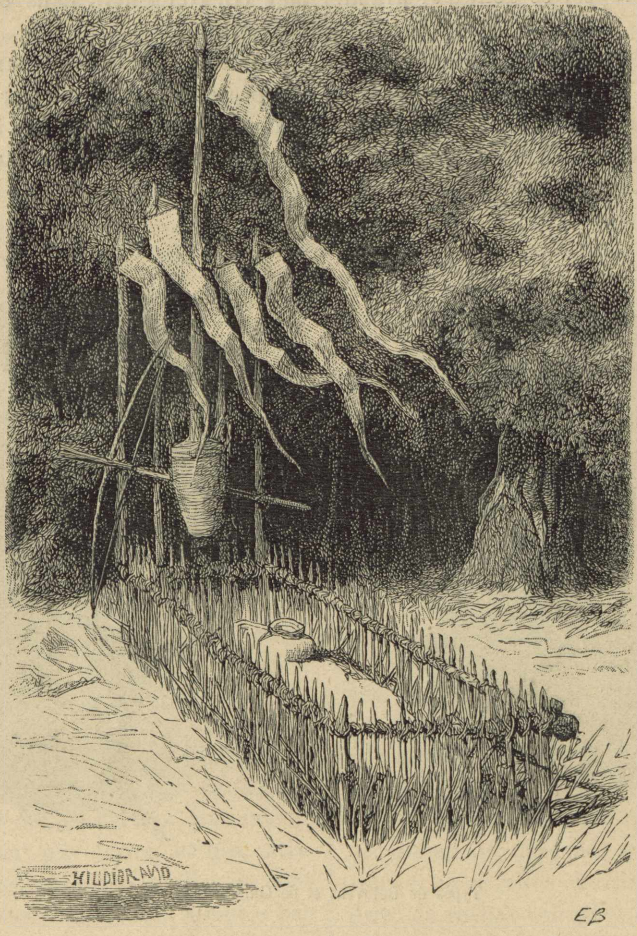
Le soir, le prince vient me rendre ma visite. Il faut lui montrer mes plantes, mes oiseaux, mes insectes; les portraits des Khâs surtout ont le don de le réjouir au dernier des points, et, à chaque feuillet de mon cahier d'anthropologie, il lance un large éclat de rire, religieusement répété *crescendo* par toute la suite, qui n'y voit rien du tout, et semble cependant transportée

de joie. Les malheureux ne se doutent pas que les trois quarts d'entre eux sont presque aussi khâs que les originaux de ces portraits, et le pauvre descendant des rois du Laos lui-même possède un nez fortement imprégné de sauvage, ce qui veut dire beaucoup moins laid que celui des vrais Laotiens.

Chose étonnante! les pipes, les coiffures, les ustensiles que j'ai rapportés de l'excursion du Sé-Kéman intéressent aussi très vivement *Son Altesse*, qui considère tout cela comme si elle n'avait jamais rien vu de ces lointaines régions. Je ne me doutais pas, en vérité, que j'avais fait un aussi grand voyage. Par exemple, je me gardai bien de déballer mes squelettes et mes crânes.

Le prince se montra ravi d'un joli stéréoscope que je lui offris, et je saisis l'occasion pour lui demander de me faire transporter à Phnôm-penh les collections que j'avais recueillies depuis quatre mois. Il y consentit de la meilleure grâce du monde.

Les jours qui suivirent furent employés activement à l'emballage de mes collections, ce qui nécessita la confection préalable d'une quinzaine de grands paniers cylindriques faits des épaisses et larges feuilles de *dipterocarpus*, si bien imbriquées et si artistement maintenues entre deux réseaux de lanières de bambous, que la pluie est impuissante à en mouiller le contenu.



Tombeau de Khâs Bolovens (voy. p. 40).

C'est dans des paniers de ce genre que les Laotiens transportent toutes leurs denrées; c'est au moyen d'ouvrages analogues qu'ils couvrent leurs barques, qu'ils font les cloisons de leurs cases, et même qu'ils construisent en un clin d'œil des abris temporaires, ne laissant pas filtrer une seule goutte d'eau, et qui m'ont bien souvent protégé la nuit, pendant la saison des pluies, des orages diluviens que je recevais en pleine forêt.

Dès le lendemain, je tombai malade, mais je pus encore rédiger quelques lettres et dresser la carte de l'excursion que je viens de raconter; j'allai aussi, sous prétexte de me remettre, estamper une inscription à une trentaine de kilomètres au sud-sud-ouest de Bassac, auprès d'un antique monument composé de trois tours de grès, monument qui m'avait été signalé par le Khiao-meuong lui-même. Mais, en revenant, je fus pris d'une rémittente bilieuse qui me mit à deux doigts de la mort, si bien que j'avais déjà fait prévenir le prince, pour lui confier mes papiers, mon argent et mes collections.

Enfin, à force de sulfate de quinine et d'ipécacuanha, je réussis à m'en tirer, mais je restai si faible que je ne pus me remettre en route pour continuer mon voyage sur le nord que le 15 avril.

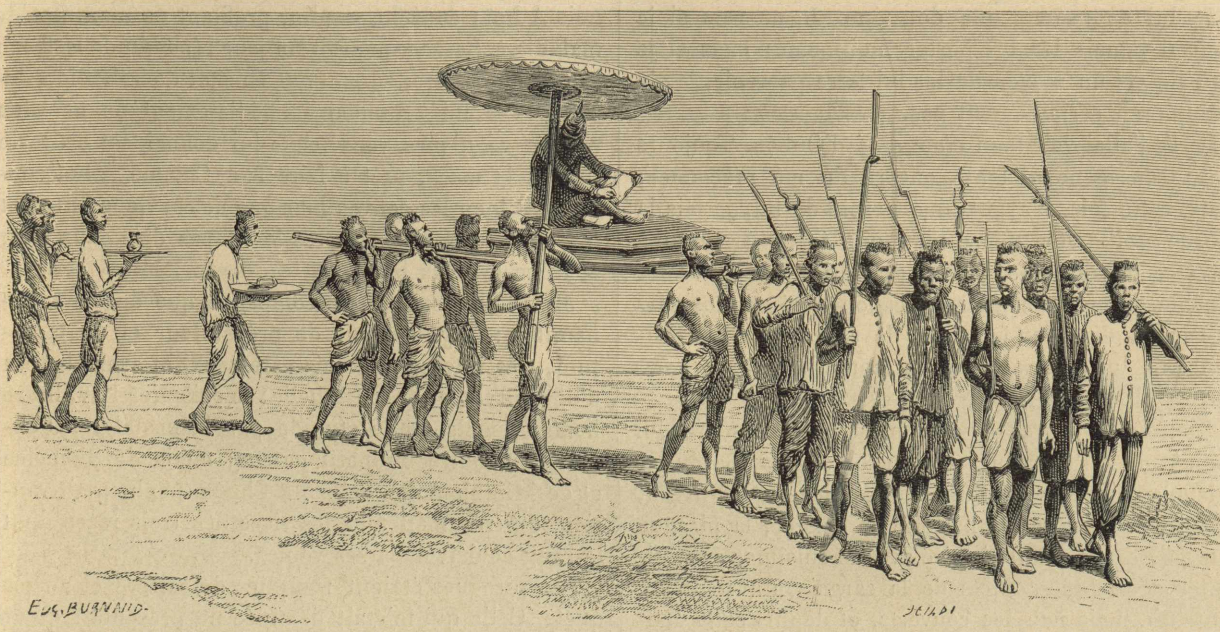
Je me proposais de traverser la grande chaîne qui sépare la vallée du Mè-không du versant de la mer de Chine, le Laos et les tribus sauvages de l'empire d'Annam.

Je pus accomplir ce projet, mais au prix de bien des misères.

J'atteignis Hué le 15 août de la même année, après un long parcours au travers de nouvelles populations de la rive gauche, en pleine saison des pluies.

J'espère pouvoir raconter plus tard les mésaventures nombreuses qui m'attendaient sur ma route.

Docteur Harmand.



Cortège du prince de Bassac à la fête de l'eau (voy. p. 242).

LE LAOS ET LES POPULATIONS SAUVAGES DE L'INDO-CHINE,

PAR M. LE DOCTEUR HARMAND[1].

1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.

DEUXIÈME PARTIE. — DE BASSAC A HUÉ.

XI

Départ de Bassac. — Les adieux aux autorités. — La fête de l'eau. — Comment on s'installe en pirogue. — Première pluie. Les premiers rapides.

J'ai laissé le lecteur au moment où, revenu d'Attopeu à Bassac, je m'apprêtais, convalescent d'une de ces fièvres des pays chauds si communes et si graves au Laos, à reprendre mon voyage interrompu.

Nous étions au 14 avril. Très affaibli, et profondément dégoûté de la grossière nourriture qui composait mon ordinaire, je ne voyais pas l'avenir très en beau. Mais j'étais cependant bien décidé à ne revenir sur mes pas qu'à la dernière extrémité.

Ce ne fut pas sans peine que je parvins à terminer l'étiquetage de mes échantillons et l'emballage de mes collections; mais je n'eus pas même le courage d'achever les lettres, cartes et rapports que je me proposais d'envoyer en France.

Je comptais partir le 15 avril. Le prince m'avait bien promis des pirogues pour ce jour-là; mais.... suivant l'invariable coutume du Laos, à laquelle mon impatience ne parvint jamais à se résigner complètement, je ne vis arriver ni hommes ni pirogues.

J'allai faire ma dernière visite de cérémonie pour passer le temps. Le prince m'adresse force souhaits de bonheur, et, pour ne pas être en reste, je lui offre mon cheval en souvenir de moi, et en même temps je lui annonce mon retour probable dans sa province, après deux ou trois années de séjour en France.

« Que faudra-t-il vous apporter de mon pays? lui demandai-je. Dites-moi quel est l'objet qui vous ferait le plus de plaisir, et je vous promets de ne pas l'oublier. »

Une discussion fort embrouillée s'engagea aussitôt avec les courtisans, toujours occupés à polir le parquet de leurs coudes. L'assemblée, après plusieurs propositions et amendements, posa enfin sa conclusion, qui eut le don d'agréer au prince, et celui-ci

1. Suite. — Voy. t. XXXVIII, p. 1, 17, 33.

formula sa demande, non sans une certaine timidité; il s'agissait.... de belles chemises de couleur!

Je lui en promis une douzaine. Je ne sais si je pourrai jamais les lui porter moi-même; mais si je connaissais un moyen de les lui faire parvenir, je n'y manquerais certainement pas.

De là j'allai voir mon *cher ami* d'Oubôn. Toujours aussi sans-gêne, il tente encore de me rançonner; mais, cette fois, n'ayant plus besoin de lui, je fais la sourde oreille. On pense bien que je ne proposai à cet être désagréable aucune discrétion : il aurait été capable de me demander un canon rayé et plusieurs caissons d'obus, car je venais de commettre l'imprudence de lui décrire les effets merveilleux de ces engins civilisateurs.

Toutefois, je savais que mes prédécesseurs lui avaient donné des couverts de ruolz; j'avais perdu les miens au passage de l'un des rapides du Sé-Moun, avec presque toute ma batterie de cuisine, la pirogue qui les portait ayant chaviré avec le cuisinier : le cuisinier et quelques objets de la cargaison avaient été repêchés, mais non les couverts, et depuis cette époque je mangeais avec une cuillère et une fourchette de bambou, produits de mon industrie. (Pour la fourchette, mon habileté n'avait pu dépasser trois dents.) C'était une privation véritable; aussi je proposai au prince un échange, et moyennant une petite cafetière en argent, ayant obtenu ce que je convoitais, j'opérai immédiatement ma retraite.

Aujourd'hui, grand remue-ménage dans les rues de Bassac. C'est « la fête de l'eau ». Les deux *khiaos*, suivis des mandarins et de toute la population mâle, s'en vont à la pagode en grand cortège, boire l'eau du serment, et jurer fidélité au roi de Siam. Ils passent devant mon *sala*, portés en palanquin. Ils sont habillés de vestes de brocart d'or et coiffés d'une sorte de petit casque de velours ou de drap noir, agrémenté d'ornements dorés. Tout le village est dehors, en habits de cérémonie, dont les couleurs vives miroitent au soleil, avec les lames des lances et les fusils des soldats.

Au retour, tout le monde s'asperge réciproquement d'eau, en poussant des cris de joie : on se croirait au baptême de la ligne.

16 avril. — C'est aujourd'hui que j'ai commencé ce long trajet en pirogue, qui doit, m'a-t-on dit, durer près d'un mois. Je me propose de remonter le Grand-Fleuve jusqu'à La-khôn. Là, je séjournerai quelque temps dans les montagnes que la commission du Mèkhông a signalées sur la rive gauche, et dont l'exploration doit m'être facilitée par les ordres que le prince d'Oubôn m'a promis d'envoyer aux mandarins de ces provinces, qui dépendent de son autorité. Ensuite, me dirigeant vers l'est, je tâcherai de venir déboucher dans le Tong-king méridional, en traversant la grande chaîne de montagnes, vierges encore des pas de l'Européen, habitée, dit-on, par des populations sauvages inconnues qui séparent le Laos de l'Annam.

Trois grandes pirogues portent tout mon matériel et mon personnel, diminué de mon préparateur chinois A-hoï; ce lâche gredin, profitant de mon état de maladie à Bassac, m'avait un jour répondu de la façon la plus grossière, se mettant en état de rébellion déclarée. Je lui ordonnai immédiatement de ne plus reparaître à mes yeux, et je lui donnai cet ordre le fusil à la main, prêt à faire feu. Comme A-hoï connaissait bien les conventions que nous avions faites et qu'il avait signées, il ne se le fit pas dire deux fois, et je ne le revis plus.

Je n'étais donc plus accompagné que de deux Annamites : Tay, servant de préparateur et de factotum, très intelligent, mais paresseux, et ayant besoin d'une surveillance continuelle; le cuisinier Bay, brave homme, mais rendu stupide par la nostalgie. J'emmenai en outre un petit garçon, métis de Siamoise et de Minh-huông[1], acheté à Phnôm-penh, petit vaurien, qui résumait tous les vices des trois races dont le sang coulait dans ses veines.

Les pirogues étaient remplies de caisses et de paquets. Celle qui m'était destinée ne présentait qu'un vide étroit au-dessous de la voûte de feuillages imbriqués qui les couvrait, et c'est dans cette espèce de cercueil, chauffé à une température voisine de quarante degrés, que je me glissais la tête la première, et que je m'étendais sur la surface inégale de mes caisses, obligé de me mettre sur le côté pour tenir à la main un livre ou mon cahier de notes. Mes fusils à gauche, des boîtes à insectes et des flacons à droite, diminuaient encore l'espace disponible. Tel était le charmant lieu de repos où je comptais refaire mes forces et ma santé, sans avoir même la distraction de pouvoir examiner les rives du fleuve et le paysage.

Je considérais d'avance tout le reste du mois d'avril au moins comme perdu, car je ne devais pas songer encore à gravir les hautes berges pendant les haltes, pour me livrer à mes chasses et à mes herborisations habituelles; mais la résignation me semblait d'autant plus facile, que cette partie de mon trajet n'était pas un itinéraire inconnu, car M. Delaporte en 1867, MM. d'Arfeuille et Rheinart en 1869, l'ont déjà suivi. Même bien portant, je n'aurais eu que bien peu de choses nouvelles à enregistrer.

Les pirogues sont dans un état pitoyable. Il faut, dans chacune d'elles, un homme occupé à vider sans cesse, au moyen d'une moitié de gros bambou, l'eau qui, filtrant par mille fissures, ne tarderait pas à mouiller le chargement. De plus, les deux premiers jours, il s'élève un vent sud-sud-est très fort, qui nous oblige à nous arrêter à l'abri des broussailles; le reste du temps, nous marchons avec une lenteur désespérante.

Je suis furieux contre le prince de Bassac qui m'a si mal servi. Je regrette les trop nombreux présents que je lui ai faits. Je me sens fatigué et sans courage.

1. Métis de Chinois et d'Annamite.

Je m'avoue à moi-même qu'en ce moment, si une difficulté sérieuse se présentait sur ma route, je n'aurais plus l'énergie nécessaire pour en triompher.

Je remonte le long coude que fait le Nam-Không en approchant des embouchures du Sé-Moun, où je m'étais trouvé à la fin de janvier. Le fleuve a baissé de deux mètres environ depuis cette époque. Son lit est parsemé d'un grand nombre d'îlots et de bancs de roches, couverts de broussailles et d'arbustes (*gomphocarpus*, *cratæva*, etc.).

Le ciel commence à se couvrir. Des orages grondent dans l'ouest depuis plusieurs jours. J'appelle la pluie de tous mes vœux, et je l'attends avec une impatience sans cesse croissante : je compte sur l'abaissement de température qui suit toujours les premières ondées, pour rendre le séjour de ma prison moins insupportable et faire revenir le moment des bonnes récoltes zoologiques.

Le 18 au soir, première pluie! Enfin! avec quel plaisir je l'entends tomber, drue, serrée, fréquente sur les eaux du fleuve!

Cette pluie éclaircit l'atmosphère. Depuis mon retour à Bassac, il y a dans l'air une sorte de brouillard qui ressemble moins à de la brume qu'à de la fumée ou des poussières; il ôte au paysage toute profondeur, et le fait ressembler à une mauvaise grisaille.



Le Mè-không entre Pak-Moun et Kemmerât.

Les journées sont d'une monotonie désespérante; le soir est bien long à venir m'apporter le sommeil : je ne continue ces notes que par acquit de conscience, et pour ne pas m'embrouiller dans les dates, ce qui arrive bien plus facilement qu'on ne pense. Je comprends très bien à présent comment les sauvages et les trois quarts des Laotiens ne savent pas même leur âge. Je crois être déjà en retard d'un jour.

19 avril. — Ma santé se rétablit peu à peu et, avec le retour de mes forces, mes idées noires s'éloignent rapidement. Je suis seulement en proie à un accès de paresse profonde, cherchant en moi-même toutes sortes de prétextes et d'excuses pour ne pas faire un mouvement.

Je débarque un instant à Pak-Moun, petit village de belle apparence, situé au sommet d'une haute berge argileuse, sur la rive droite, à l'entrée du Sé-Moun. J'ai changé les rameurs, pour continuer ma route sans incidents.

Le Nam-Không ne tarde pas à prendre un aspect tout nouveau. Son lit se rétrécit, ses berges d'argile et de sable, mollement ondulées, disparaissent pour faire place à d'énormes rochers d'aspect triste et sau-

vage, quelquefois taillés à pic comme d'un coup de ciseau gigantesque. Le fleuve, aux eaux désertes et sombres, prend l'apparence d'un canal contenu entre deux murailles cyclopéennes, et acquiert une profondeur énorme. Le courant est fort, mais uniforme et sans rapides.

C'est demain que doivent commencer les tourbillons et les sauts dangereux signalés par mes devanciers.

20 avril. — Toute la journée le paysage reste le même. Quelle longue série de siècles la nature a-t-elle dû employer pour creuser ainsi d'abord la large vallée du Mè-không au travers des plateaux de grès qui s'aperçoivent dans le lointain, à droite et à gauche, transformés en montagnes, puis pour ouvrir le dernier chenal au sein de ces rochers compacts!

La force du courant oblige, de place en place, les hommes à grimper sur les rochers, et à haler les pirogues l'une après l'autre, au moyen de longs câbles de rotin. Puis ils redescendent à bord, ruisselants d'eau et de sueur, se remettre à la pagaye ou à la gaffe, pour recommencer bientôt le même manège, dans les endroits où la ligne de grand courant, se rapprochant d'une des murailles, ne permet plus d'avancer.

Quel spectacle imposant le fleuve doit présenter en ces parages, au moment de sa plus grande crue!

Au fond de ces roches brillantes, recouvertes d'une sorte de vernis noirâtre qui réfléchit l'ardeur du soleil, c'est une vraie fournaise; il me tarde d'avoir franchi ce long corridor, dont le pittoresque m'avait d'abord séduit.

Les cavités des rochers, aux endroits où le courant est le plus violent, sont habitées par des bandes de Laotiens, qui viennent y camper pendant la dernière partie de la saison sèche, avec femmes et enfants, s'occupant à pêcher et à sécher au soleil des poissons magnifiques à la vue, moins séduisants pour l'odorat. Dans les anfractuosités, comblées par des dépôts d'un limon extrêmement fertile, ils cultivent un peu de tabac et de coton.

21 avril. — Franchi aujourd'hui le Kheng (rapide) Gna-p'heut (Ya-peut de M. Delaporte, Ya-phut de MM. d'Arfeuille et Rheinart). Il faut que cette époque de l'année soit très favorable, car j'ai pu passer, non tout à fait sans difficultés, mais sans aucun danger, cet étranglement où mes prédécesseurs avaient failli être entraînés, avec leurs pirogues et radeaux, par les tourbillons. Toute la masse des eaux, obligée de passer par un étroit couloir, d'une quarantaine de mètres de large, s'y précipite en fureur, avec de violents remous. Des tourbillons fugaces, de soixante à quatre-vingts centimètres de diamètre, se dessinent à la surface écumante du rapide; mais sur le bord de la rive droite, l'eau glisse en une seule nappe presque polie. Les pirogues, déchargées, ont été halées l'une après l'autre à la cordelle, sans embarquer une goutte d'eau.

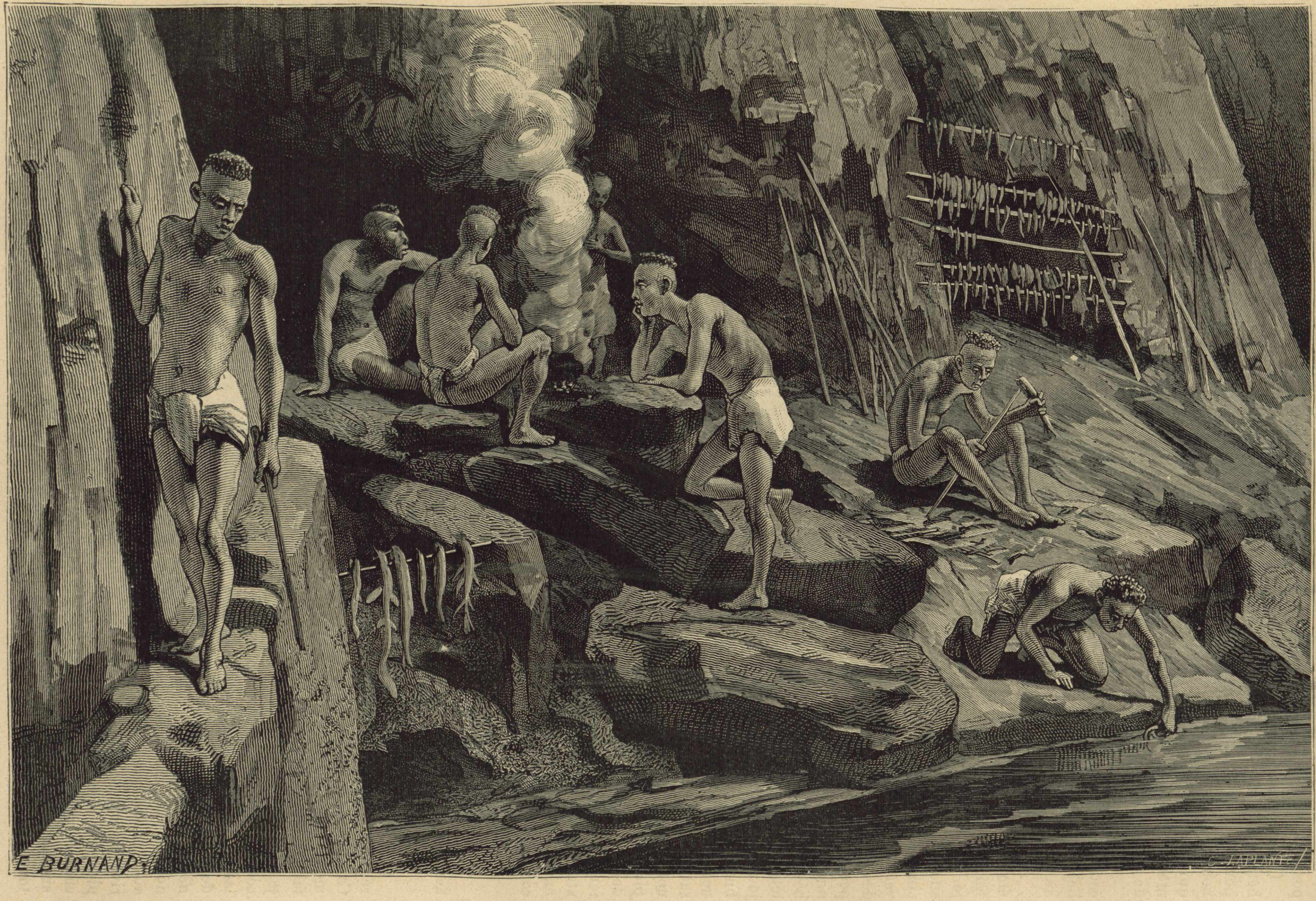
Je sens mes forces revenir rapidement. J'en ai fait aujourd'hui l'épreuve en portant moi-même, sur mes épaules, au delà du rapide, les plus lourdes de mes caisses, que quatre Laotiens ne transportaient qu'en rechignant, non sans se reposer tous les vingt pas, et en me faisant perdre trois bonnes heures. Si je les avais écoutés, nous serions restés là toute une journée : l'un porte mon paquet de tabac, un second ma pipe, en marchant derrière moi tout comme si j'étais le prince d'Oubôn en personne; un troisième trouve que mon filet à papillons, ou un fusil, constitue une charge très suffisante. Puis, ils s'étonnent de mon impatience, m'estimant tyrannique de les empêcher de s'accroupir à mi-route pour confectionner une chique de bétel, ou battre tranquillement le briquet, leurs grosses cigarettes coniques passées dans l'oreille. Ah! quelles races!

Après les rapides, le Nam-Không s'élargit un peu, et les rochers se recouvrent de limon desséché. Mais il est toujours aussi encaissé, d'une vingtaine de mètres au-dessous du faîte des falaises, où se dressent de vilains bambous, jaunes et sans feuilles, pareils à d'énormes balais, et de maigres arbres à huile. C'est triste à mourir! Les rives sont complètement désertes : mais qui donc voudrait vivre au milieu d'une pareille désolation? Quelques sternes au bec rouge ou jaune et des vanneaux criards animent seuls le paysage.

Le lendemain, les rives se relèvent à pic, atteignant par endroits jusqu'à cinquante mètres de hauteur. Je m'arrête le soir auprès d'un nouveau rapide, le Kheng Song-Khôn.

23 avril. — Nous continuons à remonter péniblement le courant. Le fleuve présente une série d'étranglements et de bassins qui se succèdent comme les grains d'un chapelet : à chaque étranglement un rapide. Par moments, je remarque des échos et des résonnances bizarres; j'entends distinctement les paroles prononcées dans la troisième pirogue, à cinq cents mètres de distance, et je ne distingue rien de ce qui se dit dans la pirogue intermédiaire, beaucoup plus rapprochée.

24 avril. — Toujours la même monotonie. On est obligé de décharger encore les pirogues pour franchir le Kheng Pala-Kay, plus difficile que tous ceux des jours précédents. Une des embarcations se remplit en un clin d'œil, et nous avons beaucoup de peine à la tirer de ce mauvais pas. C'est que les pirogues laotiennes, comme celles du Cambodge, du reste, sont d'autant plus épaisses que leurs dimensions sont plus considérables, pour pouvoir résister aux chocs violents qu'elles sont destinées à supporter; en outre, elles sont toujours fabriquées avec des bois pesants (*shorea*, *dipterocarpus*, *anisoptera*, *hopea*). On ne pourrait jamais songer à transporter les pirogues comme on le fait en Amérique, même les plus petites, pour les distances ou les dénivellements les plus faibles. Tout ce que l'on peut essayer, dans certains endroits favorables, c'est de traîner ces lourds bateaux sur des rouleaux de bois pour franchir un rocher uni et en pente assez douce. C'est ainsi que j'ai dû passer le



Un camp de pêcheurs laotiens dans les roches du Mè-không.

dernier rapide du Sé-Moun. Mais il faut pouvoir disposer de beaucoup d'hommes.

Que j'ai donc, encore aujourd'hui, pesté contre la bêtise des Laotiens! N'imaginent-ils pas, au lieu de porter directement les caisses, tout d'une traite, d'un bout à l'autre du banc de roches de Kheng Pala-Kay qui n'avait pas en tout plus d'une quarantaine de mètres, de faire un dépôt à mi-route, et d'y accumuler de nouveau tout le chargement!

Au-dessus de ce rapide, le fleuve dessine un grand coude vers l'ouest; les rives s'abaissent; il s'élargit beaucoup, il redevient plus calme, et laisse émerger de longs bancs de sable plus ou moins dénudés.

Au coucher du soleil, il fait encore une chaleur étouffante (35°,5), et je m'arrête sur un îlot de sable fin, en face du village Ban-Na-Veng. Au moment où je prenais mon bain, dans un costume encore plus succinct que celui de mes rameurs, je vois quatre ou cinq pirogues, chargées d'hommes à couler bas, traverser le fleuve et accoster mon campement : ce sont des habitants du village, qui, pour le plaisir, je suppose, qu'ils éprouvent à examiner un Français *in naturalibus*, m'apportent je ne sais combien de corbeilles de riz, de poisson, de sucre de palme, de poulets, de bananes et de mangues. Il y en a pour huit jours. Je leur fais, en retour, une abondante distribution de mes articles de pacotille, et ils s'en retournent enchantés, d'autant plus que leur désir a été satisfait, et qu'ils pourront assurer à tout le monde, notamment à leurs femmes, très curieuses sur ce chapitre, que les *Fa-lang* ne diffèrent pas sensiblement des Laotiens. Je ne puis me permettre de raconter ici, même en latin, les étranges questions qu'à chaque station on ne manquait pas de poser à mes Annamites, et toutes les bourdes qui couraient sur ma conformation particulière.

XII

Kemmerât. — L'embouchure du Sé-Bang-hieng. — Le rapide de Kheng Dôn Saâ. — La grande pagode de Peunom.

25 avril. — En approchant de Kemmerât, le fleuve reprend tout à fait l'aspect monotone qu'il a dans le Cambodge, au dessus de Phnôm-penh : ce sont les mêmes berges de limon jaunâtre qui s'éboule en falaises abruptes après chaque inondation, ou se dépose en talus inclinés, cultivés çà et là en maïs, tabac, coton, légumes; la rive droite est parsemée de villages, qui se reconnaissent de loin à leurs bouquets de palmiers et aux branches horizontales des *eriodendron*. De place en place, de gros figuiers et d'énormes *sterculia* étalent leur large dôme de feuillage au-dessus des broussailles et des herbes brûlées. La rive gauche, comme toujours, est moins peuplée et plus sauvage, comme si la race laotienne n'avait pas encore réussi à la conquérir complètement sur ses anciens possesseurs khâs et ne s'y sentait pas encore tout à fait chez elle.

Je passe devant la large embouchure du Sé-Bang-hieng, dont l'exploration faisait partie de mon programme. Je ne sais si je pourrai exécuter cette partie intéressante de ma tâche; mais pour le moment ses eaux sont trop basses, me dit-on.

J'arrive à Kemmerât à onze heures, le dixième jour après mon départ de Bassac. On m'avait dit qu'il me fallait compter quinze journées, mais avec les Laotiens il faut toujours rabattre quelque chose. Du reste, les renseignements que l'on recueille sur les distances, en questionnant les indigènes, sont toujours contradictoires, ce qui tient au peu d'importance que la longueur des voyages et le temps qu'ils y consacrent ont toujours pour eux. Une fois en route, qu'ils mettent quatre ou cinq jours, ou plutôt, comme ils disent, quatre ou cinq nuits de plus, peu leur importe, ils arriveront toujours; et une fois le voyage terminé, ils ne s'inquiètent guère de savoir et de noter le nombre de journées employées. Et en outre, il est si rare qu'ils se déplacent!

J'envoie mon passeport au Khio-meuong, sans cadeaux. Quelques mandarins viennent bientôt m'annoncer que le *sala* est prêt, et que des hommes vont venir prendre les caisses pour les porter à terre, afin que l'on puisse renvoyer au prince de Bassac ses pirogues, qu'il attend, paraît-il, avec impatience. Comme je vois là un bon moyen d'accélérer le zèle des autorités de Kemmerât, qui s'inquiéteront plus de désobliger leur voisin que moi-même, je refuse énergiquement de laisser toucher à mes bagages, déclarant qu'on ne les déchargera que lorsque j'aurai de nouvelles pirogues, mais pas avant. Puis je distribue aux mandarins quelques menus objets, entre autres un chandelier de cuisine en cuivre, qui excite de vives convoitises, et peut laisser à l'imagination du gouverneur toute latitude sur les libéralités dont je suis capable.

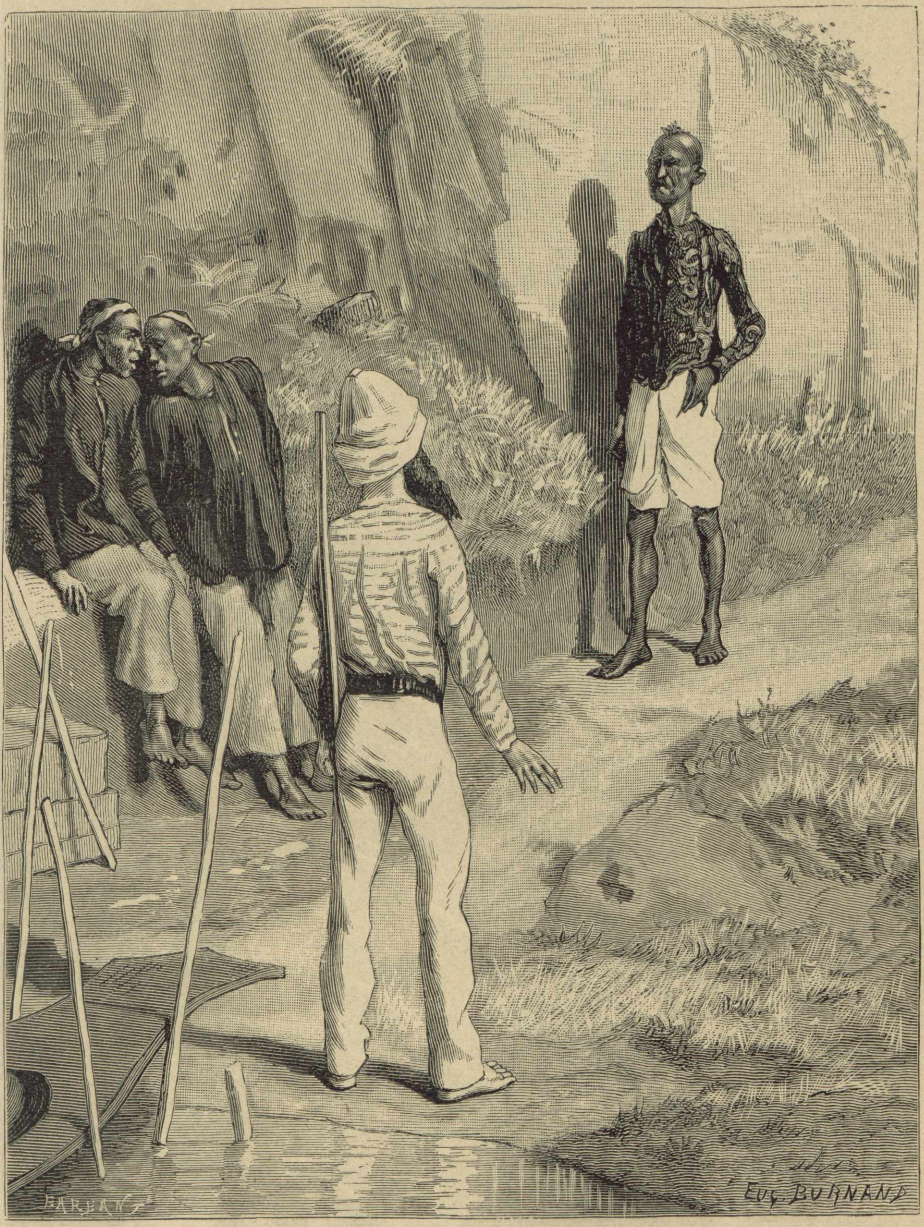
Vers le soir, le pauvre vieux arrive à bord, en composant avec dignité sa physionomie bonasse, timide et visiblement effrayée. Évidemment on lui a fait de ma personne un tableau peu encourageant, car il descend la berge avec l'air dépourvu d'enthousiasme d'un conscrit qui va sur le terrain pour la première fois. Je le rassure de mon mieux, et il me promet des bateaux pour le lendemain avant midi. S'il ne ment pas, je crierai au miracle. Je récompense sa bonne volonté d'une belle pipe turque, d'un fusil rayé, avec de la poudre et sept cents capsules.

26 avril. — Rendu ma visite au gouverneur, qui me fait l'exhibition de ses armes européennes, un fusil de chasse et un revolver, souvenirs des précédents explorateurs. Il faut voir dans quel état elles sont aujourd'hui! Tous mes talents d'armurier n'y peuvent plus rien, ce qui me fait baisser de plusieurs coudées dans l'estime de la population. Quant aux capsules que j'ai données la veille, elles n'auront pas le temps de se gâter, si cela continue, car depuis hier soir c'est une succession ininterrompue de coups de feu.



Passage du rapide de Kheng Dôn Saâ (voy. p. 248).

Je m'évertue longuement à recueillir quelques notions sur le Sé-Bang-hieng, grand affluent de la rive gauche, qui se jette dans le Nam-Không en face de Kemmerât, et dont le commandant de Lagrée a exploré une faible partie. Les renseignements que l'on me donne sont très confus, et j'en conclus que les Laotiens de ce pays-ci n'y pénètrent que rarement et ne s'y aventurent jamais bien loin. Toutefois, tout le monde s'accorde à me dire que pour pouvoir remonter à plus de deux journées il faudrait attendre les hautes eaux. On m'assure cependant qu'il serait possible, en partant de Kemmerât, d'arriver en quinze nuits au Meuong-Kèo (c'est-à-dire en Annam). Mais personne ne sut me dire par quels chemins on passait, quels villages on trouvait sur sa route, sauf un seul, qui s'appelle Phông, quelles populations habi-

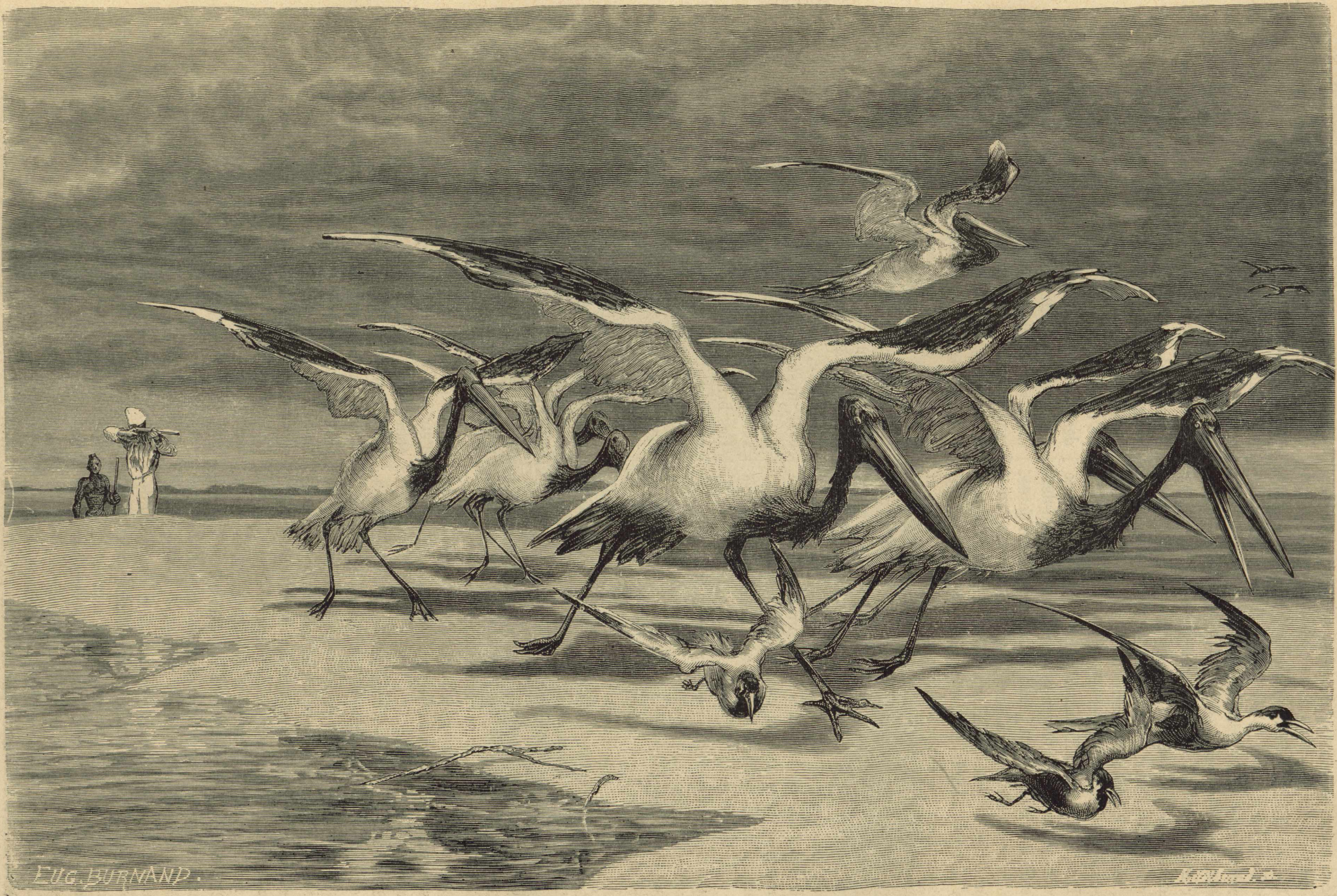


Visite du gouverneur de Kemmerât (voy. p. 246).

taient le pays, et l'on ne put me citer aucun homme ayant jamais accompli ce voyage : si donc quelques relations ont existé entre les Annamites et cette partie de la vallée du Mè-không, elles remontent bien loin et n'ont jamais été que très irrégulières.

Je suis obligé de reconnaître que j'avais calomnié l'activité des mandarins de Kemmerât, car je peux partir avant midi, résultat exceptionnel que je dois attribuer à la réclamation du prince de Bassac, et à l'idée que j'ai eue de ne pas vouloir débarquer.

Le soir, nous arrivons à un rapide, nommé Kheng Dôn Saâ, formé par une série d'îles, d'îlots et de bancs de roches aiguës, qui ne laissent plus, à cette époque, qu'un chenal étroit et tortueux, où l'eau bouillonne d'une manière effrayante. Il expose à de très grands dangers, et je ne l'ai pas franchi sans



Les jabirus sur les bancs de sable du Grand-Fleuve (voy. p. 250).

une émotion poignante, prolongée pendant plus d'une heure.

Ce qui fait la grande difficulté de ce passage, à la fin d'avril du moins, c'est que les berges sont tellement accores et broussailleuses, qu'il est impossible de décharger les pirogues, qui doivent forcément passer avec tout leur chargement. De plus, comme les endroits où les hommes peuvent mettre pied à terre sur les roches sont très espacés et très étroits, il faut se servir de câbles de rotin très longs, dont la manœuvre devient difficile et périlleuse.

Les Laotiens de Kemmerât firent preuve en cette circonstance d'un courage et d'un sang-froid au-dessus de tout éloge, dont j'étais bien loin, je le confesse, de les soupçonner capables. Il est vrai qu'on m'avait donné des hommes habiles et choisis. Je restai dans ma pirogue, occupé à vider précipitamment l'eau qui la remplissait à chaque changement de direction, et menaçait de la faire couler, en me noyant à coup sûr. Deux hommes, armés de leur longue gaffe, manœuvraient, avec une précision étonnante, à l'avant et à l'arrière pour éviter les rochers et les remous trop violents.

Le piqueur de l'avant l'a échappé belle : sa gaffe ayant glissé sur une pointe de roc, dans un des moments les plus critiques, il perdit l'équilibre, poussa un cri de détresse, et disparut dans le gouffre. Il réussit — comment? je ne saurais le dire — à se raccrocher aux gros bambous qui garnissent le flanc des pirogues et leur servent de défenses, et remonta à bord, sans grande émotion apparente.

Avec quel soulagement je revis, au bout de l'île, les eaux calmes et tranquilles! avec quelle satisfaction, ce soir-là, je mangeai sur mon rocher mon morceau de poisson sec et quelques poignées de riz gluant!

Un danger de cette sorte, qui ne dure que quelques instants, ce n'est rien; mais quand il se prolonge une heure durant, c'est un véritable supplice; et si j'avais encore une fois à passer le Kheng Dôn Saâ à la fin des basses eaux, il faudrait que j'y fusse forcé, je le dis sans honte.

27 avril. — Le Nam-Không est semé de belles îles et de rochers; le courant est, par endroits, très fort; il y a encore quelques petits rapides. Il fait chaud (trente-sept degrés); mais le ciel commence à se couvrir vers le soir, et de longs coups de tonnerre se font entendre. La pluie, qui n'a pas reparu depuis le 18, ne tardera pas, je l'espère, à s'établir régulièrement.

28, 29, 30 avril. — Je ne fais à Ban-Mouk qu'une courte halte, le temps d'y changer de rameurs. Le fleuve, immense et toujours monotone, presque sans courant, laisse émerger de longues îles plates, où de grands jabirus, au plumage bleu métallique et blanc, aux tarses rouges, se livrent à des courses et à des danses comiques, avec des bandes de vanneaux et de becs-en-ciseaux au vol puissant et gracieux.

Le 30 au soir, à la nuit faite, j'arrivais à Peunom, célèbre dans tout le Laos par sa vieille pagode et sa bonzerie. Dès le lendemain matin, j'escaladai la berge pour aller visiter le monument environné de nombreux *thât* ou tombeaux pyramidaux, et protégé par deux enceintes; il se compose d'un *thât* très élevé, dont la base est sans doute d'une époque assez reculée, mais qui a subi de très nombreux remaniements, et d'un grand bâtiment, entouré d'un péristyle de belles colonnes de bois, à chapiteaux en forme de palmes. L'intérieur, très sombre, asile de nombreuses chauves-souris, est couvert de fresques dégradées et que l'on ne distingue qu'avec difficulté. Les volets et les baies des fenêtres sont décorés de personnages presque de grandeur naturelle, représentant des Chinois, des Birmans[1] et aussi des Européens. J'ai trouvé là, pour mon compte, le marquis classique, avec son tricorne, sa perruque poudrée, son jabot de dentelles, sa culotte et ses bas bien tirés, copié sans doute sur quelque vieille image rapportée de Bang-kôk, il y a bien longtemps. L'autel est garni d'une multitude de Bouddhas, de forme, de matière et de dimensions différentes, les uns grands comme l'ongle, les autres de six mètres de hauteur.

Derrière, et dans une seconde enceinte, s'élève le *thât*, modification peu réussie des anciennes tours ou *preasât* du Cambodge, et dont la haute flèche s'élève au-dessus des massifs de cocotiers qui l'entourent. Les briques qui le composent sont fines, admirablement jointes et sculptées avec soin, en forme de feuillages ornementaux. La base de la tour est couverte de verroteries et de tessons de porcelaines, ramassés un peu partout; on peut même y voir une paire de vieilles besicles incrustées curieusement dans la chaux.

Je reste longtemps à la bonzerie, en compagnie du chef des bonzes et de ses moines, qui me reçoivent très bien, mais qui n'avaient pas cessé de m'espionner pendant toute ma promenade; je fais une distribution générale de crayons, de lunettes, de briquets, et je me fais réciter et lire des manuscrits de prières. C'est en ces circonstances surtout que je souffre vivement d'être privé de l'aide d'un bon interprète. Les bonzes étaient tout disposés à mettre à ma disposition leur bibliothèque et à me raconter toutes leurs légendes. Je suis si bien leur ami, qu'ils m'autorisent à aller tuer des chauves-souris dans la pagode elle-même!

XIII

La-khôn. — La colonie annamite. — Les montagnes de La-khôn. La défiance des autorités laotiennes.

Le 2 mai, je quittai Peunom. Le Nam-Không a près d'un kilomètre de large, ses eaux sont calmes et peu profondes. Les villages et hameaux sont très nombreux sur la rive droite. Sur la rive gauche, un joli *thât*, nommé thât Meuong-Kay, dresse sa flèche gracieuse au milieu des arbres. J'arrive devant La-khôn

1. Voy. la relation de Fr. Garnier et les dessins de L. Delaporte.

à cinq heures du soir. En avant du village se développe un large banc de sable que les petites pluies des jours précédents ont revêtu d'un tapis de verdure tout neuf, sur lequel les chevaux, les zébus et les enfants prennent leurs ébats. Des baigneurs et des baigneuses sont pittoresquement mélangés sur le bord; les femmes, à ma vue, se sauvent à qui mieux mieux, en retenant d'une main leur langouti mouillé, et de l'autre entraînant leur enfant qui pleure, en costume de chérubin.

Aussitôt accosté, je suis entouré par des Annamites, qui sont venus ici fonder une petite colonie. Prévenus je ne sais comment, ils attendaient mon arrivée, et me gratifient de tous leurs saluts et de toutes leurs formules de politesse. Ils sont ici comme partout, hâbleurs, comédiens, obséquieux, mais leurs physionomies éveillées et expressives me délassent des mines placides et abruties des Laotiens.

C'est en grande partie à notre arrivée en Cochinchine, et aux levées de soldats qui ont suivi notre débarquement à Tourane, que cette colonie doit son existence : elle fut formée principalement à cette époque par des réfractaires, qui s'exilèrent volontairement de leur pays, le Nghè-An, pour ne pas s'exposer, de trop loin, à nos balles coniques, et, de trop près, à nos sabres-baïonnettes. D'autres, qui voulaient se soustraire à des condamnations judiciaires ou à des créanciers impitoyables, ont émigré avec leur famille.

Ces Annamites, qui devraient regarder comme ennemi un Français inconnu, solitaire, et comme perdu dans ce lointain pays, le représentant d'une nation qui s'est imposée à la leur, manifestent cependant pour moi une sympathie visible, et me considèrent comme un protecteur, presque comme un compatriote. N'est-ce pas là un singulier phénomène?



Arrivée devant le village de La-khôn.

Je reçois presque aussitôt la visite obligée des mandarins inférieurs et du fils du gouverneur, jeune *gandin* qui porte un veston de drap noir, à la dernière mode de Bang-kôk. Le refrain ordinaire du *bo mi, bo day, bo hou tiac* (il n'y en a pas, c'est impossible, nous ne savons pas) ne tarde pas à aller son train. Les montagnes? Bo hou tiac! Les Khâs? Bo mi! La route des mines de plomb? Bo day!

Je compte sur le contenu de mes caisses pour leur ouvrir l'intelligence.

3 mai. — Après avoir passé la nuit dans ma pirogue, je vais prendre possession du *sala* qu'on m'avait désigné, près de la maison du Khio-meuong, qui ne tarde pas à venir me voir. C'est un des Laotiens les plus méfiants et des plus confits en dignité et en stupidité que j'aie encore rencontrés. J'essaye, à coups de cadeaux, de dérouiller sa langue et éclaircir sa physionomie impassible. Débutant par un revolver, je continue par une ceinture en passementerie d'or, du plomb de chasse, de la poudre, un rasoir, des pipes, etc. Rien n'y fait. Il ne sourcille pas, prend tout, mais ne prononce pas une parole. Ma carabine à tigre seule lui fait manifester son effroi par un geste brusque, lorsque je lui mets sous le nez ses larges canons, pour lui faire voir les rayures. Il croyait évidemment que je me préparais à lui faire sauter la cervelle.

Cette scène comique, mais embarrassante, dure fort longtemps. Je finis par savoir, mot par mot, puis phrase par phrase, que le prince d'Oubôn a tenu sa promesse, qu'il a écrit, qu'on m'a préparé un camp dans les montagnes, et que je pourrai partir quand je voudrai.

Je ne m'inquiétai plus de rien, et je pris mes dispositions pour partir le lendemain.

Les Annamites continuent à m'entourer et à se transformer volontairement en domestiques de mes

domestiques, qui, revêtus de leurs beaux habits, trônent, font les grands seigneurs et prennent des allures de mandarins à quatre parasols.

Comme mes voyages en pirogue sont terminés, et qu'à partir de La-khôn je vais me diriger vers l'Est, à travers les terres, je commence à me débarrasser déjà de ce qui m'est inutile, ou du moins de tout ce qui ne m'est pas indispensable; car il faudra que je fasse porter tout ce que je possède à dos d'hommes, et je tiens à avoir le moins de porteurs possible. Je favorise les Annamites, qui héritent de presque toutes mes dépouilles, et, tout en me livrant à ce manège, je cherche à trouver parmi eux un messager qui consentirait à porter au Nghè-An une lettre aux missionnaires du Tong-king méridional, pour prévenir l'évêque de cette région, où les chrétiens sont nombreux, de mon arrivée, et lui demander l'appui de son influence, pour triompher des difficultés que je prévois à la frontière.

C'est qu'en effet j'allais m'aventurer dans un pays où les lettrés soupçonneux à l'égard de tous les étrangers, mais surtout des Français (et il faut convenir qu'ils n'ont pas tout à fait tort), ne manqueraient pas de me susciter toutes sortes d'embarras et d'ennuis que je voulais éviter; je ne craignais rien pour ma sécurité personnelle, mais des retards, des impossibilités même d'avancer, surtout quand on saurait que je voulais pénétrer, sans aucune autorisation royale, dans un pays qui a toujours tenu à nous fermer ses portes, ou qui ne les a jamais entr'ouvertes que le moins possible, sous la menace des coups de canon.

Mais toutes les tentatives que je fis pour obtenir un courrier restèrent sans résultat. Les uns refusent, en prétextant l'ignorance de la route à suivre; les autres se retranchent derrière la peur des sauvages et des brigands, ou la crainte de s'attirer la colère du Khio-meuong; d'autres enfin m'avouent sans aucun embarras qu'ils se garderaient bien de remettre le pied au Tong-king, attendu qu'à la première nouvelle de leur retour on n'aurait rien de plus pressé à faire que de leur couper la tête : preuve évidente que la colonie de La-khôn n'est pas composée de prix de vertu.

Le 4 mai, par une chaleur accablante, après avoir remonté pendant quelques milles le cours du fleuve, dans la propre pirogue de gala du gouverneur, une des plus longues et des plus vastes que j'aie vues, armée de quarante pagayeurs, je mets pied à terre sur la rive gauche, et je me dirige, suivi d'une dizaine de porteurs, vers les montagnes qui profilent dans l'est leurs sommets capricieusement dentelés. Mais j'ai commis l'imprudence de m'engager pieds nus sur ce sol brûlant et crevassé, et je me blesse profondément au pied gauche : c'est que je n'avais plus que deux paires de chaussures, et, en considération des longues et nombreuses étapes qui me restaient à faire, je les ménageais comme un avare son trésor.

Enfin, j'arrive cahin-caha, après de nombreuses haltes, au pied des montagnes, dont le premier abord m'enchante, et je trouve une jolie petite maison de bambous verts, toute fraîchement faite, auprès d'un trou rempli d'eau, contenue dans les cavités de roches de marbre. La soirée se passe à compléter mon installation, à faire établir, toujours en bambou, une table et un banc, et une petite case pour la cuisine des Laotiens et des Annamites.

5 mai. — Malgré les douleurs que la blessure de la veille me cause à chaque pas, je fais une excursion préliminaire au pied des montagnes : ce fut une déception profonde. Il est certain que ces roches noires et crevassées, ces masses énormes surgissant en désordre du sein de la plaine nue ou couverte de fourrés de bambous épineux, ces cavernes profondes qui s'ouvrent sur leurs flancs et les dents aiguës de leurs sommets méritent de tenter le crayon de l'artiste; mais je puis conseiller au naturaliste qui viendra sur mes traces de laisser de côté les belles montagnes de La-khôn.

Lorsque l'on a réussi, non sans peine, à traverser les fourrés, on arrive au pied d'une montagne, ou plutôt d'un énorme rocher isolé, et il faut renoncer à une ascension impossible : ce sont presque partout des murailles à pic, où l'on voit quelques arbrisseaux tordus et malingres chercher, dans les fissures, une nourriture problématique.

Le lendemain et le surlendemain, je continue mes courses d'un autre côté des montagnes, pour essayer de découvrir une station plus favorable à mes travaux. Je trouve une petite portion de forêt, où j'espère au moins découvrir quelques insectes; mais comme elle est fort éloignée, que je suis blessé, à demi malade, et accablé par une chaleur terrible, je suis obligé de faire changer la maison de place, ce qui n'est ni long ni difficile.

Dans la journée je reçois la visite d'un Annamite de La-khôn qui vient m'annoncer qu'il consent à porter une lettre à Mgr Gauthier, dont il connaît la résidence; il a l'autorisation du gouverneur. Je lui promets une barre d'argent pour son voyage, moitié à son départ, moitié au moment de son retour, qu'il doit effectuer en vingt-cinq jours. Je lui donne, séance tenante, douze ticaux[1], et pour plus de sécurité, je le renvoie au meuong avec Tay, qui est chargé de remettre la lettre au gouverneur, lequel la transmettra au courrier.

9 mai. — Température : max., 38°. — 3 heures du soir, 37°,5. — 4 heures, 37°. — 6 heures, 33°. — 10 heures du soir, 27°,2. Cette fois, je déclare la situation intolérable. Je suis convaincu que si cette horrible température dure encore quinze jours, je n'y résisterai pas. Non seulement j'ai perdu tout appétit, mais je suis pris de nausées rien qu'à la vue de ce riz exécrable que je suis cependant forcé d'avaler. Je le remplace au moyen de graines de jacquier (*arto-*

1. La valeur de la barre d'argent varie, suivant les circonstances, entre 75 et 90 francs, et même jusqu'à 100 francs et plus. Le tical vaut 3 francs 40 centimes ou 3 francs 50 centimes; mais son cours subit aussi des fluctuations considérables.

carpus integrifolia) et de racines d'ignames sauvages que je fais déterrer dans la forêt.

Il y a des pays où le thermomètre monte plus haut, mais il n'est pas possible qu'il en existe où la chaleur soit plus pénible. Si jamais les Européens s'implantaient dans ce pays-ci, on peut être assuré que ce mois de mai serait marqué par une mortalité terrible.

Et pas de pluie! quelques cumulus errent dans un ciel blanc, éblouissant. Pas d'insectes, pas de plantes ni d'oiseaux à préparer. La faune de ces montagnes est très pauvre. On n'entend pas un cri d'oiseau, pas même de coq ni de paon. Les mammifères ont l'air absents; je n'aperçois pas même d'écureuils, si fréquents partout ailleurs. Sur la terre, aucune trace de



Campement sous les bambous.

tigres ou de cerfs. Il n'y a que des chauves-souris (*rhinolophes*) qui sortent des cavernes après le coucher du soleil, en bandes innombrables, se dirigeant toutes vers l'Ouest, et que je m'amuse à tirer et à tuer au passage, au grand étonnement des Laotiens.

10 mai. — Température : minim. de la nuit, 26°,3. — Max., 38°,5. — 6 heures du soir, 35°. — 10 heures, 30°,5. Je n'y tiens plus; et cependant, depuis deux ans de voyages, après six années de Cochinchine, je n'ai pas peur des ardeurs du soleil. Mes Annamites ne valent pas mieux que moi. Je me fais fabriquer, avec des herbes et des feuilles de palmier, un *pankah*, sorte de grand éventail rectangulaire suspendu par des cordes, et que les Laotiens sont chargés, à tour de rôle, de mettre en branle au-dessus de la natte où je m'étends, habillé d'un simple langouti. L'eau que

nous buvons, puisée dans des mares croupissantes, a bien, pour le moins, quarante degrés, *après qu'on l'a fait rafraîchir*. Que ne donnerais-je pas pour un verre de bière glacée!

Vers quatre heures (trente-sept degrés), j'essaye de sortir pour chasser, et aller visiter les troncs d'arbres que j'ai fait abattre dans la forêt, afin d'y recueillir des insectes. Au bout de vingt minutes, jetant mon fusil, je suis obligé de m'étendre à terre, haletant et saisi de vertiges.

11 mai. — Mais voici bien une autre histoire, qui dépeint exactement les mandarins du Laos. Si je m'attendais à rencontrer des difficultés pour mon retour par le Tong-king, j'étais certes bien loin de penser qu'elles me viendraient, pour commencer, du côté des autorités laotiennes.

Les choses étaient réglées comme je l'ai dit plus haut, et je croyais déjà l'Annamite porteur de ma lettre en route pour le Nghè-An, lorsque le soir j'apprends par deux petits chefs venant de La-khôn que mon message n'était pas parti, que le gouverneur s'est permis de le garder, et qu'avant d'autoriser son départ, il a voulu se concerter avec ses deux collègues des provinces voisines de Hou-ten et de Sania-boury, et qu'il les attend pour prendre une décision en cette grave occurrence!

Voilà mon pauvre billet transformé en papier d'État: il paraît qu'on me regarde comme un ténébreux conspirateur; que mes occupations singulières paraissent suspectes au plus haut point, et que l'on me prête tout simplement l'intention d'appeler les Annamites du Tong-king à la conquête du Laos.

Comment peut-on concevoir de pareilles niaiseries? Au récit de ces énormités, me sentant déjà rempli d'irritation, je simule les allures d'un homme exaspéré, furieux, car il s'agissait d'intimider, et sur-le-champ, le Khio-meuong, afin d'obtenir le départ de ma lettre avant la réunion de ce ridicule triumvirat. Je criai, je tempêtai, je menaçai, tant et si bien que les émissaires repartirent au galop de leurs chevaux, dans un état d'émotion visible.

Il n'y a maintenant qu'à attendre. Pourvu que cet infernal imbécile ne me fasse pas échouer au port! S'il me joue un pareil tour, je le lui ferai payer cher!

12 mai. — Rien de nouveau. Je suis, du reste, obligé de rester confiné sous ma case, souffrant beaucoup de ma blessure au pied: on sait, en effet, que les plaies des membres inférieurs prennent facilement, dans ces régions, un mauvais caractère, et qu'elles peuvent causer les plus graves désordres, lorsqu'on ne s'oppose pas à leur tendance à l'ulcération, par le repos et les soins convenables.

Je trouve aujourd'hui toute ma bande de vauriens occupée à fumer de l'opium, acheté à La-khôn avec de l'argent qu'ils se sont procuré en me volant de la poudre et des couteaux pour établir un petit commerce. Grand interrogatoire, suivi d'une correction en règle, où ils jouent à tour de rôle le personnage de bourreau et de victime. Quand donc pourrai-je me passer de leurs services et les envoyer tous au diable!

Les jours suivants, jusqu'au 15 mai, se passent dans l'inaction et le repos forcé à soigner ma plaie et à ronger ma colère contre tous ceux qui m'entourent.

Le thermomètre monte jusqu'à $39^0,4$, et le 17 mai, voyant que les pluies ne se décident pas à tomber, et ne pouvant plus soutenir les assauts de ce ciel implacable, je change, pour la troisième fois, ma case de place, et je la transporte de la lisière du bois dans la forêt même, au pied de la montagne la plus vaste et la plus élevée, sous un groupe d'arbres immenses, servant de perchoirs à une famille de grands calaos à la voix rauque et au vol bruyant.

J'ai appris que ma grande scène de l'autre jour avait réussi, et que l'Annamite était parti aussitôt avec mon message.

Avant de continuer ces notes prises au jour le jour, je transcris ici une lettre que j'ai reçue récemment du P. Lesserteur, directeur au séminaire des missions étrangères, et qui fait toucher du doigt l'état d'esprit des populations laotiennes.

« Paris, 30 mars 1879.

« Monsieur le docteur,

« J'ai reçu dernièrement une lettre du P. Montrouziès, missionnaire au Tong-king méridional, datée du 9 septembre 1878 (quelques jours seulement avant sa mort), dans laquelle se trouve un renseignement que je m'empresse de porter à votre connaissance.... Les missionnaires ont entendu dire que le courrier que vous aviez envoyé de La-khôn à l'évêque du Nghè-An avait été tué en retournant auprès de vous, et par conséquent, que vous n'aviez pas reçu la réponse. Pour dissiper les doutes pénibles qu'un tel silence était de nature à provoquer, je vous transcris le passage de la lettre du P. Montrouziès relatif à cette affaire.

« Le commissionnaire de M. Harmand arriva d'a-
« bord à Kuong-Phuong et remit à Mgr Croc une
« lettre adressée à l'évêque du Nghè-An. Mgr Croc
« renvoya aussitôt la lettre à Mgr Gauthier, et ré-
« pondit à M. Harmand. Le jeune homme repartit
« avec la réponse, mais, arrivé à peu de distance de
« La-khôn, il fut volé par des Laotiens. Il eut alors
« l'imprudence de menacer le village.

« — Si l'officier français vient ici, lui répondit-
« on, que nous fera-t-il?

« — Il vous coupera la tête.... »

« Ces pauvres ignorants s'effrayèrent sans raison,
« et convinrent entre eux qu'il valait mieux qu'un
« seul homme pérît que plusieurs: aussitôt, ils cou-
« pèrent la tête au malheureux jeune homme. C'est
« ainsi que M. Harmand ne fut jamais rejoint par
« son commissionnaire. »

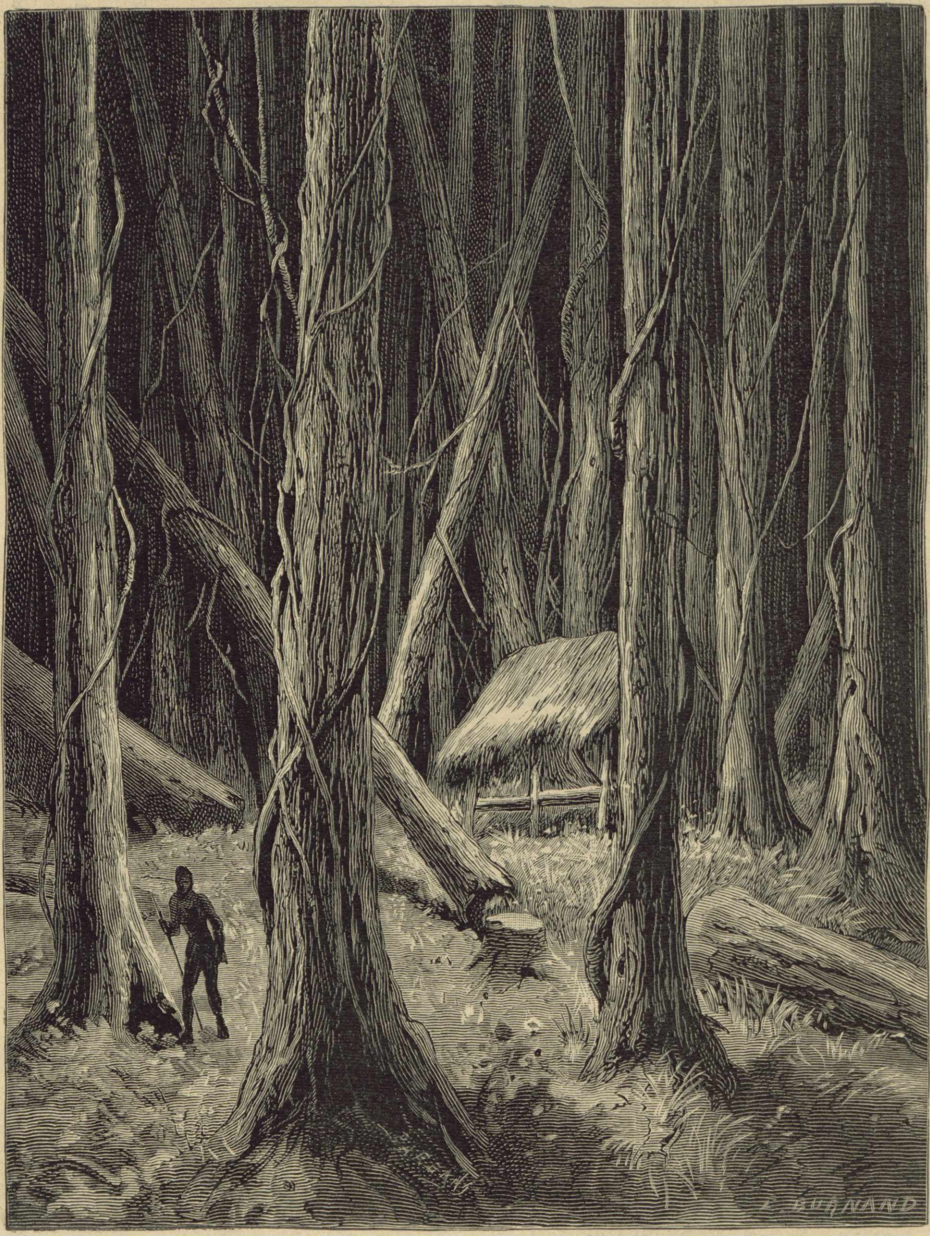
« De plus, je sais de source certaine que Mgr Gauthier, à la nouvelle de votre prochaine arrivée, se



Gravé par Erhard 12 r. Duguay-Trouin Paris

hâta de vous recommander le plus chaleureusement possible à tous les prêtres indigènes qui pouvaient se rencontrer sur votre passage, et désigna le P. Montrouziès pour aller au-devant de vous, et vous accompagner tout le temps que vous le jugeriez nécessaire.

« Maintenant que Mgr Gauthier et le P. Montrouziès sont morts l'un et l'autre, il était de mon devoir, en ma qualité d'ancien missionnaire du Tong-king, de rendre cette justice à leur mémoire, et de vous faire savoir que non seulement ils étaient décidés à faire le plus cordial accueil au hardi voyageur leur compatriote, mais encore qu'ils avaient déjà pris toutes les dispositions convenables à cet effet..., etc.



Campement dans la forêt (voy. p. 254).

« Veuillez agréer, etc.

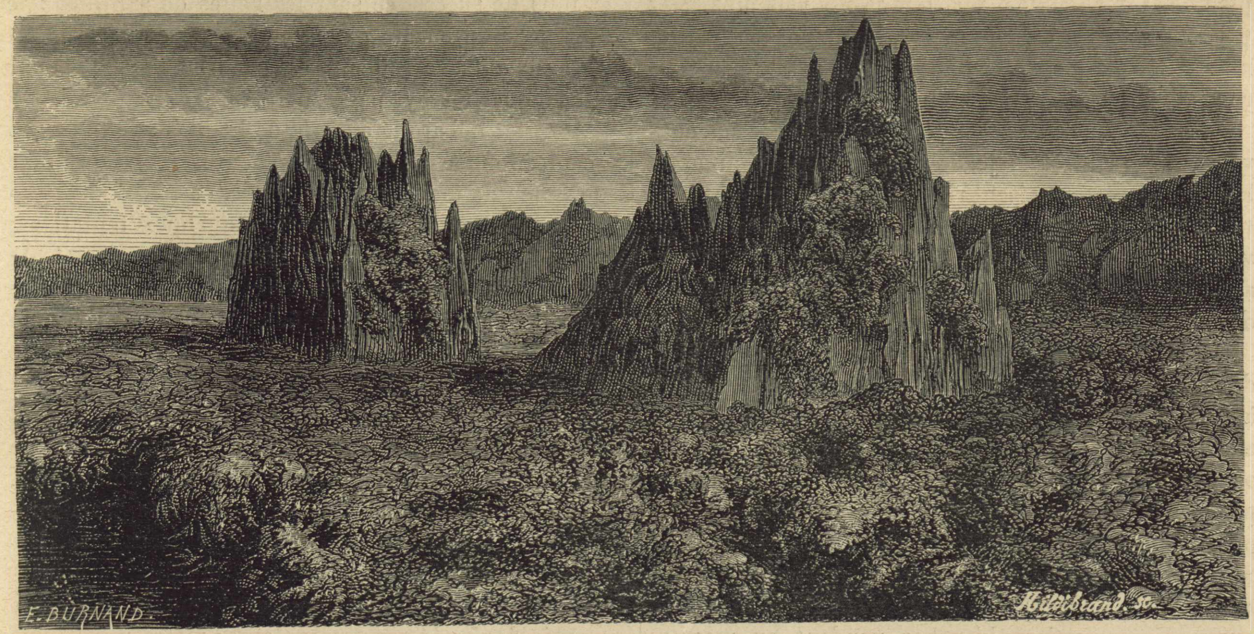
« L'abbé Lesserteur,

« Directeur. »

On voit que cette malheureuse colonie de La-khôn a été bien mal récompensée de la confiance qu'elle m'avait témoignée. Pauvres gens!

Dr Harmand.

(La suite à la prochaine livraison.)



Roches de marbre noir des montagnes de La-khôn (voy. p. 258).

LE LAOS ET LES POPULATIONS SAUVAGES DE L'INDO-CHINE,

PAR M. LE DOCTEUR HARMAND[1].

1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.

DEUXIÈME PARTIE. — DE BASSAC A HUÉ.

XIV

La saison des pluies au pied des montagnes. — Les cavernes. — Adieu au Nam-Không. — Départ de La-khôn. Le Meuong Phou-Wà. — Discussions avec les mandarins.

A partir du 17 mai, les pluies ont commencé à tomber abondamment, et la température s'est abaissée aussitôt. Les insectes ne tardent pas à faire leur apparition, je vais mieux, et l'état d'irritation de mon caractère subit une détente immédiate. Je passe le matin et le soir à la chasse, et le milieu du jour à disséquer et à travailler au microscope. Je serais le plus heureux des explorateurs si les oiseaux et les mammifères n'étaient pas si rares.

Pourvu que tout aille bien maintenant, dans un mois ce sera fini. Je pourrai m'asseoir à une table sur laquelle je verrai du pain, du vin, des assiettes blanches, une nappe! Je pourrai coucher dans un lit, déshabillé! Tout cela n'a l'air de rien quand on n'en a jamais été privé. Il faut pourtant convenir que c'est quelque chose. Mais, malgré tout, je ne penserais pas encore au retour si j'avais été plus heureux dans mes recherches; et si mon voyage était à refaire, je le pousserais plus au nord, dans les pays inconnus à l'est du royaume de Luang-Prabang. Si l'avenir m'appartient un jour, c'est là que je porterai mes pas, pour terminer l'œuvre de Mouhot. En ce moment, je n'y puis pas songer : mes ressources tirent à leur fin, je n'ai plus d'effets, plus d'alcool, plus de papier à herboriser. Je ne peux plus rien tirer de mes hommes, qui font tout en rechignant, et ne marchent bien que sous ma surveillance directe. Enfin, moi-même, sans être malade, je me sens épuisé, et l'enthousiasme indispensable commence à me faire défaut. Il est nécessaire que je regagne la côte. Nous verrons plus tard.

25 mai. — Moi qui me plaignais ces jours derniers de l'absence des pluies, je suis obligé de reconnaître que je suis bien difficile à satisfaire, car voilà que maintenant je me plains qu'il y en a trop. Quelles averses

1. Suite. — Voy. t. XXXVIII, p. 1, 17, 33; t. XXXIX, p. 241.

et quels orages! Le jour est si faible dans la forêt, au pied de la montagne à pic, que je n'y vois plus assez pour travailler, et l'humidité est telle, que mes instruments, mes habits, mes nattes disparaissent sous une couche onctueuse de moisissures verdâtres.

Je ne sais si j'aurai lieu de me repentir de ma nouvelle habitation, et si je dois encore être victime de la fièvre. Jusqu'à présent rien de suspect, sauf ce sentiment de profonde lassitude. Mais deux de mes serviteurs sur trois sont malades. Du reste, tous les soirs, abondante distribution, et absorption forcée de sulfate de quinine, aux valides comme aux fébricitants.

Ces montagnes sont singulières. Malgré l'abondance des pluies qui les inondent, il ne se forme pas à leur base ni sur leurs flancs, dans les quelques endroits que j'ai réussi à escalader, un seul torrent ou le plus maigre ruisseau. Elles absorbent tout par leurs fissures. Puis les eaux, filtrant peu à peu dans l'intérieur des calcaires, dissolvent les roches, creusent de profondes cavernes, qui se remplissent par endroits de dépôts stalagmitaires. Ailleurs, des stalactites blanches pendent en masses énormes le long de ces murailles à pic, et sont douées d'une remarquable sonorité : frappées à coups de pierres, elles résonnent sourdement comme les dernières vibrations d'une grosse cloche. Il y a des cavernes qui me rappellent, par l'abondance des chéiroptères qui tapissent littéralement leurs parois, les galeries sombres des vieux monuments du Cambodge. Quand on y pénètre, on est suffoqué par l'odeur étrange et la chaleur qui se dégagent de ces amas de corps vivants; les chauves-souris, effarées, volent en tous sens, en si grande quantité, qu'armé d'un simple bâton, que je fais tournoyer au-dessus de ma tête, je les abats par douzaine. Elles sont cantonnées par espèce et par sexe différent. Les oiseaux et les mammifères font toujours défaut, et mes collections ne se sont pas augmentées pendant mon séjour aux montagnes d'un seul spécimen nouveau. Les reptiles sont un peu plus communs, moins cependant que la nature du sol ne me l'avait fait espérer : j'ai pu capturer quelques jolis *iguaniens* et *jeckotiens*.

Maintenant, il s'agit de songer au départ, avant que les ruisseaux soient trop gonflés par les pluies et que le sol devienne impraticable. Je rencontrerai sans doute mon commissionnaire en route. D'ailleurs, s'il me manque de quelques jours, il saura bien me rattraper.

27 mai. — Je reprends donc la route du fleuve. La plaine aride que j'avais traversée, au commencement du mois, a déjà un aspect tout différent. Les herbes poussent à vue d'œil, et quand le soleil brille, le paysage est charmant; c'est le plus beau moment de l'année.

Je trouve la grande pirogue du gouverneur qui m'attend depuis le matin. Je fais un partage équitable d'argent et de cadeaux variés aux Laotiens qui m'ont accompagné dans mes courses, et qui viennent tous me saluer, pour ne pas se laisser oublier. Ce qui a le plus de succès, ce sont les boîtes de sardines : le contenant est encore plus apprécié que le contenu, et les assistants se roulent pêle-mêle sur le sable pour les conquérir (voy. page 264).

Aussitôt débarqué au *sala* de La-khôn, je me mets à confectionner des cartouches neuves, pour diminuer le volume de mes munitions; puis, en raison de l'exiguïté de mes ressources, je fais quelques tentatives, un peu honteuses, pour me défaire, contre argent, de l'excédant de mon plomb et de ma poudre. On m'offre des prix si dérisoires, un franc pour une livre de poudre, que j'aime encore mieux donner, et faire le généreux.

Les jours suivants, je continue mes préparatifs, et je lègue au Khio-meuong, qui ne le mérite pas, une foule de choses dont je peux me passer, notamment des paquets d'images d'Épinal, qui vont tapisser sur-le-champ, du haut en bas, l'intérieur de sa case. Du reste, il met un empressement extraordinaire à faciliter mon départ; les porteurs sont tout prêts. Je lui en avais demandé une quarantaine; mais on est venu apporter aujourd'hui vingt-cinq gros bambous, ce qui suppose déjà cinquante hommes.

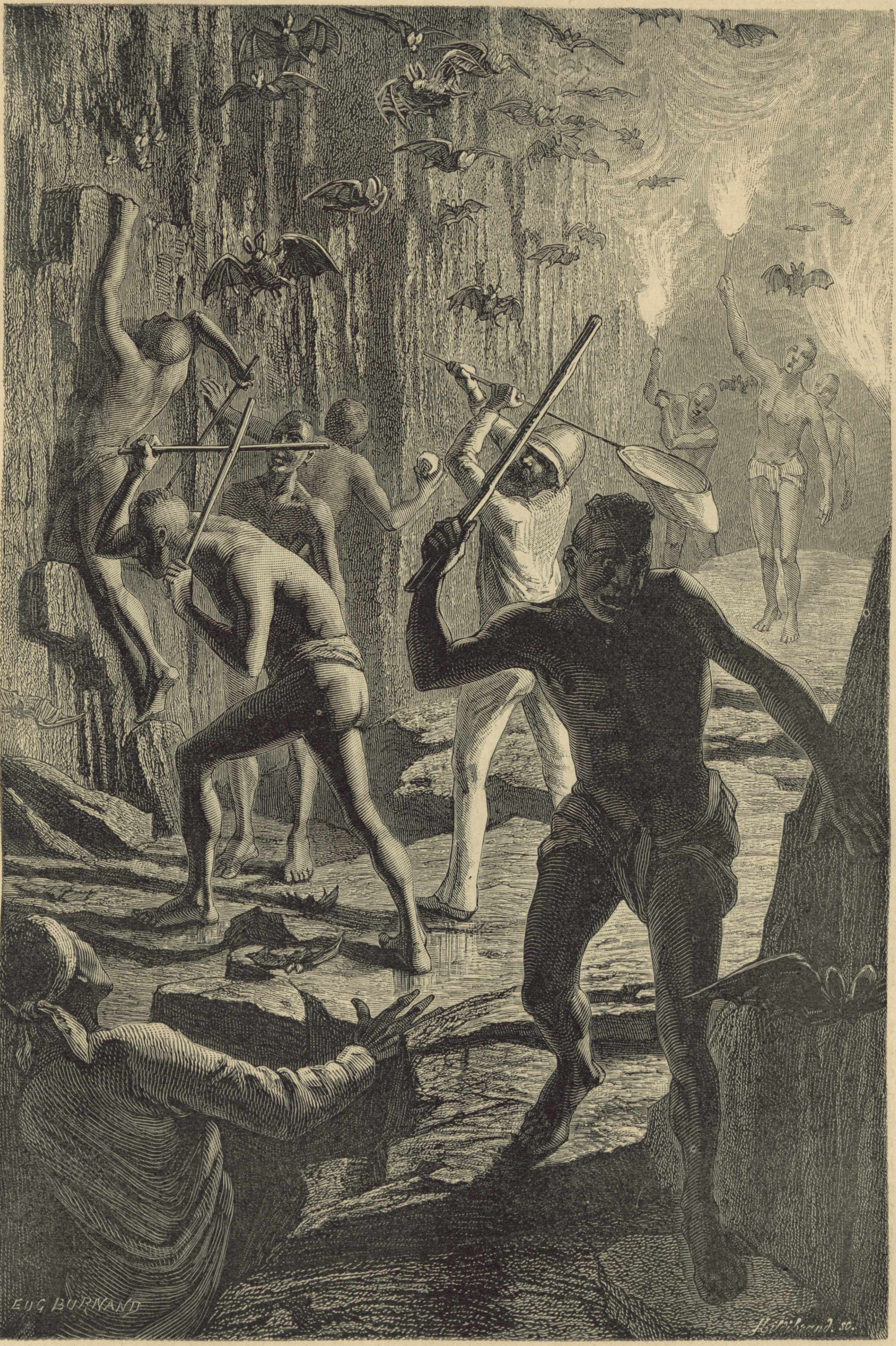
Je laisse à La-khôn une dizaine de caisses d'instruments, de livres, de collections et de matériel pesant, qui seront expédiées à Bassac : le prince m'a promis de faire descendre au Cambodge les envois que je pourrais lui faire [1].

Les Annamites de La-khôn viennent me faire leurs adieux en cérémonie. Cette colonie ne semble pas avoir augmenté sensiblement depuis le passage de la commission de 1867 : elle ne compte pas deux cents personnes. Ses représentants n'ont pas l'air bien prospère; mais, telle qu'elle est, elle n'en mérite pas moins d'attirer l'attention, et surtout celle des Français, qui peuvent être appelés, à bref délai, à jouer un rôle considérable chez la nation à laquelle elle appartient.

Il n'est pas étonnant que quelques pauvres familles, venues ici comme des fugitifs, sans argent, sans ressources, à la merci des tyranneaux laotiens, soient restées misérables; il n'est pas étonnant non plus qu'aucun de leurs compatriotes ne soit venu les rejoindre (surtout quand on sait que le Laos inspire aux Annamites une crainte mystérieuse, qui tient presque de la superstition), étant données les lois excessivement sévères qui interdisent l'émigration, et qui rendent, en pareil cas, les parents responsables pour les réfractaires.

Mais au jour inévitable de la conquête de l'Annam et du Tong-king par la France, la route que ces quelques fuyards ont déjà tracée ne tardera pas à être suivie par d'autres, qui pourront s'expatrier avec un petit pécule; ceux-là, loin de craindre pour leurs parents

1. Ces caisses ne sont arrivées à Phnôm-penh que onze mois après; rien n'y manquait, mais tout leur contenu, à part quelques animaux dans l'alcool, était complètement détérioré.



Chasse aux chauves-souris dans les cavernes.

et leurs biens, sauront au contraire qu'ils peuvent compter sur l'aide et la protection de leur nouveau gouvernement. L'exemple de ces pionniers ne sera pas perdu; bien des familles, mieux instruites sur l'état du Laos, et se sentant à l'étroit sur cette bande resserrée des terrains de la côte annamite, où la population surabonde, iront alors chercher dans la vallée du Mè-không des terres à défricher, des débouchés à leur activité commerciale, et des régions tout à fait appropriées à leurs aptitudes.

En un mot, nous pouvons compter sur les Annamites, lorsqu'ils seront nos sujets, pour coloniser à notre profit toute une partie de la vallée du grand fleuve indo-chinois, où ils supplanteront rapidement les débris des races décrépites qui l'habitent. Par nous-même, nous ne pouvons tenter aucune entreprise sur ses contrées si riches, mais si improductives par la faute de leurs possesseurs actuels. Il faut auparavant que le Laotien ait été éliminé, non par des moyens violents, mais par les effets naturels de la concurrence et de la suprématie du plus apte.

Enfin, le 31 mai dans la matinée, je traverse pour la dernière fois le Nam-Không, dont les flots m'ont si longtemps et si souvent porté depuis deux années. Malgré toutes les privations dont j'ai eu à souffrir sur ses bords, malgré les émotions et les colères que j'ai ressenties sur ses eaux, je le salue comme un ami que l'on va quitter peut-être pour jamais ne le revoir. Les gouttes d'eau que je vois scintiller au soleil vont descendre de rapide en rapide jusqu'à la mer; elles passeront au Cambodge et en Cochinchine; le pavillon de la patrie se reflétera sur elles, bien avant que mes pérégrinations soient terminées, et que je puisse entendre la voix d'un ami.

J'aborde la rive gauche vers dix heures du matin; il faut attendre encore quelques porteurs en retard. Je compte avec terreur que je n'en ai pas moins de soixante-deux, plus un petit chef, armé en guerre comme un reître, et qui caracole fièrement sur son poney, faisant un bruit d'enfer avec tous les grelots de son harnachement rouge. Je vois aussi que l'on m'amène un cheval, que j'avais demandé, ne voulant pas compromettre ma guérison, déjà en bonne voie.

La longue colonne parvient enfin à se mettre en route, à la file indienne, dans d'étroits sentiers qui traversent d'abord d'assez belles rizières, et une croupe boisée au sol ferrugineux. La chaîne calcaire du groupe de La-khôn occupe le fond du tableau du côté du nord, avec ses pentes raides, son aspect tourmenté et ses sommets déchiquetés. En s'éloignant des bords du fleuve, la campagne devient plus sauvage : on voit bien qu'autrefois il y a eu là de grandes cultures; de nombreux indices trahissent l'existence oubliée d'anciens villages. Mais aujourd'hui les arbres fruitiers sont morts, les rizières se sont transformées en marais incultes, et la solitude s'est étendue partout, peut-être à la suite de la guerre de 1830-31 entre les Annamites et les Siamois.

Je marche en tête avec le guide, sans m'occuper le moins du monde de mes bagages, qui arriveront toujours un peu plus tôt, un peu plus tard, mais intacts, et cela sans la moindre surveillance. Au début de mon voyage, j'avais toujours des inquiétudes pendant les marches, et, le plus souvent, je me faisais suivre immédiatement du char qui portait la caisse d'argent et mes objets d'échange. Je me suis rapidement départi de cette défiance injuste, et j'ai laissé toujours seuls, et absolument livrés à eux-mêmes, sans avoir jamais eu à m'en repentir, les conducteurs, cornacs, porteurs ou bateliers. Il faut rendre cette justice aux Cambodgiens et aux Laotiens : s'ils essayent de tromper et de tirer du voyageur tout ce qu'ils peuvent, ils ne lui déroberont jamais un fétu.

Chaque caisse ou paquet, solidement amarré par des lianes à un gros bambou, dont deux hommes portent les extrémités sur l'épaule, est soigneusement mis à l'abri de la pluie au moyen d'un petit toit imperméable en feuillage.

Le soir, après avoir traversé une petite montagne de grès, par des sentiers de chèvre, puis une vallée boisée, je campe dans un petit village, bâti en plein marécage et habité par des Pou-Thays.

1er juin. — Fait route au travers de terrains marécageux, de forêts-clairières; le soir, nous franchissons un défilé d'un aspect sauvage et grandiose, entre deux murailles verticales de marbre qui laissent entre elles un étroit passage. On débouche alors dans une sorte de cirque, où se disséminent quelques cases, encore Pou-Thays, nouvelle population qui semble avoir occupé autrefois toute cette région, mais dont l'assimilation aux Laotiens paraît aujourd'hui presque complète.

De tous les côtés s'élèvent de charmantes montagnes boisées.

2 juin. — Nous marchons le matin dans une forêt broussailleuse, épaisse et sombre, au sol tourbeux, défoncé par les traces de nombreux éléphants; puis le terrain se relève et, changeant de nature, devient aride, rocailleux et accidenté : il faut sans cesse grimper sur les rochers et sauter au fond de ravins envahis par les rotins et les lianes. Comment nos chevaux, conduits par la bride, ont-ils pu passer par là? Il n'y a que ces petits chevaux laotiens capables de ces tours de force.

Nous avançons assez lentement, quoique la température soit agréable; mais le manque d'eau nous retarde. Nous sommes obligés de faire halte dans le lit d'un torrent desséché, qui retient encore dans une cavité une mare de liquide verdâtre : on ne peut s'imaginer la quantité d'eau nécessaire à la cuisson du riz de près de soixante-dix hommes, qui font leur cuisine par petits groupes de trois ou quatre. Mais, par exemple, ils ne sont pas difficiles sur la qualité!

Le soir, succèdent à la forêt d'immenses savanes brûlées, plates, parsemées de rochers de marbre aux formes bizarres. Dans l'est, se dressent des massifs de cocotiers et de bambous qui annoncent le chef-lieu de la province de Phou-Wà, bâti sur les deux rives

d'une jolie rivière, d'une quarantaine de mètres de large, aux berges escarpées : c'est le Sé-Bang-Fay, que j'aurais cru beaucoup plus éloigné, et dont la rencontre me surprend agréablement.

Le village de Phou-Wà ne se compose que de quelques cases, adossées à une montagne à pic qui lui a donné son nom. Une étroite vallée sépare cette montagne d'un des prolongements de la chaîne de Lakhôn : c'est par là que s'échappe le Sé-Bang-Fay, que l'on dit sortir d'un lac; on prétend aussi que son cours est en partie souterrain. Je vais tâcher d'élucider ces problèmes.

L'ensemble du village, avec la verdure de ses jardins, et la ceinture de montagnes nues, aux cimes dentelées, découpées comme la mâchoire de quelque carnassier fantastique, forme un paysage à la fois plein de charme et de sauvagerie.

Phou-Wà est habité par un mélange confus de Sôs, de Pou Thays et de Làos.

Dans la soirée, mon Annamite Tay se rend auprès du gouverneur, pour lui demander des hommes, ou des éléphants, ou des bœufs porteurs, le plus tôt possible. On répond d'abord qu'il est impossible de me donner des hommes pour aller chez les Annamites, parce que les Khâs qui habitent les régions intermédiaires sont très dangereux, ou, comme ils disent,



Départ de La khôn.

très méchants. Enfin, après de nombreuses tergiversations, le Khio-meuong se décide, et promet des porteurs pour après-demain.

Sur cette bonne parole, je lui expédie les cadeaux d'usage, et je m'endors, me proposant de faire les rêves les plus charmants sur les plaisirs qui m'attendent bientôt, car, dans quinze jours au plus, je compte bien en avoir fini avec cette existence de sauvage et de Juif errant.

3 juin. — De bonne heure, je me prépare à recevoir la visite des autorités. Ces entrevues, malgré leur monotonie, ont toujours pour moi un certain attrait : c'est surtout la mine de mes interlocuteurs qui m'amuse, et c'est chaque fois avec une nouvelle curiosité que j'examine tous les efforts qu'ils font pour se donner un maintien, composer leurs physionomies et débiter leurs mensonges.

Mais cette entrevue-là devait me laisser très perplexe.

En effet, les dispositions de la veille, déjà médiocres, sont changées. Après avoir ruminé, hier soir, bien avant dans la nuit, avec toute sa mandarinaille et le petit chef de La-khôn, ses réflexions et son bétel, le gouverneur, qui n'est qu'un Khâs presque pur sang, ne parle plus de voir ceux de ses administrés qui

m'accompagneraient massacrés sans pitié ou réduits en esclavage par les Khâs. Aujourd'hui, c'est autre chose : ce sont les Annamites eux-mêmes qui lui font peur, les Annamites.... qui sont, comme chacun sait, de féroces coupeurs de têtes ! Au surplus, il n'existe aucune route pour aller chez eux; jamais personne de Phou-Wà n'a songé à se rendre chez eux, et il n'y a personne qui soit capable de me servir de guide.

Je me suis promis de ne pas me fâcher, du moins d'une façon trop apparente. Mais je sens la colère bouillonner au dedans de moi-même; car dans tout ce que l'on me dit là, il y a autant de mensonges que de paroles. Tous mes arguments, très mal traduits du reste, ne peuvent aboutir à rien : *Bo hou tiac hon tang!* (nous ne connaissons pas la route !) Le gouverneur reste inébranlable. J'ai beau lui appliquer la question à coups de cadeaux, procédant par la séduction à doses variées suivant le moment, je suis obligé de m'avouer vaincu, pour cette fois.

Tout ce que j'obtiens, c'est une promesse vague de faire chercher des porteurs, non plus pour demain, mais dans trois jours seulement, à cause de l'éloignement des villages où il faut aller les requérir. Ce n'est là qu'une défaite : la seule chose que ces profonds politiques désirent, c'est de pouvoir se retirer, pour reposer leur cerveau d'une si longue discussion.

Quant à la non-existence de la route, je savais à quoi m'en tenir. Tous les Annamites que j'avais questionnés à La-khôn sur sa direction (d'une façon malheureusement trop superficielle, car je ne prévoyais pas toutes ces difficultés) avaient été unanimes à me nommer Phou-Wà comme son point de départ. Et sur la question de la férocité des sauvages et des Annamites, il n'est pas besoin de dire que leur crainte n'était justifiée par rien.

Tout cela commence à m'inquiéter sérieusement, car il devient évident qu'il y a là-dessous une machination dont je ne me rends pas encore bien compte, et que ce n'est pas de lui-même que ce pauvre sauvage qui remplit à Phou-Wà les fonctions de gouverneur m'oppose une si singulière résistance. L'histoire de la lettre de La-khôn me revient en mémoire, mais je ne peux encore me décider à croire que tout cela soit bien grave, — j'espère toujours que l'ascendant de l'Européen, aidé de quelques autres moyens, finira bien par avoir le dessus.

Dans la soirée, je retourne au meuong, avec des barres d'argent dans mes poches. Hélas! c'est encore bien pis que ce matin. Il faut supposer que les villages où l'on doit aller réquisitionner les porteurs sont devenus depuis quelques heures extrêmement éloignés, qu'ils ont reculé jusqu'aux confins de la province, car il sera bien difficile, bien difficile, impossible (*bo day!*) d'avoir des hommes avant quatre ou cinq jours. Et puis, les Khâs, les Annamites, les pirates, les têtes coupées, la route !... Et encore : « Nous avons peur.... — De quoi? de qui? — Du roi de Bassac, du roi d'Oubôn. » Je lui conseille, pour le moment, d'avoir uniquement peur de moi.

Mais les plus beaux raisonnements restent impuissants. J'ai beau jongler avec mes barres d'argent, les faire miroiter sous toutes les faces, je me retire un peu moins avancé qu'en entrant.

Cette fois je ne puis plus m'y tromper : le gouverneur de La-khôn a agi en homme habile. Ne voulant pas et n'osant pas entamer la lutte avec moi, il m'a laissé partir pour Phou-Wà, comptant sur son voisin pour *se débrouiller* comme il le pourra. Ce qui me le prouve, c'est l'absence complète d'Annamites parmi les porteurs, absence qui m'avait semblé bizarre, mais que je m'étais expliquée par d'autres raisons : j'avais pensé que si on les avait écartés, c'était pour éviter le risque de révélations sur les exactions dont ils souffraient et sur les injustices dont ils étaient victimes de la part des mandarins.

Mais il n'est pas non plus naturel que les autorités de La-khôn se soient opposées *proprio motu* à me voir franchir la frontière. Il faut évidemment remonter plus haut. L'auteur de toutes ces mésaventures, c'est le prince d'Oubôn, dont toutes ces provinces sont suffragantes, et qui a évidemment donné des ordres formels à mon égard, tout en écrivant de me laisser circuler tant que je voudrais dans les montagnes. Ah! si je tenais ce vieux gredin !

Enfin, l'important pour le moment c'est d'avoir des porteurs ; une fois que je les aurai, je marcherai devant, et je trouverai bien une route; et alors, je me charge bien de me faire accompagner de force, au moins par un certain nombre d'entre eux. Ce soir je réunis au *sala* les petits mandarins. Je me montre à leur égard d'une générosité excessive, pour essayer de les faire parler, et d'obtenir, comme on dit, le fin mot de ce galimatias. Ma diplomatie échoue misérablement : ces pauvres gens, en apparence si obtus, sont d'une finesse à déconcerter le plus habile juge d'instruction. Du reste je tombe mal dans les éloges que je décerne aux Annamites, car il se trouve justement parmi mes interlocuteurs un orphelin du fait des Annamites : son père a été bel et bien décapité authentiquement par les Kèo, et cela en pleine paix.

C'est ce qui s'appelle jouer de malheur !

XV

Force d'inertie des Laotiens. — Diplomatie inutile. — Départ pour Nam-Nau. — Les sauvages Souës et Phelong.

4 juin. — La situation ne s'éclaircit pas. Je suis presque certain à présent que le Khio-meuong, bien décidé à ne pas me donner d'hommes pour aller du côté de l'est, ne cédera ni aux offres d'argent, ni à l'intimidation, ni aux menaces, et que je le couperais en morceaux sans le faire céder. Ah! que la force d'inertie est donc un bel instrument, quand on sait en jouer avec autant d'habileté que ces Asiatiques!

D'après les Laotiens du village, que je fais interroger tant bien que mal par mes serviteurs (car, par

moi-même, entouré comme je le suis d'une sorte de conspiration du silence, je ne puis rien apprendre), la résistance qui m'est opposée vient de ce que mon mauvais passeport, imprimé et banal, destiné aux négociants circulant dans la banlieue de Bang-kôk, dit bien de me laisser voyager dans l'intérieur des possessions siamoises, mais ne parle pas de m'en laisser sortir.

La journée se passe en pourparlers inutiles. Le lendemain, j'envoie d'abord Tay en ambassade, puis je me décide à aller moi-même au meuong. Comme on met en avant toujours les mêmes mauvaises raisons, et surtout l'ignorance de la route à suivre, je dis que je vais envoyer chercher à La-khôn un Annamite qui me servira d'éclaireur. Cette fois, le conseil est visiblement interloqué, mais reprend bien vite assurance, en réfléchissant (je devine tout cela à leur air triomphant, car tous parlent à voix basse à travers leur bétel, et je ne peux saisir un mot) qu'à La-khôn on saura bien m'empêcher de trouver un guide. Malheureusement pour lui, le fils aîné du gouverneur, moins prudent que les autres, prend un air hostile et insolent, ouvertement railleur, et oubliant tous les efforts que j'avais faits pour me contenir, je saute sur lui, et le saisissant par les deux épaules, je le force à me demander pardon dans les règles.

J'ai beau tempêter, menacer, crier, rien n'y fait. Je change mes batteries, et je déclare que puisqu'il en est ainsi, je me trouve très bien à Phou-Wà, que je vais m'y établir à poste fixe, pour toute la saison des pluies, et que je saurai bien forcer le meuong à me nourrir pendant tout ce temps-là, moi, mes hommes et mon chien, et que nous avons tous un appétit d'enfer. Je croyais avoir trouvé là un argument irré-



Vue de Phou-Wà.

sistible. Mais pas du tout : le malheureux gouverneur, tout tremblant de l'algarade que je venais de faire à son fils, me dit de ce ton humble et résigné qu'ils savent si bien prendre : « Seigneur, nous sommes bien pauvres, mais restez si vous voulez, ce que nous avons est à vous. »

Je connaissais depuis longtemps ce manège. Je savais fort bien que si je mettais ma menace à exécution, il ne se passerait pas quatre jours sans que je fusse réduit à vivre uniquement de ma chasse, et que, ni pour or, ni pour argent, je ne trouverais un grain de riz à acheter dans tous les villages environnants. Eh bien! malgré cela, je me laissai prendre à ces mines piteuses, à ces mains levées, à ces génuflexions; ma colère disparut en un instant, pour ne laisser subsister dans mon cœur qu'un sentiment de pitié sincère, et j'abandonnai la lutte.

J'envoie Tay à la découverte du côté de l'est, avec le petit métis, pour tâcher de recueillir des renseignements dans les villages environnants, sur les sentiers qui en partent et qui y aboutissent. Mes batteurs d'estrade reviennent le soir, sans avoir, me disent-ils, rien pu apprendre, sinon que le chemin le mieux battu, qui part de la rive gauche du Sé-Bang-Fay, se dirige vers le Meuong Nam-Nau, nouvelle province dont le nom frappait mon oreille pour la première fois. Je puis, en cette circonstance, me fier en toute sécurité à la bonne volonté de Tay, tout aussi désireux que moi-même d'en finir, et de voir des compatriotes; mais il est certain qu'on les a espionnés, suivis et précédés partout, avec le mot d'ordre.

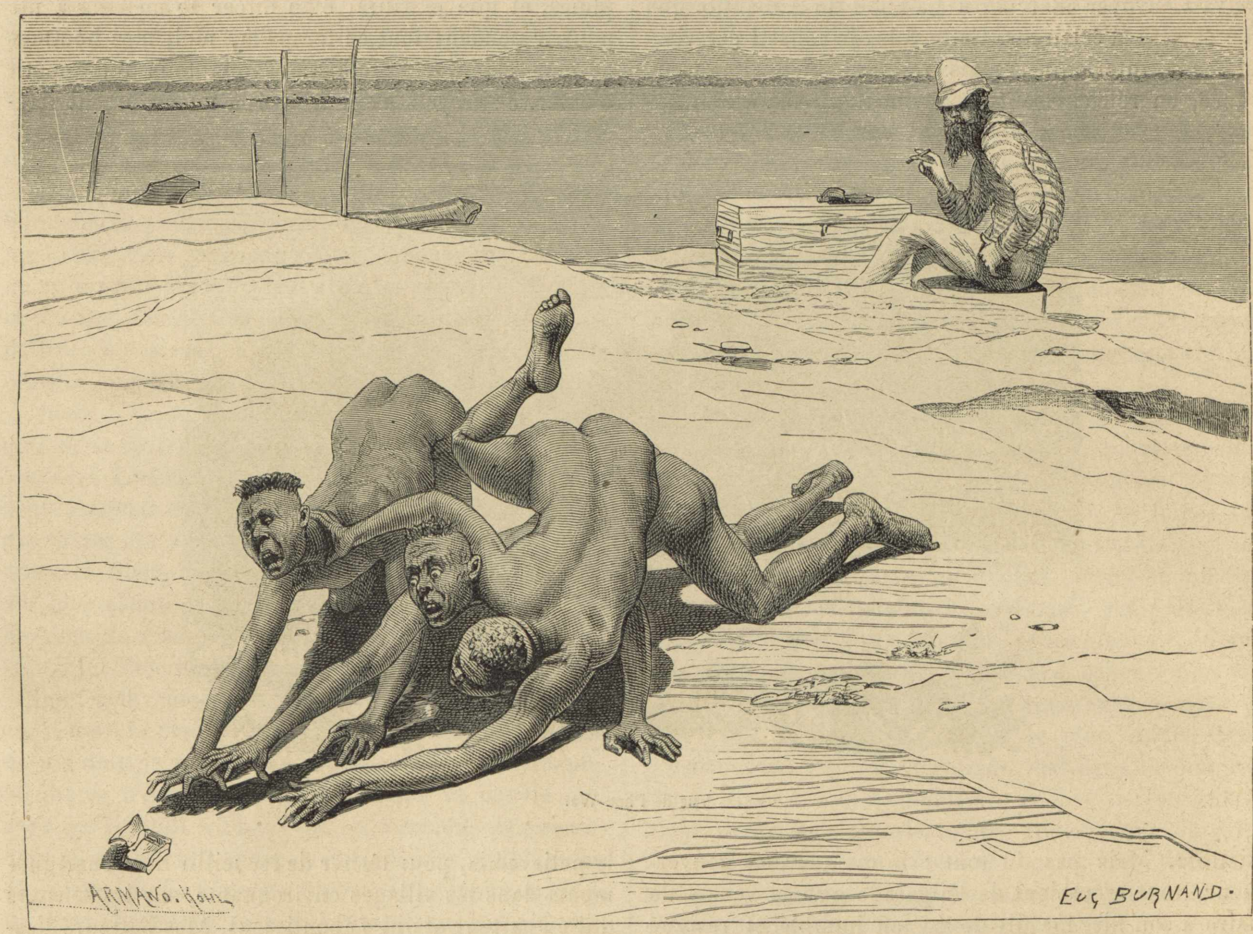
J'essaye d'apprendre quelque chose sur le cours supérieur du Sé-Bang-Fay et sur le lac supposé qu'il traverserait à son origine. Mais comme c'était du côté de l'est, je ne peux entendre que la réponse connue d'avance : *Bo hou tiac!* Je vois bien qu'il est

inutile d'essayer une exploration de ce cours d'eau.

Au contraire, chacun s'empresse de me donner toutes les indications que je désire sur la province de Nam-Nau, dont le chef-lieu se trouve dans l'est-sud-est, à six journées de marche. Je me décide alors à prendre cette direction, qui me fera du moins traverser des pays inexplorés, où je finirai peut-être par rencontrer des mandarins moins timorés et plus accommodants.

A deux ou trois jours de Nam-Nau, se trouve dans la même direction une autre province, celle de Phông, qui n'est pas très loin de Kemmerât. Si je ne suis pas heureux à Nam-Nau, je descendrai tâter la chance à Phông. De là, si le destin contraire me ferme encore la route de l'Annam, je reviens à Kemmerât, pour voler vers Oubôn, et lui faire expier la ruine de mes projets; car en ce moment je nourris contre cet être exécrable une haine féroce.

Tels sont les nouveaux projets auxquels je m'arrête. Mais me voilà de nouveau bien loin du repos, en voyage pour de longs mois, et pour comble de bonheur, je vais recevoir sur les épaules toute la saison des pluies qui commence. Et toutes ces misères nouvelles en perspective seront payées par de bien maigres résultats : car je n'ai plus le matériel nécessaire pour



Succès des boîtes de sardines (voy. p. 258).

rassembler de nombreuses collections, et les pays que je parcourrai de Phông à Oubôn ont presque tous été visités par MM. de Lagrée et Mouhot. Heureusement ma santé est bonne.

Mais, après tout, ne désespérons pas encore, la partie n'est pas perdue.

Ne voulant cependant avoir rien à me reprocher, j'essaye, sans espoir, de jouer un dernier atout. Je demande au gouverneur de signer de son cachet une déclaration (que je me charge de faire parvenir à à Bang-kôk) constatant son refus de me donner des hommes pour sortir du Laos. On s'empresse de me la faire délivrer, revêtue d'une foule de sceaux à l'encre rouge, avec un sentiment de satisfaction visible. Je suis pris à mon propre piège, et je suis bien la victime des ordres formels qui me concernent.

En désespoir de cause, je me décide donc à prévenir l'entourage, à la cantonade, que nous allons à Nam-Nau. Aussi, dès le lendemain matin, sans même que j'aie eu à intervenir le moins du monde, je voyais arriver les porteurs, au nombre de soixante-deux, pas un de moins. Je ne pus même pas obtenir qu'on en renvoyât quelques-uns, car quarante auraient largement suffi. Mais La-khôn m'en avait attribué soixante-deux, et Phou-Wà ne pouvait faire autrement que de m'en donner le même nombre.



Colonne de porteurs au travers des rizières (voy. p. 260).

6 juin. — La route, bien battue d'abord, traverse des plaines brûlées, et un petit village où tout est fermé et où je ne vois pas âme qui vive. Elle s'écarte alors des montagnes calcaires, puis s'enfonce sous le couvert d'une assez belle forêt, qui garnit les contreforts d'une nouvelle chaîne, de grès cette fois. Le soir, je retrouve encore de grosses masses calcaires au village de Pou-Thays, où nous passâmes la nuit, après avoir traversé plusieurs petits cours d'eau sans importance encore.

Le village, nommé Ban-Phâ-Kièou, est désert, comme le premier. Je suis sûr qu'un délégué du meuong a forcé les habitants à déguerpir devant moi (car les feux ne sont pas encore éteints), afin de m'enlever toute possibilité de trouver un guide.

Mais il y a mieux : je vais moi-même à la chasse avant que la nuit soit tout à fait tombée. Je m'engage successivement dans plusieurs directions, et je vois que les sentiers n'aboutissent à rien et se perdent dans la forêt. Il faisait déjà sombre, d'autant plus que la pluie commençait à tomber de gros nuages noirs. Intrigué de ce mystère, je finis cependant par m'apercevoir d'une ruse singulière : c'est que tous les sentiers étaient artistement obstrués au moyen de branchages verts piqués en terre, et cela sur une grande longueur.

7 juin. — De nouvelles recherches que je fais de grand matin restent sans résultat, et je suis forcé de supposer que la vraie route de l'Annam est déjà dépassée. J'abandonne tout espoir, et, revenant au village, je donne aux porteurs, qui m'attendaient silencieusement accroupis à côté de leurs fardeaux, le signal du départ.

La route que nous suivons prend dès lors franchement la direction du sud. C'est un étroit sentier à peine frayé qui s'allonge au milieu de forêts plus ou moins arides, un peu plus touffues sur le bord des torrents et des ruisseaux. Une petite rivière, le Ouè-Sopha, est remarquable par les incrustations calcaires qu'elle dépose. Nous laissons à notre droite une longue montagne assez élevée, nommée Phou-Sang-Hè.

8 juin. — Grandes forêts-clairières monotones et bambous toute la journée. La seule rivière de quelque importance est le Sé-Noi, qui sert de limite aux deux provinces de Phou-Wà et de Nam-Nau. Large d'une soixantaine de mètres, très encaissée, et déjà assez profonde pour qu'il me soit impossible de la passer à gué, elle me fit perdre une partie de la journée. Parti à la découverte, je finis par trouver une sorte de sauvage, occupé à ramasser de superbes champignons sur les berges boisées, et qui était possesseur d'une légère pirogue. Il fit passer successivement les bagages et les hommes : un couteau le récompensa de sa peine, et j'eus, par-dessus le marché, toute sa récolte de cryptogames, qui me firent plusieurs excellents repas.

9 juin. — Après une nuit passée au village de Ban-Na-Khêh, nous entrons, par une pluie battante, sous une forêt de bambous tellement épaisse et si peu fréquentée que le sentier finit par disparaître complètement. Nous ne pouvons avancer que précédés de sapeurs, qui ouvrent le passage à coups de sabre et de coutelas. Courbé sur le cou de mon cheval, et travaillant moi-même avec ardeur, je les suis immédiatement.

Il faut ensuite grimper jusqu'au col qui s'ouvre au sommet d'une chaîne de peu d'importance. Le paysage serait agréable sans cette pluie diluvienne et persistante. De l'autre côté de la montagne, nous trouvons quelques petits villages, avec des rizières de peu d'étendue. Les habitants fabriquent de l'huile de coco au moyen de presses singulièrement primitives.

10 juin. — La forêt-clairière recommence, indéfinie, toujours pareille. Seulement, les pluies ont déjà fait repousser les herbes et les bambous nains, tout brillants d'une verdure nouvelle, et parsemés d'innombrables fleurs de jolies zinzibéracées de plusieurs espèces.

Pendant la nuit, étendu sous un lambeau de paille, débris du toit d'une misérable pagode qui tient lieu de *sala*, j'assiste à l'orage le plus violent que j'aie jamais vu et entendu. Accroupi mélancoliquement sous ma couverture, et obligé de protéger contre les trombes d'eau qui m'arrivent de tous côtés, mes fusils et mes munitions, je m'attendais à chaque instant à être foudroyé et à sauter avec mes cartouches.

A la lueur des éclairs, je voyais la bande de mes porteurs, tous étendus dans la boue, à moitié nus, et ruisselants de pluie, dormir sans broncher, au milieu de cet épouvantable vacarme. Du reste, j'ai remarqué souvent que les Laotiens et les sauvages ne semblent pas impressionnés par la foudre, comme s'ils n'en connaissaient pas le danger, ou comme si la résignation fataliste, qui fait le fond de leur caractère, leur tenait lieu de courage.

11 juin. — Le lendemain, après cette affreuse nuit, qui n'était que le prélude de beaucoup d'autres passées de la même façon, c'est encore un changement de paysage, qui prend tout à coup une apparence prospère et plantureuse, mais en revanche dépourvue de tout pittoresque : on se croirait dans un des plus riches cantons de la basse Cochinchine. Ce sont des marais, des rizières séparées par des broussailles et des haies de bambous, et se développant jusqu'à l'horizon. Des buffles, des bœufs, des chevaux en grand nombre prennent leurs ébats en toute liberté.

Ce sont les cultures et les troupeaux du chef-lieu de la province de Nam-Nau.

Le village est groupé sur les bords d'une rivière étroite et tortueuse, le Sé-Kiamphon, qui ravine et fait ébouler çà et là ses rives de sable fin. Il possède un *sala* en assez bon état, heureusement pour mes Annamites, qui grelottent la fièvre, et prennent des airs de martyrs qu'on traîne au supplice.

Le gouverneur est un Laotien de bonne mine, qui a des prétentions aux belles manières de Bang-kôk, et pendant tout mon séjour, pour me faire honneur, il se croit obligé d'endosser un costume mi-partie sia-



Une nuit de misère.

mois et européen, avec des souliers vernis, des bas violets, dont il est aussi fier que gêné, et un chapeau de feutre rond. Il va sans dire que la nation annamite est ici complètement inconnue : le chef de mes porteurs de Phou-Wà, qui n'est autre que le fils du Khio-meuong que j'ai si vertement secoué, a donné le mot d'ordre.

Dans ces conditions, il ne pouvait être question de route à suivre pour arriver au Meuong Hwè (c'est ainsi qu'ils désignent le royaume d'Annam).

En revanche, les autorités m'assuraient en chœur, avec leur rouerie naïve, qu'au Meuong Phalàn, dans l'est, on me donnerait, avec la plus grande facilité, les moyens de me rendre où je voulais aller. Je commençais à me faire à cette comédie, et je pensais bien qu'à Phalàn on ne manquerait pas de m'en donner une nouvelle représentation.

Je trouvai à Nam-Nau quelques sauvages intéressants, plus ou moins esclaves, et dont les tribus vivent du côté du nord-est : ce sont les Brous et les Phelong. Ils sont très différents de ceux d'Attopeu. Leur barbe, toujours un peu raide et clairsemée, leur physionomie, la forme de leur crâne, annoncent des mélanges de sang hindou et mongol, qui sont venus s'infiltrer au travers de couches primitives plus anciennes.

Tous ces sauvages, du reste, quelle que soit leur origine, ont tous un genre de vie analogue, depuis les Stiengs des environs de Bariah sur nos frontières de Cochinchine, jusqu'aux limites du Laos septentrional.

Je pus en mesurer un certain nombre et prendre leurs portraits. Les profils exacts, que je reproduis ici, ne donnent pas une idée parfaite du type, parce que l'on ne peut que difficilement y rendre la forme du nez, à arête toujours large, et des narines, toujours largement ouvertes.

Mais je n'étais guère favorisé dans mes autres recherches, et mes collections botaniques et zoologiques ne s'accroissaient guère. Les savanes, les forêts-clairières et les fourrés de bambous que j'avais eu à traverser sont, il est vrai, riches en gibier, mais ce qui fait la joie du chasseur laisse le naturaliste indifférent; les spécimens que l'on peut se procurer sont toujours les mêmes depuis Saigon. La flore n'est pas plus variée que la faune.

Je fus obligé de remettre mon départ jusqu'au 14 juin, afin de donner à mes Annamites le temps de soigner leur fièvre et de reprendre des forces.

XVI

Les pagodes de la rive gauche du Grand-Fleuve. — Phalàn. — Suite de la comédie du *Bo my, bo day!* — Science arithmétique et indifférence des indigènes. — En route pour le Sé-Bang-hieng.

14 juin. — Départ le matin, aussitôt l'arrivée des porteurs. Le Khio-meuong préside en personne à la répartition des fardeaux, car les hommes sont toujours très longs à s'entendre, et la discussion recommence chaque fois que l'on fait halte, chacun s'ingéniant, ce qui est assez naturel, à s'attribuer les charges les plus légères.

Nous traversons le Sé-Kiamphon avec de l'eau jusqu'à la ceinture, et je déjeune à la pagode d'un joli petit village, qui m'offre un abri confortable avec son aire de sable et de résine bien battue.

Je loge toujours à présent dans les pagodes, qui tiennent lieu dans toute cette région de *sala* et de maison commune. Toutes ces pagodes ne sont autre chose qu'un grand hangar ouvert de trois côtés, avec une sorte de lit de camp fort bas, qui règne tout le long de la paroi du quatrième côté, fermé au moyen de chaumes, de *paillottes*, ou de bambous écrasés, quelquefois par un mur en torchis ou en briques crues. On ne remarque le plus souvent à l'intérieur aucune effigie de Bouddha; mais au milieu de la salle s'élève une petite case de bois plus ou moins bien sculptée et décorée, figurant un *wât*[1] en miniature, ou bien une de ces larges chaires où les bonzes s'accroupissent pour lire les prières et les litanies. A toutes les saillies sont suspendues des amulettes, des formules de prières, des banderoles de toutes couleurs, et une foule de choses indéfinissables.

Tous ces villages possèdent beaucoup de bœufs, de buffles et de chevaux, mais très peu d'éléphants.

15 juin. — Rien à signaler le long du chemin que nous suivons, ce sont toujours les mêmes aspects. Seulement le terrain est très mouvementé; il faut à chaque instant descendre de cheval au passage de ravines étroites et profondes.

Le soir, arrivée à Phalàn, village habité par des Pou-Thays, des Souës, et peut-être quelques Laotiens. La pagode en ruine où je logeai est entourée de beaux arbres, et bâtie au milieu d'une esplanade de sable bien entretenue, sur le bord du Sé-Kien-Soy, charmante rivière que je venais de passer à gué.

Le mandarin chargé de l'administration de cette infime province (je me sers du mot « administration » faute d'un autre) est un Souë, plus d'aux trois quarts sauvage. Il ne tarde pas à arriver, et se met à plat ventre à dix pas de moi. Cette attitude me semblant de bon augure, je lui offre une magnifique pipe garnie de velours rouge et de clinquant, pipe qui m'avait bien coûté au moins un franc vingt-cinq centimes à Paris, et qui obtient un succès d'admiration. Mais.... il ne connaît aucune route pour aller au Meuong Hwè, et je suis tenté de croire qu'il ne ment pas, tant sa frayeur paraît grande. Personne ne sachant lire le siamois, je profite de cette ignorance pour enfler considérablement l'importance de mon passeport. Peine bien inutile, car les compères des autres provinces n'ont pas manqué de communiquer leurs instructions. Enfin, je fais brusquement partir au nez du gouverneur six coups de revolver, et quand il est revenu de sa stupéfaction, je lui annonce que le petit fusil qui

1. *Wât*, pagode, édifice sacré.

part tout seul est à lui, s'il me fait conduire où je veux aller. C'était là cependant une bien grosse tentation; je crus qu'il allait faiblir; j'ajoutai deux, puis trois barres d'argent, somme énorme aux yeux de ces pauvres gens!... Le sentiment du devoir, ou plutôt, ce qui est la même chose dans ce pays d'esclaves, la peur d'enfreindre les ordres reçus, sans doute avec de terribles menaces, l'emporta, et le refrain d'aller son train ordinaire : *Bo my, bo day, bo hou tiac!*

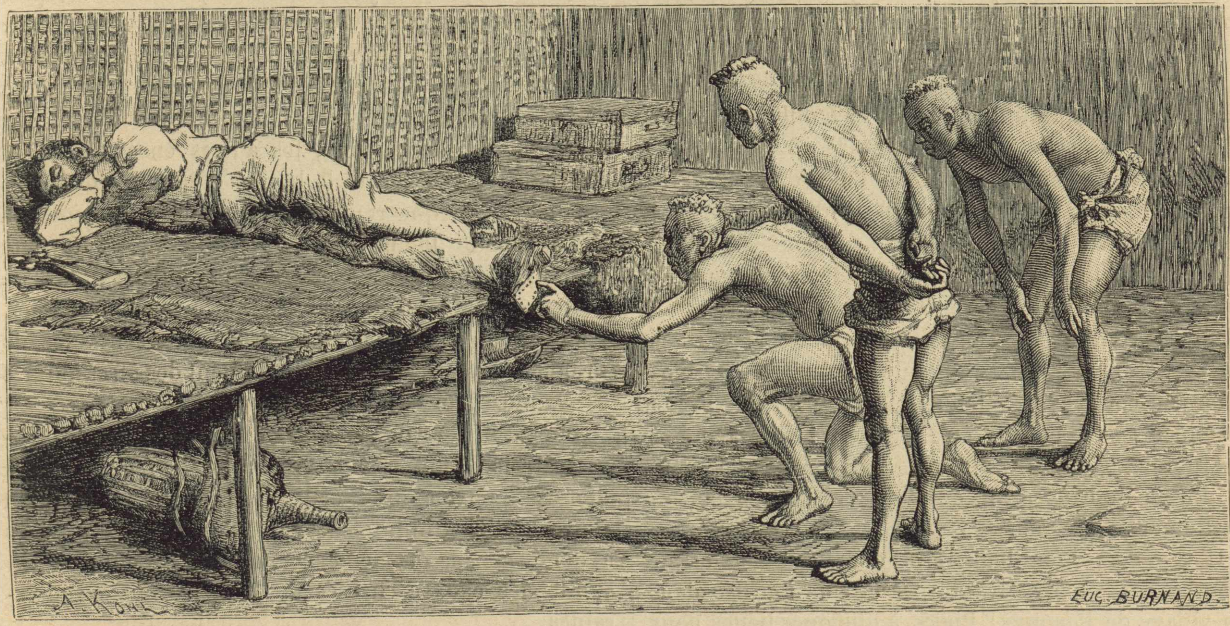
Le hom bahât, qui est plus civilisé, et souffle les réponses à son maître, insinue qu'à Phông, la province voisine, on pourrait sans doute m'indiquer une route qui n'existait pas ici. Voilà ce que j'attendais....

Je remets à sa place le revolver, déjà promis à plusieurs reprises pour le même motif avec le même succès.

J'accapare la minime partie du toit qui reste encore à peu près imperméable dans l'angle de la pagode, et je sors mes instruments; je déballe ma chambre noire et mes cahiers, pour recueillir demain tous les documents, chiffres, mesures, portraits, etc., que je pourrai me procurer sur les Souës, qui doivent être proches parents des Kouys de la rive droite du Grand-Fleuve.

Je paye et congédie les hommes de Nam-Nau. Il ne me reste plus à présent qu'une poignée de ticaux et huit barres d'argent; en outre, je porte toujours sur moi, dans une mince ceinture de cuir qui ne me quitte jamais, un petit lingot et un paquet de feuilles d'or, dont personne ne soupçonne l'existence. C'est ma réserve extrême en cas de pillage, incendie, naufrage, etc.

16 et 17 juin. — Journée passée en mensurations de Khâs, et je perds la moitié de mon temps à attendre que l'un d'eux se soit décidé à s'appliquer contre ma planchette. Ils ont aussi très peur de ce



Ce qui intéresse surtout les Khâs (voy. p. 270).

gros œil brillant de la chambre noire; ils ont toujours l'air de croire que c'est une sorte de pièce d'artillerie que l'on braque sur leur personne, et ils ne s'en approchent que le moins possible, faisant un grand circuit pour l'éviter, et tournant la tête tous les deux pas, pour voir sans doute s'il ne va rien sortir de cette mystérieuse machine.

La plupart de ces Khâs, presque tous même, sont difficiles à distinguer des Laotiens, d'autant plus que presque tous ceux-ci ont, dans ces provinces, les oreilles percées. Ils portent le langouti et le toupet à la siamoise. Les femmes ont le buste couvert d'une petite veste croisant sur la poitrine et ne manquant pas d'élégance. Mais, en réalité, ce sont de vrais sauvages, même ceux qui ont eu l'excellente idée d'adopter la vie et le costume du bonze, l'état le plus enviable, le plus confortable et le plus exempt de dangers qui puisse se rêver dans ces parages.

Je m'amuse à leur faire passer des examens. J'en prenais cinq ou six, bonzes ou laïques, et je leur demandais : Deux et deux? — Trois et quatre? etc. Pas un ne parvenait à me répondre sans compter sur ses doigts, même pour les nombres les plus simples. Pas un seul n'a pu me dire combien faisaient cinq et quatre. Après de longues réflexions, et des calculs sur les doigts ou les orteils qui n'en finissaient pas, ils avouaient qu'ils ne savaient pas, répondaient au hasard, ou prétendaient qu'ils avaient oublié ma question. Un bonze, auquel je demandais la somme de 20 + 20, m'a répondu.... trente et un! et non du premier coup. Je n'invente rien, c'est textuel.

Ces hommes sont bien moins avancés que les Bolovens, par exemple, bien qu'ils vivent dans un état de sécurité en apparence complète. Rien ne peut exciter leur étonnement. Les choses qui frappent le plus les Laotiens, c'est-à-dire mon fusil, mon revolver, ma

lorgnette, un aimant, ne produisent absolument sur eux aucun effet, même lorsqu'on attire vivement leur attention. Ils se contentent de dire, avec une expression marquée de dédain : « Nous ne connaissons pas cela! *Bo hou tiac!* »

La seule chose qui semble les intéresser, ce sont les clous de mes souliers. Quand je suis couché sur ma natte, aux haltes ou dans la journée, il ne se passe pas de jour que je n'en voie quelques-uns arriver silencieusement, s'approcher de moi petit à petit, puis gratter de l'ongle mes semelles, en se communiquant à voix basse leurs impressions, avec de petites exclamations et la mimique la plus singulière.

Il ne faudrait pas cependant s'imaginer que les Laotiens eux-mêmes fussent doués d'une curiosité très éveillée. C'est ainsi que jamais ils ne m'ont demandé, soit en route, soit en bateau, ce que je faisais de ma boussole, que je tenais toujours à la main, ou devant moi, pour en noter les indications, avec laquelle je visais à chaque instant des arbres et des sommets de montagnes. Et leur indifférence n'est certes pas de la timidité, car ils se familiarisent très vite. Ils n'observent avec un certain intérêt que les objets dont ils connaissent bien l'usage, et dont ils peuvent immédiatement apprécier l'utilité, les armes, les étoffes, par exemple. Ainsi, mon couteau, *bowie-knife* d'une trempe supérieure, était très regardé et jouissait d'une véritable réputation; on venait souvent me l'emprunter, sous prétexte de couper du bois, tailler des pieux, etc., bien que chaque Laotien possède son coutelas, qu'il ne quitte jamais en voyage. Quand il avait besoin d'être aiguisé, c'était à qui se chargerait de ce soin, afin de comparer avec les leurs la dureté de cette arme excellente et sa résistance à l'action de la pierre.

Il y a déjà bien longtemps de cela, au début de mon voyage, il m'arriva de passer une journée dans un village de Penongs[1] Piaks, à quelques lieues dans l'est de la province de Sombaur, la dernière du Cambodge sur la rive gauche du Mè-không. Je trouvai là deux hommes qui avaient été, par suite de circonstances trop longues à raconter ici, jusqu'à Saigon. Je leur demandai ce qui les avait le plus étonnés dans cette ville européenne. Ces sauvages, qui n'avaient jamais vu que d'humbles pirogues, que des cases de feuillage, et qui ne connaissaient guère les armes à feu que de réputation, ne me parlèrent ni du palais, ni des navires de guerre ou des paquebots, ni de l'exercice à feu et des évolutions de nos soldats : tout cela n'avait fait aucune impression sur eux. Mais, en revanche, ce qui les avait le plus étonnés, ce dont ils ne parlaient encore qu'avec admiration, c'étaient les couteaux innombrables de forme et de dimension qu'ils avaient vus chez les marchands français!

18 juin. — Rien à faire. Il pleut à torrents toute la nuit et toute la journée, et il fait si sombre dans la pagode que je me vois même forcé de renoncer à l'anthropologie. Je ronge mon ennui sans aucune résignation. Que de temps on perd dans ces voyages, surtout quand on est seul, privé de compagnons et de collaborateurs! Je crois bien rester au-dessous de la vérité en disant qu'en ces pays et dans une exploration de cette nature il ne faut pas compter sur plus de trois journées sur dix de travail effectif : tout le reste se perd en marches et en démarches, en allées et venues, en attentes vaines, en colères silencieuses, en quiproquos sans fin, en discussions stériles avec les mandarins de tout rang,... et je ne compte pas les jours de fièvre!

Le Sé-Kien-Soy, après la pluie, est devenu méconnaissable. Hier, devant le village, c'était une modeste rivière, d'une cinquantaine de mètres de large, dont les eaux limpides et inoffensives s'écoulaient en murmurant, coupées de jolies cascades, et d'îlots formés de quelques arbres au feuillage léger et retombant. Aujourd'hui, c'est une masse d'eau rouge et écumante, roulant avec une rapidité terrible, charriant des pièces de bois de toutes dimensions et des bambous, les uns morts depuis longtemps, les autres encore verts, et fraîchement arrachés de la berge, et dont les panaches oscillent à chaque remous. Maintenus dans une position plus ou moins verticale par la terre compacte de leurs racines, comme un aréomètre par son lest de mercure, ils s'en vont au courant, s'enfonçant ici, émergeant plus loin; dans cette course échevelée ils prennent un aspect vivant et semblent des êtres animés condamnés à un cruel supplice.

Plus d'îlots ni de cascades à la surface, large d'environ trois cents pas : en quelques heures, la crue a dépassé quatre mètres, et les bords de la rivière sont couverts d'une infinité de vers, de larves, d'insectes à demi morts, et même de serpents que l'invasion subite des eaux a chassés de leurs retraites souterraines.

La rapidité des crues est un phénomène commun à toute cette région; il suffit, pour s'en rendre compte, de considérer la configuration mamelonnée du sol argileux et dénudé qui la constitue. Toute l'eau d'une averse arrive en quelques minutes aux collecteurs principaux, sans qu'une goutte, pour ainsi dire, se trouve perdue.

19 juin. — Départ le matin dans la direction de la province de Phông, pour m'entendre dire qu'on ne connaît aucun sentier qui mène du côté de l'Est, mais que plus loin..., etc. Ma foi, je me laisserai faire! Du diable si je ne finirai pas par m'en tirer tout de même!

Le chef vient me faire ses adieux. Il est désolé, n'ayant, me dit-il, qu'un seul éléphant, *trop petit pour moi!* Il a été obligé d'en louer un plus présentable, et plus digne d'un seigneur aussi distingué. Deux belles piastres toutes neuves, qui vont être immédiatement percées d'un trou, et suspendues au cou de ses enfants, car c'est ici le seul usage de la

1. C'est-à-dire *sauvages* en cambodgien.

monnaie d'argent, le consolent amplement. Je lui offre, en outre, un couteau et le dernier des petits chiens de ma chienne, qui avait, à Bassac, oublié sa dignité d'européenne au point d'accepter les hommages de chiens indigènes.

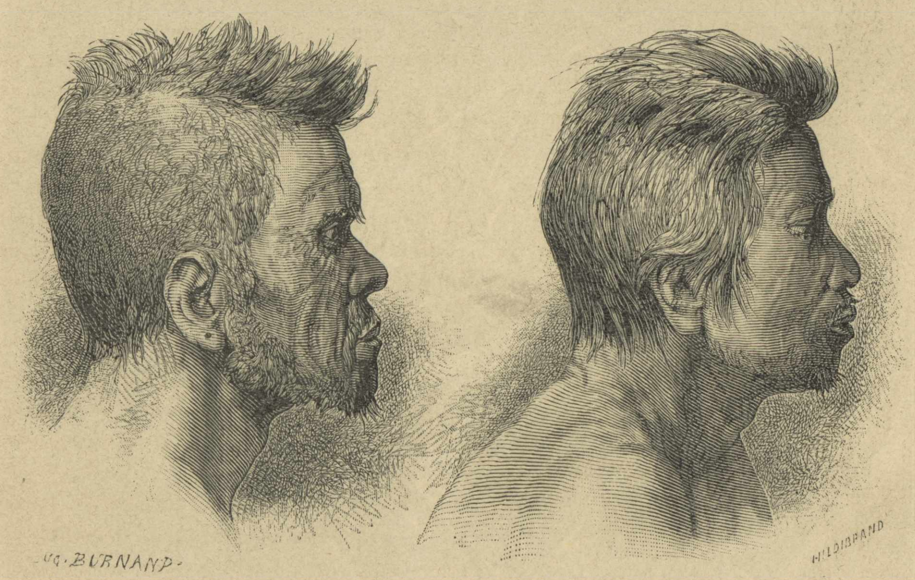
Il fait toujours un vilain temps, le ciel est bas et sombre, rayé d'une pluie fine et persistante.

L'éléphant que je monte, et que j'ai accepté à cause de l'état du terrain, car je suis à présent complètement guéri de ma blessure des montagnes de La-khôn, est bien la bête la plus désagréable que j'aie encore rencontrée. Son pas est des plus durs, et je suis moulu au bout d'un quart d'heure. Tous les ruisseaux gonflés par les pluies, et aux bords glissants, sont d'un passage difficile. Je suis toujours suivi de mes soixante-deux porteurs, tous plus ou moins khâs. Malgré tous les efforts que chacun fait pour être chargé le moins possible, il y en a bien un bon quart qui, semblables au quatrième officier du *convoi de Malbrouk*, ne portent absolument rien, et s'en vont en amateurs, les bras ballants, courbant leur dos nu sous la pluie.

Forêt-clairière continue, avec de petits îlots de rizières auprès de quelques hameaux souës, dont les habitants se sauvent aussitôt que la colonne est signalée. Terrain toujours le même (argile, sable et grès rouge), découpé en mamelons ravinés sur leurs bords.

20 juin. — Pendant toute la nuit, violent orage. N'ayant plus de vêtements de rechange, et perpétuellement mouillé, je me demande par quel miracle ma santé peut résister à un pareil régime, dans cette saison si redoutée des indigènes eux-mêmes.

Nous marchons tout le jour, faisant halte un instant pour dévorer l'affreux riz gluant des Laotiens. L'aspect du pays ne change guère. Je ne suis pas médiocrement surpris d'apercevoir dans les broussailles, à droite du sentier, un beau chapiteau de grès, dont



Types de sauvages.

les moulures et les ornements décèlent la main d'un sculpteur de la bonne époque. Il gît là depuis bien des siècles sans doute. Mes sauvages, très effrayés en me le voyant prendre comme siège, ne purent me donner aucun éclaircissement sur ce mystère; mais ils soutiennent que les environs ne renferment ni ruine ni carrières.

Vers le coucher du soleil, après un lambeau de forêt et de nombreux fourrés de bambous, je descends à la pagode de Phông, village d'une trentaine de maisons, que le commandant de Lagrée a visité il y a dix ans, pendant l'exploration qu'il a faite du cours du bas Sé-Bang-hieng. Il est habité par des Souës et des Khâs Douons, et porte le titre de meuong, mot qui n'est guère bien traduit par le terme province, car la plupart de ces subdivisions territoriales sont trop petites et trop peu peuplées pour correspondre à l'idée que nous nous faisons d'une province. L'expression de district serait meilleure. Mais il suffit de savoir qu'il y a des meuongs très vastes et très importants, et d'autres infimes, ceux-ci étant soumis aux premiers.

Le gouverneur est ici encore un Souë, dont le semblant d'autorité n'est relevé par aucun appareil : il habite une pauvre case que rien ne distingue de ses voisines. Il vient à la pagode avec sa suite, et nous avons une nouvelle répétition de la comédie monotone que l'on connaît déjà. Promesses et menaces de mon côté, négations et ignorance feinte de l'autre. Mais ce qui me paraît assez plaisant en le racontant, finissait à la longue par m'exaspérer, quand j'étais acteur et victime; aussi, à la fin, impatienté de la bêtise des réponses du pauvre homme, et de l'exagération avec laquelle il obéissait à sa consigne, jusqu'au point de me répondre : *Bo hou tiac!* quand je lui demandais par ironie s'il ne connaissait pas le Nam-Không, je l'envoie promener, lui, ses poules, ses bananes et tout son monde, en levant brusquement la séance.

Je me bornai, pour le moment, à demander les

moyens de gagner les bords du Sé-Bang-hieng le plus tôt possible; et cependant j'étais bien sûr, d'après les renseignements que j'avais pris à mon passage à Kemmerât, et que j'avais consignés sur mon journal, que Phông était sur le trajet d'une seconde route par laquelle on pouvait aller dans le pays Kèo. Mais que faire? J'étais, je l'avoue, fortement tiraillé par la tentation d'en venir tout simplement aux usages indigènes, d'empoigner le gouverneur et les chefs du village, de les garrotter, et de leur faire appliquer



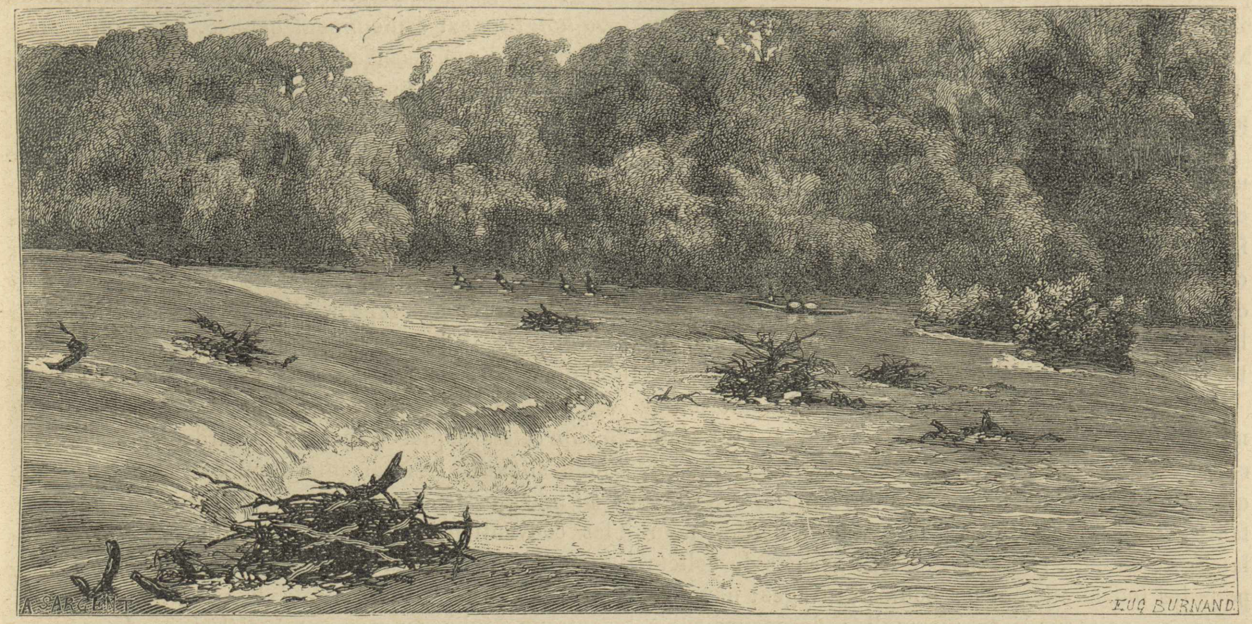
Au travers des bambous (voy. p. 271).

une bastonnade bien sentie, jusqu'à ce qu'ils se fussent résignés à parler.

C'eût été là le vrai, l'unique moyen d'arriver à la vérité. Cependant je ne regrette pas de ne pas l'avoir employé, car je devais avoir toujours présente cette idée que je symbolisais aux yeux des populations une civilisation supérieure, et que, en outre, d'autres explorateurs viendront après moi, auxquels de pareilles façons pourraient susciter des difficultés, qui s'ajouteraient encore à celles que la nature leur tient en réserve.

Dr Harmand.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Rapides dans le Sé-Bang-hieng (voy. p. 279).

LE LAOS ET LES POPULATIONS SAUVAGES DE L'INDO-CHINE,

PAR M. LE DOCTEUR HARMAND[1].

1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.

DEUXIÈME PARTIE. — DE BASSAC A HUÉ.

XVII

De Phông au Sé-Bang-hieng. — Une correction méritée. — Le gouverneur de Song-Khôn. — Nouvelles tentatives.

20 juin (suite). — Pendant cette soirée, que je passai à l'écart, avec mon chien qui me regardait d'un air mélancolique, sa bonne tête posée sur mes genoux, semblant me demander le secret de mes méditations, je bâtis de nouveaux plans de campagne. Mon dernier espoir reposait sur l'accueil que je recevrais à Song-Khôn, qui est le chef-lieu d'une province plus importante, ne dépendant plus du prince d'Oubôn. Je profiterais de mon séjour dans cette localité pour tenter l'exploration du haut Sé-Bang-hieng, et je ferais ensuite une dernière tentative, dussé-je employer les moyens devant lesquels j'avais reculé jusqu'alors, pour faire ma trouée par le pays d'Annam. Si, malgré tout, je devais abandonner la lutte, je m'en retournerais par Saravàn[2]. Traversant alors une seconde fois mon cher grand plateau, je reviendrais à Bassac, pour redescendre au Cambodge ou dans le royaume de Siam, non sans avoir poussé une pointe jusqu'à Oubôn, et y avoir fait une apparition courte, mais qui laisserait un long souvenir.

Le plus sérieux de mes soucis, dans cette combinaison, venait de la pénurie où je me trouvais, après m'être débarrassé à La-khôn du surplus de mes approvisionnements, dans la conviction où j'étais que mon voyage touchait à son terme; je n'avais plus d'effets, presque plus de munitions, plus de papier à herboriser; les touques d'alcool que je transportais avec moi étaient bondées d'animaux, mes boîtes à insectes regorgeaient malgré les combinaisons les plus variées pour rapprocher de jour en jour les épingles et trouver de nouveaux vides. Il ne me restait donc plus qu'à tourner mon attention du côté de l'anthropologie et à consacrer presque tout mon temps au travail topographique.

Tout cela n'était pas gai, et avec cette saison dé-

1. Suite. — Voy. t. XXXVIII, p. 1, 17, 33; t. XXXIX, p. 241 et 257.
2. Voy. *Tour du monde*, juillet 1879, p. 33.

testable sur la tête, j'allais perdre la plus grande partie des collections déjà faites. Il était bien dur d'échouer ainsi au port, après de pareils labeurs. Mais, malgré tout, ma conscience du moins était tranquille; je croyais avoir fait tout ce qu'un homme peut faire, et je n'avais rien à me reprocher.

21 juin. — Je trouve derrière la pagode de Phông une grosse pierre taillée, présentant à sa surface des cavités caractéristiques, qui prouvent bien qu'elle a fait partie d'un ancien monument. Rapproché du chapiteau de colonne que j'ai signalé plus haut, ce débris rend très probable, dans le voisinage de Phông, la présence de quelque ruine, en dépit des dénégations réitérées des indigènes.

La case du gouverneur, qui ressemble extérieurement aux maisons laotiennes, est bien à l'intérieur celle d'un vrai sauvage. L'ameublement consiste en quelques nattes, des arbalètes, des lances, des filets fabriqués avec des lanières de peaux de buffles, pour la chasse au cerf. Les cloisons sont garnies de collets pour les tourterelles et les poules sauvages; dans les coins, on voit des jarres remplies de mauvais riz concassé en fermentation, et des collections de longues pipettes de bambou recourbé pour aspirer le liquide amer et nauséabond avec lequel toutes ces peuplades s'enivrent fréquemment. Au fond de la pièce qui sert à la fois de tribunal et de salon de réception, sont suspendus des *ex-votos* et des simulacres analogues à ceux des Khâs du Sé-Kong.

Je finis par faire la paix avec les autorités, et l'on me promet que je pourrai partir demain. Je réussis à obtenir qu'on ne me donne que quarante porteurs.

22 juin. — Je n'ai vraiment pas de chance avec mes pachydermes! J'ai un éléphant qui boite d'un pied de devant, et j'affirme que le voyageur monté sur un éléphant boiteux est à plaindre. On n'est déjà pas très à son aise quand on est perché sur ceux qui jouissent de l'intégrité des quatre colonnes massives qui leur servent de membres, et je laisse à penser ce que l'on souffre quand le roulis et le tangage habituels deviennent complètement désordonnés. J'arrive meurtri de tous côtés, et excorié en quatre endroits différents.

Le sentier traverse un pays plat, semé de grands marais déjà profonds. Toute cette région disparaît sous les eaux aux mois d'août et de septembre. Ce n'est qu'une succession de grandes clairières à l'herbe fine et rase. La forêt semble assez belle du côté de l'est. Pas une case, pas de traces de cultures anciennes ou récentes; pays désert, si ce n'est vers le soir, où l'on voit quelques rizières et quelques défrichements, avant d'arriver au meuong de Song-Khôn, village assez vaste, sur la rive droite du Sé-Bang-hieng, magnifique cours d'eau d'environ trois cents mètres de large, dont la vue ranime mon ardeur et me fait oublier, tout aussitôt, mes velléités de découragement : il me faut évidemment commencer par faire l'exploration de cette belle rivière, le plus grand affluent de la rive gauche depuis Stung-treng.

C'est ici sans doute que va se décider mon sort.

La situation se présente assez mal : la consigne du *bo hou tiac* est évidemment donnée. Les petits mandarins qui me reçoivent à la pagode m'en donnent une preuve par trop bête. Le premier, que j'interroge sur le Sé-Bang hieng, me répond qu'il ne le connaît pas. Cette fois, je n'y tiens plus, et, m'élançant d'un bond à bas du lit de camp où je m'étais allongé pour calmer les souvenirs cuisants que me laissait ma course sur l'éléphant boiteux, je lui coupe le dernier de ses *bo hou tiac* dans la bouche d'un soufflet dont on parlera longtemps à Song-Khôn. Tout accroupi qu'il était, il roule comme un poussah, et reste sur le dos, sans changer de posture, les jambes repliées en l'air, comme si l'ébahissement l'avait rendu sur le coup cataleptique. L'assemblée gardait le plus profond silence. Les soixante-deux hommes de Phông (on m'en avait encore fourni soixante-deux, malgré les conventions) et les dix ou quinze hommes de Song-Khôn, courbés dans l'ombre de la pagode, me rappelaient alors le spectacle, bien lointain, que présente une église au moment de l'élévation.

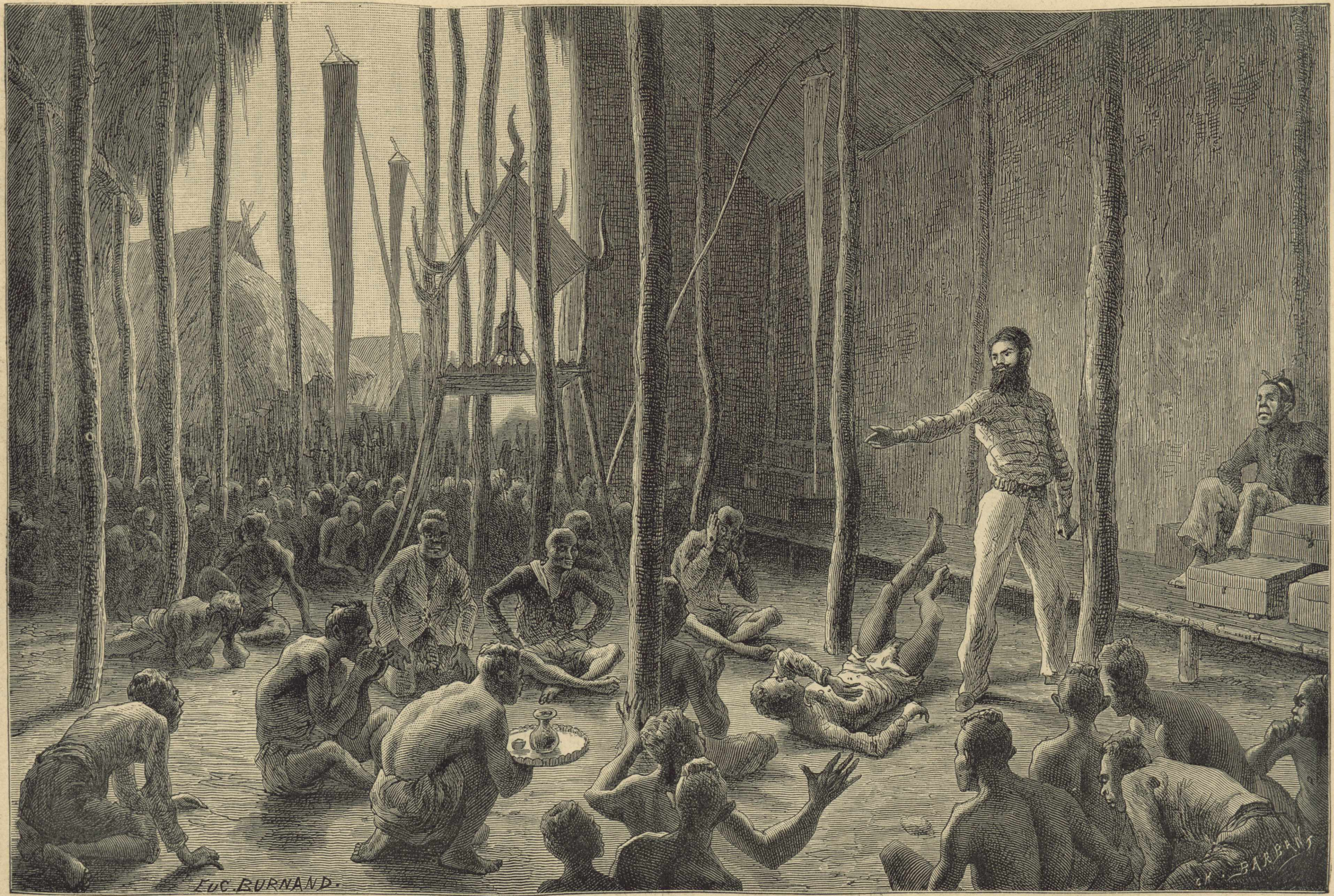
C'est la première fois qu'il m'arrive de corriger ainsi un mandarin, mais on avouera que pour cette fois il y avait bien de quoi! J'envoie querir le Khio-meuong immédiatement, en lui faisant dire qu'il ait à se dépêcher. J'étais outré, et décidé pour le coup à en finir.

Que j'aurais donc bien voulu savoir ce qui s'est dit dans sa maison, pendant l'heure que je passai à l'attendre! Enfin, au moment où j'allais aller le chercher moi-même, je le vois qui s'avance, revêtu de ses habits de grande tenue : une chemise de vieille soie rouge à broderies d'or grossières, le langouti à gros nœud bouffant sur le ventre, le chef couvert d'un vénérable chapeau de feutre bordé d'un galon de laine rouge. Il est suivi des insignes de sa dignité, et précédé de présents qu'il me destine, du riz, des concombres, des pastèques, portés sur des plateaux de bois, recouverts, suivant les règles de la politesse laotienne, d'une sorte de grand éteignoir, ou de cône en rotin tapissé de cotonnade aux couleurs vives.

Après s'être approché de moi comme d'un animal dangereux imparfaitement apprivoisé, il procède, en conscience, assisté de ses secrétaires, à la lecture de mon passeport. Je suppose que le soufflet homérique qui a signalé mon arrivée a été pour moi le meilleur des introducteurs, car, ô surprise! après avoir accepté sans sourciller des lunettes, un rasoir, un savon parfumé, une pipe, un mètre de galon de sous-officier, et subi la promesse, lui cinquième, du petit fusil à six coups avec cent cartouches, ce brave gouverneur me semble capable d'entendre raison. Il a bien peur de ces terribles Annamites, c'est bien dangereux, bien difficile! mais enfin ce n'est plus l'éternel *bo day!*

Je lui fais dire à l'oreille que j'irai chez lui, causer en secret, une fois la nuit faite.

Après mon dîner, muni d'une fiole contenant les parfums les plus exquis de l'Occident, et d'une belle



Châtiment d'un mandarin dans la pagode de Song-Khôn.

paire de ciseaux, je vais battre le fer pendant qu'il est chaud, et jouer ma dernière partie.

Je débute assez mal, par un petit contre-temps : mes cadeaux sont insuffisants, car je ne comptais que sur deux épouses, et il y en a quatre. Je m'en tire en donnant les ciseaux à la plus vieille, la *grande femme*, la parfumerie à la plus jeune, qui est en même temps la plus jolie, supposant qu'elles représentent dans le ménage, et pour des raisons tout opposées, les deux influences majeures. Alors, sans tarder, j'offre trois barres d'argent au gouverneur, les serviteurs étant écartés, s'il consent à me faire passer au Meuong-Kèo.

Silence !

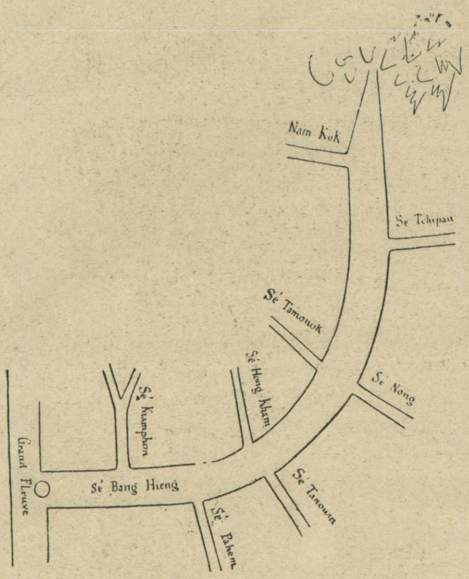
Enfin, après avoir bien retourné sa chique de bétel, il me répond que les Annamites vont massacrer ses hommes, et le dialogue suivant s'engage, non pas couramment, mais phrase par phrase, avec les plus grandes difficultés, car il fallait, avant d'aller plus loin, que toute équivoque eût disparu.

« Soyez donc tranquille, n'ayez pas peur. Les Annamites ne sont pas des Khâs! Il y a bien quarante ans que la guerre est finie, et on ne massacre pas les gens si facilement que vous le pensez, surtout quand ils ont à leur tête un Français. Et puis, vous ne savez pas cela, il y a maintenant à Hué un officier français, un grand mandarin, avec des soldats, et les Annamites se garderaient bien de toucher à un seul de mes cheveux, et à un seul des poux (*sic*) de la tête de mes porteurs. Vous aviez bien peur de moi tout à l'heure quand je suis arrivé; malgré tous les fusils et toutes les lances de vos râteliers, vous n'auriez pas osé faire un mouvement pour vous défendre, si j'étais venu, moi tout seul, vous attaquer dans votre case. Eh bien ! les Annamites seront encore bien plus effrayés en me voyant. (Un bon quart d'heure, pour le moins, pour faire traduire, peu à peu, et faire comprendre mes paroles.)

— Jamais personne ne va chez les Annamites, et le roi a bien défendu de ne jamais y envoyer d'hommes.

— Soit, je ne veux pas emmener vos hommes au delà de la frontière. Ils resteront de ce côté de la montagne. J'enverrai un de mes serviteurs prévenir les mandarins annamites, et aussitôt, les porteurs pourront se sauver.

— Mais vous avez beaucoup de bagages, et je ne sais comment vous pourrez faire, car les chemins sont bien mauvais, surtout en cette saison.



Croquis du Sé-Bang-hieng, fac-simile d'un dessin laotien.

— C'est bon! ne vous inquiétez pas de mes bagages. D'abord, il n'y en a pas tant, trente hommes peuvent les porter, et puis, je vous dirai qu'il y a dans mes caisses une pièce de soie de France, avec des fleurs brodées de toutes les couleurs, et qui vaut bien quatre barres d'argent. Je la laisserais bien ici pour m'alléger. Je vous la ferai voir!... »

Le gouverneur, après avoir confectionné en silence une seconde chique de bétel : « Je m'en vais réfléchir, dit-il, et j'irai demain matin vous trouver à la pagode. »

Ensuite, je me fis communiquer toutes sortes de renseignements intéressants sur le pays, son histoire, les affluents et le cours du Sé-Bang-hieng, et je rentrai à la pagode plus satisfait que les jours précédents. Je reproduis le croquis du Sé-Bang-hieng, dessiné au crayon blanc sur une de ces planches laquées de noir dont on se sert dans ce pays pour faire les brouillons des lettres, et des écrits de toute espèce; on les transcrit en les gravant à la pointe sur une feuille de palmier. On passe ensuite dans le trait un mélange d'huile et de noir de fumée, et les lettres ressortent en noir nettes et indélébiles.

23 juin. — Pas de visite du Khio-meuong. Donc ses réflexions ont pris une mauvaise tournure, et ses craintes ont vaincu sa cupidité. Vers midi (il ne faut pas toujours être trop fier quand on fait le métier d'explorateur), je me décide à faire, pour cette fois, des avances, et je retourne chez lui, pour savoir ce qu'il a décidé. Il a, me répond-il, envoyé chercher des hommes à Kemmerât pour me servir de guides, n'ayant ici personne qui connaisse la route. C'est absolument comme si, étant à Besançon, on allait chercher à Marseille des guides pour vous conduire à Strasbourg. Il n'y a que les Laotiens pour faire, avec le plus grand naturel, des réponses d'une pareille force! Enfin je suis bien obligé de paraître très satisfait, et ne voulant pas, pour le moment, avoir recours aux *bons moyens* que je garde en réserve pour l'avenir, je demande deux pirogues et des rameurs pour remonter le Sé-Bang-hieng aussi loin que faire se pourra. « Pendant mon absence, qui durera huit ou dix jours, dis-je au gouverneur, vous aurez tout le temps de faire toutes vos réflexions, tâchez que cette fois elles vous inspirent suivant vos intérêts. » Et, sur ces vagues paroles, je rentre faire mes préparatifs.

Il pleut toujours, et l'hivernage me semble plus humide et les pluies plus abondantes et plus prolongées qu'en basse Cochinchine, surtout à cette épo-

que de l'année. Peut-être aussi le voisinage de la grande chaîne, sur laquelle viennent s'appuyer, en quelque sorte, et se comprimer les nuages poussés par la mousson de sud-ouest, rend-il cette partie du Laos particulièrement pluvieuse. A trois heures, il faut allumer les torches, tant le ciel est sombre, et je n'ai même plus de livres pour tromper mon ennui.

XVIII

Exploration du Sé-Bang-hieng. — Passage des rapides. Rencontre d'éléphants sauvages.

24 juin. — La rivière monte avec rapidité, et son cours devient de plus en plus précipité. Le milieu du chenal est dessiné par une longue traînée de bois, de branchages et de bambous enchevêtrés, qui se déroule comme les anneaux d'un immense serpent. Dans la matinée les pagayeurs arrivent avec leur petit paquet, et, au bas de la berge, on prépare les pirogues, que l'on munit de toits de feuilles entièrement neufs, précaution rendue indispensable par le temps qu'il fait.

Je ne réussis à partir qu'après des pourparlers sans fin avec les autorités, à propos des bagages que je leur confie. Depuis que je lui ai offert des barres d'argent et des pièces de soie, le Khio-meuong s'imagine que je suis fabuleusement riche, et que mes pauvres caisses sont remplies de trésors. Aussi est-il épouvanté de la responsabilité qui pèse sur sa tête, car je n'ai pas manqué de lui dire qu'au cas où je me noierais, par exemple, dans quelque rapide de la rivière, il devrait renvoyer tout ce qui m'appartient, sans en distraire seulement une feuille de papier, au Protectorat français à Phnôm-penh, ou au consul de Bang-kôk.

Le brave homme paraît cette fois décidé à favoriser mon passage en Annam. C'est avec cette espérance que, le cœur léger, je me lance encore une fois dans l'inconnu, sur les eaux rouges et limoneuses du Sé-Bang-hieng.

Très à l'étroit dans ma légère pirogue, c'est à grand'-peine que je parviens à compléter mon installation, de façon à pouvoir exécuter mon levé, tout en mettant à l'abri ma planchette et mon dos, qui tient obstinément lieu de gouttière au toit arrondi qui devrait le protéger. Les rameurs sont des Souës paresseux et galeux, qui essayent d'abord de s'arrêter à chaque coude, suivant leur habitude, pour rouler une cigarette dans un fragment de feuille de bananier, ou simplement pour se gratter le dos avec le tranchant de leurs pagayes. Mais je me fais tailler un joli rotin dans le fourré, et, après leur en avoir fait expliquer l'usage, je dépose devant moi ce stimulant national, et je l'agite d'un air courroucé quand l'ardeur factice qu'il détermine menace de s'éteindre.

La rivière est d'une largeur uniforme, sans rapides, bordée de berges couvertes de bambous, avec quelques hameaux sur la rive droite ; la rive gauche est broussailleuse et déserte.

A chaque village il faut s'arrêter pour demander au *mê-bân*, sorte de chef ou de maire, qu'ils appellent aussi *l'ancien* ou le *vieux du village*, quelques hommes de rechange, ce qui ne se fait jamais sans discussion, chacun plaidant pour son saint. Telle est la coutume, à laquelle, pour le moment, je me conforme assez volontiers, car sans cela il me serait impossible de pouvoir connaître et noter les noms des innombrables ruisseaux qui viennent déboucher sur les deux rives; les riverains, en effet, ne connaissent rien en dehors d'un certain rayon autour de leur case.

Beaucoup de ces ruisseaux portent des dénominations identiques, et dans la même journée je laisse derrière moi plusieurs Ouè Bong et non moins de Ouè Gniang. La même habitude se retrouve dans tout le Laos, et ce que j'ai vu depuis mon départ de Bassac, de Ouè Phay et de Ouè Hinlat est incroyable. On doit sans doute, pour s'y reconnaître, ajouter au nom du cours d'eau une épithète particulière, et dire, par exemple, le petit, le grand Ouè Phay, ou le Ouè Gniang du haut, le Gniang du bas, etc. Mais ces précautions ne sauraient suffire pour éviter toute confusion, sans les mœurs casanières des Laotiens et des sauvages. En réalité ils n'ont guère à craindre de se tromper, et la clarté des cartes de leur pays est bien le moindre de leur souci, car le ruisseau qui coule devant leur plate-forme est souvent le seul qu'ils connaissent; ils n'ont aucun désir d'en savoir davantage, bien au contraire, et ce n'est pas au Laos que les sociétés de géographie trouveraient beaucoup d'adhérents. Chaque village est une sorte de petit monde à part, claquemuré dans ses rizières et ses broussailles, et chaque famille produit à peu près ce qui est indispensable à sa consommation générale, aliments, vêtements, qui se réduisent souvent à une étroite pièce de cotonnade grossière. On ne s'aventure au dehors qu'en cas de disette, de misère extrême, ou lorsqu'il faut aller payer l'impôt au mandarin ; on se décide alors à aller vendre quelque langouti tissé par les femmes, des médicaments, de la cire, des peaux d'animaux, produits de la forêt voisine, et que les colporteurs chinois ou koulàs [1] achètent en échange de quelques mesures de riz ou de quelques ticaux. En fait, toute la rive gauche du Mè-không, depuis Lakhôn jusqu'à Stung-treng, est extrêmement voisine de l'état sauvage.

25 juin. — La pluie ne cesse pas, mais tombe avec moins d'abondance, et la rivière a déjà depuis hier baissé de cinquante centimètres. Les rameurs sont, comme toujours, admirables, quand il ne s'agit que de se résigner, et qu'il n'est pas question de marcher, de travailler, de *souquer* sur les pagayes. J'ai des hommes qui n'ont pas cessé une minute de recevoir l'eau froide sur leur peau noirâtre et tannée, et dont l'étroit langouti est trempé; ils grelottent de froid et de fièvre, ils ont passé la nuit sur la terre délayée de

1. Birmans.

la berge, sans un abri, sans pouvoir même réussir à allumer du feu; ils n'ont, pour se réconforter, que quelques poignées de riz avarié. Eh bien! tout cela ne les empêche pas de rire, de raconter des histoires, de trahir tous les cancans du village, et d'échanger des plaisanteries d'une pirogue à l'autre. Mais tout cet entrain disparaît aussitôt que le courant devient plus rapide, qu'il faut montrer un peu d'énergie et développer quelque effort.

26 juin. — Après avoir passé la nuit devant le village khâ de Tam-li, nous continuons notre route. Le cours de la rivière se développe toujours avec des courbes très fréquentes et des boucles parfois assez accentuées, mais il n'y a pas un seul coude brusque, et la navigation à vapeur serait très facile depuis le Nam-Không jusqu'ici. Le courant est très puissant avec de violents remous; mais on peut néanmoins, le long de l'une des deux rives, avancer assez facilement, ce qui ne veut pas dire bien vite. La largeur est toujours la même, l'eau toujours aussi boueuse, et le milieu de la rivière toujours dessiné par cette même moraine de bambous, qui ne s'est, pour ainsi dire, pas interrompue depuis Song-Khôn. Vers le soir, il faut franchir un premier rapide, qui n'est pas bien dangereux, mais qui annonce le voisinage des difficultés.

Nous laissons sur la rive droite l'embouchure, obstruée de broussailles et de bois morts, d'un affluent d'une certaine importance, le Sé-Tamouok, que les rameurs affirment être la fin de la terre du Laos : au delà commencent les territoires khâs. C'est du moins ainsi que je comprends leurs paroles, car j'ai su plus tard que le Tamouok était une vraie frontière, séparant, au moins en théorie, les possessions siamoises des pays tributaires de l'Annam. A partir de ce point, qu'ils n'ont jamais dépassé, mes hommes ne connaissent plus le nom d'un seul ruisseau.

Depuis le village du matin la rivière est déserte; ses bords, vierges des traces de l'homme, prennent une apparence sauvage : les grands arbres à huile qui dessinent sur le ciel leur écorce gris pâle et leur tronc rectiligne sont exempts de la blessure enfumée qu'ils portent toujours au flanc. Il se fait un silence de plomb, interrompu seulement le soir par les cris discordants des paons et des coqs sauvages. Les pagayeurs commencent à me donner la représentation, que j'attendais, de la terreur des sauvages, et à se faire mutuellement des récits de guet-apens et d'attaques nocturnes, chacun renchérissant sur l'histoire de son voisin. Avec leurs légères pagayes, je les vois se livrer à une pantomime curieuse, simulant, celui-ci un coup de hachette déchargé sur le crâne de son camarade, celui-là faisant le geste d'un homme qui décoche sa sagaye ou qui bande son arbalète. Un troisième se dresse sur son banc, met le pied sur son sac à riz, qui représente sans doute le cou d'un ennemi imaginaire, et, prenant un air farouche, se met en posture de le scier consciencieusement.

En d'autres pays les poltrons cherchent à dissimuler leur émotion et à se donner des airs fanfarons. Dans toute l'Indo-Chine, les Annamites du Sud peut-être exceptés, ils étalent sans honte leur manque de caractère, et il semble qu'il y ait une émulation de bassesse; c'est à qui paraîtra le plus dépourvu de courage et d'énergie.

J'entends toujours parler des méfaits des sauvages, et cependant, depuis que je les fréquente, je dois dire que je n'ai jamais rencontré d'hommes plus timides et d'apparence moins agressive. Il doit bien cependant, au fond de tous ces racontars, se trouver quelque chose de vrai; il est possible que ces malheureux Khâs, si tremblants et si déconcertés en présence de l'Européen, dont le regard semble les faire rentrer sous terre, soient tout différents en face des Laotiens, qu'ils sentent bien n'être que leurs égaux par l'intelligence et la force morale. Et puis, de même que les animaux les plus inoffensifs, il est bien possible qu'une fois poussés à bout ils manifestent sans frein la cruauté inconsciente, ou plutôt le manque absolu de pitié, qui caractérise toutes les races sauvages. Pillés et rançonnés toute leur vie par les Laotiens, quoi d'étonnant à ce qu'ils viennent quelquefois chez eux leur voler quelques buffles, dont ils tuent les propriétaires, lorsqu'ils sont à leur tour les plus forts?

Quant à moi, si j'avais le bonheur de pouvoir trouver des guides qui consentissent à me précéder, et des porteurs qui voulussent bien me suivre, je me fais fort de pénétrer jusqu'au plus profond des tribus sauvages, et de m'y promener sans nul souci, et sans autre arme qu'un bâton, certain d'avance que je n'aurais pas le plus petit danger à courir.

Après le coucher du soleil, nous nous arrêtons non loin d'un rapide qui paraît assez sérieux, si j'en juge par le grondement sourd qui s'en échappe, pareil au bruit de la mer déferlant sur une plage, et que le silence crépusculaire fait paraître plus imposant.

Mais, comme les bâtons flottants du fabuliste, la plupart du temps les rapides sont plus effrayants de loin que de près, et il est rare qu'on ne réussisse pas à trouver quelque passage. Enfin, nous campons à la pointe d'un banc de sable bien dégagé, car il est nécessaire d'attendre le jour. Les précautions d'usage prises en prévision d'une crue subite, les rameurs réussissent cette fois à trouver du bois à peu près sec, car le soleil a percé les nuages toute l'après-midi, et ils allument de grands feux qui se réfléchissent au loin sur les eaux tremblotantes de la rivière.

Que j'aime ces haltes du soir, et quels souvenirs elles me laissent! quelle impression de calme grandiose, pendant que la lutte de vie intense, dans cette nature colossale, se poursuit sans trêve dans les halliers du voisinage! De temps en temps un cri aigu perce les airs : c'est le tigre qui bondit sur sa proie; un bruit de branches cassées et écrasées arrive jusqu'à nous : c'est une bande d'éléphants qui passe et qui s'éloigne à la vue des flammes de nos foyers. Ce sont les reniflements, les rires, les grognements gro-

tesques d'une tribu de macaques en expédition, et que le passage d'une panthère a dérangés de leurs ébats. Puis tout se tait, et l'on n'entend plus que la basse continue du rapide, qui va bientôt bercer les rêves du voyageur solitaire.

27 juin. — Le passage du rapide me fait perdre beaucoup de temps, non qu'il y ait vraiment danger, mais simplement à cause de la violence du courant et de l'état glissant des roches, sur lesquelles il est très difficile soit de prendre un point d'appui avec les gaffes, soit de poser les pieds pour haler les pirogues.

Une petite troupe de quatre éléphants se montre inopinément à mes yeux au détour d'un rocher. Ils faisaient tranquillement leurs ablutions matinales sur les bords de la rivière, et les allées et venues de mes hommes n'avaient pas l'air de les préoccuper beaucoup, contrairement à ce que j'ai pu voir jusqu'ici. Ils continuaient à s'asperger de gerbes d'eau, tout en nous surveillant de leurs petits yeux vifs et brillants, sans perdre un de nos gestes. Ils n'étaient pas à plus de cent mètres, et il m'aurait été facile de m'en approcher encore davantage. Par malheur, n'ayant pas l'intention de chasser d'aussi gros gibier pendant cette courte reconnaissance, j'avais laissé à Song-Khôn ma carabine Devisme à balles explosibles, et je n'avais pas grand'chance de faire bien mal à des éléphants avec mon fusil de chasse. Je risquai cependant le coup, malgré les supplications de mes rameurs; car il n'y avait en réalité aucun danger : au cas où l'ennemi ferait tête, ma légère pirogue, prête à toute éventualité, pouvait filer comme une flèche en tenant le milieu du rapide. Je visai tranquillement le plus gros, qui me présentait le flanc, et aussitôt après mon coup de feu il sortit vivement du lit de la rivière, les



Halte du soir.

côtes zébrées d'une longue traînée de sang. Il hésita un moment, la trompe dressée vers nous, les oreilles écartées du crâne; puis, subitement, fit volte-face avec ses compagnons, et tous, sans se presser beaucoup, avec ce singulier mélange de pesanteur et de souplesse qui n'appartient qu'à eux, remontèrent sur le haut de la berge escarpée et disparurent dans la forêt, où je ne m'avisai pas d'aller les poursuivre.

Toujours le désert! Vers deux heures seulement, quelques éclaircies se dessinent à droite et à gauche, les bambous et les broussailles sont abattus pêle-mêle, ou de grands arbres dressent dans les airs leur squelette noirci et brûlé sur pied. De petits champs de maïs annoncent le voisinage de quelque hameau, mais il n'est pas possible d'apercevoir une case : les sauvages dissimulent toujours leurs demeures avec tant de soin et d'habileté! Une pirogue à demi éventrée, qui laissait passer sa pointe au travers d'un fouillis d'herbes, voilà tout ce que je pus distinguer. Je fais immédiatement accoster, et je m'engage dans les dédales d'un étroit sentier, qui me conduit au travers de clairières couvertes de touffes récentes de maïs et de riz, et de plantations de concombres, jusqu'à trois cases haut perchées sur des troncs d'arbres coupés. Je me trouve nez à nez avec une vieille femme entourée de trois marmots.... vieille? — est-elle vieille ou jeune? — Comment le savoir? à coup sûr ce n'est pas elle qui pourrait me le dire, car jamais ces races ne connaissent leur âge : couverte, ainsi que ses enfants, d'une épaisse couche de crasse et de noir de fumée, c'est à peine si l'on peut distinguer ses traits.

Les enfants, s'ils étaient bien tenus, malgré leur mine effarouchée, seraient charmants. Chez tous les Indo-Chinois, les enfants sont toujours, du reste, jolis et de physionomie agréable; mais dès que la puberté approche, le nez s'aplatit, l'ouverture palpébrale

semble rester stationnaire et ne pas suivre le développement exagéré du reste du visage, qui devient large et court avec des pommettes toujours très accentuées : en un mot, ils enlaidissent atrocement.

La femme, les cheveux incultes et traversés d'une grosse épingle de laiton, vêtue uniquement d'un morceau de cotonnade large comme les deux mains, et qui ne semble là que pour la forme, car il y a plus de trous que d'étoffe, se sauve à ma vue en poussant de véritables beuglements, suivie de sa marmaille qui fait chorus. Tout ce monde, l'un soutenant l'autre, grimpe comme une famille de singes à la plate-forme de la case la plus voisine, et la mère, après avoir vivement retiré son échelle, se barricade chez elle. Bientôt, cependant, elle se décide à rouvrir sa porte, pour hurler de plus belle, et appeler tous les hommes du village à la rescousse. Il est certain qu'elle s'imagine courir le plus grand danger. Prenant l'échelle de la maison voisine, je me hasarde sur son aire branlante ; elle se réfugie alors dans l'angle le plus obscur de sa case, avec ses petits, qui se cachent dans le creux de vieux paniers ; elle refuse, avec des grognements de bête fauve, les menus objets que je lui présente pour l'amadouer, ou les rejette par terre à



Case de sauvages sur les bords du Sé-Bang-hieng.

travers les fentes du plancher, comme elle ferait d'un charbon qui lui brûlerait les doigts.

J'expédie les Annamites à la découverte, en ayant bien soin de ne pas me montrer, car ce serait le meilleur moyen de faire décamper tous ceux que je pourrais rencontrer. Quant aux Souës, il n'est pas possible d'obtenir d'eux qu'ils accompagnent les Annamites dans la broussaille.

On me ramène bientôt un homme qui me paraît présenter des signes de métissage laotien, et qui connaît quelques mots de la langue de ses voisins. Le seul renseignement que je peux en obtenir est qu'il me sera impossible de trouver, en ce moment, à renouveler mes provisions de riz. Il n'y a plus, affirme-t-il, personne qui en possède seulement un grain, et ces malheureux vivent au jour le jour de ce qu'ils peuvent trouver dans la forêt, en attendant la récolte prochaine. Voilà une famine bien malencontreuse pour mes projets, si elle est réelle, car mes approvisionnements s'épuisent, et si je ne trouve pas à les compléter dans les villages khâs (on m'avait dit à Song-Khôn que ce serait chose facile), je me verrai encore une fois, comme dans le Sé-Kéman, obligé de battre en retraite, sans avoir pu parvenir entièrement à mon but.

Les Khâs vont attendre encore trois mois entiers sans avoir presque rien à se mettre sous la dent. Avec



L'éléphant blessé (voy. p. 279.)

leur imprévoyance de macaques, ils s'empiffrent de riz nouveau en le récoltant même avant sa maturité, et ensuite, ce stock consommé, ils meurent de misère, et de toutes les maladies que la misère amène à sa suite. Mais cette année le jeûne est encore plus prolongé que de coutume : l'an passé presque toutes les rizières des bords du Sé-Bang-hieng ont été bouleversées et détruites par un débordement prématuré de la rivière.

Le soir, je m'arrête à un village, composé de six cases, qu'on me dit s'appeler Themep, nom qu'on m'avait déjà donné pour le précédent. C'est qu'en réalité un village de Khâs n'est pas toujours une agglomération de maisons : les maisons d'un même village, ou plutôt d'un même clan, peuvent être disséminées sur un territoire considérable, et s'éloigner ou se rapprocher les unes des autres suivant les besoins, les nécessités de la défense ou de la culture du sol. Ce que je ne peux savoir non plus, c'est si le village a pris son nom de celui de la tribu, les Khâs Themep, ou si c'est le village au contraire qui a baptisé ses habitants.

Les sauvages Themep ou de Themep, comme on voudra, possèdent beaucoup de buffles; mais j'ai beau fureter partout avec mes Annamites, je ne découvre pas trace de riz, et toutes mes offres pour en avoir restent sans résultat.

28 juin. — Journée presque entièrement perdue, consacrée tout entière au passage d'un rapide, le Kheng-Sé-Metch, aussi dangereux que difficile, composé de plusieurs barrages qui occupent un étranglement en demi-cercle de la rivière. Deux hommes, dont mon Annamite Tay, ont failli s'y noyer. Entraînés par le courant, alors que se cramponnant aux rochers ils faisaient tous leurs efforts pour dégager l'une des pirogues, ils ont disparu, mais ont pu un peu plus bas se raccrocher aux broussailles, l'Annamite très impressionné, le Souë aussi calme, aussi apathique que si rien de particulier ne s'était produit.

Il a été nécessaire de décharger complètement les embarcations, qui, malgré cette précaution, ont coulé à fond, et il a fallu les traîner entre deux eaux, ce qui est un rude travail, vu leur épaisseur et leur poids.

Les bancs de roches tiennent toute la largeur de l'étranglement; le principal forme une chute de près d'un mètre. Si j'étais arrivé là deux jours plus tôt, je n'aurais eu à lutter que contre la violence du courant, car depuis mon départ l'eau a baissé d'au moins un mètre cinquante.

Vus du haut des rochers à pic qui bordent la rive droite, et dont le flot torrentueux vient ronger la base, les rapides forment un tableau merveilleux, avec les îlots de bois morts échoués sur les rochers qui émergent çà et là, les lignes de chute vivement colorées, et les grands arbres qui se dressent sur l'autre rive, les uns au-dessus des autres, dépassant les massifs de bambous.

XIX

Le Sé-Bang-hieng au-dessus des rapides. — Les Khâs Themep. Pris par la famine.

Après les rapides, l'eau devient calme et unie comme un miroir, et s'étale en une sorte de lac, d'environ quatre cents mètres de large, encadré d'une façon majestueuse par la forêt qui descend jusqu'aux bords : mais les arbres ne font que couronner les crêtes des deux rives, en bande étroite, derrière laquelle recommence la forêt-clairière indéfinie, avec ses arbres rabougris et son tapis de bambous nains, poussant sur un sol aride et rocailleux.

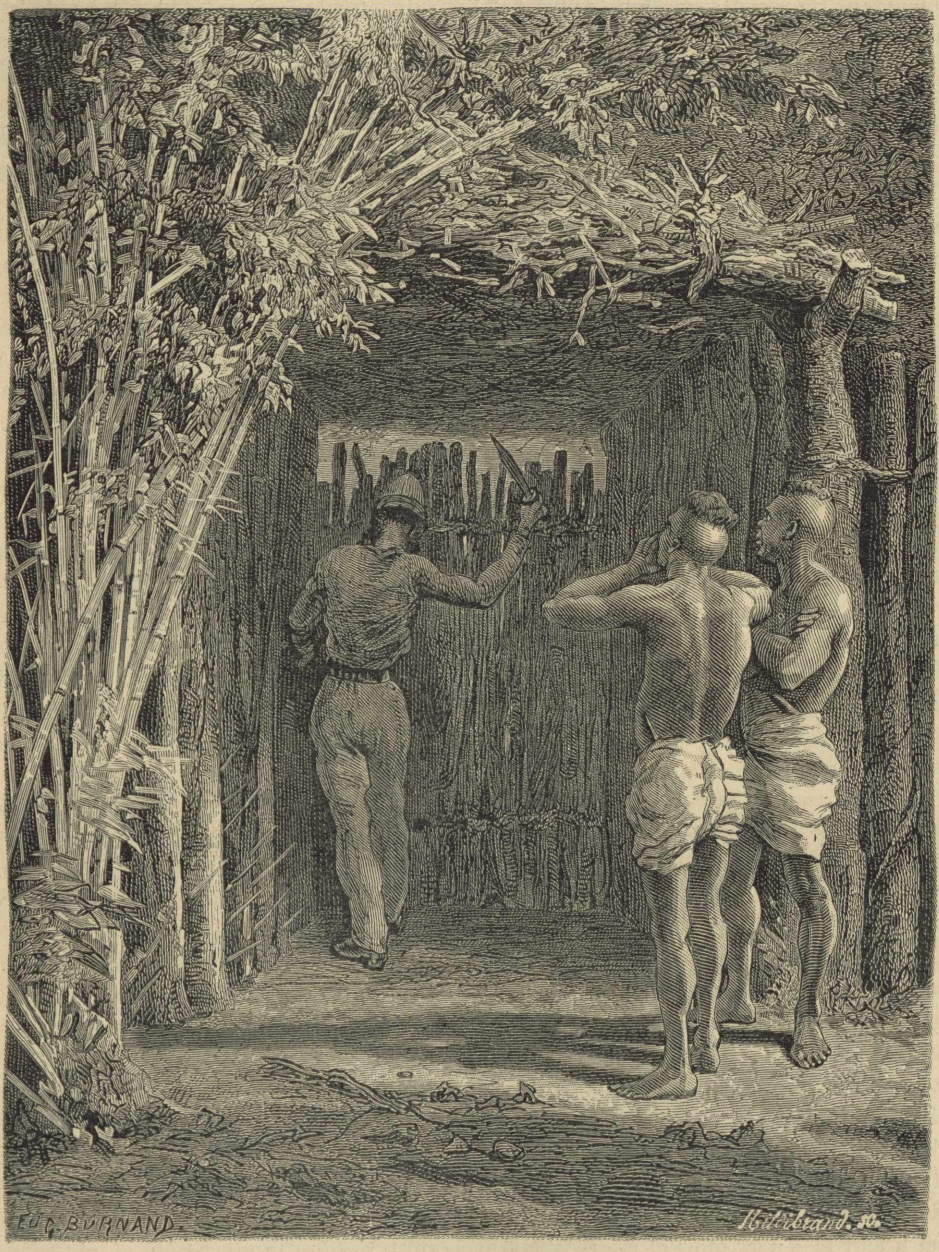
Je m'amusais ce matin, pendant que mes hommes transportaient le chargement au delà des bancs, à observer les ébats de trois loutres, sur une petite plage de sable, lorsque est survenue une jolie panthère, fort surprise de m'apercevoir, moi et mon inséparable chien, qui s'était honteusement endormi à mes pieds. Elle ne fit qu'un bond et disparut en un clin d'œil, sans me laisser même le temps d'épauler et de la saluer d'un coup de fusil.

La rivière, presque rectiligne, est d'un calme imposant, et le silence est si profond qu'il produit sur toute ma troupe une impression singulière : involontairement, comme intimidé, chacun parle à voix basse. Je comprends maintenant pourquoi le Sé-Bang-hieng, dans ses premières crues, charrie une pareille quantité de bambous. Les deux rives sont bordées, jusque dans l'eau, d'une masse épaisse de bambous, d'une taille exceptionnelle, drus et pressés, ne laissant rien apercevoir. La rivière semble bordée de deux murailles végétales à pic. Quel tableau pour un peintre de talent! Mais comment rendre cette uniformité grandiose?

Le soir, nous réussissons à joindre, après une chasse prolongée, une pirogue qui fuyait devant nous, et qui de loin avait l'aspect d'un sampan annamite, l'homme de l'arrière nageant debout, la face vers l'avant, l'aviron soutenu par un haut tolet. Nous n'aurions pas réussi à l'atteindre, si je n'avais, par hasard, tiré un paon qui traversait la rivière : mon coup de fusil se répercuta avec un bruit de tonnerre sur les massifs épais des deux bords. Les gens de la pirogue, effrayés, s'imaginant sans doute que mon coup de feu s'adressait à eux et n'était que le commencement d'une agression directe, lâchèrent les avirons, s'agenouillèrent, et attendirent notre arrivée dans la posture de suppliants. Quelques cadeaux, qu'ils n'osèrent refuser plutôt qu'ils ne les acceptèrent de bonne volonté, n'eurent pas le pouvoir de les rassurer, et aussitôt qu'ils le purent, je les vis redescendre la rivière, faisant force de rames, et disparaître comme par enchantement, dans quelque cachette à eux connue, quelque coulisse du splendide décor que nous avions sous les yeux.

Je m'arrête, le soir, devant une espèce de fort, composé d'une haie épaisse de broussailles épineuses et de troncs d'arbres abattus, entouré d'un espace dé-

blayé, un glacis, pourrais-je dire, hérissé de pointes de bambous fichés en terre. Pour le coup, voilà de vrais sauvages ! les plus inférieurs que j'aie rencontrés jusqu'ici. Après un petit sentier, flanqué lui aussi de pointes menaçantes, et tellement étroit qu'il faut prendre de grandes précautions pour éviter de se blesser, je viens butter contre une porte solidement barricadée, précédée, par surcroît, d'une sorte de vestibule fait de troncs d'arbres et plafonné de branchages et de paquets d'épines, qui s'opposent entièrement à toute tentative d'escalade. Il y avait du monde dans l'enceinte, mais personne ne se montrait. Les Souës, groupés derrière moi, avaient beau appeler à tue-tête, en protestant de nos bonnes inten-



Porte d'un village de sauvages du Sé-Bang-hieng.

tions, rien n'y faisait. Je lançai par-dessus la palissade deux couteaux et un petit miroir. Voyant que toutes mes avances restaient sans réponse, je fis annoncer par un Souë (dont la langue est très voisine de celle de ces Khâs) que j'allais abattre la porte à coups de coutelas, si on ne consentait pas à me l'ouvrir de bonne volonté, et je me mis immédiatement en mesure d'exécuter ma menace. Au deuxième ou troisième coup, un homme, petit et chétif, aux longs cheveux en chignons, armé d'une lance à lame recourbée, s'avança avec précaution, sortant je ne sais d'où, et après une nouvelle hésitation se décida à défaire le grossier mécanisme qui maintenait la porte solidement fermée, et qu'on ne pouvait atteindre du dehors. Je lui enjoignis de laisser là ses armes, afin d'éviter tout accident, et je pénétrai enfin dans la for-

teresse, après qu'on eut encore enlevé les fascines et les chevaux de frise qui, la porte une fois ouverte, en obstruaient l'entrée.

Quelle brute que cet homme! c'est à grand'peine, après avoir fait sur ses doigts, en les pressant fortement avec son autre main, un par un, puis deux par deux, un calcul qui n'en finissait pas, qu'il est parvenu à compter le nombre des hommes du village, et ce nombre n'était cependant représenté que par le chiffre 6!

Il doit déjà, dans ce pays, exister quelques relations indirectes avec les Annamites, car un des enfants du village (ils se montrèrent plus tard, ainsi que deux femmes) porte au cou cinq ou six sapèques de zinc, qui forment collier, avec des dents de sanglier, des coquilles de paludines et des écailles de pangolin, collier qui compose uniquement tout son costume. La lance de l'homme est aussi de provenance annamite.

Il y a quatre cases, qui occupent le fond de l'enceinte, dont le milieu est surmonté d'une haute plateforme de veille, comme dans la plupart de ces villages. Je remarque, ici encore, les mêmes procédés de sorcellerie, les mêmes objets destinés à conjurer les mauvais sorts. Les sauvages refusent tous mes cadeaux et montrent la plus grande répugnance à nous donner ou nous céder quoi que ce soit, même des choses sans valeur, du bois mort, par exemple, pour allumer du feu, disant que ces manières d'agir étaient tout à fait contraires à leurs usages, et qu'ils ne manqueraient pas, après cela, de voir quelque épidémie fondre sur leur village. Les femmes consentirent, cependant, à accepter quelques coudées de fil de laiton.

Moitié de gré, moitié de force, j'obtiens de l'homme qu'il se laissât mesurer la tête, qu'il tenait baissée avec obstination, sans vouloir ou sans pouvoir me regarder. Il demanda aux Souës si je n'étais pas le roi de Bang-kôk.

C'est là que je passai la nuit. Au crépuscule, de grands cris retentirent sur l'autre rive; c'étaient deux hommes qui revenaient, la hotte au dos et l'arbalète en main, de la forêt, et rapportaient leur butin du jour. Les femmes sautèrent immédiatement en pirogue, pour leur faire passer la rivière. Ils n'avaient pas de gibier, mais les hottes étaient remplies de mauvais fruits, de pousses de bambous et de tronçons d'ignames sauvages. C'est le régime auquel nous étions condamnés nous-mêmes. Quant au riz, il fallait en faire notre deuil.

Les nouveaux venus, moins timides que le premier, se mirent assez à leur aise avec moi, et me racontèrent qu'ils payaient un tribut montant environ à un franc de notre monnaie par case et par homme, à qui? ils n'en étaient pas bien sûrs, mais j'ai cru comprendre que c'était au roi de Bassac, sans doute alors par l'intermédiaire du gouverneur de la province de Saravan. On voit qu'en tout cas ces sauvages ne sont pas complètement indépendants, et il en existe beaucoup d'autres qui, n'ayant aucun contact avec leurs voisins, doivent être encore bien plus incultes que ceux-ci.

29 juin. — Un des Khâs du village consent à nous accompagner. Mais nous sommes, après un trajet d'une heure et demie, arrêtés par un nouveau rapide, le Kheng Pelouon, formé d'une chute coupée en quatre cascades partielles par des saillies de rochers. Le site est splendide, malgré la brume épaisse qui estompe les contours des collines boisées qui nous environnent.

Il y a un dénivellement d'environ un mètre, mais très brusque partout, et après une heure d'efforts infructueux pour faire passer à vide la plus légère des pirogues, je dois reconnaître l'impossibilité de franchir cet obstacle.

Les bateaux laotiens sont mal appropriés aux voyages d'exploration : ils sont trop lourds et trop épais. Il faudrait avoir des embarcations spéciales, beaucoup plus minces, comme les canots d'écorce de l'Amérique septentrionale, pour remonter les cours d'eau. Pour les descendre, en revanche, ces lourds troncs d'arbres creusés de l'Indo-Chine sont indispensables, car il faut aux pirogues une grande force de résistance afin de ne pas être fendues par les chocs répétés qu'elles subissent sur les pierres, ou éventrées par les troncs d'arbres, aux branches souvent aiguës, qui sont coulés entre deux eaux.

Si j'avais des vivres, je pourrais attendre ici une crue de la rivière qui ne peut beaucoup tarder, ou bien gagner par terre le plus prochain village, au-dessus du Kheng Pelouon, et lui louer ou lui emprunter, de gré ou de force, des pirogues et un guide. Mais dans l'un ou l'autre cas, il me faudrait, pour réussir, des compagnons mieux trempés que les miens, qui m'abasourdissent de leurs doléances perpétuelles, ne travaillent plus que par force, et sont entièrement découragés.

Il faut reconnaître que les pousses de bambous bouillies, accompagnées ou non de piment grillé, composent une alimentation peu réconfortante; je m'en aperçois moi-même, bien que j'y ajoute encore des grains de maïs vert. Tout ce que je pourrais gagner avec cet équipage démoralisé, ce serait, sous la menace du bâton, de pousser jusqu'au prochain rapide, ce qui ne doit pas être bien loin.

Pour me consoler de mon insuccès, je me dis qu'après tout, en passant en Annam, je couperai nécessairement le Sé-Bang-hieng, et, vu la distance à laquelle je suis déjà parvenu, j'obtiendrai une approximation suffisante de son cours supérieur.

Donc, sans plus tergiverser, je me décide à regagner Meuong-Song-Khôn.

Pour pouvoir accomplir complètement l'exploration de cette rivière magnifique, il faudrait attendre que la crue du Nam-Không eût atteint une hauteur de sept à huit mètres, c'est-à-dire vers les mois d'août et de septembre. A cette époque, les eaux du Sé-Bang-hieng, retenues par celles du Grand-Fleuve, doivent garder un niveau à peu près constant, le courant doit être plus régulier, la plus grande partie des roches qui donnent naissance aux rapides doit disparaître à une grande profondeur, et l'explorateur ne serait plus à la



Le Sé-Bang-hieng au-dessus des premiers rapides.

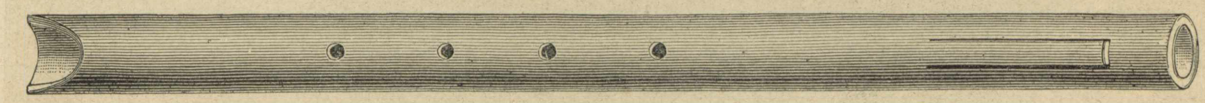
merci d'un orage ou de quelques jours de sécheresse.

Derrière les Khâs Themep, se trouvent les Khâs Ta-hoï, entièrement indépendants, et qui passent, est-il besoin de le dire, pour très dangereux. Je suis sûr que si j'avais pu aller chez les Ta-hoï, j'aurais rencontré là des gens aussi craintifs, à mon égard du moins, que les autres; mais ils n'auraient pas manqué de me dire qu'en poussant un peu plus loin je tomberais au milieu de peuplades terribles et féroces, et ainsi de suite.

30 juin. — Je redescends aussi vite que possible vers Song-Khôn, impatient d'être renseigné sur les intentions définitives du gouverneur. Je ne m'arrête qu'un instant près d'une clairière récente, plantée de riz et de maïs, pour fouiller les troncs d'arbres abattus, qui me fournissent toujours quelques insectes ou quelques petites coquilles, et je trouve auprès d'un léger hangar, dont les habitants se sont sans doute sauvés en m'apercevant, une flûte khâ, ou plutôt un instrument à anche mobile, très curieux.

C'est un petit bambou, long d'une vingtaine de centimètres, percé de quatre trous équidistants. Une anche rectangulaire est ménagée près de l'une des extrémités; c'est sur elle que l'on applique les lèvres, en produisant les sons par aspiration et expiration. Les Khâs fabriquent avec des cornes de bœuf et de buffle un instrument analogue et dont le son, très fort, est entendu de très loin.

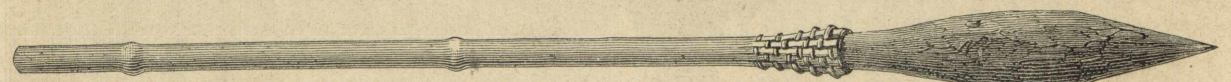
Il y avait aussi au même endroit l'instrument qui remplace chez les Khâs la charrue, qu'ils n'emploient jamais, bien qu'ils ne puissent manquer de la connaître. Mais leur mode barbare de culture et leurs besoins n'exigent pas de pareils perfectionnements. C'est une sorte de massue de bois dur et lourd, taillée en pointe, et emmanchée artistement et solidement dans la cavité d'un long bambou, dont l'extrémité est divisée en lanières croisées, de façon à s'évaser en une sorte de panier conique, formant entonnoir pour recevoir la massue.



Flûte khâ.

Avec cet engin primitif, manié comme la *demoiselle* de nos paveurs, ils pratiquent, dans l'argile fertile de leurs champs de clairières, une série de trous, et dans chaque trou ils versent quelques graines, que le soleil et l'eau se chargent de faire pousser. Mais ils savent fort bien varier l'époque, la profondeur, l'exposition, le sol qui convient à leurs semis, suivant les nécessités que l'expérience et la tradition leur ont appris à connaître.

En continuant ma route, on me montre près de Ban-Paleng une maison qui vient d'être saccagée et dont les habitants ont été tués par les Khâs. Mes Souës semblent très satisfaits de cette circonstance, qui leur sert d'argument pour prouver que j'ai tort quand, me moquant de leur poltronnerie, je soutiens que les sauvages sont des gens si complètement inoffensifs. Ils ont peut-être raison à leur point de vue et moi au mien, car, je le répète, rien ne peut donner une idée de l'impression extraordinaire que l'Européen produit sur toutes ces populations, impression d'autant plus forte qu'elles appartiennent à des races plus inférieures, mais que les plus civilisés d'entre eux subissent également.



Instrument de culture khâ.

Quand j'étais au Tong-king, lors de l'expédition de Fr. Garnier, et que, investi par notre chef regretté de fonctions militaires, j'attaquais les villages annamites fortifiés, et défendus par de nombreux indigènes, ceux-ci résistaient avec courage et énergie à des centaines de leurs compatriotes. Par les mailles de la palissade en bambou qui entourait le village, ils se tuaient ou se blessaient de part et d'autre à coups de lance et de sabre, sans rompre d'une semelle. Eh bien! il me suffisait de me montrer, suivi de quelques matelots, l'arme au bras, pour obtenir, sans tirer un coup de fusil, une débandade générale, une véritable panique.

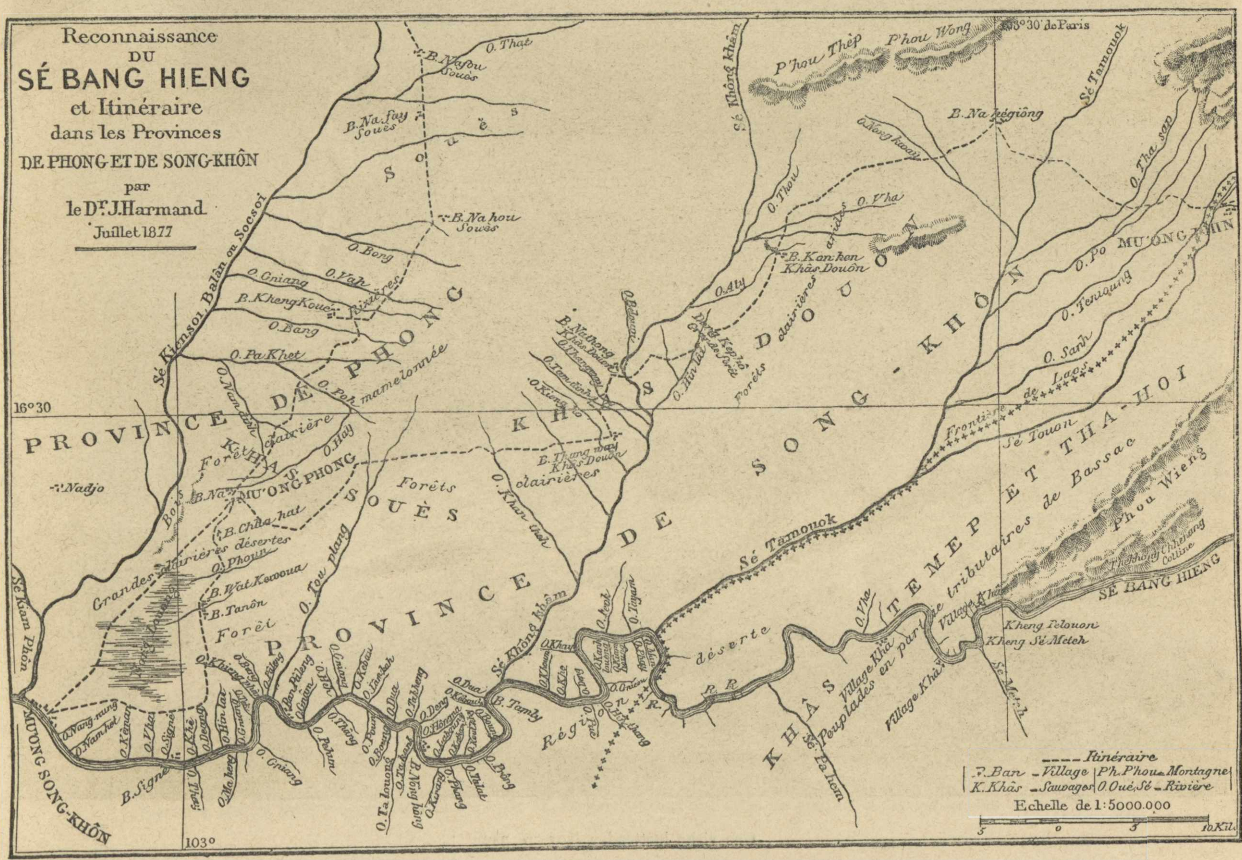
Je continue à descendre, avec une vitesse étonnante, le cours de la rivière, que je remontais si péniblement quelques jours auparavant. C'est avec une sorte d'ivresse que l'on sent la pirogue glisser au milieu même des rapides, emportée dans une course furibonde. Il pleut toujours, le Sé-Bang-hieng remonte à vue d'œil, et j'arrive le lendemain à Song-Khôn avec une crue de plus de trois mètres depuis hier soir. Quel malheur qu'elle n'ait pas eu lieu vingt-quatre heures plus tôt!

Le Khio-meuong, dont je demande immédiatement des nouvelles, est absent, occupé, comme tout le Laos en cette saison, au travail des rizières, lesquelles se trouvent quelquefois fort loin des villages : les Laotiens, en effet, ne faisant pas usage d'engrais, sont obligés de laisser souvent leurs champs en jachères, et la moitié au moins des terres arables d'un village

est seule cultivée chaque année, si ce n'est sur les bords des rivières.

2 juillet. — Je me mets, sans tarder, à faire le plan de mon voyage dans le Sé-Bang-hieng, car il ne faut jamais différer ce genre de travail, sous peine de ne plus pouvoir se retrouver au travers de ses notes, ainsi que l'expérience me l'a appris. Au beau milieu d'une averse, le gouverneur arrive et m'annonce, d'un air triomphal, que j'aurai mes porteurs pour après-demain. Mais il faut que je remonte jusqu'au Meuong Phông, pour de là gagner, vers l'est, le Meuong Phin (prononcer Phine), dont j'entends prononcer le nom pour la première fois. Il n'y a pas, en effet, de route directe de Song-Khôn à Phin, ou s'il y en a une, on ne veut pas me la faire prendre, pour une cause quelconque, sans doute, parce que le mandarin de Phông est à la dévotion de celui de Song-Khôn, et qu'il donnera des hommes de rechange.

Le gouverneur ne peut s'expliquer mon désir de me mettre en route par une saison pareille, et il me fait un tableau des plus noirs de toutes les misères, de tous les dangers que je vais, suivant lui, avoir à traverser : les moustiques, les sangsues, les tigres, les éléphants, les rhinocéros, et les Khâs, surtout les Khâs! et rien à manger sur toute la route. Il est vrai que les Laotiens, qui voyagent si peu, ne se déplacent pendant les pluies qu'en cas de nécessité pressante; les sauvages font de même : la raison princi-



Dessiné par J. Hansen

pale de cette habitude ne prend pas sa source seulement dans les désagréments que l'humidité excessive entraîne, mais surtout dans la grande insalubrité des pays boisés pendant l'hivernage.

Pour que le Khio-meuong soit tout à fait engagé et qu'il ne puisse plus revenir sur sa parole, je verse entre ses mains, séance tenante, quinze ticaux pour l'achat du riz des porteurs, qui devront m'accompagner jusqu'à Phin, sans être changés à Phông.

Et je donne enfin le revolver tant de fois promis!

« Mais à Phin je ne serai pas à la frontière annamite? lui dis-je. Et en ce cas, je ne vous donne pas la pièce de soie! » Toutes mes séductions déployées de nouveau ne purent lui faire promettre rien de plus, et je n'insistai pas, sachant bien qu'après cinq ou six jours de marche vers l'est je serai trop près des Annamites pour ne pas considérer la plus grande difficulté comme vaincue. Mais le mandarin de Song-Khôn n'eut pas ma pièce de soie.

Avant la guerre des Annamites avec les Siamois, il y a plus de quarante ans de cela, la population de Song-Khôn payait aux représentants de la cour de Hué un tribut, consistant chaque année en un éléphant, dont chaque habitant devait payer une part, ce qui n'était pas bien onéreux. Survient la guerre; les Siamois, conduits par un général connu sous le nom de Bô-Din, et dont la cruauté et l'activité sont demeurées légendaires, emmenèrent en masse les habitants de la province de Song-Khôn jusqu'à Bangkôk, où ils furent détenus en captivité pendant deux

ans, avant de pouvoir revenir dans leur pays. Le Khio-meuong, alors un tout jeune homme, fut enchaîné pendant tout ce temps dans le palais. C'est lui-même qui m'a fourni ces renseignements historiques.

Mais les Annamites n'ont jamais gouverné le pays, de mémoire d'homme; ils ne l'ont jamais possédé d'une façon effective, se contentant de la marque de vassalité que j'ai signalée plus haut. Actuellement, il n'en vient jamais jusqu'à Song-Khôn. Ils descendent quelquefois jusqu'à Phin pour y acheter des buffles.

Il est bien extraordinaire de s'expliquer une aversion pareille à celle qui sépare aujourd'hui les Laotiens des Annamites, quand on sait qu'ils ont eu autrefois des relations assez suivies. La vraie raison d'un état de choses aussi triste et aussi préjudiciable au développement des peuples du Laos central doit être cherchée dans la coutume de l'esclavage pratiquée par les Laotiens et les sauvages.

3 juillet. — Je termine la rédaction de mon travail



Une visite inattendue (voy. p. 282).

topographique, et je confie aux autorités un paquet de lettres et manuscrits pour Saigon et pour la France[1]. En préparant mes bagages, je réussis, à force de chercher, à vider encore une caisse : contenant et contenu disparaissent immédiatement dans la maison du gouverneur.

Il ne me reste plus que onze caisses, deux petits coffres, l'un contenant mes cartouches, l'autre ma pharmacie, deux ballots de nattes, couvertures et moustiquaires pour moi et les Annamites, et un panier de riz; les plus grosses caisses ont soixante-dix centimètres de long sur quarante de hauteur et de largeur, d'après un modèle uniforme que j'avais fait faire à Saigon. Mais je m'attends encore à au moins quarante porteurs, qui vont me consommer une terrible quantité de vivres!

D[r] HARMAND.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. Ces lettres ne sont arrivées qu'environ six mois après mon retour à Paris.



Les ruisseaux de forêts pendant les pluies (voy. p. 290).

LE LAOS ET LES POPULATIONS SAUVAGES DE L'INDO-CHINE,

PAR M. LE DOCTEUR HARMAND[1].

1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.

TROISIÈME PARTIE. — DU SÉ-BANG-HIENG A HUÉ. — L'ANNAM.

XX

Du Sé-Bang-hieng à Phông. — Agréments de la saison des pluies. — Les Khâs Te Dôuon. — Un arbre sacré. — La forêt de Dông-Kephô.

Le 4 juillet, je quittai Song-Khôn et son gouverneur, après avoir encore perdu toute une belle matinée à distribuer le chargement aux porteurs et à attendre les retardataires. Au lieu de suivre le sentier presque direct, aujourd'hui submergé, que j'avais pris en venant de Phông au Sé-Bang-hieng, nous sommes obligés de contourner un immense marais, ou plutôt un véritable lac, le Nong-Louong, de plusieurs kilomètres d'étendue, qui s'est rempli depuis quinze jours, et qui va prendre des proportions bien plus vastes encore. Malgré les détours que nous faisons pour conserver sous nos pieds un terrain solide, en côtoyant la forêt clairsemée qui borde le lac, nous sommes souvent obligés de marcher dans l'eau, au travers de nombreuses lagunes, et la colonne présente alors un tableau que je trouverais pittoresque si je n'étais que simple spectateur, car rien n'est plus fatigant que de marcher sur un terrain noyé.

1. Suite. — Voy. t. XXXVIII, p. 1, 17, 33; t. XXXIX, p. 241, 257 et 273.

Le pays est plus varié, plus accidenté qu'à l'ouest du lac, qui donne à la contrée plus d'originalité et de grandeur. Sur le rivage méridional, se dresse, au milieu d'un grand espace nu, une vaste pagode solitaire et délabrée, précédée de mâts très élevés, qui supportent des monstres grimaçants, pagode où Samonocodom fait bon ménage avec les esprits des eaux, car il ne faut mécontenter aucun de ces puissants personnages, et il est toujours bon d'avoir des amis dans l'un et l'autre camp.

Nous traversons des forêts plus ou moins dévastées, croissant sur un sol ondulé, et trois petits villages de Souës, avant d'atteindre les rizières de Meuong-Phông, qui sont déjà en grande partie repiquées et qui commencent à se couvrir d'une tendre verdure.

En arrivant à Phông, entre chien et loup, ou plutôt entre chien et tigre, je fais prévenir officieusement le gouverneur (lequel ne pourrait à présent nier qu'il s'est joué de moi en me cachant l'existence du Meuong-Phin, et de la route qui y conduit) que s'il a le malheur d'approcher de la pagode à portée de bambou, je lui administrerai, *propria manu*, la plus sérieuse correction qu'il ait jamais reçue, et il est à supposer cependant qu'il en a déjà reçu plusieurs qui peuvent compter dans ses souvenirs. Il se l'est tenu pour dit, et n'est pas venu m'obliger à tenir ma promesse, ce qui, soit dit en passant, m'aurait embarrassé et affligé. Car au fond, loin de lui en vouloir, je bénissais sa stupide défiance, à laquelle je devais mon exploration du Sé-Bang-hieng. Mais, en ce pays, il est bon de se faire, de temps en temps, plus méchant qu'on ne l'est en réalité, et de grogner, pour le moins, sans avoir bien envie de mordre.

5 juillet. — Jour de fièvre et de colère. Tous les porteurs se sauvent, et je suis trop malade pour me mettre à leur poursuite; ils ont eu l'honnêteté de ne m'emporter qu'une faible quantité de riz, ce qui leur est nécessaire pour la route, et c'est fort heureux pour mes finances, car l'indispensable céréale a atteint un prix tout à fait exorbitant : on m'en donne un petit panier cylindrique, qui ne contient pas plus de cinq litres, pour un tical (3 francs 50 environ). Grosse pluie toute la journée.

6 juillet. — Le gouverneur, honteux sans doute de ses agissements passés, montre un zèle à la hauteur des circonstances; et puis mes Annamites lui auront dit, je suppose, que lorsque j'avais la fièvre il ne fallait pas plaisanter. Il m'a trouvé quarante porteurs et deux éléphants. Vingt-six hommes et un éléphant sont chargés de mes bagages et de mes provisions, et le reste de la bande porte le riz et le sel de leurs camarades, car cette fois je ne veux pas être arrêté par la famine, et, comme on m'a annoncé de grands espaces déserts ou soumis à la disette générale, j'ai pris largement mes précautions : chat échaudé, dit-on, craint l'eau froide.

Les ruisseaux sont devenus des torrents, et les talus de rizières font l'office de barrages : l'eau passe par-dessus, se déversant en cascades à travers champs. La halte du soir a lieu en forêt. Je me fais établir le plus tôt possible un abri avec des branchages, des feuilles et les cuirs de bât des éléphants, au bord d'un filet d'eau vive. Je suis encore malade et rompu de fatigue.

Quel temps! quel pays! Si jamais j'en sors vivant, je pourrai me vanter d'être solidement construit. Je commençais à m'endormir, souffrant beaucoup, et tourmenté par la forte dose de quinine qui avait composé tout mon dîner, lorsque éclate une de ces pluies laotiennes pendant lesquelles la terre et l'eau semblent confondues. Mon gourbi est mis en pièces par les rafales, et je suis obligé d'assister au naufrage de mes armes, de mon herbier et de mes collections. Ah! la vie de voyageurs a de bien durs moments!

Mon cuisinier, qui, loin de s'aguerrir, s'abrutit de jour en jour, malgré toutes les recommandations que je lui avais faites, s'était installé sur une grande dalle de roche faisant îlot au milieu du ruisseau. En une minute, c'est un torrent impétueux, et mon unique caisse de casseroles, de marmites, d'assiettes en fer battu, etc., est balayée, avec tout ce qui me restait de café avarié. On rallume les torches, et tout le monde se met à patauger dans la boue, à la recherche de mes ustensiles. On réussit enfin à repêcher la cuiller et la fourchette du prince d'Oubôn.

7 juillet. — Pays désert, forêt monotone pendant toute l'étape du matin. Nous arrivons alors dans un petit centre de Khâs Te Douôn, installés auprès de leurs rizières. C'est qu'en effet ils possèdent à la fois maison de ville et maison de campagne. Au village se trouve la case qu'on habite la plus grande partie de l'année, et qui possède quelques arbres fruitiers de venue rapide, surtout des bananiers, un petit jardin potager, avec le parc commun pour les buffles de la communauté. Quand vient l'époque de la mise en culture des rizières et du repiquage, puis ensuite le temps qu'il faut consacrer à surveiller la récolte, à la défendre contre les déprédations des tisserins, des bengalis et des perruches, et contre les invasions des cerfs, enfin à la couper et à la battre, alors on se transporte auprès des clairières ou des champs permanents. Ils habitent là en famille, après avoir apporté leurs ustensiles les plus indispensables, et barricadé les portes de leur véritable domicile, qu'ils abandonnent sans plus de souci.

Ces Khâs, assez peu différents des autres, mais moins sauvages, ont à peu près, sauf l'institution des bonzes, les mœurs et les coutumes des Laotiens.

Ils n'ont aucune autre industrie que celle du riz. Ils paraissent être grands chasseurs. Ils ont quelques mauvais fusils, mais se servent surtout de l'arbalète, et de grosses lances au fer extrêmement épais, en forme de spatule, à base quadrangulaire, solidement emmanché sur une hampe d'aréquier sauvage, ou de gros rotin, au moyen d'un artifice ingénieux, qui mérite une mention spéciale : ils détachent, sur



Sauvages défendant les rizières contre les tisserins, les bengalis et les perruches.

la queue d'un bœuf sauvage récemment abattu, une rondelle de peau avec son poil, et l'ajustent au point d'insertion du fer de la lance. La peau fraîche, en se rétractant, constitue une sorte de virole inébranlable et qui s'oppose à toute fêlure du bois.

Ils sont archibêtes et peu intéressants.

Le soir, je marche jusqu'au confluent du Sé-Kong-khâm et d'un ruisseau, le Bé-lœil, qui sont tellement gonflés par les pluies récentes que, malgré leur faible largeur, cinquante à soixante mètres, il n'est pas possible de les franchir. On perd pied immédiatement et le courant est très fort. Un arbre immense croissait sur la rive, et il me sembla qu'il pourrait faire un pont très suffisant. Je donnai donc l'ordre de l'abattre en travers : ce qui n'était pas bien difficile, car on est toujours surpris de voir avec quelle rapidité les indigènes, armés de leurs coutelas et de leurs hachettes, viennent à bout des arbres les plus gros. A peine quelques lambeaux d'écorce étaient-ils enlevés, que je vis accourir un groupe de sauvages, sortant d'un petit hameau que je venais de traverser, et qui s'étaient tenus bien cois pendant mon passage. Ils se jetèrent à mes genoux, en donnant les signes de la plus violente émotion. Comme je ne comprenais pas



A la recherche de la batterie de cuisine (voy. p. 290).

du tout le sens de cette scène, j'étais tout à fait interloqué. Enfin, on parvint à m'expliquer que cet arbre était sacré, quelque chose du *tabou* polynésien, et que sa chute serait le signal d'un déchaînement de calamités. Ils m'assurèrent si bien que dès le lendemain matin je pourrais passer, que je me laissai faire, et que je m'en retournai avec eux à leur village, laissant en paix le génie des eaux, et lui souhaitant de longues années d'existence.

Ce village, qui s'appelle Na-Thông, dépend de Song-Khôn, et paye au chef-lieu un impôt assez considérable, qui s'élève à environ quatre ticaux payables en pains de cire ou en marmites de cuivre qui leur arrivent par les Pou-Thays. C'est la première fois que j'entends reparler de ces populations.

8 juillet. — Je traverse une très belle forêt, nommée Dông-Kephô, interrompue seulement par un immense banc de grès jaunâtre ou rose, qui présente un accident géologique des plus curieux, mais bien difficile à expliquer.

A la surface du banc, qui peut avoir sept à huit cents mètres carrés de surface, et qui est légèrement incliné, sont disséminées des ouvertures circulaires, entourées d'un bourrelet épais, creusé de rigoles rayonnantes plus ou moins anastomosées. Ces ouvertures donnent accès dans une cavité en forme de bou-



Un arbre fétiche.

teille, de deux à trois mètres de profondeur, à parois parfaitement lisses, sur le fond de laquelle reposent deux ou plusieurs morceaux de grès (fig. 1). Il est bien évident que ces cavités ont été creusées par des débris de pierres, animées d'un mouvement giratoire déterminé par un violent courant d'eau. Mais ce qui fait la difficulté du problème, c'est de savoir d'abord d'où vient cette eau, car il n'y a aucune rivière dans le voisinage, et ensuite pourquoi les ouvertures, au lieu d'être déprimées, sont-elles entourées d'un bourrelet faisant saillie et si singulièrement raviné (fig. 2)? Le fond des trous ne présente aucune ouverture; le phénomène n'est pas ancien, car si quelques-unes de ces *marmites* sont comblées par de la boue et des végétaux, d'autres sont parfaitement propres et nettes.

La forêt reprend ensuite jusqu'au voisinage des clairières d'un hameau de Douôns, établi sur un petit monticule d'argile, et d'une saleté révoltante. L'enceinte est remplie de carcasses d'animaux et de débris ignobles nageant dans une boue profonde et puante. Ce hameau se nomme Kon-Khèn (Kon se prononce d'une façon sourde et nasale sans analogie dans nos langues d'Europe). Le chef du village a bien soin, avant de me laisser installer dans sa maison, de s'agenouiller, les mains jointes, devant un petit autel fait de bambous et de lianes, et qui supporte un panier de rotin contenant les cendres de son père et de sa mère : il récite une prière, qu'un autre Khâ lui dicte phrase par phrase, et qui a pour but d'apaiser les mânes, très susceptibles en pareil cas, et de se faire pardonner l'introduction, forcée cependant, d'un étranger auprès du foyer. Le pauvre homme explique aux esprits que ce n'est pas de sa faute, que l'étranger à la longue barbe est puissant et dangereux, et qu'il n'a pu faire autrement que de le recevoir.

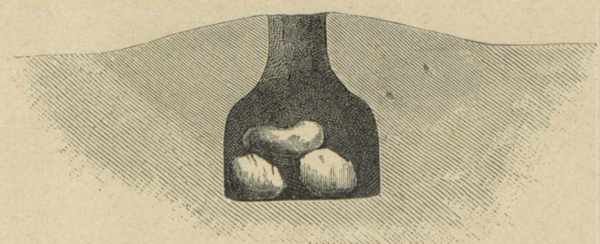


Fig. 1.

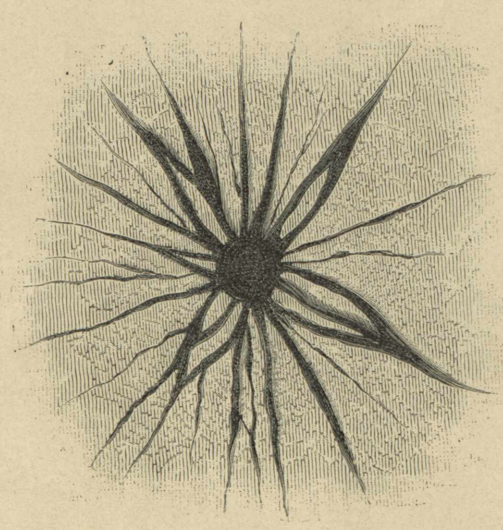


Fig. 2.

Les excavations de Dông-Kephô.

L'autel supporte une quantité de *gris-gris*, des écheveaux de coton, des morceaux de bambous grattés et effilés en longs et minces copeaux frisés, etc., dont il m'est malheureusement impossible de donner la signification.

9 juillet. — Pays aride, couvert d'arbres rabougris qui poussent tant bien que mal au travers des fissures du grès, qui affleure partout en larges dalles. Je déjeune dans la case du chef d'un hameau douôn. Toutes ces maisons diffèrent peu extérieurement des habitations laotiennes, mais la distribution intérieure est toute différente comme l'indique le plan ci-contre.

Il devient très difficile de décider les hommes à se remettre en route. Ils sont très fatigués, et beaucoup sont malades. On m'assure que le Sé-Tamouok, qui passe non loin de là, est infranchissable. Eh bien! tant pis, j'emmène de force tout mon monde avec moi; et une fois sur la rive, nous verrons bien. Si la crue est trop forte, nous camperons là en attendant une baisse des eaux.

Arrivé sur le bord du Tamouok, je me vois fortement embarrassé. C'est un vrai torrent, profond, à bords coupés à pic, bordé d'une haute forêt, et les sauvages affirment qu'ils ne possèdent pas de pirogues et qu'ils ne savent même pas les construire.

J'emploie tout mon monde à construire des gourbis solides, pour bien leur faire voir que j'ai l'intention d'attendre là, et je m'en vais, en chassant, remonter à travers la forêt, le long du cours de la rivière, pour découvrir un endroit plus favorable au passage. La forêt, boueuse, sombre, remplie d'une brume épaisse qui donne au paysage un aspect lugubre, fourmille littéralement de sangsues, et mon pantalon est rouge de sang; les hommes qui m'accompagnent poussent des gémissements plaintifs en arrachant de leurs plaies ces bestioles féroces

Voilà encore une des mauvaises nuits de mon voyage. Revenu au camp, je suis assailli de récriminations. Les Souês se plaignent à qui mieux mieux de ne plus avoir de riz. En vrais sauvages, mes gredins se sont gavés tant qu'ils ont pu, ont mangé en quatre jours une provision faite pour plus de dix, et, prétendant que le Tamouok est infranchissable pour longtemps, ils demandent à retourner à Phông. On pense quel accueil je fis à cette proposition!

XXI

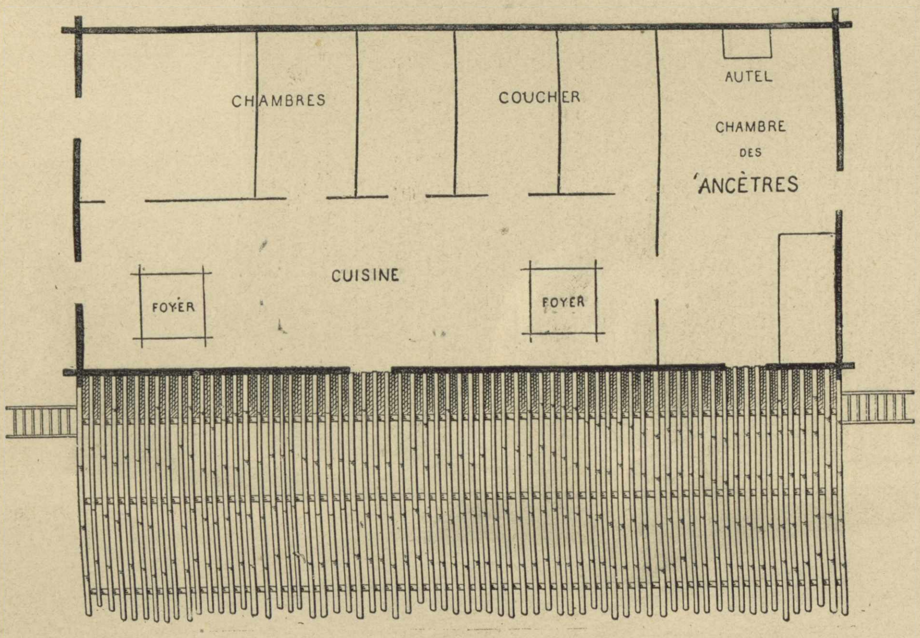
Le Meuong-Phin. — Les Pou-Thays et les provinces tributaires de l'Annam. — Une ruse d'Annamite.

Je commençai par m'emparer du riz, des coutelas

et des paquets de langoutis et de tabac des porteurs, j'en fis un tas sous mon gourbi, et, bien que brisé par la fièvre, je passai ma nuit à monter la garde devant ce dépôt, afin d'éviter une fugue générale, qui m'aurait mis dans une situation critique. Nous étions tous dévorés par les sangsues, et il pleuvait comme au temps du déluge biblique.

Dès que le jour, jour gris et triste, commença à poindre, j'emmenai vivement toute la bande auprès du Tamouok, avec le chargement et les éléphants, et je renouvelai ma tentative des jours précédents sur un grand arbre de la rive, pour occuper mes gens et voir ce qui allait advenir. Là encore je réussis à merveille. Les coups de hache retentissaient dans la forêt à peine depuis quelques secondes, que je vis apparaître deux pirogues, informes et microscopiques, deux vraies coquilles de noix, montées par deux Douôns du hameau voisin, qui venaient se mettre à mon service. Sans perdre mon temps à me plaindre de leur mauvaise foi, je fis immédiatement établir un va-et-vient, et hommes et paquets réussirent, petit à petit, et sans aucun accident, à passer sur l'autre bord, manquant vingt fois de chavirer. Quant à mes trois éléphants, ni discours encourageants, ni bonnes paroles, ni menaces, ni cris, ni coups de gaffe ne purent les décider à tenter le passage. Ils font un pas dans l'eau bouillonnante, y plongent leur tête tout entière, paraissant prendre un malin plaisir à entraîner leurs malheureux cornacs au-dessous de la surface, explorent de leur trompe le fond glissant de la rivière, puis immédiatement font un brusque demi-tour, et remontent à l'envi sur la terre ferme.

Je finis par les envoyer à tous les diables, eux et leurs cornacs, en passant le dernier sur la rive op-



Plan d'une case de Khâs Douôns.

posée, pour prendre la tête de la colonne. Quelle *route!* Depuis le départ jusqu'à l'arrivée, nous marchons continuellement dans une boue rouge et tenace, recouverte d'un à deux pieds d'eau; heureusement, pas une sangsue, je ne sais pourquoi.

Une autre rivière, le Sé-Touon, se présente devant nous, vers trois heures. Elle est peu profonde et peu large, mais le courant est si vif que les porteurs, pour y résister, sont obligés d'user d'un stratagème très amusant à voir. Deux hommes placent une caisse bien en équilibre sur leurs épaules ; puis une dizaine d'autres les entourent, enlaçant solidement leurs mains, de façon à ne plus faire qu'une seule masse. Alors, comme une bande de fous, ils prennent leur élan du haut de la rampe qui descend à la rivière, et, poussant de grands cris, ils se ruent au travers du torrent.

Quant à moi, comme ma *dignité* m'empêchait d'user de ce moyen, je vis le moment où j'allais disparaître avec mon chien, que je tenais par le cou, pour ne pas l'abandonner dans ce moment périlleux.

Non loin de là, je vis se dresser quelques cocotiers qui m'annonçaient un village : c'était Meuong-Phin.

Je m'installe dans un *sala* très confortable, et je me promets deux jours de repos, que je crois avoir bien mérités.

Après la visite obligée du lât sebout ou lât sawong et du hom bahât, que rien ne différencie des Laotiens, quelle n'est pas ma surprise et ma joie en voyant arriver un gros homme, le chef couvert d'un turban de crépon noir, vêtu de la longue robe annamite aux manches larges, et boutonnant sur le côté de la poitrine. La vue de cet accoutrement, qui en lui-même n'a rien de particulièrement séduisant, me cause un plaisir extrême : c'est la réalisation de mes espérances, c'est l'annonce prochaine de la fin de toutes mes misères !

Ma satisfaction augmente encore lorsque ce mandarin, après m'avoir salué en annamite, m'apprend qu'il est investi de ses fonctions par un *ban-cap* en règle de la cour de Hué, et que, en un mot, j'ai franchi la frontière, que je ne suis plus sur la terre laotienne, que la province de Phin est habitée par des Pou-Thays, tributaires de l'empire d'Annam!

Cette frontière, qu'il m'avait été si difficile d'atteindre, je l'avais enjambée sans m'en douter, croyant simplement passer d'un meuong dans un autre. Elle est située entre un petit affluent du Sé-Tamouok et le Sé-Touon. Les porteurs n'avaient même pas jugé à propos de m'en avertir. Je couvre de cadeaux le gouverneur, qui s'appelle encore Khio-meuong, car les Annamites ont laissé aux Pou-Thays leur organisation politique calquée sur celle des Laotiens, se contentant d'un léger tribut pour le moment.

Le Khio-meuong donc, qui est allé plusieurs fois à Hué, me donne de bons renseignements sur la route que j'aurai à suivre, et qui, me dit-il, est très pénible en cette saison, surtout à cause des sangsues. Il faut d'abord que je me rende au chef-lieu d'une deuxième province pou-thay, nommée Meuong-Tchepôn, à trois jours de distance, sur un affluent de la rive gauche du Sé-Bang-hieng. De ce point, je peux arriver en deux jours au pied de la grande chaîne que je franchirai par un col peu élevé, qui me conduira jusqu'auprès d'une *huyen* (sous-préfecture) nommée Cam-Lô. Cam-Lô est auprès d'une rivière, par laquelle on peut descendre à Hué en deux jours. Ainsi, en sept ou huit jours, s'il ne fallait pas compter sur les incidents de route et les retards inévitables, en huit jours je pourrais être au terme de mon voyage! je ne puis y croire!



Khâs Douôns en prière (voy. p. 294).

Je ne sais si ce sont ces bonnes nouvelles qui donnent à mon caractère fatigué et aigri un renouveau de bienveillance, mais je trouve que le Khio-meuong est l'homme le plus agréable auquel j'aie eu affaire depuis mon départ de Phnôm-penh. Il est vrai qu'il se montre pour moi aux petits soins. En effet, me voyant venir de si loin avec une troupe nombreuse de Laotiens, et ne sachant pas toutes les difficultés qu'il m'a fallu vaincre pour arriver jusque-là, il doit supposer que je suis très bien en cour à Bang-kôk, qu'il a toujours intérêt à ne pas mécontenter, à cause de sa situation un peu indécise. D'autre part, me voyant servi, au doigt et à l'œil, par des Annamites si bien habillés (mes lascars n'ont pas, comme on pense, perdu une si belle occasion de sortir du fond de leur petit coffre leurs belles ceintures de soie rouge, leurs splendides



Passage du Sé-Touon (voy. p. 295).

mouchoirs de crépon cramoisi et bleu de ciel) et se pavanant comme de hauts et puissants seigneurs, il doit croire que tout l'Annam est à ma dévotion; et pris, comme il l'est, entre l'enclume siamoise et le marteau annamite, il fait tout son possible pour me satisfaire.

De mon côté, je ne suis pas en reste, et je me débarrasse à son profit d'une bonne partie de ma pacotille : ciseaux, couteaux, verroterie, fil de cuivre, pipes, harmonicas, aimants, miroirs, images d'Épinal, etc., de quoi monter une véritable boutique à treize sous! Le naïf Pou-Thay était au comble de la joie; il disposa dans sa case, sur un beau morceau de cotonnade rouge (encore une de mes largesses), tous ces objets, comme en montre, et en fit une exposition publique que tous ses administrés furent conviés à venir contempler.

Le lendemain, un peu reposé par une bonne nuit, sous un toit solide et imperméable, je passai ma journée à causer avec le mandarin et les Pou-Thays. Le temps, du reste, ne permettait aucune excursion, et j'avais les jambes brisées par la course aquatique de la veille.

Meuong-Phin reçoit assez souvent la visite de colporteurs annamites. Ils apportent des marmites de bronze, des fers, du sel, du poisson salé et ce condiment si apprécié en Indo-Chine et qu'on appelle *nuoc-mam* (eau de poisson). Ils s'en retournent avec des bœufs, des buffles et de la filasse de ramie ou ortie de Chine. Ils attendent surtout l'époque où la crue des rivières leur permet de descendre en bateau. Les Pou-Thays vont beaucoup plus rarement chez eux; mais on ne manifeste plus ici cette défiance et même cette terreur si extraordinaire que j'avais pu constater partout quand je parlais des Annamites.

Les Annamites, avant la guerre, étaient réellement possesseurs de cette contrée; ils avaient un centre administratif à Tchepôn, qu'ils appellent Na-Bôn, et on m'a même montré dans un des coudes du Sé-Touon les traces d'une redoute qu'ils y avaient établie. Depuis, ils ont sans doute jugé plus prudent de laisser entre leurs possessions et celles du royaume de Siam une zone intermédiaire, sur laquelle ils se contentent de prélever un très léger tribut qui consiste en cire, en défenses d'éléphant, et en une somme d'argent insignifiante, à peu près cinquante francs.

Le Khio-meuong, qui n'est tenu à aucune redevance vis-à-vis des autorités laotiennes, envoie cependant de temps en temps son fils à Kemmerât, chargé de complimenter le gouverneur de cette province, et de lui apporter une marmite de bronze, afin, dit-il, de conserver avec lui de bonnes relations.

Par tout ce qui précède, on peut voir le peu de valeur des indications géographiques et politiques recueillies à distance dans un voyage comme celui que j'avais entrepris. Personne ne m'avait jamais parlé de cette vassalité des Pou-Thays dans la vallée même du Mè-không, et j'aurais pu me promener des mois entiers à quelques kilomètres de leur territoire sans avoir, sinon par le plus grand des hasards, la moindre connaissance de leur existence. Toutes ces choses sont pour nous de la plus grande importance au point de vue de l'avenir de notre colonisation en Indo-Chine, et il n'est pas inutile pour un Français quelque peu soucieux de notre influence future en extrême Orient d'y arrêter un instant sa pensée.

Le jour ne peut être éloigné où la nécessité s'imposera aux moins clairvoyants d'étendre notre domination à l'empire d'Annam tout entier, dont la Cochinchine française ne forme qu'une faible partie. Ce jour-là la connaissance des faits que je rapporte ici aura un certain intérêt. Nos droits, en effet, se substitueront à ceux de la cour de Hué, et cette province pou-thay nous servira, pour ainsi dire, de porte, pour laisser pénétrer notre commerce et notre civilisation dans cette vallée du Mè-không, vouée, sans cela, à un anéantissement inévitable.

Dans l'état actuel des choses, bien que les échanges entre les deux versants de la chaîne soient réduits au minimum, les Pou-Thays cependant n'en jouent pas moins un rôle des plus intéressants, qui pourrait, sans les lois prohibitives de l'Annam, prendre une très grande extension. Étant données les antipathies qui séparent les Laotiens des Annamites, ces populations servent d'entrepositaires. En bonnes relations avec les deux partis, ils reçoivent d'un côté pour transmettre de l'autre, et sans leur présence le faible mouvement commercial que j'ai signalé ne tarderait pas à s'éteindre.

Il y a trois provinces pou-thays : celle de Phin, et, en remontant le Sé-Bang-hieng, celle de Tchepôn sur la rive gauche, et celle de Wâng sur la rive droite. Plusieurs tribus sauvages sont à leur tour vassales de leurs mandarins.

Voici un fait curieux, qui est à noter, parce qu'il peint admirablement la nature du caractère des Annamites. Mes hommes ont découvert à la pagode un bonze de leur nation. C'est tout simplement un marchand venu ici pour acheter des buffles. Malheureusement, il s'est trouvé que, au moment de son arrivée, il y avait sur le prix de ces animaux une hausse considérable. Que fait mon homme? Il ne veut pas attaquer son petit capital, et il est cependant peu soucieux de revenir chez lui sans avoir réalisé des bénéfices, qui servent toujours de base à mille projets fantastiques, comme ceux de Perrette et de son pot au lait. Il commence par enfouir son trésor au pied de quelque tronc d'arbre, puis s'en va trouver les bonzes, se déclarant touché par la grâce bouddhique; on le reçoit à bras ouverts, et voilà mon Annamite qui, en retour du sacrifice de son beau chignon, va se trouver nourri, logé, vêtu par la charité des fidèles, jusqu'à ce que le prix des buffles soit devenu plus abordable. Ce jour-là, il enverra son froc aux bambous, fera trois grandes révérences à la pagode, et, son argent en poche, rira bien de la simplicité des barbares. Il en sera quitte pour remplacer sa chevelure par une profusion de fausses nattes.

Voilà un tour qui ne viendrait jamais à l'esprit d'un Cambodgien ou d'un Laotien !

L'introduction du bouddhisme et l'usage de l'incinération des corps ne remontent pas, chez les Pou-Thays, à deux siècles. Ils n'ont, du reste, sur leur origine et leur histoire que des traditions très vagues. Ils disent être venus du nord, d'un endroit qu'ils appellent Nam-Noi, ce qui ne peut nous donner aucune indication, car Nam-Noi ne veut pas dire autre chose que la *petite eau*, la *petite rivière*, et il y a beaucoup de cours d'eau de ce nom au Laos. Ils prétendent avoir possédé autrefois tous les pays de la rive gauche depuis environ le dix-neuvième degré de latitude nord jusques et y compris la vallée du Sé-Bang-hieng ; mais ils n'ont pu me dire s'ils étaient, à cette époque, organisés en principauté ou royaume obéissant à un chef unique, ou en provinces séparées comme aujourd'hui.

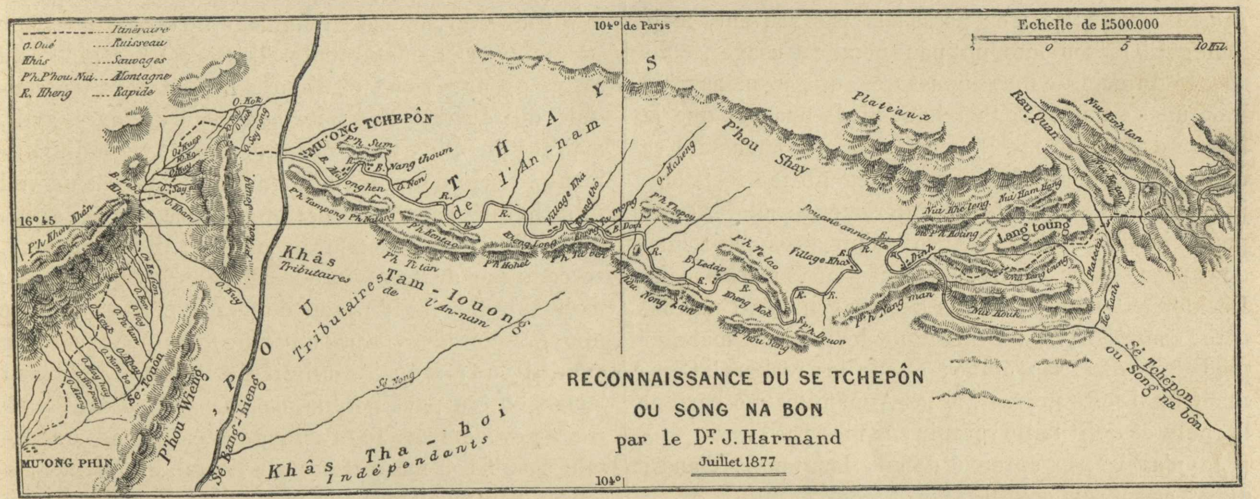
Leur écriture est celle des Laotiens ; leur langue paraît n'être qu'un dialecte du siamois. Quant à leur type, il est devenu très vague, et, par suite de mélanges inextricables avec plusieurs races khâs, ils se rapprochent beaucoup de ceux-ci, dont la physionomie est elle-même si variable.

XXII

En route à travers les fondrières. — Le cours du Sé-Tchepôn et ses rapides. — Arrivée au premier fort annamite.

13 juillet. — Je fais mes adieux à ce brave gouverneur, en lui disant que je reviendrai peut-être le voir un jour. Je suis sûr que tout Français qui voudra se rendre chez les Pou-Thays sera le bienvenu.

Je marche toute la journée sous la pluie, constamment dans l'eau. Il faut traverser au moins cinquante ruisseaux et bon nombre de torrents qui se donnent l'apparence de rivière, et qui sont profonds de trois à



RECONNAISSANCE DU SE TCHEPÔN OU SONG NA BON par le Dr J. Harmand Juillet 1877

Dessiné par J. Hansen.

quatre pieds. Mais quand on est déjà entièrement mouillé, on n'y regarde pas beaucoup pour se mettre à l'eau. Quelques-uns de ces ruisseaux, enfouis dans une végétation surabondante, forment des tableaux ravissants, lorsque le soleil, perçant les nuages entre deux orages, fait scintiller les gouttelettes d'eau qui s'attachent aux feuilles, comme autant de paillettes de métal.

Le sentier longe le flanc d'une montagne (Phou-khon-kàn) que l'on ne peut apercevoir que par instants, à cause des rideaux de brume et des arbres qui bornent la vue de toutes parts.

Le soir, les guides cherchent pendant longtemps un village khâ où nous devons passer la nuit, et ce n'est pas sans peine qu'ils réussissent à en découvrir les accès, tant les sentiers qui y conduisent sont entremêlés en labyrinthe et habilement dissimulés. Nous trouvons non pas un village unique, mais plusieurs petits hameaux, tous palissadés et entourés, pour plus de précaution, par une enceinte commune de gros pieux. Il a fallu abattre à coups de sabre les rotins de la porte du premier village, qu'on refusait de nous ouvrir. Alors, une pauvre misérable phtisique, grelottant la fièvre et la peur et toussant à faire frémir, nous a guidés, clopin-clopant sur ses jambes amaigries, vers une longue case non terminée, élevée d'environ quatre mètres au-dessus de l'infect cloaque qui forme le terrain du village, ouverte à tous les vents, mais au moins sèche et à peu près propre. Je n'en demandais pas davantage.

Ce village, nommé Belô ou Lebo, sur les bords d'un gros ruisseau, le Küy, avec ses toits fumants, avec les pointes aiguës de ses nombreuses palissades, qui émergent d'un vrai fouillis de broussailles et de lianes, encadré d'arbres magnifiques, et se détachant sur les fonds bleuâtres de plusieurs montagnes, est admirable.

Les Khâs qui l'habitent ne savent qu'une chose, c'est qu'ils sont des Khâs, mais ils sont incapables de se rattacher à une tribu quelconque. Comme je l'ai déjà fait remarquer, du reste, le terme tribu est impropre, et beaucoup de ces malheureux ne semblent attacher aucune importance à leur dénomination générique. La véritable unité, c'est le village.

Ici chaque famille occupe sa palissade particulière, et le chef est le seul qui se soit volontairement approché de moi, pour recevoir quelques souvenirs, en mémoire de mon passage, et de l'abri que j'ai trouvé sous son toit.

La longue case où je suis perché semble être une sorte de maison commune, où se font certaines cérémonies, où se discutent les affaires publiques. Je n'avais pas retrouvé cet usage depuis mon passage chez les Moïs de la basse Cochinchine.

Ceux-ci, les Stiengs notamment, habitent des espèces de phalanstères, une seule grande case abritant tout le hameau, qui vit en commun, et où tous partagent fraternellement les produits de leur chasse et de leurs cultures, la bonne et la mauvaise fortune.

14 juillet. — Voici une journée qui débute par un gros malheur, suivi d'un châtiment exemplaire et bien mérité. Mon imbécile de cuisinier, par une bizarre association, en sa qualité de préposé aux substances grasses (hélas ! je n'en possédais pas souvent, mais j'en gardais toujours un peu pour cet usage), était chargé du soin de mes chaussures, que je ménageais avec un soin jaloux, marchant pieds nus dès que la nature du terrain me le permettait. En chaussant ce matin la meilleure des deux paires qui me restaient, je m'aperçois qu'il l'a laissé entièrement brûler ! On ne peut s'imaginer l'importance qu'un aussi petit incident prend dans les circonstances où je me trouvais. Décidément mon éducation de voyageur n'est pas encore complète ; il me manque de pouvoir marcher pieds nus dans les épines et sur les rochers ! Comment ferai-je, à présent, si les Annamites me barrent la route et qu'il faille revenir sur mes pas ?

Je n'avais pas éprouvé depuis longtemps d'aussi grand ennui que celui-là.

Le sentier ne change pas d'aspect d'abord ; il traverse des plaines ravinées, caillouteuses, et des marais profonds, où la marche est affreusement fatigante ; il faut avancer, ayant de l'eau à mi-corps, les jambes prises à chaque instant dans de hautes herbes à feuilles tranchantes, qui semblent s'acharner à ne pas vouloir lâcher leur proie.

Enfin j'aperçois, au travers des bambous, les eaux rouges du Sé-Bang-hieng, que je salue comme une vieille connaissance. Enfin ! m'y voilà ! quel soupir de soulagement s'échappe de ma poitrine essoufflée !

Une douce surprise m'attendait sur ses bords. Sept ou huit pirogues chargées d'hommes et recouvertes à neuf étaient là, rangées bien en ordre, et n'attendant que l'arrivée et le bon plaisir de ma seigneurie. Cette prévenance, où je reconnais la main de mon ami le gouverneur de Phin, me réjouit sensiblement et me fait presque oublier la perte de mes bons souliers.

Le Sé-Bang-hieng possède, ici encore, un volume considérable et une largeur d'au moins cent soixante mètres. Après avoir descendu son cours l'espace d'un kilomètre, je me trouve en face d'un bel affluent, le Sé-Tchepôn, qui s'ouvre à angle droit sur la rive gauche. Des bananiers nombreux et des jardins couvrent la berge. Le spectacle est d'une beauté grandiose. De hautes montagnes surgissent de tous côtés, s'étageant les unes derrière les autres en changeant de teintes, les plus rapprochées se découpant sur un ciel d'un gris sombre où roulent d'énormes nuages noirs, les plus lointaines noyées dans des brumes lumineuses. Au sud du Sé-Tchepôn, qui coule à leur pied, s'étend une chaîne à parois presque à pic, et couverte cependant de la plus belle végétation, qui laisse distinguer, de place en place, d'épaisses assises horizontales de grès gris, rayées verticalement par les longs filets, blancs comme la neige, des cascades gonflées par les pluies.

Que ne puis-je rester ici une quinzaine de jours ! Mais je ne pourrais guère me livrer qu'à une contemplation platonique des beautés de la nature, car je ne puis plus songer à faire des récoltes, que je ne saurais conserver, et c'est dommage : c'est là une belle station pour un naturaliste. Toute cette région, du reste, est très riche et digne d'une exploration spéciale qui devrait être faite aux mois de mars, avril, mai et juin. Plus tard, l'Européen doit vivre difficilement au sein d'une pareille humidité, et c'est un vrai miracle que j'aie pu à peu près conserver ma santé.

Le village de Tchepôn, décoré du titre de meuong, se compose de trente à quarante cases disséminées ; mais autrefois il a dû jouir d'une prospérité beaucoup plus grande. Il n'y a pas de *sala*. Mais pourquoi y en aurait-il un ? à quoi servirait-il ? Personne ne vient jamais en ces pays perdus, et mon arrivée est un véritable événement. Je m'arrange de la pagode, déposant sans façon mes caisses sur l'autel, et j'étends ma couche peu moelleuse aux pieds d'un Bouddha rouge et or, haut de six mètres, qui regarde mes préparatifs de sa figure impassible et bienveillante.

Le mandarin principal, très effrayé, accompagné d'une suite nombreuse, attend, accroupi dans un coin, que je daigne le faire comparaître. Il n'a qu'un défaut, ce pauvre homme chétif, c'est d'avoir deux femmes et quatre filles, ce qui nécessite un vide considérable dans le reste de ma pacotille, car il faut, ici comme ailleurs, avoir le beau sexe de son côté. Le cuivre me paraissant devenir plus commun, je lui offre mon dernier rouleau de fil de laiton et un paquet d'hameçons.

Tout va comme à merveille : on me donnera des hommes quand je voudrai, autant que je voudrai pour aller à Dinh, le premier poste des Annamites !

Il est vrai que je ne suis pas encore en Annam, mais cependant je ne suis plus en pays laotien. Hommes et choses ont une nouvelle tournure, mi-partie annamite, mi-partie laotienne. Ainsi, par exemple, les hommes portent encore le langouti, mais ils se couvrent la tête d'un turban, les uns possèdent un chignon, les autres conservent le toupet de la vallée du Mè-không. Beaucoup portent les traces manifestes d'alliances annamites, qui se trahissent surtout dans



Rivière sous bois (voy. p. 302).

la distribution et la forme des moustaches et de la barbe.

Depuis Phin, hommes et femmes portent une petite tunique garnie de nombreux boutons de cuivre.

Mais, chose plus curieuse, on me parle déjà ici du Laos comme, quelques jours auparavant, j'entendais parler de l'Annam. « Jamais personne ne va au Laos, jamais les Laotiens ne viennent jusqu'ici ! »

Les pirogues pou-thays, image du pays, sont de forme laotienne, c'est-à-dire longues et étroites, et munies aux deux extrémités d'un prolongement en biseau, mais elles sont armées, à l'arrière, d'un certain nombre d'avirons, manœuvrés debout, face à l'avant, tandis que sur cette dernière partie les hommes pagayent accroupis.

Je récolte encore un certain nombre de renseignements qui viennent confirmer ceux que l'on m'avait fournis à Phin. Le mandarin de Tchepôn paye annuellement, pour tout tribut, une somme de deux cent vingt-sept ligatures. On sait que la ligature ou *quan* annamite, que nous appelons encore un *chapelet*, équivalente à moins d'un franc de notre monnaie, se compose de six cents pièces de zinc, percées d'un trou carré et enfilées au moyen d'un lien de paille.

Chaque année, un fonctionnaire descend à Phin et emporte le tribut.

Après la grande guerre, comme ils disent, guerre qui paraît avoir laissé de cruels souvenirs sur toute cette région, la population en masse fut déportée partie en d'autres provinces, partie jusqu'à Bang-kôk même; or, il faut environ quatre ou cinq mois pour aller si loin, et l'on doit penser combien de prisonniers durent rester le long de la route.

Je vais chasser dans la forêt. Les alentours du village sont parsemés de tombeaux (?) dont l'emplacement est indiqué par une grosse pièce de bois sculptée. Je découvre aussi une vieille pagode en ruine, mais construite à la chinoise ou à l'annamite.

Le 17 juillet au matin, je m'embarque sur le Sé-Tchepôn, le dernier des affluents du Mè-không, que je remonterai désormais.

Cette rivière présente une succession d'aspects tous plus pittoresques et plus beaux les uns que les autres. Bordée de forêts abattues çà et là pour les cultures de villages pou-thays ou de hameaux khâs disséminés, la rivière est rejetée successivement d'une pointe de montagne sur une autre, formant une série de promontoires et de nombreux rapides, dont pas un seul n'est véritablement dangereux. Mais tous exigent beaucoup de travail.

Il faut souvent s'ouvrir un passage avec les coutelas, en abattant les broussailles enchevêtrées, qui ne laissent qu'un passage trop étroit pour les pirogues. C'est ensuite en s'accrochant aux touffes et aux racines que l'on se hisse, pour ainsi dire, jusqu'au delà du barrage de rocher, pour recommencer bientôt après.

Après l'un de ces obstacles, je vois ma pirogue envahie par toute une famille de serpents, arrachés de la rive avec quelque racine qui leur servait d'abri. Les Pou-Thays sautent tous à l'eau, me laissant me dépêtrer tout seul avec mon Annamite, au milieu de ces hôtes désagréables, plus effrayants que dangereux. Pour tous ces hommes, les serpents, quels qu'ils soient, sont venimeux, et ils en ont une grande peur, justifiée par des accidents terribles. Je réussis à en prendre deux, qui allèrent rejoindre leurs congénères dans une de mes touques d'alcool.

Les montagnes, admirablement boisées, bordent constamment la rive gauche. Sur la rive droite, elles sont plus éloignées, ne formant que des chaînons détachés.

Je rencontre beaucoup de sauvages. Anthropologiquement, ce sont presque des Annamites, mais le mélange des deux types produit des physionomies d'une dureté extraordinaire. Je n'ai jamais vu encore en Indo-Chine de têtes aussi caractérisées et aussi énergiques, en apparence du moins, car je ne pense pas qu'ils soient supérieurs en courage à leurs voisins : tous se cachent et se sauvent en m'apercevant; quand la fuite est impossible, ils passent à côté de moi, sans me regarder, et sans faire semblant de me voir, mais sans réussir à cacher complètement leur émotion.

Je campe sur une large roche, auprès d'un village nommé Ban-Khen. L'influence annamite s'accentue de plus en plus, et je passe ma soirée à causer avec un équipage de pêcheurs ou marchands de nationalité indécise, et qui ne savent pas trop eux-mêmes s'ils sont Pou-Thays ou Annamites; cependant ils ne connaissent que quelques mots de la langue de ce dernier peuple et ne paraissent guère avoir jamais franchi la grande chaîne.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que je pense à l'accueil que je vais recevoir des fonctionnaires préposés à la garde du premier fort que je dois rencontrer demain. Connaissant la défiance de cette race singulière, le soin jaloux avec lequel elle ferme, tant qu'elle le peut, l'accès de son pays aux étrangers, aux diables d'Occident, comme on dit, surtout lorsque ces étrangers sont des Français, je me demandais ce qui allait advenir. Toutefois, la cupidité et la corruption annamites me donnaient bon espoir que je viendrais bien à bout des résistances qui ne manqueraient pas de s'élever. En tout cas, j'étais bien décidé à user de tous les moyens en mon pouvoir pour passer outre; c'était en quelque sorte une question de vie ou de mort, car traverser de nouveau tout le Laos en cette saison, sans effets, sans souliers, sans munitions, fatigué comme je commençais à l'être, était une entreprise des plus chanceuses; en outre, il fallait bien m'attendre à voir, si cette éventualité se prolongeait, mes serviteurs cochinchinois faire cause commune avec leurs compatriotes, et m'abandonner plutôt que de recommencer, pendant de longs mois, à camper dans les forêts et les broussailles du Laos, et à reprendre cette vie de Juif errant dont ils avaient pardessus la tête.

Au fond, je ne pouvais en vouloir beaucoup à mes compagnons de la lassitude et du dégoût qu'ils laissaient voir en toute circonstance. Ils étaient presque toujours malades, et n'étaient pas soutenus, comme leur maître, par l'idée d'accomplir une chose utile à leur pays et profitable à la science. La médaille, pour eux, n'avait qu'un revers, et le soutien moral leur faisait défaut.

Mais bah! pourquoi penser à tout cela à l'avance? J'aurai bien le temps de m'en préoccuper lorsque j'y serai.

18 juillet. — Nous continuons notre pénible remontée de la rivière ; les montagnes s'élèvent toujours aussi nombreuses sur notre droite, mais elles deviennent de moins en moins boisées. Sur notre gauche, nous apercevons de hautes terrasses étagées les unes derrière les autres, et qui semblent former un massif avec de larges plateaux. Les rapides sont extrêmement nombreux, mais sans danger.

Le soir, je vois successivement deux pirogues, qui semblent en observation, et qui font volte-face aussitôt que je suis signalé. On est évidemment prévenu de mon arrivée. Bientôt j'entends le son bien connu du tamtam annamite, avec son rythme de plus en plus précipité; enfin, après avoir contourné une boucle très prononcée de la rivière, je me trouve en face de sept ou huit soldats, qui n'attendaient que mon arrivée, et qui, pour la circonstance sans doute, avaient revêtu quelque chose ressemblant vaguement à un uniforme. Ils sont toutefois sans aucune espèce d'armes offensives ou défensives.

On ne me pose aucune question. Je leur raconte que je suis obligé de passer par leur pays pour m'en retourner le plus vite possible à Saigon. Les subalternes qui m'écoutent, et qui tiennent avant tout à ne pas se compromettre, ne me répondent absolument rien, et n'ont évidemment d'autre mission que de me surveiller. Un *bep* (soldat gradé) qui se trouve là, et qui, je ne sais comment, vient du Tong-king, sait qu'il y a à présent des Français dans ces provinces. S'il s'est trouvé aux rencontres que nous avons eues avec ses camarades, il doit savoir qu'il ne faut pas rire avec nos armes, et c'est une bonne circonstance pour moi.

En somme, je suis accueilli très froidement, mais je ne peux démêler aucun signe d'hostilité. Le *doi*[1] qui commande le poste est absent, mais je fais dire à celui qui le remplace de se dépêcher de venir me voir.

Le *doi* est sans nul doute parti auprès de quelque mandarin d'ordre plus élevé, pour lui demander quelle conduite il doit tenir à mon égard.

Je me laisse alors conduire au village, entouré d'une palissade de hautes perches, bâti sur la rive droite. Le chef m'attend à la porte, et m'introduit lui-même dans son habitation, qui se compose de deux maisons jumelles, se faisant face, établies sur de hauts poteaux, et construites comme celles des Pou-Thays; mais l'ameublement et les dispositions intérieures sont entièrement annamites. Je retrouve là, avec un vrai plaisir, le meuble carré, large et bas, recouvert de planches épaisses et polies, qui sert de lit pendant la nuit et de table pendant le jour, la petite table à pieds divergents, à devant sculpté, avec des chandeliers de bronze, etc. Aux murs sont attachés des violons, des chapeaux coniques, et des lances aux lames larges et recourbées, en forme de cimeterre, toutes choses dont la vue m'est depuis de longues années familières.

Il faisait déjà nuit, et je dus remettre au lendemain les affaires sérieuses. On souffrait, ici encore, de la disette, ainsi que je m'y attendais; le bambou, les ignames sauvages, les fruits d'un grand *solanum* faisaient les frais de toutes les cuisines, et le chef du village me souhaita l'hospitalité en me faisant un cadeau qui, dans ces conditions, avait une véritable valeur : une corbeille de riz avarié et vermoulu.

19 juillet. — Dès le matin, je reçois la visite du *cay*; je remarque que, à l'entrée et à la sortie, le *cay* et les soldats qui l'accompagnent s'abstiennent radicalement de toute espèce de salut. Je fais semblant de ne pas m'en apercevoir, car, personnellement, cette impolitesse, venant de gens pareils, ne me fait aucune impression agréable ou désagréable, mais c'est un indice que je ne dois pas négliger, étant donné le formalisme des indigènes.

Le *cay* me promet des hommes en nombre suffisant pour aller jusqu'à Cam-Lô, résidence du *phu* (préfet). Mais il me demande au moins trois jours : je vois dans ce terme éloigné le désir de se mettre à l'abri, car il sait bien que d'ici là son chef sera de retour. Pourvu que je les aie, je ne me plaindrai pas, et, pour plus de sûreté, je lui donne immédiatement la valeur de trente-deux ligatures destinées à payer la nourriture des porteurs : je suis bien sûr, et tous ceux qui connaissent les Annamites partageront ma conviction, que pas un *tien* (environ dix centimes) de cette somme ne sortira de son sac ; mais si je n'avais pas les hommes, je le forcerais à me rendre mon argent, ou je ferais un tapage d'enfer.

En attendant le retour du maître suprême de ce poste avancé, le *doi*, je vais, comme à la chasse, visiter le village et le fort.

Le fort n'est qu'un simple poste palissadé, sans fossé ni murailles, et sans canons. Toutes les portes sont fermées, sans doute en mon honneur, et personne ne se montre à l'extérieur. Mais le village est beaucoup plus curieux et intéressant.

Dinh est un lieu de déportation, une petite Nouvelle-Calédonie destinée principalement aux femmes et aux enfants des condamnés politiques de Tong-king. Inutile de dire que toutes ces femmes sont veuves, et que tous ces enfants sont orphelins, de par le sabre

1. Grade qui n'a pas d'équivalent chez nous, mais qui n'est confié en général qu'à des hommes de peu d'instruction et sans grande considération.

du bourreau. Il y a aussi des hommes, mais en petit nombre, à moins qu'ils ne soient détenus dans l'enceinte fortifiée, ou dans quelque village du voisinage, ce que je n'ai pu savoir.

Ce point est, dit-on, horriblement malsain, au moins pour les Annamites, qui supportent fort difficilement les déplacements dans les pays boisés et argileux, alors qu'ils vivent sans inconvénients dans leurs marécages découverts et leurs rizières. Le séjour à Dinh peut être considéré comme une condamnation à mort déguisée et sans effusion de sang : il paraît qu'on n'y dépasse guère quatre ou cinq ans d'une existence misérable.

La surveillance, en revanche, n'est pas étroite, et chaque condamnée vit à sa guise, dans sa petite maison, en commun avec d'autres. Quelques-unes se marient avec des Pou-Thays ou des métis libres, et en ont des enfants.

Dans les conditions affreuses qui leur sont faites, on se demande comment il se fait que les évasions et les tentatives d'évasion soient pour ainsi dire inconnues, malgré cette liberté presque complète. Il y a plusieurs causes qui peuvent expliquer cette apparente contradiction.

La première, c'est la solidarité de tous les membres d'une même famille vis-à-vis d'une autorité despotique, les membres innocents répondant pour les coupables. Mais la vraie raison de cette apparente résignatiou doit être cherchée dans la peur que les sauvages et en général toutes les populations du Laos inspirent à ces pauvres et crédules prisonniers.



Pirogues des Pou-Thays (voy. p. 302).

Une vieille femme, qui me prenait pour confident de ses malheurs, et à laquelle je disais : « Mais pourquoi donc ne vous sauvez-vous pas au Laos? » me répondit : « *Ich chà!* au Laos ! mais on me prendrait bien vite pour me manger ! » C'était là une prétention bien exagérée, car elle n'était guère mangeable, vu son âge et son état cachectique ; mais j'eus beau lui assurer que le Laos était peuplé de gens très doux, elle ne voulut pas me croire, tant cette idée que les Laotiens sont anthropophages était enracinée chez elle.

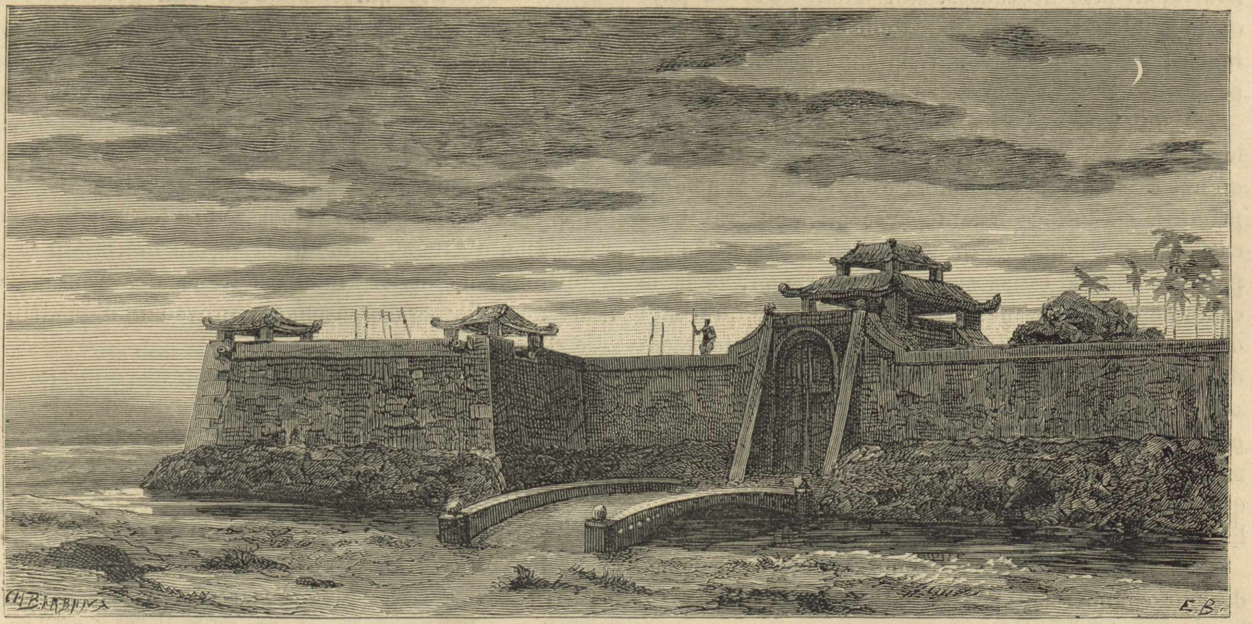
Le fort annamite est en même temps une garde pour les prisonniers, une douane, et un poste chargé de surveiller les sauvages Ta-hoï, qui sont décidément des voisins fort désagréables. Peu de temps avant mon arrivée, ils avaient enlevé une femme qui travaillait seule et sans défiance dans la forêt.

Tous ces crimes, cet état de violence, ces haines de peuple à peuple, tout cela, ou, pour ne rien exagérer, presque tout cela, est attribuable à la pratique de l'esclavage.

Mais ce sujet est trop grave, et mérite trop de réflexions, pour ne pas être traité un peu plus longuement.

Dr HARMAND.

(La fin à la prochaine livraison.)



Vue du fort de Cam-Lô (voy. p. 314).

LE LAOS ET LES POPULATIONS SAUVAGES DE L'INDO-CHINE,

PAR M. LE DOCTEUR HARMAND[1].

1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage, à l'exception de ceux des pages 306, 307, 309, 311 et 320, ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.

QUATRIÈME PARTIE. — LE PAYS D'ANNAM.

XXIII

Influence de l'esclavage. — Séjour à Dinh. — La déportation chez les Annamites. — En route dans les montagnes. — Le premier *huyen*.

Par tout ce que j'ai déjà raconté de la vie et des mœurs des populations sauvages de l'Indo-Chine, on a pu se convaincre de leur état misérable, et du sentiment qui domine tous leurs actes, qui plane sur leur existence tout entière, la peur!

C'est la peur qui a donné à leur façon d'interpréter la nature, à ce qu'on peut appeler leur religion, ce caractère de dureté qui fait que tous les êtres imaginaires qui peuplent, suivant eux, les solitudes et les environs des cases ne sont occupés qu'à tourmenter les humains; ils ne conçoivent pas que des esprits, doués, de par leur imagination, de puissance surnaturelle, puissent en user autrement que pour le mal; tous leurs sacrifices ont pour but de les apaiser, toutes leurs prières et leurs cérémonies sont faites pour calmer leurs colères et leurs haines, jamais pour les remercier de ce qui a pu leur arriver d'heureux, jamais pour leur attribuer le succès de leurs entreprises. Pour ces pauvres esprits, la force et le droit se confondent, et ils sont si bien habitués à cette tyrannie, qu'il ne leur vient même pas à l'idée de se révolter contre elle.

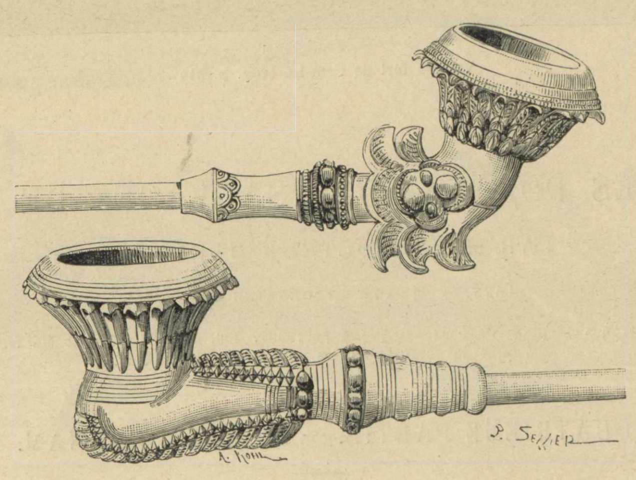
Leurs maisons et leurs villages, entourés de palissades et de pièges, dangereux même pour les habitants, et dissimulés autant qu'ils le peuvent, trahissent, mieux que tout le reste, le qui-vive perpétuel où se passent leurs jours et leurs nuits. Sous l'influence de ces terreurs, leur intelligence s'est abaissée. La nécessité de vivre par petits centres séparés, tant on craint de s'aventurer au dehors, a éteint insensiblement tout esprit de nationalité, et a produit à la longue cette pulvérisation, si je puis m'exprimer ainsi, des grandes tribus qui ont dû exister autrefois. De l'égoïsme de village à la haine réciproque, et à l'état d'hostilité perpétuelle, il n'y a pas loin, et c'est ce que nous voyons aujourd'hui.

1. Suite et fin. — Voy. t. XXXVIII, p. 1, 17, 33; t. XXXIX, p. 241, 257, 273 et 289.

Voici donc ce que la peur a fait de populations qui pourraient être heureuses, qui vivent dans un pays où la vie leur serait facile, si elles pouvaient, comptant sur le lendemain, se livrer sans défiance à leurs penchants naturels qui ne sont ni mauvais ni cruels.

Mais d'où vient cette peur? Faut-il l'attribuer seulement, comme on pourrait le croire, aux difficultés qu'une nature exubérante oppose aux efforts de l'homme primitif, en lutte constante avec elle, ou faut-il accuser l'homme lui-même? L'état d'abaissement de ces peuplades a sa cause surtout, selon moi, dans la coutume de l'esclavage. C'est à l'esclavage qu'il faut demander la raison de l'isolement réciproque des races de l'Indo-Chine, de la haine qui existe entre elles, et de la crainte qui s'oppose presque entièrement à ces relations commerciales d'où résultent non seulement des échanges de produits, mais aussi d'idées, et que l'on peut appeler le véritable facteur de la civilisation.

Si l'esclavage était supprimé, les Laotiens viendraient commercer chez les sauvages; les Annamites, de leur côté, pourraient, sans crainte de se voir enlevés, franchir partout leurs montagnes, et, en se mettant en rapport avec les populations de la vallée du Mè-không, ouvrir aux produits naturels du sol et des forêts des débouchés vers la mer de Chine, qui semble si loin, et qui est en réalité si proche.



Pipes de sauvages indo-chinois. — Dessin de P. Sellier, d'après nature.

J'ai la conviction, ainsi que je l'ai déjà dit en commençant ce journal, que la suppression de l'esclavage en Indo-Chine, loin d'être une utopie, est une chose relativement facile : il suffirait de supprimer les deux grands marchés de Bang-kôk et du Cambodge. Pour le Cambodge, qui est sous notre autorité, ce résultat est en partie atteint; à Bang-kôk, l'influence européenne est assez puissante pour l'obtenir également, et nous pouvons exiger du roi, non seulement la suppression de la chasse aux Khâs, mais la prohibition de l'achat et de la vente des esclaves sauvages dans les provinces du Laos. En dix ans, la transformation que cette réforme introduirait dans les mœurs sauterait aux yeux; les sauvages qui se font réciproquement, eux aussi, des prisonniers, pour venir les vendre au Laos, voyant ce débouché supprimé, vivraient bientôt dans une sécurité plus grande et pourraient développer leurs facultés naturelles, qui ne les font pas, au fond, inférieurs à leurs voisins du Laos. Par certains côtés même de leur esprit, on peut affirmer qu'ils leur sont supérieurs. Leurs instincts artistiques, par exemple, me semblent plus développés, et surtout plus originaux. Il m'est arrivé de trouver chez eux divers ustensiles qui témoignent d'un goût délicat, des étoffes dont les dessins très simples sont composés de couleurs bien assorties; et avant de quitter ces populations si intéressantes et si peu connues, je reproduis ici, comme pour prendre congé d'elles, quelques spécimens de leur savoir-faire.

Ce sont deux pipes, l'une en terre blanche, l'autre en pierre noire, que j'ai trouvées chez les sauvages de la région d'Attopeu, et dont la forme mériterait certainement de tenter l'industrie française, — puis un carquois à flèches empoisonnées, provenant d'une tribu de Stiengs.

Ce carquois est un tube de bambou, gravé au couteau, en partie recouvert d'une mince couche de vernis laque, très abondant en Indo-Chine, et dont toute la surface est ornée d'arabesques d'un dessin merveilleux[1].

21 juillet. — Ce matin, de bonne heure, je reçois enfin la visite du chef militaire du fort, du *doi*, bel Annamite à l'air grave, dur et rusé. Il m'expose, dans un discours cadencé, préparé à l'avance, coupé de poses théâtrales et de silences majestueux, que placé à Dinh par la confiance royale pour surveiller les allants et venants, il est cependant peu de chose, un simple ver de terre, et qu'il craint fort, s'il me laisse passer sans aucun permis de circulation, de se compromettre, et de perdre sa place avec les petits profits qu'elle comporte. En conséquence, avant de consentir à me donner des porteurs, il faut en référer au *tri-huyen* de Cam-Lô. La réponse, du reste, ne tardera pas à arriver, dans sept à huit jours tout au plus.

Je lui réponds avec non moins de dignité, en l'engageant à prendre un ton plus modeste, et j'ajoute que s'il n'a jamais vu de Français, il n'est pas sans avoir entendu parler de leur mauvais caractère, et qu'il ne doit pas se croire capable de me défendre quoi que ce soit : je passerai, si je le veux, malgré les lances et les fusils de ses soldats; il le sait très bien. Enfin, d'un ton plus conciliant, je termine ma harangue, dans un baragouin moitié annamite et moitié français, traduit dans un langage plus académique par mon domestique Tay, en assurant que mon désir était cependant d'éviter une violence qui le compromettrait, et que j'espérais que, en véritable Annamite, il saurait bien voir où était son intérêt.

Sur cette belle péroraison, j'ouvre ma caisse qui

1. La pièce originale se trouve à l'Exposition permanente des Colonies, au Palais de l'Industrie.

me servait habituellement de siège le jour et d'oreiller la nuit, j'en tire un lingot d'argent, et le déposant sur la natte, devant la volumineuse boîte à bétel du *doi*, je lui dis que je suis fort pressé, et que, s'il me trouve immédiatement des porteurs, la barre est à lui.

La physionomie du représentant de l'autorité frémissait de convoitise (une barre d'argent, 100 francs environ, c'est une rare aubaine en ces parages!); mais il était partagé entre le désir de sentir dans sa ceinture ce *nen* fascinateur, et la crainte d'être accusé de prévarication par ses subalternes jaloux.

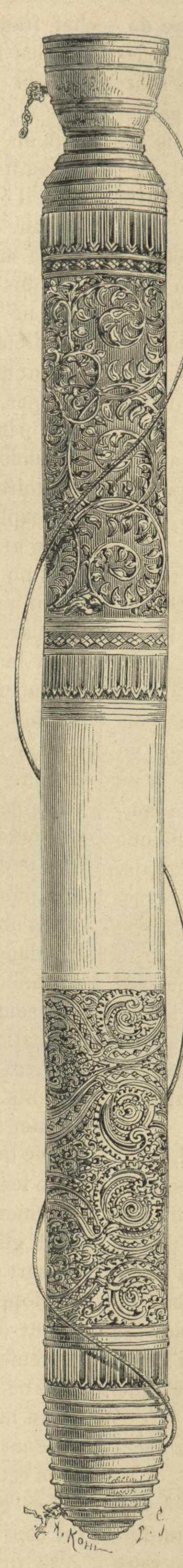
Il ne voulait pas consentir à accepter publiquement mon argent, et moi, de mon



Détail du carquois.

côté, je tenais essentiellement à ce que toute la population l'ait vu empocher. Après une scène muette du plus haut comique, le *doi*, n'y tenant plus, se leva pour me dire à voix basse que je ne savais pas m'y prendre, et qu'il reviendrait seul dans l'après-midi. Mais je ne voulais pas entendre de cette oreille-là, et, en fin de compte, le *doi*, l'air résigné, ouvrit sa boîte à bétel, où je laissai lourdement tomber le lingot. Le couvercle se referma avec un bruit sec, et toute l'assemblée sortit, poursuivant de ses rires moqueurs la retraite embarrassée de son chef.

La disette est extrême ici, comme dans tout le haut Sé-Bang-hieng. Malgré cela, personne n'a l'air de souffrir réellement de la faim : on mange un peu de tout ce que

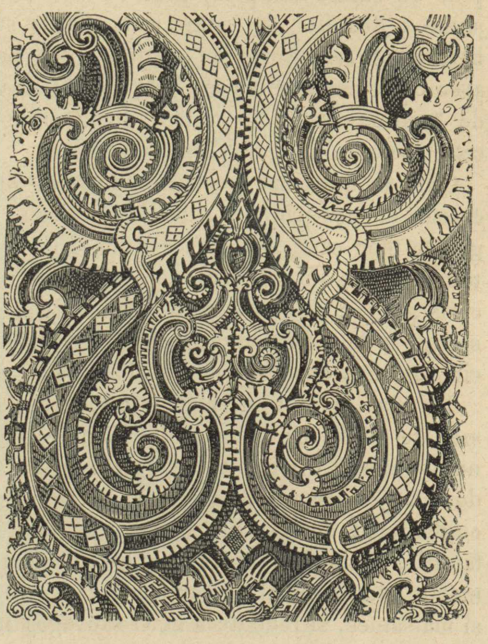


Un carquois de Stiengs. Spécimen de l'art chez les sauvages indo-chinois. Dessin de P. Sellier, d'après nature.

l'on trouve, ignames sauvages, diverses racines, des champignons et des fruits de la forêt, du maïs, beaucoup de jeunes pousses de bambou, et l'on arrive ainsi à vivre jusqu'à la prochaine récolte.

22 juillet. — Heureusement pour le *doi*, qui m'avait promis de m'envoyer des porteurs aujourd'hui même, et qui ne donne pas signe de vie, je passe la journée sur ma natte, roulé dans ma couverture, en proie à la fièvre : c'est, je crois, la première fois qu'il m'arrive d'être satisfait devant la lenteur indigène.

23 juillet. — Pas d'hommes! A midi, il en vient douze, chiffre insuffisant. Mais, impatienté, je laisse au chef pou-thay du village des déportés cinq caisses soigneuse-



Détail du carquois.

ment scellées avec mon cachet, en le chargeant de me les expédier quand il pourra. Je lui abandonne encore quelques bribes, et jusqu'à ma couverture, et je me mets en route vers le premier *huyen* annamite.

Presque au sortir du village, le sentier devient très accidenté. Après avoir escaladé plusieurs collines, on longe sur leurs pentes une série de montagnes très raides, et l'on jouit bientôt d'une vue magnifique, qui serait plus belle encore, si la pluie ne tombait à torrents, au milieu du fracas des coups de tonnerre, qui roulent en longs échos au flanc des vallées. Les montagnes surgissent de toutes parts, et en si grand nombre, si confuses, si désordonnées, qu'il m'est impossible de me rendre compte de leur disposition générale et de leur direction.

Je croise sur ma route un assez grand nombre de Moïs (sauvages, la langue annamite remplaçant définitivement celle des Laos et des Pou-Thays). Ils sont armés de larges sabres munis d'une très longue garde à deux mains, et de lances. A mon approche, ils se dissimulent habilement dans les broussailles, et s'évanouissent à la vue, comme des spectres, sans faire craquer une branche morte.

Vers cinq heures du soir, nous prenons un sentier qui descend légèrement vers un petit vallon où serpente un ruisseau limpide, auprès d'un massif d'arbres superbes. Devant nous s'arrondit un mamelon aride, au sommet duquel se dressent des maisons annamites : c'est le village de Lang-Toun, résidence du *huyen*. Une pagode occupe le centre des cases disséminées, pagode bien différente des pagodes laotiennes : ici plus de Bouddhas grands ou petits, plus de chaire sculptée, plus de bonzes à la robe jaune : des lits de camp sont placés sur la terre battue et recouverts de nattes. Une petite table, avec deux chandeliers en bois tourné et un réchaud de bronze, occupe le milieu de la salle unique de cette sorte de hangar. C'est l'autel.

C'est là que mes porteurs viennent déposer mes caisses et mes paquets ruisselants d'eau, et que j'organise mon camp, en attendant la visite du *huyen*, en tournée, me dit-on, dans les environs, ce que je ne crois guère : je suis sûr qu'il est à deux pas de moi, occupé à délibérer sur les ruses à déployer dans une circonstance aussi grave que l'arrivée d'un Français.

Il arrive bientôt en effet : très différent du *doi* grossier de Dinh, c'est un jeune homme d'une physionomie fine et distinguée, mais empreinte d'une forte dose de jésuitisme. Sa peau est presque blanche, ses ongles sont démesurés; il est sans doute de bonne famille, mais doit avoir sur la conscience quelque méfait administratif, car un poste dans ces montagnes si malsaines, si redoutées et si sauvages ne peut être qu'une disgrâce qualifiée.

Après les cérémonies d'usage, le thé, le bétel, etc., je m'empresse de lui dire que mon unique désir est de lui fausser compagnie dans le plus bref délai. Regardant sans rire l'inspecteur des écoles, qui est en ce moment son hôte, le drôle me répond que la route est bien longue et bien difficile, que le fort de Cam-Lô, de l'autre côté de la chaîne, est à huit ou dix jours de marche, et que, pour se mettre en route, il faut beaucoup d'hommes, des éléphants, des soldats, et que c'est une grosse affaire.

Je m'en doutais bien, ils veulent, suivant leur éternelle politique, gagner du temps.

Mais je me fâche. Je lui réponds que je sais à une lieue près la distance qui nous sépare de Cam-Lô, qu'il faut trois jours au maximum, et que je ne veux pas que ni lui ni aucun Annamite se moque ainsi de moi, et qu'il ait au moins une fois dans sa vie le courage de ne pas mentir.

Alors changement de tableau : « Mais, monsieur le chef français, je ne veux pas vous tromper. Je sais que les Français et les Annamites sont maintenant *anh-em* (frères et sœurs, parents), et je ferai tout pour vous être agréable. J'ai simplement voulu dire que pour un homme faible comme moi, pour un pauvre Annamite, il faudrait dix jours de voyage. Mais, en effet, il est bien possible qu'un Français qui n'a peur de rien, qui traverse les rivières tout droit devant lui, qui se moque des précipices et des pirates, ne mette pas plus de trois jours.... »

Je ne relaterai pas tout au long cette conversation fastidieuse, pendant laquelle nous cherchions mutuellement moi à l'intimider, puis à le séduire, et lui à me tromper, employant toutes les ressources de son esprit pour pénétrer mes intentions. Ces Annamites étaient profondément convaincus que mon arrivée sur leur territoire par une voie si extraordinaire ne pouvait être expliquée que par des causes politiques de la plus haute gravité, et, malgré mes dénégations, je n'ai jamais pu les convaincre du contraire.

Enfin j'obtins la promesse, le serment que je pourrais partir d'ici deux jours. Pour sceller la paix et assurer le renom de générosité des Français, j'envoyai au *huyen*, par un de mes hommes, ma fameuse pièce de soie brochée, le plus beau de tous mes cadeaux, que je réservais précieusement pour une grande occasion. Voilà une grosse dépense qui fut bien mal récompensée; j'en avais du reste l'instinct, et je m'attendais à une lutte de plusieurs jours. Mais ce que je désirais éviter, c'était qu'un ordre envoyé par un grand mandarin de chef-lieu ne vînt m'arrêter, ou m'obliger à user de moyens violents, qui, outre les dangers que j'aurais personnellement à courir, pouvaient être mal interprétés à Hué et à Saigon.

Il semble que cette région mérite de tous points sa réputation d'insalubrité. Pendant la soirée et la nuit, la fièvre me poursuivit encore; je n'avais plus de vêtements secs, ni même de couverture, et je dus emprunter à mes serviteurs une des leurs, si sale et si trouée qu'elle fût, pour m'envelopper et me réchauffer.

Le lendemain, je suis encore malade; je me trouve extrêmement abattu, sans force et sans courage; un froid glacial parcourt tous mes membres. Tay, qui me sert d'interprète, et qui par son intelligence plus développée que celle de ses camarades me rend maintenant de bons services, est aussi atteint, mais plus gravement, et son aide me fait défaut.

Je ne vois pas le *huyen;* je suis certain maintenant qu'un messager est parti demander des ordres au terrible mandarin de Cam-Lô, qui paraît être très redouté dans cette contrée.

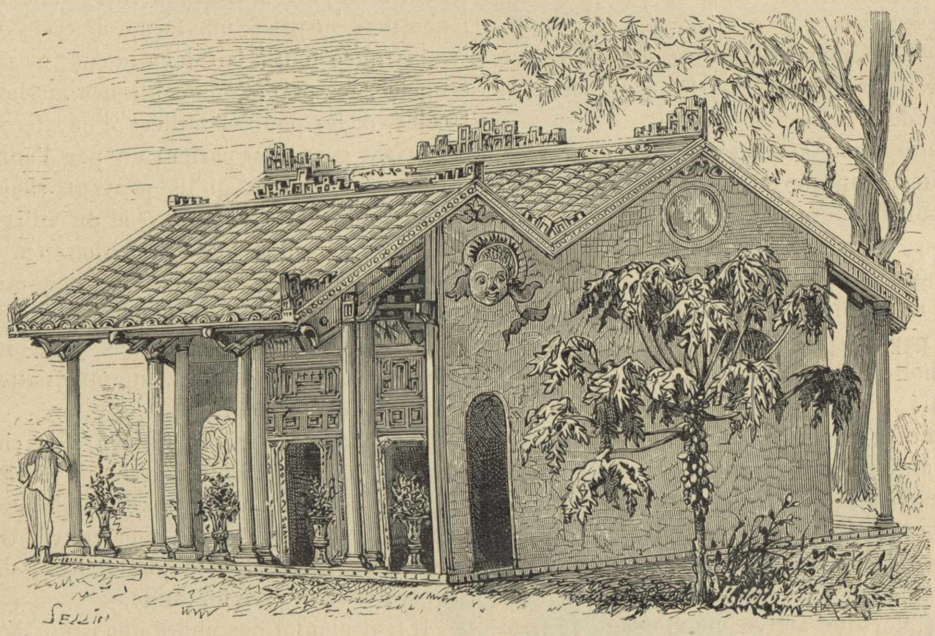
Les grains sont toujours fréquents et l'humidité est considérable sur ce plateau.

25 juillet. — La quinine à haute dose a raison de l'empoisonnement des montagnes, des terres rouges, comme disent les indigènes, mais non de ma faiblesse, de mon dégoût et de mes appréhensions. Si le haut et puissant seigneur de Cam-Lô me refuse le passage,

que va-t-il arriver, et que dois-je faire? A coup sûr, je ne retournerai pas en arrière : traverser le Laos, dénué de tout, et déjà malade, en cette saison, serait presque un suicide, d'autant plus qu'il est certain que mes serviteurs, qui se sentent maintenant avec des compatriotes, m'abandonneraient sans la moindre hésitation.

D'autre part, serait-il raisonnable d'essayer, tout seul, de violer la consigne, et de subir l'humiliation de me voir prisonnier de cette mauvaise race? Voilà quelles furent mes réflexions pendant cette longue journée. Si l'on me refuse le passage, pensais-je à la fin, je réussirai, quoi qu'il arrive, à traverser les montagnes, sans me préoccuper de mes hommes et de mes bagages, que je laisserai derrière moi n'importe où, et une fois dans la plaine annamite, quand je devrais subir quelques vexations, je pourrai toujours faire connaître ma situation à Hué, par l'intermédiaire d'indigènes chrétiens ou des missionnaires, et je pense que ma délivrance ne se fera pas attendre bien longtemps : je vais en effet déboucher dans la province de Quang-Tri, limitrophe par le nord de la province de Hué.

Il se passe ici quelque chose d'insolite : je me demande si les Annamites n'ont pas l'intention de pousser une pointe dans la vallée du Sé-Bang-hieng, qu'ils regardent toujours comme leur appartenant en droit. J'apprends qu'il y a dans les environs deux mille soldats dispersés dans les villages moïs. On va construire des forts sur le sommet des montagnes. Le *phu* de Cam-Lô et le *huyen* de Lang-Toung sont de formation toute récente. Tout cela est bien intéressant pour nous, et je pensais en moi-même : Travaillez, travaillez, ô Annamites; établissez-vous dans



Maison d'un riche Annamite. — Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de l'auteur (voy. p. 312).

ces riches vallées, défrichez le sol, colonisez ces provinces, déplacez ces paresseux Laotiens, car le jour viendra où nous pourrons dire :

Sic vos non vobis, mellificatis....

et où vous aurez préparé le terrain pour des maîtres qui vaudront mieux que les vôtres, et nous verrons alors ce pays sortir de sa léthargie séculaire !

26 juillet. — Journée d'herborisation et de chasse. Le *huyen* partage son temps entre son lit à opium et des machinations dont je n'ai pas l'air de m'apercevoir. Dans l'après-midi, il vient me présenter un papier couvert d'une profusion de cachets rouges, qu'il reçoit, me dit-il, à l'instant de Cam-Lô, et qui annonce l'arrivée de vingt soldats, pour me servir d'escorte. Mais, trompé si souvent, je ne crois plus à rien, et je lui réponds que tout cela m'est égal; qu'il s'arrange comme il voudra et me laisse tranquille; que si ces hommes ne sont pas là, je saurai bien m'en passer.

Les Annamites de ces montagnes sont les plus religieux, ou, si l'on préfère, les plus superstitieux que j'aie jamais vus. Chaque jour il en arrive des troupes à la pagode, venant faire des sacrifices, des révérences et des génuflexions devant l'autel. Le *huyen* et son ami l'inspecteur des écoles se prosternent aussi à chaque instant, soit dans la pagode même, soit au dehors, sous un vaste parasol planté en terre. Ce sont les mœurs des Moïs qui déteignent sur eux, sans doute.

XXIV

Politique annamite. — A l'aventure! — Hospitalité des Moïs. Traversée de la grande chaîne. — Cam-Lô.

27 juillet. — Aujourd'hui, le cuisinier m'annonce qu'il n'a rien à me donner à manger, et qu'il ne peut

rien trouver à acheter dans les cases. C'est une nouvelle édition de la comédie d'Attopeu : on veut me prendre par la famine. Heureusement, j'ai mon fusil, et ni les paons ni les tourterelles ne sont rares dans les taillis.

Pour être prêt à toute éventualité, je prépare mes projets en faisant une longue reconnaissance sur les sentiers qui partent du village dans la direction de l'est. L'un d'eux, beaucoup mieux battu, que je suis pendant longtemps, me prouve que je n'ai aucune crainte à avoir, qu'il me mènera, sans l'aide d'aucun guide, sur la route de Cam-Lô. Les indigènes que je rencontre refusent de me répondre à cet égard, mais je réussis cependant à démêler la vérité au milieu de leurs mensonges.

Le soir, la fièvre me reprend encore; je fais dire au *huyen* que, n'ayant pas envie de laisser mes os chez lui, je partirai demain, tout seul, et que je n'ai pas besoin de ses services.

28 juillet. — L'Annamite Tay est gravement malade. Il souffre d'une dysenterie des plus sérieuses. Je serai obligé de le laisser en arrière.

Le *huyen*, supposant avec raison que pour partir seul j'ai besoin d'emporter au moins quelques provisions, poursuit le cours de ses exploits en me coupant les vivres. Mais, craignant sans doute que la faim ne me pousse à des extrémités dangereuses pour son échine si merveilleusement flexible, il m'envoie, matin et soir, par son propre cuisinier, un avorton de poulet et un bol de riz, avec toutes sortes de protestations d'amitié. J'ai beau faire et beau dire, toutes les offres de mes Annamites restent vaines, et ils ne trouvent rien absolument à acheter dans les cases : les poules elles-mêmes ont disparu, cachées dans des paniers et des cages invisibles. La consigne est, je le reconnais, supérieurement observée.

J'étais en train de sceller mes caisses, et je me disposais à partir, lorsque arrive un message de Cam-Lô, peut-être véritable cette fois, et porté par un *doi*. Voilà une circonstance heureuse pour tout le monde! Demain matin — c'est bien convenu — je dois me mettre en route avec quatre éléphants et vingt soldats. Quel honneur! Les vingt soldats sont là pour me garder à vue, pas pour autre chose. Après tout, ils ne me gêneront guère !

Mais je ne suis pas encore arrivé, et je dois redoubler de prudence. Il est bien possible que le *doi* soit fictif et inventé par le *huyen* pour endormir ma défiance. Et puis, on peut m'égarer pendant la route.

29 juillet. — Comme je ne vois ni soldats, ni apparence d'éléphants, je laisse à Lang-Toung mes caisses, dûment scellées, en prévenant le *huyen* qu'il répond de leur contenu sur sa tête, car ces caisses, lui dis-je, appartiennent au gouvernement français; et je m'engage gaiement sur la route, suivi du *boy*, qui porte une boîte à insectes et un paquet de papier à herboriser. Je n'ai, comme provisions, qu'une boîte de sardines dans ma poche. Tay, très malade, reste avec le cuisinier, qui le soignera et veillera sur les bagages.

Le sentier devient bientôt charmant. Il se déroule au travers d'une belle forêt qui a été autrefois abattue pour le tracé d'une large route, dont il ne reste que des vestiges. Après deux heures de marche environ, je traverse le dernier affluent du Mè-không, et un quart d'heure plus loin, au fond d'un immense ravin, j'aperçois une rivière torrentueuse qui coule en sens inverse, vers la mer de Chine ! C'est le Rau-Quan. Cependant je n'ai pas encore traversé la grande chaîne, dont j'aperçois les sommets d'un bleu sombre, et il faut qu'elle soit coupée par quelque profonde vallée qui donne passage à cette rivière.

Le soir, toujours seul, après avoir rencontré un groupe de sauvages qui, saisis à mon aspect d'une terreur folle, jettent leurs armes et s'agenouillent devant moi, j'arrive à un joli village moï, où je retrouve, non sans surprise, une forme de cases que j'avais déjà remarquée tout à fait dans le sud, et aussi près d'Attopeu : les parois sont obliques au lieu d'être verticales, et les poutres taillées d'une façon bizarre. Ces pauvres gens, qui parlent un peu l'annamite, me reçoivent du mieux qu'ils peuvent, sans me poser aucune question. Le vieux chef du village met son immense maison à ma disposition. On m'apporte du poisson sec et un peu de riz; l'on me fait rôtir un écureuil que j'avais tué pendant la route. Après avoir passé la soirée avec mes hôtes, je m'endors tranquillement au milieu d'eux, sur une natte horriblement sale, il faut l'avouer.

Le lendemain matin, je vais à la chasse dans les ravins, qui m'offrent une belle récolte de plantes C'est un splendide pays, et si j'avais eu quelques provisions, je m'y serais bien attardé trois ou quatre jours. Le vieux chef me fait encore déjeuner, et je repars ensuite avec un guide.

Il faut bientôt descendre une pente des plus raides, jusqu'au fond d'une étroite vallée, où je retrouve le Rau-Quan, qui est dès maintenant une vraie rivière, d'une centaine de mètres de large, et dont les eaux sont d'une admirable limpidité. Malheureusement, il présente en cet endroit d'assez nombreux rapides. La rivière traversée en pirogue, je suis un sentier tracé sur sa berge de sable, et j'arrive à un hameau où je m'arrête, les pieds ensanglantés par les cailloux de granit, les lames de schiste et les roches de marbre noir. Je ne peux me rassasier du spectacle magnifique que j'ai sous les yeux. La rivière coule entre deux rangées de montagnes, les unes pelées et arrondies, les autres aux flancs déchirés et abrupts, couverts de beaux arbres qui se reflètent dans l'eau, et où des paons viennent se poser, étalant leur plumage au soleil, semblables à des fleurs gigantesques.

Les sauvages regardent curieusement cet être extraordinaire, qui semble tombé du ciel, et s'accroupissent en cercle autour de moi : ils sont vêtus d'une sorte de veste sans manches, formée, fait singulier,



En palanquin au travers des dunes (voy. p. 316).

moins le mérite de savoir se faire obéir, au doigt et à l'œil : tout le monde, à commencer par le *phu*, tremble devant lui. Je reçois à mon arrivée un accueil tout à fait froid, à peine poli, que je rends en prenant moi-même mon air le plus raide et le plus hautain, répondant par monosyllabes à l'espèce d'interrogatoire que l'on voudrait me faire subir, ou même ne répondant pas du tout et défendant à mes Annamites, qui n'étaient pas rassurés, de répondre. Ce que voyant, le rusé vieillard finit par changer de ton et par s'amadouer. Je deviens alors plus conciliant, et je finis par offrir mon cadeau, une belle boîte en galvanoplastie. En échange, on m'apporte des corbeilles de riz, de fruits et de gâteaux, et nous nous quittons non pas amicalement, mais mieux que le début de l'entrevue pouvait le faire supposer, et j'emporte la promesse d'avoir des moyens de transport pour la ville de Quang-Tri, chef-lieu de la province, quand je le désirerai.

Il est évident que cet homme me déteste, et que, s'il le pouvait, il exterminerait tous les Français. Malgré cela, sa rudesse, sa franchise et l'énergie de sa physionomie me prouvent que ce n'est pas un Annamite ordinaire, et, persuadé qu'il n'aura pas recours aux petites tracasseries de ses confrères en mandarinisme, je me fie entièrement à sa parole.

La citadelle est bien entretenue. Une dizaine de canons défendent ses bastions.

Je cours en toute hâte m'enfermer dans ma case, avec mon pauvre chien, tout ahuri de voir tant de monde, et qui partage avec moi l'ennuyeux privilège de passer à l'état de bête curieuse. Je suis, cette fois, obligé de m'ouvrir la route à coups de poing et de canne.

3 août. — Je suis bien forcé de regretter parfois ces pauvres Laotiens et ces misérables sauvages. Tant que j'ai été au Laos, mes bagages sont restés à la merci de tout le monde, la plupart des caisses fermées au moyen de lianes, ou grandes ouvertes. Le seul larcin qui m'ait jamais été fait, et il est probable qu'il faut le mettre au compte de mes Annamites, a été celui d'un rouleau de fil de laiton. Depuis que je suis en Annam, nombre de petits objets ne se retrouvent plus. Ce matin, ce sont mes vieilles assiettes en fer battu et ma timbale de ruolz qui disparaissent ! Le *quan chanh* m'a donné cinq soldats pour monter la garde autour de la maison : il est à supposer que les cinq factionnaires sont tous de fieffés voleurs.

La case que j'habite est remarquable par sa construction, et je n'ai jamais rien vu d'analogue en basse Cochinchine : elle est double, composée de deux maisons emboîtées l'une dans l'autre ; il y a deux toits superposés et deux murailles, de façon à laisser un espace vide où l'air circule, excellente précaution contre les ardeurs torrides du soleil. La muraille extérieure est en torchis, les cloisons intérieures en bois sculpté ; le plafond du toit intérieur est fait de bambou écrasé et parfaitement lisse et propre.

Le *quan chanh* vient en grande cérémonie me rendre visite. Il arrive précédé de hurlements, de coups de tam-tam, de lances et de drapeaux, entouré de ses porteurs de parasol ; tout cet attirail me rappelle le temps où j'étais obligé, au Tong-king, de me livrer à la même fantasia, sans avoir jamais pu, je l'avoue humblement, atteindre l'air de conviction majestueuse du mandarin annamite.

Le *quan* considérait silencieusement mes caisses, mourant d'envie de demander à visiter leur contenu, ce que je m'apprêtais à refuser de la façon la plus nette. Il se contentait de les examiner en silence, les soulevant, puis les *percutant* longuement, pendant que je l'examinais d'un air moqueur : il s'imaginait sans doute qu'elles étaient remplies d'armes et de munitions de guerre ; à plusieurs reprises il me demanda le nombre de mes fusils, ne paraissant pas du tout me croire quand je lui affirmais que je n'en possédais que trois.

Après quelques banalités, il fit un signe, auquel tous les soldats qui encombraient la cour répondirent par un *gia* formidable, me salua le plus légèrement qu'il put, et tout le cortège rentra majestueusement à la citadelle.

4 août. — Dès le matin, tout étant prêt à l'heure fixée la veille, je m'apprête à quitter Cam-Lô, laissant un rude souvenir à un énorme soldat (un de mes gardes) qui m'avait volé, devine-t-on quoi ? mon filet à papillons ! Je lui administrai *coram populo* la plus belle volée qu'Annamite ait jamais reçue, et le laissai à demi mort sur la place. Cette fois, la foule était silencieuse et pleine de respect.

La route suit d'abord les rives de la rivière de Cam-Lô, au travers des rizières et des terrains cultivés. Nous déjeunons dans une case de *tram* (maison de poste) qui s'élève aux bords de la grand'route de Hué au Tong-king. On ne peut s'imaginer quel plaisir j'avais à marcher sur une vraie route, bordée de fossés, munie de ponts sur les ruisseaux, parcourue par des piétons ou des courriers affairés, les tubes de bambou en sautoir sur le dos[1].

Mais, dans l'après-midi, il fallut traverser des dunes de sable blanc d'une éblouissante blancheur, qui me brûlait les pieds, et je dus avoir recours à mon palanquin, mode de transport qui demande une longue habitude pour être supportable. C'est un hamac, trop court pour notre taille, recouvert d'une sorte de toit d'où pendent des rideaux, et porté, au moyen d'une longue perche, sur les épaules de deux porteurs, qui vont toujours au pas gymnastique, et courent d'une façon étonnante lorsque le terrain est bon. Dans ces sables, ils étaient ruisselants de sueur et soufflaient comme des cachalots, courant quand même.

Par bonheur, de nombreuses auberges, où l'on vend du thé, de l'eau-de-vie de riz, des aliments de toute sorte, me permettaient de réconforter fréquemment

1. Les courriers ou *tram* portent leurs dépêches enfermées dans des tubes de bambou cachetés.



Un bac de la province de Hué (voy. p. 318).

toute ma bande : pour cinq ou six sous, tout le monde buvait et mangeait, et ils étaient une vingtaine.

Le pays est peu accidenté, sec, dénudé et monotone; mais partout où l'humidité relative le permet, partout où les eaux s'accumulent pendant les pluies, tout est cultivé avec soin. Le malheur est que les Annamites sont obligés de cultiver en rizières ces terres qui seraient très bonnes pour certaines autres cultures. L'Annam central est admirablement disposé pour les cultures dites coloniales, d'autant plus que l'étroite bande qui le constitue est parcourue par de nombreuses petites rivières toutes navigables presque jusqu'aux montagnes, et qui rendraient l'exploitation très facile.

Toutes ces rivières sont pourvues de bacs aux endroits où la route les traverse, et le service en est fait avec soin, sans rétribution pour les passagers : ce sont de grosses barques aux bordages cousus solidement les uns aux autres.

Le soir, je traverse le Da-Hân, rivière assez considérable, qui coule devant la ville de Quang-Tri; nous voyons apparaître les longues murailles rouges de la citadelle, avec ses portes monumentales surmontées de corps de garde, et les immenses toits de ses greniers à riz. Mes Annamites de Saigon manifestent un grand étonnement à la vue de ces choses nouvelles pour eux : jamais ils n'avaient cru sans doute leurs compatriotes capables d'élever de pareilles bâtisses.

La rivière de Quang-Tri est le siège d'un assez grand mouvement commercial; elle est parcourue par de grosses barques à fond plat; de longs trains de bois la descendent. Le bac me déposa sur la rive droite, auprès du marché tout empesté d'odeur de cuisine et de poisson. Un colonel, rien que cela, m'y



La mission de Bo-Liéou.

attendait avec une escorte, pour me conduire à la maison qui m'était désignée. Le *lanh binh* (colonel) et le *an sat* (mandarin de la justice) voulurent d'abord me faire subir un véritable interrogatoire, pour constater mon identité! Comme cela durait fort longtemps, et que je ne savais pas le motif des questions ridicules qui m'étaient posées, je finis par me fâcher, je refusai de répondre une parole de plus et je tournai brusquement le dos à mes inquisiteurs. Ils me prièrent alors très poliment — les Annamites bien élevés sont très polis — avec toutes sortes d'excuses, de ne pas me fâcher, et m'expliquèrent que, ayant une lettre à me remettre de la part du chargé d'affaires de France à Hué, il fallait bien qu'ils eussent pris toutes leurs précautions, car ils ne me connaissaient pas, et que rien ne pouvait leur démontrer à première vue que j'étais bien le docteur Harmand. « Mais, leur répétais-je, qui diable voulez-vous que je sois! Avez-vous donc jamais vu d'autre Français venir par la montagne dans votre pays? » Tout le monde a cependant l'air de trouver mon arrivée assez extraordinaire! Et, en effet, la maison était déjà entourée d'une mer houleuse de têtes, de turbans et de chapeaux pointus. Une haie de soldats avait beaucoup à faire de tenir la foule à distance et d'empêcher l'envahissement de la cour.

Enfin, je finis par obtenir cette lettre, qui m'intriguait fort, et qui me fut présentée dans une boîte de laque rouge. Quelle fut ma surprise! M. Philastre, notre chargé d'affaires, me rappelant que mon voyage avait été entrepris sans l'assentiment du gouvernement annamite et que Hué est une ville où les Européens n'ont pas le droit de résider, m'enjoignait de remonter au Tong-king, c'est-à-dire de traverser tout l'empire d'Annam du sud au nord! alors que je me croyais à la veille de la délivrance, et que je n'avais plus ni effets, ni souliers, ni provisions d'aucune sorte!

J'étais confondu! Les mandarins eux-mêmes m'offraient de me faire conduire à Hué quand je le voudrais, et certes ils n'avaient pas pris cette détermination sans ordres exprès. Depuis que j'avais franchi la frontière, les courriers avaient dû se succéder nombreux et rapides, car mon arrivée était un événement pour les Annamites, et c'était un officier français qui m'arrêtait. Il ne pouvait y avoir là qu'un malentendu. Je refusai les offres des mandarins, et j'écrivis séance tenante à M. Philastre qu'il devait avoir été trompé sur l'endroit où je me trouvais, que Quang-Tri étant à vingt-quatre heures de Hué j'étais aux portes mêmes de la capitale, et que, vraiment, je ne pouvais être condamné, dans ces conditions, à faire un voyage absolument inutile et sans profit sur la grand'route de Tong-king.

J'écrivis en même temps aux missionnaires, leur demandant leur concours et l'aide que leur connaissance parfaite de la langue pouvait me donner dans mes rapports avec les autorités, et je résolus d'attendre la réponse de M. Philastre, qui ne pouvait tarder.

Le *lanh binh*, deux *dois* et une vingtaine de soldats me gardent à vue, épiant tous mes mouvements; je ne puis faire un pas hors de ma case sans être suivi



Le premier repas à la française (voy. p. 320). — A la France!

de quatre ou cinq estafiers : il y a des moments où c'est bien gênant. Toutefois, je prévins le *lanh binh* que les soldats annamites ne m'inspiraient aucune confiance, que ceux de Cam-Lô m'avaient déjà volé, et que je ne voulais pas qu'ils pénétrassent dans la case. Je lui montrai mon revolver chargé, en le priant d'en expliquer l'usage à mes gardiens, déclarant que je n'hésiterai pas à m'en servir.

Je passais déjà pour un personnage des plus dangereux, et ces paroles ne firent qu'accroître ma réputation terrible; les missionnaires me racontaient quelques jours plus tard, qu'en leur apprenant mon arrivée, les indigènes affirmaient que chacun de mes doigts était un fusil et que je n'avais qu'à étendre les mains pour que la mousqueterie la mieux nourrie éclatât aussitôt, fauchant tout autour de moi!

5 août. — Deux jeunes missionnaires, les PP. Mathey et Patinier, arrivent presque en même temps, chacun de leur côté, aussi heureux de voir un compatriote que je le suis moi-même de leur venue. Ils se mettent entièrement à ma disposition, et il est convenu que j'irai à la mission voisine, au village de Bo-Liéou, attendre la réponse de M. Philastre.

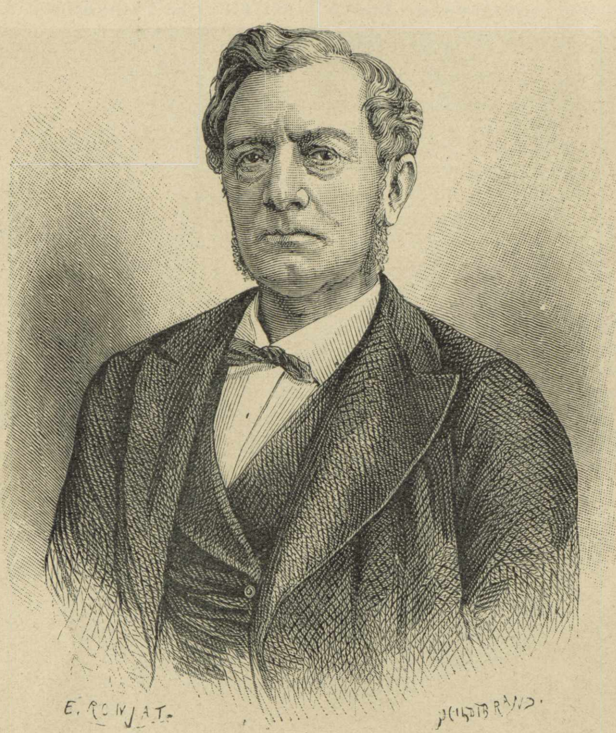
Avec le P. Patinier, qui n'avait jamais vu un missionnaire franchir les murs de la citadelle, et un prêtre indigène, remplissant aussi les fonctions de médecin

et qui me paraît convaincu de l'efficacité de ses recettes baroques, je vais voir le gouverneur de la province, Annamite de haute distinction, et d'un esprit plus libéral que ne l'ont d'ordinaire ses collègues. Ce vieillard, très respecté dans tout le pays, nous reçoit amicalement, et me renouvelle les offres de porteurs pour me rendre à Hué. Je persiste à refuser, jusqu'à la réponse que j'attends, et après lui avoir laissé, en souvenir de mon passage, ma lorgnette qui me devenait inutile, je pars à cheval pour Bo-Liéou avec les deux missionnaires.

Je passai à la mission près de huit jours, en compagnie des deux pères, très gais et très aimables, en dépit de leur robe et de leur vie monotone et solitaire. Nous essayâmes de sortir et d'aller à la chasse; mais les curieux étaient si gênants, que je me résignai à ne pas sortir du jardinet de mes hôtes, et je restai à causer longuement avec eux de leurs espérances et de leurs soucis.

La mission se compose de deux maisons, dont l'une est aménagée à l'européenne, et d'une petite chapelle qui réunit le dimanche un nombre considérable de fidèles très dévoués à leurs curés. La table n'est ni riche ni somptueuse, mais en mon honneur on vida quelques verres de vin de messe et d'excellent vin d'ananas de fabrication indigène. Il n'y avait pas encore de pain; mais être assis devant une table, sur des chaises, avec une nappe, avoir en face de soi des figures bienveillantes, parler dans sa langue sans vouloir tromper les autres et sans crainte d'être trompé, c'est déjà quelque chose.

Au bout de quelques jours, nous étions les meilleurs amis du monde, malgré nos divergences d'opinion sur bien des points. J'adresse ici aux PP. Patinier et Mathey tous mes remerciements pour leur bonne hospitalité, et, si ces lignes leur tombent sous les yeux, qu'ils soient assurés que je ne les ai pas oubliés.


Le docteur Mondière.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Enfin, la lettre que j'attendais si impatiemment vint lever les dernières difficultés, et le 12 août, je quittais Bo-Liéou pour Quang-Tri, pour rassembler mes bagages et prendre congé du *quan theuong*. J'avais l'ordre de suivre la route de terre, et une escorte d'une vingtaine d'hommes, avec un *quan* et deux *dois*, devaient m'accompagner et me surveiller.

Les environs de Quang-Tri sont très peuplés et bien cultivés, surtout en coton. Mais bientôt les dunes de sable recommencent, s'avançant presque jusqu'aux montagnes, et je me hâte d'user du palanquin. Le soir, je couchai dans une maison de *tram;* et le lendemain à neuf heures, après avoir traversé un important marché, je trouvai sur les bords de la rivière qui coule au nord de la citadelle de Hué une grande barque qui m'attendait pour me mener à la légation de France. Le cœur me battait fort! Mes misères étaient terminées. En effet, quelques minutes après, je me trouvais reçu à bras ouverts par mon collègue le docteur Mondière, auquel l'amour de la science ne fait pas dédaigner le confortable et la bonne chère, et dont la cordiale amitié, la table bien servie, m'eurent bien vite remis en état présentable.

Je logeai à la légation, modeste maison indigène qui devait bientôt être remplacée par un véritable palais à l'européenne, presque terminé.

Je n'ai pas à décrire Hué, sa citadelle et ses faubourgs, choses déjà connues, et dont M. Brossard de Corbigny a donné une description plus complète que je ne pourrais le faire moi-même[1]. Quelques jours après, je prenais passage sur l'*Antilope*, aviso de la station de Cochinchine, qui devait me ramener à Saigon, d'où je partais bientôt pour la France.

Dr HARMAND.

1. Brossrd de Corbigny, — Huit jours à Hué, — *Tour du monde*, année 1877.

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Sauvages Moïs.

VOYAGE DANS LE HAUT LAOS,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS.

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur et des photographies.

I

Premiers voyages en Indo-Chine chez les sauvages Moïs. — Préparation du voyage dans le haut Laos. — Mes instructions. Composition de ma petite troupe. — De Phnompenh à Bassac.

Envoyé au commencement de 1880 comme médecin de la marine à Saïgon, je pus pendant cette année et la suivante utiliser les quelques loisirs que me laissa mon service pour faire diverses excursions chez les sauvages Moïs. Grâce au bienveillant appui de M. Lemyre de Vilers, alors gouverneur de la Cochinchine, je parvins à nouer des relations amicales avec les tribus indépendantes situées au nord-est de nos frontières chez lesquelles on n'avait pas encore pénétré, et l'un des principaux chefs, appelé Patao, vint à Saïgon, en janvier 1881, demander l'amitié et la protection du gouvernement français.

Conduit par Patao et accompagné cette fois par M. Septans, lieutenant d'infanterie de marine, qui se chargeait de la partie topographique du voyage, je repartis au commencement de février. Nous parcourûmes pendant trois mois le vaste plateau accidenté que traverse le douzième parallèle, remontant jusqu'aux

sources du Donnaï, puis redescendant sur la Cochinchine en suivant le cours de ce fleuve.

Quand je revins en France en avril 1882, je rapportais, outre des collections et des observations anthropologiques et ethnographiques, diverses cartes et itinéraires nouveaux; mais surtout j'avais contracté un vif désir de continuer ces voyages d'exploration. Durement éprouvé par la fièvre des bois, les jambes couvertes d'ulcères causés par les piqûres des sangsues qui pullulent dans toutes les forêts de l'Indo-Chine, je m'étais promptement remis, et, après m'être préparé de mon mieux à un nouveau voyage, je quittais la France en septembre 1882, chargé d'une mission scientifique par le Ministre de l'Instruction publique.

Je n'avais pas à ce moment l'ambition de suivre jusqu'au nord du Laos les traces de Mouhot, ni celles du commandant de Lagrée, de Francis Garnier et de leurs compagnons. En 1877, le docteur Harmand, dans une exploration célèbre, s'était rendu de Bassac à Hué, montrant pour la première fois la possibilité de se rendre des rives du Mékong à l'Annam; mais au sud de l'itinéraire du docteur Harmand jusqu'aux frontières de la Cochinchine, dans cette vaste région située entre le Mékong et l'Annam, on ne connaissait et l'on ne connaît encore que quelques points, Attopeu, Saravane, le plateau des Bolovens, parcourus par le commandant de Lagrée ou par le docteur Harmand; je partais de France avec l'intention d'explorer cette région.

A Singapoure je trouvai une lettre du gouverneur de la Cochinchine me représentant que nous avions en ce moment un intérêt bien plus grand à connaître le royaume de Luang-Prabang et les régions situées entre ce pays et le Tonkin et me proposant d'entreprendre ce voyage. J'acceptai avec enthousiasme cette mission bien plus longue et plus importante que celle que je voulais accomplir, et je me rendis à Bangkok pour me procurer des passeports siamois, mais surtout pour conférer avec notre consul, le docteur Harmand, que ses longs voyages dans le Laos et sa haute compétence en tout ce qui regarde l'Indo-Chine mettaient à même de me donner des conseils précieux.

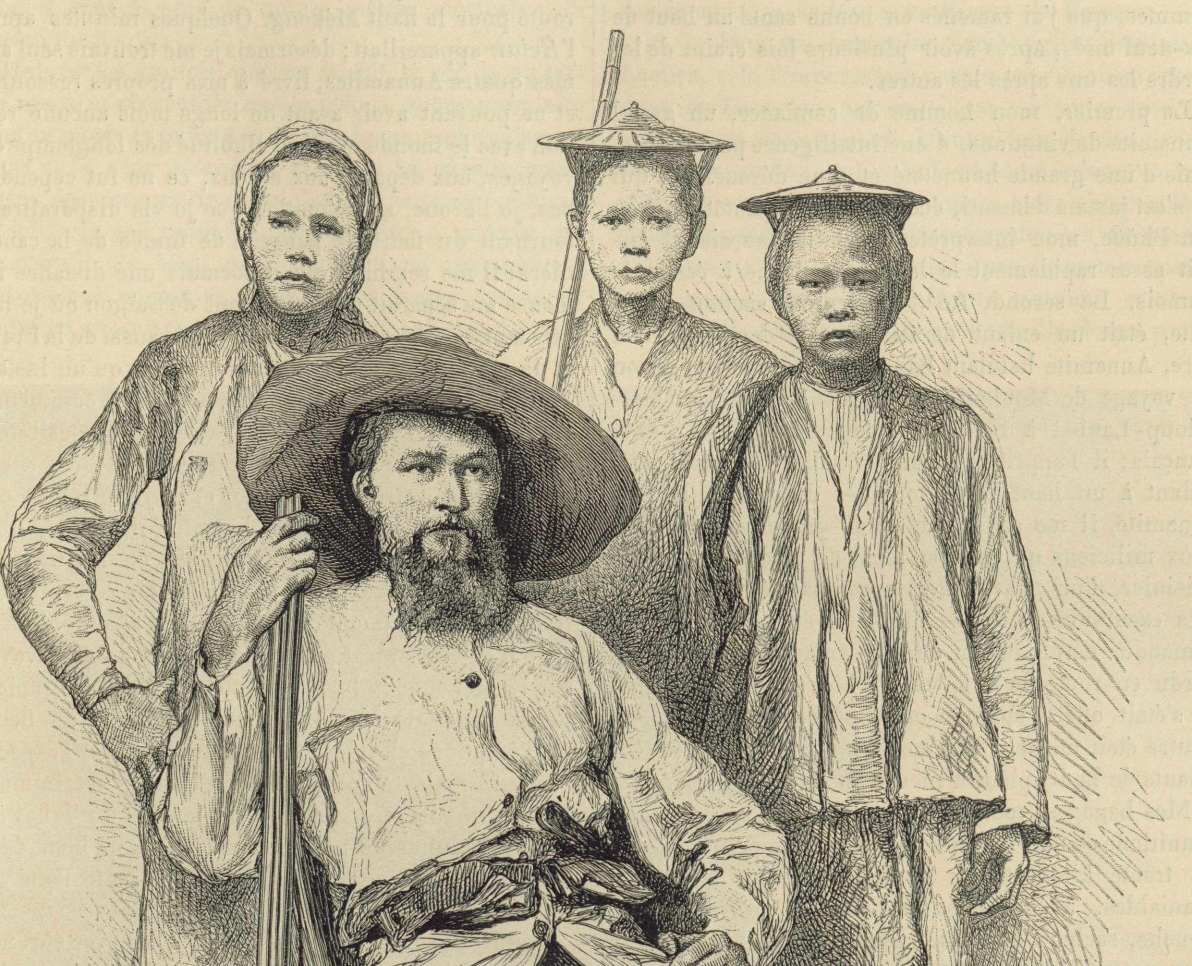


----- Itinéraire du voyageur

Itinéraire du voyage du docteur P. Neis dans le haut Laos.

Il me conseilla de partir de Saïgon pour me rendre à Luang-Prabang en remontant le Mékong, suivant l'itinéraire de la commission de Lagrée, au lieu de partir de Bangkok et de traverser le royaume de Siam. Il m'eût été fort difficile de former ma petite troupe à Bangkok; je partis donc pour Saïgon, où je reçus les instructions du gouverneur. Mon retour devait s'effectuer par le Yunnan et le fleuve Rouge si le passage était possible, soit par le sud du Tonkin si l'état de nos relations avec l'Annam le permettait. Dans le cas où je ne pourrais suivre ces voies, je devais redescendre par le Ménam à Bangkok, en suivant l'itinéraire de Mouhot ou tout autre à mon choix (voy. la carte ci-dessus).

Instruit par l'expérience, je voulais partir avec le moins d'hommes possible, mais je ne pus pas trouver un interprète parlant suffisamment le siamois et le français, et je dus m'adjoindre un second interprète annamite-français; je pris en outre deux gardes indi-



Le voyageur et ses compagnons.

gènes civils ou miliciens, auxquels je fis laisser leurs armes. Ma petite troupe se composait donc de quatre hommes, que j'ai ramenés en bonne santé au bout de dix-neuf mois, après avoir plusieurs fois craint de les perdre les uns après les autres.

Le premier, mon homme de confiance, un grand Annamite de vingt ans, d'une intelligence peu ouverte, mais d'une grande honnêteté et d'un dévouement qui ne s'est jamais démenti, était Phŭŏc ou plutôt Nguyên văn Phŭŏc, mon interprète annamite-français; il apprit assez rapidement le laotien et même à écrire le siamois. Le second, Rô[1], l'interprète siamois-annamite, était un enfant de seize ans et demi que son père, Annamite habitant Bangkok, ancien compagnon de voyage de Mouhot, avait envoyé au collège Chasseloup-Laubat à Saïgon; il connaissait fort peu le français; il l'apprit très vite; intelligent, mais possédant à un haut degré tous les défauts de la race annamite, il me causa parfois de grands ennuis. Des deux miliciens qui me servaient de domestique et de cuisinier, l'un m'avait déjà accompagné dans une de mes excursions chez les Moïs; il était venu sur sa demande remplacer un de ses camarades que j'avais perdu en route de la fièvre des bois; cette fois encore il s'était offert spontanément pour m'accompagner; l'autre était un petit homme de moins d'un mètre cinquante de haut, plein d'énergie et de bonne volonté.

Mes bagages, mes provisions, ma pacotille et mes munitions étaient répartis dans quarante petites caisses de trente kilogrammes chacune environ, facilement maniables. J'emportais fort peu de provisions de bouche, sachant que dans peu il faudrait bien m'en passer et décidé à vivre suivant la mode du pays.

Le gouverneur mit à ma disposition la canonnière l'*Éclair*, qui faisait à ce moment ses essais avant de se rendre au Tonkin, et le 12 décembre nous partions de Saïgon pour nous rendre à Phnompenh. En route, à Mytho, j'adjoignis à ma troupe un beau chien braque dont me fit cadeau un de mes amis et qui fut mon compagnon fidèle pendant tout le voyage.

Je profitai de mon séjour à Phnompenh pour compléter ma pacotille et pour changer chez les négociants chinois mes piastres mexicaines contre des ticaux et des barres d'argent. La barre d'argent, qui pèse trois cent quatre-vingt-trois grammes et vaut environ quinze piastres, est la seule monnaie qui ait un cours facile dans toutes les parties de l'Indo-Chine. Le 19, nous partions de Phnompenh, l'*Éclair* devant venir me conduire jusqu'au village de Kratieh.

Le 23 décembre 1882, à six heures du matin, mes gens et mes bagages étaient embarqués sur les trois barques fournies par le gouverneur de Kratieh. Après avoir serré une dernière fois la main de mes amis de Phnompenh qui avaient voulu m'accompagner jusque-là, et ayant donné rendez-vous au lieutenant de vaisseau Thesmar, commandant de l'*Éclair* sur le Song-Coï, où nous espérions tous deux arriver par des routes différentes, je fis hisser mon pavillon et me mis en route pour le haut Mékong. Quelques minutes après, l'*Éclair* appareillait; désormais je me trouvais seul avec mes quatre Annamites, livré à mes propres ressources et ne pouvant avoir avant de longs mois aucune relation avec le monde civilisé. Habitué dès longtemps aux voyages, aux départs, aux adieux, ce ne fut cependant pas, je l'avoue, sans émotion que je vis disparaître au tournant du fleuve le panache de fumée de la canonnière; il me semblait que désormais une distance immense me séparait non seulement de Saïgon où je laissais tant d'amis et de camarades, mais aussi de la France et de ma famille. Cette émotion ne dura qu'un instant, car à partir de ce moment mon voyage commençait réellement; les observations à faire, les dispositions à prendre, les ordres à donner me remirent bien vite de cet accès de sensibilité inutile, et si je le relate, c'est que, dans les conjonctures les plus difficiles, quels qu'aient été les périls, les fatigues ou les maladies auxquels j'aie été exposé, je n'ai jamais ressenti aussi vivement ce sentiment de solitude et d'abandon.

1. N'ayant point la photographie du jeune Rô, il ne se trouve pas parmi mes compagnons de voyage à la page précédente.

Je n'entreprendrai pas ici la relation de mon voyage sur le Mékong, la lutte continuelle contre les rapides, les campements journaliers sur les bords du fleuve, les réceptions chez les gouverneurs laotiens, l'aspect si variable mais toujours si grandiose de cet immense torrent qui traverse l'Asie des plateaux du Tibet à la Basse-Cochinchine : tout cela a été trop bien décrit par Francis Garnier pour que je me sente tenté d'en recommencer le récit[1].

Au-dessus de Stung-Treng le pays est plus sûr, mais la navigation devient de plus en plus difficile jusqu'aux cataractes de Salaphê, près de l'île de Khône, où elle est absolument arrêtée.

Passant rapidement de l'île de Khône à l'île fertile de Khong, laissant là le vieux gouverneur de cette province et ses habitants si hospitaliers, nous arrivions le 15 janvier à Bassac, notre première étape sérieuse dans le Laos.

II

Bassac. — Les esclaves annamites. — Kemarat. — Bane-Mouc. Saniaboury. — Une épidémie de choléra dans le moyen Laos.

La province ou plutôt le royaume de Bassac forme l'État le plus puissant du bas Laos; la mission du commandant Doudart de Lagrée et plus tard le docteur Harmand y ont longtemps séjourné et ils y ont laissé les meilleurs souvenirs. Le roi me parla longuement de chacun d'eux et voulut bien faciliter mes excursions dans les montagnes de Bassac et aux belles ruines Khmer de Wat Phou, où je séjournai quelques jours pour en lever le plan.

Je logeais dans la maison commune, ou sala, qu'avaient habitée autrefois le commandant de Lagrée et ses compagnons. Pendant les hautes eaux le fleuve vient

1. Voyez les années 1870, 1871, 1872 et 1873 de notre collection.

baigner le pied du sala et, au moment où je m'y trouvais, il était à plus de quinze mètres au-dessus du niveau du fleuve.

Malgré les amitiés que me faisait le roi, je ne tardai pas à m'apercevoir que je n'étais guère populaire dans le pays; la présence de nombreux esclaves annamites et la peur qu'avaient le roi et les grands mandarins possesseurs de ces esclaves, que je ne voulusse les délivrer, me rendaient suspect. Le roi m'avait affirmé qu'il n'y avait pas dans tout son royaume un seul esclave annamite, mais mes hommes m'avaient assuré en avoir aperçu et je ne tardai pas moi-même à en rencontrer. Voici une page de mon carnet de voyage sur ce sujet; je l'adressai en France de Bassac :

« .... Pour toi, Annamite, Cambodgien, Siamois ou Laotien, cela t'importe peu; mais pour moi ici, perdu dans le Laos, un Annamite est un sujet français, presque un compatriote! L'autre jour je flânais seul aux environs de la ville, le fusil sous le bras, comme je le fais souvent, songeant à toute autre chose qu'à la chasse, quand je m'entends interpeller en annamite : « Où vas-tu? » Je m'attendais si peu à entendre parler cette langue, que je fis répéter la question; celui qui m'interpellait ainsi était un petit vieillard qui portait



Sala à Bassac.

le toupet laotien et le langouti, mais je l'aurais dès l'abord reconnu pour un Annamite si je l'avais regardé plus attentivement.

Après avoir causé un instant ensemble : « Grand chef français, me dit-il, tu comprends bien l'annamite, je voudrais causer avec toi, j'ai beaucoup de choses à te dire. »

Je lui répondis que je comprenais fort peu l'annamite, mais que j'avais des interprètes, et je l'invitai à venir au sala pour s'expliquer. Il ne vint que plusieurs jours après, vers dix heures du soir, en se cachant; il me raconta qu'après avoir été esclave pendant bien des années il était parvenu à se racheter et s'était marié à une Laotienne, mais on lui avait interdit de retourner dans son pays et même de reprendre le costume et la chevelure annamites; il était dans une position aisée et s'efforçait de secourir et de protéger suivant ses moyens ses compatriotes.

« La plupart des esclaves annamites sont volés par les Khas (sauvages de la montagne) sur les frontières de l'Annam. On m'a affirmé que la petite troupe que le roi de Bassac entretient sur les confins du plateau des Bolovens pour chasser l'éléphant faisait aussi la chasse aux Annamites. Un Annamite adulte se vend quatre barres d'argent à Bassac, tandis qu'un Khas ou même un Laotien esclave ne vaut que deux barres; les

femmes annamites se vendent de une à quatre barres.

« Depuis ce jour, chaque soir je reçois la visite de quelques-uns de ces pauvres gens qui viennent me supplier de les laisser m'accompagner. Je n'ai pas besoin de faire interpréter leurs paroles, leur discours est toujours le même : « Grand chef français, laisse-moi entrer à ton service, les Khas m'ont pris dans les bois et m'ont vendu aux Laotiens; on m'a déjà plusieurs fois vendu comme un buffle au marché; nous savons que les Français sont les maîtres des Annamites, je me mets sous ta protection, tu as un grand cœur, tu ne me refuseras pas », ou encore : « Les Français sont comme les pères des Annamites : est-ce qu'un père laisse vendre ses enfants! » Je puis malheureusement fort peu de chose pour ces pauvres gens, je leur donne de bonnes paroles et quelques menus cadeaux; j'ai pris les noms de quelques-uns et je les envoie au gouverneur de la Cochinchine, mais je doute qu'il puisse rien pour eux, les communications avec Bassac sont trop rares, et les Laotiens nieront toujours qu'il existe un seul esclave annamite alors qu'autour de Bassac même il y en a plus de trois cents.

« Mes hommes pleurent parfois en les entendant; les Annamites, tu le sais, pleurent très facilement; si je n'y prenais garde, ils se dépouilleraient de tous leurs vêtements de rechange pour leurs malheureux compatriotes. Il me paraît impossible quand nous serons maîtres de l'Annam, ce qui ne peut tarder et ce qu'ici tous les Indo-Chinois croient déjà chose faite, il me paraît, dis-je, impossible de laisser esclaves des individus sujets de la France auxquels en Cochinchine on donne le droit de vote et même, par la loi de janvier 1881, le droit de devenir citoyens français. Ce sera là une belle et difficile mission pour celui qui entreprendra de délivrer ces esclaves; mais avec de la patience, beaucoup d'adresse et un peu d'argent, je crois qu'on pourra réussir.

« En attendant, ces allées et venues de chaque soir m'ont rendu suspect et antipathique aux mandarins du pays. Le roi me fait bonne figure, me demande des services, que je lui rends quand je le puis (j'ai soigné ses malades, raccommodé ses pendules et lui ai fait sa photographie!), mais il ne sera pas fâché de me voir partir. Moi non plus je ne regretterai pas ce beau pays de Bassac, car rien n'est triste comme de voir des gens intelligents et relativement civilisés esclaves d'une population à demi sauvage.... »

Partis de Bassac le 9 février, nous continuons à remonter le Mékong lentement, péniblement, mais sans encombre, constatant et vérifiant partout avec une profonde admiration l'exactitude rigoureuse des itinéraires de la mission du commandant de Lagrée, tracés par MM. Francis Garnier et Delaporte. Avec la carte qu'ils ont dressée, on ne se trouve pas plus dépaysé sur le Mékong qu'on ne l'est sur un de nos fleuves de France, un guide Joanne à la main. Il me restait peu de chose à glaner, je hâtai ma marche le plus possible et ne m'arrêtai que cinq jours à Kemarat, où je trouvai cependant chez le vieux gouverneur une hospitalité plus cordiale et plus franche qu'à Bassac.

S'étant aperçu que je n'avais pas de gong, il me força à en accepter un fort beau, m'assurant qu'un mandarin ne devait jamais voyager sans cet instrument. Je vis bien par la suite qu'il ne m'avait pas trompé : chaque fois que j'approchais d'un village où je devais prendre des vivres ou, ce qui arrive souvent, adjoindre à mes bateliers un supplément d'hommes pour passer un rapide, je faisais battre le gong, et aussitôt le chef de village et les notables venaient se mettre à ma disposition, avertis qu'un mandarin voyageait sur le fleuve; je n'étais plus comme auparavant obligé d'envoyer le chef de barque et l'un de mes interprètes courir dans les villages à la recherche des notables, et j'économisais ainsi un temps précieux.

En arrivant près de Bane-Mouc, je remarquai avec étonnement un assez grand nombre de petits radeaux descendant le fleuve. Ces radeaux en bambous portaient de petites maisons d'un pied de haut à peine, fabriquées avec des fragments de troncs de bananiers. Les maisons étaient remplies de riz, de bananes, de morceaux de porc et de volailles; aussi étaient-elles accompagnées de nombreux corbeaux qui se disputaient ces victuailles. Les Laotiens interrogés me répondirent : « Ceci est un mauvais signe; il y a une maladie épidémique sur le haut du fleuve, et ces radeaux portent les maisons des Pi (génies) que les habitants ont mis à l'eau. »

Quand une maladie épidémique se déclare dans un village, on bâtit près de l'habitation des malades des maisons semblables à celles dont je viens de parler, on les garnit de provisions, puis le soir, quand on suppose que le Pi, attiré par le repas, s'est installé dans cette nouvelle demeure, on les place sur des radeaux de bambous et on les laisse aller au courant du fleuve. Toutes les maladies sont produites par des Pi ou génies qui s'introduisent dans le ventre des individus, et l'on espère se débarrasser ainsi de ceux qui causent l'épidémie, et les éloigner du village.

Quelques heures plus tard, je m'aperçus que les craintes de mes bateliers étaient fondées; pendant cette journée trois cadavres empaquetés dans des bambous passèrent le long de notre barque, entraînés par le courant. Devant les villages échelonnés le long de la rive pendaient des écriteaux gravés sur des bambous, avertissant les voyageurs, commerçants ou mandarins que le village était contaminé et leur en interdisant l'entrée sous peine d'une forte amende.

A Bane-Mouc la ville était dans la consternation : cinq personnes étaient mortes le matin même, et le gouverneur, un gros homme que je trouvai affolé de peur et déjà en train de déménager, avait décidé qu'on abandonnerait les malades et que tous les habitants se disperseraient dans la forêt. Il me supplia de ne pas m'arrêter et d'aller jusqu'au prochain meuong (chef-lieu de province), qui ne se trouvait qu'à six heures de Bane-Mouc et qui était épargné par l'épidémie. Je visitai

quelques malades et je pus m'assurer que je me trouvais au milieu d'une épidémie de choléra.

Les bateliers de Kemarat voulaient à tout prix retourner chez eux, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à me faire conduire à Panokakolakoum, nouveau chef-lieu de province, qui, après s'être longtemps appelé Meuong-Maï ou la Ville-Neuve, vient d'être, sous le premier nom, érigé en gouvernement par le roi de Siam. Ici point de choléra; mais, comme dans cette nouvelle capitale qui est un village d'une trentaine de cases il n'existe pas de sala, ou maison commune destinée aux voyageurs, je dus camper sur le sable devant le village; les cadavres et les maisons des Pi que je vis passer sur le fleuve me prouvèrent que je retrouverais la maladie en remontant le fleuve. Elle sévissait en effet avec intensité dans la province suivante, celle de Penom, où j'arrivai le 9 mars.

Cette charmante ville possède un des plus beaux wat ou pagodes de tout le Laos; ombragées de cocotiers et d'aréquiers, les rues sont bordées d'orangers, de citronniers, de jasmins et de frangipaniers, couverts de fleurs à cette époque de l'année. En temps ordinaire, rien n'est gai comme l'aspect d'une ville laotienne : les habitants ont tous l'air heureux de vivre et passent une bonne partie de leur temps à rire et à chanter ; ici tout est désert et silencieux; devant la plupart des maisons je vois planté un pieu supportant la marmite renversée, triste symbole qui indique qu'on ne fait plus cuire le riz dans cette maison; les gens valides l'ont désertée, laissant près du mourant un peu de riz cuit, et un vase rempli d'eau; sous la marmite est attachée une grande étoile de bambou, qui signifie que la maison est contaminée.

Après avoir longtemps cherché, je trouve le gouverneur dans l'un des nombreux édicules qui entourent le bâtiment principal du wat, et où il passe son temps en prières; il est heureux de me voir, mais bien embarrassé pour me fournir des hommes afin de continuer mon voyage. Il me raconta que, profitant de la terreur des habitants, une bande de brigands dévastait le pays; on avait mis le feu à plusieurs maisons dans la ville, et entre autres à la sienne; il avait tout perdu et il ne lui restait même plus un fusil. Dans ces conditions, je dus me résigner à séjourner quelque temps à Penom; je rassurai de mon mieux le gouverneur, je lui fis cadeau d'un fusil à pierre et de quelques livres de poudre, et lui déclarai que j'étais prêt à soigner les malades qui ne seraient pas abandonnés par leurs parents. Cette journée et le lendemain je vis plusieurs malades, mais je n'y pouvais rien, ils mouraient tous dans la période algide sans avoir pu se réchauffer; j'étais d'ailleurs mal secondé par les parents et je n'osais faire rentrer avec moi près des cholériques mon jeune interprète, de peur de la contagion. La nuit il fallait veiller avec soin, car le gouverneur m'avait recommandé de tirer sans pitié sur tout homme qui s'approcherait de mon sala après le coucher du soleil sans être muni d'une lanterne.



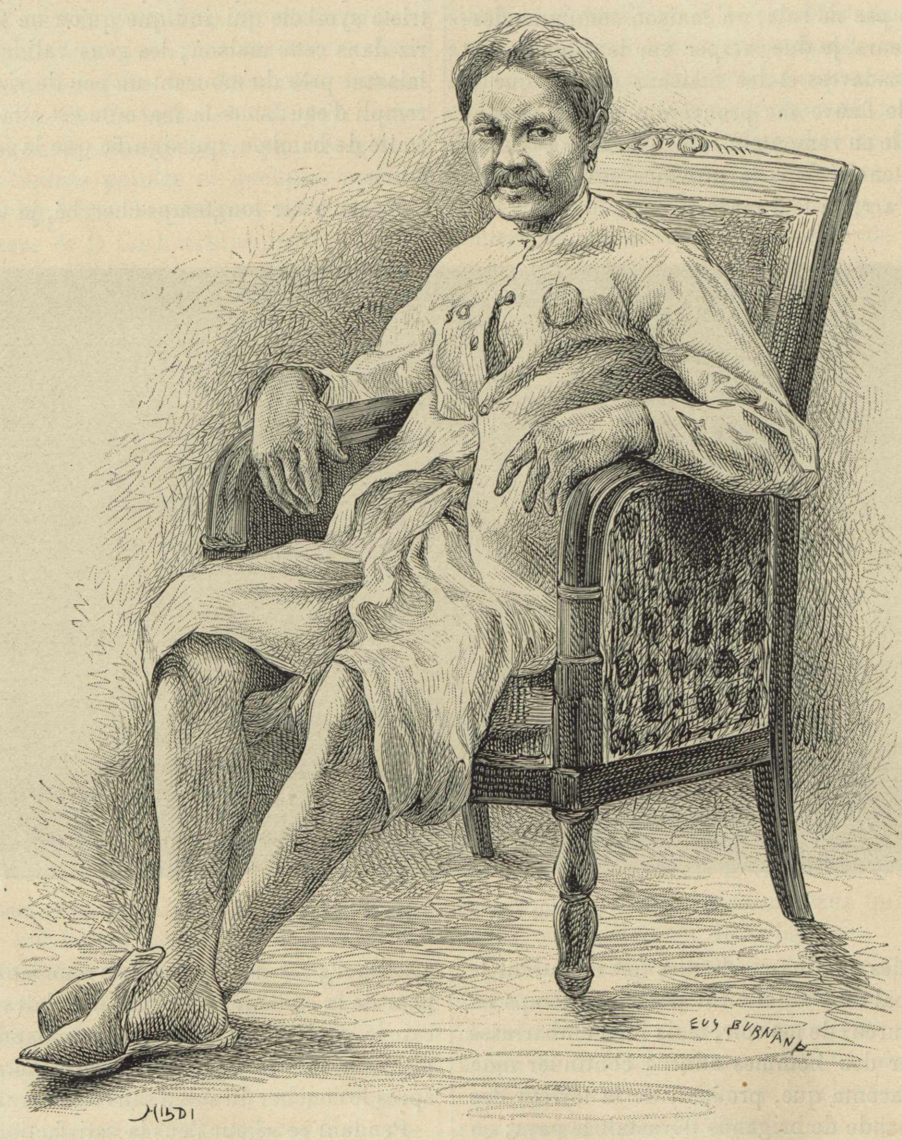
Entrevue avec les esclaves annamites.

Pendant ce séjour j'eus la satisfaction de soigner et, je l'espère, de contribuer à la guérison de deux des filles du gouverneur, l'une âgée de dix-huit ans et l'autre de vingt. Elles avaient été atteintes toutes deux en même temps, ainsi qu'une de leurs nièces, âgée de quatorze ans. Quand je les vis, la nièce était déjà dans un état algide qui ne laissait plus d'espoir, mais, bien que prises de crampes et de vomissements caractéristiques, les deux filles du gouverneur purent être sauvées, grâce à une médication énergique.

Je profitai de l'ascendant que j'avais pris sur le gouverneur pour essayer de lui faire ordonner d'enterrer les morts, au lieu de les jeter au fleuve; mais ce

fut peine perdue, il me répondit toujours : « C'est la coutume, on nous a envoyé le choléra du haut du fleuve, nous le renvoyons plus bas. »

Les Laotiens ne brûlent que le corps des grands mandarins, ils enterrent ordinairement tous les autres; mais le corps de tout homme, mandarin ou autre, mort d'une maladie épidémique est invariablement jeté au fleuve; on agit de même pour les femmes mortes en couches. Le corps est entouré de lattes de bambou retenues par des liens de rotin, et le tout est attaché à un gros bambou creux qui sert de flotteur. Chaque matin des hommes désignés pour cette corvée passent dans les maisons et enlèvent les morts; après les avoir ficelés comme nous l'avons dit, ils les mettent dans une barque et les abandonnent au milieu du courant. Cette pratique est d'autant plus déplorable que l'on ne boit que l'eau du fleuve; heureusement les crocodiles, très communs dans certaines parties du fleuve,



Le roi de Bassac (voy. p. 4 et 6).

dévorent bien vite les cadavres, et les corbeaux et les vautours les aident dans cette utile besogne.

Il fallait cependant bien songer à continuer mon voyage, et je le fis comprendre au gouverneur; il me demanda de lui prêter mes deux miliciens pour accompagner ses kromakanes (petits mandarins) et il organisa une véritable chasse à l'homme dans les villages environnants dépendant de Penom. Quand on avait pris un ou deux hommes, on me les amenait au sala; au bout de quatre jours j'eus réunis les douze hommes qui m'étaient nécessaires pour conduire mes barques et je pus me mettre en route pour Lakône.

A Lakône et à Houtên le choléra avait disparu, mais, en débarquant à Saniaboury, j'aperçus le long de la berge de nombreux écriteaux de bambous défendant aux voyageurs d'entrer dans le meuong sous peine de mort. Il était midi et la chaleur était accablante.

Je débarque seul, faisant marcher derrière moi mon interprète, et je parcours, sans apercevoir un habitant, les rues ombragées et embaumées de ce beau meuong



Le Mékong pendant le choléra.

placé au confluent du Soum Cam; presque toutes les maisons ont devant leur porte les marmites renversées et les étoiles de bambous, plusieurs sont en outre entourées de fils blancs de coton destinés à empêcher les Pi de s'introduire. Enfin je vois déboucher, de derrière un bosquet de jasmins en fleurs, deux Laotiens armés d'arbalètes moïs et portant dans leur carquois autant de flèches que s'ils partaient en guerre. Je m'avance vers eux et leur demande à voir le gouverneur. Ils me répondent que le gouverneur et tous les habitants ont fui dans les bois, abandonnant les malades; chaque matin deux hommes désignés viennent enlever les morts dans les maisons et les jeter à l'eau, puis ils s'en retournent coucher dans la forêt. Saniaboury se trouve à plus de dix journées de barque du meuong le plus rapproché, qui est Pone-Pissaye; je ne pouvais songer à forcer les bateliers de Houtên à me conduire jusque-là, c'eût été absolument contraire aux habitudes du pays; je ne pouvais pas non plus revenir sur mes pas: il me fallait donc absolument trouver le gouverneur et le forcer à me fournir des hommes et des barques.

J'explique à mon chef de barque qu'il faut qu'il m'amène le gouverneur ou qu'il me conduise lui-même jusqu'à Pone-Pissaye, et je l'envoie avec l'un des deux gardiens de Saniaboury à la recherche de ce gouverneur. Au bout de deux heures, le chef de barque revient tout heureux accompagné du fils du Hatsaon [1]; il m'apprend que le gouverneur a promis de venir dans la soirée et qu'il envoie en avant le meuong Thiane pour me recevoir. Je fais immédiatement débarquer mes caisses pour m'installer dans le sala, où je m'allonge sur ma natte, vomissant des flots de bile, en proie à un accès de fièvre bilieuse.

A six heures le gouverneur me fit avertir qu'il était arrivé, et, comme les vomissements avaient cessé et que je tenais à peu près debout, je me rendis immédiatement chez lui. Je lui portai un riche cadeau, mais j'étais indigné de sa manière d'agir, et, après avoir causé pendant quelque temps de Bangkok, de la France, de l'Annam, etc., je lui reprochais durement d'avoir déserté son poste, laissant les malades abandonnés sans soins et d'envoyer le choléra à ses voisins en faisant jeter les cadavres au fleuve. A chaque phrase, il me répondait humblement: « Korâp », formule d'assentiment dont on ne se sert qu'avec ses supérieurs, et, quand j'eus fini, il me dit: « J'ai peur du choléra! » Je lui proposai alors de soigner les malades dont les parents voudraient m'aider, mais, sans répondre à cette proposition, il me demanda la permission de retourner coucher dans la forêt, sous prétexte qu'il n'avait pas averti sa femme et qu'elle serait inquiète si elle ne le voyait pas revenir; il m'assura qu'il allait faire préparer des barques et assembler des hommes pour que je puisse partir dès demain.

Le 16 au soir, je n'ai pas encore pu rassembler un nombre de bateliers suffisant pour partir. Ce soir, Rô et Thoï ont de violents accès avec vomissements bilieux; Phŭŏc a une forte bronchite; Long, que je soupçonne avoir été fumer de l'opium dans le quartier chinois, a un air ahuri, et moi j'ai encore un peu de fièvre; aussi personne n'a songé à faire cuire le riz, aucun de nous n'aurait pu dîner. Que je suis pressé de quitter cet air empesté et cependant si embaumé par les frangipaniers et les jasmins en fleurs!

De même qu'à Penom les brigands profitent de la terreur générale pour dévaster le pays; hier soir le gouverneur, avant de quitter le meuong, m'envoya un kromakane avec quatre hommes pour garder le sala pendant la nuit. J'avertis le kromakane qu'il eût à distribuer ses veilles de telle sorte qu'il y eût toujours un homme éveillé et une torche allumée, puis je me mis à écrire quelques notes.

A neuf heures et demie, plus de torche allumée, les quatre hommes dormaient; je les réveille et menace le kromakane de lui donner une correction si cela se renouvelle; à dix heures et demie, pendant que j'écrivais encore, tous les hommes étaient rendormis et avaient laissé éteindre la torche; je fais semblant de me mettre en colère, je crie bien fort, peine inutile; à onze heures et demie, au moment où je venais d'éteindre ma lumière, le même phénomène se reproduit. Il fallait cependant bien que l'on veillât, et depuis mes accès de fièvre je ne me sentais pas capable de passer toute la nuit aux aguets; je rallumai donc ma bougie, et, la lumière d'une main, la canne de l'autre, je me mis à frapper de toutes mes forces sur le kromakane, qui dormait profondément, étendu sur le ventre; au deuxième ou troisième coup, oubliant entièrement le sabre qui était près de lui, il était à genou, les mains jointes. Je lui donnai alors ma canne, lui montrant la torche éteinte et les hommes endormis, je lui ordonnai de frapper sur ses hommes; il le fit, mais pas avec autant de conviction que moi. Quoi qu'il en soit, la torche ne s'éteignit plus de la nuit.

Ce matin, vers neuf heures, le gouverneur me fait dire qu'il est revenu de la forêt; je lui fais répondre que je l'attends, et je m'apprête à le recevoir; à onze heures et demie il envoie un kromakane me dire qu'il m'attend chez lui! Je lui réponds qu'il pourra m'attendre longtemps, car moi je l'attends au sala. Dix minutes après il arrivait tout souriant, me disant qu'il venait me rendre ma visite; il était accompagné d'une nombreuse suite et de sa fille aînée, suivie d'une domestique portant un plateau rempli d'oignons, d'échalotes et d'œufs, présents qui m'étaient destinés. Ce ne fut qu'après avoir longuement causé ensemble qu'il me présenta sa fille, une grosse paysanne joufflue en grande toilette, c'est-à-dire le torse nu, une chaîne d'or et une légère écharpe de soie rose passant en bandoulière entre les deux seins, des guirlandes de fleurs odorifé-

1. Le gouverneur d'une province porte en général le titre de Phya ou Thiao Phya. Les grands mandarins sous ses ordres, pris tous dans la même famille et nommés par Bangkok, sont le Oumpalat, le Hatsaon et le Hatsabout (les Siamois disent: Oumparat, Rasaon et Rasabout). Au-dessous d'eux sont les membres du tribunal ou séna, dont les trois principaux sont: le Meuong Thiane, le Meuong Sên et le Meuong Kran.

rantes tressées dans la chevelure et suspendues aux oreilles ; je lui fis cadeau de quelques mètres de galon d'or, et, après le départ de son père et de sa suite, elle envoya une vieille femme me demander de sa part de l'alun et une savonnette. L'alun sert aux Laotiennes de mordant pour teindre les étoffes.

Le gouverneur est un homme assez intelligent et il a pu me donner d'utiles renseignements sur la route de Saniaboury à Bangkok ; il était encore plus humble et aussi peu rassuré que la veille. A quatre heures il est revenu me faire visite et me demander l'autorisation d'aller une dernière fois coucher dans la forêt ; il m'a affirmé que demain je pourrai partir, et je le crois, car il a ajouté qu'il reviendrait dans son meuong pour donner le bon exemple et qu'il empêcherait désormais de jeter les cadavres au fleuve ; en réalité il est pressé de se débarrasser de moi. Ce soir je fais battre le gong tous les quarts d'heure, les gardiens ont l'air plus éveillé que ceux d'hier et je vais reposer en paix, le revolver chargé sous la main.

Je pus partir le lendemain sur deux belles barques qui devaient me conduire jusqu'à Pone-Pissaye, mais plus j'approchais du grand coude que fait le Mékong vers l'ouest au-dessus du dix-huitième parallèle, plus



Entrevue avec la sœur du roi des Phoueuns (voy. p. 12).

j'entendais parler du pays des Phoueuns, des routes faciles pour aller en Annam, et j'interrogeais avidement tous les mandarins, les commerçants chinois et les voyageurs.

Trois affluents navigables du Mékong coulent non loin les uns des autres, venant du pays des Phoueuns : ce sont le Hineboune, le Pakkadine et le Chane ; ce dernier, situé plus au nord, me fut signalé comme la route habituelle pour se rendre en ce pays mystérieux. Nous continuions à ne rien voir qui ne fût déjà noté sur la carte du commandant de Lagrée ; d'un autre côté le fleuve charriait toujours des cadavres, et je devais m'attendre à retrouver le choléra à Pone-Pissaye ou plus haut ; je pris donc la résolution d'abandonner le Mékong pour atteindre Luang-Prabang par une route nouvelle, à travers un pays inconnu.

Nos barques étaient trop grandes pour remonter le Nam Chane, et en principe on ne peut changer d'hommes et de barques que dans les chefs-lieux de province ; c'était là une difficulté sérieuse. Je m'arrêtai en face du confluent, dans un grand village appelé Bouncang ; j'établis mon campement sur l'immense banc de sable qui s'étend pendant la saison sèche devant le village, et je fis frapper le gong pour avertir les notables.

Avant l'arrivée des notables, je vis venir à moi, d'un campement peu éloigné du mien, un jeune Laotien ri-

chement habillé, portant un langouti et une écharpe de soie, de nombreuses bagues et des pendants d'oreilles en or; il me dit qu'il était le fils du Hatsaon de Pone-Pissaye et me combla d'amitiés. Je vis immédiatement le parti que je pourrais tirer de cette rencontre; je lui racontai mes projets, et, m'excusant de ne pas pouvoir aller jusqu'à Pone-Pissaye, je le chargeai de porter pour moi un cadeau au gouverneur et à son père. Ma cause était dès lors gagnée; le chef de village de Bouncang essaya bien, comme je m'y attendais, de me refuser des barques, parce que ce n'était ni la loi ni la coutume de changer de barque en dehors du meuong, mais le jeune mandarin de Pone-Pissaye leva toutes les difficultés. Il me rendit en outre un service inappréciable dans ma position : il voulut bien se charger de faire acheminer par le fleuve à Luang-Prabang une partie de mes bagages; je lui laissai six de mes caisses les plus lourdes et les plus encombrantes et mon matelas cambodgien, qui ne pouvait plus trouver de place dans les petites pirogues sur lesquelles je devais voyager désormais. Je ne gardai pour me coucher qu'une natte et une couverture.

Que de fois depuis j'ai regretté de n'avoir pas confié à ce brave jeune homme les trois quarts de mes bagages! Ils seraient parvenus sans encombre à Luang-Prabang.

III

Je quitte le Mékong pour remonter son affluent le Nam Chane.
Rencontre de la sœur du roi des Phoueuns.

Le 23 mars, j'entrais dans le Nam Chane à sept heures du matin. Large de deux cents mètres environ et d'un courant peu rapide à son confluent, cette rivière ne tarde pas à se resserrer et son courant à se précipiter à mesure qu'on la remonte. C'était pour moi un véritable bonheur de voyager entre ses rives resserrées où la vue pouvait se reposer de tous côtés sur une végétation luxuriante; la chasse, presque impossible sur le Mékong, devenait facile ici; dès cette première journée j'abattis plusieurs oiseaux aquatiques, entre autres une espèce de cormoran que nous appelons à Saïgon l'oiseau à cou de serpent, et dont la chair ne le cède en rien à celle du canard. Je ne devais plus connaître l'ennui des longues journées de marche sur ce vaste Mékong. Le Nam Chane était inexploré, je tenais à en rapporter un levé exact; aussi, la boussole sous les yeux, je notais à chaque instant avec soin les moindres sinuosités de ce cours d'eau : c'est là un travail pénible; le soir je suis arrivé bien souvent à l'étape avec un violent mal de tête et les yeux brûlés par la réverbération.

Au bout de six heures et demie d'une marche peu rapide, j'arrivai au meuong Patsoum, petit chef-lieu de province, où je devais par conséquent changer mes hommes et mes barques. Le gouverneur, atteint d'hémiplégie, me supplia de le guérir et parut croire que j'y mettais de la mauvaise volonté en ne lui rendant pas immédiatement l'usage de ses membres paralysés : il me dit qu'il ne savait pas s'il pourrait me trouver des barques; mais je m'aperçus heureusement que sa femme commandait absolument dans le meuong : je lui fis quelques cadeaux, et elle me promit de s'occuper activement de trouver des hommes et des barques.

A peine revenu sur ma barque, où je devais passer la nuit, la ville de Patsoum ne possédant pas de sala convenable, je vis sortir d'une barque située non loin de la mienne et se diriger vers moi une jeune femme de vingt-cinq ans environ, couverte de bijoux et les cheveux entremêlés de guirlandes de fleurs; trois suivantes venaient derrière elle, portant un vaste plateau contenant des fleurs, des fruits, des cigarettes et de la cire. Je la reçus sur le devant de ma barque, et, comme la place était trop petite pour tant de monde, les suivantes restèrent sur la rive. Elle m'offrit les cadeaux, puis me demanda ce que je vendais. Je lui fis expliquer que je n'étais pas un marchand, mais un savant français voyageant pour étudier et pour connaître le pays; elle se mit à rire et me répondit : « Je savais bien que vous n'étiez pas un marchand, sans cela je ne serais pas venue la première vous porter des cadeaux; j'avais entendu frapper le gong à votre arrivée et j'ai bien vu que vous étiez un grand mandarin. » Elle se mit alors à me raconter son histoire et me donna une foule de renseignements précieux; elle est sœur du roi actuel des Phoueuns et s'appelle Nansivaï.

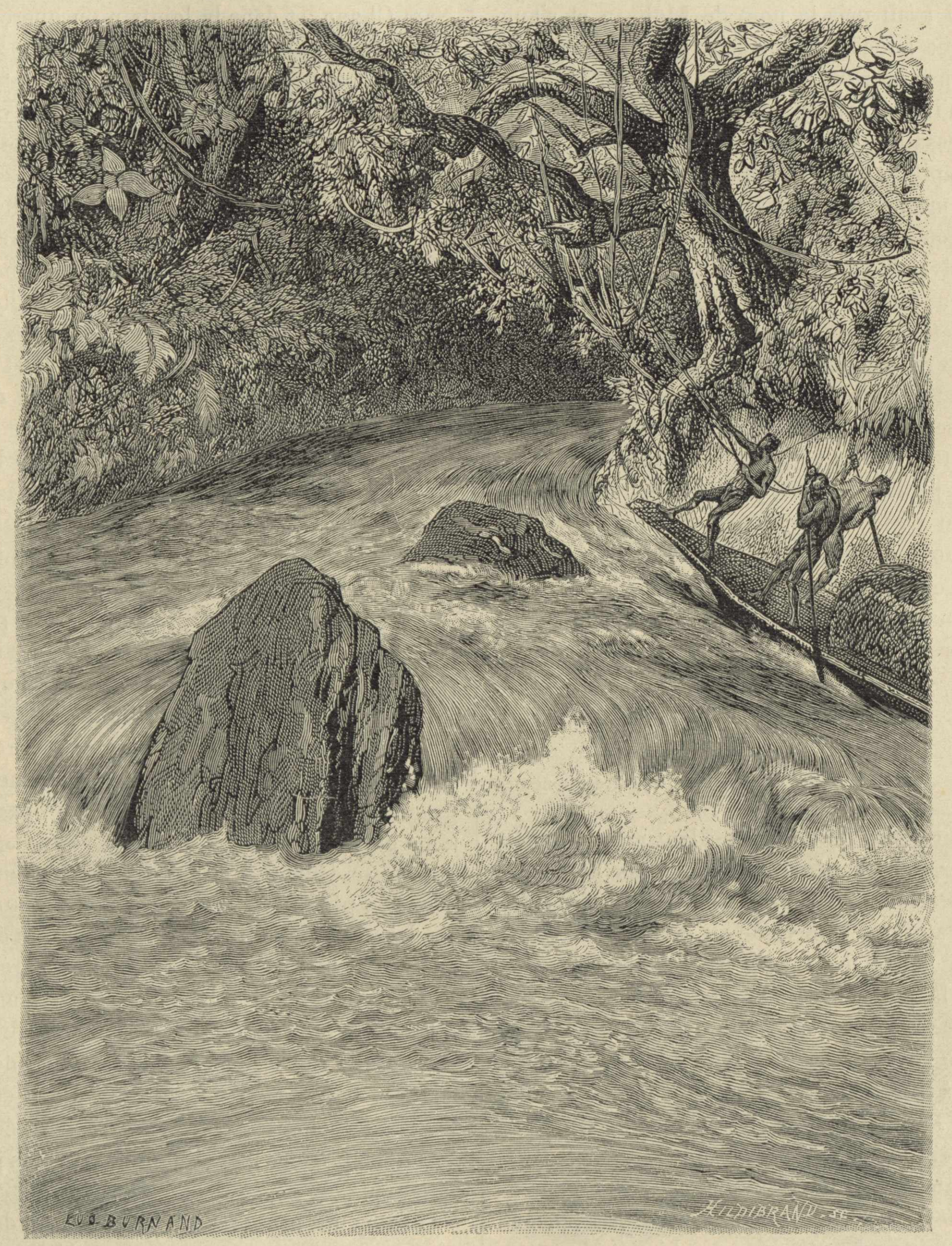
Le pays des Phoueuns ou royaume de Phoueun était riche et florissant il y a seulement douze ans; sa capitale, appelée Xieng Kouang, était une grande ville fortifiée; c'était le grand marché où se donnaient rendez-vous les populations du moyen Laos, du royaume de Luang-Prabang et d'une partie de l'Annam; il n'y eut jamais de ville du nom de Phoueun ou Poueun.

Vers 1870 commencèrent les incursions des Hôs ou pirates chinois, qui, descendant entre le Tonkin et le royaume de Luang-Prabang, s'avancèrent d'année en année, pillant le pays des Phoueuns. Ceux-ci, peu guerriers de leur naturel, s'adressèrent pour trouver des défenseurs tour à tour aux Siamois, au royaume de Luang-Prabang et aux Annamites, car ils se reconnaissaient tributaires de ces trois royaumes. Les Annamites et les Siamois envoyèrent quelques troupes, qui dévastèrent le pays, se battirent entre elles, mais n'empêchèrent pas vers 1874 la capitale Xieng Kouang de tomber entre les mains des Hôs. Peu après, le roi des Phoueuns se fit tuer en essayant de reprendre sa capitale; son fils se réfugia à Thathome, puis dans une citadelle appelée Meuong Ngan, près des sources du Nam Chane; c'est là que je devais rencontrer les restes du royaume de Phoueun.

Depuis ce temps les Hôs rançonnaient tout le pays; la famille royale seule et un petit nombre de villages restés fidèles essayaient d'organiser la résistance; le mari de Nansivaï avait été tué dans une rencontre avec les Hôs. Cette brave femme me disait, les larmes aux yeux : « Les hommes de mon pays ont le cœur mauvais; quand mon père est rentré dans Xieng Kouang, il s'est trouvé seul dans la ville, ses soldats ne l'ont

pas suivi, et il a été tué; mon mari aussi a été entouré d'ennemis et s'est trouvé abandonné de ses soldats »; et elle ajoutait : « je ne me marierai jamais qu'avec un homme qui aura tué beaucoup de Hôs ». Elle me félicita vivement d'avoir le courage d'aller dans ce pays que tout le monde fuyait en ce moment, et m'avertit que deux Européens, portant comme moi une grande barbe, mais vêtus de longues robes noires comme les Annamites, habitaient Meuong Ngan depuis plus d'un an; ils ne faisaient aucun mal dans le pays, ne s'occupaient pas de commerce, et l'on ignorait absolument ce qu'ils étaient venus faire chez les Phoueuns; ils arrivaient du côté de l'Annam.

J'étais donc, à n'en pas douter, devancé dans le pays



Rapides de Nam Chane (voy. p. 14).

par deux missionnaires catholiques, faciles à reconnaître à ce signalement. Ma première impression fut, je l'avoue, une déception; mais je réfléchis bien vite à tous les avantages que le séjour de deux Français dans ce pays inconnu allait me donner et aux nombreux et précieux renseignements que j'allais pouvoir prendre près d'eux; puis, leur présence à Meuong Ngan était un bon prétexte pour forcer les mandarins des bords du Nam Chane à me conduire en cette ville.

Après cette longue visite, je fis cadeau à Nansivaï de quelques mètres de galon d'or, et je lui demandai l'autorisation d'aller le soir même lui rendre sa visite.

Vers huit heures je me rendis dans sa barque avec mon interprète. Elle avait fait venir des musiciens du village et elle me proposa de faire chanter ses femmes. J'avais un léger accès de fièvre et ne me sentais pas

la force de subir un semblable concert; je préférais beaucoup faire causer la sœur du roi des Phoueuns, dont la conversation était si intéressante pour moi.

L'un de ses frères s'était réfugié, depuis la prise de Xieng Kouang, sur le Nam Chane avec quelques centaines de personnes; il s'était mis sous la protection du roi de Siam, avait fondé une ville, et le roi de Siam venait de le nommer gouverneur de cette nouvelle province, qui avait pris le nom de Molican et s'augmentait chaque année de nouveaux habitants chassés et dépouillés par les Hôs. Je devais passer par Molican, et c'est là qu'il me fallait trouver les hommes et les barques nécessaires pour parvenir à Meuong Ngan, la nouvelle capitale des Phoueuns. Vers dix heures je rentrai dans ma barque, laissant mes deux interprètes assister au concert préparé pour moi; avant de me quitter, Nansivaï me promit de me donner le lendemain matin une lettre pour ses frères.

J'écrivis, cette nuit-là, fort longtemps et je ne dormis guère; les renseignements que j'avais recueillis ne pouvaient modifier mes intentions, et cependant j'étais désormais à peu près certain que la route de Luang-Prabang par terre m'était fermée. Je décidai que, quoi qu'il arrivât, j'irais en avant jusqu'à ce que je fusse matériellement arrêté. Je voulais à tout prix savoir ce que c'était que ces Hôs, ces pirates chinois qui prenaient des provinces et s'y installaient sur les frontières de l'Annam, au sud du Tonkin, à plus de cinq cents kilomètres des frontières de la Chine.

IV

Le Nam Chane. — Molican. — Arrivée dans le pays des Phoueuns.

Avant le jour j'étais debout, réveillant mes hommes, faisant décharger les pirogues pour nous aménager sur celles de Patsoum, activant les préparatifs et le zèle des gens de Patsoum. Une visite au gouverneur paralysé et à son active mais trop bavarde épouse, une entrevue sur la plage avec Nansivaï, qui vient m'apporter la lettre promise et qui veut signer son nom sur mon carnet de voyage, et je parviens non sans peine à être en route à huit heures et demie du matin.

L'étape est longue et rude, les rapides ne sont pas dangereux, mais le courant est partout rapide; le thermomètre monte à trente-deux degrés dans l'après-midi. Un ennemi que je n'avais pas encore rencontré en Indo-Chine, du moins en aussi grande quantité, les taons, s'abattent par nuées sur nos barques et nous font de cruelles piqûres; le soir, aussitôt que le soleil se couche, ils sont remplacés par les moustiques.

Quelques incidents viennent nous distraire pendant la route : nous nous arrêtons pour tuer un calao à casque, l'oiseau à deux becs, comme l'appellent les Laotiens, et à chaque instant nous mettons en fuite de nombreuses bandes de singes qui s'ébattent sur les arbres de la rive; j'aperçois même de loin et sans pouvoir les tirer quelques gibbons blancs qui s'enfuient en poussant leur hou-hou plaintif. Je refuse de tirer sur les autres singes, qui sont d'espèce commune; quand ils ne meurent pas immédiatement, leurs plaintes, leurs grimaces de souffrances qui leur donnent l'air d'enfants blessés, m'ont toujours péniblement impressionné.

En approchant de Molican, le pays devient plus accidenté : le Pou Ngou envoie des contreforts jusqu'au Nam Chane, et dans le lointain on aperçoit les hautes montagnes qui bordent le plateau des Phoueuns; les villages sont rares, la végétation d'une telle puissance que souvent on n'aperçoit pas les rives cachées par de véritables rideaux de verdure formés de lianes entrelacées.

Nous n'arrivons à Molican qu'à huit heures et demie du soir; il est inutile de songer à partir le lendemain matin; ici encore il faut changer les hommes et les barques, puis je tiens à prendre la latitude exacte de Molican. Je veux me rendre au sala pour y passer la nuit, je le trouve absolument délabré et encombré de détritus, parmi lesquels je vois courir des scorpions et des mille-pieds; je préfère encore coucher dans mon étroite pirogue, après avoir fait avertir le gouverneur de mon arrivée et lui avoir envoyé demander de faire préparer le sala pour le lendemain; mes hommes allument de grands feux et se construisent sur la plage un abri avec quelques branchages.

Le lendemain, 25 avril, nous faisons porter les bagages au sala, et, aussitôt installé, j'en fais informer le gouverneur, qui vient me recevoir. C'est un grand jeune homme doux et timide, qui ne me rappelle en rien sa sœur; il est atteint d'une dysenterie chronique causée par l'abus de l'opium. Ma présence le met dans le plus grand embarras. Après avoir lu mon passeport, il entame un long discours où le mot « yâne », peur, revient sans cesse. Quand il vit qu'il ne pouvait me convaincre, il mit la plus grande bonne volonté pour faire disposer les quatre petites pirogues qui m'étaient nécessaires; les hommes furent difficiles à trouver, la peur de rencontrer les Hôs les faisait tous trembler.

Le 28 je me remis en route. Au-dessus de Molican la rivière, qui conserve longtemps une largeur de soixante mètres environ, continue à être encaissée entre des rives rocheuses couvertes d'arbres élevés. Chaque jour nous passons trois ou quatre rapides plus ou moins dangereux.

Quand un rapide ou keng est très dangereux, les quatre barques s'arrêtent, on les décharge, et tous les hommes s'attellent pour les hisser une à une; mais, avant d'entreprendre une semblable opération, le chef de barque fait une invocation et un sacrifice au Pi ou génie du rapide. Il a soin à chaque repas de mettre en réserve une petite quantité de riz et de viande pour cet usage; le sacrifice consiste à allumer une bougie de cire, puis, l'invocation faite, à jeter dans le rapide quelques grains de riz cuit et quelques parcelles de viande; après cela on peut passer avec confiance. Ces rapides sont surtout dangereux à la descente. Le 30, dans la



Végétation du Nam Chane.

matinée, la barque que je montais fut plus d'à moitié remplie en passant le Keng-kê, qui est loin d'être l'un des plus dangereux.

Le 31 mars, vers quatre heures, nous arrivons à un confluent où la rivière paraît se diviser en deux branches presque égales. L'une vient du nord et passe à Thathome : c'est le Nam Chane proprement dit, près des sources duquel se trouve Meuong Ngan que nous désirons atteindre; l'autre, un peu moindre, est le Nam Nhiam, qui passe dans le village de ce nom. Notre chef de barque m'apprend que, Thathome étant à peu près abandonné, nous ne pourrions y trouver de porteurs pour conduire nos bagages à Meuong Ngan; je me décide à me rendre à Meuong Nhiam, qui est beaucoup plus peuplé, et d'où nous pourrons ensuite atteindre Meuong Ngan.

Nous discutions sur la route à prendre, après avoir dressé notre campement pour la nuit au confluent des deux cours d'eau, quand j'entendis à quelque distance les cris sonores de plusieurs paons; je saisis mon fusil de chasse et j'aperçus à quelques centaines de mètres en amont de l'autre côté du Nam Chane une compagnie d'une douzaine de paons perchés sur un grand arbre. Mettant ma cartouchière garnie autour de ma tête, j'entrai dans l'eau, espérant malgré un fort courant pouvoir traverser la rivière, qui ne me paraissait pas profonde; vers le milieu je perdis pied tout à coup, et, alourdi par le poids de ma cartouchière et de mon fusil que je ne voulais pas lâcher, je me sentis entraîné dans un tourbillon; cependant par quelques brasses vigoureuses je parvins à prendre pied sans perdre mon arme, mais j'avais été entraîné par le courant à près de cent mètres



Campement sur le sable (voy. p. 12)

de mon point de départ, à peu de distance d'un rapide dangereux. Je renonçai ce soir-là à la chasse aux paons et, après m'être débarrassé de mes vêtements et de mes armes, je continuai à prendre un bain qui dans ces conditions n'offrait plus pour moi le moindre danger.

Le lendemain nous remontons le Nam Nhiam jusqu'à deux heures de l'après-midi. Nous sommes ici au pied des hautes montagnes que nous voyions à l'horizon depuis plusieurs jours. Arrivés à un barrage servant de pêcherie qui arrête à cette époque la navigation du Nam Nhiam, le chef de barque me dit que nous sommes tout près de Meuong Nhiam, et m'engage à attendre dans la barque qu'il soit allé avertir les autorités. Dans l'après-midi il revint accompagné de quelques notables. On me dit que l'on voulait bien me recevoir et me conduire à Meuong Ngan, mais on me demandait d'attendre au lendemain pour entrer dans le village de Meuong Nhiam, afin que l'on pût me construire un sala convenable pour me recevoir.

Les gens de Molican étaient si pressés de s'en retourner, dans la crainte d'une attaque des Hôs, qu'ils se mirent en route le soir même, bien que la nuit fût obscure. C'était une insigne imprudence, et j'appris plus tard que, vers le milieu de la nuit, l'une des barques, lancée dans un des grands rapides, s'était broyée contre un rocher et que les deux hommes qui la montaient s'étaient noyés. « Ils avaient une si grande hâte de s'enfuir, qu'ils n'avaient même pas pris le temps de faire un sacrifice au Pi de ce rapide avant de partir », concluait le Laotien qui me donna ces mauvaises nouvelles.

Docteur P. Neis.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Village de Meuong Nhiam.

VOYAGE DANS LE HAUT LAOS,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS[1].

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur et des photographies.

V

Meuong Nhiam. — Traversée du Pou-Some.

Le 2 avril au matin, le Thiao Meuong (chef de la ville) vint avec les notables et une douzaine d'hommes me chercher près de la rivière où j'avais passé une mauvaise nuit, mangé par les moustiques et inquiété par les hurlements de mon chien Tambô. Au réveil mes Annamites m'avaient montré les traces d'un tigre qui avait rôdé autour de nos feux de bivouac pendant la nuit; mon chien seul s'était aperçu de sa présence.

Après un quart d'heure de marche nous arrivons à Meuong Nhiam, traversant à gué le Nam Kim, qui contourne le village. Ce village, qui ne datait que d'un an environ, se composait d'une trentaine de maisons grandes et bien rangées; fondé par l'un des frères du roi des Phoueuns, l'Atgna Tho, au centre d'une vaste plaine entourée de hautes montagnes, excepté au sud-ouest, il n'avait pas encore d'enceinte de fossés ni de palissades, et partout, sauf au nord, la forêt commençait à moins de cent mètres des dernières maisons.

Le Thiao Meuong, qui commandait en l'absence de l'Atgna Tho, me fit traverser le village, puis, repassant le Nam Kim, il me conduisit à une hutte de feuillage assez bien construite sur la rive droite du cours d'eau,

1. Suite. — Voy. page 1.

dans une plaine sans arbres qui s'étend au nord de Meuong Nhiam jusqu'au pied des hautes montagnes qui limitent le plateau des Phoueuns.

Je n'étais plus dans le royaume de Siam; les gens chez qui je me trouvais ne savaient même pas lire mon passeport de Bangkok, bien que l'écriture et surtout la langue des Phoueuns diffèrent bien peu du siamois. Ce ne fut donc pas sans une certaine inquiétude que je remarquai cette précaution défiante qui me faisait loger en dehors du village, de l'autre côté de la rivière. Peu à peu, dans la journée, les gens de Meuong Nhiam, attirés par de menus cadeaux, vinrent entourer ma case et m'apporter des vivres. Le Thiao Meuong me faisait les plus grandes démonstrations d'amitié et me promettait de faire son possible pour me procurer des porteurs.

Il faisait une chaleur intense, le thermomètre monta à trente-cinq degrés à l'ombre; je dus cependant sous un soleil de plomb, la tête couverte d'un linge mouillé, prendre la hauteur méridienne pour déterminer la latitude exacte de Meuong Nhiam, puis faire un tour d'horizon au théodolite pour avoir la position relative des hautes montagnes qui dominent cette plaine.

Quand j'avais parlé de partir le lendemain, le Thiao Meuong s'était récrié, me disant qu'il ne pouvait me fournir que six porteurs; il voulait faire venir les autres de Meuong Ngan.

Vers le soir, la première femme de l'Atgna Tho, qui était absent en ce moment, vint me rendre visite. C'est une femme de trente ans, ayant une figure énergique et de beaux yeux noirs; elle commandait en l'absence de son mari; le Thiao Meuong n'était guère que son homme d'affaires. Elle resta longtemps dans ma hutte, et je ne pus en tirer que peu de paroles; de même que toutes les personnes de sa famille, sans en excepter Nansivaï, elle est adonnée à l'opium; elle avait passé son après-midi à s'enivrer de son poison favori, et elle était encore dans un état d'abrutissement presque complet. Elle voulut bien cependant dire au Thiao Meuong qu'elle désirait, pour m'être agréable, faciliter le plus tôt possible mon départ pour Meuong Ngan; elle m'avertit aussi que je trouverais son mari dans cette ville.

Après cette entrevue je pressai vivement le Thiao Meuong de me faire partir le lendemain matin. Il retourna au village et revint dans la soirée avec douze hommes, m'affirmant qu'il n'y avait pas un homme valide de plus dans Meuong Nhiam. Le nouveau Meuong ne possédait pas encore de rizières inondées, et tous les gens capables de travailler, hommes et femmes, étaient occupés en ce moment à couper avant la venue de la saison des pluies une partie de la forêt éloignée du village pour y planter du riz.

Cette manière de cultiver le riz, que l'on appelle *faire des ray* dans toute l'Indo-Chine, est surtout usitée par les sauvages des montagnes, mais en certaines circonstances les Laotiens ne dédaignent pas d'y avoir recours. Dans un terrain argileux on abat une partie de la forêt pendant la saison sèche; une fois le bois sec, on y met le feu, le menu bois et les branchages brûlent, et les gros troncs restent à demi carbonisés sur le sol. Entre ces troncs, après les premières pluies abondantes, on pratique avec un pieu des trous réguliers dans lesquels on met quelques grains de riz que l'on ne se donne pas la peine de recouvrir. Ce riz ne se repique pas, et ce mode de culture donne parfois de belles récoltes, particulièrement pour le riz gluant qu'affectionnent les Laotiens.

Je me décidai à partir quand même le lendemain matin; la montagne était, me disait-on, très élevée et les chemins difficiles; il me fallait cinquante hommes au moins pour transporter mes bagages en une seule fois; je déclarai au Thiao Meuong que je lui confiais mes bagages, que je ferais prendre lorsque je serais arrivé à Meuong Ngan, et que je partirais dès le point du jour avec les douze porteurs qui étaient disponibles. Un ancien chef de village consentit à me servir de guide et, le lendemain matin, nous étions en marche, n'emportant que les bagages les plus indispensables.

Il n'y avait à Meuong Nhiam aucune bête de somme, pas même de buffles; d'ailleurs le sentier qui conduit au sommet de la montagne ne serait praticable à aucun animal chargé; il faut parfois s'aider de ses mains pour gravir certains passages, ou bien marcher plié en deux, presque à quatre pattes, pendant des centaines de mètres sous une épaisse voûte de bambous morts et abattus par la tempête.

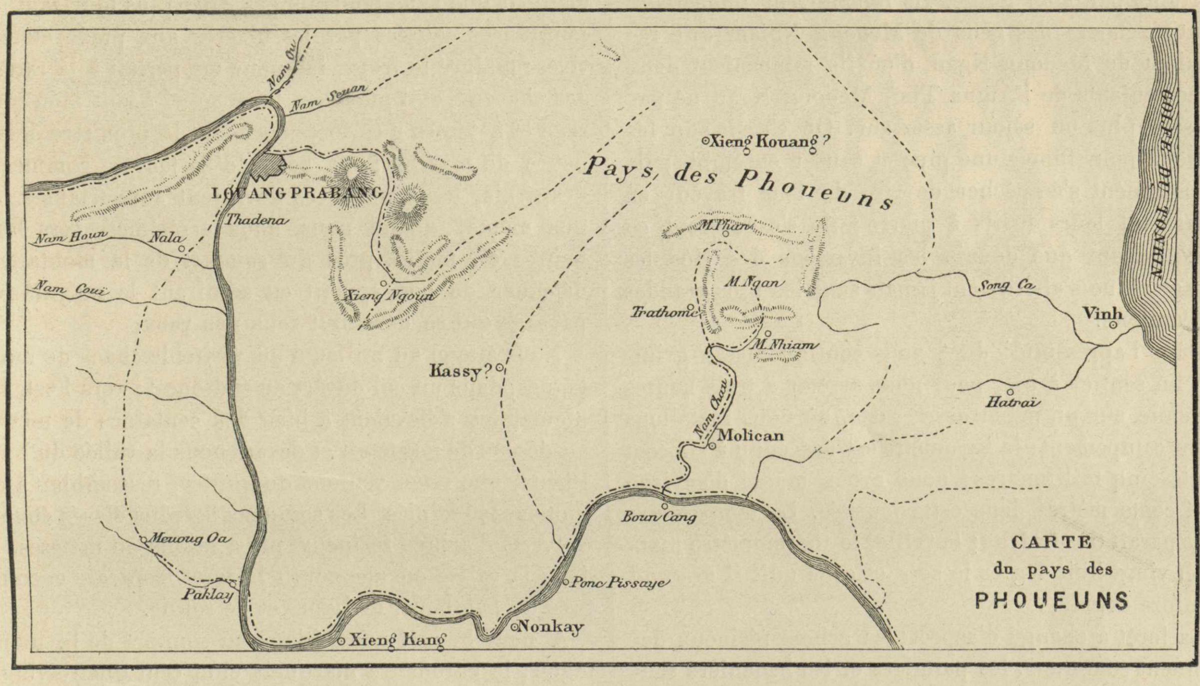
Depuis quatre mois je n'avais guère marché à pied; voyageant constamment en pirogues, je passais des journées entières assis à l'orientale sur ma natte. Constamment pieds nus pour pouvoir débarquer plus facilement, j'avais perdu l'habitude des chaussures. Je crus bien faire en me chaussant de forts souliers de chasse, et ce fut en effet avec une véritable satisfaction que je me mis en route à pied à la tête de ma petite caravane. C'est là certainement, à mon avis, la manière la plus agréable et la plus profitable de voyager, j'ajouterai même la moins fatigante dans bien des cas si l'on se porte bien.

A huit heures et demie nous arrivons au pied de la montagne, sur les bords du Nam Pheua, torrent qui forme un des principaux bras du Nam Nhiam; nous allions suivre son cours jusqu'au sommet du col du Pou-Some que nous devions franchir. Passant et repassant à gué le torrent, suivant parfois son lit pendant plusieurs centaines de mètres, puis grimpant à pic le long de ses berges à trente et quarante mètres de hauteur pour redescendre un peu plus loin sur ses bords, il était inutile de songer à se chausser et à se déchausser à chaque instant; au bout de quelques heures j'avais les pieds couverts d'ampoules. La chaleur était intense, et sur la plus grande partie du chemin, taillé en corniche au-dessus du Nam Pheua, il faut descendre trente mètres quand on en a monté cinquante. Quand nous nous trouvions dans le torrent, nous étions har-

celés par les taons et par une sorte de guêpe qui nous piquait et nous suçait le sang comme les taons. Si on les laissait faire, elles ne se servaient pas de leur aiguillon; mais, si on ne voulait pas se laisser manger par ces guêpes d'enfer et qu'on ne les chassât pas adroitement et d'un seul coup, elles vous piquaient de leurs dards, et la blessure était fort douloureuse.

Quand on entrait sous bois, les moustiques remplaçaient les guêpes, et je trouvais là aussi mes anciennes ennemies qui m'avaient autrefois tant tourmenté dans les forêts des Moïs, je veux parler des sangsues des bois. On les trouve dans presque toutes les forêts de l'Indo-Chine; variant de la grosseur d'une petite épingle à celle d'un chaume de blé, ces bestioles habitent sous les feuilles, dans les bois humides; aussitôt qu'elles sentent ou qu'elles entendent approcher un animal, elles accourent de tous côtés avec une vitesse incroyable, et ces animaux sans yeux se dirigent avec une grande précision vers leurs victimes; parfois elles grimpent sur les arbustes et s'accrochent aux personnes et aux animaux qui passent à leur portée. Elles s'introduisent par les interstices des vêtements, et leur piqûre n'est d'abord pas douloureuse; on ne s'aperçoit souvent de leur présence qu'au sang qui coule après qu'elles se sont gorgées; mais, quand elles sont nombreuses et qu'elles piquent dans la même blessure, la douleur devient cuisante, et au bout de quelques jours il se forme, particulièrement au bas des jambes, des ulcères dont la guérison est fort lente.

Nous ne fîmes ce jour-là que peu de route; à deux heures un quart de l'après-midi nous n'étions qu'à quatre cents mètres d'altitude au-dessus de la plaine de Meuong Nhiam, les porteurs étaient harassés de



CARTE du pays des PHOUEUNS

fatigue, et je consentis à m'arrêter jusqu'au lendemain sur les bords du Nam Pheua, dans un endroit qui me parut commode pour y établir le campement de nuit.

En général, il ne faut pas trop compter sur l'après-midi pour faire du chemin; les Laotiens partent facilement avant le jour, mais ils s'arrêtent de bonne heure; quelque pressé que l'on soit, il faut toujours s'arrêter au moins une heure avant la nuit pour couper les branchages, afin de faire l'abri de nuit, construire cet abri et ramasser une quantité de bois assez grande pour entretenir plusieurs feux pendant toute la nuit; c'est le seul moyen de se garantir des atteintes du tigre ou de la panthère, plus commune que le tigre à cette altitude. J'avais pris pour logement une grotte, dans laquelle j'avais fait construire une claie en branchage pour y étendre ma natte; malgré cette précaution une invasion de fourmis et d'une quantité d'autres animaux ailés ou rampants m'empêcha de goûter cette nuit un repos que j'avais cependant bien mérité.

Le lendemain 4 mars, à six heures du matin, nous recommencions notre ascension, après avoir pris un bain dans le torrent. Les ampoules s'étaient ulcérées, et il fallait bien marcher quand même; la douleur n'est bien vive qu'au départ et dans les arrêts, aussi je forçais mes porteurs à marcher jusqu'à onze heures et demie sans s'arrêter. Là nous faisons cuire le riz pour trois repas; nous abandonnons le Nam Pheua et nous ne rencontrerons plus d'eau jusqu'au sommet de la montagne; chacun doit emporter avec soi comme supplément de bagage un bambou creux contenant deux ou trois litres d'eau pour le repas du soir et celui du lendemain matin.

Avant d'arriver à cette halte, dans un endroit où nous suivions le lit du Nam Pheua, j'entendis sans l'apercevoir encore une petite troupe d'hommes qui descendait la montagne; j'élevai la voix en parlant à l'un des hommes qui me suivaient afin que les nouveaux venus fussent avertis de notre présence, et je me disposai à me dissimuler derrière un rocher. Je m'attendais à rencontrer des Khas, sauvages montagnards, et je savais qu'à ma vue ils seraient pris de terreur; je voulais donc parlementer et les faire rassurer par mes porteurs avant de me montrer. Nous nous étions arrêtés; les nouveaux venus, encore dissimulés dans le feuillage, s'arrêtèrent aussi, et j'entendis distinctement le bruit caractéristique de cinq ou six fusils qu'on armait en même temps; nous n'avions donc pas affaire à des Khas, lesquels n'ont d'autres armes que l'arbalète; peut-être étaient-ce des Hôs? En tout cas il n'y avait plus à reculer, j'armai ma carabine et je fis héler les arrivants par mon guide. Ils répondirent immédiatement; c'étaient des gens de Meuong Nhiam qui revenaient de Meuong Ngan, d'où ils ramenaient deux jeunes enfants de l'Atgna Tho, Meuong Ngan ne paraissant plus un séjour assez sûr. On s'assit sur les cailloux pour fumer une pipe et causer ensemble; ils ne pouvaient s'empêcher de rire de leur frayeur en désarmant leurs fusils à pierre; ils s'excusèrent en m'expliquant que depuis les invasions des Hôs les voyageurs ne s'abordaient jamais sans les plus grandes précautions.

Dans l'après-midi du 4 nous continuâmes à grimper un sentier à pic, pour nous arrêter à trois heures et demie sur un palier assez vaste, où nous installons notre campement; le baromètre est descendu à six cent trente-cinq millimètres; nous avons monté d'environ neuf cents mètres dans cette journée. La température nous paraît très fraîche; la veille, le thermomètre marquait vingt-huit degrés le soir, et cette nuit il descend à quinze degrés.

La forêt a changé d'aspect; les arbres résineux deviennent communs, les palmiers et les bananiers sauvages, avec lesquels on fait si vite et si facilement des abris imperméables, sont introuvables à cette hauteur; nous sommes obligés de nous contenter de menus branchages. Dans la soirée un violent orage éclate audessus de nos têtes, et en quelques minutes nous sommes trempés; nous avons mille peines à empêcher nos feux de s'éteindre. La pluie continuant toute la soirée, nous ne pouvions guère songer à dormir; enveloppés dans nos couvertures mouillées, nous nous serrions auprès des feux en grelottant, et malgré cela mes Annamites, entraînés par l'exemple des Phoueuns, riaient et causaient entre eux en recevant philosophiquement la pluie sur leurs épaules.

Le vieux guide, qui plaisantait sans cesse et faisait tous ses efforts pour égayer les hommes, passait dans le pays pour un sorcier habile; il était expert dans la science de Desbarolles et il proposa à mes hommes de rire dans leurs mains. Il avait dû les interroger adroitement pendant la journée, car il les étonna profondément, en déclarant à Long, qu'il ne devait pas savoir marié, que sa femme et son fils se portaient bien; à Phûöc, que sa fiancée l'attendait toujours, etc., etc. Je lui donnai alors ma main en lui demandant le résultat de mon voyage; il refusa d'abord, puis, après avoir longtemps contemplé les lignes de la main à la lueur du feu, il prit un air inspiré pour me dire: « Je vois dans sa main que le grand chef arrivera à Luang-Prabang, mais pas par le chemin qu'il désire suivre: il sera forcé de retourner et prendre la route de Mékong, qu'il aurait mieux fait de ne pas quitter. » Ce pronostic, hélas! n'était que trop facile à faire et je le félicitai sur son intelligence.

Vers le milieu de la nuit, la pluie ayant cessé, chacun essaya, malgré le froid, de s'endormir dans ses couvertures mouillées, et le lendemain, à six heures du matin, nous reprenions notre ascension. Je crus ce matin-là que je ne pourrais pas aller plus loin, tant les souffrances causées par les ulcères aux pieds étaient vives; malgré le froid, la sueur me perlait à la racine des cheveux, et il me fallut faire appel à tout mon courage et à toutes mes forces pendant la première demiheure de marche; au bout de ce temps, comme je l'espérais, les souffrances devinrent supportables. Je pus même, quand nous nous arrêtâmes, vers huit heures du matin, près du sommet de la montagne, déjeuner de bon appétit en admirant le magnifique paysage qui se déroulait sous nos yeux.

Nous étions au milieu d'un véritable chaos de montagnes, dans un col ouvert au sud-ouest; vers l'est, les montagnes s'élevaient à bien des centaines de mètres au-dessus de nos têtes, et devant nous la vallée du Nam Pheua, que nous venions de quitter, ressemblait à un immense précipice. Les sommets les plus élevés étaient couverts d'arbres résineux, pins, sapins ou mélèzes, et dans la vallée on apercevait la forêt tropicale encombrée de bambous, de lianes et de rotins.

A neuf heures nous étions au sommet de la montagne; le baromètre marquait cinq cent quatre-vingt-dix-huit millimètres; nous devions être à deux mille mètres environ au-dessus du niveau de la mer, à dix-huit cents mètres au-dessus de Meuong Nhiam.

La descente fut rapide et facile; à dix heures nous rencontrons le premier ruisseau, coulant vers le nord-ouest pour aller former le Nam Chane, et, deux heures après, nous débouchions sur un vaste plateau ondulé, déboisé, où l'on aperçoit un assez grand nombre de villages; nous n'avions guère descendu que six cents mètres. Le guide me demande de m'arrêter au pied de la montagne pendant qu'il ira avertir de mon arrivée les autorités du pays. J'en profite pour faire un peu de toilette; j'ordonne à mes hommes de changer de vêtements et tire de l'une de mes caisses un pantalon blanc et un veston d'uniforme, ne voulant pas paraître devant des compatriotes en trop piteux équipage; puis je me remets en route, faisant battre le gong devant moi à intervalles réguliers et déchargeant en l'air, de



Rencontre dans la montagne.

temps en temps, un coup de revolver ou un coup de fusil, ainsi que me l'avait recommandé le guide.

VI

Arrivée à Meuong Ngan. — Les missionnaires. — Le plateau des Phoueuns.

A un kilomètre du premier village, nous voyons arriver vers nous notre guide accompagné d'une douzaine de Phoueuns, marchant à la file sur le talus de rizière; c'est la suite du Thiao Meuong, maire de la ville et chef en l'absence du roi. Il demeure dans un village éloigné de trois kilomètres de Meuong Ngan, et c'est chez lui qu'il me conduit d'abord. Après de longs pourparlers, pendant lesquels j'essaye en vain de lui faire comprendre ce que je suis venu faire chez les Phoueuns, il finit par conclure avec le Meuong Sen, qui commande à tous les villages en dehors de la citadelle de Meuong Ngan, que, puisqu'il ne sait ce que je viens faire chez eux et qu'il ne sait pas non plus ce que sont venus faire les missionnaires, nous devons probablement être venus dans le même but! D'ailleurs il est convenu dès ce moment qu'on enverra chercher le reste de mes bagages à Meuong Nhiam, et qu'on fera son possible pour m'aider à continuer mon voyage par terre jusqu'à Luang-Prabang. En attendant, je dois loger dans la citadelle, en face des missionnaires.

Nous nous remettons en route, et à quatre heures j'entrais à Meuong Ngan, petite forteresse située sur un mamelon assez escarpé et entourée d'une double enceinte. La première est une simple claie de bambous, séparée de la seconde par un espace semé de chausse-trapes; la seconde est formée par un gros talus en terre percé de meurtrières et surmonté d'une forte palissade composée de troncs d'arbres. Les portes sont dominées par des miradors élevés et que défend un petit ouvrage avancé. La ville se compose d'environ deux cents maisons ou plutôt cabanes de bambous couvertes de chaume, ne ressemblant en rien aux autres maisons laotiennes. Elles ne sont pas élevées de terre et n'ont pas de plancher de bambous; une simple claie placée le long de la cloison sert à la fois de siège, de lit et de table; ce fut dans une cabane semblable que l'on me conduisit.

Je cherchais des yeux dans la ville une chapelle, ou au moins une croix; rien n'indiquait la présence de missionnaires catholiques; toutes les cases étaient semblables à la mienne, et ces messieurs, ignorant la nationalité du voyageur qui arrivait, s'étaient retirés chez eux, attendant ma première visite. Sans prendre le temps de panser mes plaies aux pieds, ni même de me rendre compte de la gravité de mes blessures (je n'avais pas ôté mes chaussures depuis trois jours, même pour me baigner), j'envoyai mon interprète porter ma carte aux missionnaires et leur demander s'ils pouvaient me recevoir. Leur réponse ne se fit pas attendre, et, une fois les présentations faites, leur accueil fut très cordial.

Cette mission, qui dépendait de l'évêché de Vinh en Annam, avait été fondée dix-huit mois auparavant par les PP. Blank et Sastre, auxquels était venu six mois plus tard s'adjoindre le P. Coudrey. Au moment de mon arrivée le P. Blank était en Annam, et ce furent MM. Coudrey et Sastre qui me reçurent à Meuong Ngan.

J'acceptai leur modeste repas et ils débouchèrent en cette circonstance la dernière bouteille de vin rouge qui leur restait; pour moi, depuis plus d'un mois déjà je ne buvais que de l'eau.

Nous nous efforcions pendant ce repas de manger à la manière de gens civilisés, sans pouvoir y réussir beaucoup; assis à l'orientale sur une natte, ayant d'un côté nos assiettes bien près de nos pieds nus, et de l'autre un petit panier de rotin rempli de riz gluant, ce repas ne rappelait que de loin un dîner européen. Nous avions d'abord essayé de nous servir de fourchettes et de cuillers, mais le riz gluant des Laotiens ne peut même pas se manger avec des bâtonnets. Tout en riant des excuses réciproques que nous nous faisions, nous nous mîmes à manger comme chaque jour, à la manière des Laotiens. On enfonce le bout des doigts dans le riz, et, après avoir détaché un fragment de la masse, on le roule entre les deux mains pour en faire une boulette de la grosseur d'une noix.

Malgré la fatigue je prolongeai ma visite jusque bien avant dans la nuit: j'avais tant de choses à demander! Ils me confirmèrent tout ce que m'avait dit Nansivaï, mais en outre ils me dirent qu'en cas d'attaque de la part des Hôs, le pays de Meuong Ngan ne pouvait guère compter sur la fidélité des Khas: ils étaient très nombreux et soumis à Meuong Ngan; mais le vice-roi et toute sa famille s'étaient aliéné ces pauvres gens en en vendant chaque année plusieurs familles. Des Birmans qui venaient vendre l'opium aux mandarins recevaient en échange des esclaves. De peur d'être dénoncés en Annam par les missionnaires, les mandarins se cachaient d'eux et niaient cet infâme commerce; pour la même raison ils faisaient leur possible afin d'entraver l'action des missionnaires et les dégoûter de séjourner dans le pays. Non content de vendre les Khas, le Thiao Kanti ou vice-roi et les mandarins de sa famille prêtaient à gros intérêts aux Phoueuns, puis au bout de peu de temps les vendaient aux Birmans pour rentrer dans leurs fonds. Plusieurs fois déjà dans ces circonstances les missionnaires avaient payé les dettes de pauvres gens et déjoué ainsi les projets des mandarins; aussi avaient-ils bien des partisans dans le peuple, mais ils étaient craints et haïs des chefs, qui cependant, par frayeur du gouvernement annamite, n'osaient les expulser.

En résumé ils menaient là une bien triste vie; ils n'avaient encore fait aucun prosélyte et n'osaient fonder un établissement définitif dans un pays qu'on s'attendait chaque jour à voir envahir par les Hôs. Quelques jours avant mon arrivée le vice-roi était parti pour Vinh en Annam afin de demander des secours, mais nous

savions que les relations entre l'Annam et la France étaient trop tendues pour que le gouvernement de Hué se décidât à envoyer des troupes contre les Chinois afin de protéger un vassal éloigné.

Le lendemain matin, je m'aperçus que si je voulais être en état de continuer ma route dans peu de jours, il fallait me résigner à un repos absolu; les ulcères que j'avais aux pieds étaient profonds et enflammés. Je passai ce jour et les suivants à recevoir les visites des mandarins et aussi des petits chefs de village des environs et à me faire raconter des histoires de Hôs. L'un de mes visiteurs était bien curieux à plus d'un titre; il me raconta que neuf mois auparavant, dans une escarmouche contre les Hôs, il avait été pris



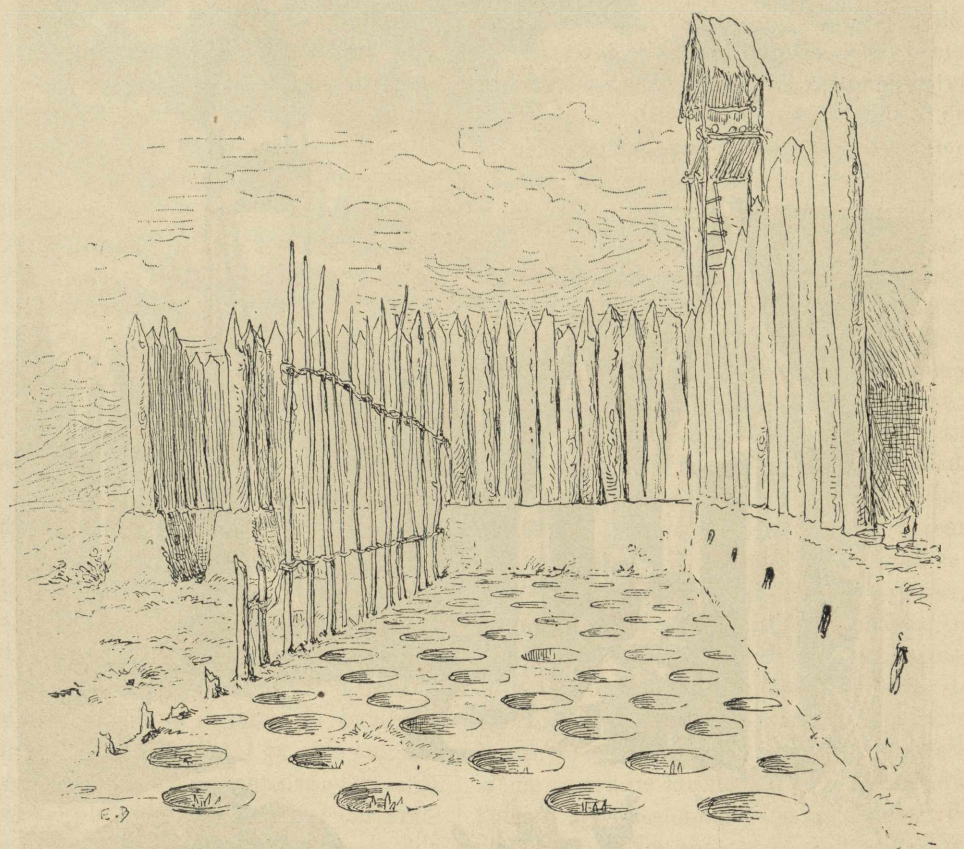
Case des missionnaires à Meuong Ngan.

et que deux ennemis avaient en même temps déchargé leurs revolvers sur sa figure, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, puis qu'on l'avait laissé pour mort. La mâchoire avait été brisée, les joues et la lèvre inférieure coupées, et ces organes lui pendaient sur la poitrine; prenant alors son sabre, il avait tranché le tout et s'était ensuite traîné jusque chez lui, à plusieurs kilomètres du lieu du combat; il était resté trois mois sur le dos, nourri de boulettes de riz qu'on lui introduisait jusque dans la gorge, et cette plaie affreuse s'était cicatrisée. La langue, n'ayant plus d'attaches antérieures, pendait sur le cou; l'argentier du vice-roi avait imaginé une sorte de menton, ou plutôt de plancher de la bouche en argent, retenu à sa place par deux attaches passant sur les oreilles, et grâce à cet appareil aussi simple qu'ingénieux son infirmité était très supportable et son

aspect pas trop hideux. Il fumait sa cigarette entre la lèvre supérieure et la lèvre d'argent, mais il ne pouvait plus chiquer le bétel, ce qui le rendait malheureux; je lui fis ôter son appareil et constatai en effet qu'il ne lui restait plus du maxillaire inférieur que les deux branches montantes et, du côté gauche, un petit morceau du fer à cheval supportant deux molaires.

Les vivres étaient chers et rares chez les Phoueuns; personne ne veut plus élever de bétail, de peur de le voir enlever par les Hôs; il y a peu ou point de poissons dans le petit cours d'eau de ce plateau, et les volailles et les porcs sont moins abondants que dans le reste du Laos. Pour les habitants tout est comestible; les reptiles et les insectes entrent dans la nourriture habituelle; il y a particulièrement une sorte de gros bousier qui est très apprécié; l'homme au menton d'argent m'en avait apporté une cinquantaine en cadeau, mais je ne voulus pas l'en priver.

Pour mettre le riz à l'abri des Hôs on le conserve dans des silos absolument semblables à ceux qu'on trouve en Algérie. En forme de gourde, creusés dans un sol argileux, ces silos ont environ deux mètres cinquante de profondeur; pour dissimuler l'ouverture, qui n'a guère que cinquante centimètres de diamètre, on a découpé avec soin la motte de gazon à la place où l'on va creuser le silo et on la replace exactement de



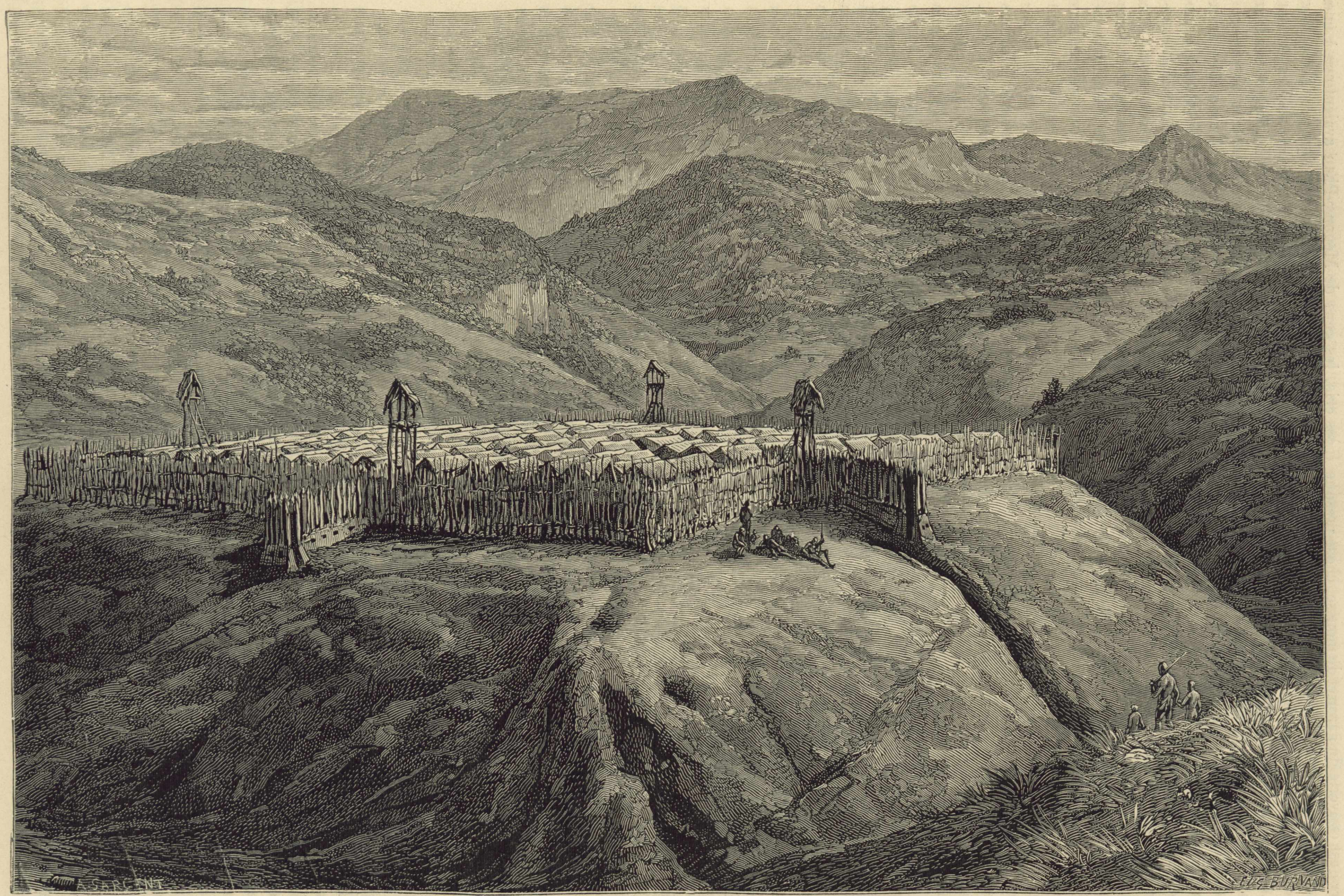
Detail des fortifications de la citadelle de Meuong Ngan (voy. p. 26).

la même manière quand le silo est rempli de grains recouverts de paille, puis d'argile battue. Pour retrouver la place d'un silo, les habitants ont soin de prendre des alignements sur des arbres ou d'autres points faciles à trouver, puis ils percutent le terrain, qui sonne un peu creux au-dessus du silo.

Au bout de cinq jours je pus reprendre mes promenades et parcourir en compagnie des missionnaires tout le plateau de Meuong Ngan. J'avais renoncé aux chaussures; pendant les quatorze mois que devait encore durer mon voyage je ne m'en suis plus servi et je m'en suis toujours bien trouvé.

Le plateau de Meuong Ngan, presque entièrement déboisé, était naguère couvert d'immenses troupeaux de bœufs, de buffles et de chevaux; il y restait à peine quelques centaines de bœufs et une vingtaine de chevaux. La végétation ne présente pas le caractère tropical. Ce qui indique partout en Indo-Chine l'approche d'un village, c'est la présence des palmiers et surtout des cocotiers et des aréquiers; ici ces arbres ne poussent pas, à peine voit-on quelques maigres bananiers qui gèlent chaque hiver. Pendant notre séjour la température se maintint entre quinze et vingt-cinq degrés, et il tomba de la pluie presque chaque jour.

Les chênes, particulièrement celui à glands doux, ne sont pas rares sur le plateau; on y rencontre d'immenses pommiers sauvages, des ceps de vigne et des framboisiers; la florule aussi a changé d'aspect, la



Citadelle de Meuong Ngan (voy. p. 22 et 27).

terre est couverte de gazon et de mousse, chose presque inconnue en Indo-Chine sous cette latitude; les renonculacées, les composées et les labiées, relativement rares sur les bords du Mékong, abondent sur le plateau. Ce serait là un sanitarium précieux; malheureusement il y pleut sans relâche pendant huit mois de l'année, et le voisinage de la forêt rend la fièvre très commune. Les deux missionnaires avaient failli mourir de la fièvre pendant la précédente saison des pluies, et le P. Sastre avait conservé pendant de longs mois un œdème de tout le corps qui avait failli l'étouffer.

Le 13, la plus grande partie de mes bagages arriva de Meuong Nhiam, portés par des Khas. Je les récompensai généreusement, et malgré cela je ne pus décider les mêmes hommes à retourner prendre les six caisses qui restaient encore en arrière; il fallut que les mandarins envoyassent réquisitionner un autre village khas pour faire ce voyage.

En possession désormais de mon théodolite et de mon appareil photographique, je pus déterminer la latitude de Meuong Ngan et prendre quelques vues; mais les bruits devenaient menaçants; on nous annonçait que les Hôs étaient sortis en armes de Xieng-Kouang, leur capitale, et qu'ils marchaient sur Meuong Ngan. Les missionnaires nous disaient toutefois que trois ou quatre fois on avait annoncé cette nouvelle depuis un an et qu'il ne fallait pas trop s'inquiéter.

Avant d'arriver à Meuong Ngan, les Hôs devaient prendre la petite citadelle de Meuong Phan, située à seize kilomètres au nord et commandée par un jeune neveu du vice-roi, le Thiao Xay. Ce jeune homme n'avait que dix-huit ans, et les missionnaires en disaient le plus grand bien; il ne fumait pas l'opium, ne vendait pas d'esclaves et ne faisait pas de fausse monnaie comme son oncle; aussi était-il très populaire, et par contre très jalousé par le vice-roi. Autant pour avoir des nouvelles que pour faire connaissance avec ce modèle des mandarins, je résolus d'aller lui rendre visite. Il y a quatre heures de route en montagne pour aller de Meuong Ngan à Meuong Phan. Je demandai au Thiao Meuong, qui me le promit, de me procurer le 14, dès le point du jour, un guide et deux chevaux sellés, un pour moi et un pour mon interprète.

Dès cinq heures du matin, je suis réveillé par le Thiao Meuong affolé qui vient m'avertir que Meuong Phan a été pris pendant la nuit par surprise, que les Hôs ont massacré une partie de la population, mais que les hommes de Meuong Phan, conduits par le Thiao Xay, tiennent dans les bois.

VII

Une invasion de Hôs. — Fuite dans la montagne. — Retour sur le Mékong.

Les Hôs, arrivés dans la nuit, avaient saisi un buffle, qu'ils avaient attaché fortement à un arbre, puis ils l'avaient lardé de coups de lance sans le tuer pour lui faire pousser des cris lamentables. En entendant ces cris, les gens de Meuong-Phan avaient cru à une attaque de leur troupeau par le tigre; le Thiao Xay et la plus grande partie des hommes valides étaient sortis en armes pour défendre les buffles, et pendant ce temps les Hôs s'introduisaient par une autre porte et commençaient le massacre. Le Thiao Xay avait perdu en cette nuit sa mère, sa fiancée et son jeune frère; il s'était, disait-on, battu comme un lion et tenait les Hôs assiégés dans sa propre forteresse. Cette circonstance d'ailleurs ne nous indiquait pas la force de l'ennemi; nous savions en effet que les Hôs attaquent bien rarement de jour, et nous nous attendions bien à ne pas être attaqués dans la journée. Pendant que les mandarins délibéraient pour savoir s'ils enverraient au secours du Thiao Xay, nous délibérions aussi, les deux Pères et moi, sur la conduite à tenir. Il n'était pas douteux que Meuong Ngan ne fût attaqué la nuit prochaine ou la suivante, mais il y avait trois cents fusils et des munitions dans la place; la bande des Hôs se composait au plus de cinq cents hommes, en y comprenant les Phoueuns soumis, qu'ils forçaient à marcher avec eux. Les missionnaires crurent qu'avec notre aide Meuong Ngan pourrait résister à un coup de main. C'était tout ce qu'il fallait, car les Hôs, armés de revolvers et de sabres, avaient peu de fusils et ne pouvaient avoir beaucoup de munitions; il leur était impossible d'entreprendre un siège de plus de deux ou trois jours; ils ignoraient d'ailleurs l'emplacement des silos. Les mandarins furent très heureux quand ils nous virent décidés à rester et nous promirent de nous aider de leur mieux. La matinée se passa à réunir des approvisionnements. On fit rentrer les gens des villages environnants, mais en les forçant à apporter avec eux un approvisionnement de riz pour six jours; les femmes et les enfants furent employés à porter dans la citadelle une provision d'eau suffisante. En même temps on faisait rapprocher les troupeaux et l'on envoyait des émissaires dans les montagnes pour essayer de rassembler quelques centaines de Khas. Les hommes sous notre direction travaillaient aux murailles, complétant ou réparant les palissades et pratiquant de nombreuses chausses-trapes garnies de bambous pointus, défense excellente contre des ennemis pieds nus qui attaquent de nuit.

Dans la soirée tous trois, accompagnés des notables, nous faisons le tour de la citadelle à l'intérieur et à l'extérieur, plaçant les postes, les sentinelles et désignant le parcours des patrouilles. Le P. Coudrey, trop myope, ne pouvant nous être d'un grand secours, le P. Sastre et moi nous nous partageâmes la garde; je devais veiller jusqu'à deux heures du matin, et lui de deux heures au jour.

Le soir arrivent deux mauvaises nouvelles : une autre bande de Hôs vient du côté de Thathôme; puis les Khas Pouthangs qu'on avait appelés dans la journée se sont révoltés contre Meuong Ngan et se sont joints aux Chinois.

A ces tristes récits, les notables arrivent chez moi

et me supplient de prendre le commandement de la citadelle. J'avais une bien faible confiance dans le courage des Phoueuns, mais, en fait, les missionnaires et moi avions déjà pris le commandement depuis le matin; puis je m'attendais à une attaque pendant la nuit et je ne voulais cependant pas me laisser tuer sottement sans essayer de défendre la citadelle; je leur répondis donc : « J'accepte le commandement pour cette nuit seulement. Faites dire à tous les hommes qu'on ait à m'obéir exactement sous peine de mort. Demain matin vous assemblerez tout le conseil chez moi, et je vous donnerai une réponse définitive. »

Cette nuit de commandement suffit à me prouver l'impossibilité de défendre la ville. Accompagné alternativement de l'un de mes deux miliciens, je fis des rondes continuelles jusqu'à deux heures du matin. Je faisais tantôt le tour de la colline, tantôt celui de la forteresse pour surveiller les postes et les patrouilles, mais, aussitôt que j'avais tourné le dos, les patrouilles s'arrêtaient et s'endormaient, les sentinelles placées en dehors des portes rentraient s'allonger sur leurs nattes. et, quand je les surprenais et que je les ramenais à leur poste à grands coups de canne, elles ne revenaient que pour rentrer aussitôt que j'avais passé.



Une alerte (voy. p. 28).

Deux fois le poste de quinze hommes que j'avais placé en dehors de l'angle nord-est de la place qui était notre point faible alla s'établir au sud-ouest, sous prétexte que le vent était trop froid là où je les avais placés! Pas un des notables n'osa cette nuit sortir des portes pour faire une ronde; ils passèrent comme d'ordinaire une bonne partie de la nuit à fumer l'opium.

A deux heures du matin, quand je rendis le service au P. Sastre, j'étais profondément découragé et exaspéré. A cinq heures le P. Sastre vint me dire que sa veille avait été semblable à la mienne, mais de plus il s'était aperçu que les mandarins de la famille royale avaient fait partir leurs femmes et leurs objets précieux pour la montagne, ce qui n'indiquait pas une bien grande résolution de tenir dans la citadelle.

Le P. Coudrey, chef de la mission, me déclara alors que son parti était pris : il allait abandonner la mission et essayer de se réfugier en Annam, en passant par Meuong Nhiam, Cam-Keût et Hatraï, route qu'avait déjà suivie le P. Sastre. Pour moi, la seule raison que je pus avoir de me mêler des différends entre les Phoueuns et les Hôs était la présence chez les premiers de deux compatriotes : du moment qu'ils s'en allaient, mon devoir était de faire comme eux, sous peine de mériter le reproche d'aventurier. Je voulus cependant faire une retraite honorable; j'assemblai le conseil et

je fis le discours suivant, qui fut traduit mot à mot : « Je suis venu de la part du gouverneur français de la Cochinchine pour étudier votre pays et faire amitié avec vous. J'aurais voulu vous rendre service en cette circonstance, mais je ne puis faire la guerre avec vos soldats. Il me faudrait d'abord faire fusiller bon nombre de vos hommes pour apprendre aux autres à m'obéir et à me craindre, en commençant par plusieurs des mandarins qui sont ici et qui tremblent de peur, au lieu de donner le bon exemple. Je pars avec les deux missionnaires; nous ne vous demandons aucun porteur et nous vous confions nos bagages. »

Les principaux chefs essayèrent d'insister, en me disant : « Vous, vous savez vous faire obéir, nous, nous ne le pouvons pas; si vous restez, nous nous battrons jusqu'à la mort; mais si vous nous abandonnez, nous allons fuir dans la montagne. » Je fus inébranlable, et, bien qu'il m'en coûtât d'abandonner mes bagages, mes collections, mon appareil photographique, mes clichés, etc., je commençai mes préparatifs de départ.

Pour les missionnaires, c'était un véritable désastre. Je mis dans leur maison tous les bagages qu'il me fallait abandonner, et l'un de leurs serviteurs annamites écrivit deux lettres en caractères chinois que l'on afficha dans la case pour avertir les Hôs, quand ils arriveraient, que tout ce qui était là appartenait à des mandarins français. Inutile de dire que nous n'avons jamais entendu parler de ces bagages.

Au moment où nous faisions nos préparatifs, vers huit heures du matin, nous entendons des clameurs, et deux notables viennent me dire que les Hôs arrivent. Le P. Coudrey, qui ne voulait pas compromettre la vie des six jeunes Annamites qui lui étaient confiés, me dit : « Nous sommes prêts, partons, nous gagnerons la montagne avant leur arrivée ici. » Mais une attaque de jour de la part des Hôs me paraissait peu à craindre, c'était aussi l'avis du P. Sastre; nous suivons donc les habitants en dehors des portes pour nous rendre compte du péril.

Sur la route du Meuong Phan, à plus de quatre kilomètres, on voyait arriver une foule débandée; en regardant attentivement avec mes jumelles, je vis qu'il y avait des blessés et des enfants; je pus affirmer que c'étaient des fuyards de Meuong Phan et non des Hôs. Pendant ce temps les guerriers de Meuong Ngan tiraient des coups de fusil en l'air et me demandaient d'en faire autant pour effrayer les ennemis attendus; d'autres, armés de lances et de piques, les brandissaient en l'air en poussant des hurlements.

Je rentrai décidé cette fois à me mettre en route, mais avant mon départ je dus panser deux jeunes femmes arrivées la nuit de Meuong Phan; elles avaient toutes deux exactement la même blessure. En détournant le revolver qu'on déchargeait sur elles à bout portant, elles avaient eu la main droite traversée par la balle. Cette occupation de la dernière heure me fit faire deux oublis importants, un chronomètre et ma casquette d'uniforme.

Nous emportions chacun nos couvertures et une provision de riz pour quatre jours. Je sauvais en outre mes armes avec quelques munitions, mon théodolite, mes notes, mon argent et quelques vêtements, tout le reste était abandonné.

Chargés comme des gens qui regrettent tout ce qu'ils ne peuvent emporter, nous marchions assez lentement. A midi nous arrivions au pied de la montagne. J'étais pris depuis le matin d'un accès bilieux intense. Nous avions à peine commencé l'ascension de la montagne, qu'un violent orage éclata qui nous força à nous mettre à l'abri sous un rocher; je vomissais des flots de bile, et, quand j'essayai de me remettre en route, il me fut impossible de me tenir debout. J'engageai ces messieurs à continuer leur route pour se mettre à l'abris des Hôs, mais ils ne voulurent pas m'abandonner. Pendant que l'on construisait un abri de feuillage, je perdis connaissance et ne repris mes sens qu'au milieu de la nuit. Les nuits sont froides dans la montagne, et mon premier mouvement fut de m'étonner de me trouver chaudement enveloppé dans deux couvertures, quand je vis près de moi le P. Sastre qui grelottait, n'ayant pour tout vêtement qu'une mince soutane de coton; il s'était dépouillé pour moi de sa couverture. Je la lui rendis immédiatement en le grondant fortement et en lui prédisant pour lui-même un accès de fièvre pour le lendemain. J'avalai quelques boulettes de riz gluant et une forte dose de quinine, et au point du jour nous nous mettions en route.

Cette journée du 17 avril fut d'ailleurs bien pénible, et ce ne fut pas sans peine que nous arrivâmes en haut de la montagne; comme il était facile de le prévoir, le P. Sastre payait par un accès de fièvre le service qu'il m'avait rendu la nuit précédente. Le P. Coudrey, moins vigoureux que nous deux et mauvais marcheur, souffrait de la fatigue, et moi, encore sous l'influence de l'accès de la veille, j'étais à chaque instant pris de nausées. Nos hommes ne se portaient guère mieux que nous. Cependant notre route se faisait presque gaiement et nous trouvions moyen de plaisanter sur notre dénûment et sur les velléités guerrières que nous avions eues, eux prêtres et moi médecin, de vouloir jouer aux soldats et défendre une citadelle!

Mais je ne veux pas raconter jour par jour cette fuite dans la montagne. Je retrouvai les taons, les guêpes et les moustiques. En outre les dernières pluies avaient fait sortir de terre des myriades de sangsues et rendaient le terrain glissant et la descente parfois dangereuse. Pour la seule fois pendant tout mon voyage, mes observations météorologiques furent ici interrompues pendant quatre jours.

Il nous fallut coucher trois nuits dans la montagne avant d'arriver à Meuong Nhiam, où nous rentrâmes le 20 après midi. J'y retrouvai quatre de mes caisses les plus lourdes, qui par bonheur n'avaient point encore été expédiées à Meuong Ngan.

Le village était à peu près désert, les habitants étant occupés à déménager et à transporter dans la forêt tout

ce qu'ils voulaient mettre à l'abri des Hôs. Il fut impossible de voir le Thiao Meuong; la femme de l'Atgna Tho, en l'absence de son mari, avait pris le commandement du village et elle avait confié ses enfants et ses objets précieux au chef de village qui devait rester à les garder dans la forêt. Elle nous apprit cela elle-même, le soir, quand elle rentra au village en compagnie d'une partie des habitants de Meuong Nhiam. Ce n'était plus la femme abrutie par l'opium que j'avais vue quelques jours auparavant; le danger lui avait rendu l'énergie commune aux femmes de cette race, qui m'ont toujours paru plus braves que leurs maris; elle donnait des ordres et prenait des résolutions avec beaucoup de décision et de sang-froid.



Une nuit dans la montagne.

Les Hôs pouvaient arriver d'un moment à l'autre, car nous avions perdu au moins une journée dans la montagne, et ils pouvaient venir soit par le chemin que nous avions suivi, soit par Thathôme en remontant le Nam Nhiam; il fallait donc continuer au plus vite notre fuite. Pour cela les missionnaires, qui retournaient en Annam à pied par le sud-est, avaient besoin d'au moins deux hommes pour porter la provision de riz nécessaire pour huit jours; quant à moi, n'ayant presque plus de bagages, une seule barque et deux hommes me suffiraient pour redescendre le Nam Chane, mais encore fallait-il les trouver.

La femme de l'Atgna Tho commença par nous refuser tout ce que nous demandions, même les vivres. « Notre récolte est perdue pour cette année, nous disait-elle, nous ne pouvons vendre de riz à des étrangers! »

J'appréciais ses raisons, mais nous ne pouvions cependant pas mourir de faim : je fis forcer une maison abandonnée où il y avait une bonne provision de riz et prendre la quantité suffisante pour les missionnaires et moi, en protestant que nous étions prêts à payer. Quand elle vit cela, elle se décida à venir nous trouver pour débattre des prix; elle consentit même à nous vendre un porc et quelques poulets; c'étaient les vivres assurés pour notre route.

Pendant la nuit j'écrivis au gouverneur de la Cochinchine une longue lettre que je devais donner le lendemain aux missionnaires au moment du départ. Cette lettre arriva à bon port et voici l'idée que je me faisais cette nuit-là de la situation :

« .... Je suis à un kilomètre du point navigable de la rivière, mais pas un porteur, pas une barque; presque tous les hommes valides ont fui, et ce soir nous apprenons que Meuong Ngan a été attaqué par les deux bandes de Hôs réunies aux Khas Pouthangs; ils peuvent faire en deux jours ce voyage qui nous en a demandé quatre, et se trouver ici dans la journée de demain ; un autre danger qui n'est pas moins à craindre, c'est que je vais embarquer avec mes caisses sur de simples paquets de bambous que nous assem-



Préparatifs pour la descente du Nam Chane (voy. p. 32).

blerons à la hâte demain matin, et il me faudra traverser ainsi un grand nombre de rapides dangereux, sans un homme qui sache conduire une barque; je connais ces rapides, puisque je viens de les remonter, et je ne sais réellement pas comment nous pourrons les descendre sans briser nos radeaux, nos caisses et nos têtes contre les rochers.... Je n'écris pas à ma famille, trouvant ma position actuelle trop incertaine pour l'en informer; je vous prie donc, monsieur le Gouverneur, de vouloir bien ne pas publier cette lettre. Je vous écrirai aussitôt que je le pourrai pour vous dire comment va se dénouer ma situation.... »

J'écrivais encore à une heure du matin quand j'entendis des cris d'hommes mêlés aux hurlements des chiens et des porcs, puis aussitôt deux coups de fusil près de notre case. Je jette la plume pour saisir mon revolver et ma carabine, toujours à portée de ma main, et je me précipite en bas de la maison pour voir ce qui se passe. Je fus presque immédiatement suivi par les missionnaires et par mes hommes. Ce n'étaient heureusement pas les Hôs. Une panthère profitant de la fuite des habitants venait d'enlever un porc dans la maison voisine de la nôtre et avait causé tout ce tapage. Les hommes qui veillaient sur la maison de la femme de l'Atgna Tho avaient tiré dans la nuit sans atteindre le hardi voleur.

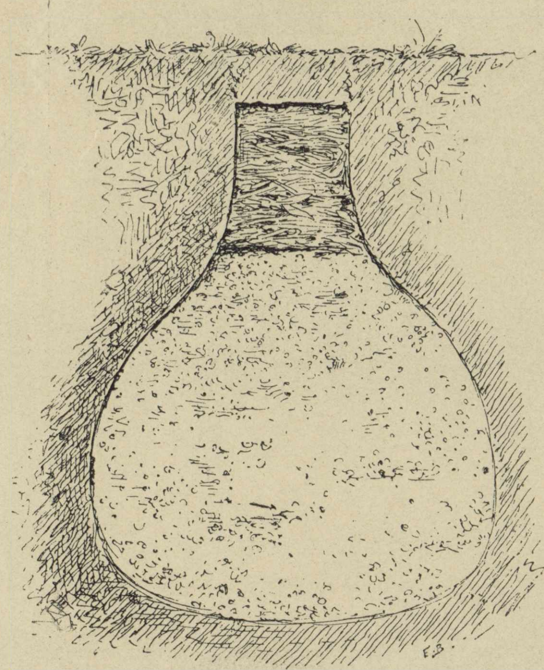


Un voleur audacieux.

Le 21, au point du jour, je partis seul pour explorer les bords de la rivière et vérifier par moi-même s'il n'y avait aucune pirogue cachée le long des berges. Au bout d'une heure de recherches, en marchant dans le lit même de la rivière, je finis par trouver une barque coulée sous des bouquets de bambous. Je revins tout heureux au village avertir les missionnaires et mes hommes de la découverte que je venais de faire; pendant ce temps mes compagnons n'étaient pas non plus restés inactifs et ils avaient fini par obtenir deux porteurs pour eux et deux bateliers pour moi.

Nous nous mîmes immédiatement à l'œuvre; on vida la barque, on l'allégea en lui faisant un fort soufflage avec de gros bambous, et à trois heures de l'après-midi nous nous lancions dans le courant. Les PP. Sastre et Coudrey se mettaient en route au même moment, mais, bien que cela les détournât de leur chemin et que le thermomètre marquât trente-cinq degrés à l'ombre, ils voulurent me conduire jusqu'au lieu d'embarquement. Nous nous séparâmes après de chaleureuses poignées de main, n'étant bien certains ni les uns ni les autres d'arriver à bon port.

Du côté des Hôs, je devais craindre qu'ils n'eussent l'idée de descendre de Thathôme par le Nam Chane pour remonter le Nam Nhiam : en ce cas nous nous serions rencontrés inévitablement. Ce fut avec un grand soulagement que je passai ce confluent et que je continuai à descendre le Nam Chane. Je n'étais pas seul à éprouver ce sentiment. Mon petit interprète, qui cependant avait fait comme mes autres hommes fort bonne contenance pendant tout ce temps, ne se tenait pas de joie le soir au campement en répétant dans son français naïf : « Maintenant, fini malade la peur. » Et comme je lui demandais s'il avait eu réellement peur, il me répondit : « Oh oui, j'étais malade de peur, mais je ne voulais pas le montrer. » Je le félicitai, car le vrai courage ne consiste pas à ne pas avoir peur, ce qui est une affaire de nerfs et d'habitude, mais à agir comme si l'on n'avait pas peur.



Coupe d'un silo (voy. p. 24).

La descente du Nam Chane s'opéra assez heureusement. Deux fois notre barque fut submergée dans les rapides, mais elle flotta grâce aux bambous. Il faut de la part des bateliers une adresse et un sang-froid merveilleux dans ces rapides où l'on passe comme une flèche entre d'énormes rochers qui encombrent le lit de la rivière.

Je n'avais plus de cadeau à faire, je n'avais même plus de gong pour annoncer mon arrivée, mais, partout où je m'étais arrêté en montant le Nam Chane, je fus reçu avec les plus grands témoignages de sympathie; on venait m'apporter du poisson, des œufs et des fruits, et l'on refusait tout payement.

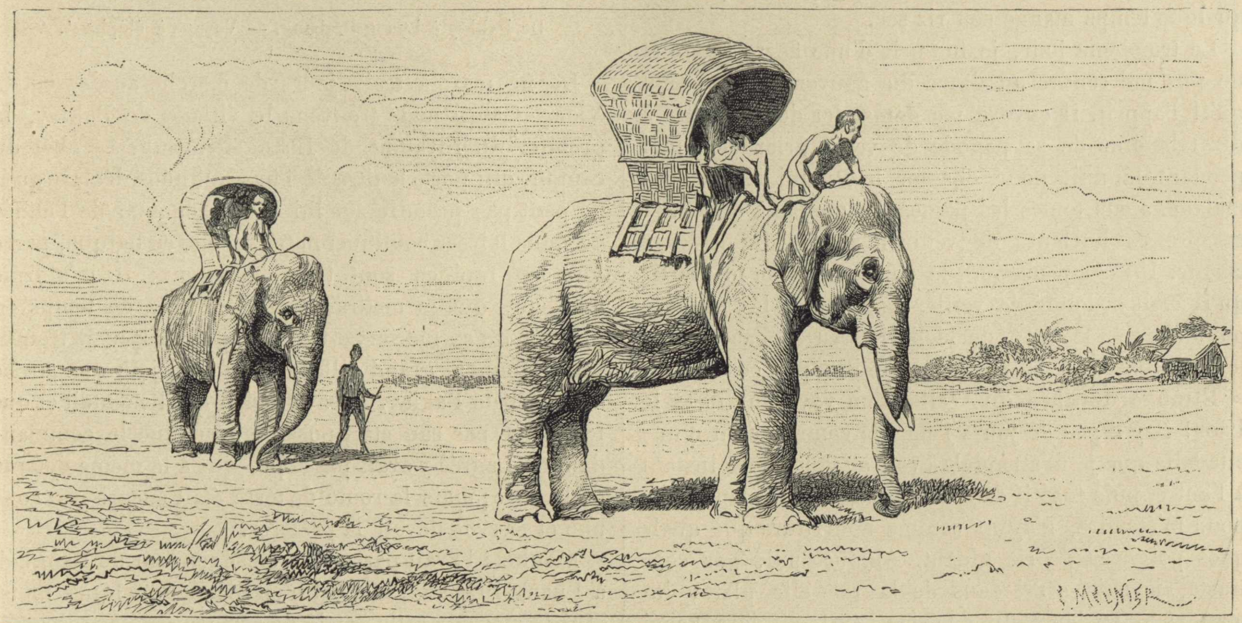
Je passai la journée du 25 avril à Molican, où je retrouvai mon amie Nansivaï, qui n'avait pas fait un long voyage sur le Mékong; la peur du choléra lui avait fait rebrousser chemin avant d'arriver à Pone-Pissaye; elle retournait à Meuong Ngan quand elle avait appris la prise de cette ville, et elle était décidée à s'établir à Molican, dans la province de son jeune frère.

J'assistai à Molican à la fête étrange qui consiste, au moment des plus basses eaux, à baigner ou à donner à boire aux statues de Bouddha. Le soir, les jeunes gens et les jeunes filles s'aspergent réciproquement avec des baquets d'eau; toute la population est en fête, les femmes ont les cheveux ornés de guirlandes de fleurs, et ce sont toute la nuit des chants joyeux et des rires sans fin. On n'aurait guère pu se douter qu'à quelques jours de marche leurs frères étaient chassés de leurs demeures et massacrés par des ennemis impitoyables.

Enfin le 27 avril je me retrouvai à Boun-Cang sur le Mékong, ayant chèrement payé la connaissance que j'avais acquise du pays des Phoueuns, et heureux cependant des résultats acquis dans cette expédition.

Docteur P. Neis.

(La suite à la prochaine livraison.)



Éléphants du Laos avec leur harnachement (voy. p. 36).

VOYAGE DANS LE HAUT LAOS,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS[1].

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après des photographies ou les croquis et les indications de l'auteur.

VIII

Séjour à Nonkay. — Le chemin de fer de Xieng-Cang.

Je me remis donc à remonter le Mékong en suivant l'itinéraire du commandant de Lagrée, et le 1er mai j'arrivai à Pone-Pissay. Le choléra avait disparu. On venait de brûler en grande pompe le corps du gouverneur, qui était mort de cette maladie, et les mandarins, supposant que je devais avoir un grand crédit auprès du roi de Bangkok, vinrent les uns après les autres me prier d'user de mon influence pour leur faire obtenir le titre de gouverneur. J'en profitai pour me faire donner dès le lendemain matin les barques et les hommes nécessaires à la continuation de mon voyage. Il n'y a à Pone-Pissaye ni marché, ni commerçants chinois ou birmans, et j'étais pressé d'arriver à Nonkay pour me ravitailler un peu. Je n'avais plus de nattes, de vaisselle ni d'ustensiles de cuisine; j'avais dû tout laisser à Meuong Ngan, même mon gong, qui me manquait d'autant plus qu'ici la coutume est de changer les hommes des barques à presque tous les villages.

Nonkay est le plus grand marché du Laos; on y trouve de nombreux marchands chinois et birmans vendant des denrées européennes et chinoises qui leur viennent presque toutes de Bangkok par Korat.

Le gouverneur et les grands mandarins connaissaient déjà mes mésaventures au pays des Phoueuns; ils tremblaient que le roi de Siam ne les en rendît responsables et j'eus de la peine à les rassurer. Le gouverneur insista malgré tout pour me rendre en nature ou en argent ce que j'avais perdu; je refusai et pus même trouver encore dans une des caisses échappées au désastre de Meuong Ngan un porte-cigares à musique qui lui fit d'autant plus de plaisir qu'il était aveugle, atteintd'une cataracte double.

Les mandarins rivalisaient à qui me ferait le plus d'amitiés. J'acceptai à dîner chez deux d'entre eux, et chaque jour je voyais arriver à l'heure des repas, de la part du gouverneur ou même de la part de plusieurs des mandarins à la fois, des files de serviteurs portant des plateaux d'argent sur lesquels étaient servis les mets laotiens les plus variés et les plus recherchés. Quand on en a pris l'habitude, la cuisine des riches

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

Laotiens, compliquée comme la cuisine chinoise, est loin d'être à dédaigner, surtout quand on a pendant quelque temps mangé son riz sec.

Le troisième jour, je fus pris d'une fièvre légère et ne pus me rendre au dîner du gouverneur; aussitôt qu'il l'apprit, il envoya me demander de permettre à dix talapoins de sa pagode de venir prier chez moi pendant la nuit pour chasser le Pi qui me rendait malade. J'eus toutes les peines du monde à empêcher ces prêtres hurleurs de venir m'abasourdir de leurs chants. En compensation, le gouverneur me fit avertir qu'il avait ordonné de veiller dans toutes les pagodes pour chasser le génie de la fièvre. Aussi, l'accès fini, je terminai une lettre à ma famille par ces mots : « Étrange destinée que celle d'un voyageur dans le Laos! Il y a peu de jours j'étais le commandant d'une citadelle que je m'attendais à voir attaquer d'un instant à l'autre, puis fugitif dans la montagne, sans une natte pour m'étendre, n'ayant comme nourriture que quelques poignées de riz gluant. Aujourd'hui, par contraste, je suis servi dans de la vaisselle plate; des mandarins en langoutis de soie se traînent devant moi sur les genoux et les coudes; quand je veux sortir, un cheval richement harnaché et orné de queues de paon m'attend devant le sala; enfin des centaines de talapoins passent cette nuit en prières parce que j'ai été indisposé ce soir!.... »

Malgré les instances du gouverneur, je ne pouvais pas prolonger mon séjour à Nonkay; les pluies commençaient à tomber et j'étais encore à plus d'un mois de route de Luang-Prabang, où mes instructions me disaient d'hiverner.

Le cinquième jour, je partais pour visiter la ville ou plutôt les ruines de Vien-Chan, l'ancienne capitale du moyen Laos; j'étais accompagné par les principaux mandarins de Nonkay; le gouverneur, malgré son infirmité, s'était fait conduire jusque sur la berge pour assister à mon départ.

Je consacrai trois jours à visiter ces ruines et, après avoir remonté pendant six jours des rapides plus dangereux qu'en aucune partie du Mékong, j'arrivai à Xieng-Cang, au rivage du fleuve le plus rapproché de Bangkok.

Cette position a fait parfois songer à prendre Xieng-Cang comme point d'arrivée du chemin de fer de Bangkok au Mékong. Sans discuter la question, remarquons seulement que Xieng-Cang et ses environs sont des pays pauvres et peu peuplés, que le Mékong, qui est partout une assez mauvaise voie commerciale, n'est nulle part aussi peu praticable qu'au-dessus et au-dessous de Xieng-Cang, et enfin que cette voie ferrée aboutirait à une impasse, ne pouvant être continuée ni au nord vers Luang-Prabang, où l'on se butterait contre un massif inextricable de montagnes, ni à l'est, vers le riche pays de Nonkay, où les nombreux affluents du Mékong et surtout les profonds marécages rendraient bien difficile l'établissement d'une voie ferrée.

IX

De Paklay à Luang-Prabang. — Voyage à éléphant.

Le 22 mai, à trois jours de marche au-dessus de Xieng-Cang, nous trouvons le village de Paklay, le premier du royaume de Luang-Prabang. Le chef du canton, qui porte le titre de Thaséan, nous déclare qu'il ne peut pas prendre sur lui à cette époque de l'année de nous laisser continuer notre voyage en barque, parce que les rapides sont trop dangereux; il m'affirme d'ailleurs que je mettrais trois fois plus de temps en pirogue qu'en me servant des éléphants que je trouverai à Mounoa, grand village situé à un jour de marche à l'ouest de Paklay. Je savais bien qu'il mentait et que le voyage par eau était possible, puisque le commandant de Lagrée y avait passé presque à la même époque de l'année; mais la route de terre était encore peu connue et je crus devoir la préférer.

Mouhot[1] l'avait parcourue en se rendant de Bangkok à Luang-Prabang, mais il n'en dit que quelques mots, et ses notes sur cette partie de son voyage se ressentent trop souvent de sa mort prématurée; il n'eut pas le temps de les publier, ni de les mettre en ordre lui-même.

La ligne de partage des eaux entre le Ménam et le Mékong est fort élevée, et ses contreforts s'étendent jusque sur les rives du Mékong; entre ces contreforts, que l'on monte et descend continuellement, coulent des affluents du Mékong, parfois encaissés entre les montagnes, parfois serpentant au milieu de riantes vallées où s'élèvent de nombreux villages. Dès le premier jour je remarquai que ces villages paraissaient plus propres et les maisons plus spacieuses que dans le reste du Laos; les habitants sont plus grands et mieux faits que les autres Laotiens; parmi les femmes, on en trouve de réellement jolies; malheureusement les goitres sont communs. Tout ce pays a été peuplé, il y a deux ou trois générations à peine, par des Laotiens à *ventres noirs* (Lao Kôn dâm) chassés du nord de Xieng-Maï par une invasion birmane. Ils ont conservé l'étrange habitude qui leur a valu leur nom : dès l'âge de quinze ans, tous les hommes sont tatoués des genoux à la ceinture. Comme tous les Laotiens ils parlent un siamois légèrement modifié.

Les villages sont échelonnés le long des affluents; aussi, quand on voyage parallèlement au Mékong, on n'en rencontre qu'un ou deux par jour. Chaque village possède un certain nombre d'éléphants, presque tous de petite taille et mal dressés; quand les habitants capturent et se donnent la peine de dresser de beaux éléphants, ils les vendent bien vite ou se les voient réquisitionner pour le service du roi de Luang-Prabang ou celui du roi de Bangkok. Il en est de même quand ils élèvent de petits éléphants en captivité.

1. Voy. le voyage de Mouhot dans le volume VIII (1863, second semestre), du *Tour du Monde*, p. 219 à 352.



En route dans la forêt (voy. p. 36)

Une fois en marche, les éléphants ne s'arrêtent plus; nous partions le matin au lever du jour pour ne nous arrêter que le soir; en route je mangeais avec mon cornac du riz et un peu de venaison fumée; au moyen d'un petit seau en bambou nous puisions de l'eau en passant les rivières. Je ne descendais que lorsqu'il m'était impossible de faire autrement, car il est plus facile de descendre que de remonter. Ces animaux à moitié sauvages et encore mal dressés n'avaient jamais vu de blanc; ils ne me présentaient pas le genou pour m'aider à monter, comme doit le faire tout éléphant bien élevé et ce qu'ils faisaient toujours pour le cornac : il fallait me dérober à leur vue, et malgré cela ils poussaient, lorsque je me hissais sur eux, des grognements peu rassurants qui faisaient trembler mon étroite cage.

Je ne sais ce que peut être un voyage dans l'Inde sur de grands éléphants bien dressés et bien harnachés; mais dans le Laos, quand on n'a que les petits éléphants des villages, c'est réellement la plus incommode, la plus fatigante et la plus lente de toutes les manières de voyager. On ne peut se tenir couché ni assis; on est continuellement secoué et contusionné par les rudes secousses communiquées à la cage, dont la toiture, très basse, empêche de voir à plus de quelques pas devant soi; on est mangé par les taons; en outre, si la route est difficile, on peut ajouter à tous ces agréments celui de faire à peine trois à quatre kilomètres à l'heure.

Aussi ai-je gardé de mes voyages une certaine rancune contre ces animaux, les plus peureux de toute la création; c'est du reste à cause de cette lâcheté que l'on peut les utiliser. Les cornacs ne se font obéir que par la crainte qu'ils inspirent; ils sont armés d'un instrument ayant quelque analogie avec les outils des couvreurs, ayant un marteau d'un côté et un pic aigu de l'autre; au moindre faux pas, à chaque mouvement brusque qui manque de faire tomber la cage, mal sanglée par un simple lien de rotin, le cornac frappe à tour de bras avec le marteau sur les bosses frontales de l'éléphant, qui pousse des hurlements plaintifs; si l'animal refuse d'obéir, s'il veut se détourner de sa route, ou s'il est effrayé, le cornac enfonce le pic dans la peau du front, ou même lui déchire le coin de la bouche. La vue de mon chien, qu'ils prenaient pour un tigre à cause de sa couleur blanche et brune, celle de mon petit singe Hoï, qui m'accompagnait depuis Nonkay, suffisaient pour jeter le trouble dans la caravane, et j'étais obligé de faire attacher ces deux compagnons, que l'on conduisait fort loin devant ou derrière nous.

Il faut cependant rendre justice à l'adresse et même à l'intelligence de ces animaux; quelle que soit la déclivité du terrain en montant comme en descendant, ils parviennent à maintenir les cages sur leur dos; pour cela il leur faut parfois laisser traîner leur train de derrière ou se mettre à genoux sur leurs jambes de devant, ce qu'ils font toujours avec les plus grandes précautions, mais aussi avec la plus grande lenteur qu'on puisse imaginer.

Ils savent se rendre compte de la hauteur de la cage qu'ils portent, et brisent avec leur trompe et leurs défenses les grosses branches qui pourraient s'accrocher à la toiture. Parfois aussi il est amusant de suivre les ébats d'un des jeunes éléphants qui suivent leurs mères en voyage; sans s'arrêter, celles-ci appellent leur petit, le grondent et parfois même, s'il n'est pas arrivé assez vite à leur appel, le corrigent à coups de trompe. Quand il fait chaud, l'éléphant cueille un rameau feuillu et s'en sert comme d'éventail pour s'émoucher; il rend le même service à son petit; d'ailleurs, quelque fastidieux que soit ce mode de locomotion, il faut reconnaître qu'aucune autre bête ne pourrait se tirer de ces *chemins du diable*, comme les appelle Mouhot.

Je suis resté jusqu'à treize heures de suite sans descendre de ces petites cages; le soir nous arrivions moulus et contusionnés, et trop souvent les miasmes que soulevaient les éléphants en traversant les marécages, et que l'on respirait toute la journée, nous ôtaient l'appétit et nous donnaient des accès de fièvre.

Je jouissais cependant de bons moments, au moins par les yeux, pendant cette route pénible, tantôt suivant des crêtes de collines d'où l'on découvrait un paysage splendide, ou bien cheminant des heures entières dans de petites rivières au-dessus desquelles la végétation formait une voûte épaisse; plus loin je voyageais au milieu de riches rizières et de plantations d'aréquiers et de cocotiers aux environs des villages, mais au delà je retrouvais ces bas-fonds fangeux des forêts où l'on sent que le végétal règne en maître, d'où les oiseaux même n'approchent pas, où les arums et les orchidées bizarres remplissent l'air d'un parfum pénétrant qui me faisait dire, par expérience, hélas! que *cela sentait la fièvre*.

Chaque soir nous étions accueillis en amis dans les beaux villages des Ventres-Noirs. Je ne me faisais plus faire de cuisine, mes hommes arrivant trop fatigués à l'étape. Je mangeais avec les chefs de village des mets pimentés à faire reculer plus d'un Européen; notons, parmi ce qu'on me présentait de plus étrange, les nymphes de ver à soie retirées des cocons et frites dans la graisse, puis une sorte de gros grillon appelé *tinaï* par les Laotiens, qui vit dans les sables des rivières : ce sont là des mets du reste assez rares et qui heureusement ne font pas la base de la nourriture.

Partout les vieillards se rappelaient Mouhot et m'en parlaient avec éloge. Ai-je pu laisser derrière moi un aussi bon souvenir que lui? Je ne sais; ma pacotille était bien réduite, mes finances restreintes, mais chez ces braves gens il n'est point nécessaire d'être riche; les chefs de village s'offensaient quand je leur offrais de l'argent, et j'étais obligé d'insister pour faire accepter aux cornacs une juste rémunération. Nous couchions dans des pagodes vastes et bien propres, où le seul inconvénient était l'insupportable psalmodie des talapoins, qui dure souvent toute la nuit.

Les pluies commençaient à tomber régulièrement, et

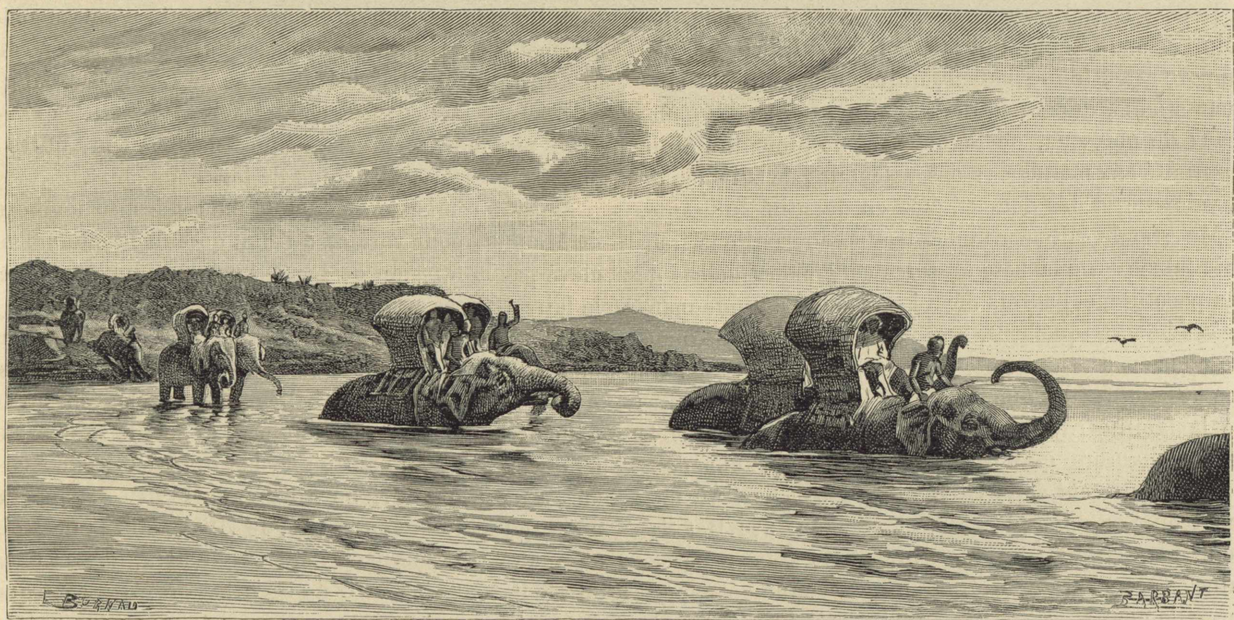
les affluents du Mékong devenaient difficilement guéables. Une fois, en traversant le Nam Houng, nos éléphants perdirent pied et durent nager pendant une vingtaine de mètres dans un fort courant, au risque d'être entraînés.

Après dix journées de marche nous nous retrouvions près du Mékong, dans le petit village de Thadeua, à quelques heures du vaste et riche village de Nala. Là nous laissâmes nos éléphants pour reprendre des barques, et, le 8 juin 1883, nous débarquions à Luang-Prabang dans la matinée.

X

Séjour à Luang-Prabang. — La fête du 14 juillet. — Visite au tombeau de Mouhot.

Vue du fleuve ou même de la petite colline qui s'élève au centre de la ville, Luang-Prabang paraît un séjour enchanteur; les maisons et les nombreuses pagodes aux toits pointus et dorés apparaissent au milieu d'une véritable forêt de cocotiers et d'aréquiers; mais quand on débarque pendant la saison des pluies, on enfonce jusqu'à mi-jambe dans une boue noirâtre et infecte. L'enceinte des fortifications a bien pu contenir les cinquante mille habitants que lui donne Mgr Pallegoix, vers 1830; mais depuis bien des années la partie la plus voisine du confluent du Nam Kan est seule habitée; le reste retourne à l'état de forêt, au milieu de laquelle on rencontre quelques pagodes en ruine, ou de vastes marécages dans lesquels on cultive les macres; d'après notre estimation la population ne dépasse pas vingt mille habitants en dedans des fortifications; il est vrai que les environs sont fort habités et contiennent peut-être une population double, car chaque



Passage à gué du Nam Houng.

matin on ne compte pas moins de cinq à six mille personnes au marché.

Mon arrivée était déjà annoncée au roi. Les caisses dont s'était chargé le mandarin de Pone-Pissaye étaient parvenues depuis longtemps à Luang-Prabang, et les membres du tribunal qui vinrent me recevoir me dirent que le roi demandait chaque jour de mes nouvelles; il était disposé à me donner audience aussitôt que je le voudrais. Je fixai la réception à cinq heures de l'après-midi, et l'on m'installa en attendant dans une vieille pagode au centre de la ville.

Je décrirai ailleurs mon séjour de huit mois à Luang-Prabang, mes relations avec les mandarins, les mœurs si curieuses des Laotiens, que je pus étudier tout à loisir. Je ferai connaître aussi l'importance commerciale et politique de ces contrées limitrophes du Tonkin; mais tout cela sortirait ici de mon cadre.

Malgré les amicales relations que j'entretins continuellement avec tous les mandarins, et en particulier avec le bon vieux roi, qui m'avait pris en amitié, ce séjour à Luang-Prabang, surtout pendant les quatre premiers mois, doit compter parmi mes épreuves les plus pénibles. Pris peu de jours après mon arrivée de violents accès de fièvre des bois, je ne pus m'en débarrasser tant que dura la saison des pluies. Chacun de mes hommes eut aussi à subir plusieurs accès graves.

Les symptômes caractéristiques de cette fièvre sont, outre une chaleur dévorante qui semble vous brûler jusqu'à la moelle des os, des vomissements bilieux continuels et incoercibles; l'accès qui a commencé sans frissons se termine souvent sans sueurs; de fortes doses de quinine en préviennent le retour pendant quelque temps, mais les nausées et le dégoût des aliments persistent plusieurs jours après la fièvre, et l'anémie augmente à chaque accès.

Dans un des endroits les moins malsains, choisi par

moi, le roi m'avait fait construire une maison assez confortable, et, bien qu'il eût mis à ma disposition un de ses meilleurs chevaux, je suis resté souvent des semaines sans pouvoir sortir de mon enclos, me tenant à peine debout, aussi incapable de travail intellectuel que d'activité corporelle, passant oisivement mon temps au milieu de ma ménagerie, composée de mon chien, de trois singes, dont l'un m'a accompagné depuis Nonkay jusqu'en France, où je le possède encore, et d'un grand marabout qui était devenu parfaitement familier.

Malgré mon état de faiblesse je voulus fêter dignement la France le 14 juillet. J'invitai à dîner quarante des principaux mandarins; la veille j'avais assisté à l'incinération de la fille aînée du roi, lequel s'excusa de ne pouvoir venir, mais le second roi et deux autres membres de la famille royale acceptèrent mon invitation.

Depuis la veille au soir on cuisinait dans tous les coins de mon enclos; il fallait faire cuire et apprêter un porc gras, trente poulets, quinze canards, cent cinquante œufs, quarante kilogrammes de riz et des monceaux de poissons, de légumes et de piment. J'avais emprunté aux mandarins des ustensiles de cuisine, de la vaisselle et des domestiques en quantité suffisante.

Ma grande salle était toute tendue de pavillons français fabriqués à la hâte avec les cotonnades débris de ma pacotille, et j'aurais désiré que tout le monde mangeât démocratiquement, non pas à la même table, nous ne nous en servions pas, mais sur la même natte. On me fit comprendre que c'était impossible, les membres de la famille royale ne pouvant pas manger dans la même chambre que leurs sujets; nous étions donc quatre seulement dans la chambre à coucher. Au moment où l'on apporte le riz, autre ennui : le Hat Sabout, fils du premier roi, en voyant les bols en porcelaine, s'excuse, et m'explique que la coutume s'oppose formellement à ce qu'un membre de la famille royale mange le riz autrement que dans un vase d'argent. Le second roi n'y mettait pas tant de façons, mais, voyant mon embarras, il envoya chercher chez lui quatre corbeilles d'argent, et alors enfin on put commencer le repas.

Suivant l'usage du pays, j'avais envoyé mon interprète accompagner chez le roi un grand plateau chargé de victuailles, afin qu'il prît part à la fête, bien que n'y assistant pas.

Chez moi, on mangeait partout, les mandarins dans la grande salle, leur suite au dehors et dans la salle de bain, les hommes de corvée dans la cuisine. J'avais de plus donné l'ordre de servir les restes à tous les gens du peuple qui se présenteraient; aussi mangeait-on dans la cour et jusqu'en dehors de l'enclos.

A neuf heures et demie, je fis donner par le second roi le signal du feu d'artifice. Cette partie de la fête, indispensable d'ailleurs, m'avait donné bien des inquiétudes, car huit artificiers du roi y avaient travaillé chez moi depuis une semaine, tout en fumant leurs cigarettes au milieu de la poudre, du pulvérin, du salpêtre et du soufre.

Pour les Laotiens, toute fête doit avoir un but religieux; aussi furent-ils persuadés que c'était un sacrifice que je faisais au Pi de mon pays, et le lendemain je vis derrière la maison, près de l'écurie, une petite maison faite de troncs de bananiers et garnie de victuailles; les domestiques laotiens, persuadés que ce devait être un oubli de ma part, avaient sans m'en avertir fait cette offrande à la divinité : mes Annamites, assez sceptiques en fait de religion, ne s'y étaient pas aperçus.

Ce n'avait pas été sans peine que j'étais resté debout jusqu'à la fin de la fête; je fus pris dans la soirée d'un accès grave, et pendant huit jours je ne pus guère quitter ma natte. Chaque jour, ou même plusieurs fois par jour, les deux rois et les membres du tribunal envoyaient prendre de mes nouvelles, et m'apporter des compliments de condoléance. Je n'avais d'autres médicaments que la quinine; j'acceptai donc les soins du médecin du roi, chef des talapoins de Luang-Prabang; ce confrère laotien, qui connaissait fort bien les simples, put me procurer quelques médicaments utiles : nous sommes restés depuis de fort bons amis.

A peine remis, je résolus de me rendre au tombeau de Mouhot, pour voir ce qu'était devenu le monument élevé par la mission de Lagrée à notre compatriote, et le faire réparer au besoin.

Le 27, au point du jour, je pars à cheval, accompagné de mon jeune interprète et de deux petits mandarins. Après avoir traversé de belles rizières étagées sur le flanc de la chaîne de montagnes qui suit le Nam Kan, nous arrivons, au bout d'une heure et demie de marche, à un grand et riche village appelé Ban Penom. Là nous réquisitionnons le chef de village ainsi que trois ou quatre Laotiens pour nous servir de guides et nous ouvrir la route. A partir de ce village il n'y a plus que des sentiers à peine tracés, et ces hommes nous précèdent pour couper avec leurs sabres les branchages qui nous barrent la route.

De nombreux torrents assez encaissés et grossis par les dernières pluies descendent des montagnes pour se jeter dans le Nam Kan, ce qui me donna l'occasion d'admirer la vigueur et la sûreté de pied de nos petits chevaux laotiens; pour arriver dans ces torrents, ils se laissaient glisser le long des berges argileuses escarpées, puis sautaient courageusement dans le courant, où il leur fallait souvent nager pendant plusieurs mètres; nous prenions chaque fois un bain presque complet.

Sur la rive opposée ce fut plaisir de voir mon petit cheval portant sa lourde charge grimper presque à pic, s'accrochant au sol en enfonçant ses petits pieds non ferrés aux moindres anfractuosités et s'enlevant avec une force et un entrain merveilleux. Dans un des torrents, un peu plus encaissé que les autres, le cheval du jeune Rô glissa en remontant à moitié de la berge, et ils roulèrent l'un sur l'autre dans l'eau, heureusement assez profonde; Rô en fut quitte pour un plongeon et une

légère contusion causée par un coup de pied du cheval.

Après avoir suivi le Nam Kan pendant une heure depuis le départ de Penom, nous arrivons au pied d'une montagne assez élevée, le Pou Soûan, près d'un grand rapide appelé le Keng Noun, et nous faisons halte dans une petite case laotienne bâtie près de la rivière; le propriétaire me raconte qu'il a aidé les hommes de Mouhot à l'enterrer et me propose de me conduire vers son tombeau.

Ici nous laissons nos chevaux; on nous ouvre à coups de sabre un chemin à travers les lianes et les rotins; après vingt minutes de contremarches et de tâtonnements, le guide m'indique un fourré plus épais en me disant : « Voilà le tombeau du Phalang. » On attaque le fourré à coups de sabre et je ne tarde pas en effet à trouver quelques briques éparses sur le sol : c'étaient les seuls vestiges du monument élevé par M. Delaporte. Bâti dans une forêt humide, pendant la saison des pluies, le tombeau n'a jamais dû sécher, et la mauvaise chaux du pays a été enlevée immédiatement par les pluies diluviennes ordinaires à cette époque. Au-dessus de la fosse le terrain s'était affaissé; les briques n'étant plus retenues tombèrent les unes à côté des autres; peut-être aussi les habitants du voisinage ou les bateliers du Nam Kan sont-ils venus enlever une partie des briques pour faire leurs fourneaux de cuisine.



Ma case à Luang-Prabang.

Je ne pus malgré mes recherches retrouver la plaque de grès qui portait l'inscription.

Je fis débroussailler et déblayer le sol avec soin; je rassemblai les briques; puis, me souvenant que Mouhot était bon catholique, je fis couper deux jeunes arbres et fabriquer une croix sur laquelle je gravai son nom; plantée profondément en terre et assujettie par des briques, elle indiquera du moins pendant quelques années encore le lieu où est enterré le premier Européen qui soit arrivé à Luang-Prabang.

J'avais passé deux heures dans ce lieu empesté, où le soleil ne luit jamais; pas de gazon, pas une fleur sur le sol recouvert de broussailles, de feuilles ou de troncs d'arbres pourris; déjà je me sentais pris de fièvre. C'est là cependant que ce bon et brave Mouhot a vécu trois mois de la saison des pluies, couchant le plus souvent dans un hamac suspendu aux branches, et passant ses journées à décortiquer des arbres morts et à fouiller les troncs d'arbres pourris pour y découvrir des insectes rares, en particulier des longicornes, dont il s'occupait particulièrement en ce moment.

Est-il étonnant que les mandarins laotiens, qui n'osent pas en cette saison entrer dans la forêt à moins d'y être absolument forcés, n'aient rien pu comprendre

à un tel amour de la science, et soient restés persuadés que Mouhot recherchait volontairement la mort!

XI

La saison des pluies à Luang-Prabang. — Un vol audacieux.

Les mois d'août et de septembre furent particulièrement pénibles. Je n'ai pas compté moins de vingt-neuf jours de pluie pendant le premier de ces mois et vingt-six dans le second. Je luttai pied à pied contre la maladie, mais l'anémie devenait profonde et je fus atteint d'un œdème généralisé; dès que je restais quelque temps debout ou assis, mes jambes enflaient, et le matin, quand je me levais de dessus ma natte, je pouvais difficilement

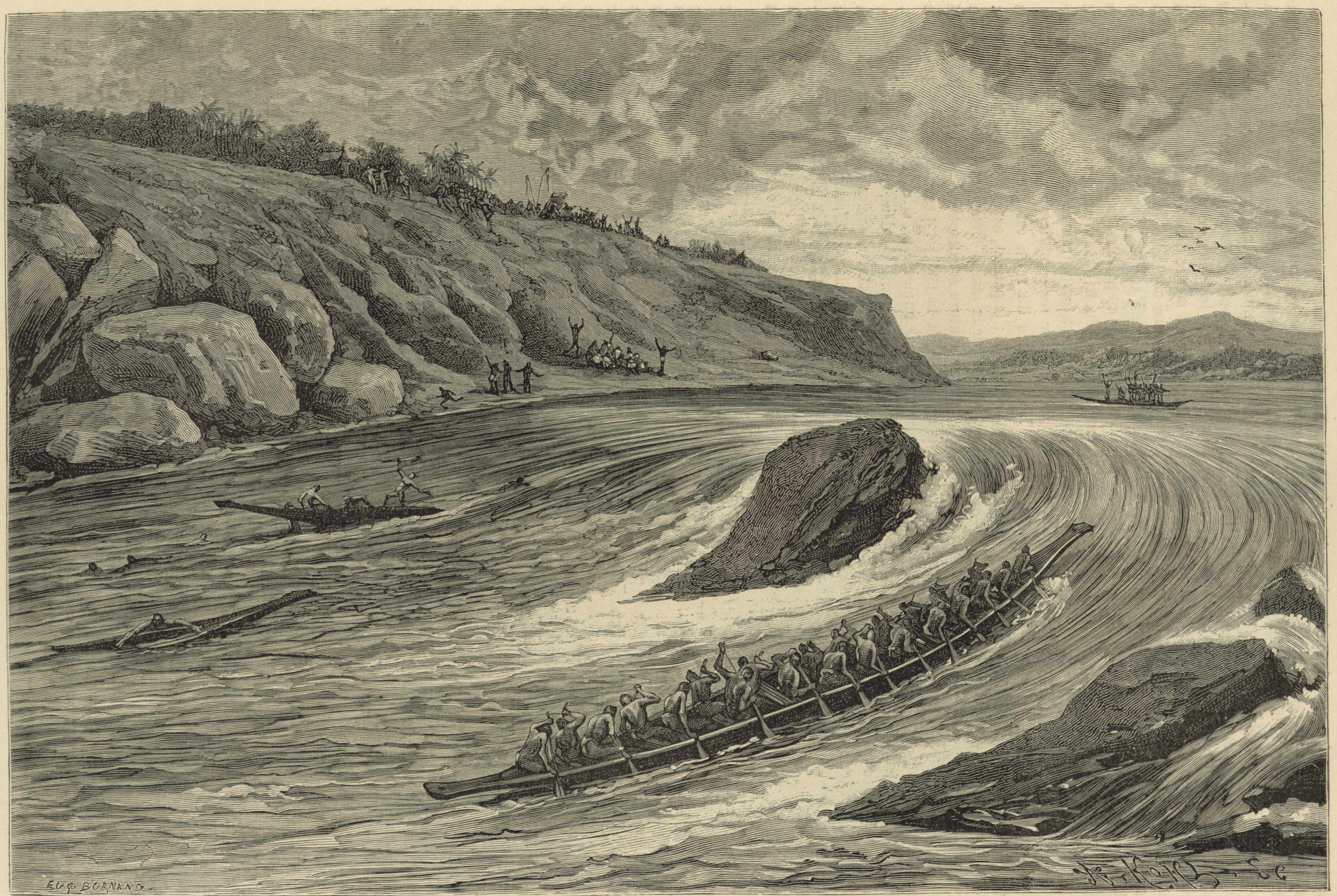


Le tombeau de Mouhot (voy. p. 39).

ouvrir les yeux, tant mes paupières étaient œdématiées.

Je tenais par-dessus tout à explorer le Nam Ou, à m'avancer le plus que je pourrais du côté de la Chine et à me renseigner exactement sur les pays situés entre le Nam Ou et le Tonkin; j'avais appris par des lettres de Bangkok la catastrophe du commandant Rivière, mais je ne songeai pas à une intervention de la Chine et je croyais comme tant d'autres qu'une expédition au Tonkin serait bien vite finie. Je ne renonçai donc pas encore à revenir par le fleuve Rouge, et, malgré le pauvre état de ma santé, j'étais décidé à attendre patiemment pour laisser aux affaires le temps de s'arranger, avant d'essayer de passer la frontière annamite.

Pendant ce triste mois de septembre, où je ne me levais guère de ma natte que pour soigner mes Annamites, presque aussi malades que moi, je m'aperçus



Régates à Xieng-Ngoun (voy. p. 44-46).

successivement qu'un grand nombre de petits vols se commettaient dans ma maison; mes derniers ustensiles disparaissaient, les boîtes de poudre diminuaient et je soupçonnai les trois Laotiens de garde que le roi me fournissait et qui se relayaient de huit jours en huit jours. J'avais fait au tribunal de nombreuses plaintes, restées sans résultat, et j'en avais témoigné mon mécontentement au second roi. Mes hommes étaient pour moi au-dessus de tout soupçon. Qu'auraient-ils pu faire de leur argent? Enfin par une nuit noire et pluvieuse un voleur parvint, en faisant un trou dans la mince cloison de bambou qui servait de muraille à ma case, à enlever la sacoche qui contenait mes barres d'argent, laquelle se trouvait près de moi dans une caisse non fermée à clef. J'avais toujours sous la main pendant la nuit un revolver chargé, et mon chien Tambô était couché à mes pieds. Les nuits précédentes il avait aboyé et s'était levé plusieurs fois en grondant; cette fois, il avait dormi profondément. Moi-même je ne me réveillai qu'en entendant se refermer la caisse. L'individu, qui avait passé le bras par un trou pratiqué dans la muraille, courait déjà, et je ne pus que tirer sans résultat deux coups de revolver dans la direction où il s'enfuyait. Puis je vérifiai que les trois Laotiens de garde et mes quatre hommes étaient dans leurs chambres. Cependant celui qui avait accompli ce vol audacieux devait bien connaître les êtres et les habitudes de la maison.

Je m'aperçus que mon chien était empoisonné, par l'opium probablement; j'eus beau le secouer, il dormit encore pendant toute la journée du lendemain. N'avait-il pas fallu que je fusse moi-même narcotisé à mon insu pour laisser s'accomplir si près de moi un vol qui avait dû demander des efforts et quelque temps?

Cette fois je ne voulus pas me payer de mots. J'exigeai que l'enquête fût menée rigoureusement et qu'on me tînt chaque jour au courant des recherches; je ne tardai pas, hélas! à me convaincre que le milicien Long, l'un de mes hommes, était au moins complice du vol, et ce fut là une des plus grandes contrariétés de tout mon voyage. Le second roi me dit qu'il soupçonnait depuis longtemps le milicien Long, qui fumait de plus en plus l'opium et avait fait d'assez fortes dépenses pour s'en procurer; trois ou quatre des objets disparus avaient été retrouvés par la police, vendus par lui; on n'avait pas voulu m'en avertir pour ne pas me faire de peine, parce qu'on savait que j'aimais beaucoup mes hommes.

J'arrivai en effet, en rapprochant beaucoup de petits faits, à la certitude absolue que Long était coupable. Cette fois il n'avait pas dû avoir pour but de se procurer de l'argent, mais de connivence, je le crains, avec un autre de mes hommes, il avait cru que dépouillé de mon argent je serais bien obligé de hâter mon retour; ils ne voyaient pas finir cette interminable saison des pluies et savaient que j'avais l'intention de faire encore plusieurs explorations avant de songer à revenir en Annam.

En bon Annamite qu'il était, il nia toujours énergiquement même les vols les plus évidents; il comptait sur ma faiblesse pour ne pas le livrer entièrement à la justice laotienne. Je ne pouvais pas être si indulgent. Il avait à plusieurs reprises accusé les hommes de garde d'être les auteurs des vols dont il était convaincu. Je le fis mettre dans la prison du roi, où on lui passa à la jambe une bille de bois de vingt kilogrammes, comme aux autres prisonniers. Deux fois je le laissai attacher au poteau d'exécution, sur les instances des membres du tribunal, mais sans vouloir qu'il fût frappé, et deux fois il refusa énergiquement d'avouer et de dénoncer ses complices.

Le supplice du rotin est plus cruel dans le Laos qu'en Annam; le patient, assis sur un billot, a les deux pieds et les deux mains fortement liés en avant à un poteau; sa ceinture est attachée à un autre poteau placé derrière lui, et la tête est prise dans une cangue; le corps est ainsi immobilisé, étiré entre ces trois points, et le bourreau, muni de deux rotins, placé derrière, frappe alternativement avec les deux mains sous les aisselles et sur les flancs. C'est peut-être là un moyen d'instruction commode, mais je ne pus jamais me résoudre à l'autoriser. Je me bornai à annoncer à mon homme que je partirais sans lui, en l'abandonnant dans la prison de Luang-Prabang.

Ce milicien était père de famille et parlait souvent les larmes aux yeux de sa femme et de son jeune fils, qu'il connaissait à peine; ce n'était pas la première fois qu'il m'accompagnait; deux ans auparavant, après une excursion chez les Moïs, on nous avait transportés tous deux mourants dans le port de Binh-Thuan sur une jonque annamite. En dernier lieu, pendant le voyage jusqu'à Luang-Prabang, il m'avait rendu de grands services, et pendant notre campagne chez les Phoueuns il avait montré autant de courage que de dévouement; on comprendra donc combien cette affaire dut m'être pénible.

La perte matérielle n'était pas considérable : je fus obligé cependant d'emprunter au roi de Luang-Prabang dix barres d'argent, qui pouvaient me suffire pour vivre pendant six mois. Le roi ne voulut pas entendre parler d'intérêts, et ce ne fut même qu'avec peine et en lui persuadant (contrairement à la vérité) que c'était le gouvernement français qui payerait, qu'il consentit à accepter un billet payable au consulat de Bangkok.

Enfin avec le commencement d'octobre revint le beau temps, et avec le soleil la santé; la fièvre disparue, mes forces se rétablirent rapidement, et, ne pouvant encore songer à explorer le Nam Ou, je résolus de mettre mon temps à profit pour remonter le Nam Kan, rivière au confluent de laquelle est bâti Luang-Prabang. Je voulais n'emporter avec moi que très peu de bagages et ne pas abandonner entièrement mes animaux et ma maison, où je ne pouvais laisser un de mes hommes seul; je confiai donc la garde du logis à Phûôc en lui laissant le seul milicien qui me restât; j'emmenai pour tout compagnon le jeune Rô. Le roi

décida de me faire accompagner par un des mandarins du séna, le vieux Synkerk, qui aurait avec lui trois de ses fils, et le 11 octobre nous partions sur deux barques légères qui pouvaient facilement faire quatre à cinq kilomètres à l'heure contre le courant.

XII

Exploration du Nam Kan. — Comment voyagent les mandarins. Les Khas Thié. — Fêtes et régates à Xieng-Ngoun.

Le premier jour, tout se passa bien. On ne s'arrêta que quelques minutes dans les villages, pour changer les hommes; le Synkerk m'avait averti que la coutume exigeait que l'on changeât les hommes des barques dans tous les villages.

Dès le second jour, je vis que j'étais tombé dans un guet-apens; sous prétexte que les villages devaient nous fournir des vivres, mon mandarin en réquisitionnait partout; ce vieux Synkerk devait ainsi ramasser dans le cours du voyage assez de riz et de provisions pour nourrir sa nombreuse famille pendant un an; je compris alors que ce n'était pas seulement son amitié pour moi, ni son amour des voyages qui l'avaient engagé à tant insister afin d'obtenir du roi de le choisir pour



Village de Khas Thié (voy. p. 44).

m'accompagner. J'aurais voulu payer au moins aux villages les vivres que je consommais, mais ma nourriture personnelle et celle de mon interprète étaient de si peu de valeur que je me contentai de faire quelques cadeaux dans les principaux villages.

Le plus grave inconvénient de cette manière de voyager est l'énorme perte de temps qu'il fallait subir à chaque village. En frappant d'avance le gong, on arrivait bien parfois à se procurer assez vite des hommes, mais les vivres étaient plus longs à trouver; puis il fallait discuter sur leur quantité, car le Synkerk n'avait qu'un but, celui d'en recueillir le plus possible. Partis de bonne heure le matin pour ne nous arrêter définitivement que le soir assez tard, nous arrivions à peine à faire cinq ou six heures de marche dans la journée, ayant stationné des heures entières devant les villages sous un soleil de plomb.

Malgré toute la patience que je puis avoir et qu'avait développée en moi l'habitude des mœurs indochinoises, je finis par me fâcher complètement. Le Synkerk fit tout ce qu'il put pour me calmer et me démontrer qu'il était impossible d'aller plus vite. Nous faisions, disait-il, trois fois plus de route que n'en font d'ordinaire les mandarins laotiens; je ne me laissai pas convaincre. Le troisième jour, au milieu de la journée, exaspéré de tant d'arrêts interminables, je déclarai

au Synkerk que je renonçais au voyage, et je lui ordonnai de revenir à Luang-Prabang, où je voulais me plaindre au roi. Ce fut alors une véritable scène de désolation. Le Synkerk et ses trois fils se mirent à genoux pour me supplier de ne pas donner suite à ma menace, et ils finirent par me promettre de marcher plus vite, de s'arrêter moins souvent et d'exiger moins de provisions des villages. Je me résignai, persuadé d'ailleurs qu'il en serait de même avec un autre mandarin, et n'étant point assez riche pour louer à mes frais des barques et des bateliers que je pusse mener à ma guise.

Après une vingtaine de kilomètres à l'est, le Nam Kan se dirige constamment sud et sud-est jusqu'au pays des Phoueuns, où il prend sa source non loin du plateau d'où descendent aussi le Nam Chane, le Nam Ngoun et tant d'autres. La navigation sur le Nam Kan est assez semblable à celle du Nam Chane, mais le pays est plus peuplé, les villages sont fort rapprochés les uns des autres, trop rapprochés, hélas! quand on voyage suivant la coutume des mandarins.

Les Laotiens possèdent peu de rizières, et, ne s'occupant que d'un peu de commerce et de pêche, ils mènent une vie assez paresseuse et n'en sont pas moins riches et insouciants malgré de forts impôts.

Ils n'habitent que le long des cours d'eau navigables. Tout le reste du pays est occupé par les Khas, qui cultivent et récoltent en abondance le riz, le coton, le stick-lak, et viennent apporter ces denrées aux Laotiens, soit comme tribut, soit en échange de quelques étoffes tissées et d'instruments aratoires.

Les villages n'ayant que peu ou point de cultures, on se trouve à très peu de distance des habitations en pleine forêt vierge, en sorte que les rives du Nam Kan ne sont pas moins pittoresques que celles du Nam Chane. En passant dans les rapides entre ces hautes collines boisées, nous apercevions à leur sommet les petites cabanes des Khas au milieu de leurs *rays*, des troupes de singes le long des rives, et parfois même des loutres; nous aurions pu supposer que nous étions à cent lieues de tout pays civilisé, alors que nous n'étions réellement qu'à quelques centaines de mètres d'un village important. Je remarque que j'appelle les Laotiens des gens civilisés.

Les villages n'ont pas de sala, et, bien que la plupart possèdent des pagodes très confortables, le vieux Synkerk, qui se piquait d'être bon bouddhiste, ne voulait jamais consentir à s'établir pour la nuit dans ces lieux sacrés.

Les Laotiens sont en général peu fanatiques, et leurs talapoins eux-mêmes ignorent les préceptes de leur religion ou ne les observent qu'en partie; mais le Synkerk, plus rigoureusement fidèle, ne pouvait souffrir que l'on tuât les poulets, ou même que l'on mangeât de la chair d'animaux dans l'enceinte des pagodes.

Nous couchions le plus souvent sur la plage sous des abris improvisés; c'est ainsi que nous campâmes, le 14 au soir, près du village de Banmut, sur une petite éminence dominant la rivière et couverte d'une végétation étrange. Pour déblayer le sol et construire notre abri, on dut couper de grands daturas, des crotons, des ricins et d'autres euphorbiacées vénéneuses, des rues à odeur forte, pendant qu'à quelques pas de nous, le long d'un ruisseau limpide, de grandes strichnées laissaient pendre leurs belles oranges rouges remplies de noix vomiques; on eût pu se croire au milieu d'un jardin botanique où l'on se serait plu à accumuler les espèces les plus toxiques, les poisons les plus subtils du règne végétal.

Cinq jours après notre départ nous arrivions au grand village de Pakkan, en face du chef-lieu de canton qui porte le nom de Xieng-Ngoun. Nous avions fait à peine cent kilomètres en ces cinq jours, et le Synkerk me déclara qu'on ne pouvait me conduire plus loin. La rivière était encore navigable, mais les villages devenaient rares et le roi avait défendu, dit-il, de me laisser aller au delà.

Je m'établis donc à Pakkan, centre important où les Khas viennent apporter leurs denrées, et, grâce à la bonne volonté du Thaséan, je pus en *mesurer* un assez grand nombre. Moyennant une distribution suffisante d'étoffe et de fil de cuivre, ils se prêtaient facilement à l'opération.

Pendant mon séjour à Pakkan on célébra la fête des eaux dans ce village et dans celui de Xieng-Ngoun; on me réserva lors de la cérémonie la meilleure place. Avant mon arrivée, les chefs des villages avaient annoncé ma présence à la population et l'avaient fait avertir de ne rien craindre, que ni moi ni mon chien n'étions dangereux.

Plusieurs milliers de personnes arrivèrent de tous côtés pour porter des cadeaux aux pagodes et assister aux régates, qui sont la grande attraction de la fête.

Les cadeaux consistent en argent, en cire et en coton, et ces dernières denrées sont offertes sous des formes originales; on fabrique des fleurs de cire de diverses sortes et l'on en garnit de grands baldaquins. Le coton se donne sous l'apparence d'animaux, porcs, buffles, chevaux ou éléphants, plus ou moins bien imités, dont la charpente est en bambou et la surface recouverte d'une épaisse couche de coton.

En échange, les fidèles reçoivent des talapoins de la pagode la bénédiction d'une sorte de reçu qu'ils confectionnent eux-mêmes sur une petite latte de bambou, et où est inscrite l'énumération de leurs cadeaux. Comme tout le monde, j'avais fait confectionner des fleurs de cire et de petites bougies, et le chef des talapoins vint lui-même m'apporter le reçu, qui me coûta quelques roupies; il faut bien que partout le prêtre vive de l'autel. C'était d'ailleurs un grand privilège pour moi, car tous les autres reçus, au nombre de plusieurs centaines, sont mélangés et brassés dans de grands paniers, puis jetés du haut d'une estrade pêle-mêle sur la place de la pagode; il faut une recherche de plusieurs heures avant que chacun ait retrouvé son amulette.



Chute du Nam Sé (voy. p. 46).

Entre toutes, les régates de Xieng-Ngoun sont particulièrement intéressantes; elles se donnent dans un grand rapide, peu dangereux pour des barques qui ne sont pas trop chargées, et qui se halent péniblement le long des bords, mais bien difficiles à franchir avec l'aide seule des pagaies.

Les barques qui ne servent qu'à ces courses ont de vingt-cinq à trente-cinq mètres de long et portent de quarante à soixante pagayeurs. Des quinze barques qui coururent, six seulement arrivèrent du premier coup au haut du rapide, les autres furent entraînées et quelques-unes coulées; il me paraissait impossible, en voyant cette grappe d'hommes roulés dans le rapide entre les rochers, qu'il n'y eût pas quelques noyés, mais la population s'en préoccupait peu. On applaudissait avec frénésie les arrivants, qui dansaient et hurlaient pour célébrer leur victoire; les vaincus finirent presque tous par aborder, quelques-uns après avoir été entraînés deux et trois fois par le courant et avoir remis leur embarcation à flot; ceux qui ne purent franchir le rapide n'osèrent point reparaître à la fête.

Je fis, en compagnie du Thaséan, deux excursions instructives dans les montagnes environnantes, chez les Khas Thié qui les habitent. Je pus me convaincre, comme je le pensais déjà d'après les mensurations prises, qu'il existe bien peu de différences entre tous les Khas ou Moïs, habitant les montagnes du sud au nord de la Cochinchine. Les maisons sont les mêmes, les ustensiles, les armes ne diffèrent pas; les mêmes mœurs, les mêmes usages se retrouvent chez tous. Ici, de même que lorsque je parcourais autrefois le plateau des sources du Dongnaï, en compagnie de mon ami Septans, il fallait, en arrivant dans un village, boire avec un chalumeau de bambou la bière de riz fermentée. Le chef de village khas faisait d'abord une invocation les mains jointes pour me souhaiter la bienvenue, puis aspirait le liquide assez nauséabond par le bambou, qu'il passait à deux ou trois jeunes gens de la case avant de venir me l'offrir à deux mains. On a soin de faire boire d'abord les jeunes gens, car les personnes de la maison qui boivent avant l'étranger doivent mourir avant lui; c'était donc m'assurer une grande longévité.

Les goitres sont très communs chez tous ces Khas, mais ce n'est pas là une affaire de race; en Indo-Chine, partout où les habitants boivent l'eau des petits cours d'eau des montagnes, ils sont atteints de goitres; très rares sur le Mékong, peu communs sur ses grands affluents, les goitres deviennent extrêmement fréquents le long des ruisseaux qui s'y jettent, et c'est pourquoi l'on trouve plus de Khas que de Laotiens atteints de cette affection.

XIII

Le Nam Sé. — Pêcheries sur le Nam Kan. — Retour à Luang-Prabang.

Le retour à Luang-Prabang devait s'effectuer, non sur des barques, mais sur un vaste radeau de bambou, où l'on me construisit une véritable maison. Il fallut plusieurs jours pour cet ouvrage, et je ne pus partir que le 25 octobre.

Du village de Ban Pak Hên, où nous nous arrêtons le 25 au soir, on entend gronder les chutes du Nam Sé, près duquel nous avions passé en montant. Le chef du village me montre un mamelon élevé et me dit que le Nam Sé sort d'une crevasse située au sommet de cette montagne, qui n'a pas moins de trois ou quatre cents mètres. Les eaux s'échappent en bouillonnant d'une espèce de cratère. Un village de Khas Phouthangs est situé sur la hauteur; ses habitants boivent l'eau fortement minéralisée de cette source.

Ne pouvant décider le chef de Pak Hên à me conduire à ce village, et peu désireux d'ailleurs de consacrer une journée à cette excursion, j'avertis le Synkerk que je partirais le lendemain, dès le jour, à pied, accompagné de Laotiens de Pak Hên, pour aller visiter la cascade; je rejoindrais le radeau près de la chute.

Le lendemain, après une marche de vingt minutes sur un chemin en corniche qui surplombe le Nam Kan, nous arrivions au Nam Sé; le cours d'eau descend du sommet de la montagne en suivant une pente extrêmement rapide, et une série de cascades forme un bruit assourdissant. Une épaisse végétation dérobe aux regards la partie supérieure du cours d'eau, mais à trente mètres au-dessus du Nam Kan nous passons sur un pont naturel formé par un tronc d'arbre, d'où le spectacle est vraiment splendide. Les eaux s'étalent au flanc de la montagne entre les rochers sur une largeur de plus de cent mètres; le centre de la chute forme une nappe de quinze à vingt mètres de largeur, se précipitant en cinq ou six bonds dans les eaux tranquilles et encaissées du Nam Kan. Tout le lit du Nam Sé, les rochers, les troncs d'arbres et les branches qui y plongent sont recouverts d'une épaisse couche de concrétions calcaires d'une blancheur éclatante; les eaux sont limpides, un peu plus chaudes que celles du Nam Kan et ont un goût alcalin très prononcé; elles sont assez abondantes pour changer notablement le goût des eaux du Nam Kan après s'y être mélangées. Les personnes qui font usage de ces eaux ne sont, dit-on, jamais atteintes de goitre.

Pendant la saison sèche, vers la fin de janvier, la source se tarit, le cratère reste béant et la rivière est à sec. Les Khas sont forcés de descendre au Nam Kan pour s'y approvisionner d'eau.

Quelque temps après les premières pluies, vers le commencement de juillet, on entend dans l'intérieur de la montagne de violentes détonations, et les eaux se précipitent en bouillonnant hors du cratère, entraînant parfois des branchages et des poissons, souvent de forte taille et de même espèce que ceux du Nam Kan; les Laotiens disent que ces poissons conservent le goût particulier et désagréable des eaux du Nam Sé.

Depuis notre dernier passage le Nam Sé a déjà di-

minué de volume; le Nam Kan aussi baisse rapidement, et nous trouvons à chaque instant, en descendant la rivière, les Laotiens occupés à établir des pêcheries qui nous rendent la navigation bien difficile. Situées généralement au-dessous des rapides, ces pêcheries se composent de barrages ouverts seulement au milieu de la rivière pour donner un passage aux barques.

Le barrage est maintenu par d'énormes trépieds, formés de trois pieux profondément enfoncés dans le sol et fortement réunis à leur partie supérieure par des liens de rotins; à l'intérieur de chacun de ces trépieds on construit un plancher de bambous que l'on charge de lourds cailloux pour donner encore plus de solidité à l'édifice et l'empêcher d'être entraîné par le courant. De simples claies de bambous réunissent entre elles ces sortes de piles; les claies, percées à leurs centres, reçoivent des nasses assez semblables à celles de nos pêcheurs de homards. Quand l'eau est profonde et le courant peu rapide, on donne à ces nasses des proportions énormes; elles n'ont pas moins d'un mètre cinquante à deux mètres de diamètre.

Chaque année les barrages sont emportés par les



Radeau de bambous.

eaux pendant les saisons des pluies, et, aussitôt que les eaux baissent, les villages s'assemblent pour les reconstruire et fabriquer de nouvelles nasses. Le poisson pris pendant la saison sèche est salé, fumé et distribué entre les différentes familles; une partie en est réservée pour payer l'impôt du village.

Les deux piles placées au milieu de la rivière, de chaque côté de l'espace laissé libre, sont surmontées de branchages ou de sortes de balais formés de bambous effilochés destinés à indiquer de loin le passage aux barques et aux radeaux qui descendent le rapide et qui doivent manœuvrer avec une grande précision pour ne pas se briser contre la pêcherie.

Le 26 octobre nous passions le Keng Noun, rapide dangereux, près duquel est le tombeau de Mouhot; je passai outre, car il eût été trop difficile d'arrêter en ce lieu notre lourd radeau; puis j'étais pressé de revenir à Luang-Prabang, où je m'attendais à trouver des lettres de France; j'avais hâte de voir ce qu'étaient devenus depuis un mois mes hommes et ma maison, et surtout le pauvre Long, que j'avais fait enfermer dans la prison de Luang-Prabang.

La descente du Keng Noun faillit être fatale à notre radeau; à l'un des points où le courant est le plus rapide il toucha sur un rocher, l'eau passa par-dessus, et je crus qu'il était brisé; nous en fûmes quittes heu-

reusement pour un bain et une inondation complète de nos bagages. Le 27 octobre nous arrivions sans encombre à Luang-Prabang.

J'avais profité de mon séjour sur le haut du Nam Kan pour acheter quelques provisions, les denrées y étant bien meilleur marché qu'à Luang; elles consistaient en un porc, des volailles, des œufs salés et quelques kilogrammes de tabac pour mes hommes. J'avais confié le tout au Thaséan de Xieng-Ngoun, que j'avais invité à venir passer huit jours chez moi à l'occasion de la grande fête des eaux, qui approchait. Quelques jours plus tard, il s'embarqua sur un grand radeau, apportant ses plus beaux effets, mes provisions et tout un chargement de l'écorce astringente que les Laotiens mâchent avec le bétel. Cette écorce fait l'objet d'un grand commerce, et le Thaséan n'en avait pas pour moins de cent ticaux, qu'il comptait vendre à Luang-Prabang. En passant le Keng Noun, là même où nous avions touché, le radeau fut brisé et le pauvre Thaséan perdit toutes ses marchandises; il faillit lui-même être noyé en s'efforçant de sauver au moins le porc qui m'appartenait et il arriva chez moi en un assez piteux état, pleurant à chaudes larmes et conduisant l'animal, qui ne criait pas moins fort que lui.

En arrivant à Luang-Prabang, je reçus des nouvelles de France et de Bangkok. On m'avertissait qu'il ne fallait pas tenter de passer au Tonkin et m'avancer trop près des frontières de Chine; en même temps,



Pêcheries sur le Nam Kan (voy. p. 47).

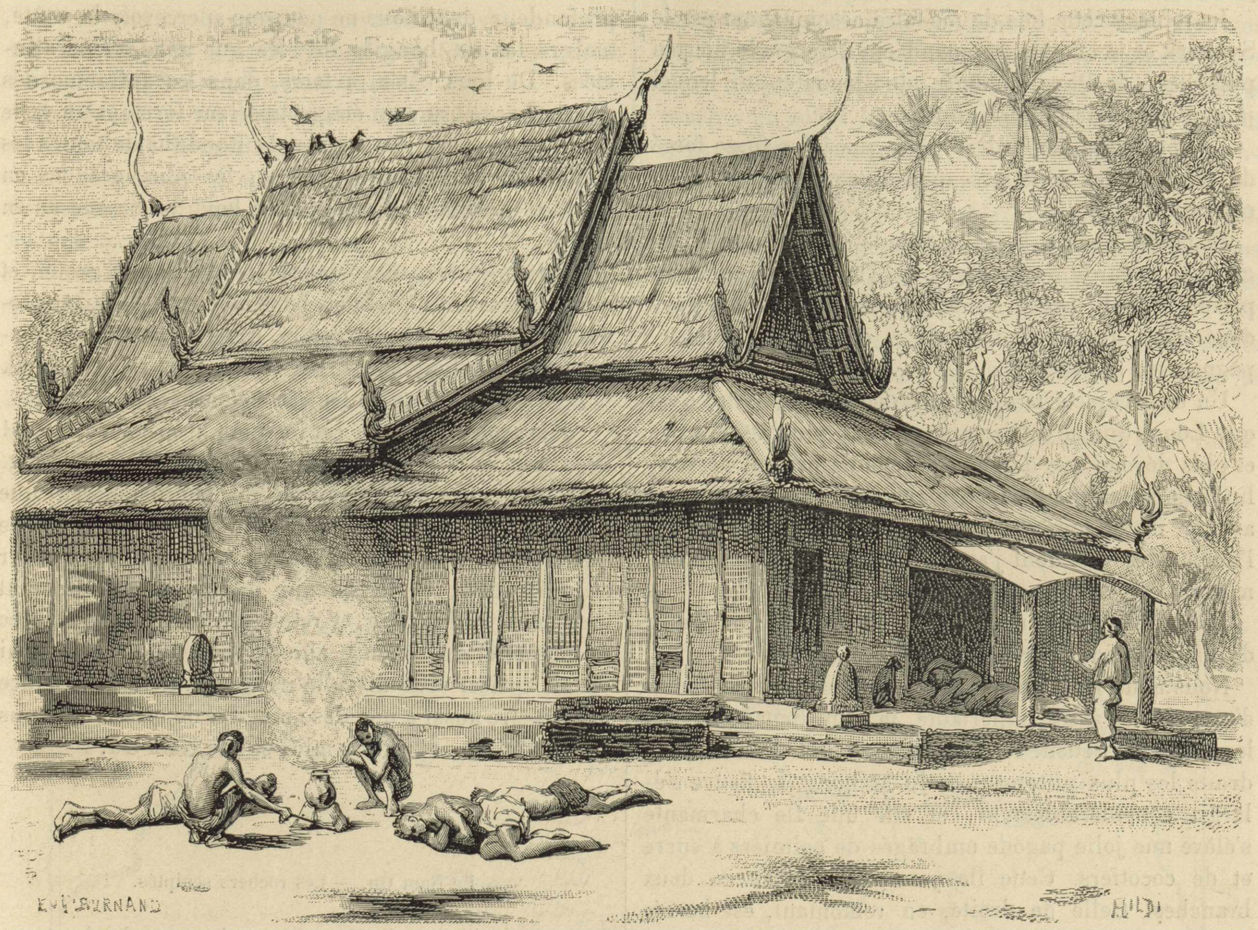
sur les instances du gouverneur de la Cochinchine et du consul de Bangkok, le roi de Siam avait envoyé au roi de Luang-Prabang l'ordre de veiller à ma sécurité.

Les nouvelles des Hôs étaient mauvaises. Ils continuaient à occuper le pays des Phoueuns et toute la région située au-dessus, à l'ouest du Tonkin. Cette contrée, habitée par des Laotiens, était il y a peu d'années divisée en petites principautés, dépendant à la fois de Luang-Prabang et du Tonkin; elle fournit à elle seule tout le benjoin et la plus grande partie du stick-lak que le marché de Luang-Prabang envoie à Bangkok. Les principautés du nord se reconnaissaient dépendantes de la Chine et payaient ainsi un triple impôt, qui ne les empêchait pas d'être sans cesse dévastées par les bandes chinoises irrégulières que l'on connaît en ce pays sous ce nom de Hôs.

Je déclarai toutefois au roi qu'il me fallait absolument remonter le Nam Ou. Je me plaignis amèrement du voyage si court que je venais de faire sur le Nam Kan, et, après bien des pourparlers, il fut convenu qu'après la célébration de la fête des eaux à Luang-Prabang le roi prendrait les dispositions nécessaires pour me rendre possible l'exploration du Nam Ou.

Docteur P. Neis.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Campement à la porte d'une pagode (voy. p. 50).

VOYAGE DANS LE HAUT LAOS,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS[1].

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après des photographies ou les croquis et les indications de l'auteur

XIV

Départ pour le Nam Ou.

La fête des eaux fut célébrée à Luang-Prabang du 12 au 17 novembre avec un éclat inaccoutumé : depuis plus de dix ans, au dire des mandarins, la fête n'avait été si belle. Au troisième jour, le cortège du roi était réellement imposant, composé de plus de dix mille personnes de races différentes, venues des diverses parties du royaume. Le roi m'avait réservé une place près de lui et il ne contenait pas sa joie en me voyant prendre des notes. Plusieurs fois il me demanda si j'avais l'intention de raconter en France les splendeurs de la fête de Luang-Prabang, et je le lui promis; ce ne sera pas cependant dans cette relation : beaucoup de pages n'y pourraient suffire.

Pendant quatre jours, du matin au soir j'assistai à des régates, des joutes, des combats simulés, des pièces de théâtre, des feux d'artifice, etc. Tous ces exercices, accompagnés des danses et de la musique des différentes peuplades des royaumes laotiens à *ventre blanc* ou *noir*, Thaï Neua, Leues et Khas, offraient une grande variété et une véritable originalité.

Lorsque les fêtes furent achevées, après avoir laissé au roi quelques jours pour se reposer, j'allai lui dire

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

que j'attendais avec impatience le moment de partir pour le Nam Ou.

Je refusai cette fois de me faire accompagner par le Synkerk et je choisis un mandarin d'un grade un peu plus élevé, le Phya Hokong, plus jeune et sur lequel je pouvais avoir plus d'influence.

Le roi donna des ordres pour que je ne fusse forcé de changer les bateliers qu'à chaque chef-lieu de canton.

Je laissai encore la plus grande partie de mes bagages à la garde de Phŭŏc et de Thoï. Je fis sortir de prison le malheureux Long, qui, les pieds entravés, y dépérissait depuis deux mois et demi : il m'accompagna avec le petit Rô.

Un trait caractéristique du caractère annamite, c'est que Long, qui ne fut jamais pour moi plus attentionné et plus dévoué que depuis sa sortie de prison, ne voulut jamais, malgré l'évidence absolue et mes instances, avouer, même après notre arrivée à Saïgon, qu'il était l'auteur des vols dont j'avais été victime, ni me nommer ses complices.

Le 26 novembre, nous étions en route à une heure de l'après-midi pour remonter le Mékong.

Nous nous arrêtâmes vers cinq heures au confluent d'une rivière assez importante, le Nam Seuan, au village de Pak Seuan. Près de ce confluent, l'un des endroits les plus pittoresques du Mékong, le fleuve s'élargit considérablement, et sur une île charmante s'élève une jolie pagode ombragée de palmiers à sucre et de cocotiers. Cette île partage le fleuve en deux branches. Celle de droite, en remontant, est barrée presque complètement par un banc de rochers qu'il faut contourner pour entrer dans le Nam Seuan. Quand on ne s'arrête pas à Pak Seuan, on passe par la branche gauche du Mékong et l'on n'aperçoit pas l'entrée de l'affluent. Cette circonstance explique pourquoi la mission de Lagrée, dont le travail est partout si complet, mentionne à peine ce Nam Seuan dont l'importance me paraît considérable.

Le Nam Seuan vient directement de l'est; il est navigable en pirogue pendant plus de huit jours et traverse un pays peuplé et commerçant. C'est là peut-être dans un prochain avenir une des routes commerciales entre le Tonkin et le Haut Laos. Un de mes grands regrets est de n'avoir pas pu l'explorer; à chacune des trois fois que j'ai passé à Pak Seuan, j'ai vu sortir de la rivière de nombreux radeaux chargés de produits du pays.

Le lendemain nous arrivions à Pak Ou, au confluent du Nam Ou, après avoir visité deux belles grottes en face de ce confluent. L'une d'elles a été décrite par Francis Garnier; l'autre, d'un accès plus difficile, est située à cinquante mètres au-dessus, dans le flanc de la montagne. L'entrée, située entre deux énormes stalactites formant piliers, est fermée par une porte; on entre d'abord dans un vaste et long couloir de quarante mètres de long sur sept de large, dont la voûte s'élève à mesure que l'on avance; le sol est assez bien nivelé et les parois sont couvertes de stalactites. On débouche ensuite dans une vaste chambre de trente mètres de profondeur, dont nous ne pouvons apercevoir la voûte, malgré les six bougies de cire que nous avons allumées. De tous côtés, à terre, dans les anfractuosités des rochers et sur un étage supérieur formant un vaste autel, on aperçoit des statues du Bouddha de toutes les formes et de toutes les tailles, les plus grandes en briques et mortier, les autres en bois, en bronze ou en argent.

La température était délicieuse dans cette grotte, et nous y passâmes quelques bons moments en faisant retentir de notre voix les échos. Nous y restâmes probablement trop longtemps, car le soir, en arrivant à Pak Ou, je fus pris d'un violent accès de fièvre.

Si je note encore ici cet incident, trop banal, hélas! dans tout voyage au Laos, c'est que le Phya Hokong, de concert avec le Thaséan de Pak Ou, décidèrent que cette fois c'était assurément l'un des Pi de la grotte qui m'était entré dans le ventre pour me punir d'avoir chanté; aussi, le lendemain matin, ils traversèrent tous deux le Mékong et retournèrent à la grotte avec un poulet et du riz cuit, afin de faire un sacrifice qui devait apaiser cette divinité irritée. Grâce à ce sacrifice et peut-être aussi à une dose massive de quinine, je pus me mettre en route vers midi sur le Nam Ou.

XV

Le Nam Ou. — Les rochers sculptés.

A son confluent, le Nam Ou coule entre des berges à pic qui s'élèvent à plus de deux cents mètres sur la rive droite; l'eau est calme, noirâtre, et, si l'on ne se rendait pas compte de sa grande profondeur, la lenteur du courant et son peu de largeur pourraient faire croire que ce n'est là qu'un affluent peu considérable du Mékong; mais, à quelques kilomètres au delà, la rivière s'élargit, son lit s'encombre de rochers, son courant se précipite et la masse d'eau est telle, que l'on se figurerait être encore sur le grand fleuve.

Le commandant de Lagrée, on le sait, avait compris l'importance de ce cours d'eau et avait résolu de pénétrer en Chine par cette route. Ce ne fut que sur les instances de Francis Garnier qu'il consentit, à regret, à laisser le Nam Ou pour continuer à remonter le Mékong, moins intéressant peut-être au point de vue commercial, mais que la commission avait pour mission spéciale de reconnaître le plus loin possible.

Malgré quelques rapides, nous fîmes le 28 une bonne journée de marche. Les villages sont assez éloignés les uns des autres.

Nous nous sommes reposés la nuit sur un banc de sable.

Le 29, nous avions passé presque toute la matinée à remonter le Keng Luang, grand rapide formé de deux véritables chutes séparées par un vaste bassin. A chaque chute il avait fallu décharger complètement les barques,

et ensuite atteler les hommes pour les hisser péniblement une à une.

La rivière coule entre des rives rocheuses, et son lit est encombré de grands rochers aux formes tourmentées, de l'aspect le plus pittoresque.

A midi et demi, nous arrivons à un rapide moins dangereux, le Keng Phê.

En ce moment il me parut que tous les rochers qui émergent du milieu du torrent ressemblaient à des statues cyclopéennes d'animaux.

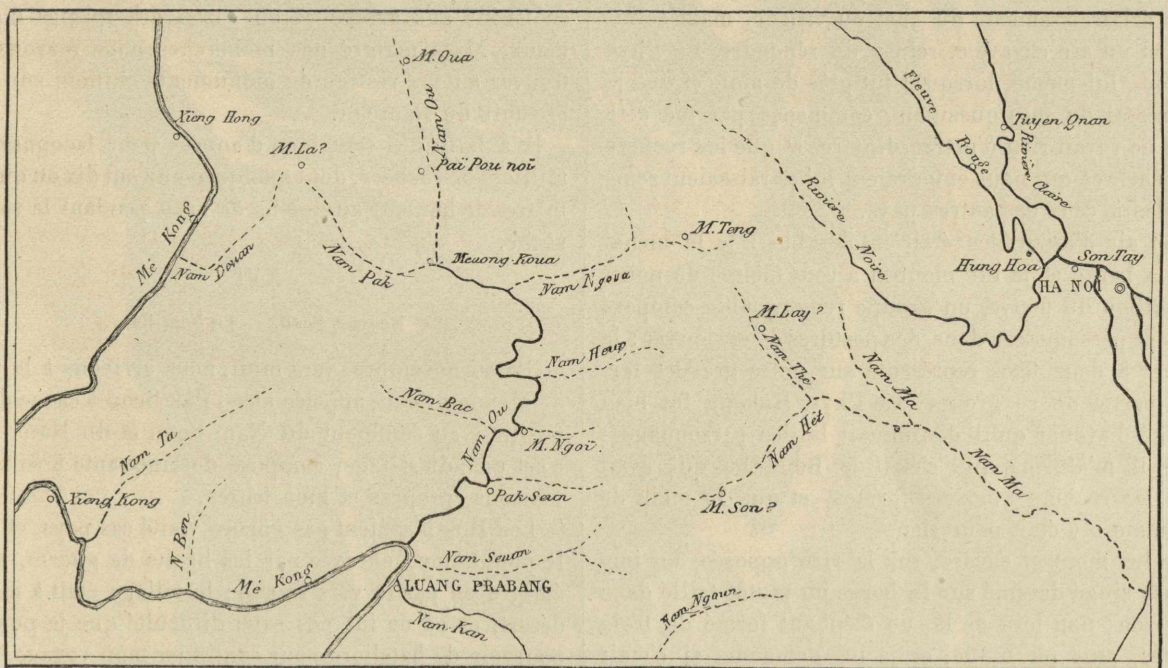
Je me figurai d'abord que j'étais en proie à une illusion.

J'avais eu les jours précédents de forts accès de fièvre; pendant la route j'avais travaillé sans relâche sous un ciel de plomb, afin de rapporter le tracé aussi exact que possible de ce grand cours d'eau qui n'avait encore été remonté par aucun Européen. Mon esprit pouvait donc ne pas être dans son état normal. Je me défiai d'abord de mon imagination. C'était elle sans doute qui devait prêter des formes si étranges à ces amas de roches, de même qu'en contemplant vers le coucher du soleil les nuages amoncelés à l'horizon on croit souvent reconnaître les silhouettes de personnages et d'animaux imaginaires.

Je me recueillis, je redoublai d'attention. Non : c'étaient bien des espèces de sculptures que j'avais sous les yeux; le travail de l'homme sur les contours de ces rochers ne pouvait être mis en doute.

On avait tiré parti de la forme accidentée des récifs pour essayer de représenter les animaux du pays et aussi des animaux fantastiques.

Les figures humaines étaient beaucoup plus rares.



Carte du Nam Ou.

Pendant tout le reste de la journée, c'est-à-dire sur une longueur de plus de douze kilomètres, je vis encore avec étonnement des milliers de rochers taillés ainsi, avec les configurations les plus diverses.

Le plus souvent l'animal que l'on s'était proposé de figurer apparaissait nettement, vu de loin, puis, en approchant, les lignes se confondaient, et bientôt c'était avec peine que l'on reconnaissait dans le rocher brut que l'on avait devant soi la sculpture que l'on distinguait si bien quelques minutes auparavant.

Les artistes qui ont accompli cette œuvre de Titans ont eu visiblement la préoccupation constante de dissimuler leur travail, de manière à laisser croire que les rochers sont ce qu'ils ont été de tout temps selon les caprices de la nature.

Après la fête célébrée quelques semaines auparavant, les eaux avaient baissé, et la plupart de ces sculptures venaient d'émerger; d'autres étaient encore complètement immergées. Toutes celles dont les yeux n'étaient pas formés d'un creux bien visible avaient eu depuis peu les yeux peints en blanc ou en rouge, mais là aussi les artistes indigènes qui s'étaient livrés à ce travail récent avaient essayé de donner à leurs grossières retouches un aspect naturel et fortuit. Les yeux blancs, peints à la chaux, affectaient les formes et l'aspect d'une fiente d'oiseau de rivage; les yeux rouges étaient produits par un crachat de chique de bétel.

Je demandai des explications à mes bateliers : ils m'affirmèrent hardiment qu'ils ne voyaient là rien d'extraordinaire; mais leurs manières embarrassées et leur air effaré en me voyant insister me prouvaient bien qu'ils comprenaient ce que je voulais dire.

Dans l'après-midi, mon étonnement redoubla : ce ne

furent plus seulement les rochers, mais les arbres de la rive, les berges d'argile, le gazon du rivage qui présentaient à mes yeux des formes d'animaux bizarres!

Décidément je n'étais pas halluciné : ces derniers travaux ne dataient que de la fin de la saison des pluies. Des branches déviées et attachées par des rotins, des pieux et de longs bambous, que la verdure ne dissimulait pas toujours, avaient servi à donner des formes variées aux arbres de la rive.

Les voyageurs qui, en passant à Singapour, ont visité le beau jardin du Chinois Wampo, peuvent se faire en petit une idée de la végétation des rives du Nam Ou près de Kok Han à cette époque de l'année.

Arrivé à quatre heures et demie au village de Kok Han, j'attendis avec impatience le Phya Hokong, resté en arrière avec sa barque; j'avais hâte de lui demander des explications : en attendant, j'essayai de tirer quelques éclaircissements du chef du village, mais celui-ci prit un air effrayé et refusa de répondre. Le Phya Hokong lui-même, lorsqu'il fut près de moi, et que je le pressai de mes questions, commença par me dire qu'il ne voyait rien d'extraordinaire, et que les rochers et les arbres qui nous entouraient lui paraissaient semblables à ceux des autres pays.

Cet air d'assurance était intolérable : je le menai sur la berge et je lui montrai à cent mètres de nous, au milieu du fleuve, un groupe remarquable composé de sept personnages dans des postures licencieuses : le rocher à deux têtes représenté sur notre gravure faisait partie de ce groupe. Le Phya Hokong fut bien obligé d'avouer qu'il distinguait là des personnages; mais il m'affirma que c'était le Bouddha qui avait créé les rochers avec ces formes, et que la main de l'homme n'y était pour rien.

Je lui montrai encore, sur la rive opposée, un immense singe dessiné sur la berge ou plutôt taillé dans le gazon; non loin de là, un éléphant formé de trois arbres, puis un buffle, et je lui demandai si c'était aussi Bouddha qui depuis la dernière saison des pluies avait taillé le gazon et avait disposé les supports et les liens pour donner aux arbres ces formes d'animaux. Alors il se troubla et me pria de ne pas lui en demander plus long, disant que cela portait malheur de parler de ces choses; il me promit du reste de me donner des explications dans quelques jours, quand nous serions loin de ces lieux. Il me fit toutefois remarquer vers le nord-est une montagne, appelée le Pou Xan (Montagne de l'Éléphant), qui affecte assez bien la forme d'un de ces animaux couché; or la montagne a deux cent cinquante à trois cents mètres de haut, et plus d'un kilomètre de long; il semble donc en effet assez manifeste que ce n'est pas le travail de l'homme qui lui a donné cette forme bizarre; malgré cela, il me parut certain qu'ici encore, chaque année, l'art vient en aide à la nature pour contribuer à une illusion. Ainsi, la montagne étant couverte de forêts, la place de l'œil est indiquée par un vaste espace dénudé, entretenu avec soin par les habitants.

Peut-être est-ce l'apparence naturelle de cette montagne qui a donné l'idée de tirer parti des formes tourmentées des rochers du fleuve.

Je ne parvins d'ailleurs, plus tard, à obtenir, ni du Phya Hokong ni des autres mandarins ou talapoins, aucune explication satisfaisante de cette étrange coutume; j'appris seulement que ce sont les talapoins qui façonnent les arbres et retouchent chaque année les yeux des statues au moment de la fête des eaux. Le vieux roi de Luang-Prabang, aussi bien que son médecin le chef des talapoins, ignore l'origine de ces travaux sur les rochers. Ils sont tous d'accord pour déclarer que ce n'est pas l'œuvre des Laotiens, et ils les attribuent aux Birmans, aux Annamites ou aux Chinois. Cette dernière hypothèse me paraît la plus vraisemblable, tant à cause du caractère lubrique de certaines statues que de la tradition qui fait donner en Chine aux arbres et au gazon des formes d'animaux. Mais malgré nos recherches nous n'avons pu trouver aucun vestige de monuments chinois sur tout le cours du Nam Ou.

Il a fallu des centaines d'années pour façonner ces milliers de rochers, dont quelques-uns ont dix ou quinze mètres de hauteur au-dessus de l'eau pendant la saison sèche.

XVI

Meuong Seun. — Le Nam Bac.

Le 30 novembre, vers midi, nous arrivons à la ville de Meuong Seun, appelée aussi Pak Seun à cause de sa position au confluent du Nam Seun et du Nam Ou; c'est un joli village, composé de cinquante à soixante maisons, propres et bien bâties.

Les Hôs n'avaient pas encore visité ces pays, et déjà la population, effrayée par les bruits de guerre, avait émigré en partie vers le sud; le village était à moitié désert, et ce ne fut pas sans difficulté que je pus me pourvoir de bateliers pour continuer mon voyage.

Je profitai de mon séjour à Nam Seun pour en prendre la latitude exacte et essayer de nouveau d'obtenir des talapoins chez qui je logeais quelques renseignements sur les roches taillées; si je n'appris rien, je ne crois pas que ce fut la faute des talapoins : ces braves gens n'en savaient pas plus que les autres.

Ils me reçurent d'une façon toute cordiale, m'apportèrent leurs meilleurs fruits, du tabac et du thé, denrée qu'il est difficile de se procurer à Luang-Prabang depuis que les caravanes qui descendaient, il y a peu d'années encore, deux ou trois fois par an du Yunnan, n'osent plus s'aventurer à l'est du Nam Ou, à cause des incursions des Hôs.

Les principaux habitants et la plupart des chefs de pagodes, sur le Nam Ou, avaient assisté, à Luang-Prabang, aux fêtes de novembre; ils m'avaient vu tous les jours dans la loge du roi en sa compagnie, et cette circonstance leur ôtait la défiance naturelle qu'ils auraient pu éprouver en apercevant un Européen pour la première fois.



Rochers sculptés au Nam Ou (voy. p. 51).

Le 2 décembre, nous partons de Meuong Seun. A partir de cette ville les montagnes s'élèvent; nous voyageons entre des rives profondément encaissées et nous recommençons à voir des rochers grossièrement sculptés. Il y a cependant une différence entre ces rochers et ceux que nous avions vus en aval de Kok Han : ces derniers sont plus grandioses; ils sont aussi taillés ou plutôt modifiés avec beaucoup plus d'art; dans ceux que nous rencontrons maintenant, l'artiste ne s'est pas donné la peine de dissimuler son intervention; ils sont aussi reconnaissables de près que de loin; ce ne sont que de mauvaises copies ou des caricatures des premiers; en outre, près de Kok Han, tous les rochers sans exception avaient été taillés, tandis que plus haut on n'en trouve plus qu'un petit nombre.

Les rives sont bien moins habitées; pendant les journées du 2 et du 3 nous ne rencontrons que quelques villages de Leues réfugiés dans ces montagnes.

Le 3 au soir, nous nous arrêtons au confluent du Nam Bac, affluent de droite, sur un banc d'argile où nous dressons notre campement. Le Nam Ou est ici profond, encaissé entre des montagnes élevées ; son courant est presque nul, et ses eaux paraissent absolument noires. Son affluent, peu large, mais profond et peu rapide, peut être remonté pendant plusieurs jours; il semble s'enfoncer entre les montagnes dans un couloir obscur. La région qu'il traverse est peuplée. Le Thaséan (chef du canton) du Nam Bac peut, m'affirme-t-on, fournir en cas de guerre deux mille hommes armés à Luang-Prabang. En tout cas, les échanges ne doivent pas être très actifs, car ce confluent a un aspect imposant de solitude et de sauvagerie.

Je me souviens de cette station du 3 décembre comme de l'un des bons moments de mon voyage. Tout marchait à souhait, je me portais bien depuis trois jours, les renseignements que j'obtenais, les observations que je faisais pouvaient avoir une certaine importance et, tout au moins, étaient absolument nouveaux. Je me laissai aller avec bonheur au charme de cette belle nuit, auquel rien ne manquait, pas même l'attrait d'un certain danger, car il pouvait nous arriver d'être attaqués par quelque bande de Hôs descendant le Nam Ou sur des barques ou des radeaux. Mais ma pensée ne s'arrêtait pas à cette appréhension : elle avait mieux à faire.

J'écoutais depuis longtemps tous les bruits de la forêt : ils sont à peu près les mêmes dans toute l'Indo-Chine; je pouvais sans peine nommer tous les animaux dont j'entendais les voix; nulle part ils ne m'avaient paru si variés et si nombreux. Ce sont d'abord jusqu'à la nuit close les bruyantes disputes des perroquets qui s'abattent par bandes sur le même arbre, le chant des coqs sauvages et les cris retentissants des paons; plus tard, les gémissements continuels, les hou-hou lugubres des gibbons qui ne cessent qu'au matin, puis de temps en temps l'espèce d'aboiement clair et bref du tigre en chasse : tout ce concert accompagné des grognements sourds des crocodiles, singulièrement nombreux en ce point du fleuve.

J'avais souvent lu ou entendu dire que le crocodile était muet; son cri est cependant bien connu de tous ceux qui ont passé la nuit dans les lieux qu'il fréquente d'habitude; il ressemble au grognement de l'éléphant en colère, seulement il est plus sourd, moins retentissant et a quelque chose de plus sauvage.

Je ne dois pas oublier le chant assourdissant des criquets, et surtout celui des cigales, bruit tellement continu et monotone, qu'on ne s'en aperçoit guère que de temps en temps, lorsque tous les insectes, on ne sait pour quelle cause, se taisent à la fois pendant quelques secondes pour reprendre ensuite en chœur leur interminable chanson.

XVII

Meuong Ngoï. — Un mandarin malade.

Le 4, nous continuons à voyager entre des montagnes. Le pays devient plus peuplé, les villages laotiens sont plus rapprochés.

Vers trois heures de l'après-midi nous débouchons dans un élargissement du fleuve qui forme un véritable petit lac.

Entouré de hautes montagnes couvertes de végétation, le fleuve, peu profond, est divisé en cet endroit par un large banc de sable; on y voyait un grand nombre de barques et de radeaux, qui nous annonçaient une véritable ville.

Nous étions en effet à Meuong Ngoï, où nous devions trouver le Meuong Kran, pour lequel j'avais une lettre du roi. Le Meuong Kran avait été envoyé de Luang-Prabang avec la mission de surveiller les agissements des Hôs et d'essayer de retenir chez eux les habitants du Nam Ou, puis d'organiser la résistance.

C'était un vieillard malade et peureux, que j'avais déjà soigné à Luang-Prabang. Depuis son arrivée à Meuong Ngoï il n'était pas descendu deux fois à terre, vivant sur un radeau au milieu du fleuve, prêt à couper l'amarre en rotin et à se laisser aller au courant si l'on annonçait l'arrivée des Hôs.

La seule résistance qu'il eût organisée avait consisté à engager les habitants à faire comme lui; de là provenait cette multitude de radeaux sur le fleuve. Pendant le jour les gens de Meuong Ngoï allaient à terre pour vaquer à leurs occupations: la nuit venue, ils retournaient coucher sur leurs radeaux, où ils avaient eu soin de porter leurs objets les plus précieux.

Ils étaient résignés à abandonner leur ville d'un jour à l'autre pour émigrer vers le sud. On n'aurait guère pu se douter de la situation précaire de tous les habitants à voir leur air d'insouciance et de gaieté. Cette résignation s'explique. La terre, au sud, ne manque pas et elle est partout fertile ; une maison laotienne est bien vite construite. Pendant les deux ou trois premières années une nouvelle colonie est exemptée d'impôts. Quand il faudra partir de Meuong Ngoï, c'est à peine si quelques vieilles femmes ou quelques vieux talapoins regretteront leur antique pagode en ruine,

d'où l'on aura enlevé les Bouddhas les plus précieux pour les emporter dans le nouveau village; quelques chefs de famille jetteront sans doute un coup d'œil de regret sur les plants d'aréquiers et de cocotiers, qu'il faudra bien des années pour remplacer, mais en attendant on rit, on chante et l'on s'amuse, comme si l'on jouissait de la plus grande sécurité.

Cette parfaite insouciance est un des caractères qui me faisaient aimer et apprécier ces bons Laotiens; il m'a toujours paru impossible de me trouver malheureux tant que j'ai habité parmi ces gens heureux que je voyais toujours gais et contents de leur sort.

Cet état de choses durait depuis plusieurs mois déjà, et les nouvelles des Hôs étaient tout à fait contradic-



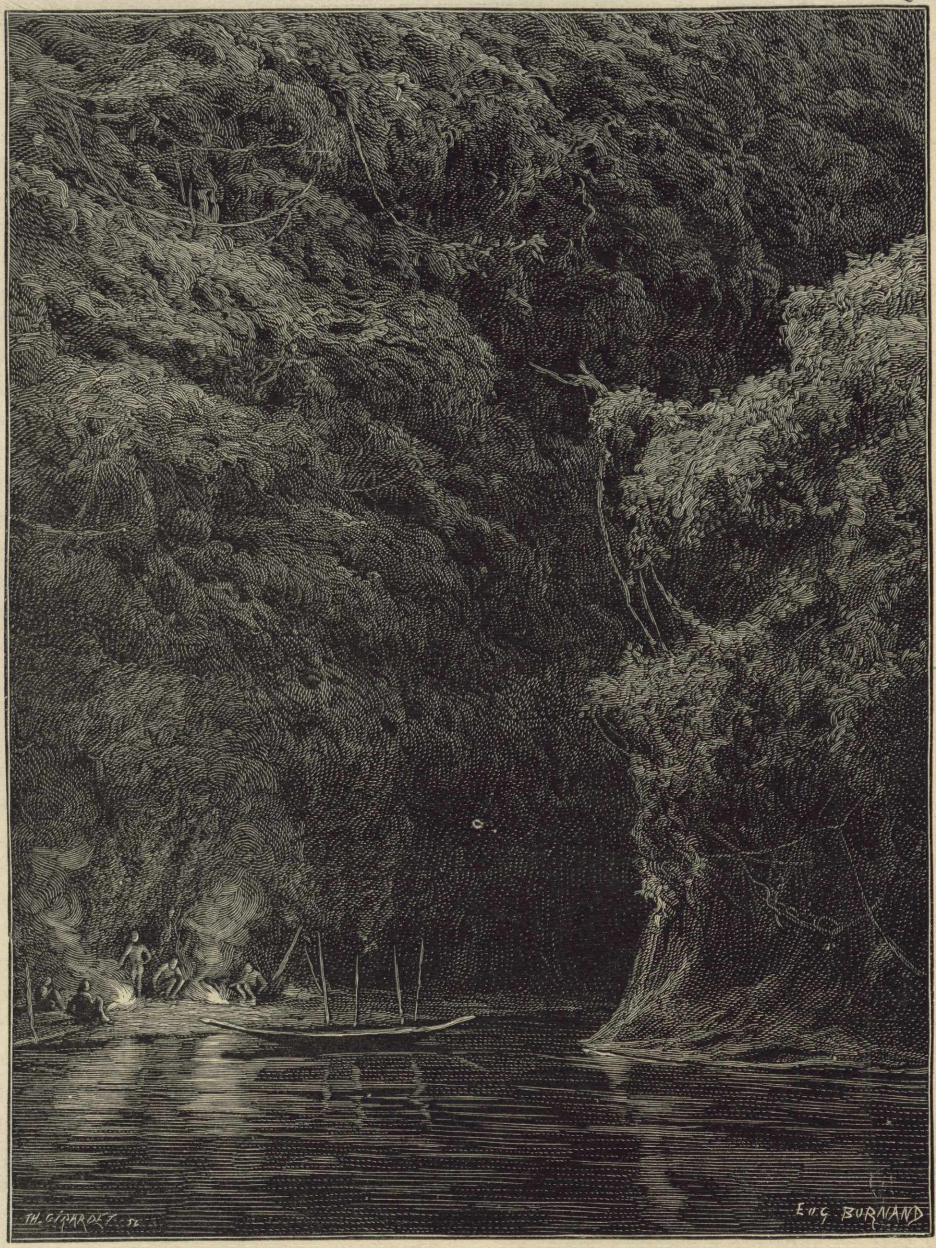
Arbres ayant des formes d'animaux (voy. p. 52).

toires; le Meuong Kran, après avoir pris connaissance de la lettre du roi, qui lui recommandait de ne pas me laisser aller plus loin s'il y avait quelque danger, me déclara qu'il me serait impossible de remonter plus haut le Nam Ou. Pour me faire prendre patience, il me proposa des excursions dans les montagnes aux environs de Meuong Ngoï et de faire venir des Khas des villages environnants pour que je pusse les mesurer.

Pendant qu'il me parlait, allongé sur sa natte, je voyais à ses grimaces qu'il devait souffrir horriblement; il me demanda en effet de lui donner mes soins. Il était atteint d'une hernie volumineuse, pour laquelle je lui avais autrefois fabriqué tant bien que mal un bandage, et depuis deux jours la hernie était engouée et déjà fort enflammée. Ce ne fut qu'après un taxis pénible et prolongé que je parvins à réduire la tumeur;

il resta persuadé, non sans raison, qu'il me devait la vie et il me témoigna la plus vive reconnaissance. Comme la reconnaissance des malades, on le sait, ne dure guère en aucun pays, j'en profitai immédiatement en insistant pour qu'il me laissât continuer mon voyage au moins jusqu'à Meuong Koua, qui, je le savais, n'avait pas encore été envahi par les Hôs.

Je l'engageai, puisqu'il craignait tant pour moi, à envoyer en avant un mandarin jusqu'à Meuong Koua. Je suivrais ce mandarin, lui dis-je, à un jour de distance, et ainsi je ne pourrais pas être surpris par les Hôs. Il n'osait ni me refuser ni m'accorder ma demande, partagé qu'il était entre sa reconnaissance et sa frayeur, car le roi le rendait responsable de ma tête



Une nuit près du Nam Bac (voy. p. 54)

sur la sienne, et mon moyen ne lui paraissait pas aussi infaillible que je le croyais. La ville de Meuong Koua, en effet, est située en amont d'un gros affluent de gauche du Nam Ou, le Nam Ngoua, sur lequel se trouve la ville de Meuong Teng (voir la carte), qui était alors entre les mains des Hôs. Si donc il prenait fantaisie à ces derniers de descendre le Nam Ngoua et le Nam Ou pendant que je serais à Meuong Koua, j'aurais la retraite coupée, et lors même que j'aurais pu m'éloigner par terre vers l'ouest pour gagner le Mékong, le Meuong Kran aurait probablement payé mon imprudence de sa tête avant ma rentrée à Luang-Prabang. Ce ne fut qu'au bout de six jours que je parvins à décider le vieillard à me laisser libre, grâce à l'intervention d'un jeune mandarin de Luang-Prabang qui l'accompagnait et qui lui proposa d'aller en avant



Meuong Ngoï (voy. p. 58).

pour éclairer ma route avec deux barques chargées d'hommes armés.

Je mis ces six jours à profit pour faire des excursions dans les montagnes des environs et visiter plusieurs grottes fort curieuses, toutes converties en pagodes. L'une d'elles, la grotte de Tâm Krung, située à quelques kilomètres de Meuong Ngoï, abrite une belle source limpide de plusieurs mètres de profondeur; la transparence de l'eau est telle, que l'on voit se promener au fond et sortir des anfractuosités des rochers de longs poissons noirs qui passent pour sorciers. On n'a jamais pu réussir, dit-on, à en prendre un seul.

Une petite pièce d'eau située en avant de la grotte sert de bain et aussi, m'a-t-on dit, de lieu de rendez-vous aux femmes de Meuong Ngoï. Cette grotte est d'ailleurs le sujet d'une superstition bien étrange : on la croit habitée par un génie femelle; or il arrive parfois que ce Pi enlève et attire sous l'eau dans une caverne souterraine un des jeunes hommes mariés de Meuong Ngoï; elle le garde quelque temps. Quand, après plusieurs jours, le mari revient chez lui, il ne peut ou ne veut pas dire comment il a vécu pendant son absence.

Le vieux mandarin qui me racontait cette légende n'avait pas l'air d'être bien convaincu que l'on fût obligé d'y ajouter foi, mais l'essentiel est que les jeunes femmes dont les maris disparaissent sans autre explication pendant quelques jours aient confiance.

XVIII

Excursion chez les Khas. — Les Méos. — Les Leues.

A Meuong Ngoï, de même que sur le Nam Kan, je pus mesurer un assez grand nombre de Khas. Je me rendis dans un de leurs villages, à dix kilomètres à l'est de Meuong Ngoï. Pour y arriver nous suivîmes pendant sept ou huit kilomètres une large vallée qui ne formait il y a peu d'années qu'une immense rizière ; depuis, les herbes y ont poussé et elle sert d'abri aux connaïs et aux autres animaux sauvages.

« Pourquoi se donner la peine de cultiver, me disaient les Laotiens, alors qu'on n'est jamais sûr de pouvoir récolter, la présence de belles rizières ne pouvant qu'attirer plus vite et plus sûrement les Hôs chez nous? »

Les Laotiens n'auraient garde de négliger un aussi bon prétexte pour ne rien faire. Les Khas sont toujours là pour les empêcher de mourir de faim et leur fournir des objets d'échange.

Le village khas de Ban Xeng Nam que je visitai ce jour-là ne possède pas moins de cinquante maisons. Il est entouré de palissades, et l'on y entre par une porte semblable à celle qu'on trouve chez les Moïs Stiengs au sud de l'Indo-Chine. Ce sont d'ailleurs toujours mêmes maisons, mêmes armes, mêmes vêtements, mêmes mœurs. Aussitôt après notre arrivée, on a mis le riz à cuire, et préparé le pot de bière de riz qu'on hume avec un bambou; ce sont bien ici encore les mêmes Khas ou les mêmes Moïs que dans le reste de l'Indo-Chine. A plus de mille kilomètres des Moïs du Dongnaï, chez des peuplades dont le plus hardi voyageur ne s'est jamais éloigné à plus de trente kilomètres de son village, je note un grand nombre de mots de leur langue semblables à ceux dont se servent leurs frères du plateau des sources du Dongnaï; les verbes, il est vrai, sont absolument différents, mais les noms des animaux de la forêt restent à peu près les mêmes.

J'aperçus aussi pendant mon séjour à Meuong Ngoï douze individus d'une tribu à laquelle on a donné le nom de Méos : ce sont de véritables Chinois, établis dans le pays seulement depuis trois ou quatre générations; ils ont conservé la langue et l'écriture chinoises, et portent la queue, mais non tressée. Ils habitent des montagnes élevées à l'est de Meuong Ngoï. Une autre tribu de même race se trouve chez les Phoueuns, dans les montagnes situées au nord-est de Meuong Ngan. Dans les deux pays ils ont conservé des rapports pacifiques, à la fois avec les Hôs envahisseurs, les Annamites et les Laotiens; retirés dans leurs montagnes ils sont inattaquables, et passent d'ailleurs pour de bons voisins; ils cultivent le pavot et inondent tout le pays de leur opium de basse qualité, qu'ils vendent bien meilleur marché que l'opium du Yunnan. Ce seront là de rudes contrebandiers pour notre future régie d'opium du Tonkin. Ils s'adonnent aussi à la chasse; hommes, femmes et enfants possèdent des fusils, qu'ils fabriquent eux-mêmes.

Ils savent extraire le fer, le forger en barres, et forer ces barres en canons de fusil; la gâchette et le bassinet sont d'une forme bien primitive; la crosse ressemble à une crosse de pistolet. Pour charger ces armes ils les remplissent à moitié d'une poudre fabriquée par eux; puis, sans se servir de baguette, ils font glisser directement sur la poudre, sans intermédiaire de bourre, une sorte de flèche formée d'un court bambou portant une pointe de fer, d'os ou de pierre. Les Laotiens prétendent qu'ils se servent très adroitement de cette arme si imparfaite.

Les douze Méos qui étaient arrivés à Meuong Ngoï n'y séjournèrent d'ailleurs que quelques heures et se débarrassèrent en toute hâte de leurs marchandises pour s'enfuir aussitôt. Les Laotiens me racontèrent, en riant bien fort, que les Méos avaient pris la fuite parce qu'ils avaient entendu chanter les grenouilles et qu'ils ne reviendraient plus de plusieurs mois sur les bords du Nam Ou, dans la crainte d'entendre encore ce cri redoutable pour eux. Ils sont absolument persuadés que le chant des grenouilles leur porte malheur et que le lieu où ils l'entendent est mortel pour eux; les grenouilles n'existent pas dans leurs montagnes, et les Méos ne descendent ordinairement sur le Nam Ou que vers le milieu de la saison sèche, quand ils sont certains de ne pas entendre les batraciens. Les habitants de Nonkay sur le Mékong m'avaient affirmé que les Phoueuns, qui habitent aussi un plateau élevé,

avaient le même préjugé. Nous devons voir là une crainte bien naturelle des populations montagnardes pour les vallées pendant la saison des pluies, qui peut leur être mortelle; or c'est en ce temps que chantent les grenouilles.

Les Méos possèdent une espèce de chien à poils doux et soyeux, beaucoup plus grande et plus belle que la race des chiens laotiens, laquelle ne diffère pas des affreux roquets qui pullulent dans tous les villages indo-chinois, aussi bien en Annam qu'au Cambodge ou au Siam. Ils consentirent non sans peine à me céder un couple de leurs jeunes chiens, que je voulais emmener en Europe et qui moururent malheureusement en route avant d'arriver à Bangkok.

Le 11 décembre, vers midi, nous continuons notre route vers le nord sur deux barques légères, une pour le Phya Hokong et l'autre pour moi.

Au-dessus de Meuong Ngoï la rivière continue à couler entre des montagnes à pic; les Pi et d'autres génies chinois bien plus méchants encore, les Araks, habitent les cavernes, et il me fallut promettre de ne tirer aucun coup de fusil, même sur les gibbons, qui se laissent approcher bien plus facilement dans ces endroits sacrés, où ils se savent en sûreté; les détonations, me disait-on, pourraient irriter les Pi. Ce n'est même qu'avec difficulté que je réussis à garder le pavillon français déployé sur ma barque, la vue de la couleur rouge pouvant aussi mettre en fureur ces irritables divinités. L'une de ces grottes ou cavernes, située sur le flanc d'une montagne appelée le Pou Phavi, est taillée, dans la paroi à pic, à plus de trente mètres au-dessus du fleuve; on y aperçoit plusieurs statues du Bouddha, et il est difficile de comprendre par quel prodige de gymnastique on a pu arriver à les placer si haut.



Grotte de Tam Krung

Le pays était assez peuplé, mais bien des villages étaient déjà abandonnés. Toutes ces montagnes, malgré leur aspect sauvage, nourrissent une population assez nombreuse de Khas. Partout où il y a un ruisseau, on est certain en le remontant de trouver plusieurs villages de Khas. Les moindres cours d'eau peuvent avoir ici leur importance. Près du confluent de chacun d'eux, sur le banc de sable qui émerge à la saison sèche, les Laotiens de Meuong Ngoï, de Meuong Seun et même de Luang-Prabang viennent s'établir et forment ce qu'ils appellent un marché pour les Khas. Ils apportent des étoffes, des instruments aratoires, des boîtes laquées, de l'eau-de-vie de riz, et avec des bambous ils bâtissent de grands radeaux en attendant que les Khas viennent leur apporter en échange du riz, du

coton, de la soie, du tabac, des écorces astringentes et du stick-lak. Devant un seul de ces marchés nous avons compté dix radeaux chargés chacun de trois à quatre tonneaux de marchandises. Les denrées qui forment les principales bases du commerce du Nam Ou sont le coton et le stick-lak.

Ce dernier produit, que les Laotiens appellent kikrang ou excrément de fourmi, est en effet fourni par un coccus qui vit sur différents arbustes. Les Khas cultivent dans des *rays* les arbustes préférés de ces insectes, puis vont dans la forêt chercher un certain nombre de coccus, qui, se trouvant dans un milieu favorable, pullulent très vite, et toutes les petites branches sont bientôt recouvertes de stick-lak. La récolte ne consiste pour les Khas qu'à briser les menus branchages des arbustes et à les lier en bottes; les Laotiens en retirent ensuite, avant de les expédier, une belle teinture rouge et la gomme laque peu raffinée qui est expédiée en presque totalité en Chine, par Bangkok. La plus grande partie est employée sous cette forme grossière au calfatage des jonques; une autre subit divers traitements pour être convertie en gomme laque de qualité supérieure.

De loin en loin nous apercevons aussi des villages de Leues, reconnaissables à la forme particulière de leurs maisons, dont le toit avance au-dessus d'un vaste balcon formant véranda.

Le Phya Hokong ne voulut jamais aborder dans aucun de ces villages.

Les Leues, qui, à la suite de guerres, sont venus des environs de Xieng-Tong s'établir dans le royaume de Luang-Prabang, sont à peu près exempts d'impôts et ne doivent pas la corvée; comme race, ils ne me paraissent guère différer des autres Laotiens; ils ne portent pas le langouti, mais un veston et un pantalon de coton bleu. Les Leues ont introduit sur le Nam Ou des troupeaux de bœufs, les premiers que j'eusse aperçus depuis Bassac, à part un petit troupeau appartenant au second roi de Luang-Prabang. Les bœufs servent uniquement de bêtes de somme pour le labour. On ne trait pas les vaches, et bien rarement on les tue pour les manger.

Le 12 décembre, nous partons avant le jour, et toute la journée nous marchons de rapide en rapide. Le Phya Hokong désire maintenant voyager le plus vite possible, il ne se sent pas en sûreté; dans la matinée nous passons devant un affluent de gauche navigable, le Nam Heup, que l'on peut remonter pendant trois jours vers l'est jusqu'à la ville de Meuong Heup.

Combien je désirerais, lorsque je vois une rivière venant de l'est, la remonter le plus haut possible! Chacun de ces cours d'eau est peut-être la meilleure route pour aller au Tonkin ou au moins une des routes bientôt utilisables; mais pour le moment je ne puis songer à explorer que le cours d'eau principal, le Nam Ou, laissant pour plus tard la reconnaissance de ses affluents.

Le 13, après cinq heures de marche, nous arrivons au confluent du Nam Ngoua, grand affluent qui vient de l'est; on peut le remonter pendant neuf jours à la saison sèche : au bout de ce temps on arrive à la ville de Meuong Teng, qui était alors, comme nous l'avons dit, au pouvoir des Hôs.

Des bandes de Hôs avaient déjà depuis plusieurs années fait des incursions sur le Nam Ou en descendant le Nam Ngoua. Ils avaient pillé plusieurs villages, mais ils n'étaient jamais remontés jusqu'à Meuong Koua, qu'ils jugeaient trop peuplé pour oser l'attaquer. Aussi depuis deux jours nous avons rencontré un certain nombre de villages abandonnés.

Les marchés de Khas sont de plus en plus nombreux.

XIX

Meuong Koua. — Les Paï Pou noï. — Retour à Luang-Prabang.

Vers cinq heures nous arrivons à Meuong Koua, au confluent du Nam Pak, véritable bifurcation du Nam Ou. Cette rivière coule de l'ouest et est une route suivie par les voyageurs qui viennent du Haut Mékong et de la Birmanie en passant par Meuong La. A partir de cet endroit le Nam Ou, qui vient du nord, peut être encore remonté pendant six semaines, au dire des Laotiens. Les rapides sont, il est vrai, nombreux et difficiles, mais un Européen arriverait probablement à faire en moins de trois semaines cette route qui prend six semaines aux Laotiens. En toute hypothèse on voit quelle est et surtout quelle peut devenir l'importance du Nam Ou comme voie commerciale.

Nous sommes persuadé que les seuls moyens de transport possibles en ces pays seront très longtemps ceux dont on se sert maintenant : les pirogues, les radeaux, les bœufs porteurs et en certains cas les éléphants.

Dans ces dédales de montagnes qui s'étendent sur tout le nord de l'Indo-Chine, la construction de voies ferrées serait aussi difficile qu'onéreuse, et l'amélioration de la navigation des grands cours d'eau qui descendent de ces montagnes est un souhait peu réalisable. Est-on bien certain d'ailleurs que la production et la consommation du Yunnan soient assez considérables pour alimenter une voie ferrée aboutissant à Xieng-Maï ou à Hanoï? Et est-ce le défaut de moyens de communication qui empêche les échanges, plutôt que l'hostilité des peuples entre eux, le brigandage et les droits de douanes exagérés!

Meuong Koua, pittoresquement situé au confluent de ces deux cours d'eau, sur une colline, au pied d'une montagne élevée appelée le Pou Thion Than, était, il y a peu d'années, un vaste et riche meuong où se croisaient les caravanes de bœufs porteurs des Hôs venues du Haut Mékong, les commerçants qui descendaient le Nam Ou sur des radeaux, et ceux qui allaient vers les frontières du Tonkin, dans le pays de Hophathanhathanhoc, portant leurs marchandises dans des hottes. Là venaient aussi se réunir les produits des nombreux Khas du Nam Ou, et particulièrement le coton que l'on tissait à Meuong Koua. En ce moment, près de la

moitié de la population a fui vers le Mékong ; les caravanes n'y sont pas venues cette année, et nous rencontrons à peine quelques radeaux chargés de marchandises.

Le froid continuait à sévir. Dans la nuit du 14, le thermomètre tomba à onze degrés centigrades. Le soir, pendant que nous grelottions près de notre feu, nous voyons arriver près de nous, pour nous saluer, une demi-douzaine d'hommes sortant d'une barque voisine, chaudement habillés de vêtements de laine : ce sont des Paï Pou noï, habitants, me disent-ils, des montagnes élevées au confluent du Nam Léang, à huit jours de marche au-dessus de Meuong Koua. Ils comprennent le laotien, mais ils parlent une langue particulière ; ils sont tributaires de Luang-Prabang et se rendent en ce moment dans cette ville pour y porter le tribut. Ils me racontent qu'ils n'avaient pu arriver à temps pour la fête des eaux parce qu'ils étaient en guerre avec les Leues leurs voisins. Ils entretiennent surtout des relations commerciales avec le Yunnan, d'où ils tirent leur sel et les étoffes chinoises qu'on leur apporte à dos de mulet.

Leur chef resta longtemps à causer avec moi et me traça la carte du haut Nam Ou, qu'il connaissait



Marché des Khas (voy. p. 59).

parfaitement. Il me fit aussi un cadeau précieux en me donnant un demi-kilogramme de thé, substance dont j'étais privé depuis plusieurs mois.

Le pays des Paï Pou noï est situé sur le Nam Ou, à huit journées de pirogue au-dessus de Meuong Koua. On met trois semaines pour aller à Meuong Oua et six semaines pour aller à Meuong Hin, dernier des points au nord du Nam Ou sur lequel j'aie pu avoir des renseignements. J'avais connu assez particulièrement à Luang-Prabang un mandarin de Meuong Hin. Son père, gouverneur de Meuong Hin, après avoir longtemps lutté contre les Hôs, avait essayé de se rendre indépendant de Luang-Prabang et avait eu la tête tranchée. Son frère aîné, qui avait succédé à son père, s'était aussi distingué en se battant contre les Hôs et avait acquis sur tout le haut du fleuve la réputation d'être invulnérable : les balles s'aplatissaient sur sa peau, les sabres et les lances se brisaient sur son corps. Le roi de Luang-Prabang, jaloux de son autorité, l'avait condamné à mort et avait envoyé un mandarin porteur de la sentence ; mais le jeune gouverneur, averti à temps, avait fui de son pays et s'était mis, m'assura-t-on, à la tête d'une bande de Hôs. Le second frère, trop confiant, était venu à Luang-Prabang pour demander à être nommé à son tour gouverneur ; il fut emprisonné peu après, mis aux fers par ordre du

roi, sous prétexte de dettes, et je dus renoncer au projet de me faire conduire par lui à Meuong Hin.

Ayant pu prendre dès le lendemain la méridienne et par conséquent fixer la latitude de Meuong Koua, je cédai aux instances de mes mandarins et je me remis en route pour descendre le Nam Ou le 15 à midi. Le 16 au soir j'arrivai à Meuong Ngoï, où je séjournai quatre jours. Le Meuong Kran se portait mieux, mais les nouvelles des Hôs étaient alarmantes. Le gouverneur de Meuong Lay avait non seulement pris parti pour les Hôs, mais il appelait à lui tout le pays de Hophathanhathanhoc, et plusieurs gouverneurs voulant rester fidèles au royaume de Luang-Prabang étaient venus se réfugier à Meuong Ngoï. Le Meuong Kran me déclara qu'il ne resterait pas plus longtemps sur le Nam Ou si on ne lui envoyait pas de troupes; il me pria d'informer le roi de sa situation, et d'insister surtout sur son état de santé pour le faire rappeler à Luang-Prabang.

Le 20 décembre, je partis de Meuong Ngoï, et le 22 j'étais de nouveau à Kok Han, le pays des rochers sculptés. Je m'aperçus que partout on avait effacé avec soin les yeux des animaux que j'avais remarqués en allant, ce qui, sans les rendre méconnaissables, les rendait moins distincts.

Le voyage s'accomplit rapidement et j'arrivai à Luang-Prabang dans la nuit du 24.

Dès le lendemain j'allai voir le roi et je lui rendis compte de ce qui se passait sur le Nam Ou; je lui racontai la panique des habitants et lui représentai combien il serait facile, s'il voulait y envoyer un mandarin sérieux et quelques centaines d'hommes bien armés, de rassurer la population du Nam Ou et d'arrêter absolument toute invasion des Hôs de ce côté. Le moindre barrage dans un rapide et cent hommes postés derrière les rochers empêcheraient de passer une armée.

Je trouvai à mon retour des nouvelles de Bangkok datant déjà de plusieurs mois et m'annonçant la guerre du Tonkin. J'avertis le roi qu'il était fort probable que les bandes irrégulières chassées des frontières du Tonkin se rejetteraient sur le royaume de Luang-Prabang. Je m'attendais à voir bientôt arriver les Français sur les confins de son royaume, et j'ajoutai que, comme les Meuongs (nom que les Annamites donnent aux peuplades des frontières du Tonkin) avaient été contraints par les Hôs à faire cause commune avec eux, et que ces Meuongs sont des Laotiens qu'on ne peut guère distinguer des gens de Luang-Prabang, on pouvait craindre, à la première rencontre, de voir les Français prendre les soldats du roi pour des ennemis. Je lui proposai donc d'accompagner le corps d'observation qu'il se décidait à envoyer sur le Nam Ou, afin d'éviter par ma présence un malentendu fâcheux. Le roi ne refusa pas mon offre, mais il me pria d'attendre l'arrivée très prochaine à Luang-Prabang des gouverneurs des deux provinces siamoises de Phyxay et de Socatay, qui devaient être accompagnés chacun de cinq cents hommes. Il ne me cacha pas du reste ce que cette intervention des Siamois lui causait d'inquiétude, et il me demanda d'assister au grand conseil que l'on tiendrait chez lui dès l'arrivée de ces gouverneurs.

Je pouvais ainsi espérer encore une fois de revenir par le Tonkin, car je ne prévoyais pas l'intervention de la Chine dans les affaires de ce pays et les immenses difficultés que rencontreraient nos troupes! Mais je dus perdre toute illusion dès l'arrivée des gouverneurs siamois : ils s'établirent dans la ville comme en pays conquis, donnèrent des ordres aux mandarins et refusèrent d'admettre le roi dans leur conseil.

Ils construisirent une sorte de camp retranché en face de Luang-Prabang, sur la rive droite du Nam Kan; un pont léger jeté sur la rivière ne mettait que trop facilement leurs hommes en relation avec la ville. Matin et soir des bandes de Siamois parcouraient le marché, choisissant les denrées qui leur convenaient, les prenant sans les payer ou les payant à un prix dérisoire. Après peu de jours, les marchands d'étoffes et de denrées européennes fermèrent leurs boutiques, les marchands de victuailles eux-mêmes ne vinrent plus qu'en tremblant au marché, et les Khas n'osèrent plus s'y montrer. J'avais donné ordre à mes hommes d'éviter toute querelle avec les Siamois; malgré cela je crus prudent de les consigner et de demander au roi de Luang-Prabang de faire accompagner chaque matin par un mandarin du séna celui de mes miliciens que j'envoyais au marché.

Pendant huit jours j'attendis inutilement la visite des deux gouverneurs. Enfin ils m'envoyèrent un de leurs principaux mandarins pour me présenter leurs amitiés et je me décidai à leur rendre visite.

Les deux chefs siamois furent d'ailleurs avec moi de la plus grande politesse. Ils firent afficher dans leurs camps un ordre à leurs soldats d'avoir à me respecter, moi et mes hommes, mais ils firent la sourde oreille quand je leur proposai de les accompagner sur le Nam Ou. Le plus jeune, de beaucoup le plus riche et le plus puissant, le Thiao Phya de la province de Phyxay, laquelle, s'il faut l'en croire, peut facilement mettre dix mille hommes sur pied, se fût peut-être laissé persuader, mais le vieux Thiao Phya de Socatay, individu rapace, qui peu d'années auparavant était déjà venu à Luang-Prabang et avait affamé le pays par ses exactions sous prétexte de le défendre, ne voulut rien entendre.

Ma présence le gênait pour réquisitionner à son aise, piller le pays et l'affamer; il craignait que je ne rendisse compte de sa conduite à Bangkok et, malgré tout ce que je pus lui dire pour lui prouver que les Français et les Siamois avaient en ce moment un même intérêt à combattre les Hôs, il me fit comprendre fort poliment que, n'ayant pas de mission officielle de mon gouvernement pour m'occuper de ces questions, je n'avais pas à m'inquiéter de ce qu'ils venaient faire à Luang-Prabang.

Le second roi, élevé à Bangkok et Siamois de cœur,



Meuong Koua (voy. p. 60-62).

m'avait toujours comblé de protestations d'amitié, mais je sentais que de même ma présence n'était pas sans l'inquiéter un peu; il me laissa souvent deviner qu'il était jaloux de la préférence marquée que je témoignais pour le premier roi et son fils aîné le Hat Saon. En cette occasion il ne manqua pas d'affecter de me demander quand je comptais partir et ce que je voulais encore faire dans le pays, puisque j'avais exploré le Nam Ou, etc. De plus je m'aperçus aussi bientôt du mauvais vouloir manifeste à mon égard des mandarins du séna inféodés au parti du second roi.

Qu'aurais-je pu faire sans argent, obligé d'emprunter sans cesse au roi de Luang-Prabang, qui n'était plus maître chez lui, sans mission, sans instructions spéciales du gouvernement, sans nouvelles du Tonkin!

En croyant être utile on peut dans de semblables conditions rendre de très mauvais services à son pays. J'avais été envoyé pour explorer le royaume de Luang-Prabang jusqu'aux frontières de la Chine, ce que j'avais fait dans la mesure du possible; mais le retour



Entrevue avec les Paï̈ Pou noï (voy. p. 61).

par le Tonkin m'était absolument interdit, ne pouvant me faire suivre d'une armée laotienne. Je me résignai donc à revenir par le royaume de Siam.

Mes instructions, tout en me laissant une grande latitude, m'indiquaient de suivre au retour, si les routes de la Chine et du Tonkin m'étaient coupées, l'itinéraire de Mouhot quand il s'était rendu de Bangkok à Luang-Prabang; mais cette route me faisait revenir sur mes pas jusqu'à Paklay. D'autre part, depuis mon arrivée à Luang-Prabang j'avais beaucoup entendu parler de Xieng-Maï comme d'une grande ville; c'est de là que venaient toutes les denrées européennes qui se vendent sur le marché de Luang-Prabang et dans tout le Haut Laos. Les Anglais, me disait-on, allaient même installer un consul dans cette ville, à cause de sa grande importance commerciale. Je crus donc utile de passer en revenant par cette ville assez inconnue des Européens et je modifiai mon itinéraire en ce sens.

Docteur P. Neis.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Départ des hommes de Pak Ta (voy. p. 66).

VOYAGE DANS LE HAUT LAOS,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS[1].

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après des photographies ou les croquis et les indications de l'auteur.

XX

Départ de Luang-Prabang. — De Luang-Prabang à Xieng Kong.

Le roi comprit qu'il ne pouvait pas me retenir plus longtemps et je fis tout disposer pour mon départ. Le 23 janvier j'allai lui faire mes adieux. Il avait les larmes aux yeux en me souhaitant un bon voyage. Il me prit les deux mains et me fit promettre de revenir bientôt.

« Ne tardez pas si vous voulez me revoir, me dit-il, car je suis bien vieux et n'ai plus longtemps à rester sur la terre, mais souvenez-vous que j'ai des fils qui seront rois après moi et qui vous connaissent. N'importe quand vous viendrez, vous ou tout autre Français, vous serez les bienvenus à Luang-Prabang. »

Je l'assurai que si cela dépendait de ma volonté, je reviendrais bientôt, mais qu'en tout cas, si je ne le pouvais pas, il verrait dans peu de temps d'autres Français venir de l'est, du Tonkin, pour lui demander de les aider à établir des relations commerciales entre ce pays et le sien.

Dans l'impossibilité où j'étais, en le quittant, de lui faire aucun cadeau de prix, je lui donnai mon chien Tambo, mon fidèle compagnon, que je ne pouvais songer à ramener en France ; le roi l'aimait beaucoup : à chacune de mes visites il me demandait de le faire entrer pour le caresser, et il me dit qu'il appréciait

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

d'autant plus ce cadeau, qu'il savait qu'il m'était pénible de m'en séparer.

Après avoir distribué à divers mandarins tous les objets qui ne m'étaient pas indispensables, je m'embarquai le 25 janvier 1884 vers midi pour remonter le Mékong.

Bien des fois depuis huit mois j'avais aspiré au bienheureux moment où je quitterais cet air empesté et où je pourrais songer au retour, et cependant ce ne fut pas sans regret que je quittai Luang-Prabang. Je n'avais point réussi à faire tout ce que j'avais entrepris. Ce retour par le Siam était en somme une retraite, un demi-échec. Il me fallait renoncer cette fois à l'honneur d'ouvrir la route entre le Tonkin et le Haut Laos. Je me disais que dans des circonstances semblables ce qui est différé est trop souvent perdu et que j'avais à craindre qu'il ne fût réservé à un autre, peut-être même à un étranger, de rendre ce service insigne à notre nouvelle colonie.

Mes hommes aussi virent arriver sans enthousiasme l'heure du départ; ils ne comprenaient guère comment nous allions retourner vers l'Annam en lui tournant le dos et en remontant le Mékong.

Pendant seize jours, sans nous arrêter, nous suivîmes l'itinéraire du commandant de Lagrée, jusqu'à la ville de Xieng Kong, qui ne dépend plus du royaume de Luang-Prabang, mais de la province de Meuong Nan.

Dans ce trajet le fleuve coule presque directement de l'ouest à l'est, les rapides sont nombreux, les villages peu rapprochés, surtout au sud du Mékong, où le pays, couvert de hautes montagnes, paraît être principalement habité par des Khas.

Pendant la nuit nous campions le plus souvent sur des bancs de sable, en ayant soin d'entretenir avec soin de grands feux, les tigres étant plus communs en cette contrée qu'en aucune partie du Laos.

Du 1er au 2 février, par une nuit noire, nous dormions tous sous un abri de feuillage, quand vers deux heures du matin je fus réveillé par de véritables hurlements que poussait un de mes canotiers laotiens; je saisis ma carabine, toujours à portée de ma main, et en un clin d'œil je fus en avant des feux, ne doutant pas que l'un des hommes n'eût été enlevé par un tigre. Il n'en était rien heureusement, mais les Laotiens me montrèrent à moins de vingt pas une masse noire qui se détachait sur le banc de sable blanc. Je fis feu encore à moitié endormi, et l'animal prit la fuite, sans que je pusse savoir si je l'avais touché; il nous laissa d'ailleurs en paix le reste de la nuit.

Le lendemain matin nous reconnûmes la trace d'une grande panthère; elle était venue à cinq pas de nos feux, et c'est à ce moment que le Laotien de veille, qui s'était assoupi un instant, l'avait aperçue et s'était mis à hurler.

Le 8 février, non loin des frontières du royaume de Luang-Prabang, nous arrivons vers neuf heures du matin auprès du village de Pak Ta, au confluent du Nam Ta, grand affluent que l'on peut remonter pendant douze jours au moins à la saison sèche. J'y trouvai l'un des petits mandarins du séna de Luang-Prabang, que je connaissais depuis longtemps, un de mes convives du 14 juillet. Il me raconta qu'il était venu de la part du roi pour réquisitionner des hommes et les amener à Luang. Il demandait cent hommes à Pak Ta; trente devaient partir avec lui le jour même. Par suite, le Thaséan vint me demander de l'excuser d'être obligé de me retenir un jour avant de me fournir les hommes de barques qui m'étaient nécessaires.

Je passai donc la journée au confluent de cette jolie rivière, et j'assistai aux préparatifs de départ de ces braves gens. Cinq ou six hommes d'un âge mûr les accompagnaient comme chefs, tous les autres pouvaient avoir de vingt à vingt-cinq ans. Ils paraissaient partir tranquillement, sans enthousiasme et sans grand regret. Toute la famille, les femmes, les sœurs, les fiancées, les accompagnaient, apportant les bagages, qui étaient fort encombrants. Chaque homme, outre son fusil, son sabre et une bonne provision de munitions, emportait une natte, un petit matelas et des provisions pour plusieurs jours. Pas de joie bruyante en ce moment où l'on quitte sa famille pour partir en guerre; pas de gémissements de la part des femmes ni de celle des parents. Les Laotiens ne s'embrassent pas en public, les femmes ne serrent même pas la main de leurs maris; tout se passa dans le plus grand calme.

Vers deux heures, quand les femmes eurent chargé sur les barques, après les bagages, des bananes et d'autres fruits, et aussi un peu d'eau-de-vie de riz, le mandarin donna l'ordre du départ; il vint me serrer la main, puis, rassemblant ses hommes, il fit d'une voix grave une prière dans laquelle il demandait à la divinité que chacun des hommes pût retourner chez lui après avoir fait son devoir. A la suite de cette prière on s'embarqua en silence.

Au milieu du fleuve les guerriers déchargèrent en l'air leurs fusils; puis, sur chacune des six barques qui les emportaient, ils entonnèrent un chant monotone, accompagné des sons doux et harmonieux des orgues laotiens.

Ils allaient à Luang-Prabang bien persuadés qu'on les mènerait se battre contre les Hôs, nos propres ennemis, et il me semblait que des gens qui savent partir ainsi pouvaient aussi savoir se battre en ce pays de montagnes même contre les Pavillons-Noirs, s'ils étaient conduits par un chef qui eût leur confiance. Que n'aurais-je pas donné pour retourner avec eux!

XXI

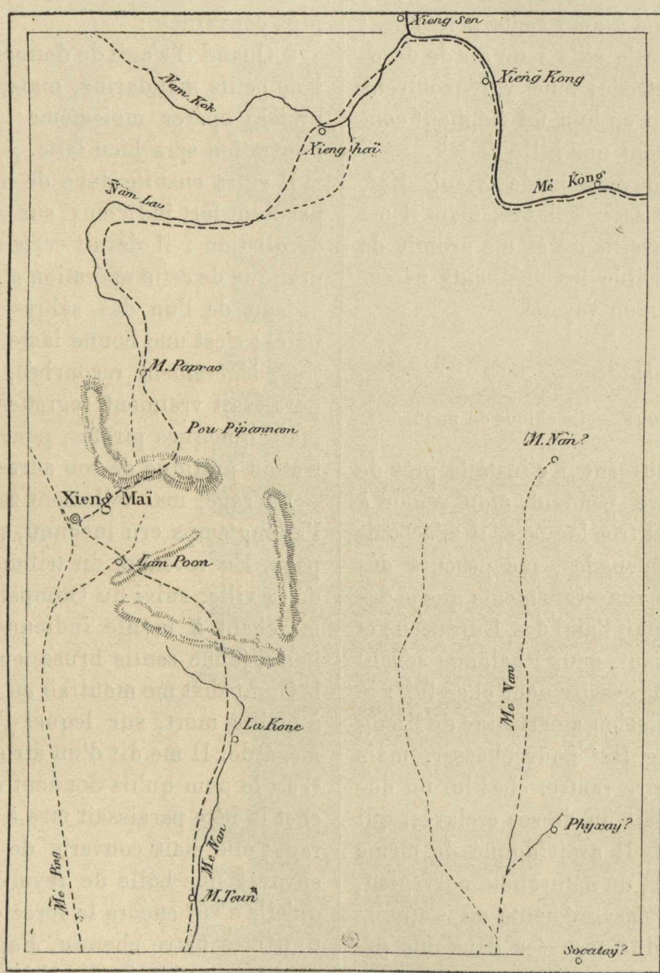
Xieng Kong. — Xieng Sen. — Le Nam Kok.

Le 10 au matin nous arrivons à Xieng Kong. L'aspect de cette ville, vue du fleuve, nous rappelle beaucoup Bassac; le fleuve lui-même, malgré ses nombreux et importants affluents, nous paraît toujours aussi

vaste et aussi grandiose, bien que nous soyons à plus de douze cents kilomètres de Bassac.

En débarquant on s'aperçoit que Xieng Kong a été autrefois une ville forte. Du côté du fleuve il n'existe plus aucune trace de fortification; mais du côté de la terre on retrouve encore des restes assez imposants de murailles et de fossés. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un gouvernement secondaire dépendant de Meuong Nan; toutefois le gouverneur est directement nommé par Bangkok sur la proposition du gouverneur de Meuong Nan.

A mon arrivée j'appris que le gouverneur était mort depuis plusieurs mois; il n'avait pas encore été remplacé; son fils, le Hatsaon, faisait en ce moment de grands sacrifices en l'honneur de son père. La principale pagode était encombrée d'animaux en bambous de toute espèce recouverts de coton, de pirogues à jour fabriquées avec des cordons de cire, de bananes, de volailles, de porcs et de cadeaux de toute sorte. Des centaines de bougies brûlaient de tous côtés; des escouades de talapoins hurlaient sans relâche leurs prières, et des orchestres composés de gongs et de tam-tams achevaient de faire de cette fête un immense charivari.



Itinéraire du retour.

Malgré ses occupations religieuses, le jeune Hatsaon, qui devait encore habiter pendant trois jours dans la cour du wat où il s'était fait bâtir une cabane pour lui et ses quatre femmes, me reçut fort bien; il s'engagea à me fournir des barques et des hommes pour me conduire à Xieng Haï, me demandant seulement d'attendre qu'il eût fini son sacrifice. Il y avait bien un deuxième gouverneur ou Oumpahat, qui lui était hiérarchiquement supérieur, mais il me fit entendre que c'était un vieillard abruti qui n'avait aucune chance d'être nommé gouverneur, et que la population le considérait déjà comme le successeur de son père.

Je séjournai quatre jours à Xieng Kong, pendant lesquels je me rendis plusieurs fois à la pagode pour faire visite au Hatsaon et à ses femmes; j'assistai aussi plusieurs fois dévotement aux cérémonies religieuses.

Le 14 nous partions pour Xieng Haï, où nous devions trouver des éléphants pour nous conduire à Xieng Maï.

Nous devions passer, mais sans nous y arrêter, devant les ruines de Xieng Sen. Tout ce pays, qui forme une vaste plaine, jadis fertile et peuplée, a été le théâtre de longues compétitions entre les Birmans et les Siamois; il est aujourd'hui presque désert et nous avançons pendant deux jours avant de rencontrer le premier village, celui de Ban Séo, non loin du confluent du Nam Kok.

Le 17 au matin nous entrions dans le Nam Kok, appelé aussi Mékok, dont le confluent n'a pas moins de cinq cents mètres de large. Nous apercevions dans le lointain, à quelques kilomètres de nous, un grand village; de nombreux aréquiers et cocotiers, des barques nombreuses attachées le long de la rive nous prouvèrent que Xieng Sen n'était plus l'amas de ruines inhabitées qu'avait vu la commission de Lagrée en 1867. C'était maintenant un riche village, peut-être bientôt une ville importante. Le roi de Xieng Maï y a nommé un gouverneur, et la rive gauche du Mékok, ainsi qu'une grande étendue de la rive gauche du Mékong au-dessus de Xieng Kong, dépend de ce nouveau chef-lieu de province.

La navigation sur le Nam Kok est facile et agréable. Cette rivière écoule doucement ses eaux claires et limpides sur un fond de sable, au milieu d'une vaste plaine à peu près déserte, tantôt couverte de forêts de tek, que nous apercevons pour la première fois dans le Laos, tantôt de hautes herbes, qui semblent remplacer d'anciennes rizières et où abondent les gibiers de toute espèce.

La rencontre de quelques rares pirogues et la présence de pêcheries qui barrent de temps en temps le Nam Kok nous démontrent seules que le pays n'est pas entièrement désert; en ce pays frontière, continuellement exposé aux invasions, les villages sont

tous bâtis, prudemment, à un jour de marche ou deux de la rivière.

Comme les plus nouvelles cartes signalent encore le chef-lieu de cette province sous le nom de ruines de Xieng Haï, ce ne fut pas sans étonnement que, le 20 au matin, nous débarquâmes devant une véritable ville forte. Les fortifications, un peu délabrées en certains endroits, sont encore imposantes et n'ont pas moins de huit kilomètres de tour; il est vrai qu'en y entrant on s'aperçoit que la plus grande partie de la ville est occupée par des pagodes en ruine et par de grands jardins.

Le marché est assez bien approvisionné, et l'on y compte chaque matin de trois à cinq cents personnes; mais, à part le marché, toute la ville a un air de désolation et de solitude qui attriste; nous y rencontrons des chiens errants et de loin en loin un éléphant conduit par son cornac et traînant une bille de tek.

Le Thiao Luong, ou gouverneur de Xieng Haï, me logea dans un petit sala assez délabré, mais il me traita avec une grande bienveillance et me promit de me procurer le plus tôt possible les éléphants nécessaires à la continuation de mon voyage.

XXII

Xieng Haï. — Les Ventres-Noirs. — La chique de mian.

Le Oumpahat ou sous-gouverneur s'installa près de moi et ne me quitta guère pendant mon séjour à Xieng Haï. Très empressé et très loquace, il m'accompagna dans toutes mes promenades, me procura des chevaux et me donna tous les renseignements que je désirais. Il me raconta qu'il était l'ami des Européens et que, quelques mois auparavant, deux Phalangs venant de Xieng Maï avaient logé successivement chez lui : le docteur Cheek, chef de la mission américaine de Xieng Maï, qui était venu à Xieng Haï pour chasser, mais aussi pour poursuivre et faire rentrer chez lui un domestique (le Oumpahat disait un de ses esclaves) qui s'était réfugié à Xieng Sen. Il avait donné de même l'hospitalité à M. Carl Bock, un naturaliste norvégien, qui s'était attiré quelques désagréments en s'appropriant des statues du Bouddha trouvées dans une pagode en ruine.

Depuis son arrivée en Europe, M. Carl Bock s'en est vengé en disant le plus grand mal de ces pauvres Ventres-Noirs.

A partir de Xieng Haï, je me retrouvais en effet chez les Laotiens à ventre noir, et, bien qu'arrivant chez eux sans cadeau, sans pacotille, presque sans argent et en assez piteux équipage, je dois dire que jusqu'à Xieng Maï je n'ai eu qu'à me louer du bon accueil, je dirai même de la générosité, des habitants.

La position frontière de Xieng Haï et la difficulté des communications avec Xieng Maï ont forcé le roi de ce pays à laisser au gouverneur de la province une grande autorité au point de vue judiciaire. Le Oumpahat compose à lui seul le tribunal; il existe une prison, mais elle est ordinairement vide, car la peine de mort est appliquée pour les vols importants, et le rotin pour la plupart des délits moins graves.

« Quand on m'amène une bande de pirates, me racontait le Oumpahat, je me rends immédiatement au tribunal, puis, après les avoir interrogés, je les condamne à mort; le kromakane (greffier) inscrit la sentence de chacun d'eux, et en sortant du tribunal je les exécute moi-même, puis je vais en rendre compte au gouverneur. »

Comme je lui représentais que ce n'était pas là dans les autres pays l'office d'un grand mandarin, il parut étonné de mon observation et me répondit du ton le plus convaincu :

« Quand il s'agit de donner le rotin, je laisse ce soin à de petits mandarins, mais, pour la peine capitale, je préfère opérer moi-même; je suis certain ainsi que l'opération sera bien faite. »

Il entra ensuite dans de minutieux détails, qui me parurent fort judicieux, sur sa manière de pratiquer la décollation : il devait certainement avoir une grande pratique de cette opération chirurgicale. Il me fit aussi cadeau de l'un des sabres qui lui servaient d'ordinaire; c'est une bonne lame de quatre-vingts centimètres, légèrement recourbée, assez mince et légère; il paraissait vraiment regretter de ne pas avoir sous la main quelques pirates, pour me donner une démonstration pratique de son adresse.

La rage, mal tellement rare en Cochinchine qu'on l'a longtemps cru inconnu, paraît fort commune en ce pays. En revenant du tribunal par la principale rue de la ville, suivi du Oumpahat et d'autres mandarins, marchant à la file indienne, comme on le fait toujours, je me sentis brusquement tiré par mon veston; le Oumpahat me montrait au milieu du sentier un chien à moitié mort, sur lequel j'allais mettre le pied par mégarde. Il me dit d'un air effrayé : « Un chien fou! » C'est le nom qu'ils donnent aux chiens enragés, et en effet la bête paraissait être à la dernière période de la rage; elle était couverte de bave et d'écume; je lui envoyai une balle de revolver dans la tête, de peur qu'elle n'eût encore la force de se relever, et nous continuâmes notre chemin. J'appris alors qu'il y avait en ce moment plus de dix chiens enragés dans la ville; on se contentait de ramasser le plus possible les autres chiens, sans se préoccuper de faire la chasse à ceux qui étaient déjà malades. Chaque année, pendant la saison sèche, on constate un grand nombre de cas de rage chez ces animaux, et les accidents de personnes ne sont pas rares.

Une des denrées les plus communes sur le marché de Xieng Haï est le *mian*, préparation que tous les habitants, hommes, femmes et enfants, chiquent continuellement et qui remplace avantageusement, à tous les points de vue, je crois, le bétel des autres Indo-Chinois. Le mian n'est autre chose que la feuille du thé, cuite à la vapeur le jour même où on l'a cueillie; une fois cuit, il a à peu près la même consistance que



La ville de Xieng Haï.

les légumes que nous mangeons dans la soupe. Le thé est empilé et fortement serré dans des bambous creux, où il subit une sorte de fermentation. Au bout de huit jours on peut s'en servir; après deux ou trois mois au plus, le mian est pourri. Pour préparer la chique on prend trois à quatre feuilles, au milieu desquelles on met une forte pincée de sel, on roule le tout en boule et on le place entre la joue et les gencives. On ne crache point en chiquant le mian, on ne mâche point la chique, qui dure environ une heure; le seul inconvénient, outre la déformation du visage, est, pour les commençants, la fatigue douloureuse que produit la distension des muscles de la joue, et une légère parotidite, si l'on en abuse par trop.

La ville de Xieng Haï est entourée de bois de thé, que l'on dit très parfumé, mais les habitants n'en font guère sécher et ils le vendent ou le consomment en entier sous forme de mian. Tous les Ventres-Noirs, tous les Birmans, les Ngious et les Karyens chiquent le mian et se passeraient plutôt de manger que de chiquer.

Du reste, même pour les Européens qui voyagent en ce pays, cette préparation est bien agréable quand on peut s'habituer à conserver dans la bouche un corps aussi volumineux; il suspend la soif et la faim, fait trouver délicieuse l'eau la plus mauvaise, et est en outre un excitant cérébral très énergique. Si ce n'est pas une habitude, une ou deux chiques de mian produisent le même effet que plusieurs tasses de café fort; elles éloignent complètement le sommeil, excitent vivement l'imagination et donnent des idées gaies. Sous l'influence du mian, mes plus longues journées à éléphants passaient comme par enchantement, le travail m'était facile, mon esprit était toujours en éveil; il se peut bien que je doive en partie au mian de ne rapporter que des impressions agréables du pays des Ventres-Noirs.

Le 23, au jour et à l'heure dits, ce qui est bien rare chez les Laotiens, un train de sept éléphants de taille suffisante fut mis à ma disposition, cinq pour mes hommes et moi, et deux pour mes bagages. A deux heures trente, nous étions en route pour Xieng Maï.

XXIII

De Xieng Haï à Xieng Maï. — Les forêts de tek. — Meuong Paprao. — Les caravanes de bœufs.

Pendant quatre jours nous nous dirigeons au sud-sud-ouest, en traversant un pays de collines, parsemé de riches villages et en partie recouvert de magnifiques forêts de tek. Nous suivons constamment le cours du Nam Lao, fort affluent de droite du Mékok.

Les forêts de tek ne ressemblent en rien aux autres forêts que j'avais parcourues jusqu'ici en Indo-Chine. Ce ne sont plus les inextricables lacis de lianes et de rotins de la forêt vierge, où les différentes essences sont mélangées, où le spectacle change à chaque pas, mais où la vue pénètre rarement à plusieurs centaines de mètres : ici tout paraît régulier et l'on croirait ces forêts plantées par la main de l'homme. Les troncs, immenses et bien verticaux, s'élèvent à trente mètres et plus sans donner une branche, puis la frondaison s'étale horizontalement, formant une voûte épaisse et continue; on voyage dans ces forêts comme entre les piliers d'un temple gigantesque. Les feuilles de tek, larges, lourdes et luisantes, qui servent dans le pays à faire des toitures résistantes, tombent toute l'année et recouvrent le sol, en sorte que pas un buisson, pas un brin d'herbe ne pousse en ces forêts, ce qui contribue à leur donner un aspect tout particulier.

Les forêts qui se trouvent dans le bassin du Mékong sont et resteront malheureusement inexploitables, car la ligne de partage des eaux entre le Mékong et le Ménam est trop élevée pour que l'on songe à employer cette voie, et, d'un autre côté, il y aurait folie à essayer de flotter un train de bois de tek dans les rapides du Mékong, du Mékok à Phnompenh, point le plus rapproché où l'on puisse trouver à le vendre. Elles pourront cependant être utiles aux Européens qui s'établiront plus tard dans le Haut Laos, et en particulier à Luang-Prabang; il est possible et même facile de flotter jusqu'à cette ville quelques billes de bois de tek, par le Mékok et le Mékong.

Le 27 nous débouchions sur un plateau fertile, parcouru par le Nam Lao, et, après avoir traversé pendant deux heures de belles rizières, nous arrivions en face de Meuong Paprao, où nous devions changer nos éléphants.

Nos cornacs étaient aussi joyeux que s'ils eussent terminé un voyage de plusieurs années. Ils avaient espéré nous faire changer d'éléphants deux jours plus tôt, à Ban Nonkouan, de manière à pouvoir s'en retourner chez eux, et leur déception avait été telle en ne trouvant pas d'éléphants préparés dans ce village, que mon cornac, particulièrement, qui paraissait cependant être un jeune homme intelligent, pleura une partie de la soirée. Je le fis interroger et il répondit, tout en éclatant en sanglots, qu'il était désolé parce qu'il ne reverrait pas sa femme de six jours encore; jamais depuis son mariage il n'avait fait une si longue absence. Je crus d'abord que sa jeune femme était seule dans sa maison et qu'il craignait une attaque de pirates en son absence, mais elle habitait chez ses parents et n'avait par conséquent rien à craindre.

Le caractère des Laotiens à ventre noir diffère beaucoup sous ce rapport de celui des Ventres-Blancs; ceux-ci quittent bien facilement leurs femmes, et sitôt qu'ils sont riches ils ont soin d'en avoir plusieurs.

Parmi les Ventres-Noirs la polygamie ne se pratique guère que chez les grands mandarins; chez le peuple, la femme est la maîtresse absolue de la communauté, l'homme travaille, rapporte, mais ne possède jamais. En se mariant, il entre dans la famille de sa femme; il a dû apporter à celle-ci une certaine somme d'argent, et tout ce qu'il gagnera désormais appartiendra à sa femme ou plutôt à sa belle-mère, car, tant

que celle-ci vivra, elle sera le chef de la communauté. A la mort de la belle-mère ce sera la femme qui héritera avec ses sœurs; le mari pourra alors se séparer de la famille de sa femme et avoir une maison à lui, mais sa femme sera seule propriétaire et continuera à gérer les biens. Après avoir travaillé toute sa vie, l'homme se trouvera, dans sa vieillesse, s'il a perdu sa femme, sous la dépendance de ses filles et de ses belles-filles. Telle est d'après mes renseignements la constitution de la famille chez la plupart des Ventres-Noirs, coutume qui n'est pas, je le crois, réglée par une loi écrite, et qu'expliquent seulement la douceur et la faiblesse de caractère de ces pauvres gens, qui, comme on vient de le voir, ne peuvent rester plus de trois jours loin de leurs femmes sans verser des larmes de regret.

La petite ville de Meuong Prao ou Paprao est une ancienne forteresse qui ne contient maintenant que quelques centaines d'habitants; elle forme un carré de sept à huit cents mètres de côté, entouré d'un large fossé à demi comblé, d'un mur de terre et de fortes palissades en bois de tek, entretenues en bon état; les quatre portes se ferment régulièrement tous les soirs.

On me logea en dehors de la ville, dans un mauvais petit sala sous lequel un troupeau de bœufs avait élu domicile. Trois ou quatre caravanes de soixante à cent bœufs porteurs chacune, conduites par des Ngious, campaient autour de nous. Le gouverneur, que je trouvai atteint d'une attaque de rhumatisme polyarticulaire aigu, me pria de l'excuser de ne pas me loger mieux, m'assurant d'ailleurs que je n'avais rien à craindre, vu qu'il me donnerait des gardes pour la nuit.

Le Oumpahat se chargea de me conduire visiter la



Eléphant traînant une bille de tek (voy. p. 68).

ville, c'est-à-dire de nombreuses pagodes plus ou moins ruinées. Dans plusieurs wats les talapoins vinrent me recevoir et me montrer eux-mêmes les statues ou les ornements qui pouvaient m'intéresser.

En revenant au sala, j'y trouvai la femme du gouverneur et ses enfants, qui étaient venus me rendre visite et m'apporter en cadeaux des fruits et du mian; ils savaient bien cependant que je n'avais ni cadeau ni pacotille à donner en retour.

C'est à Meuong Paprao que se croisent les caravanes qui vont de Xieng Tong à Meuong Nan, de Xieng Maï à Xieng Haï et de là dans tout le Haut Laos, enfin celles qui vont de Xieng Maï à Xieng Sen et de là à Xieng Hong et Xieng Tong. Dans la matinée du 28 nous vîmes passer plusieurs centaines de bœufs ou plutôt de taureaux porteurs, et l'on nous assura que tous les jours, pendant la saison sèche, il en passe autant. Ceux qui allaient vers Xieng Maï étaient presque tous chargés de coton; ceux qui en venaient apportaient du sel, des noix d'arec, des étoffes et quelques denrées européennes.

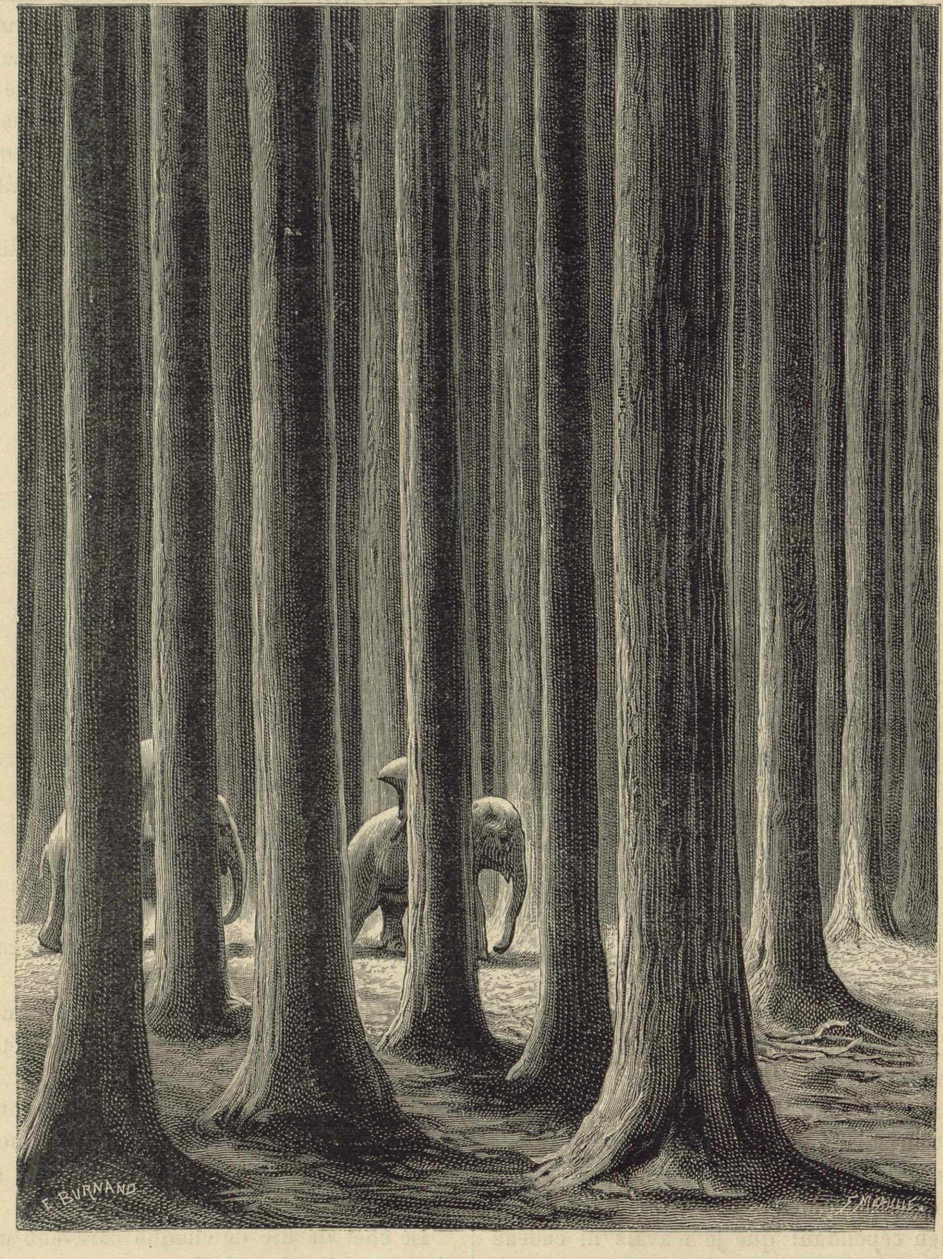
Les caravanes étaient divisées en escouades de dix à douze bœufs, conduits par deux hommes, ou souvent par une famille composée de la femme, du mari et de plusieurs enfants.

Le chef de file de chaque caravane est un taureau choisi et bien dressé. Il porte une sorte de masque bariolé; ses cornes, entourées d'un étui d'étoffe rouge, sont surmontées de pompons de laine ou de soie; entre ses cornes s'élève un haut panache de plume de paon, et sur son dos, au-dessus de sa charge, est suspendue une cloche, qui annonce de loin l'approche de la caravane.

Chacune des escouades est aussi conduite par un taureau porteur d'une cloche, mais moins richement orné que le chef de la caravane.

Ces petits taureaux, qui paraissent très doux, ne portent guère que trente ou quarante kilos. Les caravanes partent au point du jour et s'arrêtent entre dix et onze heures du matin auprès d'un cours d'eau. Le plus souvent elles ne se remettent en route que le lendemain. Il faut que les commerçants soient bien pressés pour faire en outre deux heures de route dans l'après-midi, de quatre heures à six heures; dans aucun cas ils ne voyagent pendant la chaleur. On décharge les animaux en arrivant à l'étape et on les laisse paître en liberté; avec les bâts on forme une enceinte dans laquelle on fait rentrer le troupeau le soir; elle suffit à le défendre des animaux féroces.

Le 28, vers dix heures du matin, le gouverneur nous fait amener, suivant sa promesse, six éléphants, et nous nous mettons en route immédiatement.



Forêt de tek (voy. p. 70).

Nous remontons pendant toute cette journée la vallée du Nam Lao, qui va se rétrécissant, et le soir nous nous trouvons au village de Méthiédi, complètement entouré de montagnes, excepté du côté du nord-est, d'où nous arrivons.

Le lendemain devait donc commencer l'ascension de la ligne de partage des eaux entre les deux grands fleuves.

XXIV

Passage du Pou Pi Pannam. — Panique des éléphants. Arrivée à Xieng Maï.

Le 29 février, partis de bonne heure, nous rencontrâmes cinq ou six caravanes. Chaque fois que nous



Rencontre d'une caravane de bœufs (voy. p. 71).

entendions les cloches des taureaux il fallait nous détourner de la route et nous cacher dans le bois. Nos éléphants, encore mal dressés, n'auraient pu affronter la vue des bœufs porteurs tout harnachés, qu'ils doivent cependant bien connaître.

Vers midi, au milieu d'une vaste rizière, nous aperçûmes une caravane de mulets porteurs; ces animaux sont encore moins communs que les bœufs en ce pays, et les cornacs nous firent faire un grand détour pour les éviter; malgré cela les éléphants poussaient des grognements et tremblaient de tous leurs membres. Ce ne fut qu'en leur assenant de vigoureux coups de masse sur la tête que les cornacs parvinrent à les empêcher de se débander et de nous emporter dans la forêt, où nos cages n'eussent pas tardé à être broyées avec nous contre les branches. Un de nos éléphants surtout, une jeune femelle, était très difficile à maintenir; on ne lui avait confié que des bagages, mais sa présence était pour nous tous un véritable danger; si elle s'était dérobée, les autres éléphants auraient certainement suivi son exemple. Peu auparavant on l'avait lâchée quelques semaines en forêt, comme on le fait souvent; et en se défendant contre un éléphant sauvage mâle, elle avait reçu de ce brutal de profondes blessures qui étaient à peine fermées. Le cornac attribuait à cet accident le caractère ombrageux de sa bête, qui du reste faillit nous être funeste à tous quelques jours plus tard.

A partir d'une heure de l'après-midi nous montons rapidement. A trois heures et demie nous nous arrêtons près de l'origine du dernier cours d'eau qui coule vers le Mékong. Nous sommes à près de neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer. A cette hauteur l'aspect de la végétation changé complètement. Nous n'apercevons plus de tek, mais nous rencontrons d'autres grands arbres des pays tempérés, entre autres des bouleaux et des conifères de différentes espèces; nous voyons aussi de nombreux cycas et des fougères arborescentes inconnues dans la plaine.

Ces forêts sont souvent incendiées par les voyageurs, dans le but de dégager le pied des arbres des broussailles qui les encombrent, de rendre ainsi les chemins plus praticables, et de détruire les repaires des tigres le long des routes fréquentées. Parfois un grand arbre résineux prend feu tout entier et brûle alors pendant plusieurs jours, inondant les passants de tisons enflammés et effrayant les éléphants. L'un de ces grands arbres morts flambait comme une immense torche à vingt pas de notre campement; je ne m'étais pas aperçu d'abord du danger, mais, en examinant l'arbre de plus près, je vis que le feu avait rongé plus de la moitié de la base du tronc et que nous pouvions craindre d'être écrasés pendant la nuit. Je le fis remarquer à mon cornac, chef de notre caravane; il l'examina avec soin; puis, avec cette admirable insouciance que l'on retrouve chez tous les Laotiens, il me dit que peut-être l'arbre ne tomberait pas avant le lendemain. « D'ailleurs, ajouta-t-il, s'il tombe, il ne tombera peut-être pas de notre côté! » Malgré ces rassurantes paroles, après m'être assuré qu'il était difficile de trouver un autre endroit commode pour établir notre campement, je fis travailler tous les hommes à éteindre l'incendie du bas de l'arbre, ce qui ne fut pas un travail facile, à cause de la pluie de tisons et de branches enflammées qui tombait au pied du tronc. Le reste de l'arbre continua à brûler pendant toute la nuit, éclairant la forêt et les rochers d'une lumière fantastique.

Le lendemain matin il faut plus de deux heures pour retrouver et ramener les éléphants. Le sentier devient de plus en plus difficile; taillé en corniche dans le flanc de la montagne, il côtoie pendant toute la matinée de véritables précipices, où les éléphants ont à peine la place nécessaire pour poser leurs énormes pieds. Aussi mettent-ils notre patience à une rude épreuve; ils marchent avec une lenteur désespérante, sondant le sol avec leur trompe, puis n'avançant un pied qu'avec précaution; une fois ce pied bien posé, après s'être assurés que le terrain est solide, ils se décident doucement à mettre un autre pied en avant. Nous ne faisons pas un kilomètre à l'heure. Comment s'étonner dès lors que l'éléphant ait le pied sûr?

Les accidents sont très fréquents dans ces passages dangereux. Les bœufs porteurs roulent souvent au fond des précipices, bien qu'on ait soin de prendre des précautions pour éviter la rencontre de deux caravanes allant en sens inverse. Une caravane de bœufs venant à nous dans ces conditions eût été notre perte à tous.

Le col que nous passons a reçu des Laotiens le nom caractéristique de Doë ou Pou Pi Pannam, c'est-à-dire *montagne du génie qui partage l'eau*. Le Pi de cette montagne est un génie femelle auquel on ne manque pas de faire un sacrifice avant de s'engager dans un passage difficile; tous les abords des sentiers sont jonchés de billes de bois de toutes les tailles, qui ne sont autres choses que des phallus grossièrement taillés, déposés là par les voyageurs pour s'attirer la protection du Pi Pannam.

Vers huit heures nous arrivons au sommet du col. Le baromètre est descendu à six cent soixante-dix-neuf millimètres: nous devons être à peu près à neuf cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. Quelques minutes après, nous apercevons au fond d'une gorge profonde un torrent qui va vers le Ménam: c'est le Mécuong, affluent du Méping, l'une des branches qui forment le Ménam.

Pendant le reste de la journée nous descendons assez lentement, remontant parfois pendant des heures entières. Entre six et sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, les bois de tek reparaissent, et nous traversons quelques belles forêts.

Le 2 mars, nous continuons la descente et nous arrivons, vers une heure de l'après-midi, dans l'immense plaine où se trouve Xieng Maï, au village de Ban Pathoung, où nous nous arrêtons vers trois heures, après une chaude alerte.



Les éléphants effrayes par les chevaux (voy. p. 76).

En arrivant dans les immenses rizières qui entourent ce village, nous avions vu venir vers nous à fond de train deux cavaliers laotiens; les hommes de pied qui suivaient nos éléphants se portèrent immédiatement à la rencontre des cavaliers pour les faire détourner de notre route; en même temps les cornacs faisaient faire demi-tour à leurs animaux pour qu'ils ne pussent apercevoir les chevaux. Malheureusement ceux-ci, en approchant de nous, se mirent à hennir bruyamment; la petite femelle dont j'ai déjà parlé poussa un cri, l'éléphant que je montais et qui marchait en tête fut alors pris de tremblement, puis, après avoir poussé un formidable rugissement, prit la fuite au grand galop dans la direction opposée aux chevaux, suivi de trois autres éléphants; les deux derniers s'enfuirent dans une autre direction.

Je n'avais jamais vu galoper d'éléphants. Ce devait être un spectacle étrange que cette charge à fond de toute notre caravane se précipitant la trompe en avant, en poussant des hurlements de peur et aussi de douleur, car les cornacs avaient planté leurs pics aigus dans les têtes des éléphants et leur déchiraient la peau et le coin de la bouche pour essayer de les arrêter.

Je ne pouvais guère être attentif à ce spectacle, occupé à me maintenir dans la cage et à préserver mes instruments, toujours étalés près de moi, baromètre, boussole, etc., exposés en ce moment à être projetés par les violentes secousses que nous éprouvions. Au bout de quelques secondes, ma cage commença à se démolir et je dus faire tous mes efforts pour en maintenir les morceaux rassemblés. Si ma cage était tombée, je n'aurais pas tardé à la suivre; or, à cette époque, le sol argileux des rizières sur lequel nous galopions est aussi dur que la pierre. Après un kilomètre environ de cette course folle, mon cornac parvint à maîtriser son éléphant, qui avait la tête ensanglantée, et les trois autres s'arrêtèrent. Nous descendîmes aussitôt pour nous rendre à pied jusqu'au sala. Je remarquai dans cette circonstance que, malgré leur teinte foncée, on s'apercevait fort bien que les cornacs avaient pâli de peur; leurs lèvres particulièrement étaient devenues presque blanches.

Les deux éléphants qui avaient pris la fuite d'un autre côté étaient celui que montait le milicien Long et la jeune femelle qui ne portait que son cornac et quelques bagages. Je les avais vus disparaître dans une forêt de tek qui entoure la rizière, et je pouvais craindre que leur charge, hommes et caisses, ne fût broyée contre les arbres. J'envoyai aux informations, et peu après je vis apparaître l'éléphant de Long, qu'on avait pu arrêter très vite, mais ce ne fut qu'assez tard dans la soirée que l'on rapporta, blessé et contusionné, le cornac du jeune éléphant, dont les caisses et les bagages avaient été brisés; on m'en rapportait les morceaux. Le malheureux cornac n'était pas grièvement blessé, mais il pleurait sa cage à éléphant, ses instruments, son pic de cornac et son sac, qu'il avait perdus dans sa course en forêt; je lui donnai quelques roupies pour l'indemniser, mais je ne pus décider les autres cornacs à continuer leur route le lendemain jusqu'à Xieng Maï; ils craignaient trop de rencontrer d'autres chevaux.

Je ne tenais guère moi-même à faire une autre charge au galop à éléphant, et j'essayai de me procurer des porteurs et un cheval au village de Pathoung.

Le vieux Thaséan de ce village y mit assez de mauvaise volonté. Il me fit perdre toute la matinée du 3 mars, et ce ne fut que lorsqu'il me vit parfaitement décidé à abandonner tous mes bagages au sala pour me rendre à pied jusqu'à Xieng Maï me plaindre au roi, qu'il consentit à me chercher des porteurs, mais je ne pus trouver de cheval.

Vers trois heures de l'après-midi, sous un soleil de plomb et par une température de trente-deux degrés à l'ombre, nous nous mettons en route à pied pour faire les vingt kilomètres qui nous séparent encore de Xieng Maï. Sur cette route on suit constamment de vastes rizières, au milieu desquelles on trouve de temps en temps quelques maisons bâties au milieu de jardins ombragés, véritables oasis qui se détachent au loin sur le sol blanc et nu des rizières. Ces jardins sont soigneusement palissadés, mais à la porte de chacun d'eux, dans un lieu ombragé, on trouve un pot constamment rempli d'eau et un coco pour permettre aux voyageurs de se désaltérer sans déranger les habitants.

XXV

Xieng Maï. — Réception du roi. — Le marché.
Une fête chez le roi.

Il était nuit lorsqu'à six heures vingt nous arrivâmes devant la ville, sur la rive gauche d'une forte rivière que l'on appelle le Nam Ping, le Mé Ping ou souvent le Ménam Ping; on la traverse d'ordinaire su, un pont de bois d'une centaine de mètres de longueurr mais le matin même une partie de ce pont s'était écroulée sous le poids d'une caravane de bœufs, et il nous fallut passer à gué la rivière avec de l'eau jusqu'à la ceinture pour aborder aux faubourgs de Xieng Maï. Ces vastes faubourgs contiennent quelques maisons chinoises construites en maçonnerie, et de nombreux bazars birmans et chinois, en sorte qu'il ne nous fallut pas moins de trois quarts d'heure pour nous rendre de la rivière à la première enceinte de la ville fortifiée.

Une double muraille de brique, un peu délabrée, mais ayant encore une apparence imposante, forme la première enceinte. Les deux murailles sont distantes de cent mètres environ, et cet espace, qui fait tout le tour de la ville, est occupé par des terrains vagues couverts de broussailles.

De nombreuses et belles pagodes, de vastes jardins au milieu desquels sont construites des maisons de bois de tek, couvrent la plus grande partie de la ville.

A un kilomètre de la première enceinte on en ren-

contre une seconde, double comme la première et qui lui est toute semblable. Le palais du roi, qui est, me dit-on, au milieu de la ville, est encore à deux kilomètres de la deuxième porte. Enfin vers sept heures et demie nous arrivons au tribunal; il faisait heureusement nuit noire, car j'étais en bien piteux équipage, à pied, sans un éléphant, pieds nus, en langouti laotien! Les Anglais et les autres Européens qui avaient passé par Xieng Maï n'avaient pas dû s'y présenter de cette façon.

Malgré cela je fus accueilli ce soir-là d'une façon convenable; le roi envoya, pour me recevoir et vérifier mon passeport, un jeune mandarin siamois qui m'installa provisoirement dans un petit corps de garde et me fit servir un dîner succulent, auquel je fis largement honneur en dépit de ma fatigue. Pour la première fois depuis quinze mois, depuis mon débarquement de l'*Éclair*, je pus manger un morceau de pain, le roi en ayant par hasard fait fabriquer le jour même.

Le lendemain on me conduisit dans un grand sala, hors de la ville, non loin de la rivière et de la demeure des résidents siamois. Le roi de Bangkok entretient en effet trois résidents près du roi de Xieng Maï pour surveiller ses agissements et aussi les empiétements



Ville de Xieng Maï.

des Anglais, qui s'avancent davantage de jour en jour dans ce pays.

Une seule maison anglaise paye au roi de Xieng Maï une somme annuelle de quarante mille livres sterling (un million de francs) pour l'exploitation de forêts de tek, et lors de mon passage le roi venait de signer un autre marché semblable.

Le troisième jour de mon arrivée seulement, le roi me fit dire qu'il pouvait me recevoir.

Je me rendis au palais, si toutefois on peut appeler ainsi une construction neuve, basse et informe entourée d'une petite muraille crénelée, blanchie à la chaux et flanquée de petites tourelles aux quatre coins; le tout a un air à la fois prétentieux, mesquin et ridicule.

Après s'être longtemps fait attendre, le roi arriva enfin, me tendit la main à l'européenne et nous nous mîmes à causer. C'est un vieillard rusé et intelligent, qui excelle à prendre l'air idiot quand il ne veut pas répondre. Trois fois de suite je lui fis demander de me faire avoir des moyens de transport pour aller à Bangkok, et j'eus beau y mettre de l'insistance, non seulement il ne me répondit pas, mais il eut absolument l'air de ne rien comprendre et continua chaque fois à parler d'autre chose.

Vers la fin de notre entretien entra un négociant

anglais, représentant d'une grande maison de commerce de Maulmeïn, en ce moment de passage à Xieng Maï; c'était le seul Anglais qu'il y eût dans la ville, le médecin qui y est établi depuis longtemps et qui est maintenant vice-consul anglais à Xieng Maï étant absent pour le moment. M. Annan Brice, avec lequel j'ai eu pendant mon séjour à Xieng Maï les meilleures relations, avait apporté au roi de riches cadeaux; ils étaient en affaires, pour le commerce des bœufs, je crois, qui se fait en grand entre Xieng Maï et Maulmeïn, et je dus me retirer sans savoir quand ni comment je pourrais quitter la ville. Le roi m'avait invité ainsi que M. Brice à une grande fête qu'il devait donner trois jours après.

Les jours suivants je fis visite aux résidents siamois, qui me promirent de me fournir des moyens de transport si le roi continuait à faire la sourde oreille. J'allai aussi voir le révérend Wilson, chef de la mission presbytérienne américaine établie sur la rive gauche du Mé Ping en face de Xieng Maï; il me procura ainsi que M. Brice des journaux anglais relativement récents; mes dernières nouvelles dataient de plus de six mois.

Chaque matin je visitais le marché qui se tient dans la principale rue de Xieng Maï depuis la première porte jusqu'auprès du palais du roi; plus de dix mille personnes de races différentes se pressent à ce marché; on y rencontre des Laotiens de toute espèce, des Birmans, des Karyens, des Ngious et des Chinois, vendant des denrées variées, victuailles ou étoffes, armes ou ornements, mais les marchandises les plus abondantes sinon les plus importantes sont les fleurs. Des boutiques de fleurs odoriférantes se rencontrent à chaque pas; toutes les femmes, même les plus pauvres, portent des fleurs aux oreilles et dans les cheveux, et les jeunes gens, souvent même les hommes d'un âge mûr, ne dédaignent pas cet ornement.



Chaussée de Xieng Maï à Lam Poun (voy. p. 79).

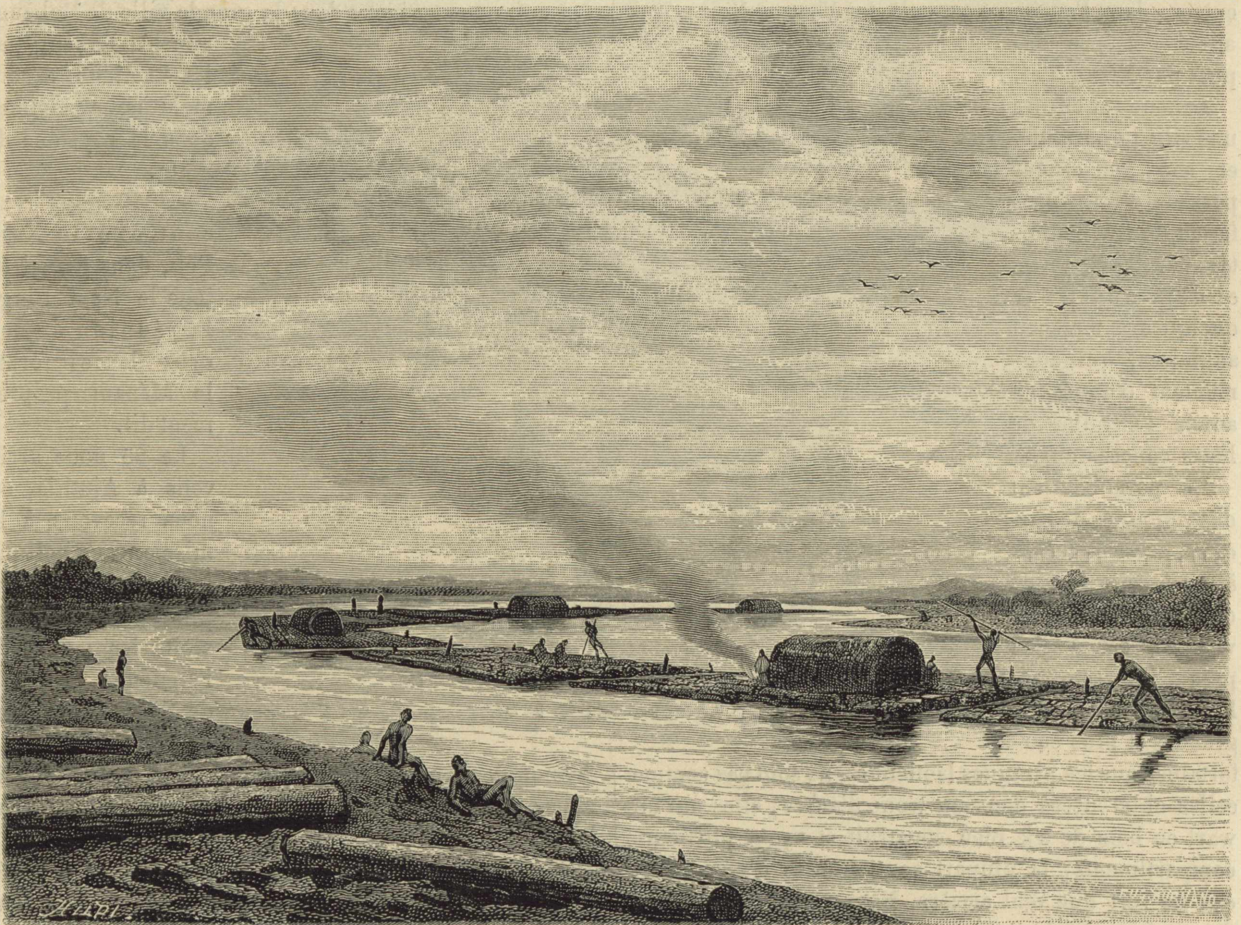
La fête à laquelle j'assistai en compagnie de M. Brice chez le roi de Xieng Maï se donnait en l'honneur de l'anniversaire de la crémation du second roi, mort l'année précédente.

Elle consista en luttes et en joutes, qui durèrent toute la journée, avec accompagnement de musiques, puis en un grand repas où chacun fut servi à part sur un plateau.

Avant le repas le roi nous avait fait apporter, ainsi qu'aux mandarins, une corbeille pleine de petits citrons verts; dans l'intérieur de chaque citron étaient logées trois pièces d'argent de la valeur d'un quart de roupie chacune, et l'on se mit à faire *largesse au*

peuple. Les mandarins lançaient les citrons à tour de bras dans la foule, et l'individu atteint et parfois contusionné n'était ordinairement pas celui qui ramassait la somme. On jeta ainsi par les fenêtres plusieurs milliers de francs, qui ne furent pas perdus pour tout le monde.

Les jours suivants je tentai vainement de voir le roi; il me fit dire qu'il était malade. J'appris que M. Brice avait enfin pu se procurer une barque, mais après bien des difficultés. J'eus encore recours aux résidents siamois; ils me dissuadèrent de descendre le Mé Ping, difficilement navigable à cette époque, et m'engagèrent à me rendre à Lam Poun; le gouverneur m'y donnerait les moyens de me rendre à Lakone sur le Mé Van, où je pourrais me procurer une barque qui me conduirait jusqu'à Bangkok. Ils m'avertirent que le roi était très avare et que, comme je n'avais pas de grands cadeaux à faire et que je n'étais pas commerçant, je ne devais pas compter sur ses bons offices pour m'aider à trouver des moyens de transport. Ils me fournirent quelques porteurs et deux éléphants de charge, et, le 16 mars après midi, par une température de trente-cinq degrés à l'ombre, je partais à pied de Xieng Maï comme j'y étais venu.



Un train de bois de tek (voy. p. 80).

XXVI

De Xieng Maï à Bangkok.

La route suit, sur une grande partie de son parcours, une belle chaussée de plus de cinquante mètres de large, ombragée de grands arbres et bordée de nombreuses pagodes riches et bien entretenues. Cette chaussée, œuvre des Birmans probablement, est délabrée en maints endroits; les murs de soutènement en briques sont en ruine, et les aqueducs se sont presque partout effondrés.

Le second jour nous traversons des rizières immenses, et, après cinq heures et demie de marche forcée, nous arrivons vers midi à Lam Poun sous un soleil ardent.

Lam Poun, capitale d'une province peu étendue mais très fertile et fort peuplée, est une petite ville fortifiée située sur les bords du Nam Kouang, petit affluent de gauche du Mé Ping. Le gouverneur a les mêmes pouvoirs que le roi de Xieng Maï et n'est tributaire que de Bangkok; je le trouvai dans sa cour, en train de tresser des cordes de buffle pour entraver ses éléphants. C'est un petit homme de cinquante ans environ, d'une laideur repoussante, sans cheveux, ni barbe, ni dents; il me reçut fort amicalement, et dès l'abord il me déclara qu'il avait la plus grande considération pour

les gens qui portaient une longue barbe. Il me montra quelques-uns de ses serviteurs qu'il avait choisis dans toute sa province et qui portaient en effet une barbe assez fournie pour des Laotiens; il me pria de lui permettre de passer sa main dans ma barbe, et pendant toute notre entrevue il abusa de cette permission.

Ce ne fut cependant pas sans me louer assez cher les hommes et les éléphants nécessaires pour me rendre à Lakone, où j'espérais enfin trouver une barque. Au bout de trois jours d'une marche fatigante à travers une série de collines élevées recouvertes de forêts de tek, nous arrivons sur le Mé Van, et le 21 au soir nous entrons dans l'ancienne capitale des Ventres-Noirs, qui a été détrônée depuis par Xieng Maï.

Lakone est encore une ville importante, et son gouverneur possède d'immenses forêts de tek, exploitées par des Birmans et déjà aussi par quelques maisons anglaises, qui augmentent d'année en année l'étendue de leurs concessions.

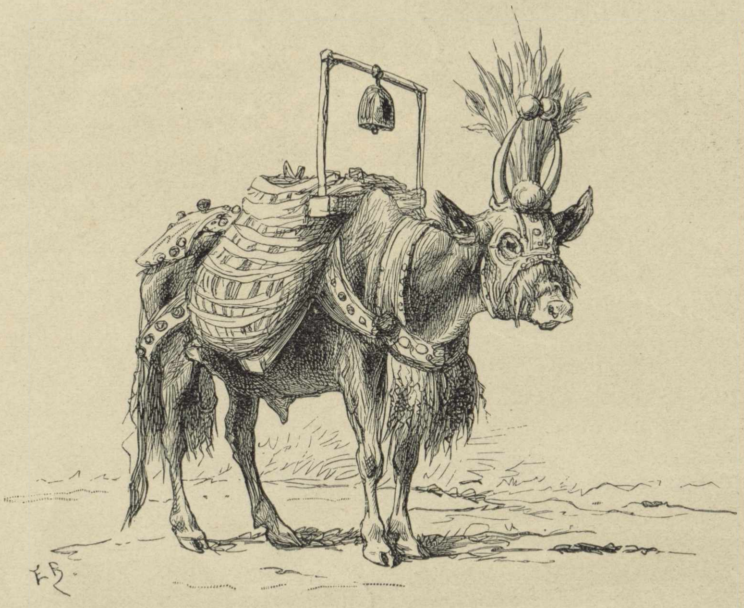
Le port contient des centaines de barques, presque toutes à sec à cette époque de l'année, où la navigation est à peu près interrompue. Les barques, plus grandes et plus confortables que les pirogues laotiennes, ne sont pas comme celles-ci creusées dans un tronc d'arbre; elles ont un warf en bois de tek bien construit et ayant plusieurs compartiments; la plupart sont munies d'une voile, qui ne sert que vent arrière. Nous pûmes fréter l'une de ces barques jusqu'à Bangkok et nous partîmes le 25 mars de Lakone.

La route de Lakone à Bangkok fut longue et souvent pénible; le Mé Van est encombré de bancs de sable et de trains de bois de tek qui entravent la navigation pendant la saison sèche. Le cours du Mé Van est peu habité, et la seule ville importante que nous rencontrons en treize jours de marche est Meuong Teun : nous ne nous procurons que bien difficilement des provisions. Le riz a manqué dans beaucoup de villages, et les habitants se nourrissent de graines de bambous; pendant trois jours nous sommes réduits à faire comme eux.

Si les villages sont rares sur le Mé Van, les bûcherons birmans qui exploitent les forêts de tek se rencontrent à chaque pas, et les actes de piraterie sont très communs dans les environs de Meuong Teun; il fallait chaque nuit veiller avec soin.

Le 7 avril nous débouchons dans le Nam Ping, et aussitôt le pays change d'aspect. Les deux rives sont couvertes de villages et de pagodes; on aperçoit de vastes rizières et des plantations de cocotiers et d'aréquiers.

Le 8, nous arrivons dans la grande ville de Raheng, appelée Laheng par les Laotiens; désormais nous sommes dans le royaume de Siam.



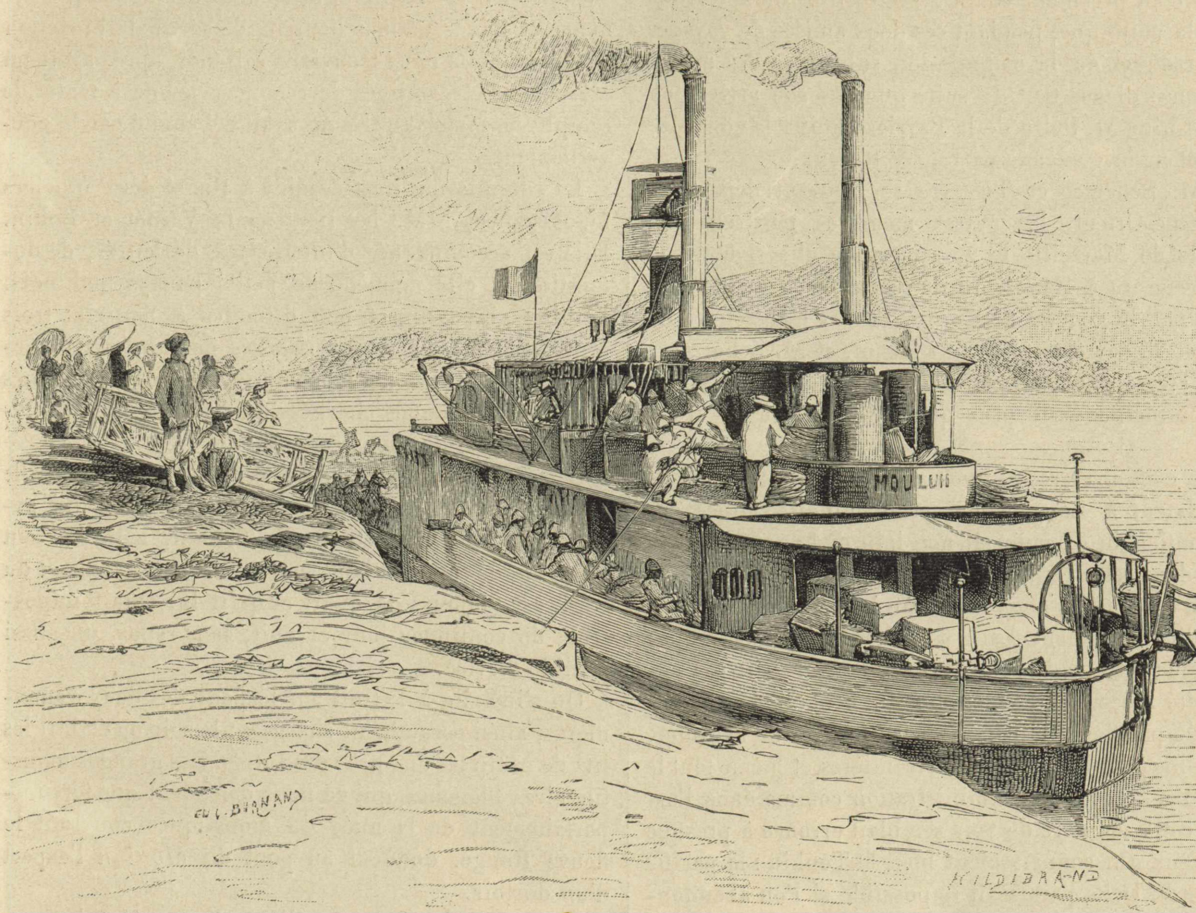
Un bœuf porteur (voy. p. 71).

Le 19 nous rencontrons le Nam Poh, dans lequel se jette le Nam Ping; la réunion de ces deux fleuves forme le Ménam proprement dit.

Le 25 nous arrivons à Ajuthia, où nous recevons à la mission catholique la plus cordiale hospitalité; après avoir visité les ruines de l'ancienne capitale de Siam, en compagnie du capitaine Aymonnier que j'y rencontrai, j'en repartis le soir même, et le 27 avril au matin je débarquais au consulat de Bangkok.

Je pouvais considérer mon voyage comme achevé; cependant, désirant ne pas quitter l'Indo-Chine sans visiter les ruines d'Ongkor, je me fis débarquer quelques jours après à Chantaboun; je retraversai à pied le royaume de Siam de l'ouest à l'est en passant par la plaine des Saphyrs, puis, après m'être reposé quelques jours à Battambang et à Ongkor, je traversai le grand lac cambodgien et débarquai à Phnompenh, capitale du Cambodge, le 1er juin 1884; j'en étais parti le 19 novembre 1882.

Docteur P. Neis.



Départ de Hanoï (voy. p. 322) — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

SUR LES FRONTIÈRES DU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Formation de la commission. — Départ de Hanoï en canonnières. — Débarquement à Chu.

Au mois d'avril 1885, afin d'exécuter l'article 3 du traité de Tien-tsin signé le 9 juin, la France et la Chine nommaient une commission de délimitation des frontières du Tonkin. Cet article du traité était conçu en ces termes :

« Dans un délai de six mois à partir de la signature du présent traité, des commissaires désignés par les hautes parties contractantes se rendront sur les lieux pour reconnaître la frontière entre la Chine et le Tonkin; ils poseront, partout où besoin sera, des bornes destinées à rendre apparente la ligne de démarcation; dans le cas où ils ne pourraient se mettre d'accord sur l'emplacement de ces bornes ou sur les rectifications de détail qu'il pourrait y avoir lieu d'apporter à la frontière actuelle du Tonkin, dans l'intérêt commun des deux pays, ils en référeraient à leurs gouvernements respectifs. »

Pour accomplir cette mission, le gouvernement français envoya des représentants de trois ministères. Ce furent : pour le ministère des affaires étrangères, M. Bourcier Saint-Chaffray, consul général, président de la délégation française, M. Scherzer, consul de Canton, et le docteur Neis, médecin de la marine, explorateur en Indo-Chine, membres, M. Pallu de la Barrière, membre adjoint; pour le ministère de la guerre, le lieutenant-colonel Tisseyre, et, pour le mi-

nistère de la marine, le capitaine Bouinais. Un commis de chancellerie de Port-Saïd, M. Delenda, fut adjoint au président comme secrétaire. Nous verrons dans la suite que, pendant ces deux années de voyage, le personnel de la commission subit bien des modifications; disons tout de suite que dès son arrivée en Indo-Chine M. Pallu de la Barrière quitta la commission et ne prit aucune part à ses travaux.

MM. Scherzer et Tisseyre se trouvant déjà dans l'extrême-Orient, les autres membres partirent ensemble de Marseille le 20 septembre et arrivèrent le 1er novembre à Hanoï, où ils furent fort aimablement reçus par le général de Courcy et son état-major. Le colonel Tisseyre se trouvait à Hanoï, et M. Scherzer y étant arrivé quelques jours plus tard, la commission, au complet, n'avait plus qu'à se rendre à la frontière.

Les commissaires chinois avaient fait avertir qu'ils attendaient à Long-chéou, ville chinoise située sur les confins du Kouang-si, non loin de Lang-son, l'arrivée dans cette ville de la délégation française pour se mettre en route et nous rejoindre à la frontière.

Malheureusement, Lang-son, évacué par nos troupes depuis la retraite du colonel Herbinger, n'avait pas encore été réoccupé. L'intention du général de Courcy était de pacifier complètement le Delta et de négliger, au moins pour le moment, les frontières et même tout le haut Tonkin. Dans l'administration comme dans l'armée, cette manière de voir semblait erronée à presque tous ceux qui connaissaient bien le Tonkin : la pacification du Delta paraissait impossible si l'on abandonnait aux bandes irrégulières la plus grande partie du pays qui, on le savait, comprenait dans le nord, du côté de Lang-son et de Cao-bang, des contrées riches et fertiles; puis, si l'on regardait le Tonkin comme une voie de pénétration pour notre commerce en Chine, il fallait bien s'assurer des routes qui y conduisent. Enfin nous devions à la Chine, qui avait envoyé une commission de délimitation sur nos frontières, l'exécution de l'article 3 du traité de Tien-tsin. Malgré toutes ces raisons, ce ne fut pas sans peine que M. Saint-Chaffray parvint à triompher des hésitations du général en chef, et ce ne fut qu'au bout de cinq semaines d'attente à Hanoï que la délégation française put se remettre en route pour rejoindre la délégation chinoise.

Pour atteindre Lang-son, point où nous devions pouvoir nous mettre facilement en communication avec nos collègues chinois stationnés à Long-chéou, le général Warnet, chef d'état-major, choisit la route prise au mois de février précédent par le général de Négrier. Nous devions trouver à Chu, sur le Loch-nam, organisée par l'état-major, la colonne d'escorte qui nous conduirait, sous le commandement du chef de bataillon Servière, et les approvisionnements et les coolis (porteurs indigènes) nécessaires à cette colonne.

Le 10 décembre au matin, on s'embarque enfin sur les deux canonnières *le Moulun* et *le Jacquin*, qui doivent nous conduire jusqu'à Lam, le port de Chu. De nombreux amis sont venus nous conduire; on ne sait trop si notre petite colonne pourra arriver sans encombre à la frontière, mais nous avons bonne confiance et nous sommes heureux de sortir de l'inaction forcée où nous nous trouvions à Hanoï, après avoir pu craindre d'être obligés de renoncer même à tenter de remplir le mandat qui nous avait été confié par le gouvernement.

La commission s'est adjoint à Hanoï deux officiers topographes, MM. les lieutenants Vernet et Bohin. Elle est accompagnée d'interprètes, de lettrés, de domestiques; elle emmène de petits poneys tonkinois, adroits, vigoureux et peu difficiles à nourrir; trois cents coolis, qui seront chargés des approvisionnements personnels de la commission, sont distribués dans quatre jonques chargées de riz et accolées à chacun des flancs des deux canonnières.

Ces petites canonnières ne voyagent guère après le coucher du soleil, à cause des bancs de sable qui encombrent tous les fleuves du Tonkin, mais surtout parce que le commandant, se trouvant le seul officier du bord, est toujours de quart et qu'il lui serait impossible de continuer jour et nuit, sans repos, un aussi pénible service.

On s'installe à l'étroit sur le pont des deux canonnières, ainsi pesamment chargées; le soir on établit les lits de camp les uns près des autres. Les grandes moustiquaires blanches, qui ne nous défendent que fort imparfaitement de la nuée de moustiques couvrant le fleuve Rouge, donnent au pont du *Moulun* l'aspect d'un dortoir.

Le lendemain nous mouillons devant Haï-dzuong, et le 12, après avoir passé devant le poste des Sept-Pagodes et le Song-thuong, nous nous engageons dans le Loch-nam, charmante petite rivière aux rives boisées, souvent encaissée et parsemée de rochers pittoresques qui en rendent la navigation périlleuse. Quelques jours auparavant, la canonnière *le Henry-Rivière* s'est défoncée sur l'un de ces rochers, et nous la voyons échouée sur un banc de sable où elle attendra une crue du fleuve pour être renflouée. Le courant est rapide, et les jonques chargées de riz que nous remorquons menacent à chaque instant de couler à fond, malgré l'allure très modérée à laquelle nous marchons; une légère brise venant compliquer la situation, la jonque, exposée au vent, se remplit à moitié et coule à pic avant qu'on ait pu la mener à la berge; les coolis se sauvent assez facilement, et la perte du riz n'a pas pour notre expédition une importance majeure.

Nous nous arrêtons dans l'après-midi au poste de Lam, où doit se terminer notre navigation. Ce poste et celui de Chu, qui n'en est distant que de sept kilomètres, ont été fort éprouvés par le choléra pendant la dernière campagne; il existe encore quelques cas, et l'agglomération de soldats et de coolis que nous emmenons avec nous peut faire craindre une recrudescence de l'épidémie; aussi nous décidons-nous à passer le plus vite possible dans ces lieux pestiférés.



Camp de Chu (voy. p. 324). — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

II

Chu. — Dong-song. — Thanh-moï. — Réoccupation de Lang-son.

Le commandant Servière a tout préparé pour une marche immédiate sur Lang-son; il vient nous recevoir à Lam, et, aussitôt nos chevaux et nos bagages débarqués, nous nous rendons au poste de Chu, pour y passer la nuit.

Là se trouve concentrée la colonne; campée autour du poste, elle se compose d'une compagnie du 23e de ligne, de deux compagnies de tirailleurs tonkinois, d'une section d'artillerie et de trente chasseurs d'Afrique, ces derniers formant l'escorte particulière de la commission. La vue du campement de Chu pendant la nuit formait un spectacle des plus pittoresques; les troupes, placées méthodiquement sur les chemins, entourent complètement les douze ou quinze cents coolis qui portent les bagages et les approvisionnements de toute la colonne; ces coolis, à chacun desquels l'administration a fait distribuer un manteau de feuilles de palmier et une couverture de laine rouge, sont groupés autour de leurs feux, faisant cuire le riz, causant et jacassant toute la nuit au lieu de se reposer; ils ont l'air d'accepter de bon gré la forte corvée qui leur est infligée. Il ne faut cependant pas trop s'y fier, et malgré une étroite surveillance on constate, au moment du départ, une trentaine de désertions.

Le village de Chu se trouve à la limite des régions fertiles; plus loin, vers Dong-song, le pays est désolé; c'est la partie que les Annamites appellent « le pays de la faim et de la mort ». Malgré l'état troublé des environs, les populations commencent à venir approvisionner le marché de Chu de volailles, d'œufs et de légumes; nous y séjournons vingt-quatre heures pour organiser définitivement la colonne. Nous abandonnons une partie de nos provisions, n'emportant que pour un mois de vivres; cela forme encore un convoi assez considérable, car il nous faut tout apporter avec nous et prévoir que nous aurons souvent à traiter nos collègues chinois.

Le 14 nous nous mettons en route pour Pho-cam.

On ne rencontre sur la route que quelques cagnas brûlées et des traces de campements; les rizières sont en friche depuis plusieurs années; ce n'est cependant pas une région infertile, elle a été cultivée autrefois; c'est la guerre et la piraterie qui ont désolé cette partie du Tonkin.

Après le petit poste de Pho-cam, que nous quittons le 15 au matin, le pays devient boisé et fort pittoresque; la route est coupée de nombreux arroyos, et la marche est pénible pour nos coolis; aussi les désertions continuent, et quelques-uns meurent en route du choléra ou plutôt de cette maladie peu décrite qui, dans nos colonnes au Tonkin, a fait tant de victimes parmi nos soldats et surtout parmi les coolis, et à laquelle je ne puis donner d'autre nom que celui de *surmenage*. Un petit poste perdu, appelé *Camp des Tigres*, surveille la route et assure la communication avec Dong-song, où nous arrivons le soir.

Ce point passe pour l'un des plus malsains du Tonkin, et comment pourrait-il en être autrement? On s'est battu ici il y a peu de mois: les corps nombreux des Chinois tués par les vaillantes troupes du général de Négrier, et surtout ceux des coolis, des chevaux et des mulets qui ont succombé de fatigue pendant cette pénible marche, n'ont été qu'imparfaitement inhumés; on respire encore à chaque instant des odeurs de cadavres, et il n'est point étonnant que la petite garnison de Dong-song soit des plus éprouvées.

Le 16 nous en partons au point du jour; l'étape est rude, il faut passer le col de Deo-quao par un sentier fort accidenté, pour redescendre ensuite dans la vallée du Song-thuong, que nous retrouvons à Thanh-moï. Ce n'est plus qu'un torrent coulant au pied d'une haute montagne calcaire, véritable muraille infranchissable, courant du sud-ouest au nord-est; derrière ce massif qui lui sert de rempart, un pirate ayant des bandes nombreuses sous ses ordres, le Caï-Kinh, tient la campagne et s'est rendu maître du pays. La petite garnison de Thanh-moï devra être renforcée pendant les opérations de la délimitation. Le sous-chef d'état-major du général Warnet, le colonel Crétin, qui s'est chargé de l'organisation si délicate du ravitaillement de la colonne, doit y séjourner pendant tout le temps que nous passerons dans ces parages. La section d'artillerie et une compagnie du 23e commandée par le capitaine Gignous restent aussi à Thanh-moï, à leur grand regret, car chacun voudrait prendre part à la réoccupation de Lang-son. Nous savons bien que les réguliers chinois évacueront devant nous la ville sans aucune difficulté, mais nous ignorons si quelque bande du Caï-Kinh n'essayera pas de résister.

Thanh-moï n'est réoccupé que depuis peu de semaines, et déjà les habitants, rassurés, commencent à se grouper autour de notre fortin, à reconstruire leurs cagnas, à faire sortir des profondeurs des grottes du massif de Dong-naï, où ils les avaient cachés, et à apporter au marché, les porcs, les volailles, le tabac et le paddy. L'immense muraille calcaire au pied de laquelle coule le Song-thuong est composée d'une roche d'un aspect tout particulier, que l'on retrouve çà et là dans toutes les parties du Tonkin et dont les îlots de la baie d'Along sont le type le plus connu. Tout ce massif est creusé de grottes naturelles, nombreuses et profondes, qui ont servi et servent encore d'abris aux habitants, mais trop souvent de refuges et de citadelles aux pirates.

A partir de Thanh-moï nous entrons dans l'inconnu; nous ne savons ce qui va se passer, et l'on respecte désormais strictement l'ordre de marche, les cavaliers réglant leur pas sur celui de l'infanterie; avec nos petits chevaux tonkinois vifs et impatients, dans ces sentiers de montagne qui s'appellent ici pompeusement « la grande route mandarine de Hué à Pékin », cette marche lente et réglée est aussi fastidieuse que pénible.

D'ailleurs, pas d'incident. La distance jusqu'à Lang-son est trop grande pour être franchie en une étape, puis il ne faut pas y arriver de nuit; aussi le commandant Servière fait-il camper la colonne dans une rizière à peu près sèche, au pied du col de Cut, qui forme la ligne de partage des eaux entre le versant tonkinois et le versant chinois.

Chacun déploie sa tente, car les nuits sont fraîches; le matin le thermomètre marque treize degrés, et nous ne sommes pas habitués à des températures aussi basses. Dès le jour on se met en route, non sans une certaine émotion : c'est la dernière étape avant Lang-son! Elle est pénible, car le col de Cut n'est pas d'un passage facile; peut-être même sera-t-on attaqué; mais, nous en avons la confiance, ce soir Lang-son sera réoccupé, et chacun marche joyeusement; il n'est pas jusqu'aux coolis qui, se sentant au bout de leurs peines, ne semblent marcher plus allègrement. Le long de la route on retrouve encore les poteaux renversés et les fils coupés du télégraphe que notre corps d'armée avait établi jusqu'à Lang-son. A midi on s'arrête pour la grande halte, on s'installe à l'abri du soleil dans les hautes herbes pour déjeuner, et pendant ce temps le capitaine Gachet, à la tête d'un peloton de chasseurs d'Afrique, pousse jusqu'à Lang-son, qu'il trouve abandonné et dont les rares habitants, restés chez eux, viennent le recevoir.

A quatre heures nous débouchions entre les forts, sur les collines qui dominent la ville du côté du sud-ouest, et nous apercevions le splendide panorama qu'offre de ce point la plaine de Lang-son. Au premier plan est la ville, formée, comme toutes les villes annamites, d'une enceinte fortifiée ou ville officielle et d'un marché, situé en dehors, où vivent les commerçants. La ville fortifiée



En route pour Lang-son. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

ne se compose plus que de ses grandes murailles, de magasins de riz et de pagodes brûlées et en ruines. Cependant, sur le réduit, charmante petite colline couverte de sapins, une pagode et les nombreux tombeaux qui l'entourent semblent avoir échappé au désastre.

Au delà de la ville serpente le Song-kikong, déjà navigable ici pour les petites pirogues, puis, au delà du fleuve, la petite ville chinoise de Kilua, bien bâtie en brique, dominée par les deux forts entre lesquels le général de Négrier victorieux fut si malheureusement atteint d'une balle dans la journée du 28 mars; à droite et à gauche s'étend une riche plaine bien cultivée, parsemée d'immenses blocs calcaires aux formes tourmentées, qui étaient autrefois des îlots; la mer en a rongé la base et beaucoup affectent l'aspect de champignons.

Les villages sont nombreux et fort populeux tout le long du Song-kikong; l'absence presque complète d'aréquiers, de cocotiers et de bananiers leur donne un caractère absolument différent de ceux du Delta.

A cinq heures nous saluons le pavillon français hissé sur la porte nord de la ville, et nous nous installons dans une des maisons du marché. Nous visitons aussitôt la citadelle ruinée, et les officiers nous mènent près du lieu où fut inhumé le jeune lieutenant Bossant, officier d'ordonnance du général Brière de l'Isle, qui tomba frappé mortellement d'une balle, à côté de son général, lors de la prise de Lang-son; ses camarades s'apprêtent à lui élever un mausolée, que nous pûmes voir à notre retour dans cette ville et dont nous donnons plus loin le dessin d'après une de nos photographies.

Ce soir-là même, un officier chinois vint nous trouver pour nous dire que les commissaires chinois se trouvaient à Long-chéou et qu'ils allaient se mettre en route pour la Porte de Chine. Dès le lendemain le commandant Servière passait le Song-kikong avec une faible reconnaissance, et les réguliers chinois, peu

nombreux. qui se trouvaient au marché de Kilua, se retiraient pacifiquement devant nos troupes.

III

Kilua. — Dong-dang. — Les commissaires chinois.

Le 20, accompagné de M. Scherzer, le consul de Canton, qui parlait le chinois, le commandant Servière se rend avec un petit détachement à Dong-dang, à quinze kilomètres de Lang-son, où un corps de réguliers chinois, sous les ordres du général Tsou, s'était installé et avait préparé les logements des commissaires chinois et de leur escorte.

On parlemente avec eux; le commandant Servière et M. Scherzer poussent même jusqu'à la Porte de Chine, située à trois kilomètres de Dong-dang et qui forme ici la frontière du Tonkin et de la Chine.

Ils reviennent le soir à Lang-son, accompagnés d'un tin-chaï, porteur d'une lettre officielle pour le président de la délégation française, après avoir laissé à Dong-dang un détachement de tirailleurs tonkinois.

La lettre était de Teng-tcheng-siéou, président de la délégation chinoise, qui souhaitait la bienvenue aux commissaires français et les avertissait qu'il allait se mettre en route de Long-chéou pour aller à la Porte de Chine. Dès qu'ils apprirent ces nouvelles, M. Saint-Chaffray et ses collègues furent unanimement d'avis qu'il fallait se rendre le plus tôt possible à Dong-dang et s'y établir. Nous devions regarder Dong-dang comme faisant partie du Tonkin, et, si les commissaires chinois désiraient venir habiter cette ville, nous voulions les recevoir comme nos hôtes, mettre en cette qualité les meilleurs logements à leur disposition, mais leur bien montrer qu'ils étaient chez nous.

Le 21 au matin, on se remettait donc en route avec les trente chasseurs d'Afrique pour toute escorte, et nous suivions, au fond d'une riche vallée, le sentier qui continue la route mandarine au delà de Lang-son.

Le pont de Lang-son a été coupé lors de la retraite du colonel Herbinger; nous passons le Song-kikong par un gué assez dangereux, et quelques minutes après nous sommes au marché de Kilua, habité presque exclusivement par des Chinois.

Cette petite ville ne paraît pas avoir beaucoup souffert de la guerre; les habitants nous regardent avec plus d'étonnement que de malveillance; le marché est assez bien approvisionné, et ce n'est que du côté des forts que l'on aperçoit les ruines de quelques maisons brûlées. Après Kilua on traverse de grandes rizières; on aperçoit de chaque côté, mais le plus souvent à une certaine distance de la route, des villages bien peuplés; les habitants se sont remis au travail, et les buffles sont dans les rizières.

La présence des réguliers chinois, qui nous ont cédé la place, a suffi pour assurer à ces pauvres gens une sécurité relative en éloignant les pirates; notre arrivée et le changement de maître ne paraissent pas les inquiéter outre mesure. En approchant de Dong-dang, les bords de la route deviennent moins cultivés, et le pays semble moins peuplé; il n'en est rien cependant, et, derrière les collines arides qui bordent la route, nous trouverons, dans nos promenades, des vallées fertiles, des villages peuplés et des bois de badiane qui font la richesse de cette contrée. Sur la plupart des collines qui dominent le chemin on voit des traces de fortins chinois, et ces fortins se multiplient en approchant de Dong-dang; ils ne se composent d'ailleurs le plus souvent que d'une tranchée et d'un rempart de terre couronnant les sommets.

Dong-dang, situé à l'embranchement de la route qui va au nord à That-ké et à Cao-bang et de la route de Lang-son à la porte de Chine, était un marché d'une certaine importance. Nous trouvons la ville, habitée naguère par des Chinois qui s'adonnaient au commerce de riz avec la Chine et aussi à la fabrication de l'huile de badiane, à peu près déserte; des trois ou quatre rues dont elle se composait, une seule et une partie de la grande place sont encore debout; le reste a été brûlé et détruit pendant les combats qui s'y sont livrés au commencement de l'année. Bâtie en brique au pied de massifs calcaires semblables au mont Dong-naï dont nous avons parlé, sur les bords d'un cours d'eau limpide, elle se présente, en venant de Lang-son, sous un aspect fort pittoresque, entre ses trois grandes pagodes assez bien conservées, mais crénelées et ayant servi de blockhaus; elle est dominée par une petite pagode paraissant sortir d'une grotte creusée dans un rocher élevé, ombragé de grands arbres. Les environs, très accidentés, nous promettent de charmantes promenades pendant les loisirs que nous laisseront les opérations de délimitation.

Ces loisirs ne furent que trop nombreux, grâce aux tergiversations, aux lenteurs et aux contestations peu soutenables de nos collègues chinois. La procédure à suivre, le lieu de réunion, les escortes qui doivent accompagner chaque délégation, voilà les questions graves et importantes qui font d'abord perdre plus de quinze jours. Enfin on tombe d'accord que les séances auront lieu alternativement, chez les commissaires chinois, à la Porte de Chine (appelée en annamite Cua-aï et en chinois Che-nam-quan), et, chez nous, dans la pagode de la grande place, à Dong-dang. Les deux délégations seront escortées par les soldats de leur pays, sans armes, quand elles se rendront l'une chez l'autre. Après de nombreuses visites et lettres préliminaires, après les cadeaux et les visites du nouvel an, on parvient, non sans peine, à se réunir en séance officielle pour la première fois le 12 janvier 1886, à Dong-dang.

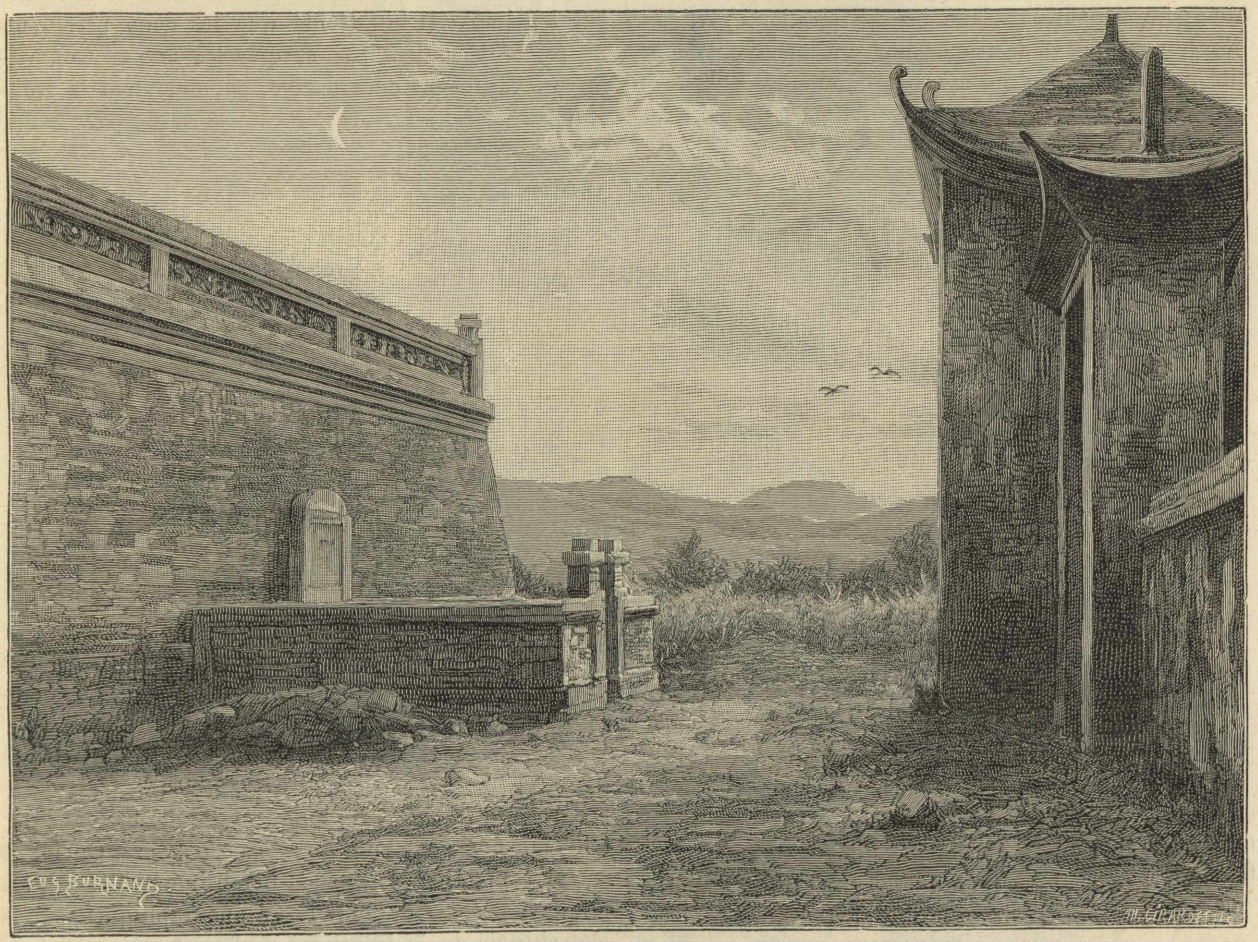
Alors commencent à se produire les prétentions les plus exagérées de la part de la délégation chinoise, mais les commissaires ne les exposent que peu à peu; la moitié de chaque conférence se passe en compliments oiseux, et il est impossible d'obtenir que l'on ait plus de deux ou trois conférences par semaine. Ce qu'il fallut de patience, d'habileté et aussi de fermeté à notre président, qui, le plus souvent, se sachant toujours d'accord avec ses collègues, prenait seul la parole

dans ces conférences, on pourra se le figurer quand nous aurons dit qu'après avoir rompu deux fois les négociations, ce ne fut que le 20 mars que purent commencer les opérations effectives de reconnaissance de la frontière.

Heureusement nous n'avons pas à raconter ici l'histoire détaillée de ces chinoiseries peu récréatives; disons seulement qu'en dehors des discussions d'affaires parfois irritantes, les rapports de la plus parfaite urbanité et même de la plus grande cordialité ne cessèrent de régner entre les deux délégations.

On s'invita plusieurs fois réciproquement à dîner. La délégation française fit de son mieux pour rendre à la délégation chinoise les repas somptueux et détestables où les nids de salangane, les ailerons de requin, les holothuries et autres mets chinois aussi recherchés qu'immangeables nous étaient servis à profusion, arrosés de vin de riz chaud, de ce thé astringent et sans parfum qui fait les délices des grands mandarins, mais aussi de bon champagne de première marque, que nos collègues ne détestaient point.

Sur l'avis du consul de Canton, le seul d'entre nous habitué aux usages des mandarins chinois, toutes les conférences officielles, chez nous comme chez nos collègues, se tenaient autour d'une table servie de gâteaux, de fruits confits et de confitures, en buvant du thé et du champagne, et en fumant des cigares.



Tombeau du lieutenant Bossant (voy. p. 325). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

Parfois, après une chaude discussion dans laquelle on voyait qu'il serait impossible de s'entendre, Teng, le président de la délégation chinoise, changeant de figure et prenant un air souriant, demandait qu'on remît à quelques minutes les affaires sérieuses, et l'on causait par interprète de choses et d'autres jusqu'à ce que l'un des deux présidents eût proposé de recommencer à parler d'affaires; la discussion reprenait alors au point où on l'avait laissée. Notons encore cependant le procédé de discussion suivant, employé sans cesse pour nous faire perdre du temps. Une question quelconque étant agitée et le président Teng se voyant à bout d'arguments, le second mandarin Wang-tché-chouen, taotaï des riz de la province de Canton, la reprenait presque dans les mêmes termes et avec une telle apparence de bonne foi qu'il fallait recommencer à discuter avec lui; puis c'était le tour de Li-hing-jouei, le troisième commissaire, ancien directeur de l'arsenal de Shang-haï, qui, avec les circonlocutions les plus aimables et les discours les plus embrouillés, développait les mêmes arguments comme s'il n'en avait pas été question avant lui. Nous ne parlerons pas de Li-ping-heng, le gouverneur du Kouang-si, vieux mandarin

mandchou, qui ne prit jamais part à la discussion que par des gestes et des ricanements inconvenants et que M. Saint-Chaffray dut en plusieurs circonstances faire rappeler à l'ordre par le président Teng.

Nous manquions d'interprètes, car M. Scherzer, comme M. Haïtce, qui lui succéda à la commission, bien que connaissant le chinois, ne pouvaient, en leur qualité de membres de la commission, s'astreindre à ce rôle pénible et subalterne, leur fonction devant être surtout de contrôler l'interprétation; nos collègues chinois étaient beaucoup mieux partagés que nous. Outre M. James Hart, frère de sir Robert Hart, attaché à la délégation chinoise comme conseiller et qui voulut bien souvent, surtout dans les conversations particulières, nous servir de truchement, un ingénieur de la marine chinoise, Li, qui avait été longtemps attaché à l'arsenal de Fou-tchéou, avec le commandant Gicquel, et qui était venu se faire diplômer en France, fit presque à lui seul toute l'interprétation.

Après plus de deux mois et demi d'interminables discussions, après avoir par deux fois rompu les conférences et demandé des instructions à nos gouvernements respectifs, on parvint à s'entendre sur les bases suivantes : on commencerait par reconnaître l'ancienne frontière, la seule qui existât pour nous, puis on s'entendrait sur les rectifications de détail qui pourraient y être faites, et l'on ne poserait de bornes qu'après l'achèvement de ces deux opérations.

Le président Teng refusant absolument de se rendre sur les lieux, il fut décidé que les deux présidents ne se déplaceraient pas et que les autres commissaires, voyageant de conserve, parcourraient la frontière en commençant par les environs de la Porte de Chine.

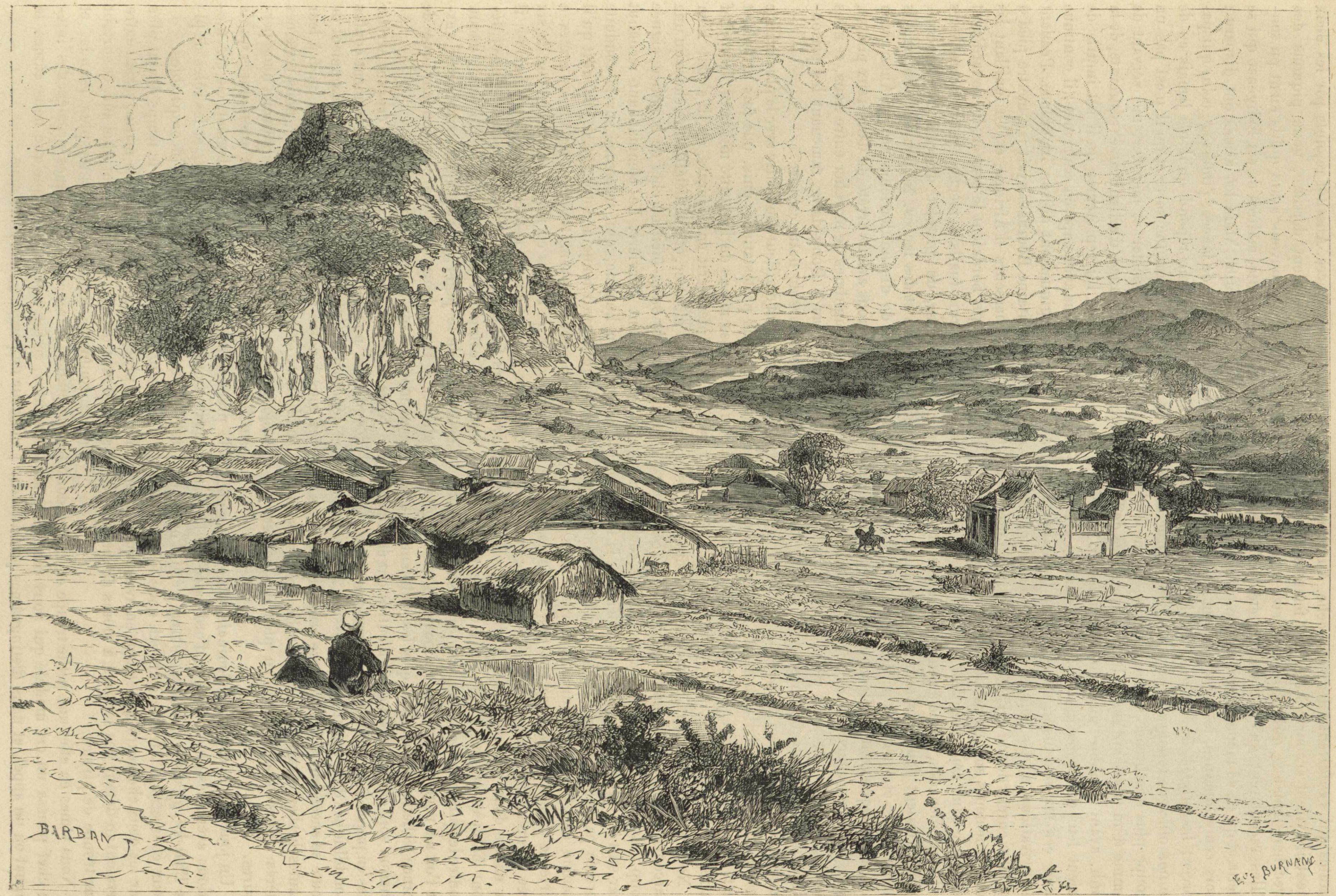


Pagode des conférences à Dong-dang (voy. p. 326). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

IV

Occupation de That-ké. — Les pirates. — Mort de M. Scherzer.

Pendant ces discussions le commandant Servière ne restait pas inactif. Aussitôt après avoir organisé le poste de Dong-dang et assuré sa défense, il se porta vers le nord, occupa sans coup férir That-ké, poste assez important, à trois journées de marche au nord de Dong-dang, servant d'appui et de lieu de ravitaillement au pirate Caï-Kinh, et y laissa une compagnie de tirailleurs tonkinois. Pendant ce temps, le colonel Crétin, qui avait transporté son quartier général de Thanh-moï à Lang-son, organisait fortement notre ligne d'étapes, et la commission pouvait procéder avec une sécurité relative. On en profita pour envoyer immédiatement nos officiers topographes, MM. Vernet et Bohin, avec de faibles escortes de linh-tap, procéder au lever de la frontière, et cette mission était loin d'être sans dangers. Quand il leur arriva par mégarde, ce qui était inévitable, de passer, dans le cours de leurs levés topographiques, sur le côté chinois de la frontière, ils furent toujours, il est vrai, avertis d'une façon convenable par les autorités chinoises et s'empressèrent d'obtempérer à leurs avis. Mais, même après l'occupation de That-ké, des bandes de pirates disséminées ne cessaient d'infester la contrée. La ligne de retraite des bandes dispersées du Caï-Kinh, qui se retiraient en Chine, emmenant avec elles le butin et surtout les femmes volées dans le Delta, passait entre Dong-dang et That-ké. Toute cette région accidentée du nord est sillonnée de sentiers qui donnent accès à des passes nombreuses conduisant du Tonkin en Chine. Au commencement du mois de janvier, MM. Bohin et Vernet, étant partis avec dix tirailleurs tonkinois pour lever la frontière entre Dong-dang et Ban-tao, situé à dix kilomètres seulement, aperçurent, en arrivant près de ce village, un certain nombre de



Vue de Dong-dang. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

pirates qui s'enfuirent à leur approche. Au même moment ils virent accourir à eux huit femmes annamites avec leurs enfants, qui vinrent se jeter à leurs pieds. Elles racontèrent qu'elles avaient été volées dans le Delta et qu'en ce moment une troupe, forte de plus de trois cents hommes, les conduisait en Chine à marche forcée; les pirates, qui avaient pris la petite escouade de nos officiers topographes pour l'avant-garde d'une troupe plus nombreuse, s'étaient enfuis, et l'une d'elles, femme d'un tirailleur annamite de la province de Bac-ninh, ayant reconnu l'uniforme des linh-tap, elles venaient leur demander protection. On ramena à Dong-dang ces malheureuses, épuisées par les fatigues et les privations, on les soigna quelque temps, et, après qu'elles eurent donné à l'autorité militaire de précieux renseignements sur les bandes de pirates, elles purent retourner dans leurs familles.

Les promenades, même à peu de kilomètres de Dong-dang, n'étaient donc pas sans dangers dans les premiers temps, et, quand la petite pluie fine et serrée qui tombait presque continuellement nous laissait quelque répit, nous ne pouvions explorer les environs qu'à cheval, en armes, précédés et suivis de deux chasseurs d'Afrique, fort mauvais moyen pour étudier les habitants et les ressources d'un pays, et nous rendre compte des mœurs, de la civilisation, de la langue, etc., de cette population thô si peu connue, qui peuple toute la région de Dong-dang.

Nous pûmes cependant, même dès les premiers jours, parcourir la route déjà connue de Lang-son et celle beaucoup plus intéressante de That-ké. De ce côté le sentier suit à droite, presque continuellement, la frontière formée par une chaîne calcaire parfois taillée à pic comme une immense muraille, parfois formée d'une série de pitons reliés entre eux par de petits vallons très abrupts. De nombreuses grottes sont creusées par la nature dans les parois des rochers; quelques-unes sont habitées par les Thôs, qui y trouvent un refuge contre les pirates; ce sont souvent les plus inaccessibles, et l'on ne peut y arriver qu'au moyen d'une longue et mince échelle de bambou que les habitants retirent chaque soir en cas de danger; d'autres ont été converties en pagodes et contiennent un grand nombre d'idoles bouddhiques d'un travail assez grossier. A gauche de la route se succèdent des mamelons arrondis, couverts de hautes herbes et séparés par des vallées cultivées en rizières qui s'étendent jusqu'au pied des rochers calcaires.

Un jour que le capitaine Bouinais et moi nous nous étions aventurés plus loin que d'ordinaire sur la route de That-ké, précédés et suivis, comme c'était l'ordre, de deux chasseurs d'Afrique à cheval, nous fûmes avertis par les deux chasseurs qui étaient en avant qu'ils apercevaient au détour des sentiers, à moins de cent mètres, une troupe de pirates.

Nous vîmes en effet une petite troupe en armes, dont le chef poussa un cri modulé qui nous parut être un signal ou un appel, et nous distinguâmes parfaitement des fusils et des lances. Aussitôt rejoints par les deux chasseurs qui venaient derrière, nous piquons des deux et nous nous trouvons, avant qu'ils aient pu songer à prendre la fuite, maîtres de six indigènes qui se rendent sans difficulté. Mais les armes ont disparu : plus de fusils, plus de lances; j'interroge celui qui paraît être le chef : il me répond qu'il n'a jamais eu de fusils ni d'armes d'aucune sorte et qu'il n'est pas un pirate; j'ai beau insister et menacer, me servant de toute ma connaissance, d'ailleurs assez restreinte, de la langue annamite, lui représenter qu'il est inutile de nier, puisque nous avons aperçu ses armes : il continue à protester énergiquement de son innocence. Pendant ce débat, le capitaine Bouinais avait fait mettre pied à terre à deux chasseurs d'Afrique, et, en fouillant les hautes herbes qui bordaient le sentier, ils ne tardèrent pas à trouver trois fusils à mèche ayant encore leurs mèches allumées, un pistolet d'arçon tout amorcé, quelques sabres et des lances. Ne pouvant s'enfuir, ils avaient essayé de dissimuler leurs armes. Aussi, bien persuadés que nous avions arrêté de dangereux pirates, nous leur enjoignîmes de marcher entre nous, et nous revînmes au pas à Dong-dang, ramenant les prisonniers, et tout fiers de notre capture.

Ils se laissèrent d'ailleurs conduire avec la plus grande docilité et sans protestations; puis, une fois arrivés et remis entre les mains de l'autorité militaire, leur chef exhiba un papier écrit en français, qu'il s'était bien gardé de nous montrer, et qui n'était autre chose qu'une commission de *bang-biên* ou chef de la police, signée du commandant Servière. Le commandant reconnut d'ailleurs son homme, qui, interrogé sur la conduite étrange qu'il avait tenue à notre égard, répondit qu'il faisait une ronde, ayant toujours ses armes prêtes à tirer pendant qu'il était en route, et que la vue de six cavaliers fondant sur sa petite troupe l'avait terrifié; il avait alors fait cacher les armes. Une fois celles-ci découvertes, comme il savait qu'on ne lui ferait aucun mal avant de le juger, il avait mieux aimé venir s'expliquer à Dong-dang, près du commandant, que de nous montrer son brevet de *bang-biên*.

Nous avions donc arrêté la police en croyant arrêter des pirates; nous étions, je l'avoue, légèrement confus et désappointés. Cependant, en pensant à l'effarement de ces gens à notre aspect, au cri d'appel du chef, à leur conduite si extraordinaire à notre égard, nous restâmes toujours dans le doute, et nous ne pouvons nous persuader que leurs intentions fussent aussi pures qu'ils le prétendaient. On peut bien facilement, en ces moments troublés, jouer un double jeu, et les rôles de pirates et de gendarmes ne sont pas incompatibles.

Au bout de quelques semaines le temps devint plus froid et plus sec; la température, le matin, variait entre six et douze degrés; le pays devint plus sûr, et surtout notre confiance dans les habitants plus grande, et nous pûmes entreprendre quelques promenades intéressantes; ce fut vers cette époque que nous eûmes le malheur de perdre l'un d'entre nous.



Une bande de pirates. — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

M. Scherzer souffrait depuis plus de dix-huit mois d'une dysenterie chronique, contractée au cours de la dure campagne qu'il avait faite pendant la dernière guerre, sur les bateaux de l'escadre de l'amiral Courbet. Mal remis par un court séjour en France, il n'avait pas tardé à subir une rechute peu après son arrivée à Canton. Quand il nous rejoignit à Hanoï, il paraissait encore vigoureux, son appétit n'était que trop bon et il avait toutes les apparences de la santé; il n'en était pas moins profondément atteint, et il le sentait bien lui-même; mais j'eus beau insister pour le faire renoncer au dessein de nous suivre, il ne voulut rien entendre. La mission que nous avions à accomplir était intéressante, pénible, elle pouvait offrir des dangers : à aucun prix il ne voulait s'y soustraire; il sentait aussi qu'étant le seul d'entre nous qui connût la langue chinoise, son absence eût mis la délégation française dans le plus grand embarras. Il supporta assez bien le voyage; mais pendant le séjour de Dong-dang son état s'aggrava rapidement; l'habitation dans ces logements chinois ouverts de tous côtés, au rez-de-chaussée sur la terre nue, par un temps froid et brumeux, ne laissait pas de prise au traitement, que l'absence de lait frais rendait illusoire.

La maladie progressait, et il abusait de ses forces, montait à cheval, et assista aux séances jusqu'au dernier moment, toujours gai et content et ne voulant pas entendre parler du retour en France avant l'achèvement de nos travaux. Au commencement de février arriva de France un membre adjoint à la délégation, M. Haïtce, ancien élève de l'École des langues orientales, connaissant la langue chinoise, et sa présence pouvait permettre à M. Scherzer de nous quitter; il ne consentit à le faire qu'à la dernière extrémité, vers la fin de février; il reçut en route la croix de la Légion d'honneur, mais ne put arriver jusqu'en France et succomba pendant la traversée de la mer Rouge.

V

Le marché de Dong-dang. — Les Thôs. — Fabrication de l'huile de badiane.

Les habitants de Dong-dang ne tardèrent pas à prendre confiance dans toute la région, et le colonel Crétin put bientôt trouver à Lang-son des quantités de riz suffisantes non seulement pour nourrir les troupes indigènes, mais encore pour en envoyer aux postes de Thanh-moï et de Dong-son. Chaque jour le marché de Lang-son se trouvait approvisionné de volailles, de poisson du Song-kikong et de légumes, et le jeudi les porcs, les bœufs, le tabac, l'opium et l'eau-de-vie de riz abondaient sur le marché. L'intendance put même se procurer une trentaine de poneys du pays au prix de quinze à vingt piastres (soixante à quatre-vingts francs). Malgré tout, le marché de la ville chinoise de Kilua resta toujours plus fréquenté que celui de Lang-son.

A Dong-dang il fut difficile d'empêcher tous les villages environnants de se rendre, comme c'était leur habitude, à la Porte de Chine, où les cinq à six mille réguliers campés dans les forts, les commissaires chinois, leur escorte et leurs nombreux domestiques représentaient une masse respectable de clients et de consommateurs; les habitants s'habituèrent cependant assez vite à se réunir à Dong-dang au moins tous les samedis, et le marché devint alors considérable.

Dès la pointe du jour on voyait arriver les populations par tous les chemins, portant de lourds paniers. Dans la rue s'échelonnaient les marchands d'oies, de chapons et de poulets, les marchands d'huile de ricin, d'arachides et d'eau-de-vie de riz, accroupis derrière leurs grandes jarres, puis les marchands de légumes, patates douces, igname, taro, courges, macres, etc. La place était couverte d'un quadruple rang de boutiques.



M. Scherzer. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

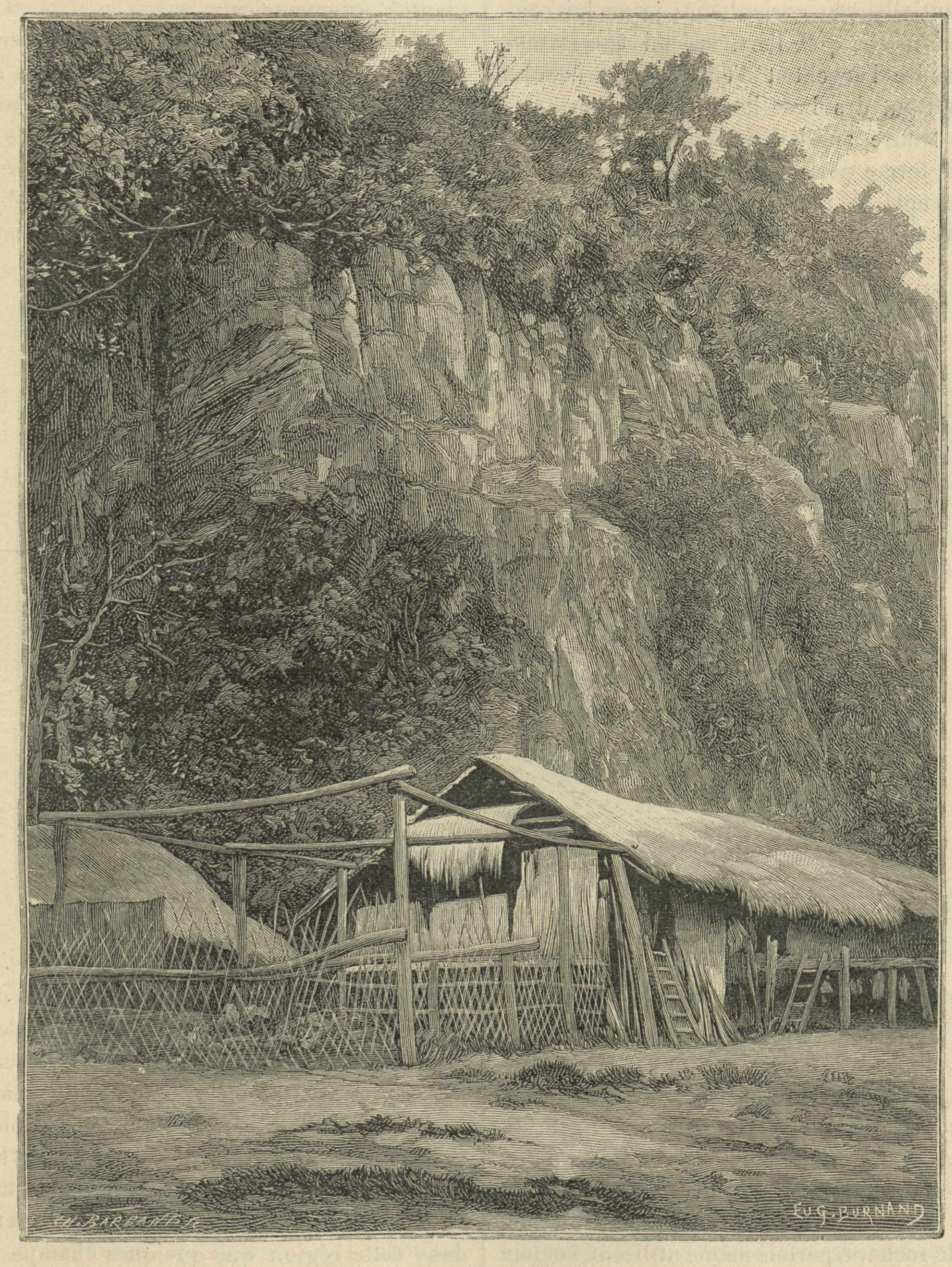
Les marchands d'opium étalaient sur de petites tables leur précieuse marchandise, opium du Yun-nan et du Kouang-si, d'assez médiocre qualité cependant, qu'ils vendent ordinairement, en détail, au poids de l'argent. Plus loin, les nombreux marchands de quincaillerie et de bimbeloterie chinoises exposaient à terre les petits miroirs, couteaux, pipes à opium, etc., et des cotonnades d'origine anglaise. Près de la pagode, un peu plus loin, ficelés dans des paniers de bambou et poussant des cris lamentables, on voyait des porcs de toutes les tailles et de jeunes chiens destinés, eux aussi, à être mangés.

Les boutiques les plus entourées et les plus nombreuses étaient celles de vieilles femmes rangées à la file, derrière des monceaux de tabac haché très finement et de feuilles de la même plante. Devant chacune d'elles brûle une petite lampe, formée d'un godet contenant de l'huile de ricin et dans lequel trempe une mèche en moelle de jonc. Près de la lampe se trouve une pipe formée par un bambou de la grosseur du poignet, à la partie inférieure duquel est adapté un second bambou de la grosseur d'une plume d'oie. La partie inférieure du gros bambou est remplie d'eau : c'est la pipe à eau de tous les Thôs, que l'on retrouve aussi

en bien d'autres endroits en Indo-Chine. Les acheteurs se pressent autour des marchandes et vont de l'une à l'autre, fumant une pipe à chaque boutique pour choisir leur tabac en connaissance de cause.

Près de là sont les marchands de bétel et de chaux. N'ayant que fort peu de noix d'arec séchées (le troisième ingrédient constitutif de la chique de bétel), ils les remplacent par des feuilles de tabac, des écorces astringentes et du cachou.

La garnison de Dong-dang, composée d'une section du 23e de ligne, d'une compagnie de tirailleurs annamites et d'un peloton de chasseurs d'Afrique, circulait librement dans le marché sans qu'il se produisît jamais aucun trouble. Parfois quelques réguliers en uniforme



Village de Thôs (voy. p. 330 et 334). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

venant de la Porte de Chine tentaient de s'introduire dans le marché et on les éconduisait poliment, sans protestation de leur part.

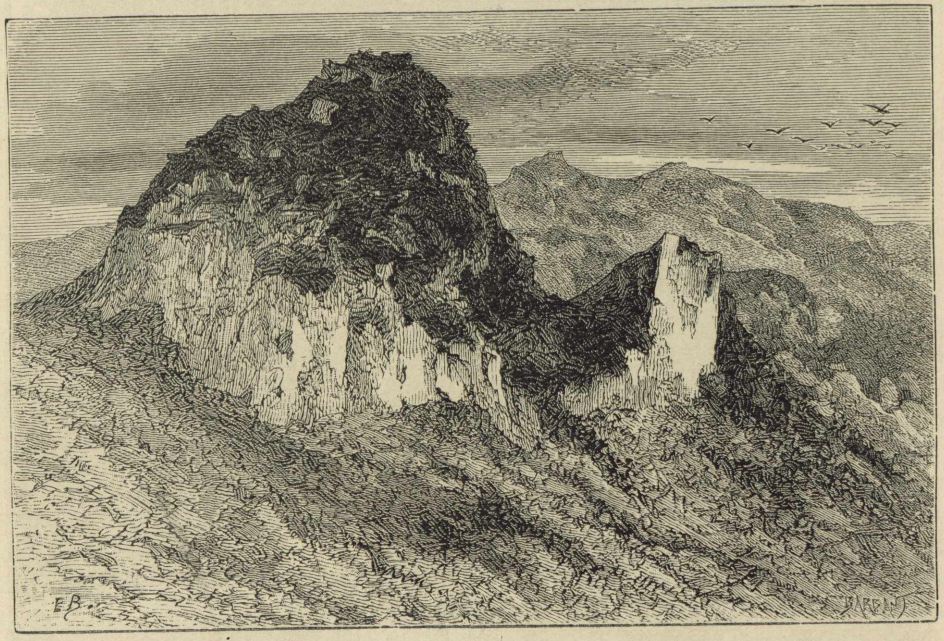
Le télégraphe avait été rétabli de Lang-son à Dong-dang; les routes, améliorées, rendaient la surveillance plus facile; aussi, la sécurité régnant dans le pays, il nous fut possible de nous passer d'escorte dans nos promenades et par conséquent de visiter de près les villages des Thôs. Ce sont des gens vigoureux, de taille moyenne, tenant de l'Annamite et du Chinois du Sud. Ils ont les pommettes moins saillantes, le nez moins aplati que les Annamites, dont ils ont les cheveux longs et les vêtements; les femmes ne portent pas le *kékan* (pantalon annamite), mais un jupon court en cotonnade grossière, comme les femmes laotiennes. Leur langue diffère totalement de l'annamite. Nous y

avons trouvé beaucoup de mots siamois ou laotiens et des plus usuels, tels que *kinkao*, signifiant « manger le riz » et en général « manger ». Cette langue possède aussi, nous dit-on, beaucoup de mots cantonnais. Comme chez toutes les peuplades qui vivent séparées et dont les voies de communication sont difficiles, les dialectes sont nombreux. Les notables connaissent presque tous le cantonnais et parfois l'annamite. C'est un peuple essentiellement agriculteur; je ne lui connais d'autre industrie que l'art, spécial à certaines familles, de fondre l'argent et d'en faire des boucles d'oreilles et surtout des bracelets d'une forme assez originale. On trouve aussi dans les fermes des vans pour le riz, de forme perfectionnée, qu'ils fabriquent eux-mêmes, excepté la partie métallique, qu'ils font venir de Chine ainsi que leurs instruments aratoires.

On peut distinguer autour de Dong-dang deux régions bien dissemblables.

L'une, située entre les routes de la Porte de Chine et celle de That-ké, qui paraît montagneuse, inculte, composée par les massifs calcaires dont nous avons parlé, aux formes tourmentées, tantôt montrant à nu le marbre gris et blanc, tantôt couverts de hautes herbes, et souvent aussi, entre les rochers, de belles plantes ornementales.

Si l'on gravit l'un des nombreux sentiers abrupts qui traversent la première chaîne, on arrive, après une ascension de deux ou trois cents mètres par des défilés étroits, parfois fermés par des portes de bambous ou défendus par des palissades de pierres sèches, dans de véritables cirques entourés de tous côtés par des collines à pic, et au milieu desquels s'élèvent un certain



Rochers calcaires de That-ké. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

nombre de rochers isolés, de même formation que les collines.

Ces cirques, analogues à ceux formés par les îlots de la baie d'Along, sont assez irréguliers; le sol est fertile et bien cultivé en rizières; on y rencontre quelques buffles, et dans les angles on aperçoit des villages thôs, composés chacun de trois ou quatre cabanes, situés à proximité des cours d'eau, parfois cachés dans une anfractuosité de rochers, parfois même utilisant, comme magasins à riz, les grottes profondes dont sont percées les montagnes. Les cabanes, bâties sur des pieux, à un mètre au-dessus du sol, ressemblent absolument à celles des Muongs et des Laotiens; elles paraissent encore plus sales et moins confortables; on y constate la même absence de tout mobilier, mais il ne faut pas oublier que ces malheureuses populations des frontières sont sans cesse exposées, depuis de longues années, aux invasions continuelles des pirates.

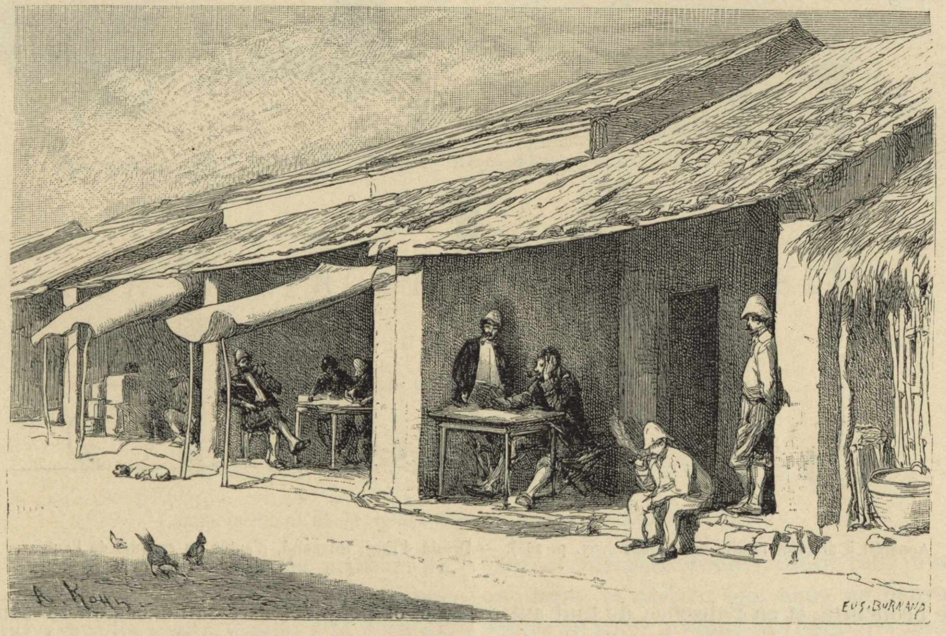
Plusieurs cirques communiquent entre eux par des défilés très étroits; ils se ressemblent absolument, et il faut s'orienter avec soin pour ne pas se perdre dans ces dédales, car les villages sont encore assez éloignés les uns des autres et en grande partie abandonnés; les rochers isolés présentent la même forme en champignon que dans la plaine de Lang-son, et l'on constate à leur base l'action évidente de la mer, qui autrefois les battait de ses flots. Outre le riz, on ne rencontre guère dans cette région que quelques champs de taro dans les parties les plus inondées et quelques plantes potagères dans un petit enclos près des maisons. Le gibier est rare : pas de cervidés et peu de félins; on ne rencontre que quelques perdrix dans les hautes herbes, des bécassines dans les lieux humides, et quelques rares poules d'eau le long des ruisseaux.

Le reste du pays diffère totalement de la région que nous venons de décrire. Il est couvert de collines mamelonnées formées de schistes et d'argile ferrugineuse, et l'on aperçoit rarement le rocher à nu sur leurs flancs ar-

rondis couverts de hautes graminées, du moins le long des routes fréquentées. Sitôt que l'on s'enfonce dans le pays en s'éloignant des principales routes, on arrive, en suivant des sentiers à peine tracés, à des villages plus populeux et plus riches que dans la région précédente; les vallées sont cultivées en rizières, et les collines sont couvertes de bois régulièrement plantés d'arbres que, sans être botaniste, on reconnaît immédiatement à la forte et suave odeur d'anis qu'ils répandent.

L'*illicium anisetum* ou anis étoilé est une charmante magnoliacée qui pousse, dit-on, spontanément dans certaines forêts vierges de cette contrée; mais on la trouve surtout cultivée par les Thôs sur la pente des collines. C'est un arbre de dix à quinze mètres, à feuillage toujours vert, ressemblant à un grand myrte de forme pyramidale assez régulière, avec des rameaux dressés droits, feuillus seulement aux extrémités.

La culture de cet arbre fait la richesse du pays à cause de l'huile ou plutôt essence de badiane très estimée que l'on extrait de ses fruits. Toute la plante, l'écorce comme les feuilles, exhale une forte odeur d'anis; les fleurs, très odorantes, paraissent en janvier en petits bouquets blancs à l'extrémité des rameaux; les fruits se forment et grossissent très vite, puis mûrissent fort lentement, accumulant l'essence de badiane dans l'écorce ligneuse qui entoure la graine. En juin ou juillet, le fruit est mûr; mais, depuis quelques années, probablement à cause de l'insécurité du pays, qui porte le cultivateur à réaliser le plus vite possible le montant de ses produits, la récolte se fait plus tôt, alors que le fruit est



Notre installation à Dong-dang (voy. p. 336). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

encore vert. Cette coutume, aussi nuisible au producteur qu'à l'acheteur, prendra fin aussitôt qu'une maison française sérieuse voudra s'occuper de la fabrication de cette essence et pourra acheter les récoltes sur pied.

Les Thôs en effet cultivent la badiane, mais vendent toujours les fruits aux Chinois, qui, seuls, ont le monopole de la fabrication de l'essence.

Un botaniste distingué, M. Balansa, qui séjourna en même que nous du 30 janvier au 25 février à Dongdang et avec lequel j'eus le plaisir de faire de nombreuses excursions, donne à ce sujet les renseignements suivants :

« On voit les Chinois s'établir en été dans tous les villages où l'on cultive la badiane. Presque tous sont originaires du Kouang-si; ils n'arrivent dans la province de Lang-son que pour l'époque de cette fabrication, apportant avec eux leur appareil ou plutôt un chaudron, les autres parties de leur alambic pouvant se trouver sur les lieux. L'essence fabriquée, ils la font parvenir à Canton par la voie de That-ké. Leurs appareils à distiller sont très simples, mais défectueux; ils ne pourront lutter contre ceux, bien plus rationnels, que les Européens pourraient installer dans le pays. »

Au milieu de la plupart des villages thôs on remarque une mare vaseuse profonde où l'on jette toutes les immondices, ce qui doit forcément contribuer à l'insalubrité de ces habitations; les Thôs sont, en effet, très sujets à la fièvre palustre; cette mare sert à l'élevage de nombreux canards et d'une sorte d'oie grise, élégante, à bec noir pointu surmonté de deux tubercules, ressemblant plutôt à un cygne qu'à une oie; mais c'est surtout un vivier presque inépuisable, où pullulent les carpes, qui atteignent des tailles énormes, les anguilles à la peau claire et bigarrée comme celle de certains serpents, et un gros poisson à longs barbillons, à ventre plat, à la chair molle et fade, que l'on

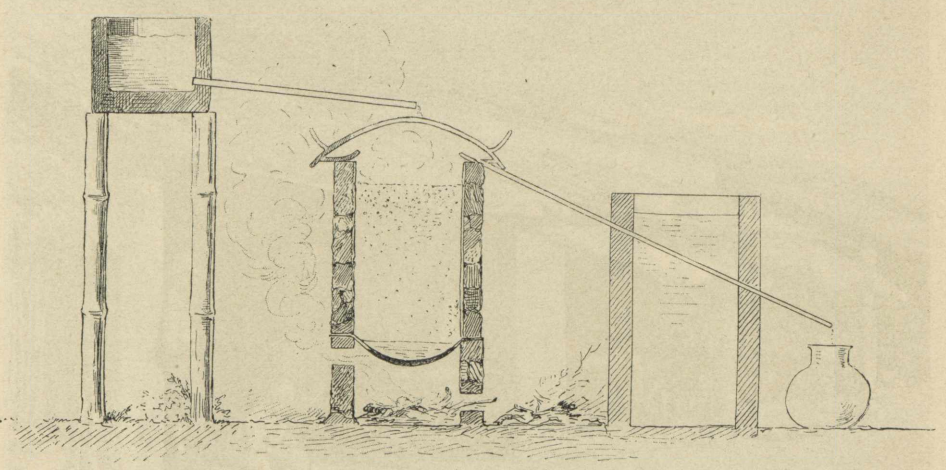
retrouve dans les rizières inondées et dans toutes les mares vaseuses de l'Indo-Chine, où il est fort apprécié de tous les mangeurs de riz.

On conçoit qu'à part les promenades dans les alentours et les discussions avec les collègues chinois la vie à Dong-dang fut assez monotone. Les maisons abandonnées et habitables à l'intérieur de la ville étaient peu nombreuses, et le capitaine Bouinais et moi nous dûmes nous contenter, à nous deux, d'un étroit rez-de-chaussée ne recevant de jour que sur le devant par la porte et par une étroite fenêtre fermée au moyen de planchettes mobiles. Nos deux lits de camp, établis sur la terre nue, occupaient la plus grande partie de la pièce, et une petite table raboteuse située près de la fenêtre servait de bureau de travail.

Quand les habitants, la plupart de race chinoise, qui s'étaient réfugiés en Chine à notre approche, revinrent réclamer leurs maisons, on leur fit produire les preuves de leur propriété et on les indemnisa mensuellement pendant le temps que les logements furent occupés.

Nous avions quitté Hanoï par des chaleurs de vingt-huit et trente degrés, et peu de jours après, dès le mois de janvier, le thermomètre marquait six à huit degrés le matin à Dong-dang, pendant que tombait une petite pluie fine et serrée; nous commencions à souffrir du froid, et plusieurs d'entre nous furent pris de la fièvre. Nous fîmes bâtir à l'intérieur de nos cases, avec les briques des maisons brûlées, de vastes cheminées, qui les assainirent et les chauffèrent à la fois.

Les miliciens annamites venus du Delta étaient, eux aussi, peu habitués à cette température; étant fort légèrement vêtus, n'ayant pour tout couchage qu'une mince couverture, ils furent bientôt atteints en grand nombre



Appareil à distiller l'huile de badiane (voy. p. 335). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

de fièvre et de bronchite, et en l'absence de tout autre médecin militaire j'offris au commandant Servière d'installer le service médical et de m'en charger tant que mes occupations de membre de la commission m'en laisseraient le loisir. D'autres malades fort intéressants étaient les malheureux coolis qui passaient par Dong-dang, allant de Lang-son à That-ké pour approvisionner cette garnison. Je les soignais de mon mieux, dans des hangars ouverts de tous côtés, où l'on fit construire des claies de bambous, qui leur servirent de lit; mais j'en perdis quand même, par suite d'accès pernicieux à forme algide. Nous ne croyons cependant pas qu'en temps ordinaire cette région soit malsaine; les chasseurs d'Afrique, bien vêtus et bien nourris, ne donnèrent que peu de malades. Dans tous ces pays de rizières la suspension des cultures pendant un an ou deux suffit pour engendrer la malaria; telle région qui, bien cultivée et peuplée, sera saine et pourra sans danger être habitée même par les Européens, deviendra un foyer pestilentiel, infesté de fièvres pernicieuses, si les rizières restent en friche pendant quelques années. Les conditions défavorables dans lesquelles se trouvent les troupes en campagne, dans des contrées aussi éloignées des approvisionnements, font aussi qu'on ne peut juger de la salubrité du pays par leur état sanitaire dans un état normal. Les troupes qui formaient les escortes de nos collègues chinois à la Porte de Chine et les réguliers chinois campés dans les forts environnants furent beaucoup plus éprouvés par la fièvre que nos soldats européens et annamites.

P. Neis.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



En route pour la Porte de Chine (voy. p. 338). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

SUR LES FRONTIÈRES DU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Commencement de la délimitation du terrain. — Aspect du pays.

Après s'être enfin mis d'accord sur la manière de procéder, avoir réglé le chiffre et la marche des escortes, on convint, avant de partir, d'avoir à la Porte de Chine une séance officielle à laquelle assisteraient les deux présidents, pour déterminer en ce lieu le point qui devait servir de frontière.

Au moment de quitter Dong-dang pour nous rendre à la conférence, nous apercevons sur la route de Chine, sur les hauteurs qui dominent Dong-dang et jusque sur la route de That-ké, sur des territoires que nous regardions à juste titre comme annamites, les réguliers chinois se déployer de tous côtés, portant de nombreux pavillons, qu'ils plantent dans toutes les directions. L'autorité militaire s'émut de cette manifestation et l'on envoya un officier parlementer avec le commandant chinois; les réguliers, devant ces représentations, arrêtèrent le mouvement en avant, mais ne se retirèrent pas des points occupés.

Nous nous rendons quand même à la Porte de Chine, passant avec notre escorte au milieu des réguliers chinois et des nombreux pavillons plantés sur la route de Chine. Aussitôt arrivé, M. Saint-Chaffray proteste, devant les collègues chinois, contre cette invasion de notre territoire, et déclare que nous ne pouvons entrer en séance qu'après le rappel des réguliers dans les frontières chinoises. Les commissaires chinois prétendent d'abord ne rien comprendre à nos réclamations; puis, après avoir pris des renseignements, ils nous disent que tout s'est fait à leur insu et que l'autorité militaire chinoise ne les a avertis de rien. Li prétend même que tout cet appareil provenait d'un excès de zèle des mandarins militaires, qui voulaient nous rendre des honneurs. Finalement, ils donnent des ordres pour la rentrée des réguliers dans leur campement; l'incident est déclaré clos, et l'on se met immédiatement à discuter d'affaires.

La Porte de Chine est située au fond d'une gorge peu profonde, les collines escarpées qui la surplombent n'ont guère que cinquante à soixante mètres de hauteur. Depuis la paix les Chinois la reconstruisent en pierre de taille et elle est reliée par un mur crénelé aux camps retranchés qui couronnent les collines. Les commissaires chinois tiennent absolument à ce que la porte et le mur crénelé ne soient pas la ligne frontière; ils veulent au moins quelques mètres de terrain inculte situé en avant. On se rend sur les lieux, et comme concession grande de notre part et dont nous nous

1. Suite. — Voyez t. LV, p. 321.

targuerons sans cesse dans la suite, nous convenons que la frontière suivra le ruisseau qui passe au pied des collines de la Porte de Chine, à cent cinquante mètres environ en avant de cette porte. Telle fut ce que j'appellerai la première séance de délimitation, six mois après notre départ de France, trois mois après notre arrivée à Dong-dang!

Le lendemain, les commissaires des deux nations, moins leurs présidents, se mettaient en route vers l'ouest de la Porte de Chine, accompagnés des officiers topographes. Les deux escortes marchaient séparément; nous étions accompagnés d'une section du 23e de ligne, d'une compagnie de tirailleurs annamites, d'une vingtaine de chasseurs d'Afrique commandés par le lieutenant Hairon, et de coolis portant les vivres et les bagages. Les deux commissaires chinois Li-Hing-Joueï et Wang, accompagnés de l'ingénieur Li comme interprète et de M. James Hart comme conseiller, étaient escortés par une centaine de réguliers; mais leurs domestiques, leurs porteurs, leurs secrétaires, leurs chaises et leurs nombreux bagages leur faisaient une suite bien plus nombreuse que la nôtre.

La route est un sentier frontière, où l'on peut rarement marcher deux de front, et où les chaises à porteurs des commissaires chinois avançaient difficilement. De temps en temps, près des points qui nous paraissaient importants, comme faciles à reconnaître sur la carte ou à décrire dans un procès-verbal, nous attendions nos collègues chinois, nous nous mettions d'accord avec eux et nous repartions sur nos petits chevaux, pour nous mettre en avant de la colonne. Afin de ménager réciproquement notre prestige près des populations, nous étions convenus que, tant que nous marcherions sur le territoire annamite, la délégation française précéderait la délégation chinoise, et que l'inverse aurait lieu quand nous serions sur le territoire chinois. Les étapes, dans ces conditions, ne pouvaient être bien longues, d'autant que le terrain, accidenté, formé de collines schisteuses, recouvertes d'argile, était extrêmement glissant.

La première journée se fit cependant sans autre accident que la perte de mon chien. Il était de cette espèce comestible que l'on vendait sur le marché de Dong-dang : s'étant un peu écarté de moi pendant la route, il dut fournir à l'un de nos coolis ou à ceux des Chinois un succulent repas pour le soir.

Les villages de Thôs sont assez rapprochés les uns des autres dans cette région; nous en traversons trois dans la journée. L'*Illicium anisetum* est cultivé partout, et autour de chaque village on aperçoit sur le penchant des collines ses bois élégants. Ce qui nous frappe surtout pour un pays aussi habité, c'est l'absence totale de pagode ou de tout monument religieux autre que les tombeaux. Ceux-ci, placés dans des lieux assez éloignés des villages, sont réunis dans des bosquets fourrés, ombragés d'immenses banians; on y pénètre par des sentiers étroits, et au centre se trouve un espace libre avec un petit édicule en forme de pagode, sans aucune idole; on y remarque des traces de feu et des résidus de victuailles, restes des sacrifices que les Thôs viennent faire en ces lieux. Nous remarquons dans la journée plusieurs de ces bois sacrés. A trois heures nous nous arrêtons au village de Chinong, et nous nous installons avec notre escorte dans ce village à moitié désert; le colonel Tisseyre, qui remplaçait notre président, avait désigné, à peu de distance de là, le village plus riche de Naphi comme campement aux commissaires chinois et à leur escorte, que nous devions regarder comme des hôtes tant que nous voyagerions sur le territoire annamite.

Avant la nuit, les deux délégations se rendent ensemble à la Porte de Chine d'Aïro, dont elles reconnaissent ensemble la position. Quand nous revenons au village, nos gens ont déjà établi leur campement; comme il fait beau, les coolis se sont installés en dehors des cases et ils passent la nuit à la belle étoile autour des grands feux qu'ils ont allumés, causant, riant et chantant bien avant dans la nuit, et nous empêchant de goûter un repos bien mérité, jusqu'à ce que, impatienté, après les avoir fait avertir plusieurs fois, l'un de nous se lève et, saisissant dans leur feu de bivouac un brandon enflammé, leur fait une véritable chasse pour les éloigner de la case en paillote que nous occupions et que nous pouvions craindre à chaque moment de voir incendiée par leur imprudence.

Le lendemain matin nous nous réunissons en conférence et nous nous apercevons que, malgré cette manière de procéder sur les lieux, qui devrait écarter tous malentendus, nous n'en avons pas encore fini avec les discussions oiseuses et irritantes; on se met en route sans avoir pu tomber d'accord et l'on suit un sentier plus difficile que la veille.

Le pays est plus accidenté, les collines plus élevées et les bas-fonds occupés par de véritables fondrières; les sentiers, taillés le plus souvent à flanc de coteau, ont été ravinés par les premières pluies de l'hivernage; souvent ils n'ont conservé que juste la largeur qu'il faut à nos chevaux pour poser le pied. On marche lentement à la file indienne, et quand le pays est découvert, cette caravane ne manque pas de pittoresque. L'uniforme bleu des chasseurs d'Afrique qui nous accompagnent, montés sur leurs beaux chevaux arabes, se détache vigoureusement sur le paysage un peu jaune; puis viennent les tirailleurs annamites, plus loin la longue ligne des coolis, portant en guise de manteau leurs couvertures rouges, les soldats du 23e de ligne à l'arrière-garde, avec leurs casques blancs, et derrière, quand la vue s'étend assez loin, les réguliers chinois portant la chlamyde rouge ou bleue, avec une large lune blanche sur la poitrine, puis enfin les palanquins de nos collègues chinois, qui leur servent fort peu dans ces routes de montagnes.

Nos petits chevaux annamites sont habitués à ces chemins, et nous admirons comment les chevaux des chasseurs arrivent à passer dans des endroits où l'on croirait qu'une chèvre s'en tirerait à peine.



La Porte de Chine. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après des photographies du lieutenant Hairon.

VII

Conférence près de la Porte d'Ailoa. — Signature du premier procès-verbal à Khodien.

Le 24, la route est meilleure jusqu'au village de Bakkat, où nous arrivons de bonne heure, et où nous nous installons. A deux kilomètres se trouve la Porte de Chine d'Ailoa; les commissaires chinois nous demandent de les accompagner jusque-là; ils doivent aller passer la nuit en Chine, dans un village voisin de la frontière. Nous continuons donc notre route, qui, à partir du village, devient détestable; nous traversons un cours d'eau encaissé, puis des fondrières situées au pied de la colline élevée et escarpée où se dresse la Porte d'Ailoa.

En traversant une fondrière, le cheval de M. Haïtce roule avec son cavalier, et celui-ci se relève couvert d'une boue noire et visqueuse. Nous ne pouvons cependant nous passer en ce moment de M. Haïtce, qui seul sait le chinois; la situation est délicate, il s'agit de s'entendre sur le premier procès-verbal de délimitation, et depuis deux jours on discute sans résultat sur la manière dont on désignera *le lieu ou l'endroit situé à cent cinquante mètres de la Porte de Chine sur la route de cette porte à Dong-dang, au point où cette route est coupée par un ruisseau!* On est parfaitement d'accord sur la carte pour vouloir désigner le même point, mais les commissaires chinois refusent toutes les manières dont nous proposons de désigner ce lieu, sans vouloir en proposer une eux-mêmes. Nous sommes obligés de nous demander si nous ne sommes pas dupés, et si toute notre bonne volonté et nos peines aboutiront à faire enfin apposer sur un procès-verbal rasionnable les signatures de nos collègues à côté des nôtres.

Aussi, sans pouvoir même se laver la figure, souillée de vase, ce brave M. Haïtce nous accompagne jusqu'au haut de la colline, et là, mouillés tous jusqu'à la ceinture, à cause du passage de la rivière, on discute au grand air, assis sur des bancs de bois près de la porte, de quatre heures de l'après-midi jusqu'à la nuit noire. Il fait une brise aiguë, nous sommes glacés et affamés; les commissaires chinois ne se rendent pas; ils nous font servir une soupe chaude de fruits de nénuphar, et enfin, vers huit heures, on arrive à se mettre d'accord sur une des manières de désigner le point en question, manière qui depuis deux jours avait été vingt fois proposée. Nous faisons immédiatement un brouillon de procès-verbal; nous ferons le soir les deux copies en français, ils feront les deux copies en chinois; et l'on se sépare transis de froid mais avec la promesse solennelle de signer dès le lendemain matin les procès-verbaux.

Il fait nuit, il faut redescendre la colline à pic, repasser les fondrières, traverser la rivière, et cela paraît à peu près impossible; il le faut cependant bien, car nos deux procès-verbaux et les cartes en double doivent être prêts pour le lendemain matin, avant que les commissaires chinois, qui nous ont fait affirmer par M. Hart et par l'ingénieur Li que l'accord était fait, puissent revenir sur leur parole. Heureusement nos chasseurs d'Afrique n'ont pas perdu leur temps : pendant notre discussion, aidés de quelques coolis armés de pelles et de pioches, ils ont placé des fascines dans les fondrières, adouci les pentes abruptes de la rivière, modifié les passages les plus dangereux, et, malgré la nuit noire, nos petits chevaux nous ramènent sans encombre jusqu'au campement.

Nous avions donné rendez-vous aux commissaires chinois, pour le lendemain, au village de Khodien, afin d'échanger les procès-verbaux. C'est une longue opération de vérifier les quatre procès-verbaux (deux en français et deux en chinois) et les deux cartes, et d'y apposer, nous nos signatures, et les commissaires chinois leurs signatures et leurs sceaux.

Sachant bien que nos collègues ne se lèvent pas de bonne heure, nous ne partons qu'à huit heures du matin, et nous arrivons à neuf heures à Khodien sous une pluie battante. Il fait si obscur dans l'intérieur des quatre ou cinq maisons qui composent ce village, et les chambres nous paraissent tellement sordides, que nous faisons prolonger le toit par quelques vieilles paillotes tout enfumées, que l'on trouve à grand'peine et qui laissent bientôt passer de grosses gouttes de pluie. On installe quelques planches pour servir de bancs et de tables sous cet abri improvisé, et nos collègues ne tardent pas à arriver mouillés, crottés, malgré leurs chaises à porteurs, mais toujours gais, avenants et de bonne humeur.

On se communique réciproquement les procès-verbaux. Ceux en chinois sont minutieusement vérifiés par M. Haïtce, et ceux en langue française, avec les cartes de la Porte de Chine à la porte d'Aïro, dont les noms sont à la fois en caractères français et en caractères chinois, sont scrupuleusement examinés par MM. Hart et Li. On s'ingénie pour abriter ces précieux papiers des taches d'eau souillée de suie qui tombent de tous côtés, mais une tournure de phrase française de notre procès-verbal éveille les susceptibilités de l'ingénieur Li; les commissaires chinois ne signeront pas si l'on ne change ce membre de phrase, qui d'ailleurs n'a pour nous aucune importance. Le capitaine Bouinais, le meilleur calligraphe parmi nous (le secrétaire était resté avec le président à Dong-dang), recopie les deux procès-verbaux en français, et sous une pluie diluvienne on arrive vers midi à avoir apposé ses signatures sur les premiers procès-verbaux, accompagnés de cartes, de la délimitation du Tonkin. Chaque délégation garde un procès-verbal en chaque langue et une carte, dressée et dessinée par nos officiers topographes, où tous les noms des points que nous avons vus ensemble sont désignés en lettres françaises et en lettres chinoises. C'est là une bonne et utile besogne: elle n'est pas considérable, il est vrai, mais elle est définitive, c'est un gage pour l'avenir; puis elle nous a donné tant de peine, que nous en sommes réellement

fiers et que nous buvons de bon cœur un verre de champagne avec nos collègues chinois, qui paraissent aussi heureux que nous.

Le 26, nous partons à huit heures. Le chemin est meilleur, le pays plus peuplé; à onze heures nous nous arrêtons au grand village de Connang, où nous attendons les commissaires chinois, et nous nous mettons assez facilement d'accord sur le procès-verbal de délimitation entre les portes d'Aïro et d'Aïloa. A partir de ce point nous nous éloignons de la frontière; nous sommes au pied d'un grand massif montagneux qui domine tout le pays et que l'on aperçoit bien de la citadelle de Lang-son, le mont Mauson. Ce massif fait tout entier partie du Tonkin; il serait bien intéressant à explorer; mais au point de vue de la délimitation il n'y a aucune contestation, et nous ne pouvons songer à nous y engager, surtout à cette époque de l'année, avec une escorte aussi nombreuse.

VIII

Phodeng. — Le Mauson. — Voyage sur territoire chinois. Nathong.

Pour contourner le Mauson en restant sur le territoire tonkinois, il faudrait retourner presque jusqu'à Lang-



Signature du premier protocole. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

son. On convient donc de le contourner en passant sur le terrioire chinois. L'après-midi, laissant les Chinois à Connang, nous allons nous installer dans un beau village bâti en briques et en tuiles et ayant un marché pavé: c'est le village de Phodeng. Là nous trouvons un convoi de vivres, qui nous a été envoyé de Lang-son, sous la conduite d'une compagnie de tirailleurs tonkinois, et une compagnie du bataillon d'Afrique qui vient remplacer les soldats du 23e de ligne rappelés en France. Ce n'est pas sans regrets que nous voyons s'éloigner la compagnie du 23e de ligne et remplacer les soldats du recrutement qui la composent, toujours si disciplinés, si vaillants et si ponctuels dans leur service, par les hommes du bataillon d'Afrique que l'on désigne encore sous les noms de *Joyeux* ou de *Zéphyrs*.

Pour préciser suffisamment le tracé de la frontière, comme il n'y a aucune contestation au sujet d'une porte assez éloignée, on envoie les officiers topographes accompagnés par les topographes chinois pour reconnaître la frontière. Nos collègues avaient en effet avec eux une douzaine de jeunes gens sortant des différents arsenaux de l'empire et qu'ils intitulaient officiers topographes; nous devons dire qu'à part deux d'entre eux, qui avaient passé quelque temps en Amérique et qui parlaient un peu anglais, les autres, au dire des

officiers topographes français, qui ont eu occasion de les voir à l'œuvre, paraissaient ne pas savoir seulement lire une carte.

Le 17, nous partons donc d'un côté et nos officiers topographes de l'autre; nous nous rendons directement au village de Napia, non loin de la porte de Naki, par laquelle nous devons pénétrer en Chine. Comme toutes les autres dont nous avons parlé jusqu'ici, à part celle de Che-nan-quan, c'est une simple porte en bambou reliée par des palissades aux deux mamelons qui dominent le défilé où elle est située.

Nous avions monté constamment depuis deux jours, et, malgré la saison déjà avancée, le thermomètre variait dans la journée entre onze et treize degrés. Assemblés en plein air près de la porte, on vérifie les deuxièmes procès-verbaux et les cartes annexées; on convient que l'on est d'accord sur chaque mot, et l'on se retire chacun de son côté, les Chinois en Chine, où nous irons les rejoindre le lendemain, et nous au village de Napia.

Tous ces villages sont, avons-nous dit, habités par des Thôs, dont le langage contient un grand nombre de mots siamois ou plutôt laotiens; aussi est-ce sans étonnement que nous retrouvons ici les noms des villages précédés du mot *Na*, qui veut dire « rizière » près de Luang-Prabang; autrefois, sur la rive droite du Mékong, nous avons passé par une série de villages appelés Nalê, Napê, Nala, etc.

Le 18, sous une pluie battante nous pénétrons dans le défilé de Nakiaî; après la porte, le sentier devient des plus dangereux; nous descendons très rapidement sur une argile glissante, tenant nos chevaux par la bride, et nous arrivons, transpercés par la pluie, au village chinois de Nathong, vers dix heures et demie du matin. C'est un pauvre village, ne contenant que quelques misérables cases en paillotes; les commissaires chinois ont dressé leurs tentes, trouvant les cases trop peu commodes, et en ont fait monter une très vaste et très confortable pour nous, avec des claies de bambous pour nous servir de lits.

Dès notre arrivée nous nous réunissons dans la tente de Wang pour signer le deuxième procès-verbal, sur lequel on s'était mis d'accord précédemment. Wang eut l'heureuse inspiration pendant ce temps de nous faire servir un bol de potage fort chaud et fort épicé, composé de vermicelle, de riz, de poisson et de jambon finement hachés, qui, peut-être à cause de la circonstance dans laquelle il nous était servi, nous parut infiniment supérieur à tous les mets chinois que nous ayons jamais goûtés.

L'après-midi était splendide. Les commissaires chinois nous avaient avertis que nous pouvions sans inconvénient circuler partout où nous voudrions, et comme il fallait passer la journée à Nathong pour attendre les officiers topographes, nous partîmes, sous la conduite d'un officier chinois, faire une longue promenade aux alentours.

Au pied du Mauson, qui s'élève au sud-ouest comme une muraille à pic, formant une frontière naturelle indiscutable, s'étend du côté de la Chine une vaste plaine bien cultivée, semée de nombreux villages et parcourue par une petite rivière qui coule presque parallèlement à la frontière vers le nord et se rend à la sous-préfecture chinoise de Ning-ming-chéou, d'où elle se jette dans le fleuve de Canton, dont elle est un affluent. Nous suivons le cours d'eau en le remontant et en le passant plusieurs fois à gué sur de grosses pierres jusqu'à un village de quelques centaines d'habitants. Les hommes d'abord, puis les vieilles femmes, enfin toute la population, sortent du village pour venir examiner de près ces *diables étrangers* qu'ils n'ont jamais vus auparavant. Il n'y a aucune malveillance dans leur curiosité, et, après que nous eûmes distribué quelque menue monnaie aux petits enfants, nous fûmes tout à fait en pays ami.

Cette population est toute différente des Thôs : le type chinois s'accentue, le nez est plus épaté, les pommettes plus saillantes, la face plus carrée, les yeux plus bridés.

Les maisons ne sont pas bâties sur pilotis, mais au ras de terre, et près de l'entrée du village on remarque une pagode bouddhiste. M. Haïtce ne parvient pas à se faire comprendre en employant la langue mandarine; ils ne parlent pas cependant la langue des Thôs, mais la langue cantonnaise, qui diffère complètement du chinois du Nord.

Quand nous regagnons le campement, il fait presque nuit, et les huit trompes des commissaires chinois sonnent la retraite avec un bruit formidable. Nous avions souvent entendu le soir, à Dong-dang, le son de ces trompes à la Porte de Chine, mais nous n'avions jamais assisté de près à cette cérémonie. Huit soldats en tenue de réguliers et portant sur la poitrine le nom du commissaire auquel ils appartiennent sont alignés devant les vastes pavillons chinois plantés devant leurs tentes. Armés d'immenses instruments de plus de deux mètres de long, semblables à la trompe allégorique dont on arme la Renommée, ou à celles que donnent les artistes aux anges du jugement dernier, ils poussent avec assez d'ensemble des sons étranges qui s'entendent de fort loin, alternativement très aigus et très bas, en levant vers le ciel dans la direction du soleil couchant ou en abaissant vers la terre les pavillons de leurs instruments.

Notre première nuit en Chine se passe sans incident, sous la tente que nous a fait établir S. E. Wang; et le matin avant le jour nous sommes réveillés en sursaut par le bruit éclatant des trompettes qui saluent le soleil levant.

Le 29, dans la matinée, nos officiers topographes arrivent sous une pluie torrentielle; ils ont vérifié, de concert avec les topographes chinois, le point qu'il s'agissait de déterminer, mais ils n'ont pas trouvé d'abri pour la nuit et ils arrivent harassés de fatigue. La pluie tombe avec une telle abondance que notre tente ne nous préserve bientôt plus et qu'un véritable

torrent creuse son lit au milieu et inonde tous nos bagages.

Vers midi le soleil se montre; on peut faire enfin la cuisine; nous déjeunons en compagnie des officiers topographes et des officiers de l'escorte, puis, à une heure, nous nous mettons en route, mais non sans avoir donné le temps au lieutenant de chasseurs Hairon de photographier le campement de Nathong et les commissaires chinois.

Le colonel Tisseyre pressait le départ malgré la fatigue de ceux qui étaient arrivés le jour même. Le village de Nathong était en effet bien petit, et, pour chercher un abri contre la pluie, nos soldats et les réguliers chinois, puis les coolis chinois et nos coolis annamites, se trou-



La retraite. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

vaient mélangés et pressés les uns contre les autres; il était prudent de faire cesser au plus tôt cet état de choses.

L'après-midi fut splendide; nous traversons par une belle route la plaine, en une heure et demie, en suivant le Mauson, passant près d'un petit torrent qui se précipite en cascade du sommet d'un contrefort du Mauson d'une hauteur de plus de cinquante mètres, et nous sortons de Chine à deux heures trente, par la porte de Chima, située dans un défilé élevé à peine d'une soixantaine de mètres au-dessus de cette plaine.

IX

Porte de Chima. — Phaïsam. — Vi-Van-Li. — Les Mans. Retour à Dong-dang.

Près de cette porte, qui commande la route faisant communiquer Anchau, Tien-yen et Lang-son à Sening-

chéou, nous traversons un camp retranché, et une centaine de réguliers chinois en armes viennent se ranger de chaque côté de la route pour nous rendre les honneurs. Nous apprenons que le gouverneur du Kouangsi, Li-Ping-Heng, qui ne nous a pas accompagnés sur la frontière, est arrivé à Chima la veille, en passant par Sening-tchéou. Ce gouverneur, qui faisait partie de la commission de délimitation, devait signer les procès-verbaux, et nous craignions fort qu'il ne nous fît attendre plusieurs jours sa présence.

Le village annamite de Phaïsam se trouve à un kilomètre et demi environ de la porte de Chima; c'est là que nous devons nous établir, pour être à portée des commissaires chinois qui le jour même viendront



Le *doï des tram* : type thô (voy. p. 346). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

s'installer au camp retranché de Chima. Près de la porte du village, un vieillard annamite, chef de canton qui a une grande influence dans la contrée, le vieux Vi-Van-Li, s'avance vers nous accompagné d'une vingtaine de miliciens assez mal armés et précédé du pavillon du protectorat, jaune avec le yacht français.

Les habitants de Phaïsam sont en majeure partie des Thôs; nous leur demandons des renseignements sur les populations qui habitent le Mauson, et l'on nous amène un montagnard de ces villages qui, sur l'invitation de Vi-Van-Li, promet qu'il reviendra le lendemain avec quelques hommes et quelques femmes de son village. Le reste de la journée se passe à soigner les malades de notre escorte, qui sont assez nombreux. Les soldats du bataillon d'Afrique, fatigués déjà par un long séjour au Tonkin et, il faut bien le dire, par le



Campement de Nathong (voy. p. 343). — Dessin d'Eug Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

dur régime disciplinaire auquel on est bien forcé de les soumettre, se traînaient avec peine; pendant la dernière étape plusieurs furent atteints assez gravement d'accès pernicieux, et l'un d'eux mourut dans la nuit. Ces malheureux, dont la plupart provenaient des prisons centrales et des maisons de correction, se battent, dit-on, fort bien; mais en campagne on ne se bat pas tous les jours, et chaque jour il faut marcher, se fatiguer, veiller et obéir : or on ne peut obtenir tout cela de ces pauvres gens que par une discipline de fer trop souvent incompatible avec les prescriptions de l'hygiène.

Le 30 mars, les commissaires chinois que nous avions laissés à Nathong nous font prévenir de leur arrivée à la porte de Chima. M. Hart et l'ingénieur Li viennent préparer avec nous le procès-verbal, et dans l'après-midi, sous une pluie battante, MM. Haïtce et Neis retournent à la porte de Chima pour vérifier avec les Chinois l'exactitude et la concordance des procès-verbaux et des cartes que nous devons signer le lendemain. En revenant à Phaïsam, la pluie a cessé, et Vi-Van-Li nous amène quelques Mans du Mauson accompagnés d'une femme.

Ces montagnards, qui reconnaissent l'autorité des Annamites, sont de petite taille, — la femme n'avait qu'un mètre quarante, — robustes, leurs mollets sont développés, leurs épaules larges, la face ressemble à celle des Thôs, mais avec un nez plus proéminent et un teint plus clair. Comme ces derniers ils logent dans des maisons bâties sur pilotis, mais toujours dans l'intérieur des massifs montagneux. On ne peut se rendre chez eux que par des sentiers très escarpés : aussi ne possèdent-ils ni chevaux ni buffles; ils portent leurs fardeaux dans des hottes semblables à celles de tous les montagnards indo-chinois, c'est-à-dire retenues sur le dos par deux bretelles passant sur les épaules et une troisième passant sur le front comme un bandeau. Ils étaient habillés chaudement et proprement, d'un pantalon de grosse cotonnade bleue, bordé dans le bas d'une bande de broderie rouge et jaune, à dessin assez original, et d'une veste carrée entourée d'une broderie semblable; les cheveux, roulés sur le sommet de la tête, étaient retenus par un turban bleu bordé de la même façon. La femme, âgée d'une quarantaine d'années, portait une coiffe formée d'un rectangle de cotonnade bleue aux quatre coins duquel pendaient de longs rubans de coton blanc. La robe, croisée sur le devant et entourée d'une broderie, laissait voir un cache-sein semblable à celui que portent les femmes annamites, formé d'une grande bavette brodée de rouge et d'argent. Leur langage ne paraît avoir aucun rapport avec celui des Thôs; les Annamites et les Chinois ne le comprennent que d'une façon générale.

Un jeune homme intelligent de race thô, qui nous rendit, comme guide et comme interprète, les plus grands services pendant cette partie du voyage, connaissait presque tous les dialectes de la frontière. Avant notre arrivée il avait été *doï des tram*, pour le gouvernement annamite, sur cette partie de la frontière, et chargé en cette qualité de fournir des *tram* (porteurs de dépêches) aux autorités annamites dans leurs relations avec la Chine; plus tard, sur les frontières du Yunnan, nous nous aperçûmes qu'il comprenait aussi la plupart des dialectes muongs, qui ne sont que des patois dérivés du siamois, comme le laotien.

Le 31, nous nous rendons à la porte de Chima et l'on signe sans trop de difficultés les procès-verbaux et les cartes de la porte de Naki à celle de Chima; le gouverneur du Quang-si lui-même appose sa signature et son cachet sur les procès-verbaux des trois sections, que nous avions dressés et signés en route, mais cette opération n'a pas l'air de lui agréer beaucoup; il signe avec une telle mauvaise grâce, que ses collègues, Wang et Li-Hing-Joueï, crurent devoir l'excuser après qu'il se fut retiré, sans même nous saluer, en nous expliquant que S. E. Li-Ping-Heng ne s'est jamais encore trouvée en relations avec des Européens et que c'est à l'ignorance de nos usages et non à l'intention de nous froisser que nous devons attribuer ses étranges manières.

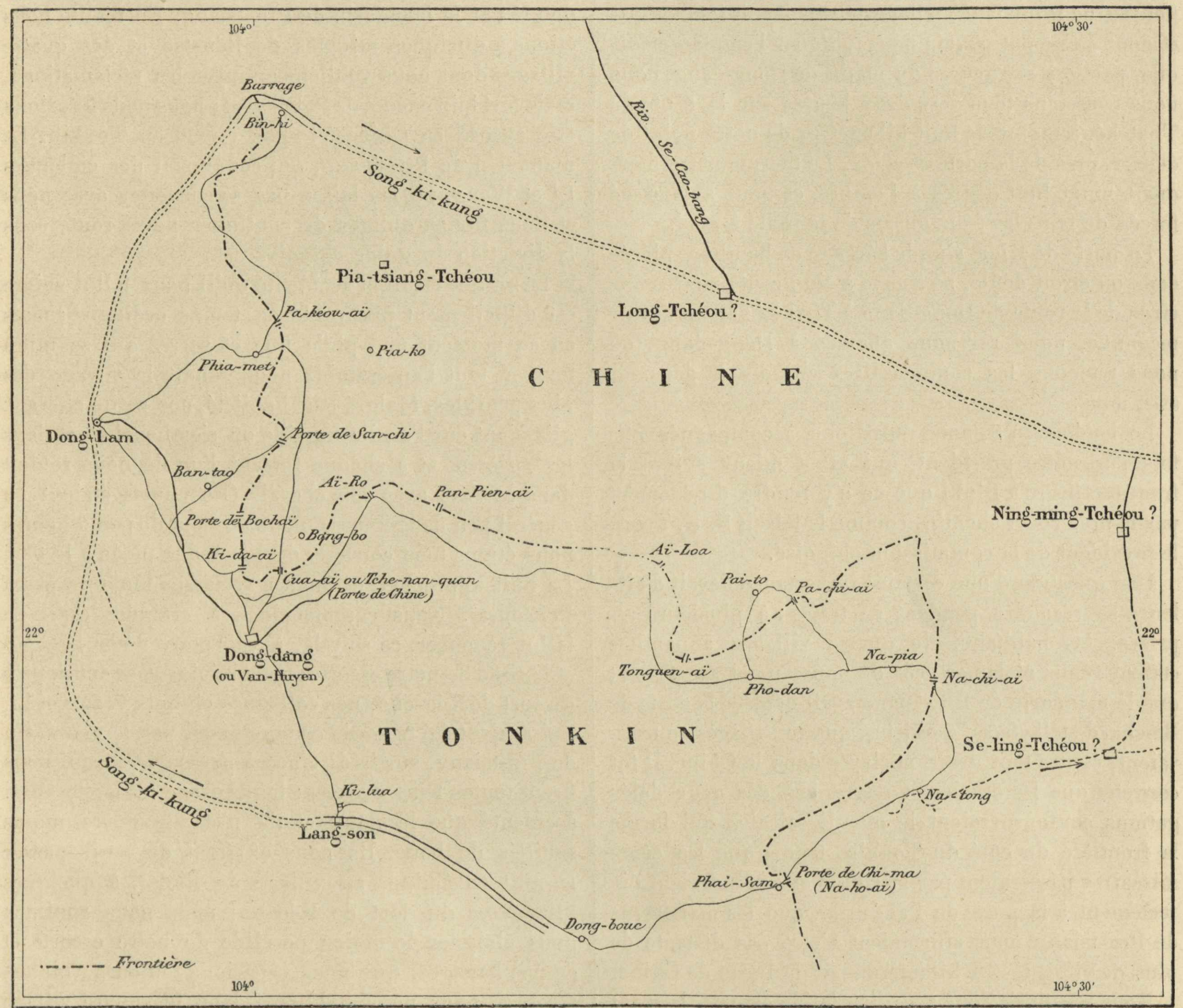
De Chima à Dong-dang et à la Porte de Chine, où nous devons retourner pour retrouver les deux présidents et continuer la reconnaissance de la frontière vers le nord-est, la route est plus courte et plus praticable en passant par Lang-son que par Se-ling-chéou. Aussi, pendant que nous étions leurs hôtes, avions-nous offert aux commissaires chinois de passer avec nous par cette voie, et ils avaient accepté avec beaucoup de plaisir. Au moment de partir ils nous firent annoncer qu'il leur était impossible de profiter de notre offre obligeante, et nous restâmes persuadés que ce refus était suggéré par le gouverneur du Kouang-si, qui venait peu auparavant de refuser au président de la délégation française l'autorisation de me rendre à Long-chéou.

Long-chéou, situé sur la *Rivière de Gauche*, branche du Li-kiang au confluent du Song-ki-kong, rivière de Lang-son, et de celle de Cao-bang, a servi pendant la guerre de magasin général et de base d'opérations aux troupes chinoises du Kouang-si; cette ville est destinée par sa position à devenir l'un des points ouverts au commerce entre la Chine et le Tonkin; il y avait donc intérêt à la visiter et à se rendre compte de sa position, de ses ressources et de sa facilité de communication avec le reste de la Chine. Le gouverneur du Kouang-si prétexta que, tant que la délimitation ne serait pas achevée, il lui était impossible d'autoriser un Français à passer en Chine par la voie de terre, fût-ce un membre de la commission de délimitation. Je dus en conséquence renoncer à mon projet de voyage.

En deux petites journées de marche nous fûmes de retour à Lang-son, contournant les contreforts sud-ouest du Mauson, au pied duquel coule le Song-ki-kong. La route, en assez bon état d'ailleurs, est taillée en corniche, surplombant le fleuve sur une grande partie du parcours; la vallée s'élargit à mesure que l'on s'approche de Lang-son; les villages, nombreux et fort peuplés, sont ici habités par des Annamites, les Thôs sont en minorité, et l'on rencontre des pagodes bouddhistes, dont quelques-unes de construction assez soignée.

A Lang-son nous retrouvons le président de la commission, qui est venu de Dong-dang au-devant de nous pour nous féliciter de notre succès, qu'il avait d'ailleurs si bien préparé; son inaction forcée pendant ces quelques jours lui avait été pénible, et il se promet bien désormais de nous accompagner dans la suite de la reconnaissance de la frontière.

Depuis trois mois que Lang-son a été réoccupé, le colonel Crétin, qui de Hanoï est venu s'établir à Langson, a changé complètement l'aspect de la ville. Les ruines ont été déblayées, l'intérieur de la citadelle débroussaillé, et les troupes occupent maintenant des logements convenables; les jardins potagers, cultivés dès l'arrivée, sont en plein rapport, et, le long de la muraille ouest de la citadelle, dans un emplacement naguère couvert de décombres et de broussailles, la vue se repose avec plaisir sur un vaste champ d'avoine, qui paraît donner les meilleures espérances. C'est un essai de culture qui n'est pas sans importance, car la nature du terrain et la température fraîche qui règne



Carte de la frontière du Kouang-si entre Chima et Binhi.

dans cette région pendant trois ou quatre mois de l'année peuvent faire espérer que la culture des céréales y donnera de bons résultats.

Malgré l'aimable accueil qu'on nous fit à Lang-son, nous repartîmes le lendemain matin, et le 2 avril nous étions arrivés à Dong-dang.

Nous ne devions pas d'ailleurs y séjourner longtemps. Les commissaires chinois, qui avaient eu à parcourir un chemin bien plus long que le nôtre, arrivèrent le 5 à la Porte de Chine, et il fut convenu que dès le 7 on se mettrait en route, pour reconnaître la frontière au nord-ouest de la Porte de Chine, jusqu'au point où le Song-ki-kong (rivière de Lang-son) entre en Chine. La température s'élevait, les pluies commençaient à devenir incessantes, il ne fallait pas perdre de temps.

X

Délimitation des environs de la Porte de Chine. — En route pour Binhi. — Phiamet.

Nous avions, vingt fois et plus, parcouru, seul ou en compagnie de M. Balansa, le botaniste, ou de notre

collègue le capitaine Bouinais, le massif calcaire situé au nord-ouest de la Porte de Chine; nous en connaissions bien tous les sentiers, conduisant à une série de cirques, qui, à première vue, semblent inextricables; mais quand il fallut, le 7 au matin, parcourir ces collines avec les commissaires chinois, pour déterminer la ligne frontière, ce ne fut pas une besogne facile. Les chaises encombrantes de nos collègues ne pouvaient passer dans ces sentiers de montagne; ils étaient obligés de faire de longs détours; puis ils s'obstinèrent si bien à la recherche d'un village signalé par le sous-préfet (tchéou) de Pin-tsiang, village détruit depuis longtemps, et dont on ne put jamais nous indiquer l'emplacement, que, partis à six heures du matin de Dong-dang, nous nous trouvions tous vers deux heures sur la route de That-ké, à moins de huit kilomètres de notre point de départ, près de la porte de Kida. Le thermomètre marquait vingt-huit degrés à l'ombre, et nous avions été forcés de faire les trois quarts de la route à pied.

La porte de Kida, simple barrière en bambou, placée dans un étroit défilé, se trouve à cinq cents mètres environ de la route de Dong-dang à That-ké; après l'avoir reconnue, nous revenons affamés à Dong-dang, où nous retenons les commissaires chinois à déjeuner avec nous.

Le lendemain 8, nous repartions, accompagnés cette fois par notre président, qui aima mieux suivre la frontière jusqu'à Binhi que de s'y rendre directement par le plus court chemin, comme le faisait S. E. Teng, le président de la commission chinoise.

Une question d'une certaine importance devait d'ailleurs se résoudre pendant ce trajet : à plusieurs reprises, les habitants de quatre villages annamites étaient venus réclamer près de nous, nous avertissant que le mandarin de Pin-tsiang avait déplacé la porte de Bo-chaï de telle façon que leurs quatre villages se trouvaient, contre tout droit, enclavés dans la Chine. Il fut convenu que les officiers topographes des deux délégations contourneraient le massif calcaire qui forme la frontière du côté du Tonkin, tandis que les commissaires passeraient par la Chine et se rendraient directement à la porte de Pakéou-aï, que les mandarins de Pin-tsiang nous affirmaient n'être pas distante de plus de vingt *li* (dix kilomètres) de la Porte de Chine.

Nous partîmes donc avec une faible escorte, laissant notre convoi et nos bagages prendre la route de That-ké et donnant rendez-vous au capitaine Quénette, qui commandait le détachement, au village de Ban-tao, qu'on nous affirmait devoir être tout proche de la porte de Pakéou-aï.

La première partie de la journée fut fort agréable : le temps était beau, la route à peu près praticable; la population, assez dense près de la Porte de Chine, accourait avec curiosité sur notre passage.

Nous passâmes non loin du village de Bang-bo, qui avait été le théâtre du combat opiniâtre où tombèrent le lieutenant Normand et plusieurs de nos compatriotes. Sur la demande du colonel Tisseyre, notre collègue chinois Li-Hing-Joueï avait fait, quelque temps auparavant, réunir les corps d'une dizaine de Français morts dans ce combat, et leur avait fait donner une sépulture convenable; mais nous ne pûmes visiter ce lieu, qui se trouvait trop éloigné de notre route.

Vers midi nous nous arrêtâmes, pour déjeuner, dans une vaste rizière, sur le bord d'un cours d'eau; nous ne devions pas être, à notre estime, loin de Ban-tao et par conséquent de Pakéou-aï; mais aucun de nous ne connaissait le pays, et en l'absence de nos officiers topographes nous étions obligés de nous fier au guide donné par le mandarin de Pin-tsiang. En réalité nous étions à quelques minutes de Ban-tao et des quatre villages dont nous voulions appuyer les réclamations, mais fort loin encore de Pakéou-aï; nous nous figurions être encore en Chine, et nous étions au Tonkin. Le mandarin de Pin-tsiang, qui conduisait nos collègues Li et Wang, ne les laissa pas se concerter avec nous et nous fûmes obligés de continuer notre route sous la direction du guide chinois.

Le sentier étroit et accidenté qu'il nous fallut suivre est difficilement praticable en temps ordinaire; mais en ce moment une pluie fine et serrée qui se mit à tomber tout l'après-midi nous rendit le voyage des plus pénibles. Malgré leur habileté, nos petits chevaux glissaient sur l'argile humide ou s'embourbaient dans les rizières, et à chaque instant l'un de nous roulait dans la vase avec son cheval. Ces chutes étaient en général peu dangereuses, mais au bout de peu d'heures nous étions tous couverts de boue des pieds à la tête. La nuit approchait et nous n'arrivions toujours pas à Pakéou-aï. Nous commencions à craindre qu'il ne fallût renoncer, ce soir-là, à voir arriver nos bagages et le reste de notre escorte; nous rejoignîmes enfin, près du fort de Kéo-cho, nos collègues chinois Wang et Li, qui avaient été trompés comme nous, par le mandarin de Pin-tsiang, sur la distance à parcourir, et qui nous firent toutes leurs excuses; leur voyage avait été aussi accidenté que le nôtre et ils n'étaient guère moins souillés de boue. Ils nous offrirent de venir passer la nuit en Chine, au village de Pioko, à quelques kilomètres du fort de Kéocho; mais nous voulions nous éloigner le moins possible de notre escorte et de nos bagages, que nous espérions toujours voir arriver, et nous nous établîmes dans le pauvre village de Phiamet.

C'est un petit village thô, composé de quelques cabanes mal recouvertes en paillotes; nous ne pûmes nous y procurer que du riz, des poulets et de l'eau fort peu potable. La vieille femme qui habitait notre case nous fit de son mieux une cuisine annamite, à laquelle nous ne fîmes guère honneur, empoisonnés, comme nous l'étions tous, plus ou moins, par les émanations des marécages dans lesquels nous avions pataugé durant la journée. Ne pouvant changer de vêtements, on alluma un grand feu au milieu de la case; on se rangea tout autour pour sécher ses habits; chacun essaya de dormir sur la paille, sans couverture, mais on y réussit fort



Dans les rizières. — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

mal, et plusieurs d'entre nous furent pris de fièvre et de vomissements bilieux.

Dans la soirée nous vîmes arriver l'ingénieur Li avec quelques soldats chinois, nous apportant des provisions de la part de nos collègues étrangers, qui avaient appris que nous n'avions pas reçu nos bagages; ils nous faisaient en outre renouveler leurs regrets et leurs excuses. L'ingénieur Li avait fait, pour nous apporter ces provisions, plusieurs kilomètres dans la rizière, par une nuit noire et un temps détestable, et elles arrivaient trop tard pour nous être bien utiles, à part cependant quelques bouteilles de champagne, qui firent le plus grand bien à nos malades.

Le lendemain, 9 avril, il fallut séjourner à Phiamet, pour attendre notre escorte et nos bagages; dans la nuit on avait envoyé un habitant du village au capitaine Quénette pour l'avertir de venir nous rejoindre. Ils arrivèrent dans la matinée, mais les porteurs étaient harassés de fatigue, et l'on ne pouvait songer à leur faire parcourir une autre étape dans la journée. Les commissaires français profitèrent de ce séjour pour faire comparaître et interroger le maire de Nathong, chef-lieu de canton des quatre villages contestés, et celui-ci leur fournit des preuves convaincantes de la nationalité annamite de



Fort de Binhi. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie de l'auteur.

son village; aussi le pria-t-on de nous accompagner jusqu'à Binhi, où nous devions définitivement rédiger et signer le procès-verbal de la délimitation de cette région.

Le 10 on ne fit guère qu'une dizaine de kilomètres, passant par une plaine assez sèche, parsemée de rocs calcaires comme aux environs de Lang-son, et au fond de laquelle on aperçoit les toits des pagodes de la ville de Pin-tsiang. Cette plaine est parfaitement cultivée et nous y trouvons de vastes champs de sarrasin, déjà en fleur à cette époque de l'année; il est d'ailleurs petit, peu fourni, et ne paraît pas promettre une belle récolte. Dans l'après-midi nous retrouvons à Ban-cuyen nos collègues chinois et nous faisons déposer devant eux le maire de Nathong, auquel le mandarin de Pin-tsiang, qui voudrait bien l'intimider, ne peut répondre par aucun argument sérieux; les commissaires chinois conviennent assez facilement avec nous que la porte de Bo-chaï a été indûment déplacée et que les quatre villages en litige sont et doivent rester annamites; sur tout le reste du parcours les topographes chinois ayant accompagné nos officiers topographes, l'accord paraît devoir se faire sans difficulté quand nous signerons à Binhi les procès-verbaux et les cartes. Dans l'après-midi, nous passons en Annam, laissant les Chinois à Ban-cuyen, et nous nous installons pour la nuit au village de Napha.

XI

Binhi. — Le Song-ki-kong. — Signature des procès-verbaux définitifs. — Retour à Hanoï.

Dans ce village nous recevons de Lang-son et de Dong-dang des nouvelles alarmantes. Un fort parti de pirates est signalé sur la route de That-ké, par laquelle nous comptions revenir, et nous coupe le passage de ce côté; notre escorte est bien faible, et les petites garnisons de That-ké et de Dong-dang, trop affaiblies pour la fournir, ne peuvent en ce moment prendre une offensive sérieuse; le colonel Crétin nous avertit de nous replier le plus tôt possible sur Dong-dang par la route que nous venions de suivre. Il nous est impossible de nous conformer à cet avis, car avant tout il faut nous rendre à Binhi, où le président de la délégation chinoise, Teng, doit nous attendre pour apposer sa signature sur les cartes et les procès-verbaux.

Le 11 on se met en route dès le point du jour. L'étape est longue et pénible dans ces sentiers défoncés; nous passons en vue de plusieurs portes et forts chinois, et nous arrivons l'après-midi au village chinois de Binhi (en chinois, Pigneur), sur la rive droite du Song-ki-kong.

Ce fleuve, que nous avions vu à peine navigable à Lang-son pour des pirogues ou des radeaux de bambous, paraît ici bien grossi; il a une largeur de soixante mètres environ et peut porter des jonques de moyenne taille. Le courant est rapide, et en moins d'un jour on peut, par cette voie, se rendre à Long-chéou, point où ce bras se réunit à la rivière de Cao-bang pour former la *Rivière de Gauche*, branche du Si-kiang ou rivière de Canton.

Un barrage, maintenant en fort mauvais état, interrompait la navigation un peu en amont de Binhi. Ce village se trouvant en Chine, nous étions encore une fois les hôtes de nos collègues; ils nous reçurent de leur mieux, nous installèrent dans une cabane en bambou doublée de toiles de tente, qu'ils avaient fait construire à notre intention; notre escorte campa dans une rizière sèche à l'entrée du village, et deux réguliers chinois furent placés à notre porte pour nous rendre les honneurs.



Départ de la mission chinoise. — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

En face de Binhi le Song-ki-kong est bordé sur la rive gauche par des collines élevées, couronnées par une série de forts ou plutôt de camps retranchés, en avant desquels on remarque de petites tours carrées, peintes à la chaux et situées à mi-hauteur du versant. Ces camps retranchés défendent la route de Long-chéou.

La saison des pluies était décidément commencée, et dans la nuit du 11 il tomba un véritable déluge. Les toiles de tente qui doublaient notre toiture en bambou furent vite traversées, et bientôt il n'y eut plus un point de notre case où il ne plût autant que dehors; réveillés en sursaut par cette douche froide, nous dûmes jusqu'au jour recevoir philosophiquement l'averse, grelottants, accroupis et enveloppés de nos couvertures mouillées. Nos hommes, campés dans la rizière, souffrirent encore plus que nous; il y eut un assez grand nombre de malades, et dès le lendemain un tirailleur annamite succomba à une pneumonie double. Ses camarades ne voulurent pas laisser son corps sur la terre chinoise et on l'inhuma à quelques kilomètres de là sur la terre annamite.

Le 12, toute la journée se passa à établir les procès-verbaux, à en discuter les termes, et MM. Haïtce, Hart et l'ingénieur Li vérifièrent minutieusement les traductions. Teng était arrivé, et nous espérions pouvoir signer immédiatement; mais, au moment d'en finir et d'apposer leurs signatures, les commissaires chinois soulevèrent une multitude de difficultés de détail : on

dut remettre la conclusion au lendemain, et nous pûmes craindre, un moment encore, que malgré nos efforts nous n'aboutirions à aucune solution. Il fallait cependant se presser, le temps était précieux, notre colonne n'avait pu recevoir le convoi de vivres que nous attendions de That-ké, et nos approvisionnements touchaient à leur fin; chaque jour augmentait pour nous le danger de trouver notre retraite sur Dong-dang coupée par les pirates, et l'état sanitaire de notre petite troupe devenait de plus en plus mauvais. Atteint moi-même d'accès bilieux et occupé à visiter nos malades sous leurs tentes ou même étendus dans la boue, sous des abris de feuillage, pendant notre séjour à Binhi je m'occupai, je dois l'avouer, beaucoup plus de médecine que de la discussion des procès-verbaux.

Enfin, le 12, après avoir passé la matinée à remanier les procès-verbaux, on put croire qu'on allait les signer vers quatre heures de l'après-midi; mais la discussion recommença de plus belle au dernier moment, et ce n'est qu'à onze heures du soir que tout fut terminé, à la grande satisfaction des deux parties. On se passa ce soir-là de dîner, et, bien que couchés sur des claies de bambou, l'on s'endormit l'esprit tranquille et le cœur content. Nous avions réellement fait de bonne besogne; notre président, qui venait d'être nommé ministre plénipotentiaire, pouvait être justement fier du résultat, et nous avions le droit de songer à prendre jusqu'à la saison sèche un repos bien mérité.

Le 13, les commissaires chinois nous firent leurs adieux dès le jour et partirent sur la route de Long-chéou au son de leurs trompes, précédés de tous leurs pavillons. Nous ne tardâmes pas à suivre leur exemple.



Le mandarin de Kéo-cho. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

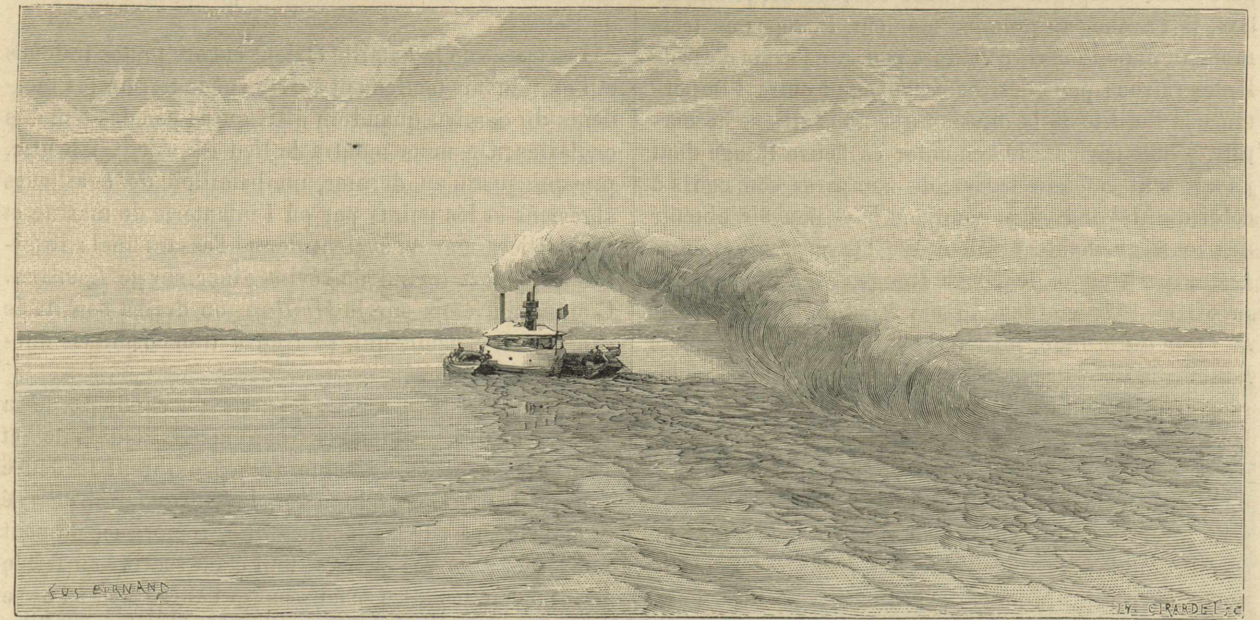
La route la plus commode et la plus sûre passant par la Chine, nos collègues nous donnèrent avant de partir un guide pour nous l'indiquer; nous n'avions plus maintenant à nous détourner de notre route ni à nous occuper de la frontière; aussi arrivâmes-nous en une seule journée au village de Phiamet, où nous avions passé de si durs moments quelques jours auparavant.

En passant non loin de la ville de Pin-tsiang, près du fort chinois de Kéo-cho, que traversait la route, un mandarin du fort vint au-devant de nous pour nous prier de rebrousser chemin: nous étions à peine à deux kilomètres de Phiamet, et il nous eût fallu faire un immense détour. Ce mandarin disait que, n'ayant pas reçu d'ordres du sous-préfet de Pin-tsiang, il s'exposait aux plus graves punitions s'il ne s'opposait pas à notre passage. Nous eûmes beau parlementer, il se mit à genoux en travers de l'étroit sentier, barrant le chemin à M. Saint-Chaffray, qui nous précédait, et il fallut que celui-ci fît mine de lui passer sur le corps pour le décider à se ranger. Il supplia alors notre président de lui donner un certificat constatant que nous étions passés de force et malgré ses prières; on le lui promit volontiers, et nous passâmes par le fort de Kéo-cho, dont les soldats vinrent curieusement assister au défilé de notre colonne.

Le retour à Dong-dang se fit sans autre incident, et nous y arrivâmes le 15 au soir. N'ayant plus rien à y faire, nous revînmes à marche forcée jusqu'à Chu, où nous trouvâmes une canonnière qui nous amena à Hanoï.

P. Neis.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Sur le fleuve Rouge (voy. p. 354). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

SUR LES FRONTIÈRES DU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

Départ pour Laokay. — Traversée sur le *Levrard*. — Sontay. — Le fleuve Rouge.

Dès notre arrivée à Hanoï nous reçûmes du ministère l'autorisation d'aller attendre au Japon que le retour de la saison sèche nous permît de continuer nos travaux. Le capitaine Bouinais, seul, repartait pour la France en mission, afin de rendre compte au ministère de la première partie des opérations de la délimitation. Il partit aussitôt, et nous n'attendions que l'arrivée du paquebot pour nous rendre à Hong-kong, et de là au Japon, lorsque nous reçûmes contre-ordre.

Nous avons déjà dit que le gouvernement chinois avait nommé deux délégations à la commission de délimitation; nous venions d'opérer avec l'une sur la frontière du Kouang-si et l'autre nous attendait depuis près de dix mois sur celle du Yunnan. On conçoit sans peine que Leurs Excellences fussent impatientes de nous voir arriver et insistassent près de la cour de Pékin pour faire demander notre envoi immédiat à la frontière du Yunnan; d'un autre côté, le 29 mars, le colonel de Maussion était entré, sans autre obstacle que les difficultés de la route, dans la ville de Laokay. Toute cette région paraissait tranquille, et les autorités chinoises des frontières avaient fait savoir au colonel que l'on attendait avec impatience les opérations de la commission de délimitation et la désignation des points commerciaux, afin de reprendre sur le fleuve Rouge le commerce qui s'y faisait avant la guerre.

Dans ces circonstances il était urgent que la commission partît le plus tôt possible pour profiter des bonnes dispositions des Chinois; aussi l'ordre de départ nous trouva-t-il bientôt prêts à entreprendre cette campagne d'été.

Notre président, M. Saint-Chaffray, avait été trop éprouvé par la campagne d'hiver pour pouvoir nous accompagner; il reprit donc le chemin de la France, et le 20 mai la délégation française, réduite maintenant à trois membres, le colonel Tisseyre, le docteur Neis et M. Haïtce, et au secrétaire, M. Delenda, s'embarquait sur le *Levrard*, canonnière qui devait nous faire remonter le plus loin possible le fleuve Rouge; nous devions ensuite continuer notre route sur des jonques.

1. Suite. — Voyez t. LV, p. 321 et 337.

Pour ma part, connaissant par expérience les dangers d'une campagne d'été dans ces régions, je regrettais, je l'avoue, au premier moment, le repos de trois mois au Japon ; mais cela dura peu, car j'avais d'excellentes raisons pour désirer ce voyage : outre l'importance et l'utilité de la mission que nous allions accomplir, j'étais curieux de remonter ce fleuve Rouge dont j'avais tant entendu parler, de comparer son cours à celui du Mékong, et je comptais bien pouvoir obtenir des renseignements précieux sur les pays situés entre Luang-prabang et le fleuve Rouge, qu'à diverses reprises, en 1883 et 1884, j'avais tenté de traverser (voir *le Tour du Monde*, juillet 1885). Je nourrissais même l'espoir de pouvoir, grâce aux émissaires que je pourrais envoyer et aux relations que je me formerais parmi les Muongs, passer du fleuve Rouge au Mékong et rencontrer mon ami Pavie, consul de Luang-prabang, qui, je le savais, devait tenter de faire ce voyage en sens inverse. Dans ce but je me procurai à Hanoï un certain nombre de taels chinois et de barres d'argent, monnaies que les Muongs préfèrent aux piastres mexicaines ayant cours au Tonkin.

L'un des officiers topographes de la commission, le lieutenant Vernet, ayant achevé sa période de temps à passer au Tonkin, était parti pour la France et avait été remplacé par le lieutenant de chasseurs d'Afrique Hairon, qui nous avait accompagnés pendant toute notre première campagne. Le *Levrard* portait en outre le nouveau résident civil, le docteur Martin-Dupont, qui allait administrer le territoire de Laokay, les deux commis de résidence et quelques officiers qui se rendaient dans le haut fleuve.

Le *Levrard* était donc absolument encombré, et le commandant, chargé de traiter un tel nombre de passagers, averti seulement au dernier moment, se trouva fort embarrassé; il s'en tira de son mieux, et, chacun y mettant du sien, on finit au bout de peu d'heures par se caser assez commodément.

Nous n'étions pas encore à l'époque des hautes eaux, mais le courant est toujours rapide dans le fleuve Rouge, et notre appareillage fut attristé par un grave accident : dans une fausse manœuvre le youyou fut chaviré, et un seul des deux matelots européens qui le montaient put être sauvé ; nous ne revîmes plus le corps de l'autre, entraîné sans doute dans un de ces remous profonds qui rendent, près des berges, les chutes dans le fleuve si dangereuses pour les meilleurs nageurs.

Le jour même, à midi, nous arrivions à Sontay, par une température de 35 degrés à l'ombre, et, aussitôt le soleil tombé, nous nous rendions à la ville, distante de près de trois kilomètres du fleuve.

Sontay est déjà à peu près sorti de ses ruines. La ville se compose d'une rue unique, qui va de la citadelle au fleuve, mais on y voit des maisons en briques, des maisons de commerce chinoises et françaises, et l'on y rencontre même quelques promeneurs en *djyrinksha* (voiture à bras).

Quelques-uns des officiers qui assistaient au beau fait d'armes de l'amiral Courbet nous indiquèrent sur les lieux la marche de nos troupes lors de la prise de Sontay.

Les traces de la bataille étaient encore toutes fraîches et l'on pouvait facilement suivre sur le terrain les incidents du combat quand on était guidé par des témoins oculaires. On nous montra le lieu où s'était fait tuer, presque jusqu'au dernier, un bataillon de tirailleurs algériens et les points par où l'infanterie de marine et les fusiliers marins avaient donné l'assaut final ; il faisait déjà nuit quand on revint dîner sur le *Levrard*. Comme autrefois sur le *Moulun*, on dressa son lit de camp sur le pont, qui se trouva transformé en dortoir.

Le lendemain, 21 mai, à partir du confluent de la rivière Claire, commença une navigation lente et pénible; les bancs de sable qui encombrent le fleuve causent de fréquents échouages ; le *Levrard*, trop chargé et embarrassé par les jonques qu'il remorque, ne peut gouverner ; sur ces navires, tout étant sacrifié au faible tirant d'eau, les tôles se faussent et l'ancre à jet se brise dans les manœuvres faites pour se déséchouer. Pendant cinq jours nous restons en vue du mirador de Hong-hoa, et le 26, comme nous venions à peine de le perdre de vue, une avarie dans la machine nous force à stopper toute la journée près d'un petit îlot bien cultivé.

Pendant ce séjour forcé dans les environs de Hong-hoa, nous apprîmes que la commission avait été complétée; M. Dillon, consul général et résident supérieur à Hué, en était nommé président, et le chef d'escadron d'artillerie Daru remplaçait provisoirement le capitaine Bouinais, pendant sa mission en France.

M. Dillon, qui avait séjourné comme consul en Chine pendant plus de vingt-cinq ans et qui connaissait à fond la langue et les habitudes du pays, était à tous égards un choix des plus heureux pour mener à bien notre difficile mission. Ces messieurs étaient partis cinq jours après nous de Hanoï, sur le *Cuveiller*, et nous avions marché si lentement que nous espérions les voir arriver d'un moment à l'autre. Nous n'avions donc plus de sujet de nous impatienter de la lenteur de notre voyage.

Nous reçûmes aussi d'autres nouvelles, moins agréables : l'ancien quanbo de Sontay, le Bogiap, à la tête d'une nombreuse troupe de pirates, tenait une partie de la rive droite du fleuve, entre le fleuve Rouge et la rivière Noire, dans les environs de Cam-ké; un négociant de nos amis, M. Pottier, venait d'être assassiné dans ces régions, et plusieurs petits postes avaient été attaqués. D'ailleurs ces nouvelles étaient peu inquiétantes pour nous; elles nous forçaient seulement à ne jamais perdre de vue les jonques de charge, que nous avions dû renoncer à remorquer, et à mettre la plus grande prudence dans nos excursions à terre.

C'était en descendant à terre dans un village, malgré les pressantes recommandations que lui avait faites le colonel de Maussion avant son départ de Laokay,

que M. Pottier, qui voyageait seul avec des domestiques annamites, fut assassiné, dans une ruelle étroite, par des gens de Bogiap.

Le 28, un peu avant d'arriver à Cam-ké, nous fûmes rejoints par le *Cuveiller*, qui remorquait un fort sampan et une jonque de guerre armée d'un hotchkiss; nous devions désormais naviguer de conserve, en nous arrêtant à tout moment pour attendre les jonques que nous ne pouvions remorquer.

Toute la région entre Cam-ké (Ngna-phu) et Tuan-quan est fertile et peuplée; les villages se suivent presque sans interruption sur les deux rives, mais, en approchant de Tuan-quan, les rives s'élèvent, le pays devient plus boisé et les cultures plus rares.

XIII

Tuan-quan. — Les jonques chinoises. — Fin de la navigation à vapeur.

En arrivant à Tuan-quan nous nous apercevons que, comme d'ordinaire, la plus grande de nos jonques n'a pu nous suivre; on envoie aussitôt à sa recherche deux hommes dans une de ces légères embarcations en rotin tressé que l'on a fort justement appelées *paniers*; ils



Le Ngoï-thac (voy. p. 356). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

reviennent bientôt nous apprendre que cette jonque est échouée et que le patron et deux des coolis de l'équipage sont en fuite.

Les jonques réquisitionnées par l'administration dans le bas du fleuve sont trop lourdes et mal mâtées; il faut faire les plus grands efforts pour parvenir à leur faire remonter le courant. Ce n'est pas sur des jonques semblables que les Chinois faisaient autrefois et font encore le commerce sur le haut fleuve, de Hanoï à Laokay; nous en apercevons quelques-unes à Tuan-quan. Ce sont des barques minces et ayant souvent plus de vingt mètres de long, ne portant pas plus de vingt tonneaux. Deux longs bambous, placés en abord vers le tiers antérieur de la barque et réunis par le haut, forment une mâture originale et fort solide, qui soutient une immense voile carrée de coton; la brise suivant le lit du fleuve, dans le sens opposé au courant, pendant toute la saison des pluies, cette voilure leur rend les plus grands services.

Les nôtres n'avaient qu'une mauvaise petite voile en paillote toute déchirée, et encore nous arriva-t-il plusieurs fois de briser notre mât trop faible en passant sous de grands arbres, à cause de la nécessité où nous nous trouvions de longer toujours les rives et de ne jamais suivre le milieu du fleuve.

Nous séjournons à Tuan-quan trente-six heures, pour

faire transborder le chargement de notre jonque naufragée sur une autre jonque de l'administration qui ne valait pas beaucoup mieux, et nous en repartons le 2 juin pour aller passer la nuit, mouillés à l'embouchure d'une charmante petite rivière, le Ngoi-ngun, dans les eaux limpides de laquelle nous prenons un bain dans la soirée.

Il est remarquable que la plupart des affluents du fleuve Rouge, dont les eaux paraissent ici aussi chargées de limon que dans le Delta, sont d'une limpidité parfaite.

Le 3 juin, vers neuf heures du matin, nous arrivons au premier grand rapide, en face d'une petite rivière appelée le Ngoï-thac; le *Cuveiller*, qui gouverne mieux que le *Levrard*, s'engage le premier; mais au bout de quelques instants, rejeté par le courant sur un rocher à fleur d'eau, ses tôles sont crevées, et il s'y déclare une forte voie d'eau. On mouille immédiatement et l'on parvient non sans peine à aveugler la voie d'eau; mais notre navigation à vapeur est finie. Il va falloir s'installer sur les jonques et se faire hisser péniblement jusqu'à Laokay, en remontant de rapide en rapide sur ces lourdes embarcations annamites.

Pour faire ce transbordement, les deux canonnières mouillent en face du Ngoï-thac et nous y attendons les jonques en retard. Ces deux jours de repos se passèrent bien agréablement; le petit Ngoï-thac, ombragé de grands arbres, peut se remonter à quelques kilomètres en embarcations. Une certaine animation régnait sur ses bords, ou plutôt sur son cours même, car les bûcherons, qui y avaient établi leur campement, logeaient dans des cases construites sur des radeaux en bambou.

Les rives étaient cultivées, plantées de maïs alors à peu près mûr, et entre les grands et vigoureux plants, un peu espacés, sortait un semis de riz, destiné à mûrir après la récolte de la première céréale. Un peu plus loin, des champs d'ortie de Chine (*Urtica nivea*) et d'un autre textile, espèce de malvacée que je ne connais point, prouvaient que le pays n'était point désert. Nous n'aperçûmes cependant, dans nos chasses et dans nos promenades, aucun village annamite ou thô, et les bûcherons du fleuve nous apprirent que ces villages étaient fort loin à l'intérieur, parce que les habitants, craignant les pirates, éloignaient le plus possible leurs demeures des bords du grand fleuve, ne négligeant pas pour cela de cultiver les terrains fertiles qui bordent ses affluents jusqu'à leur embouchure.

Les bûcherons annamites exploitent des forêts assez éloignées des bords du fleuve; nous avons suivi pendant quatre à cinq kilomètres un de ces chemins accidentés en travers desquels sont placées des travées de mètre en mètre environ, sans apercevoir de forêt exploitable. Deux buffles attelés à des billes de douze à quinze mètres les traînent sur ces travées jusqu'à la rivière, où, au moyen de bambous, qui le font flotter, on constitue le radeau qui rapportera à Hanoï ou à Haïphong, outre les bois plus ou moins précieux, du rotin, du maïs, du *cunao* (sorte de teinture) et les autres produits des villages thô, en échange des marchandises, cotonnades, quincaillerie ou armes, qu'ils leur ont apportées.

Nos chasses dans les environs furent peu fructueuses; les habitants sont, par nécessité, trop bien armés et trop guerriers pour que le gibier soit bien abondant, et nous perdîmes sans résultat plusieurs heures à poursuivre, le long du fleuve Rouge, une bande composée d'une douzaine de loutres, que nous ne parvînmes pas à approcher suffisamment.

Le 5 au soir, le transbordement était achevé; nous couchions dans les jonques, et le 6 juin au point du jour le *Cuveiller* et le *Levrard* nous faisaient leurs adieux pendant que nous appareillions pour remonter avec nos propres ressources le premier grand rapide.

XIV

Navigation en jonque. — Le Thackaï. — Baoha.

A partir de ce jour commença une pénible navigation. Entassés les uns sur les autres dans des jonques où nous ne pouvions pas même tenir debout, par une température variant entre 28 et 35 degrés, nous ne trouvions pas toujours de banc de sable propice pour y débarquer et y prendre nos repas; il nous fallait alors nous résigner à manger serrés les uns contre les autres dans la cabine sombre et enfumée par les feux de la cuisine, où nous passions tout notre temps.

Le séjour sur le pont ou plutôt sur le toit en paillote qui servait de pont et où se démenaient avec des cris aigus les huit à dix coolis qui manœuvraient notre barque, n'était possible que le soir après le coucher du soleil; encore n'était-il guère pratique d'y prendre nos repas, car les moustiques et les mouches d'espèces les plus variées s'abattaient sur nos assiettes et, attirés par les lumières, venaient assaisonner désagréablement tous nos plats.

La marche était lente et nous étions mal secondés par une voilure trop petite, la brise restant très faible malgré les sifflements prolongés et répétés de nos coolis, qui espéraient ainsi attirer le vent favorable.

Le 7, après midi, nous arrivons au plus grand rapide du fleuve Rouge, le Thackaï, au bas duquel une dizaine de jonques chinoises du type que nous avons décrit attendaient un moment propice pour entreprendre leur passage; nous ne pouvons faire comme elles et attendre indéfiniment l'instant favorable; nous essayons d'abord de faire remonter le grand sampan, plus léger que nos jonques, qui portait une partie de nos bagages; mais au milieu du rapide, poussé par le courant, il se défonce sur un rocher, et l'on est trop heureux de pouvoir l'échouer sur l'îlot qui, en rétrécissant le cours du fleuve, a formé le rapide.

Nous entrons alors en arrangement avec les négociants chinois, qui ne consentent que de fort mauvais gré à nous céder des *paniers* en rotin pour porter nos amarres, et un supplément de coolis pour nous aider. Le 8, à onze heures du matin, nous avions toutes nos jonques réunies à la partie supérieure du Thackaï.



Navigation en jonque. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

Les rives sont désertes et boisées, la navigation est monotone, et c'est avec un vrai plaisir que, le dimanche 13 juin, nous voyons flotter le pavillon français sur l'ancien poste de douane des Pavillons-Noirs à Baoha. Ce poste n'est occupé que depuis quelques semaines par une compagnie de tirailleurs annamites, commandée par l'un de nos amis, le capitaine Maréchal, de l'infanterie de marine.

Avec les ressources du pays, grâce à l'activité de ses tirailleurs, le capitaine Maréchal a déjà créé de toutes pièces une installation convenable : les hommes sont à l'abri dans une petite enceinte fortifiée, et il peut nous offrir l'hospitalité dans de petites maisonnettes aux murs blanchis à la chaux qu'il vient d'achever de bâtir. Un village d'une certaine importance et offrant des ressources précieuses pour la garnison, se trouve à proximité du poste.

Presque en même temps que nous arrivait à Baoha, porté par des coolis, le corps d'un jeune lieutenant de la colonne du commandant Bercant. Le commandant Bercant, qui venait de faire une reconnaissance des plus pénibles jusque sur la rivière Noire, dans les pays muongs, était attendu le lendemain ; il avait, quelques jours auparavant, perdu un officier, noyé au passage d'une rivière ; voyant un autre lieutenant pris d'accès pernicieux, et n'ayant pas de médecin, il l'avait envoyé en avant pour être soigné par le médecin de Baoha ; le malheureux jeune homme mourut en route la veille de son arrivée dans ce poste.

L'après-midi tous les Français qui se trouvaient réunis à Baoha allèrent conduire au petit cimetière improvisé près du fleuve le corps de cet officier, et, bien que celui-ci nous fût inconnu à tous, cet enterrement, dans ce lieu sauvage, si loin de la patrie, avait quelque chose de lugubre : nous étions tous émus comme si nous eussions laissé là un parent et un ami.

Comme nous devions attendre une jonque en retard, et aussi pour donner un peu de repos à nos coolis, on se décida à séjourner le lendemain à Baoha. Nous pûmes nous établir à terre et visiter un peu les environs. Le pays est très sauvage et très boisé ; on y rencontre cependant un certain nombre de sentiers battus, et Baoha est l'un des centres du commerce des Muongs ou Chaus. La principale denrée est un gros tubercule riche en tanin et appelé *cunao*, dont les Annamites se servent dans tout le Tonkin et l'Annam pour donner à leurs vêtements cette affreuse couleur brune qui les distingue ; il pousse à l'état sauvage dans les forêts des Muongs, mais ceux-ci le cultivent aussi dans des champs qu'ils défrichent en mettant le feu à la forêt.

En face de Baoha, sur la rive gauche, près d'un petit torrent d'eau limpide, une ancienne pagode sert d'ambulance ; c'est là que nous nous rendons tous, aussitôt le soleil baissé, pour prendre un bain qui est délicieux et faire diversion aux tristes émotions de l'après-midi. Le long du torrent un chemin bien tracé conduit à l'intérieur ; nous y remarquons des traces de tigre royal toutes fraîches.

Deux des officiers qui nous accompagnent nous racontent que, quelques jours auparavant, comme ils allaient prendre leur bain dans le torrent, un énorme tigre les avait suivis à quelques pas de distance pendant plusieurs mètres, puis était rentré dans le fourré sans leur faire aucun mal ; ils avouaient cependant n'avoir pas osé prendre leur bain ordinaire ce jour-là. Bien que cet animal soit loin d'être rare au Tonkin, les accidents sont infiniment moins fréquents qu'en Basse-Cochinchine.

Le 14 après midi, nous faisions la sieste chez le capitaine Maréchal, notant une température de 37 degrés à l'ombre, quand nous vîmes arriver le commandant Bercant à la tête de sa colonne ; amaigri, se traînant avec peine, appuyé sur un long bambou, et pris lui-même de fièvre grave, le commandant n'avait pas la moitié de ses hommes valides, et nous devons ajouter que tous, sans exception, furent pris de fièvre plus ou moins grave dans les jours qui suivirent leur arrivée à Laokay.

Le 15 nous continuions notre navigation, de plus en plus difficile à mesure que l'on se rapproche de Laokay. Le pays ne change pas d'aspect, le fleuve reste encaissé entre des collines boisées, et l'on n'aperçoit que de loin en loin, sur les collines du second plan, des parties de la forêt dénudées par l'incendie : ce sont des cultures indiquant la présence de villages muongs.

Partout sur ce parcours les habitants ont déserté les bords du fleuve, où ils se trouvaient trop exposés aux pirates, pour se réfugier dans l'intérieur des terres. On ne rencontre guère d'autres vestiges d'animaux vivants que les traces des cervidés et des animaux féroces qui viennent la nuit se désaltérer sur les bancs de sable ; les oiseaux sont assez rares, et les singes eux-mêmes semblent fuir cette région pestiférée.

XV

Arrivée à Laokay. — La ville. — Son commerce. — Song-phong.

Le 22, c'est-à-dire sept jours après notre départ de Baoha, nous arrivions enfin en vue de Laokay, où le colonel de Maussion et les officiers de la garnison venaient nous recevoir sur la berge ; le colonel, aux prises avec un accès bilieux grave, se soutenait avec peine, nous montrant ainsi, bien malgré lui, dès notre arrivée, le sort qui nous attendait presque tous pendant notre séjour en cette ville. Le voyage en jonque ne nous y avait d'ailleurs que trop bien disposés. Il était temps d'arriver : plusieurs d'entre nous avaient déjà vu se déclarer pendant la route des accès de fièvre plus ou moins violents, et ce fut avec un grand soulagement que nous quittâmes notre étroite jonque pour loger dans une véritable maison et reprendre à peu près la même existence qu'à Dong-dang.

Après avoir voyagé tant de jours au milieu d'un océan de verdure, sans apercevoir sur les rives d'autres vestiges humains que quelques rares villages thôs, formés de deux ou trois misérables paillotes, on se croit presque

arrivé devant une grande ville en débouchant devant Laokay. Des murailles et des maisons en maçonnerie, des escaliers et un quai en pierre de taille, tout cela est nouveau pour le voyageur, et ce n'est qu'au second coup d'œil que l'on s'aperçoit qu'il ne reste plus là que le squelette d'une ville.

Le Nam-si, rivière limpide ou plutôt véritable torrent, dont le volume des eaux change à chaque moment, la sépare d'un grand village chinois beaucoup plus peuplé, mais de bien moindre apparence.

Laokay était le château féodal du seigneur et maître du haut fleuve, de Liu-Vinh-Phoc, chef des Pavillons-Noirs, et il ne laissait s'y abriter que les plus riches négociants, en leur faisant payer cher sa protection. Le pays n'a pas changé d'aspect et partout il est recouvert de petites collines mamelonnées, revêtues de forêts, dont le sommet est à peu près tout l'été coiffé d'un épais brouillard. Cela, joint à une humidité continuelle, fait éprouver la singulière sensation qu'on est emprisonné sous un ciel trop bas, que l'on manque d'air.

Le seul monument de Laokay est une vaste et belle pagode, l'une des plus remarquables du Tonkin, bâtie à grands frais, il y a quinze années à peine, de pierres de taille de granit qui viennent, nous assure-t-on, des environs de Canton, de ciment sucré qui acquiert la dureté du marbre, et des meilleures essences de bois durs. Ces matériaux ont été si mal ajustés, ou les bois, trop verts, ont tellement travaillé, qu'elle menace ruine de toute part. On fut obligé d'en étayer une partie, qui servit de logements au résident et à quelques-uns des membres de la commission pendant leur séjour à Laokay. Nous utilisâmes pour nous y loger les anciennes cellules des bonzes; mais ces locaux humides,



Enterrement d'un officier français à Baoha. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

chauds et peu aérés, étaient loin d'être hygiéniques.

Notons parmi les inconvénients de nos cellules la présence des nombreux animaux qui les partageaient avec nous, araignées, margouillats, geckos, scolopendres et scorpions. La nuit, de nombreux rats, d'une espèce particulière, poussant continuellement de forts grognements, assez semblables à ceux des cabiais, prenaient possession du local aussitôt la lumière éteinte et interrompaient souvent notre sommeil.

Deux vastes bassins contenant de l'eau croupie et destinés soit à l'approvisionnement de la citadelle, soit à la pisciculture, ne contribuaient pas peu à infecter le séjour de Laokay. On assurait que de nombreux corps de Chinois y avaient été jetés par ordre de Liu-Vinh-Phoc; mais il valait encore mieux souffrir de ce voisinage que de chercher à s'en débarrasser, car tenter de vider ces foyers d'infection eût été une opération aussi longue que périlleuse.

Bâtie au confluent du fleuve Rouge et de son affluent de gauche, le Nam-si, la citadelle se compose d'un carré de sept cents mètres de côté environ, formé par des murailles sans fossés ni parapets, de cinq à sept mètres de hauteur suivant les côtés, et de huit tours carrées formant bastions. L'intérieur avait été entièrement brûlé par Liu-Vinh-Phoc lors de son départ; il n'avait respecté que la grande pagode et une demi-douzaine de maisons chinoises, situées au bas de la ville, dont les habitants, principaux commerçants du pays, lui avaient acheté à prix d'or la conservation. A l'arrivée du colonel de Maussion, ces Chinois vinrent se présenter à lui en protestant de leur soumission, et le colonel leur laissa la disposition de leurs maisons.

Toute la citadelle est dominée à courte distance par les collines chinoises qui bordent la rive droite du Nam-si et qui sont couronnées de forts chinois, en ce moment, il est vrai, fort mal armés, mais qui, en temps

de guerre, rendraient cependant intenable la place de Laokay.

Vers le nord, en dehors de la ville, le long du Nam-si, se trouvent quelques négociants chinois, qui font avec le Yunnan le commerce de sel, d'opium, de médecines chinoises et de coton; c'est là qu'arrivent et que campent les caravanes de trente à cinquante mules que l'on voit arriver de Kaihoa-fou et de Mont-ze.

En aval de la citadelle, sur le fleuve Rouge, se sont bâties à la hâte, depuis notre occupation, quelques paillotes qui abritent les Annamites réfugiés près de nous et les marchands européens. C'est là que se tient le marché, encore bien peu approvisionné, et que les jonques de commerce accostent et débarquent leurs marchandises. L'autorité militaire avait installé près de la ville un parc à bœufs, gardé par un poste de tirailleurs.

Au point de vue de son avenir commercial, si, comme il y a tout lieu de l'espérer, Laokay acquiert une certaine importance, de même qu'au point de vue stratégique, sa position est des plus mal choisies : resserrée entre des collines abruptes et les deux rivières, la ville ne pourrait s'étendre qu'en bâtissant en terrasse; et, encaissée au pied des collines, sans cesse dominée par les



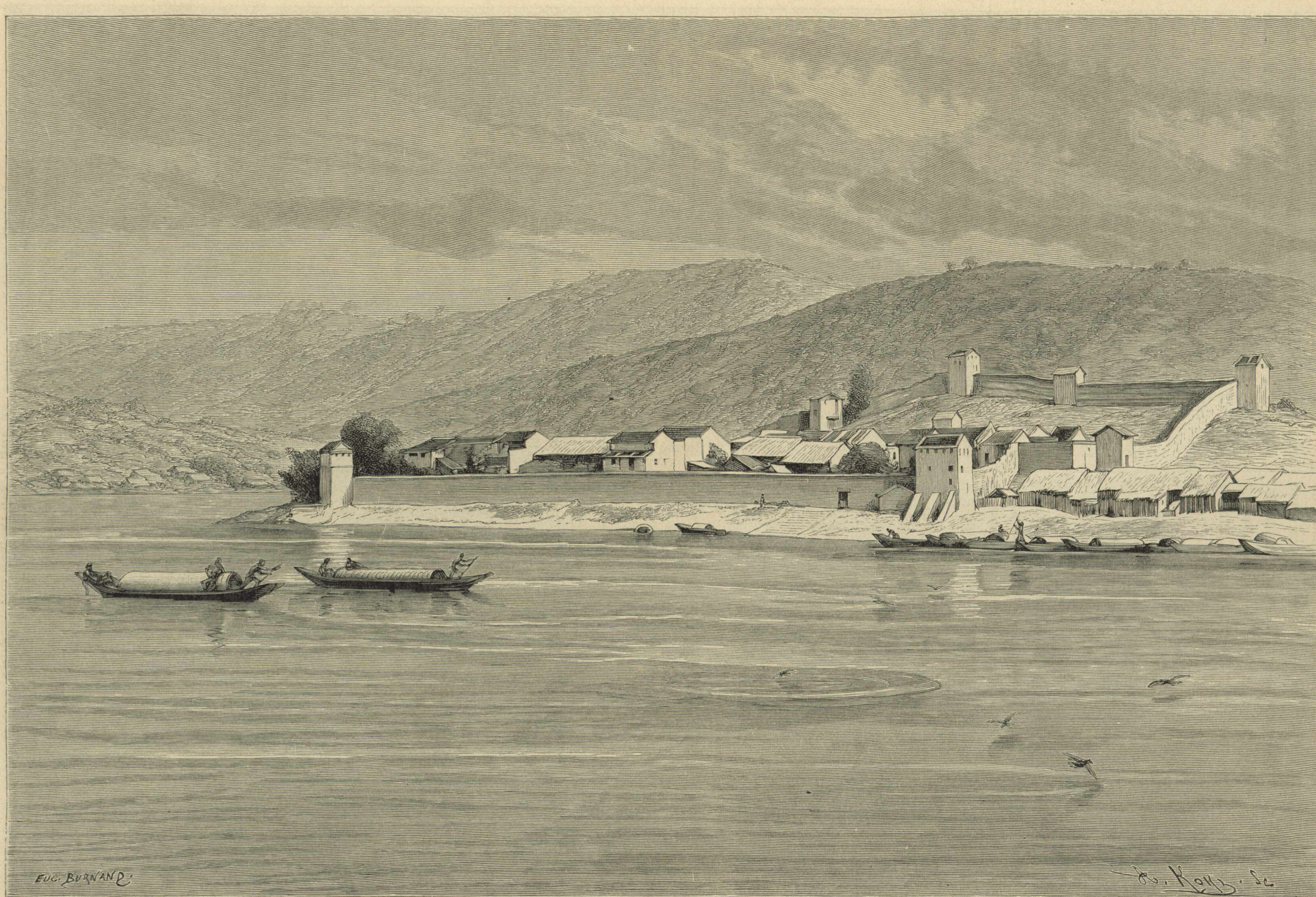
Le parc aux bœufs près de Laokay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

épais brouillards qui les couronnent, elle resterait constamment un séjour malsain pour les indigènes et mortel pour les Européens. En peu de semaines, à part notre président, M. Dillon, qui ne fut que légèrement atteint, aucun de nous n'échappa à la malaria sous des formes diverses, et je ne connais pas un officier qui y ait impunément passé un été.

A deux kilomètres environ en aval sur le fleuve Rouge, on rencontre un petit plateau abrité des forts chinois par quelques collines : là se trouvait autrefois la sous-préfecture annamite de Thui-vi; ce plateau, parcouru par un fort ruisseau, cultivé en rizières et bien déboisé, paraît être l'emplacement désigné, au double point de vue militaire et commercial, de la ville qui ne peut manquer de s'élever dans ces parages, si jamais le commerce avec le Yunnan devient considérable.

La ville actuelle de Laokay servirait de port d'embarquement et de débarquement pour les marchandises et d'entrepôt pour celles qui ne doivent y séjourner que peu de temps.

Que les marchandises viennent du Tonkin pour pénétrer en Chine, ou qu'elles arrivent de Chine pour être vendues dans le Delta, il faudra toujours à Laokay les transborder et changer de mode de transport. Dans le premier cas, elles arrivent du Delta sur des jonques



Vue de Laokay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

trop grandes pour pouvoir remonter au-dessus de Laokay; il faut alors, si l'on veut continuer la route par eau jusqu'à Mang-hao, se servir de sampans plats, ou, si l'on se décide pour la route de terre, charger les marchandises sur de petites mules du Yunnan, que l'on voit partir de Laokay par caravanes de cinquante à cent, conduites seulement par quelques hommes. Les caravanes remontent vers le nord par des sentiers de montagnes et se rendent à Mont-ze et Kai-koa-fou.

Jusqu'ici les denrées qui s'exportaient du Tonkin en Chine étaient le sel, le coton égrené ou filé, provenant du Delta, les étoffes de coton, importées de Hong-kong, et le tabac pour la pipe à eau; on conçoit que bien d'autres marchandises se joindront à celles-ci aussitôt que la sécurité de la route et la protection du commerce auront produit leurs résultats.

Le sel ne pourra plus s'importer officiellement dans le Yunnan, mais nous connaissons trop les Chinois et les Annamites pour ne pas être persuadé que la contrebande fera un commerce clandestin aussi considérable. Le commerce ouvert qui se faisait naguère et les sels du Tonkin continueront à remonter le fleuve Rouge.

Les marchandises qui viennent du Yunnan sont: l'opium, en galettes plates, moins estimé mais bien moins cher que l'opium de l'Inde, des tourteaux de thé de qualité inférieure, du cunao, des plantes médicinales apprêtées et de l'étain. Plusieurs maisons de commerce chinoises de Hanoï ont des correspondants à Mont-ze et à Kai-hoa-fou, et rien n'empêchera les maisons françaises de leur faire concurrence et d'y avoir aussi leurs correspondants lorsque nous aurons, comme le stipule le traité de Tien-tsin, des consuls français dans chacune de ces villes.

La seule industrie de Laokay, si l'on peut toutefois l'appeler de ce nom, est la confection des paniers de bambou qui servent à emballer le sel et le coton qu'emportent les caravanes de mules.

En face de Laokay, de l'autre côté du Nam-si, s'étend le grand village chinois de Song-phong, qui a toujours été le marché d'approvisionnement pour les habitants de Laokay; il était habité par d'anciens Pavillons-Noirs, et ce ne fut qu'après l'arrivée des commissaires chinois, qui s'y logèrent, que nous pûmes sans danger visiter le marché et même envoyer nos domestiques s'y approvisionner.

Outre le poisson, la viande, les volailles, les légumes et les fruits, prunes, pêches et pommes, qui descendent des environs de Mang-Hao, en suivant le fleuve Rouge, on vendait à ce marché des armes de toutes sortes et même des fusils à tir rapide des modèles les plus nouveaux.

Il était curieux de voir, étalés sans précaution dans les paniers, à côté des autres marchandises, des monceaux de cartouches métalliques modèles Remington, Mauser, Martini-Henry, etc. Elles devaient, sans nul doute, avoir été soustraites de l'approvisionnement des forts environnants, car elles se vendaient moins cher qu'en Europe. Il était impossible de favoriser plus ouvertement le ravitaillement des bandes irrégulières, mais les autorités chinoises n'en prenaient point ombrage.

A Song-phong se fabriquent les sampans plats destinés à la navigation entre Mang-hao et Laokay et les jonques de guerre qui font la police de cette partie du haut fleuve. Ce sont de grandes barques plates sans bordage, ou plutôt des espèces de radeaux allongés dont le pont est à trente centimètres à peine au-dessus de l'eau; ces jonques portent à l'avant un gros obusier en fonte d'ancien modèle, d'un calibre tel qu'il me paraît bien difficile qu'il puisse tirer sans démolir la jonque, et quelques petits canons en bronze; elles sont montées par une trentaine d'hommes armés de fusils, qui couchent à terre ou sur le pont de la barque, faute de place pour se loger à l'intérieur.

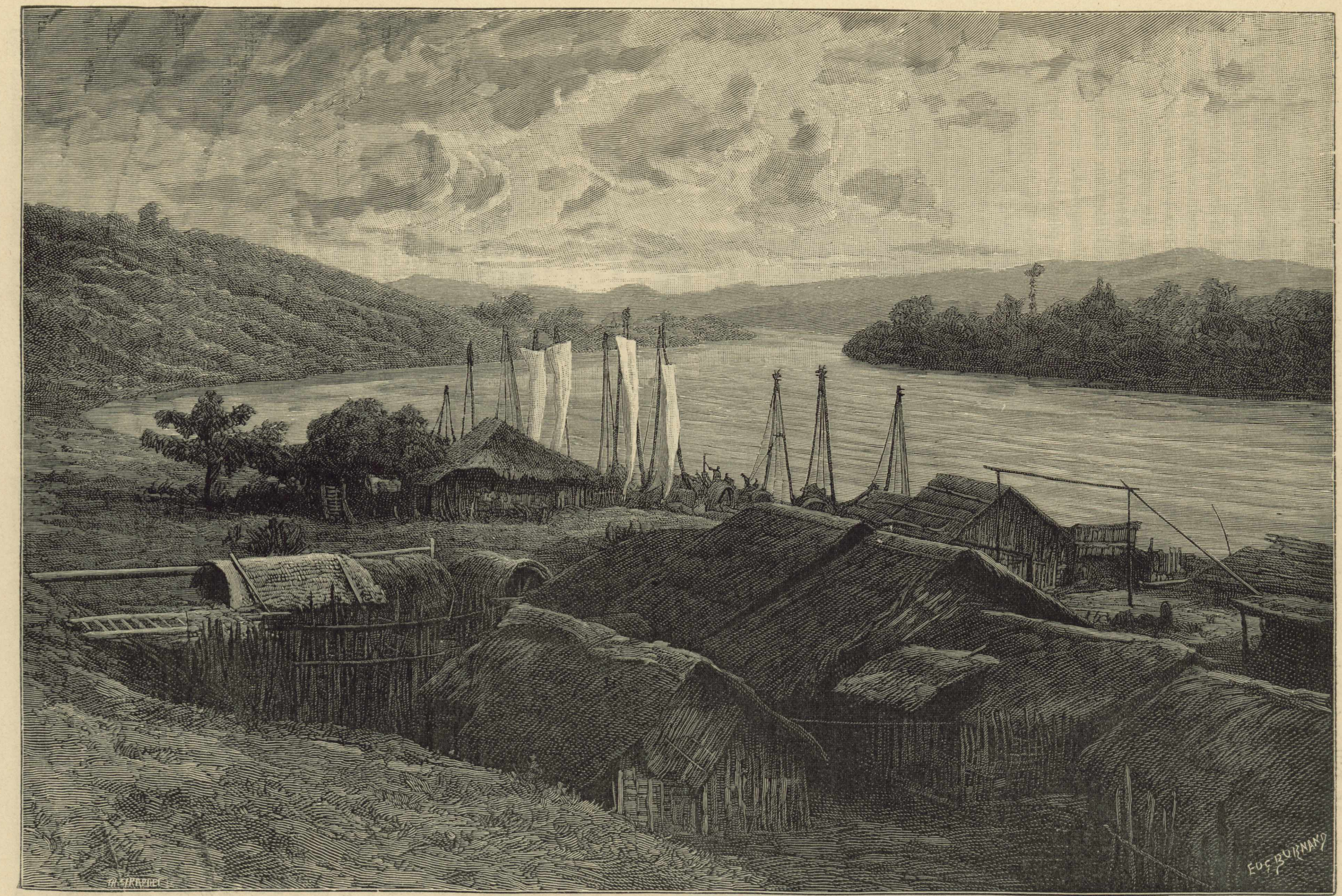
XVI

Le Nam-si. — Le Chau de Chieu-Than. — Les Muongs.[1]
Fête du 14 Juillet à Laokay.

Nos collègues chinois, qui avaient paru si pressés de nous voir arriver, ne mirent pas la même hâte à entrer en relations avec nous. Ce fut le 11 juillet seulement que les deux premiers commissaires, Tang et Hié, arrivèrent à Song-Phong et vinrent nous faire visite. Tchéou, le président, n'arriva que le 19; enfin, le 23 juillet, plus d'un mois après notre arrivée à Laokay, nous pûmes avoir la première séance officelle de la commission.

Les environs de Laokay étaient à cette époque relativement tranquilles; on pouvait sans crainte, en partant armés à cheval et plusieurs ensemble, faire des promenades agréables à quelque distance du poste, quand on ne craignait pas de s'engager dans les sentiers à peine tracés et de revenir mouillés par les fortes averses qui tombaient plusieurs fois par jour.

Les sentiers, taillés en corniches et ravinés par les pluies, étaient parfois assez dangereux: c'est ainsi qu'un artilleur marchant le long du Nam-si et suivant le chemin qui le surplombe d'une dizaine de mètres, se laissa tomber dans la rivière, où il se noya. Un autre jour, comme nous accompagnions avec quelques amis notre président dans une promenade, nous le vîmes disparaître tout à coup au détour du sentier. Son cheval avait mis le pied à côté du chemin, et tous deux étaient tombés dans un ravin profond de douze à quinze mètres et tellement encombré de végétation qu'on n'apercevait plus ni cheval ni cavalier. M. Dillon parvint assez vite à se dégager et se hissa lestement sur le chemin sans avoir eu la moindre égratignure; mais ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à tirer de là le cheval, qui avait roulé beaucoup plus loin. Il fallut aller trouver les habitants d'un village voisin; ceux-ci, armés de leurs sabres, durent se frayer un passage jusqu'à l'animal, qui ne s'était fait aucun mal. Puis on continua la



Port de commerce à Laokay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

promenade, M. Dillon étant le premier à rire de sa mésaventure.

Une des principales distractions était les bains de rivière, le soir, dans les eaux limpides du Nam-si; c'était aussi, entre nous, un objet continuel de discussions. Les indigènes, Annamites et Chinois, craignent beaucoup, partout où ils les rencontrent, les eaux claires des torrents, soit pour en boire, soit pour s'y baigner, et bien des Européens partagent leur opinion. Ils préfèrent les eaux bourbeuses du fleuve Rouge, ou les eaux stagnantes des mares et des rivières. Je ne veux pas dire de mal des eaux du fleuve Rouge, que je crois fort saines une fois qu'elles ont été clarifiées par l'addition de quelques grammes d'alun ou seulement par un repos prolongé; mais je dois dire que jamais, dans aucun de mes voyages en Indo-Chine, je n'ai dédaigné les courants d'eaux claires, fraîches et de bon goût, et je ne crois pas avoir eu à m'en plaindre.

Pour en venir au Nam-si, il est certain que presque tous ceux qui s'y baignèrent habituellement furent atteints d'accès de fièvre : mais ceux qui ne s'y baignèrent pas ne furent atteints ni moins gravement ni moins promptement.

On mit à profit ce temps de repos forcé pour envoyer les officiers topographes, MM. Bohin et Hairon, avec une faible escorte, vers l'est, le long du Nam-si. Ils revinrent au bout de six jours, rapportant un travail important, mais harassés de fatigue et ramenant atteints de fièvre tous les hommes de leur escorte. Eux-mêmes ne tardèrent pas à en ressentir les symptômes, et il fut désormais impossible à M. Bohin de se débarrasser de ces fièvres graves à forme bilieuse pendant son séjour à Laokay.

Dès les premiers jours de notre arrivée nous avions eu la chance de rencontrer l'un des chefs muongs qui commandaient le Chau de Chieu-than entre Baoha et la rivière Noire. Ce chef muong avait rendu les plus grands services au colonel de Maussion et au commandant Bercant pendant leurs expéditions du côté de la rivière Noire, soit en ravitaillant les colonnes, soit en leur fournissant des renseignements et des guides. Il demeurait non loin de Muong-Lay (Lay-Chau), avec lequel il était en hostilités, et se trouvait par là coupé de la route de Luang-prabang; aussi n'était-il pas certain de rencontrer un émissaire qui consentît, à quelque prix que ce fût, à porter une lettre à Luang-prabang; il promit cependant d'essayer.

Autrefois, sur le Nam-ou, j'avais voyagé avec un mandarin chassé de Muong-Lay, et j'avais fait par renseignements un croquis de carte de ces régions. Par ce chef muong je pus reconnaître quelques-unes des erreurs inévitables dans ce genre de travail. Ce fut lui qui m'apprit le premier que le Nam-thé des Laotiens, sur lequel est situé Muong-Lay, n'était pas, comme je l'avais cru, le Song-ma des Annamites, mais bien le Song-bô ou rivière Noire, le Lysien des Chinois.

De même que tous les Chaus ou Muongs, il parlait un dialecte laotien; il était lui-même d'origine annamite; mais les hommes qui l'accompagnaient étaient bien de race thay. Remarquons cependant que si la race siamoise a peuplé toutes ces régions, elle s'y trouve juxtaposée et même souvent mélangée à des peuplades semblables aux Mans et aux Thôs, dont nous avons parlé, et aussi aux Khas ou Moïs, qui habitent toutes les montagnes depuis la Cochinchine jusqu'au Yunnan.

Pour le moment, il affirmait qu'il regardait comme une impossibilité absolue de se rendre de chez lui à Muong-Luang, comme il nommait Luang-prabang; d'ailleurs je n'avais pas l'intention d'entreprendre le voyage avant la fin de nos travaux.

Le temps se traînait péniblement, les accès de fièvre devenaient plus fréquents, et cependant, grâce à la bonne entente et à la franche camaraderie qui ne cessèrent de régner entre les membres de la commission, le personnel de la résidence, MM. Wacle et Ganesco, venus à Laokay en touristes, et les officiers de la garnison, on passait parfois de joyeuses soirées.

Le 14 Juillet fut célébré avec un luxe qu'on n'aurait pas cru possible à Laokay. On se procura des étoffes et des monceaux de papier, et, sous la direction d'artistes de la légion étrangère, les tirailleurs annamites fabriquèrent des centaines de lanternes et décorèrent avec des étoffes et de la verdure les murs de la grande pagode, qui servait de salle de conférences.

Au point du jour une salve de coups de canon annonça l'ouverture de la fête et attira hors de leurs demeures tous les habitants du village chinois de Songphong, qui se croyaient déjà bombardés; on avait cependant eu soin la veille de prévenir les autorités chinoises. A huit heures tous les Européens fonctionnaires civils ou militaires, au nombre d'une trentaine environ, étaient réunis sur la place pour assister à la revue des troupes. On ne devait plus se séparer de la journée; le déjeuner était offert par le président de la commission, le dîner par le résident M. Martin-Dupont, et les cuisiniers s'étaient surpassés.

Le soir, toutes les maisons étaient brillamment illuminées, et le poste des tirailleurs annamites qui de l'autre côté du fleuve Rouge gardaient le parc aux bœufs apparut entouré d'un double rang de lanternes; ces feux se détachant sur le fond sombre des montagnes et se reflétant dans le fleuve donnaient au paysage un aspect fantastique. Après le dîner et les toasts réglementaires, ce fut de tout cœur que l'on but à l'avenir du Tonkin, pour lequel nous étions tous réunis dans ce poste dangereux; puis une douzaine de légionnaires vinrent donner un concert vocal entremêlé de monologues.

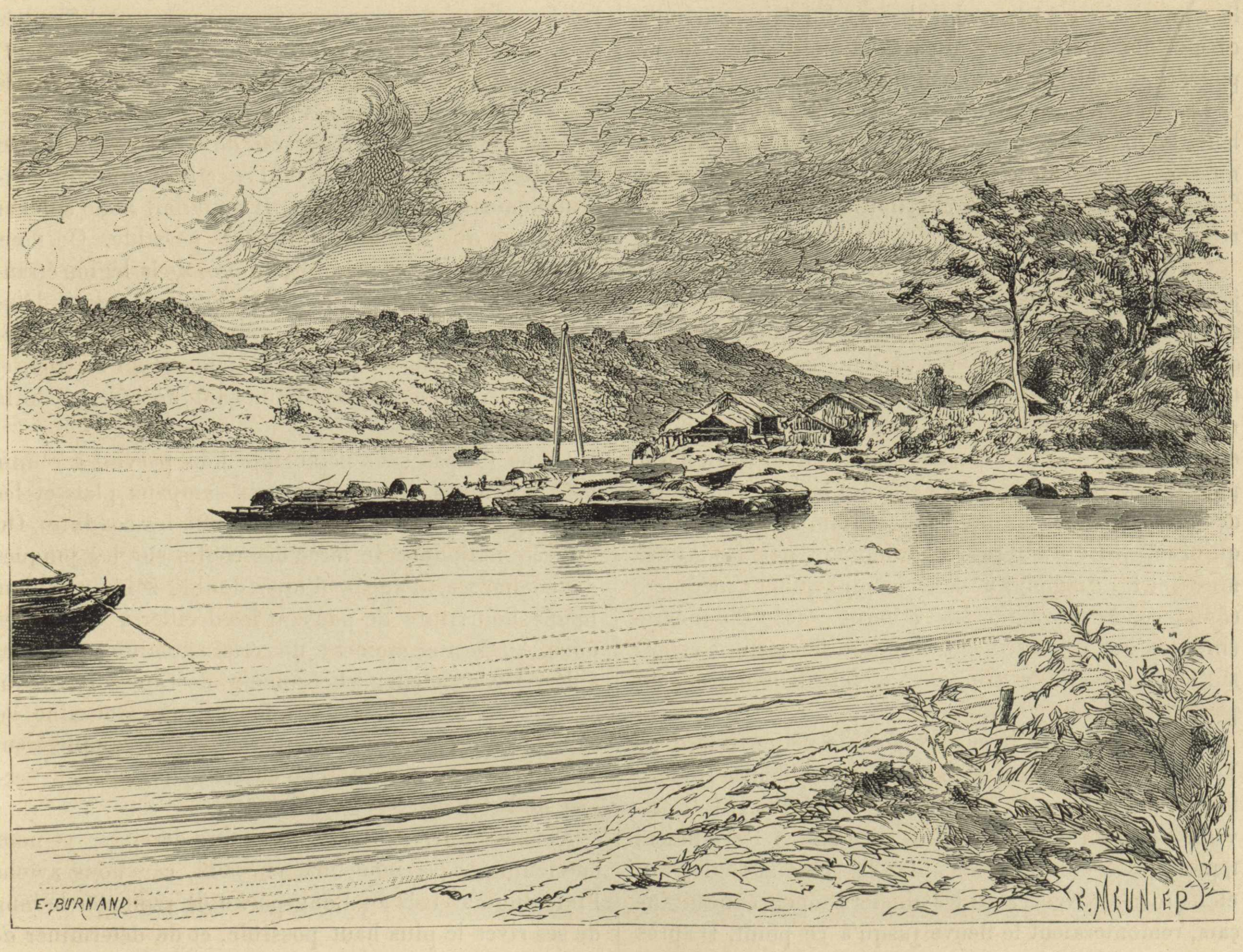
De même que la plupart des concerts que nous avons entendu improviser par les matelots pendant les longues traversées, celui-ci était un mélange de romances sentimentales chantées avec conviction, de chansons ordurières et de refrains populaires; mais si la note juste n'y était pas toujours, il y régna cependant continuellement une franche gaieté, et à Laokay on ne pouvait demander davantage.

XVII

Première réunion de la commission du Yunnan.
Préparatifs de départ pour le Long-po-ho.

Peu de jours après, les commissaires chinois étant arrivés à Song-phong, on se fit les visites officielles. On convint de se réunir alternativement à Laokay et à Song-phong, et le 23 eut lieu en Chine la première réunion officielle de la commission. Nos collègues nous reçurent dans une ancienne pagode située à quelques centaines de mètres du Nam-si; pour nous rendre chez eux il nous fallait passer cette rivière, qui, nous l'avons dit, change très souvent de niveau. Comme nous n'avions pas de chaises à porteurs ainsi que nos collègues, et que, malgré notre escorte sans armes, il eût été contraire à notre prestige et peut-être même imprudent de nous rendre à pied, de la rive au lieu de réunion, au milieu de la foule compacte de Chinois venus pour nous examiner de près, il nous fallut faire passer la rivière à nos chevaux, ce qui n'était pas une opération facile. Une haie de réguliers chinois en uniforme, armés de fusils, écartait devant nous la foule curieuse des habitants de Song-phong.

Dès les premières discussions il nous fut facile de



Le Nam-si. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

nous apercevoir que nous n'avions guère gagné au change et que les commissaires du Yunnan ne seraient ni moins retors ni moins lents dans la discussion que ceux que nous avions quittés au Kouang-si.

Afin d'avancer plus rapidement le travail, il fut décidé que le colonel Tisseyre et le commissaire Tang se réuniraient chaque jour pour préparer une entente au sujet des environs de Laokay et de la partie de la frontière reconnue par les officiers topographes. Au bout de quelques jours on arriva à se mettre d'accord sur ces points et l'on s'empressa de signer le 1er août un premier procès-verbal constatant cet accord.

Les commissaires chinois acceptaient le Nam-si comme frontière, et il était convenu que le milieu du fleuve Rouge formait au-dessus de Laokay la ligne de démarcation entre le Tonkin et la Chine, la rive gauche restant chinoise et la rive droite annamite. Mais nous manquions de renseignements certains sur le point où la rive droite cessait d'être annamite : ce point fut donc réservé jusqu'à ce qu'on pût le vérifier sur le terrain, ainsi que la convention de navigation à intervenir plus tard au sujet de l'atterrissage éventuel et du halage des jonques d'une nation sur la rive de l'autre.

Dès qu'il fut question de ce voyage, le président Tchéou commença par déclarer qu'il ne lui paraissait pas utile que les deux délégations interrompissent leurs

travaux pour se rendre à l'embouchure du Long-po-ho, point où la rive droite du fleuve Rouge devient chinoise ; un seul des commissaires chinois suffirait à cette constatation, et notre président, qui se trouvait ainsi forcément retenu à Laokay, décida que deux d'entre nous seulement se déplaceraient en même temps et remonteraient le fleuve Rouge.

Sur ces entrefaites la maladie du lieutenant Bohin s'aggravait de jour en jour. M. Haïtce fut aussi très gravement atteint. Ils durent se résigner à nous abandonner pour retourner à Hanoï rétablir leur santé; ils se rétablirent en effet assez rapidement, et leur présence à Hanoï fut, dans la suite, de la plus grande utilité à la commission, pour rechercher et lui faire parvenir divers documents annamites et chinois que l'on ne pouvait se procurer que dans cette ville.

Les Chinois ne se portaient guère mieux que nous : leurs hommes mouraient en grand nombre, et le commissaire Hié avait de violents accès de fièvre, tandis que Tang était atteint d'une affection chirurgicale qui le retenait au lit.

Ce dernier me demanda de lui donner des soins, et je me rendis chaque jour à Song-phong pour le panser. C'est ainsi que je pus facilement, au bout de quelques jours, me promener seul dans ce marché, et je n'y fus jamais insulté. Il est remarquable que les Chinois ont beaucoup plus confiance dans nos lumières et dans nos soins pour les affections chirurgicales que pour les affections médicales. Ils ont pour ces dernières des médicaments nombreux et compliqués, et même la quinine, qui est acceptée si volontiers par les Annamites et les Siamois, ne leur inspire qu'une médiocre confiance. Après sa guérison il me fit cadeau d'une carte chinoise des frontières du Yunnan, finement dessinée sur soie, mais où les frontières n'étaient naturellement pas tracées à notre avantage.

Pour reconnaître la position de la petite rivière de Long-po-ho qui, sur la rive droite du fleuve Rouge, forme la limite entre le Tonkin et la Chine, il fut convenu que d'un côté le commissaire Hié et les officiers topographes chinois, de l'autre le commandant Daru et le docteur Neis, avec les officiers topographes français, remonteraient le fleuve jusqu'à ce point. D'après tous les renseignements le pays était tranquille, et avant notre départ nous prîmes la précaution d'envoyer deux émissaires par la route de terre, le long de la rive droite du fleuve Rouge, qui revinrent au bout de peu de jours et nous affirmèrent qu'il n'existait pour le moment aucune bande de pirates dans ces parages.

Malgré cela nous eussions certainement préféré opérer cette reconnaissance par terre. Nous savions la navigation très difficile, nous étions à l'époque des plus hautes eaux, et nous n'ignorions pas qu'en cas d'attaque toute défense contre des ennemis abrités le long de la berge est impossible à une jonque qui remonte un rapide dangereux; malheureusement nous manquions de coolis pour porter les approvisionnements nécessaires à notre escorte et aussi les malades que nous ne manquerions pas d'avoir dès les premières journées. Il fallut donc nous résigner à tenter le voyage par eau.

Ce fut aussi la voie choisie par le commissaire Hié; mais il ne voulut pas consentir à ce que nos barques fissent le voyage de conserve, et il partit un jour avant nous. Il prétexta que, le long de la rive gauche (rive chinoise), il y avait de nombreux forts occupés par des réguliers chinois et qu'il était nécessaire qu'il nous précédât pour avertir tous les chefs des forts de nous laisser passer sans encombre. Il prit le même prétexte pour refuser à M. Dillon, qui insistait à cet égard, de mettre sur nos barques un *tinchaï* ou officier chinois chargé de nous mettre en relation avec les autorités locales chinoises, si nous avions quelques difficultés à régler avec elles. Les topographes chinois devaient, d'ailleurs, voyager avec nous sur une jonque séparée mais ne s'éloignant jamais des nôtres.

A cette époque la garnison de Laokay était bien affaiblie, plus de la moitié de l'effectif se trouvant continuellement hors de service. Il ne fallait donc amener avec nous que le moins d'hommes possible. On nous donna comme escorte quinze hommes de la légion étrangère et trente-cinq tirailleurs tonkinois; ce petit détachement se trouvait sous les ordres d'un officier énergique, le lieutenant Geil, de l'infanterie de marine, et de M. Henry, jeune sous-lieutenant de réserve de la légion étrangère.

Ce ne fut pas sans peine que l'on parvint à réunir les six jonques ou plutôt les six sampans plats et les équipages de coolis nécessaires pour les conduire. On dut réquisitionner de force des coolis sur les jonques de commerce, l'appât d'une double solde et d'une bonne nourriture ne pouvant les décider à venir avec nous. Au dernier moment, un certain nombre parvinrent à déserter, et le chau (chef muong) de Chieu-Than, qui se trouvait à Laokay, nous fournit une douzaine de Muongs qui l'avaient accompagné et qui complétèrent nos équipages, bien qu'ils n'eussent jamais fait le service de bateliers.

Nous emportions pour vingt jours de vivres et nous emmenions avec nous nos chevaux, car nous avions l'intention, arrivés au Long-po-ho de remonter le long de ses rives le plus haut possible, et de déterminer *de visu* la frontière du côté de l'ouest aussi loin que nous pourrions atteindre.

Nous étions répartis de la façon suivante : la plus grande jonque, qui marchait ordinairement la première et portait le pavillon français, était montée par les lieutenants Geil et Henry, quatre légionnaires et six tirailleurs tonkinois; le commandant Daru et le docteur Neis, avec leurs ordonnances (deux zouaves) et quelques tirailleurs annamites, montaient la deuxième; une troisième portait les deux officiers topographes, MM. Hairon et Pineau; une quatrième, nos chevaux; une cinquième, les vivres; et la sixième, formant arrière-garde, reçut neuf soldats de la légion étrangère. Dès le second jour cette dernière, entraînée au milieu du fleuve dans un rapide, ne put regagner la berge que bien au-dessous de Laokay

et ne nous rejoignit pas pendant le reste du voyage, nous privant ainsi de plus de la moitié de nos soldats européens.

XVIII

Départ pour le Long-po-ho. — Les forts chinois et leur garnison.

Le vendredi 13 au matin, nos deux collègues MM. Dillon et Tisseyre, qui regrettaient de ne pouvoir faire partie de l'expédition, vinrent, avec tous les Européens de Laokay, nous accompagner jusqu'à nos jonques, et notre petite flottille se mit en marche. Les eaux étaient très hautes, la navigation des plus difficiles : en partant le matin au jour pour ne nous arrêter qu'à sept heures du soir, nous arrivons, avec les plus grands efforts, à remonter de deux kilomètres et demi le premier jour et de trois kilomètres le second!

Les topographes chinois, qui devaient voyager de conserve avec nous, ayant une jonque plus légère et mieux manœuvrée, restèrent près de nous pendant la journée, mais s'éloignèrent le soir hors de la portée de la vue; dans les premiers jours nous n'y attachâmes aucune importance.

A chaque coude du fleuve il fallait le traverser et gagner la berge opposée; on perdait à cette manœuvre le terrain gagné avec peine pendant plusieurs heures : c'est dans un mouvement semblable que la dernière jonque fut entraînée jusqu'au delà de son point de départ.



La flottille en marche à l'approche de la nuit. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

Nous étions partis joyeux et contents, bien heureux de respirer pendant quelques jours un autre air que l'atmosphère méphitique de Laokay et d'échapper à la monotone et pénible existence qu'on y menait, sans cesse tourmentés par les fièvres ou même, dans les meilleurs jours, par un manque total d'appétit et un état nauséeux insupportable à la longue.

Le matin du troisième jour, cependant, nous n'étions pas sans inquiétude; nous commencions à désespérer de pouvoir atteindre notre but avant d'avoir épuisé les vingt jours de vivres que nous emportions avec nous; de plus, pendant ces deux premières nuits, nos coolis, harassés de fatigue par une navigation aussi pénible, désertèrent en assez grand nombre, malgré des précautions minutieuses pour les garder.

Le lieutenant Geil avait pris le parti de rendre, sur chaque jonque, les tirailleurs annamites responsables de la désertion des coolis, et le matin les sentinelles qui avaient veillé la nuit et ne s'étaient pas aperçues du départ des coolis étaient condamnées à les remplacer et à faire le métier de bateliers. Ce système eut les meilleurs résultats, et désormais nos sentinelles annamites

veillèrent avec plus de soin. Ce troisième jour les eaux baissèrent un peu, le courant devint moins violent, et nous arrivâmes, dans la matinée, devant un fort chinois.

Aussitôt qu'on nous vit arriver, le fort se couvrit de drapeaux, et une cinquantaine de réguliers en uniforme descendirent se ranger sur la berge, puis à notre approche déchargèrent en l'air leurs fusils. Nous abordâmes au pied du fort, et le commandant Daru commença à parlementer au moyen de l'interprète avec le petit mandarin qui commandait le détachement. Celui-ci répondit qu'il savait parfaitement qui nous étions, qu'il avait reçu des ordres pour nous laisser passer, et que c'était pour nous rendre les honneurs qu'il avait fait ranger ses soldats et ordonné la décharge de mousqueterie; il nous demanda toutefois de ne pas laisser nos coolis débarquer sur la terre chinoise, même pour le halage de nos jonques, car, ajoutait-il, « le pays est tellement infesté de pirates, que je ne puis répondre de votre sécurité tant que vous êtes sur territoire chinois ».

Le commandant Daru le remercia des honneurs qu'il avait bien voulu nous rendre, mais il eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'il nous était impossible de suivre son avis puisqu'il nous fallait longer alternativement les deux bords du fleuve, suivant la forme des rives et la direction des courants. Il nous quitta en nous recommandant en tout cas de ne pas atterrir sur la rive chinoise pour y passer la nuit. Nous dépassâmes quatre jonques de guerre bien armées qui se trouvaient mouillées le long du fort, et nous continuâmes notre route.

Le soir nous avions fait huit kilomètres; c'était un grand succès; la joie était revenue avec l'espoir de



Arrivée devant un fort chinois. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

réussir, et, comme nous avions trouvé près de la rive chinoise un banc de sable favorable, on y improvisa une table avec des branchages, et le commandant Daru et moi nous invitâmes les officiers d'escorte et les officiers topographes à dîner avec nous.

Au moment de nous mettre à table, une vingtaine de réguliers chinois en armes débouchent on ne sait d'où, et le mandarin qui les commande vient nous intimer l'ordre de décamper et d'aller nous établir sur la rive annamite. Cette rive était escarpée, couverte de bois, et il nous eût fallu perdre plusieurs centaines de mètres et peut-être plusieurs kilomètres pour nous y rendre : aussi le commandant Daru répondit-il au mandarin par un refus catégorique, et le mandarin se retira en protestant qu'il ne nous avait donné cet avis que pour notre bien et parce qu'il ne pouvait répondre de notre sécurité.

Quoi qu'il en fût, on fit faire bonne garde pendant toute la nuit, ce qui n'empêcha pas notre repas en commun d'être très gai. Nous souvenant que ce jour, le 15 août, était un jour de fête pour toutes nos familles, on porta leurs santés et celle de la France, et l'on ne se sépara que fort tard, après avoir longuement devisé sur le résultat probable de notre expédition. Le jeune Henry surtout, qui n'avait pas, je crois, encore vu le feu, était plein d'ardeur; il espérait que nous pourrions remonter le Long-po-ho plusieurs jours vers l'ouest, et il comptait bien que nous y rencontrerions quelques pirates. Ce dernier souhait ne devait, hélas! se réaliser que trop tôt!

P. Neis.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Tien-phong. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

SUR LES FRONTIÈRES DU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIX

Tien-phong. — Attaque de la jonque de MM. Geil et Henry.

Les deux jours suivants se passèrent sans incident; la température se maintenait entre trente et trente-quatre degrés, les rapides devenaient de plus en plus rapprochés et difficiles, mais nous apprîmes que le Long-po-ho se trouvait moins éloigné qu'on ne nous l'avait dit : il n'est distant que de quarante kilomètres de Laokay, au lieu des soixante sur lesquels nous comptions; nous étions donc désormais certains de pouvoir accomplir notre mission.

La rive droite du fleuve Rouge, appartenant au Tonkin, reste déserte et boisée pendant tout le trajet. Quelques rares villages chinois s'aperçoivent de loin en loin sur la rive gauche, moins élevée et déboisée sur une partie de son étendue; aussi, malgré les avis des officiers du fort chinois, est-ce chaque nuit sur cette rive que nous atterrissons pour passer la nuit.

Le 18 nous brisons notre mât en passant sous de grands arbres, et nous arrivons au village chinois de Tien-phong, à trente kilomètres environ au-dessus de Laokay.

1. Suite. — Voyez t. LV, p. 321, 337 et 353.

Tien-phong est un petit village situé sur une hauteur dénudée, à un coude du fleuve. Nous y rencontrons des barques de marchands de fruits et de volailles descendant de Mang-hao; ils consentent volontiers à nous vendre une partie de leurs marchandises.

Mang-hao et ses environs produisent en abondance les fruits des régions tempérées : prunes, abricots, pommes et poires, mais tous ces fruits, surtout les derniers, qui sont les plus abondants, sont cueillis trop verts; durs et sans saveur, ils n'en font pas moins le plus grand plaisir dans ces pays en nous rappelant les fruits de France. Le commandant Daru achète à un prix très modique le chargement complet de l'une de ces barques, pour le distribuer à nos hommes, et le propriétaire paraît enchanté de son marché.

Il n'en est plus de même quand nous essayons d'acheter ou de louer aux habitants du village une ou deux de ces petites embarcations en rotin tressé qui nous sont nécessaires pour la manœuvre de nos amarres dans le passage des rapides, les nôtres étant usées et hors de service. On ne refuse pas absolument, mais on nous dit qu'il faut pour cela l'autorisation du chef du vil-

lage, parce que les barques appartiennent au village et non aux particuliers, et l'on nous avertit que ce maire est absent pour toute la journée.

Nous remarquons que dans ce village il n'y a guère que des femmes et des enfants, et nous voyons avec étonnement une douzaine de Chinois armés de fusils et portant l'habit bleu des Pavillons-Noirs traverser le fleuve Rouge de Chine en Annam à quelque cent mètres au-dessous de nous.

Nous laissons dans ce village le doï Thanh, qui nous avait accompagnés dans ce voyage et nous servait d'interprète pour conclure le marché; il devait pouvoir nous rejoindre facilement dans la soirée sur un de ces légers paniers.

Nous traversons le fleuve, très rapide en ce point, et il fait déjà nuit quand toutes les jonques, moins celle des officiers topographes, se trouvent rassemblées au point A (voir la carte p. 371), dans un îlot où nous espérons être en sûreté. La jonque de MM. Hairon et Pineau, mal manœuvrée par des coolis inhabiles, se trouve entraînée le long de la rive annamite et ne peut réussir avant la nuit à traverser le fleuve pour nous rejoindre; ces officiers passent donc la nuit séparés des autres jonques, et nous sommes inquiets jusqu'au lendemain sur leur sort.

La nuit s'avançait et le doï Thanh ne revenait pas. Enfin vers minuit il arriva, conduit par un Chinois, qui s'éloigna aussitôt avec le panier qui l'avait amené.

Il nous raconta que non seulement il avait été défendu de lui vendre un panier, mais qu'il avait entendu proférer des menaces contre les Français; ce n'était qu'avec les plus grandes difficultés, et moyennant une piastre, qu'il avait pu décider un habitant à le conduire vers nous.

Nous avions quelque confiance dans ce Thô intelligent, qui nous avait rendu de grands services sur les frontières du Kouang-si; mais ce soir-là il nous parut furieux et effrayé, et, comme il ne pouvait préciser les menaces qu'il avait entendu faire contre nous, nous n'y attachâmes pas une grande importance.

D'après les renseignements recueillis dans le village de Tien-phong, nous nous trouvions au bas d'une série de rapides très difficiles à franchir. On nous y avait même affirmé que les jonques ne remontaient jamais plus haut que ce village; d'autre part nous savions que notre collègue chinois, Hié, y avait passé la veille; les topographes chinois qui, tout en naviguant près de nous dans la journée, suivant les conventions établies, s'arrangèrent à ne jamais passer la nuit près de nos jonques, nous avaient abandonnés la veille, pendant notre arrêt à Tien-phong, avaient continué leur route et se trouvaient hors de vue; nous devions donc au moins tenter de les suivre.

Dès la pointe du jour, tout en prenant le café ensemble, on convient avec MM. Geil et Henry de prendre les dispositions suivantes : en amont de l'îlot, le fleuve faisait au point C un coude prononcé donnant naissance à un rapide d'autant plus difficile à franchir que la berge, couverte d'une végétation inextricable, rendait le débarquement et par suite le halage presque impossibles. Nous n'avions, entre toutes les jonques, qu'une seule de ces longues amarres en rotin nécessaires pour remonter les grands rapides. La jonque de M. Geil, qui marchait la mieux et qui était la mieux manœuvrée, devait remonter la première, pendant que les quatre autres se réuniraient au-dessous du rapide, au point B, attendant que l'on eût attaché l'amarre au-dessus du coude, en la laissant flotter au courant, afin qu'elles pussent s'en servir pour se haler l'une après l'autre.

Ces câbles de rotin tressé sont légers et solides; ils flottent facilement, et nous nous étions déjà plusieurs fois servi de cet expédient pour passer les rapides. La première jonque devait nous attendre au-dessus du rapide, au premier endroit favorable où l'on pût faire cuire le riz pour nos hommes, et nous y déjeunerions tous ensemble.

Tout se passa d'abord suivant nos prévisions; malgré la force du courant, la première jonque doubla assez facilement la pointe et disparut à nos yeux. Vers dix heures et demie, suivis d'assez près par les trois autres jonques, nous arrivions près du point B, où nous devions attendre qu'on eût disposé l'amarre en rotin, quand nous entendîmes une forte détonation produite, à n'en pas douter, par un feu de salve bien exécuté par une troupe nombreuse, et accompagné d'une fusillade bien nourrie.

Nous ne pouvions savoir ce qui se passait de l'autre côté de la pointe, mais au premier moment je n'eus pour ma part aucune idée de m'inquiéter et je dis au commandant Daru :

« C'est sans doute encore la garnison d'un fortin chinois qui s'amuse, comme l'autre jour, à brûler sa poudre, sous prétexte de nous rendre des honneurs, et ils prennent la jonque de nos officiers d'escorte pour la nôtre! »

Cette jonque était en effet la seule qui portât le pavillon français.

Notre méprise ne fut pas de longue durée, car bientôt nous vîmes les balles ricocher dans l'eau du côté de la rive chinoise. C'était par conséquent de la rive annamite que venait la fusillade, et l'on reconnut le bruit de nos fusils Gras qui ripostaient : la jonque de MM. Geil et Henry était donc attaquée.

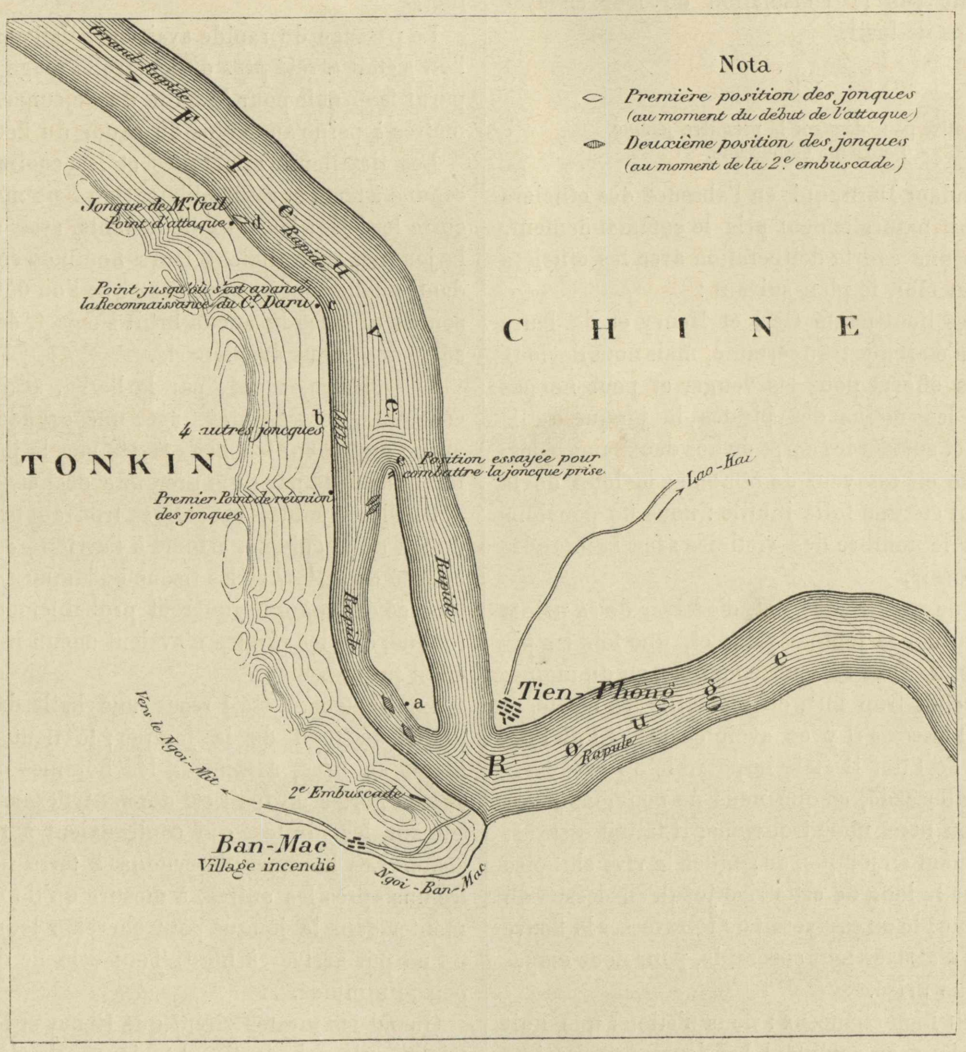
Nous nous empressons de gagner la rive, et en y arrivant nous recueillons le clairon de la légion étrangère qui, entraîné par le courant, mais nageant encore avec vigueur, parvient à gagner notre jonque. Il avait le bras gauche traversé d'une balle, et une autre balle dans la poitrine. Ses premières paroles furent celles-ci :

« Ils sont tous tués, il n'en reste pas un, et nous allons tous être tués aussi, parce qu'ils sont trop nombreux! »

Il ne pouvait être question de débarquer et de porter

secours par terre à nos malheureux camarades. Il faut avoir vu pendant les hautes eaux cette végétation touffue, sarmenteuse et inextricable des berges, pour se rendre compte de l'impossibilité absolue qui existe en certains endroits de pénétrer sur la rive. Autant vaudrait essayer de passer au travers d'un mur.

Le courant avait une violence telle, qu'avec nos coolis affolés de terreur, et sans le secours de l'amarre en rotin, on ne pouvait espérer franchir ces quelques centaines de mètres avant plusieurs heures. Dans ces circonstances, avant même d'attendre le rassemblement des trois jonques qui nous suivaient, le commandant Daru voulut d'abord se rendre compte par lui-même de l'état des choses. La fusillade, qui n'avait duré que quelques instants, venait de cesser, ce qui ne rendait que trop probable le récit du clairon blessé. A ce moment nous aperçûmes vers le milieu du fleuve deux Annamites, tirailleurs ou coolis, qui s'efforçaient d'atteindre la rive chinoise : l'un d'eux se noya en route, mais nous vîmes l'autre escalader la rive et s'enfuir à l'intérieur du pays ; nous n'entendîmes plus jamais, dans la suite, parler de cet Annamite.



Echelle du $\frac{1}{10.000}$e (1cm p. 100m)

Carte des environs de Tien-phong, par le lieutenant Hairon.

Le commandant, me confiant la garde de la jonque, se jeta à l'eau avec trois tirailleurs annamites, puis, s'accrochant aux branchages de la rive, arriva jusqu'au coude du fleuve et là fut témoin d'un spectacle navrant. La jonque, dont l'arrière brûlait, était occupée par des Chinois portant l'habit bleu des bandes irrégulières, et la plage étroite près de laquelle elle avait échoué en était couverte.

Aussitôt que le commandant Daru fut aperçu des pirates, la fusillade recommença dans sa direction, partant du rivage et de la jonque attaquée; il ne fut heureusement pas atteint et revint à notre barque avec la triste certitude que nos malheureux camarades avaient succombé.

Pendant ce temps j'avais fait armer nos hommes, et la berge était tellement encombrée de végétation que, ne voyant pas à un mètre du bord, je devais craindre, d'après le dire des Annamites, que les pirates ne sautassent à bord avant qu'on eût pu faire usage des armes à feu; je fis donc mettre le sabre-baïonnette au canon

et me tins prêt à repousser au besoin un assaut. Il me restait nos deux ordonnances et quatre tirailleurs annamites; les trois dernières jonques, celle qui portait les deux officiers topographes comprise, nous rejoignirent d'ailleurs peu après, et, une fois réunis et sur nos gardes, nous pouvions soutenir une attaque malgré notre position défavorable. Les balles dont ils essayaient d'atteindre le commandant Daru pendant son retour passaient bien au-dessus de nos têtes, et aucun pirate n'osa se montrer au tournant du fleuve, en sorte que nous n'eûmes même pas la consolation de leur envoyer quelques coups de fusil.

XX

Tentative pour dégager la première jonque.
Deuxième embuscade.

Le commandant Daru, qui, en l'absence des officiers d'escorte, avait naturellement pris le commandement, adopta, après une courte délibération avec les officiers topographes et moi, le plan suivant :

La mort des lieutenants Geil et Henry et de leurs compagnons n'était que trop certaine, mais nous devions faire tous nos efforts pour les venger et pour ne pas laisser entre les mains des pirates la jonque qu'ils avaient prise et surtout les corps de nos deux camarades.

Une attaque en essayant de remonter le long de la rive droite eût été une folie inutile : nous ne pouvions qu'augmenter le nombre des victimes sans la moindre chance de réussir.

On résolut de passer sur l'îlot, d'essayer de sa pointe d'ouvrir le feu sur la jonque prise et, une fois les pirates éloignés, de nous en rendre maîtres, ou du moins, si l'incendie était trop fort, de recueillir les morts, et peut-être les blessés s'il y en avait encore. Si de l'extrême pointe de l'îlot il était impossible de découvrir le lieu de l'embuscade, ce que nous ne pouvions juger de l'endroit où nous nous trouvions, il fallait essayer, en la contournant en jonque, de gagner la rive chinoise et de remonter le long de cette rive jusqu'au-dessus du lieu de l'attaque; là on essayerait de retraverser le fleuve en s'efforçant d'arriver tous ensemble, pour nous emparer de la jonque prise.

Ce plan était bien chanceux : nous n'étions que huit ou dix Européens, en comptant les deux commissaires et les deux officiers topographes, et une trentaine d'Annamites; puis il fallait plusieurs heures pour faire le trajet, et au bout de ce temps notre intervention eût été forcément inutile; mais en ce moment cela nous paraissait à tous la seule chose à tenter, et il nous semblait impossible de nous résigner à lâcher pied ainsi sans essayer tout ce qui pouvait être fait.

On se mit donc en route pour gagner l'îlot. Mais les coolis étaient tellement affolés que la manœuvre fut difficile; deux jonques, celle des officiers topographes et celle qui contenait nos chevaux, ne purent atteindre le but et furent entraînées par le courant.

Je profitai de cette traversée pour visiter plus soigneusement les blessures de notre clairon, auquel je n'avais fait qu'un pansement provisoire. La blessure du bras n'avait lésé aucun organe important, et la balle reçue dans la poitrine, après avoir contourné la côte, était venue, sans traverser le poumon, se perdre dans la peau du dos, d'où je pus l'extraire facilement.

C'était un vigoureux Alsacien, l'un de ces braves gens qui, plutôt que d'être soldats prussiens, préfèrent servir leur vraie patrie, même à titre d'étrangers, et qui forment la meilleure partie de la légion étrangère; il nous raconta en détail l'attaque qui venait d'avoir lieu.

Le passage du rapide avait été relativement facile, et l'on s'était arrêté près d'une étroite plage de sable, qui parut favorable pour la halte du déjeuner, à deux cents mètres à peine au-dessus du coude du fleuve.

Les tirailleurs annamites et les coolis étaient descendus à terre et rassemblaient du bois mort pour faire cuire leur riz; les deux lieutenants, assis sur le toit de la jonque, surveillaient leurs hommes en nous attendant, quand tout à coup, sans que l'on eût aperçu personne, ni entendu aucun bruit suspect, éclata le feu de salve dont nous avons parlé.

Les pirates, cachés par la berge, avaient tiré avec ensemble, de très près, avec une grande justesse, en visant seulement les gens restés sur la jonque, et tous furent atteints par cette première décharge.

Plusieurs soldats et coolis se trouvant groupés autour du feu de la cuisine, allumé à l'arrière, cette partie fut criblée de balles, et les tisons enflammés, dispersés de tous côtés, communiquèrent probablement le feu à la jonque, que les pirates n'avaient aucun intérêt à brûler aussi promptement.

Le lieutenant Geil reçut une balle dans la tête et tomba au fond de la jonque; le lieutenant Henry, blessé au bras, rassembla les hommes qui pouvaient encore porter un fusil et, donnant l'exemple, ouvrit le feu sur les pirates, qui continuaient à tirer sans relâche. Les hommes descendus à terre furent fusillés les uns après les autres, à mesure qu'ils essayaient de monter dans la jonque pour chercher leurs armes; pas un ne put arriver à bord. Tout cela ne dura que très peu de minutes.

Quand les pirates virent que Henry et le clairon restaient seuls debout, tirant toujours, ils s'élancèrent sur la plage. En ce moment, presque à bout portant, Henry fut traversé d'une balle dans la poitrine et tomba; le clairon, atteint de même, se jeta dans le fleuve; les pirates se précipitèrent alors à bord de la jonque, et plusieurs firent feu sur le clairon, que le courant emportait rapidement et dont le casque fut traversé par une balle. On a vu comment il avait pu être recueilli par nous quelques secondes plus tard.

Ce récit, fait avec beaucoup de sang-froid peu de minutes après l'affaire, fut, dans la suite, répété à diverses reprises par le clairon, sans aucune variante; nous pouvons donc le considérer comme la narration exacte de ce qui venait de se passer.

Il n'arriva donc que deux jonques dans l'îlot, la



La jonque en feu (voy. p. 371). — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

nôtre et celle qui contenait les vivres. Nous n'avions plus avec nous que douze Annamites et nos deux ordonnances.

Le commandant Daru ne renonça pas pour cela à son projet : après avoir bien amarré les jonques, nous partîmes tous pour nous rendre à l'extrémité de l'île (point E), d'où nous espérions pouvoir ouvrir le feu.

Ne sachant pas si l'île ne contenait pas de pirates, nous marchions à la file, le commandant Daru en tête, le revolver au poing, et moi en serre-file ou sur les flancs, portant un ballot formé de ma trousse, de bandes et de charpie, et armé de ma canne, avec laquelle je faisais serrer les rangs à nos jeunes soldats annamites, qui, tout nouvellement arrivés au régiment, ne montraient pas une grande ardeur. J'étais d'ailleurs aidé par nos deux zouaves, qui étaient enchantés de la perspective d'échanger quelques balles avec les pirates.

Arrivés à la pointe de l'île, nous nous aperçûmes que de cet endroit on ne pouvait battre utilement le point où brûlait la jonque; on apercevait, par-dessus la pointe, de grandes flammes et de la fumée : elle devait être entièrement en feu.

On n'avait plus entendu, d'ailleurs, un seul coup de fusil depuis la reconnaissance faite par le commandant Daru au détour du fleuve; on n'apercevait aucun pirate, et nous pouvions nous demander s'ils ne s'étaient pas retirés à l'intérieur du pays; on ne pouvait donc plus songer qu'à recueillir, au prix des plus grands dangers, ce que les Chinois avaient bien voulu abandonner en s'éloignant.

Pendant que nous délibérions sur ce qui restait à faire, et que le commandant Daru ne pouvait se décider à battre en retraite, nous entendîmes, en aval et non loin de nous, un feu de salve nourri suivi d'une vive fusillade.

A n'en pas douter, les deux jonques, entraînées par le courant, étaient attaquées par une deuxième embuscade. La ligne de conduite à suivre devenait bien claire : il fallait porter secours aux vivants et laisser là les morts. D'ailleurs, pris nous-mêmes entre les deux embuscades, notre position devenait assez critique.

Nous nous embarquâmes en toute hâte, et nous aperçûmes la jonque des chevaux entraînée dans un tourbillon et recevant de la rive annamite une vive fusillade, à laquelle elle ripostait vaillamment.

Le commandant Daru fit mettre à plat ventre tous les combattants sur le toit de nos barques, dont la convexité les mettait à l'abri; il fit partir la jonque des vivres, et nous la suivîmes à peu de distance, prêts à protéger la retraite, car nous pouvions maintenant craindre d'être attaqués de tous côtés.

Nous fûmes rapidement entraînés par le courant, mais nous ne pûmes contraindre nos coolis à se servir de leurs rames pour diriger l'embarcation. Allongés au fond de la jonque, ni les coups ni les menaces de mort ne les décidèrent à bouger. Nous en aurions tué une partie, que nous ne serions pas parvenus à faire lever les autres, affolés de terreur. Nous fûmes donc drossés par le courant près de la rive droite, et, arrivés vers la pointe de l'île, nous commençâmes à essuyer le feu des pirates.

Entraînés dans les nombreux tourbillons du fleuve, nous fîmes plusieurs tours complets sans réussir à faire manœuvrer nos coolis. Notre position était critique, car nos deux ordonnances et nos tirailleurs annamites, n'étant plus protégés par la convexité de la toiture, se trouvèrent à découvert, mais ils ouvrirent un feu nourri qui éteignit à peu près le feu des pirates, et nous passâmes sans avoir un seul blessé. Sur la jonque qui nous précédait, un seul cooli fut atteint d'une balle à la nuque.

Toute cette affaire, depuis l'attaque de la jonque de Geil, n'avait duré que très peu de minutes.

Aussi, étant donnée la distance qui séparait la première embuscade de la seconde, il est matériellement impossible d'admettre que les pirates qui faisaient partie de l'une aient eu le temps de se rendre en face du village de Tien-phong où se tenait l'autre. Il y avait réellement deux troupes nombreuses, agissant séparément et de concert pour nous attaquer.

Nous étions pressés de retrouver les deux autres jonques, celle des officiers topographes et celle qui portait les chevaux. D'après l'intensité de la fusillade nous craignions d'y trouver un grand nombre de blessés.

En passant devant le village de Tien-phong, nous fûmes surpris de voir les femmes et les enfants nous regarder curieusement du haut du village. Ils n'étaient cependant pas éloignés de la deuxième embuscade, et pour s'exposer ainsi il fallait qu'ils fussent bien certains qu'on ne tirerait pas dans leur direction.

Nous ne rejoignîmes les deux barques que plusieurs kilomètres plus bas. Je pansai les blessés, peu nombreux heureusement, et, tout en déjeunant de bon appétit après toutes ces émotions, MM. Pineau et Hairon nous racontèrent leurs aventures.

XXI

Les officiers topographes. — Retour à Laokay.

Partis du même point que nous, ils avaient été entraînés par le courant; leur jonque s'était mise à tournoyer dans les tourbillons, et les coolis, maladroits et affolés, n'avaient pu parvenir à la diriger. Ils arrivaient ainsi, sans avoir pu aborder, à la pointe sud de l'îlot, et, comme ils passaient à quelques brasses à peine de l'île, le lieutenant de chasseurs d'Afrique Hairon, excellent nageur, n'écoutant que son courage, saisit une amarre et se jeta dans le fleuve pour la porter à terre.

Ne pas pouvoir atterrir, c'était pour eux abandonner le combat et diminuer de plus de moitié nos forces, déjà si réduites pour l'exécution du plan arrêté en commun. Ainsi peut s'expliquer cette folle tentative du brave Hairon, qui, ne pouvant rien sur la maladresse et peut-être la mauvaise volonté des coolis, pressés de

s'éloigner du lieu du danger, se dévouait à une mort presque certaine en se jetant dans le rapide. La force du courant était telle, que l'amarre lui fut immédiatement arrachée des mains et que lui-même, entraîné dans un tourbillon, se trouva, en quelques secondes, isolé au milieu du fleuve.

A ce moment, de la rive annamite en face de Tien-phong, un feu de salve suivi d'une fusillade nourrie s'était ouvert sur la jonque, et les balles pleuvaient autour de Hairon, que le courant portait sur la rive droite.

Le lieutenant Pineau se trouvait dans l'impossibilité de porter le moindre secours à son camarade, mais, tout en s'éloignant, malgré lui, sur sa jonque, qui ne manœuvrait plus et dont tous les coolis avaient disparu à fond de cale, il faisait ouvrir un feu très vif sur les pirates.

Dès les premières décharges, le sous-officier d'infanterie de marine (des tirailleurs annamites) était blessé de deux balles à la main, qui lui brisèrent son arme, et le lieutenant Pineau, saisissant un fusil, faisait le coup de feu avec ses hommes jusqu'à ce qu'ils fussent hors de portée.

Par bonheur pour le lieutenant Hairon, la jonque des chevaux, qui avait, elle aussi, manqué l'îlot, passa non loin de lui, entraînée par le courant, et il put saisir une amarre qu'on lui jeta et parvenir à bord, où il organisa la défense.

Un cooli et plusieurs chevaux furent blessés, mais en somme il n'y eut personne de mortellement atteint par cette deuxième embuscade. Nous arrivions au moment où la jonque des chevaux se trouvait déjà hors d'atteinte, et l'on a vu que nous passâmes sans trop d'encombre.

Il ne pouvait plus être question de continuer le voyage dans les mêmes conditions, et nous dûmes nous résigner à revenir à Laokay.

Nous fîmes rapidement, en trois heures, le trajet que nous avions péniblement accompli en six jours, et nous débarquâmes bien tristement à ce quai de Laokay d'où nous étions partis confiants et joyeux six jours auparavant. Les soldats de la légion étrangère appelèrent désormais le lieu de notre embarquement le *quai du Malheur*.

Nous ne songions guère aux dangers personnels que nous avions courus, mais, une fois au milieu de nos amis à Laokay, la mort de nos deux braves camarades et de leurs compagnons, qui, le matin même, étaient si pleins d'entrain, nous causa une douleur profonde.

Le commandant Daru — qui s'était si vaillamment comporté pendant l'action, — maintenant que tout danger et toute responsabilité pour lui avaient disparu, se trouva complètement démoralisé par la perte de ces deux officiers, et cela ne contribua pas peu à la longue et pénible maladie qu'il contracta à partir de ce jour. D'ailleurs pas un des hommes, Européens ou Annamites, qui firent partie de cette malheureuse expédition, n'échappa au paludisme : tous furent atteints de fièvres plus ou moins graves dans les jours qui suivirent notre arrivée.

Quand nous nous rappelions la résolution du commissaire Hié de ne pas faire route avec nous, la disparition des officiers topographes chinois la veille de l'attaque, le refus de Tchéou de mettre un tin-chaï à bord de nos jonques, les mauvaises dispositions des habitants de Tien-phong à notre égard et l'insistance des officiers chinois à nous engager à ne pas séjourner sur la rive chinoise, il nous était difficile de ne pas rendre les Chinois responsables de cette attaque. Mais malgré cela, comme nous avions été attaqués sur le territoire annamite, par des gens qui ne portaient pas l'uniforme des réguliers chinois, nous n'avions aucune preuve suffisante pour nous plaindre officiellement.

Le guet-apens avait été trop bien tendu pour ne pas avoir été préparé de longue main. Si la première embuscade avait eu la patience d'attendre la réunion des cinq jonques au-dessus du rapide, pas un d'entre nous n'en serait revenu; mais, trompés par le pavillon français qui flottait seulement sur la première, les pirates crurent à la présence sur celle-ci des commissaires français, et c'est ce qui nous évita le sort de Geil et de Henry.

Le lendemain, les officiers topographes chinois arrivèrent à Tien-phong. D'après leurs récits, souvent contradictoires, ils n'étaient pas loin de nous lors de l'attaque; ils étaient près du prochain tournant et ils avaient entendu la fusillade sans comprendre d'abord ce qui se passait, puis ils avaient été menacés par une bande de pirates sur la rive annamite, sans cependant recevoir de coups de fusil. En revenant ils avaient aperçu notre jonque entièrement brûlée.

Hié arriva ensuite; il était parvenu jusqu'au Long-po, mais il était malade et ne put venir nous voir. Les autres commissaires chinois nous apportèrent leurs compliments de condoléance.

Si — ce qui n'est pas prouvé — la conduite du commissaire Hié ne fut pas correcte en refusant de voyager en même temps que nous, il en fut puni, car quelques jours après son retour il mourait à Song-phong d'un accès pernicieux.

C'était un mandarin arrivé à prix d'argent, fils d'un riche marchand d'opium de Canton. Il avait accepté par ambition les pénibles fonctions de commissaire de son gouvernement pour la délimitation; il était accompagné de son fils, qui mourut, lui aussi, d'un accès pernicieux pendant le voyage qu'il entreprit pour ramener le corps de son père à Canton.

Nos relations avec S. E. Hié avaient toujours été des plus cordiales; c'est lui qui me recevait quand j'allais soigner le commissaire Tang-Ki-Son, avec lequel il demeurait, et son accueil était toujours des plus empressés. Je dois cependant dire que, chargé par M. Dillon, quelques jours avant notre départ, de régler avec lui les conditions de la marche, il m'avoua naïvement qu'il tenait à ne pas voyager de conserve avec nous,

parce qu'il pensait qu'il était trop dangereux de nous accompagner; il est donc bien probable qu'il était déjà averti de l'attaque que nous devions subir.

Les Chinois ne peuvent pas plus que nous résister au paludisme dans ce pays pendant l'hivernage.

Dans ces régions, les voyages, même sur les fleuves, à cette époque de l'année, sont toujours dangereux, et nous savions que jamais un mandarin laotien ne se met en route, du mois de juin au mois d'octobre, sur le Mékong ni sur aucun de ses affluents. Nous nous aperçûmes qu'il n'était pas plus prudent de voyager à ce moment sur le fleuve Rouge.

XXII

Délimitation sur cartes. — Maladies des membres de la commission. — Mon retour à Hanoï. — Fin de la délimitation à Laokay.

Voyant que, malgré toute notre bonne volonté, la délimitation sur le terrain était pour l'instant absolument impraticable, M. Dillon écrivit dès le 10 août au pré-



Sur la pointe de l'île (voy. p. 374). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

sident Tchéou pour lui proposer d'étudier un projet de délimitation basé sur la comparaison des cartes et des documents chinois et annamites que possédaient les deux délégations. Il télégraphia en même temps au ministère pour démontrer la nécessité de cette manière d'agir si l'on désirait que la pénible corvée qu'on nous avait imposée cet été eût un résultat utile.

Les commissaires chinois acceptèrent volontiers cette solution, mais ils ne purent s'engager avant d'avoir reçu la réponse qu'ils demandaient au Tsong-li-Yamen, et, se trouvant assez éloignés du télégraphe, il fallait compter sur un retard de trente à quarante jours avant d'avoir cette réponse.

Nous étions donc condamnés encore à un long séjour à Laokay. On employa ce temps à travailller, en attendant les autorisations demandées. Le commandant Daru, nous l'avons dit, était fort malade; je ne tardai pas à être atteint aussi gravement que lui, et ni l'un ni l'autre nous ne pûmes guère prendre part à ce travail de délimitation sur cartes. Toute la peine en revint à M. Dillon et au colonel Tisseyre, aidés du lieutenant Hairon, qui n'était guère moins malade que nous.



Le lieutenant Hairon saisissant une amarre... (voy. p. 375). — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

Peu de jours après notre arrivée du Long-po, des bruits inquiétants nous parvinrent de différentes sources : le télégraphe fut coupé plusieurs fois de suite, des jonques de commerçants furent attaquées, on parlait de nombreuses bandes irrégulières qui devaient se concentrer sur Laokay.

Notre garnison était trop affaiblie et trop malade pour qu'on songeât à faire des reconnaissances, si ce n'est à très peu de kilomètres de la ville, et ces petites patrouilles reçurent plusieurs fois des coups de fusils.

Nos collègues chinois n'étaient pas plus rassurés que nous, et Tang, qui auparavant habitait le village de Song-phong, dans la pagode où nous nous réunissions en conférence, émigra sur les hauteurs et alla s'installer près de Tchéou, dans un des camps retranchés qui dominent Laokay.

Les habitants de Song-phong étaient de plus en plus nombreux, et ils poussèrent l'audace, en traversant le Nam-si, jusqu'à venir, un soir vers dix heures, mettre le feu à l'une des maisons chinoises situées en dehors des portes de Laokay, et blesser plusieurs commerçants chinois. Avant que l'alarme eût pu être donnée, le coup était fait et les pirates avaient disparu.

Quelques nuits plus tard, du côté du port de commerce, on vint essayer d'incendier des maisons annamites, et plusieurs fois le poste des tirailleurs annamites qui se trouvait en face de nous, de l'autre côté du fleuve Rouge, gardant le parc aux bœufs, fut attaqué la nuit, et les pirates y lancèrent des fusées et des fougasses pour essayer de l'incendier. Ajoutons à cela que, les *tram* (courriers indigènes) étant le plus souvent interceptés, nous restions presque toujours sans nouvelles, ce qui n'était pas une de nos privations les moins sensibles.



Pagode de Laokay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

Chaque soir, les collines éloignées se couvraient de feux au moyen desquels les rebelles se faisaient des signaux. Une vieille femme, desservant une pagode qui se trouve sur un mamelon à moins d'un kilomètre en aval de Laokay, fut aperçue correspondant par signaux avec les feux des collines situées sur l'autre rive du fleuve Rouge. Surveillée de près, elle fut surprise une nuit dans cette occupation par le capitaine de la légion étrangère, qui faisait une reconnaissance, accompagné de quatre hommes ; on fouilla la pagode et l'on y trouva trois Chinois en armes, que l'on essaya de ramener à Laokay. Mais on les tua en route après une tentative d'évasion.

A partir de ce moment on plaça un petit poste dans la pagode, on fortifia aussi les deux mamelons qui dominent la citadelle; mais à fort peu de distance de nos postes,



Vue intérieure de Laokay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

dans un pays aussi couvert, on n'était pas en sécurité.

Les plus petites promenades en dehors de la ville étaient imprudentes, et dans cette inaction forcée, à la suite des fièvres continuelles et des ennuis, le moral de notre garnison s'affaiblissait; l'un des commis du secrétaire de la commission perdit complètement la raison, et plusieurs officiers eux-mêmes devinrent acariâtres et susceptibles au point que l'idée du devoir et du danger commun empêchait seule les querelles d'avoir des suites funestes.

Ainsi se passèrent les mois d'août et de septembre. Le secrétaire de la commission, M. Delenda, resta pendant plusieurs jours entre la vie et la mort, souffrant de douleurs atroces dans l'abdomen, et, le commandant Daru s'affaiblissant de plus en plus, il fut décidé qu'on les renverrait à Hanoï pour se rétablir.

Le pays n'était décidément pas aussi pacifié, ni le commerce aussi prêt à reprendre que l'avait cru le colonel de Maussion, trompé par les belles paroles des autorités chinoises. L'employé des douanes, envoyé là surtout comme agent de renseignements, avait beau télégraphier à Hanoï, où l'on inscrivait cela pompeusement dans le journal officiel, que « le parti du commerce reprenait le dessus », on n'en était pas moins entouré



Une rue de Laokay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

d'ennemis composés de bandes chinoises plus ou moins régulières, mais en tous cas armés et ravitaillés au village de Tien-phong. Des lieutenants de Liu-Vinh-Phoc recrutaient facilement les anciens Pavillons-Noirs, maintenant sans emploi; et les commerçants paisibles, je n'ose dire honnêtes, habitués à être rançonnés par eux, ne pouvaient modifier en rien la situation.

Dans ces circonstances, la présence d'un résident civil à Laokay ne parut plus utile au gouvernement: on y envoya le colonel Pelletier, muni de tous les pouvoirs civils et militaires, et M. Martin-Dupont fut rappelé.

On devait donc profiter de son départ pour former un train de jonques qui pourraient ainsi voyager avec sécurité; et, malgré ses protestations pour rester à Laokay, j'avais définitivement décidé le commandant Daru à retourner à Hanoï, quand un grave accident vint changer cette décision.

Pendant le mois j'avais été atteint de nombreux accès à forme bilieuse; mais, aussitôt les accès finis, je me remettais rapidement et je n'avais pas trop perdu de mes forces, quand, le 1er octobre au matin, je fus pris d'une hématémèse telle que je me crus perdu immédiatement. Je me précipitai chez le docteur Martin-Dupont, qui demeurait dans la même pagode, et il me soumit à un traitement énergique; malgré cela, une demi-heure après j'avais rendu deux litres de sang et me trouvais

dans un état syncopal, les membres refroidis, et incapable de mouvement.

Le commandant Daru ne voulut plus entendre parler de son départ; il exigea que je prisse sa place dans la jonque qui partirait dès que je serais transportable.

Le 4 octobre, toujours accompagné et soigné par le docteur Martin-Dupont, à qui je dois la plus grande reconnaissance, nous partions pour Hanoï, où nous arrivâmes le 8. Nous y fûmes reçus par le résident supérieur, M. Vial, qui fit organiser un train de tramways pour nous transporter, M. Delenda et moi, à l'hôpital, où je séjournai un mois.

Après mon départ de Laokay, les autorisations des deux gouvernements pour opérer la délimitation sur



Une porte de Laokay (voy. p. 378). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis de l'auteur.

les cartes arrivèrent bientôt. MM. Dillon et Tisseyre, aidés du commandant Daru, dont la santé se remettait peu à peu, opérèrent rapidement et arrivèrent bientôt aux meilleurs résultats.

C'est ainsi que, sur la rive droite du fleuve Rouge, les provinces muongs de Phong-tho, Lay-chau, Dienbien-phu et d'autres, qui avaient d'abord été revendiquées par nos collègues chinois et que le vice-roi du Yunnan voulait s'annexer, furent, d'un commun accord, reconnues pour territoire annamite.

Pendant ce temps le danger ne faisait que s'accroître à Laokay : les pirates redoublaient d'audace et, présents partout sans qu'on pût les apercevoir, coupaient les fils télégraphiques, interceptaient les trams, pillaient les jonques isolées et insultaient chaque nuit nos retranchements.

Le commandant Pelletier n'avait amené que peu de renforts, et malgré son entrain et tout ce qu'il fit pour relever le moral des troupes, l'état sanitaire ne s'améliorait pas. Dans le mois d'octobre, quatre Européens, dont un sous-officier, moururent en trois jours du tétanos, et parmi les soldats de la légion étrangère il ne restait pas vingt hommes valides.

Le commandant Pelletier fut donc obligé de se renfermer étroitement dans la citadelle et d'attendre la saison favorable et de nouveaux renforts pour donner la chasse aux pirates. Il ne crut même pas prudent, après les opérations de la commission, à la fin d'octobre, de laisser les commissaires français s'embarquer pour Hanoï; de nombreux renseignements concordaient à désigner les commissaires comme le point de mire principal des bandes irrégulières. Nos collègues furent donc bloqués à Laokay jusqu'à la fin de novembre; et c'est seulement alors, après avoir reçu des troupes fraîches, que le commandant Pelletier commença contre les pirates une vigoureuse campagne, dans laquelle il purgea en quelques semaines la contrée des bandes irrégulières, lui rendit la sécurité et soumit le pays des Chaus jusqu'à Muong-lay, où il allait entrer quand il fut rappelé à Laokay par des ordres supérieurs.

Les commissaires purent descendre le fleuve sans encombre, et ils arrivaient dans les derniers jours de novembre, fatigués, mais contents du résultat de leur mission, lorsqu'en débarquant ils apprirent la triste nouvelle que notre collègue et ami M. Haïtce venait d'être assassiné sur les frontières du Kouang-tong.

XXIII

MM. Haïtce et Bohin partent pour Monkay. — Monkay avant l'arrivée des Français.

Pendant le mois d'octobre, que je passai à l'hôpital, MM. Haïtce et Bohin, alors convalescents, étaient allés achever de se remettre entièrement sur les bords de la mer, au cottage que M. Paul Bert avait fait construire dans la presqu'île de Doson, et qu'il avait obligeamment mis à leur disposition.

Vers la fin de ce mois, les délégués chinois de la commission des deux Kouangs, auxquels nous avions donné rendez-vous pour cette époque à Monkay, firent savoir au résident général qu'ils étaient arrivés à Kimtchéou, la préfecture chinoise la plus proche, et qu'ils attendaient notre arrivée.

Bien que ce pays fût troublé, habité par des Chinois et des pirates, dont les plus honnêtes vivaient de contrebande, M. Paul Bert, sur les instances de notre ministre à Pékin, crut nécessaire d'envoyer à Monkay, au-devant des commissaires chinois, le seul des membres de la délégation française disponible en ce moment; c'était justement M. Haïtce, auquel sa connaissance de la langue chinoise permettait de rendre le plus de services.

Il devait s'aboucher avec nos collègues, préparer le travail, en attendant les autres membres de la délégation française; et le lieutenant Bohin, qui l'accompagnait, commencerait le levé topographique des environs.

Nous ne devons pas omettre d'ajouter ici, pour dégager leur responsabilité, que M. Dillon, consulté à un moment où le télégraphe était momentanément rétabli, avait trouvé l'envoi de M. Haïtce seul à la frontière tout à fait intempestif, et que le général Jamont, commandant les troupes, avait déclaré qu'en ce moment, ne croyant pas pouvoir disposer d'assez de troupes pour garantir la sécurité de la région de Monkay, il protestait contre l'envoi dans cette ville d'un commissaire français avec une force militaire insuffisante. La résidence générale, pressée par M. Constans, crut devoir passer par-dessus ces considérations, et notre jeune collègue, n'écoutant que son courage, partit pour Monkay.

Il y avait été précédé par un lieutenant d'infanterie de marine, M. de Goy, faisant fonction de vice-résident, qui s'était établi, avec un commis de résidence et une soixantaine de miliciens annamites peu exercés, dans une vieille citadelle annamite, située à un kilomètre environ de la ville de Monkay.

M. Haïtce voulut, malgré ses avis, s'établir au centre même de la ville chinoise, où il reçut un assez bon accueil et ne fut d'abord nullement inquiété. Il avait avec lui une trentaine de chasseurs à pied, sous les ordres du lieutenant Bohin, et, se trouvant en sûreté, il permit au bout de quelques jours à celui-ci partir de avec vingt-cinq hommes pour le cap Paklung, afin de faire la topographie de ce point important.

M. Haïtce, bien qu'il eût longtemps vécu avec les Chinois, avait trop confiance en eux. Polis, insinuants, incapables en général de faire du mal si cela ne peut leur procurer un avantage, les Chinois intelligents étonnent et captivent la plupart des Européens qui les fréquentent. En entendant discourir sur les sciences et même sur la morale un convive aimable, on aime à se figurer que l'on a affaire à un égal, et cependant il suffirait de gratter un peu ce vernis superficiel pour trouver en-dessous le barbare.

Il y a un abîme entre les pensées d'un Mongoloïde et les nôtres : il sent, il pense autrement que nous; ses idées sur la morale, l'honneur, la bonne foi, n'ont rien de commun avec les nôtres. Que de fois avons-nous vu nos collègues chinois, qui parlaient sans cesse de leur bonne foi, se trouvant pris, sans pouvoir le nier, en flagrant délit de mensonge, ne pas ressentir la moindre confusion et se contenter de rire de l'échec de leur ruse! Ils sont certainement intelligents et civilisés, mais leur intelligence diffère autant de la nôtre que leur civilisation : nous ne dirons pas qu'elle est inférieure, nous dirons qu'elle est autre. D'ailleurs M. Haïtce, qui n'avait pas assisté au guet-apens du Long-po-ho, ne pouvait se figurer que nos collègues, avec lesquels nous avions entretenu au Kouang-si de si bons rapports, fussent capables de ne pas l'avertir à l'approche d'un danger.

Pour comprendre les événements qui se déroulèrent du 23 au 29 novembre, il faut bien connaître ce

qu'était Monkay avant l'arrivée de M. Haïtce, et l'intérêt majeur que les habitants avaient à conserver l'indépendance qu'ils s'étaient acquise. Pour cela on nous permettra d'emprunter la plus grande partie des renseignements qui suivent, en en rectifiant quelques-uns, à un remarquable observateur anglais, sir James Scot, qui y avait séjourné au commencement de l'année 1885[1].

Derrière l'île de Vanninh la province chinoise de Kouang-tong vient toucher la mer et sépare tout le pays situé autour de la baie de Oanh-xuan du reste de la province de Quan-yen, qui finit ici à la rivière de Pak-lam. Le cours du Pak-lam marque la ligne frontière depuis le nord, où les *Cent mille monts* forment une chaîne servant de frontière, jusqu'à la province de Lang-son. Il est évident que cette intervention d'un morceau de côte chinoise entre deux portions de territoire annamite est faite pour causer des difficultés sans fin.

Monkay est le port bien connu des rebelles chinois qui se sont établis au Tonkin et ont abandonné le brigandage pour devenir de simples voleurs. L'île de Vanninh n'est qu'un delta formé par le Pak-lam, et Monkay est placé au sommet de ce delta.

Quand, venant de la mer, on remonte le Pak-lam entre l'île de Vanninh et la terre ferme, on croit aborder dans un pays stérile et désolé où l'on n'aperçoit aucun être humain; tout à coup, sans la moindre transition, la ville entière de Monkay apparaît devant vous. Dès le premier coup d'œil on s'aperçoit facilement que, bien que se trouvant sur le territoire du Tonkin, ce n'est point là une ville annamite. Les villages annamites sont composés de misérables cases recouvertes de chaume : Monkay est bâti en briques solides avec



Village dans l'île de Vanninh. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

les toits en tuiles que l'on retrouve dans tout le Céleste-Empire; on y est véritablement frappé par l'aspect d'aisance et de confortable des habitations; il serait difficile d'y rencontrer une maison qui n'ait sur son toit une gargouille à tête de dragon et une véranda couverte de pots de fleurs; les portes des rues sont ornées de peintures représentant un arbre qui porte dans ses branches une banderole où est inscrite une sentence morale tirée des anciens philosophes. Toutes les portes sont consolidées par des ais solides et d'énormes bambous qui défient toute tentative d'effraction. En dehors de chaque maison et placé dans le mur, on remarque un petit hôtel où chaque jour brûlent les cierges et les bâtonnets parfumés, pour attirer les bénédictions du ciel sur l'honorable propriétaire.

L'ordre et la tranquillité règnent dans les rues, comme il convient à la résidence de gros propriétaires. Les habitants vaquent à leurs affaires abrités par des parasols de soie anglais, habillés aussi richement que les grands négociants de Queen's Street à Hong-kong de longues robes de soie, bleues, grises ou blanches, suivant les saisons, de beaux souliers de brocart et de bas blancs. On n'y rencontre d'autres Tonkinois qu'un cooli ou deux et les femmes des Chinois; pas d'autre fonctionnaire que le *hong-see*, sorte de prévôt des marchands. Les maisons de commerce ont un certain nombre de coolis qui circulent la nuit dans les rues, frappant sur des bambous pour montrer qu'ils veillent, annonçant les heures et criant qu'il n'y a ni pirates en vue, ni maison en feu.

Tous les cent mètres environ on rencontre de vastes magasins, où sont empilées les marchandises volées et pillées de tous les côtés du golfe du Tonkin : opium, ballots de soie ou de coton, riz, sel, huile d'arachide,

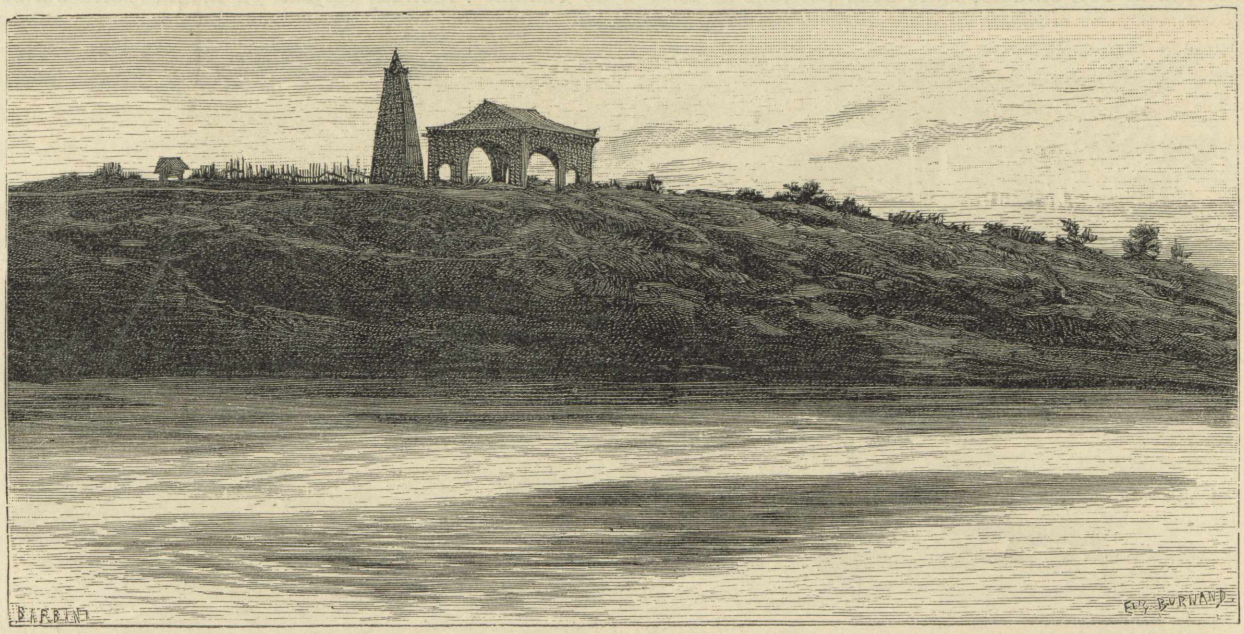
1. Voir *France and Tonkin*, by James-George Scot, London, 1885.

thé, cinnamome, enfin toutes les productions des pays environnants. Là elles sont séparées et emmagasinées ensemble, car on ne fait pas le commerce de détail à Monkay; ce n'est que par cargaisons entières que traitent ces négociants, alliés des pirates et des contrebandiers.

Çà et là on rencontre des maisons d'éducation pour les femmes volées, en grande partie annamites; on leur y donne une instruction chinoise, on leur enseigne les usages chinois, pour augmenter leur valeur sur les marchés de Hong-kong et de Shanghaï, et, dit avec indignation M. J. Scot en parlant de Hong-kong, « cette organisation régulière de la traite des esclaves dans une de nos colonies de la couronne est une honte pour notre administration ».

En face de Monkay, sur le territoire du Kouang-tong, se trouve le village de Tong-hin-kaï, qui possède un mirador, mais où l'on ne rencontre ni commerce ni richesse. C'est une bourgade de la préfecture de Kimtchéou, et le mandarin inférieur qui y commande est un homme de conscience facile et de vues très larges en ce qui concerne la moralité. Il ne peut oublier qu'il est serviteur de l'empereur et responsable devant les autorités provinciales, mais il doit aussi se souvenir que les négociants de Monkay sont riches et puissants et il agit en conséquence. Il passe souvent le Pak-lam pour venir voir ses amis du côté annamite et il est toujours cordialement reçu, car aucun honneur n'est trop grand pour un mandarin qui permet aux jonques chargées de passer par le Pak-lam et voit d'un bon œil les riches caravanes qui prennent la route de Kim-tchéou.

Tong-hin-kaï a toujours eu une garnison de plusieurs centaines de réguliers, qui rendent ce poste bruyant et malpropre au delà de toute expression. De leurs rangs sont sortis plus d'un des pirates qui aident à remplir les magasins de Monkay, et beaucoup de soldats de Canton nt pénétré au Tonkin par le Pak-lam en 1883 et 1884.



Mirador de Tong-hin-kaï. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

Il existe bien un mandarin annamite dans l'île de Vanninh, mais il se garderait bien d'inquiéter ses sujets chinois de Monkay, et, s'il l'essayait, il ne resterait pas longtemps dans l'île. Il vit humblement à un mille environ à l'est de Monkay, dans un village qui a pris le nom de l'île.

C'est un hameau d'un peu plus d'une vingtaine de cases en torchis, mal bâties, où la moindre pluie convertit la route en une fondrière de boue de plus d'un pied d'épaisseur. Des moutards nus et crasseux, le corps tout couverts d'ulcères, se traînent dans l'ordure avec les porcs; les parents sont des paquets de guenilles; les seules boutiques qu'on y trouve sont formées par un abri de bambous devant les cabanes, et l'on achèterait toutes les marchandises qui s'y trouvent pour une poignée de sapèques.

Le fonctionnaire annamite habite dans un prétendu fort, et il est presque aussi sale et déguenillé que ses autres compatriotes. Lui aussi va parfois à Monkay, et il fait de son mieux pour se rendre agréable aux Chinois en réquisitionnant pour eux les pêcheurs annamites lorsqu'ils ont besoin de coolis. M. James Scot conclut que la France se verra forcée de détruire Monkay pour assurer la paix dans la province de Quan-Yen.

P. Neis.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



La prière au génie de la mer (voy. p. 388). — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

SUR LES FRONTIÈRES DU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS[1]

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXIV

Séjour à Doson. — Le génie protecteur de la mer. — Retour à Hanoï.

D'après ce qui précède, on conçoit qu'à part les Tonkinois, qui vivaient du travail de la terre et auxquels il était assez indifférent de changer de maîtres, les habitants de Monkay, aussi bien que tous les Chinois de la frontière, qui vivaient des produits de la piraterie et de la contrebande, voyaient avec ennui s'établir dans le pays un ordre régulier, par l'occupation française et la délimitation des frontières.

Les mandarins chinois des frontières ne devaient pas être les moins furieux de ce changement de régime; aussi toute cette région était-elle travaillée depuis longtemps par les autorités chinoises. De nombreux renseignements nous l'ont appris plus tard, et j'en détache le suivant, dont l'authenticité nous est prouvée :

« Dans le courant du mois de septembre, le mandarin chargé de la marine à Long-moun, à l'entrée de la rivière de Kim-chéou, arriva dans la baie de Paklung avec sa flotte et débarqua sur l'île de Vanninh plusieurs mandarins chinois. Ceux-ci convoquèrent les notables, les avertirent que les grands mandarins envoyés par la cour de Pékin pour délimiter la frontière du Tonkin étaient à bord de leurs jonques, et qu'ils venaient pour leur donner des instructions. Les notables devaient déclarer territoire chinois tout le pays entre le cap Paklung et Tien-hien; si les Français essayaient de contester leurs assertions, on les battrait et on les chasserait facilement.

« Comme les notables hésitaient et faisaient remarquer qu'en tout cas leur témoignage serait facilement contredit par les habitants des trois chrétientés tonkinoises, qui allaient de cette façon devenir chinoises, et en particulier par les chrétiens de l'île de Traco, administrés par des prêtres indigènes (mission espagnole), les mandarins répondirent : « Cette affaire sera facile à « régler; vous ne devez rien craindre de la part des

1. Suite. — Voyez t. LV, p. 321, 337, 353 et 369.

« Français; vous voyez qu'ils n'ont plus de navires sur « nos côtes, ils ont fait rentrer leurs soldats en France « et ils en sont réduits à se servir de soldats anna- « mites; les grands mandarins français désirent aban- « donner le Tonkin, et ils le feront immédiatement « s'ils rencontrent de grandes difficultés. »

Ces assertions, dont plusieurs, on le sait, n'étaient que trop vraies, trouvaient du crédit près des négociants chinois de Monkay, qui avaient tout intérêt à ce qu'il n'y eût pas de changement de régime.

M. de Goy, le vice-résident, qui habitait avec ses miliciens dans la citadelle annamite, où il se trouvait un peu prisonnier, était obligé de faire le coup de feu chaque fois qu'il se rendait avec une escorte dans l'enclave (nom que l'on donnait au pays tonkinois situé entre le cap Paklung et l'île chinoise de Tchouksan, autour de la baie d'Oanh-xuan).

Il n'ignorait pas toutes ces menées, et s'attendait à une attaque sérieuse, averti que des bandes nombreuses se formaient sur le territoire chinois; mais, ne jugeant pas encore le danger si prochain, il crut, après l'arrivée de MM. Bohin et Haïtce, devoir se rendre à Haïphong, puis à Hanoï, pour rendre compte de la situation et demander des instructions.

Il invita de nouveau, avant son départ, M. Haïtce à venir habiter la citadelle; mais celui-ci se croyait plus en sûreté au milieu de la ville, entourée d'ailleurs de palissades et habitée par les riches négociants dont nous avons parlé. Il était en outre gardé par un poste, malheureusement bien peu nombreux.

Pendant que les membres de la commission étaient bloqués dans Laokay et que M. Haïtce attendait vainement dans Monkay l'arrivée de S. E. Teng, président de la délégation chinoise du Kouang-si, au-devant duquel il avait été envoyé, je passai un mois fort agréable dans la presqu'île de Doson.

Trop faible encore à ma sortie de l'hôpital pour songer à rejoindre nos collègues, M. Paul Bert eut l'obligeance de mettre à ma disposition le splendide cottage qu'il avait fait construire sur un rocher battu de tous côtés par le vent de la mer, à l'extrémité de la presqu'île de Doson.

Une belle plage de sable blanc se déroule au pied du rocher, et un petit hôtel français fort bien tenu s'est établi à l'extrémité de la plage, pour les baigneurs qui veulent venir l'été de Haïphong afin d'y prendre des bains et d'y rétablir leur santé en respirant la brise de mer.

Plus tard peut-être on devra songer à établir dans nos possessions d'Indo-Chine des *sanatoria* de montagne analogues aux *villes administratives* que les Anglais habitent dans l'Himalaya, car, si nous n'avons pas d'Himalaya en extrême-Orient, nous avons des plateaux suffisamment élevés, comme celui de Bolovens ou celui des Phoueuns (voir *le Tour du Monde*, juillet 1885), pour que la température soit tempérée. Mais pour cela il faudra faire des routes, de grands travaux, des déboisements et des constructions, qu'on ne peut entreprendre d'ici longtemps; aussi, en attendant, il nous paraît fort rationnel de rechercher sur les côtes des lieux exposés à la brise de mer et à proximité de plages de sable où les Européens puissent chaque année aller passer quelques semaines dans la mauvaise saison.

A ce point de vue Doson est admirablement choisi, à condition qu'une route praticable le relie à Haïphong ou qu'un môle de débarquement y soit construit; à l'heure actuelle l'embarquement et le débarquement ne peuvent s'y faire que difficilement et par beau temps.

La saison était trop avancée pour les baigneurs; aussi, une fois installé, je vécus absolument isolé, ne voyant que mes deux domestiques annamites et les miliciens chargés de la garde du pavillon, chassant et me promenant toute la journée sur les plages.

Je n'appris que le 19 le malheur qui venait de frapper la colonie : Paul Bert était mort le 11, et son corps était déjà parti pour la France quand je connus cette triste nouvelle. Mes forces revenaient rapidement, et je commençais à être inquiet du sort des autres membres de la commission, dont je ne recevais aucun avis; je partis donc pour Haïphong, où je demandai des instructions à M. Vial, le nouveau résident supérieur, lui disant que je me sentais suffisamment remis pour aller rejoindre M. Haïtce, si, comme je le pensais, il était trop tard pour retourner à Laokay. M. Vial me conseilla de prolonger mon séjour à Doson pour soigner ma santé, et j'achevai de m'y rétablir, sans autre souci que l'absence complète de nouvelles des autres membres de la commission que je savais bloqués dans Laokay.

Je profitai de ce temps pour visiter la presqu'île et ses environs. Cette presqu'île, qui regarde d'un côté la haute mer et de l'autre un enfoncement du Cua-namtrieu, est formée aux deux extrémités par des collines rocheuses, entre lesquelles s'étend une bande de terre plate et sablonneuse d'une dizaine de kilomètres de longueur. Sur la pointe ouest, où atterrit le câble sousmarin, est situé le cottage du résident général; la pointe est se termine en face d'une petite île où se trouve le phare de Hong-do, qui sert pour l'atterrissage d'Haïphong et l'entrée du Cua-nam-trieu.

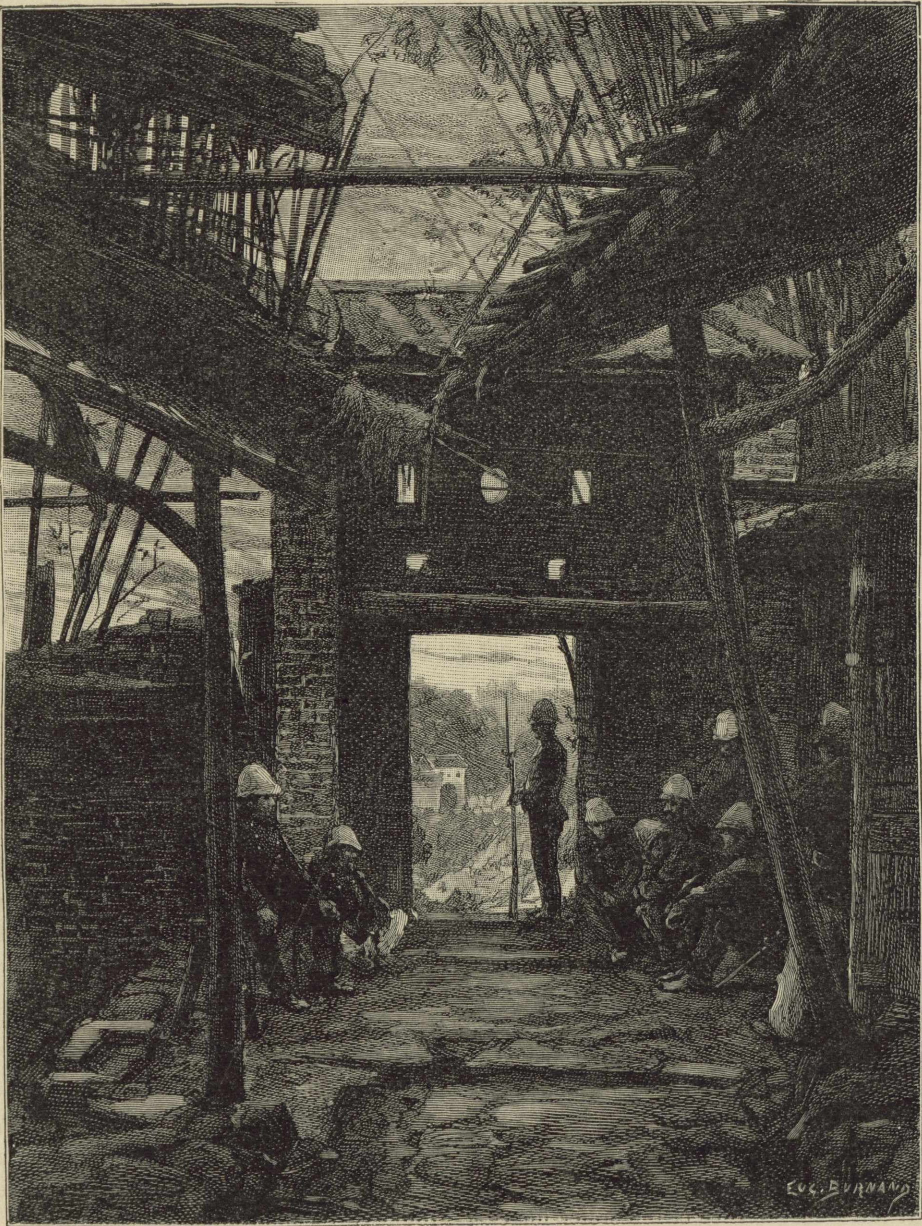
De la haute mer le pays semble désert et l'on n'aperçoit que les rares cases que les habitants d'Haïphong commencent à y faire bâtir pour venir prendre des bains de mer; cependant la presqu'île contient un important village comptant plus d'un millier d'habitants.

Abrité contre le vent de la mer et surtout contre la vue des pirates par de hautes et épaisses haies de bambous, les maisons se trouvent échelonnées le long de la plage qui regarde le Nam-trieu; deux routes assez larges traversent le village dans toute sa longueur, et elles sont bordées par des haies de bambous si serrées, qu'on pourrait y passer sans se douter qu'on a traversé un village populeux, si l'on n'en était averti par les aboiements des chiens et la vue des enfants, qui fuient précipitamment au loin devant vous et s'enfoncent

entre les bambous, pour ressortir par bandes et vous examiner curieusement par derrière.

Les hommes s'adonnent à la pêche côtière; montés sur de petites barques, ils ne prennent jamais le large, et ne peuvent que dans les temps calmes jeter leurs immenses seines de deux à trois cents mètres de long, avec lesquelles ils font parfois des pêches merveilleuses. Les femmes sèchent le poisson et fabriquent le *nuoc-mam* (sorte de saumure de poisson fermenté, et non pourri, comme on le dit souvent). Ce sont elles aussi qui cultivent les rizières, paraissant très fertiles malgré l'absence de tout engrais.

Il est remarquable en effet que la mer ne rejette à la côte aucune de ces algues que laissent sur nos rivages



Un poste à Monkay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

les marées descendantes; les rochers de toute la côte sont d'ailleurs entièrement nus et dépourvus de fucus. On cultive aussi la patate douce et l'arachide, et sur les collines rocheuses, qui, au premier abord, paraissent absolument incultes, on récolte en abondance d'excellents ananas. La chasse est peu productive : quelques oiseaux de rivage et des tourterelles sont à peu près le seul gibier que j'y aie rencontré.

Les Annamites ne se construisent pas de sanctuaires élevés sur les rochers et visibles de loin en mer, comme les chapelles que l'on retrouve partout sur nos côtes de France, mais ils n'en ont pas moins leurs génies protecteurs de la mer, ainsi que je pus m'en rendre compte pendant mon séjour à Doson.

Un officier de mes amis, qui retournait en France sur le *Chandernagor*, s'étant trouvé arrêté par la marée

en dedans de la barre de Haïphong, à deux ou trois milles de Doson, eut l'idée de profiter de ce retard pour venir me faire ses adieux. Je le retins à dîner, et le soir nous ne pûmes trouver aucune barque pour le ramener à bord de son bateau, qui devait partir avant le jour.

Nous fîmes mettre à l'eau une petite yole appartenant à la résidence, et nous nous embarquâmes avec trois miliciens, peu habitués à ce genre d'embarcation. Tant qu'on fut à l'abri de la pointe, tout alla bien ; mais, une fois en face de la passe, la mer devint très forte ; nous disparaissions complètement entre les lames. La nuit était très noire, et nos miliciens, accoutumés à manier les avirons des sampans, se trouvaient des rameurs fort maladroits pour notre pirogue ; nous pouvions craindre à chaque instant d'être engloutis. Nous fûmes trop heureux d'être recueillis par la baleinière du bateau-feu, mouillé dans la passe ; le sous-officier qui le commandait envoya à notre secours en entendant nos cris, et conduisit à temps à bord de son navire mon imprudent camarade.

Nous avions laissé la yole, allégée de notre poids, aux mains des miliciens, espérant qu'ils pourraient la conduire à terre ; mais ils furent entraînés par le courant et ils ne revinrent que le soir du jour suivant, quand je ne les attendais plus.

Ils me racontèrent qu'une fois que j'eus abandonné la barre ils n'avaient plus pu se conduire et qu'ils avaient été portés par le courant jusque sur la côte de Quan-yen. Le lendemain matin, comme je faisais ma promenade habituelle autour de la pointe de rochers découverts à marée basse, je vis arriver processionnellement mes trois miliciens avec plusieurs de leurs camarades et des personnes de leur famille habitant le village ; ils portaient sur des plateaux des bougies de cire, des fruits, du riz, du porc rôti, des volailles et de l'eau-de-vie de riz. Ils s'arrêtèrent près de l'extrémité de la pointe, se servirent comme autel d'une petite anfractuosité du rocher, et là, après avoir allumé les cierges et rangé leurs victuailles, ils se mirent en prière.

Je n'interrompis pas leur pieux exercice ; mais quand ils eurent achevé je les interrogeai, et ils me répondirent que ces trois hommes avaient couru un si grand danger qu'ils n'avaient pu être sauvés que par l'intervention d'un génie protecteur. Ils profitaient de l'indemnité que je leur avais donnée comme prix de leur corvée pour venir faire un sacrifice et remercier le génie de la mer qui les avait protégés. Inutile d'ajouter que sur-le-champ victuailles et eau-de-vie de riz furent absorbées par les sacrificateurs, pour le grand honneur du génie, auquel on en attribua cependant quelques parcelles, qui furent jetées à la mer.

J'étais chaque jour de plus en plus inquiet sur le sort des membres de la commission bloqués dans Laokay, lorsque le 1er décembre je reçus une note de M. Hunal, le résident de Haïphong, m'annonçant la mort de M. Haïtce, du lieutenant Bohin et de leurs compagnons.

Je partis aussitôt pour Haïphong, où j'appris que M. Bohin avait échappé au massacre et que les commissaires français de Laokay avaient pu enfin sortir de ce lieu pestiféré et venaient d'arriver à Hanoï. Je rencontrai, le 2 au matin, à Haïphong, le brave Bohin, qui allait à Hanoï. Laissant alors à un boy, en qui cependant je n'avais guère confiance, le soin d'aller prendre mes bagages à Doson, je me hâtai aussi de me rendre à Hanoï.

Là je retrouvai mes collègues, attristés du nouveau malheur qui nous frappait, et ne songeant plus à se réjouir de leur heureux retour. Nous fûmes tous de l'avis de notre président, M. Dillon, pour demander à partir le plus tôt possible pour Monkay, où nous désirions entrer en même temps que les troupes envoyées pour l'occuper. Le capitaine Bouinais, promu commandant, avait repris sa place dans la commission, et le commandant Daru, encore très fatigué, devait rentrer en France.

Une petite colonne, sous les ordres du commandant Poncet, marcha immédiatement sur Monkay ; mais l'autorité militaire ne crut pas devoir nous autoriser à l'accompagner. Il fallait agir avec prudence et à coup sûr : à aucun prix on ne devait s'exposer à un échec ; et comme on ignorait si les Chinois feraient une résistance sérieuse, une deuxième colonne, sous les ordres du colonel Dugenne, qui allait prendre le commandement de la région, se tenait prête à renforcer la première. On nous dit d'attendre la prise de Monkay et l'arrivée de la deuxième colonne pour nous rendre à notre poste, et nous fûmes obligés de séjourner à Hanoï jusqu'au 20 décembre.

Le commandant Poncet trouva le pays entièrement envahi par les Chinois, et ne s'avança qu'avec la plus grande circonspection. Les réguliers se retirèrent cependant sans résistance devant nos troupes, et les pirates et les bandes irrégulières, ne se sentant plus soutenus, se réfugièrent en Chine : la ville de Monkay fut prise sans coup férir. Les habitants de la ville, qui ne se sentaient pas la conscience nette de la mort de M. Haïtce, avaient tous émigré sur le territoire chinois, et le commandant Poncet entra dans une ville déserte.

Mais, avant de continuer ce récit, revenons en arrière, et, au moyen des renseignements recueillis de tous côtés pendant notre séjour à Hanoï et plus tard à Monkay, reconstituons l'histoire de l'attaque et du massacre de notre malheureux collègue.

XXV

M. Haïtce à Monkay. — Attaque du 24 novembre dans la ville. Siège de la citadelle. — Mort de M. Haïtce.

Depuis trois semaines déjà M. Haïtce attendait l'arrivée de S. E. Teng. Le commissaire chinois Wang, qui, outre sa qualité de commissaire, remplissait les fonctions importantes de tao-taï de ces régions, vint



Porte de Monkay (voy. p. 390). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

cependant lui faire une visite, visite que M. Haïtce alla lui rendre à Tong-hin-kaï.

Il fut reçu par S. E. Wang avec le même empressement, la même cordialité que l'année précédente. Wang refusa de s'occuper de délimitation avant la venue des deux délégations, mais il se félicitait de l'arrivée de M. Haïtce à Monkay, parce que leur présence à tous deux ne pouvait qu'apaiser les esprits et favoriser les rapports entre les autorités frontières des deux pays.

Lors du départ de M. Bohin, Wang fit demander, fort courtoisement d'ailleurs, à M. Haïtce si cet officier allait attaquer Comping, le principal village de l'enclave annamite, et il se déclara satisfait quand on lui eut répondu qu'il allait simplement en tournée topographique.

Pendant ce temps les Chinois se préparaient à une attaque. Le père Grandpierre, missionnaire français, qui était depuis longtemps établi dans la petite île de Tchouk-san, située dans cette partie du Kouang-tong venant toucher la mer entre l'île de Traco et le territoire de Comping, était averti par ses chrétiens des intentions hostiles et des préparatifs des Chinois. A différentes reprises il écrivit à M. Haïtce, qui jusqu'au dernier jour ne voulut tenir aucun compte de ses



Environs de Monkay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

conseils et de ses avertissements, qu'il trouvait trop pessimistes.

Il habitait, avons-nous dit, à l'intérieur de la ville, gardé seulement par trois chasseurs et quatre miliciens; le reste de la garnison, composé d'une douzaine de chasseurs et d'autant de miliciens annamites, de M. Perrin, commis de résidence, et de M. Ferlay, employé du génie, logeait dans la petite citadelle annamite, à un kilomètre environ de la ville.

Dans la nuit du 24 au 25, vers neuf heures du soir, M. Haïtce entendit de chez lui une fusillade assez vive du côté de la citadelle; il sortit de la ville et se rendit aussitôt vers la citadelle; mais, avant qu'il y fût arrivé, la fusillade avait cessé, et il rentra rassuré dans Monkay, dont les portes se refermèrent sur lui comme chaque nuit, et où les veilleurs continuèrent comme d'ordinaire leurs rondes et leurs cris.

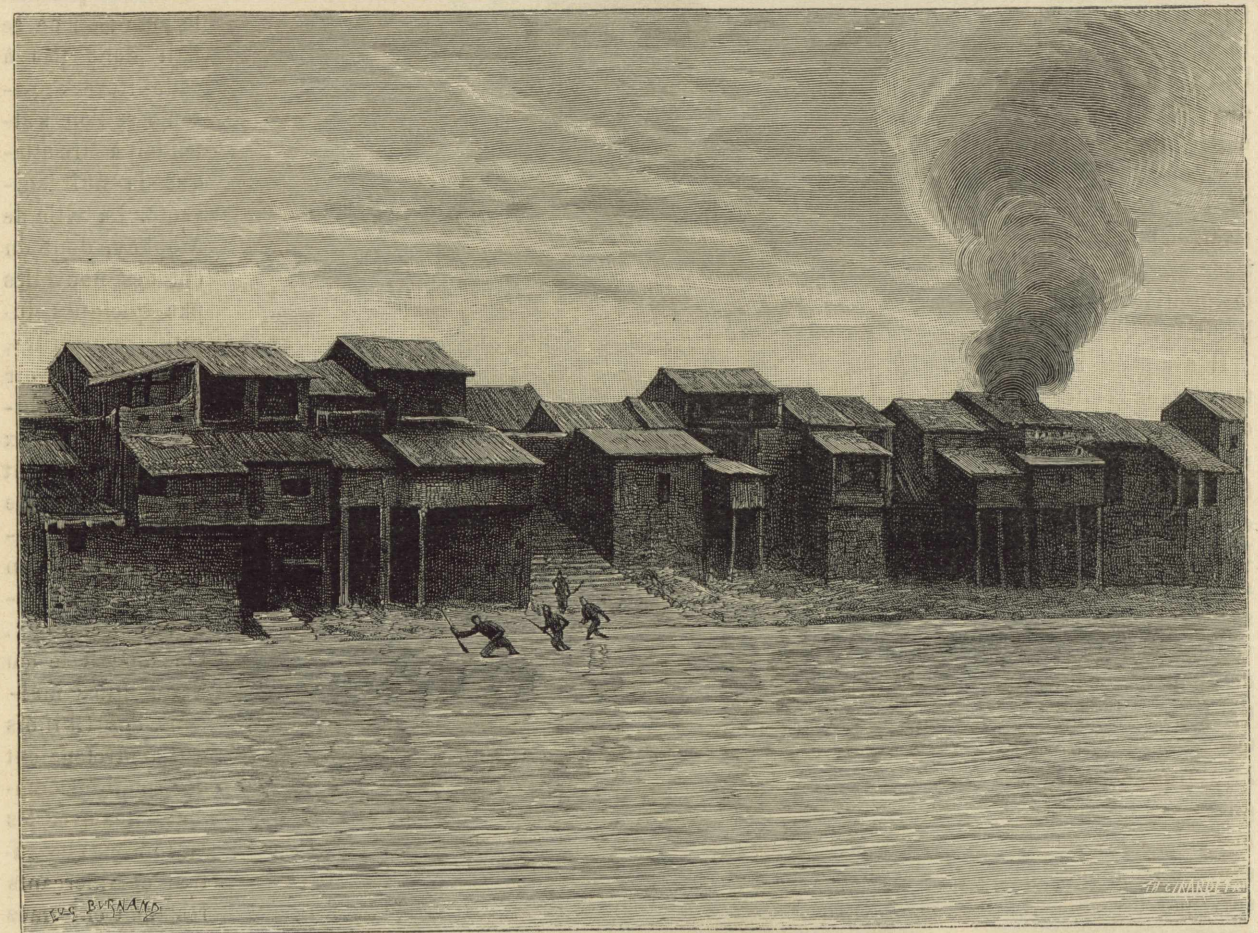
A deux heures il fut réveillé par des clameurs et le bruit de coups précipités qu'on frappait à sa porte, essayant de l'enfoncer. Cette porte, renforcée par d'épais bâtons en bois dur, était extrêmement solide, et les assaillants ne parvinrent pas à la forcer.

En se mettant à la fenêtre, M. Haïtce aperçut une foule nombreuse en armes dans la rue, poussant des cris de mort, et plusieurs balles vinrent frapper la fenêtre près de lui. Les chasseurs ouvrirent aussitôt le

feu, et en un instant la rue fut évacuée par les assaillants, qui se cachèrent dans les rues adjacentes et derrière les murs des maisons, d'où plusieurs continuèrent à riposter. Ces Chinois ne portaient pas l'uniforme des réguliers, mais beaucoup avaient des armes à tir rapide.

Les habitants de Monkay restèrent dans leurs maisons; il paraît difficile de croire qu'ils ne furent pas complices et qu'une bande de plusieurs centaines de combattants ait pu s'introduire sans bruit dans une ville gardée par de nombreux veilleurs de nuit, si on ne lui eût pas ouvert les portes.

Après un moment de répit, pendant lequel on put croire qu'on réussirait à tenir jusqu'au jour, on entendit escalader le toit par derrière la maison; puis les assaillants arrachèrent les tuiles, et par les trous faits dans la toiture ils firent pleuvoir sur les assiégés des balles et des fusées incendiaires. Pendant plus de deux heures, encouragés par M. Haïtce, les trois chasseurs et les quatre miliciens luttent contre la foule, qui augmente sans cesse; mais vers cinq heures du matin le feu a pris à divers endroits à la fois; tout le derrière de la maison est en flammes, et le plancher de la chambre où se tiennent les défenseurs commence à prendre feu; il faut se décider à quitter les lieux.



La fuite dans la rivière (voy. p. 392). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

On ouvre la porte : les trois chasseurs se précipitent les premiers dans la rue, et par leur contenance font fuir les Chinois, qui continuent cependant à tirer sur eux, abrités par les cloisons des vérandas. L'un des chasseurs tombe à ce moment frappé mortellement; les quatre miliciens et les deux boys annamites sont pris par les Chinois, et le reste de la vaillante petite troupe fuit dans la direction de la citadelle, se retournant de temps en temps pour faire feu et tenir en respect ses ennemis.

Arrivés au bout de la rue, ils trouvent la porte barricadée : la retraite est coupée; toutes les maisons dont les portes de derrière donnent sur le fleuve sont hermétiquement fermées, et M. Haïtce frappe en vain à plusieurs d'entre elles. Le temps presse cependant : les pirates, voyant leur proie enfermée, commencent à s'enhardir, quand, après plusieurs sommations, la porte de l'avant-dernière maison, qu'habitait le doï de la police annamite, s'ouvre et donne aux fugitifs une issue vers le fleuve.

Le doï refuse d'ailleurs de les abriter longtemps, et quand on entend les coups précipités frappés à la porte de la rue par les pirates, qui menacent de la défoncer, il adjure M. Haïtce de s'enfuir par le fleuve, s'excusant de ne pouvoir l'accompagner, parce qu'il voulait arrêter quelque temps chez lui les poursui-

vants. La marée était haute et le fleuve baignait le derrière de la maison; M. Haïtce, éveillé au milieu de la nuit, puis occupé à repousser les attaques des pirates, s'était enfui à demi vêtu et sans coiffure; il se jette à l'eau, suivi de ses hommes; ils font ainsi une cinquantaine de mètres avec de l'eau et de la vase jusqu'aux épaules, et arrivent par bonheur à gagner la rue du marché d'Haï-Ninh avant que les Chinois ne soient sortis de Monkay.

Il restait près d'un kilomètre à faire pour gagner la citadelle, et l'on pouvait craindre d'être tourné; mais à moitié route ils rencontrent M. Perrin, qui arrivait en toute hâte à son secours avec la moitié de ses hommes.

Il avait été attaqué dans la citadelle juste au moment où s'étaient fait entendre des coups de fusil à Monkay; l'attaque n'avait pas été très sérieuse, mais il venait seulement de pouvoir sortir pour se porter au secours de M. Haïtce. On gagna alors facilement la citadelle sans être poursuivi par les Chinois.

Ceux-ci d'ailleurs ne savaient que trop bien que leur proie ne pouvait leur échapper, et pendant ce temps, ivres de fureur et rendus à leur nature sauvage par la vue du sang, ils s'acharnaient sur les cadavres du chasseur et des miliciens tombés dans le combat; ils promenèrent leurs têtes dans la ville, au bout de bambous, avec celle de la chienne du lieutenant de Goy, qui était restée dans la maison de M. Haïtce.

Les chefs faisaient éteindre l'incendie de la maison attaquée, pour s'emparer des bagages de MM. Haïtce et Bohin, des cartes, des documents et des chevaux. Les habitants tonkinois nous affirmèrent, dans la suite, que la plus grande partie de ces dépouilles avait été déposée chez le taotaï Wang; mais celui-ci ne voulut ou peut-être n'osa jamais en faire la restitution, ce qui eût presque été un aveu de sa complicité.

La journée du 25 fut assez calme, et nos compatriotes en profitèrent pour organiser la défense dans la citadelle.



M. Haïtce. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Les Chinois, et en particulier les bandes irrégulières, attaquent rarement pendant le jour : on ne se fiait donc pas à cette trêve apparente et l'on s'attendait à être attaqué la nuit suivante. La ville de Monkay, dont on eut des nouvelles par quelques fugitifs annamites, était au pouvoir des pirates chinois; de nouveaux renforts arrivaient sans cesse de Tong-hin, et plusieurs réguliers en uniforme se trouvaient parmi eux. On mettait le feu à quelques maisons des Chinois qui entretenaient des relations commerciales avec les Européens; les autres commerçants restaient enfermés dans leurs maisons.

Dans la journée du 25 on avait abandonné la citadelle pour se réfugier dans le réduit (situé au point *b*), au sommet d'une colline d'une trentaine de mètres, boisée et escarpée. L'attaque commença dès la tombée de la nuit avec une grande violence. Nos compatriotes tiraient à bout portant, utilisant, outre leurs fusils, de petits pierriers annamites dont était armé le réduit. La bande augmentait d'heure en heure, et jusqu'à sept heures du matin les assauts se renouvelèrent presque sans interruption. La garnison n'avait plus de vivres, pas d'eau, et les muni-



Les Chinois promènent les têtes de leurs victimes. — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

tions, en fort petite quantité, n'allaient pas tarder à lui faire défaut.

Quand il fit grand jour, les assaillants se retirèrent encore à une certaine distance. Mais cette journée du 26 dut être terrible pour les assiégés ; ils voyaient les collines autour de Tong-hin, sur le territoire chinois, se couvrir de tentes et de soldats. Des réguliers de plus en plus nombreux venaient se joindre aux troupes qui avaient attaqué le premier jour. L'arrivée de M. Bohin avec ses vingt chasseurs et ses vingt tirailleurs annamites, mais surtout avec son sang-froid et son habitude de la guerre annamite, pouvait seule permettre une retraite sur Hakoï, situé à une quarantaine de kilomètres de Monkay, et où le lieutenant Mac-Mahon tenait un petit poste avec une section de chasseurs. Mais M. Bohin, à qui l'on avait déjà envoyé trois courriers, n'arrivait toujours pas ; il était facile de deviner que ces courriers étaient tombés entre les mains des Chinois.

Une femme indigène, au service des employés du fort, consentit à se dévouer et à tenter de traverser la ligne des assaillants pour porter une lettre de M. Haïtce au père Grandpierre, à Tchouk-San. Celui-ci, espérait-on, pourrait faire avertir M. Bohin.

Au sortir de la citadelle, à cent cinquante mètres à peine, cette femme tombe dans une embuscade chinoise ; elle s'enfuit en courant sur la route de Traco, où elle est poursuivie par quelques pirates. Ne perdant pas sa présence d'esprit, elle éparpille à la volée, dans les champs, quarante piastres qu'elle portait sur elle, et quelques effets de soie contenus dans un panier. Les Chinois, pris à ce stratagème, s'attardent à ramasser les piastres, et pendant ce temps la femme peut gagner un petit bois, où elle reste cachée dans un fourré. Quelques heures après, elle se remettait en route pour Traco, où elle arrivait à cinq heures du soir ; de là le missionnaire annamite fit parvenir la lettre au père Grandpierre, qui la reçut à dix heures du soir. Cette lettre arriva le lendemain seulement à M. Bohin, alors qu'il était déjà en route pour Monkay.

Dans cette journée et dans la précédente, outre les courriers envoyés au père Grandpierre pour les faire parvenir au lieutenant Bohin, M. Haïtce en expédia trois au lieutenant de Mac-Mahon, qui commandait le petit fort d'Hakoï, pour lui demander des secours. Un seul des trois *tram* parvint à sa destination. Or, le lieutenant de Mac-Mahon, alors attaqué vigoureusement lui aussi, ne put se dégager qu'avec peine, et, bien que n'ayant pas hésité, dans une situation dangereuse pour son poste, à se démunir de la moitié de ses hommes, cette petite troupe arriva trop tard pour sauver les assiégés.

Le père Grandpierre, atteint d'ailleurs d'accès pernicieux violents qui le clouaient sur sa natte, dut se sauver, le jour même, de sa chrétienté de Tchouk-san, où sa vie était menacée, et il se rendit en toute hâte à Haïphong pour rendre compte de ce qui se passait.

Vers la tombée de la nuit, le 27, les Chinois recommencent leurs assauts contre le réduit. M. Bohin n'arrive toujours pas, et de tous les côtés on aperçoit la plaine couverte d'ennemis, qui entourent complètement la citadelle. Craignant que le terrain ne fût miné, ou redoutant d'y rencontrer quelque autre fâcheuse surprise, les ennemis n'envahissent cependant pas la citadelle, qui est abandonnée des nôtres, et concentrent tous leurs efforts sur le réduit où ils se sont réfugiés. Ce réduit, en fort mauvais état, est à peine assez grand pour contenir les vaillants défenseurs, mais, placé au sommet d'une petite colline escarpée, dont les flancs sont couverts d'une végétation épaisse et à peine percée de quelques sentiers étroits et difficiles, il permet aux assiégés de tenir sans trop de pertes. La nuit est des plus noires : sitôt qu'apparaît un Chinois il est fusillé à bout portant, et les autres reculent ; malheureusement, dans la petite troupe il n'y a pas de commandement militaire : chacun tire à son gré et ne sait pas assez ménager les munitions.

Vers le milieu de la nuit, les chasseurs parlent de faire une sortie et d'essayer de profiter de l'absence de la lune pour opérer la retraite sur Hakoï : ils sont épuisés de fatigue et de faim, et la soif surtout se fait cruellement sentir. Depuis plus de quarante-huit heures ils n'avaient pris ni aliments ni boisson, et avaient été jour et nuit sur le qui-vive.

M. Haïtce encourage ses hommes, les engageant à résister au moins jusqu'au soir suivant, et leur représentant que M. Bohin et un secours de Hakoï arriveront certainement dans la journée, et que, les Chinois n'osant pas attaquer de jour, la retraite sera alors facile.

Cependant les attaques redoublent ; les Chinois, ne pouvant enlever de vive force le réduit, amoncellent dans le bois de la paille, de l'huile et de la poudre, et essayent de l'incendier ; ils ne peuvent y réussir, mais ils produisent ainsi une fumée âcre et épaisse, qui vient augmenter les souffrances des assiégés.

Le matin on s'aperçoit que les munitions sont à peu près épuisées. MM. Haïtce et Perrin, voyant à ce moment l'attaque se ralentir et croyant que les Chinois s'éloignent comme les nuits précédentes avec le jour, se décident à tenter une sortie pour chercher à gagner Hakoï.

On sort, sans être vu, par l'un des petits sentiers couverts de bois qui sillonnent la colline ; mais, une fois dans la campagne, on s'aperçoit qu'un caporal de chasseurs et deux tirailleurs annamites, qui étaient descendus dans la citadelle pour essayer d'y trouver quelques vivres, n'avaient pas été avertis de l'évacuation du réduit et qu'on les avait oubliés. M. Haïtce ne veut point abandonner ces malheureux : il fait cacher ses hommes et revient au réduit avec deux chasseurs pour chercher le caporal et les deux tirailleurs, perdant ainsi un temps précieux.

Aussi, à peine sortent-ils du bois, se dirigeant au pas de course vers la route de Hakoï, qu'ils sont poursuivis par une foule de Chinois qui les criblent de

balles et poussent des cris de mort. Il faut de temps en temps faire volte-face pour utiliser les dernières cartouches à arrêter les poursuivants.

Arrivés à la rivière, toujours suivis de près, ils s'aperçoivent avec désespoir que le gué de la route de Hakoï est impraticable : la marée est trop haute et plusieurs des chasseurs ne savent pas nager. Malgré cela, comme il n'y a pas d'autre chance de salut, M. Haïtce ordonne de traverser la rivière. Quelques-uns se noient dans cette tentative; d'autres, aidés par ceux qui savent nager, parviennent à gagner la terre en perdant leurs armes et leurs munitions. Le doï de la police qui, le 25, avait si difficilement ouvert sa porte à M. Haïtce dans la ville de Monkay et qu'on devait soupçonner tout au



Le père Grandpierre. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

moins de n'avoir pas voulu l'avertir à temps du danger qui le menaçait, se dévoue à ce moment. Trois fois il passe la rivière à la nage, portant un chasseur; mais quand il revient une quatrième fois, les ennemis se sont rapprochés et il meurt percé d'une balle au milieu du courant avec le chasseur qu'il portait. Les Chinois, se mettant à la nage, leur coupent la tête dans la rivière même.

Cependant MM. Haïtce et Perrin, qui avaient voulu jusqu'au dernier moment rester sur la rive gauche pour surveiller le passage, se trouvaient pressés par la foule des assaillants, qui, maintenus quelque temps par leur fière atttiude, se rapprochaient alors sans cesse; ils se mettent à la nage avec quatre chasseurs et parviennent à gagner l'autre rive.

Les miliciens étaient dispersés ou tués, tandis que

quatre autres chasseurs, défilant le long de la rive, arrivent à l'ancien arroyo de la douane (voir la carte), où une barque montée par des Annamites catholiques les fait passer de l'autre côté. Ces quatre chasseurs, dont un caporal, purent arriver dans l'île de Traco, où ils furent, quelques heures après, recueillis par M. Bohin, qui accourait.

MM. Haïtce et Perrin et les quatre chasseurs se trouvèrent cernés en arrivant sur la rive droite, au moment où ils allaient s'enfuir sur la route de Hakoï, par une bande de Chinois venant des villages voisins et aussi par d'autres qui, connaissant mieux la rivière que nos compatriotes, avaient passé l'eau à un gué plus élevé.

On n'a plus ni armes ni munitions : toute résistance est impossible; quelques chasseurs reussissent à s'enfuir par la route de Hakoï, où ils sont recueillis à quelques heures de là par le petit détachement que le lieutenant de Mac-Mahon envoyait au secours de M. Haïtce. Dans leur fuite ils ont le temps de voir M. Perrin, qui s'est réfugié dans la rivière, tomber percé de coups de lances, et M. Haïtce, blessé déjà d'une balle à la jambe, disparaître au milieu des Chinois.

Des renseignements ultérieurs nous ont appris la fin de ce triste drame : on força notre malheureux ami à marcher jusqu'à la ville, où il fut massacré dans la rue par la populace. Puis, par une ancienne habitude de cannibalisme que l'on retrouve trop souvent dans l'Annam et dans la Chine du sud, son corps fut dépecé, le foie mangé, et le fiel, mélangé avec de l'alcool de riz, absorbé par ces sauvages, qui espèrent ainsi s'approprier le courage et la valeur du brave tombé entre leurs mains.

Les têtes et certaines parties du corps de tous les Français ou Annamites tués dans cette journée furent promenées pendant plusieurs jours au bout de piques dans la ville de Monkay et dans les environs, au milieu de fêtes de cannibales bien dignes de ces bons Chinois que l'on nous affirme souvent avoir un caractère si doux, si poli et si civilisé.

Ainsi mourut, le 27 novembre, notre collègue et ami M. Haïtce, victime de son dévouement pour son pays et aussi pour la cause de la civilisation, massacré par des Chinois établis sur le territoire annamite et par leurs voisins qui, vivant de piraterie et de contrebande, avaient intérêt à empêcher notre établissement et notre surveillance dans ces parages.

M. Haïtce avait vingt-sept ans. Arrivé jeune à Paris, il avait trouvé le temps, tout en étant employé des postes à la Bourse, de suivre d'une façon brillante les cours de l'École des langues orientales. Pendant ce temps aussi, il collaborait activement à différents journaux et publications, entre autres au *Supplément du Dictionnaire de la conversation*, qui lui doit de nombreux articles. Nommé interprète en Chine, il fut ensuite successivement secrétaire particulier de M. Harmand, commissaire général de la république en Indo-Chine, puis chef de cabinet de M. Lemaire quand ce dernier il fut envoyé extraordinaire près de la cour de Hué; il avait, comme nous l'avons vu, remplacé M. Scherzer à la commission de délimitation.

Travailleur infatigable et d'une intelligence remarquable, M. Haïtce pouvait prétendre au plus brillant avenir; d'un abord froid et réservé, il se livrait difficilement, mais on n'en appréciait que mieux son esprit et son cœur quand il vous avait donné sa confiance. Le pays perdait un serviteur précieux, et nous, un camarade et un ami que les fatigues éprouvées et les dangers courus ensemble nous avaient rendu particulièrement cher.

XXVI

Rapport du lieutenant Bohin attaqué près de Tong-son.

Pendant que ces événements se passaient à Monkay, le lieutenant Bohin, attaqué de son côté, ne parvenait à se sauver qu'à grand'peine. On me permettra d'extraire de son rapport au président de la commission le récit de son expédition.

« Étant partis le 20 au matin, nous ne pûmes débarquer au cap Paklung que le 21, à trois heures du soir, par suite du mauvais état de la mer. J'étais accompagné du *bang-bien*, mandarin de Coum-ping, qui devait me conduire sur la frontière. Notre absence devait être de huit jours, et les hommes emportaient des vivres pour cette durée.

« Les journées des 22, 23, 24 et 25 furent tranquilles; le pays paraissait très calme, mais on ne voyait que de rares habitants; la région elle-même jusqu'à Hankuoï était inculte, pauvre et à peu près inhabitée.

« Le 25, à midi, je recevais une lettre de M. Haïtce, m'encourageant à achever mes travaux, et n'indiquant que d'insignifiantes alertes auxquelles il ne fallait pas prêter attention.

« Le 26, à dix heures du matin, nous arrivions au village de Song-phong, à trois heures de marche de Coum-ping. Ce village, situé au fond d'une vallée très étroite, est dominé de toutes parts, et le chemin que nous devions suivre passe lui-même par un col d'une altitude de cent trente à cent cinquante mètres environ. A midi je recevais du père Grandpierre une lettre m'annonçant que de graves événements se passaient à Haï-Ninh; cette lettre, portant la même date que celle de M. Haïtce, ne m'inquiéta pas outre mesure. Néanmoins, notre mission s'achevant à Coum-ping, je pressais le départ, lorsque je fus averti que des Chinois armés venant de Trong-son avaient l'intention de me barrer la route et occupaient tous les passages.

« Je vérifiai le fait, et en effet, au moment où nous nous mettions en marche, en un clin d'œil tous les sommets des mamelons se couvrirent de Chinois armés et pavillons déployés; beaucoup d'entre eux portaient l'uniforme des réguliers chinois.

« Ayant pris la formation du convoi en marche,

nous essayâmes de gravir le chemin qui passe par le col précité; nous dûmes y renoncer, car la rapidité de la pente et l'altitude ne nous auraient pas permis d'arriver au sommet en état de pouvoir repousser les Chinois qui l'occupaient. Je fis contourner ce massif sous le feu des Chinois, alors au nombre de quatre cents environ; nous les repoussions de mamelon en mamelon, et, lorsque la vallée se fut un peu élargie après deux heures de combat (il était deux heures et demie), un dernier assaut nous assura définitivement le chemin, et nous poursuivîmes les Chinois de nos feux.

« Durant le combat, deux Français et un milicien formant notre extrême droite tombèrent dans une embuscade, par suite des accidents du terrain, couvert en cet endroit; ils se défendirent vaillamment; un chasseur et le milicien se dégagèrent; mais malgré tous nos efforts nous ne pûmes sauver le deuxième chasseur, qui tomba entre les mains des Chinois et fut massacré; il nous a été impossible de nous emparer de son corps, la petite troupe que je commandais étant harcelée de toutes parts.

« Nous avons vu tomber des mamelons quinze Chinois sous nos feux (les habitants donnent comme chiffres vingt et un morts et beaucoup de blessés). Le combat a constamment eu lieu entre cinquante et trente mètres.

« A quatre heures nous étions à Coum-ping. Là une lettre plus grave du père Grandpierre, datée du 26 au matin, me fut remise à mon arrivée. J'expédiai immédiatement l'ordre au patron du cotre de venir nous prendre; il était quatre heures de l'après-midi.

« Cet ordre ne lui parvint que le 27 à cinq heures du matin, alors que, n'ayant pas de nouvelles de lui, nous étions partis pour Coum-ping afin de nous em-



« Nous poursuivîmes les Chinois de nos feux. » — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

barquer sur des sampans qui nous auraient déposés à Traco.

« La marée étant basse, nous dûmes aller à pied jusqu'à la baie de Tchouk-san, où nous trouvâmes le cotre. Le patron me remit une nouvelle lettre du père Grandpierre des plus pressantes et qu'il venait de recevoir le matin même. Le cotre avait, lui aussi, été attaqué la veille au soir et avait repoussé vaillamment cette attaque.

« Nous nous embarquâmes immédiatement, et je donnai l'ordre au patron, M. Héraut, de nous déposer à Traco, d'où, en une heure et demie, je pouvais être au secours de la citadelle; il était neuf heures du matin. A dix heures nous recueillîmes dans un sampan venant à notre rencontre quatre chasseurs, dont un caporal, sans casques, sans vêtements, n'ayant qu'un fusil.

« Ils nous apprirent le désastre de Haï-ninh, comment ils avaient pu arriver jusqu'à nous, la direction prise par quelques-uns des autres, la disparition de M. Haïtce, enfin la mort de MM. Perrin et Ferlay. Trois miliciens également avaient pu échapper au massacre et se trouvaient dans le village catholique de Traco.

« Une reconnaissance fut faite: aucun Français ne se trouvait dans la région, mais nous pûmes recueillir le phou de Haï-ninh et deux miliciens; le troisième ne put être retrouvé.

« Nous dûmes attendre la marée du 28 pour nous diriger vers la rivière de Haï-ninh, car je voulais explorer le littoral et cette rivière aussi haut que le cotre pourrait remonter.

« Par le phou j'envoyai des émissaires à la recherche de ceux des Français ou miliciens qui se trouvaient encore dans la région. On n'avait aucune nouvelle de M. Haïtce. Dans la nuit plusieurs villages, Haï-ninh y compris, furent incendiés; il nous sembla que la mis-

sion de Tchouk-san elle-même était la proie des flammes. Le père Grandpierre étant parti pour Haïphong, je n'avais pas à le rechercher.

« Le 28, à six heures du matin, nous repartions sans autres nouvelles. L'état de la mer ne nous permit que de suivre la côte à distance. Le pavillon français fut hissé, et des salves de mousqueterie furent tirées à intervalles, afin d'attirer sur la plage ceux qui auraient pu être sauvés.

« A l'entrée de la rivière de Monkay nous trouvâmes une chaloupe à vapeur qui montait à Monkay; je la fis héler au moyen de signaux, qu'elle aperçut enfin.

« Je l'empêchai de remonter à Monkay et je la réquisitionnai, espérant, malgré l'heure de la marée, pouvoir avec son aide explorer une partie de la rivière. Une avarie de ses chaudières ne le permit pas; ses feux étaient éteints par la fuite qui s'était produite. Le cotre ne put que mouiller un kilomètre plus loin.

« La plage était couverte d'habitants catholiques, fuyant leurs villages que les pirates chinois incendiaient, ne respectant que ceux qui n'étaient pas catholiques. J'en interrogeai un certain nombre; d'après eux il ne restait plus un Français.

« M. Haïtce ainsi que les autres fonctionnaires et militaires avaient été pris, tués ou noyés. M. Haïtce et plusieurs autres avaient essayé, sans y réussir, de gagner Hakoï.

« Une reconnaissance fut de nouveau faite dans la journée; nous recueillîmes trois nouveaux miliciens, mais nous ne découvrîmes aucun Français; tous s'accordaient à dire qu'ils étaient massacrés.

« Dans la journée je reçus un billet du chef de détachement envoyé d'Hakoï au secours de la citadelle: toute espérance nous était désormais interdite, car la route d'Hakoï, que je comptais parcourir, venait de l'être.

« Dans la soirée le missionnaire annamite de Traco, réfugié avec ses chrétiens, au nombre d'un millier, en partie sur des jonques, en partie sur la plage, vint me demander de rester. Je lui fis comprendre que le peu de munitions qui nous restait ne le permettait pas, et que, en attendant du secours que je demandais pour lui, le mieux était de faire partir les jonques du côté de Hakoï.

« Le 29, à cinq heures, la chaloupe à vapeur se mit en marche, suivant le littoral d'aussi près que possible. Des signaux sont faits, mais nous n'apercevons personne. A neuf heures, et demie nous arrivions à Hakoï. La ville était en flammes.

« M. le lieutenant de Mac-Mahon, qui venait de recevoir un tram envoyé la veille, vint au-devant de nous. Il nous apprit que le détachement envoyé par lui au secours de Haï-ninh avait recueilli quatre Français, mais n'avait eu aucune nouvelle des autres.

« M. de Mac-Mahon avait été attaqué le 27, puis sérieusement le 28; quelques heures avant notre arrivée, le feu avait été mis à Hakoï, qui est entièrement détruit. Il s'attend à être de nouveau attaqué incessamment. Il venait de faire transporter le matériel dans le nouveau fort, où il a pour un mois de vivres.

« Après m'être concerté avec lui, je laissai tout le détachement, chasseurs et miliciens, et je repartis immédiatement avec la chaloupe à vapeur réquisitionnée, afin d'exposer le plus rapidement possible la gravité de la situation aux autorités militaires et civiles. »

C'est ce que nous apprîmes plus tard du père Grandpierre et de M. Bohin.

XXVII

Départ pour Monkay. — La baie de Halong.

C'était le cœur serré, mais ayant cependant hâte de remplacer notre malheureux collègue, de poursuivre si c'était possible sa vengeance et de continuer son œuvre, que nous nous mettions en route pour Monkay.

Le 22 la canonnière *le Casse-Tête* nous embarquait à Haïphong, et nous prenions la mer, ou plutôt nous suivions les canaux et rades successives qui s'étendent de Haïphong au cap Paklung.

Nous passons d'abord devant Quang-yen, dont nous admirons le vaste hôpital neuf, bien exposé au vent du large.

Le lendemain matin nous entrons dans la baie de Halong, qui, avec ses myriades d'îlots calcaires, offre un spectacle inoubliable.

Les typhons et les tempêtes qui soufflent d'Haïnan, à travers le golfe, nous dit J. Scot, éclatent avec toute leur force sur la côte de Quang-yen, et la suite des siècles a sapé, rongé et émietté tout ce qui n'était pas le roc solide, en sorte que toute la côte jusqu'au cap Paklung est bordée par un immense labyrinthe d'îles et de rochers nus, désignés fort insuffisamment par le nom des *Mille-Iles*.

La baie de Halong présente un caractère de beauté tout spécial. Elle baigne une quantité prodigieuse d'îlots enchevêtrés les uns dans les autres, dont beaucoup ne sont que des rocs pelés; les uns sont percés de part en part; d'autres, avec leur base rongée par les vagues, ressemblent à de gigantesques champignons; d'autres sont couverts d'un manteau d'arbustes et d'arbres à feuillage toujours vert; tous sont peuplés d'innombrables oiseaux de mer de différentes espèces, mouettes, cormorans, orfraies ou aigles de mer.

Jamais contrebandiers ou pirates n'ont pu trouver de théâtre plus splendide et plus approprié à leurs exploits. Jusqu'à ce que la France eût commencé la campagne du Tonkin, tous les habitants des villages des îles et des villes de la côte faisaient tour à tour la contrebande et la piraterie, passant à la pêche le temps que leur laissaient ces occupations.

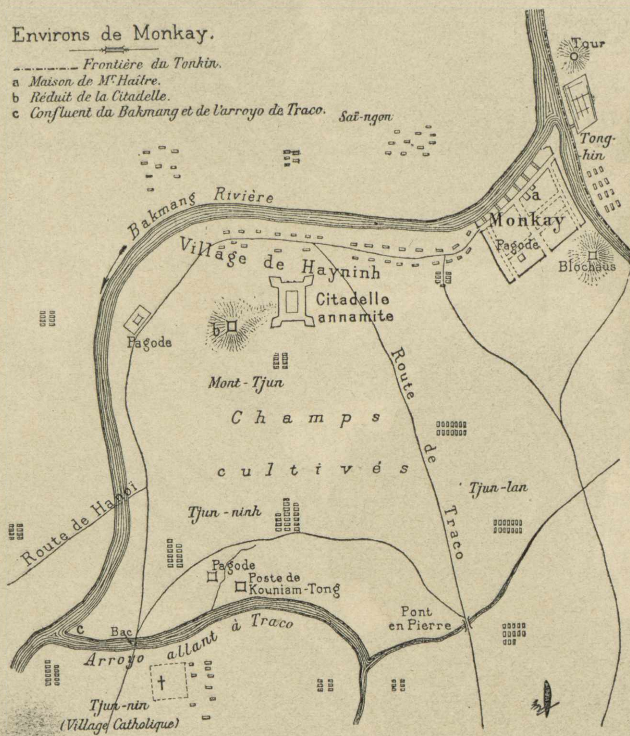
Même en ce moment, malgré le grand nombre de canonnières et autres navires de guerre qui sillonnent ces parages, il n'est pas prudent pour les jonques, ni même pour les chaloupes à vapeur qui y mouillent la



Rochers dans la baie de Halong. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après les croquis communiqués par l'auteur.

nuit, de se laisser surprendre par des jonques qui, au premier abord, peuvent paraître d'innocentes barques de pêche. Il faut veiller avec soin pour ne pas se laisser aborder ni entourer par ces pêcheurs suspects.

Au fond de la baie et au nord, on aperçoit la petite île de Hong-Gaï, connue depuis longtemps pour ses gisements carbonifères; c'est le New-Macao des anciens négociants hollandais. Le port de Hong-Gaï est très sûr; avec de légères améliorations il pourra recevoir les navires du plus fort tonnage, et la ville, qui ne peut manquer de s'y développer quand les mines seront régulièrement exploitées, sera admirablement située pour approvisionner les navires de charbon et aussi pour en fournir au chemin de fer qui devra avoir Quan-yen comme tête de ligne.



Après avoir traversé la baie de Faï-tzi-long (dont plusieurs géographes ont fait le nom anglais de Fitz-long), la forme des îles change de caractère : elles ne sont plus calcaires, paraissent moins escarpées, et plusieurs sont susceptibles de culture; telle est celle de Sam-mui-tao, derrière laquelle nous mouillons le 23, à cinq heures du soir, au mouillage dit *de la Vipère*.

Plusieurs canonnières et un certain nombre de chalans ayant amené les troupes sont mouillés en ce point, et la canonnière *Mutine* porte le résident général, M. Vial, et le général Mensier, qui ont voulu visiter par eux-mêmes la ville de Monkay, pour se rendre compte de son importance tant au point vue commercial qu'au point de vue militaire.

On se rend réciproquement visite, et comme la chaloupe à vapeur contiendrait difficilement tous les passagers, nous nous décidons à passer la journée suivante à bord du *Casse-Tête*. D'ailleurs les questions que nous allions avoir à débattre avec les Chinois comprenaient des questions maritimes. Suivant l'intérêt que pouvait offrir la baie d'Oanh-xuan comme point de mouillage pour nos navires de guerre, on devait attacher une importance plus ou moins grande à revendiquer le cap Paklung; les commissaires avaient donc tout intérêt à s'éclairer près des commandants des différents navires qui avaient déjà pratiqué ce mouillage. Le commandant Bugard, capitaine de frégate, fut même pendant un certain temps attaché à la commission de délimitation pour lui fournir les renseignements techniques dont elle avait besoin; il était en ce moment sur la *Nièvre*, transport mouillé près de nous, mais il lui fallait se rendre à Haïphong avant de venir nous rejoindre.

Dans la journée du 24 nous descendîmes à terre sur l'île de Traco, où étaient campées une compagnie de tirailleurs annamites et une batterie de canons de montagne.

Cette île de Traco forme une longue bande de terre, s'étendant depuis l'île de Tchouk-san jusqu'à l'entrée du Paklam; là s'élève une petite colline, appelée Mui-ngoc, où l'on établit ensuite un blockhaus avec un magasin d'approvisionnements.

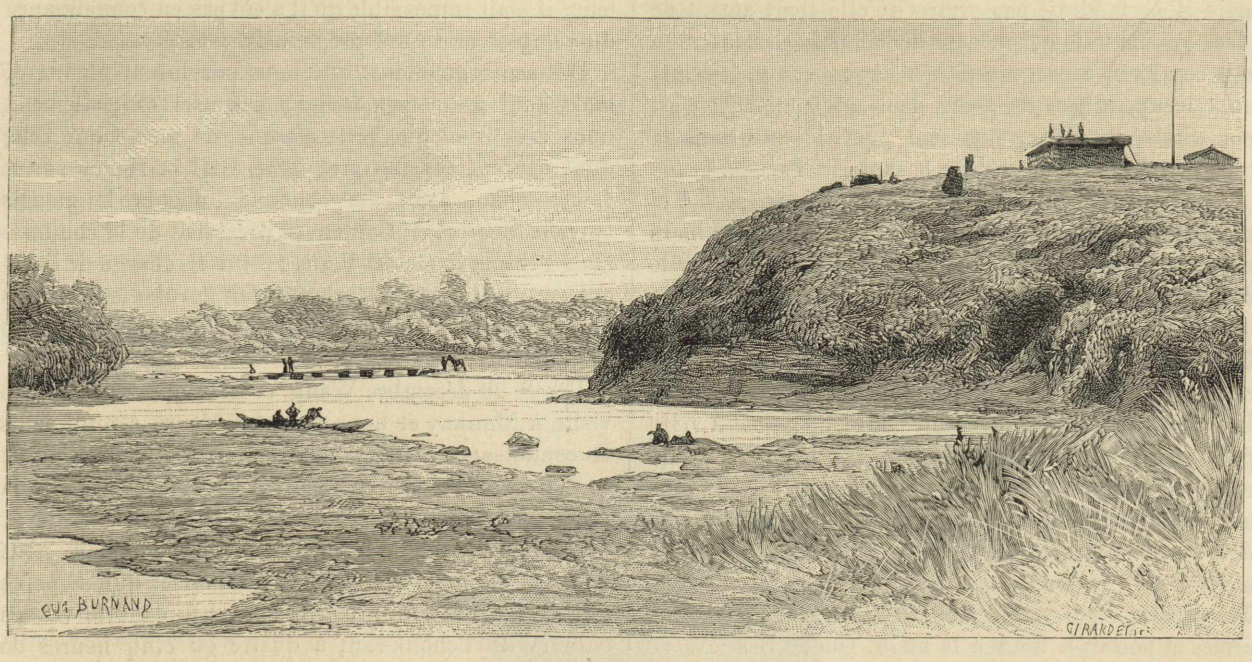
Ce point est celui où le débarquement est le plus aisé; on ne peut cependant y aborder qu'à marée haute et avec des navires calant moins de trois mètres; encore le chenal qu'il faut suivre entre les bancs de sable pendant quatre kilomètres est-il très variable, ce qui en rend le balisage difficile et cause de fréquents échouages.

L'île de Traco n'est séparée de celle de Vanninh que par un arroyo de peu d'importance, navigable seulement à marée haute; mais de vastes terrains marécageux et couverts de palétuviers rendent fort difficiles les communications par terre entre Mui-ngoc et Monkay, même à marée basse.

Le soir on fêta le réveillon à bord du *Casse-Tête*, et le lendemain matin, à six heures, nous partions en chaloupe à vapeur pour nous rendre à Monkay, où le commandant Poncet, qui avait fait préparer nos logements, nous reçut de la façon la plus cordiale.

P. NEIS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Fortifications de Monkay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

SUR LES FRONTIÈRES DU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR P. NEIS[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXVIII

Arrivée et séjour à Monkay.

Nous avons dit plus haut ce qu'était Monkay avant les événements du mois précédent. A notre arrivée nous la trouvâmes à peu près telle que nous l'avait décrite M. J. Scot; mais le village annamite qui précède la ville, et la forteresse annamite avaient été presque entièrement consumés par les flammes; les maisons disséminées dans la campagne avaient aussi presque toutes été incendiées.

Après la mort de M. Haïtce les Chinois avaient pillé et brûlé tout ce qui était case annamite, et, après la rentrée de nos troupes, les Annamites avaient usé de représailles envers les maisons chinoises. La ville de Monkay, cependant, restait intacte; seule la maison occupée par MM. Haïtce et Bohin présentait des traces de feu.

Le déménagement des habitants de la ville ne s'était pas accompli en un jour, mais méthodiquement et complètement. Dans les maisons tout avait été enlevé, marchandises, meubles et ustensiles de ménage; rien n'avait été brisé, et l'on voyait qu'on avait agi sans précipitation, n'abandonnant que les meubles trop lourds, grossiers et sans valeur.

Les devantures des magasins, ornées de leurs enseignes, formées par de longues planches laquées noires ou rouges avec des caractères d'or, de même que les ornements des portes, que nous avait décrits M. J. Scot, n'avaient subi aucune dégradation; mais les bâtonnets ne fumaient plus devant les petits hôtels, et, au lieu des riches commerçants à longue queue et à vêtements de soie, on ne voyait circuler dans les rues, à part les coolis de l'administration, que des uniformes de chasseurs de Vincennes ou de tirailleurs annamites.

Ceux-ci s'étaient installés dans les maisons vides du centre de la ville, se fabriquant bien vite des tables, des bancs et des lits de camp avec les rayons des magasins, les volets et même les planchers; les cuisines étaient occupées et, dans cette garnison relativement confortable, régnait un air de bien-être et de gaieté. On se croyait en sûreté et l'on s'inquiétait peu de mettre la ville en état de défense.

De vastes quartiers restaient déserts et présentaient un contraste frappant avec le centre de la ville. Monkay

1. Suite. — Voyez t. LV, p. 321, 337, 353, 369 et 385.

contenait naguère, dit-on, près de dix mille habitants; mais il ne faudrait pas croire qu'elle tient autant de place qu'une ville européenne de même importance. On sait combien, à part les riches commerçants, les Chinois occupent peu de place dans un logement; c'est par dizaines qu'ils s'entassent pour la nuit dans la plus petite chambre ou dans la moindre barque.

Les habitants annamites de Van-ninh revenus à la suite de nos troupes commençaient déjà à relever leurs maisons en ruine, mais aucun n'habitait dans la ville de Monkay.

Dans l'après-midi de notre arrivée le commandant Poncet nous fit passer devant le front des troupes rassemblées, puis il nous présenta un à un les officiers de la garnison, près desquels nous étions destinés à vivre pendant de longs mois.

On envoya le jour même une lettre au village chinois de Tong-hin, pour avertir les commissaires chinois de notre arrivée. Cette lettre fut confiée à un sous-officier de chasseurs, qui passa à gué la rivière de Tchouksan, séparant Monkay de Tong-hin. Il était sans armes et portait la lettre à la main. Quand il arriva de l'autre côté du gué, il rencontra un petit mandarin militaire, qui lui fit signe qu'il venait prendre la lettre pour la porter à son adresse.

Dès le lendemain nous recevions de Wang une réponse aimable, nous souhaitant la bienvenue et nous disant qu'il envoyait immédiatement un courrier au président Teng, qui attendait à Kim-tchéou, pour l'avertir de notre arrivée. Cette lettre nous fut apportée par un mandarin à cheval, et, sitôt qu'il eut passé le gué, un sous-officier de chasseurs le précéda et le conduisit vers la demeure de notre président; ce fut désormais toujours de cette façon que l'on communiqua ensemble, et grâce à ces précautions il ne se produisit jamais à ce sujet d'incident fâcheux.

Deux jours après notre arrivée, la colonne Dugenne, composée d'une compagnie de chasseurs, de trois compagnies de tirailleurs tonkinois et d'une batterie d'artillerie, vint camper près de Monkay et se dirigea le lendemain sur l'enclave, où elle occupa sans résistance Transon et les points principaux de la région.

De même qu'à Monkay, les habitants chinois s'enfuirent devant nos troupes, abandonnant leurs maisons, et les habitants tonkinois restèrent chez eux. Le colonel Dugenne fit fortifier Transon, et ce poste resta occupé par nos soldats pendant tout le temps de la délimitation, sans qu'il y eût aucune contestation de la part des commissaires chinois.

Notre position envers nos collègues chinois ne laissait pas d'être très délicate; nous ne pouvions sans preuves matérielles et évidentes les accuser de l'assassinat de notre malheureux ami. Une accusation formelle de notre part eût été une faute grossière; nous aurions couru au-devant d'un échec certain, et cependant nous savions pertinemment que Wang au moins, qui était chargé de toute l'administration de cette région, ne pouvait pas être entièrement innocent de ce crime. En admettant qu'il n'en eût pas été l'instigateur, il était impossible qu'il n'eût pas eu connaissance du complot et de ses préparatifs.

Des renseignements qui nous parvinrent plus tard, mais dont nous ne pouvions pas user officiellement, nous avertirent que cette attaque, de même que celle dont avaient été victimes MM. Geil et Henry sur le Long-po-ho, avait été concertée depuis longtemps entre le vice-roi de Canton, le président de la commission Teng et le tao-taï Wang; celui-ci, chargé de l'exécution, avait fourni les armes et fait enrôler les hommes par un pirate appelé Bac-ha, qui commandait lors de l'attaque de Monkay.

Dès le 28 décembre Wang et Li vinrent nous faire visite à Monkay et nous présenter leurs compliments de condoléance pour la mort de notre collègue. J'avoue qu'il nous fallut faire un violent effort pour prendre la main qu'ils nous tendaient.

Peu de jours après notre arrivée à Monkay, nous reçûmes la visite du père Grandpierre, qui, à peine rétabli, était revenu prendre son poste dans le village chinois de Tchouk-san, à quatre ou cinq heures de Monkay. Nous avons vu qu'il n'avait pas tenu à lui que notre malheureux collègue ne fût averti à temps; il accepta encore de mettre au service de la commission sa connaissance du pays et ses nombreux moyens d'information. Le père Grandpierre était d'ailleurs bien connu des officiers de marine qui avaient fait la campagne de Chine : à diverses reprises il put procurer des pilotes à l'amiral Courbet et lui fournir des renseignements utiles.

Agé de trente-cinq ans et paraissant à peine son âge, malgré la dure existence qu'il menait depuis douze ans dans le village de Tchouk-san, le père Grandpierre, comme la plupart des missionnaires catholiques en Chine, portait des vêtements chinois, la tête rasée et la queue tressée derrière la tête.

Les habitants de Tchouk-san ne sont pas des Chinois; ceux-ci les appellent des sauvages, et ils méritent presque ce nom. Ils ont une langue particulière et gardent toute leur chevelure. Apathiques, paresseux et peureux, il a fallu toute l'énergie du père Grandpierre et tout son dévouement pour arriver à fonder cette chrétienté. Environné de tous côtés de pirates et mal protégé par des mandarins qui lui sont hostiles, il a dû faire de sa chapelle un véritable blockhaus, où il a déjà soutenu et repoussé plusieurs attaques des pirates.

Pendant la dernière guerre, menacé par les mandarins officiels, il dut se réfugier avec tous ses chrétiens dans une île plus éloignée de la côte, où ses sauvages se laissèrent mourir de nostalgie et de faim, plutôt que de travailler.

Rentré à Tchouk-san aussitôt après la paix, il avait réorganisé sa paroisse, malgré sa position précaire, restauré sa chapelle et son orphelinat, où il recueillait les enfants, qui, sans cela, eussent été vendus aux pirates pour être envoyés sur les marchés de Hong-kong et de Shang-Haï. Tchouk-san commençait à se

peupler, quand les troubles de Monkay vinrent encore compliquer sa situation.

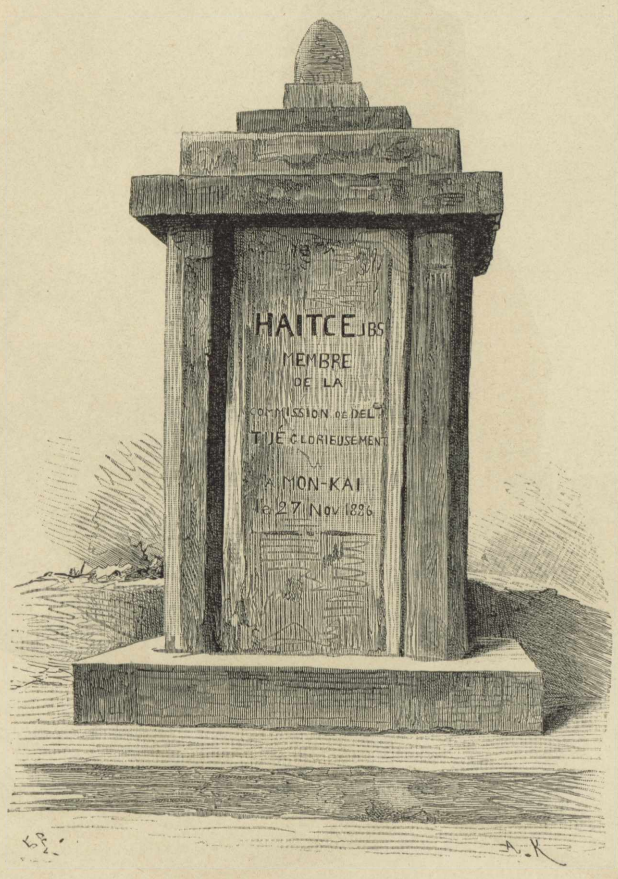
Forcé depuis bien des années d'être toujours sur ses gardes et de prévoir les complots formés contre lui, il avait, au moyen de Chinois catholiques, un service de renseignements des mieux organisés, et il avait été maintes fois averti à temps des dangers qui le menaçaient.

On conçoit combien un pareil auxiliaire pouvait nous être utile. Il consentit à nous consacrer le temps que lui laissaient ses occupations ordinaires, et il devint bientôt pour nous tous, non seulement un collaborateur, mais un véritable ami.

C'est avec son aide que nous pûmes arriver à connaître les détails de la mort de M. Haïtce, et c'est aussi grâce à lui que nous parvînmes à retrouver la tête de notre collègue. Encouragé par la promesse d'une prime assez forte offerte par notre président, plusieurs de ses hommes se mirent en campagne et nous apportèrent successivement plusieurs têtes plus ou moins bien conservées. Je les examinai toutes avec le plus grand soin, et je pus désigner avec certitude deux crânes d'Européens et enfin la tête de notre malheureux ami, parfaitement reconnaissable à certains signes particuliers.

Assisté du docteur Roberdo et de plusieurs des amis qui avaient particulièrement connu M. Haïtce pendant sa vie, nous pûmes lui faire dresser un acte de décès, et l'on rendit les honneurs funèbres à ses restes et à ceux du chasseur et des miliciens qui avaient été retrouvés. Ils furent inhumés à mi-route entre la ville de Monkay, où ils avaient été attaqués, et la citadelle, où ils s'étaient si vaillamment défendus. Toute la garnison de Monkay assistait à cette triste cérémonie. M. Dillon et le colonel Tisseyre rendirent hommage, en termes émus, à la mémoire de M. Haïtce et des braves qui étaient morts avec lui.

Un mausolée bâti en grosses pierres de taille, provenant de la ruine d'une vieille pagode, fut élevé sur sa tombe et perpétuera dans ce pays le souvenir de nos compatriotes.



Mausolée de M. Haïtce. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

Dans les premiers jours de notre arrivée on se croyait bien en sûreté dans la ville, mal défendue cependant, entourée de haies de bambous et, à peu de distance, de petits bois qui pouvaient favoriser une attaque. Hors de la ville il n'était pas prudent de s'éloigner, et, sur chaque mamelon, on pouvait craindre de rencontrer des pirates embusqués.

Si nous devons nous fier à des renseignements que, pour ma part, je crois très dignes de foi, les têtes de tous les Européens de Monkay, depuis celles des membres de la commission et du colonel Dugenne jusqu'à celle du dernier soldat, étaient mises à des prix variés, suivant les grades. On donnait même des primes pour tous objets rapportés en Chine et ayant certainement appartenu à un Européen, tels que casques, chaussures ou vêtements.

Quand le colonel Dugenne eut achevé d'organiser les postes dans l'enclave, il revint à Monkay et, à partir de ce moment il régna dans la ville une activité fébrile. Dès le point du jour, les soldats, en tenue de travail, se mettaient à l'ouvrage ; en peu de temps tous les environs de la ville furent déboisés et débroussaillés : bambous ou arbres fruitiers, maisons ou pagodes, tout ce qui pouvait favoriser une attaque ou gêner le tir des assiégés fut rasé impitoyablement. La citadelle annamite fut remise en état de défense, et le fortin, entièrement déboisé, fortifié et approvisionné, fut armé de hotchkiss et de deux canons de quatre-vingt-dix millimètres : maintenant il pouvait résister à toute une armée chinoise.

Un petit blockhaus fut en outre construit sur l'une des collines qui dominent le village chinois de Tonghin. Nous nous trouvions dans une position inverse de celle que nous avions à Laokay ; ici c'est nous qui dominions le village chinois et les forts environnants ; la ville elle-même fut convertie en un véritable camp retranché, et l'on en détruisit près de la moitié afin de mettre l'autre moitié en état de défense.

Tous ces travaux que faisait exécuter le colonel Dugenne étaient nécessaires pour assurer notre sécurité,

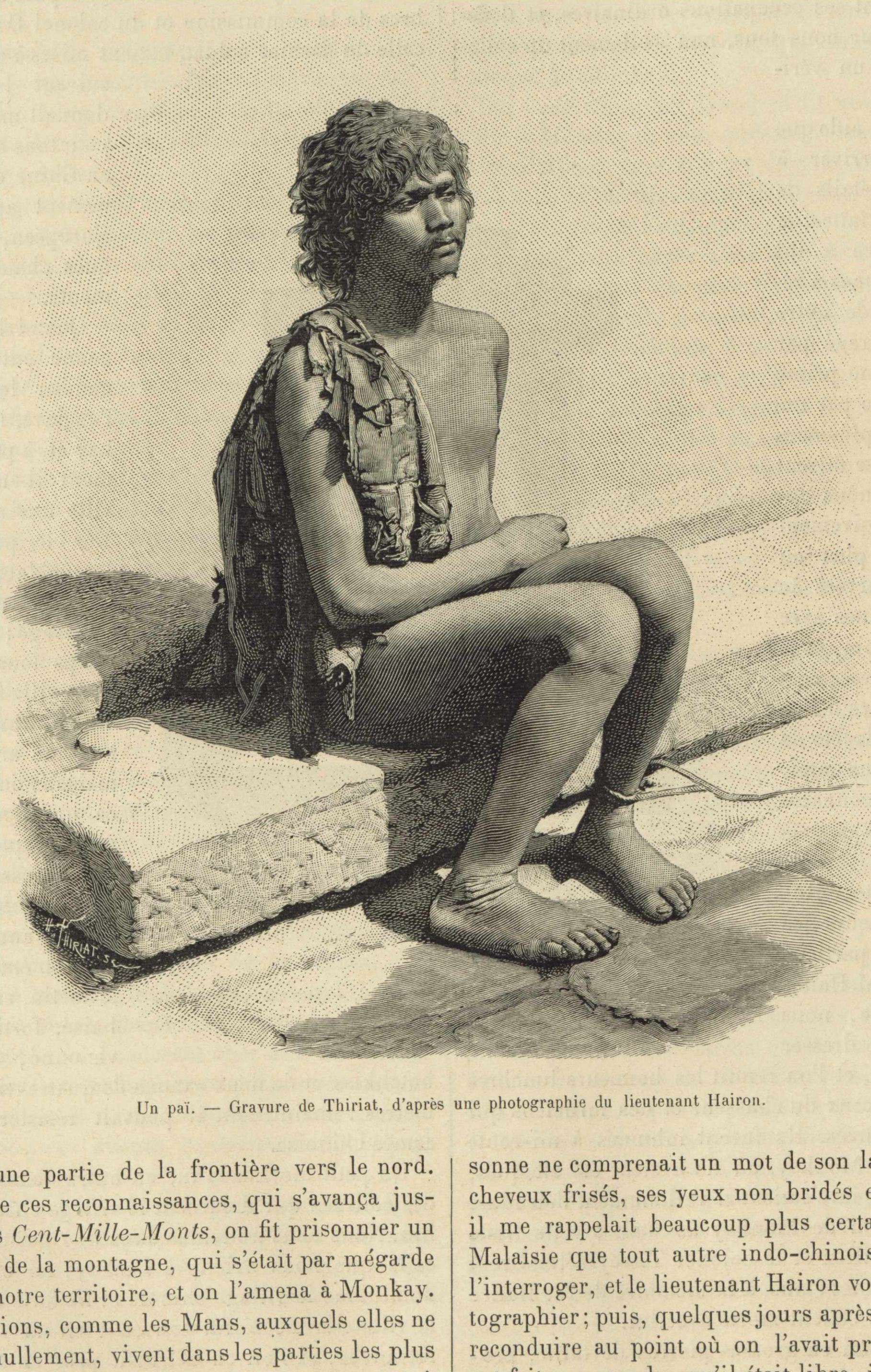
mais je dois avouer que c'était sans regret et même avec un certain plaisir que je voyais détruire cette ville et raser les maisons des habitants qui avaient été complices de la mort de notre collègue.

Les renseignements les plus alarmants ne cessèrent en effet de nous être rapportés à partir du mois de février.

Quand les habitants de Monkay virent que décidément nous voulions rester et occuper la ville, ils furent exaspérés, et sans les grandes précautions prises par le colonel Dugenne nous eussions certainement été attaqués une nuit ou l'autre.

Outre ces travaux de défense, le colonel faisait faire chaque nuit des rondes dans toute la plaine et dresser des embuscades dans les endroits où les Chinois de Tong-hin pouvaient passer la frontière.

Il ordonnait aussi des reconnaissances un peu plus éloignées, pendant lesquelles nos officiers topographes



Un paï. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

purent lever une partie de la frontière vers le nord.

Dans une de ces reconnaissances, qui s'avança jusqu'au pied des *Cent-Mille-Monts*, on fit prisonnier un *paï*, habitant de la montagne, qui s'était par mégarde aventuré sur notre territoire, et on l'amena à Monkay.

Ces populations, comme les Mans, auxquels elles ne ressemblent nullement, vivent dans les parties les plus reculées des montagnes. Celui qu'on nous amena, à peu près nu, paraissait à moitié mort de faim, et il sauta avec avidité sur la nourriture qu'on lui offrit; personne ne comprenait un mot de son langage. Avec ses cheveux frisés, ses yeux non bridés et sa peau brune, il me rappelait beaucoup plus certains types de la Malaisie que tout autre indo-chinois. On ne pouvait l'interroger, et le lieutenant Hairon voulut bien le photographier; puis, quelques jours après, le colonel le fit reconduire au point où on l'avait pris. Quand on lui eut fait comprendre qu'il était libre, il prit sa course, comme un lièvre, dans la direction de la montagne, et s'enfuit à toute vitesse sans regarder derrière lui.



Mise en état de défense de Monkay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

Les maisons de Monkay, bien plus grandes que celle de Dong-dang, ont presque toutes un étage et plusieurs chambres; sur le derrière se trouve une petite terrasse qui donne sur la rivière; si l'usage des vitres et des fenêtres mobiles n'était totalement ignoré, on aurait pu y être installé assez confortablement pendant l'été. Au moment de notre arrivée et surtout les deux mois suivants, la température étant froide et humide, ceux d'entre nous qui ne purent se faire construire des cheminées eurent à souffrir du froid.

Monkay renferme plusieurs pagodes : on utilisa les deux plus grandes, l'une pour y placer l'ambulance, et l'autre pour en faire notre salle de conférences. Celle-ci se trouvait placée près de la porte est de la ville, et les Chinois pouvaient y venir avec leurs escortes, leurs porteurs et leurs domestiques sans que ces derniers pussent se répandre dans la ville.

Les discussions sans fin recommencèrent avec les collègues chinois, et, bien qu'on eût alternativement, presque chaque jour, une conférence en Chine à Tong-hin, ou chez nous à Monkay, les affaires ne marchèrent pas plus vite qu'à la Porte de Chine.

Les premiers temps, pour se réunir on passait à gué, à cheval, la petite rivière; plus tard on convint de construire un pont provisoire qui ne servirait qu'aux communications des deux commissions.



Petite pagode à Monkay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

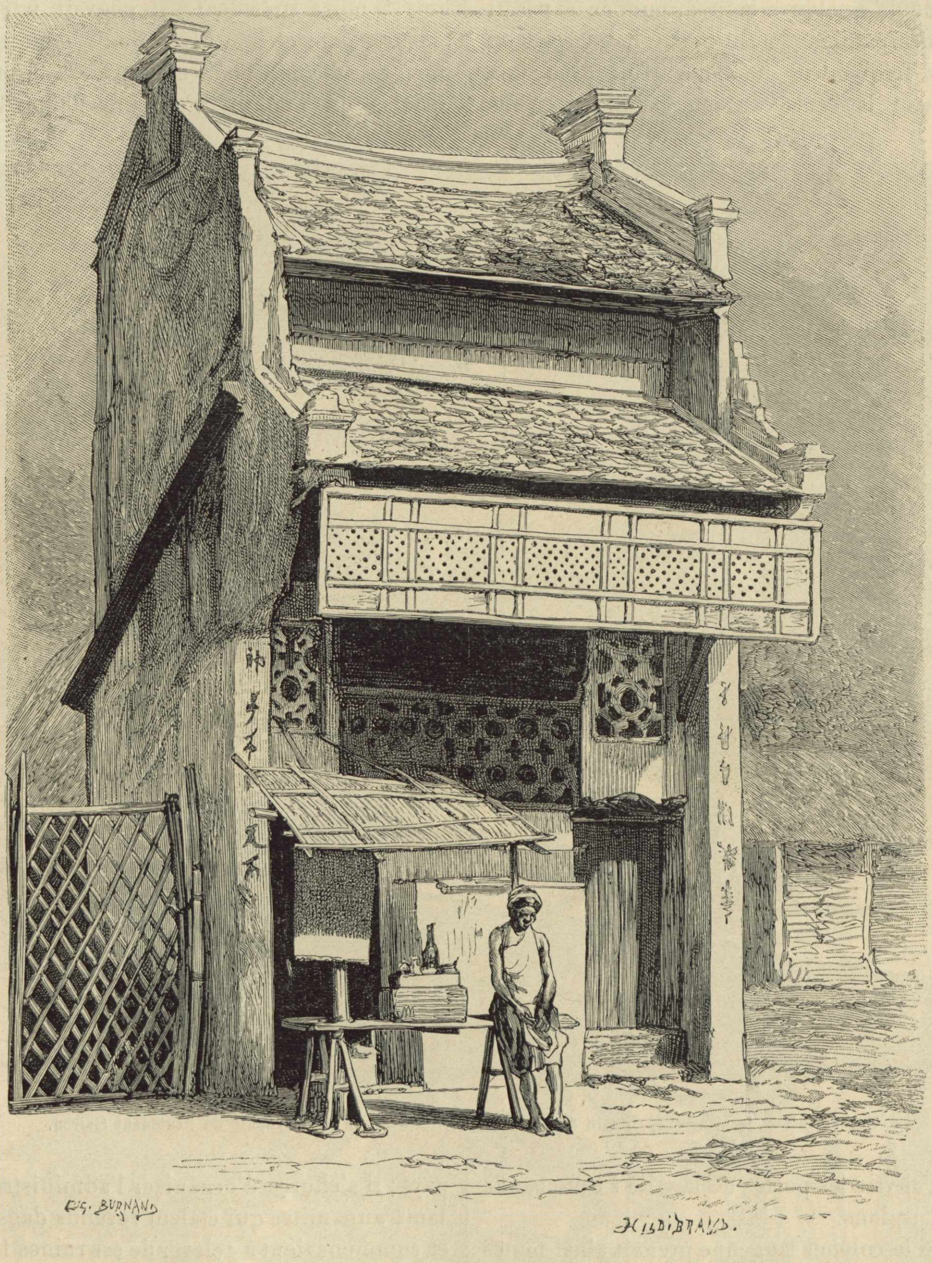
La frontière, en effet, ne devait être passée par personne autre. Tout Français ou même tout Annamite qui se serait aventuré à traverser la rivière aurait été arrêté, s'il n'avait auparavant été écharpé par la population. Les Chinois, de leur côté, étant à plusieurs reprises venus commettre des actes de brigandage dans les hameaux annamites, tout Chinois trouvé sur notre territoire, qui ne pouvait justifier de la cause de sa présence de notre côté de la frontière, était passé par les armes après une courte enquête.

Les autorités chinoises ne protestèrent jamais contre cette manière d'agir, et le colonel Dugenne ainsi que les commissaires nous déclarèrent souvent que tous les Chinois que l'on trouvait errants sur notre frontière ne pouvaient être que de dangereux pirates.

Comme on s'était plaint à Wang que les bandes qui avaient assailli M. Haïtce venaient du territoire chinois et avaient trouvé asile sur ce territoire à l'arrivée de la colonne du commandant Poncet, les commissaires, ne pouvant nier le fait, protestèrent qu'il leur avait été absolument impossible de l'empêcher et qu'ils s'emploieraient de tout leur pouvoir pour faire arrêter les coupables. Le chef de pirates Bac-Ha et plusieurs autres qui avaient été les instigateurs du massacre n'en res-

taient pas moins en sûreté à Tong-hin et dans les environs. Nous étions avertis de leur présence : cependant ils ne furent jamais inquiétés. En revanche, plusieurs fois par semaine les commissaires nous faisaient avertir que des exécutions de pirates chinois auraient lieu sur le bord de la rivière, près du pont de la commission, et l'on y décapitait en effet de trois à cinq individus.

Du haut d'un petit blockhaus qui dominait le pont, j'assistai quelquefois à ce triste spectacle. Le lieu de l'exécution était une petite plage de galets, et les bourreaux, habillés de rouge, en même nombre que les condamnés, y attendaient les victimes en aiguisant leur sabre, dont la lame, plus large du haut que du bas, ressemble à une sorte de couperet.



Une maison de Monkay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

A cent mètres environ, par un sentier qui descend sur la rive, on voit arriver au grand trot un mandarin à cheval, immédiatement suivi par les condamnés, qui, les mains attachées derrière le dos, n'en courent pas moins à toutes jambes, suivis chacun par un gardien armé d'un bambou. Puis viennent une cinquantaine de réguliers en uniforme armés de leurs fusils, et une nombreuse population qui suit en courant. Arrivés près des bourreaux, les patients s'agenouillent, la face tournée vers la rivière et les têtes tombent immédiatement, avant qu'on ait eu le temps de se demander comment on va opérer. A ce moment les soldats déchargent leurs armes en l'air, et le mandarin à cheval, les soldats et toute la foule des curieux détalent à toutes jambes en poussant des cris aigus. Ils craignent d'être poursuivis par l'âme des suppliciés, et c'est pour

l'effrayer qu'ils font tout ce bruit. Seuls les bourreaux, qui doivent être des esprits forts, ne s'empressent pas de se retirer et essuient tranquillement leurs sabres sur l'herbe de la rive. Les corps et les têtes doivent, d'après la loi, rester trois jours à l'endroit où ils sont tombés; mais comme la vue de ces corps étendus sur notre passage, quand nous nous rendions en conférence à Tong-hin, nous était peu agréable, on les faisait disparaître au bout de quelques heures, puis on exposait les têtes dans des paniers de rotin sur le marché ou sur les routes fréquentées de Tong-Hin, avec une inscription disant la cause de leur supplice. Nous n'avons jamais su de quoi étaient accusés les malheureux qu'on décapitait ainsi ; mais s'il avait fallu exécuter tous ceux qui faisaient ou avaient fait de la piraterie, on eût été obligé de condamner plus des trois quarts des habitants du pays.

Les anciens habitants de Monkay avaient espéré, à notre arrivée, obtenir de rentrer dans leurs demeures et avaient fait demander par les commissaires chinois à notre président s'il pouvait faire prendre des mesures dans ce but. M. Dillon répondit que cela était hors de sa compétence et regardait les autorités territoriales du Tonkin. D'ailleurs l'autorité militaire se souciait peu d'ouvrir les portes de la ville à cette bande de pirates et d'espions.



Une exécution de pirates. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

Pendant que le colonel Dugenne prenait ainsi toutes ses précautions en cas d'attaque, l'autorité civile, représentée par le vice-résident M. de Goy, ne restait pas inactive. Établi dans une grande pagode située entre le fortin et le fleuve, et disposant de soixante miliciens annamites, il fit fortifier sa résidence, creuser des fossés, et instruisit militairement ses miliciens, qui se trouvèrent bientôt en état de concourir à assurer la sécurité du pays. M. de Goy, ex-lieutenant d'infanterie de marine, qui avait déjà passé quatre ans en Indo-Chine, parlait couramment l'annamite et connaissait bien le pays ; il s'efforça d'organiser l'administration des habitants annamites qui étaient revenus dans leurs maisons et commençaient à relever de ses ruines le village brûlé de Haï-ninh.

Pour ces pauvres gens, d'ailleurs, l'incendie de leurs cases n'est pas un malheur bien considérable, et en quelques jours une nouvelle case est construite. La patate douce, principale culture du pays, était restée en terre, et les champs que les Chinois avaient abandonnés pouvaient aussi être récoltés par ces Annamites : aussi vivaient-ils fort tranquillement sous la protection de nos soldats.

M. de Goy n'en éprouva pas moins les plus grandes



Pagode des conférences (voy. p. 406 et 413). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

difficultés pour choisir les autorités indigènes, phu, huyen et maires, car tous ces gens ne croyaient point à la durée de notre occupation.

Plusieurs de ceux qui acceptèrent des fonctions ne le firent que sur l'instigation des Chinois, auxquels ils rendaient fidèlement compte de tout ce qui se passait. Aussi l'activité déployée par le colonel Dugenne dans les travaux de fortifications de Monkay fit-elle plus pour faciliter l'administration du pays que toutes les proclamations, promesses et assurances verbales qu'on pût donner aux Annamites. Malheureusement, au moment où il commençait à bien connaître son personnel, M. de Goy fut remplacé par un jeune homme brouillon, ignorant des choses annamites et plus propre à faire des rapports de police qu'à l'administration dans des circonstances aussi délicates.

Dès le mois de janvier, grâce à ces mesures énergiques, toute la plaine de Monkay entre le Paklam et l'arroyo de la douane devint suffisamment sûre. Il est vrai que l'on ne pouvait s'aventurer qu'en troupe armée de l'autre côté de la rivière de Monkay, en face de la ville, où nous n'avions pas encore de poste fixe et où les pirates chinois vinrent piller une maison et assassiner deux femmes presque en face de la pagode de la résidence; mais on pouvait dès maintenant faire de longues promenades à cheval jusqu'à l'autre côté de l'ancien arroyo de la douane, dans la direction de Mai-ngoc et de l'île de Traco. Au moment où les bruits d'attaques contre Monkay étaient les plus menaçants, l'amiral Rieunier, qui prenait le commandement de la division des mers de Chine, vint nous rendre visite, vers la fin de janvier, et séjourna quelques jours parmi nous.

Un soir, au milieu d'un grand dîner auquel, comme chef de gamelle, j'avais donné tous mes soins, le colonel Dugenne et l'amiral dînant avec nous, nous entendîmes des coups de fusil du côté du village de Haï-ninh, et le sergent qui gardait cette porte de la ville cria aux armes. La table fut vidée en un clin d'œil, chacun se rendant à son poste et les autres allant voir ce qui se passait. Toutes les précautions étaient prises à ce moment, et l'on n'avait à craindre aucune surprise; aussi, n'ayant pas de poste de combat, je continuai à découper avec soin une oie magnifique qui était le plat de résistance de notre dîner : les convives revinrent se mettre à table avant qu'elle fût refroidie. C'était une fausse alerte, causée par les miliciens de la résidence : ils avaient cru apercevoir des pirates chinois le long de la rivière, et ils avaient tiré dans la direction de la porte de Monkay. Les soldats du poste, de garde à cette porte, avaient entendu les balles siffler au-dessus de leur tête et ils avaient donné l'alarme. Bien que vingt fois on nous eût avertis que Monkay allait être attaqué à jour fixe, c'est la seule alerte que nous ayons eue dans cette ville.

Pendant une visite que nous rendaient nos collègues, à propos du premier de l'an chinois, l'amiral reçut avec nous les commissaires, et, au cours de la conversation il eut soin de leur dire qu'au moindre acte d'hostilité qui viendrait à se produire de la part des Chinois du côté de Monkay, il était absolument décidé à user de représailles et à brûler et dévaster, au moyen de son escadre, cent kilomètres des côtes de Chine.

Ces fêtes du *thêt* (premier de l'an annamite) retardèrent de quelques jours nos affaires; puis nous reprîmes les conférences, et dès la première séance qui suivit on arriva à une entente verbale à peu près complète. Non que les Chinois aient jamais voulu considérer l'enclave et le cap comme annamites, mais ce jour-là ils acceptaient de reconnaître le *statu quo* et notre droit à occuper provisoirement la région, en attendant la décision de nos deux gouvernements. Malheureusement ces bonnes dispositions ne durèrent pas. Ils demandèrent à attendre au lendemain pour signer cette convention, et le lendemain ils demandèrent un mois, puis ils recommencèrent leurs éternelles tergiversations.

Malgré les bruits d'attaque et les avis continuels que nous recevions de bonne source de nous tenir sans cesse sur nos gardes, nous pûmes, grâce aux énergiques mesures du colonel Dugenne, faire des excursions autour de Monkay dès le mois de février. C'est l'époque du printemps pour ce pays, et tous les talus des champs dans les environs sont revêtus de haies de rosiers du Bengale dont les fleurs sont odorantes en ce pays. L'incendie des maisons de Haï-ninh avait respecté les jardins, et en peu de temps les ruines noircies furent en maints endroits couvertes par des bosquets de roses.

La chasse était peu productive, le pays étant trop cultivé pour donner asile au gibier, et il eût été imprudent de s'éloigner du côté des collines. Les bécassines dans les terrains humides, les tourterelles et quelques rares perdrix rouges dans les terres sèches, voilà à peu près le seul gibier que l'on rencontrât. Une autre chasse, plus amusante, était celle des chiens chinois, redevenus sauvages dans les collines situées à l'est de la ville; ces animaux n'avaient pas suivi leurs maîtres en Chine, mais pendant notre séjour ils ne s'approchèrent jamais de Monkay. Ils s'étaient creusé des terriers dans les collines, et quand, dans nos promenades à cheval, nous les rencontrions dans la plaine, on s'amusait à les forcer comme des renards.

L'un des premiers soins du commandant Poncet, quand il s'était installé à Monkay, avait été de faire cultiver un vaste espace de terrain près du fortin; aussi en quelques semaines on eut en abondance des salades, des radis et des légumes verts de diverses espèces, non seulement pour les officiers, mais pour tous les Européens.

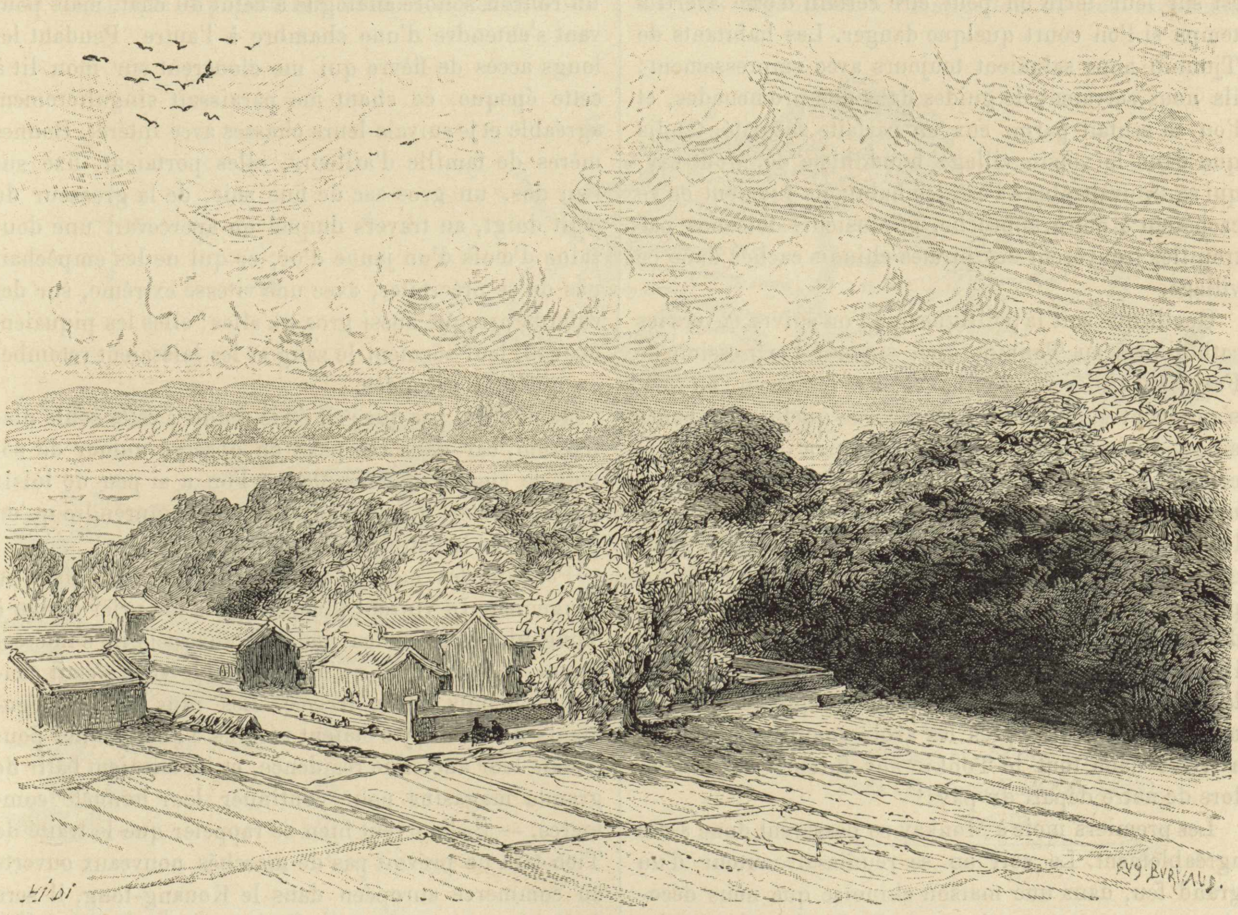
Le marché que l'on avait établi près de la ville ne fut d'abord que peu approvisionné, et cela se conçoit, le pays ayant été complètement dévasté; peu à peu cependant les pêcheurs de la côte y apportèrent leurs poissons, et les habitants de Traco et des autres points qui avaient échappé au pillage vinrent y vendre

leurs porcs, leurs œufs, leurs volailles, des fruits et quelques légumes. Ils nous vendaient d'ailleurs ces denrées au moins le triple de ce qu'elles valaient à Hanoï.

La principale culture du pays est la patate douce, qui forme la base de la nourriture des pauvres ; tous préfèrent le riz, qui pousse bien aussi dans la plaine de Monkay, mais la patate donne facilement jusqu'à trois récoltes par an, et à chaque récolte une plus grande quantité de principe nutritif; on cultive en outre l'arachide, le maïs et un peu de sarrasin.

Cette plaine, sillonnée par de petits arroyos, est parsemée de bouquets d'arbres formés par d'immenses banians, sous lesquels on trouve souvent des tombeaux. Près de l'ancien arroyo de la douane, le pays est plus boisé. Dans une vieille pagode ombragée de grands arbres, située à quatre kilomètres environ de Monkay, l'autorité militaire avait placé un petit poste commandé par un officier, et ce poste de Kouniamtong devint presque chaque soir le rendez-vous de nos promenades à cheval.

Parfois, quand la marée était basse, on traversait, l'arroyo à gué et l'on se rendait au village catholique de Tjunnin, qui se relevait rapidement de ses ruines.



Résidence de l'autorité civile à Monkay (voy. p. 408). — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

C'étaient les gens de ce village qui avaient sauvé du massacre trois chasseurs en leur faisant passer l'arroyo, et quand les Chinois furent maîtres du pays, ils avaient incendié le village et chassé les habitants.

Sous la direction de leur curé annamite ils se mirent activement au travail dès l'arrivée des Français. Se trouvant un peu éloignés de nos postes, ils commencèrent par construire une enceinte fortifiée défendue par des palissades et des bambous épineux, pour se mettre à l'abri d'un coup de main des pirates; puis, avec les matériaux des maisons chinoises que l'on avait détruites et qu'on les autorisa à employer, ils se construisirent des cagnas, recouvertes en tuiles, plus confortables que celles qu'ils eussent jamais possédées. Au centre du village un vaste hangar recouvert en tuiles, dans un coin duquel logeait le curé annamite, servait d'église.

Toutes les missions de cette partie du Tonkin sont des missions espagnoles, et les évêques espagnols sont bien moins difficiles que les nôtres pour le recrutement du clergé indigène. Aussitôt que les néophytes connaissent un peu leur religion et qu'ils savent lire l'écriture latine, on les trouve assez instruits pour les ordonner prêtres et les envoyer administrer une paroisse. Ils ne savent en général ni le latin ni aucune langue européenne et jouissent de fort peu de prestige

près de leurs paroissiens. Le curé de Tjunnin ne se distinguait des autres hommes du village que parce qu'il portait les cheveux courts au lieu du chignon national, mais il était du reste vêtu à l'annamite, et nous le rencontrions parfois travaillant aux champs ou à la fortification du village, comme ses paroissiens, et portant des habits aussi sordides que les autres. Malgré tout, on est bien heureux, surtout dans ces pays troublés où il est imprudent de perdre de vue un poste militaire, de se trouver au milieu des villages catholiques. Quels que soient les missionnaires, Français ou Espagnols, leurs paroissiens regardent toujours forcément les Européens comme des amis, et tant qu'on est sur leur terre on peut être certain d'être averti à temps si l'on court quelque danger. Les habitants de Tjunnin nous saluaient toujours avec empressement; ils nous servaient de guides dans nos promenades, et l'on se sentait parmi eux en parfaite sécurité, tandis que dans le voisin village bouddhiste de Mout-say, qui se trouvait plus à l'est, les habitants fuyaient ou se cachaient à notre approche, et plusieurs fois nos patrouilles trouvèrent des pirates chinois cachés dans ce village.

Quelle que soit la politique que l'on suivra envers les catholiques au Tonkin, que, suivant l'expression de Francis Garnier, on s'en serve sans les servir, ou que, s'appuyant sur eux, on leur accorde quelque confiance sinon quelques avantages, on pourra toujours être certain qu'ils préféreront notre domination à l'administration si capricieuse des mandarins, qui, suivant leur bon plaisir, les laisseront en paix pendant quelques années, pour les persécuter ensuite avec fureur pendant plusieurs autres. Comment s'étonner d'ailleurs de la prudence et du peu d'enthousiasme avec lesquels ils sont venus à nous en 1885, particulièrement dans les missions espagnoles, quand on se rappelle de quelle manière, en 1874, après les avoir compromis, on les a livrés dans tout le Tonkin aux fureurs des lettrés, lors de notre départ du pays!

Les premiers mois à Monkay se passèrent donc assez agréablement. Le soir on se réunissait autour d'un grand feu, dans une maison chinoise que nous décorions pompeusement du nom de Cercle, où avec les officiers de la garnison nous mettions en commun les journaux, revues et livres que nous recevions. Nous n'avions, il est vrai, et nous ne devions avoir dans la suite, aucune satisfaction, dans cette région, au point de vue de la réussite de notre mission, mais la vie matérielle était suffisamment confortable et les distractions variées, grâce aux bonnes relations qui ne cessèrent de régner entre les nombreux officiers habitant alors la ville. Dès le mois de mars, les conditions changèrent: mon ami et compagnon habituel, le commandant Bouinais, était parti pour Pékin; quelques semaines après, le colonel Dugenne partait en colonne avec la plupart des officiers, et les autres allaient loger dans la citadelle restaurée. Puis les chaleurs étaient revenues et avec les chaleurs les accès de fièvre. Dans ces vieilles maisons de Monkay, les rez-de-chaussée et les sous-sols étaient encombrés de détritus qui fermentaient et, dès les premières chaleurs, dégageaient des odeurs nauséabondes. Les animaux immondes les plus variés envahissaient nos logements.

Je dois cependant excepter de ceux-ci deux énormes araignées ayant le corps de la grosseur du pouce, et plus de quinze centimètres de l'extrémité d'une patte à l'autre; elles avaient élu domicile au-dessus de mon lit et j'avais bien défendu à mon boy de les troubler; elles ne descendaient jamais bien loin le long du mur, mais elles me débarrassaient des moustiques et surtout des cafards qui pullulaient chez moi. Elles chantaient un ronron sonore analogue à celui du chat, mais pouvant s'entendre d'une chambre à l'autre. Pendant les longs accès de fièvre qui me clouèrent sur mon lit à cette époque, ce chant me paraissait singulièrement agréable et je suivais leurs chasses avec intérêt. Bonnes mères de famille d'ailleurs, elles portaient, fixé sur leur dos, un gros sac de fine soie, de la grosseur du petit doigt, au travers duquel on apercevait une douzaine d'œufs d'un jaune d'or, ce qui ne les empêchait pas de se précipiter, avec une vitesse extrême, sur des cafards presque aussi gros qu'elles; elles les piquaient au cou, leur suçaient le sang et les laissaient retomber en quelques secondes.

Je ne dirai pas que j'en étais réduit à cette seule distraction, car dans ces pays on observe autour de soi tant de choses intéressantes et l'on a si peu de loisir pour les noter, que je n'ai jamais pu comprendre qu'on pût trouver le temps de s'ennuyer.

Pendant les mois d'avril et de mai, M. Hart ou l'ingénieur Li vinrent plusieurs fois me prier d'aller à Tong-hin soigner des malades auxquels ils s'intéressaient. Je remarquai qu'une véritable ville s'était construite depuis notre arrivée. Les plus riches négociants de Monkay s'étaient résolus à abandonner pour jamais leur ancienne résidence, et ils faisaient bâtir de grands magasins pour continuer leur honnête commerce. — Si l'on veut bien se rappeler que le traité de Tien-tsin ne prévoit pas de marchés nouveaux ouverts au commerce européen dans le Kouang-tong, il sera facile de comprendre que l'existence d'une ville commerciale dont les habitants ne trafiquaient d'ailleurs que de denrées acquises par piraterie ou par contrebande n'avait plus sa raison d'être sous un régime régulier.

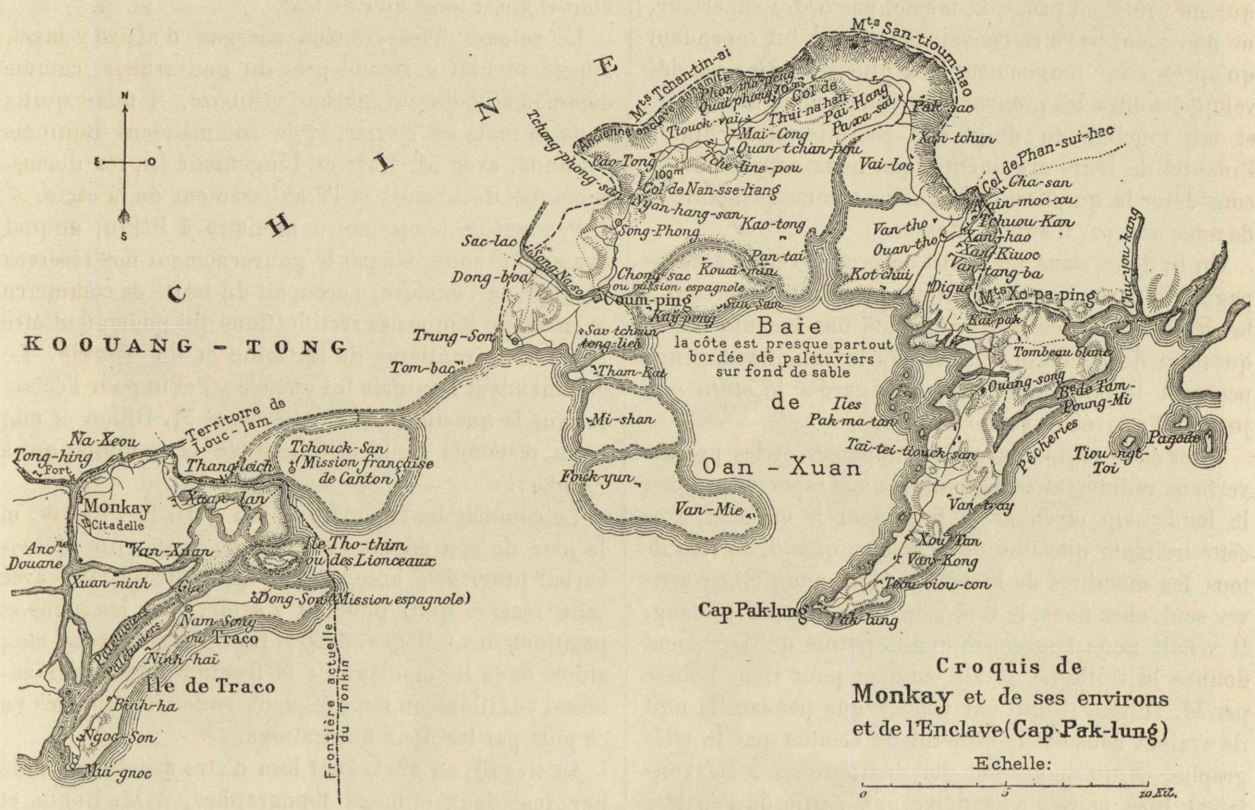
Nous aurons désormais là, en face de Monkay, une nouvelle ville chinoise dont les riches habitants essayeront de continuer l'honnête commerce qu'ils faisaient autrefois, et qu'une surveillance des plus actives pourra seule empêcher. Quant à l'avenir de cette ancienne ville florissante de Monkay, nous ne pouvons que souhaiter de voir accomplir la prédiction que, dès 1884, faisait le clairvoyant M. J. Scot : « Il faut qu'elle disparaisse de la carte pour que la province de Quang-yen jouisse d'un peu de sécurité ».

Malgré tout, les magasins ne s'approvisionnaient

plus, la piraterie et la contrebande étant impossibles pour le moment; les riches négociants écoulaient seulement, dans leurs nouveaux magasins, les anciens approvisionnements, et une multitude de coolis, de petits marchands et d'employés se trouvaient dans une misère affreuse, mourant de faim et risquant souvent leur vie pour venir voler quelques patates dans les champs des environs de Monkay.

Plusieurs fois, quand M. Dillon et moi nous restâmes seuls membres de la commission, toute la population de Tong-hin vint faire des manifestations sur notre passage, et les réguliers chinois furent obligés de contenir les manifestants. Un jour même, S. G. Wang nous avertit que la population, exaspérée, devait tenter une attaque contre nous la première fois que nous irions en Chine pour une conférence; il nous disait qu'il avait pris toutes ses précautions, mais nous demandait de l'avertir de l'heure exacte de notre arrivée en Chine.

Nous partîmes comme d'ordinaire, à pied, avec nos chasseurs sans armes comme escorte, et nous fûmes étonnés de rencontrer au bout du pont le taotaï Wang, qui, avec l'ingénieur Li et une forte escorte, venait lui-même à notre avance. Plusieurs milliers de Chinois se pressaient derrière la haie de réguliers entre laquelle nous passâmes pour nous rendre à la pagode des conférences. Ces manifestations, que nous soupçonnions toujours organisées à l'instigation de nos excellents



Croquis de Monkay et de ses environs et de l'Enclave (Cap Pak-lung)

Echelle:

collègues, n'influaient naturellement en rien sur nos discussions, mais au retour, bien que nous fussions accompagnés par le taotaï Wang et Li-Hing-Joueï, la population rompit les lignes des réguliers, et les anciens habitants de Monkay, se jetant à plat ventre devant nous, se mirent à pousser des cris lamentables et à implorer notre pitié. Nous ne pouvions absolument rien pour eux, et nous n'avions heureusement, aucune décision à prendre, car, vraiment, au point de vue de la conscience, ce sont là des questions complexes dont on est heureux de ne pas avoir à prendre la responsabilité.

Ces habitants de Tong-hin et de Monkay, si l'on en excepte les plus riches négociants (qui étaient absolument chinois, de race chinoise), de même que tous ceux des environs jusqu'au delà de Hakoï, sont d'une race ou plutôt d'une branche de la race mongole tout à fait distincte; ils s'appellent eux-mêmes des Hakkas. Ils ont été chassés, il y a un certain nombre d'années, des environs de Canton, où ils avaient la mauvaise habitude de piller leurs voisins et de vivre à leurs dépens, et ils ont refoulé ou réduit à l'état de vassaux les Annamites du pays qu'ils ont envahi après leur exode. La cour de Hué s'inquiète naturellement fort peu de ces empiètements, et les mandarins locaux, intimidés ou bien payés, se laissent facilement séduire. Habitués, depuis des siècles peut-être, à vivre de brigandage sur terre ou de piraterie sur mer, ces Hakkas devront être ou exterminés ou expulsés du territoire qu'ils ont envahi, si l'on veut assurer la tranquillité et la liberté des Annamites, aux dépens desquels ils vivent en ce moment.

Ce pays, il est vrai, était en grande partie habité par des Chinois, et c'était là le grand argument de nos collègues, qui n'en avaient guère d'autre ; les autorités chinoises des environs étaient souvent intervenues pour régler les différends, ce qui s'explique par l'éloignement de cette région et la faiblesse des mandarins annamites ; mais les traditions, les rôles d'impôts et même la grande géographie officielle chinoise nous indiquaient ce pays comme faisant partie du Tonkin. Nos collègues cependant furent intraitables sur ce point : ils avaient des ordres formels du vice-roi de Canton de ne pas reconnaître ce territoire comme tonkinois.

Devant une pareille attitude toute discussion devenait oiseuse ; il ne fallait pas espérer convaincre des gens qui ne voulaient pas, qui, même, par ordre supérieur, ne pouvaient pas être convaincus. Ce ne fut cependant qu'après avoir longuement et à plusieurs reprises développé toutes les preuves que nous avions à fournir, et fait toucher du doigt aux commissaires chinois l'inanité de leurs arguments, que nous convînmes de considérer la question de l'enclave comme pendante et de nous occuper d'autres choses.

On fit donc, dans un projet de procès-verbal accompagné de carte, une convention provisoire réservant à la décision de nos gouvernements une entente sur la question de l'enclave, et, comme la colonne Dugenne occupait le pays, on convint de garder le *statu quo* jusqu'à l'arrivée de cette décision.

Tout étant réglé, les cartes préparées et les procès-verbaux rédigés et collationnés, nous espérions signer le lendemain et en avoir fini, pour le moment, avec cette irritante question de l'enclave, quand, au lieu de tous les membres de la commission, nous vîmes arriver seul, chez nous, le 6 février, le commissaire Wang. Il venait nous apprendre que la parole qu'ils avaient donnée la veille ne devait compter pour rien. Poussé par M. Dillon, il finit par avouer que pendant la nuit ils avaient consulté le vice-roi de Canton par le télégraphe, et qu'ils avaient été désapprouvés. Ils voulaient bien encore considérer une partie de l'enclave comme réservée jusqu'à la décision des gouvernements, mais ils refusaient d'y comprendre le cap Paklung, et nous demandaient de faire évacuer nos troupes immédiatement de ce point. La flotte chinoise du vice-roi de Canton venait, disait-il, mouiller dans cette rade tous les cinq ou six ans, et c'était là une preuve suffisante des droits de la Chine sur le cap Paklung !

On conçoit qu'après la convention de la veille le pauvre Wang, que l'on chargeait toujours des commissions difficiles, fut fort mal reçu. On fit semblant de refuser de croire que les autres commissaires et en particulier le président Teng fussent d'accord avec lui, et l'on menaça de rompre entièrement si l'on revenait sans cesse le lendemain sur ce qui était convenu la veille. Nous ne pouvions d'ailleurs admettre que le vice-roi de Canton, qui faisait partie de la commission, mais qui n'y parut jamais, et avec lequel, par conséquent, toute discussion était impossible, vînt modifier ainsi nos projets de conciliation.

Nous avions, sans engager l'avenir, poussé les concessions jusqu'aux dernières limites, puisque, certains du droit du Tonkin sur l'enclave, et ayant les preuves en main, nous consentions à réserver la question pour pouvoir nous occuper d'autres choses. Finalement on ne signa rien, la convention resta verbale, mais en fait nos troupes continuèrent à occuper l'enclave et le cap jusqu'à la décision des deux gouvernements.

On se mit donc à s'occuper de la délimitation entre la porte de Chima et Monkay, puis de la région de Caobang jusqu'au Yunnan. Les documents étaient souvent incomplets, obscurs : le pays n'avait pas encore été parcouru par nos colonnes ; aussi ce travail était-il aussi long que délicat.

Le colonel Tisseyre s'en chargea d'abord ; mais, appelé bientôt à Hanoï, près du gouverneur, comme commandant de sa maison militaire, il nous quitta dans le mois de février, et le commandant Bouinais continua, avec M. Hart et l'ingénieur Li, les discussions des documents et l'établissement de la carte.

Pendant ce temps notre ministre à Pékin, auquel avaient été soumises par le gouvernement nos réserves au sujet de l'enclave, s'occupait du traité de commerce et en même temps des rectifications qui pourraient être faites aux frontières de la Chine et du Tonkin. Le commandant Bouinais fut envoyé à Pékin pour l'éclairer sur la question des frontières, et M. Dillon et moi nous restâmes seuls membres de la commission à Monkay.

Le commandant Bouinais était parti le 16 mars, et le jour de son départ on avait pu signer un procès-verbal provisoire accompagné de quatre cartes, avec cette réserve qu'il pourrait y avoir, pour les noms et positions des villages, postes, passes, montagnes, etc., situés dans le voisinage de la frontière, des modifications, additions ou suppressions aux cartes signées en ce jour par les deux délégations.

Le travail, en effet, était loin d'être achevé, et, aidé par les deux officiers topographes, MM. Bohin et Hairon, je m'occupai, de concert avec M Hart et l'ingénieur Li, d'établir les cartes définitives.

Le 29 mars, M. Dillon et moi nous pûmes signer le procès-verbal définitif de délimitation de toute la frontière des deux Kouangs, moins l'enclave et la question des îles, qui étaient réservées. La question des îles Gotow, sur lesquelles nos droits étaient absolument évidents, ne fut pas résolue sans peine, et ce n'est qu'après de longues discussions que les commissaires chinois se décidèrent à abandonner leurs prétentions sur ces îles.

Notre rôle paraissait être achevé pour le moment, puisque c'était à Pékin que devaient se décider la question de l'enclave et celle des rectifications de détail prévues par le traité de Tien-tsin, et qu'il ne pouvait être question de commencer l'abornement à cette époque de l'année.

Les chaleurs commençaient à se faire sentir, et les



Les anciens habitants de Monkay implorant notre pitié (voy. p. 413). — Composition d'Eug. Burnand, d'après les indications de l'auteur.

pluies tombaient déjà en abondance; les fièvres recommencèrent à sévir parmi nous. Successivement M. Bohin, puis M. Delenda, furent gravement atteints et durent quitter le Tonkin. Bien que n'ayant plus rien à y faire, M. Dillon et moi nous fûmes maintenus à Monkay.

De nombreux renseignements nous apprenaient que les Chinois arrivaient de tous côtés. Liu-Vinh-Phoc levait des troupes sur les frontières, et les bruits d'attaques devenaient de plus en plus menaçants. Les anciens habitants de Monkay et de l'enclave, qui avaient fui leurs demeures, faisaient des manifestations près des commissaires chinois et agitaient toute la région. Cependant nous avions de fortes raisons de croire que, tant que la commission chinoise resterait dans le pays, aucune attaque ne se produirait du côté de Monkay, et le seul moyen de retenir nos collègues sur la frontière était d'y rester aussi. On nous donna donc l'ordre d'attendre à Monkay la fin des négociations qui se poursuivaient à Pékin.

Ce ne fut qu'à la fin de juin que l'on nous releva de notre longue et pénible faction, et que nous apprîmes les décisions prises par le ministre de France à Pékin.

Les îles Gotow nous restaient, mais l'enclave et le cap Paklung étaient rétrocédés aux Chinois à titre de rectification de frontière. De ce côté encore, quoiqu'il nous fût bien pénible de voir céder cette région pour laquelle nous avions tant combattu, nous n'avions pas absolument perdu notre peine, puisque c'était grâce aux revendications soutenues par nous que l'on avait pu faire de la cession de l'enclave une transaction pour le traité de commerce.



Environs de Monkay. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après une photographie du lieutenant Hairon.

Nos troupes devaient donc évacuer le poste de Paklung et l'enclave, et, les habitants rentrant chez eux et désormais chinois, l'agitation allait cesser et notre présence devenait absolument inutile. Nous partîmes le 26 juin pour Hanoï; nous emmenions avec nous le père Grandpierre, que les services qu'il avait rendus à la commission de délimitation avaient pu rendre suspect aux Chinois et dont la présence en ces temps troublés à Chouk-san offrait les plus grands dangers. L'évêque de Canton lui avait donc donné l'ordre d'aller attendre à Hong-kong que l'apaisement se fît sur la frontière.

Quelques jours après, nous apprîmes que M. Dillon était nommé ministre plénipotentiaire et que l'abornement était renvoyé à des temps plus propices. Nous quittâmes le Tonkin, après avoir obtenu du ministère l'autorisation de revenir par l'Amérique.

Je choisis pour ce retour une ligne qui venait de s'établir dans le but de faire concurrence à celle de San Francisco. Je pris à Hong-kong mon billet pour le Havre en passant par le Canada, et, après un intéressant voyage, je débarquai au Havre le 25 juillet, juste deux ans après notre départ de Marseille.

P. Neis.

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Village et enfants des bords du fleuve Rouge (voy. p. 4). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE.

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

I

Arrivée au Tonkin. — La baie d'Along. — Haï-phong. — Tirailleurs annamites et tonkinois. — L'hôpital de la marine. De Haï-phong à Hanoï.

Le 3 janvier 1884 une dépêche ministérielle m'annonçait que j'étais désigné, sur ma demande, pour accompagner, comme médecin des ambulances, les troupes envoyées au Tonkin, sous les ordres du général Millot.

J'étais rendu à Toulon le 9, et le 11 je prenais la mer à bord de l'*Annamite*, grand transport de l'État, qui emmenait un bataillon du 23e de ligne, deux batteries d'artillerie, environ soixante officiers de tous grades, sans compter un matériel considérable remplissant les cales et une trentaine de chevaux parqués sur le pont.

Du trajet entre Toulon et le Tonkin je ne dirai rien. J'ai suivi l'itinéraire que parcourent depuis longtemps, à dates fixes, les grands paquebots des Messageries Maritimes. Ces bateaux font le courrier de la Chine et du Japon, et leurs escales sont maintenant aussi bien connues que les stations d'une grande ligne de chemin de fer européen. D'ailleurs, nous avions ordre de marcher vite : les événements qui se succédaient au Tonkin à cette époque nécessitaient cette mesure. Nous ne nous sommes arrêtés en route que juste le temps de renouveler notre provision de charbon : le 15 février nous entrions dans le golfe du Tonkin, et nous aper-

cevions les côtes de l'Annam. Bientôt après, nous accostions en mer le *Château-Renard*, aviso de la flotte des mers de Chine, que l'amiral Courbet, en station dans la baie d'Along, envoyait à notre rencontre pour nous guider à travers les passes encore peu connues qui conduisent à cette baie.

Le *Château-Renard* lance par-dessus notre bord un gros câble, que les matelots attachent à la proue de l'*Annamite*, et nous nous engageons, à la remorque, à travers les écueils à fleur d'eau qui surgissent de tous côtés.

Nous côtoyons à les raser des pointes de roches que la mer recouvre d'une écume blanche. Assis à la coupée, tout près de l'eau, je ne puis m'empêcher de songer qu'il ne faudrait qu'un faux coup de barre du pilote pour nous jeter sur les récifs, dont notre grand bateau frôle les aspérités aiguës.

Au fur et à mesure que nous avançons, les écueils émergent de plus en plus au-dessus de l'eau. Ce sont maintenant de grosses masses granitiques, d'un gris sombre, dépassant de huit ou dix mètres la surface des vagues. Ces blocs affectent les formes les plus variées et les plus inattendues : gros cylindres, tourelles, cônes, pyramides, silhouettes fantastiques. Leurs sommets seuls sont recouverts d'une mince couche de terre végétale dans laquelle ont poussé des mousses et des lianes ; leur base est minée par les eaux de la mer. Le *Château-Renard* nous remorque sans hésitation au milieu de ce chaos de roches, derrière lesquelles il disparaît parfois, tant le chemin est tortueux. Après une heure environ de cette navigation pénible, nous jetons l'ancre au milieu de la baie d'Along, où nous jouissons d'un spectacle admirable.

Tout autour de nous et à plusieurs milles, les roches grises que nous venons de traverser forment comme une ceinture de granit. Dans l'immense bassin qu'elles limitent, la mer, d'un bleu verdâtre, est unie comme une glace. A peine, tout au loin, trace-t-elle un léger sillon d'écume blanche à la base des blocs de granit qui limitent l'horizon.

Reposant sur leurs ancres, au milieu de ces eaux calmes, les huit navires de guerre de l'escadre nous attendent sur une même ligne. En avant se tient le cuirassé amiral, portant à l'arrière le fanion tricolore et à son grand mât la longue et étroite flamme de guerre. L'amiral Courbet est à son bord. Les coques des bateaux, peintes en blanc éclatant, s'enlèvent vigoureusement sur le fond gris des roches. Autour d'elles circulent constamment les vedettes à vapeur de l'escadre, apportant des ordres, les canots à rames des officiers de marine, et les embarcations du pays dont les voiles de nattes, gonflées par la brise, ressemblent à de grandes ailes de papillons.

C'est à la baie d'Along que nous devons quitter l'*Annamite*, pour embarquer sur le *Dracq*, petit aviso de la flotte dont le tirant d'eau, moins considérable, nous permettra d'atteindre Haï-phong. Le transbordement des troupes se fait le 18 février. Tous les canots des navires de l'escadre ont été réquisitionnés. Ils accostent l'*Annamite* six par six. Les soldats y descendent avec leurs sacs et leurs armes ; les six canots, une fois chargés, s'éloignent remorqués à la file indienne par une toute petite vedette à vapeur.

Le *Dracq* lève l'ancre à quatre heures du soir ; nous quittons la baie d'Along en abandonnant nos chevaux, nos ordonnances et tout le matériel d'ambulance, qui ne pourront être transbordés que plus tard. Pendant une demi-heure nous voguons au milieu des roches. Il faut la grande habitude que le pilote a de cette route pour que nous ne touchions pas, tant les écueils sont nombreux et le passage étroit. Pour ajouter encore aux difficultés de la navigation, les nuages s'amoncellent et nous enveloppent d'une telle brume qu'il est impossible d'y voir autour de soi. De temps en temps nous sommes assaillis par des averses qui nous trempent jusqu'aux os, malgré les caoutchoucs dont nous nous sommes munis.

Nous entrons dans le fleuve Rouge à la nuit tombante. La navigation y est encore plus difficile que dans la baie ; près de son embouchure, ce fleuve charrie une si grande quantité de sable et de vase, que très souvent sa profondeur s'en trouve modifiée d'un jour à l'autre : on se heurte à un banc de sable dans l'endroit même où la veille on était passé par six ou sept mètres de fond. On conçoit que, dans ces conditions, il faille veiller. Aussi le commandant du bateau et le pilote sont-ils en permanence sur la passerelle : ils modifient à chaque instant la marche du navire, en se guidant sur la boussole, car on n'y voit plus goutte.

Nous devions continuer jusqu'à Haï-phong, mais cette nuit noire nous oblige à jeter l'ancre en plein fleuve : la quille du bâtiment laboure la vase sur une profondeur de 16 centimètres et il ne serait plus prudent d'avancer.

Le lendemain nous dérapons au point du jour. La brume s'est dissipée, et je puis pour la première fois apercevoir un coin de ce Tonkin dont on parle tant en France. La première impression n'est guère favorable. Les eaux boueuses du fleuve Rouge, dont la largeur atteint plus de 800 mètres, coulent entre deux berges de terre argileuse très basses, sous un ciel gris et maussade. La campagne absolument plate est bornée à l'horizon par de hautes montagnes bleuâtres, à demi voilées sous de petites nuées flottantes.

Le fleuve fait un coude brusque, et tout à coup nous apercevons au loin un amas de maisons blanches bâties le long du rivage : c'est Haï-phong.

A voir de loin Haï-phong, en arrivant ainsi par le fleuve, on croirait que c'est une grande ville. Tout contre le quai sont construits l'hôpital, la maison du commissaire de la marine, la demeure du résident de France, les magasins du port et une ou deux maisonnettes en bois à un seul étage, décorées du nom pompeux d'hôtels. Les façades de toutes ces constructions d'assez belle apparence sont disposées sur une seule ligne, faisant face au fleuve. Elles sont entourées de



Tirailleurs tonkinois.
Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie (voy. p. 4).

Tirailleur cochinchinois.

gentils jardins plantés d'arbres. Tout auprès, le long du bord de l'eau, sont amarrés une grande quantité de canots, de jonques du pays et de chalands. De petits bateaux à vapeur et des embarcations à rames sillonnent le fleuve dans toutes les directions. On se croirait presque dans un port important. Mais, une fois à terre, l'illusion cesse : derrière ces quelques maisons et ces frais jardins s'étendent des terrains vagues qui confinent à la ville annamite. Les débordements du fleuve ont transformé ces terrains en vastes marécages à moitié couverts d'eau aux heures de la marée et qui dégagent une odeur infecte.

Le village annamite est composé d'une centaine de cabanes, basses, d'un aspect misérable, recouvertes de paillotes, et dont les murs, construits avec un clayonnage en bambous enduit des deux côtés de terre gâchée, menacent ruine. Les rues, dont jamais on ne balaye les immondices, sont étroites, couvertes de flaques d'eau puantes. Une foule de ces affreux petits porcs tonkinois, gros comme des bouledogues, au ventre pendant, au dos ensellé, les parcourent en liberté, en compagnie de chiens hargneux qui ont une vague ressemblance avec nos chiens de bergers. Les habitants sont de pauvres coulis employés aux plus rudes travaux du port. Ils sont à peine vêtus avec des loques rapiécées d'une propreté plus que douteuse, et ils se montrent, pour la plupart, couverts de vermine.

L'hôpital de Haï-phong, que nous sommes allés visiter, peut contenir environ deux cents lits. Il est installé dans de grands bâtiments en briques qui ne comprennent qu'un rez-de-chaussée. Les planchers des salles sont construits à 60 centimètres du sol sur de petits piliers en maçonnerie. De cette façon, l'air circule entre le sol et les planches, qui sont préservées de l'humidité. Tout autour de chaque bâtiment court une spacieuse véranda qui repose sur un système de colonnes. Cette véranda constitue un promenoir couvert pour les malades, tout en empêchant les rayons du soleil de venir surchauffer les murs des salles.

Chaque malade a un lit de fer avec un sommier, un matelas, un traversin, des draps et une moustiquaire. Le service est fait par des médecins de la marine et des sœurs de charité. L'hôpital possède des salles de bains et de douches et une pharmacie abondamment pourvue de tous les médicaments nécessaires.

Parmi les blessés des dernières affaires, nous avons vu un grand nombre de ces tirailleurs annamites venus de Saïgon qui ont perdu tant de monde à l'attaque de Son-tay. Ces soldats indigènes forment dans notre colonie de Cochinchine un corps de troupes analogue aux régiments de tirailleurs algériens. Comme ces derniers, ils sont commandés par des officiers français et des cadres de sous-officiers recrutés en partie parmi les Français, en partie parmi les indigènes. Leur uniforme est assez coquet : ils ont une petite blouse d'étoffe noire ne dépassant pas les hanches, un pantalon long et large de même couleur, une ceinture rouge formant en avant un gros nœud dont les pans descendent à mi-cuisses. Ils sont coiffés d'un chapeau rond et plat en bambou, recouvert d'une couche de laque et enjolivé d'ornements de cuivre. Comme tous les Annamites, ils portent les cheveux longs, relevés derrière la tête sous la forme d'un petit chignon, qui lui-même est fixé par un peigne d'écaille ou de bois. Du chapeau pendent deux brides d'étoffe rouge qui se nouent derrière la tête ou s'entre-croisent sous le chignon. Cette coiffure donne aux soldats annamites un faux air d'amazone, d'autant plus qu'ils sont imberbes, comme presque tous leurs compatriotes.

Les tirailleurs cochinchinois ont été envoyés de Saïgon pour prendre part à l'expédition de Son-tay. Ils ont fait le coup de feu côte à côte avec les premiers bataillons de tirailleurs algériens envoyés au Tonkin. Lorsque nos grands turcos, au teint cuivré, ont vu pour la première fois manœuvrer ces petits indigènes à chignon, ils se sont mis à éclater de rire en s'écriant :

« *Melé*, *melé* (bon, bon ! Soldats-mam'selles !) »

Les « soldats-demoiselles » ont fourni leurs preuves à l'attaque de Son-tay, et le nombre de leurs blessés soignés à l'hôpital de Haï-phong montre qu'ils n'ont pas boudé au feu.

Tout au début de la guerre du Tonkin, on a tenté d'organiser, sur le modèle des tirailleurs saïgonais, un corps de soldats tonkinois, auxquels on a donné un costume différent. Les Tonkinois portent une blouse de toile blanche à parements de drap rouge, un pantalon bleu qui leur vient seulement à mi-jambes, un chapeau de forme conique peint de cercles concentriques, alternativement bleus, blancs et rouges. On leur a cousu sur la blouse, du côté gauche de la poitrine, un petit morceau de coton blanc sur lequel on a inscrit en noir leur numéro matricule. Comme les Cochinchinois, ils sont armés du sabre droit d'infanterie et du fusil. Ils vont pieds et jambes nus [1].

Nous ne faisons pas long séjour à Haï-phong : le lendemain de notre arrivée, nous recevons l'ordre de partir pour Hanoï à bord du *Pélican*, petit remorqueur à vapeur, grand comme la moitié d'un bateau-mouche parisien. L'ordre arrive à huit heures ; il faut nous embarquer à dix. Pas une minute à perdre ; pendant que les uns préparent les vivres, les autres s'occupent de faire transporter les bagages. L'ambulance est scindée ; le bateau est trop petit pour nous contenir tous. Cinq seulement prennent place à bord. Un coup de sifflet, et nous voilà partis, remorquant une jonque annamite remplie par nos bagages. Ces grandes jonques sont munies à l'avant, de chaque côté de la proue, de deux gros yeux peints en blanc qui leur donnent un faux air de poisson échoué.

Nous entrons dans le Song-tan-bach, affluent du fleuve Rouge, qui traverse le faubourg de Haï-phong, et bientôt nous voyons se dérouler d'immenses plaines

1. Depuis l'organisation définitive des tirailleurs tonkinois ou régiments constitués, ces derniers portent le même uniforme que les tirailleurs saïgonais.

couvertes de champs de riz, de canne à sucre, de patates et de maïs. Les touffes de riz, encore vertes, disparaissent à moitié sous une mince nappe d'eau. Pour retenir cette eau, absolument nécessaire à la culture de la plante, le champ de riz est entouré d'une petite bordure de terre élevée de 30 à 40 centimètres au-dessus de la rizière, et qui marque en même temps les limites de la propriété. Le terrain est extrêmement morcelé ; chaque champ de riz ne dépasse pas une surface de 2 ou 3 ares. En revanche, il n'y a pas un pouce perdu de terre cultivable ; partout le sol est remué et fouillé, comme le sont, en France, les grands jardins maraîchers des environs de Paris.

Le terrain est formé de glaise rougeâtre, sans un caillou. Le fleuve, qui s'est creusé un lit dans cette glaise, court entre deux berges très peu élevées, de sorte que, dans ce pays plat, les inondations sont extrêmement fréquentes. A l'époque des hautes eaux, toutes les rizières doivent être recouvertes. Aussi ne voit-on pas de routes dans la campagne, mais de grandes digues élevées de 1 mètre à 1 m. 50 au-dessus du sol. Ces digues sont les seuls chemins que suivent les naturels pour se transporter d'un village à l'autre. Elles sont très étroites, et les plus importantes ne mesurent pas plus de 4 m. 50 de largeur.

Les bords du fleuve sont extrêmement peuplés ; de distance en distance, nous rencontrons un village formé par de petites maisons carrées dont les murs en torchis sont recouverts de paillotes. Les habitants, à peine vêtus de haillons rapiécés, sont accroupis devant leurs cases, leurs grands bras pendant le long du corps. De la distance où nous les voyons, on les prendrait, grâce à cette posture, plutôt pour des singes que pour des hommes. Les habitations sont construites au milieu de petits bois d'aréquiers et sont entourées de grandes haies de bambous épineux. Chaque fois que nous passons devant un village, les chiens viennent en troupe aboyer contre notre bateau, et une foule d'enfants, en costume d'archanges, nous poursuivent de leurs cris assourdissants :



Haï-phong : Concession française en 1884. — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

« *Ong quan! ong quan! sinon sapèque!* (Monsieur, monsieur, donne un sou!) »

Les environs du fleuve paraissent être extrêmement giboyeux ; à chaque instant, le bateau fait lever des bandes de bécassines, de canards sauvages et d'aigrettes blanches. Ces dernières ont un vol très curieux : elles tendent leurs longues pattes et leur grand cou sur une même ligne droite, si bien que, en les regardant d'un peu loin, elles font l'effet d'un bâton blanc garni de chaque côté d'une paire d'ailes.

L'équipage de notre petit bateau se compose seulement d'un quartier-maître de la marine et d'un pilote annamite qui tient la barre. Le cours de l'eau devient très sinueux, et notre pilote est inquiet. Il est constamment à l'avant, et sonde le fond avec un long bambou.

Nous venons de passer près de deux grosses jonques, chargées de munitions et de troupes, qui sont échouées dans la vase. Elles attendent la marée, qui chaque jour se fait sentir très haut dans le fleuve et qui viendra les remettre à flot. Ces arrêts forcés dans la boue sont chose commune dans ces parages.

La nuit vient très rapidement. Il n'y a pas de crépuscule au Tonkin ; en une demi-heure il fait nuit noire.

Une fois le bateau ancré solidement au milieu du fleuve, nous nous empilons à cinq dans une petite cabine qui ne mesure pas plus de 2 mètres carrés, et nous essayons de dormir, étendus sur le plancher, dans nos couvertures.

Le lendemain nous nous réveillons moulus et transis; il tombe une pluie froide et fine qui nous transperce et nous gèle. On n'y voit pas à deux pas. Sur nos têtes, un ciel gris de plomb; sous nos pieds, les eaux rouge sale du fleuve. Tout cela est d'une tristesse navrante. Heureusement la pluie cesse et un rayon de soleil vient, en nous séchant, nous apporter un peu de gaieté.

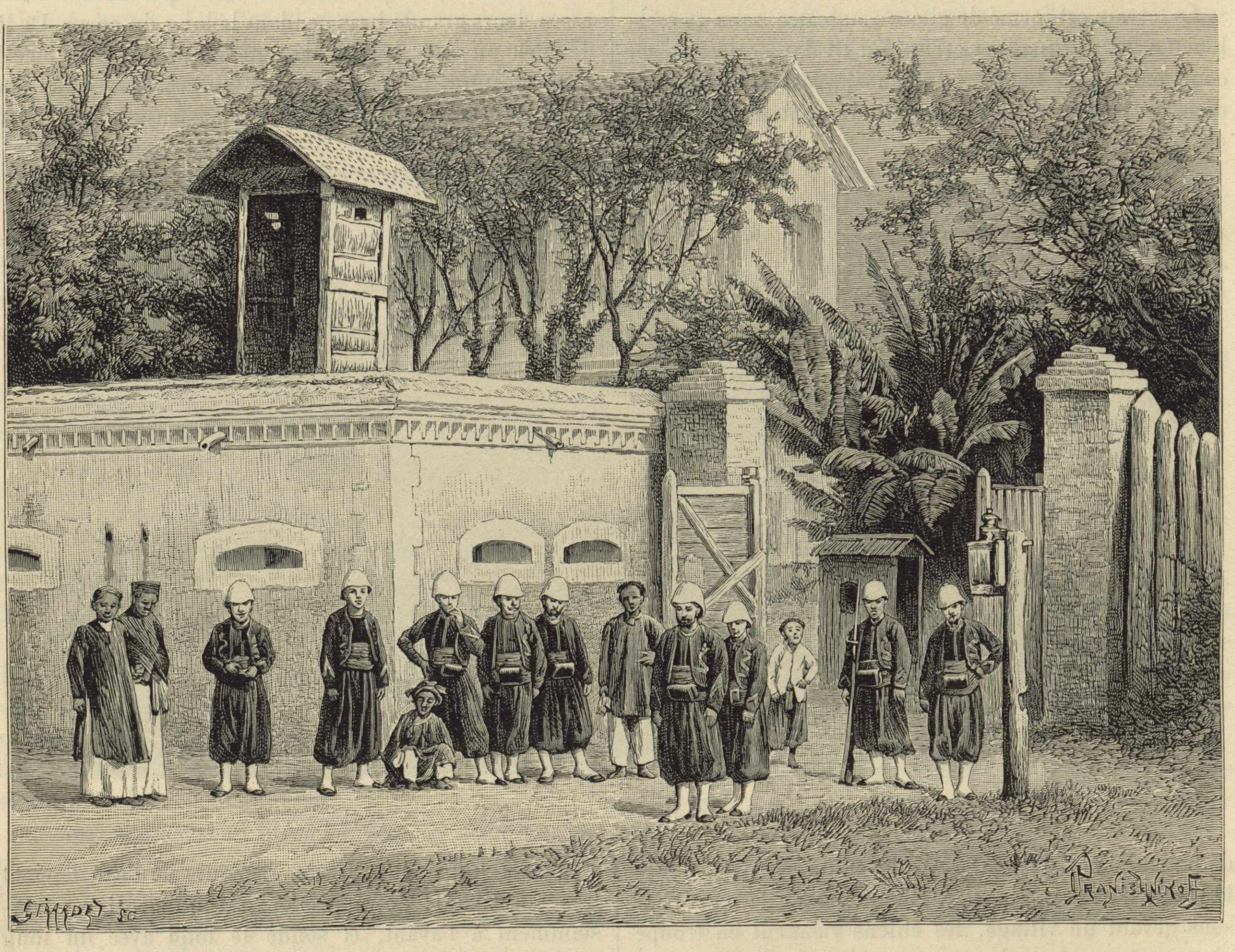
Nous comptions arriver à Hanoï à six heures du soir: nous jetons l'ancre à onze heures seulement. Nous avons mis deux jours pleins pour aller de Haï-phong à Hanoï. Il est trop tard pour descendre dans la ville: nous allons dormir une deuxième et dernière fois dans notre étroite cabine.

II

Hanoï. — Le quai de débarquement. — La Concession. — M. Trois et les boys annamites. — Tailleurs indigènes. — Les incrustateurs et l'industrie de l'incrustation. — Un porc muselé. — Charcutier ambulant. — Vêtements, bijoux et coiffures des femmes annamites. — Hanoï la nuit.

Le jour avait à peine paru que nous quittions nos couvertures pour monter sur le pont du bateau et jouir du coup d'œil de la rade.

Le fleuve Rouge, dont la largeur atteint 1 kilomètre



Hanoï : poste de soldats à l'entrée de la Concession. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

en face de Hanoï, présente à cet endroit une berge élevée de 2 ou 3 mètres, d'un accès difficile. Sur cette berge, parallèlement au fleuve, court une allée bordée de badamiers, derrière laquelle nous apercevons les bâtiments de la Concession française, rangés côte à côte et presque sur la même ligne. C'est d'abord, tout à fait en aval, l'ancienne caserne d'infanterie de marine, grande bâtisse à deux étages dont on a fait un hôpital, puis de petites paillotes servant de magasins aux vivres. A côté s'étendent trois grands bâtiments à deux étages où logent le général en chef, l'état-major et le directeur des affaires civiles. Plus loin, en amont de la Concession, le rivage est couvert par un fouillis de petites cases en bambous d'aspect malpropre. De distance en distance émerge une petite pagode bâtie en briques, dont les murs blanchis à la chaux et le toit sculpté contrastent avec ces misérables huttes. Plus loin encore, toujours en remontant le cours de l'eau, et tout à l'extrémité de la ligne formée le long du bord du fleuve par les paillotes annamites, on voit un grand monument carré dont le toit en terrasse est surmonté d'un pavillon tricolore. C'est le bâtiment de la douane, distant d'au moins 1 kilomètre et demi de la Concession, et qui forme l'extrême pointe de la ville au niveau du fleuve.

Le fleuve Rouge est très profond. Les bateaux peuvent être amarrés à quai, mais rien n'est installé pour

atterrir, si bien qu'après avoir enfoncé jusqu'aux mollets dans une boue noire et gluante, nous manquons dix fois de nous rompre le cou en montant sur la berge par les marches d'escalier qu'on a taillées, tant bien que mal, à coups de bêche dans la glaise.

Le quai de débarquement présente en ce moment une animation extraordinaire : plus de trois cents coulis indigènes sont employés au déchargement des bateaux qui arrivent à chaque instant de la baie d'Along, amenant des troupes ou du matériel. On leur a cousu, sur la loque rapiécée qui leur tient lieu de blouse, un petit carré blanc muni d'un numéro ou d'une inscription indiquant le service auquel ils appartiennent (intendance, état-major, ambulances, etc.). Chaque couli est porteur d'un long bambou et d'une corde. Pour enlever un ballot, il faut deux coulis ; ils attachent le fardeau avec leur corde au milieu du bambou, dont ils prennent chacun une extrémité sur l'épaule. Quand la charge est trop lourde, on prend quatre porteurs, qui croisent leurs deux bambous en X et suspendent le ballot au niveau de l'entre-croisement.

Tous les transports se font ainsi à dos d'hommes. Les voitures sont absolument inconnues ici. D'ailleurs les petites digues surélevées qui constituent les seuls chemins des indigènes dans la campagne, seraient beaucoup trop étroites pour recevoir un véhicule à roues.



Allée principale de la Concession (voy. p. 8). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

Le terrain de la Concession française est clos de tous côtés par une palissade de 2 mètres de hauteur, faite avec des pieux pointus enfoncés en terre. Entre ces pieux sont ménagées de petites meurtrières à travers lesquelles, il n'y a pas bien longtemps encore, des sentinelles surveillaient la campagne.

Avant les affaires de Son-tay, il y a de cela un mois à peine, les Pavillons-Noirs, rentrés à Hanoï après la mort du commandant Rivière, venaient la nuit piller et incendier les maisons à deux pas de la Concession. Il était défendu à la petite garnison française de sortir de l'enceinte une fois le soir venu, et, lorsqu'il fallait porter des vivres au poste de la citadelle, à l'autre bout de la ville, les coulis du convoi étaient escortés par une demi-compagnie de soldats, fusils chargés, de peur d'une attaque.

L'enceinte de la Concession ne mesure pas plus de 1 kilomètre de longueur sur 300 ou 400 mètres de large. On y entre par une grande porte à deux battants que l'on ferme le soir. Cette porte est gardée par un poste de quinze à vingt hommes, qui logent à côté, dans un corps de garde en maçonnerie. Les murs de ce bâtiment sont percés de meurtrières comme la palissade. Il a un toit en terrasse, sur lequel se dresse une petite

guérite faite en feuilles de palmiers. La nuit, lorsque les portes sont fermées, une sentinelle veille dans cette guérite; elle interpelle les arrivants à distance et ne laisse approcher que ceux qui sont munis du mot de passe.

La porte de la concession une fois franchie, nous nous trouvons devant une grande allée plantée d'arbres tracée parallèlement au fleuve Rouge. A gauche s'étend la ligne des bâtiments que nous avons déjà aperçus du fleuve; à droite, l'allée longe des constructions de plus modeste apparence recouvertes de toits en paillotes.

Dans une de ces petites maisons demeurent les quatre médecins de marine qui sont installés au Tonkin, depuis le commencement de la guerre, pour faire le service de l'hôpital de Hanoï. Ces messieurs nous reçoivent avec la plus grande cordialité. Ils nous apprennent que la Concession et la citadelle regorgent de troupes et qu'on ne sait plus où loger les officiers. « Le médecin en chef des ambulances et l'intendant du corps expéditionnaire, qui sont arrivés depuis un jour, campent sous un escalier. Vous n'avez plus qu'une ressource, ajoutent gracieusement nos confrères, c'est de partager notre paillote. »

Nous acceptons avec d'autant plus de reconnaissance que nous aurons plus d'une fois besoin de recourir à l'expérience de nos hôtes pour nous procurer les différents objets indispensables à une première installation. A peine sommes-nous arrivés, que déjà nous les accablons de questions : « Comment allons-nous vivre? Faudra-t-il que nous fassions notre cuisine nous-mêmes? Et un lit? Est-ce que nous trouverons ce qu'il faut pour nous coucher cette nuit?

— C'est bien simple, dit un de nos nouveaux amis : prenez mon boy[1]. Il jargonne un peu de français.



Boys au service des Français. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

Il vous accompagnera en ville pour vos différentes emplettes. »

Tout en parlant, il frappe un coup sec sur un gong chinois placé dans un coin, et, à l'instant même, arrive en courant un petit garçon indigène de douze à quinze ans, qui nous gratifie d'un « bonjour, cap'taine » retentissant, en faisant le salut militaire.

« Il faut que je vous prévienne, nous dit en riant notre ami, que, pour les Annamites, tous les officiers, depuis le sous-lieutenant jusqu'au général inclus, s'appellent capitaines. Allons, Ba, prépare-toi. Tu vas accompagner ces messieurs en ville.

— Bien, cap'taine », et il disparaît.

« Mon boy, reprend le docteur X..., s'appelle Ba, ce qui veut dire « trois » en langue annamite. Les indigènes n'ont pas de prénoms; chez leurs parents on les désigne par le numéro d'ordre dans lequel ils sont venus au monde. Ba est le troisième venu. Ses parents s'appellent N'guyen-Van-Xi, mais il cache avec soin son nom de famille, comme du reste tous les boys annamites.

— C'est assez extraordinaire.

— Vous comprendrez facilement pourquoi au contraire, quand vous serez au courant des mœurs du pays. Ces boys au service des Européens sont, pour la plupart, de petits vauriens sur qui il faut avoir en tout temps l'œil ouvert. Ils ne couchent pas à la maison, mais en ville, et leur plus grande occupation, une fois leur service fini, est de jouer aux cartes ou au bacouën, car le jeu est la passion dominante des Annamites. Ils vous volent tant qu'ils peuvent, et, lorsqu'ils se voient découverts, ils filent pour ne plus revenir. Une fois qu'ils sont en fuite, il est bien difficile de les pincer; ces indigènes se ressemblent tous : allez donc retrouver votre voleur dans la foule ! Et comment vous

1. Domestique.



Résidence française à Hanoï (voy. p. 12). — Dessin de Mlle Lancelot, d'après une photographie.

plaindre si vous ne connaissez pas son nom de famille? Voilà pourquoi ils le cachent avec tant de soin.

— Pourquoi vous servez-vous de pareils garnements?

— Par la raison toute simple qu'il nous est impossible de faire autrement. C'est dur à dire : mais ces petits vauriens que nous traitons de sauvages apprennent ce qu'il faut de français pour nous comprendre en bien moins de temps que nous n'en mettrions, nous, pour nous faire entendre dans leur langue.

« Il y a trois mois, le nommé Ba que vous venez de voir ne savait pas un seul mot de français et n'entendait absolument rien à mon service. Maintenant, non seulement il me comprend, mais il cuisine comme un vrai cordon-bleu et me repasse mes chemises et mes faux-cols comme la meilleure lingère. C'est un coquin, mais je ne puis pas me passer de lui, et si je le prenais la main dans un de mes tiroirs, je crois, ma parole, que je fermerais les yeux, pour ne pas le chasser, tant il m'est indispensable. »

M. Trois est revenu sur ces entrefaites. Il est coiffé d'un grand chapeau en bambous en forme de cône, sous lequel sa petite tête disparaît tout entière comme sous un immense éteignoir. A ce chapeau sont attachées de grandes brides en crépon rouge, larges comme la main et réunies en un gros nœud au devant et au milieu de la poitrine. Par-dessus la veste blanche de tout à l'heure, il a passé une espèce de tunique faite en étoffe de soie moirée à mailles espacées comme du tulle. Cette tunique est fendue de chaque côté comme une chemise. Elle a des manches très étroites et un col droit boutonné sur le devant.



Ba en grand costume. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

Ba porte au-dessous une large ceinture de soie rouge à laquelle est attachée, au niveau de la hanche droite, une belle bourse brodée de perles de verre et de filigrane d'or. Il est chaussé de bas bien blancs et de souliers de fabrication française. Il porte un immense parapluie de même provenance que les souliers.

Derrière lui se tient timidement un gamin de sept ou huit ans pauvrement vêtu d'une étoffe grossière de couleur brune et portant un grand panier vide.

« Ba vous a fait les honneurs de son beau costume, nous dit notre ami X... ; il est vêtu comme un vrai mandarin, et pour ce fait, si nous n'étions pas les maîtres du pays et s'il existait encore une justice annamite, il recevrait au moins cent coups de cadouille.

— Quoi ! nous écrions-nous, on n'a donc pas le droit de porter ici le vêtement que l'on veut ?

— Eh non ! répond notre hôte ; le vêtement est réglé par le code annamite d'une façon absolument minutieuse, et vous vous en rendrez compte plus tard.

« Il est défendu à un simple boy de porter une tunique de cette soie et surtout de la porter aussi longue. Ce fils de couli se prélasse en ce moment dans un costume de fonctionnaire. Il devrait porter simplement le modeste *kéo* de toile grossière que vous voyez sur le dos du pauvre hère qui l'accompagne. Il serait bâtonné par le juge annamite d'après le principe qui ferait incarcérer en France un paysan revêtu d'un costume de préfet. Mais les lois du pays sont lettre morte à cause de la guerre, et mon cuisinier, vaniteux comme tous ceux de sa race, en a profité pour revêtir un costume qu'il n'a pas le droit de porter, mais qui en impose au vulgaire. C'est pour cela que vous le voyez muni de ce gigantesque parapluie. Le parapluie est ici l'insigne du commandement. Quand un mandarin paraît en public, le nombre des parasols qu'on porte à sa suite indique son grade, tout comme le nombre des galons portés sur la manche indique celui de nos officiers. »

Nous sortons de la Concession pilotés par le brillant Ba et suivis respectueusement, à quatre pas, par le petit domestique, vêtu de bure, qui trottine, pieds nus, son panier sur la tête. Nous prenons une grande digue bordée d'un côté par de misérables paillotes et de l'autre par une grande flaque d'eau couverte de larges feuilles de nénuphar.

La Concession est située près de la ville, mais hors de son enceinte. Autrefois Hanoï était entourée d'une muraille et d'un fossé plein d'eau. Aujourd'hui il ne reste plus, comme spécimen de ces fortifications, du côté du fleuve, qu'une porte formée par deux grandes colonnes en briques surmontées de deux dragons sculptés.

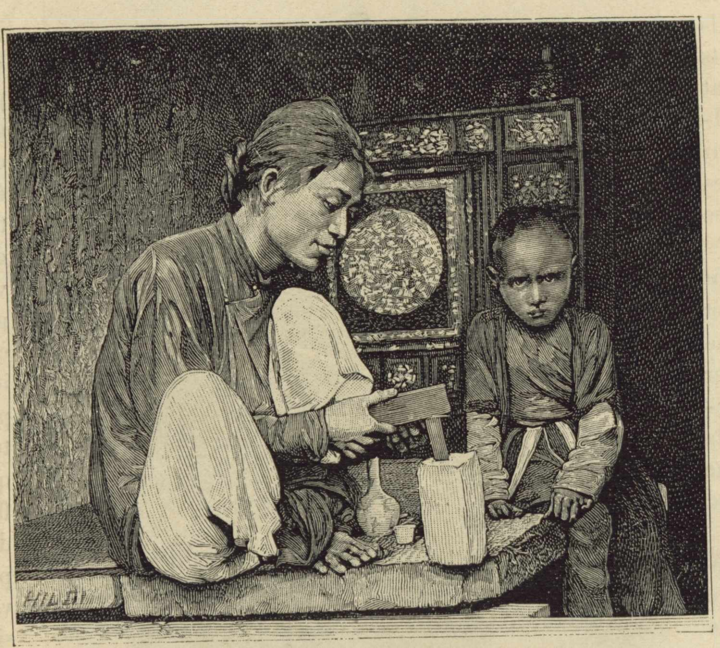
Cette porte une fois franchie, on trouve une grande avenue plantée d'arbres et bordée par de petites *cagnas* en paillotes : c'est la rue des Incrustateurs.

Les tailleurs du cru tiennent boutique dans cette rue. Ce sont eux qui vont avoir notre première visite, et pour cause : quand nous sommes partis de France, nous n'avions que des notions très vagues sur le Tonkin ; je ne sais pourquoi, nous nous étions figuré que son climat ressemblait à celui de la Cochinchine et que nous allions subir toute l'année la grande chaleur ; aussi n'avions-nous apporté, outre nos uniformes de France qui sont peu commodes, que des vêtements très légers. Dès notre arrivée dans la baie d'Along, en

février, nous avons été désagréablement surpris par le froid et la pluie. L'hiver il ne gèle jamais pour ainsi dire au Tonkin, mais il y a des jours où le thermomètre descend à deux ou trois degrés au-dessus de zéro. Nos vêtements de toile apportés d'Europe devenaient insuffisants. Heureusement, en arrivant à Hanoï, nous avons trouvé nos confrères de la marine vêtus de superbes complets de flanelle qui leur avaient été fabriqués par des tailleurs annamites, et nous nous sommes empressés d'imiter leur exemple.

La boutique d'un tailleur ressemble à celles de tous les petits commerçants de Hanoï. Elle est installée dans une paillote assez semblable à un grand hangar qui serait ouvert du côté donnant sur la rue. La paillote est divisée en deux compartiments dans le sens de sa longueur par une cloison faite en treillis de bambous. La boutique et l'atelier donnent sur la rue; de l'autre côté de la cloison est ménagée la chambre de la famille.

Nous avons trouvé nos artistes assis les jambes croisées sur leur table de travail, comme les tailleurs de tous les pays. Ba leur explique ce que nous voulons et leur laisse un de nos vêtements comme modèle. Ils lui disent que moyennant sept piastres (trente francs environ) ils nous confectionneront, dans l'espace de deux jours, un vêtement complet de même forme, en flanelle bleue de Saïgon. C'est vraiment pour rien, et je conseille à nos camarades qui iront au Tonkin d'attendre, pour monter leurs garde-robes, qu'ils puissent traiter avec un tailleur de Hanoï.



Incrustateur redressant sa lime. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

La rue des Incrustateurs tire son nom d'une des principales industries du pays, l'incrustation de nacre sur bois précieux.

Les ouvriers qui se livrent à cette sorte de travail sont de véritables artistes. On commence à connaître en France quelques-unes de leurs œuvres, mais ce dont on ne se rend pas compte, lorsqu'on ne les a pas vus opérer, c'est de la patience, du temps, de l'habileté manuelle qu'ils sont obligés de dépenser pour créer ces meubles aux incrustations chatoyantes, ces coffrets couverts de charmantes fleurs et de délicieuses arabesques, avec les outils grossiers dont ils disposent.

L'industrie de l'incrustation occupe plusieurs catégories d'ouvriers qui ont chacune leur spécialité. Les différentes parties du meuble ou de l'objet à incruster sont d'abord travaillées et assemblées par des ébénistes spéciaux. L'assemblage des planches se fait sans clous, avec un système d'emboîtement réciproque et une sorte de colle dans laquelle il entre de la laque. Les bois qui servent pour les incrustations sont de deux sortes : c'est, ou bien une espèce de palissandre qui porte dans le pays le nom de *trac* ou *tiac*, ou bien une variété d'ébène très rare qu'on récolte dans les forêts du Haut-Tonkin. L'ébène, appelée *moun* dans le pays, est beaucoup plus estimée pour ce genre de travail, parce qu'elle est d'un grain plus dense et qu'elle garde par conséquent beaucoup mieux la nacre. De plus, sa couleur d'un noir d'encre fait mieux ressortir les reflets de l'incrustation que la teinte violette du trac. Aussi les objets incrustés sur moun se payent-ils au Tonkin trois fois plus cher que les mêmes objets incrustés sur palissandre.

Après qu'il a été assemblé par l'ébéniste, le meuble à incruster passe chez le dessinateur. Celui-ci fait les croquis de l'ornementation en nacre sur des bandes de papier à calquer et les adresse avec le meuble à l'incrustateur.

L'incrustateur décalque ces croquis sur les planches mêmes du meuble et choisit les nacres nécessaires pour les exécuter.

La nacre qui sert pour les incrustations est fournie par de grosses coquilles-casques qui ont les dimensions d'une tête d'enfant. Ces coquilles se pêchent sur les côtes de l'île de Poulo-Condor et se payent environ soixante-quinze centimes pièce rendues à Hanoï. Les incrustateurs les détaillent à coups de hache en petits morceaux de deux ou trois centimètres carrés qui ont les reflets les plus variés, depuis le vert émeraude jusqu'au rose. Ils ont un réel talent pour combiner dans leurs incrustations ces différentes couleurs et pour tirer de leur contraste des effets surprenants. L'habileté d'un ouvrier se reconnaît surtout à la façon dont il répartit les reflets.

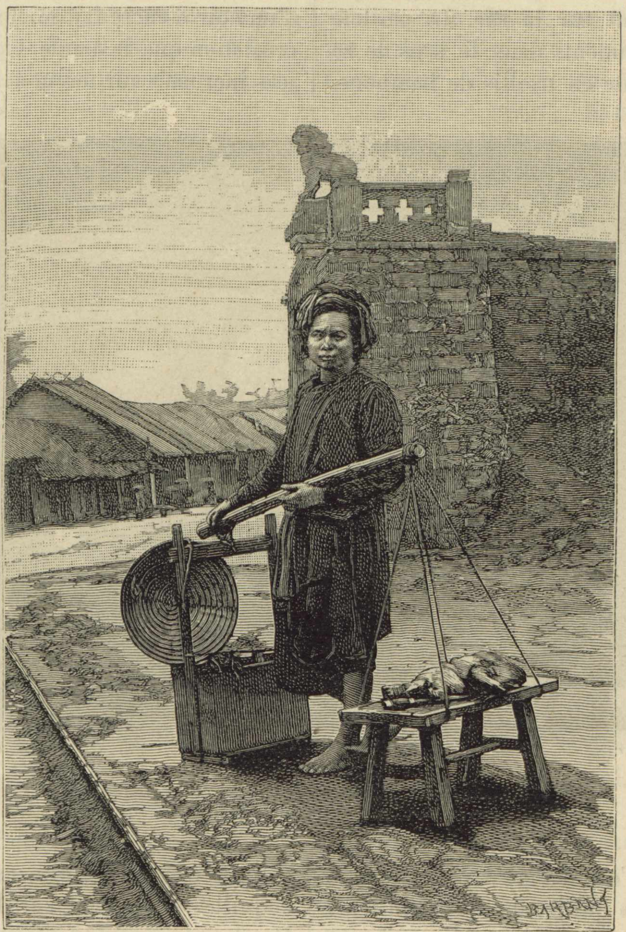
Outre les coquilles dont il vient d'être parlé, les incrustateurs utilisent encore la nacre fournie par une moule à grandes valves qu'on pêche dans certains *arroyos* de la province de Than-hoa. La nacre provenant de cette moule a des reflets vraiment extraordinaires : bleus, cuivre, violets, jaune d'or, etc.; elle est d'un prix très élevé.

Une fois les nacres choisies, il s'agit de donner à chacun des fragments la forme dans laquelle il doit servir à l'ornementation du meuble, puis de placer les morceaux de nacre bout à bout, comme pour une véritable mosaïque, enfin de les incruster dans le bois.

Le fragment brut est d'abord usé sur un morceau de pierre ponce pour en détacher toutes les parties opaques qui gêneraient le reflet. Puis il est saisi dans un petit étau fixé lui-même sur un gros bloc de bois. L'ouvrier, accroupi sur les talons près de ce bloc, use à la lime le morceau de nacre de façon à lui faire prendre la forme voulue.

Il faut voir de quels instruments grossiers les Annamites se servent pour ce travail délicat. On se demande comment ils peuvent arriver, avec des limes grosses comme la pointe d'un crayon, à tailler de longs linéaments de nacre qui ne mesurent pas plus d'un demi-millimètre d'épaisseur et qui sont tordus comme des vrilles de vigne. Ces limes sont d'une qualité très inférieure. Très souvent l'instrument se fausse et nous voyons à chaque instant l'ouvrier s'arrêter dans son travail pour redresser sa lime en la frappant sur une enclume avec une sorte de grand couteau.

La nacre une fois taillée, il faut creuser le bois pour l'y incruster. Cette partie du travail est faite la plupart du temps par des enfants de dix à douze ans. Le dessin à exécuter a été décalqué sur le bois ; les petits ouvriers creusent au burin des sillons profonds d'un millimètre, en suivant les indications du calque. Il faut une assez grande sûreté de main pour tracer ces sillons ; en les faisant trop profonds ou trop larges, la nacre pourrait jouer et le travail serait médiocre.



Charcutier ambulant. — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

Lorsque le dessin est sculpté en creux, on y fixe les découpures de nacre avec une colle à base de résine ; on chauffe ensuite légèrement le bois pour faire fondre cette colle et en remplir tous les vides. Un coup de polissage au tampon et l'œuvre est terminée.

En sortant des paillotes des incrustateurs, nous nous dirigeons vers la ville chinoise, où se trouve située la Résidence de France. Les rues sont extrêmement animées et la population est bruyante. Des coulis passent près de nous, portant au bout de leurs bâtons de petits porcs tonkinois, étroitement ficelés, redondant de graisse, le groin enfoui dans une grande muselière conique en treillis de bambous.

Plus loin, un charcutier ambulant crie sa marchandise. Il porte tout son étalage sur l'épaule, aux deux extrémités d'un long bambou ; d'un côté la petite table sur laquelle est installée la viande à débiter, de l'autre une grande boîte contenant les ustensiles : balance, couperet, couteau, etc. La balance usitée au Tonkin est l'antique romaine à un seul plateau. Les divisions correspondant aux différents poids sont marquées sur le fléau avec de petits clous de cuivre.

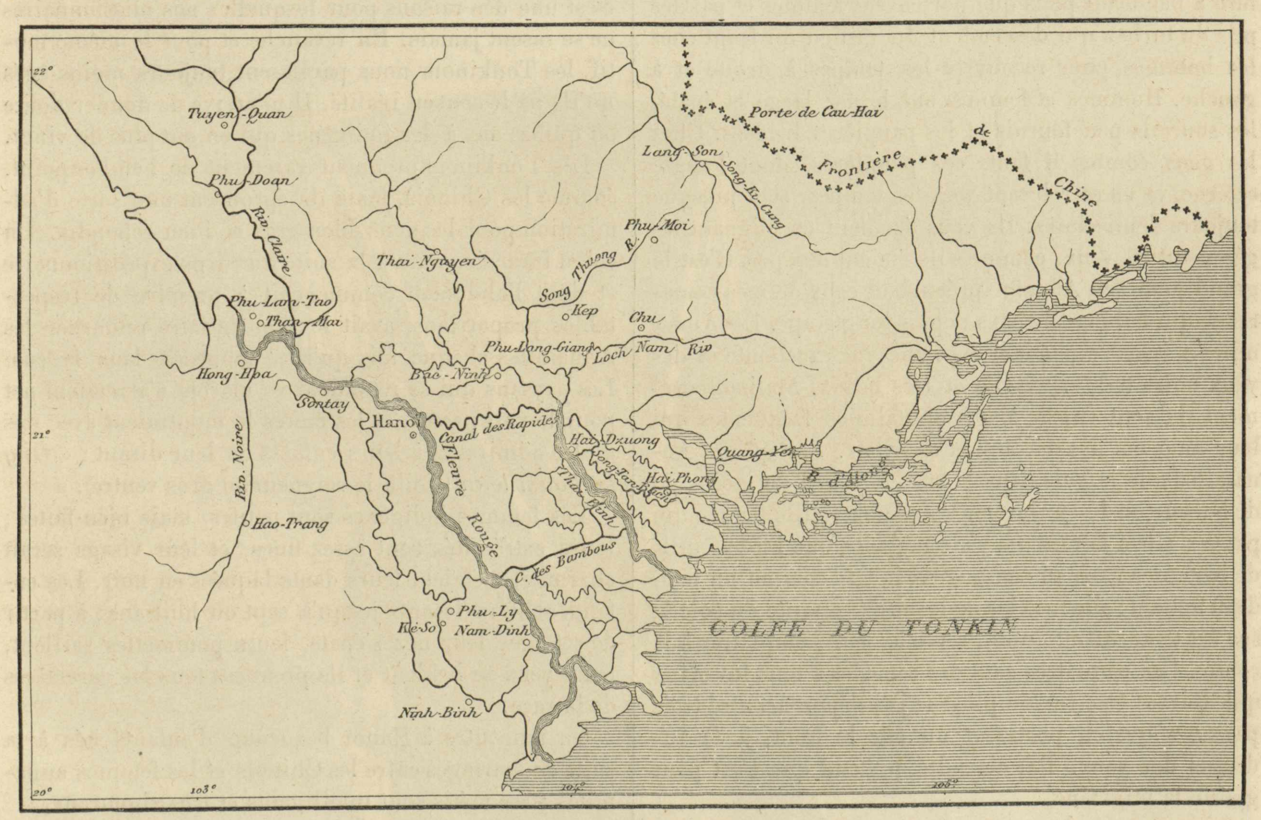
Voici deux bourgeois, un homme et une femme. Tous deux sont vêtus d'une façon à peu près semblable. Ce qui m'a le plus frappé en arrivant dans cet étrange pays, c'est la difficulté qu'on éprouve dans les premiers temps à reconnaître les différents sexes à première vue. La coiffure est la même des deux côtés. Le costume est à peu près identique aussi. La femme porte comme l'homme un turban, une longue tunique, un large pantalon flottant et une ceinture de couleur vive dont les pans retombent sur le devant des genoux. La physionomie est à peu près semblable, puisque les hommes n'ont pas de barbe et portent un chignon comme les femmes. Il y a cependant certaines pièces du costume qui diffèrent. Le sexe faible porte des pendants d'oreilles et des bagues. Les boucles d'oreilles ont la forme de gros boutons de chemise à double tête. Elles sont en verre coloré pour les femmes du peuple. Les filles et les femmes de mandarins ont seules le droit de porter des bijoux en métal précieux. Les bagues sont faites avec des fils d'or roulés en spirale. La mode exige qu'elles serrent fortement les doigts et soient très hautes. Certaines femmes de la haute classe ont également de grands colliers d'or ou d'argent, fabriqués avec de petites perles de métal, grosses comme des pois et enfilées les unes à côté des autres sur plusieurs rangs.

Le chapeau des Tonkinoises est monumental. Il a la forme d'un couvercle de boîte ronde, et mesure bien

60 ou 70 centimètres de diamètre. De chaque côté s'attache un faisceau de six ou sept cordonnets de soie, épais comme des tuyaux de plume, et dont le milieu tombe en anses au-devant de la poitrine. Au point de jonction des cordonnets et du chapeau pendent de chaque côté, comme de grandes oreilles, deux énormes glands de soie noire ou écrue. Certains de ces chapeaux, qui sont artistement fabriqués avec des feuilles de palmier choisies soigneusement, et qui sont doublés à l'intérieur avec un fin treillis de joncs, coûtent fort cher, surtout lorsqu'ils sont ornés de deux grandes agrafes en argent ciselé auxquelles sont suspendus des glands de soie.

Beaucoup de femmes font coller au fond de leur chapeau une petite glace ronde qui leur sert à se mirer lorsqu'elles sont en ville et qu'elles ont besoin de donner un coup d'œil à leur turban. Le chapeau est du reste la partie de la toilette que soignent le plus les élégantes. Certaines de ces coiffures ne coûtent pas moins de dix à quinze piastres (de quarante-cinq à cinquante francs).

Quand les Annamites du peuple ne vont pas nu-pieds, ils portent une espèce de sandale qui est formée d'une semelle de cuir retenue sur le cou-de-pied par deux anses de peau. Ces anses sont garnies souvent de petits coussinets d'étoffe ; elles dessinent sur le dos du pied comme un V ouvert en arrière dont l'angle se fixerait à la semelle entre le gros orteil et les autres doigts et dont les branches s'écarteraient l'une de l'autre pour



Carte générale du Tonkin au 1/2 000 000e, d'après des documents fournis par les officiers topographes du corps expéditionnaire.

gagner les bords latéraux de la sandale en passant l'une sur la base du gros orteil, l'autre en arrière des quatre derniers doigts. Les Annamites ont une curieuse façon de chausser cette sandale : ils la saisissent entre le premier et le deuxième doigt par l'angle que forment les lanières, et la fixent par un mouvement d'opposition du gros orteil, comme nous pincerions, nous, un objet entre le pouce et l'index. Cette mobilité du premier doigt du pied, qui, en outre, est notablement écarté des autres orteils, constitue un des caractères physiques de la race annamite. C'est lui qui a fait donner par les Chinois aux indigènes de notre colonie le nom de *Giao-Chi*, ce qui veut dire « pieds bifurqués ».

Les femmes portent des sandales qui sont plus élégantes que celles des hommes. Elles ont des semelles de bois recouvertes de laque noire et fortement recourbées en avant. La partie recourbée est souvent enjolivée d'ornements en relief. Il est très difficile de marcher avec ces semelles qui abandonnent le talon et claquent à chaque pas ; aussi les femmes ont-elles une sorte de déhanchement qui manque de grâce.

Les sandales dont je viens de parler constituent la chaussure nationale des Annamites ; il n'y a guère au Tonkin que les gens du peuple qui l'aient conservée. Les bourgeois et les mandarins sont chaussés ou bien de souliers chinois à grosses semelles et à bouts pointus, ou bien de babouches en cuir noirci, voire même de souliers européens. Les femmes de classe riche ont des espèces de mules à extrémités très pointues et très recourbées dont la forme rappelle les chaussures malaises ou cambodgiennes. La mode veut que ces mules soient moins longues et moins larges que le pied, si

bien que les élégantes peuvent y enfoncer tout au plus l'extrémité de leurs orteils; elles marchent en glissant et en traînant le pied, ce qui leur donne un peu du dandinement des femmes chinoises. Les pieds sont nus dans la chaussure. En hiver seulement, les Tonkinois portent des bas en tricot, dans lesquels le gros orteil est séparé des autres doigts.

Les Annamites sont de petite taille. Aucun de ceux qui passent auprès de nous n'a plus de 1 m. 60; leur corps un peu grêle, leurs muscles peu développés, leur donnent une apparence chétive. Ils ont le visage très élargi; leurs pommettes saillantes et leur menton court donnent à leur figure l'aspect d'un losange. La forme losangique de la face est encore accentuée par la coiffure à bandeaux plats que portent les femmes et par les plis du turban qui descendent du milieu du front chez les hommes pour recouvrir les tempes à droite et à gauche. Hommes et femmes ont le nez large et épaté, les sourcils peu fournis et les paupières bridées. Chez les gens comme il faut, ces paupières, dont l'angle externe va en se relevant vers les tempes, sont presque toujours demi-closes. Ils vous écoutent en clignant légèrement les yeux, comme s'ils étaient myopes. C'est le grand genre en Annam, prétendent ceux de mes camarades qui habitent le pays depuis longtemps. Les Annamites naissent cependant avec une vue excellente et des yeux noirs très expressifs et très beaux. Malheureusement ils sont sujets à des ophtalmies fréquentes qui leur amènent des déviations des yeux. Sur quinze Annamites que je vois dans la rue, il y en a au moins un de borgne ou de strabique. Voici une vieille femme qui passe : elle a devant ses yeux malades une large feuille de bananier fixée au sommet de la tête comme un bandeau flottant; elle rase les maisons par crainte du soleil; sur ses tempes sont appliqués deux petits emplâtres à la chaux. Ces emplâtres sont des remèdes à tous les maux qui doivent être très employés : j'ai déjà rencontré trois passants qui en portaient un sur le front, juste au-dessus des yeux. Ba, consulté, prétend que c'est pour guérir la migraine.

La couleur de la peau varie chez les Annamites dans de notables proportions : d'un blanc de cire chez les indigènes de haute caste, qui ne sortent dans la rue qu'enfermés dans leur palanquin, elle est d'un rouge d'acajou chez le couli ou le paysan qui ne craignent pas d'exposer pendant des heures leurs torses nus au soleil. Quelle que soit sa teinte, elle est bien rarement intacte. Chez le riche fonctionnaire comme chez l'homme du peuple, la gale s'y montre presque toujours; elle y trace en paix ses sillons sans que personne songe à l'en chasser; les indigènes la considèrent comme un commensal obligatoire dont la présence est l'indice d'une bonne santé. D'autres parasites foisonnent également dans leurs cheveux noirs et lisses. Quand ils deviennent trop incommodes, les Annamites se rendent volontiers les uns aux autres le service de les poursuivre et de les expulser. La chasse se fait *coram populo*, au soleil, devant la porte de la maison.

Les Tonkinois ont des cheveux superbes et d'une grande longueur : il n'est pas rare de voir des femmes dont la chevelure dénouée descend jusqu'aux talons. Elles la soignent avec beaucoup de sollicitude, la lavent fréquemment avec une décoction savonneuse, et se condamnent ensuite à rester en plein soleil, accroupies sur les talons, et les cheveux sur le dos, pour les faire sécher.

La barbe pousse très tard chez les Annamites; ils ne l'ont jamais longue ni bien fournie; aussi donnent-ils aux Européens, dont le menton est toujours très bien garni, un âge invraisemblable. Je suis sûr que la longue barbe des Français est pour quelque chose dans la crainte respectueuse qu'ils inspirent aux indigènes; c'est une des raisons pour lesquelles nos missionnaires ne se rasent jamais. En revanche et pour le même motif, les Tonkinois nous paraissent toujours moins âgés qu'ils ne le sont en réalité. Il m'arrive de donner douze ou quinze ans à des indigènes qui en ont plus de vingt.

Les Tonkinois prennent rarement de l'embonpoint, comme les Chinois, mais ils éprouvent une sorte d'admiration pour les gens bien gras et bien rebondis. Un colon français, venu à la suite du corps expéditionnaire et dont l'abdomen commençait à prendre de respectables proportions, avait le don de faire retourner les Annamites chaque fois qu'il se montrait dans la rue. Les paysans qui se rendaient au marché s'arrêtaient net pour le voir passer, et les mères le montraient avec des gestes admiratifs à leurs enfants en leur disant : « *Ong ké boum leun* (Voilà le seigneur au gros ventre). »

Les femmes indigènes sont petites, mais bien faites; leurs extrémités sont assez fines, et leur visage serait charmant n'étaient leurs dents laquées en noir. Les enfants sont ravissants jusqu'à sept ou huit ans; à partir de cet âge, leur nez s'épate, leurs pommettes saillent, leurs yeux se brident et ils prennent tous les caractères de la race.

On rencontre à Hanoï beaucoup d'enfants nés à la suite de mariages entre les Chinois et les femmes annamites : ces métis sont intelligents et très vigoureux.

Chaque commerçant Chinois arrivant au Tonkin s'empresse, dès que ses moyens le lui permettent, de prendre une ou plusieurs femmes indigènes. En extrême Orient la polygamie est admise dans les mœurs. Les Célestes se marient autant par calcul que par goût : chacune des femmes qu'ils prennent les aide dans leur commerce. Très au courant des besoins et de la langue du pays, elles leur servent à tenir ou à surveiller chacun des nombreux comptoirs qu'ils établissent comme autant de succursales sur tous les points du Tonkin. Ils se créent ainsi et à peu de frais de véritables associées qui n'entrent que pour une minime part dans les bénéfices et dont le dévouement aux intérêts de la maison est sûr et à toute épreuve. Beaucoup de ces commerçants ont en outre, en Chine, des femmes et des enfants qu'ils iront retrouver plus tard après fortune faite. Ils laisseront en partant en souvenir à leurs compagnes indigènes la maison de commerce qu'ils auront fondée.



Tonkinoise en costume de ville. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

Au Tonkin, les femmes portent leurs bébés non pas assis sur le bras, mais à cheval sur la hanche; cette habitude est fâcheuse à tous les points de vue: elle dévie la taille de la mère et elle arque les jambes des enfants. Les nouveau-nés sont allaités jusqu'à l'âge de deux ou trois ans, mais, déjà dès la deuxième année, les nourrices leur donnent du riz mâché. Les bébés prennent ce repas d'une façon singulière : la mère introduit dans sa bouche autant de riz cuit qu'elle en peut contenir; elle le mâche consciencieusement, puis, appliquant ses lèvres contre celles de son nourrisson, elle lui pousse le tout jusqu'à ce qu'il refuse d'avaler.

Les parents n'embrassent jamais leur enfant: quand ils veulent lui prouver leur tendresse, ils approchent leur visage du sien et le flairent comme un chien fait pour son petit. Nos troupiers éprouvaient souvent l'envie d'embrasser ces marmots dont le visage frais et rose fait plaisir à voir. Les enfants se reculaient effrayés, et les mères protestaient en criant :

« *Sao-lam!* (Malpropres!) »

Lorsque, au début de la conquête, les mandarins faisaient répandre dans les villages le bruit que nous mangions de la chair humaine et que nous dévorions les petits enfants, les faits dont je parle ne contribuaient pas pour une mince part à accréditer ces contes absurdes dans l'esprit des gens du peuple, naïfs et formalistes.



Femme de Hanoï et intérieur d'un chapeau de Tonkinoise (voy. p. 12 et 13).
Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

On ne fait pas grands frais de toilette pour les enfants. L'été ils circulent dans la rue absolument nus ou couverts d'une simple chemise qui leur arrive jusqu'à mi-jambes. On leur attache souvent au cou des pièces de monnaie ou des amulettes auxquels les parents attribuent la vertu de détourner les malins esprits ou de préserver des maladies. Les tout petits portent les cheveux ras. Jusqu'à dix ans on ne leur laisse guère pousser qu'une petite mèche plantée sur le sommet de la tête ou descendant sur le milieu du front. Quelquefois ils portent deux touffes qui leur pendent sur les tempes de chaque côté, comme des oreilles d'épagneul.

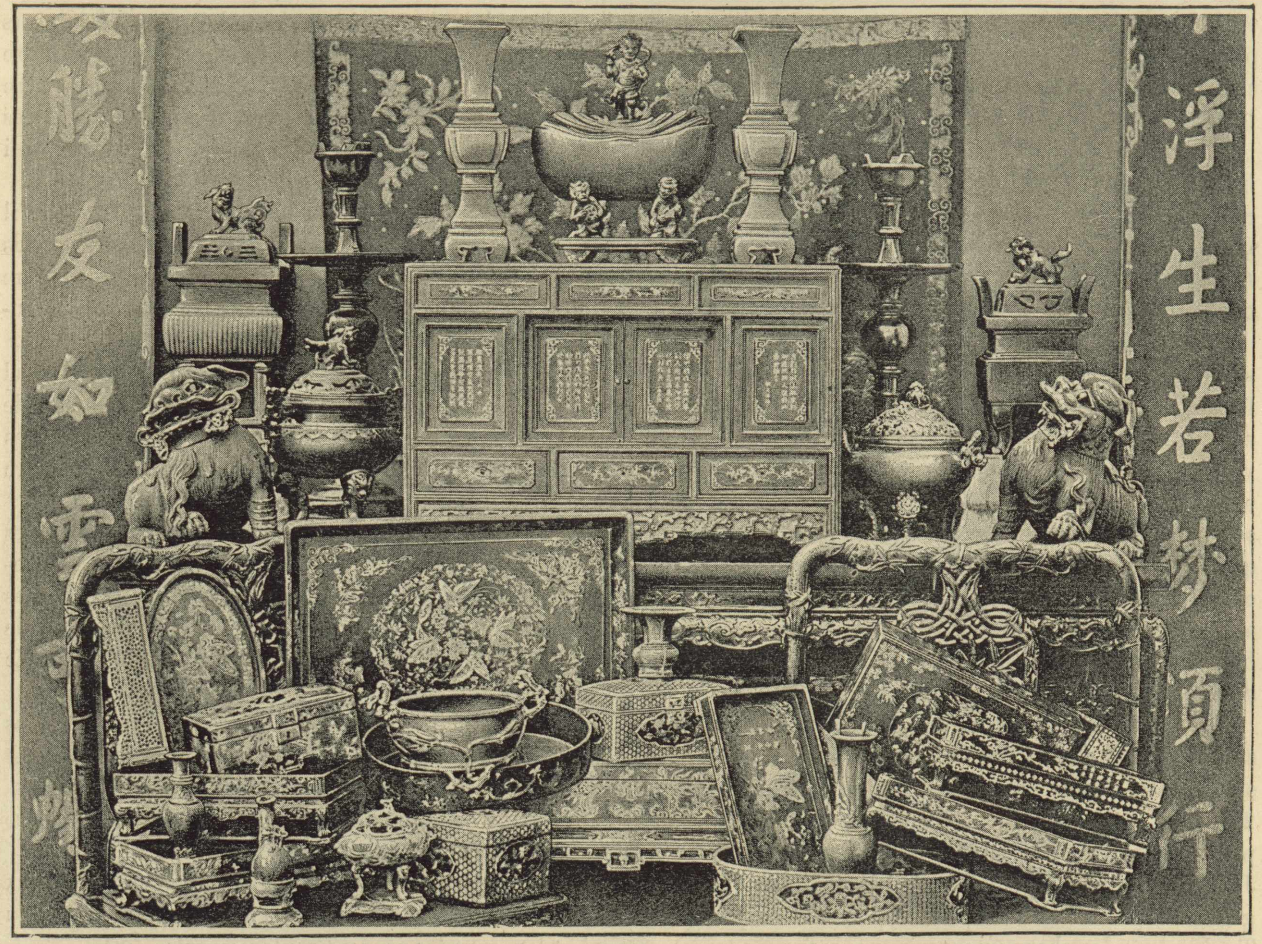
Les Tonkinois aiment beaucoup leurs enfants, surtout les garçons, dont ils se montrent très fiers. Quand nous entrons dans une case, si les marmots ne sont pas trop sauvages et si nous pouvons les prendre dans nos bras pour les caresser, les parents s'approchent tout de suite en souriant pour nous remercier, et la glace est rompue.

Quand nous reprenons le chemin de la Concession, la nuit est tout à fait venue; les rues ne sont pas éclairées, et, sans le secours de notre boy, nous aurions bien de la peine à retrouver notre chemin. Autant la ville est animée pendant le jour, autant, le soir venu, elle se fait vide et silencieuse. Toutes les portes sont hermétiquement closes par de grandes planches aussi hautes que la maison et qui glissent dans deux rainures pratiquées au plafond et au plancher de la paillote. A peine si, de la rue, on aperçoit un mince filet de lumière filtrant à travers l'interstice de deux planches.

De temps en temps on perçoit des sons de castagnettes et de tam-tam qui accompagnent un chant nasillard et monotone sortant de l'intérieur d'une case. Nous provoquons, en rasant les maisons, les aboiements furieux des chiens préposés à la garde des paillotes. Les quelques passants silencieux qui nous croisent dans la rue ressemblent à des ombres, tant leurs pieds nus font peu de bruit. Quelques-uns sont munis de grandes lanternes en papier de couleur, attachées au bout d'un bâton. D'autres s'éclairent avec des torches faites d'un bois résineux qui pétille en projetant une flamme rouge mêlée d'étincelles.

Édouard Hocquard.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Spécimens de diverses industries de Hanoï. (Voir p. 20 et 21.) — Héliogravure de Boussod et Valadon, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE.

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

III

Hanoï (suite). — Difficulté du recensement de la population. — Les quartiers et les rues. — L'intérieur d'une maison d'Annamite riche : le mobilier, le lit. — Brodeurs et broderies. — Fabricants d'images; la caricature au Tonkin. — Comment on traite les artistes. — Marchands de cercueils et d'accessoires pour les morts. — Le quartier chinois. — Confiseurs et pâtissiers. — Le vin de riz. — Les bonbons et les gâteaux. — Les petits métiers des rues : acrobates, musiciens ambulants; les auricures et les masseurs.

Hanoï, capitale du Tonkin, a bien 10 kilomètres de tour et contient plus de cent mille habitants. Il est juste de dire que ce chiffre ne repose sur aucune donnée certaine. On n'a pas encore pu, même avec l'aide des mandarins, procéder à un recensement exact de la population. Chaque fois qu'on a essayé, on est arrivé à un résultat absolument dérisoire. Les habitants, effrayés, se dérobaient par la fuite : « Pourquoi nous compte-t-on, disaient-ils, sinon pour nous accabler par un impôt extraordinaire, ou bien pour nous emmener, nous et nos enfants, comme coulis ou comme soldats? »

Hanoï est divisée en un grand nombre de quartiers, qui ont chacun une industrie particulière. Les brodeurs occupent tous la même rue ; il en est de même des confiseurs et des pâtissiers, des menuisiers, des marchands de soieries, etc.

Dans les quartiers riches, comme la rue des Pavillons-Noirs, où se trouvent toutes les maisons de com-

1. Suite. — Voyez p. 1.

merce un peu importantes tenues par les Chinois, les rues sont bien entretenues et bordées de belles maisons en briques. La chaussée, construite en dos d'âne, est pavée de grosses pierres; elle est limitée de chaque côté par un canal étroit et profond destiné à conduire les eaux de pluie et les eaux d'égout.

Les maisons tonkinoises se ressemblent toutes. Pour bien comprendre leur agencement intérieur, il suffit de connaître cette devise annamite : *Si tu veux vivre heureux, reste au fond de ta demeure, au sein de ta famille; évite comme la peste la visite d'un indiscret ou la profanation d'un regard curieux.*

L'habitation annamite est étroite et profonde; on ne se douterait guère, en examinant de la rue sa petite façade, qu'elle masque de spacieux corps de bâtiments, séparés par plusieurs cours. Le toit, recouvert en tuiles vernissées, repose sur un système de poutrelles. Les extrémités de ces poutres sont sculptées quand la maison appartient à un fonctionnaire de haut rang. Lorsqu'il s'agit simplement d'un riche bourgeois, elles sont ornées de caractères annamites peints à l'encre noire ou rouge et qui signifient « joie et prospérité », ou bien « mille ans et mille vies », ou encore tel autre bon souhait à l'adresse du propriétaire.

En général, le toit, très incliné, s'avance assez loin sur la rue. Il repose sur les deux murs latéraux, qui s'élèvent au-dessus de lui, de chaque côté, d'au moins 2 mètres et se terminent en escaliers. Personne n'a pu m'expliquer la raison de cette disposition bizarre. Je suis assez porté à croire qu'elle a pour but de protéger le toit pendant les coups de typhon, si fréquents au Tonkin lors des changements de moussons.

Pour mieux dissimuler ses appartements particuliers, le propriétaire loue, la plupart du temps, la première pièce de sa maison, celle qui donne sur la rue, à un petit commerçant qui y installe sa boutique. Derrière cette boutique s'étend une cour, puis un hangar qui sert ou bien de magasin de réserve pour les marchandises, ou bien, plus rarement, d'habitation pour le commerçant et pour sa famille.

Après avoir traversé ce corps de logis, on tombe dans une autre cour, plus grande, plus spacieuse, transformée ordinairement en jardin intérieur, à l'aide de plantes rares transplantées dans de grands pots en porcelaine. Souvent une vigne vierge, un pêcher sauvage, étendent leur feuillage sur une petite pièce d'eau où nagent des poissons rouges.

C'est sur cette espèce de jardin intérieur que donne l'appartement privé du riche propriétaire annamite. Il se compose d'abord d'une grande pièce, sorte de parloir où le maître de la maison reçoit les étrangers, les fournisseurs, toutes les visites qui n'ont pas le caractère de l'intimité. Cette pièce s'ouvre sur le jardin par de très larges baies dont les cadres sont souvent ornés de jolies sculptures sur bois précieux, ou de peintures à la détrempe représentant des fleurs, des fruits, des oiseaux aux vives couleurs.

Le parloir est la pièce la plus grande et la mieux ornée de la maison. C'est là qu'on fait les réceptions, qu'on offre le thé à ses amis, qu'on donne des dîners de gala, suivis de représentations théâtrales. Aux murs sont appendues de grandes planches de palissandre dans lesquelles sont incrustés, en caractères de nacre longs de dix à douze centimètres, des sentences tirées des livres anciens, ou bien des fleurs, des oiseaux, qui font le plus joli effet.

Quand le propriétaire est un mandarin, c'est là qu'il expose les parasols, insignes de son grade, et les grands sabres à fourreau incrusté de nacre, à poignée de cuivre niellé, qu'on porte devant lui dans les cérémonies publiques.

C'est également dans cette pièce qu'on installe l'autel des ancêtres, devant lequel brûlent constamment de petites bougies chinoises en cire rose, ou des baguettes odoriférantes, piquées dans un brûle-parfum de cuivre et qui remplissent la salle d'une odeur d'encens.

Derrière le parloir s'étendent les appartements des femmes, les communs, les cuisines, enfin une arrière-cour avec une porte donnant sur une rue écartée. Toutes les maisons annamites ont ainsi une deuxième sortie dissimulée dans le mur de la maison opposé à l'entrée principale.

Les habitations n'ont qu'un rez-de-chaussée. Dans quelques-unes seulement, on a dissimulé sous le toit une sorte de mansarde à laquelle on accède par un escalier raide comme une échelle. C'est là que le maître se retire pour faire la sieste ou pour fumer l'opium.

La loi défend aux simples particuliers et même aux mandarins d'avoir des maisons à étages. Le palais du roi et les pagodes en sont seuls pourvus.

Le mobilier d'un riche annamite est tout à fait rudimentaire. On trouve dans la salle de réception de grands bancs de bois en *trac* dont les dossiers sont ornés de jolies sculptures, des fauteuils de même modèle, quelques petits tabourets chinois dont le siège est fait d'une plaque de marbre, une ou deux tables, quelquefois un lit garni d'une moustiquaire.

Rien n'est moins confortable qu'un lit annamite : il se compose d'un cadre en planches, mesurant 2 mètres de longueur sur 2 de large et reposant sur quatre pieds sculptés qui le maintiennent à une hauteur de 20 centimètres au-dessus du sol. Sur ce cadre est étalée une natte de jonc, quelquefois un matelas cambodgien épais de deux travers de doigts et presque aussi dur qu'une planche. Les indigènes placent sous leur tête, en guise d'oreiller, ou bien une sorte de cube fait avec un treillis de jonc recouvert de cuir, ou bien une série de petits coussins longs de 40 centimètres, larges de 30, ayant la forme, l'épaisseur d'un livre fermé, qu'ils empilent les uns par-dessus les autres. Aux quatre angles du cadre de bois sont fixés quatre grands bâtons qui servent à tendre la moustiquaire. Celle-ci, faite en tulle de soie rouge ou blanche, est garnie dans sa partie supérieure de broderies sur drap rouge d'un bel effet.

J'ai dit que chaque branche d'industrie avait à Hanoï son quartier spécial. C'est ce qui rend les prome-



Rue des Pavillons-Noirs. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

nades dans cette ville si instructives et si particulièrement attrayantes pour les nouveaux arrivés. Il suffit de voir chaque jour une rue en détail, en visitant l'une après l'autre toutes les maisons qui la composent, pour se faire une idée très juste et assez approfondie des procédés quelquefois très ingénieux qu'emploient les Annamites dans les différentes industries.

Une des principales branches du commerce de Hanoï est celle des broderies sur soie. Les brodeurs occupent un grand quartier situé près de la ville annamite, sur le chemin qui conduit de la Concession à la citadelle.

Ils ont tous boutique sur rue et étalent devant leur atelier les produits de leur industrie : tapis, moustiquaires, babouches, robes militaires et plastrons de cérémonie, en un mot tout ce qui peut tenter le passant.

Les broderies se font sur draps ou sur étoffes de soie chinoise de différentes couleurs. Elles sont confectionnées avec des soies de teintes extrêmement vives auxquelles on mêle souvent des fils d'or. Les soies à broder sont fabriquées en Chine ou au Tonkin; ces dernières, de qualité inférieure, sont employées dans les broderies à bon marché.

Chaque atelier occupe un certain nombre d'ouvriers. Le patron reçoit la commande, taille l'étoffe, dispose le dessin et combine les couleurs des soies qui doivent servir à l'exécution.

La pièce d'étoffe est tendue sur un cadre de bambous reposant sur deux montants, comme dans nos métiers à tapisserie. Les contours du dessin sont tracés à l'encre sur une feuille de papier chinois, mince et souple. Cette feuille est appliquée sur l'étoffe à broder, du côté de la broderie; on la maintient tendue à l'aide de quelques points de faux fils.

Puis le chef d'atelier distribue la besogne suivant l'aptitude et l'habileté des ouvriers, donnant à chacun son petit coin à faire, indiquant la couleur et le mode d'exécution pour chaque partie du dessin.

Les ouvriers s'accroupissent sur les talons autour du métier et commencent leur besogne. Ils recouvrent en brodant la feuille de papier chinois qui protège le fond de l'étoffe contre le contact de leurs mains, en général peu propres. La broderie une fois achevée, on arrache le papier très soigneusement dans toutes les parties non recouvertes.

Quand la pièce à broder est un peu longue, il n'est pas rare de voir six ou sept personnes travaillant ensemble sur le même métier. Il y a des femmes, de petits enfants, quelquefois même de vieux brodeurs dont les yeux, affaiblis par l'âge, sont munis de grosses lunettes rondes à verres épais, semblables à celles que portent nos opérés de la cataracte.

Les broderies annamites se font suivant différents procédés : les unes sont au passé ; d'autres donnent l'aspect du point de chaînette ; d'autres encore se font avec l'aide d'applications d'étoffes de différentes couleurs qui permettent d'obtenir des effets de relief.

De temps à autre le maître vient jeter un coup d'œil sur l'ouvrage et gourmander les ouvriers. Entre temps, on cause, ou quelquefois on chante, sur un mode monotone et nasillard, quelque vieille complainte dont le refrain est répété en chœur.

Les dessins des broderies sont peu variés : ils représentent des fleurs, des fruits, des oiseaux, souvent les quatre animaux sacrés adorés par les Annamites, et qu'on trouve reproduits sur les murs de toutes les pagodes. Ce sont : le *phong*, sorte de grand aigle aux ailes déployées, tenant dans son bec un ruban auquel sont attachés les livres religieux, la chimère, la tortue, transportant sur son dos les saintes écritures, le dragon, dont la forme rappelle celle du bœuf.

Les Annamites montrent une véritable habileté à combiner entre elles les couleurs extrêmement vives de leurs soies, de façon à constituer un ensemble harmonieux sans effets criards.

La majeure partie des broderies qui se fabriquent au Tonkin sont exportées en Chine, où elles font l'objet d'un commerce important. Je me suis demandé souvent, en voyant travailler les Annamites, si leurs ouvrages ne pourraient pas figurer avec avantage dans nos magasins européens. Il y aurait, je crois, peu de chose à faire pour obtenir ce résultat. Il suffirait de remplacer les étoffes aux couleurs criardes (rouge ardent, vert épinard) avec lesquelles ils font leurs tapis, par des tissus aux teintes plus effacées, qu'on pourrait au besoin faire venir d'Europe.

A côté des brodeurs habitent les fabricants d'images. Ceux-ci sont installés, pour la plupart, dans de petits hangars en paillotes complètement ouverts sur la rue.

Ils travaillent devant une table couverte de toutes sortes de pots et de couleurs. Toutes leurs peintures sont faites à la colle lorsqu'ils emploient des poudres insolubles dans l'eau, ou à l'aquarelle lorsqu'ils peignent aux couleurs d'aniline. Ces dernières couleurs sont d'un usage courant au Tonkin. Les Annamites s'en servent, non seulement pour la peinture, mais surtout pour teindre leurs étoffes. Les couleurs à l'aniline sont très peu stables et s'altèrent rapidement au soleil; mais les Tonkinois ne sont pas embarrassés pour si peu. Chaque ménage a dans un coin de la maison plusieurs paquets d'aniline. Quand une tunique, un turban, une ceinture sont décolorés, vite on les passe dans un bain de teinture, aussi facilement qu'on passerait chez nous une pièce de linge à la lessive. On juge par là de la quantité de sels d'aniline qui se consomme au Tonkin. Tous ces sels sont de provenance anglaise, et surtout allemande. Nos maisons françaises devraient bien essayer de soutenir la concurrence.

Les peintres exposent leurs images sur les murs de leurs ateliers, depuis le plafond jusqu'au plancher. Elles leur servent ainsi d'enseignes. Ces images représentent, ou bien des scènes tirées des anciennes légendes annamites, ou bien des fleurs et des oiseaux, souvent des animaux fantastiques, comme le grand tigre prêt à bondir qui, pour les Annamites, est la personnifica-

tion du génie du mal. Ces tigres sont peints avec les couleurs les plus invraisemblables. Il y en a de rouges, de violets, de blancs et même de verts, avec de grandes moustaches et des griffes argentées. A côté de chacun d'eux l'artiste a peint sur un coussin rouge un glaive, symbole de la puissance. Derrière ce glaive est figuré un petit pavillon triangulaire qui ressemble aux drapeaux portés devant les mandarins militaires en campagne et sur lequel sont écrits en caractères chinois les mots *Ong Kope*, « le seigneur Tigre ». Au second plan sont peints de gros nuages entourant une lune d'un rouge de sang.

Ces sortes d'images sont très demandées par les Annamites, et le seigneur Tigre figure dans beaucoup de maisons au-dessus d'un petit autel placé dans la chambre de réception. Pour les indigènes, c'est un génie malfaisant, capable de tout, et dont il faut conjurer les mauvais instincts à force de prières et de cadeaux.

La plupart des peintures annamites ne sont que de grossières enluminures faites sans goût et sans souci de la perspective ou de la couleur, d'après des modèles empruntés aux Chinois ou aux Japonais. L'ouvrier annamite, aussi bien le brodeur que le peintre, est incapable de créer une œuvre tout d'une pièce. Il ne fait que copier plus ou moins servilement un modèle donné, et, à de très rares exceptions près, il le copie assez mal. Il n'a aucune initiative et n'est pas artiste comme l'ouvrier chinois et surtout comme l'ouvrier japonais. Je ne veux pas dire qu'il soit incapable de faire aussi bien que ces derniers. Je crois qu'il ne veut pas s'en donner la peine parce qu'il ne peut que perdre à être trop bon ouvrier. Au Japon, en effet, l'artiste qui, après plusieurs années d'efforts, a réussi à produire une belle œuvre, est estimé de tous ses compatriotes, qui le respectent comme un maître en son art. Au Tonkin, au contraire, l'ouvrier qui a exécuté dans son genre d'industrie un remarquable travail est immédiatement signalé au mandarin de sa province par son chef de quartier. Le mandarin en rend aussitôt compte au roi. Un beau jour, sur un ordre de Hué, l'habile ouvrier est enlevé brutalement à sa famille et expédié sur la capitale. Il y est séquestré dans un des palais du roi ; on l'occupe pendant tout le reste de son existence à travailler pour la cour, moyennant une rétribution dérisoire, agrémentée souvent de coups de rotin. On comprend qu'avec de pareilles mœurs les artistes tonkinois cachent leurs talents avec autant de soin que les ouvriers des autres pays en mettent à produire le leur.

Les peintres annamites ne copient pas toujours des modèles chinois ou japonais. Ils reproduisent quelquefois des scènes saisies sur le vif, et nous l'avons appris un peu à nos dépens.

Après la prise de Sontay on vit paraître à Hanoï, dans les boutiques d'images, de grandes peintures sur calicot représentant l'entrée des Français dans la ville. Le dessin était peut-être un peu naïf ; le coloris aussi laissait à désirer : la citadelle était peinte dans un coin de tableau avec des murailles jaunes au milieu de montagnes roses ; mais ce qu'il y avait de vraiment réussi, c'était la charge des officiers de fusiliers marins, représentés à cheval à la tête de leurs troupes. On sait que nos braves loups de mer n'ont pas, en général, une très grande expérience de l'équitation. L'artiste les avait représentés courbés en deux, la tête sur l'encolure, les éperons labourant le ventre du cheval, paraissant suer sang et eau pour se tenir en selle.

Ces images eurent un tel succès qu'il en parut bientôt d'autres, effleurant cette fois la vie privée. On y représentait un bel officier de tirailleurs embrassant une jeune Annamite couverte de bijoux. La *congaie* (jeune fille) avait un sourire narquois et retirait des poches du brillant officier, trop occupé pour s'en apercevoir, une pleine poignée de piastres.

Quand on se promène dans Hanoï en suivant le bord du fleuve Rouge, on débouche, après avoir traversé la rue des Bambous, où se tiennent les marchands de bois, dans une rue perpendiculaire au fleuve, qui donne asile à une des industries les plus originales du Tonkin, celle des marchands de cercueils. C'est un métier extrêmement lucratif en Annam que celui-là ! Outre qu'on ne vit presque jamais très vieux dans ce pays, il est d'usage de garder son cercueil très longtemps à l'avance, remisé dans un coin de sa maison. Le plus beau cadeau qu'un fils pieux puisse faire à ses parents au jour de leur anniversaire, c'est de leur offrir un cercueil élégant.

Bien souvent on voit dans cette rue, qui pour les Européens offre un aspect peu réjouissant, une famille d'Annamites arrêtée devant le funèbre étalage. On discute, on examine ; finalement on entre. Les vieux touchent à chaque bière, vérifiant la qualité du bois, l'épaisseur des planches, tout cela en riant, en plaisantant, comme s'il s'agissait d'un meuble banal.

Les cercueils annamites ont la forme de grandes boîtes rectangulaires très étroites. Ils sont faits avec des planches extrêmement épaisses et autant que possible sans aucun nœud. Les planches doivent joindre d'une façon parfaite. Ces conditions sont indispensables, car il arrive très fréquemment qu'une famille garde dans sa maison pendant deux ou trois mois un de ses membres défunts enfermé dans sa bière.

Les Annamites ont un grand respect pour les morts. C'est un devoir pour les enfants de rendre aux parents les honneurs funèbres avec la plus grande pompe qu'ils peuvent y apporter. Mais ces enterrements, qui exigent le concours d'un grand nombre de personnes (porteurs, pleureuses, etc.), coûtent très cher. Plutôt que de ne pas rendre à leur ancêtre les honneurs funéraires qui lui sont dus, les Tonkinois préfèrent le garder auprès d'eux dans son cercueil, jusqu'à ce qu'ils aient amassé l'argent nécessaire pour remplir convenablement ce suprême devoir.

A côté des fabricants de cercueils habitent les marchands d'ornements pour les morts. On trouve dans leurs boutiques tous les objets en usage pour la mise en bière des défunts : les grands coussins triangulaires

en papier gris qu'on place au niveau des membres, les pièces d'étoffe, coupées suivant les rites, qui doivent envelopper le corps, les rouleaux de fin papier chinois avec lesquels on remplit les vides, le mastic noir qui sert pour boucher soigneusement tous les interstices des planches, et jusqu'au bonnet bleu orné de papier d'argent qu'on mettra sur la tête du défunt.

Ce bonnet a une signification touchante qui peint bien les mœurs du pays. Il est taillé sur le modèle de celui qu'on donne, comme insigne de leur grade, aux lettrés qui ont passé l'examen de bachelier. Il signifie que les restes du défunt doivent être respectés par tous, et qu'une fois couché par la mort le corps du pauvre couli est l'égal de celui du riche mandarin.

Les différents quartiers de Hanoï sont complètement séparés les uns des autres par de grandes portes qui tiennent toute la largeur des rues et qu'on ferme chaque soir. De chaque côté de ces portes sont affichés les règlements de police de la ville et les arrêtés du *tong-doc* (gouverneur de la province).

Les poternes qui limitent les vieux quartiers ont un mode de fermeture original. Un mur en pierre s'étend transversalement d'un côté à l'autre de la rue. Ce mur est percé d'une grande ouverture rectangulaire limitant un cadre solide fermé par quatre poutres de bois équarries. Les poutres supérieures et inférieures de ce cadre sont forées de trous régulièrement espacés dans lesquels sont engagés, par leurs deux extrémités, une série de grands bois ronds dressés parallèlement les uns aux autres.

Les trous supérieurs sont très profonds, de sorte qu'on peut soulever chaque bois de bas en haut, juste assez pour le dégager par son extrémité inférieure et l'enlever de façon à laisser le passage libre. Ce système permet ou bien d'ouvrir la porte toute grande, en enlevant tous les bois, ou de ne livrer qu'un étroit passage, en en ôtant simplement un ou deux.

Les portes par lesquelles on pénètre dans le quartier chinois sont crénelées comme des murs de citadelle. Elles sont extrêmement solides, et l'on a ménagé au-dessus, du côté intérieur, une sorte de petite galerie sur laquelle peuvent se tenir les hommes de garde et les veilleurs.

Il est impossible de pénétrer dans les rues chinoises une fois ces portes fermées, et cette disposition a été d'un grand secours aux commerçants à l'époque de l'invasion des Pavillons-Noirs dans Hanoï.

Dans le moment où la ville était à feu et à sang, les Chinois seuls ont su préserver leurs quartiers contre les incursions de ces maîtres pillards. Les portes étaient tenues fermées en permanence. De jour et de nuit, des sentinelles veillaient sur la petite galerie circulaire, l'œil au guet derrière les embrasures, pour pouvoir prévenir les commerçants, qui s'étaient organisés en milice et s'étaient armés jusqu'aux dents.

Les Chinois habitent le plus beau quartier de Hanoï; ce sont eux qui ont les magasins les plus importants et les mieux pourvus. Avant notre arrivée dans le pays, tout le commerce était entre leurs mains. L'habitant du Céleste-Empire s'expatrie volontiers pour tenter la fortune. Chaque province de Chine a, en raison de sa situation commerciale et géographique, son pays d'exportation préféré : ainsi les gens de Fou-tcheou ou de Canton viennent volontiers au Tonkin établir des comptoirs. Il en résulte que, à Hanoï par exemple, on compte plus de 500 commerçants chinois originaires de ces deux provinces.

A l'étranger, les Célestiaux ont l'habitude de fonder entre eux des associations ou confréries. Les confréries portent le nom de la ville ou de la contrée d'où proviennent leurs membres. Ainsi il y a à Hanoï les confréries de Canton et de Fou-tcheou. Ces associations rappellent un peu comme organisation nos chambres de commerce. Elles ont un chef responsable, qui est élu, pour un temps limité, par tous les membres réunis en assemblée générale. Elles possèdent des affiliés dans toutes les villes importantes du pays qu'elles occupent, et des correspondants en Chine et à l'étranger.

Leur but est d'abord de faciliter à leurs compatriotes récemment arrivés leur installation dans le pays. Elles les aident dans le choix de leur résidence, leur fournissent tous les renseignements nécessaires sur la contrée, ses ressources et ses besoins, leur font même des avances d'argent, en un mot leur aplanissent, autant que possible, toutes les difficultés du début.

Elles ont un autre rôle non moins important : quand un de leurs membres obtient la concession d'une fourniture considérable pour laquelle il a besoin d'un gros capital, tous les autres membres se cotisent pour réaliser la somme nécessaire. A la fin de l'opération, le bénéfice est réparti équitablement entre tous les prêteurs, proportionnellement à la part de capital fournie par chacun d'eux.

Les Chinois sont extrêmement intelligents. Ils ont des aptitudes commerciales étonnantes : on les a appelés avec juste raison les juifs de l'Extrême-Orient. Personne ne sait mieux qu'eux tirer parti de tout. Aussitôt arrivés dans un pays, ils en prennent la langue et les habitudes. Toutes les occupations leur sont bonnes pourvu qu'elles rapportent bénéfice. Ils se font, suivant les besoins, cuisiniers, blanchisseurs, coulis même. Rien ne les rebute au début. Ils ont beau jeu avec les Annamites, qui ont pris leur civilisation, leurs mœurs, leurs coutumes, et regardent la Chine comme un pays favorisé du ciel et les Chinois comme des êtres supérieurs. Tout Annamite a en lui un sentiment d'admiration profond et instinctif pour le Chinois, qu'il appelle respectueusement son « frère aîné ». Bien que les deux races d'hommes paraissent provenir de la même origine, elles ont cependant entre elles des différences profondes qui justifient jusqu'à un certain point cette conscience qu'ont les Annamites de leur infériorité relative.

Le Chinois est en général grand, bien découplé; sa personne et ses vêtements sont propres et soignés; il est

réfléchi, pondéré, apte aux grandes opérations commerciales et aux calculs à longue portée; il est âpre au gain, économe, tenace, capable de tout sacrifier au désir de s'enrichir.

L'Annamite, au contraire, est ordinairement petit, malingre, d'aspect chétif; il est malpropre, bruyant; c'est, au point de vue du caractère, un grand enfant, s'amusant de tout et quand même, vivant au jour le jour, et ne pensant jamais au lendemain. Il est vrai que les conditions misérables dans lesquelles il vit depuis longtemps justifient jusqu'à un certain point son insouciance : à quoi bon faire des économies et s'amasser à la sueur de son front un petit pécule pour sa vieillesse, si le mandarin et les pirates viennent vous en dépouiller avant qu'on ait eu le temps d'en jouir? Il existe certainement en langue annamite un proverbe analogue à celui de Beaumarchais : « Dépêchons-nous de rire pour ne pas avoir à pleurer ».

Nous avons donc trouvé à Hanoï et à Haï-phong, au début de la campagne, 400 ou 500 Chinois réunis en associations, disposant d'importants capitaux et ayant à peu près accaparé tout le commerce du delta. C'est à eux que nous nous sommes adressés pour approvisionner et loger le corps expéditionnaire, car nous ne pouvions pas encore compter sur les deux ou trois commerçants européens qui s'étaient décidés à venir tenter fortune dans le pays. Ces commerçants, qui ne disposaient que de capitaux absolument modiques et qui ne connaissaient pas plus que nous la langue et les mœurs des indigènes, n'eurent d'autres ressources que d'installer, à proximité des cantonnements de troupes, des débits de vins et de conserves. Dans les premiers temps de leur séjour, ils firent d'assez bonnes affaires; mais les Célestiaux, avec leur flair habituel, s'aperçurent bien vite qu'il y avait pour eux dans ce genre de commerce une nouvelle source de profits. Bientôt on vit s'installer, à côté des débits de nos compatriotes, des boutiques chinoises aussi bien sinon mieux approvisionnées en produits de toutes sortes tirés des meilleures maisons françaises. Le Chinois vit de peu et se contente de la nourriture des indigènes; il n'a pas besoin de réaliser sur ses produits des bénéfices aussi considérables que l'Européen; en effet ce dernier est obligé de se nourrir avec des aliments qui viennent de loin et qui par conséquent coûtent très cher. La concurrence n'était pas possible : nos compatriotes durent presque tous fermer boutique.

C'est de cette époque que datent les griefs des commerçants français établis au Tonkin contre les Chinois; depuis ils n'ont fait que s'accentuer. On va jusqu'à accuser le gouvernement colonial de favoriser les empiétements des Célestes en leur permettant de soumissionner pour les travaux publics. Certains de nos colons réclament même l'expulsion complète des Chinois de notre colonie du Tonkin, à l'exemple de ce qui se fait en Australie. Evidemment ces revendications sont exagérées, du moins pour l'instant, et voici pourquoi : au Tonkin nous ne pouvons pas faire appel, pour la mise en valeur de la colonie, à la main-d'œuvre française. L'Annamite est laborieux, très habile non seulement dans les travaux d'art, mais aussi dans ceux de l'agriculture. La population tonkinoise est extrêmement dense. Il n'y a donc pas place dans notre nouvelle colonie pour des ouvriers français. Elle n'offre pas davantage chance de réussite au petit commerçant européen qui tenterait de venir s'y établir, parce que tout le bénéfice qu'il pourrait y faire serait absorbé, et au delà, par les exigences de sa vie matérielle, ainsi que je l'ai dit.



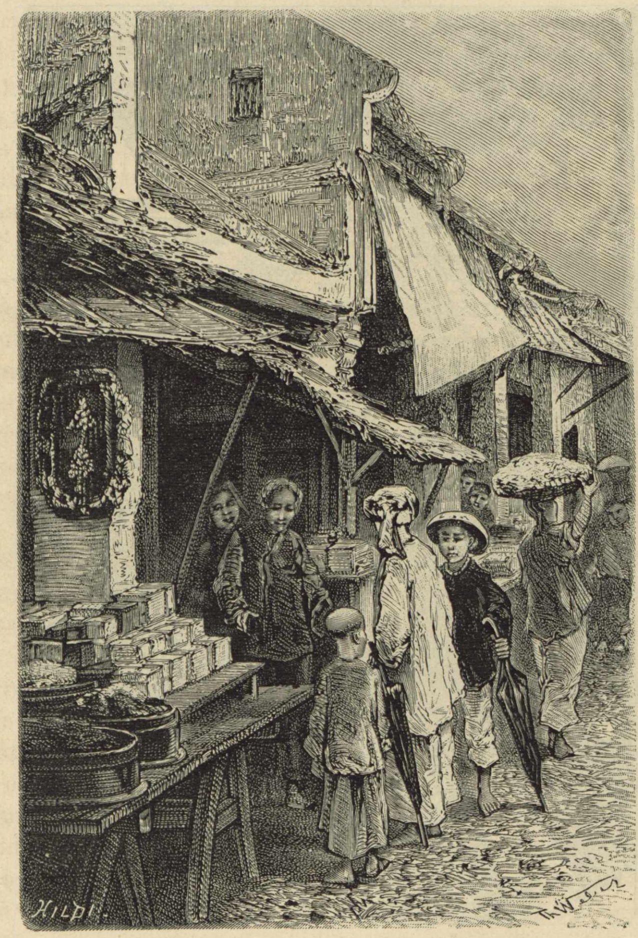
Porte d'un vieux quartier. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Si l'on veut réussir au Tonkin, il faut disposer de capitaux assez considérables permettant d'utiliser la main-d'œuvre indigène qui est à vil prix pour la création d'une grande industrie ou d'un commerce important. Mais l'Européen qui vient en Extrême-Orient dans ce but, n'est au courant ni de la langue ni des mœurs indigènes. Il est obligé, pour pouvoir mettre en valeur les ressources du pays, de se servir d'un intermédiaire qui connaît tout cela. Cet intermédiaire, c'est le Chinois, qui est intelligent, apte à tous les commerces, et qui, s'il ne sait pas toujours le français, parle au moins couramment l'anglais. Donc, tant

que nous n'aurons pas imposé aux Annamites nos mœurs et notre langue — ce qui sera long et difficile, — ou bien tant que nous n'aurons pas appris le langage et les coutumes de notre nouvelle colonie — ce qui demandera plus de temps encore, — le Chinois sera notre intermédiaire obligé pour la mise en valeur de notre conquête. Et, en fait, les grandes maisons de commerce qui commencent dès maintenant à exploiter le Tonkin ont pour *compradores* et pour gérants de leurs comptoirs des Chinois.

Tout à côté du quartier chinois se trouve une petite rue, toujours remplie d'enfants en extase devant les boutiques : c'est la rue du Sucre, où logent les pâtissiers et les confiseurs.

Toute une série de friandises annamites figure aux étalages. Elles sont disposées sur des espèces de gradins en planches reposant sur des tréteaux. Il y a des montagnes de cassonade, installées dans de grands paniers ronds. Cette cassonade est un des produits du pays. Au Tonkin on cultive sur une grande échelle la canne à sucre; mais les indigènes ne savent pas fabriquer le sucre raffiné. Ils ne fabriquent que le sucre en poudre, et ils en ont de deux qualités. La qualité la plus inférieure répond, comme aspect et comme goût, à ce que nous connaissons sous le nom de cassonade; le sucre annamite de première marque a l'aspect d'une poudre absolument blanche, composée de petits cristaux.



Devantures de confiseurs. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Les confiseurs vendent également du sucre candi blanc ou jaune, des fruits confits, du nougat brun dans lequel les amandes sont remplacées par des semences d'arachides, des grains de nénuphar enrobés dans du sucre, etc. Ils détaillent aussi du *chum-chum* ou vin de riz à la mesure, c'est-à dire avec une cuiller faite d'une moitié de noix de coco emmanchée dans un bambou.

Ce vin, comme son nom l'indique, est un produit de la distillation du riz. Il est blanc, d'une odeur un peu vireuse, et mesure de vingt-cinq à vingt-six degrés à l'alcoolomètre. On le distille avec des appareils très défectueux qui laissent passer en même temps que l'alcool toutes sortes d'essences empyreumatiques. Ces essences lui communiquent un goût détestable; il n'y a guère d'Européens qui puissent l'avaler sans faire la grimace. C'est cependant la seule boisson fermentée d'un usage courant chez les Annamites.

Il y a plusieurs sortes de vin de riz. On en fabrique de qualité supérieure, qu'on rectifie par plusieurs distillations successives et qu'on parfume en le faisant passer sur des grains de nénuphar. Ce liquide a une odeur et une saveur supportables, mais il coûte cher; on ne le voit que sur la table des riches mandarins ou du roi.

Le vin de riz tel qu'on l'achète chez les confiseurs est très impur et par conséquent très préjudiciable à la santé. Il donne une ivresse qui lui est particulière et qui a quelque chose d'effrayant. On rencontre parfois dans les rues des gens du peuple qui se sont grisés avec du vin de riz de mauvaise qualité. Leur face rouge écarlate contraste avec le teint pâle des Annamites qui les environnent, ce qui les fait vite reconnaître à distance. Ils ont les yeux injectés, hors de tête, et marchent lentement, comme des automates. Souvent ils roulent dans un fossé, où ils restent, l'écume aux lèvres, cuvant leur vin pendant toute une nuit. D'autres fois, ils sont pris de folie furieuse ou d'accès épileptiformes. Il faut dire, à la louange des indigènes, que ces sortes de spectacles sont assez rares au Tonkin.

Nos troupiers, qui touchent à tout, ont voulu goûter de cette atroce liqueur. Presque tous ceux qui en ont absorbé une quantité suffisante ont été pris de délire, avec monomanie du suicide.

Les étalages de la rue du Sucre contiennent certaines pâtisseries assez appréciables, même pour les palais européens. Le tout est de s'approvisionner « chez le bon faiseur », comme en France.

Les biscuits annamites sont excellents. Ils sont faits avec une pâte de farine de riz et de sucre qu'on étale sur un marbre à l'aide d'un rouleau de bois, et qu'on fait ensuite sécher à un feu très doux.

La pâte est coupée en petits morceaux rectangulaires, qu'on vend en paquets de quatre ou six dans une enve-



Porte de la rue de Canton. (Voir p. 22.) — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

loppe de papier blanc, portant en gros caractères rouges le nom et la devise du fabricant.

On trouve chez les pâtissiers certains gâteaux ronds, de la grosseur d'une piastre, faits avec de la farine de riz et de jujube, qui sont très bons.

Les Annamites fabriquent également très bien le sucre d'orge, les berlingots et un nougat blanc aux grains d'arachides, qui rappelle assez bien le nougat à la pistache de Montélimar.

Chaque boutique a son enseigne, qu'on suspend au plafond, au-dessus de l'étalage. C'est ou bien un morceau de bois carré, peint à la laque rouge et sur lequel le nom du fabricant s'étale en lettres d'or, ou bien deux gros cédrats sculptés sur bois et suspendus à un ruban rouge ou vert, quelquefois l'image du Bouddha ou d'un saint personnage.

Toutes ces enseignes sont ornées de belles devises inscrites en gros caractères autour du sujet principal. On y lit : *Aux mille félicités*; ou bien : *Aux suprêmes joies des amis*, ou d'autres phrases aussi alléchantes.

Mais il n'y a pas, pendant une promenade à Hanoï, que les maisons et les boutiques qui soient intéressantes à étudier.

Les rues et les places fourmillent d'une foule de petites industries en plein vent, qui font de la vieille capitale tonkinoise une des villes les plus intéressantes du monde entier. Au premier rang de ces nomades, j'indiquerai les saltimbanques et les musiciens ambulants.

Voici, au sortir d'un carrefour, un attroupement de badauds rangés en cercle. Au milieu, une natte, sur laquelle est accroupi un joueur de castagnettes et de tam-tam. Deux enfants de dix ans, dont le costume rap-



Musiciens aveugles. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

pelle celui des clowns de nos cirques, font des tours de souplesse et de dislocation.

Un peu plus loin, devant une misérable case en torchis, dont le toit en feuilles de palmier s'étend au-dessus de leurs têtes et les protège contre le soleil, trois pauvres musiciens ambulants sont installés, assis par terre, les jambes croisées à la façon des tailleurs. Ils sont deux hommes aveugles et une femme. Les deux aveugles jouent, l'un d'une sorte de guitare à une corde dont il tire des sons assez harmonieux, l'autre d'une paire de castagnettes avec lesquelles il marque la cadence. Le bruit sec des castagnettes alterne avec le son de deux tambours de tonalité différente, sur lesquels il frappe avec un bambou creux. La femme, qui seule y voit clair, remplit l'office du chien d'aveugle et surveille la recette. La musique accompagne une sorte de récitatif à rythme lent et monotone, qui ne comprend guère plus de trois notes. De temps en temps, un bruit métallique se fait entendre au milieu du trio : c'est une sapèque qui tombe dans le panier de bambous, placé devant le groupe. Les chanteurs, émoustillés par l'appât d'une bonne recette, braillent alors à qui mieux mieux.

Le plus drôle de tous ces mendiants est un pauvre diable de pitre auquel son talent d'imitation a failli causer une triste fin. Il est de petite taille, a le front fuyant, le crâne petit et taillé en pain de sucre, les cheveux ras, sauf deux grosses mèches qui lui descendent de chaque côté des tempes, comme les portent les enfants annamites. Ses yeux microscopiques, clignant sans cesse, convergent vers son nez et semblent comme perdus derrière ses paupières fendues obliquement. Il est bien connu des officiers, qu'il amuse avec ses grimaces et sur le passage desquels on le trouve chaque soir. Les Annamites l'appellent Con-Ga, c'est-à-dire le Poulet, parce qu'il imite admirablement le chant du

coq, le gloussement de la poule et le piaulement de ses petits. Il mime les hauts faits militaires, parodie les allures et la démarche sautillante des mandarins. Rien n'est plus amusant que de le voir grossir ses joues, gonfler son ventre et loucher atrocement pour imiter Pou-T'Aï, le dieu de la bonne chère, tel que le représentent les statues des pagodes. Avant l'occupation du pays par les Français, son talent avait porté ombrage aux lettrés; ceux-ci l'avaient fait enfermer avec une cangue au cou dans une prison de la citadelle. Il est resté plusieurs années dans cette prison, et il y serait certainement mort de misère si les Français, lors de la prise de Hanoï, ne l'avaient pas délivré.

A côté de cette espèce de Cour des Miracles s'installent les petites industries locales qui rendent si pittoresque la ville de Hanoï. Les plus intéressants de ces industriels en plein vent sont les barbiers-auricures et les masseurs.

C'est l'angle d'une rue, le devant d'un magasin fréquenté, que choisissent ordinairement ces parias du commerce pour y tenir boutique. Les voici installés, en vrais parasites, devant l'étalage qu'ils masquent, sous le grand toit de la maison qui s'avance sur la rue. Leur attirail est des plus sommaires : c'est d'abord un rasoir en fer, court mais large de lame, à dos épais, à fil très tranchant, emmanché dans un morceau de bambou; puis divers petits outils réunis dans un bambou creux et qui servent pour le curage des oreilles; des pinceaux de coton fixés sur des fils de fer, une curette de même modèle que celles d'Europe, une tige de laiton, terminée par un petit bouton de verre et qu'on emploie à différents usages.



Barbier-auricure. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

L'artiste rase à sec et très rapidement, car la besogne est facile, le patient n'ayant, comme tous ses pareils, que quelques poils rares et microscopiques.

Le Figaro et son client sont à cheval sur un banc de bois dont ils occupent chacun une des extrémités. Ils se font face, et, pendant que le rasoir court, l'opéré surveille sa marche dans une petite glace ronde qu'il tient de la main gauche.

La barbe est vite expédiée. Un coup de rasoir sur les tempes pour finir, et la deuxième phase de l'opération commence. C'est la plus importante; aussi il faut voir avec quel soin l'opérateur dispose ses instruments, les essaye sur le doigt, place son client, examine les conduits auditifs, le pavillon de chaque oreille, se rend compte en un mot des moindres détails de la région sur laquelle va porter son travail. C'est d'abord un grattage minutieux avec la curette, puis deux ou trois coups du petit pinceau; le curage se termine par l'introduction jusqu'au tympan du bouton monté sur tige, que l'opérateur fait tourner délicatement; c'est la phase la plus agréable, si l'on en juge par la mine satisfaite de l'opéré, qui clôt à demi les yeux et dont la figure prend une expression de satisfaction béate.

Le complément du barbier-auricure, c'est le masseur en plein vent. Auricures et masseurs vivent en bons confrères, et le client passe de l'un à l'autre. Après la barbe et le curage d'oreilles, le massage; telle est la progression de la toilette annamite.

Le masseur commence par la face. Il promène délicatement le pouce sur chacune des parties du visage, secouant doucement le nez du patient, plissant la peau du sourcil à plusieurs reprises entre le pouce et l'index, pinçant légèrement le lobule de l'oreille pour y appeler le sang, massant lentement avec la pulpe de l'index le globe de l'œil sous la paupière fermée.

Puis il descend aux mains, explore chacun des doigts en détail, en fait craquer toutes les jointures, passe à la peau des bras, du torse, des membres inférieurs, qu'il masse plus vigoureusement. Il termine par un petit coup sec sur chacune des joues de l'opéré, qui a failli s'endormir presque et qui sursaute à ce signal.

Et maintenant, me direz-vous, à combien s'élèvent les frais de cette toilette annamite, tellement raffinée, tellement minutieuse qu'elle a duré près d'une demi-heure. J'ai vu mettre six sapèques en tout (environ cinq centimes) dans les mains des artistes, qui s'en sont montrés très satisfaits. Qu'en dites-vous, confrères d'Europe?

IV

Installation à la citadelle de Hanoï. — M. Haï, notre cuisinier. — Ce que coûte un mobilier. — La table à calculer. — Les boys porteurs. — Cuisine en plein vent. — Ni lait ni beurre. — Comment les Annamites aiment les œufs. — Le chef de popote fait ses comptes. — Supériorité du cuisinier indigène. — La citadelle de Hanoï. — La pagode du roi. — Le réduit central. — Un peu d'histoire.

« Capitaine, vouloir boy cuisine?

— Qu'est-ce que tu sais faire?

— Capitaine, moi bien connaître bifteck, œuf, poulet, poisson, bien connaître cuisine *lang-sa* (française).

— Qu'est-ce que toi vouloir?

— Capitaine, donne huit piastres, un mois (trente-huit francs pour un mois). »

Cette conversation en français de fantaisie avait lieu le 1er mars 1884, devant la petite case qu'on avait assignée comme domicile aux médecins de l'ambulance de la 1re brigade dans la citadelle de Hanoï. Notre joyeux chef de popote, le docteur L..., arrêtait un cuisinier.

Nous avions quitté la Concession le matin même pour venir habiter la citadelle à une lieue plus loin, de l'autre côté de la ville. Notre déménagement avait été on ne peut plus facile. A l'heure dite, une nuée de coulis crasseux était venue s'abattre sur nos bagages, les avait enlevés et transportés en un rien de temps, sous la conduite de nos ordonnances, dans notre nouveau domicile.

Là, par exemple, il n'y avait que les quatre murs. On nous avait octroyé, comme habitation provisoire en attendant le départ pour l'expédition de Bac-ninh, une longue case en torchis recouverte de paillotes, que le génie militaire avait autrefois construite pour y abriter une compagnie d'infanterie de marine. Des ouvertures avaient été percées dans la muraille pour les



Coulis porteurs. — Heliogravure de Boussod et Valadon, d'après une photographie.

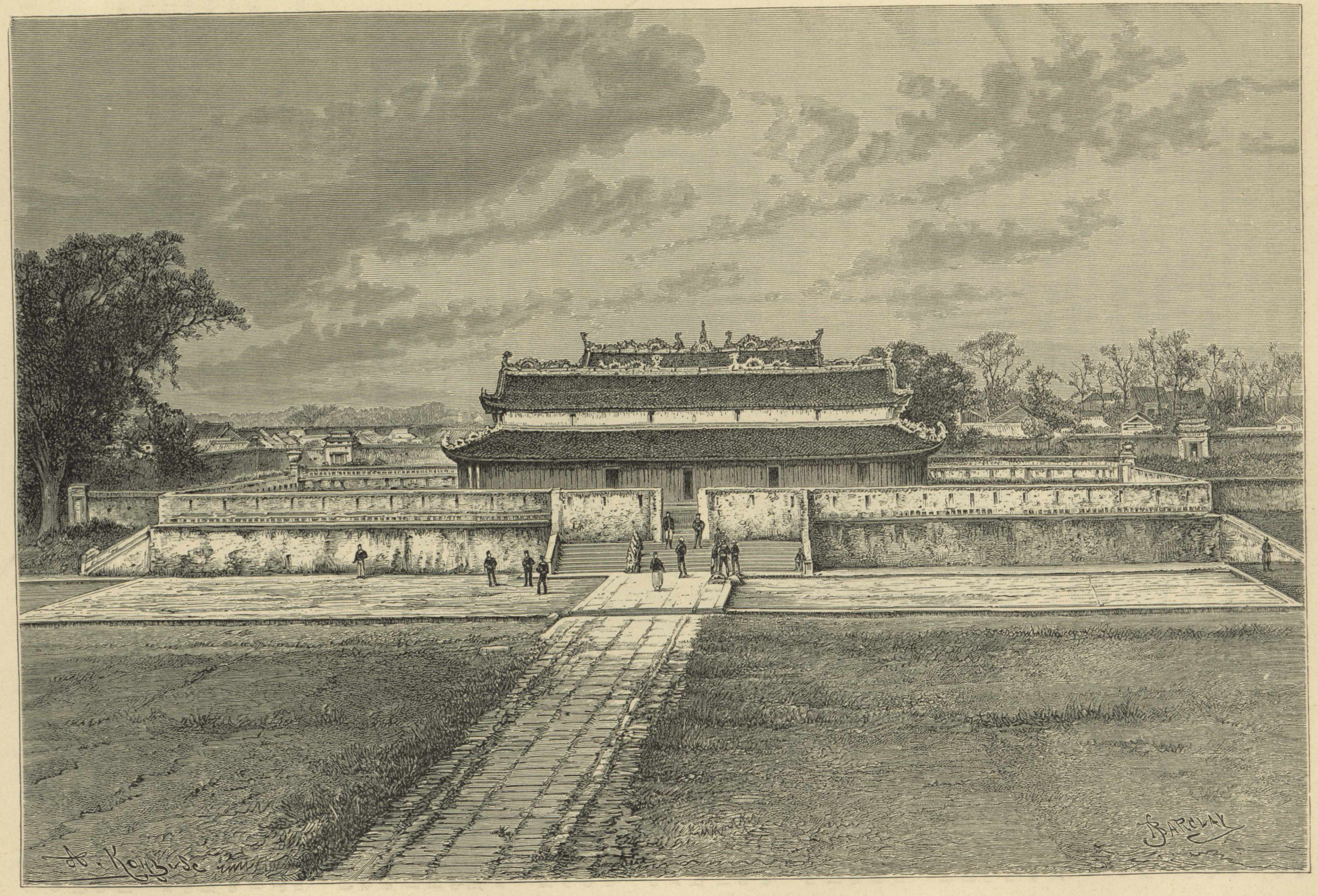
portes et les fenêtres; mais ces dernières n'étaient fermées que par un simple volet de bois. Ni lit ni table, pas le moindre escabeau, rien! Il fallait se pourvoir, se débrouiller, comme on dit en langage de troupier.

Pendant que la popote s'organise sous la direction de notre cuisinier, le sieur Haï (Deux), arrêté séance tenante, nous descendons, guidés par nos boys, chez les menuisiers de la ville annamite. Nous y trouvons tous les meubles qui nous sont nécessaires, fabriqués par des ouvriers du pays sur des modèles européens. Un bureau, un fauteuil, une table, coûtent chacun une piastre (4 fr. 75); un lit ou une armoire se paye trois piastres; une chaise, une demi-piastre. Bref, pour sept ou huit piastres on peut se meubler d'une façon très suffisante. Tous les meubles sont en bois du pays, laqué noir ou rouge, suivant les goûts. Les chaises et les fauteuils sont à siège canné.

Nous achetons, rue de la Soie, de belles moustiquaires, des oreillers, des matelas, des couvertures de laine piquée à enveloppes de cotonnade anglaise ou allemande. Puis nous passons au grand bazar chinois, où nous nous procurons des lampes avec du pétrole et des mèches pour les garnir. Décidément on trouve tout à Hanoï comme dans un grand centre européen.

Pendant que nous réglons à la caisse, un gros Chinois pansu inscrit au fur et à mesure les objets vendus sur son livre de compte, avec un pinceau trempé dans l'encre de Chine. Puis il fait très rapidement l'addition à l'aide de sa machine à calculer. Cette machine, qu'on trouve sur le bureau de tous les commerçants chinois, se compose de petites boules en palissandre enfilées les unes au-dessus des autres et parallèlement dans un cadre de bois. C'est absolument la même disposition que celle dont se servent en Europe les joueurs de billard pour compter leurs points.

Le caissier, avant de nous rendre la monnaie, fait



Pagode royale à Hanoï. (Voir p. 30.) — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

sonner nos piastres sur un bloc de bois dur, afin de s'assurer qu'elles ne sont pas fausses.

Depuis que nous avons commencé nos achats, nous sommes suivis par une vraie meute de gamins couverts de guenilles et qui portent chacun un petit panier rond en treillis de bambous, attaché en sautoir avec une ficelle.

A chaque emplette que nous faisons, ils nous assaillent de leurs cris :

« Capitaine, moi porter ! »

« Capitaine, donne-moi ! »

Nous en avons d'abord chargé deux, puis quatre. Maintenant nous en remorquons une vingtaine à notre suite. L'un est coiffé d'une chaise, un autre d'un matelas ; il y en a deux qui disparaissent entre les quatre pieds d'une table-bureau. Nous les avons encadrés dans nos boys et nos ordonnances, de peur qu'ils ne prennent la fuite en emportant nos ballots.

Notre troupe a un air tellement imposant, que, lorsque nous nous présentons pour entrer à la citadelle, le brave turco en sentinelle à la porte croise la baïonnette, croyant sans doute avoir affaire à une bande de pirates. Il faut l'intervention du sergent chef de poste pour qu'il nous laisse la route libre.

En arrivant à notre campement, nous trouvons le dîner prêt. Haï s'est construit une cuisine en plein vent avec quatre bambous et des nattes. Avec un trou dans la terre et deux briques il s'est fait un fourneau. Un petit boy assis par terre alimente avec les débris d'un vieux tonneau le feu sur lequel mijote un poulet sauté qui embaume.

Le docteur L... bat avec frénésie, dans une gamelle de troupier, des blancs d'œufs pour un plat sucré de sa composition. Il s'est mis, en guise de tablier, une serviette autour des reins. Avec ses grandes bottes et son képi, l'effet est des plus réjouissants.

« Riez, riez, nous crie-t-il de loin, vous allez recevoir un rude coup de fusil ! Ah ! mes amis, quel pays que ce Tonkin ! Il n'y a pas une bribe de beurre dans tout l'Annam, pas une goutte de lait frais dans Hanoï. Il y a bien des vaches, mais elles n'en font pas. Les Annamites ne connaissent pas cela. Nous allons être obligés de cuisiner avec ce lait condensé et ce beurre salé venus de je ne sais où, dans de petites boîtes de fer-blanc soudées qui coûtent les yeux de la tête.

« Et les œufs ! C'est bien une autre affaire ! Ils ne manquent pas sur le marché ; mais pas un de frais ! Tous habités ! Ces sauvages les aiment comme cela. A force de chercher, Haï m'a découvert un marchand qui en avait de passables. Le plus joli, c'est que je les ai payés moitié moins cher : un œuf couvé, un sou ! les œufs frais, deux pour un sou. Sont-ils bêtes, ces Annamites ! »

Pendant cette conversation, Haï, aidé par les boys et les ordonnances, a dressé la table sous la véranda, devant la maison. Nous nous asseyons devant le potage fumant, et notre chef de popote nous entretient des détails du ménage.

« Vous savez que nous avons droit à la ration des vivres. J'ai touché pour chacun de nous à l'administration une portion de viande fraîche, une boîte de conserves de viande, une ration de sucre, de café et de vin, toutes choses que nous ne pourrions pas nous procurer ici. Je donne à Haï, notre cuisinier, sept piastres par mois, plus deux ligatures par jour pour son marché. Moyennant ces deux ligatures, il doit nous approvisionner en œufs, en volaille, en poisson, enfin en tout ce qui peut varier notre ordinaire. De plus, j'ai loué, pour deux piastres par mois, un petit boy qui ira chercher le bois et l'eau : Monsieur Haï est trop grand seigneur pour se charger de ces détails. Il est bien entendu que notre personnel nous suivra partout pour le même prix, et que, en colonne, nous serons traités comme aujourd'hui. »

Ainsi soit-il, car le dîner de Haï est exquis !

Les Annamites, comme du reste les Chinois, ont une grande aptitude pour la cuisine. Ils ont même, à mon avis, une supériorité sur les cordons bleus français, en ce sens qu'ils n'emploient que très peu d'ustensiles. Avec une poêle et une marmite que nous lui avons achetées, Haï nous confectionne à chaque repas trois ou quatre plats, sur un fourneau en plein vent construit avec trois briques.

J'ai dit qu'on nous avait envoyés demeurer dans la citadelle de Hanoï. Si l'on veut se faire une idée exacte de ce qu'était cette citadelle à l'époque de notre arrivée, il faut se représenter un grand terrain plat, de forme rectangulaire, mesurant au moins 3 kilomètres dans son plus grand côté. Ce terrain est entouré de toutes parts par une haute et épaisse muraille en briques. La muraille est doublée à l'extérieur par un large fossé rempli d'eau stagnante.

Le mur d'enceinte est percé de six portes monumentales, qui donnent chacune à l'extérieur accès sur un pont de briques jeté en travers du fossé. Chaque porte est surmontée d'un petit mirador couvert, auquel on accède par des escaliers ménagés à l'intérieur de la muraille. C'est dans ce mirador que se tenaient les soldats du poste préposé à la garde de la porte.

Au centre même du terrain limité par la grande muraille que je viens de décrire, se trouve une deuxième enceinte, également fermée de toutes parts par un mur en briques : c'est l'enceinte royale, qui contient la pagode du roi.

La pagode du roi est un grand bâtiment plus large que long. Il est construit sur une terrasse carrée, consolidée sur ses quatre faces par un mur. Un escalier monumental donne accès sur la terrasse. Cet escalier est limité de chaque côté par une rampe en granit admirablement fouillée, de façon à figurer ces amas de volutes qui pour les Annamites représentent les nuages.

L'escalier est divisé en trois compartiments, dont un central et deux latéraux, par deux superbes chimères mesurant au moins 2 mètres de longueur et taillées chacune dans un seul bloc de granit gris.

Dans la muraille de l'enceinte royale qui fait face à cet escalier, on a ménagé trois portes placées l'une à

côté de l'autre. Pour qui connaît les mœurs annamites, cette disposition suffit à elle seule pour indiquer, à coup sûr, une résidence du roi. Les mandarins et les personnages de la cour ne doivent jamais passer par la porte centrale, réservée au souverain seul, mais toujours circuler à droite et à gauche par les ouvertures latérales. Le simple fait de traverser un passage réservé au roi aurait été considéré sous le règne de Tu-Duc comme un crime de lèse-majesté et puni comme tel de la peine de mort.

Le réduit central de la citadelle de Hanoï a son histoire. C'est là que le jeune roi d'Annam, peu de temps après son avènement au trône, venait prêter serment à l'empereur de Chine, son suzerain, devant les mandarins de la cour de Pékin envoyés tout exprès pour l'investir du commandement des provinces du nord.

C'est là également que les compagnons de Francis Garnier s'étaient réfugiés après la mort de leur chef. Trop peu nombreux pour pouvoir défendre l'enceinte extérieure de la citadelle, qui mesure plusieurs lieues de tour, ils s'étaient d'abord enfermés dans le réduit central. Obligés bientôt d'abandonner cette deuxième ligne, encore trop étendue, ils avaient construit à la hâte, tout autour de la terrasse de la pagode royale, un mur



Porte du sud de la citadelle de Hanoï. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

en briques percé de meurtrières qui subsiste encore.

Devant l'enceinte royale s'élève, sur un gros cube de maçonnerie, une tour construite également en briques et qui mesure 6 ou 7 mètres de haut. Cette tour a six faces. On a ménagé à son intérieur un escalier en colimaçon qui prend jour par de petites fenêtres percées à différentes hauteurs. Cet escalier conduit à une plateforme située au sommet de la tour et d'où l'on peut explorer la campagne environnante.

Non loin de là se trouvent de grands bâtiments en brique recouverts de tuiles. Ce sont les magasins à riz. C'est là que le gouverneur de la province enfermait les produits de l'impôt annuel, qui, chez les Annamites, se paye en grande partie en nature par prélèvements sur la récolte. A côté des magasins à riz habitaient les hauts fonctionnaires de la province, le *tong-doc* (gouverneur) et les deux mandarins, chefs des finances et de la justice (*quan-bô* et *quan-an*). La maison du quan-bô est seule restée debout.

Depuis la prise de Hanoï par Francis Garnier, les mandarins annamites habitent en ville. En leur interdisant l'entrée de la citadelle, on a porté un rude coup à leur influence. Pour le peuple, en effet, c'est dans cette enceinte fortifiée que doit habiter celui qui a la puissance. Du moment que nous en avons chassé les mandarins, c'est que nous sommes plus forts qu'eux.

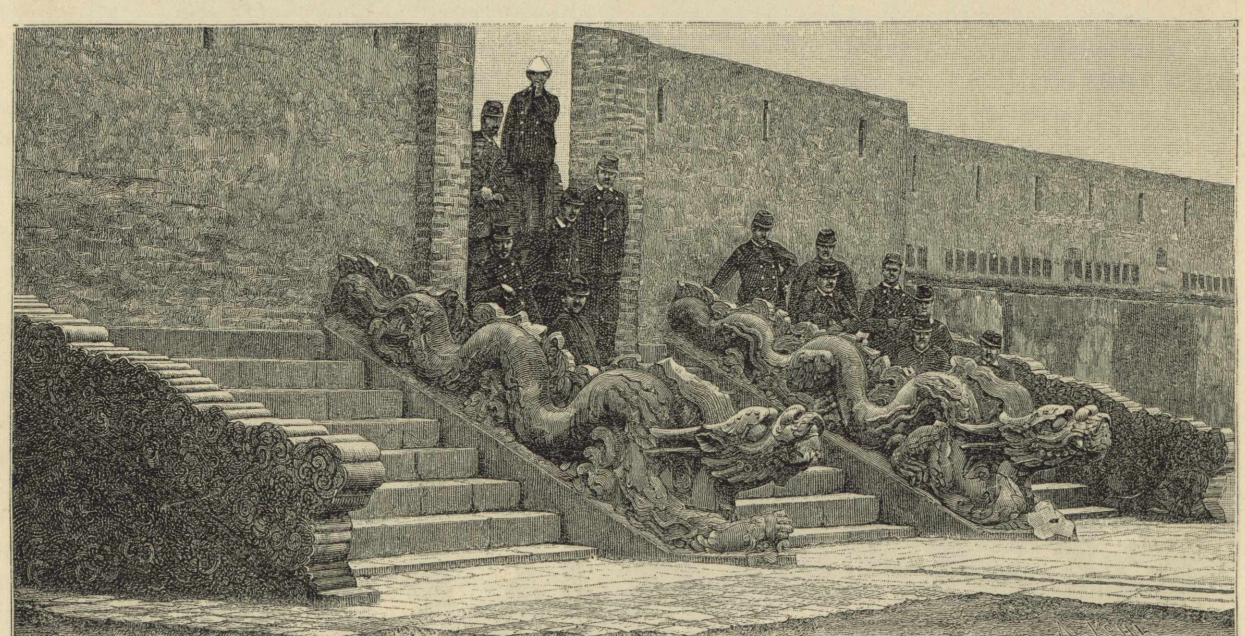
L'immense zone de terrain limitée au centre par la pagode royale, à la périphérie par l'enceinte des murailles extérieures, est presque partout inculte et inoccupée. C'est un vaste désert, qui donne à la citadelle un aspect triste et abandonné.

Là s'élevaient autrefois de nombreuses paillotes qui servaient de casernes aux soldats annamites. On évalue à 3000 hommes l'effectif de l'ancienne garnison de Hanoï, qui habitait tout entière dans la citadelle. Si l'on réfléchit que chacun de ces soldats vivait en famille, on peut se faire une idée de l'animation extraordinaire qui régnait alors dans ce vaste camp retranché, aujourd'hui abandonné et détruit.

On a brûlé ou démoli toutes les paillotes des soldats, mais on retrouve encore, de distance en distance, de gentilles maisons en briques où logeaient les mandarins militaires.

Beaucoup de ces petites maisons sont bâties au milieu de vastes jardins fermés par des murailles. Le toit est orné de fort jolies sculptures. La grande porte d'entrée est surmontée de colonnes sculptées; elle est à moitié masquée par un pan de mur haut de 1 mètre, un peu plus large que la porte, en arrière de laquelle il est disposé de façon qu'on puisse passer soit à droite, soit à gauche, entre la porte et lui. Ce mur, destiné à arrêter les regards indiscrets des passants, est orné sur sa face extérieure de belles peintures en couleurs, représentant un dragon, un tigre bondissant, ou tel autre emblème militaire.

Hanoï possède la plus vaste citadelle de tout le Tonkin. Elle a été bâtie vers 1804, d'après les plans et sous la direction des officiers français qui, en 1789, arrivèrent en Cochinchine à la suite de Mgr Pigneau de Béhaine pour aider le roi Gia-Long à reconquérir sa couronne. Gia-Long employa nos compatriotes à construire des citadelles, non seulement à Hanoï, mais dans tous les chefs-lieux de province : à Bac-ninh, à Sontay, à Nam-dinh, etc. Toutes ces constructions ont été faites sur le même plan. Chaque citadelle possède une première enceinte, percée de portes à miradors et défendue par des pièces de canon, et une deuxième enceinte, contenant la pagode royale, des magasins à riz et une grande tour centrale. Les premiers magistrats de la province et les greniers renfermant l'impôt se trouvaient ainsi à l'abri d'un coup de main.



Escalier de la pagode. (Voir p. 30.) — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

Plus tard on étendit cette mesure aux chefs-lieux d'arrondissement, et même à de simples chefs-lieux de canton. Les *thuan-phu* (sous-gouverneurs de province), les *phu* (préfets des arrondissements) et même les *huyen* (chefs des cantons) eurent leurs forteresses dans lesquelles ils habitèrent et où ils enfermèrent les produits de l'impôt.

Les premiers pionniers de la civilisation française ne se doutaient guère qu'ils fournissaient aux Annamites des armes contre leurs compatriotes et que, avant la fin du siècle, le sang français coulerait à flots pour reprendre ces citadelles au successeur du roi Gia-Long.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Malfaiteurs à la cangue. (Voir p. 37.) — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE.

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies de l'auteur.

V

Réception des ambassadeurs envoyés par le roi d'Annam au général Millot. — Leur cortège. — Les présents du roi. — Les ballons. — Visite au tong-doc de Hanoï. — Diplomatie tonkinoise. — Les prisons. — La salle d'audience. — Portrait du gouverneur. — Les dents laquées. — Opinion d'un mandarin sur les Françaises. — Curieuse façon de s'asseoir dans le grand monde tonkinois. — Comment on fait d'une pierre deux coups.

Ce matin 5 mars 1884, la Concession française présente une animation inaccoutumée. Le général Millot, avant de partir pour Bac-ninh, va recevoir en grande pompe les ambassadeurs que lui envoie la cour d'Annam comme gage de bonne amitié. On a mis sur pied une partie des troupes de la garnison, qui doit faire la haie sur le passage des envoyés royaux.

Nous sommes descendus de la citadelle pour voir le cortège, et, comme nous ne voulons rien perdre du coup d'œil, nous nous sommes installés derrière un des massifs du grand jardin qui entoure la maison du général.

L'arrivée des mandarins est annoncée par des coups de canon se succédant de dix en dix secondes.

Voici d'abord des coureurs annamites, vêtus d'une espèce de tunique rouge à col brodé, les pieds et les jambes nus. Ils brandissent une longue canne en rotin ornée de pompons en soie de toutes couleurs. Leur

1. Suite. — Voyez p. 1 et 17.

mission consiste à écarter la foule sur le passage des mandarins. Devant eux les Annamites se rangent prudemment sur le bord de la route en enlevant leurs grands chapeaux. Ceux qui ne s'écartent pas assez vite reçoivent sur la tête ou sur le dos un coup de la longue canne qui les rappelle immédiatement au sentiment des convenances.

A quelques pas derrière les coureurs s'avancent des soldats vêtus de rouge et de jaune et coiffés d'un petit chapeau conique. Chaque soldat porte, attaché derrière le dos, un grand sabre mesurant 50 ou 60 centimètres de longueur et dont la lame va en s'élargissant vers la pointe. Ils ont, comme les coureurs, les pieds et les jambes nus. Les uns portent sur l'épaule des lances de formes variées, emmanchées dans de longs bambous; les autres tiennent des oriflammes et des pavillons multicolores.

Après les soldats viennent trois musiciens, placés sur une seule ligne. L'un souffle dans une sorte de trompette à trous, dont les sons rappellent de loin ceux du hautbois, un autre joue de la flûte, et le troisième racle d'une espèce de petit violon à deux cordes dont la caisse de résonance est faite d'une peau de serpent tannée.

La musique est assez monotone : c'est une marche en mineur construite avec une seule phrase de trois ou quatre mesures qui se répète sans cesse.

Les musiciens précèdent une grande châsse en bois sculpté, laquée or et rouge. La châsse est portée sur les épaules de quatre vigoureux Annamites, vêtus comme les soldats avec des étoffes rouges et jaunes. Elle est abritée par quatre grands parasols jaunes que tiennent quatre indigènes. C'est dans cette châsse que sont enfermés les présents envoyés par le roi au président de la République française. Ces présents consistent en dents d'éléphants, coffrets de bois incrustés de nacre, pièces de soies de diverses couleurs.

Derrière la châsse aux présents marchent les trois ambassadeurs. Ils ont revêtu leur costume de cérémonie : longue robe en gaze bleue à grandes manches pendantes, turban en crépon de Chine noir. Ils portent, pendue au cou par un cordon de soie, la petite plaque rectangulaire en ivoire sur laquelle sont inscrits leurs noms et leurs grades. Leurs pieds nus flottent dans de grandes babouches en cuir. Ils sont précédés par un mandarin subalterne portant au bout d'une hampe une planchette sur laquelle sont inscrits deux caractères annamites.

L'ensemble du cortège est assez piteux. Les soldats ont l'air de vulgaires coulis des rues travestis pour la circonstance. Ils sont mal tenus; leurs uniformes sont malpropres; les oriflammes et les étendards sont défraîchis.

Mais les ambassadeurs font contraste au milieu de ces porteurs d'oripeaux. Le premier surtout, un grand vieillard très maigre à la peau mate et presque blanche, a vraiment grand air. Ses traits sont fins, et son regard, qu'il coule de côté, à droite et à gauche, pour ne rien perdre de ce qui l'entoure, est clair et pénétrant. Sa longue barbiche et ses moustaches sont entièrement blanches et plus fournies qu'on ne le voit ordinairement chez les indigènes. Il marche les coudes écartés et en sautillant, ce qui est, paraît-il, le comble de l'élégance à la cour d'Annam. Malgré son allure un peu grotesque, on sent en lui un représentant de cette diplomatie annamite patiente et retorse qui s'est si longtemps moquée de nous.

Le général Millot reçoit les ambassadeurs sous la véranda de sa maison. Les soldats et les gens du cortège restent au dehors, pendant que les envoyés royaux entrent dans le salon de réception, où des rafraîchissements leur sont offerts. On porte des toasts au président de la République française et au roi d'Annam.

La visite des ambassadeurs se termine par un épisode assez divertissant. Le corps expéditionnaire possède une compagnie d'aérostiers qui a amené de France deux grands ballons. Dans un pays plat comme le delta tonkinois, ces ballons seront d'un grand secours pour reconnaître les environs à plusieurs kilomètres à la ronde pendant les marches du corps expéditionnaire. Le général en chef fonde sur eux de grandes espérances; mais, avant de se mettre en route pour Bac-ninh, il a voulu s'assurer que les aérostats n'ont pas été trop endommagés pendant la traversée. Le jour même de l'arrivée des ambassadeurs annamites, on fait dans un coin de la Concession un essai de gonflement.

Pour donner aux envoyés du roi une haute idée du génie européen, le général désire qu'on leur montre ces ballons. Un officier d'état-major conduit les mandarins à l'endroit où s'opère le gonflement. Ceux-ci, qui ne comprennent pas très bien ce qu'on leur veut, ne paraissent pas très rassurés. Habitués aux façons d'agir de l'Extrême-Orient, ils se demandent sans doute si le général en chef, en donnant l'ordre de les mener dans cet endroit écarté, n'a pas l'intention de se débarrasser d'eux en leur faisant couper la tête.

Leur frayeur est encore plus grande lorsqu'ils aperçoivent les énormes machines à demi gonflées qui se balancent en l'air en tirant sur leurs cordes. Les interprètes ont beau leur expliquer ce dont il s'agit, ils ne se montrent que plus effarés. C'est bien pis encore quand on les fait installer dans la nacelle et quand on commande le « lâchez tout ». Le ballon, retenu seulement par une corde qu'une équipe d'aérostiers laisse doucement filer, s'élève dans les airs, emportant les ambassadeurs complètement ahuris. Les malheureux mandarins se figurent qu'ils vont mourir d'un supplice inconnu et terrible; aussi, quand, l'expérience ayant pris fin, la nacelle vient à toucher le sol, ils se précipitent à terre avec un empressement des plus comiques, et toute l'assistance, y compris les Annamites, qui risquaient cependant la cadouille, part d'un immense éclat de rire.

La cérémonie terminée, je regagnais lentement la citadelle par la rue des Incrustateurs, quand je fis la rencontre d'un compatriote, M. Garien, interprète de l'état-major. M. Garien habite l'Extrême-Orient depuis



Ambassade envoyée par le roi d'Annam au général Millot. — Héliogravure de Boussod et Valadon, d'après une photographie.

vingt-cinq ans; grâce à son habitude du pays et à sa profonde connaissance de la langue annamite, il rend chaque jour au corps expéditionnaire d'importants services.

« Vous venez sans doute d'assister à la réception des ambassadeurs, me dit-il; eh bien, si vous voulez voir quelque chose de plus curieux encore, je vous emmène. Je vais demander au tong-doc des coulis pour l'expédition de Bac-ninh. Accompagnez-moi : vous verrez un grand mandarin chez lui et je vous ferai visiter toute sa maison. »

J'acceptai l'offre avec empressement, et je suivis mon aimable cicerone.

Depuis qu'on lui a interdit la citadelle, le gouverneur de la province de Hanoï habite une grande maison, ou plutôt une série de bâtiments séparés par des cours et situés dans une des petites rues du quartier annamite, tout près de la mission catholique. L'enceinte des bâtiments est fermée du côté de la rue par un mur haut de 2 mètres. Dans ce mur on a percé une grande porte à deux battants devant laquelle se promène une sentinelle ; non pas un de ces soldats de la milice indigène qui sont armés de lances et qui vont pieds et jambes nus, mais un brave turco, le casque blanc en tête et qui m'attend dans l'immobilité réglementaire pour me porter l'arme au passage.

Ma première idée est que le tong-doc est gardé à vue par le général. « Vous n'y êtes pas, me dit mon guide : c'est le mandarin qui a demandé cette sentinelle. Il payerait même au besoin pour l'avoir. La raison en est des plus drôles, il faut que je vous la raconte.

« Les fonctionnaires envoyés par le gouvernement annamite dans les provinces occupées par nos troupes ont reçu de Hué l'ordre de s'opposer par tous les moyens possibles à notre établissement dans le pays. L'ordre est plus facile à donner qu'à exécuter, car nous sommes les plus forts, et nous ne nous sentons pas disposés à nous laisser jouer. Le tong-doc voudrait bien obéir à son gouvernement; d'une part il connaît les moyens expéditifs qu'on emploie à Hué pour mater les rebelles, et d'autre part il ne voit pas d'un très bon œil grandir une influence à côté de laquelle son prestige et son autorité paraîtront nécessairement amoindris. Mais, en véritable Annamite qu'il est, il a vite réfléchi que la cour de Hué est bien loin, tandis que les Français sont bien près, et que, de deux dangers également graves, il faut d'abord éviter le plus menaçant. Aussi, malgré les récriminations de son gouvernement, finit-il toujours par nous donner ce que nous lui demandons. Seulement il lui faut compter avec les *thi-vê*[1], qui le surveillent d'autant plus étroitement qu'il semble plus suspect.

« Ces thi-vê sont des espions recrutés parmi les *doï* (sergents) intelligents et instruits de la garde particulière du roi. Ce dernier les envoie dans les différentes provinces pour qu'ils le renseignent sur la conduite des mandarins et sur les agissements des étrangers. Ces espions sont influents, et, grâce à leur qualité de messagers du roi, ils jouissent d'une grande considération partout où ils se présentent. Ils habitent dans la maison du mandarin qu'ils sont chargés de surveiller, se mêlent à son entourage et assistent à toutes les réceptions. Le tong-doc de Hanoï en traîne un ou deux à sa suite, et vous pouvez être certain que la moindre concession que nous lui arrachons par la crainte est vite connue et commentée en haut lieu.

« A différentes reprises déjà le premier ministre lui a donné des preuves de son mécontentement. Le tong-doc est un fonctionnaire de premier rang, qui, comme tel, a droit à quatre parasols. On lui en a supprimé d'abord un, puis deux, si bien que, à l'heure actuelle, le malheureux mandarin ne peut plus, à sa grande honte, se faire suivre dans les rues de Hanoï que par un simple parapluie.

« Mais ce n'est pas tout : il a reçu, il y a quelques jours, l'ordre de venir à Hué pour rendre compte de sa conduite. Or il sait très bien qu'obéir à un pareil ordre, c'est courir au-devant de sa condamnation à mort. Comme, d'autre part, il ne peut refuser ouvertement, il a demandé au général en chef de placer une sentinelle à sa porte afin de pouvoir écrire au roi : « Je voudrais bien vous obéir, mais je ne puis quitter ma « maison. Je suis gardé à vue par les barbares d'Occi-« dent, qui ne permettent pas que j'en sorte et qui me « font surveiller le jour et la nuit par une sentinelle « armée. »

Tout en causant, nous franchissons la porte d'entrée et nous arrivons dans une petite cour intérieure sur laquelle donne une case en torchis. C'est dans cette case qu'habite Joseph Laï, l'interprète du gouverneur, un Annamite de Saïgon converti au catholicisme et qui a fait toutes ses études de français au collège des missionnaires. Il nous apprend que le mandarin est absent, mais qu'il doit rentrer dans une demi-heure. Mis au courant de l'objet de ma visite, il se tient à ma disposition pour me faire parcourir la maison en attendant.

Nous pénétrons dans une arrière-cour spacieuse au centre de laquelle est creusé un grand bassin plein d'eau. A droite, la cour est fermée par un mur derrière lequel sont les appartements du gouverneur et de ses femmes. A gauche s'élèvent, sur un même alignement et face à ce mur, trois grandes paillotes sans fenêtre, de forme quadrangulaire et d'aspect misérable : ce sont les prisons. Le gouverneur y enferme, en attendant qu'ils soient jugés, les malfaiteurs qu'on lui amène de tous les points de la province.

Avant la guerre, le tong-doc de Hanoï avait, comme tous les gouverneurs annamites des provinces, le

1. Le personnel des thi-vê se compose de 65 fonctionnaires, répartis en 5 classes, savoir :
5 de 1re classe, ayant un grade égal aux mandarins du 3e degré; 5 de 2e classe, ayant un grade égal aux mandarins du 4e degré; 10 de 3e classe, ayant un grade égal aux mandarins du 5e degré; 15 de 4e classe, ayant un grade égal aux mandarins du 6e degré (1re classe); 30 de 5e classe, ayant un grade égal aux mandarins du 6e degré (2e classe).

droit de haute et de basse justice dans toute l'étendue de son gouvernement. Il pouvait condamner à la peine de mort; seulement, dans ce cas, la sentence ne devenait exécutoire qu'après qu'elle avait été soumise à l'approbation du roi. Une copie du jugement était envoyée à Hué dans ce but. Depuis l'occupation française, le tong-doc peut toujours prononcer la peine capitale, mais l'arrêt n'est exécuté que lorsque le résident de France a apposé sa signature au bas du jugement.

Au moment de ma visite, il y a bien une centaine de misérables entassés dans ces prisons. J'entre dans l'une d'elles en me courbant en deux, tant l'ouverture est étroite. Qu'on se figure quatre murs nus, limitant un espace quadrangulaire large de 3 mètres et long de 4 ou 5. Du sol, fait de terre gâchée et battue comme l'aire d'une grange, s'élèvent douze gros bambous formant colonnes et qui supportent toute la charpente de la toiture. Celle-ci ne repose pas sur les murailles : elle en est séparée au contraire par un espace vide mesurant 20 ou 30 centimètres de hauteur, sorte de fente qui fait tout le tour de la case et par laquelle pénètrent à la fois l'air et le jour.

Dans l'intervalle des colonnes de bambous, et à 5 ou



Les trois ambassadeurs annamites. (Voir p. 34.) — Heliogravure de Boussod et Valadon, d'après une photographie.

6 centimètres du sol, on a fixé de grandes planches qui servent à attacher les prisonniers, grâce à une disposition des plus ingénieuses. Ces planches sont percées de trous ronds distants les uns des autres de 1 mètre environ, placés sur la même ligne dans le sens de la longueur de la planche et à égale distance de ses deux bords longs. Chaque planche est disposée de champ de façon que l'un de ses grands bords reste bien parallèle au sol. Elle est sciée en deux moitiés dans le sens de sa longueur et de telle sorte que le trait de scie passe par le diamètre horizontal de chacun des trous. La moitié inférieure est fixe; la moitié supérieure, au contraire, peut glisser verticalement dans les deux rainures creusées à la base des colonnes qui soutiennent la toiture et dont elle occupe l'intervalle. Quand on veut attacher un prisonnier, on soulève la moitié supérieure d'une de ces planches en la faisant glisser dans ses rainures et on l'écarte de la moitié inférieure; on passe dans un des trous soit la main, soit le pied du malfaiteur, et on referme sur le poignet ou la cheville.

Les colonnes de la toiture se présentent sur deux lignes dans le sens de la longueur de la case. Il y a donc deux rangées de planches, à chacune desquelles est appendue toute une grappe de prisonniers. Les uns, retenus par le pied, sont couchés ou assis. Les autres, pris par le poignet, gisent étendus de tout leur long sur

le sol nu. Dans l'allée centrale, limitée par les deux rangs de planches, se promènent deux gardes armés de l'inévitable rotin.

Plusieurs de ces prisonniers ont des figures sinistres et sont de vrais types de bandits. L'Annamite est ordinairement de petite taille, mais quelques-uns de ces gens ont une taille et une musculature athlétiques. L'interprète me fournit sur eux des renseignements pleins d'intérêt, en me les désignant du bout de son éventail comme on ferait dans une ménagerie pour des animaux féroces.

« Ce grand diable qui roule des yeux furieux est un pirate des plus dangereux : il a tranché, à lui tout seul, plus de vingt têtes. On a été obligé de le transporter à Hanoï dans une cage en bambous, tant il a fait d'efforts pour s'échapper. On l'a laissé seul dans ce coin parce qu'il n'est pas sociable. Il est attaché *en boule*, par les mains et par les pieds. Ne pouvant plus battre ses compagnons de cellule, il cherche encore à mordre les pieds des gardiens. Cet autre a été pris les armes à la main dans une expédition contre les pirates. On a trouvé dans sa ceinture trois oreilles gauches fraîchement coupées. »

Tous les prisonniers portent sur le front un caractère chinois tracé à l'encre noire et qui sert à les reconnaître. Tous portent également une *cangue*, formée de deux bambous mesurant 60 ou 70 centimètres de long et reliés par deux barres transversales. La tête est emprisonnée entre ces deux barres rigides dont l'une se place en avant et l'autre en arrière du cou, pendant que les deux bambous reposent chacun sur une épaule. Cet appareil peut être assez justement comparé à une petite échelle entre les échelons de laquelle le patient aurait passé sa tête et dont les montants reposeraient sur ses épaules.

Les cangues que portent les prisonniers sont en bois vert et assez légères. Elles sont appelées *cangues de voyage*, parce qu'on en charge les malfaiteurs pour les transférer d'une prison à l'autre. Il existe, outre ce modèle, trois formes de cangues, décrites tout au long dans le code annamite, au chapitre des peines, sous les noms de *petite, moyenne* et *grande cangue.* Cette dernière est très lourde : elle est renforcée à ses deux extrémités par de gros anneaux en fer.

Au moment où nous sortons de la prison, un domestique vient nous annoncer que le tong-doc est de retour et qu'il nous attend dans la salle des audiences. Cette salle occupe tout un bâtiment, fermé de trois côtés par des murs en brique et complètement ouvert du quatrième, qui donne sur une grande cour pavée de larges dalles de pierre. Du côté ouvert, le toit du bâtiment, recouvert de tuiles vernissées qui miroitent au soleil, s'avance de 1 ou 2 mètres sur la cour, supporté par de belles colonnes en bois de teck sculptées au niveau du faîte. On accède à cette salle par quatre marches de pierre. Le mandarin nous attend au haut des degrés, l'échine ployée et la main tendue.

Oh! cette main de mandarin! je n'oublierai jamais l'impression que j'ai ressentie à son premier contact. Figurez-vous de grands doigts maigres, décharnés, renflés aux jointures comme des sarments de vigne, des doigts froids, comme momifiés, rendus plus longs encore par de grands ongles mesurant 3 ou 4 centimètres. Depuis celle-là j'ai touché les mains de beaucoup de mandarins : toutes m'ont donné une sensation identique, celle d'une main de squelette.

Le tong-doc est en costume de ville : grande robe de tulle noir, pantalon de soie blanche, babouches de cuir dans lesquelles flottent ses pieds nus. Il est entouré par tous les serviteurs de sa maison, qui portent l'éventail, la pipe, la boîte à chiques, le crachoir, etc. Il s'est fait accompagner par les deux mandarins de grade inférieur qui le secondent dans le gouvernement de la province : le *quan-bo* et le *quan-an*, fonctionnaires chargés des finances et de la justice.

Au milieu de la salle d'audience est disposée une grande table de bois noir, sans tapis. On nous fait asseoir autour, sur des bancs en bois de trac sculpté. Le gouverneur m'a pris à sa droite et M. Garien à sa gauche. Le quan-bo et le quan-an sont assis en face. Les autres fonctionnaires annamites se tiennent debout à quelques pas derrière nous, dans une attitude respectueuse.

Aussitôt on apporte le thé. Il nous est servi sur un plateau de bois incrusté de nacre, dans des tasses minuscules en porcelaine blanche ornées de décors bleus. Chaque tasse est tout au plus grande comme un de nos verres à liqueur. Le thé, qui vient de Chine, nous est d'abord offert sans sucre; mais, sur un ordre bref du tong-doc, un domestique se précipite au dehors et revient bientôt avec un sucrier rempli de poudre de sucre cristallisé, d'origine chinoise.

Des serviteurs circulent constamment autour de nous, portant de grandes théières de métal qui contiennent l'infusion fumante. Nos tasses sont à peine vidées, qu'elles sont remplies de nouveau jusqu'aux bords, car, d'après le code annamite, ce serait faire à l'invité un gros affront que de laisser vide devant lui un seul instant la tasse à thé qu'on lui offre.

Entre temps, le porte-pipe du tong-doc présente à chacun de nous des cigarettes coniques faites avec du tabac opiacé récolté dans le pays.

Tout en fumant et en buvant mon thé à petits coups, j'examine la pièce où nous sommes. Au fond, sur un autel auquel on accède par deux gradins, une petite statue de la République, don du général Millot au gouverneur annamite, est placée entre deux grands dragons symboliques en bois sculpté qui ouvrent des gueules énormes. Je la montre du doigt au tong-doc, qui me répond en s'inclinant : « *Ia*, *Ong Quan-Leun Lang-Sâ* (Oui, le grand mandarin français. »)

« Il croit que c'est le roi de France, me dit en riant mon ami l'interprète. On ne pourra jamais faire comprendre à ces Tonkinois ce que c'est que la République. Depuis cent ans les mandarins ont habitué le peuple à obéir à la cadouille. Cent autres années s'écouleront avant que ce peuple, abruti par un pareil régime, se

relève suffisamment, non pas pour adopter nos idées. sur le gouvernement de tous par tous, mais seulement pour en comprendre le principe. Et soyez certains que les mandarins ne feront rien pour l'y aider; au contraire. »

Devant le petit autel sont rangés les parasols du gouverneur et le glaive qu'on porte devant lui quand il sort dans la rue. A droite et à gauche, deux grands kakémonos en papier de riz représentent des oiseaux et des poissons, peints avec une vigueur de touche et une perfection dans les détails que je n'ai pas encore rencontrées dans les œuvres annamites.

Le tong-doc est de moyenne taille. Il paraît âgé de plus de cinquante ans. Sa figure est restée jeune, comme c'est la règle chez les Annamites; mais des fils d'argent commencent à se montrer parmi les épais cheveux noirs soigneusement relevés en chignon derrière la nuque, au-dessus de son turban de fin crépon de Chine. Il a le teint blanc mat avec une pointe de jaune des Annamites de haute caste, le front bombé, le nez aplati, les mâchoires et les pommettes saillantes. Ses yeux noirs, fendus obliquement, ont un regard assez vif, qu'il sait fort bien voiler sous ses paupières abaissées, quand il ne veut pas laisser deviner sa pensée. Il porte une mouche et une moustache noires assez fournies. Ses dents, très régulières et admirablement plantées, seraient superbes si elles n'étaient pas laquées en noir brillant, comme c'est la mode en Annam. Cette mode transforme la bouche des Annamites, qui, je le répète, serait charmante sans cela, en une sorte d'hiatus noir, que les officiers du corps expéditionnaire ont comparé, avec juste raison, à une bouche d'égout; elle a été pour nous la cause d'un étonnement profond à notre arrivée dans le pays, où elle existe depuis un temps immémorial et où elle est générale. Il n'est pas d'Annamite, même parmi les paysans des villages, qui ne se fasse teindre les dents dès qu'il a un peu d'argent pour payer l'opération. Cette teinte d'un noir brillant s'obtient en déposant à *chaud* sur les dents une sorte de vernis noir à base de laque. Elle est extrêmement solide; je possède dans ma collection deux crânes de pirates dont les dents sont restées noires malgré un séjour de plusieurs mois dans un lait de chaux.



Le tong-doc. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Le *laquage* des mâchoires est très douloureux. Un de mes boys, qui avait subi cette opération, est resté pendant une quinzaine de jours avec les gencives gonflées et de la fièvre sans pouvoir mâcher ses aliments.

Si les Européens éprouvent une véritable répulsion pour les dents laquées, les Annamites ne peuvent de leur côté supporter nos dents blanches. Pendant une fête donnée au palais du gouvernement à Saïgon, un officier français s'approche d'un haut fonctionnaire annamite qui regardait danser les invités du gouverneur .

« Eh bien, grand mandarin, chuchote-t-il à son oreille, que dites-vous de nos Françaises?

— Je les trouve jolies, répond l'Annamite; seulement *elles ont des dents de chien!* »

La conversation devient très animée entre le gouverneur de Hanoï et M. G.... Il faut encore une centaine de coulis pour transporter les vivres des troupes pendant l'expédition de Bac-ninh. Le tong-doc, qui nous en a fourni déjà plus de douze cents, prétend qu'il lui est impossible d'en trouver un de plus. M. G... insiste; les ordres du général sont formels. Le mandarin est très perplexe. Il passe ses grands doigts dans sa barbe et jette des regards désespérés à ses deux acolytes, le quan-bo et le quan-an, qui tiennent leurs yeux baissés et enfoncent leurs mains dans leurs grandes manches en prenant l'attitude la plus innocente du monde pour ne pas se compromettre.

Le tong-doc a replié sa jambe droite sous sa cuisse,

si bien que son talon droit appuie sur le siège du banc où il est assis ; j'admire une fois de plus la souplesse des jointures annamites. De temps en temps il se gratte furieusement le pied avec ses grands ongles, puis reporte ses doigts dans sa barbe. Au bout de quelques minutes de ce manège, sa figure s'éclaircit : il a trouvé une solution. Il dit un mot au quan-bo, qui s'éclipse. Un quart d'heure après, des soldats armés de lances apparaissent dans la cour. Ils encadrent une centaine de pauvres diables à peine vêtus qui font une mine des plus piteuses : ce sont les coulis demandés.

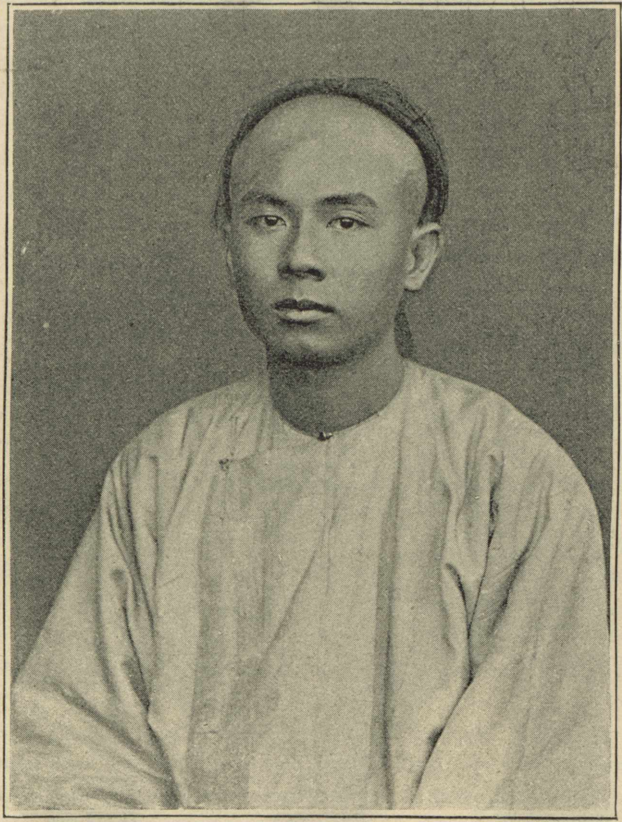
M. G..., tout rayonnant, prend congé du gouverneur, qui nous reconduit jusqu'à la porte. En passant au milieu des nouveaux coulis, je ne puis retenir une exclamation de surprise : dans le nombre je reconnais une bonne partie des prisonniers de tout à l'heure. Le tong-doc a fait d'une pierre deux coups : il s'est débarrassé d'une centaine de malheureux qui le gênaient et qui lui coûtaient cher à nourrir, et en même temps il donne satisfaction au général.

Qu'on dise après cela que les Tonkinois ne sont pas de profonds diplomates !

VI

Préparatifs de départ pour Bac-ninh. — Le parc aux coulis. — Les emplettes. — Difficulté du ravitaillement des troupes.

Enfin, nous allons partir pour Bac-ninh ! Depuis huit jours, les troupes de la 1re brigade, dont le quartier général est à Hanoï, se concentrent dans la ville et dans les environs. Il en arrive de tous les côtés à la fois : par les routes, où l'on voit se dérouler de longues colonnes de fantassins, marchant deux par deux sur les digues étroites, et suivis par une armée de coulis qui portent les bagages et les sacs ; sur les grandes canonnières en tôle d'acier fabriquées à Paris par la maison Claparède et apportées pièce par pièce dans les cales des bateaux qui ont amené les effectifs venus de France. Ces canonnières ressemblent à d'immenses chalands à vapeur ; elles sont très larges et peuvent transporter jusqu'à 500 hommes. Grâce à leur faible tirant d'eau, elles risquent moins de s'échouer sur les bancs de sable, qui sont si nombreux dans les fleuves du Tonkin.



A. Yan, chef des congrégations chinoises. (Voir p. 43.) — Héliogravure de Boussod et Valadon, d'après une photographie.

La citadelle et la Concession regorgent de troupes. On a été obligé d'en loger un peu partout aux environs de la ville, dans les grandes pagodes bâties en pleine campagne au delà des faubourgs.

L'arrivée de tous ces soldats produit dans les rues de Hanoï une animation extraordinaire. Des plantons à cheval sillonnent à chaque instant au grand trot la rue des Incrustateurs qui va de la Concession à la citadelle. De nombreuses bandes de coulis transportant des caisses et des ballots, traînant des canons, passent et repassent sous la conduite des soldats, portant l'arme en bandoulière et les excitant de la voix et du geste : « *Mao ! maolen !* (Vite ! très vite !) »

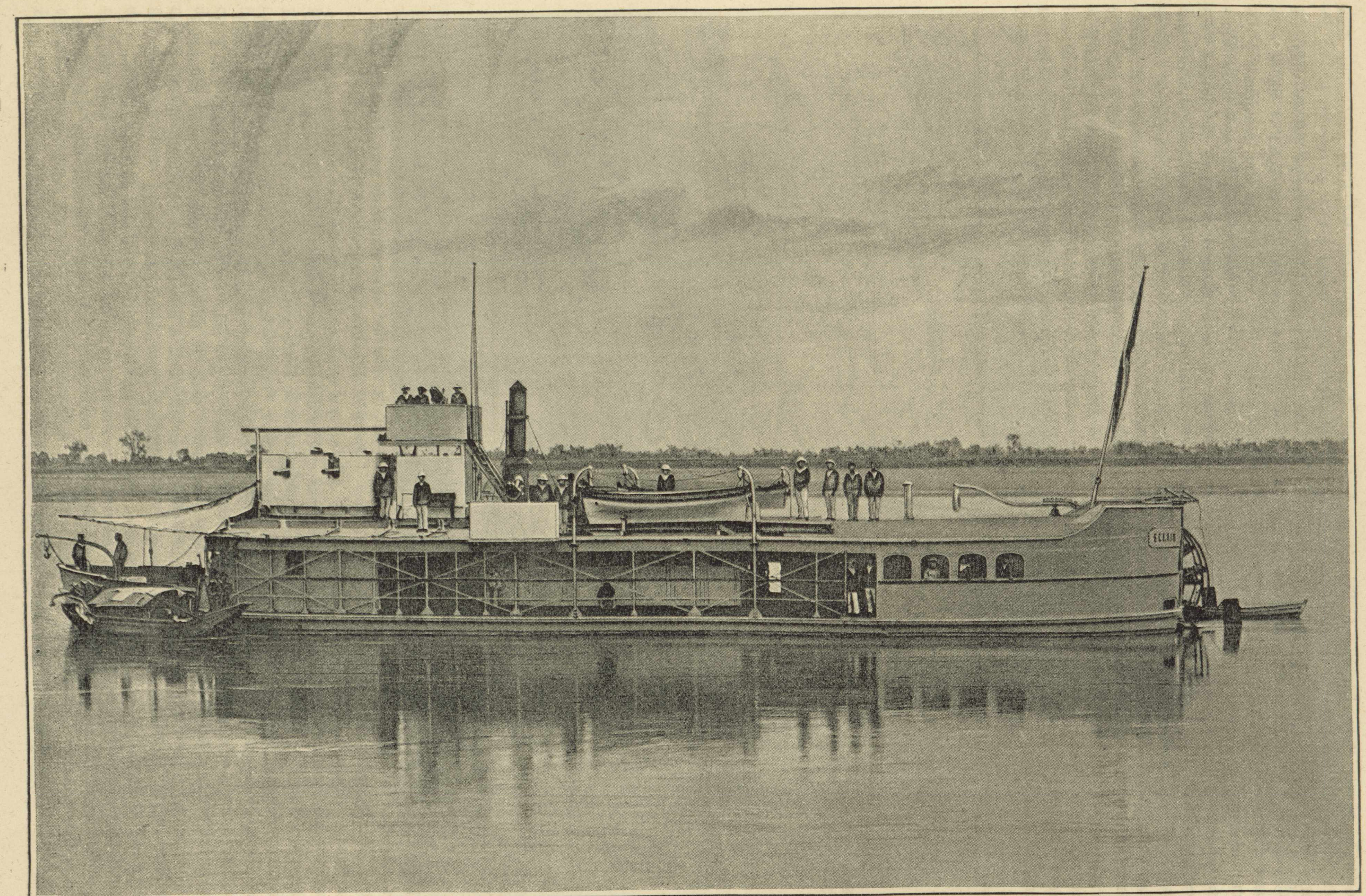
Les officiers courent aux emplettes : il faut faire ses provisions de conserves, se procurer des vêtements amples pour la route, se munir du *salako*, ce grand casque en liège recouvert de toile blanche, dont les larges bords préservent du soleil la nuque et les tempes et garantissent le cou contre les averses, si communes dans ce pays.

Avec tous ces achats, les piastres de l'entrée en campagne fondent comme beurre au soleil !

Nous entrons par bandes dans tous les magasins sous la conduite d'un de nos boys, celui que nous avons reconnu, à l'épreuve, comme le moins filou. Il faut se méfier de tous ces Annamites : ils ont une façon si ingénieuse de vous voler ! Les marchands du pays ne se gênent pas pour nous vendre leurs produits quatre fois plus cher qu'aux indigènes, et nos boys trouvent encore le moyen de prélever une dîme sur nos achats.

Au début, nous n'étions pas méfiants, et ces petits garnements nous conduisaient chez des commerçants auxquels ils avaient fait la leçon d'avance. Nous ne connaissions pas encore leur langue, et c'était eux qui demandaient et débattaient le prix de chaque emplette. Nous payions ingénument et il arrivait souvent que nous donnions, sur la foi de notre boy, cinquante centimes ou un franc en trop par série d'achats. A la fin de la journée, notre domestique indigène retournait seul chez le marchand, qui lui remettait fidèlement la différence entre le prix payé et le prix convenu.

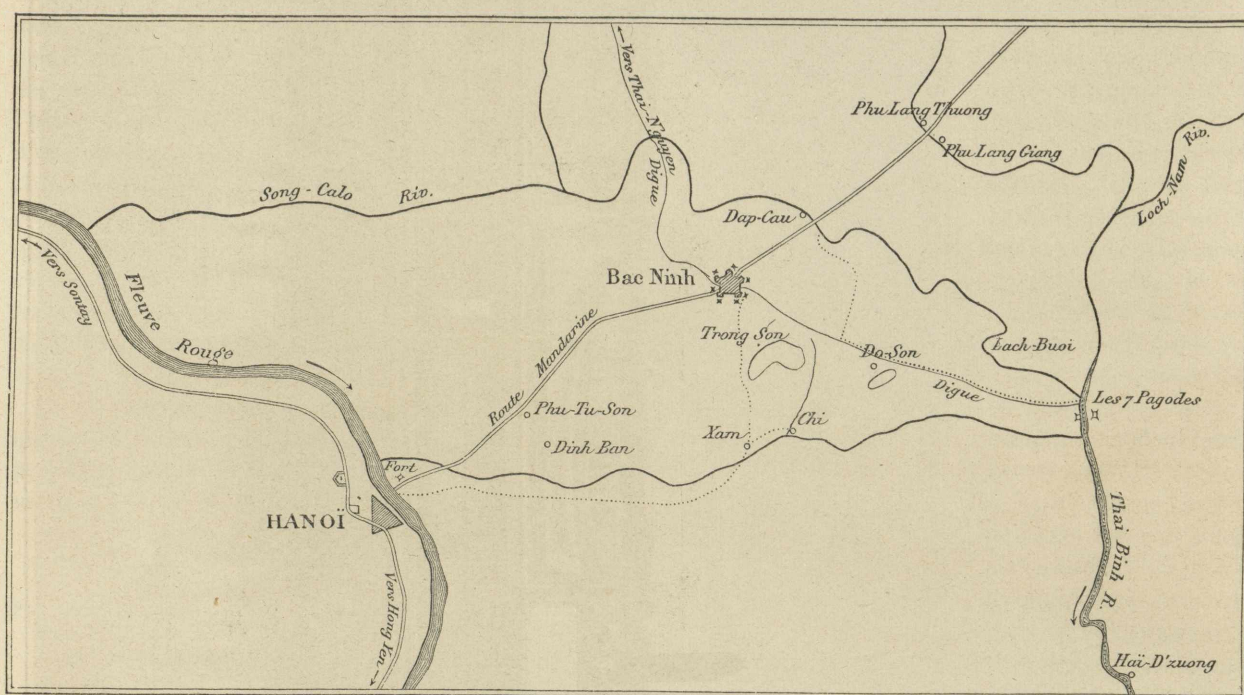
Plus de 2000 coulis ont été réunis pour trans-



La canonnière Claparède *Éclair*. — Héliogravure de Boussod et Valadon, d'après une photographie.

porter les vivres et les bagages de l'armée pendant l'expédition de Bac-ninh. J'ai donné dans le chapitre précédent une idée de la façon dont ils avaient été recrutés. Ils sont parqués, en attendant le départ, dans d'immenses paillotes en treillis de bambous, construites à la hâte par les soins du génie militaire, tout près de la porte de France, à l'entrée de la rue des Incrustateurs. Un tirailleur annamite se promène, l'arme au bras, devant chaque paillote, pour empêcher toute évasion. Les coulis prennent du reste leur temps en patience. Ils passent toutes leurs journées étendus sur le dos, à fumer leur pipe ou à chiquer le bétel. Quand ils ne dorment pas, ils jouent ou ils mangent. Deux fois par jour, on leur distribue du riz décortiqué, qu'ils font cuire, avec un peu d'eau et du sel, dans des marmites de cuivre posées sur deux pierres.

De grandes quantités de vivres ont été amassées dans les magasins de la Concession et de la citadelle. Mais ces vivres doivent être transportés à dos d'homme; il faut fractionner à l'avance les énormes caisses qui les contiennent et répartir les charges. Tous les charpentiers et tous les menuisiers qu'on a pu trouver parmi les soldats ont été réquisitionnés dans ce but: ils sont occupés à confectionner des récipients assez petits pour que chaque colis ne dépasse pas 30 ou 32 kilogrammes : c'est le poids maximum dont peuvent être chargés deux porteurs au bambou. On se rend compte facilement de toutes les peines et de tout le travail qu'une pareille transformation doit coûter.



Gravé par Erhard Fres

1/600 000

Carte de la campagne de Bac-ninh : l'itinéraire suivi par les deux brigades est indiqué en pointillé. — D'après M. le capitaine Carteron.

Il faut dire aussi que cette question de l'alimentation des troupes a été la première et la plus grave préoccupation du commandement, dès notre arrivée au Tonkin. Sous ce climat débilitant on ne pouvait songer à nourrir exclusivement nos soldats avec les conserves salées et le biscuit venus de France. Un pareil régime aurait amené dans leur santé des altérations d'autant plus rapides que, à peine débarqués et sans qu'ils aient eu le temps de s'acclimater, on allait les lancer dans une expédition fatigante, que les agressions tous les jours plus hardies des Chinois empêchaient de différer.

La question de l'approvisionnement des troupes en vivres frais, déjà si difficile à résoudre en temps de guerre dans notre Europe, l'était bien davantage dans ce pays imparfaitement connu, où les indigènes font usage d'aliments qu'il eût été impossible d'utiliser pour nos hommes. L'Annamite, en effet, se nourrit de poissons, de volailles ou de viande de porc. Il mange du riz en guise de pain et ne boit que de l'eau. Le blé et le vin lui sont totalement inconnus. Les moutons ne peuvent vivre dans ce pays humide; tous les essais d'acclimatation de l'espèce ovine qu'on a tentés sont restés infructueux. On élève bien en Annam et au Tonkin le petit bœuf à bosse et le buffle, mais ces animaux ne sont employés que pour les travaux de labourage : ils sont rares dans le delta tonkinois, que nous occupions exclusivement à cette époque. La chair du buffle est d'ailleurs peu nutritive et coriace.

Peu au courant des habitudes du pays, ignorant les ressources qu'il pouvait offrir puisque nous venions de débarquer, nous étions d'autant plus embarrassés pour résoudre ces grandes difficultés que, en ce moment, les trafiquants européens étaient rares à Hanoï.

Ceux d'entre eux auxquels nous aurions pu nous adresser étaient arrivés en même temps que nous : ils n'avaient pas encore eu le temps de se créer des relations commerciales et ne pouvaient nous être d'aucun secours.

Heureusement, nous avions près de nous les congrégations chinoises de Hanoï et de Haï-Phong, organisées depuis longtemps au Tonkin et entretenant des agents sur tous les points du territoire et même en Chine. Ces congrégations puissantes, et leur chef A. Yan, nous ont aidés à aplanir les grosses difficultés du début concernant les approvisionnements des troupes.

VII

Traversée du fleuve Rouge. — L'ambulance de la 1re brigade. — Le plan de campagne. — Marche pénible à travers les rizières. — Ascension en ballon. — Les digues. — Chevaux et cavaliers indigènes. — Campement dans un village. — La chasse aux porcs.

Nous sommes à Hanoï, le 7 mars 1884. Il est six heures du soir. Toutes les troupes de la 1re brigade, réunies sous le commandement du général Brière de l'Isle et concentrées dans la ville depuis plusieurs jours, sont échelonnées sur les bords du fleuve Rouge, depuis la Concession de France jusqu'au bâtiment de la Douane, sur un parcours de plus de 3 kilomètres. Il y a là 9000 hommes s'agitant au milieu des canons, des caissons, des faisceaux rangés en lignes. Les uniformes bleu clair des turcos tranchent sur les vêtements plus sombres des artilleurs; les pantalons rouges de nos petits fantassins jettent une note vive et gaie au milieu des misérables cases en paillotes qui bordent le fleuve en cet endroit. Les indigènes, accroupis le long de la rive ou devant la porte de leurs maisons, regardent avec stupéfaction toute cette armée.



Jonques et sampans sur le bord du fleuve Rouge — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

Devant nous, le fleuve roule silencieusement ses eaux couleur de brique entre deux berges basses et boueuses. L'autre rive nous apparaît comme une mince ligne jaune et verte, bien loin, à la limite de l'horizon. Tous les regards sont fixés vers ce point. C'est là que commence le pays inconnu où nous serons demain; là nous attend l'ennemi que nous sommes venus chercher à travers 4000 lieues de mer.

Le passage du fleuve commence : on embarque les troupes sur des jonques du pays, dont les dimensions rappellent les flûtes de nos canaux de France, et sur de petits sampans qui ne peuvent guère contenir plus d'une douzaine d'hommes. Jonques et sampans sont remorqués à travers le fleuve par des canots à vapeur.

Dans ces conditions, la traversée des troupes est longue. Bien avant qu'elle soit terminée, le soleil dis-

paraît à l'horizon derrière le fleuve, et la nuit survient brusquement, sans crépuscule : une nuit noire qui interrompt tout le travail. On recommencera demain; en attendant, on campe où l'on est, sur la berge. Nous dormons la tête sur une pierre et le corps enroulé dans nos couvertures et dans nos manteaux.

Le va-et-vient des jonques reprend à la pointe du jour. Je m'embarque un des derniers, à six heures du matin, avec mon cheval et mon ordonnance; vingt minutes après, nous touchons l'autre rive.

Je trouve l'ambulance au grand complet et prête à se mettre en route sous la direction de son chef, M. le médecin-major de première classe Gentit.

Voici nos 130 coulis accroupis en deux longues files sur le sable, devant les cantines médicales et les ballots de brancards et de couvertures. La veille on leur avait remis à chacun un bambou solide et une corde neuve : ils ont déjà tout égaré. On leur avait distribué également, à tous, deux grosses mottes de riz cuit à l'eau salée, de quoi les nourrir pendant un jour; ils ont tout dévoré. L'officier d'administration, M. Robby, qui a passé deux jours et deux nuits à tout prévoir et à tout préparer, court de l'un à l'autre, très inquiet. Il questionne en français, on lui répond en annamite : « Et ton bambou? — *Konko biet* (Je ne comprends pas). — Et ton riz? — *Konko biet.* » Notre ami est dans tous ses états. « *Konko biet*, gémit-il, toujours *konkò biet!* vous verrez que nous ne pourrons pas démarrer! »

Nous nous mettons cependant en route sans trop de peine à neuf heures du matin. Nous sommes placés à l'arrière de la colonne, immédiatement après la compagnie d'aérostiers, dont les deux gros ballons se balancent dans les airs à 100 mètres au-dessus de nous, re-



L'ambulance en marche. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

morqués avec de longues cordes par des équipes de soldats de l'artillerie qui se relayent d'heure en heure.

En tête de l'ambulance flotte le drapeau de la convention de Genève, porté par un soldat; puis viennent les médecins, à cheval, suivis de leurs ordonnances. Derrière eux, les coulis portent les bagages et le matériel; ils sont encadrés par les infirmiers, qui les empêchent de s'écarter. Le médecin-chef a près de lui un interprète annamite qui connaît un peu de français. Cet interprète est chargé de transmettre les ordres au personnel indigène. Nos bagages, notre cuisinier Haï et ses deux aides ferment la marche. Haï s'avance gravement, ayant pour toute charge son immense parapluie qui ne le quitte jamais. Ses deux petits marmitons, deux gamins qui vont pieds nus, les cheveux en broussailles et la figure toute barbouillée de poussière, fléchissent sous le poids des ustensiles de cuisine. On les leur a attachés un peu partout, sur les épaules, autour du cou et jusque dans le dos. Chaque pas qu'ils font, en trottinant dans le sable, produit un bruit de cloche. L'un d'eux porte en bandoulière tout un chapelet de casseroles; l'autre est coiffé d'une marmite de cuivre qui reluit au soleil comme un casque.

L'ambulance est gardée par une section d'infanterie de marine qui la flanque de chaque côté. Les figures roses de nos infirmiers venant de France contrastent avec les faces terreuses des marins, qui ont fait la campagne de Sontay et qui, depuis un an dans le pays, sont déjà minés par l'anémie.

Nous longeons la berge en enfonçant à chaque pas dans une terre rouge et argileuse; c'est l'ancien lit du fleuve.

Hanoï est reliée à Bac-ninh par une route en ligne droite, construite sur une large *digue* bien entretenue. Les Chinois ont échelonné sur cette route des travaux de défense considérables. Plutôt que d'aborder de front

ces défenses, ce qui nous occasionnerait de grandes pertes d'hommes, le général en chef s'est décidé à tromper l'attente de l'ennemi en concentrant le corps expéditionnaire entre le canal des Rapides et la rivière Song-Cau. Il prend ainsi à revers toutes les fortifications élevées par l'ennemi et pourra plus facilement s'en rendre maître.

Dans ce but, il a donné les ordres suivants : la 1re brigade, dont je fais partie, doit gagner à travers les champs et les rizières le canal des Rapides, qu'elle traversera vers le marché de Chi, en laissant sur sa gauche la route directe de Bac-ninh, si bien fortifiée par les Chinois. La 2e brigade, rassemblée à Haï-dzuong sous les ordres du général Négrier et qui comprend environ 7000 hommes, doit s'embarquer près de cette dernière ville; de là elle gagnera par eau le confluent du Song-Cau et du canal des Rapides; elle débarquera sur la rive droite de la rivière, en face du village des Sept-Pagodes, et opérera sa jonction avec la 1re brigade pour enlever de concert avec elle les défenses de Bac-ninh.

Nous venons de quitter les bords du fleuve pour nous enfoncer dans les rizières. Du haut de mon cheval je vois la colonne formée par nos troupes onduler dans la campagne comme un immense serpent.

De distance en distance, au détour des chemins, nous trouvons de petites cases en torchis ombragées par des bouquets de bananiers. Nous avons toutes les peines du monde à empêcher nos coulis de s'écarter de la colonne pour aller fureter dans ces maisons.

Les paysans n'ont pas tous fui : nous rencontrons de temps en temps des groupes de trois ou quatre indigènes qui se rendent au village voisin pour vendre des légumes et des fruits. Leur marchandise est contenue dans de grands paniers ronds suspendus par des liens



Paysans portant des légumes. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

de rotin aux deux bouts d'un bambou, comme le sont les plateaux d'une balance aux deux extrémités du fléau. Le milieu du bambou repose sur leur épaule, de façon que les paniers se trouvent l'un en avant, l'autre en arrière du porteur. Ainsi chargés, les Annamites marchent d'un pas élastique et rapide, analogue comme rythme à notre pas gymnastique. Ils vont très vite, le corps porté en avant, avec un mouvement latéral des hanches destiné à contre-balancer les oscillations des paniers suspendus au bambou.

Ceux qui suivent le même chemin que nous prennent à travers champs aussitôt qu'ils aperçoivent la colonne. Ils se tiennent debout dans la rizière, à distance respectueuse, s'apprêtant à fuir à la moindre alerte. Ils enlèvent leurs grands chapeaux et restent découverts pendant que les troupes passent. Leurs petits enfants nous saluent en portant à leur front leurs deux mains jointes comme pour la prière, et en les abaissant ensuite jusqu'à la ceinture. Les ballons captifs excitent leur étonnement. Ils se les montrent du doigt les uns aux autres en murmurant à mi-voix : « *Tod, tod, ké-dên!* (Joli, joli, les grandes lanternes!) »

Nous venons d'entrer dans une grande plaine couverte à perte de vue de rizières à demi submergées. La colonne s'est ralentie; la marche est devenue très difficile. Les rizières nous apparaissent comme une série de rectangles bordés sur les quatre côtés par une digue en terre, faite de main d'homme. L'ensemble d'une rizière avec son rebord peut être exactement comparé à une cuvette de photographe à demi remplie d'eau. Si l'on se figure un grand nombre de ces cuvettes rangées bord à bord de façon qu'il n'y ait pas un pouce de terrain perdu, l'adossement des bords de deux cuvettes voisines donnera la représentation des digues sur lesquelles marchent les cultivateurs indigènes pour aller de l'un à l'autre de leurs champs. Ces digues ne mesu-

rent pas plus de 50 à 60 centimètres de largeur et autant de hauteur. Elles sont construites à frais communs par les propriétaires des champs mitoyens.

Outre ces petites chaussées, que j'appellerai *digues de séparation*, parce qu'elles servent à limiter les propriétés voisines, il existe, entre les villages et sur les parcours les plus fréquentés, de grandes digues hautes de 1 ou 2 mètres, larges d'autant, qui sont élevées aux frais des villages et constituent les chemins vicinaux du delta. Il existe aussi des voies plus larges, plus faciles, mieux entretenues, qui portent le nom de *voies mandarines* et qui servent à relier entre elles les différentes provinces et les villes les plus importantes. Une de ces voies mandarines aurait pu nous conduire directement de Hanoï à Bac-Ninh; mais je viens de dire que l'ennemi avait échelonné sur cette route des fortifications tellement importantes et nombreuses que le général en chef avait préféré faire un détour et se jeter à travers champs, pour ménager le sang français.

Cette marche dans les rizières, sur des digues étroites, boueuses, glissantes, occasionne bien des fatigues à nos soldats : ils ne peuvent avancer que deux de front, et encore sont-ils obligés de se soutenir avec leurs fusils. Les pluies ont détrempé tous les chemins et rendu glissante cette terre glaise qui ne contient pas un caillou. Nos chevaux risquent à chaque instant de s'abattre et nous sommes obligés de mettre pied à terre pour les conduire par la bride : la colonne s'allonge d'une façon démesurée. Nous ne faisons pas plus d'un kilomètre à l'heure. A chaque instant on s'arrête court : il faut combler une coupure de la digue, jeter un pont sur un ruisseau. On repart cahin-caha pendant dix minutes pour s'arrêter de nouveau. Cette fois, c'est un canon qui a glissé au bas de la digue et qui est à moitié submergé dans la rizière. Il faut le redresser comme on pourra : artilleurs et fantassins entrent bravement dans le champ de riz; ils ont de l'eau et de la boue jusqu'à la ceinture; ils hissent la pièce à bout de bras.

Les batteries d'artillerie ont une peine inouïe à suivre la colonne dans ces chemins difficiles : la plupart des canons sont placés sur les avant-trains et traînés par des coulis. La surface de la digue dépasse à peine de quelques centimètres l'écartement des roues. Deux artilleurs sont placés l'un à droite, l'autre à gauche de chaque pièce pour l'empêcher de dévier. Ils marchent comme ils peuvent sur le plan incliné formé par les bords latéraux de la chaussée et repoussent de temps en temps la roue d'un vigoureux coup d'épaule. Mais les grosses pièces de 80 creusent dans la glaise des ornières profondes; les coulis refusent d'avancer. Eh bien, on se relayera. Soldats et artilleurs s'attellent au timon. Les braves gens! ils sont couverts de boue; ils ruissellent de sueur et d'eau; ils savent qu'il faut marcher quand même et ils tirent de toutes leurs forces.

L'eau des rizières près desquelles nous passons est très limpide. Elle paraît cependant à peu près stagnante et recouvre toutes les racines des plants de riz. Malgré l'immense étendue de terrain ainsi noyée par des eaux dormantes, les fièvres intermittentes semblent être assez rares dans le delta. C'est probablement aux procédés de culture intensive employés exclusivement par les indigènes, que ces grandes nappes d'eau stagnantes doivent de rester limpides et inoffensives. Les Tonkinois ne laissent pas un instant leurs terres en repos. Ils font par an deux ou trois récoltes de riz ; à peine le champ est-il débarrassé de sa moisson que déjà le propriétaire le laboure et le herse, pour y repiquer de nouveaux plants. A l'époque où nous sommes, le riz que l'on récoltera en mai ou juin émerge déjà de 15 à 20 centimètres au-dessus de la surface de l'eau. Il s'élève en touffes droites et bien alignées, surmontées d'épis déjà formés.

J'ai obtenu l'autorisation de monter pendant une halte dans un des ballons captifs. A 100 mètres au-dessus du sol je jouis d'un spectacle admirable. A mes pieds, notre colonne de troupes pressée sur l'étroite digue serpente sur une étendue de 4 ou 5 kilomètres. A droite et à gauche, à perte de vue, s'étendent des champs de riz qui ondoient sous la brise; leurs rectangles bordés de petites digues forment à cette hauteur comme une immense mosaïque dont les fragments verts auraient été reliés entre eux par une sorte de ciment rougeâtre. Sur ce fond vert émeraude apparaissent de distance en distance de gros bouquets d'arbres d'une teinte plus sombre formés de bananiers, de bambous et de banians. Au milieu de ces bouquets, d'où émergent comme des panaches les longues tiges grêles des aréquiers, on voit poindre entre les branches les toits de paille d'un village annamite ou les pignons sculptés d'une belle pagode. Au second plan, le canal des Rapides apparaît comme un grand ruban d'argent. Plus loin encore, à la limite de l'horizon, surgissent les grandes montagnes bleuâtres qui entourent Bac-ninh et qui sont à moitié masquées par la brume.

Vers trois heures nous quittons les rizières et nous nous avançons plus à l'aise à travers les champs de cannes à sucre, de patates et de taros. Les interprètes du général Brière courent de l'avant à l'arrière de la colonne en donnant des ordres brefs aux coulis, qui pressent le pas, en s'écartant sur leur passage. Montés sur leurs petits chevaux indigènes, ils vont comme le vent à travers tous les obstacles.

Le cheval tonkinois est de petite taille : il ne mesure guère plus de 1 mètre à 1 m. 20 au garrot. Comme aspect, il ressemble beaucoup aux petits poneys de Corse. Bien fait, quoiqu'il ait souvent la tête un peu forte, il est plein de feu, très vigoureux et beaucoup plus facile à nourrir que nos chevaux français. Il a le pied plus sûr que ces derniers et fait 40 et même 50 kilomètres par jour, quand il est bien soigné et bien nourri. Les Annamites ne l'étrillent ni ne le ferrent jamais. La selle dont ils se servent est faite de deux panneaux de bois à peine rembourrés qu'on place sur une sorte de tapis formé de deux morceaux de cuir tanné. Ce tapis est souvent décoré de peintures représentant des animaux fantastiques ou des ornements bizarres. Le mors et la bride sont faits comme notre bridon. Les rênes sont en corde, et de



L'artillerie en marche dans les rizières. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

chaque côté de la bouche du cheval pendent deux gros glands de coton fixés aux anneaux du mors.

Les riches annamites remplacent le tapis de cuir par de belles broderies de soie et d'or sur drap rouge. La bride est faite avec des cordonnets de fine soie blanche, et les glands, également en soie blanche, sont suspendus au mors par des agrafes d'argent.

Les Tonkinois se servent en général d'étriers de cuivre dans lesquels ils passent leurs pieds nus. La branche interne de l'étrier est saisie et maintenue entre le gros orteil et les autres doigts du pied. Les mandarins seuls montent avec des souliers chinois; ils ne se servent pas d'éperons.

Les chevaux indigènes qu'on rencontre au Tonkin proviennent en majeure partie des provinces du nord, de Tai-n'guyen et de Cao-bang principalement. Ils coûtent de quinze à vingt-cinq piastres, rendus à Hanoï.

Il est probable que, d'ici à peu de mois, les officiers du corps expéditionnaire seront obligés de les adopter comme montures. Les grands chevaux que nous avons amenés de France s'anémient vite dans ce pays. Déjà plusieurs de nos camarades de la marine sont montés sur des chevaux du Tonkin. Ces chevaux, malgré leur petite taille, peuvent facilement porter un cavalier de 70 à 80 kilogrammes. Ils n'ont qu'un inconvénient: c'est qu'ils ne connaissent pas le trot. Ils vont l'amble ou le galop.



Officier français et son petit cheval tonkinois. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

Nous arrivons, à cinq heures et demie du soir, à l'entrée d'un gros village où nous devons passer la nuit. Quel beau pays! Des arbres immenses et de l'herbe jusqu'à mi-jambes. Nous traversons un joli pont couvert, construit sur pilotis à travers un ruisseau d'eau vive. A la sortie du pont, le général en chef attend la colonne, qui défile devant lui pour entrer dans le village. La fanfare du bataillon d'Afrique nous joue une marche militaire : cette musique française nous réjouit le cœur. Dans les villages, toutes les maisons sont construites en torchis et recouvertes de feuilles de latanier formant toiture. Elles sont précédées d'une cour malpropre et mal pavée où circulent pêle-mêle les chiens, les porcs, les poules et les canards. La cour et la maison sont entourées d'une haie impénétrable faite de bambous épineux. Dans cette haie, extrêmement fourrée, le propriétaire ménage une ou deux portes, qui sont fermées chaque soir à l'aide d'un cadre de bambous garni de faisceaux d'épines.

Ces portes sont toujours closes quand nous entrons dans un village. Il faut s'armer d'une hache pour s'ouvrir un chemin jusqu'à chaque maison. Heureusement que nos tirailleurs annamites et nos coulis, qui sont au courant des mœurs du pays, sont tous munis de leurs *coupe-coupe*. L'instrument qui porte ce nom caractéristique est une sorte de couperet, dont la lame en fer forgé, large comme une lame de sabre, est lourde et coupe merveilleusement.

Cette fois, comme toujours, le village est désert. Les habitants ont abandonné leurs maisons pour aller se cacher dans les rizières. Ils n'ont pu emmener leurs porcs, et les turcos, ces maîtres maraudeurs, se sont mis en chasse. On entend partout des grognements lamentables. J'arrête un vieil Arabe à barbe grise qui se sauve tout joyeux avec un petit porc sur l'épaule.

« Comment, lui dis-je, tu vas manger du cochon; tu sais bien que ta religion le défend!

— Mais non, *toubib* (docteur), répond-il en riant; ça pas cochon; *ça, p'tit mouton tonkinois!* »

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ERRATA : Livraison 1461, page 3, dans la légende de la gravure, au lieu de : « Tirailleurs tonkinois », lisez : « Tirailleurs cochinchinois »; et réciproquement au lieu de : « Tirailleur cochinchinois », lisez : « Tirailleur tonkinois ».
Livraison 1461, page 5, dans la légende de la gravure, au lieu de : « Haï-phong : Concession française en 1884 », lisez : « Hanoï », etc.



Traversée du canal des Rapides. (Voir p. 50.) — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE.

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

VIII

Le canal des Rapides. — Les pavillons chinois. — Attaque du Trong-son. — Entrée dans Bac-ninh. — Installation dans une prison. — La citadelle. — Les trophées. — Les maisons et les rues. — Maraudeurs punis. — Les forts chinois. — Promenade vers Dap-cau.

Voilà trois jours que nous avons quitté Hanoï et que nous marchons à travers champs sans rencontrer un seul Chinois. Pendant ce temps la 2e brigade, partie de Haï-dzuong, a remonté en bateaux le Thai-binh, et a débarqué au niveau des Sept-Pagodes. A la suite d'une série de combats vigoureusement menés, elle s'est établie solidement au village Do-son. Elle est en communication depuis vingt-quatre heures déjà avec le général en chef, grâce à la télégraphie optique : elle attend que nous ayons traversé le canal des Rapides pour attaquer, de concert avec nous, la ligne des forts de Bac-ninh ; cette ligne de défense s'étend depuis les hauteurs du Trong-son, jusqu'au fleuve Song-cau, dont le cours est intercepté par le barrage de Lach-buoï.

Nous arrivons le 11 mars au matin devant le canal des Rapides, qui porte aussi le nom de canal de Bac-ninh. Le lit de ce cours d'eau a été creusé presque en-

1. Suite. — Voyez p. 1, 17 et 33.

tièrement par les Annamites pour permettre aux bateaux du pays de passer directement du fleuve Rouge dans le Thaï-binh. Il mesure environ 55 kilomètres de longueur et de 10 à 15 mètres de largeur.

Cette œuvre gigantesque a été terminée il y a une trentaine d'années seulement. Elle fait le plus grand honneur aux mandarins qui l'ont conçue et aux villages qui l'ont exécutée presque tout entière à l'aide de leurs corvées de travailleurs. Son utilité saute aux yeux lorsqu'on examine une carte du Tonkin.

Les descriptions du chapitre précédent montrent combien, dans le delta, les routes de terre sont difficiles et peu praticables. Les grands voyages et les transports de marchandises se font en jonques par les canaux et les fleuves. Deux larges cours d'eau presque parallèles traversent le pays du nord au sud : le *Song-coi* ou fleuve Rouge longe Lao-Kai, Sontay, Hanoï et Hong-yen; le Thaï-binh, qui à son origine prend le nom de Song-cau, passe à Bac-ninh et à Haï-dzuong. Mais pour aller par eau des centres importants situés sur le fleuve Rouge aux villes non moins commerçantes bâties sur Thaï-binh, il fallait faire de longs détours et passer par de petits arroyos dans lesquels la navigation devient par instants très difficile. Pour éviter cette grande perte de temps, les Annamites ont relié l'un à l'autre leurs deux grands fleuves par des canaux faits de main d'homme et qui permettent de passer rapidement de l'un dans l'autre. Par le canal des Rapides, ils ont établi une voie directe entre Hanoï, Bac-ninh et Haï-dzuong. Par le canal des Bambous, ils ont réuni Hong-yen à Phu-nin-giang et à la mer.

Le canal de Bac-ninh serpente entre deux grandes digues qui le masquent de chaque côté; on arrive, pour ainsi dire, sur lui sans l'avoir soupçonné. Nous sommes à l'époque des basses eaux, et les bords du canal sont séparés de ces digues par un intervalle large d'une trentaine de mètres, occupé par des champs de patates et de canne à sucre.

Les deux canonnières *Eclair* et *Trombe* ont pu remonter jusqu'à nous grâce à leur faible tirant d'eau; elles ont amené un grand convoi de jonques; les sapeurs du génie construisent avec ces bateaux un pont qui nous permettra de gagner l'autre bord.

En attendant que ce pont soit praticable, les troupes ont mis sac à terre et ont formé les faisceaux sur la berge.

Nous nous sommes installés dans un champ de patates au milieu de nos caisses et de nos ballots gisant sur le sol. Assis sur nos cantines, nous regardons.

Il est six heures du matin. Le ciel se montre, comme toujours au Tonkin, gris et couvert. Le soleil levant ne peut réussir à percer les nuages et à pomper les petites buées flottantes qui courent à la surface de l'eau et qui s'accrochent au rideau de bambous de l'autre rive.

Les bords du canal offrent l'aspect d'un vaste camp rempli de mouvement et de bruit comme une ruche bourdonnante : de tous côtés les troupiers vont et viennent affairés; les uns courent ramasser du bois mort; les autres escortent des corvées de coulis qui vont puiser l'eau au canal.

Les cuisines s'improvisent comme par enchantement; le café bout dans les grandes marmites de campagne, suspendues par un trépied de bambous au-dessus d'un feu de broussailles.

Les coulis, qui grelottent sous le froid du matin, se sont assis en rond autour du foyer. Ils ont tiré des provisions de la longue bourse de toile qu'ils portent en sautoir autour du corps et qu'ils ne quittent jamais; accroupis sur leurs talons, leurs grands chapeaux coniques rejetés en arrière, ils mordent à belles dents dans leurs mottes de riz.

L'animation est tout aussi grande sur le canal : le pont avance à vue d'œil; les sapeurs ont disposé leurs barques bout à bout, et, après les avoir solidement ancrées, ils les relient les unes aux autres avec des madriers et des planches. A l'un des coudes, les deux grandes canonnières, *Eclair* et *Trombe*, surveillent les deux rives; elles se tiennent sous pression et prêtes à tout événement. De petits remorqueurs à vapeur vont et viennent constamment de l'un à l'autre bord pour transporter les bagages et les munitions.

A midi tous les préparatifs sont terminés et le passage de la colonne commence; mais ce n'est qu'à la fin de la journée que les troupes sont réunies sur l'autre rive. Nous bivouaquons dans les champs en attendant les ordres.

Le lendemain nous levons le camp sans bruit, à six heures du matin. On annonce que la journée sera rude.

A l'aide de nos lorgnettes nous découvrons les forts chinois perchés sur le haut des collines, comme des nids d'aigles, à 4 kilomètres à peine de l'endroit où nous avons passé la nuit. Avec les grandes lunettes de l'artillerie on distingue même leurs pavillons; ce sont de grands drapeaux ayant de 2 mètres à 2 m. 50 de côté et dont la hampe mesure 3 ou 4 mètres. Les uns sont carrés, les autres triangulaires. Leurs bords sont en général découpés en longs festons contournés; leur centre est souvent orné de caractères chinois ou d'animaux fantastiques : tigres aux yeux verts, grands dragons ouvrant des gueules énormes.

Chaque escouade, de vingt ou vingt-cinq hommes, a son pavillon, planté en terre à l'endroit qu'elle a choisi pour combattre. Les chefs de chaque compagnie, de chaque bataillon, de chaque régiment, ont également le leur, qu'ils fichent dans le sol au moment de l'action. De l'endroit où nous sommes, ces grands drapeaux, flottant au vent et couronnant le sommet des collines sur une étendue de plusieurs kilomètres, produisent un effet saisissant.

A onze heures nous arrivons au marché de Chi, gros bourg annamite bâti sur le bord de l'eau dans un endroit pittoresque.

Nous déjeunons rapidement, au bruit du canon de la brigade Négrier, qui attaque sur un autre point les

lignes de Bac-ninh, puis nous quittons définitivement le canal des Rapides, que nous avons suivi jusqu'ici, pour prendre à gauche à travers champs.

Nous ne tardons pas à déboucher dans une grande plaine couverte de rizières, au bout de laquelle se dressent les collines du Trong-son. Ces collines forment comme deux gigantesques étages ; elles sont couronnées par des forts au-dessus desquels s'agite toute une forêt de pavillons dont les étoffes de couleurs vives et variées resplendissent au soleil.

En avant du massif principal, deux monticules surmontés d'ouvrages en terre semblent placés dans la plaine comme deux sentinelles avancées. L'artillerie prend immédiatement position et commence le feu sur



Régulier chinois. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

ces ouvrages. Je fais partie de la section d'ambulance envoyée à l'avant-garde et j'assiste au combat comme à un vrai spectacle.

Le feu de l'artillerie a cessé ; les troupes se déploient en silence dans la rizière ; elles forment deux grandes lignes qui s'avancent parallèlement en faisant onduler les touffes de riz : à droite, l'infanterie de marine semble une grande bande noire tracée au cordeau ; à gauche, les turcos, alignés comme pour une parade, marchent ayant de l'eau jusqu'au ventre et tenant au-dessus de leurs têtes, de peur de les mouiller, leurs fusils qui reluisent au soleil. Ils s'avancent lentement, posément, comme à la manœuvre. Tout à coup les sommets des monticules se couronnent de fumée : c'est l'ennemi qui reçoit nos troupes avec des feux de salves. Les clairons sonnent de toutes parts l'assaut. Marins et turcos

gravissent en courant les pentes et culbutent tout sur leur passage. Les Chinois se sauvent de tous côtés, abandonnant leurs pavillons; on les voit descendre rapidement l'autre versant des collines et fuir en désordre dans la direction de Bac-ninh. A quatre heures et demie du soir, le pavillon français flotte sur la plus haute cime du Trong-son.

Cette nuit-là nous avons couché dans une belle pagode de village; j'ai établi le brancard d'ambulance qui me sert de lit de camp sur l'autel même de Bouddha, et deux gigantesques statues de mandarins en costume rouge et or ont monté toute la nuit la garde à mon chevet.

A peine le jour a-t-il paru, que nous sommes réveillés par un planton du général qui apporte l'ordre de marche au médecin-chef. Nous apprenons que l'ennemi a complètement abandonné sa ligne de défense, du Trong-son au Song-cau, et qu'il est en retraite sur Bac-ninh; le général Négrier a opéré son mouvement tournant et occupé les hauteurs de Dap-cau qui commandent la route de Bac-ninh à Lang-son.

En route dès cinq heures, nous marchons très vite. Tout à coup un cavalier courant ventre à terre, de la droite à la gauche de la colonne, nous annonce la prise de Bac-ninh par le général Négrier. Au reçu de cette nouvelle, on accélère encore la marche, pour que la colonne puisse prendre ses cantonnements à Bac-ninh le soir même.

Nous rencontrons près d'un village fortifié, incendié la veille, une vingtaine de cadavres de soldats chinois abandonnés dans la rizière. Ils portent tous le costume de l'armée régulière de Chine : large pantalon leur allant jusqu'à mi-jambes; vareuse de même couleur, à manches très larges bordées de velours noir, à col se boutonnant sur le côté. Leurs pieds nus sont garantis par des semelles en paille de riz tressée; ces semelles sont fixées sur le cou-de-pied par un système de cordelettes entre-croisées et remontant jusqu'au-dessus des chevilles. Le grand chapeau à larges bords, fait en paille de riz, qui complète ce costume, a roulé à côté des cadavres dans la boue. Les morts ont été dépouillés de leurs armes. Ils portent sur la poitrine et dans le dos deux gros ronds de calicot blanc, séparés en deux moitiés par un trait rouge; dans ces ronds blancs sont inscrits des caractères chinois indiquant le lieu d'origine de l'homme et le nom du régiment auquel il appartenait. Tous ces morts faisaient partie d'un régiment du Kouang-si. Ils étaient sous les ordres du général chinois Tien-Huc, dont le pavillon de commandement, en soie rouge ornée de caractères bleu foncé, a été retrouvé dans la citadelle de Bac-ninh au moment de la prise de la ville.

Nous faisons notre entrée dans Bac-ninh le 13 mars à sept heures du soir. Il fait nuit noire; les rues sont encombrées de débris et remplies par les soldats de la brigade Négrier, qui occupe la ville depuis hier. De petites lanternes sont placées à chaque carrefour; leur lumière fumeuse et tremblotante nous permet à peine de nous diriger à travers les ruelles étroites, bordées par de pauvres maisons basses faites en terre gâchée et recouvertes de paille. C'est presque à tâtons que nous arrivons au logement qui nous a été préparé dans la citadelle.

Le lendemain, aussitôt qu'il fait jour, je sors de dessous ma moustiquaire. Je suis arrivé de nuit et sans rien voir, j'ai hâte de connaître notre installation.

Nous sommes dans un immense bâtiment en briques au milieu duquel se dressent de grandes et massives colonnes en bois de teck. Ces colonnes supportent la charpente de la toiture, recouverte en tuiles rouges. Le jour entre à peine, car les murs ne sont percés d'aucune fenêtre, et le toit, très bas, s'avance de 1 m. 50 au-dessus de la porte d'entrée. Le sol, boueux et à peine battu, dégage une odeur de riz fermenté et de moisi. Je trouve par terre de grosses chaînes, dont une des extrémités est scellée à la muraille et dont l'autre se termine par un anneau de fer. Ce lieu servait sans doute de prison, car voici, à côté des chaînes, des planches de bois percées de trous, semblables à celles que j'ai vues à Hanoï en visitant les cachots du tong-doc. Près d'une chaîne je découvre sur le mur des traces de sang et, par terre, un énorme paquet de cheveux arrachés. Quelque drame s'est déroulé là. Plus loin, dans un coin, des marmites sont renversées et brisées; le riz cuit dont elles étaient pleines s'est répandu sur le sol. C'est sans doute le repas qu'on allait distribuer aux prisonniers et qu'on a laissé là pour fuir plus vite. Des légions d'énormes rats, en train de dévorer le contenu des marmites, s'enfuient à mon approche en dégageant une forte odeur de musc. Une des moitiés de la salle est occupée par des moustiquaires blanches disposées en deux rangées bien alignées au-dessus des lits de camp où dorment mes camarades. En les regardant dans l'ombre, on croirait voir les rideaux blancs d'un dortoir de pensionnat.

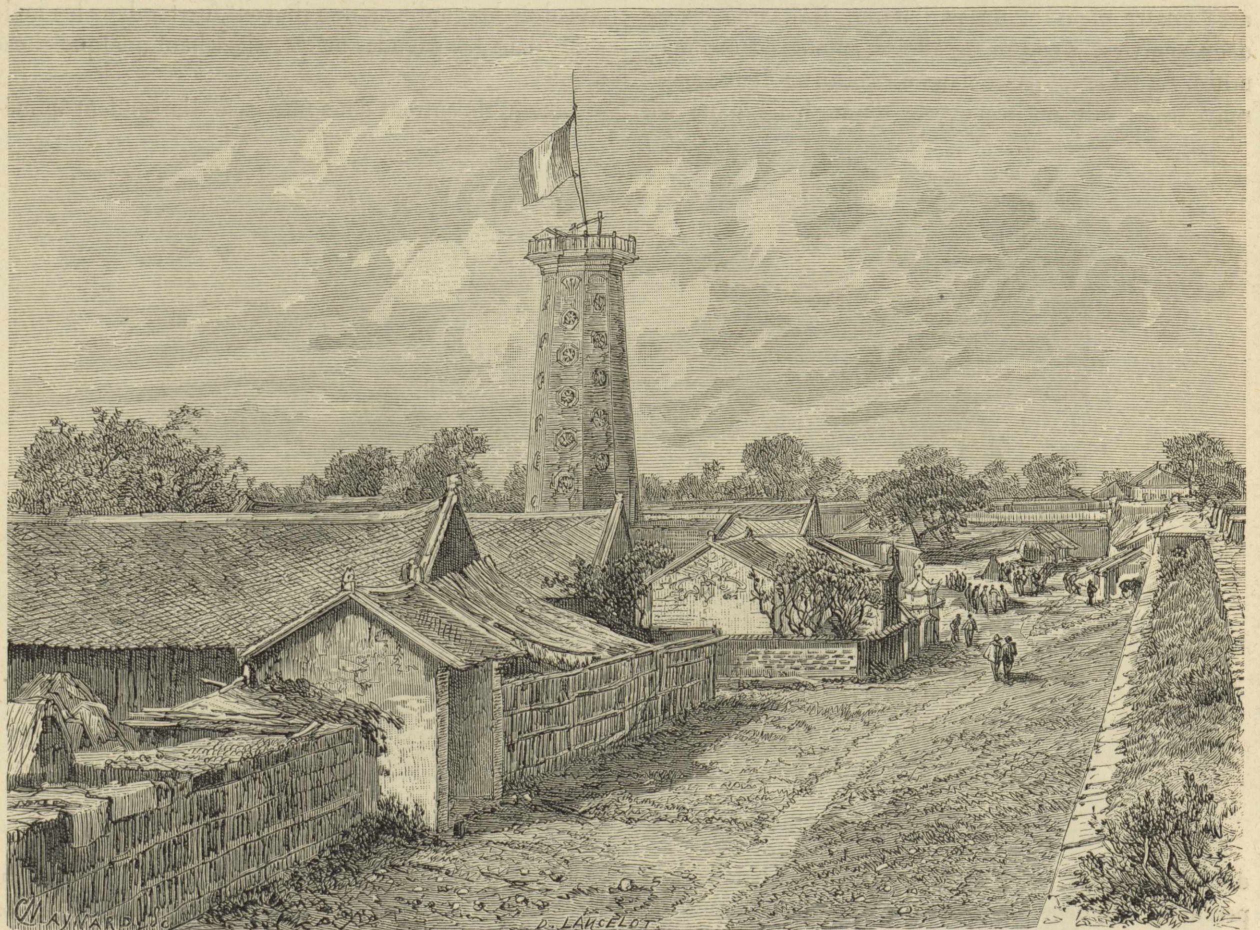
De la cour de l'ambulance on découvre la grande tour octogonale qui s'élève au milieu de la citadelle et sur laquelle flotte depuis hier le drapeau français. Auprès de cette tour sont massés les magasins à riz. Ce sont de grands hangars fermés de toutes parts et recouverts de tuiles rouges. Au milieu de leurs toits bas et longs s'élèvent les pignons contournés et le faîte orné de grandes chimères de la pagode royale, où loge en ce moment le général Millot. Près de la pagode, dans une cour ombragée par de grands pins maritimes, sont rangés les trophées que le général Négrier a conquis sur l'ennemi; il y a des fusils et des armes blanches de tous les modèles, des lances, de grandes fourches à trois dents au bout desquelles les Chinois ont coutume de promener les têtes des vaincus, et aussi de nombreux pavillons de toutes formes et de toutes couleurs. Je remarque, entre autres, le grand drapeau impérial en soie jaune, orné de caractères bleus, qui flottait au sommet de la tour de Bac-ninh, et l'étendard en soie verte, avec bordure grenat, du général Hoang-Ké-Lang,

qui commande l'armée du Kouang-si. Une batterie de six canons Krupp et une mitrailleuse Christophle sont rangées le long du mur d'enceinte; les culasses des canons sont couvertes de caractères chinois.

La citadelle est entourée de hautes murailles en briques et d'un large fossé plein d'eau. Sur le haut des murs l'ennemi a disposé des rangées de chevaux de frise en bambous. Des ponts de briques en dos d'âne sont jetés au-dessus du fossé au niveau de chacune des portes. Ces portes, d'aspect monumental, sont surmontées de miradors à deux étages dont les toits recourbés et garnis de sculptures font le plus joli effet.

La ville, massée autour de la citadelle qui en occupe le centre, est elle-même enfermée dans une muraille d'enceinte, percée de portes du même style architectural que celles de la citadelle. On peut évaluer à environ 5000 ou 6000 âmes la population qu'elle renfermait avant l'arrivée de nos troupes. A l'heure actuelle tous les habitants ont fui, et les maisons sont occupées par nos soldats.

Une seule grande rue droite traverse la ville, du nord au sud. Elle est pavée, dans son milieu seulement, avec de gros moellons inégaux, commodes peut-être pour les Annamites qui vont nu-pieds, mais sur lesquels nos



Tour et magasins à riz de Bac-ninh. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

pieds chaussés de gros souliers glissent à chaque pas. De chaque côté de l'étroite bande de pavés, le sol de la rue est incliné en pente douce, pour permettre aux eaux des pluies de s'écouler facilement dans les ruisseaux creusés de chaque côté, parallèlement à la ligne des maisons. Ces ruisseaux, qui en ce moment sont remplis par une eau croupissante dans laquelle on a jeté toutes sortes de détritus, répandent une odeur infecte.

On se heurte à chaque pas contre des tonnelets de poudre, des armes, des sacs de riz éventrés. Dans l'intérieur des maisons, dont les portes sont restées ouvertes, tout est en désordre et sens dessus dessous. On ne voit que caisses brisées laissant échapper leur contenu, meubles renversés, livres déchirés, cartouches, poires à poudre, parasols en papier huilé, etc., etc. : c'est un fouillis indescriptible. On dirait que les habitants, pressés de fuir, ont tout bouleversé pour trouver plus tôt les objets précieux qu'ils voulaient emporter avec eux.

Dans une maisonnette située près des remparts il y avait une telle quantité de munitions répandues sur le sol, que nous enfoncions dans la poudre jusqu'aux chevilles. Ce qu'on a ramassé et noyé de caisses de cartouches et de poudre dans les deux jours qui ont suivi la prise de la ville, est inimaginable.

C'est à dessein que les Chinois avaient répandu partout des matières explosibles. Il est prouvé qu'ils avaient l'intention de mettre, avant de fuir, le feu aux quatre coins de la ville. Seule la rapidité avec laquelle le général Négrier a conduit son attaque les a empêchés d'exécuter leur projet.

En rentrant de ma promenade, j'ai de la peine à reconnaître la grande salle noire, boueuse et malpropre dans laquelle je m'étais éveillé le matin. On a percé à coups de pioche dans la muraille des brèches par lesquelles le jour et l'air entrent librement. On a balayé et approprié le sol de fond en comble. La cuisine a été installée dans la cour sous un petit abri organisé avec quatre pieux et un paillasson. Haï, aidé de ses deux acolytes, s'empresse affairé autour de ses marmites. La table est posée dans un coin sur deux caisses renversées; elle est recouverte d'une belle natte sur laquelle brillent nos assiettes et nos gobelets d'étain.

Les malades et les blessés commencent à affluer. On amène une douzaine de coulis du service des vivres qui ont été brûlés sur tout le corps par suite de déflagration de poudre. Ces malheureux, entrés de nuit dans Bac-ninh à la suite de notre colonne, se sont répandus immédiatement dans la ville pour piller. Ils ont pénétré dans les cagnas avec des torches allumées et ils ont mis le feu à des amas de poudre.

Cette sévère leçon ne corrigera pas ces maîtres maraudeurs. Les gens du peuple ont pour le pillage un goût extrêmement prononcé; chaque fois qu'on fait halte en colonne, il faut avoir la précaution de bien encadrer les coulis : sinon ils vont fureter dans les maisons, dans les pagodes même, cherchant quelque chose à voler.

Lorsqu'ils entrent dans une case, ils sondent immé-



Petite redoute construite par les Chinois. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

diatement le sol et les murailles avec un bâton, et ils percutent soigneusement les gros bambous creux qui soutiennent la toiture. Les Annamites ne connaissent pas, comme nous, les placements d'argent. Ils ont tous, dans leurs maisons ou aux environs, un petit coin dissimulé avec art dans lequel ils enfouissent leurs économies. Les coulis ont un flair inouï pour découvrir ces cachettes.

Je reçois l'ordre de demeurer à Bac-ninh avec les malades, pendant que les troupes des deux brigades vont poursuivre les débris des bandes chinoises sur les routes de Thaï-n'guyen et de Lang-son. J'en profite pour faire quelques excursions aux environs, sous la garde de mes ordonnances armées de leurs fusils.

La ville de Bac-ninh est située au centre d'une grande plaine couverte de champs de riz.

Au milieu des rizières émergent de distance en distance de petits mamelons, hauts tout au plus de 15 ou 20 mètres. Sur quelques-uns de ces monticules, les Chinois ont construit des forts et des redoutes. Les autres sont couronnés par de jolis bouquets de pins, au milieu desquels apparaissent de temps en temps les toits rouges d'une pagode.

Les fortins construits presque en rase campagne pour défendre les approches immédiates de la ville se ressemblent tous. Ce sont de petites redoutes carrées, défendues par des murs en terre hauts de 2 ou 3 mètres et crénelés. A l'intérieur, la muraille est doublée d'un parapet également en terre, qui court tout autour de l'enceinte et sur lequel montaient les soldats pour tirer par les créneaux.

A chacun des quatre angles de l'ouvrage se dresse un petit mirador dont le toit de paille dépasse un peu la muraille d'enceinte. C'est là que se postaient les sentinelles chargées d'observer la campagne. On a de la

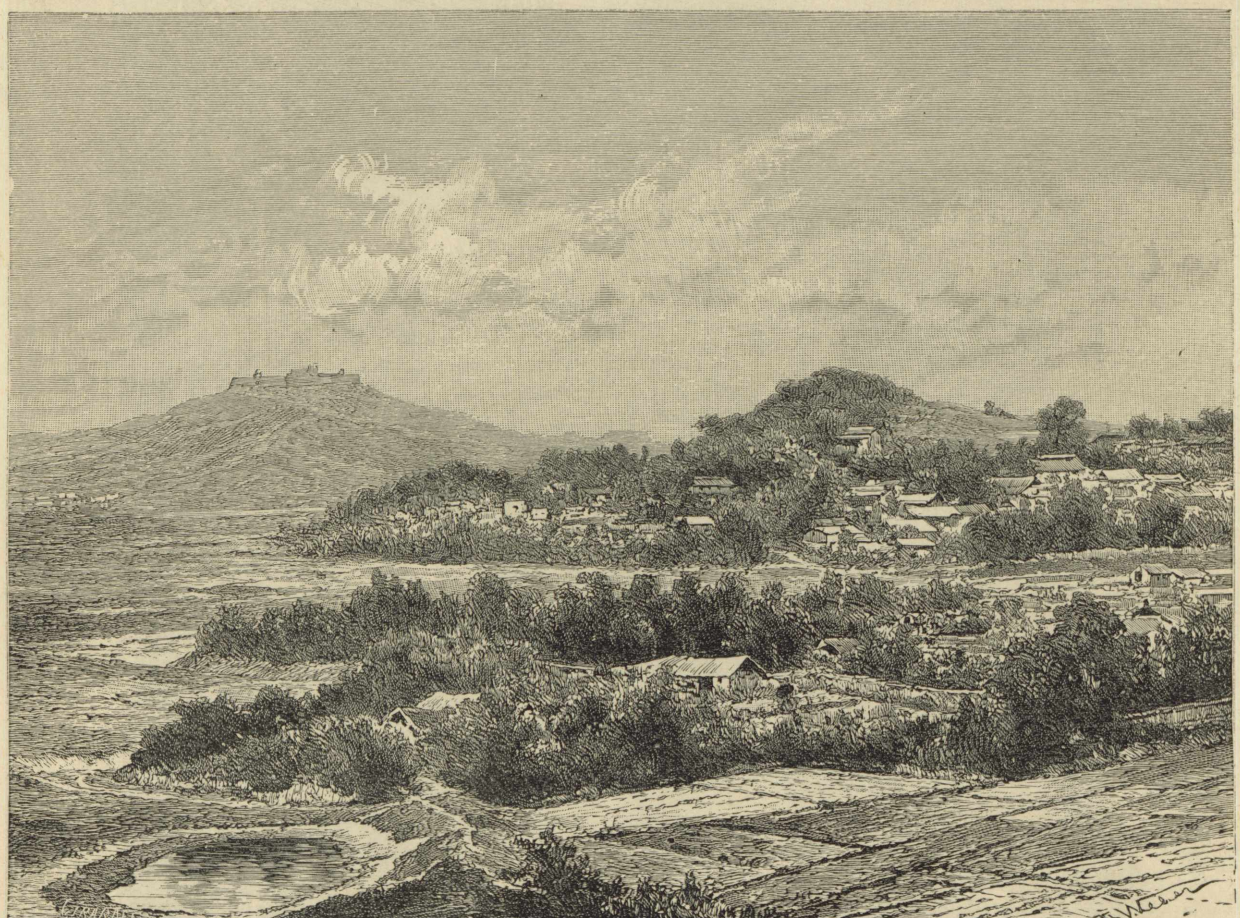


Porte de la citadelle de Bac-ninh. (Voir p. 53.) — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

peine à se figurer comment un homme pouvait demeurer pendant des heures sous ce frêle abri, tellement étroit qu'on ne peut s'y coucher, tellement bas qu'il faut y rester accroupi. Les pieux qui le supportent sont si longs et si minces qu'ils devaient osciller à chaque mouvement de la sentinelle. Celle-ci se tenait, comme un coq sur son perchoir, en équilibre sur les cinq ou six bambous horizontaux et très espacés les uns des autres qui constituent l'unique plancher de l'édifice.

En suivant la voie mandarine qui va de Bac-ninh au fleuve Song-cau, on fait une promenade charmante. La route, après avoir traversé les rizières, s'élève peu à peu pour serpenter entre des collines verdoyantes. De coquettes villas chinoises, à demi enfouies dans les arbres, semblent accrochées aux flancs des coteaux. C'est là que les grands mandarins chinois qui commandaient à Bac-ninh avaient fait construire leurs maisons de campagne. Suivant une habitude chère aux lettrés de l'Extrême-Orient, ils s'y réunissaient à certains jours pour y dîner entre amis et composer des vers.

J'ai trouvé, en visitant une de ces villas, une grande toile blanche accrochée à la muraille, comme un kakémono japonais. Sur cette toile, un des raffinés de littérature dont je viens de parler avait écrit une pièce de vers de sa composition, que je me suis fait traduire par un interprète et qui m'a paru remarquable. Je ne puis résister au désir de citer cette traduction, que j'ai fidèlement écrite sous la dictée de mon lettré :



La plaine de Bac-ninh. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

« Il y a ici des fleurs dont le parfum se répand partout.

« Les jeunes filles qui les voient se disent entre elles-mêmes :

« Demeurerons-nous toujours aussi belles et aussi « pures que ces plantes dont les tiges et les racines « durent si longtemps? Leurs branches sont flexibles « comme une svelte jeune fille, et le zéphyr qui les caresse porte au loin leur parfum. »

IX

Retour à Hanoï par la voie mandarine. — Maisons en poteries. — Manteaux de feuilles de palmier. — La charrue et les buffles. — Restaurants en plein vent. — Menu annamite. — Forts chinois. — Changements survenus à Hanoï. — Marchandes de charbon et fleuristes. — Une marchande de gaufres. — Visite à une fumerie d'opium.

Les deux colonnes lancées à la poursuite des fuyards chinois sont rentrées à Bac-ninh après huit jours de marches forcées. Elles n'ont pu atteindre que l'arrière-



Rue principale de Bac-ninh. (Voir p. 53.) — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

garde de l'armée ennemie; elles rapportent des canons Krupp et de nombreux trophées.

Nous quittons Bac-ninh le 24 mars, à la suite de la 1re brigade. Nous allons prendre à Hanoï quelques jours de repos bien gagnés. Les marches ont été rudes, et, dans le milieu du jour, la température commence à devenir chaude. Malgré le surmenage des troupes, auxquelles on a beaucoup demandé ce mois-ci, l'état sanitaire du corps expéditionnaire est demeuré satisfaisant. Nous n'avons eu à soigner que quelques fièvres intermittentes, des embarras des voies digestives peu graves et beaucoup de plaies aux pieds et aux jambes, produites par les marches dans l'eau des rizières. Mais nos hommes ont perdu leurs belles couleurs de France. On voit qu'un sang déjà appauvri circule sous leur peau hâlée par le grand air.

Nous suivons pour revenir la grande voie mandarine, que nous avions évitée avec tant de soin pendant notre marche sur Bac-ninh. Depuis la déroute de l'armée chinoise, les habitants ont peu à peu regagné leurs villages; ils ont repris la culture de leurs champs, et la campagne est devenue très animée. C'est un véritable plaisir pour nous de marcher sur cette route unie, où les kilomètres se font sans fatigue et sans à-coups.

La province de Bacninh entretient un important commerce de poteries. Il y a, aux environs de la ville, des villages dont tous les habitants sont occupés à cette industrie. Ils fabriquent exclusivement des vases communs en argile cuite. C'est de leurs fours que sortent les grandes jarres cylindriques, hautes de près de 1 mètre, dans lesquelles les indigènes conservent l'eau et l'huile. Ils font aussi les petits cercueils rectangulaires en terre de brique dans lesquels les Annamites renferment les ossements de leurs morts après qu'ils ont séjourné plusieurs années dans la terre. Ces cercueils ont de 50 à 60 centimètres de longueur sur 15 à 20 de large et autant de haut. Leurs parois sont percées de nombreux trous ronds.

Beaucoup de maisons des faubourgs de Bac-ninh sont construites avec des rebuts de ces poteries. De grandes jarres cylindriques remplies de terre en forment les soubassements. Les murs sont bâtis avec de petits cercueils d'argile superposés comme des briques.

Nous commençons à subir les brusques écarts de température qui, au Tonkin, précèdent les changements de saisons. Le matin, quand nous nous mettons en marche, nous sommes enveloppés par un brouillard froid et humide, qui se résout souvent vers dix heures en une petite pluie fine, serrée et pénétrante. A midi le thermomètre monte brusquement de huit ou dix degrés. On ne voit jamais le soleil; ses rayons ne peuvent traverser l'épaisse couche de nuages qui masque constamment le ciel; mais il fait une chaleur humide, lourde, énervante. De temps à autre, le ciel se couvre tout à fait et nous verse une véritable douche de pluie, sous laquelle nous marchons en courbant le dos, sans avoir rien à lui opposer que nos misérables caoutchoucs qui sont traversés au bout d'un instant. Nos coulis sont mieux pourvus que nous : pour se protéger ils ont des manteaux faits avec des feuilles de palmier imbriquées les unes au-dessus des autres comme les tuiles d'un toit. Pendant les haltes, quand la pluie tombe trop fort, ils s'accroupissent, et, dans cette position, avec leurs grands chapeaux qui les recouvrent comme un toit conique et leurs longs manteaux de feuilles qui les enveloppent de tous côtés, on dirait autant de guérites placées le long du chemin.



Couli vêtu de son manteau de feuilles. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Les Annamites sont occupés à labourer leurs champs. Leurs charrues ont la forme de gigantesques hameçons de bois dont la pointe serait pourvue d'une armature de fer. Elles sont traînées soit par un buffle, soit par un petit bœuf à bosse. La façon dont ces animaux sont attelés est très simple : un morceau de bois recourbé repose par son milieu en avant du garrot, où il est maintenu par une corde qui fait le tour du cou; deux autres cordes, fixées à chacune des extrémités de ce bois, passent, l'une à droite, l'autre à gauche de l'animal pour aller s'attacher au timon. La main droite du laboureur appuie sur le soc de la charrue, tandis que de la gauche il dirige l'attelage, en tirant sur une longue ficelle fixée

par un bout dans un trou fait au naseau du bœuf. Les grands buffles au poil gris fer, aux longues cornes recourbées et très pointues, ont un aspect sauvage. Quand nous passons trop près d'eux, ils s'arrêtent pour nous fixer avec leurs gros yeux farouches, lèvent leur museau couvert d'une écume blanche et se campent sur leurs quatre pattes comme s'ils voulaient nous charger. Un mot bref de leur conducteur leur fait baisser la tête et reprendre le labourage.

L'Annamite est très doux pour ces utiles auxiliaires. Jamais il ne les frappe; au contraire il leur parle comme à des amis, leur prodiguant les mots tendres et les encouragements.

De distance en distance on trouve, le long de la voie mandarine, des marchands de comestibles, de légumes et de fruits installés sur le bord du chemin, soit en plein air, soit sous de petites cases en paillotes, dont un des côtés est relevé au-dessus du toit en forme d'auvent. Le voyageur s'assied devant la boutique, sur un banc de bois placé à cet effet. Sur le comptoir, les mets tout préparés sont disposés devant ses yeux dans de petites soucoupes en porcelaine bien propres. Il peut faire son choix entre des morceaux de canard rôti à cinq sapèques le plat, de grosses crevettes à une sapèque la paire, des crabes, des poissons frits à l'huile de sésame, du porc rôti à la broche, découpé en petits morceaux et dressé sur de la salade de pourpier, de la purée faite avec de la farine de pois de Chine, de grosses fèves de marais à la saumure, etc., etc. De petites baguettes de bois sont placées sur les soucoupes : ce sont les cuillers et les fourchettes des indigènes. Toutes les viandes sont découpées à l'avance en menus morceaux, car les Annamites ne se servent jamais de couteau en mangeant.

Un Tonkinois peut faire un excellent dîner dans un



Charrue annamite. (Voir p. 56.) — Dessin de Slom, d'après une photographie.

de ces restaurants moyennant trente sapèques de zinc, qui équivalent à peu près à trois centimes de notre monnaie. A ce prix, on lui servira successivement : deux plats de viande, une tasse de bouillon qu'il prendra avec une petite cuiller en porcelaine à manche court et recourbé; enfin un ou deux bols de riz cuit à l'eau, qu'il mangera en plaçant la tasse près de ses lèvres et en poussant avec ses baguettes le riz dans sa bouche grande ouverte.

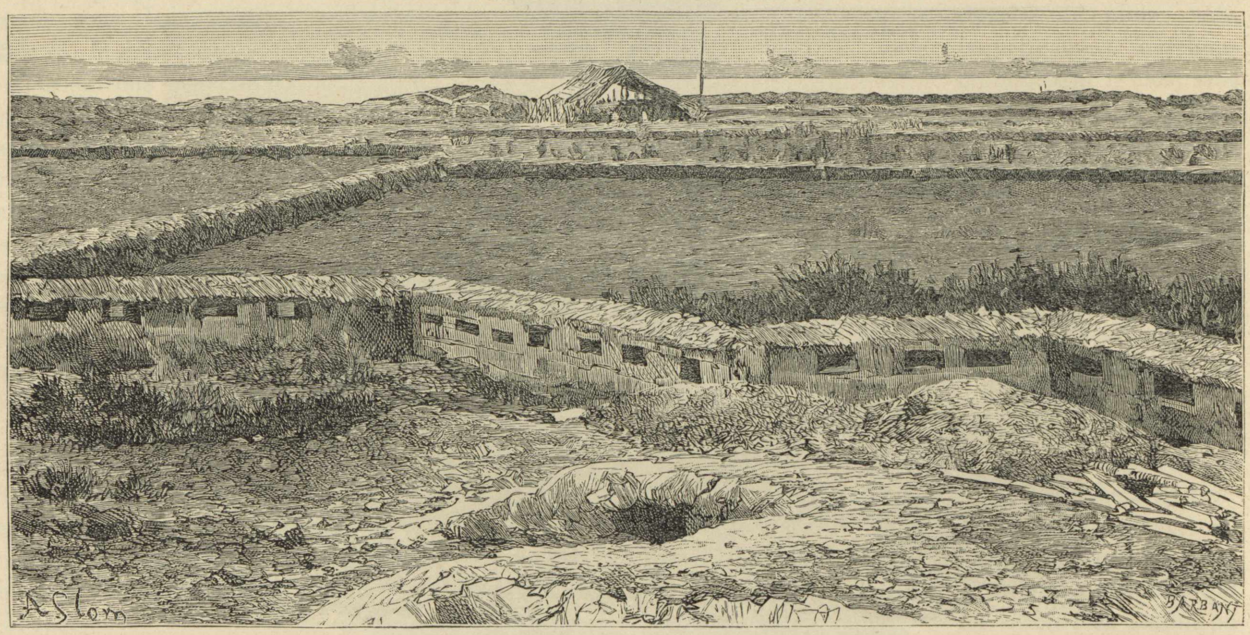
Après s'être curé minutieusement les dents avec un éclat de bambou, il ira à côté, au petit débit de thé qui avoisine toujours la boutique du restaurateur. Là, comme il n'a rien bu pendant tout le repas qu'il vient de faire, il s'offrira, pour deux sapèques, une ou deux tasses d'une infusion de thé vert récolté dans le pays, qu'il fera suivre au besoin, mais très rarement, d'une cuillerée de vin de riz. Il trouvera sur le comptoir une pipe à eau, à très petit fourneau, dans laquelle il mettra une pincée de tabac opiacé tiré de sa ceinture. Il humera une ou deux bouffées, puis se remettra en route en mâchant une chique de bétel. Il aura admirablement dîné.

Mais il faut être riche pour s'offrir cette dépense. Nos coulis font beaucoup moins de frais pour satisfaire leur appétit et varier leur ordinaire. Ils s'adressent aux petits marchands ambulants qui sont venus apportant leurs marchandises sur leur dos aux deux extrémités d'un long bambou. Ceux-ci sont accroupis en plein air, devant les paniers ronds qui contiennent le plat du jour, les fruits et les pâtisseries. J'en vois qui vendent des choses étranges : l'un d'eux débite par tranches un gâteau fait avec du sang coagulé; un autre détaille au couteau un morceau de gélatine légèrement sucrée ou du vermicelle transparent qui ressemble à de la colle.

Les Chinois avaient construit, pour défendre la route mandarine, un certain nombre d'ouvrages en terre, dont

quelques-uns sont très remarquables. Je viens d'examiner en détail une de ces défenses qui se trouve près du village de Dinh-ban, sur le bord du canal des Rapides, à 100 mètres environ de la digue que nous suivons. Elle se compose d'une muraille en terre haute de 2 mètres. Cette muraille, percée de nombreuses meurtrières, est recouverte de mottes de gazon formant toiture et destinées à la préserver des atteintes de la pluie; elle s'étend, en forme de ligne brisée et parallèlement à la route, sur une longueur d'environ 20 mètres. Pour en défendre les approches, on a creusé en avant un remblai suffisamment élevé pour abriter une deuxième ligne de tireurs à genoux.

Pendant les 35 kilomètres qui séparent Bac-ninh de Hanoï, la route traverse une interminable plaine de riz. Les arbres sont rares : à part l'inévitable bambou dont les haies touffues et épineuses entourent et protègent les villages, on ne rencontre guère que d'immenses banians dont le feuillage sombre ombrage les pagodes ou les lieux consacrés, et des flamboyants dont les grandes fleurs d'un rouge de sang commencent à s'ouvrir dans cette saison. Les Annamites professent une grande vénération pour le banian, qu'ils appellent l'arbre de Bouddha ou l'arbre des Pagodes. Ils affirment que les mille esprits subtils, sylphes, lutins ou farfadets, dont leur imagination superstitieuse peuple les espaces de l'air, viennent se reposer sous son ombre. Certains de ces esprits sont fantasques, facilement irritables et toujours disposés à jouer de méchants tours au malheureux voyageur qui passe à leur portée. Pour conjurer le danger, on place sur un petit autel de pierre, dans l'endroit où habite le malin esprit, un vase rempli de cendres, dans lequel les voyageurs plantent des baguettes d'encens allumées. D'autres fois on suspend



Défense en terre construite par les Chinois. (Voir p. 59.) — Dessin de Slom, d'après une photographie.

aux branches un pot contenant de la chaux éteinte.

En rentrant à Hanoï, nous sommes surpris des changements qui se sont produits dans la ville pendant notre absence : à la suite des événements de Bac-ninh, les indigènes ont repris confiance; ceux qui avaient fui par crainte des Chinois sont rentrés dans leurs maisons. Certains quartiers qui, avant notre départ, étaient absolument déserts, sont maintenant des plus animés.

Nous avons repris notre logement dans la citadelle. Le coin que nous occupons, autrefois si désert, est maintenant des plus bruyants et des plus fréquentés. Chaque matin, une foule d'industriels indigènes viennent nous offrir leurs produits. Mon grand bonheur est, aussitôt éveillé, de m'asseoir devant ma porte et d'assister à leur défilé.

Voici d'abord nos petites marchandes de charbon, deux enfants de dix ou douze ans qui ploient sous le poids de leurs grands paniers ronds, remplis bien au-dessus des bords. Leur maigre poitrine est à peine masquée par un triangle d'étoffe blanche, échancré au niveau du cou et sur lequel s'ouvre une vieille robe brune toute couverte de pièces et de reprises.

En Annam, chez les gens du peuple, on travaille dès le jeune âge. La famille est presque toujours nombreuse; il n'est pas rare qu'elle compte douze ou quinze personnes. Si la nourriture est peu coûteuse, il y a beaucoup de bouches à nourrir; aussi l'on met aux filles comme aux garçons un bambou sur l'épaule dès qu'ils sont en état de le porter et on les loue comme coulis. Grâce à cette sorte d'entraînement qui commence dès l'enfance, les indigènes, malgré leur apparence un peu frêle et leur musculature qui semble peu développée, arrivent à porter sur l'épaule des charges considérables sous lesquelles ils succomberaient bien certainement si on les leur plaçait sur les reins ou sur le dos. En revanche, chez tous les coulis un peu âgés, on constate sur le



Petits restaurants et débits de thé. (Voir p. 59.) — Dessin de Slom, d'après une photographie.

milieu de l'épaule une sorte de durillon ou de callosité produite par le frottement du bambou. Chez certains d'entre eux il se fait même, au-dessous de la peau, à ce niveau, comme une petite bourse séreuse.

Un marchand d'objets d'art vient m'offrir ses services ; il s'approche avec toutes sortes de précautions obséquieuses, son grand chapeau conique à la main, après m'avoir fait de loin une série de profonds saluts. Un homme de peine le suit, portant un sac de toile grise d'où il tire successivement des coffrets incrustés, des boîtes à chiques, des brûle-parfums et des plateaux en cuivre. Hélas! voilà déjà que ces gens, que l'on prend pour des sauvages, cherchent à frauder : dans les incrustations qu'on me montre, la nacre est remplacée par des écailles de moules communes, et le bois de *trac* à grain violet si fin et si serré, par du vulgaire bois blanc, à peine sec, qu'on a passé dans un bain de fuchsine et qu'on a verni à l'huile de coco.

J'ai pour voisine une marchande de gaufres qui s'est installée sous la véranda de ma case. Elle active à coups d'éventail le feu de charbon qui brûle sur un petit réchaud portatif fait en terre réfractaire. Sur le feu chauffe une mince plaque de tôle. Elle verse dessus une cuillerée d'une pâte très claire faite avec des œufs et de la farine de riz. Au contact de la tôle surchauffée, la pâte se prend en une mince galette qui se gondole en forme de tuile, comme une oublie.

Deux jolies *congais* [1], conduites par une vieille femme, s'approchent pour me vendre des fleurs. Leurs bouquets sont arrangés d'une façon très originale. Elles ont dressé une petite pyramide de terre glaise sur une rondelle découpée dans un tronc de bananier. Dans cette glaise elles ont fixé des fleurs, de petites branches d'arbres, des baies rouges et violettes qui la masquent complètement, et dont les couleurs savamment combinées font un effet ravissant.

Les Annamites montrent aussi un talent remarquable pour fabriquer avec des fleurs et des fruits toutes sortes d'animaux fantastiques. Ils forment ainsi des corbeilles qui servent à orner les tables les jours de réjouissances, ou l'autel des ancêtres à l'époque des grandes solennités.

Au moment où j'allais rentrer, je vois accourir, tout essoufflés, deux tirailleurs annamites en armes, suivis par un interprète de la résidence de France. L'interprète me présente un papier : c'est une réquisition du résident. Il me faut aller au bout de la ville indigène visiter un tirailleur tonkinois qui vient d'être grièvement blessé à la suite d'une dispute dans une fumerie d'opium.

Je me mets en route immédiatement, suivi de mes trois acolytes. Au bout de vingt minutes de marche, nous nous trouvons dans une espèce de magasin plongé dans une demi-obscurité. Une vieille femme se tient devant un comptoir ; elle a près d'elle cinq ou six pots en terre contenant de l'opium préparé. Cet opium, de consistance demi-fluide, se débite avec une petite spatule. Il est brun comme du caramel, coule et s'étire comme de la mélasse ; quand on découvre les pots, il s'en dégage une odeur empyreumatique qui m'a paru très agréable.

L'opium se vend au poids de l'argent. On le pèse avec une petite balance placée sur le comptoir devant la marchande. Cette balance est aussi sensible que les instruments de précision employés dans les pharmacies. L'acheteur met dans un plateau une barre d'argent ou une piastre mexicaine ; la vendeuse fait la tare dans l'autre plateau avec la drogue. Fumer l'opium est un passe-temps coûteux ; je connais des Chinois qui dépensent jusqu'à une piastre par jour pour satisfaire cette passion funeste.

Ce n'est pas sans inquiétude que la vieille marchande nous voit nous diriger vers une porte dissimulée dans le fond du magasin, derrière une draperie. Au moment où nous nous préparons à en franchir le seuil, un solide Chinois se dresse devant nous comme pour nous barrer le passage. L'interprète lui fournit quelques explications en annamite, et le gardien s'efface. Nous sommes dans une petite cour entourée de tous côtés par de hautes murailles et pavée de larges dalles. A droite et à gauche sont rangés, sur des espèces de gradins, des pots de différentes formes remplis de fleurs et d'arbustes rabougris, bizarrement contournés. Au fond de la cour, le toit d'un deuxième bâtiment s'avance pour former une sorte de véranda. Cette véranda prend accès du côté de la cour par un grand portique dont le cadre en bois, richement sculpté, est laqué or et rouge. Au-dessus du portique s'étalent, sur une même ligne horizontale, trois grands caractères d'or sur laque rouge : c'est peut-être l'enseigne de la maison, peut-être aussi une sentence appropriée au caractère de l'établissement.

Sous la véranda est dressé un beau lit annamite dont les panneaux sont sculptés à plein bois et dont les pieds contournés sont ornés de têtes de dragons. Sur ce lit, en ce moment inoccupé, on a placé un matelas cambodgien recouvert d'une étoffe de soie rouge un peu foncé, et un de ces petits oreillers rigides, en forme de billot, faits en treillis de bambous recouvert de cuir. Une fine moustiquaire en soie rouge est fixée par ses quatre coins au plafond, juste au-dessus du lit. Elle est bordée, à sa partie supérieure et sur les quatre côtés, par de grandes bandes de drap rouge, larges de 30 à 40 centimètres. Ces bandes, sur lesquelles sont brodés en soies de diverses couleurs des oiseaux et des fleurs entremêlés de sentences, forment au-dessus du lit comme une sorte de dais.

Près du petit oreiller, un riche nécessaire de fumeur est disposé sur un grand plateau de bois noir incrusté de nacre. Le fumeur ne doit pas être bien loin ; il a sans doute interrompu son occupation favorite pour fuir les regards des indiscrets. On sent dans l'air une odeur de caramel mêlé d'encens : c'est le parfum de l'opium de bonne qualité quand il brûle. La petite lampe qui sert à chauffer la drogue flambe sous son globe de cris-

1. Jeunes filles.

tal, et la pipe, dont le tuyau cerclé d'argent se termine par un gros bout d'ambre jaune, est encore chaude.

A côté de cette véranda, qui sans doute sert de *buen retiro* à un habitué de marque, se trouve une grande salle commune où les fumeurs s'installent sur des lits de camp disposés le long des murs. En entrant dans cette pièce, j'ai la gorge saisie par l'odeur âcre et pénétrante que donne en brûlant l'opium de qualité inférieure. Près de la porte, un grand vieillard à barbe blanche, d'une maigreur de squelette, est couché tout du long sur un lit. Surpris par le sommeil, il a laissé échapper sa pipe, qui est tombée près de lui. Ses lèvres grandes ouvertes sont comme figées dans une sorte de rictus; son corps, d'un jaune de cire, est à peine recouvert par une vieille loque trouée. Il apparaît dans l'ombre comme un cadavre : les bras pendent inertes le long du corps, et la vie semble s'être réfugiée tout entière dans les grands yeux noirs, profondément enfoncés dans l'orbite et qui regardent avec une effrayante fixité.

Deux tout jeunes hommes fument côte à côte dans un coin, couchés sur des nattes. La tête relevée par un traversin, ils préparent leurs pipes. Déjà abrutis par l'opium, ils ne semblent pas s'apercevoir de ma présence. Ils ont près d'eux, à portée de leurs mains, l'attirail indispensable aux fumeurs : la pipe avec ses fourneaux de rechange, la petite lampe allumée, les aiguilles à chauffer, le pot en ivoire renfermant le narcotique.

La pipe est faite avec un morceau de bambou creux, mesurant de 30 à 40 centimètres de longueur, et fermé à l'une de ses extrémités par un opercule vissé. A quelques centimètres de l'opercule, un trou est pratiqué dans la paroi du bambou pour loger le fourneau, qui



Petites marchandes de charbon. (Voir p. 60.) — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

est mobile et y entre à frottement. Ce fourneau peut être exactement comparé à une pomme d'arrosoir qui n'aurait qu'un pertuis étroit à son centre. C'est par ce pertuis que le fumeur introduit l'opium.

Plus une pipe a servi, et plus elle est estimée des amateurs. Le bambou, qui à l'état neuf est blanc jaunâtre, prend à l'usage une teinte brun chocolat. La pipe acquiert alors une valeur relativement considérable : neuve, une pipe ordinaire coûte une piastre, toute montée; culottée, elle se paye jusqu'à vingt piastres.

Un des fumeurs charge sa pipe; il chauffe au-dessus de la petite lampe une aiguille d'argent emmanchée dans du bois, puis il l'introduit dans le pot à opium. Une petite portion de la drogue se coagule sous l'influence de la chaleur et se fixe à l'extrémité de l'aiguille. Celle-ci, toute chargée d'opium, est reportée au-dessus de la lampe et chauffée avec précaution en la tournant lentement. La pâte narcotique se gonfle, se boursoufle, forme une sorte de bille, que le fumeur aplatit et allonge en l'appuyant sur le plateau de la pipe. Quand la bille d'opium est suffisamment pétrie, on l'introduit dans le petit trou du fourneau et l'on porte ce fourneau au-dessus de la lampe. L'opium fond alors et se réduit en vapeurs, qu'on aspire en cinq ou six bouffées. Il faut en moyenne dix minutes pour préparer une pipe et cinq ou six secondes pour la fumer. Le fumeur se livre à toutes les manipulations que je viens de décrire sans cesser de rester couché et en ne remuant guère que les mains et les avant-bras.

Le poison ne produit jamais le résultat cherché dès la première pipe, même chez les individus qui ne sont pas habitués à ses effets. Il faut en absorber dix ou douze, quelquefois même vingt ou trente, avant d'éprouver la moindre sensation. Le pertuis du fourneau s'encrasse vite; on est obligé de le nettoyer souvent, à l'aide d'un

mince crochet de fer emmanché dans un morceau de bambou.

Chaque fumerie d'opium occupe de nombreux domestiques qui ont des fonctions multiples. Les uns sont chargés d'apporter aux clients du thé dans des tasses posées sur de petites soucoupes et munies d'un couvercle d'étain. Presque toujours ce thé est mélangé avec des graines de certains fruits ou des fleurs d'espèces variées. D'après les médecins annamites, ces fleurs et ces fruits auraient la propriété de combattre et d'atténuer jusqu'à un certain point les lésions organiques produites par l'usage prolongé de l'opium.

D'autres serviteurs sont spécialement chargés de nettoyer les pipes des habitués. Ils recueillent avec soin les cendres et les scories qu'elles contiennent; ils vendent ces résidus, encore très riches en opium, aux gens du peuple, qui les fument après les avoir desséchés et pulvérisés.

Un certain nombre de coulis sont également attachés à chaque fumerie; ils ont pour mission de débarrasser les lits de camp en emportant les fumeurs, une fois qu'ils sont endormis, dans un réduit obscur situé ordinairement dans une partie isolée de la maison, où on les dépose pêle-mêle sur le sol recouvert de nattes.

C'est dans ce réduit qu'on avait placé le cadavre du tirailleur annamite que j'étais venu examiner. Le malheureux avait reçu un coup de couteau qui lui avait tranché les trois quarts du cou; les carotides avaient été coupées, et la mort était arrivée rapidement par hémorragie. Cette hideuse blessure avait été faite par



Fumeurs d'opium. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

un vieil habitué de l'endroit, fumeur endurci, chez qui l'opium déterminait souvent des accès de délire furieux. C'est dans un de ces accès qu'il avait assassiné le soldat, au moment où il fumait près de lui.

Ces exemples de folie furieuse sont assez rares chez les fumeurs d'opium. En général, le poison produit au contraire une sorte d'hébétude, d'anéantissement physique et moral, de torpeur du corps et de l'esprit extrêmement agréable, au dire de ceux qui la recherchent.

Il ne faut pas croire cependant que les sensations perçues soient tout à fait analogues à celles que décrivent avec complaisance les auteurs des romans à la mode. J'ai interrogé à ce point de vue un grand nombre de fumeurs d'opium, chinois, annamites et même français, et voici à peu près ce qu'ils m'ont répondu :

« Quand on a fumé l'opium, on se sent le cœur plus heureux et l'esprit plus léger. Les préoccupations morales et les douleurs physiques s'évanouissent. On se roule sur un dur plancher comme sur un lit de plumes, sans en ressentir ni les aspérités, ni les chocs. On dirait que l'air qui vous entoure est plus pur; on éprouve un grand bonheur à le respirer. On se complaît dans une sorte de paresse voluptueuse, dans un état physique absolument analogue à celui d'un convalescent relevant d'une grave et longue maladie et qui, pour la première fois, se retrouverait pelotonné dans un grand fauteuil, près d'une fenêtre ouverte, par un beau soleil de printemps. »

Édouard Hocquard.

(*La suite à une autre livraison.*)



Rue des Marchands de bois à Hanoï (voy. p. 66). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

X

Promenades dans Hanoï. — Menuisiers et charpentiers. — Le sonneur de piastres. — En pousse-pousse. — La rue des Bambous. — Le commerce du sel et de l'huile. — La douane. — Les vieux quartiers. — Le *nuoc-man*. — La rue du Change. — Les sapèques. — Les fondeurs de barres d'argent. — La résidence de France.

Presque tous les matins, nous nous rendons de la citadelle à la Concession, pour assister au rapport de notre médecin en chef; quand nous avons le temps, nous rentrons en flânant par les rues, bras dessus, bras dessous, et en prenant le chemin des écoliers. Nous nous arrêtons à chaque pas pour noter un détail curieux, pour faire sur le vif une étude de mœurs intéressante. En France, les Annamites sont encore considérés comme des sauvages par bien des gens; ils possèdent cependant une civilisation plus ancienne que la nôtre, et qui, pour être toute différente, n'en est ni moins complète, ni moins raffinée.

Malgré l'heure matinale, les rues sont déjà pleines de monde; on a de la peine à circuler dans la grande allée de la Concession, bordée d'acacias : les ouvriers indigènes, loués par le génie militaire à raison de quatre-vingts centimes par jour en moyenne, arrivent en foule; les femmes portent les grandes balances dans lesquelles elles chargent la terre et les briques; les hommes ont en main leurs outils; remarquez les varlopes et les scies des menuisiers, le fil à plomb et l'équerre des charpentiers, et vous trouverez, comme moi, que nous n'avons rien inventé. En quelques jours, ces hommes du peuple ont appris à compter avec nos mesures de France et ils se servent maintenant du mètre tout comme nous.

Arrêtons-nous un instant près du bâtiment du trésor : le payeur vient de s'asseoir à la caisse, et le sonneur de piastres est à son poste sous la véranda. Ce sonneur, un Annamite à l'air intelligent, se tient debout devant une petite table, sur laquelle se trouve une rondelle de bois dur bien polie; nous allons le voir opérer, car voici justement un gros entrepreneur chinois qui vient effectuer un payement. Au Tonkin on ne connaît guère la monnaie d'or; tous les payements importants se font en piastres mexicaines, qui sont très lourdes : aussi le Chinois s'est-il fait suivre d'un couli, qui fléchit sous le poids du sac d'argent. Ce numéraire donne lieu à de nombreuses fraudes de la part des Célestes et des Annamites; ceux-ci savent très bien alléger la pièce

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49.

d'une partie de son métal et remplacer le manquant par du plomb ou par de l'étain. Mais le sonneur est là qui démasque bien vite la supercherie; il laisse rebondir les pièces une à une sur son billot de bois dur: celles qui ne rendent pas le son clair de l'argent sont impitoyablement refusées. En dix minutes il a vérifié cinq cents piastres, et il en a trouvé trois fausses.

Comme nous voulons faire une longue promenade, nous allons prendre, à la porte de la Concession, une de ces petites voitures japonaises à deux roues, traînées par deux coulis, et auxquelles les troupiers ont donné en arrivant ici le nom caractéristique de *pousse-pousse*. Un des coulis s'attelle au brancard de devant; l'autre pousse par derrière. Moyennant deux ou trois sous, ils nous mèneront pendant des heures à travers tous les quartiers de la ville.

Prenons à droite et longeons le fleuve. Nous voici dans la rue des Marchands de bois; elle est bordée, de chaque côté, par de petites maisons recouvertes de chaume, devant lesquelles sont dressés en ordre, et par rang de qualité, les spécimens des bois à vendre. Il y a de longs bambous, appartenant aux cinq ou six espèces qui croissent au Tonkin, et des piles de bois d'essences très diverses. Je reconnais dans le nombre le *cay-ven-ven* (Anisoptera sepulchrorum), essence incorruptible, avec laquelle les Annamites fabriquent leurs cercueils; et aussi quelques pièces de *cay-go* (Nauclea orientalis), bois très rare, d'un prix élevé, et qui est très apprécié des Annamites, parce qu'il peut rester plus de quarante années sous l'eau sans pourrir. Le plus cher de tous ces bois de construction indigène est le *cay-liem* (bois de fer), dont la pièce, de 5 mètres de long sur 50 ou 60 centimètres de diamètre, vaut près de 100 francs de notre monnaie. Tous ces morceaux de bois ont été amenés par eau des forêts qui bordent les rives du haut fleuve Rouge ou de la rivière Noire jusqu'à Hanoï. Chacun d'eux est percé d'un trou à l'une de ses extrémités. Ce trou a servi à fixer la corde de liane ou de rotin qui a permis de remorquer le tronc d'arbre, à l'aide d'un buffle ou même d'un éléphant, depuis l'endroit où il a été abattu jusqu'au bord de l'eau.

Les sauvages Muongs s'occupent à peu près seuls de l'exploitation des forêts au Tonkin. Les Annamites de la plaine, surtout les habitants du Delta, ont une peur affreuse des bois. Ils se les figurent habités par des Esprits méchants qui ne se laissent pas piller impunément, et qui se vengent tôt ou tard des audacieux venus pour troubler leurs retraites. J'ajouterai que les tigres, hôtes habituels des grandes forêts, et les fièvres pernicieuses, contractées en parcourant ces couverts humides où les détritus organiques s'accumulent depuis des siècles, contribuent pour beaucoup à entretenir chez les indigènes ces craintes superstitieuses.

Nous sommes arrivés à l'extrémité de la rue des Bambous; continuons droit devant nous par la rue des Sauniers, où se fait en grand le trafic du sel et de l'huile.

La vente du sel est une des branches les plus importantes du commerce de Hanoï. Ce produit vient en majeure partie des provinces de Thanh-hoa et de Nghe-an, dont les habitants sont presque tous d'excellents sauniers. Il arrive à Hanoï par grandes jonques chargées à pleins bords; il est ensuite réexpédié dans le Yunnan. Le sel tonkinois est estimé et connu sur les marchés chinois, où il se vend très cher. Il se paye à Hanoï un peu plus de 3 francs le *hoc*, mesure annamite qui équivaut à la charge d'un homme, et qui représente environ 76 litres. Mais les barques chargées de sel sont obligées, en remontant vers Lao-kai, de s'arrêter aux nombreuses douanes échelonnées sur le fleuve Rouge et d'y payer un droit de passe.

Les magasins de la rue des Sauniers sont confortablement installés dans de belles maisons en briques. Le sel est empilé au fond de la boutique en énormes tas. L'huile est contenue dans de grandes jarres en terre de Bac-ninh ou dans de petites bouteilles d'argile cuite dont la forme rappelle les anciennes amphores.

La rue des Sauniers aboutit juste au bord de l'eau. On peut suivre ce bord jusqu'au bâtiment de la douane : c'est une grande construction carrée, dont l'aspect rappelle les anciens forts des environs de Paris.

Le personnel de la douane est encore peu nombreux à Hanoï : il se compose du directeur, M. de Montagnac, de deux employés français, anciens sous-officiers libérés, et de cinq ou six miliciens indigènes qui portent un uniforme spécial. C'est avec ce personnel restreint qu'on essaye de faire la police commerciale d'une ville de plus de 100 000 habitants. Malgré son zèle, il ne peut être partout. Pour juger de son insuffisance au point de vue numérique, il suffit de se rappeler que Hanoï occupe avec ses faubourgs un carré de 5 kilomètres et plus de côté. Aussi les douaniers se contentent-ils de surveiller le fleuve Rouge. Ils ont à leur disposition un petit sampan et une équipe de rameurs. Dès qu'un bateau arrive devant la douane, il doit jeter l'ancre; un employé monte sur le sampan et va vérifier la cargaison; le droit à payer est établi proportionnellement à la valeur des marchandises. Il arrive souvent que l'employé français ne connaît même pas de nom ces marchandises : ce sont des plantes médicinales, dont la valeur varie à l'infini et dans des proportions considérables, ou bien des produits comme la cannelle, les griffes de tigres, les peaux d'oiseaux, dont il est très difficile d'établir le prix de vente, même approximatif, quand on n'est pas au fait des coutumes et des habitudes du pays. Comment, dans ces conditions, imposer un droit *ad valorem*? Il doit y avoir forcément bien des erreurs. Et puis, rien n'empêche les négociants chinois ou annamites d'arrêter leurs jonques à 2 kilomètres en amont ou en aval de la ville, de débarquer leurs marchandises et de les faire entrer pendant la nuit, puisqu'il n'y a personne pour surveiller les routes.

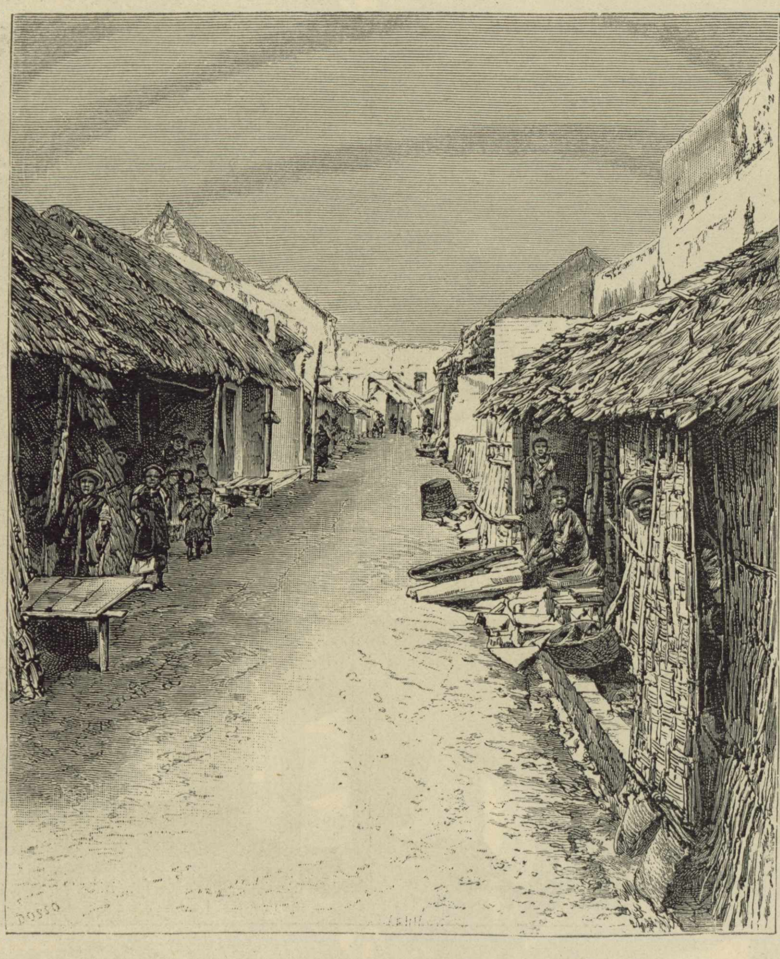
Néanmoins, malgré les lacunes énormes de son organisation, la douane tonkinoise rapporte encore, bon an mal an, deux millions de francs, dans une période de

guerre, pendant que les pirates annamites et chinois battent la campagne et pillent les arroyos. D'après cela, on peut supputer quels seront les bénéfices, quand la tranquillité sera revenue dans le pays et quand la grande voie du fleuve Rouge, débarrassée des bandits qui l'exploitent, pourra être définitivement ouverte au commerce, depuis Haï-phong jusqu'à Lao-kai.

Nous allons tourner derrière le bâtiment de la douane et prendre la rue de la Saumure. On y entre par une vieille porte qui faisait autrefois partie de l'enceinte fortifiée de la ville et dont les murs en briques ont bien 2 mètres d'épaisseur. Les façades des hautes maisons, dont les toits s'étagent les uns au-dessus des autres comme des gradins, sont complètement privées de fenêtres. Elles sont pourvues de grands appentis en treillis de bambous qui masquent en partie les portes et s'avancent tellement sur la rue, qu'il ne reste plus entre eux qu'une voie étroite, dans laquelle se presse la foule et où nos coulis sont obligés de ralentir le pas.

Tel était, avant l'arrivée des Français, l'aspect de presque toutes les rues de Hanoï. Il fallait que le roi, qui la traversait quelquefois, pût s'y promener sans que sa majesté fût exposée aux regards des profanes. Voilà pourquoi les façades des maisons devaient être aveugles, pourquoi aussi les portes, qu'il fallait clore aussitôt que les coureurs annonçaient l'approche du souverain, étaient à l'avance dissimulées et masquées par de grands auvents en bambous.

C'est dans la rue de la Saumure que sont installés les marchands de conserves et de *nuoc-mam*. A l'étalage des magasins sont suspendus en longs chapelets des centaines de canards désossés, fumés et tapés. Des files de poissons de mer, préparés comme des harengs saurs, sont attachées aux poutres du plafond, et d'énormes jarres de nuoc-mam répandent par toute la rue leur odeur nauséabonde.



Rue des Cordiers à Hanoï. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

Le nuoc-mam est une sorte de bouillie d'un gris violet, fabriquée avec des poissons fermentés. Les Annamites l'emploient dans tous les repas pour relever le goût des mets et pour stimuler l'appétit, identiquement comme nous nous servons de la moutarde.

Dans le nuoc-mam entrent cinq ou six variétés de poissons qui se pêchent au Tonlé-sap, ou Grand-Lac, situé sur la frontière du Cambodge et du royaume de Siam. Plus de 14 000 Annamites s'y rendent tous les ans pour cette pêche.

En sortant de la rue de la Saumure, nous prenons par la rue des Cordiers et nous nous orientons à travers un labyrinthe de voies étroites pour arriver jusqu'à la rue du Change. Dans ces ruelles gîtent une foule d'ouvriers et de commerçants. Trop serrés dans les misérables cases où ils s'abritent à deux ou trois ménages, ils encombrent la voie publique avec leurs étalages et leurs métiers.

Les Européens s'aventurent rarement dans ces vieux quartiers. Quand par hasard il en vient un, les ménagères se précipitent immédiatement sur le pas des portes pour voir passer l'étranger. Ce sont des conversations sans fin entre voisines, entremêlées d'éclats de rire aussitôt étouffés : « Voyez ce grand diable rouge ! Faut-il qu'il soit vieux pour avoir une aussi longue barbe ! Il a une peau qui ressemble à celle d'un porc râclé ! Regardez ces deux imbéciles qui suent sang et eau pour traîner ce gros bœuf ! » Les quolibets continuent bien longtemps après qu'on est passé.

La rue du Change est une des plus belles de Hanoï. Comme son nom l'indique, elle est habitée par les changeurs. Ces derniers sont assis les jambes croisées dans leurs boutiques, devant une pile de sapèques et un petit coffret laqué, qui leur sert de caisse.

La *sapèque* annamite est une monnaie ronde, d'un diamètre un peu plus petit que nos pièces de cinq centimes. Elle est percée à son centre d'un trou carré, et

elle porte sur ses deux faces des caractères chinois indiquant le règne sous lequel elle a été frappée. Cinq cents sapèques, enfilées par leur trou central dans un lien de rotin, constituent une « ligature ». Il faut de cinq à sept ligatures pour faire une piastre. Pour éviter l'agiotage, auquel se livrent facilement les commerçants chinois, et même les fonctionnaires annamites, le résident français de Hanoï fixe chaque mois officiellement la valeur de la piastre en sapèques. Mais cette cote officielle n'est pas rigoureusement appliquée dans la rue du Change : les Annamites estiment une piastre non seulement d'après son poids en argent, mais encore d'après la perfection de sa frappe, et même d'après la pureté du son métallique qu'elle rend.

En Annam, comme en France, c'est le gouvernement qui bat monnaie. Aujourd'hui c'est à Hué que se fabrique tout le numéraire nécessaire au commerce du royaume.

Les sapèques constituent une monnaie extrêmement encombrante et incommode. Il faut un vigoureux couli pour transporter un nombre de ligatures équivalent à dix francs de notre monnaie. Après la prise de Bac-ninh, le général Brière de l'Isle trouva dans la citadelle de Thai-n'guyen pour environ vingt mille francs de sapèques. Pour mener ce numéraire jusqu'à Hanoï,



Lettrés chinois de la résidence. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

il fallut quatre grandes jonques chargées à couler.

C'est dans la rue du Change qu'habitent les fondeurs de barres d'argent. Ces barres sont de petits lingots quadrangulaires, mesurant 4 ou 5 centimètres de longueur, ayant un poids et une épaisseur variables. Elles sont faites en argent à peu près pur. Avant que les Européens et surtout les Chinois aient introduit au Tonkin les pièces mexicaines, elles formaient avec les sapèques l'unique monnaie du pays. Depuis l'adoption de la piastre, les barres d'argent et surtout les barres d'or sont devenues de plus en plus rares dans le commerce.

Tout près des changeurs se trouve la rue du Chanvre, où habite le résident de France, dans une ancienne maison chinoise, qui ne se distingue des autres habitations de la rue que par deux longs mâts de pavillon plantés devant la façade et par un grand écriteau ovale portant, en lettres d'or sur fond noir, ces mots reproduits en caractères annamites au centre du cartouche : *Résidence de France*, *Chancellerie*[1]. En entrant par la rue, on trouve d'abord un petit vestibule dans lequel se tiennent des hommes de police, puis une grande pièce où travaillent les lettrés et les interprètes.

Le résident a des fonctions multiples qui exigent un personnel assez nombreux. Chargé de faire respecter la

1. Voyez *le Tour du Monde*, t. LVII, p. 9.



Interrogatoire de pirates (voy. p. 70). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

loi, de maintenir l'ordre dans la ville et dans la province, de régler les différends entre les indigènes et les colons, il doit connaître aussi bien le code annamite que le code français. Du côté des Tonkinois et surtout du *tong-doc*, il lui faut exercer une surveillance incessante, contrôler l'action des tribunaux indigènes, empêcher les abus de pouvoir, se tenir autant que possible au courant des rapports du gouverneur de la province avec la cour de Hué, entretenir un bureau de renseignements pour tout ce qui peut intéresser le corps expéditionnaire à l'aide d'espions qui parcourent les provinces environnantes, et qui indiquent les actes et les mouvements des partis hostiles. Outre une connaissance approfondie de la langue, du caractère, des habitudes annamites, il faut au résident de France un ensemble de qualités de premier ordre pour mener à bien sa délicate mission. Il doit dépenser beaucoup de tact, de finesse et surtout de patience et de ténacité dans ses relations avec les mandarins, qui sont si habiles à se servir des faux-fuyants, des réponses ambiguës et de la force d'inertie.

Vis-à-vis des colons européens, le résident exerce les fonctions de juge de paix, d'officier de l'état civil et même de notaire, pour ce qui a trait à la rédaction et à l'enregistrement des actes. Il est aidé dans cette partie de sa tâche par un chancelier.

Le personnel de la résidence de France comprend aussi un certain nombre de lettrés et d'interprètes indigènes, qui viennent pour la plupart de notre colonie de Saïgon, et qui ont été élevés au collège de cette ville. Ils connaissent bien notre langue et ils écrivent couramment le chinois et le français. Un commissaire français nommé par le résident fait, avec l'assistance d'agents annamites, la police des rues et des marchés.



Le pont de Papier, près duquel a été tué le commandant Rivière. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

C'est lui qui, avec l'aide des lettrés et des interprètes, procède au premier interrogatoire des rôdeurs, des pirates, des bandits de toute sorte que les agents de police ramassent dans leurs rondes de nuit ou que les chefs de canton expédient, avec la cangue au cou, des villages environnants.

XI

Départ pour Hong-hoa. — La route de Hanoï à Phu-hoai. — Tristes souvenirs. — Francis Garnier. — Balny. — Rivière. — Les cadeaux de bienvenue. — Trach-moï. — Les postes de veille. — Une maison de notable. — Le conseil du village.

Le 6 avril 1884, à huit heures du matin, la 1re brigade, commandée par le général Brière de l'Isle, quitte Hanoï, en ne laissant dans la ville qu'une faible garnison, et prend la route de Sontay pour marcher sur Hong-hoa. Notre ambulance accompagne ces troupes. Nous devons suivre le chemin direct de Hanoï à Sontay par Phu-hoai-duc et Don-phung, gagner ensuite la rivière Noire, que nous traverserons vers Bat-bac, et nous engager dans la route des montagnes, de façon à tourner Hong-hoa et à prendre à revers les positions ennemies. Dès que ce mouvement tournant sera accentué, le général Négrier et la 2e brigade, venus de Bac-ninh, se dirigeront droit sur Hong-hoa, qu'ils attaqueront de front.

Cette route de Hanoï à Phu-hoai que nous suivons en ce moment, a été le théâtre de nombreux et sanglants combats. Les Pavillons-Noirs nous ont disputé ses rizières avec acharnement et pied à pied; ses digues ont été arrosées du plus pur sang français.

Voilà le petit bois de bambous où Francis Garnier a été tué à coups de lances : en cet endroit la digue s'élève un peu au-dessus des rizières; c'est contre le remblai qu'elle forme qu'on a retrouvé le corps de ce héros. La tête manquait; la poitrine portait une plaie

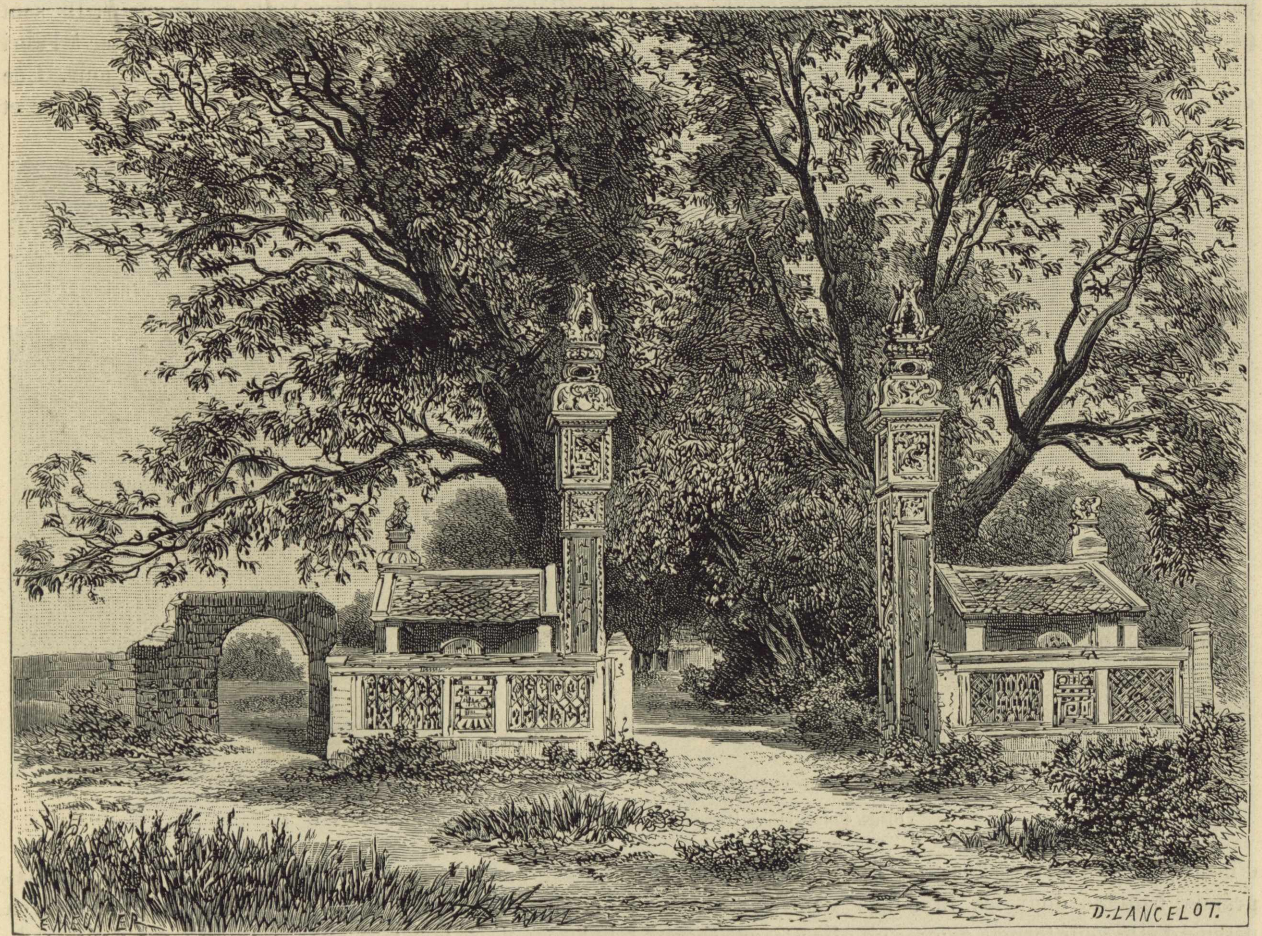
hideuse et béante par laquelle on avait arraché le cœur. Les féroces Hé-Kis[1] ont en effet, dit-on, une affreuse coutume : quand un chef ennemi, d'une bravoure hautement reconnue, tombe sous leurs coups, ils emportent son cœur, le font brûler sur des charbons ardents, et s'en partagent les cendres, qu'ils avalent pour se donner du courage.

Un peu plus loin, le chemin fait un coude et passe près d'une petite pagode ombragée par de beaux arbres devant lesquels se dressent deux grandes colonnes sculptées. C'est là que ce même jour, le dimanche 21 décembre 1873, un autre brave, l'enseigne de vaisseau Balny, a trouvé la mort sous les balles chinoises.

Enfin, toujours sur la même route, à moins d'un kilomètre de la pagode où a péri Balny, la voie traverse un pont de pierre jeté sur un petit arroyo : c'est le pont de Papier près duquel a été tué, le 19 mai 1883, le commandant Rivière.

On éprouve une émotion poignante en se représentant toutes ces scènes, sur les lieux mêmes où elles se sont passées.

A une heure et demie du soir nous arrivons à Phong, gros bourg situé près des rives du Day, à environ 20 kilomètres de Hanoï. Nous sommes installés dans



Pagode où a péri l'enseigne de vaisseau Balny. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

une petite pagode bouddhique enfouie dans un nid de verdure.

Le lendemain, 6 avril, nous partons dans la direction de Sontay. Le temps est brumeux, et il tombe une pluie fine qui nous donne froid. C'est aujourd'hui le dimanche des Rameaux : combien nos dévotes de France seraient fières de porter à l'église pour les faire bénir les beaux bambous au feuillage de dentelle qui forment les haies près desquelles nous passons !

Nous côtoyons un gros village à l'entrée duquel la proclamation du général Millot au peuple annamite est affichée sous un grand parasol jaune, tout comme une ordonnance royale. Les notables de l'endroit sont venus présenter leurs hommages aux chefs français. Ils entourent un petit autel élevé sur le bord de la route avec des planches et surmonté de deux parasols ornés de pompons. Sur cet autel sont placées des poules vivantes, des œufs, des fruits. C'est la coutume d'offrir ainsi des cadeaux de bienvenue au grand mandarin qui visite le village pour la première fois.

Plus loin la colonne s'engage au milieu d'un hameau composé d'une douzaine de cabanes échelonnées le long de la route. Un vieillard revêtu de ses plus beaux habits attend sur le chemin, appuyé sur son bâton, le passage

1. Nom chinois des Pavillons-Noirs.

du général. A quelques pas en arrière sont groupés, peureux et tremblants, les notables de la commune. A côté d'eux, un jeune enfant porte sur un plateau de bois de modestes présents. Aussitôt que le général paraît, le pauvre vieux s'agenouille, en tenant les mains jointes devant son front incliné. On le relève avec bonté; mais lui, qui ne comprend rien à cette bienveillance, croit que son salut n'a pas été assez profond et qu'il nous a déplu : alors il se prosterne tout à fait, si bien que son front touche le sol et que ses cheveux blancs balayent la poussière du chemin. Ces serviles hommages sont exigés, sous peine de punition sévère, par les mandarins annamites chaque fois qu'un de leurs administrés paraît en leur présence. Pour nous Français, ils nous gênent profondément et ils nous font souffrir.

Nous traversons le Day avec une grande célérité, moitié à gué, moitié sur de petits sampans indigènes. Cette rivière n'a guère plus de 250 mètres de largeur; elle est d'un accès facile. La pluie qui nous faisait grelotter le matin a fait place a une chaleur humide, énervante. Nos troupiers suent sang et eau sous le sac avec leurs grandes capotes de France.

A midi nous faisons halte près du village de Trachmoï, où nous devons cantonner. Devant le village, la digue est faite avec des mottes de terre séchées au soleil, auxquelles on a donné la forme régulière de briques. Un joli pont couvert, jeté sur un étang qui sert aux indigènes de vivier pour conserver le poisson, est construit sur pilotis en forme de dos d'âne. Sous sa couverture de tuiles, deux grands bancs de bois courent parallèlement au pont dans toute sa longueur. Ils sont destinés aux voyageurs, qui peuvent s'y reposer à l'abri du soleil pendant les heures chaudes du jour. Une haute porte en maçonnerie, enjolivée de sculptures et



Village annamite. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

d'inscriptions, s'élève, à l'entrée du village, entre deux grands banians dont les branches s'entrelacent audessus d'elle pour former comme un gigantesque arceau de verdure. Cette porte d'aspect monumental, ce joli pont et cette digue si bien entretenue nous prouvent que nous sommes devant un village riche et populeux; mais nous ne distinguons pas les maisons; comme toujours, le village est entouré d'une levée de terre, haute d'environ 2 mètres, plantée de cactus, de bambous et de lianes qui forment une haie de 4 mètres de hauteur, inextricable et impénétrable à la vue.

La porte est fermée par deux battants massifs qu'il faut enfoncer à coups de bélier. Aussitôt qu'on l'a franchie, on trouve de chaque côté deux petits hangars couverts d'un toit de chaume et occupés par de grands lits de camp : ce sont les abris des guetteurs.

Ces guetteurs, placés sur un observatoire haut perché, surveillent pendant la nuit les abords du village. Lorsqu'une troupe suspecte est annoncée, ils la signalent aux habitants à l'aide d'une grosse crécelle en bois, ou d'un tam-tam attaché à l'une des poutres du hangar.

Alors les paysans se lèvent, se barricadent dans leurs maisons, toutes entourées d'une haie. Ils s'arment de lances, de piques, de sabres. Les lances sont munies pour la plupart de longs et solides manches faits avec des bambous durcis au feu; elles permettent de blesser à travers la haie, tout en restant à couvert, l'audacieux qui tenterait de s'approcher pour pratiquer une brèche.

Quand, du haut de leurs perchoirs, les guetteurs jugent que la troupe ennemie est trop nombreuse et que la résistance n'est pas possible, ils l'indiquent au village à l'aide d'un appel spécial. Alors les habitants, après avoir fermé toutes les portes des maisons et obstrué toutes les ouvertures des haies, s'enfuient dans la campagne par le côté opposé à l'endroit d'où l'on a signalé



Pont couvert de Trach-moï. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

l'approche de l'ennemi. On chasse à travers champs les porcs, les volailles et les buffles; on emmène les femmes et les enfants; on ne laisse dans l'intérieur des cases que les vieillards impotents ou trop âgés.

En général les habitants ne vont pas bien loin. Ils se tapissent dans les rizières qui entourent le village, et là, immobiles, l'œil au guet, accroupis dans l'eau qui leur monte jusqu'aux aisselles, le corps courbé de crainte de se laisser voir à travers les plants de riz, les malheureux attendent avec anxiété que l'ennemi ait quitté la place, et que tout danger ait disparu.

Ces sortes d'alertes sont fréquentes dans les villages du delta exposés aux razzias des pirates et des Pavillons-Noirs. Les paysans nous connaissent mal encore : ils nous assimilent à ces voleurs de grands chemins et, quand nous nous présentons dans leurs villages, ils se dérobent par la fuite. Pourtant, après quelques heures de séjour, lorsqu'ils voient que nous ne démolissons rien, que nous n'incendions pas leurs maisons et que nous châtions au contraire les coulis qui cherchent à leur voler leurs provisions, ils se rapprochent peu à peu, finissent par lever le nez au-dessus de leurs champs de riz, et, rappelés par les tout vieux qui sont restés dans les cases, ils rentrent en tremblant pour se mêler à nous. Ils aident nos coulis à puiser de l'eau, nos boys à préparer la cuisine, et, comme nous leur payons toutes les provisions qu'ils apportent, ils installent à proximité un petit marché de légumes et de fruits. La conquête est faite, et quand nous reparaîtrons dans les environs du village, les habitants, au lieu de fuir, viendront au-devant de nous.

Après avoir pénétré dans l'enceinte du village de Trach-moï, on trouve devant soi comme une sorte de labyrinthe formé par de petites ruelles étroites et tortueuses. Quand on en suit une, on ne tarde pas à aboutir à un cul-de-sac sur lequel donne la porte d'entrée d'une habitation.

Nous sommes logés chez un notable. Sa maison est construite avec les mêmes matériaux que celles des paysans pauvres; mais elle est plus vaste, plus confortable et mieux entretenue. Quand on a dépassé la haie qui l'environne de toutes parts, on se trouve dans une belle cour plantée d'aréquiers. Le palmier aréquier n'est pas seulement un arbre de luxe, c'est une plante d'excellent rapport; les noix qu'il produit entrent dans la composition de la chique de bétel; elles se vendent relativement cher, et chaque pied d'aréquier rapporte, bon an mal an, environ 1 franc à son propriétaire.

Les haies de bambous qui entourent les maisons et les villages sont également pour les habitants une source de revenus. Avec l'enceinte d'un arpent de terre, l'indigène peut se faire de 50 à 60 francs de rente annuelle.

La case de notre notable est construite sur un petit tertre élevé de 50 à 60 centimètres au-dessus du niveau de la cour, pour éviter l'humidité. Le sol est recouvert d'une sorte de béton très dur. Le toit, qui forme auvent tout autour de la maison, est fait avec une épaisse couche de paille de riz. Il est supporté par huit colonnes en gros bambou, reliées entre elles par des fermes de même bois. La maison est séparée en trois pièces par des cloisons de grosses nattes. Dans la chambre du milieu, qui est la plus grande, un petit autel est juché dans une niche près du plafond. De belles inscriptions sur papier rouge sont placées de chaque côté; on a collé dans le fond de cette niche une grande image sur papier chinois, représentant un génie de grandeur naturelle dont la figure, aux sourcils contractés et à la bouche grimaçante, est peinte en vert. Devant cette image, une petite table laquée rouge et or supporte un brûle-parfum de cuivre, des vases remplis de fleurs et un de ces emblèmes taoïstes qui ressemblent à des miroirs.

Sous la niche se trouve le lit du propriétaire : c'est une sorte de cadre en treillis de bambous supporté par quatre pieux. A côté, un grand coffre, monté sur quatre roulettes en bois, est fermé par un énorme cadenas. Il constitue, avec des bancs de bois brut et une table, l'unique mobilier de la maison.

Les notables sont des hommes influents qui sont nommés à l'élection populaire pour constituer le conseil de la commune. Dans l'agglomération annamite ils tiennent la place de nos conseillers municipaux, avec cette différence qu'ils ont des attributions beaucoup plus étendues et beaucoup plus de responsabilité. Tous les hommes du village ne concourent pas à la nomination du conseil : pour pouvoir faire acte d'électeur, l'Annamite doit être inscrit sur le registre de la commune et payer l'impôt. Les inscrits sont tous des commerçants ou des propriétaires aisés, ayant, comme on dit, du bien au soleil. Les coulis et les manœuvres, qui n'ont aucun domicile fixe et qui peuvent quitter le village quand bon leur semble, n'ont pas le droit de vote pour les élections municipales.

Le titre de notable est très ambitionné, à cause de la considération qu'il donne. Les propriétaires aisés cherchent à se concilier par toutes sortes de procédés les suffrages de leurs concitoyens. Ils vont jusqu'à faire au village des donations importantes qui profitent à tous en augmentant les revenus de la commune.

XII

Les jaquiers. — Paysage tonkinois; les crabiers et les aigrettes. — Description de Sontay; les murailles extérieures; les rues; la citadelle; le débarcadère du fleuve Rouge. — La digue de Phusa; souvenirs de la prise de Sontay. — Une proclamation de Luu-vinh-phuoc. — Les éléphants du tong-doc. — Blockhaus français; les femmes des tirailleurs tonkinois. — Nous quittons le delta. — Riches plantations. — Le bétel; la chique.

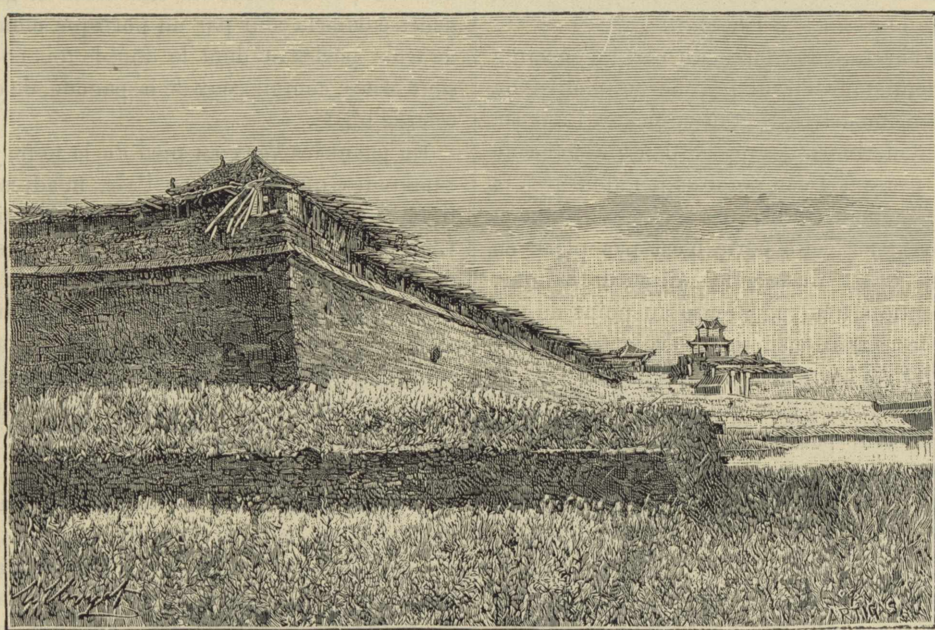
De Trach-moï à Sontay il n'y a pas plus de 10 kilomètres. On suit une large digue tracée presque en droite ligne au milieu de la campagne, admirablement cultivée. A chaque instant le chemin passe à travers des plantations de beaux arbres, parmi lesquels je remarque d'énormes jaquiers couverts de fruits. Ces fruits ressemblent à de gros melons; ils ont une écorce verte et rugueuse; ils sont fixés par une queue très courte soit au tronc même de l'arbre, soit à la naissance des grosses

branches. Beaucoup sont en état de maturité et ont été jetés à terre par le vent. Nos coulis et les tirailleurs tonkinois les ramassent avec empressement. Ils les ouvrent et en retirent les graines, qu'ils serrent dans leurs ceintures; à l'étape ils les feront griller sous la cendre : c'est un régal dont ils sont très friands.

Le pays est extraordinairement peuplé : à chaque pas nous rencontrons une petite maison isolée ou une pagode, et de plus nous ne faisons pas cinq cents mètres sans découvrir, soit à droite, soit à gauche de la route, un gros village dissimulé dans son enceinte de bambous. A l'approche de la colonne, les appels du gong retentissent dans les pagodes, les chiens du village sortent en aboyant dans les rizières, et les paysans fuient à toutes jambes.

Nous traversons de jolis ponts couverts de chaume et jetés sur des mares pleines d'eau stagnante, dans lesquelles s'ébattent des canards et de petits plongeons à plumes grises qui ne dépassent pas la grosseur du poing. Sur le bord de l'eau, des aigrettes blanches se promènent gravement en guettant le poisson du coin de l'œil. Un gros crabier à robe grise, perché sur ses longues pattes comme sur des échasses, fouille la vase de son bec jaune pour y découvrir les crevettes et les crabes d'eau douce dont il fait sa nourriture.

Une vieille femme lave à la mare la provision de riz qui doit servir au repas du matin. Elle est sourde; elle n'a pas entendu venir la colonne. Accroupie sur un étroit parapet de bambous qui s'avance jusque dans la mare, elle brasse son riz dans un panier rond à grosses mailles qu'elle maintient à la surface de l'eau. Quand l'avant-garde arrive près d'elle, elle se retourne au bruit, pousse un cri terrible et se sauve à travers la flaque en abandonnant sa corbeille. Alors nos coulis,



Vue d'ensemble de la citadelle de Sontay. — Dessin de Clerget, d'après une photographie.

laissant là charges et bambous, se précipitent pour s'emparer de cette aubaine. Ils se poussent, se culbutent; vingt mains saisissent le panier, qui serait réduit en pièces si nous n'y mettions bon ordre. C'est à grand peine que nous leur faisons lâcher prise et replacer la corbeille sur le bord du chemin, pour que la bonne vieille puisse la reprendre quand nous serons passés. Mais nous comptons sans nos maîtres voleurs : chaque couli qui vient après nous se baisse prestement; sans abandonner sa charge, sans même ralentir le pas, il saisit une poignée de grains qu'il fait disparaître vivement dans sa ceinture. Bien longtemps avant que la colonne ait défilé, le panier est vide.

Nous entrons dans Sontay par une porte massive en maçonnerie, construite à plein cintre. Quatre de ces portes, placées aux quatre points cardinaux, donnent accès dans la ville, qui est entourée d'un parapet en terre et d'un large fossé plein d'eau. A l'extérieur, le fossé est séparé du parapet par une bande de terre sur laquelle on a planté une épaisse haie de bambous. La haie dépasse d'un ou deux mètres le parapet, dont elle dissimule les meurtrières. Ces meurtrières sont de deux sortes : les unes, petites et carrées, servaient pour le tir au fusil de rempart; les autres, grandes et rectangulaires, étaient destinées aux canons. Plus de cent pièces d'artillerie, de tous les systèmes et de tous les calibres, défendaient la ville lorsqu'elle fut attaquée par l'amiral Courbet; presque toutes se chargeaient par la bouche. Beaucoup de petits canons en fonte sont restés à leur place sur la muraille, où ils ont été abandonnés après qu'on les eut encloués.

Des quatre portes d'enceinte de la ville partent quatre grandes rues qui convergent vers la citadelle. Ces rues sont bordées de paillotes semblables à celles de Bac-ninh; quelques belles maisons en briques, construites à la chinoise, se montrent de distance en

distance entre les paillotes, principalement aux environs de la citadelle.

La plus belle rue de Sontay se dirige vers le fleuve Rouge; c'est dans cette rue que se fait presque tout le commerce de la ville. Avant la guerre, Sontay comptait près de vingt mille habitants; elle entretenait un commerce important de soieries, de poteries, de tabac et de bétel. Aujourd'hui la ville est bien réduite : elle compte à peine cinq mille âmes. Le seul commerce qui s'y fait consiste à vendre à nos troupiers des aliments et des objets de première nécessité.

La citadelle occupe le centre de la ville ; elle est distante du fleuve Rouge d'environ 2 kilomètres. Elle forme un carré parfait de 500 mètres de côté, entouré par un mur en briques haut de 5 mètres.

Un fossé rempli d'eau et large d'à peu près vingt mètres entoure le rempart, dont il est séparé par une sorte de chemin de ronde, auquel les Annamites ont donné le nom de *Chemin des Eléphants*.

Au milieu de chacune des faces du carré d'enceinte se trouve une demi-tour circulaire, de 30 mètres de diamètre, percée de meurtrières et de créneaux. La porte d'entrée de la citadelle est pratiquée dans le flanc de cette demi-tour, presque à son point de jonction avec le mur d'enceinte. Le pont en briques jeté sur le fossé et qui permet d'arriver à cette porte n'est pas placé en face d'elle. Il est construit vers le milieu de la tour. C'est une conception très ingénieuse au point de vue de la défense : les assaillants, après avoir traversé le pont, dont l'entrée est barrée par une porte faite avec de grosses traverses de bois, sont obligés de longer les murs de la demi-tour par le chemin des Éléphants, avant d'arriver à la porte de la citadelle. Ils seraient tués à bout portant du haut des remparts sans pouvoir presque riposter.

A l'intérieur, la muraille est doublée par un parapet mesurant 10 mètres de largeur, auquel on accède facilement, grâce à une pente très douce. Sur ce parapet sont disposés des plates-formes pour l'artillerie et des abris pour les défenseurs. Au centre de la citadelle se dresse une tour de 18 mètres de hauteur; le reste du terrain est occupé par la pagode royale, les logements des mandarins et les magasins à riz. Devant la tour, deux grandes citernes carrées, entourées de balustrades en maçonnerie, servaient, dit-on, l'une de réservoir d'eau pour la garnison, l'autre de vivier pour conserver le poisson destiné à la table de Luu-vinh-phuoc, le chef des Pavillons-Noirs.

Au sommet de la tour on a installé, à l'aide de planches et de madriers, une construction légère qui abrite des appareils pour la télégraphie optique. Ces appareils peuvent communiquer avec Hanoï, grâce à un poste intermédiaire établi au marché de Palang sur le fleuve Rouge, à mi-chemin des deux villes.

La porte qui donne accès dans l'intérieur de la tour est ouverte, je vais y monter pour jouir du coup d'œil. La tour renferme un escalier en colimaçon comprenant une cinquantaine de marches en pierres de taille. Cet escalier prend jour par de petites fenêtres rondes; on croirait monter dans le clocher d'une de nos églises de village.

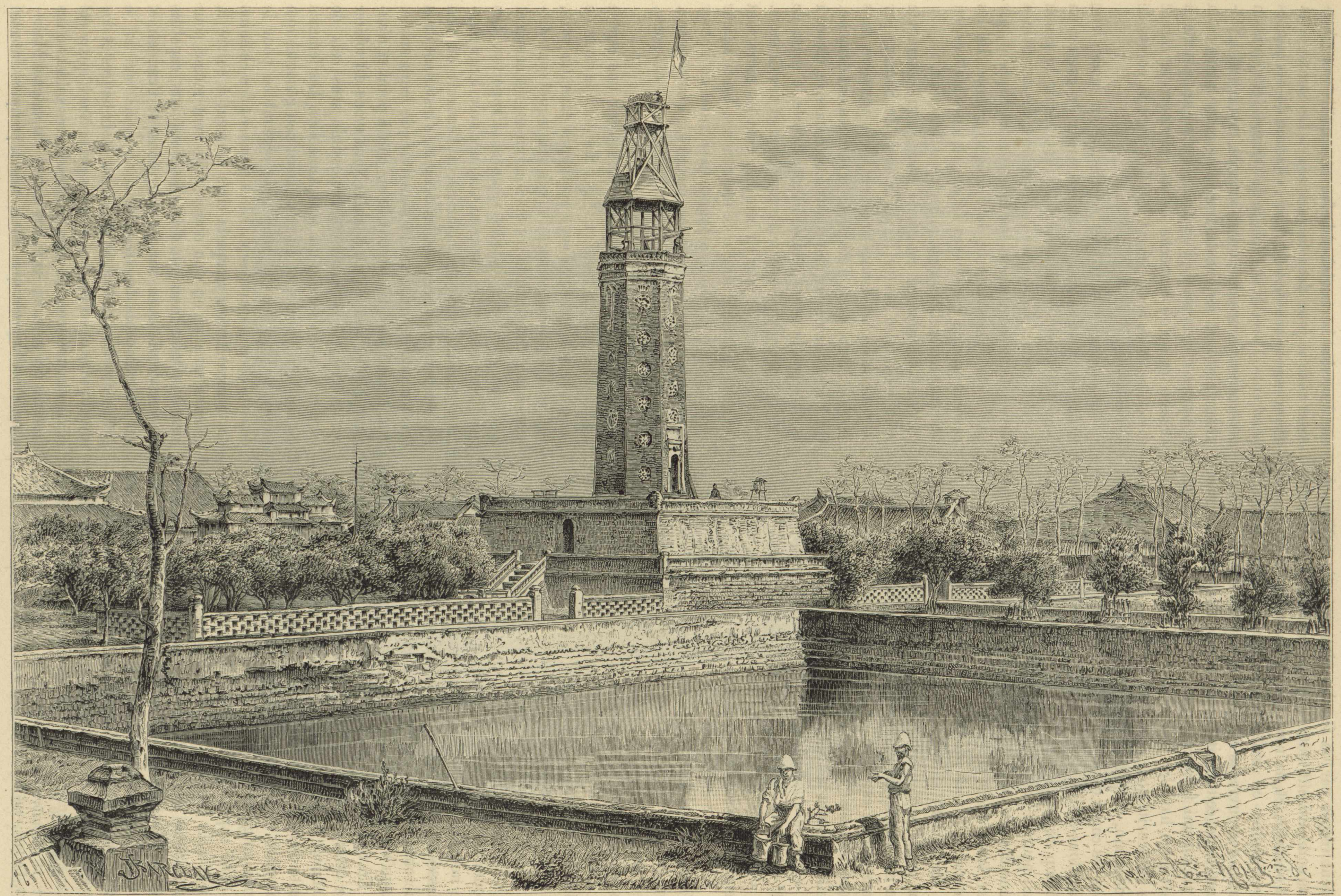
On jouit à cette hauteur d'un panorama superbe. La ville de Sontay est massée au pied de la tour : on ne voit que les toits de chaume de ses petites maisons. Les quatre rues droites de la citadelle ressemblent aux branches d'une croix ; l'une d'elles, bordée de chaque côté par les longs toits bas et proéminents des huit magasins à riz, aboutit à la pagode royale qui se présente comme sur un plan en relief. C'est un grand quadrilatère dont le double toit à faîtières recourbées, à corniches saillantes, est orné de chimères grimaçantes faites avec des tessons de porcelaine bleue fixés au ciment. La pagode donne sur une vaste cour carrée, dallée de larges pierres bien polies, à l'entrée de laquelle deux beaux lions héraldiques, sculptés en grandeur naturelle, se dressent sur des blocs de granit gris. On pénètre dans la cour par un portique monumental percé de trois portes et dont le double toit et les clochetons sont ornés, comme ceux de la pagode, de décors en porcelaine bleue.

En jetant les yeux au pied de la tour, j'aperçois mes camarades qui, le nez en l'air, m'adressent à tour de bras des gestes désespérés pour me faire descendre. L'un d'eux a rencontré à Sontay un de ses anciens amis de collège, actuellement médecin de la légion étrangère. Cet aimable camarade, qui tient garnison dans la ville, veut bien nous servir de guide pour faire une promenade aux environs. Il faut nous hâter, car nous partons le lendemain de bonne heure, et nous n'avons qu'une demi-journée à nous.

Nous prenons la grande rue, qui nous conduit directement au fleuve ; les bateaux peuvent accoster contre la berge, car à ce niveau les eaux sont profondes de trois ou quatre mètres. Le génie militaire a simplement construit, à deux ou trois cents mètres du bord de l'eau, un blockhaus armé avec un canon revolver, et dans lequel on a placé un poste de tirailleurs tonkinois.

Une grande digue, large de six ou sept mètres, part du débarcadère et longe le bord de l'eau dans la direction du sud : c'est la digue de Phu-sa. Nous la suivons jusqu'au fameux village qui a tenu nos troupes en échec toute une nuit, et dont la prise a coûté la vie à tant de braves soldats.

Notre camarade de la légion a assisté aux affaires de Sontay. « Vous voyez, nous dit-il, qu'à partir du village de Phu-sa, la digue se bifurque dans la direction de Hanoï en deux branches secondaires qui s'écartent l'une de l'autre à angle aigu. Le 13 décembre de l'année dernière, à neuf heures du matin, nos troupes débouchaient en deux colonnes sur les branches de l'Y formé par cette digue. Elles enlevaient sans grande résistance deux petits ouvrages avancés qui barraient chacune de ces branches; mais elles venaient se heurter au point de jonction, à l'endroit même où nous sommes, contre une solide barricade formée de terre et de bambous, où elles



Tour centrale de Sontay. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

furent reçues par un feu des plus meurtriers. Nos soldats combattirent toute la journée sans pouvoir franchir cet obstacle, et, la nuit venue, nous fûmes obligés de nous replier en arrière sur les digues secondaires, à l'abri des ouvrages accessoires enlevés le matin. Pendant toute cette nuit, nous sommes restés au contact d'un ennemi furieux qui ne lâchait pas prise, qui venait nous harceler jusque sur nos lignes, qui profitait de l'obscurité pour aller couper la tête à nos morts. Le lendemain, au jour, il avait évacué la barricade : mais tous les corps de nos braves avaient été mutilés. Si les Pavillons-Noirs et les Chinois décapitent ainsi sur le champ de bataille les morts et les blessés, ce n'est pas tant pour se procurer des trophées, que parce que chacune des têtes qu'ils rapportent leur est payée très cher par leurs chefs. J'ai là un document officiel, pris à Sontay, qui vous prouvera ce que j'avance. »

En parlant ainsi, notre camarade tire de sa poche un grand papier rouge couvert de caractères chinois, au bas duquel est apposé un grand sceau. « Ce sceau, nous dit-il, est celui du chef des Pavillons-Noirs; le document était affiché contre une des portes de la citadelle; en voici la traduction :

« *Le dé-doc*[1] *Luu-vinh-phuoc, le* 12e *jour du* 11e *mois*[2], *a décrété ce qui suit :*

« *Pendant la guerre, celui qui coupera la tête à l'ennemi sera récompensé de la manière suivante :*

« 1° *Pour une tête de Français*, 100 *taels*[3], *et si ce Français a des galons*, 20 *taels en plus pour chaque galon. Pour savoir s'il a des galons, il faut regarder sur les manches. Plus il y aura de galons, plus la récompense sera grande.*

« 2° *Pour une tête de turco ou de soldat de la légion étrangère*, 50 *taels.*

« 3° *Pour une tête de tirailleur annamite*, 40 *taels.*

« 4° *Pour une tête de catholique*, 10 *taels.*

« La guerre sans merci qu'on nous fait dans ce pays, ajoute notre confrère, nous crée, à nous autres médecins, de nouveaux devoirs. Il faut nous hâter d'enlever nos blessés et, dans ces combats corps à corps, d'aller les chercher jusque sous les balles : si l'ennemi arrive jusqu'à eux, ils sont perdus. »

En repassant près du débarcadère, nous rencontrons les deux éléphants privés du tong-doc de Sontay qui viennent de prendre leur bain au fleuve, sous la conduite de leur cornac. Jamais je n'avais vu d'aussi beaux animaux : l'un d'eux mesure plus de deux mètres et demi au garrot et porte des défenses magnifiques. Ils ont été capturés dans les forêts du Tonkin qui confinent à la frontière laotienne. Le mandarin les fait figurer dans son cortège lorsqu'il paraît dans les cérémonies officielles; ils sont alors couverts de broderies et de dorures. Aujourd'hui ils ont pour tout harnachement une longue chaîne qui fait tout le tour du corps en arrière des jambes antérieures, et qui sert à fixer sur leur dos la provision de fourrage qu'ils vont chercher chaque jour dans la campagne. Le cornac est à cheval sur le cou de l'éléphant; chacune de ses jambes pend entre l'oreille et l'épaule de l'animal; il a en main un crochet pointu muni d'un manche très court. L'éléphant porte au milieu du front une petite plaie de la grosseur d'une pièce d'un franc qu'on lui a faite à dessein et qu'on empêche de se refermer; le cornac dirige sa bête en touchant la plaie avec la pointe de son crochet.

Les éléphants sont très dociles. Pour nous faire honneur, et aussi dans le secret espoir de gagner un bon pourboire, les cornacs leur font fléchir le genou devant nous. Nous jetons des pièces de monnaie à terre, et immédiatement les animaux les happent, par une sorte d'aspiration de leur longue trompe. Ils les passent ensuite par-dessus l'épaule à leurs maîtres, en remuant les oreilles avec un air de satisfaction.

Avant de prendre congé de nous, notre camarade veut nous faire visiter la porte ouest de Sontay, par laquelle la légion étrangère est entrée la première dans la place. Cette porte a été presque entièrement démolie. On l'a remplacée par une construction massive, élevée à la hâte par le génie immédiatement après la prise de la ville, pour empêcher tout retour offensif des Chinois. C'est une sorte de tour en briques, dont les murs sont percés d'une triple rangée de meurtrières. Un tirailleur tonkinois surveille la campagne du sommet de la tour en s'abritant sous un petit toit monté sur quatre pieux. Au rez-de-chaussée se tiennent les hommes du poste. Nous entrons pour les visiter.

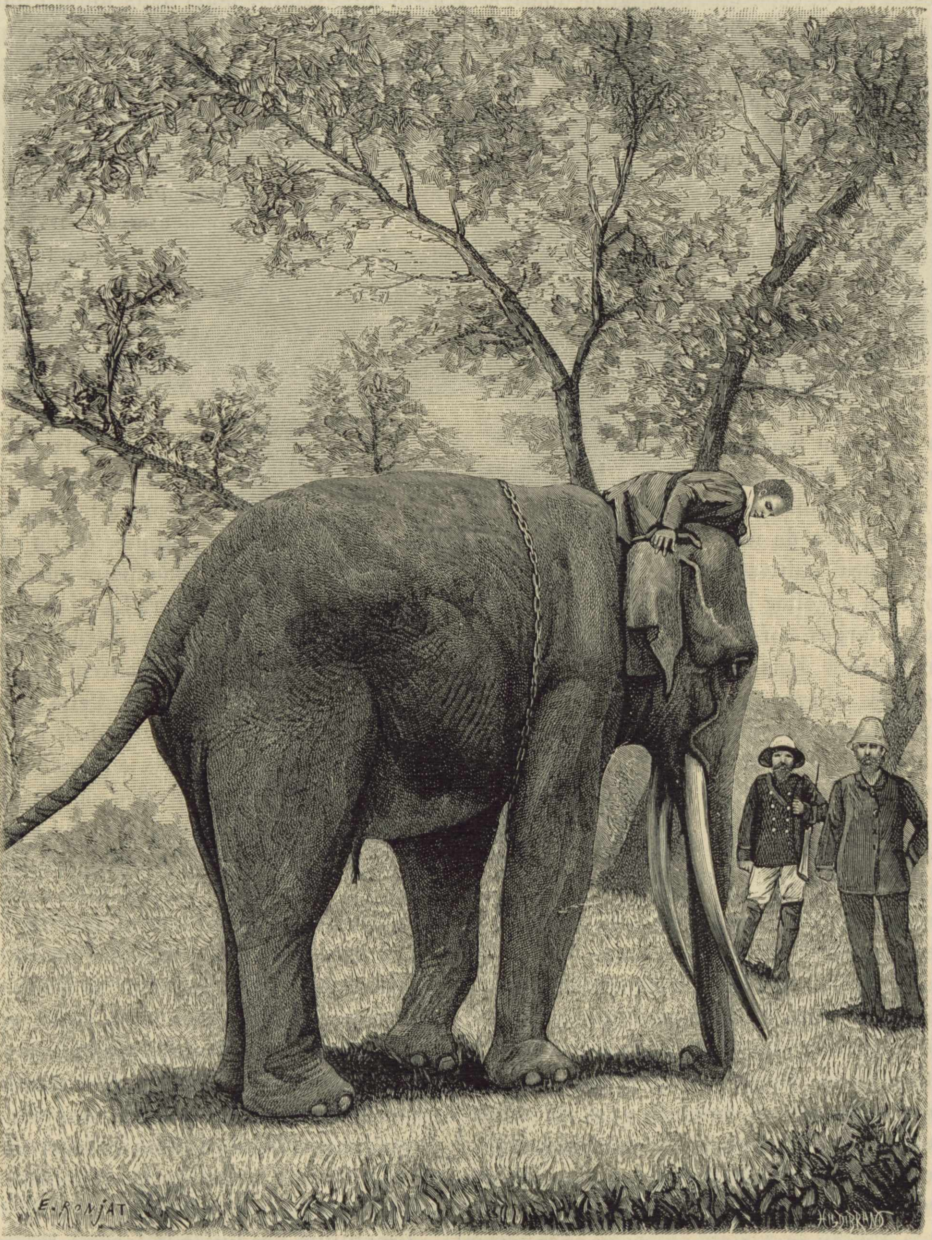
Les soldats indigènes sont couchés sur une espèce de lit de camp en bambous qui fait tout le tour de la salle; quelques-uns sont accroupis dans un coin, autour d'un grand plateau de bois sur lequel sont disposées une douzaine de petites soucoupes; ils mangent le dîner que leurs femmes viennent d'apporter. Les tirailleurs annamites voyagent toujours avec leurs femmes. Aussitôt qu'elles connaissent l'endroit où l'on ira camper, elles prennent les devants, s'installent dans une paillote et préparent la nourriture de leurs maris, qui, en arrivant, trouveront le riz cuit à point et n'auront plus qu'à se mettre à table. Nous avons dû tolérer ces usages; il nous eût été impossible sans cela de garder à notre service un seul Annamite. Les femmes de nos tirailleurs sont du reste aussi peu gênantes que possible. Une fois la compagnie rassemblée pour le départ, elles disparaissent. Elles prennent des chemins de traverse, grâce auxquels elles arrivent à suivre la colonne sans qu'on s'en doute; elles sont même pour nous à certains moments d'excellents espions, capables de nous renseigner sur les intentions de l'ennemi et sur les ressources des villages.

Nous sortons de Sontay le 8 avril à six heures et demie du matin, en passant sous la porte Nord, qui a été si vigoureusement attaquée par les braves soldats d'infanterie de marine, sous les ordres du colonel Maussion. C'est la seule qui soit restée à peu près intacte.

1. Général de brigade.
2. 11 décembre 1883.
3. Le tael vaut 7 fr. 50.

Avec son fronton couronné de fraises en bambous, ses pierres noires et moussues labourées par les éclats d'obus et par les balles, elle a l'aspect imposant et rébarbatif d'une vieille sentinelle mutilée.

Après Sontay, le pays change d'aspect : nous quittons les rizières et nous arrivons au pied des montagnes. De Haï-phong à Sontay, sur une étendue de plus de 10 000 kilomètres carrés, tout le sol est constitué par des alluvions du fleuve Rouge et du Thaï-binh qui se sont déposées peu à peu. Le delta s'est donc formé tout entier par une sorte de conquête lente et successive de la terre sur la mer. Cette conquête se continue tous les jours : le continent tonkinois augmente chaque année d'environ 50 mètres. Vers l'an 600 de notre ère, si l'on



Éléphant du tong-doc de Sontay. — Dessin de Ronjat, d'après une photographie.

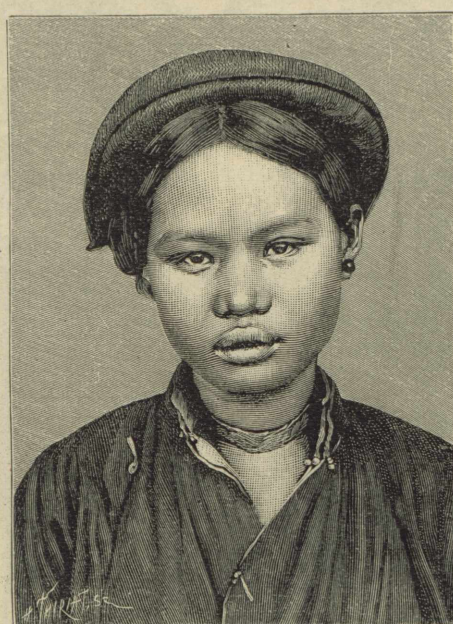
en croit les historiens chinois, les flots baignaient Hanoï ; à une époque plus reculée encore, le mont Bavi et les montagnes de la rivière Noire formaient le littoral. La plaine au milieu de laquelle la ville de Sontay est bâtie était donc recouverte par la mer. Elle en est actuellement distante de plus de 100 kilomètres.

La route monte peu à peu. Les rizières des plaines, basses et inondées, font place aux champs de maïs, de sorgho, de canne à sucre et de ricin. Au bambou, au ficus banyan, à l'aréquier et au bananier, qu'on rencontre presque exclusivement aux environs de Hanoï, se mêlent d'autres arbres aux essences plus diverses et aux feuillages plus variés. Les routes sont bordées de goyaviers ; les sommets sont couronnés de grands pins maritimes qui ombragent les pagodes.

Je remarque dans la campagne de jolies plantations

d'arbres à thé, de figuiers à laque, de cotonniers et de mûriers. Partout du reste, comme dans le delta, le sol est l'objet d'une culture admirablement soignée; partout, aux flancs des coteaux, aux creux des vallons, de grands villages, des maisons et des fermes isolées, de belles et somptueuses pagodes attestent cette exubérance de vie et de population qui caractérise le pays. Il est impossible que nous n'arrivions pas à tirer parti de toutes ces richesses: d'un côté, une population douce et laborieuse, habituée à obéir; de l'autre, un sol d'une fertilité inouïe, depuis longtemps défriché et cultivé, ne demandant qu'à produire; en faut-il davantage pour édifier une colonie prospère?

Au moment d'une halte, quelques-uns de nos coulis cherchent à s'esquiver, comme toujours, à la sourdine. Je les suis de l'œil et je les vois disparaître dans un champ qui borde la route; ils ont découvert une plantation de bétel et ils s'empressent d'aller renouveler leurs provisions. Le poivrier-bétel est une plante grimpante qu'on élève en la faisant monter autour de tuteurs en bambous. Un champ de bétel ressemble un peu à une houblonnière de nos pays. Les Annamites cultivent cette plante pour en récolter les feuilles, qui sont larges, cordiformes, et qui entrent dans la composition de la chique en usage courant parmi eux. La culture du bétel est très difficile; elle exige un terrain d'une composition spéciale, une orientation convenable, enfin des soins de tous les instants. La plante ne commence à rapporter qu'au bout de trois années de culture. En revanche, ses feuilles se vendent cher. A Hanoï elles valent environ 1 centime pièce; c'est ce qui explique l'empressement que nos coulis ont mis à aller en faire provision.



Jeune fille annamite dont les lèvres sont gonflées par l'usage de la chique. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

La préparation de la chique est assez compliquée. Justement voici nos voleurs revenus près de leurs bambous; chacun d'eux a rapporté un petit paquet de feuilles soigneusement choisies parmi les plus larges et les mieux venues; l'occasion est bonne pour les regarder faire.

J'en vois un qui s'assied près de moi et qui dispose sur ses genoux tous ses accessoires: un couteau pour couper l'arec, une grande aiguille, et un étui gros comme un dé à coudre qui contient un lait de chaux. Il prend une feuille et il l'étale sur la paume de sa main gauche. Après avoir plongé l'aiguille dans la chaux, il l'essuie à plusieurs reprises sur cette feuille; puis il tire de sa ceinture un fragment de noix d'arec desséchée et une racine d'un rouge de sang, dont il coupe un petit morceau. Il place les fragments d'arec et de racine sur la feuille, qu'il enroule autour d'eux de façon à former un paquet gros comme l'extrémité d'un doigt: la chique est faite.

Cette préparation est d'un usage général, non seulement au Tonkin, mais dans toute l'Indo-Chine. Il n'y a pas un Annamite, homme ou femme, qui n'en fasse un usage constant; le mandarin, la femme de la haute classe, en promenade ou en visite, se font suivre par un domestique portant un crachoir de cuivre et une boîte à bétel richement décorée qui contient tous les instruments nécessaires pour préparer la chique. Certaines femmes portent, attaché à la ceinture, un trousseau formé par ces instruments, dont chacun est suspendu à une petite chaînette d'argent. L'ouvrier qui se rend au travail, le couli qui passe dans la rue, son bambou sur l'épaule, et jusqu'aux enfants de douze à quinze ans, ont chacun entre les dents, à toute heure du jour, une chique, qu'ils ne quittent guère que pour manger ou pour dormir. La vieille femme dont les dents déchaussées et branlantes ne peuvent plus mâcher l'arec a près d'elle un petit mortier en cuivre, dans lequel elle réduit la noix en poudre, et, grâce à cet artifice, elle peut continuer son passe-temps favori. Deux commerçants ne traitent pas une affaire sans s'offrir au préalable une chique de bétel. Un fonctionnaire ne vous reçoit jamais en visite sans vous présenter sa boîte à chiquer. Une coutume aussi générale doit avoir sa raison d'être. Quand on interroge un Annamite à ce sujet, il répond: « Le bétel rafraîchit la bouche, calme la soif et empêche la faim ». J'ai voulu en essayer, moi aussi, et je dois dire que la mastication du bétel est assez agréable; elle donne une sensation de fraîcheur et paraît avoir sur la faim le même effet que la coca.

La chique produit à la longue une sorte de gonflement des lèvres. Elle teint les dents en rouge brun et elle en attaque l'émail. C'est de là que vient probablement l'usage au Tonkin de se laquer les dents en noir.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(La suite à la prochaine livraison.)



Orchestre improvisé (voy. p. 83). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XIII

Arrivée au village de Dong-Laü; les machines à décortiquer le riz. — Le chien comestible. — La pagode de l'Esprit protecteur et le temple des Cinq-Éléments. — Les lettres patentes du roi. — Une aubade. — Ce que peut contenir un estomac de Tonkinois.

On me donne l'ordre de partir en avant pour faire le logement de l'ambulance. Il faut galoper pendant 3 kilomètres pour rejoindre l'avant-garde; je pars d'un train d'enfer, au risque de me rompre le cou, et je trouve la tête de la colonne arrêtée devant le village de Dong-laü où nous devons cantonner. Les habitants de ce village ont élevé, en travers du chemin et devant chaque porte d'entrée, de véritables barricades, faites avec des mottes de terre, des pieux et des branches d'épines. Nos sapeurs travaillent à la hache pendant une demi-heure pour nous frayer un chemin par lequel nous passons avec grande difficulté et un à un. Toutes les maisons sont à peu près désertes; il ne reste, comme d'habitude, que quelques vieilles femmes, des chiens et des porcs.

J'erre à l'aventure, mon revolver à la main, à travers un vrai dédale de ruelles tortueuses bordées par d'épaisses haies de bambous. Mon ordonnance me précède armé d'une hache; il me taille à grand'peine un passage dans les clôtures qui entourent les maisons. Après une demi-heure de recherches à travers toutes sortes de circuits et de détours, nous arrivons au bord d'une petite mare, en face d'une jolie pagode bâtie sur un tertre verdoyant. Nous heurtons sans résultat contre la porte fermée de la pagode; mon ordonnance l'enfonce d'un coup de hache; nous sommes chez nous.

Nous mettons tunique à terre, pour procéder, comme toujours, à un vigoureux coup de balai. Mon soldat veut repousser du pied un tas de loques rapiécées qui gisent dans un coin; mais, à sa grande stupéfaction, le tas s'anime, les loques s'agitent : il en sort une vieille femme dont la figure toute ridée est convulsée par la peur, dont les yeux grands ouverts se fixent sur nous avec une expression d'épouvante. Elle joint ses mains tremblantes et murmure d'une voix cassée : « *Lai-O! Lai-O!* » ce qui veut dire « Pitié! Pitié! »

Je la rassure tant bien que mal à l'aide de quelques mots d'annamite que je connais déjà. Mon ordonnance, voyant qu'elle meurt de faim, lui tend un de ses biscuits de troupe. La pauvre vieille se précipite dessus et

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49; t. LVIII, p. 65.

essaye de mordre, mais ses dents branlantes ne peuvent pénétrer dans la croûte dure. Alors mon troupier écrase le biscuit sur une grosse pierre, en délaye les fragments avec un peu d'eau puisée à la mare, et offre cette soupe à la vieille femme, qui la dévore gloutonnement.

L'ambulance a rejoint sur ces entrefaites. Nous procédons à une installation complète, car nous devons séjourner deux jours à Dong-laü, en attendant que l'on ait refait les routes, fortement endommagées par la pluie, et que le général Négrier ait rejoint avec sa brigade le poste qui lui est assigné pour l'attaque de Hong-hoa.

Nous nous sommes divisés en deux groupes, pour aller plus vite : les uns partent avec une équipe de coulis pour chercher le biscuit et les vivres au convoi arrêté à l'entrée du village; les autres surveillent les infirmiers qui installent les malades sur des brancards dans le bâtiment le mieux disposé et le plus convenable de la pagode. On organise le campement des coulis. Ceux-ci se sont déjà construit de petites huttes avec des bambous et des nattes qu'ils se sont procurés je ne sais où. Beaucoup d'entre eux, profitant du moment où notre attention était distraite par les détails de l'installation des malades, se sont répandus dans le village pour piller. Nous les voyons revenir avec toute une charge de bibelots et de mangeaille; porcs à moitié assommés, poules, riz, chiens, tout leur est bon. Les feux s'allument de toutes parts pour faire cuire le festin. Ils se réunissent par groupes de six ou sept et chacun s'occupe activement. Les uns plument une poule encore vivante qu'ils viennent de saigner avec une mince latte de bambou aiguisée comme un couteau; d'autres raclent, avec un vieux sabre de fer, un chien à demi échaudé qu'ils ont traîné près de la mare.

Tout le riz que les coulis ont ramassé dans le village est à l'état de paddy, c'est-à-dire que la balle du grain n'est pas encore enlevée; mais nos porteurs ne sont pas embarrassés pour si peu; ils ont découvert, dans une maison qui avoisine la pagode, des moulins à décortiquer et ils s'occupent avec ardeur à cette besogne.

L'un d'eux triture le grain à l'aide d'un appareil assez original : un trou, large d'environ 60 centimètres et profond de 40, est creusé dans le sol; il est enduit sur toute sa surface d'une couche de ciment très dur; il constitue le mortier. Un pieu très lourd, relié à angle presque droit à l'extrémité d'une pièce de bois longue de 2 mètres à 2 m. 50, forme le pilon. Le couli, pesant avec son pied sur l'extrémité de cette pièce de bois, soulève le pilon et le laisse ensuite retomber dans le mortier.

La pagode dans laquelle nous sommes logés a été élevée en l'honneur de l'Esprit protecteur du village. En furetant autour de l'autel, nos ordonnances ont fait tomber un grand étui en bambou laqué rouge et or, exposé à la place d'honneur sur une belle chaise sculptée et ornée de dorures. Dans cet étui sont enfermées des lettres patentes du roi, écrites sur un papier jaune parsemé de paillettes d'or et au bas desquelles sont apposées deux immenses empreintes à l'encre rouge, représentant la signature royale.

Le roi seul a le droit d'autoriser la fondation d'un village. Quand un certain nombre de familles se fixent sur un point du territoire et désirent s'ériger en agglomération officiellement reconnue, elles font transmettre au roi par le mandarin sous la juridiction duquel elles se trouvent placées, une pétition dans laquelle elles s'engagent à payer à l'État la redevance pour les terres, et à supporter toutes les charges imposées aux inscrits. Le roi leur envoie alors des lettres patentes dans lesquelles, en sa qualité de délégué du pouvoir céleste, il donne au village un nom et un Esprit protecteur. Les lettres royales sont reçues en grande pompe à l'entrée du village par une députation des habitants et portées processionnellement à une pagode élevée pour les abriter.

La pagode prend le nom de *temple de l'Esprit protecteur*, en annamite *dinh*. C'est là qu'ont lieu, à certaines époques, les cérémonies officielles du village : sacrifices à l'Esprit protecteur, grandes réunions des notables pour traiter des affaires de la commune et pour fixer la répartition de l'impôt.

A Dong-laü, la pagode de l'Esprit protecteur du village est composée de trois bâtiments disposés en fer à cheval sur trois des côtés d'une grande cour rectangulaire. Le quatrième côté est occupé par une porte monumentale qui donne accès dans la cour. Le bâtiment qui se présente de face, quand on a franchi cette porte, est spécialement consacré au culte; il a la forme d'un grand hangar, auquel on monte par trois marches qui occupent toute la longueur du bâtiment. Au milieu, un autel orné de vases remplis de fleurs artificielles et de tablettes votives en laque rouge supporte la chaise et l'étui dont j'ai parlé. Devant l'autel un grand vase en porcelaine bleue, rempli de sable fin dans lequel on a fiché de petites baguettes d'encens, est posé sur une longue table rectangulaire. C'est sur cette table qu'on place les offrandes et qu'on fait les sacrifices à l'Esprit. Une grosse cloche de bronze est suspendue à l'une des poutres du toit, en avant de l'autel; elle sert à appeler les habitants à la pagode, les jours de réunion solennelle.

Les deux bâtiments étroits et longs qui flanquent la cour de chaque côté ont pour tout ameublement des lits de camp et des bancs de bois. C'est sous leur toit que se réunit le conseil du village et que l'on sert le repas pris en commun qui précède ordinairement les grandes délibérations.

Outre le dinh, le village de Dong-laü possède, comme tous les villages tonkinois un peu importants, un temple dédié aux génies des cinq éléments. C'est dans ce temple, qui porte le nom de *mieu*, que les habitants de la commune se réunissent au printemps pour la fête *Lê-hy-yen*. On invoque alors les Esprits pour obtenir la paix dans le village; on leur offre sur leur autel un festin composé de porc, de buffle et de riz, qui, après consécration, est consommé par les assistants. Dans le mieu se célèbre également la grande fête d'automne appelée *Lé-cau-bong*, dont le but est d'obtenir des

Esprits de la terre et du ciel une abondante récolte de riz.

Ces temples ne sont pas desservis par des ministres du culte, pas plus du reste que les pagodes bouddhiques. Il n'y a au Tonkin comme en Annam qu'un très petit nombre de bonzes. La plupart des édifices religieux sont gardés et entretenus par des hommes de confiance payés à cet effet soit par les communes, soit même par de simples particuliers.

Il nous a été impossible de fermer l'œil de la nuit; nos coulis étaient trop près de nous. Ils ont cuisiné, joué, chanté, sans s'arrêter un seul instant pour dormir. Le jour avait à peine paru qu'ils sont venus nous donner une aubade avec des instruments bizarres, recrutés dans le village. Il a fallu se lever; c'était un vacarme infernal. Pendant que deux d'entre eux grattaient d'une espèce de guitare à trois cordes, un autre raclait sur un petit violon, et un quatrième frappait à tour de bras sur un gros gong de bronze qui donnait des vibrations basses et prolongées comme des mugissements. Nos boys avaient voulu faire leur partie dans le concert : l'un jouait de la flûte, un autre des castagnettes, tandis qu'un troisième soufflait à s'époumoner dans une espèce de conque faite avec une grande coquille. Chacun jouait de son côté sans s'occuper de son voisin; c'était un charivari épouvantable. Nous leur avons jeté des sapèques pour les faire taire et nous sommes allés visiter le campement de nos coulis.

Nos porteurs sont en joie. Ils ont bu du *chum-chum* et joué toute la nuit. Maintenant ils chantent, fument et mangent. C'est effrayant de voir ce qu'ils engloutissent : quand nous passons près d'eux, ils nous montrent en riant leur ventre rebondi et nous crient joyeusement : « *Todt*, *todt*, *ké boum todt* (Bien, très bien, le ventre est bien). » En temps ordinaire tous ce



Moulin à décortiquer le riz. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

hommes meurent presque de faim : pendant cette époque troublée ils se dédommagent de leurs longs jours de jeûne.

XIV

Départ de Dong-laü; gaieté des troupiers. — Bombardement de Hong-hoa. — Les coulis thermomètres. — La rivière Noire. — Les razzias des Chinois. — Une nuit sous la pluie. — En route pour Bat-bac; les letchis. — Traversée de la rivière Noire. — La route des montagnes. — Marche de nuit dans la forêt.

Le 10 avril au matin, nous quittons Dong-laü en deux colonnes : l'une, composée de la grosse artillerie, suit un chemin détourné qui va la conduire par une pente douce jusqu'au sommet d'un petit monticule d'où l'on a vue sur la rivière Noire et sur Hong-hoa; la colonne principale, dont l'ambulance fait partie, gagne la rivière par la route directe, plus accidentée et plus étroite.

Il fait une belle journée, tout ensoleillée. Nos troupiers, remis par vingt-quatre heures d'un repos nécessaire, sont allègres et joyeux; ils rient et causent entre eux tout en marchant, l'arme à la bretelle, et en relevant de temps à autre, d'un coup sec de l'épaule, le lourd sac de troupe qui commence à glisser. Quelques groupes se mettent même à chanter. Le refrain connu qu'on fredonnait les jours d'étapes sur les routes de France prend comme une traînée de poudre :

Nous le port'rons jusqu'au Congo
L'as de carreau!

Décidément le caractère français est resté le même : dans ces jeunes troupes, gaies, courageuses, insouciantes, on retrouve les descendants de cette vieille armée française qui a fait le tour du monde et qui s'est battue en chantant.

La route monte peu à peu à travers de petites col-

lines couvertes d'herbe et de fougères. A l'horizon se dressent de grandes montagnes aux sommets perdus dans les nuages, aux flancs couverts d'herbes et de forêts. Six pièces d'artillerie de montagne viennent d'être mises en batterie sur la gauche du chemin. Chacun des coups de canon qui se succèdent sans interruption fait tressaillir nos coulis, qui rasent le sol en tendant les épaules comme s'ils allaient être foudroyés. Les artilleurs tirent sur Hong-hoa par-dessus la rivière Noire, que nous n'apercevons pas encore.

La pente que nous suivons devient très raide et les coulis suent sang et eau pour porter leurs charges. Ils ont commencé par se débarrasser d'une de leurs tuniques, puis de deux, et ainsi de suite; presque tout y a passé; ils n'ont gardé sur le corps qu'un étroit langouti; leur peau nue, toute mouillée de sueur, reluit au soleil comme du bronze poli.



Couli en costume d'été. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

Les Tonkinois du peuple ont, hiver comme été, les mêmes habits en forme de longues chemises et faits avec des étoffes de coton très légères. En été ils s'en débarrassent presque entièrement; en hiver ils les superposent. Aussitôt que les premiers froids commencent à se faire sentir, on ajoute un vêtement; au fur et à mesure que la température baisse, on en endosse un troisième, puis un quatrième. Nos coulis arrivent ainsi à prendre la forme de paquets ambulants.

Quand la chaleur survient, ils font l'opération inverse. En colonne, pas n'est besoin de thermomètre: les porteurs en tiennent lieu. Quand mon boy me réveille le matin, il me dit : « Capitaine, les coulis ont *tant* de vestes »; je me règle là-dessus. Quand ils ont trois vestes, j'endosse une grosse vareuse, et quand ils n'en ont qu'une, je mets un vêtement de toile.

Nous voici arrivés au sommet de la colline; nous débouchons sur un immense plateau couvert d'une herbe épaisse entremêlée de belles bruyères à fleurs roses. Nous faisons halte pour déjeuner.

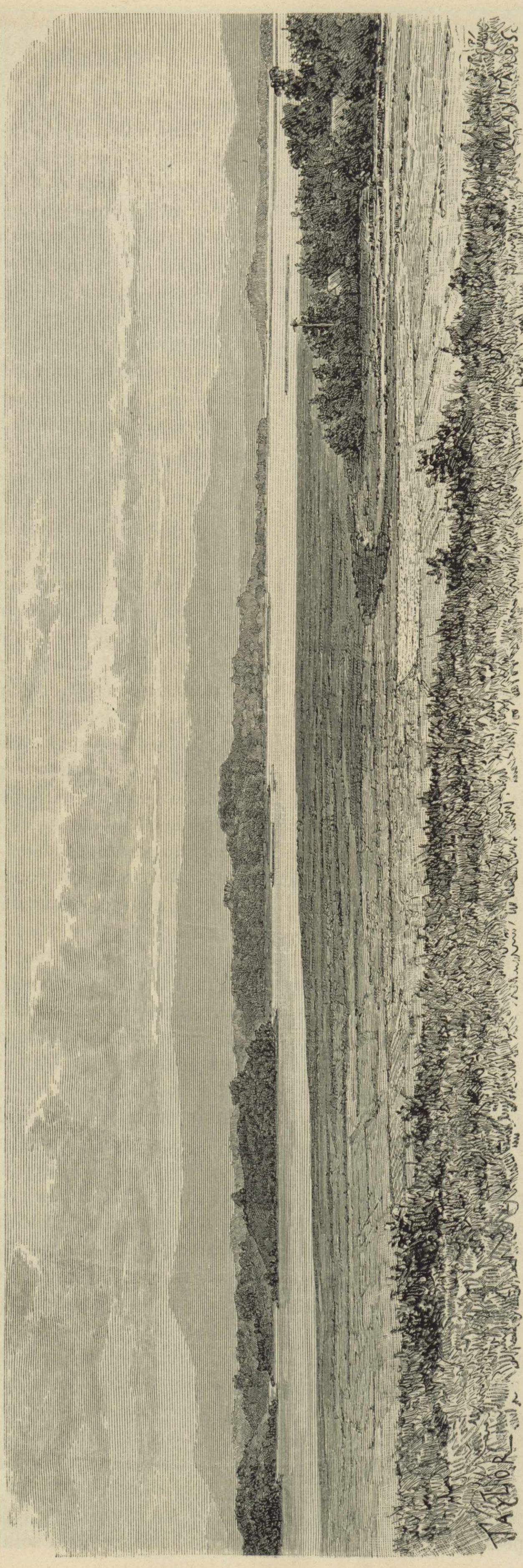
Du point où nous sommes, la vue s'étend au loin sur le cours de la rivière Noire, dont les eaux, vivement éclairées par le soleil, paraissent chargées de paillettes d'argent. Nous nous asseyons sur l'herbe, autour de nos caisses transformées en tables, et, tout en dévorant notre conserve de viande et nos biscuits, nous fouillons des yeux l'immense étendue de pays qui se présente à nous comme sur une carte en relief.

Au fond, une longue chaîne de montagnes, à demi masquée par la brume, dessine un grand cirque bleuâtre qui limite l'horizon. Des sommets les plus élevés du cirque, descendent comme d'immenses gradins, formés par des mamelons couverts de forêts qui s'abaissent de plus en plus en s'approchant du bord de l'eau. Aux flancs de ces mamelons sont suspendus de beaux villages dont les toits de chaume, à demi enfouis dans les grands arbres, tranchent comme des plaques d'or au milieu d'un fouillis de verdure. La rivière Noire coule, large d'environ 500 mètres, entre des berges peu élevées; elle est parsemée d'îlots de sable sur lesquels s'ébattent des troupes de grues et de canards. De notre côté, sur la rive gauche, s'étend une plaine aride, couverte d'une herbe rude et épaisse, au milieu de laquelle se montrent de place en place de petits bouquets de broussailles ou d'arbustes rabougris. Immédiatement au-dessous de nous, un village, composé d'une douzaine de pauvres maisons, se cache au milieu d'un bosquet d'aréquiers, de bananiers et de bambous. Tout autour de ce village, le terrain, cultivé sur une bande très étroite, est planté de patates, de tarots et de maigres rizières. L'immense plaine qui s'étend autour de nous, si aride et si nue, a du être cultivée elle aussi. C'est le voisinage des Pavillons-Noirs qui a amené l'abandon de tous ces champs. Les irréguliers chinois vivent aux dépens du pays. Au moment de la moisson ils sortent de Hong-hoa, parcourent les villages, et enlèvent tout le riz qu'ils y trouvent, ne laissant aux habitants que la quantité strictement nécessaire pour leur permettre d'attendre la prochaine récolte. Encore n'est-ce pas par pitié, mais par calcul, qu'ils agissent ainsi : au Tonkin, comme dans tous les pays, le paysan tient à sa terre; il ne l'abandonnera pas tant qu'elle lui donnera de quoi manger; mais, si la faim le presse, il sera bien forcé d'émigrer, et alors, s'il n'y a plus personne pour faire venir le riz, les Chinois ne pourront plus en prendre. Voilà pourquoi les Célestes laissent au paysan de quoi ne pas mourir de faim. Mais ce dernier raisonne à son tour; il se dit qu'il est inutile de se donner de la peine pour rien; il ne cultive que la surface de terrain nécessaire pour le nourrir lui et sa famille.

Les canons tonnent à intervalles égaux, bombardant les villages de l'autre rive occupés par l'ennemi, dont, avec les lunettes de l'artillerie, on distingue les grands pavillons bleus. De temps en temps, les obus éclatent au milieu des maisons; des colonnes de fumée s'élèvent au-dessus des arbres : ce sont les villages qui brûlent. En amont, sur la rivière, bien loin vers les limites de l'horizon, je distingue avec ma lorgnette une grande quantité de petits points noirs qui s'éloignent rapide-

ment : ce sont les habitants de la rive gauche qui fuient en barques et qui font force de rames pour aller se mettre à l'abri dans quelque crique ignorée. Vers le soir nous entendons une détonation formidable : d'épais tourbillons de fumée noire s'élèvent dans la direction de Hong-hoa. Les artilleurs prétendent qu'ils viennent de faire sauter la poudrière de la citadelle.

Le ciel se couvre rapidement ; de gros nuages noirs s'amoncellent ; voici la pluie qui tombe en larges gouttes, et rien pour s'abriter dans cette plaine nue. Nos tentes sont restées à Hanoï : on n'a pu nous octroyer à chacun qu'un seul couli pour porter nos bagages ; sans cela il aurait fallu allonger les colonnes d'une façon démesurée ; nous avons préféré charger notre porteur avec des conserves et des vêtements de rechange. Par malheur, la nuit vient et la bourrasque augmente ; il faut aviser et abriter d'abord nos malades, qui grelottent sur ce plateau exposé à tous les vents. Avec les toiles cirées qui recouvrent les ballots de couvertures de l'ambulance et des paquets de brancards placés debout, nous construisons une espèce de tente carrée, que nous calons tant bien que mal avec nos caisses. Nous y couchons nos malades sur un bon lit de fougères. Quant à nous, nous nous accroupissons aux angles, le dos appuyé contre les montants pour les consolider de notre mieux, et nous passons ainsi la nuit, dans la posture des momies péruviennes.



Panorama de la rivière Noire. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Nous nous réveillons avant l'aube, absolument perclus ; il a plu à torrents toute la nuit ; les toiles qui nous abritaient, surchargées par l'eau, nous ont versé dans le cou des cascades qui ont gâté notre sommeil. Il pleut toujours. Il est impossible d'allumer du feu ; nous faisons une promenade dans la rosée pour nous dégourdir les jambes ; mais la pluie redouble : c'est un déluge. Nous nous emballons comme nous pouvons dans nos caoutchoucs et dans les bâches de nos brancards qui nous traînent sur les talons.

Heureusement, vers neuf heures, le soleil se montre et dissipe cette brume qui nous fait tousser et qui nous transit. Haï nous apporte un verre de café brûlant qui nous réconforte. Les fronts s'éclairent en même temps que la campagne.

Un planton à cheval apporte les ordres ; immédiatement après, nous nous mettons en route ; nous nous dirigeons sur le village de Bat-bac, au niveau duquel nous devons traverser la rivière Noire.

Nous côtoyons le bord de l'eau en suivant de petits sentiers bien ombragés, tracés au milieu d'épais et inextricables fourrés. Le paysage est superbe ; partout la végétation se

montre luxuriante. Les letchis commencent à mûrir. Nous faisons halte près d'une petite pagode entourée par une plantation de ces beaux arbres. Je goûte pour la première fois au fruit du letchi, qu'on dit être la meilleure de toutes les productions du Tonkin. Il a la grosseur d'une amande fraîche; comme cette dernière, il est entouré d'une écorce verte et rugueuse, qui, dans certaines espèces très estimées, montre des taches d'un beau rouge vif. Entre l'enveloppe et un gros noyau brun marron, se trouve la partie comestible : c'est une pulpe blanche, demi-transparente, de consistance un peu gélatineuse, dont le goût ressemble à celui de nos raisins blancs de treille, tout en étant plus acide. Les fruits du letchi tonkinois jouissent d'une grande réputation dans tout l'Annam. Ceux qui mûrissent les premiers sont envoyés au roi par des courriers spéciaux, tellement rapides que leur vitesse est passée en proverbe. On dit en Annam : *agile comme un courrier de letchi.*

La rivière Noire est large vers Bat-bac dans le point où la 1re brigade doit effectuer son passage; le général n'a cependant à sa disposition qu'une vingtaine de barques indigènes (sampans et jonques). Commencé à cinq heures du soir, le 11 avril, le passage se continue toute la nuit.

Nous attendons, couchés côte à côte sur le sable de la berge, notre tour de traverser le fleuve; on nous réveille à trois heures du matin pour nous embarquer. L'artillerie vient de passer avant nous. Elle a perdu deux hommes qui se sont noyés avec leurs chevaux. La traversée de l'ambulance se fait sans encombre sur une grosse jonque, malgré les embarras causés par les malades, qu'il faut charger en brancards. Il est six heures du matin quand nous nous trouvons rangés au grand complet sur l'autre rive. Nous installons aussi bien que possible nos malades dans une jonque qui doit les conduire jusqu'à Sontay, sous la garde de l'un de nous. Notre ambulance est bien réduite.

Nous longeons pendant une demi-heure environ la rive droite de la rivière Noire, en suivant un étroit sentier qui court sur le bord d'une rampe à pic. A notre gauche, le fleuve, large et tout ensoleillé, coule lentement. Malgré son nom, ses eaux sont restées rouges; elles limitent de distance en distance de charmants îlots couverts de verdure et de pagodes. A notre droite, une belle forêt touffue nous protège contre les ardeurs du soleil. Des arbres immenses projettent leurs rameaux au-dessus de nos têtes; ils sont couverts d'un chevelu de lianes qui descend le long des branches et vient baigner ses feuilles jusque dans la rivière en formant d'élégants arceaux de verdure.

Bientôt le sentier fait un coude brusque ; nous quittons le bord de l'eau et nous nous engageons dans la route des montagnes. Les accidents du chemin rendent la marche pénible, mais les beautés du site montagneux me font oublier la fatigue de la route.

Nous sommes entourés de mamelons dont les sommets arrondis et les flancs en pente douce sont couverts de forêts. Ces montagnes, coupées de vallons également boisés, s'élèvent par bonds successifs jusqu'aux nuages.

La marche commence à devenir difficile : ce ne sont plus des routes que nous suivons, mais de petits sentiers escarpés qui montent presque verticalement au sommet des collines, descendent brusquement jusqu'au fond des vallons et passent au milieu de flaques d'eau boueuse, dans lesquelles nous enfonçons jusqu'aux genoux. Nous sommes à l'arrière de la colonne, et par conséquent les moins favorisés. Il nous faut pendant des heures entières attendre assis sur une pierre que l'artillerie ait franchi les chemins difficiles. Les mulets attelés aux canons prennent alors le trot pour rattraper la tête de la colonne qui fuit devant eux; l'infanterie de marine, qui suit immédiatement les batteries, s'élance au pas gymnastique; mais nous, l'ambulance, nous ramassons en route des malades qu'il faut porter en brancards et qui ne doivent pas être secoués, et nous suivons comme nous pouvons, poussant nos coulis harassés, et encourageant les infirmiers.

Nous arrivons ainsi cahin-caha jusqu'à un village perdu dans la montagne, où l'artillerie doit passer la nuit. Nous nous préparions à camper dans ce village, quand nous recevons un ordre du général commandant la colonne qui appelle l'ambulance près de lui.

Le général est à 10 kilomètres plus en avant, au delà des hautes montagnes que nous apercevons à l'horizon. Il est cinq heures du soir et le jour baisse rapidement. Malgré cela nous nous mettons en route, précédés par un guide annamite qu'on nous a envoyé.

Nous rencontrons dans un petit sentier sous bois une batterie de 80 de montagne qui revient en arrière. Le lieutenant nous apprend que les Chinois ont fui et que nos troupes occupent Hong-hoa. Le général a l'intention de poursuivre l'ennemi. Il peut y avoir des blessés : c'est sans doute pour cela qu'on nous appelle en avant.

Dans un grand carrefour en pleine forêt, nous trouvons un bataillon d'infanterie de marine bivouaquant tout entier sous un immense banian. Les soldats sont au repos et préparent le repas du soir. De grands feux sont allumés partout. Ils donnent aux arbres de la forêt des lueurs d'incendie.

Les chemins deviennent de plus en plus escarpés; à peine avons-nous grimpé une pente à pic qu'il s'en présente une autre. Jusqu'où nous faudra-t-il monter, grand Dieu! Un troupier crie à son camarade : « *Baisse la tête, mon vieux : faut laisser passer la lune !* »

A force de monter, à cinq heures du soir nous arrivons au sommet du pic le plus élevé du massif. Tous les mamelons qui surgissent à mes pieds me font l'effet des énormes vagues d'une mer en fureur. On ne voit le sol nulle part : ce n'est que ciel et verdure.

Au sommet de la montagne que nous venons d'escalader se trouve un petit fort chinois qu'une douzaine de nos marins sont en train de détruire. L'enseigne qui les commande n'a pas reçu de vivres : il faut voir avec quelle reconnaissance il accepte sa part du vieux coq sec et dur qui, avec du biscuit moisi, fait tous les frais de notre repas du soir!



Petite pagode au milieu des letchis. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

Ce n'était rien d'escalader le massif : il faut maintenant redescendre par une pente tellement raide que nos malheureux malades sont obligés de quitter leurs brancards. Il fait nuit noire : nous allumons les trois lanternes dont dispose l'ambulance et nous faisons brûler des nattes enroulées que nous tenons comme des torches.

Il est minuit quand nous arrivons, horriblement fatigués et trempés jusqu'aux os, dans un petit hameau dont j'ai oublié le nom et qui se trouve distant de Hong-hoa d'environ deux kilomètres. Nous sommes logés dans une misérable case, étroite et puante. Je m'étends dans un coin sur un cadre en treillis de bambous d'une propreté plus que douteuse, et je m'endors à poings fermés.

XV

Casemates et taupinières. — Hong-hoa en ruines. — Comment les Pavillons-Noirs recrutent des travailleurs. — Imprévoyance des coulis. — La pipe et le tabac. — Chasse au rat musqué. — Prédilection des Annamites pour les souliers français. — Un pont improvisé avec des bambous. — Belle conduite des troupiers.

Je pars en avant, de bon matin, avec deux soldats pour faire le logement de l'ambulance à Hong-hoa. A peine sortis du village, nous rencontrons, à droite et



Fort chinois. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

à gauche de la route, des fortifications chinoises extrêmement curieuses : une grande plaine située près du chemin est parcourue par un réseau de tranchées en forme de lignes brisées, profondes de 1 m. 50 environ, larges de 80 centimètres. Chaque groupe de tranchées converge, comme les branches d'une étoile, vers un abri casematé, construit au ras du sol de la façon suivante : une fosse quadrangulaire, profonde d'environ 1 m. 50, a été creusée dans le sol; sur le trou on a posé une sorte de toiture formant dôme et faite avec des troncs d'arbres. La toiture est dissimulée par des mottes de gazon qu'on avait mises soigneusement de côté en creusant la fosse. On a ménagé entre les bords du trou et la couverture de petites meurtrières également dissimulées par du gazon. L'ensemble de l'ouvrage, qui dépasse à peine la surface du sol, ressemble à une taupinière. Deux ou trois taupinières, placées dans la plaine à quelque distance les unes des autres, sont reliées entre elles par des chemins couverts, de telle sorte que les défenseurs peuvent passer de l'une dans l'autre sans se montrer à l'ennemi. La saillie de ces ouvrages est si faible, la couverture de gazon se confond si parfaitement avec la plaine environnante, qu'il faut presque marcher dessus pour les apercevoir. Chacune des taupinières possède, suivant les habitudes chinoises, un chemin de retraite.



Casernes chinoises (voy. p. 90). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

C'est une grande tranchée couverte qui s'amorce sur l'arrière de la casemate et qui se rend dans l'intérieur d'un fort élevé au milieu de la plaine, en arrière des taupinières. Les approches de ce fortin sont défendues d'abord par une véritable forêt de branches d'épines entrelacées et de bambous croisés, solidement reliés entre eux, ensuite par une muraille en terre, haute de 2 mètres et percée de nombreuses meurtrières.

Avant d'arriver à Hong-hoa, la route passe auprès de trois ou quatre grandes cases, d'aspect misérable, qui servaient de casernes aux Pavillons-Noirs et aux Chinois. En avant du poste, une taupinière casematée, semblable à celle que je viens de décrire, est entourée par un épais semis de bambous courts et pointus, fixés solidement dans le sol. Il est impossible de les traverser sans prendre de grandes précautions. Leurs pointes percent aisément les plus solides chaussures et peuvent blesser grièvement.

La ville de Hong-hoa a été presque entièrement détruite par les Pavillons Noirs, qui, avant de fuir, y ont mis le feu aux quatre coins. Les premiers soldats français qui y ont pénétré après le départ des Chinois ont trouvé, autour des rares habitations épargnées par l'incendie, des amas de bois et des traînées de poudre que l'ennemi avait oublié d'enflammer. La rue principale de la ville n'est plus qu'un amas de ruines. Une ou deux pagodes et quelques pans de murs noircis sont seuls restés debout.

Hong-hoa comptait à peine un millier d'habitants; ils étaient logés dans de pauvres cases couvertes de chaume et groupées autour de la citadelle. Celle-ci, qui est carrée et mesure 800 mètres de côté, est ornée à son centre, comme toutes celles que nous avons vues jusqu'ici, d'une grande tour qui domine au loin. La ville est défendue par une muraille d'enceinte en terre, couronnée sur sa crête par une palissade faite avec des bambous entre-croisés. De distance en distance, la muraille est doublée à l'intérieur par de petites plates-formes, placées en regard des meurtrières, carrées ou rectangulaires. Les plus grandes de ces meurtrières servaient pour le tir au fusil de rempart. Elles sont munies d'une espèce de chevalet, sur lequel on appuie l'arme pour viser et pour obtenir un tir plus parfait.



Rue principale de Hong-hoa après l'incendie. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

Rien n'est plus curieux que de visiter la campagne autour de Hong-hoa. Tout le pays à 7 ou 8 kilomètres à la ronde est couvert de redoutes, de tranchées et de forts, construits par les Chinois. On ne peut se figurer à quel point les Pavillons-Noirs avaient bouleversé les environs, et la quantité de terre qu'ils avaient remuée. Près de la petite maison où nous sommes logés, un monticule, élevé d'une douzaine de mètres au-dessus du niveau de la plaine, est couronné par un immense réduit entouré de palanques, et construit sous un gigantesque banian qui devait fournir aux défenseurs de la fraîcheur et de l'ombre. Autour de ce réduit sont des casernes de soldats, qui logent en ce moment tout un bataillon de tirailleurs algériens. A 100 mètres plus loin, sur la route, s'élève une grande redoute en terre, bâtie au flanc d'un mamelon : elle forme une triple rangée de tranchées et de banquettes étagées les unes au-dessus des autres et dont les abords sont protégés par de longues lignes de palissades en bambous.

Les fortins ont surtout été accumulés le long de la rivière Noire; on ne fait pas 200 mètres dans cette direction sans en rencontrer un.

Si l'on songe que les Pavillons-Noirs n'ont ni voitures, ni bêtes de somme, et que toute la terre remuée a dû être déplacée dans les petits paniers que les indigènes portent au bout de leurs bambous, on est confondu en réfléchissant à la quantité de bras dont il a

fallu disposer pour mener à bien cette tâche gigantesque, et l'on se demande comment il a été possible de se les procurer. La réponse est facile : pas un Chinois n'a touché à une motte de terre ; tout le travail a été fait par les malheureux paysans des environs. Les bandes de Luu-vinh-phuoc ont battu la campagne à dix lieues à la ronde. Elles ont fait le vide dans les villages, en emmenant tous les individus valides, les femmes comme les hommes, et elles les ont forcés à coups de rotin ou de plat de sabre à travailler à leurs forteresses.

Quand nous avons pénétré dans Hong-hoa incendiée et pillée, nous n'avons trouvé aucun des habitants; les Chinois les avaient emmenés de force, pour avoir des travailleurs à Phu-lam-tao et à Lao-kaï, où ils allaient recommencer de nouveaux forts.

Nos coulis sont bien malheureux depuis notre arrivée à Hong-hoa. Ils comptaient que, aussitôt entrés dans la ville, ils trouveraient, comme à Bac-ninh, une grande quantité de provisions abandonnées dans les cases par les fuyards, et dans cette espérance ils ont dévoré en deux jours la ration de riz qu'on leur avait distribuée pour toute la semaine. Ils n'ont rien pu trouver à se mettre sous la dent dans la ville incendiée, et maintenant ils meurent de faim. De temps en temps



Pont de bambous sur la riviere Noire (voy. p. 92). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

ils viennent à nous d'un air piteux, nous faire toutes sortes de supplications. Malheureusement les jonques qui amènent les vivres sont restées en détresse sur un banc de sable en aval de Hong-hoa. Le médecin-chef a pitié d'eux : il appelle un tirailleur tonkinois et, lui remettant quelques piastres, il l'envoie avec les *caïs* (caporaux) des coulis battre les environs pour tâcher de se procurer du riz ou des porcs.

Les coulis, voyant qu'on s'occupe d'eux, prennent patience et cherchent à tromper leur faim en fumant. Les indigènes usent du tabac d'une façon curieuse : ils ont une grande pipe à eau, munie d'un très petit fourneau qui n'admet qu'une pincée de tabac. En deux bouffées, la pipe est fumée; on la passe à un voisin, qui, à son tour, la remet à un troisième. Chacun tire une pincée de tabac de sa ceinture et l'allume; la pipe seule est en commun. Le tabac des Annamites est grossièrement concassé; il est d'excellente espèce, mais mal préparé; on le récolte dans le pays même, sur les hauts plateaux. En le séchant, on y ajoute un peu d'opium; c'est ce qui fait qu'en avalant la fumée les coulis arrivent assez bien à émousser la sensation de la faim.

Un de nos porteurs a découvert un trou à rat : voilà nos indigènes dans la joie. Immédiatement la chasse s'organise : l'un d'eux fabrique un petit sac d'étoffe dont il maintient l'ouverture béante avec un cercle de

laiton; un autre s'approche du trou; il percute doucement le sol aux environs; après avoir pratiqué une contre-ouverture dans un endroit où la terre sonne creux, il allume à l'entrée un feu de paille mouillée; immédiatement une épaisse fumée se dégage et remplit le terrier. Un gros rat à demi asphyxié veut s'élancer au dehors et va donner droit dans le sac, dont le couli referme prestement l'ouverture. En un clin d'œil, le gibier est tué, dépouillé et grillé sur les charbons ardents. Nos porteurs se partagent sa chair, qu'ils mangent avec délices malgré la forte odeur de musc dont elle est imprégnée.

Le tirailleur annamite envoyé à la découverte revient traînant triomphalement un gros buffle, qu'on abat séance tenante. Nos coulis vont faire bombance. Nous avons mis les filets à part, pour goûter de cette viande; malgré les talents déployés par notre cuisinier, elle est déclarée détestable à l'unanimité; on croirait mâcher un morceau de caoutchouc.

Nous quittons Hong-hoa le 17 avril pour retourner à Hanoï. Toutes les troupes vont regagner leurs cantonnements d'été. Il ne restera plus à Hong-hoa qu'une faible garnison. J'accompagne deux bataillons de tirailleurs algériens qui rentrent à Sontay et à Hanoï.

Nous prenons cette fois la route directe qui longe la rivière Noire. Au sud de Hong-hoa, cette route traverse un petit arroyo défendu par un fort chinois.

Les tirailleurs traînent derrière eux une véritable armée de boys et de coulis. Tous ces boys ont une tenue impossible. Deux tout petits ont les pieds qui ballottent dans d'immenses souliers de troupiers; ils font des enjambées énormes pour arriver à suivre la colonne avec ces grosses chaussures européennes qui blessent leurs pieds trop larges et dont les orteils sont très écartés. Les premiers marchands de souliers qui sont arrivés au Tonkin ont fait des affaires d'or avec les Annamites riches, qui tous ont voulu se chausser à la française; mais les boys ne pouvaient se payer ce luxe. Ils ont tourné la difficulté: beaucoup se sont loués aux soldats pour toute la campagne de Hong-hoa, moyennant une vieille paire de bottines.

Nous traversons cette fois la rivière Noire sur un beau pont de bambous construit par les soins du génie. Ce pont est installé d'une façon très originale. A l'époque où nous sommes, des radeaux de bambous, chargés avec des paquets de ces feuilles de palmiers séchées qu'on emploie dans le delta pour recouvrir les cases, descendent des points les plus éloignés de la rivière Noire pour gagner le fleuve Rouge et être débarqués à Hanoï. On a arrêté au passage un grand nombre de ces radeaux, qu'on a placés bout à bout en les reliant les uns aux autres par de grandes traverses faites avec des faisceaux de bambous. On a obtenu ainsi un pont flottant très solide. Des câbles tressés avec les rotins qui servent aux Annamites pour remorquer leurs barques courent de l'une à l'autre rive à travers le fleuve. Ils servent à fixer le pont et à l'empêcher d'aller à la dérive.

Nous passons, sans nous y arrêter, devant le village de Dong-laü. Il commence à faire très chaud. Le soleil ne se montre presque jamais dans ce ciel gris constamment couvert de nuages, mais l'atmosphère est lourde, étouffante, chargée d'électricité. On éprouve pendant tout le jour ces mêmes sensations énervantes qu'on ressent en France en été à l'approche des gros orages. Les tirailleurs algériens, habitués cependant au soleil d'Afrique, ne sont pas exempts de cette impression de lourdeur et de gêne. Comme nous, ils sont couverts de sueur et ils s'éventent à tour de bras. Plusieurs ont même des coups de chaleur et perdent connaissance; il faut les étendre à l'ombre et les frictionner énergiquement pour les faire revenir à eux.

Nous rentrons à Hanoï le 20 avril, et pour un certain temps, j'espère : la période des chaleurs est arrivée. Les soldats débarqués en même temps que nous commencent à ressentir sérieusement les effets du changement de climat et du surmenage. Les teints roses ont disparu, et l'anémie commence à envahir les effectifs.

Les nécessités de la guerre ont fait que nos troupes de France ont dû marcher à l'ennemi aussitôt après leur arrivée au Tonkin, sans que leur organisme ait été adapté au nouveau climat dont elles allaient avoir à supporter les effets. Il fallait agir vite : on n'était plus séparé que par une quarantaine de jours de la période des grandes chaleurs ; les Pavillons-Noirs et les Chinois commençaient à se remettre du coup que leur avait porté la prise de Sontay; ils avaient repris courage et venaient nous harceler jusqu'aux portes de Hanoï. Nous devions profiter des derniers jours favorables pour les rejeter de l'autre côté du delta.

Nos jeunes troupes ont accompli ce tour de force grâce à leur énergie, à leur abnégation et à leur dévouement. Pendant les campagnes de Bac-ninh et de Hong-hoa, tous nos soldats ont tenu à cœur de faire plus que leur devoir. Personne ne se plaignait, malgré la fatigue et les indispositions fréquentes; nos ambulances étaient presque vides. Le soir à l'étape, les plus malades venaient seulement demander un remède ou un pansement et repartaient bien vite pour rejoindre leurs compagnies. « Nous n'avons pas le temps de nous soigner, disaient-ils; nous ne sommes pas trop nombreux en ce moment; nous voulons voir Bac-ninh et Hong-hoa et *manger du Chinois.* »

XVI

Organisation des quartiers d'été. — Règles d'hygiène. — La pagode de la Littérature et le temple bouddhique des Supplices de l'Enfer. — Une nuit mouvementée; moustiques, fourmis, cancrelats, grenouilles, serpents. — Curieux procédé pour éloigner les moustiques.

Nous voici au mois de mai; la période de repos est arrivée; on s'organise le mieux possible pour résister aux chaleurs. Nos soldats ont été cantonnés à la Concession ou à la citadelle dans de grandes cases bien couvertes, pourvues de lits de camp en bambous et de moustiquaires. Les officiers ont été disséminés un

peu partout : dans des maisons chinoises, dans de grandes paillotes munies de vérandas, enfin dans les pagodes. Quelques-uns se sont même installés dans les miradors qui surmontent les portes de la citadelle : ils ne sont pas les plus mal partagés.

On se lève tôt, car c'est dans la matinée seulement qu'on peut aller faire ses provisions ; à partir de dix heures du matin, la retraite sonne pour les troupiers, et les sentinelles ont ordre de ne plus laisser sortir personne des casernes ; c'est le moment de la sieste, qui dure jusqu'à trois heures de l'après-midi. Après la sieste on prend sa douche. L'hydrothérapie est obligatoire au Tonkin pendant la saison chaude. Les ferblantiers indigènes fabriquent à bon compte des appareils à douches très convenables sur des modèles européens.

Nous avons dû mettre de côté presque tous nos vêtements apportés d'Europe ; les jours de revue ou de visites officielles, c'est pour nous une pénible corvée que de revêtir nos dolmans et nos uniformes ajustés. En temps ordinaire, nous portons des vestons, des pantalons en calicot blanc fabriqués par les Annamites et de grands casques très légers faits en moelle d'aloès.

Il est indispensable de prendre un peu d'exercice le soir, une fois la fraîcheur revenue. L'endroit que nous



Bords du petit lac. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

affectionnons le plus pour ces promenades est le tour d'un petit lac creusé en pleine ville de Hanoï à mi-chemin entre la Concession et la citadelle. Ce *Petit Lac*, comme on le nomme, n'a guère plus de 2 kilomètres de tour. Ses bords sont couverts de ravissantes pagodes ou de belles maisons annamites entourées de jardins verdoyants.

Bien souvent nous dirigeons nos pas vers une de ces pagodes dédiée à la Littérature et bâtie sur un petit tertre entouré de toutes parts par les eaux. On y arrive par un chemin creux dissimulé entre les maisons voisines ; à l'entrée, un grand dragon sculpté dans la muraille semble défendre les approches du temple. La pagode est entourée des emblèmes des lettrés : à gauche, une colonne, haute de 6 ou 7 mètres et terminée en pointe, figure le pinceau qui sert pour écrire ; au milieu du chemin, une vasque de granit, placée au-dessus d'un portique, reproduit la forme de l'encrier chinois. Un pont de bois jeté sur le lac permet d'arriver jusqu'au temple, d'où l'on domine les environs.

Très souvent aussi, nous allons visiter une vieille pagode bouddhique, connue sous le nom de *pagode des Supplices*, et dont les clochetons, les portiques et les tourelles attirent les yeux de très loin. Dans une grande salle, entre de belles colonnes rouge et or, sont rangés plus de deux cents dieux, déesses ou saints

personnages appartenant au panthéon bouddhique.

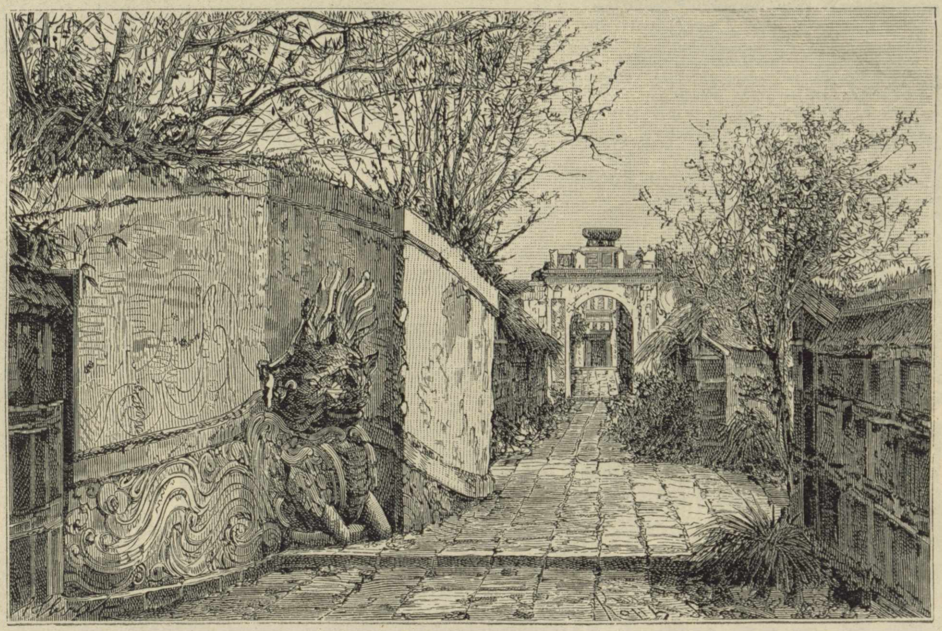
Au centre, sur le principal autel et à la place d'honneur, trône le Bouddha hindou, haut de 1 m. 50 et doré des pieds à la tête. Accroupi sur sa fleur de lotus, les paupières à demi closes, il fixe la paume de sa main droite placée sur ses genoux; ses deux disciples favoris, un jeune homme et un vieillard, se tiennent à ses côtés. Autour de ce groupe central, une foule de statues, placées sur des autels distincts et rangées le long des bas-côtés de la pagode, forment comme un auditoire attentif. Ces saints personnages, parmi lesquels on remarque de vénérables patriarches, des mandarins en costume de cour portant des brûle-parfums ou des sceptres, des ascètes en méditation, ne sont encore arrivés qu'au premier degré de la sanctification; mais déjà ils ont reçu le don de commander aux animaux sauvages, comme le montrent les tigres et les buffles couchés à leurs pieds.

La principale de ces statues représente exactement le type, la coiffure et les vêtements hindous. Le Bouddha tonkinois est absolument semblable à celui que nous avons vu dans les pagodes de Ceylan et de Singapour. Les personnages secondaires ont seuls changé d'aspect; ils sont franchement chinois.

Très peu d'indigènes peuvent expliquer ce que représentent la plupart des statues qui encombrent les temples bouddhiques.

En général ces temples sont fort mal entretenus; beaucoup sont abandonnés. Celui que je viens de décrire tombe en ruines.

En rentrant de nos promenades du soir, nous trouvons toujours la table mise sous la véranda de la mai-



Chemin creux conduisant à la pagode de la Littérature (voy. p. 93). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

son, et Haï qui nous attend, la serviette sous le bras, comme un maître d'hôtel bien stylé. Aussitôt qu'on nous aperçoit, on sonne le dîner sur un gros gong de bronze; nos boys, armés de grands éventails en plumes d'aigrettes, viennent se placer derrière nous et agiter l'air au-dessus de nos têtes pendant tout le repas pour nous donner un peu de fraîcheur.

Nous dînons en musique : des millions d'insectes, qui ont dormi tout le jour cachés sous les touffes d'herbe, se réveillent pour jeter au vent leurs notes stridentes et monotones, qu'accompagne, sur un mode grave, la voix de basse des grosses grenouilles-bœufs rassemblées dans la mare voisine. Une foule de petites bêtes ailées, papillons de nuit, taupes-grillons, coléoptères de toutes nuances, bourdonnent autour de nos lumières, qu'il faut garnir de globes de verre pour empêcher qu'ils s'y brûlent et qu'ils ne viennent ensuite tomber au beau milieu de nos assiettes.

Après le dîner on s'étend sous la véranda, dans des hamacs suspendus aux poutres ou sur de grands fauteuils en rotin. C'est le moment le plus agréable; on cause de l'avenir, des chers êtres qui sont si loin, de cette vieille France pour laquelle on est prêt à travailler de toutes ses forces et de tout son cœur.

On retarde tant qu'on peut le moment où il faut aller s'enfouir sous sa moustiquaire; on y respire si mal; on s'y tourne et retourne tant de fois avant de pouvoir s'endormir! Il a fallu supprimer les draps, qui donnent une sensation de chaleur intolérable. On couche sur une natte fine, dont le contact est moins agaçant. A peine l'obscurité est-elle faite, qu'on entend contre l'oreille un bruissement trop bien connu; on a beau chasser l'ennemi, il revient avec acharnement, d'autant plus insaisissable qu'il est plus petit. On allume une lumière pour faire justice de l'infernal moustique; on en trouve quarante, cinquante, qui s'agitent sous la moustiquaire. On l'a cependant fermée avec les plus grandes précautions; mais ils passent partout.



Pagode des Supplices (voy. p. 93). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

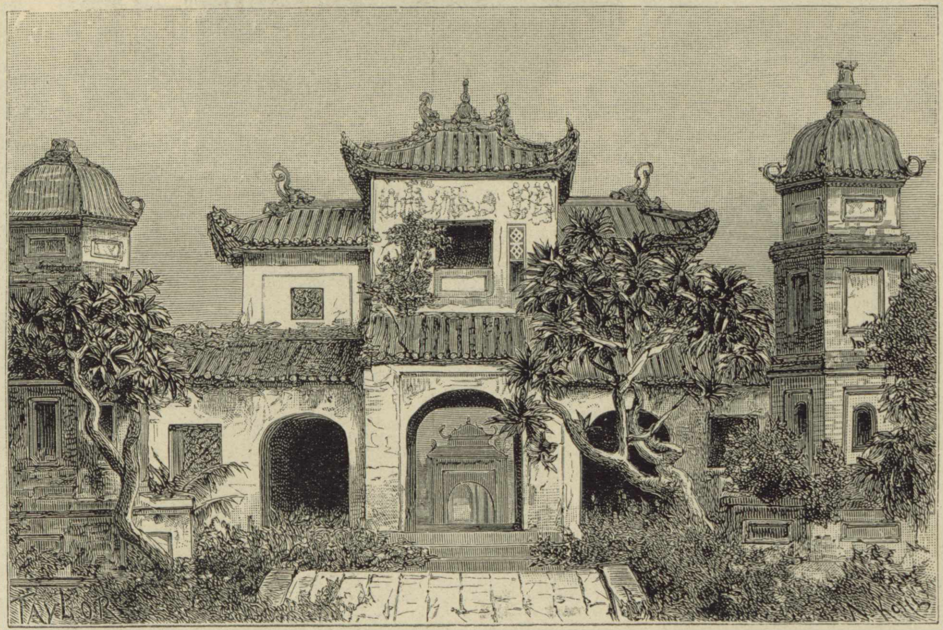
Il n'y a au Tonkin ni puces, ni scorpions, ni punaises; le moustique remplace tout cela, et certainement nous ne gagnons pas au change.

Pendant toutes les nuits de la saison chaude, les avanies que je viens de décrire recommencent avec de légères variantes. Très souvent les fourmis feront le siège de votre lit. Elles grimperont en bataillons serrés jusqu'à votre couverture et elles se répandront partout.

Bienheureux étions-nous quand une araignée velue, grosse comme le pouce, ou un mille-pieds long de quatre ou cinq centimètres, ne venaient pas se promener sur notre visage en y laissant une traînée rouge et cuisante, ou bien quand les gros cancrelats ailés, longs d'un pouce et demi, ne réussissaient pas à s'insinuer sur notre natte pour venir nous ronger les orteils.

Quelquefois, au moment où nous commencions à nous endormir, nous étions réveillés en sursaut par un roulement formidable qui se produisait au-dessus de nos têtes, entre le toit de notre paillote et les nattes dont il est doublé : c'étaient les rats qui organisaient des cavalcades et dont quelques-uns sautaient sur la moustiquaire, descendaient le long de ses montants et couraient sur le sol en faisant un bruit d'enfer avec nos bottes. Ces rats sont énormes ; ils pullulent en quantité extraordinaire autour des habitations.

Notre grand ennemi, le moustique, a un adversaire acharné qui en détruit des milliers. C'est un petit lézard transparent qui se montre par centaines sur les parois des cases et sous les toits en paillotes; on l'appelle le margouillat; il est d'une agilité et d'une acuité de vision extraordinaires. Il se familiarise très vite avec la présence de l'homme ; pour nous c'est une véritable distraction pendant les heures chaudes de la sieste que de le voir guetter et poursuivre son imperceptible ennemi.



Entrée de la pagode des Supplices (voy. p. 93). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Les serpents sont assez nombreux dans le delta ; il en existe de toutes les couleurs. Je n'ai jamais entendu dire qu'ils aient occasionné aucun accident grave ; tous ceux que j'ai vu prendre à Hanoï ne dépassaient pas une longueur d'un mètre.

Les grenouilles pullulent au Tonkin pendant la saison chaude. Elles appartiennent aux espèces les plus variées : à côté de la grenouille-bœuf, grosse comme les deux poings, on trouve la grenouille à lunettes et une rainette verte qui grimpe aux arbres et qui se tient sur les corps lisses. Ceux d'entre nous qui ont le bonheur de posséder des vitres voient souvent cette dernière monter jusqu'à leur fenêtre, appliquer son corps contre les carreaux et regarder dans la case d'un air curieux.

Ces grosses grenouilles-bœufs nous aident souvent à nous délivrer des moustiques à l'aide d'un stratagème assez original. On en prend deux ou trois, dans la gueule desquelles on place une cigarette allumée; dès qu'elles ont tiré une ou deux bouffées, elles restent immobiles et continuent à fumer jusqu'à ce que tout le tabac soit consumé. On les place, armées de leurs cigarettes, sur le bord de la table où l'on travaille; elles fument comme des locomotives, et les épaisses vapeurs de tabac qu'elles dégagent éloignent rapidement les insectes.

Édouard Hocquard.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Étalage des potiers (voy. p. 98). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XVII

Préparation de l'eau potable. — Marchands de poteries. — Les marchés. — Excursion au Grand-Lac. — La brouette annamite. — Le Camp des Lettrés. — Les examens : bacheliers, licenciés, docteurs. — Les mandarins militaires : raison du peu de considération dont ils jouissent. — Les marchés des faubourgs. — La pagode de Confucius : les pierres commémoratives. — Fabrication des baguettes d'encens. — Le grand Bouddha. — Les bonzes. — Une fabrique de papier annamite. — Un maire tonkinois. — Bibliothèque d'une pagode. — Une descendante des Lés. — Le temple des Héroïnes tonkinoises.

Tous les cinq jours il y a grand marché à Hanoï dans les quartiers annamites. La ville prend un air de fête ; les paysans affluent de tous les environs ; à partir de huit heures du matin on a de la peine à circuler dans les rues. Le marché s'ouvre à sept heures et dure jusqu'à deux heures de l'après-midi. Il se tient dans toutes les rues commerçantes : rue du Cuivre, rue des Nattes, rue des Poteries, rue des Pharmaciens, etc. ; il occupe une longueur de plus de 2 kilomètres.

Dans la citadelle même, les petites marchandes qui vendent aux troupiers sont beaucoup plus nombreuses que d'habitude ; elles sont accroupies devant leurs paniers ronds. Pour se préserver du soleil, elles se sont placées entre quatre bambous fichés en terre sur lesquels elles ont posé leurs grands chapeaux comme un toit. Elles débitent un peu de tout : du tabac de cantine, du fil et des aiguilles, de la cire, de la salade de pourpier, des légumes et des fruits de la saison : oranges et bananes. Elles vendent même un liquide épais, de couleur rouge violet, qu'elles décorent du nom de vin et qui a été fabriqué de toutes pièces, bien certainement, par le Chinois du coin. Toutes ces marchandes tiennent de l'alun en cristaux : dans le delta on fait un usage constant de ce sel pour éclaircir l'eau potable. A Hanoï on ne boit guère que de l'eau du fleuve Rouge ; elle est excellente, mais elle tient en suspension une grande quantité de matière argileuse ; cette argile lui donne une couleur d'ocre très prononcée, d'où le nom de fleuve Rouge par lequel on désigne le Song-coï. Pour précipiter la matière terreuse, les Annamites battent leur eau avec un bambou dans lequel ils ont introduit un morceau d'alun. Aussitôt après l'opération, l'eau, recueillie dans de grandes jarres de Bac-ninh, commence à déposer la terre qu'elle contient ; au bout de dix minutes elle est parfaitement limpide, sans que son contact avec l'alun lui ait communiqué

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49 ; t. LVIII, p. 65 et 81.

aucune propriété nuisible ni aucun goût désagréable.

Dans la rue des Poteries, tout près de la citadelle, les marchands ont organisé leurs étalages sur la chaussée même, sans souci des règlements de police. Certains objets méritent d'être examinés de près. Voici, par exemple, le pot en terre rouge ou blanche dans lequel on prépare le lait de chaux destiné aux chiques de bétel. Voici également deux variétés de théières en usage dans le pays : l'une est en porcelaine blanche ; elle porte deux anses de laiton ; on la vend dans un petit panier rond en joncs tressés dont l'intérieur est capitonné. Le panier est muni d'un couvercle fait avec un coussin rembourré d'ouate ; le bec de la théière passe par un trou pratiqué dans la paroi du panier. Avec cet appareil, l'infusion peut se conserver pendant longtemps à la même température. La théière de l'autre modèle est très petite ; elle peut à peine contenir 20 centilitres de liquide ; on dirait une théière de poupée. Elle est faite avec une terre rouge, assez rare paraît-il, et qui a la propriété de donner au thé un arome plus pénétrant. Neuve, elle coûte une demi-piastre, ce qui représente un prix très élevé pour le pays ; quand elle a servi pendant un certain temps, elle acquiert une valeur beaucoup plus grande encore. Les Annamites la remplissent presque complètement de feuilles de thé, sur lesquelles ils versent très peu d'eau, de façon à obtenir une infusion concentrée.

A côté de la rue des Poteries est une petite place où les marchandes de mercerie se tiennent de préférence. Leur étalage est des plus curieux à examiner en détail ; elles vendent tous les menus objets dont les Annamites font usage à chaque instant pour leur toilette, leur



Place des Mercières. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

table ou leur maison ; cinq minutes passées dans leurs petites boutiques en apprennent plus long sur les mœurs annamites que bien des gros livres.

Toutes ces femmes ont entre les mains des cotonnades anglaises. Les Anglais sont nos maîtres, il faut bien le dire, pour le commerce d'exportation. Tous les pays d'Extrême-Orient sont inondés de leurs marchandises. On croit généralement que la vogue dont elles jouissent tient à leur bon marché relatif. Je pense, pour ma part, que si les Anglais réussissent mieux que nous, c'est qu'ils connaissent aussi mieux que nous les besoins et les préférences du pays où ils expédient. Au lieu d'envoyer, comme nos commerçants, les rebuts de leurs magasins en Indo-Chine, ils fabriquent spécialement pour le pays des étoffes dont les dessins, les couleurs, les dimensions même sont conformes au goût et aux mœurs des indigènes. Les Annamites aiment les couleurs vives, les dessins chinois. La coupe de leurs vêtements est minutieusement réglée par le Livre des Rites ; ils ne peuvent employer pour les confectionner que des étoffes dont la largeur est conforme aux prescriptions de leurs lois. C'est pour cette raison que les mandarins défendent aux Annamites de tisser, sauf dans certains cas déterminés, des étoffes dont la largeur dépasse 60 ou 70 centimètres. Les Anglais connaissent ces usages : ils fabriquent en conséquence, et voilà pourquoi sur les marchés du pays leurs marchandises sont enlevées de préférence aux nôtres.

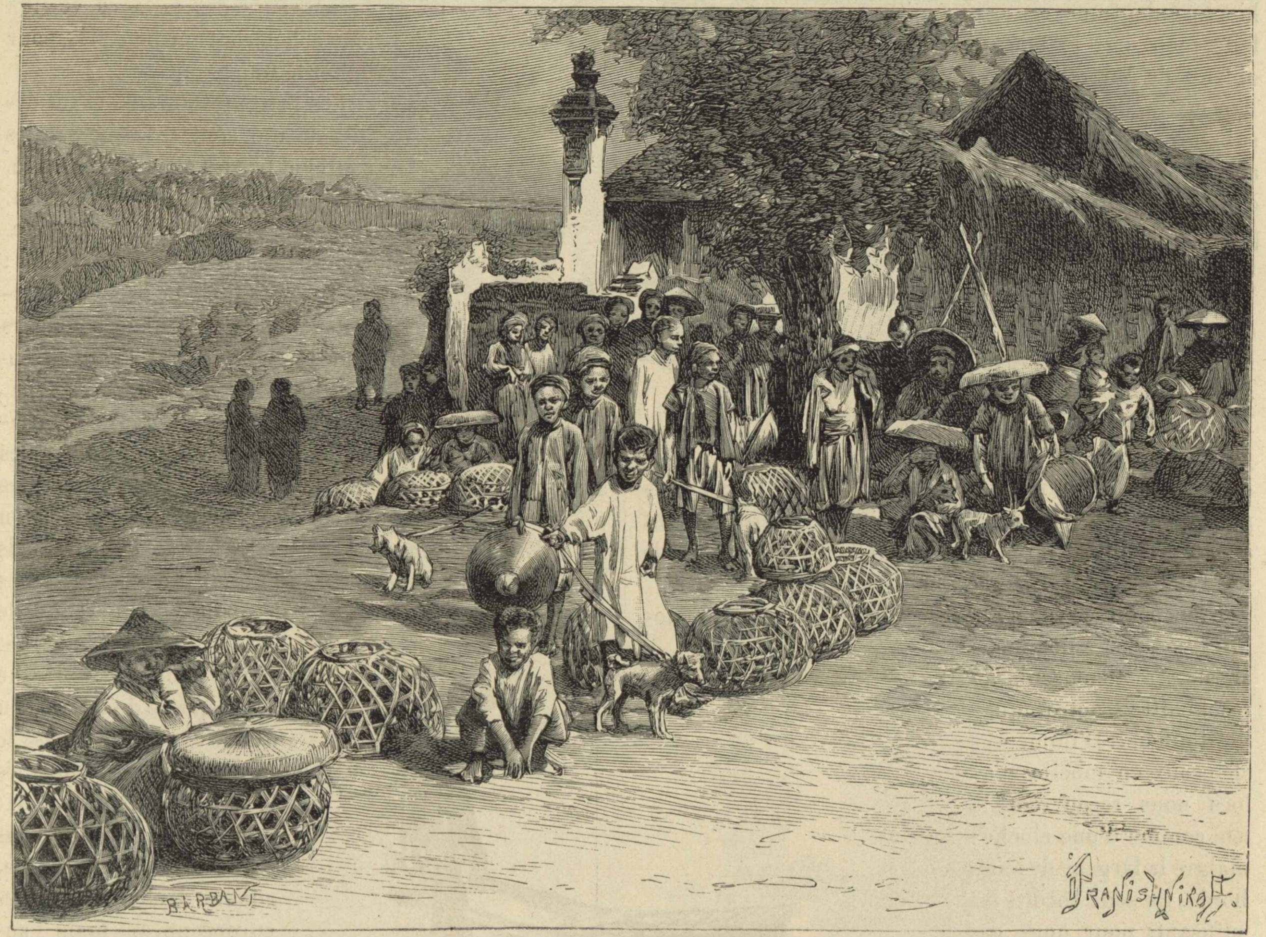
Tout près de la citadelle, à l'entrée de la rue des Paniers, se tient tous les cinq jours le marché aux chiens comestibles. Les plus petits des animaux à vendre sont placés dans de grands paniers à larges mailles, dont la forme rappelle les corbeilles sous lesquelles on élève les poulets dans nos campagnes.

Les chiens trop âgés pour être ainsi mis en cages sont tenus en laisse avec une corde dans laquelle on a enfilé un morceau de bambou. Le bambou permet de tenir l'animal à distance et d'empêcher qu'il morde.

Tous ces chiens ressemblent, comme taille et comme aspect général, à des renards. Ils ont le poil assez long et rude, les oreilles abaissées, la queue relevée, le museau pointu. Leur robe est ordinairement jaune brun avec des taches grises; quelques-uns cependant sont noirs : ce sont les plus estimés.

Les Européens et surtout les officiers du corps expéditionnaire fréquentent souvent le marché aux bronzes, qui se tient dans la ville annamite. On s'y promène par petits groupes; on entre chez tous les marchands et l'on inspecte avec soin les boutiques, afin d'y découvrir un vieux cuivre ou un brûle-parfum ancien. Les marchands habitent de petites paillotes, devant lesquelles ils étalent tout un assortiment de vieilles ferrailles : lampes de forme antique, plateaux, marmites, sabres ébréchés, etc., etc.; on dirait des magasins de bric-à-brac. Parmi tous ces rebuts on découvre souvent des objets de réelle valeur; mais il faut se méfier des Annamites : ils imitent l'ancien comme personne, et maintenant qu'ils savent que nous payons le vieux plus cher que le neuf, ils nous en fabriquent de toutes pièces.

On trouve quelquefois, sur le marché, des cuivres très anciens qui diffèrent absolument, comme forme



Marché aux chiens. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

et comme ornementation, des bronzes bouddhistes ou taoïstes. Ces vases rappellent l'art persan par leurs formes ovales, l'évasement de leurs cols, leurs panses sphériques ou lenticulaires et leurs couvercles en forme de poires. Ils sont ornés de grands cartouches dans lesquels les versets du Coran sont gravés en caractères arabes. Ce sont en effet des bronzes musulmans, venus probablement du Yunnam, où les sectateurs de Mahomet sont encore très nombreux.

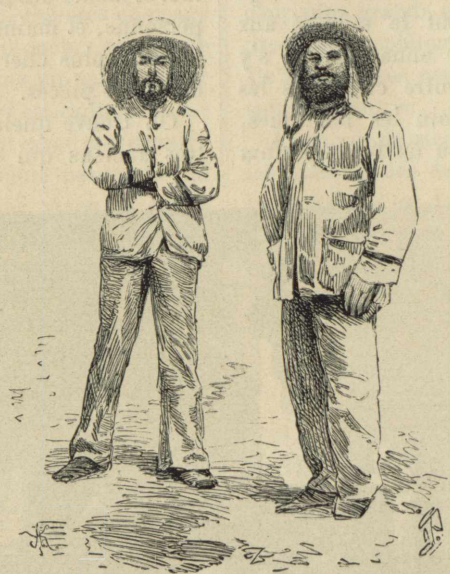
Les ouvriers tonkinois fabriquent des gongs en bronze d'une forme particulière, qui donnent des vibrations d'une pureté et d'une sonorité admirables. Ils ont un peu plus de 50 centimètres de circonférence, et leurs vibrations sont presque aussi profondes que celles de nos grosses cloches d'église.

Les Annamites fabriquent également de jolis plateaux en bronze de couleur safran, qu'ils incrustent très finement avec des alliages de différentes teintes : noir, jaune d'or, rouge, blanc, etc. Ces plateaux sont presque toujours de forme ronde : ils servent pour disposer les présents qu'on offre aux pagodes ou aux mandarins; ils sont munis de trois pieds bas ornés de dessins à la pointe; leurs bords sont découpés en élégantes dentelures que l'artiste rehausse avec un léger bourrelet de cuivre jaune.

Depuis la prise de Hong-hoa, le pays est redevenu

tranquille. On peut parcourir les environs à plusieurs lieues à la ronde sans avoir à craindre une mauvaise rencontre ; seulement il faut se mettre en route de bonne heure : nous sommes au commencement de juin, et dès 9 heures du matin la chaleur devient intolérable.

Aujourd'hui nous avons projeté une grande excursion : mes amis sont venus me prendre pour aller, à 4 kilomètres de la ville, visiter une importante fabrique de papier annamite, située sur un des affluents du Grand-Lac. Nous nous sommes arrangés pour tout voir en détail : hier, pendant une visite que m'a faite mon ami le tong-doc, j'ai obtenu de lui qu'il enverrait de bon matin un de ses mandarins subalternes prévenir de notre arrivée les notables du village occupé par cette fabrique, afin qu'ils puissent tout disposer pour nous recevoir.



Costume des officiers. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

Nous nous mettons en route à cinq heures du matin. On rirait bien en France en voyant notre accoutrement et nos montures. Nous avons dû abandonner nos grands chevaux français, dont quelques-uns sont morts d'anémie ; nous les avons remplacés par de petits poneys annamites qui disparaissent à moitié sous nos grandes selles. On n'a pas besoin de faire d'effort pour les enfourcher, il suffit d'enjamber.

Nous sommes vêtus de calicot blanc ; des galons mobiles posés sur nos manches permettent seuls de reconnaître notre qualité d'officier. D'immenses chapeaux en moelle d'aloès nous recouvrent la tête comme d'une cloche : malgré la largeur de leurs bords, ils sont encore insuffisants pour nous garantir des rayons du soleil ; aussi portons-nous, même à cheval, de grandes ombrelles blanches doublées d'étoffe verte. Chacun de nous est accompagné de son boy, qui, conformément à l'usage annamite, suit à pied à côté du cheval, la main appuyée sur la croupe de l'animal.

Nous passons près du Petit-Lac et nous gagnons les faubourgs. A cette heure matinale, les Annamites commencent à ouvrir leurs cases et à se montrer dans la rue. Ils sortent un à un sur leurs portes en s'étirant et en bâillant, les yeux gros de sommeil, leurs longs cheveux étalés sur le dos et prêts à être peignés.

Sur les bords du Petit-Lac, un grand nombre d'indigènes sont en train de faire leurs ablutions matinales : aucun Annamite ne manque chaque matin de se laver les pieds, la figure et la bouche.

De vieilles femmes, une hotte sur le dos et tenant à la main une sorte de pelle à long manche, circulent le long des cases et se chargent de faire le service de la voirie ; elles ramassent soigneusement toutes les immondices, les os à demi rongés et surtout l'engrais humain, que les agriculteurs des villages voisins leur achèteront un bon prix pour fumer leurs champs.

Les petits restaurants et les débits de thé sont envahis par les coulis et par les gens de bas étage, qui prennent leur repas du matin. Les rues, si calmes tout à l'heure, commencent à devenir bruyantes : de longues files de brouettes circulent près de nous, et leurs roues en bois plein grincent affreusement.

Les brouettes indigènes méritent une description spéciale. Elles sont entièrement construites en bois, et leurs différentes pièces sont retenues avec des chevilles également en bois. Elles sont munies comme les nôtres de deux pieds qui permettent de les poser d'aplomb à terre, mais elles en diffèrent absolument au point de vue du mode de répartition de la charge.



Brouette des indigènes. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

La brouette indigène est disposée de telle façon que le chargement pèse le moins possible sur les bras qui la conduisent : la roue est placée non pas en avant de la charge, comme dans nos brouettes européennes, mais audessous. Dans ces conditions, et comme cette roue est assez haute, la plateforme qui supporte le chargement est sur un plan relativement élevé par rapport aux montants. Il en résulte qu'il faut une certaine habitude pour conduire cette brouette bien en équilibre lorsqu'elle est chargée. Nos soldats ne peuvent y parvenir sans de grands efforts et sans verser à chaque instant. Les Annamites, au contraire, habitués, en marchant avec leurs grandes balances suspendues au bambou, à tenir compte de tous les effets de l'équilibre, tirent de leur brouette un excellent parti.



Le matin sur le Petit-Lac. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

En sortant de la ville, nous nous engageons dans un chemin bien ombragé, bordé à gauche par des rizières et à droite par une haie épaisse où des centaines de moineaux, un peu plus petits mais tout aussi effrontés que les moineaux de France, nous assourdissent de leurs cris. Les hautes frondaisons des bambous s'inclinent au-dessus de nos têtes comme d'immenses panaches, et, derrière leur verte clôture, des jeunes filles qui, en nous voyant venir, ont laissé au milieu du chemin leurs seaux remplis d'eau pour fuir plus vite, risquent un coup d'œil craintif sur les *diables étrangers*. Elles ont suspendu à leur cou et à leurs oreilles des guirlandes de petites fleurs blanches d'une odeur suave et pénétrante. Elles ont jeté quelques-unes de ces fleurs dans l'eau qu'elles viennent de puiser à la fontaine, afin qu'elle s'imprègne de leur parfum.

A gauche du chemin que nous suivons se trouve une élévation de terrain placée au milieu des rizières. Elle est bordée de tous côtés par une muraille assez haute qui forme un carré parfait de 300 mètres environ de côté. La muraille est percée de deux portes qui se font face et qui sont situées l'une au milieu du côté est, l'autre au milieu du côté ouest du carré. Dans l'enceinte, une série de petits pavillons séparés, construits en torchis et qui ne comprennent qu'un rez-de-chaussée, sont disposés très régulièrement les uns à côté des autres, suivant des lignes droites et parallèles. Cet ensemble constitue ce qu'on appelle *le Camp des Lettrés*. C'est là que, tous les trois ans, se réunissaient les candidats qui venaient de tous les points de la province pour subir les examens du mandarinat.

Les pavillons sont divisés en plusieurs compartiments, possédant chacun une porte et une fenêtre qui donnent sous la véranda de la case. Chaque candidat était enfermé dans une de ces cellules, où il trouvait des pinceaux, du papier, de l'encre de Chine délayée, bref tout ce qu'il faut pour écrire. Une fois entré, on lui remettait une petite planchette sur laquelle était inscrit le sujet de la composition. Puis on l'enfermait pendant tout le temps fixé pour l'épreuve.

Les précautions les plus minutieuses étaient prises pour empêcher les candidats de communiquer soit entre eux, soit avec l'extérieur. Des surveillants se promenaient dans les allées qui séparent les cases; pour plus de précaution, on collait sur la porte d'entrée de chaque cellule, et du côté extérieur, une bande de papier que le président des examens cachetait de son sceau. Je trouve des fragments de ces scellés encore appliqués sur une ou deux portes avec de larges cachets rouges.

Depuis la conquête, les candidats tonkinois qui désirent concourir se rendent à Hué, et le Camp des Lettrés de Hanoï est complètement abandonné; les pavillons tombent en ruines; les toits s'effondrent; l'herbe envahit les allées et même l'intérieur des cellules.

Les questions posées dans les concours littéraires se rapportent toutes à la littérature et à la philosophie chinoises. Le concours du 1er degré ou *ti-huong* est le seul qu'on pouvait passer à Hanoï, comme du reste dans toutes les provinces. Il comprend plusieurs examens qui permettent de conférer les titres de *tu-taï* ou bachelier et de *cu-n'hon* ou licencié. Les licenciés sont seuls admis à subir le concours du 2e degré ou *ti-huoï*, mais alors pour le passer ils devaient se rendre dans la capitale du royaume. S'ils sont reçus, ils prennent le titre de *tan-si*, qui équivaut à notre titre de docteur.

A Hanoï comme dans les autres provinces du royaume, le concours des licenciés était présidé par deux mandarins de rang supérieur, envoyés par le roi. Ces hauts fonctionnaires étaient assistés d'un certain nombre d'examinateurs et de secrétaires désignés à l'avance. Celui des deux qui était le plus élevé en grade appartenait toujours à l'Académie royale, assemblée qui siège près du roi dans la capitale et qui, comme notre Académie, réunit l'élite des lettrés de la nation.

Les secrétaires avaient pour mission de recopier toutes les compositions des candidats; ces copies seules étaient remises aux examinateurs, qui jugeaient sans voir l'original. De cette façon les juges ne pouvaient être influencés par une écriture connue.

Les examens littéraires duraient plusieurs jours; ils se terminaient par la proclamation solennelle des admis, dont on affichait les noms; puis les lauréats se rendaient en grande pompe à la pagode de Confucius. Pour honorer les nouveaux élus dans l'aristocratie des lettres, les mandarins de la ville et de la province venaient à cette pagode en robes de cérémonie leur faire visite. Le président des examens offrait alors un sacrifice solennel à l'Ame du philosophe. Après le sacrifice on s'attablait dans la pagode même à un grand festin offert par le gouverneur. Aussitôt le festin terminé, les nouveaux gradés allaient rendre aux mandarins la visite qu'ils en avaient reçue.

Outre les examens littéraires il y avait autrefois à Hanoï des concours pour les grades militaires. Ceux-ci différaient essentiellement des premiers : les candidats étaient surtout examinés au point de vue des aptitudes physiques, de la vigueur corporelle, de l'adresse et du courage. On les faisait tirer de l'arc, monter à cheval, s'escrimer avec la lance, courir sur une piste et sauter des obstacles. Les premières places n'étaient pas données aux plus intelligents, mais à ceux qui possédaient les plus beaux muscles et les plus solides jarrets. C'est ce qui fait que les mandarins militaires jouissent en Annam d'une considération beaucoup moindre que les mandarins civils. En colonne, lorsque les troupes françaises se montraient pour la première fois dans un village, les notables étaient stupéfaits de voir que nos caporaux et même nos soldats savaient tous lire, écrire et compter. J'ai souvent vu des mandarins esquisser un sourire incrédule lorsque je leur affirmais qu'en France nos officiers et les fonctionnaires civils étaient également considérés.

En quittant le Camp des Lettrés, nous sortons de l'enceinte de la ville. Cette enceinte n'est fermée du côté où nous sommes que par une simple palissade faite avec de gros pieux pointus. Au delà s'étendent les

faubourgs. Les habitants de ces faubourgs logent dans de petites maisons basses, disposées sur une seule rangée de chaque côté de la route bordée d'arbres qui côtoie la face sud de la citadelle. Cette route est extrêmement fréquentée; il s'y tient tous les jours un marché de légumes et de comestibles, où viennent s'approvisionner les habitants de la citadelle et de la ville. On a de la peine à circuler à cheval au milieu des marchands qui obstruent la chaussée et qui se dérangent à peine quand on passe. Les étalages sont encombrés de toutes sortes de fruits contenus dans de grands paniers : oranges, ananas, kakis, aubergines, petites tomates rondes, sans compter l'inévitable banane, les prunes sauvages, les pommes-cannelle, les papayes et les pamplemousses.

Après avoir fait exécuter à nos chevaux une série de voltes et de demi-voltes compliquées pour ne rien écraser ni renverser des étalages, nous arrivons à la fameuse pagode de Confucius dont j'ai parlé tout à l'heure à propos des concours littéraires. La série des bâtiments qui la composent rappelle comme disposition et comme agencement le plan du temple élevé en Chine à la mémoire du célèbre philosophe. Ces bâtiments sont construits dans une vaste enceinte fermée de toutes parts



Faubourg de Hanoï et vendeurs. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

par de hautes murailles. On pénètre dans la pagode par une grande porte devant laquelle quatre colonnes se dressent sur une même ligne; puis on traverse successivement quatre cours rectangulaires, bordées de chaque côté par de vieux arbres au feuillage sombre, au tronc noueux creusé par les ans. De nombreuses familles de corbeaux ont élu domicile dans ces arbres et s'y sont multipliées en paix sous la protection du philosophe; au fur et à mesure que nous approchons, ces oiseaux détalent en poussant des cris lugubres. Ils ont donné leur nom au temple, et les Français qui habitent Hanoï ne le désignent que sous la rubrique de *pagode des Corbeaux*.

Les cours rectangulaires dont il vient d'être parlé sont séparées les unes des autres par des murailles élevées. Chacun de ces murs de séparation est percé de trois ouvertures : une grande, centrale, surmontée d'un beau portique, sous lequel passent les mandarins, et deux petites, situées latéralement, qui servent pour l'entrée et pour la sortie des serviteurs et des soldats.

Au milieu de la quatrième enceinte est creusé un grand bassin carré, dont les eaux verdâtres sont couvertes de plantes aquatiques. Ce bassin est entouré d'une belle balustrade à jours, construite avec des briques. Quatre escaliers à très larges dalles, disposés aux quatre points cardinaux, permettent de descendre

jusqu'à la surface de l'eau. A droite et à gauche de ce bassin et contre les murs latéraux de la cour, on a disposé, debout sur deux lignes, de grosses pierres dont quelques-unes mesurent jusqu'à 1 m. 50 de hauteur. Ces pierres, qui sont couvertes de caractères chinois, sont terminées par une extrémité arrondie; leur base repose sur un piédestal qui a la forme d'une tortue.

Ces rangées de monolithes, qu'on pourrait facilement prendre pour des pierres tombales, sont, m'a-t-on dit, des monuments élevés en l'honneur des lettrés tonkinois qui se sont le plus distingués soit par leur érudition, soit par le bien qu'ils ont fait au peuple lorsqu'ils occupaient les fonctions publiques. Quelques-unes de ces pierres sont très anciennes; le temps, qui les a recouvertes d'une couche grise uniforme, a en partie effacé les inscriptions qui y étaient gravées.

A droite et à gauche du bassin, au milieu de chacune des doubles rangées formées par ces pierres commémoratives, on a construit de petits pavillons, dont les toits recouverts de tuiles présentent des arêtes recourbées et ornées de volutes dans le goût chinois.



Enfants annamites. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Au centre de chaque pavillon, auquel on monte par deux ou trois marches, se dresse une sorte d'autel en briques. Sur cet autel on offre des sacrifices aux Esprits des Lettrés défunts dont les noms figurent sur les pierres commémoratives.

Après avoir franchi la quatrième enceinte que je viens de décrire, nous arrivons dans une grande cour pavée de larges dalles carrées et bordée de trois côtés par trois bâtiments disposés en fer à cheval. L'édifice principal qui fait face au portique d'entrée est occupé par trois autels en bois admirablement sculptés. Ces autels sont vernis à la laque rouge et recouverts de dorures. Chacun d'eux supporte une espèce de trône tout doré sur lequel on a placé une petite tablette rectangulaire montée debout sur un pied et portant une inscription en lettres d'or. L'inscription de la tablette placée sur l'autel central porte le nom de Confucius.

Les deux bâtiments qui flanquent de chaque côté l'édifice principal sont de longs et étroits hangars ayant la forme de rectangles très allongés. Ils sont occupés sur toute leur longueur par une série d'autels en pierre, rangés côte à côte; sur ces autels sont placées de petites tablettes rectangulaires montées sur pied, au nombre d'une soixantaine environ. Chaque tablette porte écrit en lettres d'or le nom d'un disciple de Confucius célèbre par son érudition ou par ses vertus. Les lettrés viennent dans cette pagode honorer et invoquer l'âme des philosophes fameux de l'antiquité chinoise devant leurs tablettes, comme les catholiques vont honorer et invoquer les saints en s'agenouillant à l'église devant leurs images ou devant leurs statues.

Depuis que nous avons pénétré dans la pagode, nous sommes suivis par une troupe de gamins tout déguenillés et même à peu près nus, que nous avons trouvés jouant au volant au milieu de la première cour. Ce volant était fait avec une banane dans laquelle ils avaient fiché deux ou trois plumes de poule. Au lieu de se servir de raquettes comme en Europe, ils se le renvoyaient adroitement l'un à l'autre à coups de pied. Notre entrée a interrompu les jeux et dispersé la troupe des joueurs. Ils nous ont suivis de loin, très intrigués, se demandant ce que nous allions faire dans cette enceinte consacrée, et s'attendant sans doute à nous voir foudroyés par les génies dont nous allions troubler les retraites; ils sont restés à nous observer sous un des portiques, et ce n'est pas sans étonnement qu'ils nous voient sortir sains et saufs.

La route qui conduit du temple de Confucius au Grand-Lac côtoie la face ouest de la citadelle; elle passe devant de pauvres cabanes dont les habitants



Pierres commémoratives. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

sont occupés à fabriquer des baguettes d'encens. Ces baguettes se vendent par centaines pour être brûlées dans les pagodes devant l'image du Bouddha ou pour être allumées dans l'intérieur des maisons sur l'autel des ancêtres; elles sont longues de 30 centimètres environ et grosses comme des tuyaux de plume. On les fait avec un bois spécial qui se consume lentement, sans produire de flamme; on les enduit sur la moitié de leur longueur d'une sorte de pâte noire qui contient une résine odoriférante mélangée à de l'encre de Chine ou à du charbon fin et léger.

En arrivant sur le bord du Grand-Lac, nous mettons encore une fois pied à terre pour visiter en passant une pagode bouddhiste qui jouit d'un grand renom dans toute la province de Hanoï; elle abrite une statue colossale du Bouddha coulée en bronze et tout d'une pièce. A peine avons-nous franchi le seuil de la pagode que les bonzes, flairant une bonne aubaine, viennent nous faire la révérence. Ils portent un costume en toile marron assez grossière, qui ressemble comme coupe au costume indigène; le vêtement de dessus est seulement un peu plus long. Quand ils sortent pour quêter, ils s'abritent sous un immense chapeau, au moins aussi large mais d'une autre forme que celui des femmes tonkinoises. Ils sont assez mal tenus et ils n'ont certainement pas fait vœu de propreté. En nous parlant, ils ont en main une espèce de chapelet dont ils tournent machinalement les grains entre leurs ongles en deuil.

Un poste de tirailleurs tonkinois est établi sous le portique par lequel on entre dans la pagode. Nous confions nos chevaux aux soldats et nous pénétrons d'abord dans une première salle, où nous trouvons, sur un autel formé par des gradins appuyés contre le mur du fond, une foule de dieux et de saints personnages bouddhiques. Cette première salle n'est guère éclairée que par une lampe fumeuse suspendue à la voûte et qui brûle devant l'autel : dans la pénombre, les statues, peintes en couleurs vives et couvertes de dorures, forment comme autant de taches brillantes. Quand nos yeux sont habitués à la demi-obscurité, nous les examinons de plus près, et, en faisant le tour de chacune d'elles, nous constatons avec étonnement qu'elles portent dans le dos une ouverture en forme de gouttière, creusée récemment, comme si l'on avait voulu leur extraire une ou deux vertèbres. Nous aurions cherché longtemps la cause de cette mutilation bizarre, si l'interprète qui nous accompagne ne nous en avait fourni l'explication. Les pieuses personnes qui offrent ces statues aux pagodes y enferment souvent des pièces de monnaie, quelquefois même des barres d'argent, qu'on introduit dans une gouttière creusée dans le dos de la statue. Cette gouttière est ensuite bouchée, et la trace en est effacée par une couche de peinture. Pendant la période troublée de ces dernières années, la pagode a sans doute été visitée par des bandes de pirates ou de Pavillons-Noirs qui, connaissant cette coutume, ne se sont fait aucun scrupule de dévaliser les dieux.

Après avoir allumé une bougie à la petite lampe fumeuse qui éclaire la salle où nous sommes, un des bonzes nous invite à le suivre dans un des deux couloirs étroits ménagés de chaque côté de l'autel. Ces couloirs aboutissent à une sorte de chapelle très élevée où règne une obscurité profonde. La statue que nous sommes venus voir occupe le centre de cette chapelle; le guide tire un grand rideau qui la masque et lève sa bougie pour nous permettre de la mieux voir.

Nous sommes en présence d'une œuvre colossale qui nous arrache à tous un cri d'étonnement et d'admiration. Ce Bouddha en bronze, qui semble massif, a bien trois mètres de hauteur. Il paraît avoir été coulé tout d'une pièce, car, en promenant la bougie, on ne trouve sur aucune de ses parties la trace d'une solution de continuité ou d'une soudure. Le métal presque noir et admirablement poli dont il est fait ne présente même pas un seul défaut. Cette statue laisse bien loin derrière elle toutes celles que j'ai vu sortir des mains des indigènes. On se demande si ce sont bien les Tonkinois qui ont produit un pareil chef-d'œuvre. Ni les bonzes ni les interprètes ne peuvent nous fournir aucun détail sur son origine.

Le soleil est déjà haut à l'horizon lorsque nous quittons cette pagode pour nous engager dans le chemin qui côtoie le Grand-Lac et qui doit nous conduire au village du Papier. La route, heureusement pour nous, est ombragée par de beaux arbres dont le feuillage épais forme comme une voûte au-dessus de nos têtes. Nous longeons des haies d'hibiscus aux fleurs d'un rouge de sang et de frais bosquets formés de cocotiers qui portent des fruits énormes.

Le Grand-Lac a plusieurs lieues de tour; on en distingue à peine l'autre bord. Ses eaux calmes scintillent au soleil; de beaux îlots bien ombragés se montrent de distance en distance, couverts de cases et de pagodes. Des bandes de sarcelles, de hérons et de canards prennent leurs ébats dans les roseaux de la rive.

La fabrique que nous sommes venus visiter nous apparaît au détour du sentier dans un paysage ravissant : ses petites cases, étroites et recouvertes de paille de riz, sont alignées sur le bord de l'eau et s'y reflètent comme dans un miroir; au-dessus d'elles, les panaches des cocotiers secoués par la brise s'agitent comme d'immenses éventails.

Les notables, rassemblés par le mandarin que leur a dépêché le gouverneur, sont venus nous attendre sur la route avec les présents d'usage : nous faisons honneur aux mandarines et aux citrons doux qui nous sont offerts sur des plats en bois. Les notables ont fait toilette pour nous recevoir, c'est-à-dire qu'ils ont passé par-dessus leurs vêtements de tous les jours leur plus belle robe de cérémonie, sans se préoccuper si le costume de dessous était plus ou moins propre.

Dès le premier coup d'œil, nous nous apercevons que le tong-doc a tenu sa promesse; la fabrique est sens dessus dessous; tous les ouvriers sont à leur poste et font assaut d'habileté.

Le papier est fabriqué avec des pousses de bambous,

suivant des procédés imités de la Chine. Le bambou est d'abord placé dans une grande fosse remplie d'eau, où on le laisse tremper pendant plusieurs semaines, pour pouvoir le débarrasser plus facilement de l'écorce verte qui le recouvre. On le fait ensuite bouillir avec de la chaux dans de grandes cuves montées sur des cubes en maçonnerie à la base desquels se trouve une ouverture pour le foyer; après quoi on le lave, puis on le fait macérer dans une lessive de cendres. Toutes ces manipulations ont pour but de ramollir les fibres du bambou; on broie ensuite ces fibres dans des mortiers en pierre, avec des pilons de bois manœuvrés par des hommes, de façon à les réduire en une sorte de pâte. Quand cette pâte est bien travaillée et qu'elle est devenue bien homogène, on la délaye dans l'eau contenue dans de grandes auges. C'est alors que l'opération commence à devenir intéressante.

Les auges sont placées sous de petits abris faits avec quelques pieux et une couverture de paille. Devant chaque auge opèrent un ou deux ouvriers vêtus seulement d'un pantalon de toile. Ces ouvriers ont en main la *forme*, c'est-à-dire un cadre de bois rectangulaire sur lequel est tendu un fin treillis de bambous. L'ouvrier prend cette forme à deux mains, et la glisse en quelque sorte sous l'eau dans une direction très oblique, et même presque parallèle à la surface du liquide, sans l'enfoncer très profondément; puis il la ramène verticalement, chargée d'une mince couche de pâte de papier. L'excès d'eau s'écoule par les pores du treillis; on retourne alors la forme sens dessus dessous, de façon à laisser tomber sur une planche bien unie, placée à proximité, la feuille qu'on vient de faire. Un ouvrier un peu adroit fait à peu près deux de ces feuilles par minute. Il les pose les unes au-dessus des autres jusqu'à ce qu'il en ait obtenu une épaisseur convenable. On met le paquet sous presse, pour faire couler l'excès d'eau qu'il contient, puis on porte les feuilles au séchoir. Ce séchoir est formé, comme chez les Chinois, par deux petits murs espacés de 80 centimètres environ, et placés parallèlement. Ces murs sont faits avec des briques recouvertes de ciment, de telle façon que leur paroi extérieure soit bien lisse. On allume du feu dans l'intervalle des murs, qui s'échauffent peu à peu. On cesse de chauffer dès que la main ne peut plus supporter le contact de la muraille. Les feuilles de papier encore humides sont enlevées avec précaution les unes après les autres à l'aide d'une petite pince; puis elles sont appliquées avec une brosse douce contre les murs cimentés, où elles sèchent rapidement.



Fabrique de papier. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

Le papier confectionné à Hanoï appartient à l'espèce

dite demi-fine. Sa fabrication n'est pas très soignée, de sorte que les lettrés ont de la peine à s'en servir pour écrire. Il contient une assez grande quantité de corps étrangers, qui le rendent rugueux; mais, étant donnée l'habileté des ouvriers qui ont opéré devant nous, il est évident qu'on arriverait à fabriquer un produit de qualité supérieure si l'on triait avec plus de soin la matière première et surtout si l'on prenait plus de précautions pendant les lavages de la pâte pour éviter les impuretés.

La fabrique de papier dépend d'un important village situé à quelques centaines de mètres plus loin, à la bifurcation d'une grande digue qui rejoint la route de Sontay. Les notables qui nous ont accompagnés pendant toute notre visite aux ouvriers nous font prier de pousser jusqu'à ce village, où le thé est préparé pour nous dans la maison commune. Nous acceptons de grand cœur et nous leur demandons de nous conduire. J'ai près de moi Tam, l'interprète que le résident de Hanoï a eu l'obligeance de mettre à notre disposition pour cette promenade. C'est un jeune Saïgonnais très intelligent, que je questionne chemin faisant, et qui me fournit sur les indigènes des renseignements qui m'intéressent vivement :

« Regardez, monsieur le capitaine, ce vieillard qui marche à côté de nous, là, à votre gauche, appuyé sur sa longue canne : c'est le *huong-than*. On donne dans la commune ce titre honorifique à un homme bien posé et jouissant de la considération de tous; il a pour mission de faire respecter les usages et les coutumes du village, de trancher à l'amiable les différends qui surviennent parmi les habitants; il tient une place prépondérante dans le conseil de la commune. Celui-ci a occupé autrefois un emploi du gouvernement; aussi le voyez-vous marcher les coudes écartés comme un mandarin. Cette espèce de domestique qui s'empresse derrière lui avec des façons obséquieuses, c'est le *truong*, chargé de maintenir l'ordre dans les rues comme vos agents de police.

« Voilà plus en avant le *huong-hao*, autre important notable, qui s'occupe surtout de la mise en état de défense du village en cas d'assaut des pirates, de la répartition des postes de police et de l'organisation des gardes de nuit. Le huong-than et le huong-hao sont les présidents honoraires du conseil de la commune.

— Je croyais que chaque commune annamite avait, outre le conseil municipal, un maire, comme en France.

— En effet; on l'appelle *ong-xa*; mais ce n'est pas, comme chez vous, le premier des notables; c'est, au contraire, le plus jeune et le moins considéré d'entre eux. Ce choix s'explique facilement quand on réfléchit qu'en Annam le maire a des fonctions ennuyeuses et quelquefois même pénibles et humiliantes : c'est lui qui se présente comme agent du conseil devant le mandarin qui vient faire le recensement, lui aussi qui est responsable, vis-à-vis de l'autorité, de la rentrée de l'impôt; or chacun sait que les mandarins ont le verbe haut et la main leste. C'est ce même *ong-xa* que vous voyiez pendant les colonnes se présenter tout tremblant à la porte du village, quand la troupe s'y arrêtait pour cantonner; jamais les principaux notables ne se seraient hasardés à montrer leur précieuse personne dans une bagarre où il pouvait y avoir des horions à recueillir. Voilà pourquoi, dans la commune, c'est le dernier élu qui prend les fonctions de maire; il ne les conserve guère que trois ou quatre ans et il les regarde comme un stage, une sorte d'épreuve qu'on lui fait subir pour le rendre digne du titre envié de notable. Ce maire, jeune et inexpérimenté, a besoin d'être guidé; c'est pourquoi on lui adjoint le huong-hao et le huong-than, qui sont censés l'aider de leurs conseils, mais qui en réalité gouvernent la commune en s'abritant derrière lui comme derrière un bouclier. »

Tout en parlant, nous arrivons devant l'entrée du village. Une foule compacte y est massée, pour nous voir venir, devant une belle porte en briques, flanquée de deux colonnes sculptées qui sont terminées par deux grandes lanternes de pierre. De chaque côté de la porte s'étendent de longs et étroits hangars en maçonnerie recouverts de toits en tuiles; d'autres bâtiments semblables sont rangés sur deux côtés et face à face le long de la grande rue qui mène au village. Ces constructions constituent ce qu'on appelle le marché (en annamite, *ké-cho*). Tous les deux jours, de nombreux paysans viennent se placer sous ces hangars pour vendre leurs légumes et leurs fruits; ils les étalent sur de petites tables en pierre disposées dans ce but sur toute la longueur du bâtiment. Chaque paysan paye sa place comme sur nos marchés de France, et ces grands hangars sont d'un excellent rapport pour la commune qui les possède. Ils ont été construits il y a une vingtaine d'années par un ancien fonctionnaire qui, après avoir fait fortune dans la carrière administrative, a voulu doter son village d'une œuvre utile et capable de perpétuer sa mémoire parmi ses concitoyens.

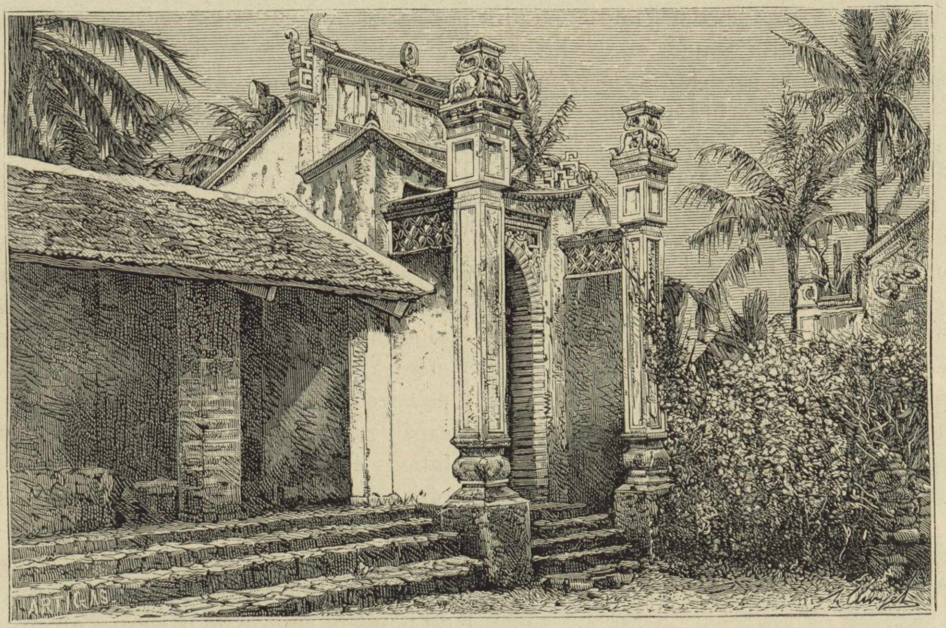
Nous prenons congé des braves indigènes qui nous ont si bien accueillis, en leur laissant quelques menus cadeaux en souvenir de notre visite; nous quittons le village escortés par une troupe d'enfants qui nous poursuivent longtemps de leurs cris joyeux, et nous nous engageons, au grand galop, sur une haute digue bordée de cactus qui rejoint la route de Sontay. Cette route, qui court au milieu des rizières, nous ramène en ligne directe jusque sous les murs de la citadelle. On pénètre de ce côté dans l'enceinte de Hanoï par une vieille porte en ruines flanquée de deux pans de murailles à moitié démolis : c'est tout ce qui reste des fortifications extérieures de la ville. Les pans de murs ont 2 m. 50 d'épaisseur; ils sont solidement construits avec des briques reliées au ciment.

Le grand palais de marbre des rois du Tonkin, dont parlent avec admiration les anciens voyageurs, devait se trouver du côté de cette porte. Nous avons souvent cherché sans succès, mes amis et moi, dans nos promenades, à en retrouver les ruines. Baron, qui les a vues

vers 1680, prétend que ce palais, construit au XIIe siècle sous la dynastie des Ly, occupait une étendue de plusieurs milles. Sans doute les ruines se sont enfoncées peu à peu dans la terre, car, malgré le soin que nous y avons mis, nous n'en avons pu découvrir le moindre vestige. En revanche, on rencontre du côté ouest de la citadelle quantité d'anciennes pagodes, dont quelques-unes sont très curieuses.

En suivant la route qui longe le rempart, nous en trouvons une dont la vieille porte à clochetons tombe en ruines et dont les toits crevés en maints endroits disparaissent à demi sous les mousses et sous les lichens. Elle est habitée par deux vieux gardiens qui ont établi leur domicile dans un petit bâtiment curieusement construit. Il est juché comme un nid au sommet d'un gros pilier de pierre planté debout, juste au milieu d'une mare couverte de conferves et de larges feuilles de nénuphar. Il est retenu à ce pilier par des traverses de bois qui viennent s'y fixer comme les baleines au manche d'un parapluie. C'est l'ancienne bibliothèque de la pagode; les gardiens y vivent au milieu d'un amas de bouquins poudreux, couverts de caractères chinois et à demi rongés par les rats. A côté de ces livres sont rangées en tas les plaques de bois gravées en relief qui ont servi à les imprimer. Les bonzes sont d'habiles graveurs sur bois, et beaucoup de pagodes ont leur imprimerie.

Tout à l'heure, en parlant des anciens palais de Hanoï, il m'est revenu à l'esprit deux excursions que j'ai faites et qui m'ont laissé un profond souvenir : la première est une visite à une vieille descendante de l'ancienne famille royale des Lés, qui régna sur le Tonkin pendant plus de quatre siècles; la seconde est une promenade à une antique pagode que nous désignions



Porte d'entrée du village dont dépend la fabrique de papier. — Dessin de Clerget, d'après une photographie.

entre nous sous le nom de *pagode des Héroïnes tonkinoises*.

La vieille descendante des Lés (*Madame Lé*, comme disent les troupiers) habite un des coins les plus retirés et les plus sauvages de la citadelle. Sa maison est entourée d'une épaisse clôture de bambous épineux; sur la porte extérieure, toujours close, est affichée une grande pancarte signée du général Millot et portant ces mots : « Défense expresse d'entrer sans autorisation ». Cette défense ne nous concerne pas; la veille, nous avons pris la précaution d'envoyer, en guise de cartes, de grandes feuilles de papier rouge sur lesquelles nos noms s'étalaient en beaux caractères chinois, et nous avons demandé à la vieille dame la permission de venir lui faire visite. Cette permission nous a été gracieusement octroyée; aussi la porte s'ouvre-t-elle toute grande pour nous laisser pénétrer.

L'enceinte limitée par l'épaisse clôture en bambous est presque tout entière occupée par un banian gigantesque dont les racines tortueuses rampent sur le sol comme d'immenses serpents, et dont les branches énormes suffiraient pour abriter sous leur feuillage un bataillon tout entier. Sous cette puissante ramure, la petite maison annamite, très étroite et très basse, paraît ensevelie et comme écrasée. La bonne dame, en entendant nos pas crier sur le sable, en sort pour nous recevoir et s'avance vers nous les mains tendues.

Elle est vieille, très vieille; ses traits sont restés réguliers, mais son visage d'un blanc de cire est couvert d'innombrables petites rides; ses cheveux, séparés sur le milieu de son front large et bombé, descendent sur les tempes en deux bandeaux blancs, bien tirés; ses yeux très noirs et très doux semblent s'animer quand elle parle. Malgré son grand âge, sa taille est à peine voûtée et sa démarche est noble et gracieuse. Elle nous prend par la main et elle nous conduit sous la véranda

de la maison, où sont disposés quelques-uns de ces sièges chinois de forme ronde et basse qui sont faits en terre vernie et qui ressemblent à des pots à fleurs renversés. Une servante s'empresse autour de nous, offrant du thé, de petits gâteaux ronds, gros comme une piastre, faits avec de la farine de riz et de la pâte de jujube, des berlingots et des espèces de sucres d'orge.

Après nous avoir contemplés longtemps en silence, la vieille dame nous fait dire par l'interprète qu'elle aime beaucoup la France et les Français; puis elle nous fait apporter une grosse liasse de papiers, parmi lesquels nous trouvons de nombreux permis de séjourner dans la citadelle, délivrés par les différents commandants français qui se sont succédé au Tonkin; la signature du docteur Harmand et celle de l'infortuné Rivière s'étalent à côté des paraphes du général Millot et de l'amiral Courbet.

« Les Français sont bons et généreux, dit-elle d'une voix lente et très douce, aux inflexions musicales; ils ont accueilli la pauvre vieille femme et ils lui ont permis de terminer sa triste existence sous le toit où elle a toujours vécu. Ce grand arbre que vous voyez a été planté bien avant ma naissance : aujourd'hui il s'élève orgueilleusement dans le ciel et couvre un grand espace avec ses rameaux touffus. La famille des Empereurs était autrefois semblable à cet arbre magnifique; mais on a coupé ses branches solides et vigoureuses; elles gisent maintenant desséchées et sans vie autour du vieux tronc, qui, lui aussi, va bientôt mourir. Venez, je veux vous montrer tout ce qu'il en reste. »

Elle nous précède à travers la maison et elle nous fait entrer dans une grande salle où sont dressées sur le sol nu des pierres couvertes de caractères chinois et semblables à celles que nous avons vues dans la pagode de Confucius. Toute cette partie du bâtiment est dans un navrant état de délabrement et d'abandon; le toit s'est effondré à moitié et le sol est jonché de tuiles et de platras.

La vieille femme s'est agenouillée au milieu des décombres; de grosses larmes coulent en ruisseaux sur ses joues ridées; sa poitrine est soulevée par des sanglots qu'elle cherche en vain à réprimer. Quant à nous, debout et nos chapeaux à la main, nous nous tenons immobiles à quelques pas derrière elle, tout remués par le spectacle de cette profonde douleur.

En contemplant la pauvre vieille agenouillée devant ces tombes, j'évoque par la pensée l'image de ses puissants aïeux, tels que je me les suis figurés d'après les annales annamites. C'est d'abord le brave Lé-Loï, le fondateur de la dynastie, qui, après avoir chassé honteusement les Chinois du Tonkin, fut proclamé *vua* (roi) par ses compagnons d'armes dans un élan d'enthousiasme. Ses descendants régnèrent sans interruption pendant plus d'un siècle, renommés et puissants; mais ils eurent pour successeurs toute une série de rois fainéants qui, durant un siècle encore, abdiquèrent complètement le pouvoir entre les mains de leurs *chuas* ou maires du palais; à tel point qu'il semblait y avoir à cette époque deux rois sur le même trône, dont le plus puissant n'était pas celui qui en portait le titre.

Le dernier de ces princes fut renversé par une tourmente révolutionnaire connue sous le nom de révolte des Tay-Son, et il dut fuir jusqu'en Chine. Depuis ce temps, le malheur s'est acharné sur les infortunés descendants de Lé-Loï. Pendant plus d'un demi-siècle ils luttèrent pour reconquérir leur couronne usurpée par les fils de leurs anciens vassaux. Ils succombèrent les uns après les autres à cette tâche, et le dernier de tous, le meilleur et le plus vaillant, le chrétien Lé-Phung, l'élève chéri des missionnaires, l'ami de la France, finit par tomber, lui aussi, entre les mains de Tu-duc, qui lui fit subir le supplice le plus infamant et le plus horrible, le supplice du *lang-tri*, dans lequel la chair vivante est coupée par morceaux.

. . . .

La pagode des Héroïnes tonkinoises, dont il me reste à parler, est située au sud-ouest de Hanoï, à quelque distance de la route des Mandarins. La vie des deux jeunes femmes en l'honneur desquelles elle a été construite forme une des plus belles pages des annales annamites, beaucoup plus riches qu'on ne le croit généralement en actes de bravoure et de patriotisme. J'ai deux raisons pour céder à mon désir de la résumer ici : la première, c'est que cette histoire aide à comprendre les détails dans lesquels je vais entrer relativement à la pagode, une des plus curieuses et des plus intéressantes du Tonkin; la seconde, c'est qu'elle montre que le peuple tonkinois, qu'on s'accorde à peindre sous des couleurs peu flatteuses, est cependant capable de grandes actions pour la défense de ses institutions et de son foyer. Il a su à différentes reprises résister vigoureusement aux invasions étrangères, et si nous parvenions à lui inspirer confiance dans la sagesse et dans la fermeté de notre gouvernement, nous n'aurions pas à nous préoccuper outre mesure du voisinage du puissant empire de la Chine, qu'on nous représente comme un épouvantail chaque fois qu'il est question de notre nouvelle colonie.

En l'an 36 de Jésus-Christ, le Tonkin était sous la domination des Chinois, qui avaient chassé ses rois légitimes; c'était une province *chinoise*, administrée par un gouverneur et par des fonctionnaires *chinois*. Le peuple tonkinois, impatient du joug de l'étranger, ne tarda pas à se soulever. Deux jeunes sœurs de famille noble, Chin-Se et Chin-Eul, se mirent à la tête des révoltés. Très braves et montant admirablement à cheval, elles groupèrent autour d'elles toute une armée de volontaires, avec laquelle elles réussirent à chasser les Chinois de leur pays. Partout où elles se présentaient, elles soulevaient un enthousiasme immense, et le peuple les acclamait. L'empereur chinois Koang-Ti envoya pour les combattre une formidable armée qu'il mit sous les ordres de May-Ven, un de ses plus fameux généraux. Cette armée pénétra au Tonkin par la frontière du Kouang-si. Elle rencontra une vigoureuse résistance, qu'elle ne vainquit qu'à la longue et en



Le grand banian près de la maison de la descendante des Lés. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

perdant beaucoup de monde. Les deux sœurs lui disputèrent le terrain pied à pied et firent des prodiges de valeur. L'action décisive eut lieu aux environs de la capitale; les Tonkinois eurent d'abord le dessus; mais, pendant l'action, plusieurs de leurs généraux passèrent à l'ennemi. Cette lâche trahison donna la victoire aux Chinois. May-Ven poursuivit l'armée tonkinoise, dont il fit un horrible carnage. Les deux sœurs, héroïques jusqu'au bout, furent tuées à l'arrière-garde, où elles étaient restées à combattre pour protéger la retraite de leurs soldats.

C'est pour perpétuer ce beau fait d'armes qu'on a élevé, sous la dynastie des Lés, une pagode aux héroïnes, à l'endroit même où, suivant la tradition, elles ont trouvé la mort en combattant. Cette pagode est habitée par une vingtaine de femmes qui y vivent cloîtrées à peu près comme des religieuses.

Le temple est entouré de toutes parts par de hautes murailles; ses portes extérieures sont constamment fermées; il faut une autorisation spéciale pour y pénétrer. Il comprend trois bâtiments, composés seulement d'un rez-de-chaussée et qui sont séparés par des cours pavées. Le premier est comme une sorte de grand vestibule orné de belles colonnes en bois de tek. Au centre se trouve un lit de camp carré dont les panneaux sont très finement sculptés; il représente, m'a-t-on dit, le lit sur lequel les sœurs donnaient leurs audiences. L'habitude au Tonkin n'est pas de s'asseoir sur des chaises ou des fauteuils, mais de s'accroupir sur des lits de camp recouverts de nattes et d'autant plus ornés que le propriétaire occupe un rang plus élevé.



Une recluse de la pagode des Héroïnes (voy. p. 109). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

A droite et à gauche du lit sont dressés, sur des supports, des attributs guerriers en bois laqué et doré (sabres, lances, piques, etc.) et deux grands parasols de commandement peints en jaune comme ceux du roi.

Deux éléphants en carton peint, admirablement imités, en grandeur naturelle, occupent les bas-côtés du vestibule; ils portent chacun une paire de défenses en véritable ivoire, qui sans doute ont été offertes à la pagode par quelque souverain. Ils se font face et représentent les éléphants qui marchaient en tête du cortège des héroïnes quand elles partaient en expédition.

Dans un coin de ce premier bâtiment on remarque également un cheval en plâtre peint, aussi grand que nature et qu'on a enfermé dans une cage dont les barreaux sont en bambous; c'est encore une allusion à la vie des deux sœurs, qui, comme je l'ai dit, étaient des écuyères de premier ordre. Leur monture est représentée toute sellée et toute harnachée, prête à leur être conduite.

Les statues des deux héroïnes se trouvent dans le deuxième bâtiment; elles sont placées côte à côte sur un autel en pierre, et elles sont revêtues de riches étoffes de soie. Devant elles brûle une petite lampe que les femmes de la pagode ont le soin de ne jamais laisser s'éteindre.

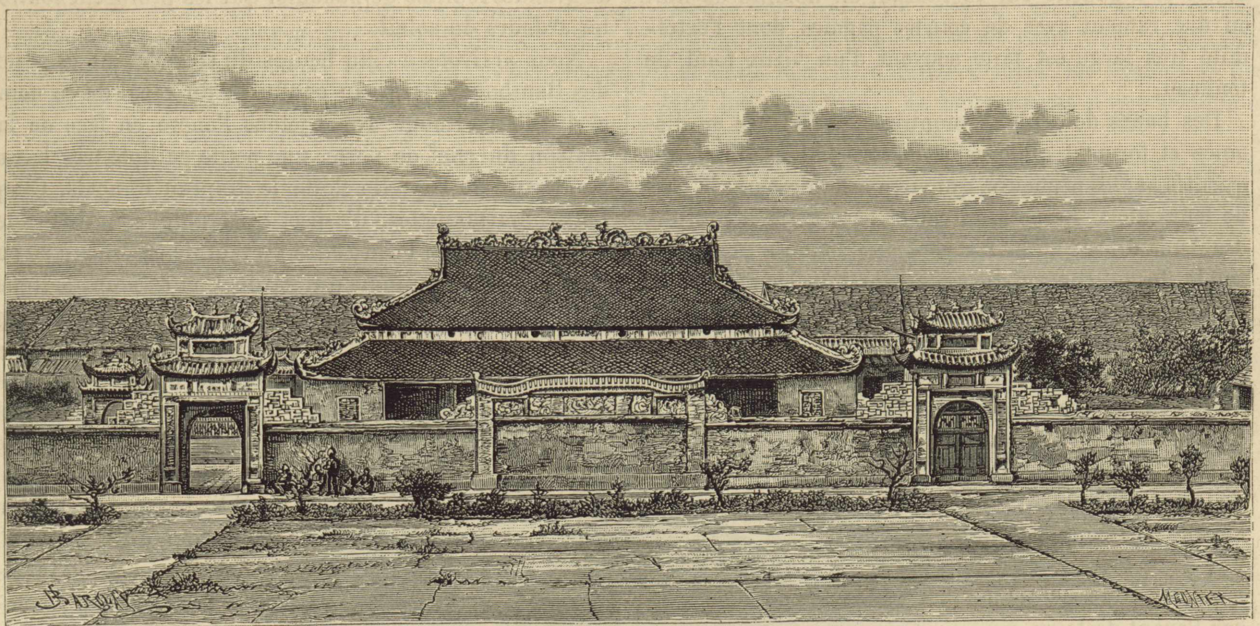
Les deux sœurs sont représentées debout et aussi grandes que nature. A côté d'elles on conserve dans de petites châsses vitrées un grand nombre de belles chaussures annamites; j'en ai compté au moins huit paires, dont quelques-unes sont très anciennes. Ce sont sans doute des ex-voto qui n'ont pas une bien grande importance, car la femme annamite qui nous montrait la pagode n'a fait aucune difficulté pour troquer contre une pièce blanche une paire de ces chaussures dont un de nous avait une grande envie.

Le troisième bâtiment, qui occupe l'endroit le plus reculé du temple, forme avec ses deux ailes de retour un fer à cheval qui embrasse les trois côtés d'une vaste cour. C'est dans ce bâtiment que logent les femmes dont j'ai parlé : elles vivent très retirées et ne sortent presque jamais. Elles passent leur temps à travailler pour la pagode; elles s'entretiennent à l'aide d'aumônes et de certains revenus dont dispose le temple. Elles ne prononcent aucun vœu et elles portent un costume semblable à celui des autres femmes indigènes. Celle qui nous servait de guide dans notre visite au temple paraissait jeune et intelligente; elle était assez jolie.

Ces femmes vivent en communauté; elles obéissent à une vieille supérieure qui paraît avoir sur elles une assez grande autorité. Cette supérieure loge à part, dans une vaste chambre dont les murs, blanchis à la chaux, sont recouverts de peintures représentant les phases les plus importantes de la vie des deux sœurs.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à une autre livraison.*)



Pagode du général Brière à Nam-dinh (voy. p. 84). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XVIII

Départ pour Nam-dinh. — Le poste des Bambous. — Madame Ti-Sau professeur d'annamite. — La moisson et le battage du riz. — Nam-dinh. — Les commis chinois. — La citadelle, les casernes, l'ambulance. — Considérations sur le climat du Tonkin. — Un coup de typhon.

Le 30 juin 1884, à midi, pendant le moment de la sieste, je dormais profondément, étendu sur mon fauteuil, portes et fenêtres closes, quand un coup de poing vigoureusement appliqué contre mes volets me réveille en sursaut : c'est un planton de l'état-major qui vient m'annoncer que je suis désigné pour partir le jour même à Nam-dinh, où le service de santé se propose d'installer une ambulance. Je n'ai pas de temps à perdre : le bateau chauffe en ce moment dans le port. J'entasse vêtements sur vêtements; une nuée de coulis s'abat sur mes bagages et les emporte au pas gymnastique jusqu'au quai.

Un coup de sifflet retentit; la machine ronfle : en route!

Je suis dans un tout petit canot à vapeur conduit par un pilote annamite et par un quartier-maître de la marine. Je me suis réfugié dans l'étroite cabine de l'avant, d'où j'ai vue sur les deux rives. Sous le double effort du courant et de la machine, le bateau file rapidement en traçant un profond sillage dans les eaux couleur d'ocre du fleuve Rouge.

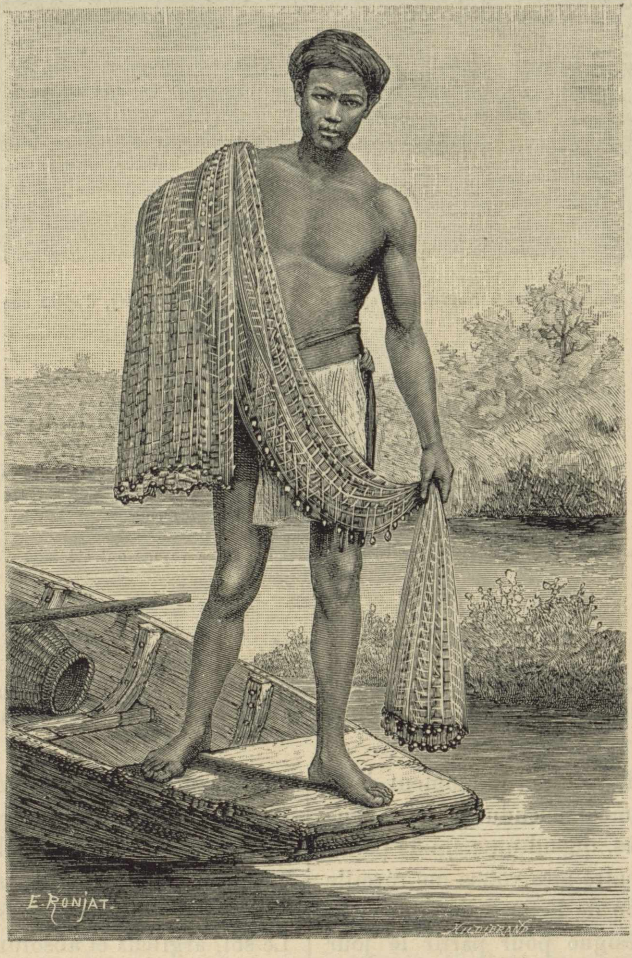
Les rives qui se déroulent à droite et à gauche ont un aspect monotone : ce sont d'interminables champs de riz, des villages bordés de bambous et d'aréquiers. Le sol, argileux et absolument plat, est occupé tout entier par les cultures.

En revanche les eaux du fleuve sont sillonnées par une multitude d'embarcations de toutes sortes qui offrent un spectacle toujours nouveau et toujours pittoresque. De grosses jonques remplies de sel remontent péniblement, remorquées à la cordelle par des coulis à demi nus. D'énormes radeaux chargés de paillotes et de bambous descendent le courant, conduits tantôt à la perche, tantôt à la pagaie, par des équipes nombreuses de bateliers qui déploient une adresse et une vigueur remarquables pour manœuvrer dans les sinuosités du fleuve. Ces radeaux ont jusqu'à dix mètres de long; ils sont munis à l'avant et à l'arrière d'une sorte de gouvernail. Le patron se tient à la barre et commande la manœuvre; ses commandements sont exécutés avec

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33, 49; t. LVIII, p. 65, 81 et 97.

un ensemble admirable par les bateliers, qui, placés à droite et à gauche sur le radeau, au nombre de huit ou dix, rament avec de courtes pagaies dont l'extrémité très large est faite souvent d'un vieux fond de tonneau.

Des bancs de sable se montrent de distance en distance et forment quelquefois de véritables îlots, fréquentés par les pêcheurs, qui viennent y préparer la pose de leurs filets. Le poisson est la base de la nourriture des Annamites : aussi les pêcheurs sont-ils nombreux sur le fleuve, comme du reste dans tous les arroyos du Delta. Ils usent de différents procédés pour prendre le poisson; j'en vois qui se servent de grands filets semblables à celui qu'on connaît en France sous le nom d'épervier; ils les rassemblent sur l'épaule gauche, comme nos pêcheurs, et les jettent en se tenant debout sur l'avant de leurs sampans. Souvent ils réunissent plusieurs barques pour cette pêche et les disposent en rond de façon à circonscrire une partie de la rivière. A un signal donné, les barques s'avancent et le cercle se resserre peu à peu; pendant ce mouvement on fait le plus de bruit possible dans chaque bateau, en frappant des morceaux de bois les uns contre les autres, pour effrayer le poisson et le chasser devant soi. Quand les embarcations sont tellement rapprochées qu'elles se touchent presque, les filets sont lancés tous à la fois, de façon à couvrir la plus grande surface possible et à englober la masse des poissons ainsi réunis sur un petit espace.



Pêcheur annamite. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

J'aperçois de pauvres diables qui, tête et corps nus sous le soleil, traînent le long de la rive, dans la vase, où ils enfoncent jusqu'aux cuisses, de grandes poches en treillis de bambous attachées à de longs manches : chacun d'eux porte une petite corbeille ovoïde fixée à sa ceinture par une corde et dans laquelle il place le produit de sa pêche. Ils draguent devant eux le lit de la rivière avec un gros bambou qu'ils manient à l'aide d'une anse de rotin. Des femmes se livrent également à cette pêche fatigante; leur costume est presque aussi primitif que celui des hommes, mais elles ont la précaution d'étendre sur leurs épaules et sur leur poitrine de grandes feuilles de bananier qui les protègent contre les ardeurs du soleil.

Nous arrivons à cinq heures du soir devant le poste des Bambous, établi au confluent du canal de ce nom et du fleuve Rouge. Nous jetons l'ancre en face de la maison du chef de poste, une petite paillote très basse au-dessus de laquelle flotte le drapeau français. Cinq autres maisonnettes, d'aspect misérable, sont bâties le long du bord de l'eau; elles servent de casernes à 20 ou 30 tirailleurs tonkinois qui gardent en ce point la ligne télégraphique reliant Hanoï à Haï-phong et au cap Saint-Jacques. Un appareil de télégraphie optique, installé au sommet d'une tour en bois haute de six ou sept mètres, établit la communication entre Nam-dinh et Hanoï.

Le lieutenant d'infanterie de marine qui commande le poste accourt sur la berge et me reçoit à bras ouverts : « Soyez le bienvenu, docteur; voilà plus de deux heures qu'on m'a télégraphié votre arrivée de Hanoï. Venez, le dîner est prêt et votre couvert est mis. »

Nous pénétrons dans la petite maison en soulevant le store qui en masque l'entrée. Le sol est battu comme l'aire d'une grange; les quatre murs, faits en terre gâchée, sont recouverts de nattes grossières. Mon hôte y a suspendu son sabre d'ordonnance, son fusil de chasse et d'assez jolies panoplies d'armes indigènes. Dans un coin, le lit, formé d'un simple cadre en bambou, d'un matelas cambodgien et d'une moustiquaire rouge; au milieu de la chambre, une table chargée de livres, des bancs de bois à peine rabotés; voilà tout le mobilier de la maison.

« Vous regardez mon installation, me dit mon camarade; dame! elle n'est pas brillante encore. Je suis ici depuis huit jours à peine; mes *linhs* (soldats indigènes) ont fait de leur mieux. En une demi-journée ils m'ont construit cette case sans un clou, sans une corde, rien qu'avec des bambous et avec leurs coupe-coupe.

— Vous devez vous ennuyer ici?

— Assez; mais je me suis créé de l'occupation : j'apprends l'annamite.

« Au commencement, ça n'allait pas tout seul; mais j'ai pris le bon moyen : j'ai acheté une congaie qui me rabâche les mots et qui finit par me faire entrer leur intonation dans la tête. Au fait, je ne vous l'ai pas encore présentée. Allons, *Ti-Sau*, viens saluer le capitaine. »

Ti-Sau (la Sixième) est une grande fille de seize à dix-huit ans, proprement vêtue d'un *ké-ao* (robe) de soie violette et d'un *ké-kouan* (pantalon) de calicot blanc. Elle est chaussée de petites mules et porte aux doigts de jolies bagues d'or.

« Nous sommes mariés à l'annamite, me dit mon hôte en riant, c'est-à-dire que je l'ai achetée 10 piastres (45 francs) à ses parents. En retour ceux-ci m'ont signé devant les notables de leur village un contrat par lequel ils m'abandonnent tous leurs droits sur elle. Je puis en faire ce que je veux et même la renvoyer à sa famille, si tel est mon bon plaisir; ses parents sont obligés de la reprendre, et c'est bien plus commode que le divorce. En revanche elle ne peut pas me quitter sans ma permission, et si elle s'enfuyait, son père serait responsable : il lui faudrait ou me la ramener ou me rembourser la somme versée : telle est la loi annamite.

— C'est très pratique et très économique.

— Pas autant que vous le pensez. Je donne quinze piastres par mois à Ti-Sau pour sa toilette, sans compter les cadeaux que je lui fais de temps en temps et les surprises désagréables qu'elle m'occasionne. Ainsi, tenez, pas plus tard que l'autre jour, elle était sortie avec une robe magnifique en soie brochée que je venais de lui acheter. Elle entre chez une de ses amies dont la maison se trouvait sur la route et voit une partie de cartes organisée. Elle est passionnée pour le jeu, comme toutes ses pareilles; elle s'assied, perd successivement son argent, ses bijoux et jusqu'aux vêtements qu'elle porte, et elle me revient le lendemain matin avec des loques rapiécées qu'on lui avait données par charité pour se vêtir. Ce n'est pas tout : le contrat que nous avons passé stipule que je dois la nourrir. Elle n'était pas ici depuis deux jours que toute sa famille (et vous savez si elles sont nombreuses dans ce pays) venait s'installer dans mon voisinage. Chaque fois que j'entre dans ma cuisine, je trouve mon boy en train de préparer le riz pour tous ces affamés. J'ai beau leur faire mille avanies, ils tendent le dos sans broncher, mais ne bougent pas d'une semelle et ne sortent que bien repus. »


Ti-Sau. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

Le lendemain, dès l'aube, après avoir pris congé de mon nouvel ami, nous levons l'ancre et nous continuons à descendre le fleuve. Plus nous approchons de la mer, et plus les cultures paraissent abondantes et prospères. Le pays est d'une richesse et d'une fertilité inouïes; c'est avec juste raison qu'on a appelé cette province de Nam-dinh le Grenier du Tonkin. Le sol disparaît sous les touffes de riz déjà mûres que les paysans commencent à moissonner. Des troupes nombreuses de femmes, rangées sur de longues files dans les champs, coupent les épis à ras du sol avec de petites faucilles recourbées dont la forme rappelle celles qui nous servent en France pour moissonner les blés. Déjà, dans les villages du bord de l'eau, les paysans sont occupés à faire fouler les gerbes par leurs buffles pour en retirer le grain. Les Tonkinois ne se préoccupent pas de recueillir la paille de leur riz, qu'on n'utilise guère que dans les pauvres villages pour couvrir les toits des maisons.

Les femmes qui moissonnent dans les rizières ont de l'eau jusqu'aux genoux : elles travaillent le corps courbé, sous un soleil de plomb, dont elles se protègent comme elles peuvent à l'aide de leurs grands chapeaux. Il faut se hâter de rentrer le grain pour avoir le temps de repiquer le riz de la prochaine moisson : dans ces riches contrées on fait deux récoltes par an et la terre ne chôme jamais.

Nous entrons vers neuf heures dans le canal de Nam-dinh. La ville s'allonge le long des bords de ce canal sur une étendue de plus de 4 kilomètres; une seule grande rue la traverse dans toute sa longueur, coupée de distance en distance par de petites ruelles qui ont une direction perpendiculaire. Lorsqu'on arrive en plein jour par le fleuve, l'aspect général est fort joli; les maisons, bâties en briques et recouvertes de tuiles

rouges, feraient croire à une ville de France. Les embarcations du pays sillonnent par centaines le canal ou sont amarrées le long de ses bords : c'est un fouillis de mâts, de voiles, de bateaux de formes curieuses et de toutes dimensions, depuis la vieille jonque de mer échouée sur le sable pour n'en plus bouger jamais, jusqu'à l'alerte et coquet sampan annamite conduit à la perche par de jolies congaies à la longue robe flottante, au nez retroussé, à l'œil fripon. Toutes ces barques sont ornées de flammes et de drapeaux multicolores. Sur le pont de chacune d'elles, des indigènes à demi nus, couchés sur des nattes, lézardent au soleil. Une population dense et affairée encombre les quais. Nam-dinh, qui compte environ 40 000 habitants, entretient avec l'Annam et la Chine méridionale un commerce très important de soieries et de riz. Ce commerce est ici, comme à Haïphong et à Hanoï, tout entier entre les mains des Chinois, qui ont à Nam-dinh une confrérie nombreuse et prospère. Une armée de coulis, dont la peau tannée par le soleil a pris la couleur de la brique, décharge pour eux, sur les quais, les marchandises apportées de la frontière chinoise, et remplit de sacs de riz et de balles de coton les lourdes jonques de mer qui remonteront ensuite à Hong-kong en louvoyant le long des côtes.



Commis chinois à Nam-dinh. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

Tous ces travailleurs sont surveillés par d'élégants commis chinois qui tiennent d'une main leur ombrelle et manœuvrent de l'autre leur éventail. Ces commis sont vêtus avec une propreté et même avec une recherche remarquables : ils ont un pantalon de soie brochée gris-perle ou lilas clair fortement serré au-dessus des chevilles afin de découvrir les chaussettes en soie blanche et les souliers de satin à épaisse semelle dont la pointe est ornée d'arabesques de velours. Ils portent la courte tunique d'été en soie bleue ou vert d'eau boutonnée sur le côté droit, dont les manches très longues vont en s'élargissant vers le bas et se replient sur le poignet de façon à montrer le satin crème qui les double. Beaucoup sont coiffés d'une petite calotte noire ornée au sommet d'un pompon rouge. Leurs cheveux sont soigneusement tressés en une épaisse natte qui pend dans le dos. La mode veut que cette natte descende jusqu'aux talons, et ceux d'entre eux qui n'ont pas les cheveux assez longs y remédient en ajoutant une tresse faite en cordonnet de soie noire ou bleue.

Le premier Européen que je rencontre en sautant du bateau sur le quai est un jeune Lyonnais, M. T..., chargé des intérêts d'une grande maison française de soieries et, en ce moment, le seul représentant du commerce européen à Nam-dinh. Il se met gracieusement à ma disposition pour me conduire jusqu'à la citadelle, au logement du général Brière de l'Isle, qui commande la province.

Nous passons devant la douane française, installée dans une vaste et confortable maison chinoise, et, après avoir suivi pendant dix minutes une rue habitée presque exclusivement par des brodeurs et par des marchands de soie, nous arrivons à l'entrée de la citadelle. Cette citadelle, dont l'enceinte mesure plusieurs kilomètres de côté, a été autrefois une des plus importantes du Tonkin : c'est aujourd'hui une sorte de grand terrain vague coupé de flaques d'eau et de fondrières, entouré de murailles qui s'écroulent et de portes à demi démolies.

On y a construit de grandes cases en bambous où logent les hommes de la section d'infanterie de marine qui tient garnison à Nam-dinh. On y a bâti également pour les officiers de petits pavillons isolés entourés de jardins bien cultivés.

Toutes ces constructions, d'aspect riant et confortable, sont récentes; elles s'élèvent le long d'une route



Vue de Nam-dinh. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

large et bien entretenue qui conduit du rempart à la pagode royale.

La pagode royale, habitée par le général Brière de l'Isle, occupe le centre d'une grande cour carrée, pavée de larges dalles et entourée d'un mur haut de deux mètres. Du côté de l'entrée, le mur est percé de deux petites portes à clochetons qui ne donnent pas sur le bâtiment de la pagode, mais de chaque côté. La portion du mur qui fait face à ce bâtiment est exhaussée de façon à représenter une sorte de paravent orné de peintures et de sculptures assez fines. Cette disposition bizarre, qu'on remarque souvent dans les monuments annamites, répond à une croyance populaire : les esprits malfaisants qui habitent les airs se font, disent les Tonkinois, un malin plaisir de pénétrer dans les habitations pour tourmenter leurs propriétaires; mais comme ils ne peuvent s'avancer qu'en ligne droite, il suffit de placer devant la porte d'entrée une barrière élevée : ils s'y heurtent sans pouvoir y pénétrer et l'on se trouve à l'abri de leurs maléfices.

Mon ambulance est située tout près de la pagode du général; elle occupe trois bâtiments en briques disposés en fer à cheval sur les trois côtés d'une petite cour au milieu de laquelle est planté un massif de beaux palmiers. Les salles destinées aux malades sont convenables; les lits en fer, pourvus de draps blancs, sont tous garnis de moustiquaires; d'immenses pankas suspendus au plafond sont mus de l'extérieur par des domestiques annamites qui se relayent pendant les heures chaudes du jour. Les larges fenêtres, munies de stores, donnent sous une véranda qui fait le tour de la maison et qui protège les murs contre la grande chaleur.

Pendant ce mois de juin si pénible à passer au Tonkin et surtout à Nam-dinh, où la chaleur est étouffante, toutes les salles de l'ambulance sont envahies par les malades atteints de dysenterie et de fièvre. Nos pauvres petits troupiers sont épuisés par les fatigues de toutes sortes endurées pendant les longues colonnes et dans les marches forcées à travers les rizières inondées. La maladie une fois greffée sur ces constitutions délabrées ne veut plus lâcher prise. Le plus léger accès de fièvre est chose grave; le moindre frottement, la petite piqûre causée par un moustique, tout est prétexte à l'éclosion de cet ulcère rongeur si difficile à guérir auquel on a donné le nom de *plaie annamite*. Les grosses pertes subies par le corps expéditionnaire dans le premier été qui a suivi les expéditions de Sontay, de Bac-ninh et de Hong-hoa ne doivent être attribuées que pour une part minime au climat de notre colonie; ce qu'il faut incriminer surtout, c'est l'état de surmenage dans lequel se trouvaient nos soldats à cette époque. Pendant plusieurs mois ils avaient couru dans les rizières avec de l'eau jusqu'au ventre à la poursuite des Chinois et des pirates, qui, à peine dispersés sur un point, se reformaient sur un autre; ils couchaient où ils pouvaient : dans les pagodes humides, dans les cases annamites au sol fangeux, au toit crevé par les pluies, et quelquefois à la belle étoile. Il fallait avec un effectif des plus restreints garder un pays conquis grand comme la moitié de la France et l'organiser de façon à avoir le moins possible à marcher pendant l'été. Mais quand cet été est arrivé avec son cortège habituel de maladies, les organismes usés de nos soldats n'ont plus eu assez de force pour résister, et les effectifs ont fondu peu à peu malgré le dévouement des médecins, qui, en trop petit nombre, se multipliaient pour soigner les malades, malgré les efforts du commandement, qui s'ingéniait à améliorer la situation matérielle des troupes qui lui étaient confiées.

Quoi qu'on ait dit, le Tonkin est une de nos colonies les moins malsaines : la période des chaleurs est rude à passer, mais on a entre deux étés une saison d'hiver qui dure près de six mois et pendant laquelle l'Européen placé dans de bonnes conditions hygiéniques a le temps de se remettre des fatigues de la saison chaude. Du mois de novembre au mois d'avril, le climat est celui de nos automnes de France : le thermomètre oscille entre 8 et 19 degrés centigrades; bien rarement il dépasse 20 ou 22. On se sent renaître alors; on reprend de nouvelles forces : c'est à cette bienfaisante saison d'hiver que certains de nos résidents et plusieurs de nos missionnaires ont dû de garder une santé excellente malgré un séjour de dix ou quinze années au Tonkin.

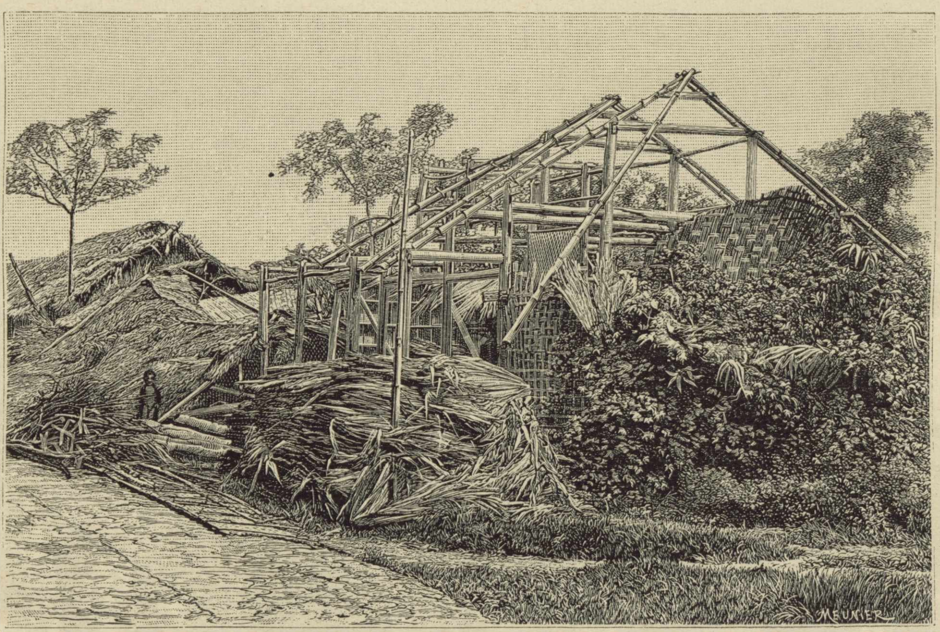
L'été, malgré tout, est rude à supporter. Ce n'est pas que la température se montre très élevée : en juin, le mois le plus chaud de l'année, le thermomètre atteint bien rarement 35 ou 36 degrés et ne dépasse pas en tous cas cette limite; mais il règne dans cette saison une humidité persistante qui place l'organisme dans des conditions extrêmement défavorables. L'air surchauffé est en même temps sursaturé d'humidité, si bien que l'évaporation cutanée ne se fait plus : on ressent constamment une impression de pesanteur et d'angoisse analogue à celle qu'on éprouve dans un bain de vapeur; la peau est couverte d'une transpiration continuelle et tellement abondante que des gouttes de sueur perlent au bout des doigts et qu'il est impossible d'écrire, parce que la main placée sur le papier le mouille au fur et à mesure. Non seulement on ne peut guère se livrer à un travail intellectuel, mais le moindre effort musculaire est pénible; on hésite à étendre le bras pour prendre un livre : il semble qu'on va soulever une montagne. On est réduit à passer une partie de la journée étendu sur un hamac au-dessous du grand panka suspendu au plafond, qu'un couli agite de l'extérieur pour renouveler les couches d'air.

Dans cette atmosphère humide et surchauffée, les champignons et les moisissures se développent avec une rapidité qui tient du prodige; du jour au lendemain, sur les murs des cases, qui suintent l'eau de toutes parts. naissent de petites plaques de moisissures qui s'étendent à vue d'œil comme des taches d'huile. Il n'est pas jusqu'à nos bottes qui, abandonnées dans un coin pen-

dant vingt-quatre heures, ne disparaissent sous une verte couche de mousses et de champignons.

Les viandes se corrompent avec une facilité extrême : au marché, un poulet qui a été tué le matin même diminue de prix au fur et à mesure que la journée s'avance. A sept heures du matin il vaut quatre-vingts centimes ; vers onze heures, le marchand le laisse pour cinquante, et il l'offre pour vingt ou trente à la fin du marché, vers une heure de l'après-midi.

Juin est le mois des orages : je suis à Nam-dinh depuis huit jours à peine et déjà j'ai assisté à un de ces violents ouragans qu'on connaît sous le nom de typhon au Tonkin et sur les côtes de Chine. Il était environ dix heures du soir et il faisait ce calme de plomb qui précède les grandes tempêtes. Les mille petites bêtes (grillons, grenouilles, oiseaux de nuit) qui troublent les nuits du Tonkin par leurs cris continuels s'étaient tus brusquement. Tout à coup, un gros nuage sombre s'étend sur le ciel comme un vaste rideau noir ; une rafale d'une violence inouïe arrive du point extrême de l'horizon en soulevant des tourbillons de poussière ; le vent courbe les plantes, tord les arbres, arrache les toits des maisons, déplace les pierres de la route. Une pluie de sable et de cailloux tombe sur mon toit de paille, tandis que les poutrelles de ma case gémissent comme si elles voulaient se briser. Les sautes de vent qu'on voit en France semblent des orages d'opéra-comique à côté de ces vraies tempêtes ; je me souviendrai toujours de l'impression pénible que celle-ci m'a procurée. Le lendemain, les toits effondrés, les gros arbres rompus, les maisons éboulées et les plantations bouleversées de fond en comble, témoignaient de la



Effet d'un typhon à Nam-dinh. — Gravure de Meunier, d'après une photographie.

violence inouïe de cette trombe qui a fini par se résoudre en une pluie diluvienne.

XIX

Les fêtes du 14 Juillet au Tonkin. — Guignol, chanteurs bouffes et comédiens. — Course à la chèvre. — Les régates. — Le cortège officiel. — Les jeux du tarot et de la sapèque. — Dîner de gala à la pagode des Mandarins militaires. — Deux plats renommés. — Les danseuses. — La poésie et la musique. — Troubadours tonkinois. — Difficulté de la langue annamite. — Un bizarre quiproquo.

Aujourd'hui, 14 juillet et jour de fête nationale, Nam-dinh offre un coup d'œil féerique : toutes les rues sont traversées par des guirlandes de lanternes aux couleurs françaises, et devant chaque maison un drapeau tricolore flotte à l'extrémité d'un long bambou. Le tong-doc, sur l'invitation du résident de France, a ordonné à chaque habitant d'avoir à arborer devant sa case un drapeau tricolore, et personne n'y a manqué. Il ne faudrait pas croire cependant que les gens de Nam-dinh sont devenus tout à coup Français et républicains de cœur : sans doute les cinquante ligatures d'amende dont le tong-doc a menacé ceux qui n'exécuteraient pas ses ordres sont pour beaucoup dans l'empressement qu'ils ont tous mis à pavoiser leurs rues. Quoi qu'il en soit, la ville tout entière offre depuis hier un spectacle à la fois joyeux et original : sous ce clair soleil, les gaies et vives couleurs françaises réjouissent les yeux. Dans la rue des Chinois, qui se déroule en ligne droite sur une étendue de quatre kilomètres, les drapeaux flottent, serrés sur deux lignes, à perte de vue, et finissent par se rejoindre. Dans le port, sur le canal, toutes les jonques, toutes les petites barques, ont arboré des pavillons.

A sept heures du matin, vingt et un coups de canon tirés de la citadelle annoncent l'ouverture de la fête. Nous sortons en bande malgré la chaleur. A chaque pas, nous sommes accueillis par des salves de pétards chinois partant dans toutes les directions ; ces pétards,

très petits et reliés les uns aux autres par séries comme dans une brochette, dégagent une épaisse fumée et font un bruit de toile qu'on déchire. Les rues sont encombrées par la foule, à tel point qu'on peut à peine circuler. Les Annamites, tout joyeux et la figure épanouie, ont revêtu leurs plus beaux costumes : les robes vert ardent, rouge feu, violet pensée, produisent en se rapprochant les unes des autres des effets criards et inattendus. Les riches pagodes ont étalé sous leurs portiques de belles étoffes de soie couvertes de broderies; devant la maison du tong-doc, le grand étendard d'Annam flotte entre deux drapeaux tricolores.

On a installé sur les bords du fleuve une estrade en bambous ornée de tentures et abritée sous un immense vélum; elle est destinée aux officiers de la garnison et aux autorités annamites, qui pourront assister de là aux jeux populaires organisés par les soins du tong-doc. Devant cette tribune s'étend un terrain bien battu et bien aplani sur lequel ont été dressés des mâts de cocagne, des balançoires et des théâtres en plein vent.

Dans un coin de la place, un théâtre de marionnettes, agencé comme nos guignols du Luxembourg ou des Tuileries, attire un nombreux public qui applaudit à tout rompre et qui rit à gorge déployée. A



Théâtre en plein vent. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

côté, un *phuong-chéo*, sorte de chanteur bouffe, a étendu sur le sol sa natte de deux mètres carrés. Autour de cette natte, une grande corde reliée à des pieux fichés dans le sol sert de barrière aux spectateurs, qui sont nombreux, car le menu peuple est très friand de ces représentations. Le phuong-chéo est revêtu d'un long habit rouge, fendu latéralement comme une étole et orné dans le dos et sur la poitrine d'un dragon grimaçant; il représente des scènes burlesques mi-partie chantées ou déclamées, mi-partie mimées, et dont les passages principaux sont scandés de grands coups d'éventail, de ronds de bras et de pirouettes. Un gamin assis les jambes croisées sur un coin de la natte, devant un gros tambour, souligne d'un coup de son instrument les mots à double sens et les tirades à effet. Les monologues comiques du bouffon sont entremêlés de quiproquos, de calembours et même d'allusions érotiques et grossières. A en juger par ce qu'il débite, on pourrait croire le peuple annamite beaucoup plus dépravé qu'il ne l'est en réalité : ce peuple, qui, au fond, est très décent dans ses actes, admet dans le langage courant des locutions et des propos qui feraient rougir un portefaix.

Le phuong-chéo exerce souvent sa verve aux dépens de ses auditeurs; il interpelle celui d'entre eux qui paraît le plus prêter au ridicule; il l'arrange de la belle



Une rue de Nam-dinh le 14 Juillet (voy. p. 87). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

manière, à la grande joie des autres spectateurs. On se le montre du doigt, si bien que le malheureux, moitié rougissant et moitié riant, est obligé de se dérober par la fuite aux malices du bouffon, qui hausse la voix au fur et à mesure qu'il s'éloigne et qui le poursuit longtemps de ses lazzi.

Devant la grande estrade sur laquelle nous sommes postés, on en a dressé une autre, un peu moins élevée, qui sert de scène de théâtre; celle-ci est recouverte d'un toit en paille supporté par quatre bambous. Les spectateurs indigènes sont debout et se protègent comme ils peuvent contre le soleil à l'aide de leurs grands chapeaux et de leurs ombrelles. On représente sur ce théâtre de véritables drames historiques dans le goût chinois et des comédies en prose ou en vers. Les *phuong-nha-tro* ou comédiens qui y jouent sont de vrais artistes, très connus et ayant acquis une réputation méritée dans toute la province. Les Annamites établissent entre eux et le phuong-chéo, dont il vient d'être question, une différence aussi grande que celle que nous faisons entre les artistes de la Comédie-Française et les baladins des foires. Ces phuong-nha-tro appartiennent à un village dont les habitants s'exercent de père en fils à la déclamation et à la comédie. Le village est exempté par le roi de tout impôt, à la condition qu'il fournira chaque année un certain nombre de sujets capables et bien stylés, pour le recrutement des troupes de théâtre qu'on entretient à la cour et aux chefs-lieux de certaines provinces importantes.

Les troupes des provinces figurent dans les fêtes populaires organisées par les soins du gouvernement au premier jour de chaque année, à l'anniversaire de la naissance du roi ou à l'occasion de tout autre événement national. Dans l'intervalle de ces fêtes, elles parcourent le pays; elles s'arrêtent dans les villages populeux, où souvent une représentation est donnée dans la maison commune et même dans la pagode, transformée pour la circonstance en salle de spectacle. Les frais de ces représentations sont faits soit par les habitants, qui se cotisent entre eux, soit par un des principaux notables, qui choisit le prétexte d'un anniversaire de famille pour offrir à ses concitoyens ce spectacle toujours fort goûté. D'autres fois, les comédiens sont appelés par les mandarins à l'occasion d'une réception de fonctionnaire ou des dîners qu'ils s'offrent entre eux. Même dans ces cas, le public est presque toujours de la fête : le théâtre se dresse dans une cour; les invités du mandarin assistent à la représentation depuis la salle du festin; le public, toujours très nombreux, envahit la cour, et ceux qui ne peuvent y trouver place montent sur les murs ou sur le toit de la maison.

La troupe que nous avons sous les yeux a pour chef un vieux comédien à barbe grise qui a joué autrefois à la cour de Hué devant le feu roi Thieu-Tri. Sa face glabre et comme tannée par l'usage du fard, ses sourcils constamment rapprochés par une sorte de plissement du front, ses gestes étudiés et prétentieux lui donnent je ne sais quel air de ressemblance avec les vieux cabotins qu'on voit courir de ville en ville dans les troupes de province. Quant aux acteurs, ils sont vêtus de longues robes en soie brochée, recouvertes de riches broderies de diverses couleurs. Ces robes, aux grandes manches pendantes, sont semblables à celles que revêtent les mandarins de rang supérieur quand ils prennent le costume de cour. Les comédiens sont coiffés de diadèmes en papier doré ornés de pompons, de petites glaces et de verroterie; tous ces ornements sont placés à l'extrémité de fils de laiton et s'agitent à chaque mouvement de la tête. Les principaux acteurs portent de longues barbes en crin blanc retenues par des cordons qui passent sous le menton et qui s'ajustent derrière les oreilles; ils sont chaussés de bottes de cérémonie dont la pointe très longue se recourbe en avant. Tous sont grimés de la plus étrange manière : ceux qui représentent les princes et les mandarins ont des plaques de vermillon appliquées sur chaque joue; d'autres, qui figurent des génies ou des personnages fantastiques, ont le visage complètement peint en rouge avec de grands traits blancs dessinant les moustaches ou l'arc des sourcils. Un de ces derniers, qui apparaît avec un air terrible à chaque scène importante du drame, a la face très régulièrement partagée en triangles égaux alternativement blancs et rouges qui se rejoignent tous sous le nez et sur la partie moyenne de la lèvre supérieure, et qui vont s'élargissant comme les rayons d'une roue vers les oreilles, le menton et le front.

Le théâtre annamite ressemble beaucoup au théâtre chinois : il ne comporte pas de décors. L'orchestre, composé d'instruments bruyants, couvre souvent la voix des acteurs; il est placé sur la scène même, qui, dans la représentation à laquelle nous assistons, est encore envahie par des spectateurs privilégiés et par les domestiques chargés de disposer les accessoires. Ces accessoires sont des plus rudimentaires : des chaises, une ou deux petites tables hautes et étroites, une natte et des tabourets constituent tout le mobilier de la scène.

Les comédiens récitent leurs rôles en chantant de la gorge et du nez, ce qui est le comble de l'élégance annamite. Les emplois de femmes sont, comme dans le théâtre chinois, tenus par des jeunes gens; mais les acteurs tonkinois m'ont paru crier moins fort et chanter sur un mode moins aigu que les acteurs chinois.

Le spectacle, commencé à dix heures du matin, doit durer toute la journée et même une partie de la nuit. Nous abandonnons la place pour aller sur le bord du fleuve voir courir les régates annamites. Tous les préparatifs nécessités par ces régates ne sont pas encore terminés. En attendant qu'ils s'achèvent, on organise sur le rivage plusieurs divertissements populaires : combats de coqs, de buffles, de poissons; courses au cochon et à la chèvre. Ce dernier divertissement est des plus originaux; voici en quoi il consiste :

Dans une sorte de piste circulaire, de sept ou huit mètres de diamètre, fermée de toutes parts par une palissade en bambous, on a fait entrer un homme dont les yeux sont couverts d'un bandeau et une chèvre.



Jeu de la sapèque (voy. p. 92). — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

Pour gagner le prix, composé de quatre ligatures qu'on a accrochées au sommet d'une perche plantée debout au centre de la piste, il faut que l'homme cherche à tâtons, sans déranger son bandeau, à s'approcher de la chèvre et à s'en emparer en la saisissant par les cornes. Mais la piste est semée d'obstacles, pieux, flaques d'eau, petits talus, contre lesquels le chasseur se heurte tandis que l'animal les franchit ou les tourne. Quand l'homme est parvenu à saisir la bête par une touffe de ses poils et qu'il cherche à remonter jusqu'à la tête, la chèvre, par un brusque saut de côté, le fait trébucher contre un des obstacles et le jette à terre, à la grande joie des assistants.

Tout à coup ces jeux cessent comme par enchantement; le chef de quartier qui préside à la fête vient d'emboucher son grand porte-voix et d'annoncer le départ des régates. Un grand remous se produit dans la foule, qui se porte tout entière sur le bord de l'eau, contenue à grand'peine par les gens de la police; ceux-ci, armés d'un solide rotin, frappent à droite et à gauche à tour de bras.

Les embarcations qui doivent prendre part à la course sont rangées, au nombre de huit ou dix, sur une même ligne, à la station de départ, marquée par un grand mât de pavillon. Très longues et très étroites, elles sont montées par des équipes de dix-huit ou vingt rameurs qui portent un costume dont la couleur diffère pour chacune d'elles. Le patron se tient debout à l'arrière, appuyé sur le gouvernail et dominant tout son personnel.

Chaque barque appartient à un village distinct; elle est montée par l'élite des rameurs et par le patron le plus renommé de ce village. Il y a une grande émulation entre les différentes communes à propos de ces joutes nautiques, et de gros paris y sont toujours engagés entre les principaux notables des villages rivaux.

Les grands bateaux de course sont faits en très beau bois et coûtent cher; ils sont construits à frais communs et ne servent qu'une ou deux fois l'an à l'occasion des régates. Pendant tout le reste de l'année, ils sont remisés sur une des places du village, à l'abri d'un petit hangar bien couvert.

Au signal du départ, donné par le tong-doc en personne, les barques filent avec une vitesse surprenante. Chaque patron dirige ses rameurs à l'aide d'une sorte de claque-bois qu'il tient d'une main et grâce auquel il arrive à faire exécuter des manœuvres d'ensemble d'une perfection remarquable : on voit de la rive les vingt paires de rames s'élever et s'abaisser le long de chaque barque avec une précision automatique. L'arrivée au but du vainqueur nous est signalée par de bruyantes acclamations.

Pour rentrer, je prends place dans le cortège officiel du résident et du tong-doc. Une section de tirailleurs annamites ouvre la marche; nous suivons, flanqués à droite et à gauche par des soldats d'infanterie de marine, le fusil sur l'épaule. Derrière nous viennent les mandarins de la suite du gouverneur.

Le peuple se découvre et s'écarte sur notre passage; des milliers de pétards chinois éclatent sous nos pas. Ces pièces d'artifice sont les accessoires obligés de toutes les fêtes annamites; sans elles la cérémonie ne serait pas complète.

Ainsi escortés, nous avançons lentement à travers les rues, dont les guirlandes de lanternes s'allument les unes après les autres, car la nuit est presque venue. A chaque carrefour sont installés des jeux de hasard où les Annamites sont en train d'exposer leurs économies de plusieurs semaines. Je ne connais pas de peuple chez qui la passion du jeu soit plus invétérée et plus répandue que chez celui-là : des hommes, des femmes et jusqu'à des enfants se pressent autour des petites tables disposées le long de la chaussée et sur lesquelles on joue au toton ou à la sapèque à la lueur douteuse d'une lanterne de papier.

Pour le jeu du toton, la table est divisée en autant de compartiments que le dé a de faces, à l'aide de grands traits noirs tracés à la peinture. On mise dans ces compartiments, qui sont marqués chacun d'un caractère chinois reproduit sur une des faces du toton. Le dé, monté sur pivot, est ensuite mis en mouvement dans une petite soucoupe, et quand il s'arrête, c'est le caractère qui se présente sur la face tournée en haut qui gagne la partie.

Le jeu de la sapèque ou *xuc-dia* repose à peu près sur les mêmes principes; la table est alors divisée en deux cases seulement; le banquier fait pivoter une sapèque de cuivre sur sa tranche dans une petite soucoupe, qu'il recouvre immédiatement avec une tasse retournée; quand la pièce a cessé de s'agiter, on la découvre et la face de cette pièce qui se présente alors indique le gagnant.

Des tas de sapèques sont alignés sur chaque casier des tables de jeu. Pour ne pas perdre de temps à compter la monnaie, le banquier a près de lui une vergette de bois creusée de deux rainures parallèles, disposées comme le double canon d'un fusil à deux coups. Il ramasse le tas de sapèques du gagnant, en fait une pile qu'il place de champ dans une des rainures, et forme rapidement dans l'autre une pile de la même hauteur qui paye la partie.

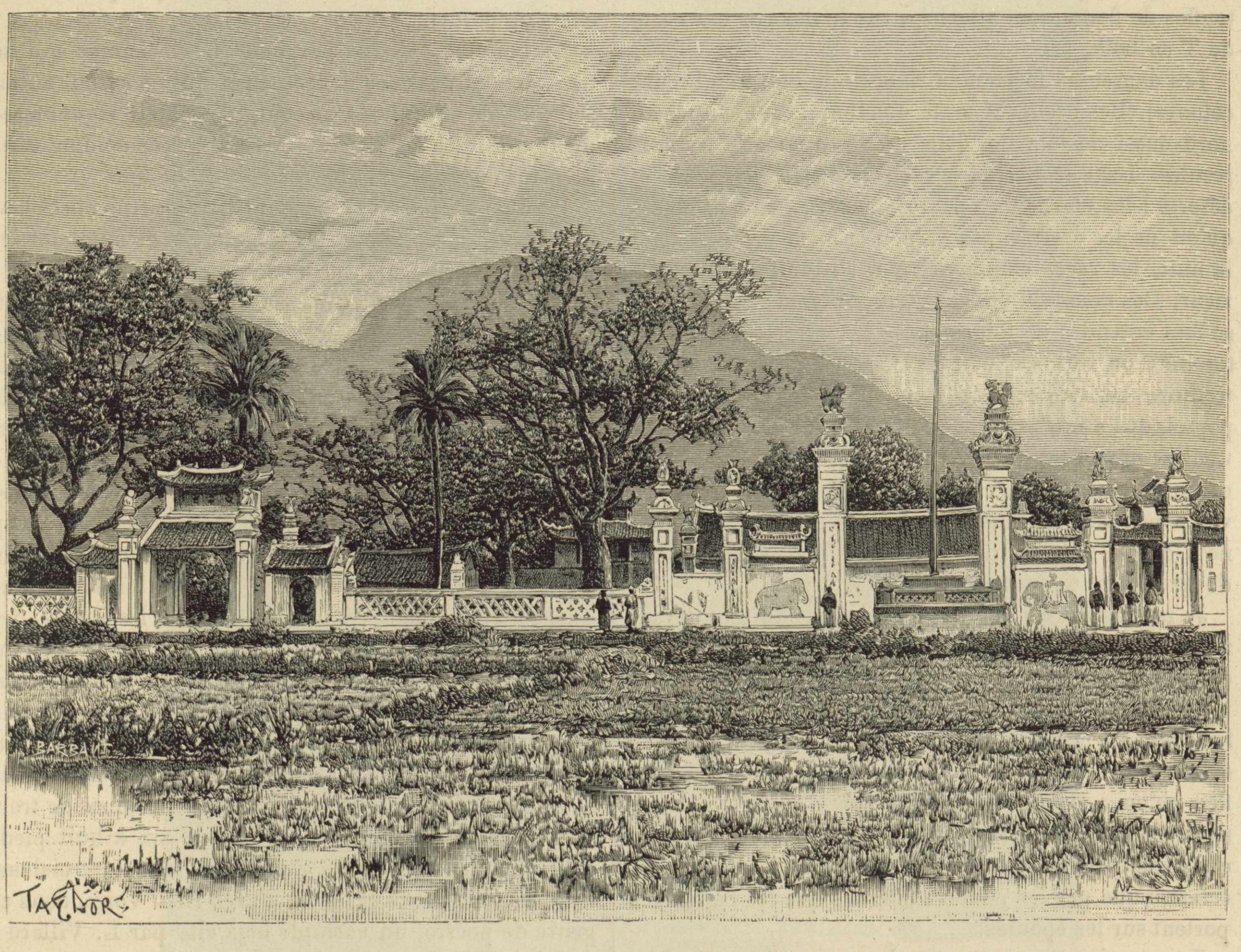
Parmi les Européens qui figurent dans le cortège officiel se trouve un employé des postes accompagné de sa jeune femme. Celle-ci vient de débarquer et c'est la première fois que les habitants de Nam-dinh voient une Française : aussi la foule est-elle grande autour de nous. Les femmes surtout la dévorent des yeux et se montrent du doigt les unes aux autres toutes les parties de sa toilette en faisant les réflexions les plus extraordinaires. C'est un bonheur que notre élégante compatriote ne connaisse pas encore la langue du pays : d'abord elle a les yeux bleus, ce qui pour les Annamites est le comble de la laideur; ensuite elle porte une tournure de dimension respectable, et cet accessoire de toilette a le don d'intriguer au plus haut point les indigènes, qui croient à une difformité naturelle et qui ne ménagent pas les plaisanteries. C'est bien pis encore quand ils voient la jeune femme prendre le bras de son

mari : cette façon de se tenir en public les choque extrêmement. On entend partout dans la foule des *tia*, des *ia*, interjections qui, dans ce cas, ont une signification identique au *shocking* des Anglais.

Je suis invité par le résident de France à un dîner de gala qu'il offre au gouverneur et aux principaux mandarins de la province à l'occasion de la fête nationale. Ce dîner a lieu dans une des salles de la grande pagode des Mandarins militaires, la plus vaste et la plus riche de Nam-dinh.

Deux longues tables sont disposées dans la salle du banquet, parallèlement à ses grands côtés; les fonctionnaires annamites s'assoient devant elles sur des bancs de bois, à la place qui leur est assignée d'après le rang qu'ils occupent dans l'administration de la province; les officiers et les fonctionnaires européens sont installés, avec le résident et le tong-doc, à la table d'honneur, qui est dressée à part.

Le repas annamite ne comprend pas, comme chez nous, plusieurs services : les mets sont apportés tous à la fois et à l'avance sur de petites soucoupes; les viandes sont toutes découpées en menus morceaux. Le couvert est des plus simples : chaque convive a devant soi une paire de baguettes, un bol plein de riz cuit à



Grande pagode des Mandarins militaires. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

l'eau, qui pour les Annamites remplace le pain, et une cuiller en porcelaine pour puiser les sauces ou le bouillon. Ni couteau, ni verre; on ne boit qu'à la fin du repas. Chaque convive prend avec ses baguettes dans les plats disposés devant lui le morceau qui convient à son goût ou à son appétit; il le trempe à droite ou à gauche, dans les soucoupes contenant les sauces ou le *nuoc-mam* et il le porte ensuite à sa bouche. Le menu a été confectionné par un cuisinier annamite des plus renommés, qui s'est, paraît-il, surpassé pour la circonstance. Je goûte sans grande conviction à deux de ses plats qui jouissent d'une grande réputation parmi les gourmets indigènes : c'est d'une part une sorte de pâté aux vessies de poissons qui m'a paru d'un goût assez délicat et d'autre part une friture de *con-ruoi*. Ces con-ruoi sont de petits vers qu'on ne récolte guère au Tonkin que dans quelques cantons des provinces de Nam-dinh et de Nin-binh. A une certaine époque de l'année, ils sortent par milliers des bancs de vase et de sable qui forment le bord des arroyos.

A la fin du banquet l'interprète de la résidence se lève et s'avance un papier à la main pour lire la traduction annamite d'une allocution adressée aux mandarins par le résident de France. Le tong-doc répond dans la même langue; puis nous sortons tous ensemble dans la cour de la pagode, où nous attendent des danseuses indigènes

que le gouverneur a mandées pour nous divertir.

Ces danseuses, au nombre de huit ou dix, ont de seize à vingt ans, tout au plus; quelques-unes d'entre elles sont très jolies. Comme les comédiens dont j'ai parlé plus haut, elles sont soumises dès l'enfance à une éducation spéciale dont le but est de les préparer à la pratique de leur art; elles paraissent très intelligentes et elles sont pour la plupart lettrées. Elles se déchaussent pour leurs exercices et elles dansent toujours nu-pieds. La partie la plus originale de leur costume consiste en deux lanternes quadrangulaires en papier transparent qu'elles portent tout allumées au-dessus de chaque épaule. Ces lanternes, ornées aux angles de touffes de fleurs, sont attachées sur le dos par une sorte de T en bois.

Les danseuses forment à Nam-dinh une nombreuse colonie; elles occupent toute une longue rue, située au nord-ouest de la ville, dans un des quartiers les plus reculés. Dans la journée, cette rue est silencieuse et déserte : les maisons en sont si hermétiquement closes qu'on ne les croirait pas habitées; mais dès que vient la nuit, les cases commencent à s'illuminer à l'intérieur. Des chants et des sons d'instruments de musique se font entendre de toutes parts à travers les murs en torchis; on voit des ombres raser les maisons et s'introduire subrepticement dans l'entre-bâillement des portes, qui s'entr'ouvrent prudemment à un signal particulier et qui ne laissent passer que des visages bien connus; ce sont de riches bourgeois de la ville qui viennent fumer l'opium, ou de gros commerçants chinois qui se sont donné rendez-vous pour sabler le vin de riz et pour souper en compagnie joyeuse.

Je ne sais si c'est parce qu'elles se produisent devant un public auquel elles ne sont pas habituées, mais les danseuses qui sont réunies dans la cour de la pagode me semblent assez embarrassées et même, je dois l'avouer, un peu maussades. Elles se sont placées debout sur deux rangs, au milieu de la natte large et fine qu'on a étendue pour elles sur le sol. Nous nous sommes assis pêle-mêle sur la triple rangée de bancs qui a été disposée autour de cette natte. La cour n'est éclairée que par les petites lanternes que les ballerines portent sur les épaules.

Les musiciens, accroupis dans un coin, préludent avec leurs instruments. L'un d'eux tire d'une grande guitare à long manche des sons assez harmonieux; les autres accompagnent avec le tambour et les castagnettes. Les danseuses entonnent une sorte de récitatif lent et monotone qu'elles chantent du nez et en chevrotant; en même temps elles commencent leur danse, si l'on peut appeler ainsi une sorte de marche posée et solennelle, faite de pas rythmés et glissés assez semblables à ceux de l'ancienne pavane. La danse comprend une succession de figures d'ensemble qui rappellent notre quadrille, et dans lesquelles les lanternes vertes s'enchevêtrent avec les rouges pendant que chaque danseuse se livre à des mouvements compliqués des mains et des avant-bras.

Pour les Annamites, une ballerine atteint le comble de l'habileté et de l'élégance chorégraphiques lorsque, en dansant, elle parvient à faire exécuter aux doigts de ses mains et de ses pieds des mouvements successifs et suffisamment étendus. Plusieurs des femmes qui dansent devant nous sont arrivées, à force d'exercice, à dissocier si complètement les mouvements de leurs orteils, qu'ils s'agitent séparément et en divers sens. Cette manœuvre singulière fait pousser aux indigènes des exclamations admiratives. Nous en rions, mais avec cette arrière-pensée que les Tonkinois nous rendraient la pareille s'ils nous voyaient prodiguer nos applaudissements et nos bravos à un premier sujet qui fait des effets de pointes.

Le ballet est dirigé par une vieille femme qui se tient debout près des danseuses et qui ne se fait aucun scrupule de stimuler d'un coup d'éventail vigoureusement appliqué les maladroites, reléguées comme chez nous au dernier rang.

Un domestique vient, pendant les repos qui succèdent à chaque figure, inspecter les lanternes de ces dames et moucher les bougies qui brûlent mal.

Les ballerines chantent ou plutôt psalmodient en dansant une sorte d'épopée du genre que les Annamites désignent sous le nom de *van*. Ces van sont de grands poèmes épiques composés dans le goût de l'*Iliade* ou de l'*Énéide* pour célébrer les hauts faits des héros de l'ancien temps. Je me sers de cette comparaison d'autant plus volontiers que dans la poésie appelée *van* les Tonkinois se préoccupent beaucoup moins de la rime et du nombre de pieds que de la césure et de la cadence du vers, pour la formation duquel ils distinguent, comme les Grecs et les Latins, des syllabes longues et des syllabes brèves. Ils connaissent la rime cependant; ils l'appliquent même fréquemment dans un autre genre de poésie moins sérieux et qu'ils appellent *tho*. Les tho sont des poèmes lyriques qui tiennent en Annam la place qu'occupent chez nous l'ode et la chanson. Ils sont composés de strophes de trois vers dont les deux premiers ont de six à huit pieds chacun et riment entre eux, tandis que le troisième n'a que deux pieds et ne rime avec rien. Voici, dans ce genre de poésie, un exemple déjà cité par L. Villard :

> Cang cao thi gio cang lay
> Cang cao danh vong cang day
> Lang Van,

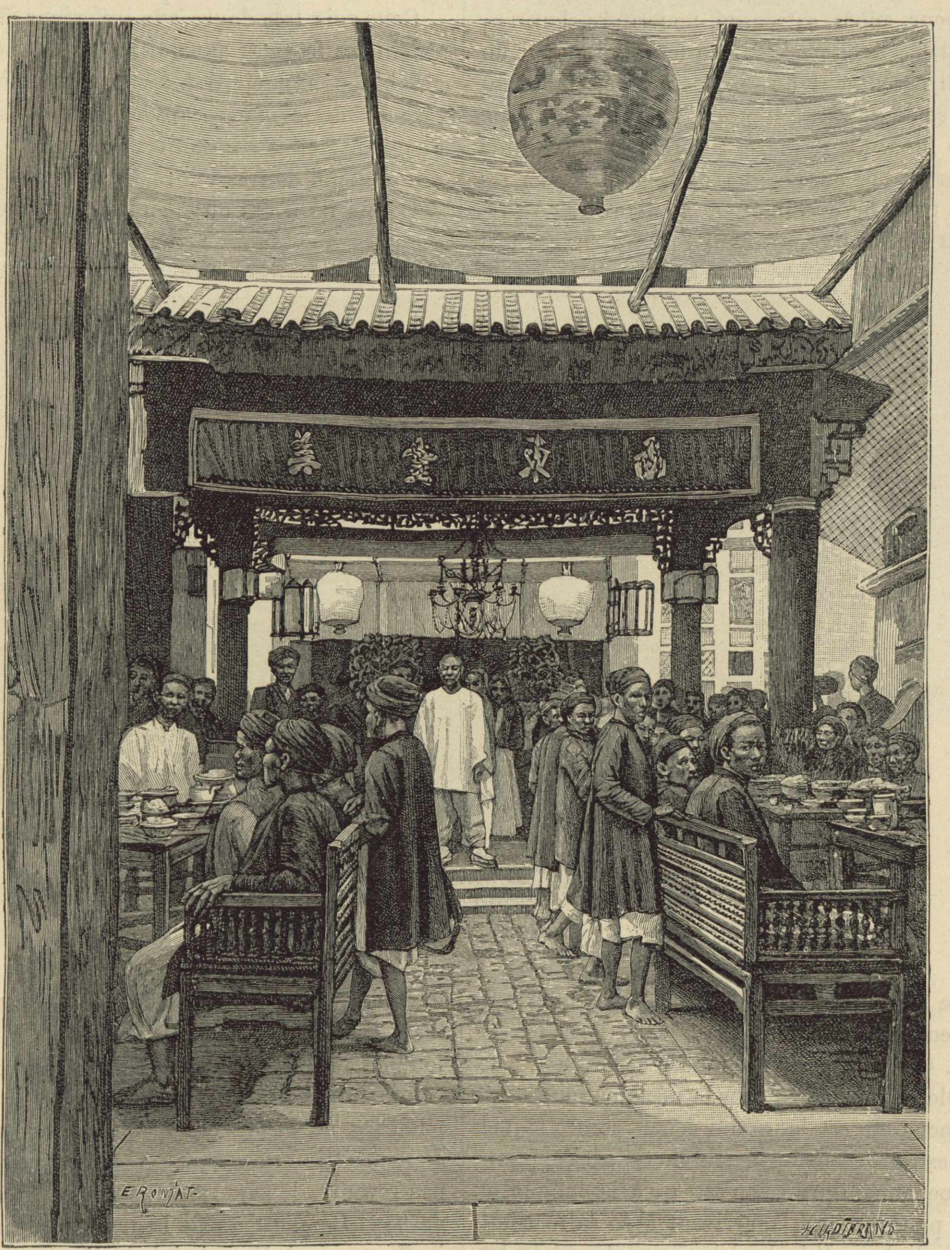
ce qui signifie : « Plus l'arbre est élevé, plus il est exposé aux injures du vent : plus la réputation est grande, plus elle est exposée à la calomnie. »

Outre leurs comédiens et leurs danseuses, les Annamites ont leurs chanteurs populaires qui vont de ville en ville, leur instrument sous le bras, comme nos troubadours d'autrefois. Ces chanteurs abordent tous les genres, la ballade, la poésie sentimentale, mais surtout l'épigramme, car l'Annamite est moqueur par tempérament et par tournure d'esprit. Quand ils sont à court, ils inventent au besoin, et ils font usage, dans ce

cas, d'un troisième mode de poésie, appelé *phu*, qui se prête tout à fait à l'improvisation : le chanteur n'a pas alors à s'occuper de la longueur du vers ou de la césure; il n'est astreint qu'à une seule règle, qui consiste à faire revenir de temps en temps une même rime dans le débit. L'artiste scande sa phrase comme il l'entend, de façon à lui donner une apparence de cadence.

Ces chanteurs ambulants s'installent n'importe où, dans un coin de la rue ou sous l'auvent d'une case. Outre leur guitare, ils n'ont pour tout bagage qu'une natte de jonc, dont ils se couvrent le dos quand il pleut et qu'ils étalent sur le sol pour s'accroupir lorsqu'ils veulent donner un concert.

Les Tonkinois ne comprennent pas la musique de la



Salle du banquet dans la pagode des Mandarins militaires (voy. p. 93). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

même façon que nous : pour eux, le comble de l'art consiste à chanter du nez et à traîner en chevrotant sur certaines notes. Leurs airs sont très peu variés; ils ressemblent un peu à notre plain-chant. La phrase est attaquée sur un mode aigu, en intercalant souvent une appoggiature; elle se termine sur une note grave, qui, à la fin de chaque strophe, est prolongée à bouche fermée.

J'ai voulu essayer une fois l'effet que produirait sur mes boys un morceau de musique française bien chanté. J'ai fait venir pour cette expérience un soldat d'artillerie qui possède une voix superbe et qui autrefois a suivi les cours du Conservatoire : à peine eut-il ouvert la bouche et lancé quelques notes, que mes Annamites se mirent à rire aux éclats, à la grande mortification de l'artiste, qui les aurait volontiers battus.

Les Tonkinois ont cependant l'oreille extrêmement

juste, et cette qualité leur est indispensable pour se faire comprendre dans leur langue. Cette langue est composée de mots monosyllabiques ; elle ne comprend qu'un petit nombre de ces mots, et pourtant les indigènes arrivent à exprimer complètement leur pensée, parce que chaque syllabe a une signification variable suivant le ton dont on la prononce. La syllabe *moi*, par exemple, peut signifier tout à la fois « lèvres, fourmi. tromper, osbcur, appât, extrémité, nourriture, butin », suivant qu'elle est prononcée sur un ton aigu ou sur un ton grave, en accentuant ou en glissant, en haussant la voix ou en la laissant tomber. Il en résulte que, pour se faire bien comprendre, l'Annamite est obligé d'insister sur le ton de chaque mot, si bien que les phrases sont prononcées plutôt en chantant qu'en parlant. La voix des indigènes, quand elle n'est pas forcée, est très douce, et, dans la conversation, leur langue, modulée et chantante, est très agréable à entendre, surtout lorsque ce sont des femmes qui la parlent. Déjà en 1623, le père Alexandre de Rhodes avait fait cette remarque : « J'avoue, dit-il, que quand je fus arrivé à la Cochinchine et que j'entendis parler les naturels du pays, particulièrement les femmes, il me sembla entendre gazouiller des oiseaux. »

Cette voix très douce, aux inflexions câlines que, possèdent les femmes annamites, devient perçante et désagréable quand elles se mettent en colère. Il n'est pas rare de voir, dans la rue, des femmes du peuple qui se disputent; elles s'invectivent alors sur un ton suraigu qui s'entend de très loin.

Quand ils lisent ou quand ils prononcent une harangue, les Tonkinois accentuent encore les intonations chantantes de leur langue et leur donnent des inflexions nasillardes, en traînant les sons à bouche fermée à la fin des mots. Cette façon de prononcer constitue à leur avis le comble de l'élégance dans la déclamation.



Danseuses de Nam-dinh (voy. p. 94). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

La prononciation est le grand écueil contre lequel se heurtent les Européens lorsqu'ils cherchent à apprendre la langue annamite; ce n'est qu'à la longue et à force de pratique qu'ils arrivent à se faire comprendre des indigènes. Il faut même s'attendre, dans les commencements, aux quiproquos les plus bouffons et les plus inattendus. Voici un exemple qui m'est personnel : je venais de prendre à mon service un jeune boy récemment arrivé d'un village perdu du fond de la province et qui ne connaissait pas un seul mot de français. J'avais la prétention de parler très suffisamment l'annamite, parce que mon ancien serviteur indigène, depuis longtemps habitué à mon accent, n'hésitait jamais quand je lui donnais un ordre dans sa langue. Le jour de l'arrivée de mon nouveau domestique, je lui commande d'aller me chercher mon cheval; il me répond par un *ia* (oui) énergique et part comme un trait. J'attends dix minutes, vingt minutes, et, ne le revoyant pas revenir, je sors impatienté sous ma véranda : plus de boy ! Ce n'est qu'au bout d'une grande heure que je l'aperçois à l'extrémité de l'avenue, accourant tout essoufflé, suivi de deux coulis portant un beau cercueil. La syllabe *ma* peut en effet signifier cercueil ou bien cheval, suivant le ton qu'on lui donne. J'avais prononcé légèrement au lieu d'appuyer, voilà tout.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Un missionnaire en tournée (voy. p. 98). — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XX

L'église de la mission catholique; curieuse façon de prier. — Missions françaises et espagnoles. — Genre de vie et occupations des missionnaires. — Le clergé indigène, son recrutement. — La question des religions.

La mission catholique, où loge en ce moment un prêtre français, le Père Girod, est située dans un des quartiers les plus retirés et les plus silencieux de Nam-dinh. On y pénètre par une petite porte surmontée d'une croix de pierre et qui donne dans une cour étroite, entourée de trois côtés par une sorte de promenoir couvert. De cette cour on a vue sur l'église. Celle-ci est grande et bien bâtie; elle a été construite tout entière par les Annamites avec des briques, qu'ils savent fabriquer en abondance; ses murs sont recouverts à l'extérieur d'un enduit de chaux qui, sous le soleil de midi, est d'une blancheur aveuglante; son clocher à triple étage, dont les quatre faces sont couvertes d'inscriptions en gros caractères chinois, est orné aux angles de quatre piliers surmontés chacun d'une grenade de pierre. En Annam, la grenade est le symbole de la fécondité et, en même temps, de la félicité parfaite, puisqu'il n'est pas pour les Annamites de bonheur plus complet que celui de posséder une nombreuse famille. Cet emblème, placé au sommet de la maison de Dieu, a pour but d'indiquer aux indigènes que l'église catholique est une mère féconde dont l'heureuse postérité se multiplie à l'infini.

Le Père Girod lit son bréviaire sous le promenoir

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49; t. LVIII, p. 65, 81 et 97; t. LIX, p. 81.

couvert de la petite cour. Il est vêtu d'une longue soutane noire en étoffe légère, boutonnée sur le côté, comme la robe des Annamites; sa figure pâle est encadrée par une barbe blonde et clairsemée, qu'il porte longue, comme tous les missionnaires. Il a vingt-cinq ans tout au plus, mais ses traits amaigris et ses joues creusées par les fatigues et les privations lui font paraître deux fois son âge. Aussitôt qu'il m'aperçoit, il vient à moi la main tendue; la présentation est vite faite dans ces pays lointains : deux compatriotes deviennent deux amis dès la première entrevue.

Le Père m'emmène visiter l'église. Un grand nombre d'indigènes y sont réunis; agenouillés sur les nattes qui couvrent le sol, ils récitent leur chapelet en criant du nez et de la gorge avec des intonations tellement bizarres que j'ai peine à retenir une folle envie de rire. C'est leur façon à eux de montrer leur ferveur : on les gênerait beaucoup, paraît-il, en les obligeant à prier à voix basse.

L'autel est une simple table de bois, qui n'est pas même fixée au sol. « Nous ne pouvons pas avoir d'autel fixe, me dit le Père Girod, parce qu'au Tonkin on n'est jamais sûr du lendemain. Qui sait si dans quelques jours les pirates ne viendront pas nous attaquer et nous piller? Cette table est facile à enlever et à cacher à la moindre alerte. C'est pour la même raison que nous ne consacrons jamais nos églises, comme on le fait en pays civilisé. Il est même très rare qu'elles soient construites en briques. Dans la plupart des chrétientés, ce sont de grands hangars en bois recouverts de paille de riz ou de feuilles de palmier; ils sont disposés de telle façon que toutes les pièces de la charpente peuvent s'enlever avec une extrême facilité. En temps de persécution, ou quand le pays est troublé par la guerre, les chrétiens les démontent et en cachent les matériaux; les païens sont bien attrapés quand ils se présentent pour brûler ou pour profaner le temple : ils trouvent à la place qu'il occupait un champ labouré et tout ensemencé; on appelle cela *plier l'église*. L'opération est conduite avec une rapidité incroyable; quand l'alerte est passée, on rebâtit en aussi peu de temps qu'on a mis à défaire.

Le Père me fait ensuite visiter la petite chambre qu'il occupe au premier étage d'un bâtiment en briques construit à l'ombre du temple. On monte à cette chambre par une espèce d'échelle; elle a pour unique mobilier un cadre en bambous recouvert d'une mince natte; c'est le lit, qui ne diffère pas de celui des plus pauvres paysans. Le Père Girod n'a pas même un escabeau pour s'asseoir : il travaille devant une petite table basse, les jambes croisées à la façon des tailleurs, sur la natte qui recouvre le plancher. Cette natte est d'une blancheur immaculée; les missionnaires vont et viennent nu-pieds chez eux, comme les indigènes; ici, comme au Japon, la politesse veut qu'on laisse ses sandales à la porte.

Dans un coin, un costume complet d'Annamite est accroché à la muraille. Tout y est : le *ké-ao* et le *ké-kouan* en calicot blanc, le grand chapeau conique, la pièce de crêpon dont on fait un turban pour la tête, et jusqu'aux sandales en peau de buffle qui ressemblent si bien à celles des capucins. C'est le costume de voyage du missionnaire. Les prêtres français sont constamment par monts et par chemins. Ils parcourent sans cesse les villages et les chrétientés, et pour ne pas attirer l'attention ils portent dans leurs tournées les vêtements du pays.

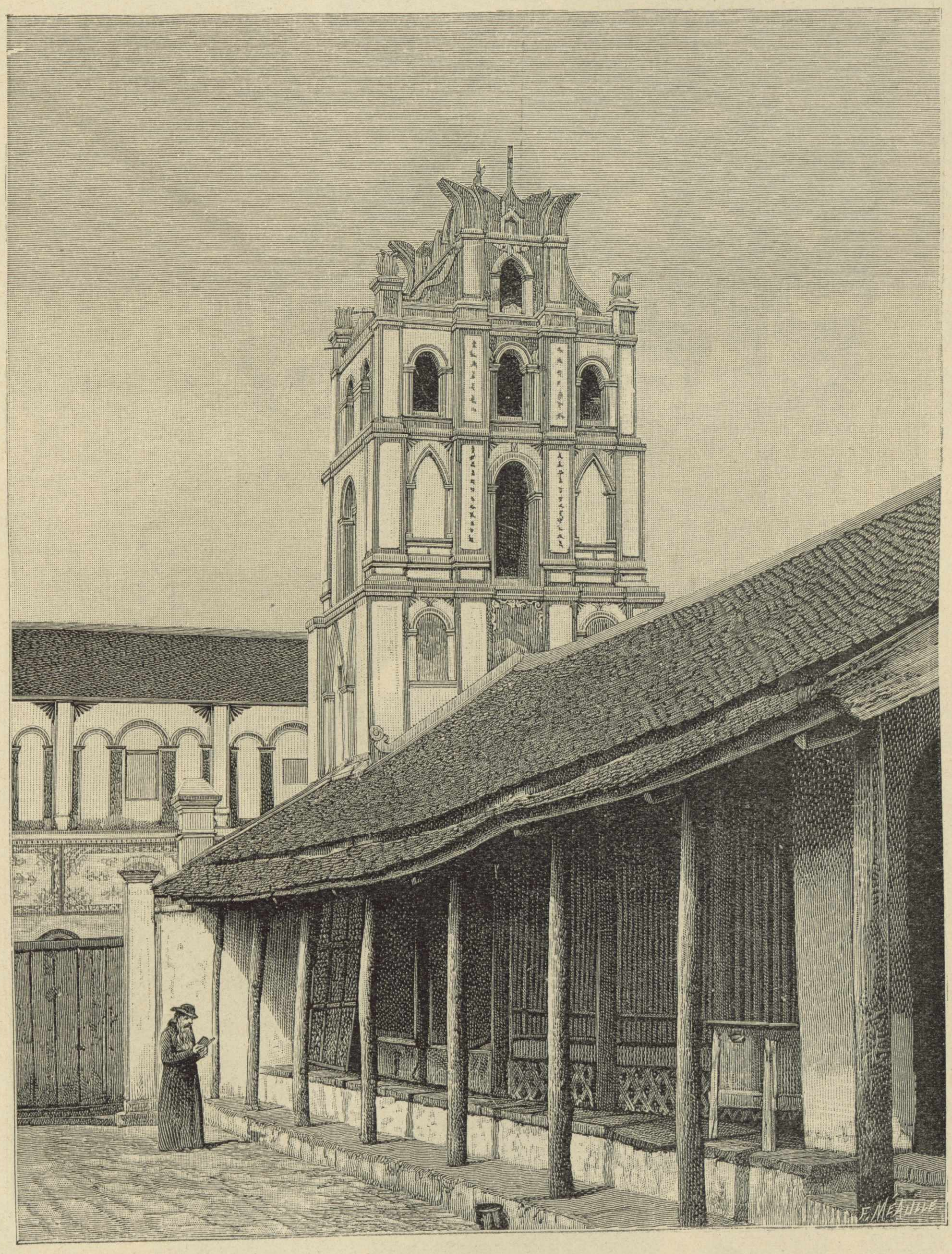
Deux grandes congrégations, l'une française, l'autre espagnole, propagent depuis plus de deux siècles la religion catholique au Tonkin. Pour éviter toute contestation entre elles, elles se sont partagé le pays suivant une ligne de démarcation très nette qui répond au tracé du fleuve Rouge et de la rivière Claire. Toutes les provinces situées entre la rive gauche de ces deux cours d'eau et la Chine, c'est-à-dire Lang-son, Cao-bang, Tuyen-quan, Thai-n'guyen, Bac-ninh, Hai-d'zuong, Quang-yen, Hong-yen et la plus grande partie du Nam-dinh, sont sous la juridiction spirituelle des Pères Dominicains espagnols. Toutes les provinces qui correspondent à la rive droite des mêmes fleuves, savoir : Hong-hoa, Son-tay, Ha-noï, une partie du Nam-dinh, Ninh-binh et Thanh-hoa, sont administrées, sous la dénomination générale de *Mission du Tonkin occidental*, par des prêtres de la Société des Missions étrangères de Paris. Ces derniers, au nombre de 43 seulement, ont à diriger environ 200 000 chrétiens, groupés autour de 400 églises sur une étendue de 12 000 kilomètres carrés.

Pour mener à bonne fin cette tâche écrasante, ils ont dû former un nombreux clergé indigène. Ce clergé, pour la seule Mission du Tonkin occidental, ne comprend pas moins de 97 prêtres et de 350 catéchistes.

Une agglomération de chrétiens habitant des villages rapprochés et groupés autour d'une église prend le nom de *chrétienté*; 20 ou 30 de ces chrétientés réunies constituent une *paroisse*, administrée par un prêtre indigène qui demeure à poste fixe dans la chrétienté la plus importante, où il remplit à peu près les fonctions d'un curé de campagne. La réunion de cinq à six de ces paroisses constitue un *district*, qui est placé sous la surveillance d'un missionnaire européen. Tous les chefs de district sont à leur tour sous les ordres de l'évêque, chef suprême de la mission, qui les utilise comme il l'entend suivant leurs aptitudes et les besoins du moment.

Le missionnaire n'a pas, comme le prêtre indigène, de domicile fixe; il parcourt constamment les paroisses placées sous sa juridiction, logeant chez les fidèles, s'arrêtant aussi longtemps que sa présence est nécessaire, et ne repartant que lorsqu'il a reconnu que tout est en ordre. Il fait ordinairement ses tournées à pied, accompagné de ses catéchistes, qui l'aident pour les cérémonies du culte, et suivi d'un couli qui porte les ornements et les vases consacrés dans deux grandes boîtes rondes laquées en noir et suspendues aux extrémités d'un bambou.

Le Père vit pauvrement, à la façon du pays, aux frais de la chrétienté qu'il visite. Comme il ne possède presque rien en propre, puisque toutes les aumônes venues d'Europe sont employées à l'entretien des collèges et des séminaires de la Mission, chaque famille de la paroisse le nourrit à tour de rôle ainsi que ses catéchistes. Bien que les chrétiens soient pauvres pour la plupart, chacun tient à honneur de le traiter de son mieux; mais il doit se contenter de la cuisine annamite et manger avec les petites baguettes le riz, le poisson salé, les herbes au vinaigre, auxquels on ajoute, dans les grandes circonstances et pour lui faire fête, quelques morceaux de porc. Depuis qu'il a mis le pied sur la terre tonkinoise, il a abandonné l'usage du pain; il



Église catholique de Nam-dinh. — Gravure de Méaulle, d'après une photographie.

ne boit à ses repas que de l'eau et une infusion de ce thé vert récolté dans le pays, qui a une saveur astringente et un peu métallique. Tous les ans il reçoit bien de Hong-kong quelques bouteilles de vin qu'envoie le Père procureur, mais il les garde précieusement pour dire sa messe. On ne récolte pas de vin au Tonkin; la vigne y pousse à l'état sauvage, et le raisin qu'elle produit donne un vin acide et désagréable au goût.

Dès que l'arrivée du missionnaire est signalée dans une chrétienté, tous les habitants se réunissent et viennent en corps à l'entrée du village pour le saluer. On l'accompagne ensuite jusqu'à la maison qui lui a été préparée pour le temps de son séjour.

Tous les jours, dès quatre heures du matin, les chrétiens se réunissent à l'église. Après une heure ou deux d'exercices de piété faits en commun, on se

sépare et chacun va s'occuper de ses affaires ou de son champ.

Pendant toute la journée, le prêtre se tient dans sa maison, où il reçoit tous ceux qui ont quelque communication à lui faire, ou quelque conseil à lui demander. Il juge tous les procès qu'on lui soumet, statue sur les mariages, réconcilie les ennemis, tranche les questions en litige : il est juge et arbitre en même temps que prêtre. « Il faut bien, dit le Père Girod, empêcher les chrétiens d'aller plaider devant le mandarin, qui ne les aime guère et chez qui on ne peut jamais se présenter les mains vides. La fable de l'Huître et les Plaideurs semble faite pour les juges annamites. »

Pendant que le missionnaire s'occupe de toutes ces



Élèves du collège de Hoang-n'guyen (voy. p. 102). — Dessin de Barbotin, d'après une photographie du Père Lepage.

affaires, les catéchistes courent de divers côtés pour instruire les néophytes, réchauffer le zèle des négligents et préparer ceux qui désirent se confesser au prêtre. Ces confessions sont reçues avec une simplicité touchante qui rappelle les mœurs de l'Église primitive : dans les villages annamites, les maisons sont généralement construites en torchis; elles présentent toujours dans une de leurs parois une petite ouverture carrée en forme de fenêtre, qu'on recouvre souvent d'un treillis de bambous à mailles extrêmement lâches. Le Père s'assied dans l'intérieur de la maison à côté de cette fenêtre, et le pénitent vient s'agenouiller en dehors contre le treillage en bambous.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer montrent que, pour remplir leur ministère, les prêtres européens doivent connaître à fond la langue et les mœurs des



Enfants de la maîtrise (voy. p. 102). — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

indigènes. Ils acquièrent ces notions si précieuses pour eux en un temps relativement court, grâce à l'excellence de la méthode suivie. Dès qu'il a débarqué au Tonkin, le jeune prêtre français est installé au collège de la mission devant une grammaire annamite. Cette grammaire a été composée par les premiers missionnaires portugais venus au Tonkin, il y a deux siècles; la prononciation et le ton de chaque syllabe y sont indiqués à l'aide d'un système ingénieux de signes et d'accents, aussi exactement qu'un air peut être noté sur un cahier de musique. Un catéchiste intelligent sachant parler latin, et pouvant par conséquent être facilement compris du Père, est attaché à sa personne pour lui chanter l'intonation et pour l'aider dans ses débuts. Au bout de six ou huit mois, le jeune missionnaire est déjà capable de prêcher. Après douze ou quinze mois, il peut commencer son premier voyage à travers le district.

Pour être à même de remplir le rôle important qui leur est dévolu dans la mission, les membres du clergé indigène doivent être intelligents, instruits et dévoués; aussi leur admission est-elle l'objet d'une réglementation minutieuse. Voici l'excellente méthode suivie pour assurer leur recrutement :

Il y a dans chaque paroisse une maîtrise où l'on reçoit les enfants qui paraissent montrer des aptitudes pour l'état ecclésiastique. Les élèves y sont admis dès l'âge de dix à treize ans; ils y apprennent les caractères et la littérature chinois, les premiers principes du latin et le plain-chant; on leur enseigne aussi à servir au chœur pour les cérémonies du culte. Au bout de six ou sept ans de séjour à la maîtrise, les jeunes Annamites sont classés en deux catégories, suivant leur intelligence et les progrès qu'ils ont accomplis.

Ceux dont les talents, le caractère et la vertu sont reconnus suffisants sont envoyés au collège de Hoang-n'guyen, près Hanoï ou à celui de Phuc-nhac, près Ninh-binh, pour y achever leur cours de latin et de littérature. Ils y demeurent ordinairement six ou sept ans, puis ils sont placés comme catéchistes auprès des missionnaires et des prêtres indigènes chefs des chrétientés importantes; ils font dans cette situation un stage plus ou moins long, mais qui ne dure guère moins de six ans. Leurs fonctions principales consistent alors à enseigner le catéchisme aux enfants, à présider aux réunions des fidèles, à visiter les chrétientés éloignées, en un mot à seconder le prêtre et quelquefois à le suppléer dans son ministère. Après leur stage et sur un rapport favorable établi par le supérieur auprès duquel ils sont placés, les catéchistes sont admis au grand séminaire. Ils n'arrivent guère dans ce dernier établissement avant l'âge de vingt-sept ou de trente ans; ils y passent trois années, pendant lesquelles ils étudient la théologie, la liturgie et les autres sciences ecclésiastiques : c'est alors seulement qu'ils sont promus au sacerdoce. Il ne serait pas possible d'ailleurs de leur conférer la dignité de prêtre avant une trentaine d'années. L'Annamite se développe lentement au moral comme au physique : à vingt ans, c'est encore un véritable enfant au point de vue du caractère.

Les élèves des maîtrises classés dans la deuxième catégorie au bout de leur sixième année d'étude ne sont pas envoyés au collège, comme ceux de la première catégorie; on les garde dans le district en qualité de postulants, et vers l'âge de vingt ou de vingt-cinq ans on les fait entrer dans la classe des aspirants au diplôme de catéchiste. Au bout de deux ou trois ans de séjour dans cette classe, on leur délivre le diplôme; mais ils ne vont pas plus loin et ils ne peuvent aspirer à aucune fonction supérieure.

Les catéchistes de la classe supérieure sont en général admirablement doués au point de vue intellectuel; la plupart d'entre eux montrent une facilité d'assimilation et une vivacité d'esprit absolument remarquables. Ces jeunes gens apprennent comme en se jouant la langue latine, qui n'offre pas le moindre rapport avec la leur. Ils arrivent à la parler fort bien, en prononçant très distinctement à la manière italienne et avec un léger accent qui ne manque pas de grâce. Leur mémoire surtout est prodigieuse : pour obtenir le diplôme de catéchiste, ils sont obligés de réciter par cœur, et *sans en changer un mot*, une instruction sur la façon de réfuter les superstitions des idolâtres qui ne comprend pas moins de deux gros volumes.

Le clergé indigène et les chrétiens eux-mêmes sont extrêmement dévoués aux missionnaires. Il en résulte que ces derniers disposent au Tonkin d'une force considérable et d'une influence dont nous avons intérêt à tenir compte. Les Dominicains espagnols établis au nord de notre colonie n'ont pas toujours très bien servi notre cause; mais les Pères des Missions étrangères se sont constamment montrés d'excellents patriotes et de bons Français; jamais ils n'ont refusé à nos généraux l'aide de leurs conseils et de leur expérience du pays, et, dans différentes occasions, leurs émissaires nous ont fourni, sur les agissements de nos ennemis, des renseignements précieux qu'il nous eût été impossible d'obtenir autrement.

Les Missions n'ont fait que s'accroître au Tonkin depuis le Père de Rhodes; les prêtres catholiques rencontrent cependant, dans leur propagande, des difficultés, des résistances, qu'il leur serait impossible de vaincre sans leur patience à toute épreuve et sans leur ténacité.

En débarquant au Tonkin, les missionnaires ont trouvé un peuple indifférent en matière de religion, mais très superstitieux et en même temps très fortement attaché à ses anciens usages. Ce peuple suivait trois doctrines religieuses différentes : le bouddhisme, le taoïsme et le confucisme.

Le bouddhisme, importé au Tonkin vers le Ier siècle de notre ère et qui y était devenu très florissant, a perdu peu à peu le terrain conquis. Le peuple ne le suit plus guère aujourd'hui que par habitude; ses temples tombent en ruines; ses bonzes ont presque tous disparu, et ceux qui restent ne jouissent pas d'une considération bien grande. Quand un Annamite montre dans une

pagode une statue du Bouddha, c'est en riant, sans aucun respect, comme nous montrerions une statue de Jupiter.

Le taoïsme, venu de Chine, est tombé dans un discrédit encore plus complet. Son fondateur, Lao-Tseu, une des plus grandes figures de l'antiquité chinoise, est devenu, chez les Annamites, sous le sobriquet de *Lao-Papa* (le père Lao), le patron des devins, des sorciers et des charlatans de bas étage qui exploitent la crédulité publique.

Si les Tonkinois font assez bon marché des doctrines de Bouddha et de Lao-Tseu, ils sont au contraire très attachés à celle de Confucius. Le confucisme est la religion officielle; c'est celle du roi et du corps des lettrés tout entier. Le terme *religion* appliqué au cas particulier n'est peut-être pas très exact. Bien que Confucius ait admis sous le nom de Am (Yn des Chinois) un principe immatériel, auquel le roi et les mandarins offrent chaque année des sacrifices, sa doctrine est moins une religion qu'un ensemble de préceptes ayant pour but d'assurer le respect et la conservation des anciens usages. Quoi qu'il en soit, cette doctrine et le culte des ancêtres qui en découle forment la base et comme le point de départ des lois organiques qui régissent le royaume. Battre le confucisme en brèche comme le fait le christianisme, c'est s'attaquer aux lois du pays; c'est encourir en même temps les soupçons et la haine des princes et des mandarins, qui ne se maintiennent que par ces lois et qui leur doivent toute leur puissance. Voilà pourquoi les hauts fonctionnaires indigènes ne tolèrent les catholiques qu'avec une certaine impatience; c'est aussi pour la même raison que les missionnaires ont à différentes reprises arrosé de leur sang la croix qu'ils ont plantée.



N'go-Daï. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

XXI

Médecine et médecins indigènes. — Le froid et le chaud. — Les pharmaciens et les droguistes. — Remèdes tonkinois. — Comment on se forme une clientèle. — Une exécution capitale. — Les bourreaux annamites.

Un matin, au moment où je m'apprête à sortir pour faire ma visite quotidienne à l'ambulance, mon boy introduit dans ma chambre un Annamite très confortablement vêtu et tenant à la main le parapluie de provenance européenne, qui indique l'homme de qualité. Après les saluts d'usage, faits avec une lenteur calculée, le visiteur tire solennellement de sa ceinture une feuille de papier grand format, couverte de caractères chinois et sur laquelle s'étalent une douzaine de larges cachets rouges. Très intrigué, je tourne et je retourne le papier entre mes mains, aussi embarrassé que je l'aurais été devant une page d'hiéroglyphes. L'inconnu fouille alors de nouveau dans son inépuisable ceinture et en retire une large enveloppe dont la suscription à mon adresse est cette fois écrite en bon français; c'est une lettre du directeur des Affaires Civiles de Hanoï qui contient la traduction du grimoire et des renseignements complémentaires sur le personnage qui l'apporte. Voici d'abord cette traduction :

« Moi, N'guyen-Hu-Do, tong-doc de Hanoï et de Ninh-binh, conformément aux instructions du directeur des Affaires Civiles et Politiques, prescrivant de choisir des médecins annamites jeunes, intelligents et studieux, pour être présentés au docteur français qui leur apprendra à vacciner les enfants, à faire certaines opérations faciles et surtout à soigner les maladies d'yeux qui sont très fréquentes, j'ai choisi le sieur N'go-Daï, qui est admis au nombre des médecins employés par l'État. C'est pourquoi je lui délivre ce *bang-cap* (brevet). Il lui permettra de se présenter à la Concession devant le directeur des Affaires Civiles, qui l'expédiera au docteur chargé de lui donner les leçons nécessaires.

« Fait le 13 du 6e mois de la 1re année de Kien-Phuoc (25 juillet 1884). »

Le directeur m'écrit en outre qu'ayant été informé de mon départ de Hanoï, il m'envoie par jonque le médecin annamite; celui-ci demeurera près de moi tout le temps nécessaire, et il s'installera, avec sa famille qu'il a amenée, dans une des maisons du tong-doc de Nam-dinh.

Tout en prenant connaissance de ce document, je jette de temps à autre un coup d'œil curieux sur mon confrère, qui attend avec une impassibilité apparente que j'aie terminé ma lecture. Rien, ni dans son costume, ni dans son allure, ne le distingue d'un indigène quelconque de la classe aisée. Il peut avoir une trentaine d'années; son front bombé et large, ses yeux noirs et très vifs lui donnent un air intelligent qui me le rend tout de suite sympathique.

Je l'emmène immédiatement avec moi à l'ambulance.

Chemin faisant, il me raconte avec un certain orgueil qu'il est le fils adoptif et l'élève de Phong-Nan-Trach, célèbre médecin autrefois au service du tong-doc de Hanoï.

Ce Phong-Nan-Trach est sans doute un chef d'école. Au Tonkin il n'y a aucune institution qui rappelle nos facultés de médecine; les jeunes gens qui veulent étudier cette science s'attachent à la personne d'un médecin renommé qui consent à les initier dans la pratique de son art; quand ils jugent qu'ils sont assez habiles, ils quittent leur maître pour chercher une clientèle. S'ils parviennent à se créer une réputation, ils tâchent de se faire attacher à la personne d'un fonctionnaire de haut rang qui leur confère le titre de médecin de l'État et qui quelquefois demande pour eux au roi un grade dans le mandarinat.

Les médecins annamites ont pour les guider dans l'exercice de leur art les livres chinois qui traitent de la médecine : c'est d'abord le *Y-hoc*, qui indique les signes des maladies et les différences des tempéraments; c'est encore le *Ban-thao* ou Table des Herbes, qui est célèbre dans tout l'Extrême Orient; il contient une foule de recettes sur les vertus et la préparation des plantes.

Les documents puisés dans ces livres constituent ce qu'on pourrait appeler la médecine classique; elle repose sur la connaissance de deux principes, le *froid* et le *chaud*, qui jouent un rôle capital dans les théories médicales chinoises. De la combinaison de ces deux principes résulte un équilibre parfait qui constitue l'état de santé; la rupture de l'équilibre produit la maladie. Le rôle du médecin consiste à ramener la bonne harmonie entre les deux.



Étalage de droguistes (voy. p. 106). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

Au dire des Annamites, l'alimentation joue un grand rôle dans l'évolution des maladies : certains aliments renforcent le principe chaud; d'autres, le principe froid; et, mal choisis, ils peuvent détruire la bonne harmonie nécessaire au maintien de la santé. « Si tant de Français tombent malades chez nous, me disait mon confrère tonkinois, c'est parce qu'ils abusent de la viande de bœuf, qui est une nourriture *trop échauffante* pour eux dans ce pays. »

Les médecins tonkinois admettent deux méthodes pour soigner les malades : la méthode chinoise ou *Thuoc-Bac*, reposant sur des théories écrites dans les livres dont j'ai parlé plus haut, et la méthode annamite ou *Thuoc-Nam*. Celle-ci est ordinairement beaucoup moins en faveur que l'autre; elle est tout empirique et elle se compose d'une foule de recettes dont l'efficacité a été plus ou moins consacrée par le temps. Les maîtres enseignent comme ils l'entendent ces recettes à leurs



Cortège d'un pirate condamné à mort (voy. p. 108). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie instantanée.

élèves; quelques-unes sont tenues secrètes; le monopole en est exploité par certaines familles, qui se les transmettent de génération en génération, comme un héritage. Les médecins en vogue ne parlent du Thuoc-Nam qu'avec dédain; on croirait entendre nos professeurs de faculté se moquer agréablement des remèdes de bonnes femmes.

La plupart des médicaments en usage dans la médecine chinoise arrivent tout préparés du Céleste Empire; la médecine annamite au contraire n'emploie que les plantes et les produits récoltés dans le pays.

Les drogues chinoises font l'objet d'un négoce important; elles sont fortement taxées en douane; la Chine en exporte chaque année pour plusieurs centaines de mille francs dans le pays d'Annam; elles sont connues dans le commerce sous le nom générique de *médecines chinoises*. Quelques-unes ont une composition des plus bizarres, qui ne le cède en rien à notre fameuse thériaque.

Les indigènes font une telle consommation de ces drogues, qu'il y a dans chaque ville un peu importante du Tonkin un quartier spécialement affecté aux marchands qui les vendent. Ces marchands occupent à Nam-dinh, comme à Hanoï, de grandes boutiques remplies de bocaux de toutes formes et de toutes grandeurs, soigneusement étiquetés et rangés avec ordre sur des étagères, comme dans nos pharmacies d'Europe. Ces officines sont généralement tenues par des Chinois, qui y débitent des pilules, des pommades, des onguents de toutes sortes et de toutes couleurs, dont il est bien difficile de connaître au juste la composition.

Un des coins de la boutique est toujours réservé pour y installer l'autel du *patron de la médecine* : c'est une sorte d'Hippocrate chinois qui, il y a bon nombre de siècles, s'est acquis une réputation immense par son savoir et par les découvertes qu'il a faites dans l'art de guérir. Sa mémoire est l'objet d'un culte très suivi de la part des médecins et des pharmaciens, qui lui offrent des sacrifices à certaines époques de l'année, et qui l'honorent comme le fondateur de la thérapeutique chinoise.

A côté de ces grandes boutiques on trouve généralement les étalages plus modestes des droguistes annamites. Les plantes conservées sont réunies en petites bottes; les racines sont coupées en minces rondelles; les minéraux, les graines, les fruits desséchés, sont placés dans de grands paniers ronds qui encombrent la chaussée.

Quand les médicaments ne se trouvent pas tout préparés chez les pharmaciens chinois, les médecins annamites les confectionnent eux-mêmes avec des herbes ou des plantes qu'ils achètent chez les droguistes : ce sont, la plupart du temps, d'abondantes infusions d'une couleur noirâtre, d'une odeur fade; les médecins en gorgent leurs malades à toute heure du jour et de la nuit, jusqu'à ce que l'estomac se révolte. Il faut vraiment avoir bonne envie de guérir pour absorber ces brouets peu engageants. Les missionnaires, qui sont souvent, faute de mieux, obligés de se confier aux praticiens indigènes, ne parlent qu'avec dégoût de leurs drogues. Le Père Marette disait d'un de ses collègues malades : « On peut évaluer à cent écuelles toutes les potions médicales qu'il a prises : c'est là un grand courage ».

Pendant tout le temps de mon séjour à Nam-dinh, mon confrère N'go-Daï fut très assidu aux visites de l'ambulance. Chaque matin il m'attendait à l'entrée des salles et nous examinions ensemble les entrants. On lui avait donné un grand tablier blanc qu'il attachait par-dessus sa longue robe. Il m'aidait dans tous mes pansements, retenant très exactement ce qu'il me voyait faire et réglant sur les miens ses gestes et son allure. Une fois la visite finie, il s'asseyait dans un coin et il rédigeait consciencieusement les notes qu'il devait présenter chaque semaine au mandarin comme preuve des progrès accomplis.

Chaque fois qu'un nouveau malade arrivait, je ne manquais jamais de demander à N'go-Daï comment il le traiterait suivant la méthode annamite; c'est ainsi que j'ai appris une foule de recettes absolument analogues à celles que prônent en Europe les vieilles commères qui s'occupent de médecine; pour la colique, N'go-Daï applique sur le ventre un large cataplasme fait d'oignons cuits hachés; dans les cas d'entorse et de foulure, il entoure l'articulation malade d'un emplâtre composé d'os de canard crus et broyés; une espèce de poule qu'on rencontre dans le pays a des os noirs dont on fait un bouillon excellent pour les convalescents. Ceux-ci se rétablissent plus vite encore si on leur fait avaler chaque jour un petit paquet de poudre obtenue en triturant la carapace d'une sorte de crabe de mer.

Les Annamites connaissent différents procédés pour amener la révulsion sur la peau : dans les cas de migraine, ils appliquent sur les tempes de petits vésicatoires faits avec une couche de chaux vive étendue sur une feuille de bétel. Ils posent des ventouses, et ils pratiquent la saignée en plaçant sur la veine un os de poisson très dur, taillé à son extrémité en forme de lancette et qu'ils frappent sur l'autre bout d'un coup de doigt pour le faire pénétrer.

Ils utilisent aussi les moxas et ils emploient alors deux procédés différents : tantôt ils enflamment au contact de la peau une feuille d'arbre séchée qu'ils ont enduite d'encre de Chine et battue dans un mortier; tantôt ils touchent la partie à cautériser avec un jonc bien sec auquel ils ont mis le feu après l'avoir trempé dans l'huile.

Les médecins indigènes font un usage fréquent de ces moxas dans les maladies chroniques des articulations. Ils prennent alors des mesures sur la jointure malade avec un soin minutieux pour déterminer le point exact où doit porter la brûlure. La plus mince erreur commise en mesurant pourrait avoir, prétendent-ils, les plus fâcheuses conséquences.

Nous avions, dans une des annexes de l'ambulance,

une petite salle où étaient installés une douzaine de coulis tombés malades à notre service. Je me donnais souvent le spectacle de les faire examiner par mon médecin annamite suivant la méthode indigène. Il prenait alors un air sérieux et considérait longuement le patient sans rien dire, inspectant la langue, promenant le dos de sa main sur les joues, sur les bras, pour se rendre compte du degré de chaleur de la peau; il s'asseyait ensuite et prenait le pouls, qu'il tâtait gravement pendant un temps infini, avec une attention recueillie et minutieuse, en alternant entre le côté droit et le côté gauche. Il avait bien soin d'explorer le pouls droit avec la main droite et le pouls gauche avec la main gauche; l'examen eût été défectueux en ne procédant pas ainsi. Il appliquait à chaque fois trois doigts sur l'artère, et cela successivement en commençant à poser l'index, puis le médius, enfin l'annulaire. En agissant de la sorte il voulait se rendre compte successivement de l'état de chaque organe. D'après les livres chinois, les battements ressentis par l'index permettent de juger de l'état de la tête; les pulsations communiquées à l'annulaire indiquent comment se porte le ventre; quant au médius, celui du côté droit explore le foie, et celui du côté gauche le cœur.

Les médecins annamites n'ont aucune notion certaine sur la situation des organes internes. Quand je demandais à N'go-Daï de me désigner l'endroit où est placé le cœur, il me montrait invariablement la base du cou. Ils ignorent complètement l'anatomie et il leur est impossible de l'étudier, à cause du respect que les indigènes professent à l'égard des morts; la pratique des dissections serait considérée par eux comme un crime horrible. Je me souviens toujours de l'impression pénible que ressentit mon médecin annamite la première fois que je le fis entrer dans la salle des autopsies de l'ambulance pour lui faire voir au moins la place des principaux viscères du corps humain; à peine eut-il jeté les yeux sur les pièces que je lui présentais, qu'il devint pâle et se mit à trembler. Je suis sûr que ce jour-là il ne vit absolument rien de ce que je voulais lui montrer. Il s'aguerrit cependant; au bout de sept ou huit jours il prit goût à ces travaux, et il se mit à écouter toutes mes explications avec une avidité incroyable; mais là où son enthousiasme ne connut plus de bornes, ce fut quand je lui fis appliquer son oreille contre la poitrine d'un malade pour écouter les bruits de la respiration : alors les cahiers de notes prirent des proportions fantastiques.



L'exécution (voy. p. 108). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie instantanée.

Au fur et à mesure qu'il avançait dans ses études, N'go-Daï prenait de plus en plus confiance dans la médecine française; il me comblait de prévenances et m'entourait de tous les témoignages de respect que les élèves indigènes apportent dans leurs rapports avec leurs maîtres; chaque semaine il arrivait avec un cadeau composé de fruits de la saison, qu'il fallait accepter pour ne pas le mortifier.

Ses récits enthousiastes m'avaient procuré une véritable clientèle annamite : les habitants des villages environnants, les lettrés et jusqu'aux grands mandarins affluaient à nos consultations; deux ou trois cures inespérées mirent le comble à notre renommée. Je suis convaincu qu'on pourrait obtenir par ce procédé une véritable influence sur les indigènes, qui servirait mieux la cause française que les gros bataillons.

N'go-Daï n'était pas du tout jaloux de ma réputation croissante; il y aidait même de toutes ses forces. Je m'en étonnai au début; mais je m'aperçus bientôt qu'il y trouvait son profit. Les médecins annamites ne fixent pas, comme nous, leurs honoraires d'après le nombre de visites qu'ils font à leurs clients : ils débattent, une fois pour toutes, avec la famille la somme qui leur sera versée à la fin de la cure. Cette somme n'est exigible que si le malade guérit; s'il meurt, le médecin en est pour ses frais. N'go-Daï, qui faisait si bien la propagande, s'occupait à mon insu de tous ces détails, et, quand je croyais donner des conseils gratuits, je travaillais au contraire pour mon avisé confrère, qui s'enrichissait aux dépens de mes malades tonkinois.

Un jour que, après la visite du matin à l'ambulance,

nous sortions de la citadelle, N'go-Daï et moi, pour aller faire des emplettes dans la ville annamite, nous fûmes arrêtés dans une petite rue étroite par un singulier cortège : en tête marchait un indigène portant un faisceau de verges dans un grand étui rouge ; puis venait un homme d'une trentaine d'années, ayant le cou emprisonné dans une cangue de bois vert, tenue de chaque côté par deux soldats; derrière lui s'avançait le bourreau, portant un sabre nu dont la large lame étincelait au soleil. Un vieux mandarin placé entre deux parasols ouverts terminait le cortège.

De chaque côté de la route une haie de soldats armés de longues lances écartait la foule qui suivait à distance et qui allait en augmentant de minute en minute. Tous ces gens montraient une figure sérieuse et triste qui contrastait avec l'air rieur qu'ont ordinairement les Annamites.

« C'est un pirate qu'on va exécuter, me dit N'go-Daï ; il a été saisi les armes à la main par les satellites du mandarin dans un village des environs qu'il venait de piller avec sa bande. Il a été jugé il y a deux mois; la sentence a été approuvée et il va payer sa dette. Les gens qui forment ce petit groupe derrière les soldats sont des parents; ils vont assister à l'exécution pour recueillir le corps et lui rendre les honneurs funèbres. Dans un quart d'heure, le condamné aura la tête tranchée, à deux pas d'ici, en dehors de l'enceinte de la ville. »

Nous suivons de loin le lugubre cortège, qui s'avance lentement dans la rue étroite, pendant que les passants se rangent de chaque côté en enlevant leurs grands chapeaux pour saluer celui qui va mourir. Lui, marche tranquillement, sans émotion apparente, la tête baissée, les yeux fixés à terre. Il a les poignets liés derrière le dos avec un brin de rotin ; son large front, son teint mat, ses mains soignées et ses ongles longs indiquent qu'il n'appartient pas au bas peuple.

Après avoir dépassé les dernières maisons de la ville, les soldats s'engagent en pleine campagne dans un chemin bordé de chaque côté par des champs de riz. Bientôt ils font halte à l'entrée d'un terrain vague couvert d'une herbe épaisse et courte : c'est le lieu de l'exécution.

Les satellites écartent les curieux avec le bois de leurs lances et les maintiennent à distance en formant autour du terrain réservé un grand cercle, dans lequel ils ne laissent pénétrer que les gens du cortège. Grâce à un pourboire adroitement glissé, nous pouvons franchir la ligne des soldats et nous placer à dix pas environ du condamné.

Celui-ci a été débarrassé de sa cangue; il est debout, les mains liées, la figure impassible, les yeux toujours fixés à terre. Ses parents se sont groupés au milieu du chemin ; ils regardent d'un air farouche tous les préparatifs, sans un cri, sans un geste, sans une larme dans les yeux; il y a pourtant des femmes dans le nombre et aussi deux petits enfants, qui peut-être viennent voir mourir leur père.

Un frêle piquet de bambou, haut de 80 centimètres au plus, a été fiché dans le sol; sur un ordre bref du mandarin aux parasols, le condamné s'agenouille devant ce piquet, auquel on l'attache par l'anse de rotin qui lie ses mains. Le piquet est peu solide, le moindre effort suffirait pour l'arracher; mais le pirate ne fait aucun mouvement.

A quelques pas de lui on a posé sur le sol le cercueil qui doit recevoir son corps, de sorte qu'en jetant un coup d'œil de côté il peut voir la funèbre boîte toute béante.

Le bourreau s'approche, son sabre à la main ; d'un geste rapide il déboutonne la tunique du condamné, en rabat le col et en rejette les pans en arrière, de façon à mettre à nu le torse et les épaules. Il relève les longs cheveux sur le sommet de la tête, pour bien dégager la nuque. L'homme se laisse faire sans opposer la moindre résistance : il obéit, avec une docilité qui me serre le cœur, à la pression des mains du bourreau, qui tranquillement, sans se presser, le dispose pour recevoir le coup, comme un sculpteur placerait son modèle, lui faisant baisser la tête, saillir la poitrine, écarter les genoux.

Je ne suis pas sensible et j'ai passé par bien des émotions poignantes, eh bien, jamais, je dois le dire, je n'ai eu les nerfs aussi fortement tendus que pendant ces interminables préparatifs auxquels le condamné se prête comme s'il ne savait pas à quoi ils doivent aboutir.

L'exécuteur relève son large pantalon au-dessus des genoux pour ne pas être gêné dans ses mouvements; puis, lançant dans sa main ouverte un jet de salive colorée en rouge par la chique de bétel qu'il mâche entre ses dents, il marque sur la nuque du patient avec un doigt imprégné de cette salive la place où devra porter le coup. Alors le mandarin fait un signe; le bourreau saisit son sabre à deux mains; la large lame décrit dans l'air un demi-cercle lumineux, la tête vole et roule sur le sol en avant du tronc, qui s'affaisse, tandis qu'un jet de sang rouge s'échappe des artères ouvertes.

Pendant que le bourreau essuie son sabre sur l'herbe, un soldat s'avance, plante dans le sol une petite planchette sur laquelle la sentence est écrite en caractères chinois, puis il prend la tête coupée par ses longs cheveux et il la place dans un grand panier rond. Le jugement porte que cette tête sera envoyée au village pillé et incendié par les pirates; elle sera suspendue aux branches d'un arbre à l'entrée de ce village et elle y restera exposée pour l'exemple.

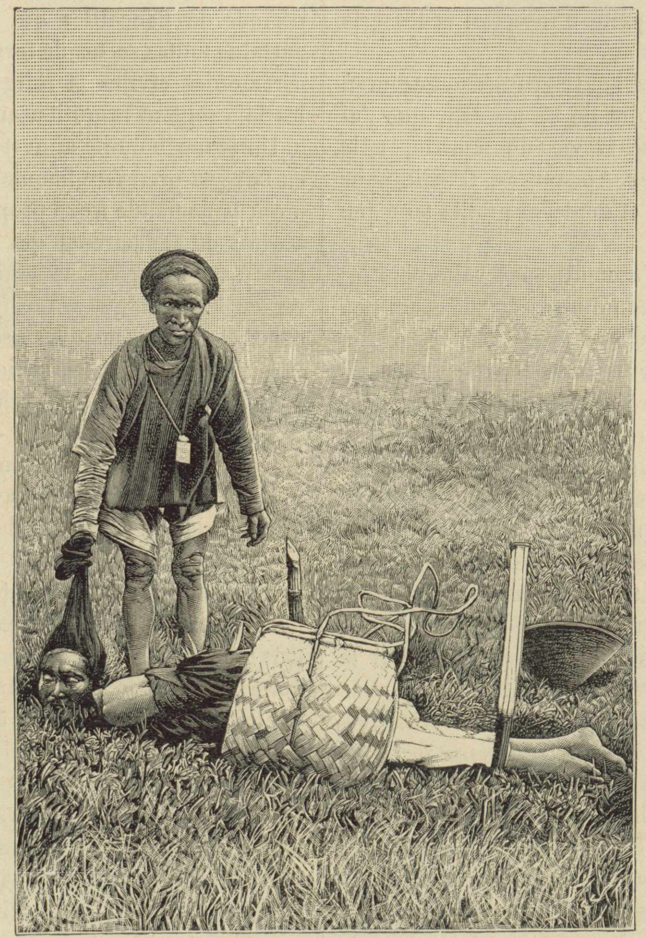
Après le départ des soldats, la famille du défunt s'approche pour recueillir le corps, qu'ils ont laissé sur le sol à la place même où il est tombé.

Je m'éloigne fortement ému; le spectacle auquel je viens d'assister me fait considérer les Annamites tout autrement que je l'avais fait jusqu'à ce jour. Des hommes capables de recevoir la mort avec une pareille tranquillité, j'oserai même dire avec une indifférence

si prodigieuse, ne peuvent pas être taxés de poltronnerie. D'où vient alors que sur le champ de bataille, lorsqu'ils se présentent en nombre contre une poignée de nos soldats, ils fuient comme des lâches, presque sans attendre le choc, à tel point que Garnier avec ses trois cents marins a pu conquérir le Delta, habité par plusieurs millions d'individus ? Cette contradiction dans leur conduite s'explique probablement par ce fait qu'avec notre haute stature, notre figure et nos vêtements différents des leurs, nous leur apparaissons comme des êtres d'une essence particulière, contre lesquels il n'y a pas à résister parce qu'ils doivent nécessairement remporter la victoire. La preuve en est qu'une fois encadrés dans nos rangs, les Tonkinois se montrent au contraire très résolus et presque aussi braves des Français.

En rentrant en ville, nous rejoignons le bourreau, qui revient tranquillement, son sabre sous le bras. J'ai une envie folle d'acheter l'arme en souvenir de l'émotion qu'elle m'a procurée ; N'go-Daï, auquel je fais part de mon désir, entre immédiatement en pourparlers avec l'homme ; le marché est conclu moyennant une piastre.

Ce sabre mesure 80 centimètres de longueur totale ; la poignée, qui est droite et terminée par un anneau, a été garnie de petites cordes pour empêcher la main de glisser ; la lame est en fer, elle a 8 centimètres dans sa plus grande largeur, vers la pointe. Le tranchant n'est presque pas affilé, mais l'arme est très lourde et elle doit surtout agir par son poids.



La tête du supplicié mise dans un panier. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie instantanée.

N'go-Daï m'explique, chemin faisant, le mode de recrutement des bourreaux annamites. Il y a dans tout l'empire d'Annam plusieurs écoles où l'on forme ces bourreaux ; les jeunes gens qui y entrent s'exercent d'abord à manœuvrer leurs sabres contre de jeunes bananiers qu'ils essayent de couper à la volée. Quand ils sont devenus assez adroits, on les répartit dans les provinces. Les gouverneurs et même les préfets ont chacun leur exécuteur des hautes œuvres. Dans les chefs-lieux, ces bourreaux sont d'habiles hommes ; mais dans les préfectures moins importantes ce sont, la plupart du temps, des élèves à peine stylés qui s'y reprennent à deux ou trois fois pour abattre une tête.

XXII

La vie de famille au Tonkin. — Les femmes de premier et de second rang. — Les mariages.

La campagne aux environs de Nam-dinh est d'une monotonie désespérante : la ville est bâtie en plein Delta tonkinois, c'est-à-dire dans le pays le plus plat et le plus inondé du monde. De quelque côté qu'on se dirige, on aboutit fatalement à une immense plaine entrecoupée de flaques d'eau stagnante qui scintillent au milieu des champs de riz. Les hautes digues qui courent à travers cette plaine sont inégales et mal entretenues. Elles ne sont pas ombragées par le plus petit arbuste, et il ne serait pas prudent de les parcourir dans la journée lorsque le soleil, qui y tombe d'aplomb, échauffe le sol fangeux des rizières et produit des vapeurs toutes chargées de miasmes et de fièvre.

Le soir, au contraire, quand la chaleur est un peu tombée, je m'y engage volontiers sur mon petit cheval tonkinois, dont le pied très sûr sait tourner tous les obstacles. La digue que je suis le plus souvent court en droite ligne vers un village caché au milieu des bambous ; c'est là que N'go-Daï habite avec sa famille. J'arrive ordinairement au moment où les hommes se délassent des travaux de la journée en causant entre eux et en fumant, pendant que les femmes vaquent aux diverses occupations du ménage. Tout le monde se lève immédiatement et vient me faire fête ; puis on se serre pour me donner la place d'honneur sur le plus beau des lits en bambous, à côté du vieux chef de la famille. On m'offre le thé et le bétel, je caresse les enfants, je prends des nouvelles de tous et je me fais présenter les amis de la maison que je ne connais pas encore. Ces devoirs une fois remplis, je m'étends comme les autres sur le cadre en bambous, avec un petit oreiller d'osier sous ma tête, et je me laisse vivre à l'annamite, pendant de longues heures, en compagnie

de tous ces braves gens qui me considèrent comme un des leurs.

Pendant l'été, les panneaux en treillis de bambous qui ferment la maison du côté de la cour sont tous enlevés pour laisser passer l'air frais du soir. A travers mes paupières demi-closes je vois circuler les ménagères, qui marchent sans bruit grâce à leurs pieds nus; la brise qui arrive de la mer m'apporte, en même temps que l'odeur capiteuse des fleurs d'aréquier, tous les bruits du village : les vibrations du gong de la pagode voisine, où l'on célèbre un sacrifice; les mugissements des buffles qui rentrent du travail; les coassements des grenouilles de la mare, auxquels se mêlent l'appel du margouillat en quête d'insectes, et les cris stridents des cigales.

C'est pendant ces longues heures passées chez mon ami N'go-Daï, dans l'intimité de sa maison, que j'ai pu étudier tout à mon aise la vie de famille, telle qu'elle se pratique chez les Annamites. C'était pour moi une occasion bien rare et dont j'ai profité tant que j'ai pu.

En général l'indigène n'accueille pas volontiers les étrangers; il les considère comme des intrus et un peu comme des ennemis. Toujours en garde, et pour cause, contre l'avidité des mandarins, il se figure volontiers que nos visites n'ont d'autre but que de l'espionner et de chercher un procédé pour le rançonner; c'est ce qui fait que lorsque nous entrons dans une maison tonkinoise, nous y sommes reçus avec politesse, mais avec une extrême réserve; chacun des membres de la famille pèse scrupuleusement ses paroles et ne répond qu'avec prudence à nos questions; tous les yeux sont braqués sur notre visage pour en étudier l'expression; on surveille avec anxiété chacun de nos gestes, et tout le monde pousse un soupir de soulagement quand nous sommes partis. Il faut bien dire aussi que souvent nos actes justifient cette conduite; notre ignorance des coutumes des Annamites nous expose, à chaque visite, à les choquer et même à les blesser profondément.

Mon confrère N'go-Daï a deux femmes : une *vo-chiûh* ou *femme de premier rang* et une *vo-bé* ou *femme secondaire*. La polygamie est autorisée en Annam; mais la loi, qui permet aux indigènes de prendre autant de femmes secondaires qu'ils peuvent en nourrir, ne leur tolère par contre qu'une seule femme de premier rang. Celle-ci jouit de prérogatives presque identiques à celles que nous attachons au titre d'épouse; le code la considère comme une égale du mari. Les vo-bés, au contraire, ne sont que de simples servantes, tolérées dans la maison tant qu'elles plaisent au maître, renvoyées quand bon lui semble, sans autre forme de procès.

Quelques riches indigènes et certains mandarins ont un nombreux sérail par ostentation, pour faire parade de leur fortune; mais ce n'est pas le cas ordinaire : quand un Annamite se résout à prendre une femme secondaire, c'est presque toujours parce que l'épouse de premier rang est restée stérile et qu'il a peur de mourir sans enfant. Dans ces conditions, c'est quelquefois sa première femme qui lui en choisit une seconde; elle trouve la chose toute naturelle et ne s'en formalise en aucune façon.

Beaucoup de colons européens et officiers français ont contracté de ces mariages secondaires avec des femmes du pays. Ces liaisons éphémères n'engagent en aucune façon l'avenir : prendre une femme de second rang se dit en annamite *mai-thiep*, expression qui signifie littéralement acheter une concubine.

Bien autrement sérieux est le mariage de premier rang : il ne peut se rompre sans des motifs graves énumérés soigneusement dans le code; il est précédé d'une période de fiançailles qui est toujours longue et qui entraîne toutes sortes de formalités; il s'accompagne de cérémonies civiles et religieuses que les coutumes et les lois règlent minutieusement.

Un jeune homme aime-t-il une jeune fille et veut-il en faire sa première femme, il faut d'abord qu'il formule sa demande à son propre père ou, s'il est orphelin, à celui de ses parents qui lui en tient lieu. Si, après informations prises, le père consent, il s'adresse pour régler le mariage à un intermédiaire ou *lam-moi*, chargé de pressentir les parents de la jeune fille et de régler avec eux les questions d'intérêts. En Annam, c'est le mari qui dote sa femme; le lam-moi discute la quotité de cette dot, qui est réversible sur la tête des enfants en cas de séparation des époux.

Une fois la question d'argent tranchée, le futur va faire sa visite à la famille de sa fiancée; il est suivi d'un domestique qui apporte les cadeaux. Ces présents varient suivant la fortune de celui qui les donne; chez les gens riches ils consistent en bijoux et en étoffes de prix; les parents de la fiancée offrent en retour une boîte à bétel richement incrustée, un pot à tabac ou quelques autres ustensiles à l'usage des hommes. Mais un ingrédient qu'on n'oublie jamais dans ces sortes de cérémonies, c'est la chique de bétel. L'offre du bétel est l'acte capital des fiançailles : en le présentant à la jeune fille, le jeune homme indique qu'il la désire comme épouse; en l'acceptant, celle-ci le choisit comme fiancé. Cette cérémonie a lieu devant les deux familles assemblées; elle se termine par un sacrifice aux ancêtres de la jeune fille et souvent par un festin, auxquels sont conviés les notables du village. A partir de ce moment, le futur est admis dans la maison de la jeune fille; il fait sa cour aux parents de celle-ci en les aidant dans leurs travaux. Quand un visiteur lui demande qui il est, il répond aussitôt : *an trâu cau*, c'est-à-dire j'ai mangé le bétel.

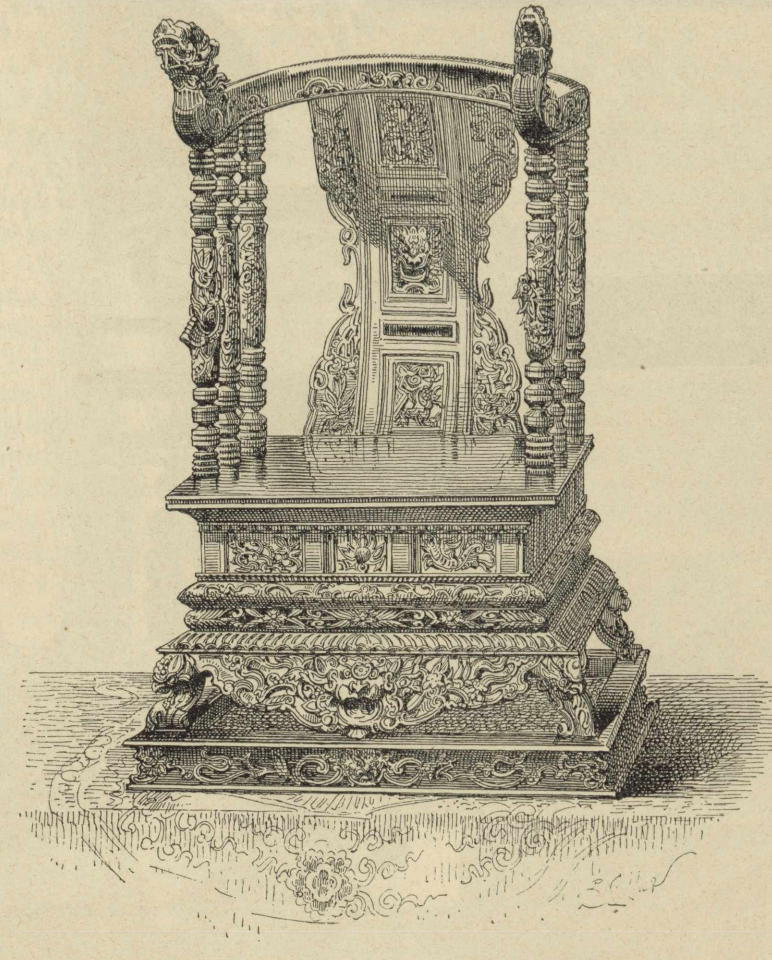
Le temps des fiançailles peut être fort long; souvent il survient des empêchements majeurs qui retardent le mariage pendant des mois et même pendant des années. Un de ces empêchements le plus fréquent et le plus grave, c'est le deuil de famille ou le deuil du roi. Aucun Annamite ne peut légalement se marier pendant qu'il est en deuil d'un de ses parents, et ce deuil est plus ou moins long suivant que le parent défunt est plus ou



Une ceremonie de mariage au Tonkin. — Dessin de Tofani, d'apres des photographies et un croquis de l'auteur.

moins proche : une femme porte pendant trois ans le deuil de son mari; la loi fixe le même laps de temps pour le deuil du père; en revanche, le mari ne porte que pendant un an le deuil de sa femme. Les lois du pays n'admettent aucune dispense pour ces sortes d'empêchements, et si quelqu'un était accusé de n'en avoir pas tenu compte, il serait puni d'une amende considérable, il recevrait un certain nombre de coups de rotin, et son mariage serait rompu.

Un jeune homme sur le point de se marier peut tomber tout à coup en deuil et se voir obligé de différer la cérémonie. Si avant que le temps de ce deuil soit écoulé il en arrive un autre, soit dans la famille de sa fiancée, soit dans la sienne propre (et le fait se produit fréquemment, attendu que les familles annamites sont généralement très nombreuses). il lui faudra attendre un nouveau laps de temps pour contracter mariage. On conçoit fort bien que, dans ces conditions, il ne soit pas rare de rencontrer des Annamites qui ne se sont jamais mariés pour cause de deuil. Cependant ces cas ne se produisent guère que chez les pauvres gens, parce qu'avec les mandarins tonkinois il est toujours facile d'éluder la loi pourvu qu'on paye bien.



Autel des ancêtres. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Lorsque le temps fixé pour la durée des fiançailles est écoulé et qu'aucun empêchement ne s'est produit, on procède au *nop-chéo*, cérémonie qui rend, disent les Annamites, le mariage ferme et durable. Les deux familles se réunissent, on convie les notables du village de la jeune fille, qui dressent l'acte et qui perçoivent le tribut. Ce tribut est très minime et ne dépasse guère un ou deux francs quand la jeune fille ne doit pas changer de résidence; il devient plus élevé (cinq, dix et même vingt francs) quand le nouveau ménage doit aller s'établir ailleurs.

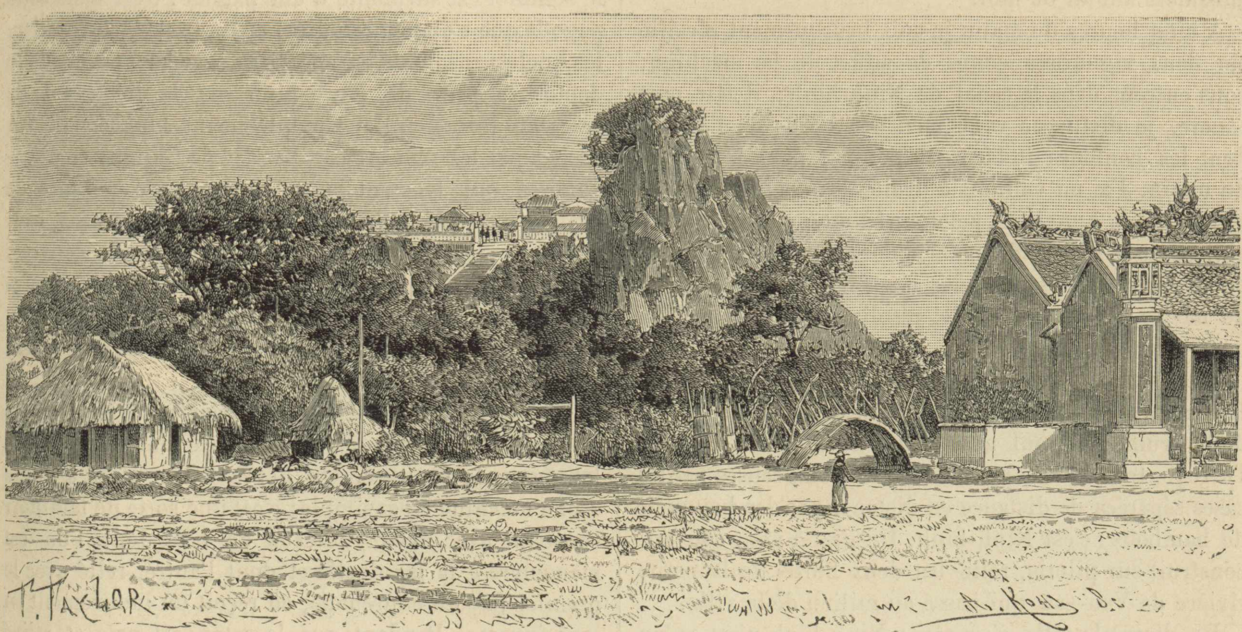
Lorsque la cérémonie de l'enregistrement de l'acte est terminée, le nouvel époux offre aux assistants un abondant festin; après quoi il se lève, va saluer respectueusement les parents de la jeune fille et se prosterner devant l'autel de leurs ancêtres; il offre un sacrifice aux divinités protectrices du mariage, envoie quelques présents à la pagode, et tout est terminé.

Chez les gens de condition, les visites de noce ont lieu trois jours après le mariage; les invités offrent alors des présents au jeune couple en échange de l'honneur qu'ils en ont reçu.

Les enfants viennent vite, en général; les femmes annamites considèrent la stérilité comme un déshonneur. Une singulière habitude qu'elles ont, c'est de donner un an d'âge à leur enfant à partir du moment de sa naissance et de tenir compte, pour le dénombrement de ses années, non pas du jour où il est venu au monde, mais du premier de l'an du calendrier chinois. Voici un exemple : un enfant naît le 31 janvier; si ce jour-là même vous demandez à sa mère l'âge qu'il a, elle vous répondra un an. Le jour de l'an annamite tombant dans les environs du 15 février, retournez après cette date (vers le 17 par exemple) dans la même famille et demandez de nouveau l'âge de l'enfant : on vous répondra cette fois qu'il a deux ans, tandis qu'en réalité il ne compte guère plus de quinze jours. C'est pourquoi il ne faut tenir qu'un compte approximatif des renseignements que fournit un Annamite sur son âge ou sur celui de ses enfants.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(La suite à la prochaine livraison.)



Citadelle de Ninh-binh (voy. p. 114). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXIII

Bruits de guerre. — L'auteur quitte Nam-dinh. — Ninh-binh et son rocher. — Le Day et les grands filets de pêche. — Ké-so et sa cathédrale. — Le Phu-ly. — Pavillons-Noirs au service de la France. — Une alerte.

Je me croyais oublié à Nam-dinh jusqu'au jour du retour en France : la paix était signée avec la Chine; le départ était annoncé pour un temps prochain, le désarmement des troupes à rapatrier avait déjà commencé, quand, tout à coup, la malheureuse affaire de Bac-lé est venue suspendre les préparatifs d'embarquement et tout remettre en question. Bien plus, les Chinois, qui, au moment de la signature du traité de paix, commençaient à évacuer nos frontières, sont revenus sur leurs pas plus nombreux que jamais; les rebelles indigènes, excités par les lettrés, s'agitent de tous côtés dans les provinces : tous ces signes indiquent que la lutte va recommencer à brève échéance. Le général Millot, très fatigué par le climat, s'est embarqué pour la France; il a remis le commandement en chef au général Brière de L'Isle, qui a quitté Nam-dinh pour Hanoï.

C'est donc sans aucune surprise que je reçois, à la fin du mois de septembre 1884, une dépêche du général en chef qui me rappelle à Hanoï pour prendre part aux colonnes actives. A cette époque les médecins de la marine s'étaient réservé le service exclusif des hôpitaux sédentaires du Tonkin; les médecins militaires avaient le périlleux honneur (qu'ils ont gardé jusqu'à la fin de la guerre) d'accompagner les troupes dans les marches contre l'ennemi, de ramasser les blessés pendant la marche des colonnes et d'en assurer le transport jusqu'aux hôpitaux sédentaires établis à l'intérieur du territoire.

L'ordre qui m'arrive est très pressant, je dois me mettre en route aussitôt que possible en profitant de la première occasion qui se présentera. Justement une petite chaloupe à vapeur, le *Fi-Yen*, affrétée par des Chinois qui font le commerce entre Nam-dinh et Hanoï, repart le soir même par la voie du Day. J'y retiens passage avec d'autant plus d'empressement qu'elle doit s'arrêter en route à Ninh-binh, Phu-ly et Ké-so, trois petites villes que je n'ai pas eu jusqu'ici l'occasion de visiter.

J'embarque à dix heures du soir; mon ordonnance m'a installé mon lit de voyage sur le pont du *Fi-Yen*, encombré par les marchandises et par les Chinois qui sommeillent déjà, roulés dans leurs couvertures. A peine étendu sur ma couchette je m'endors, bercé par les mouvements du bateau, qui s'est mis en marche;

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49; t. LXIII, p. 65, 81 et 97; t. LIX, p. 81 et 97.

une jolie brise me caresse le visage et rafraîchit l'atmosphère autour de moi.

A cinq heures du matin je suis brusquement réveillé par deux vigoureux coups de sifflet de la machine; nous entrons dans le canal de Ninh-binh; il fait nuit encore, je distingue vaguement les bords de l'arroyo dont les contours indécis se perdent dans la brume du matin. J'ai un Chinois à droite de mon lit, un autre à gauche; un Annamite, pelotonné à mon chevet sous sa natte, pousse des ronflements sonores. Il me faut sauter par-dessus tous ces obstacles avant d'arriver à la proue du navire, où je m'installe, résolu à attendre le jour pour voir le paysage.

Peu à peu le ciel s'éclaire de teintes jaunes et orange. Les grands rochers à pic qui bordent l'horizon sortent de la brume; ils sont noir bleu, nus, arides. Près de l'arroyo, très étroit, apparaissent de nombreuses petites cases séparées de distance en distance par des bouquets de bambous : c'est Ninh-binh. Un grand pont couvert, construit sur pilotis, relie les deux bords de la petite rivière de Van-san qui passe au milieu de la ville.

En disant la ville, j'exagère; Ninh-binh n'est qu'un ramassis de huttes en paillotes, coupé par des rues étroites qu'on a pavées de grosses pierres bleuâtres et mal taillées; elle possède cependant une citadelle entourée de murailles en briques et de fossés; c'est là qu'est logée la petite garnison, comprenant deux compagnies d'infanterie de marine, une section d'artillerie, deux cents tirailleurs tonkinois. Les officiers habitent des cases assez confortables bâties autour de la demeure du mandarin annamite. Ce mandarin est un des rares fonctionnaires indigènes dont on ait toléré la présence dans une citadelle occupée par les troupes françaises.

Ninh-binh est le chef-lieu d'une sous-province ou *tinh-xep*, et le mandarin qui la gouverne porte le titre de *tuan-phu*. Je ne sais pas si j'ai dit quelque part que le territoire tonkinois est divisé en un certain nombre de grandes circonscriptions administratives, qui portent le nom de *tinh-chinh* ou grandes provinces et qui ont à leur tête trois mandarins supérieurs : un *tong-doc* ou gouverneur, assisté d'un mandarin des finances (*bo-chinh* ou *quan-bo*) et d'un mandarin de la justice (*an-sat* ou *quan-an*). Certaines de ces provinces sont extrêmement étendues; pour en faciliter l'administration, le gouvernement annamite a groupé, sous le nom de sous-province (*tinh-xep*), la portion de leur territoire la plus éloignée du chef-lieu où réside le tong-doc. Ce dernier garde l'autorité nominale sur la sous-province créée aux dépens de son gouvernement; mais en fait elle est administrée par un gouverneur spécial nommé par la cour de Hué et qui porte le nom de *tuan-phu*. C'est ainsi que le gouverneur de Hanoï a bien le titre nominal de tong-doc de Hanoï et de Ninh-binh, mais qu'il n'entre dans aucun des détails administratifs de cette dernière province, qui s'administre séparément sous l'autorité effective de son tuan-phu.

Au beau milieu de la citadelle de Ninh-binh se dresse un grand rocher tout dénudé dont la forme rappelle vaguement celle d'un éléphant couché et dont le sommet est surmonté d'une pagode; c'est dans cette pagode que s'étaient refugiés, après la mort de Garnier, les quelques soldats européens qui gardaient la citadelle depuis la prise de Ninh-binh par le lieutenant de vaisseau Hautefeuille. Complètement bloquée sur son rocher par les nombreuses bandes de Chinois et d'Annamites qui tenaient la campagne, cette poignée de braves, presque sans vivres et à peu près sans eau, attendit pendant plus d'un mois qu'on vînt la délivrer.

Ninh-binh, malgré sa piètre apparence, est un centre de commerce important; ses marchés regorgent de riz, d'indigo, de coton égrené et d'une espèce de jonc marin qu'on emploie pour l'ameublement.

Le coton, qui se sème en février pour être récolté au mois de juin, est de bonne qualité malgré le peu de longueur de sa fibre. On l'égrène sur place à l'aide d'une machine assez simple; c'est une sorte de laminoir construit avec deux rouleaux de bois dont l'un est manœuvré à la manivelle et dont l'autre, relié avec le premier par un engrenage, en reçoit un mouvement en sens inverse. Pendant que le coton est pris et attiré entre les deux cylindres, l'ouvrier retient la graine, qui finit par se séparer de son contenu, mais en en gardant toujours une petite partie, ce qui occasionne un déchet assez considérable. Les paysans recueillent avec soin les graines vides; ils en tirent de l'huile qui sert pour l'éclairage.

Les indigènes vendent leur coton brut aux Chinois, qui l'envoient en Chine pour le faire ouvrer; il en revient sous forme de filés, qu'on revend ensuite aux Annamites. Malgré le prix du fret aller et retour, les commerçants chinois trouvent dans cette opération un assez joli bénéfice. Le coton filé dans le pays est mal travaillé; il est beaucoup moins estimé que l'autre parce qu'il donne une étoffe plus grossière et bien inférieure à celle qu'on obtient avec le filé de Chine. Une filature de coton installée au Tonkin même, avec l'outillage européen, ferait fortune; d'autant mieux que la main-d'œuvre indigène est peu coûteuse et que l'ouvrier annamite, très docile et très adroit, arriverait rapidement à se mettre au courant de nos procédés de fabrication. Les tissus de coton se font dans les villages des environs de Ninh-binh; beaucoup de maisons de paysans possèdent un métier à tisser. Ces métiers, de petite dimension, sont pour la plupart manœuvrés par les femmes. Les pièces d'étoffe qu'elles font ont de 7 à 8 mètres de longueur et une largeur qui ne dépasse presque jamais 50 centimètres; le tissu en est assez grossier mais très résistant. Ces cotonnades, teintes dans le pays même, soit avec du bleu d'indigo, soit surtout avec une couleur végétale brune et très solide, servent à confectionner les vêtements des gens du peuple et des coulis.

La grande route mandarine qui relie Hué à la frontière chinoise passe par Ninh-binh; cette place a donc une importance stratégique considérable dans l'hypothèse d'une invasion du Tonkin par les armées anna-

mites du roi de Hué : « *Si Hanoï est la tête du Tonkin,* dit un proverbe indigène, *Ninh-binh en est le cou.* » Cette grande route, très bien entretenue, traverse également la province de Than-hoa dans toute sa longueur. Les innombrables troupeaux de bœufs qu'on élève en Than-hoa et les superbes échantillons de cannelle qu'on y récolte arrivent facilement par la voie mandarine sur les marchés de Ninh-binh, où ils trouvent un débouché assuré. La cannelle de Than-hoa est tellement estimée qu'elle se vend au poids de l'or et que le roi s'en est réservé le monopole ; la destruction d'un pied de cannelier est punie de mort par les lois annamites.

Ninh-binh est aussi un des principaux centres d'approvisionnement des Muongs du Lac-Tho. Ces montagnards y viennent échanger contre les produits de la plaine les beaux bois de construction qu'ils abattent dans leurs forêts. Ils forment avec ces bois de grands radeaux qu'ils amènent par la rivière de Phu-no ; au retour, ils emportent des charges de sel provenant des grandes salines du littoral dont Ninh-binh a l'entrepôt.

Nous ne nous sommes arrêtés que juste le temps nécessaire pour débarquer les marchandises que le *Fi-Yen* apporte à une maison de commerce chinoise ; à dix heures du matin nous reprenons notre route. En passant, nous



Montagnes du Day et engins de pêche (voy. p. 116). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

saluons le vieil aviso *la Surprise* qui fait la police des arroyos dans ces parages infestés de pirates, et qui est à l'ancre devant les rochers situés en amont de la ville.

Le paysage est illuminé par un radieux soleil, mais la température est supportable grâce à un vent frais qui glisse de l'avant à l'arrière du bateau. Le *Fi-Yen* est d'ailleurs couvert sur toute sa longueur par un petit toit formé avec plusieurs doubles de nattes de bambous et de feuilles de palmier.

Nous sommes en plein Day ; le bateau file rapidement et sans secousses sur ces eaux profondes ; les Chinois qui le dirigent ont une grande habitude de la rivière, ils ne s'arrêtent pas une seule fois pour sonder.

A tribord je vois se dérouler de belles rizières, coupées de nombreux ruisseaux et parsemées de bouquets d'aréquiers qui abritent les villages. A bâbord se dresse une chaîne de montagnes dont les flancs sont pelés et arides et dont les hauts sommets limitent l'horizon, comme un mur, en se découpant nettement sur un fond de nuages blanc gris. C'est la chaîne du Day, qui sépare le bassin du Mékong de celui du fleuve Rouge et qui forme la frontière ouest du Tonkin. La région qu'elle occupe est célèbre dans l'histoire annamite : c'est l'ancien royaume d'*Ai-lao*, habité jadis par des clans de fiers montagnards qui, pendant de nombreux siècles, guerroyèrent pour résister à la civi-

lisation chinoise et pour conserver leurs anciennes coutumes féodales. Ces gens d'*Ai-lao* avaient déclaré une guerre à mort aux peuplades de la plaine, et pendant dix siècles ils revinrent à la charge, toujours écrasés par le nombre, jamais vaincus, profitant, pour reprendre l'offensive, des troubles amenés par chaque changement de dynastie. Il fallut, pour en venir à bout, que Than-Tong, le petit-fils du fondateur de la race royale des Lés, dépeuplât ces montagnes et fît transporter dans la plaine la majeure partie de leurs habitants.

Les montagnes, d'abord très éloignées de la rivière, se sont rapprochées peu à peu; elles arrivent maintenant jusqu'à la berge; l'eau passe avec effort entre leurs digues de granit; le Day modifie à chaque instant son cours pour pouvoir les tourner; il devient très sinueux, et le bateau ralentit sa marche. Nous longeons une ligne de rochers à pic dont les sommets sont couverts d'une végétation courte et drue de couleur vert sombre. A leurs pieds sont amarrés de grands radeaux formés avec des bambous rangés côte à côte et rattachés entre eux par des lanières transversales en rotin. A l'avant du radeau est installée une immense machine qui sert pour la pêche. Figurez-vous deux triangles isocèles en bambous, mesurant environ 2 mètres et demi de hauteur et réunis l'un à l'autre à angle aigu par leur petit côté, de façon à former comme un V gigantesque. L'arête de ce V est fixée transversalement sur l'avant du radeau, de sorte que les deux branches peuvent se mouvoir autour d'elle comme autour d'une charnière; au sommet du triangle antérieur est fixée une grande trubie, capable de couvrir une surface considérable; au sommet du triangle postérieur est attachée une corde dont l'extrémité pend à l'entrée d'une petite hutte basse, construite à l'arrière du radeau, et dans laquelle se tient le pêcheur. Il suffit de tendre ou de lâcher cette corde pour manœuvrer facilement le filet, le triangle postérieur faisant l'office de contrepoids.

Au moment où notre bateau change de direction pour contourner une des sinuosités que décrit le fleuve, le Chinois qui tient la barre à l'avant se tourne vers moi, et, étendant son bras droit, dont le poignet est orné d'un beau bracelet de jade, il me montre un point éloigné de l'horizon. Je fouille avec ma lunette la rangée de grands arbres qui, à bâbord, s'étend dans le lointain comme un immense rideau vert, et j'aperçois au-dessus les deux hautes tours de la cathédrale de Ké-so. Bientôt je distingue les petites maisons recouvertes en paille qui forment le village et, un peu à l'écart, les bâtiments plus grands et mieux construits de la mission catholique.

L'église, bâtie sur un tertre, a des proportions monumentales. On est surpris quand on pense qu'une pareille cathédrale a été construite tout entière par les Annamites avec des matériaux du pays et sur des plans fournis par Monseigneur Puginier, l'évêque actuel du Tonkin, qui n'a fait aucune étude d'architecture. Les petites huttes basses qui se pressent autour d'elle comme des poussins autour de leur mère, semblent de misérables taupinières à côté de ce colosse.



Mgr Puginier. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie communiquée par les missionnaires.

Sur mes instances, le patron chinois consent à s'arrêter pendant une heure pour me permettre de faire visite au prélat français.

La Mission est à quelques pas de l'église; elle comprend une série de grands bâtiments situés au milieu de jardins fort beaux.

L'évêque, entouré des quelques missionnaires qui se trouvent en ce moment à Ké-so, me reçoit avec beaucoup d'affabilité dans une grande salle toute tapissée de livres. Monseigneur Puginier, évêque du Tonkin occidental, est de taille moyenne et de belle prestance; une longue barbe blanche, qui descend jusqu'au milieu de sa poitrine, encadre son visage aux traits distingués et bienveillants tout à la fois; deux petits yeux gris, toujours en mouvement sous d'épais sourcils en broussailles, donnent à sa figure une singulière expression de finesse. Un étroit ruban rouge, passé à la boutonnière de son camail violet, se dissimule modestement sous la croix pastorale; le prélat a été décoré sur la proposition du général Millot pour les services qu'il a rendus à la cause française. Jamais croix n'a été mieux portée, ni mieux méritée.

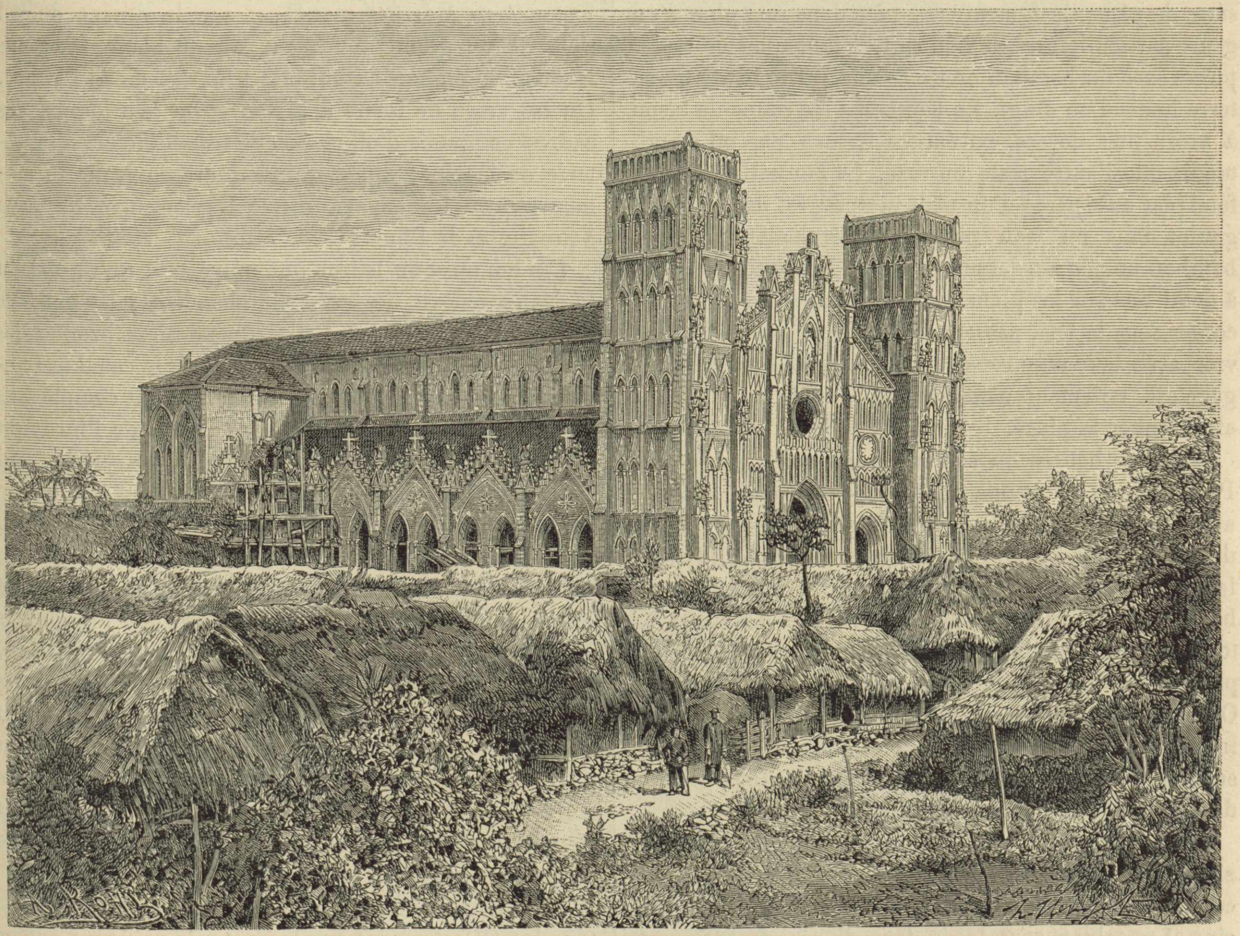
Monseigneur veut bien me guider lui-même à tra-

vers les bâtiments de la Mission. Nous visitons successivement l'imprimerie, d'où sortent des livres en langue annamite et en langue française, imprimés avec des caractères latins[1], et les jardins, qui renferment des échantillons de la plupart des fleurs et des fruits du pays, où l'on essaye également d'acclimater certaines plantes d'origine européenne, comme le blé et la vigne; le blé y pousse assez bien, il n'en est malheureusement pas de même de la vigne, qui, jusqu'ici, n'a donné que des fruits de mauvaise qualité.

On me montre aussi un magnifique herbier qui renferme des échantillons de toutes les plantes du Tonkin, admirablement conservés et très bien classés. Cette œuvre considérable, commencée il y a une dizaine d'années, a été menée à bonne fin par un prêtre de la Mission, auquel elle fait le plus grand honneur.

Les missionnaires s'occupent également de topographie. On me fait voir à Ké-so des cartes et des plans très réussis. Je connaissais d'ailleurs ces travaux; au début de la campagne, nos généraux les ont utilisés pour rectifier certaines de leurs cartes dressées d'après les renseignements fournis par les Annamites et qui contenaient de graves erreurs.

Je prends congé de Monseigneur Puginier en lui



Cathédrale de Ké-so. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du Père Lepage.

promettant d'aller le voir dans sa résidence de Hanoï. Maintenant que les hostilités sont sur le point de recommencer, l'évêque va quitter Ké-so pour se rapprocher du général en chef afin de se tenir à sa disposition dans le cas où il aurait besoin de renseignements sur le pays. Monseigneur a du reste à Hanoï une fort jolie habitation, construite dans le voisinage de la citadelle, sur un terrain appartenant à la Mission.

Nous levons l'ancre et nous nous mettons en route avec assez de difficulté; une foule de sampans et de jonques, qui sont venus s'accoler au *Fi-Yen* pendant notre arrêt, ont formé tout autour de lui comme un grand village flottant, dont nous avons mille peines à nous dépêtrer. La machine a beau lancer trois ou quatre coups de sifflet, pas une embarcation ne bouge; tous les patrons font la sieste dans le fond de leurs barques. De guerre lasse, le mécanicien renverse la vapeur, ce qui produit un ronflement épouvantable et un remous qui soulève comme des coques de noix tous les petits bateaux. Les bateliers, réveillés en sursaut et se voyant entraînés dans notre sillage, poussent des cris de paon et s'empressent de couper les cordes en rotin qui les retiennent à nous.

1. Les missionnaires ont à Phuc-nhac, près de Ninh-binh, une autre imprimerie, tenue par des religieuses indigènes, d'où sortent des livres édités en caractères chinois.

Les commerçants chinois fument l'opium quatre fois par jour au moins dans la cabine d'arrière; il m'arrive à chaque instant une odeur de caramel indiquant que l'un d'entre eux se livre à son passe-temps favori. De temps à autre un domestique vient nettoyer sur le pont les pipes de ces sybarites; il démonte le fourneau et il passe dans la cheminée un petit crochet emmanché dans un morceau de bois. Il ramène ainsi des scories noirâtres et poisseuses d'opium mal brûlé, qu'il divise en petits paquets en les enveloppant dans du papier chinois. Il vend ces paquets aux coulis de l'équipage moyennant une dizaine de sapèques. Ceux-ci en broient le contenu avec un peu d'huile, de façon à en faire une sorte de pâte; ils fument cette pâte dans une pipe d'un genre particulier, qu'ils viennent de fabriquer de toutes pièces avec un bambou creux et une petite bouteille en terre haute d'un doigt. Le bambou a été coupé de façon à avoir une de ses extrémités fermée par un nœud, tandis que l'autre reste ouverte. La bouteille, dont le fond plat a été percé d'un petit pertuis, est fixée par son goulot dans un trou pratiqué latéralement dans le bambou un peu au-dessus du nœud. Les coulis, couchés à demi nus sur les planches du pont avec un paquet de cordes sous la tête, passent des heures entières à s'enivrer avec leur affreuse drogue; la fumée qu'elle dégage est tellement nauséabonde qu'elle me force à abandonner la place.

A quatre heures du soir nous jetons l'ancre devant Phu-ly-nhon; c'est une misérable bourgade construite au milieu de rizières basses et marécageuses, à l'entrée du canal de Phu-ly, qui fait communiquer le Day avec le fleuve Rouge. Elle ne comprend qu'une seule rue, bordée de chaque côté par une rangée de huttes en torchis. Cette rue, qui n'est pas pavée, est d'une malpropreté dont ceux-là seuls qui ont voyagé en Extrême Orient peuvent se faire une idée; on y jette toutes les immondices, et à certaines places elle est transformée en cloaques infects remplis d'une boue noire et gluante dans laquelle on enfonce jusqu'aux mollets.

Phu-ly-nhon, malgré son aspect misérable, est le siège d'une préfecture annamite et possède une garnison, composée d'une demi-compagnie d'infanterie de marine. Les soldats sont logés dans de grands bâtiments à demi ruinés, situés près de la demeure du phu (préfet) et qui servaient autrefois de magasins à riz. Ce poste est dangereux pour les Européens à cause des plaines marécageuses qui l'entourent; pendant mon séjour à Namdinh, c'est de là que j'ai reçu presque tous mes malades graves; aussi relève-t-on fréquemment la garnison.

En parcourant l'unique rue de Phu-ly, je ne suis pas peu étonné d'y rencontrer un grand nombre de soldats chinois, vêtus d'un uniforme très propre et coiffés d'un petit chapeau conique; ils entrent dans les misérables boutiques du lieu pour y faire leurs provisions. La plupart de ces Célestes, qui tranchent au milieu des Annamites grâce à leur haute stature et à leur corps vigoureusement charpenté, ont des physionomies peu engageantes; quelques-uns ont même l'air de véritables bandits. Ce sont en effet d'anciens Pavillons-Noirs des contingents de Luu-Vinh-Phuoc. Ils formaient une compagnie forte d'environ deux cents hommes, qui, un beau jour, s'est présentée tout entière, officiers en tête, aux avant-postes de Tuyen-Quan, demandant à passer au service de la France. Sur l'ordre qu'il reçut du général en chef, le commandant de Tuyen-Quan les expédia sur Hanoï. Arrivés là, ils furent examinés en détail; on renvoya un certain nombre d'entre eux, qui furent trouvés trop vieux ou trop épuisés par les excès d'opium pour pouvoir rendre des services; on en garda cent cinquante environ, qui reçurent un uniforme dans le goût chinois, composé d'un pantalon court et d'un justaucorps à larges manches, sur le devant duquel s'étalait un grand rond en calicot blanc avec une inscription chinoise signifiant : *Soldat de la France*. On les arma de fusils à piston et on leur donna des cadres composés d'officiers et de sous-officiers d'infanterie de marine; après quinze jours environ de manœuvres on les envoya sur le Day occuper un poste à proximité de Phu-ly[1].

Les hommes du bateau ont activé tant qu'ils ont pu le déchargement de leurs marchandises; ils ont hâte de reprendre leur route et ils voudraient profiter des dernières heures du jour pour franchir le canal de Phu-ly et pour gagner le fleuve Rouge. Ils ont compté sans les difficultés de la navigation; l'arroyo de Phu-ly est sinueux, il offre beaucoup de passages difficiles, qui nous retardent d'autant. La nuit, qui vient tout à coup et qui est très noire, nous force à jeter l'ancre au beau milieu du canal.

Les Chinois ont ancré leur bateau à égale distance des deux rives et je leur vois prendre des précautions inusitées. Ils tiennent entre eux un long conciliabule, suivi d'une discussion animée, puis ils placent des sentinelles à chaque bord du bateau. Ces sentinelles sont armées d'un morceau de bois creux dont elles frappent un coup à intervalles égaux et éloignés, tant pour se tenir éveillées que pour indiquer qu'elles n'aperçoivent rien de suspect. J'ai toutes les peines du monde à m'endormir à cause de ce vacarme.

Vers deux heures du matin je me réveille furieux : tous les Célestes sont sur le pont; ils piétinent autour de moi et ils s'entretiennent à mi-voix; impossible de dormir. A bâbord, à 300 ou 400 mètres du fleuve, j'aperçois une lueur rougeâtre, sinistre, d'abord limitée à un point, mais qui s'étend peu à peu de proche en proche et qui finit par illuminer tout l'horizon. A 100 mètres en amont de la rivière je distingue, malgré la nuit assez profonde, des ombres qui s'agitent sur le rivage; ce sont des Annamites qui se précipitent dans des barques amarrées le long du bord de l'eau et qui coupent les cordes pour s'enfuir plus vite.

Sans aucun doute, une bande de pirates tient la campagne aux environs; ces bandes sont quelquefois

1. Un mois plus tard et sans qu'on sût pourquoi, ces Chinois abandonnèrent leur poste tous à la fois, et depuis on n'en entendit plus parler.



Rue principale de Phu-ly-nhon. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

fortes de trois ou quatre cents hommes déterminés et bien armés; leur voisinage peut être très dangereux pour nous, dont le bateau contient un riche butin. Le patron chinois est dévoré d'inquiétude; penché sur le bordage, il sonde les ténèbres avec anxiété.

Voilà que deux nouveaux foyers viennent de s'allumer à quelque distance du premier; l'incendie s'étend maintenant sur toute la rive gauche; il y a au moins quatre villages qui brûlent. Décidément le danger est encore plus grand que je ne l'avais cru. Les pirates doivent être très nombreux pour opérer sur une pareille étendue de pays. Que faire s'ils arrivent sur nous? Je suis le seul Européen et je n'ai qu'un revolver. Les Chinois et les Annamites sont affolés.

Les villages de la rive droite ont pris l'alarme; les tam-tams retentissent partout dans la nuit, alternant avec le gros tambour qui a la forme et la dimension d'un tonneau et qui sert à appeler aux armes les hommes valides en cas de danger pressant. Au Tonkin, c'est ainsi qu'on sonne le tocsin. Ces sons bizarres font dans la nuit un effet lugubre.

Les Chinois ont dressé un petit autel à l'arrière du bateau; ils l'ont garni de bougies roses et de baguettes d'encens. Ils se prosternent le front dans la poussière, invoquant je ne sais quelle divinité, en l'honneur de laquelle ils brûlent des papiers dorés qu'ils jettent tout enflammés dans le fleuve.

Heureusement voici le jour, le danger cesse. Aussitôt qu'il fait suffisamment clair pour se conduire, les Chinois lèvent l'ancre et s'empressent de s'éloigner en faisant force vapeur.

Je cherche partout mon boy, qui a disparu dans la bagarre avec le sac aux provisions, et je finis par le découvrir dans un trou à fond de cale, à genoux, la tête plongée dans une caisse et murmurant entre ses dents qui s'entre-choquent de terreur : « *An cap! an cap!* (Les pirates! les pirates) ».



Une digue dans les rizières (voy. p. 122). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Les pirates sont loin, Dieu merci! nous naviguons maintenant en plein fleuve Rouge et nous venons de dépasser Hong-Yen qui, au XVII[e] siècle, était le siège d'un important comptoir espagnol et portugais et qui aujourd'hui n'est plus qu'une pauvre bourgade annamite. A cinq heures du soir nous sommes en rade de Hanoï.

XXIV

Invasion chinoise. — Le plan du général en chef. — Route de Phu-lang-thuong. — Le Song-thuong. — Les vers à soie et le dévidage des cocons. — De Yen-lé à Bao-loc : marche pénible sous le soleil. — Bataille de Kep. — Une nuit à l'ambulance. — Le convoi des blessés.

Les nouvelles que je recueille en arrivant à Hanoï sont des plus graves : depuis l'affaire de Bac-lé, les Chinois ont rassemblé de nombreux corps de troupes dans le Yunnan et surtout dans la province du Kouang-si. Des effectifs considérables, équipés et armés à Lang-chéou, ville frontière de cette dernière province, ont déjà envahi le Tonkin par Lang-son, That-khé et Cao-bang. Leurs éclaireurs sont descendus le long du cours du Thai-binh ; on les a vus à Phu-lang-thuong sur le Song-thuong, à Lam sur le Loch-nam ; ils débouchent par toutes les routes des montagnes ; si nous n'y mettons bon ordre, ils envahiront le Delta, et tout sera à recommencer.

Pour faire face à cette nouvelle invasion, le général en chef a formé deux colonnes. L'une, placée sous les ordres du colonel Donnier, partira des Sept-Pagodes, remontera en bateaux le cours du Thaï-binh, puis celui de son affluent, le Loch-nam, et viendra débarquer vers le village de Lam. L'autre, sous les ordres du général Négrier, suivra la route mandarine qui va



La rivière Song-thuong (voy. p. 122). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

de Bac-ninh à Lang-son et se concentrera à Phu-lang-thuong. Ces colonnes opéreront parallèlement de façon à refouler les Chinois dans les montagnes. Pendant ce mouvement en avant, et pour éviter toute surprise, une troisième troupe, sous les ordres du commandant Mibielle, marchera à égale distance des deux colonnes, en combinant son action de façon à pouvoir se porter immédiatement au secours de celle des deux qui sera le plus menacée.

Il faut en effet procéder avec la plus grande prudence; les renseignements fournis par les espions sont très vagues; les troupes vont opérer dans un pays à peu près inconnu et contre un ennemi dont on ne connaît à l'avance ni la situation, ni l'importance.

Je dois suivre la colonne Négrier. Arrivé à Hanoï le 2 octobre, j'en pars le lendemain matin avec le bataillon du 23ᵉ de ligne qui se dirige sur Phu-lang-thuong. Le même jour nous couchons à Dap-cau, où nous recevons, des artilleurs qui tiennent garnison dans ce poste, une cordiale hospitalité. Depuis l'expédition de Bah-ninh, Dap-cau est devenu un centre stratégique important : c'est là que se forment tous les convois de jonques employées au ravitaillement des troupes qui opèrent vers Phu-lang-thuong ou sur le Loch-nam. Les artilleurs ont construit sur le bord de la rivière Song-cau un quai d'embarquement commode; ils ont même fondé un cercle militaire, tenu par un ancien éditeur parisien très connu dans le monde scientifique et qui, à la suite de je ne sais plus quel revers de fortune, est venu échouer dans ce petit poste.

Le 4 octobre au matin, après avoir traversé le Song-cau sur des jonques du pays remorquées par un canot à vapeur, la colonne se remet en marche. Pendant une heure ou deux nous suivons une digue étroite qui s'avance presque en ligne droite à travers des rizières basses et marécageuses. Malgré la saison avancée, il fait un soleil de plomb; l'ardeur de ses rayons est encore augmentée par la réverbération produite sur les nappes d'eau qui nous entourent. Pas un arbre, pas même un buisson pour nous donner un peu d'ombre. Les soldats ploient sous leurs sacs, et de grosses gouttes de sueur ruissellent sur leurs joues bronzées.

Dans l'eau verdâtre et croupissante des mares près desquelles nous passons, poussent de beaux lotus roses dont les fleurs ont 10 centimètres de diamètre et dont les feuilles atteignent jusqu'à 50 centimètres de largeur. Les coulis et les boys cueillent de ces grandes feuilles, et, les tenant par l'extrémité de leurs tiges, ils s'en servent comme de parasols pour s'abriter. Quelques-uns les replient par les bords et se confectionnent ainsi des espèces de bonnets d'une forme gracieuse. Nos hommes ne tardent pas à les imiter; ces larges feuilles charnues placées sous le casque donnent une sensation de fraîcheur délicieuse.

Les Annamites ne laissent pas improductives ces grandes flaques d'eau; à la bonne saison ils y repiquent du riz, qui y pousse fort bien. On voit déjà les paysans qui préparent les prochaines semailles; ils labourent sous une nappe d'eau qui atteint jusqu'à 60 centimètres de hauteur. La charrue y disparaît tout entière : les grands buffles qui la traînent s'enfoncent jusqu'au poitrail dans la vase; dans certains endroits leur tête, ornée de longues cornes, émerge seule à la surface. Le laboureur lui-même a de l'eau jusqu'aux aisselles; c'est pour ainsi dire à tâtons qu'il dirige son attelage.

Il est huit heures du soir quand nous atteignons le bord du Song-thuong en face de Phu-lang-thuong; il est trop tard pour franchir la rivière et nous couchons sur la berge. Le paysage, doucement éclairé par un rayon de lune, est ravissant. Le Song-thuong, qui semble charrier des paillettes d'argent, décrit les courbes les plus gracieuses entre deux rives très boisées sur lesquelles se profile de distance en distance la silhouette de quelques grands arbres. Devant les faisceaux de fusils rangés en ligne, les hommes, éreintés par la marche, dorment étendus de tout leur long dans l'herbe, la tête sur leur sac. Les chevaux sont groupés en avant du camp sous l'œil des sentinelles, qui se promènent baïonnette au canon en inspectant le fleuve.

Le lendemain, aussitôt que le jour paraît, nous traversons le Song-thuong pour aller nous installer à Phu-lang-thuong, où nous devons demeurer un jour. Les deux colonnes du général Négrier et du commandant Mibielle sont réunies dans cette petite bourgade; les rues sont encombrées de troupes et nous avons toutes les peines du monde à nous caser dans les maisons.

Chaque habitation est entourée d'un jardin planté de mûriers, protégé par une haie vive en bambous épineux. Les habitants de cette province pratiquent tous l'élevage des vers à soie; dans la maison où je loge, les indigènes ont abandonné sur le sol une grande quantité de ces vers. Ils sont amassés dans un coin de la chambre en un tas qui mesure 10 centimètres de hauteur; on leur a jeté quelques feuilles de mûrier pour les empêcher de mourir de faim ; ils font en les mangeant un bruit qui s'entend à cinq pas de distance. Ils paraissent très vigoureux et extrêmement voraces.

Dans une autre pièce de la maison, deux petits indigènes sont occupés à dévider des cocons à l'aide d'un système qui m'a paru assez primitif : les cocons sont jetés dans une grande marmite en fonte placée sur trois briques et remplie d'eau bouillante. Un des jeunes ouvriers tourne un dévidoir sur lequel les fils de soie s'enroulent, tandis que l'autre, armé de deux baguettes semblables à celles qui servent aux Annamites pour prendre leur repas, maintient séparés, pendant qu'ils se dévident, les cocons toujours immergés dans l'eau chaude, et empêche qu'ils ne s'embrouillent. A l'aide de ce procédé les indigènes peuvent dévider trois ou quatre cocons à la fois sur le même métier. Les chrysalides débarrassées de leur soie sont soigneusement conservées. Les Tonkinois les mangent frites à l'huile; c'est pour eux un mets de haut goût, qui est très recherché.

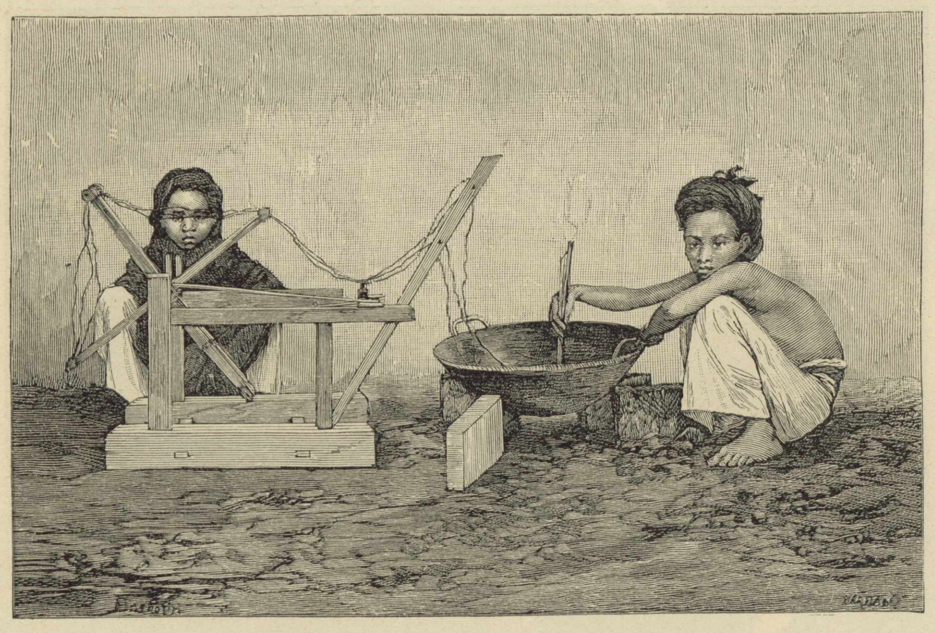
Le général Négrier est venu nous rejoindre; le 6 au matin nous quittons Phu-lang-thuong. Notre

colonne se compose de neuf compagnies d'infanterie de ligne, de deux compagnies de tirailleurs tonkinois, de deux batteries d'artillerie et de quelques chasseurs d'Afrique, en tout 1 500 hommes environ.

Nous prenons la route mandarine qui conduit vers Lang-son. De Phu-lang-thuong à Kep, cette route est large et facile; mais nous n'avançons qu'avec prudence, car l'ennemi est signalé par les éclaireurs. Cependant la journée se passe sans que nous ayons rien aperçu de suspect, et le soir nous bivouaquons à l'embranchement d'un chemin de montagne qui se dirige vers Bao-loc, à l'est de la route mandarine.

A l'endroit même où la colonne est arrêtée, se trouve un marché comme on en rencontre souvent dans la campagne annamite. Au Tonkin une commune comprend la plupart du temps plusieurs hameaux, qui sont quelquefois assez éloignés les uns des autres; le marché de la commune peut être construit sur un point situé à égale distance des hameaux et par conséquent en pleine campagne; dans ce cas on ne fait pas grande dépense pour le bâtir : les constructions se réduisent à une douzaine de petits toits en paille reposant chacun sur quatre pieux; mais pour être primitifs ces abris n'en sont pas moins très appréciables, et nous nous entassons pêle-mêle sous les paillotes, qui nous protégeront au moins contre la rosée de la nuit.

Le lendemain 7, laissant à la bifurcation des deux routes les bagages et le convoi, qui pourraient embarrasser les mouvements des troupes, nous nous engageons à la file indienne sur une série de petites digues qui courent au milieu des rizières dans la direction de Bao-loc. Je monte un grand cheval blanc venu de France qui ne se meut que difficilement sur ce terrain nouveau pour lui. A chaque instant je suis obligé de



Petits indigènes dévidant des cocons. — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

descendre et de prendre ma monture par la bride. Après toutes sortes d'efforts et après avoir pataugé pendant deux grandes heures, nous finissons par sortir des mares et des champs de riz et par atteindre un terrain sec mais accidenté et couvert de grandes herbes au milieu desquelles nous disparaissons jusqu'au cou et où nous avons peine à nous frayer un passage. Le soleil est plus ardent que jamais; des soldats empêtrés dans les broussailles, au milieu desquelles ils ont mille peines à se mouvoir, sont haletants et couverts de sueur. Malgré leur énergie, ils commencent à ralentir le pas et à fléchir sous le poids de leurs sacs et de leurs cartouches.

Tout à coup des coups de feu retentissent à l'avant-garde; c'est l'ennemi qui a pris le contact; on crie de toutes parts : « En avant! » Les officiers augmentent encore l'allure, et les soldats, comme galvanisés par l'approche de la lutte, font un suprême effort pour arriver plus vite.

Heureusement ce n'était qu'une fausse alerte; l'ennemi, après avoir reçu nos premiers coups de fusil, a pris la fuite dans la direction de Kep; mais quand les compagnies, enfin arrivées sur un terrain découvert, se mettent à se compter, beaucoup d'hommes manquent à l'appel. Épuisés par la chaleur et par les fatigues de la route, ils se sont affaissés au milieu des hautes herbes, où ils sont restés comme ensevelis. Il faut se hâter de voler à leur secours : étendus sur ce sol surchauffé, au milieu de ces broussailles où l'air ne circule pas, ils sont voués à une mort certaine si l'on ne se hâte de les enlever.

Pendant que les troupes font halte à l'ombre, je retourne en arrière avec un certain nombre de coulis portant des brancards ouverts. Toute la route suivie par la colonne à travers cette plaine funeste est comme jalonnée par les corps inertes des malheureux soldats frappés par le soleil. Nous en relevons quarante ou

cinquante, respirant à peine, que je fais transporter aussi rapidement que possible dans une petite pagode bâtie sur une hauteur. Nous éventrons à coups de pioche les murs de la pagode pour faciliter l'arrivée de l'air; les malades sont étendus sur des lits annamites en bambous, où des soins leur sont prodigués. Peu à peu ils reviennent à eux; nous n'en aurons laissé aucun dans la broussaille; mais il était temps d'en sortir.

Vers le soir nos malades sont suffisamment rétablis pour pouvoir suivre à pied la colonne, à l'exception de cinq ou six d'entre eux que nous ramenons en civière. Nous revenons sur nos pas pour regagner la route mandarine et retrouver notre convoi, que nous avons laissé au marché de Yen-lé; mais la nuit nous surprend dans les rizières, et le général Négrier, redoutant les inconvénients d'une marche dans l'obscurité à travers ces fondrières, nous fait faire halte au milieu d'un champ de riz, où nous bivouaquons en attendant le jour.

Dès l'aube nous nous remettons en route : les hommes ont à peine le temps de boucler leur sac; ils mangent en marchant un morceau de biscuit arrosé d'un peu de café. L'ennemi est tout près, dans le village de Kep; il s'agit d'aller vite et de tomber sur lui sans qu'il s'en doute.

Dès qu'elles sont engagées sur la route mandarine, les troupes prennent la formation de combat : deux compagnies du 111e de ligne partent en avant, précédées par quelques chasseurs d'Afrique. A peine ont-elles dépassé deux petits mamelons qui bordent le chemin à droite et à gauche et qui jusque-là leur avaient masqué la vue, qu'elles aperçoivent tout à coup, à moins de 500 mètres, les positions ennemies; c'est d'abord le village de Kep, entouré d'un mur en terre percé de cré-



Petite pagode où les malades ont été recueillis. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

neaux, flanqué à l'est par une redoute fortifiée et à l'ouest par un petit enclos couvert de bouquets de bambous et de hautes herbes. La route passe au milieu de cet enclos, devant lequel les Chinois ont dressé une forte barricade en terre. En arrière du village et à un kilomètre environ de cette première ligne de défense, l'ennemi en a établi une seconde, appuyée à droite sur le village de Cham, et comprenant une série de fortins et de pagodes fortifiées au-dessus desquelles flottent de nombreux étendards.

Au moment où nos troupes d'avant-garde débouchent entre les mamelons qui les masquaient, quelques soldats chinois sont occupés à garder des mulets dans le petit enclos qui avoisine le village. Surpris à l'improviste, ils fuient en chassant leurs animaux devant eux et en nous saluant de coups de fusil, dont l'un atteint à la jambe le lieutenant Berge, officier d'ordonnance du général. Les compagnies du 111e s'élancent alors au pas de charge; culbutant les Chinois qui occupent l'enclos de bambous et passant à gauche du village, elles balayent la route mandarine jusqu'à une petite pagode située au nord de Kep. Grâce à cette pointe hardie, le village est entouré de trois côtés par nos troupes, au nord, à l'ouest et au sud.

Pendant ce temps, le gros de la colonne arrive au niveau des monticules, d'où l'on a vue sur les positions ennemies. L'artillerie s'installe rapidement sur le mamelon de gauche et foudroie le village; on voit les obus tomber au milieu des maisons; tous les coups portent; l'incendie éclate de toutes parts, toutes les cases sont en feu; leurs parois de bambous éclatent et crépitent comme des pièces d'artifice. Rapidement le général Négrier porte les deux dernières compagnies du 111e au secours de leurs camarades engagés sur la route mandarine, puis il envoie, pour achever de cerner le village, deux compagnies du 23e chargées de con-



Combat corps à corps dans le village de Kep (voy. p. 126). — Composition de Tofani, d'après des photographies et les indications de l'auteur.

tourner Kep par le côté est. Il était temps : pendant que l'effort de nos soldats se portait tout entier sur le village, les troupes chinoises de deuxième ligne qui occupaient la série de redoutes et de pagodes situées à 1000 mètres en arrière de Kep se formaient en deux fortes colonnes qui essayaient de tourner le village et nos positions, l'une par le côté est et l'autre par le côté ouest. La première de ces colonnes vient se heurter contre le 23e, qui exécute le même mouvement en sens inverse; après un engagement court mais meurtrier dans un terrain coupé par les bois et les hautes herbes, les Chinois, refoulés, se débandent et prennent la fuite; mais la deuxième colonne ennemie, beaucoup mieux conduite, réalise presque son mouvement tournant. Profitant habilement de tous les accidents de terrain, se masquant derrière chaque bouquet de bambous, marchant à demi courbés dans les hautes herbes, rampant au milieu des touffes de riz sans presque les déplacer, les Chinois arrivent, sans être aperçus, jusqu'au pied du mamelon occupé par l'artillerie. Tout à coup nous les voyons se dresser à moins de 150 mètres des pièces et escalader la rampe en poussant des hurlements de bêtes fauves. Les artilleurs n'ont que le temps de tourner leurs canons; ils tirent dans le tas à mitraille pendant que deux compagnies du 143e postées dans le voisinage exécutent des feux rapides sur les assaillants.

Fauchés par une grêle de projectiles tirés presque à bout portant, les Chinois tiennent bon pendant dix minutes; on les voit bondir dans les hautes herbes, essayer de gravir la pente, puis tomber foudroyés. Écrasés par la mitraille, ils finissent par se replier, laissant sur le terrain les trois quarts de leurs hommes, dont les cadavres disparaissent entre les touffes de riz. Un de leurs derniers coups de feu frappe à la jambe le général Négrier, qui, debout sur le mamelon de l'artillerie, surveillait le combat.

Le mouvement offensif des deux colonnes ennemies venues de la seconde ligne a donc échoué, mais Kep tient toujours, malgré les flammes qui dévorent ses maisons, malgré la grêle d'obus qui tombe au milieu de ses défenseurs : on entend dans le village l'appel répété des grandes trompes chinoises dont les sons rauques et prolongés, se succédant à intervalles très courts, font un effet lugubre au milieu des crépitements de l'incendie et du fracas de la fusillade. Deux fois les compagnies du 111e tentent d'escalader le mur d'enceinte qui avoisine la porte sud : deux fois elles sont fusillées à bout portant par les défenseurs du village. Nos soldats, excités par un soleil brûlant et par l'ardeur de la lutte, répondent par des cris de rage aux hurlements des Chinois; nos blessés jonchent le petit enclos entrecoupé de bouquets de bambous qui avoisine le rampart du côté de l'attaque; mais la chaleur étouffante qui règne dans le chemin creux transformé en fournaise par le soleil de midi fait encore plus de victimes que les balles chinoises parmi nos hommes épuisés, qui combattent à jeun depuis bientôt trois heures.

La digue qui va du mamelon de l'artillerie au village passe entre deux larges mares qu'il est impossible de tourner. J'ai mille peines à entraîner les coulis qui portent les brancards d'ambulance sur ce chemin découvert balayé constamment par les feux de l'ennemi. Ces poltrons font trois pas en avant en rasant le sol, puis, jetant leurs brancards, ils reviennent vivement en arrière pour se terrer dans la rizière en tremblant de tous leurs membres. C'est une misère d'être obligé d'employer de pareils auxiliaires; je mets plus de 20 minutes pour leur faire parcourir les 100 mètres qui nous séparent des fossés du village. Une fois à l'abri derrière le rideau de bambous, ils se tranquillisent un peu; mais comment les faire sortir de là pour retourner en arrière? Les quatre premiers que je renvoie portant un blessé sur leur civière ne font pas dix pas sans recevoir des coups de fusil; les deux brancardiers de tête sont foudroyés; les deux autres se sauvent en hurlant, abandonnant leur blessé sur le bord de la route; mon grand cheval blanc sert de cible aux Chinois; il vient de s'abattre avec une balle en plein poitrail. Impossible de continuer ainsi : il vaut mieux coucher les blessés avec leur sac sous la tête dans le petit enclos de bambous, où ils resteront tout au moins invisibles à l'ennemi.

Mais cet enclos est en contre-bas; le soleil y tombe d'aplomb; les blessés y sont comme dans une fournaise; quelques-uns, pris de délire furieux, se dressent debout sur leurs jambes brisées. Le commandant Chapuis du 23e vient d'être frappé d'insolation. Moi-même je sens ma tête prête à éclater sous ce soleil de feu.

L'artillerie a fait une brèche énorme à la porte sud du village; les clairons sonnent de toutes parts l'assaut; nos soldats sont dans la place. Pour comble de bonheur le ciel se couvre et une petite pluie fine vient nous apporter un peu de fraîcheur.

Les Chinois, cernés de toutes parts, font une résistance désespérée : se sentant perdus, ils veulent vendre chèrement leur vie. Maintenant Français et Pavillons-Noirs se sont rejoints; ils luttent corps à corps entre les maisons en feu, au milieu des grandes broussailles, plus hautes que les hommes, qui poussent à l'entour du village. Le capitaine Kerdrain a la tête fendue par trois coups de lance; un soldat a le cou scié par un Chinois; le commandant Godard, qui a déchargé son revolver, est aux prises avec un Pavillon-Noir qu'il crible de coups de canne. Enfin la redoute, dernier centre de résistance de l'ennemi, est emportée d'assaut; les Chinois, vaincus, fuient en hurlant, salués par les derniers coups de fusil. A trois heures du soir tout est fini; les troupes, à jeun depuis le matin, se sont battues sans interruption pendant cinq heures; les Chinois ont laissé sur le terrain plus de 600 cadavres; dans certains endroits où la lutte a été vive, ils sont entassés en si grand nombre qu'ils obstruent le chemin.

Kep était un des centres de concentration de l'armée chinoise du Kouang-si; les Célestes y avaient accu-

mulé des munitions et des approvisionnements de toutes sortes. Nous trouvons dans les pagodes du village, qui servaient d'habitations aux chefs ennemis, de riches costumes chinois, de l'argent, des étoffes précieuses, des uniformes de mandarin et aussi des tentes, des vêtements ayant appartenu aux officiers français qui, le mois précédent, ont fait partie de la malheureuse colonne de Lang-son commandée par le colonel Dugenne. Grâce au général Négrier, nos morts de Bac-lé sont bien vengés.

Nous payons nous-mêmes notre victoire assez cher; la vigoureuse résistance des Chinois nous coûte 32 Français tués et 61 blessés, sans compter ceux qui, pendant la lutte, ont succombé aux coups de chaleur. Nous venons de retrouver le corps du capitaine Planté, frappé d'une balle en plein front en escaladant une barricade à la tête de sa compagnie; nous l'avons placé sur l'herbe à côté du brave colonel Chappuis, foudroyé par le soleil au moment où il commandait l'assaut. Le soir nous nous réunissons tous pour rendre les derniers devoirs à ces deux héros morts pour la patrie. On leur a construit à grand'peine des cercueils avec des planches de caisses vides prises au convoi; on les y a couchés dans un linceul aux trois couleurs de France, fait en cousant ensemble trois drapeaux pris aux Chinois.

L'ambulance a été établie dans une pagode bâtie sur une hauteur, au sud-est du champ de bataille. Au fur et à mesure que les blessés y arrivent, ils sont couchés côte à côte, sur de la paille de riz, dans une immense salle qui occupe toute la longueur du bâtiment. Les pansements sont soigneusement visités; les médecins extraient les balles et placent les premiers appareils à la lueur de deux bougies. Il est près de



Halte près d'une pagode. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

minuit quand toutes ces opérations sont terminées; comme il faut que chacun de nous prenne un peu de repos, nous nous relayerons à tour de rôle pour veiller le reste de la nuit.

Quand je prends mon tour de garde, l'immense salle n'est plus éclairée que par la lueur douteuse de deux lanternes de marine fixées au plafond par des cordes; presque tous les blessés dorment d'un sommeil lourd; je distingue à peine dans la pénombre les contours de leurs corps dissimulés sous des couvertures grises; de temps en temps, l'un d'eux se dresse sur le coude pour me crier : « A boire! » sur un ton bas et monotone qui ressemble à une plainte. Tout est calme au dehors; sur l'immense étendue de ce champ de bataille jonché de cadavres, on n'entend que le bruit strident et monotone des cigales ou le qui-vive des hommes de garde qui va se répercutant le long du cordon des sentinelles, diminuant d'intensité au fur et à mesure qu'il s'éloigne dans la nuit. Quelle chose triste que la guerre quand on la voit ainsi! J'aurai toute ma vie présente à la mémoire l'impression lugubre de ma nuit de veille dans cette grande salle de pagode encombrée de blessés.

Le lendemain au jour, nous faisons nos préparatifs de départ. Tous les malades doivent être ramenés à à Phu-lang-thuong, où ils seront mieux placés pour recevoir les soins que réclame leur état. Les moyens de transport dont nous disposons sont absolument insuffisants. Nous n'avons apporté qu'un petit nombre de brancards, et presque tous nos coulis ont pris la fuite pendant la nuit. Le général a envoyé un exprès à Phu-lang-thuong pour avoir d'autres porteurs. En attendant, les infirmiers fabriquent avec des bambous et des toiles de tente une cinquantaine de civières improvisées.

La matinée se passe à attendre nos coulis. Vers midi

nous voyons arriver une troupe nombreuse de jeunes femmes encadrées par des soldats du bataillon d'Afrique qui les escortent d'un air joyeux.

Le médecin en chef interpelle du plus loin qu'il l'aperçoit l'officier qui commande l'escorte : « Eh ! grand Dieu ! que voulez-vous que je fasse de pareils auxiliaires ?

— Ne vous fachez pas, docteur, dit le lieutenant en riant ; nous avons fait ce que nous avons pu : mes hommes ont battu tous les villages aux environs de Phu-lang-thuong sans pouvoir mettre la main sur un seul couli. Heureusement les femmes étaient restées sans méfiance pour garder les maisons ; vous savez qu'elles sont habituées à porter des charges aussi lourdes que les hommes ; j'ai pensé qu'elles feraient tout aussi bien notre affaire et je les ai amenées faute de mieux. »

Quand on se met en route, l'ambulance, avec ses cinquante brancards rangés à la file indienne, s'étend sur une longueur de plus d'un kilomètre. En tête, le général Négrier, dont la jambe blessée est entourée de bandelettes, est porté par quatre vigoureuses congaies sur une espèce de chaise où il se tient assis. Les officiers et les soldats blessés viennent ensuite ; ils ont chacun pour se préserver du soleil un petit parasol chinois en papier huilé pris à Kep sur les Pavillons-Noirs, qui en étaient tous pourvus. Les Célestes ne voyagent jamais sans cela : le parapluie comme l'éventail fait partie intégrante de l'équipement du soldat chinois.

Toutes ces femmes qui transportent les blessés, tous ces parasols ouverts au-dessus des brancards, donnent



Les boys prenant le thé. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

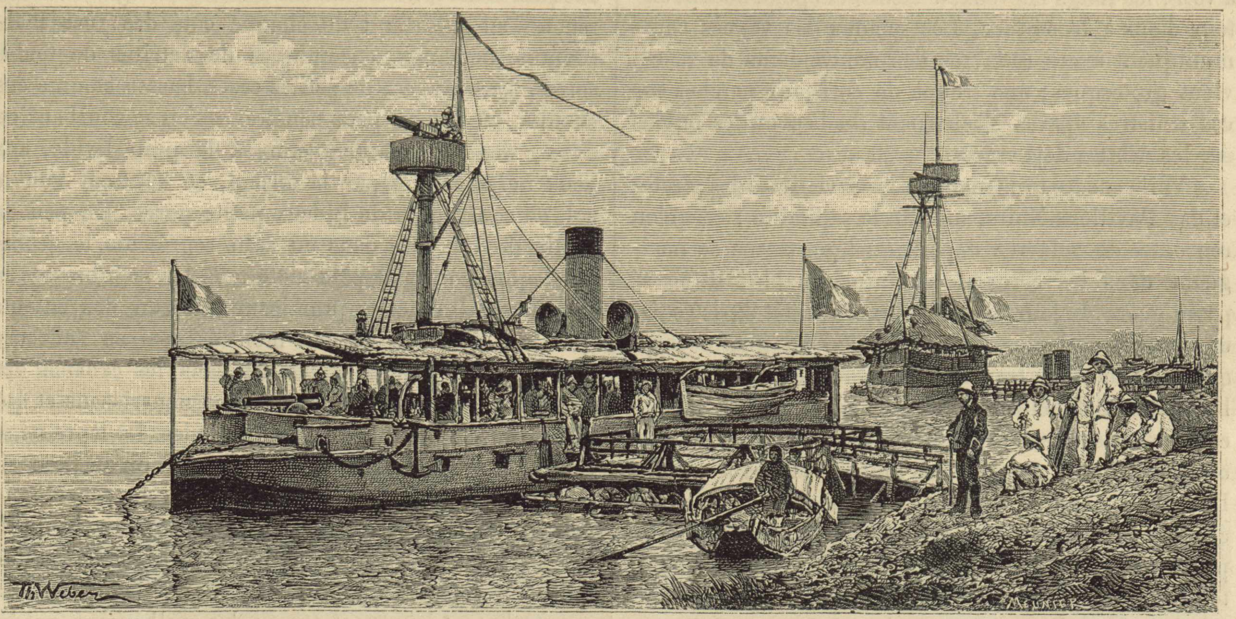
à notre ambulance en marche un aspect original et pittoresque.

Nous faisons halte vers midi à côté d'une jolie pagode située sur le bord de la route ; nos blessés pourront y passer à l'ombre les heures chaudes du jour. Je m'installe sur l'herbe pour faire la sieste, mais il m'est impossible de dormir ; derrière moi, de l'autre côté du mur, j'entends une conversation joyeuse entremêlée d'éclats de rire qui n'en finissent plus : quatre petits vagabonds à demi nus, qui nous suivent depuis Hanoï et que nous avons commis à la garde de nos chevaux, se sont installés pour festiner sous le toit de la pagode ; ils ont étalé devant eux de belles pipes, une théière et des tasses en fine porcelaine qu'ils ont pillées à Kep dans les bagages de l'ennemi ; ils sont en train de faire bombance avec le tabac et le thé dérobés aux Chinois. Ils ne m'ont pas aperçu et ils font les mines les plus drôles du monde en prenant leur thé et en tirant des bouffées de leurs grandes pipes. Un *quos ego* énergique que je leur lance depuis mon mur met fin à cette belle fête et les fait détaler à travers les hautes herbes comme une volée de pierrots.

Le temps, si beau tout à l'heure, s'assombrit tout à coup : le soleil se cache sous d'épais nuages noirs, et au moment où nous nous remettons en marche il tombe une petite pluie fine qui dégénère rapidement en un véritable déluge. Nous sommes complètement inondés quand nous rentrons à Phu-lang-thuong à la nuit tombante et à la lueur des torches.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(La suite à la prochaine livraison.)



Embarquement sur la rivière Claire. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXV

Brusque départ pour la rivière Claire. — Sinistres épaves. — Une léproserie. — Les villages flottants. — Navigation difficile. — Échoués. — Duplicité des interprètes. — Un atelier de forgeron. — Singulier remède contre les piqûres de guêpes. — Un courrier et son bateau. — Le marché de Lang-sao. — Magiciens et sorciers. — Cham. — Le serpent-ver. — L'aréquier. — Giom. — La variole.

« Tiens! c'est vous, docteur! D'où venez-vous?

— De Phu-lang-thuong, mon général.

— Et vous êtes arrivé...?

— A l'instant même, par le bateau qui vient d'accoster.

— Vous tombez bien : j'ai besoin d'un médecin pour accompagner une colonne qui va remonter la rivière Claire.

— A vos ordres, mon général. Quand faut-il que je parte?

— Dans un quart d'heure, sur cette canonnière qui est sur le point d'appareiller. »

C'est ainsi que, arrivé à Hanoï avec l'espoir d'y demeurer un bon mois pour me refaire de mes fatigues dans les délices de la Capoue tonkinoise, j'en repars aujourd'hui, 2 décembre, un quart d'heure après mon arrivée, pour une destination à peu près inconnue.

Pendant que le bateau remonte à toute vapeur le fleuve Rouge, je regarde vaguement les villages succéder aux villages sur ces rives plates et monotones que je connais déjà; je songe à tout le chemin que j'ai parcouru depuis que je suis en pays tonkinois, et mes courses ininterrompues du nord au sud, de l'est à l'ouest, me font l'effet des allées et venues d'une balle que deux joueurs se lancent l'un à l'autre sans s'arrêter.

Je suis tiré de mes réflexions par une exclamation du capitaine du bateau, qui, depuis un instant, se promène de long en large devant sa cabine. Il me montre du doigt trois petits points noirs qui flottent sur l'eau. Ces points augmentent de dimension au fur et à mesure qu'ils se rapprochent; on dirait maintenant trois paquets entraînés par le courant. Je me penche, pour mieux voir, au-dessus du bordage quand nous passons près d'eux. Horreur! ce sont des cadavres atrocement mutilés. Il y a deux hommes et une femme; les hommes, empalés dans un pieu qui leur sort par la bouche, ont leurs mains et leurs pieds coupés et attachés sur la poitrine par une corde qui fait le tour de leur cou comme un collier. Les bourreaux ont tailladé les seins de la femme et, par dérision sans doute, en ont fixé un morceau dans

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49; t. LVIII, p. 65, 81 et 97; t. LIX, p. 81, 97 et 113.

sa bouche. Les corps, ballonnés par l'eau, sont horribles à voir; les longs cheveux, détachés et épars, flottent autour d'eux à la surface. Les remous des vagues communiquent à ces cadavres des mouvements de va-et-vient grotesques; une troupe de corbeaux perchés sur ces sinistres épaves s'acharnent du bec et des ongles sur les orbites déjà vides.

« Voilà encore trois malheureuses victimes des pirates et des Pavillons-Noirs, me dit le capitaine : ce qu'on rencontre de cadavres depuis quelque temps en naviguant dans les arroyos est inimaginable; il ne se passe guère de jour où mes yeux ne soient attristés par un pareil spectacle. Avant-hier j'ai vu quatre corps qu'un même pieu traversait par le milieu comme une brochette d'alouettes. Ceux que nous venons de rencontrer descendent probablement de la rivière Claire, où nous allons. Il n'y a pas longtemps que le colonel Duchesne a infligé une sanglante défaite aux bandits chinois venus du Yunnan pour tenter d'enlever notre petite garnison de Tuyen-quan. Mais leurs bandes, toutes dispersées qu'elles sont, tiennent encore la campagne le long de la rivière Claire. On ne peut envoyer à Tuyen-quan un seul convoi de vivres sans le faire accompagner par une forte escorte, de peur qu'il ne soit pillé. La colonne dont vous faites partie a précisément pour but d'escorter un de ces convois. »

Nous arrivons à Sontay à trois heures du soir. Nous devons y embarquer la compagnie de tirailleurs algériens et la section d'artillerie de marine qui forment l'effectif de notre colonne. En attendant que cet embarquement s'effectue, le résident de Sontay, qui est venu nous visiter à bord, me propose de l'accompagner à un village de lépreux, situé tout près de là. J'accepte avec d'autant plus d'empressement que j'ai souvent entendu parler depuis mon arrivée au Tonkin des léproseries indigènes sans avoir eu jamais l'occasion d'en visiter une seule.

« Ma visite a été annoncée, me dit le résident; vous allez voir les principaux notables venir à notre rencontre; regardez-les bien, c'est un véritable musée pathologique, et vous en serez étonné, malgré l'habitude que vous avez de ces sortes de spectacles. »

En effet, par une ouverture de la grande haie de bambous qui s'étend comme un rideau vert devant les petites cases du village, je vois surgir la plus étrange collection de difformités et d'horreurs qu'il m'ait encore été donné de contempler. Des êtres hideux et comme rabougris s'avancent, les uns en boitant, les autres en rampant sur les mains et sur les genoux; leur visage est boursouflé, rempli de plaques livides, d'ulcérations saignantes, de grosses élevures rougeâtres; la peau qui le recouvre, devenue épaisse et comme durcie, a perdu sa souplesse, si bien que les traits se sont immobilisés en une sorte de masque rigide, effrayant et grotesque tout à la fois et qui n'a plus rien d'humain. Les membres amaigris sont convulsés, tordus; les doigts des mains, dont la lèpre a rongé les extrémités, se sont recourbés comme des griffes.

Accompagnés de ce cortège, digne du pinceau de Jacques Callot, nous entrons dans le village. Le cadre répond au tableau : de chaque côté des rues malpropres, boueuses, encombrées de détritus de toutes sortes, sont rangées de petites cases basses comme des chenils, où l'on ne peut pénétrer qu'en se courbant en deux; des enfants demi-nus, à la peau livide, aux yeux noirs cerclés par la misère, se vautrent sur le sol, en compagnie de hideux petits porcs. Un peu de paille de riz jetée dans un coin représente le grabat sur lequel couchent pêle-mêle tous les membres de la famille. Malgré cette promiscuité, aucun des enfants que j'ai examinés ne m'a montré trace de l'affreuse maladie. J'ai trouvé également dans les cabanes des jeunes femmes qui allaitaient leurs nourrissons et qui ne m'ont pas non plus semblé malades. La lèpre ne se communique donc pas aussi facilement qu'on pourrait le supposer. Pourtant les Annamites la considèrent comme contagieuse, et c'est pour cette raison qu'ils isolent les lépreux dans certains villages déterminés qu'il leur est défendu de quitter. Ces villages sont dégrevés de tout impôt, et comme les malheureux qui les occupent ne peuvent travailler pour vivre, le gouvernement leur alloue à différentes époques une quantité de riz tout juste nécessaire pour les empêcher de mourir de faim.

La lèpre est une maladie assez commune au Tonkin; les provinces où elle se montre le plus fréquemment ont chacune une léproserie, qui presque toujours est établie dans le voisinage du chef-lieu, pour faciliter la surveillance. Depuis la guerre, les malheureux lépreux ont été un peu délaissés. Les fonctionnaires indigènes, préoccupés par des affaires plus pressantes, ont oublié souvent de leur faire parvenir les maigres subsides qui les aidaient à prolonger leur misérable vie. Il y eut alors dans les léproseries une mortalité effrayante, et comme les mandarins s'étaient relâchés dans leur surveillance, les lépreux qui ont survécu se sont répandus dans les villages environnants pour mendier.

Il en est résulté des abus, contre lesquels il a bien fallu sévir : exploitant la répugnance qu'ils inspiraient, les lépreux parcouraient en bandes les marchés et les rues, s'arrêtant pour tendre la main devant chaque boutique. Quand on leur refusait l'aumône, ou même lorsqu'ils jugeaient cette aumône insuffisante, ils se vengeaient en plongeant la main dans un panier de légumes ou de fruits. Ces fruits et ces légumes étaient alors perdus pour le marchand, qui n'avait d'autre ressource que de les jeter ou de les leur abandonner. Personne n'aurait voulu acheter des provisions souillées par le contact impur d'un lépreux.

Un de nos boys m'a raconté à ce sujet une histoire curieuse : Un mandarin de haut rang devait, pour célébrer un anniversaire, offrir à ses ancêtres un grand sacrifice, suivi, comme c'est l'habitude, d'un plantureux festin auquel tous les membres de sa famille avaient été conviés. Ayant eu connaissance de la cérémonie, le chef de la léproserie voisine se présenta au fonction-

naire et lui demanda de faire à cette occasion une aumône à son village. Sur le refus brutal du mandarin, le lépreux se retira sans insister; mais pendant que les convives étaient à la pagode, il revint suivi d'une foule de ses administrés, s'installa avec eux dans la salle du festin, goûta à tous les plats, qui, suivant l'usage, étaient déjà tout préparés et dressés sur les tables. Lorsque les invités revinrent et qu'ils virent tous ces mendiants assis à leur place, ils s'enfuirent pour ne pas être touchés par eux et abandonnèrent le repas, qui fut entièrement consommé par les lépreux.

Le lendemain, dès qu'il fait jour, nous levons l'ancre et nous continuons à remonter le fleuve Rouge; vers les huit heures du matin nous sommes en vue de Bac-hat, au confluent de la rivière Claire. Aussitôt engagés dans cette rivière, nous voyons l'eau changer brusquement d'aspect : de rouge et de limoneuse qu'elle était, elle devient extrêmement limpide et si transparente qu'on distingue le fond, composé de galets et de gravier. Le nom de rivière Claire est donc tout à fait justifié; les Annamites appellent ce cours d'eau le *Song-ca*.

Le Song-ca atteint à son embouchure une largeur de 350 mètres; au moment des hautes eaux, les canonnières peuvent le remonter à la rigueur jusqu'à Tuyen-quan; mais, à l'époque où nous sommes, la navigation est beaucoup plus difficile. A deux ou trois milles de l'embouchure, le bateau commence à ralentir son allure; il n'avance plus qu'avec prudence, en sondant à chaque instant les fonds. De temps en temps on stoppe pour chercher la passe. Le commandant du bateau a l'ordre de nous mener le plus loin possible et, dès qu'il ne pourra plus avancer, de nous laisser sur la berge, pour retourner à Hanoï pendant que nous gagnerons



Embouchure de la rivière Claire. — Deesin de Th. Weber, d'après une photographie.

Phu-doan par terre en suivant la rive du Song-ca.

Avant de s'engager dans la rivière Claire, le cuisinier chinois a eu soin de puiser au fleuve Rouge une grande jarre d'eau pour la table. L'eau de la rivière Claire jouit d'une réputation détestable parmi les Tonkinois : ils prétendent qu'elle donne la colique et qu'elle peut occasionner des empoisonnements. Je me demande si cette opinion n'a pas pour point de départ ce fait que le Song-ca passe, dans la première partie de son trajet, au milieu d'une contrée qu'on dit fort riche en minerais de toutes espèces et principalement en filons de cuivre arsenical. J'ai remarqué d'ailleurs que plus une eau est boueuse et plus elle est estimée des Annamites. Ils préféreront de beaucoup l'eau limoneuse de leur fleuve Rouge à celle qu'ils pourraient puiser dans une source plus limpide. Ils apportent aussi une très grande attention à la température de leur boisson : ils ne peuvent pas sentir l'eau fraîche, qui pour eux est la source de beaucoup de maladies; ils ne boivent que de l'eau tiède, par hygiène et par goût, et ils s'étonnent de nous voir mettre de la glace dans nos verres.

Si l'eau de la rivière Claire était mauvaise, ses poissons ne jouiraient pas parmi les Annamites d'une réputation aussi justifiée; on y pêche entre autres une variété de carpe dont le goût fin et délicat se rapproche de celui de la truite; elle est si prisée des Tonkinois qu'ils l'achètent fort cher, de sorte qu'elle ne peut guère figurer que sur la table des mandarins ou du roi.

Dans la région du Song-ca, les pêcheurs habitent sur l'eau, dans des maisons en bambous construites sur des radeaux. A chaque instant notre bateau croise des agglomérations de ces petites maisons réunies au nombre d'une vingtaine sur un point du fleuve pour former un véritable village flottant. Ces villages, dont l'aspect est des plus pittoresques, sont administrés, comme ceux bâtis en terre ferme, par un maire et par

un conseil des notables; leurs habitants payent l'impôt. Chaque famille a son radeau, long de 5 mètres environ et large de 3; sur ce radeau s'élève une case rectangulaire haute de 2 mètres, dont les parois sont faites avec un grossier treillis de bambous et dont le toit est recouvert d'une couche imperméable de feuilles de palmiers. La surface du radeau est plus grande que celle de la maison, si bien qu'il existe tout autour de cette dernière un petit parapet sur lequel on peut circuler facilement. C'est là que la famille du pêcheur s'installe pour prendre le frais après le travail de la journée.

Dans chacune des parois de la case est ménagée une ouverture qui sert à la fois de porte et de fenêtre et qui peut être fermée à volonté par un volet qu'on maintient relevé à l'aide de deux piquets. A l'intérieur, l'habitation est ordinairement divisée par une cloison transversale en deux compartiments inégaux, dont le plus grand sert de logement pour la famille et dont le plus petit est aménagé pour y faire la cuisine. Le foyer, placé au milieu de la chambre, y repose sur une épaisse couche de terre gâchée. Ces pauvres demeures n'ont d'autres ornements que les grands filets de pêche accrochés à la muraille, la marmite en cuivre qui sert à cuire le riz, et les deux ou trois tasses en porcelaine commune dans lesquelles la famille prend son repas de chaque jour; quatre ou cinq marmots crasseux grouillent dans chacune d'elles; plus l'Annamite est pauvre et plus il a d'enfants; il soigne sa progéniture comme un capital: ces enfants fourniront plus tard par leur travail une source de revenus.

Tous les radeaux sont réunis les uns aux autres par des liens de rotin sur lesquels sont jetés de petits ponts en bambous; on peut ainsi aller d'une maison à l'autre. Quand le village flottant est très important, les maisons sont rangées sur deux ou trois lignes parallèles qui constituent de véritables rues. En général, il y a dans chaque agglomération une case plus spacieuse et mieux construite que les autres : c'est la maison commune.

Les villages flottants s'établissent dans les endroits de la rivière les plus favorables pour la pêche. Quand le poisson commence à se faire rare dans la région qu'ils exploitent, les notables se réunissent et décident qu'ils changeront d'emplacement. Au jour dit, on détache les radeaux, après avoir enlevé les petits ponts de bambous qui les réunissent les uns aux autres. La maison du chef du village prend la tête; toutes les autres suivent en descendant le cours de l'eau jusqu'à ce qu'on ait trouvé un emplacement convenable. Alors le chef fait faire halte et fixe la place de chacun; on arrête les radeaux en enfonçant dans le lit de la rivière de grands bambous auxquels on les attache.

Notre canonnière est flanquée à droite et à gauche par deux grosses jonques chargées jusqu'aux bords des bagages de la colonne, qu'elle remorque péniblement en remontant le courant. Les tirailleurs ont élu domicile sur le toit de ces jonques; ils y ont installé avec eux l'armée de boys et de coulis qu'ils traînent partout à leur suite. Les grosses barques annamites accolées au bateau l'alourdissent singulièrement et lui donnent une largeur considérable qui le gêne beaucoup pour évoluer dans les méandres du fleuve. De temps en temps nous rencontrons de petits îlots boisés qui occupent le milieu de la rivière Claire. Le passage est très étroit au niveau de ces îlots, que nous rasons à les toucher; l'eau s'y engouffre avec d'autant plus de force que le lit du fleuve est plus rétréci; le pont du bateau vibre à chaque coup de piston de la machine, dont la pression atteint le maximum et dont l'hélice a de la peine à vaincre le courant. Dans certains endroits nous sommes obligés de larguer une de nos jonques et de l'attendre de l'autre côté de la passe.

Le cours de la rivière devient de plus en plus sinueux au fur et à mesure que nous nous éloignons de l'embouchure; le sol est plus inégal, il commence à changer d'aspect; les alluvions du Delta font place au sable et au gravier; des mamelons s'élèvent à droite et à gauche sur les deux rives, et tout au bout de l'horizon je commence à voir surgir les grandes montagnes bleues du pays muong. Le fleuve s'encaisse davantage; dans certains endroits, les rives, taillées à pic, forment une tranche profonde sur laquelle il est facile de reconnaître un sous-sol composé de roches stratifiées.

Le tam-tam, manœuvré par un matelot indigène, venait de nous appeler à la table du commandant, et nous étions déjà installés dans la petite cabine du bord, devant le potage fumant, quand tout à coup nous recevons une secousse épouvantable qui fait sauter toute la vaisselle; le pilote entre comme un coup de vent, la figure toute décomposée.

« Commandant, le bateau est allé à la dérive; il vient de toucher contre un banc et de s'ensabler! La machine ne fonctionne plus. »

Nous abandonnons le dîner commencé pour courir sur le pont; la canonnière est immobile, échouée sur un banc de sable qui touche à la rive. Une de nos jonques s'est ouverte en deux; les bagages ont coulé à fond, et les soldats ont pris un bain forcé, pendant lequel heureusement il n'y a eu aucun accident à déplorer. Devant nous, le long du bord de l'eau, s'étend un rideau de bambous qui masque un grand village.

Le commandant descend immédiatement à terre pour s'aboucher avec le chef de ce village; dix minutes après on entend retentir le gros tambour qui appelle les notables dans la maison commune.

La délibération dure longtemps : le commandant demande cent cinquante hommes avec des sampans et des buffles pour relever son bateau. Les notables voudraient gagner du temps pour pouvoir en référer au mandarin : « Des coulis, nous n'en avons pas. Les buffles ont été enlevés par les pirates; les sampans sont partis pour la pêche », etc., etc. En attendant, on nous offre des chiques de bétel, du thé et des citrons doux.

La conversation est des plus laborieuses; l'interprète du bateau, comme beaucoup de ses pareils, sait à peine le français. Il traduit avec la plus grande difficulté, en

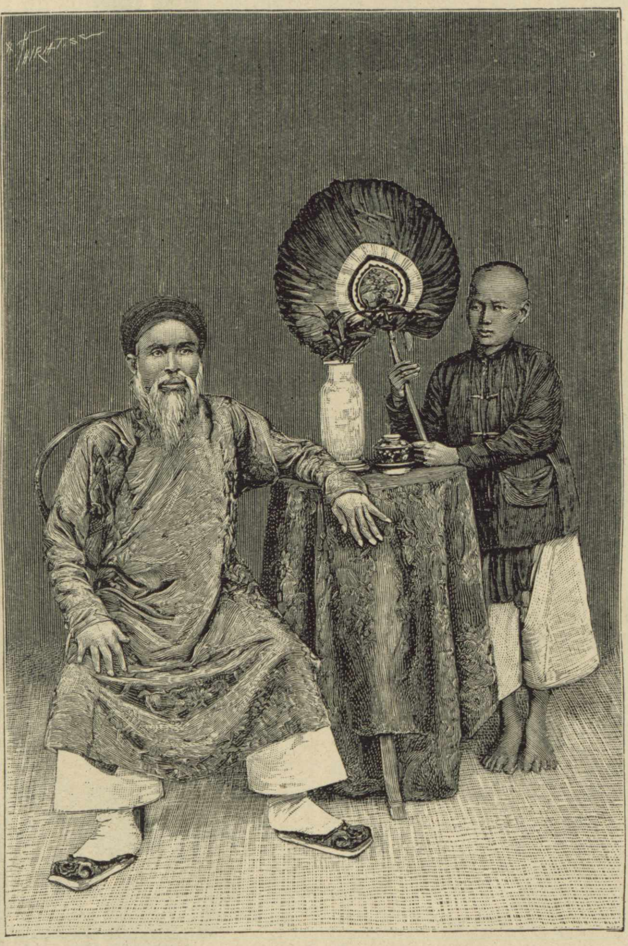


Village flottant. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

ânonnant et en s'aidant des circonlocutions les plus amusantes, les réponses du vieux chef indigène. Celui-ci a bien la mine d'Annamite la plus drôle que j'aie vue jusqu'ici. Il porte un collier de barbe blanche, formé de poils rares et longs qui sont durs et rigides comme des soies de sanglier; deux maigres touffes de ces poils implantées de chaque côté de la lèvre supérieure au-dessus de la commissure lui donnent un air de vieux chat en colère.

Après toutes sortes de tergiversations et de réticences, il finit par nous promettre pour le lendemain les coulis demandés. Nous lui assurons que nous indemniserons largement les travailleurs, et, en prenant congé de nous, le vieux malin insiste pour que cet argent lui soit remis, afin, dit-il, de le répartir équitablement et proportionnellement à la besogne faite par chacun. J'ai idée que si l'on procède ainsi, une bonne partie de la somme restera entre ses mains, suivant le proverbe annamite qui dit : « Le peuple plante, le mandarin moissonne ». Je fais part de mes réflexions au commandant en rentrant à bord.

« N'ayez crainte, me répond-il, nous serons plus fins que lui. Je sais bien qu'il va réquisitionner, pour nous tirer d'affaire, les hommes de corvée que tout village annamite est obligé par la loi de tenir prêts pour les travaux d'utilité publique, et qu'il a l'intention d'empocher tout l'argent promis en leur faisant croire qu'ils travaillent par réquisition du mandarin; mais je m'arrangerai de telle manière que mes piastres parviendront à leur adresse. Je connais trop la façon d'agir des Annamites pour me laisser duper par eux. »



Un vieux chef annamite. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Dès l'aube les coulis promis sont rangés sur la berge; ils ont amené avec eux quelques buffles et une dizaine de sampans. Le niveau de la rivière a encore baissé pendant la nuit et la coque du bateau est presque tout entière à découvert.

Les coulis se mettent à l'eau après s'être dépouillés de leurs vêtements; avec les buffles et des charrues, ils ont vite fait de creuser un chenal, que d'autres travailleurs déblayent rapidement à la pelle et à la pioche. Aussitôt que le chenal est assez profond, on jette les amarres aux sampans, qui font force de rames pour entraîner le bateau. Après une journée de travail acharné, pendant laquelle les indigènes et les buffles sont restés, sans prendre de repos, dans l'eau jusqu'aux épaules, la canonnière est remise à flot.

Le vieux notable vient tout empressé pour toucher l'argent : il a mis sa plus belle robe de cérémonie et il apporte au commandant quatre poules vivantes et des mandarines. Le commandant a fait ranger sur la berge tous les coulis qui ont pris part à la manœuvre, et, sans rien remettre au chef du village, il leur distribue par parts égales la totalité de la somme promise.

Je me faisais une fête de voir la mine déconfite du vieux fonctionnaire frustré dans ses espérances; mais il est trop fin pour rien laisser paraître et il reçoit avec le sourire aux lèvres la bouteille de *peppermint* qu'on lui offre en échange de ses cadeaux. Notre interprète, qui s'était arrangé pour toucher sa part de l'aubaine, n'est pas aussi parfaitement maître de lui. Il regarde d'un air furieux les coulis qui serrent joyeusement leur pécule dans leur ceinture.

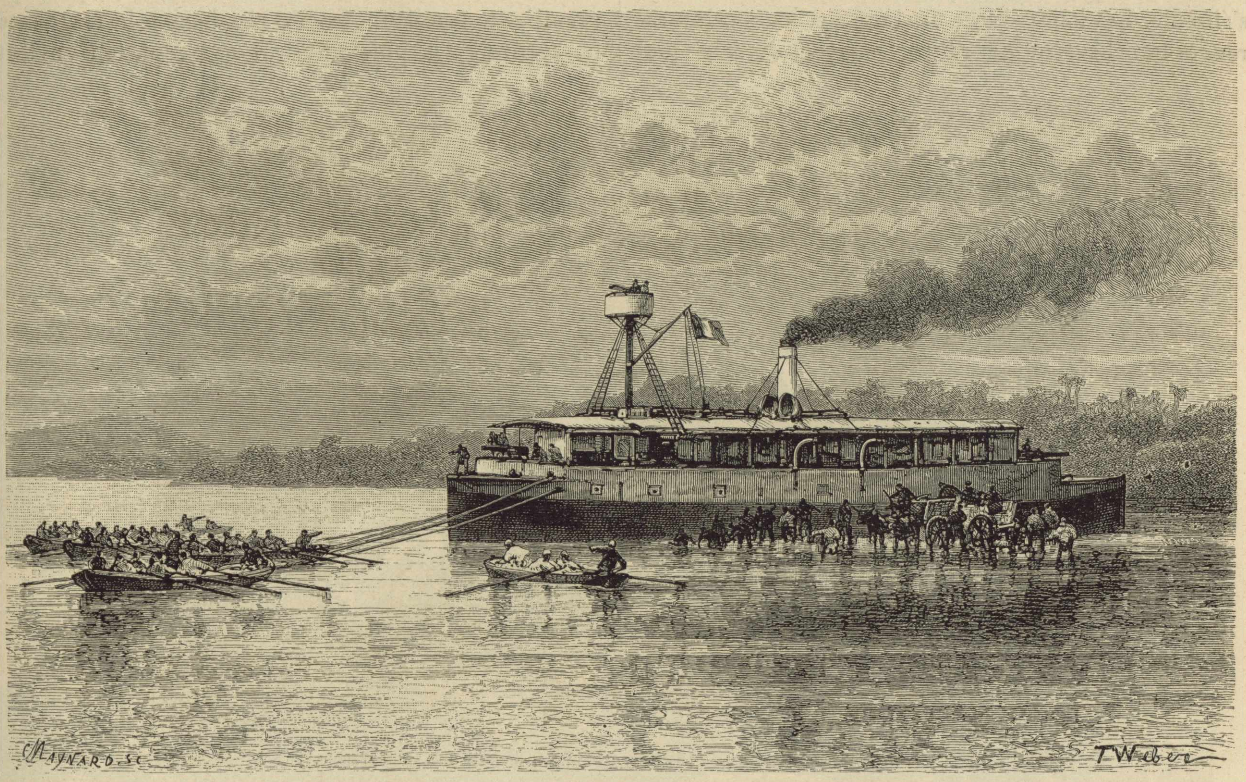
Quand donc connaîtrons-nous suffisamment la langue du pays pour nous débarrasser de ces auxiliaires peu scrupuleux qui volent sous notre nom et qui nous compromettent vis-à-vis des populations du Tonkin? Les serviteurs d'un mandarin, qui touchent une solde dérisoire, ont l'habitude d'exploiter l'influence de leur maître pour augmenter leurs émoluments; les Annamites à notre solde, bien que grassement payés, cherchent à notre insu à agir de même. Lorsqu'un indigène a une affaire à traiter avec un fonctionnaire français, il faut bon gré mal gré qu'il passe par l'intermédiaire de son interprète; s'il ne s'est pas rendu au préalable cet interprète favorable par un cadeau, celui-ci s'arrange pour mal présenter la requête, qui n'aboutit pas. Voilà pourquoi les interprètes et les lettrés que nous employons font si vite fortune; j'en connais qui, pauvres et déguenillés en entrant à notre service, se sont retirés au bout d'un an ou deux avec une maison et de belles rizières. L'exemple sui-

vant est bien fait pour montrer avec quelle incroyable impudence ils trafiquent de notre nom pour s'enrichir. Un interprète demeurant à Hanoï avait, pour pénétrer dans la Concession, un laissez-passer signé du général et timbré du cachet de la place. Il se rendit un jour dans un village situé à une assez grande distance de la ville, loin des routes les plus fréquentées, et là, exhibant sa pièce officielle, il annonça aux notables qu'il était envoyé par les Français pour percevoir l'impôt. Il se fit ainsi donner un certain nombre de barres d'argent, qu'il se garda bien de porter à son maître.

Les mandarins annamites ne se formalisent pas outre mesure de ces procédés. L'un d'eux, auquel je racontais le trait qu'on vient de lire, me répondit en riant : « *Tang qui quai!* (C'était un fin matois!) ».

L'ardeur du commandant de la canonnière s'est refroidie depuis son échouage ; il ne veut pas s'aventurer plus avant et il nous invite à descendre sur la berge. Nous allons continuer notre route à pied en suivant le chemin de halage que les remorqueurs de jonques ont tracé tout le long de la rive gauche. Nos bagages sont chargés sur des sampans que des coulis loués dans le village remonteront jusqu'à Phu-doan à la cordelle ou à la perche. Une fois rangée en ordre de route, notre petite colonne a fort bon air. En tête marchent les tirailleurs; puis vient l'artillerie avec ses deux canons de 4 de campagne, traînés par les coulis.

Le chemin de halage est étroit et sinueux ; tantôt il



Renflouement de la canonnière. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

est bordé par d'épaisses touffes de bambous épineux, tantôt il passe au milieu d'immenses roseaux qui atteignent deux ou trois fois la hauteur d'un homme et qui balayent l'air de leurs panaches. Autour de nous l'herbe pousse tellement longue que notre colonne y disparaît tout entière. Le terrain est très inégal; le sentier longe des collines abruptes auxquelles les lataniers et les palmiers-éventails forment comme une auréole de verdure, ou bien il descend dans de grands ravins au fond desquels écument des torrents qui vont se précipiter dans la rivière. Nous passons ces torrents sur de frêles ponts de bois jetés par les indigènes ; ces ponts, formés souvent d'une simple planche ou d'un gros tronc d'arbre reposant sur une série de bambous croisés en X, ont, au moment où l'on s'y engage, des oscillations qui me donnent le vertige. Je ferme les yeux pendant que le petit cheval tonkinois que je monte et auquel je me cramponne, les traverse d'un pied sûr avec la bride sur le cou.

Comme la chaleur est encore forte au milieu du jour malgré la saison avancée, nous faisons halte vers midi. La colonne bivouaque en plein air; on déjeune n'importe où, sur une nappe de verdure, à l'ombre d'un gros banian tout couvert de lianes. Tout près de nous, la forêt vierge et inextricable étale sa végétation splendide. Quelle fête pour nos yeux, habitués aux plaines de riz du bas Tonkin ! Voici des camélias hauts de 3 mètres dont le tronc est plus gros qu'un bras d'homme. Leurs superbes fleurs rouges, que becquettent de jolis oiseaux pas plus gros que le pouce, tracent au milieu du feuillage vert sombre comme autant de taches de sang. Des orangers couverts d'excellentes

mandarines, et des pamplemousses auxquels pendent des fruits énormes, nous fournissent un dessert quasi royal. Nous faisons la sieste bercés par le murmure de la rivière, qui coule à nos pieds entre deux rives verdoyantes; et pendant que nous dormons sous la garde des sentinelles, les longues graminées, secouées par la brise, s'agitent autour de nous comme de grands éventails.

A deux heures, les clairons nous réveillent par une éclatante fanfare que renvoient les échos de la forêt; les aigrettes blanches, dérangées de leur sommeil, fuient à tire-d'aile vers l'autre rive, et les petites perruches vertes qui nichent en famille dans les fourrés voisins jettent leur note criarde au milieu du bruit.

« Sac au dos! » On rompt les faisceaux et la colonne s'ébranle. Les habits bleus des turcos et leurs ceintures rouges tranchent sur la verdure; les rayons du soleil font étinceler les baïonnettes; les troupiers entonnent gaiement le vieux refrain qui délasse.

Toutes les heures nous faisons halte pendant dix minutes pour laisser reposer les soldats; nous nous arrêtons tantôt en pleine campagne, tantôt au milieu d'un grand et populeux village. J'ouvre à chaque fois mon cahier de notes, car j'ai toujours un détail curieux à y inscrire. Tout à l'heure, à l'entrée du village de Ti-coun, je m'étais arrêté pendant un de ces repos horaires devant la case d'un forgeron : deux ouvriers presque entièrement nus étaient accroupis sur leurs talons de chaque côté d'une petite enclume enfoncée dans le sol. Ils martelaient une tige de fer rougie au feu, pendant que le maître, debout derrière eux, surveillait le travail en agitant son éventail. Un petit apprenti entretenait un feu de charbons à la forge avec un appareil des plus primitifs qui rappelait en tout



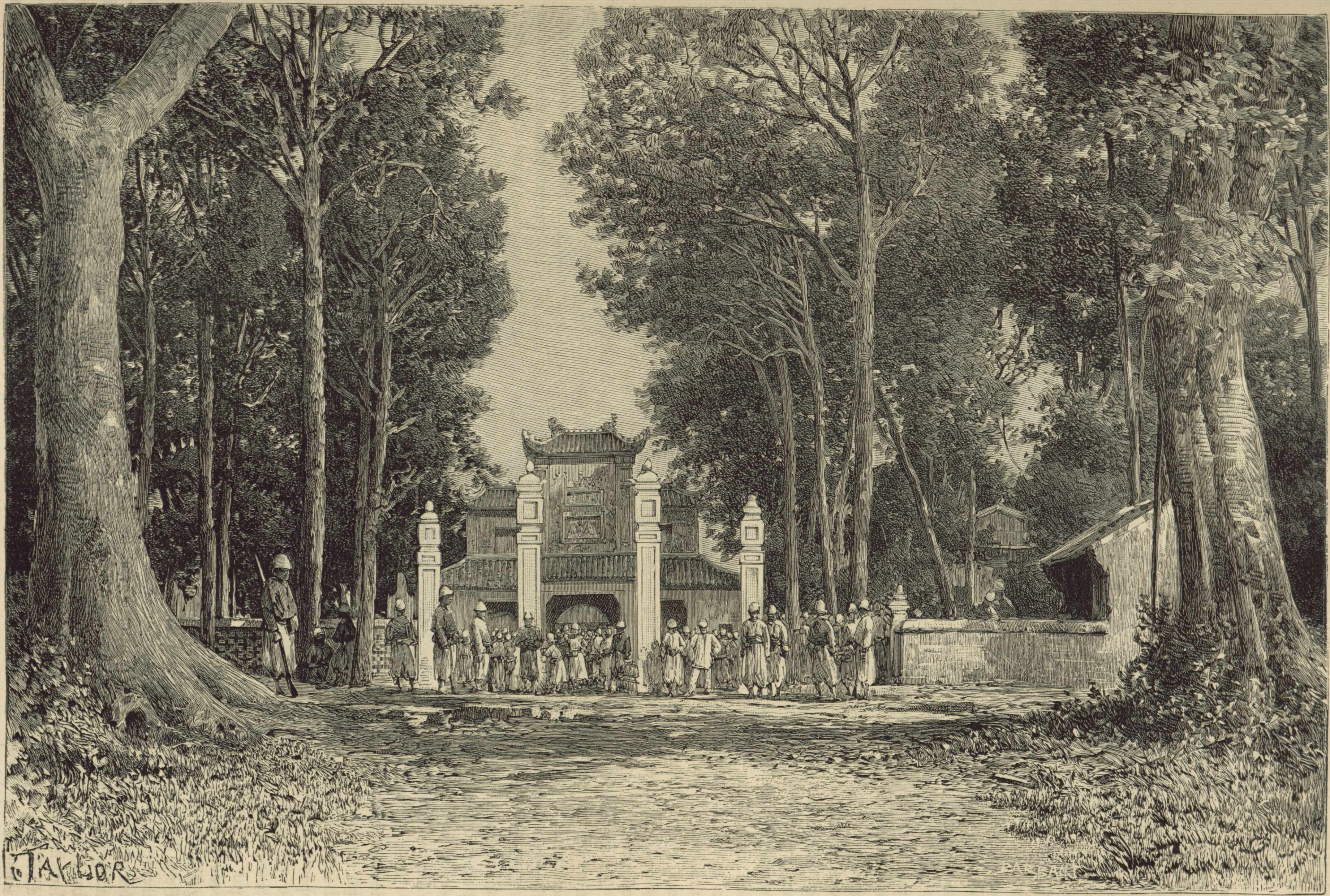
Une forge annamite. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

point la soufflerie en usage chez nos aïeux de l'âge du bronze. Cet appareil se composait d'une boîte rectangulaire placée debout sur son petit côté, au bas de laquelle étaient fixés deux tubes recourbés plongeant dans le foyer. La boîte était divisée en deux compartiments, renfermant chacun un piston, que l'apprenti, debout derrière la soufflerie, manœuvrait à la main à l'aide d'une tige en bambou.

Le chemin décrit mille courbes capricieuses pour contourner les petits monticules qui se dressent de tous côtés au fur et à mesure que nous avançons. Ces monticules sont couverts de bouquets de lataniers, dont quelques-uns atteignent jusqu'à 4 mètres de hauteur. Le latanier, appelé vulgairement arbre à paillotes, est une source de richesse pour les habitants de cette contrée : ils en expédient par énormes paquets les feuilles séchées au soleil, dans les provinces du Delta, où elles sont employées à recouvrir les toitures des maisons.

Rien de plus joli que ces bosquets de palmiers dont le feuillage élégant s'agite sous la brise et miroite au soleil; les lataniers y sont tellement serrés les uns contre les autres que la lumière ne peut les traverser. Sous leur couvert un peu humide croissent de belles fougères qui tapissent complètement le sol et parmi lesquelles on voit voltiger de magnifiques papillons larges comme la main.

En passant près d'un de ces petits bois, je quitte un instant la colonne avec un de mes boys pour m'aventurer entre les palmiers à la poursuite d'un de ces papillons. Tout occupé de ma chasse, je viens donner comme un étourdi contre un gros nid de guêpes cartonnières. Les insectes, irrités, nous entourent aussitôt et nous criblent de leurs piqûres; attirés par les cris du boy, les coulis viennent à notre secours. Ils s'empressent de sortir de leur ceinture l'étui contenant de la chaux éteinte, qu'ils portent constamment sur eux



Campement dans une grande pagode (voy. p. 138). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

pour la préparation de leur chique de bétel. Avec l'aiguille imprégnée de chaux, ils touchent chacune des petites piqûres, dont, grâce à ce traitement, la cuisson cesse comme par enchantement au bout de dix minutes.

Les dards de ces maudites guêpes m'ont causé une telle fièvre que je suis obligé de me faire porter en civière à la suite de la colonne. Heureusement notre avant-garde nous a trouvé pour la nuit un logement princier dans une superbe pagode, à laquelle nous arrivons par une grande allée plantée de pins maritimes. J'ai donné une consigne sévère pour qu'on me laisse reposer tranquille; mais je n'étais pas couché depuis dix minutes qu'une députation de nos coulis fait irruption dans ma chambre. L'un d'eux, qui marche en tête, tient à la main une soucoupe remplie de petits morceaux de graisse qui nagent dans une sauce huileuse. Il m'offre son plat en m'adressant en annamite un grand discours auquel je ne comprends rien. Pour me débarrasser de ces fâcheux, je fais venir l'interprète : celui-ci m'explique que les coulis veulent me guérir avec un remède de leur pays. Ils ont enfumé le nid des guêpes cartonnières et ils l'ont emporté dans un sac. En arrivant au cantonnement, ils l'ont jeté dans l'eau bouillante et en ont retiré les larves qu'il contenait : ce sont ces larves, frites à l'huile, qu'ils m'offrent en m'assurant que la fièvre sera calmée dès que j'en aurai mangé. Merci bien ! le remède est pire que le mal. J'aime mieux garder mon malaise que de m'exposer aux nausées que produirait sur moi une pareille médication.

Le lendemain matin, complètement remis de mon indisposition par une bonne nuit de sommeil, je reprends ma route à la suite de la colonne : nous nous dirigeons vers Giom, ancien nid de pirates, bombardé à différentes reprises par nos canonnières. A l'endroit où nous sommes, le chemin de halage n'existe plus; il est remplacé par un sentier étroit qui traverse une série de collines et de vallons très boisés, sans toutefois s'écarter beaucoup de la rivière Claire.

Nous rencontrons de distance en distance des traces de cultures abandonnées et des monceaux de cendres qui marquent l'emplacement d'anciens villages incendiés par les Chinois. Ceux-ci, d'un pays riche et prospère, ont fait presque partout un désert : depuis que je voyage sur la rivière Claire, je n'ai pas encore vu descendre une seule barque de commerce. Le trafic qui se faisait autrefois par cette voie était cependant considérable : de nombreuses jonques venant du Song-gam suivaient la rivière Claire pour apporter dans le Delta du Tonkin les tubercules de cunao qui se cultivent dans les régions montagneuses de la frontière, les saumons de cuivre, les feuilles d'or et les lingots d'argent provenant des pays miniers qui avoisinent Cao-bang. Les tubercules de cunao fournissent cette couleur brun marron si solide avec laquelle les Annamites du Delta teignent leurs vêtements; le cuivre servait à alimenter la fabrique de monnaie de Hanoï; il était tellement commun que tous les ustensiles de cuisine en usage au Tonkin en sont faits.

C'est à partir de 1867, à la suite de la fameuse insurrection du Kouang-si, que le trafic de la rivière Claire a commencé à diminuer. A cette époque, les insurgés chinois, rejetés par le général Fung de l'autre côté des frontières du Céleste Empire, envahirent le Tonkin sous la conduite de leur chef Ou-Tsong et se divisèrent en deux bandes, dont l'une, composée de *Hékis* ou *Pavillons-Noirs*, établit son quartier général à Lao-kai sur le fleuve Rouge, et dont l'autre, formée par les *Hoang-Kis* ou *Pavillons-Jaunes*, s'installa à Ha-giang, dans le point où la rivière Claire passe sur le territoire tonkinois. Tant que les Pavillons-Noirs et les Jaunes restèrent sous l'unique commandement de Ou-Tsong, le commerce ne souffrit pas beaucoup : les Chinois avaient établi à Ha-giang et à Lao-kai des postes de douane où les barques qui faisaient le trajet entre la Chine et le Tonkin payaient un droit de passage; le général chinois se serait bien gardé d'entraver ce trafic, puisqu'il en tirait toutes ses richesses. Mais Ou-Tsong mourut et les Bannières-Jaunes et Noires ne purent s'entendre pour lui trouver un successeur. Chacune d'elles se choisit un chef : les Hoang-Kis prirent pour général Hoang-Anh, qui demeura à Ha-giang, et les Hékis installèrent à Lao-kai Lûu-Vinh-Phuoc, dont le nom devait bientôt devenir atrocement célèbre dans tout le Tonkin. De pareils auxiliaires, opérant dans un voisinage aussi rapproché, ne pouvaient longtemps s'entendre : les anciens amis devinrent bientôt des adversaires acharnés. Pour faire pièce aux Pavillons-Noirs, les Hoang-Kis vinrent s'installer sur le fleuve Rouge, en aval de Lao-kai; ils fusillaient toutes les jonques qui remontaient le fleuve et les forçaient à faire demi-tour, de sorte que la douane des Pavillons-Noirs ne faisait plus aucune recette. Ceux-ci, pour se venger, incendiaient les villages de la rivière Claire et coulaient les barques qui s'y montraient. Cette lutte dura jusqu'au jour où les Pavillons-Jaunes furent décidément vaincus dans un combat sanglant. Les Hékis, devenus maîtres de tout le haut Tonkin, s'établirent à la fois sur les deux fleuves, mais le commerce qui s'y faisait avait été presque complètement anéanti. La guerre avec la France vint lui porter le dernier coup; les Pavillons-Noirs, appelés par la cour de Hué, s'avancèrent jusqu'à Sontay et finirent même par envahir le Delta. Les riverains de la rivière Claire, dépouillés par eux et ruinés de fond en comble, se firent pirates à leur tour. Ils relevèrent leurs villages incendiés, et, les entourant de toutes parts de haies de bambous épineux et de parapets en terre, ils en firent des forteresses imprenables. Chacun de ces villages fortifiés avait un poste sur la rivière; ce poste percevait pour le compte des habitants un droit de douane sur toutes les barques qui passaient à sa portée. On comprend qu'avec de pareils procédés les commerçants aient oublié le chemin de ces régions.

Nous venons d'atteindre le sommet d'un monticule

d'où l'on a vue sur une grande étendue du Song-ca. L'officier qui commande la colonne braque depuis quelques instants sa lorgnette sur un petit bateau plat qui descend rapidement le cours de l'eau. Ce bateau est monté par deux Annamites, dont l'un fait force de rames pour s'approcher de nous et dont l'autre, se sentant en vue, agite dans notre direction un grand bâton fendu, à l'extrémité duquel il a enfourché une lettre. C'est sans doute un courrier qu'on nous expédie; la colonne fait halte et nous descendons sur la berge pour le recevoir.

La lettre vient de Tuyen-quan : elle nous annonce que la canonnière *Éclair* nous attendra à quelques kilomètres de Lang-sao pour nous transporter par eau jusqu'à Phu-doan.

L'embarcation dans laquelle le courrier est venu est extrêmement curieuse : elle porte au Tonkin le nom tout à fait justifié de *bateau-panier* : c'est en effet une sorte de panier ovale, fait en treillis de bambous et monté sur une carcasse de même bois. Ce bateau est enduit à l'intérieur d'une couche de terre, à grains très fins, qui constitue un mastic imperméable. Deux bambous placés transversalement forment les sièges peu confortables sur lesquels se tiennent les rameurs et les passagers.

Le bateau-panier est très commode pour naviguer sur les ruisseaux et même sur les rizières au moment des inondations; il peut, grâce à son faible tirant d'eau, accoster partout sans toucher le fond. Il est si léger, que les Annamites le transportent au besoin sur leur dos; en revanche, il faut une grande habitude pour s'y tenir sans chavirer. Les indigènes tirent de cette espèce de barque un parti remarquable; les porteurs de dépêches parcourent avec elle et très rapidement des distances incroyables. Ils la manœuvrent avec des avirons à manches courts, qu'ils plongent complètement dans l'eau, et ils lui impriment ainsi une vitesse prodigieuse.



Pavillons-Noirs. — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

Lang-sao, où nous nous arrêtons pour déjeuner, est un grand village composé d'une cinquantaine de maisons, qui sont placées les unes à la suite des autres sur le bord de l'eau. Nous y entrons un jour de marché, et le village présente une animation inaccoutumée. Tout le long de la rive sont rangés les sampans et les bateaux-paniers qui ont amené les indigènes; la circulation est difficile sur la grande place où sont établies les cases du marché. En amont, à l'ombre de deux grands banians qui projettent au-dessus de l'eau leurs branches feuillues, tout un peuple de baigneurs prend ses ébats dans la rivière; hommes, femmes et enfants se baignent pêle-mêle, sans que personne s'en effarouche : c'est l'habitude ici, et les Européens eux-mêmes finissent par n'y plus prendre garde.

Deux ou trois heures avant l'arrivée de la colonne, un de nos boys avait été dépêché en avant pour prévenir les notables et les charger de rassurer les habitants. Sans cette précaution l'arrivée des soldats aurait produit une panique épouvantable; les maisons auraient été barricadées et les habitants des villages voisins se seraient rembarqués en toute hâte avec les marchandises qu'ils ont apportées. La vue de nos tirailleurs algériens, qui parcourent les rangées des étalages pour renouveler leurs provisions, produit bien quelques mouvements de recul parmi les vieilles paysannes, toujours promptes à s'effrayer, mais les *truongs*, ou gardes champêtres, qui surveillent le marché, les calment instantanément avec un coup de rotin sur leur grand chapeau et une admonestation bien sentie.

Le marché de Lang-sao est abondamment pourvu de fruits et de légumes de toutes sortes : on y trouve, outre le tabac, de l'indigo, vendu sous forme de boules

grosses comme des billes de billard, de la fleur de soufre, qu'on récolte, dit-on, dans la province de Tuyen-quan, des rotins, de la laque et toutes sortes d'herbes à médecine. Parmi ces drogues, qui presque toutes me sont inconnues, je remarque de la poudre de bois d'aigle qui dégage en brûlant un parfum suave et qui sert pour les cérémonies du culte, du gingembre et de la réglisse, qui entrent dans la composition de toutes les potions indigènes, et aussi des feuilles de *Datura stramonium*, que les Annamites emploient en infusion contre la rage. Des marchands de fretin parcourent en tous sens les rues du marché, portant sur l'épaule au bout d'un bambou les seaux pleins d'eau qui contiennent leurs poissons. Les Annamites achètent pour deux ou trois sous à ces industriels la semence nécessaire pour repeupler les étangs que chaque ménage entretient auprès de sa maison.

J'aperçois au bord de la rivière un grand attroupement de gens qui se pressent autour d'un homme accroupi sur une natte devant une petite boîte carrée vernie à la laque noire. L'homme a la figure sérieuse et presque impassible; il s'évente lentement avec un de ces éventails communs en papier violet qu'on voit entre les mains de tous les Annamites; il est complètement aveugle et il a près de lui, pour le renseigner et sans doute pour le guider quand il se déplace, un petit boy à la mine intelligente et futée. De temps en temps un indigène, prenant un air mystérieux, ou bien une jeune fille toute rougissante, s'approchent de l'aveugle et lui murmurent quelques mots à l'oreille; celui-ci, après avoir fermé son éventail, qu'il plante dans son turban, tire de sa boîte trois sapèques, et les jette à trois reprises différentes sur le sol, en les tâtant du doigt chaque fois qu'elles sont par terre, pour savoir sur quelle face elles sont tombées; il marmotte ensuite plusieurs patenôtres entre ses lèvres, puis il rend son oracle. C'est un sorcier ambulant qui court les marchés pour dire la bonne aventure : on le consulte, moyennant finance, sur toutes les affaires importantes et sur l'avenir.

Le boy, m'ayant aperçu, dit quelques mots à l'oreille de son maître, qui s'empresse de lever la séance : ils rentrent dans la boîte les sapèques et l'éventail et ils s'en vont, le petit domestique guidant l'aveugle, et celui-ci marchant derrière, une main appuyée sur l'épaule du boy pour ne pas le perdre en chemin. Les aveugles annamites n'ont jamais de chien pour les conduire; ils prennent ordinairement un petit enfant, qui marche devant eux en écartant les obstacles; mais cet auxiliaire, qu'il faut rétribuer et nourrir, coûte cher; aussi les pauvres diables se réunissent-ils quelquefois à trois ou quatre pour économiser le guide : ils marchent les uns derrière les autres, à la file, ayant chacun une main appuyée sur l'épaule de celui qui précède; la troupe est conduite par un borgne ou par un perclus qui s'appuie sur un grand bâton : c'est un tableau original et bien digne de tenter un peintre.



Bateau-panier (voy. p. 139). — Gravure de Th. Girardet, d'après une photographie.

Les Annamites, crédules et superstitieux à l'excès, ont chez eux tout un peuple de sorciers et de charlatans qui les exploitent. Ces industriels appartiennent à plusieurs castes, dont chacune a sa spécialité. Les uns prédisent l'avenir en jetant en l'air des sapèques, en regardant dans un miroir ou même en inspectant les pattes d'une poule. D'autres sont consultés pour des malades gravement atteints ou incurables que le médecin a abandonnés; ces derniers procèdent de la façon la plus curieuse : partant de cette idée que la maladie est produite par un *than* ou génie malfaisant dont le patient est possédé, ils cherchent d'abord à faire sortir le than du corps de sa victime par des procédés de douceur; pour cela ils se prosternent devant lui; ils lui prodiguent les épithètes les plus flatteuses; ils l'invitent avec les formules les plus respectueuses à s'asseoir devant un splendide festin qu'ils ont fait préparer aux frais de la famille pour lui faire honneur; ils mangent même la meilleure part de ce festin pour lui donner l'exemple. Puis, comme la maladie continue de plus belle, ils injurient le than qui ne veut pas céder; ils font faire autour du patient un charivari épouvantable avec toutes sortes d'instruments bruyants pour effrayer le génie; quelques-uns font même préparer une grande jarre, dans laquelle ils



Un sorceir ambulant. — Dessin de Barbotin, d'après une photographie du Père Lepage.

prétendent l'enfermer par une conjuration puissante; puis, après avoir fermé et scellé cette jarre de leur sceau, ils la font jeter à la rivière.

Il y a une classe importante de magiciens que les hommes du peuple et même les lettrés consultent chaque fois qu'il s'agit de bâtir une maison ou de fixer le lieu d'une sépulture. Ces magiciens voyagent toujours avec une boussole chinoise et un grimoire, qui leur servent à rendre leurs oracles. Le grimoire, traite du *am-duong* ou science du froid et du chaud; il contient quelques bons principes d'hygiène noyés au milieu d'un fatras de sentences incompréhensibles, même pour le magicien chargé de les expliquer. La boussole sert à reconnaître la *route du Dragon*, conformément à la légende suivante, dans laquelle tous les indigènes ont une foi absolue : « Dans les temps les plus reculés, le grand Dragon (Long), source du bonheur, descendit du ciel pour se cacher au sein de la terre. Il s'y creusa différentes routes tortueuses allant d'un pôle à l'autre, et il ramassa, chemin faisant, toutes les richesses enfouies dans l'intérieur du globe, déclarant qu'il en ferait part aux enfants de tous ceux qui seraient enterrés sur son passage. »

Quand le malheur vient fondre sur une famille, les magiciens consultés accusent souvent la maison d'être placée dans le voisinage d'influences néfastes, et son crédule propriétaire fait abattre un pan de mur ou la maison tout entière pour conjurer le sort. Quelquefois le remède est moins radical : on se contente de placer, dans les endroits les plus apparents de la muraille ou de la toiture, des papiers sur lesquels sont figurés des têtes d'animaux fantastiques ou des signes cabalistiques, ayant pour but d'effrayer les méchants génies. D'autres fois encore, c'est le mauvais emplacement d'une sépulture qui cause tout le mal; il faut déterrer le corps et l'enfouir ailleurs. Les magiciens vont jusqu'à faire changer trois fois la place d'une tombe, et ces imposteurs ont tellement d'influence qu'ils sont toujours écoutés, malgré les grosses dépenses que nécessitent de pareilles transformations.

De Lang-sao à Cham et à Giom, le chemin s'écarte peu de la rivière Claire, mais la végétation devient tellement puissante et serrée qu'elle masque complètement le cours du Song-ca derrière un rideau impénétrable formé de bambous épineux et de hautes herbes. Nous foulons un sol composé d'argile ferrugineuse, et à gauche de la route nous venons de croiser une fabrique de briques et de poterie qui semble abandonnée. Les Annamites modèlent à la main leurs ustensiles en terre commune en s'aidant d'un tour à pivot dont le plateau est établi au ras du sol au-dessus d'un trou creusé à cet effet. Aussitôt qu'elles sortent des mains du mouleur, les pièces sont mises à sécher pendant quelques heures au soleil pour leur donner un peu de consistance, puis elles sont cuites dans un four en briques chauffé au bois.

On arrive au village de Cham par une belle allée bordée d'aréquiers. Les habitants, sachant que nous n'avons fait aucun mal à ceux de Lang-sao, sont restés à nous attendre sans prendre la peine de barricader leurs maisons. Pendant la halte ils nous examinent en silence, accroupis derrière les touffes d'herbe. Je ne me lasse pas d'admirer la souplesse des articulations des indigènes : ils peuvent demeurer des heures entières, sans se fatiguer, dans la position accroupie, si pénible pour nous et qui est pour eux l'attitude du repos. Ils ne font presque jamais usage de sièges, et s'ils en ont dans leurs maisons, c'est plutôt comme ornements que comme objets d'utilité : au lieu de s'asseoir sur son banc, l'Annamite préfère monter dessus et s'y accroupir dans la posture d'un singe perché.

Mes boys ont lié connaissance avec une troupe d'enfants demi-nus qui nous observaient de loin : le cadeau que je leur fais d'une bouteille de verre les apprivoise complètement. Me voyant chercher des insectes au milieu des aréquiers, ils se mettent immédiatement en chasse et ils me rapportent en un clin d'œil une riche moisson. Mon flacon d'alcool se remplit de superbes coléoptères, parmi lesquels un *Melanauster punctata*, plusieurs *Aristothiæ* et deux beaux échantillons de *Batocera maculata*. Ils me découvrent aussi, sur les arbres à thé voisins, des *Hotorrhinæ* aux vives couleurs, et, parmi les bambous qui forment les haies du village, des coccinelles et de nombreux spécimens de cette étrange *Deloyala* qui ressemble si bien à une goutte d'or.

Pendant que je suis occupé à admirer toutes mes richesses, j'entends soudain un de mes petits pourvoyeurs pousser un cri déchirant : au moment où il se lançait à la poursuite d'un hérisson au milieu des broussailles, il s'est senti tout à coup piqué par un minuscule serpent noir, long comme le petit doigt et gros comme une forte ficelle : c'est le *rau-giun* ou *serpent-ver*, dont on connaît au Tonkin trois espèces des plus dangereuses. En dix minutes le pied, puis la jambe de l'enfant, se gonflent et prennent une teinte bleuâtre. Malgré les soins que je lui prodigue immédiatement, le pauvre petit, dont j'ai fait prendre des nouvelles après coup, est resté malade pendant une huitaine de jours des suites de cette morsure.

Notre cuisinier annamite a acheté aux indigènes deux cœurs d'aréquiers, avec lesquels il nous prépare une salade délicieuse. Ce mets jouit d'une réputation méritée dans tout le corps expéditionnaire : officiers et soldats l'apprécient infiniment.

L'aréquier pousse une tige droite très grêle et très haute qui se termine par un bouquet de feuilles formant panache. A la jonction de la tige et des feuilles se trouve une portion renflée en fuseau qui, dépouillée de son enveloppe verte, se présente sous l'aspect d'un gros cône blanc mat : c'est le cœur de l'aréquier. Ce cœur, découpé en petites rondelles et accommodé avec du vinaigre, a un goût exquis qui rappelle à la fois les cerneaux et les fonds d'artichauts. Les indigènes le mangent mêlé à de jeunes pousses de bambous.

Nous passons la nuit à Cham, et, le lendemain, la colonne, continuant sa route, se dirige, toujours en remontant la rivière, vers le village de Giom.

Giom ne comprend guère qu'une vingtaine de pauvres maisons en paillotes. Les rues sont désertes; presque toutes les cases sont fermées; au-dessus de chaque porte close se voit un pot suspendu par des cordes et dans lequel on a planté un pied de taro. Ce taro, d'après la coutume annamite, indique que les habitants de la maison sont atteints de maladie épidémique et qu'il ne faut pas y pénétrer, de peur de contagion. L'officier qui commande la colonne envoie trois de ses cavaliers en éclaireurs pour avoir des renseignements. Ils reviennent au bout de dix minutes, ramenant deux



Allée d'aréquiers du village de Cham. — Dessin de Langlois, d'après une photographie.

petits indigènes qu'ils ont trouvés en dehors du village, conduisant des buffles à l'abreuvoir.

Ces enfants montent leurs animaux d'une façon singulière : ils sont couchés à plat ventre sur leur dos et ils les dirigent avec une longue corde dont l'extrémité est fixée dans un des naseaux. Ils nous apprennent que le village de Giom est décimé par la petite vérole. La colonne se hâte de le traverser pour aller camper à deux kilomètres plus loin, en pleine campagne, dans un lieu où les soldats seront hors d'atteinte.

Chaque année, la variole fait au Tonkin des ravages épouvantables : presque aucun Annamite n'y échappe; le tiers environ des enfants succombent au redoutable fléau. La maladie atteint très souvent les yeux, et je ne crois pas qu'en aucun pays elle ait fait autant de borgnes et d'aveugles. La fréquence et la gravité de ses

atteintes viennent de ce que les Annamites vivent confinés en grand nombre dans une étroite case, au sein d'une malpropreté sordide et dans l'ignorance complète des règles les plus élémentaires de l'hygiène.

Les autorités françaises se sont préoccupées de ce déplorable état de choses : la vaccination obligatoire a été décrétée en principe; déjà tous les villages des environs de Hanoï sont obligés, sous peine d'une forte amende, de venir faire vacciner leurs enfants au dispensaire créé dans cette ville. Les vaccinations y sont faites par des médecins français et par les praticiens indigènes qu'ils ont instruits.

Bien avant notre arrivée dans le pays, il y a près de quarante ans, des missionnaires français, sous l'impulsion de Mgr Retord, avaient cherché à créer au Tonkin un centre vaccinogène, destiné à préserver les chrétiens annamites de la variole qui les décimait. Ils réussirent admirablement d'abord, et Mgr Retord écrivait en 1846 : « La vaccine est maintenant propagée dans presque toute ma Mission. Je ne saurais vous dire à combien de milliers d'enfants nous l'avons déjà inoculée. Chaque jour il nous en vient de grosses troupes. Nous avons exercé beaucoup de médecins qui vaccinent aussi, ainsi que nos catéchistes et nos prêtres indigènes. J'espère que l'introduction de la vaccine dans cette Mission augmentera de plus de mille par an le nombre de nos chrétiens, car les ravages que fait ici la petite vérole sont effrayants : il y a des époques où presque la moitié des enfants en meurent. »

Malheureusement survint un bel édit de persécution contre les chrétiens, comme le roi les savait faire à cette époque. Les missionnaires, obligés de se cacher, ne



Buffle à l'abreuvoir (voy. p. 143). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

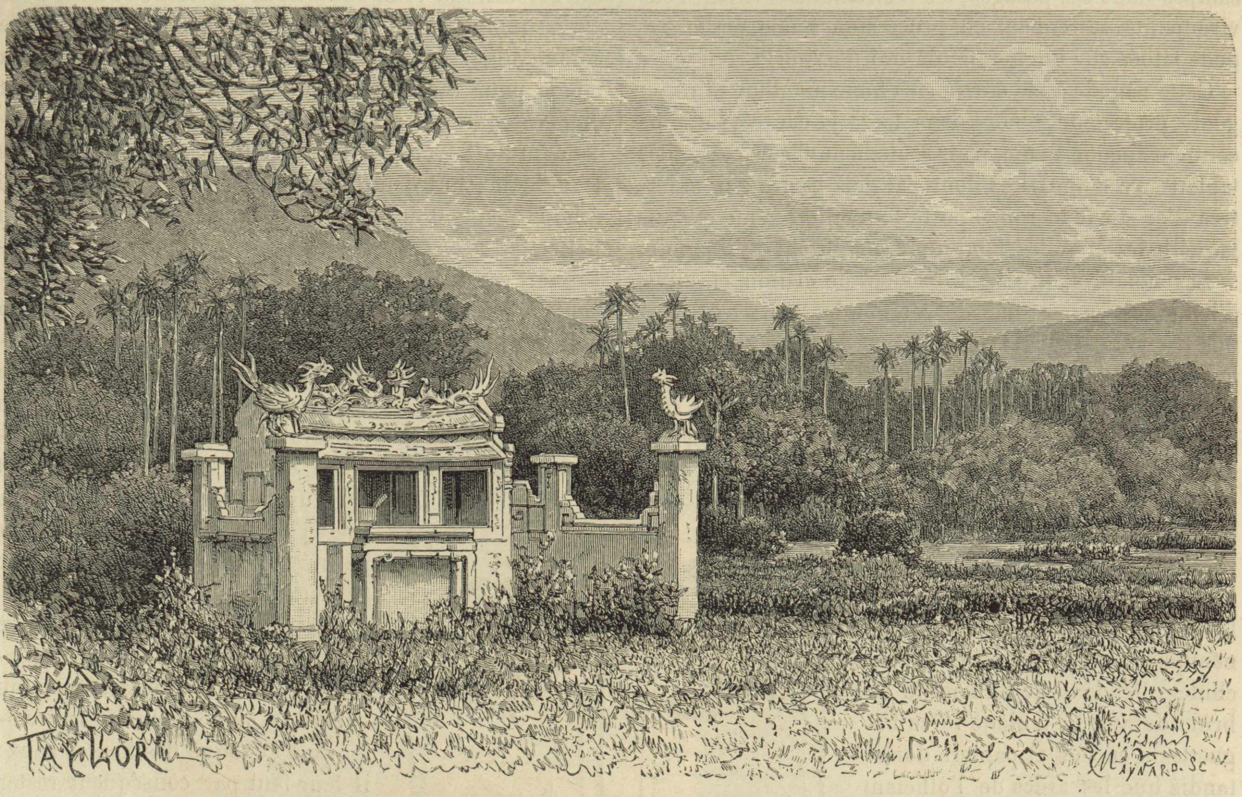
purent continuer leurs inoculations, et la source du vaccin se trouva tarie.

Le petit village de Giom, perdu au fond de la rivière Claire, est bien trop éloigné des grandes villes pour avoir été visité par les médecins vaccinateurs : aussi presque toutes les maisons contiennent-elles deux ou trois malades. Dans l'une d'elles je trouve quatre enfants couchés côte à côte sur une mauvaise natte, n'ayant chacun qu'un vêtement troué pour couvrir leur corps en pleine éruption. Le traitement qu'on leur fait suivre est des plus étranges : sous le cadre en bambous où ils se tiennent pelotonnés, tout frissonnants de fièvre, on a placé une espèce d'anguille. Ce poisson sans écailles, déjà tout décomposé, doit, dans l'esprit des indigènes, attirer à lui et pomper peu à peu le poison de la variole, dont les malades seront débarrassés au fur et à mesure. Ceux-ci, qui sont frottés deux fois par jour avec de l'urine, dégagent une odeur épouvantable.

Les indigènes de Giom expliquent d'une façon curieuse le développement de leur épidémie : le premier frappé a été le mandarin de la région; nouvellement arrivé dans le pays, il s'était fait construire aussitôt et sans bourse délier une belle et spacieuse habitation en réquisitionnant pour son usage personnel, comme tout bon mandarin sait le faire, les gens de corvée du village. « Hélas! disent les pauvres paysans, le mandarin aimait tant le luxe, qu'il veut être bien logé dans le royaume des esprits : chaque jour il revient chercher des travailleurs qu'il emmène dans l'autre monde pour construire sa maison. »

ÉDOUARD HOCQUARD.

(La suite à la prochaine livraison.)



Pagode du génie protecteur. — Dessin de Taylor, d'après une photographie

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXVI

Campement aux environs de Giom. — Les prières publiques. — A bord de l'*Éclair*; les cartes annamites. — Phu-doan. — Portrait du préfet. — Un deuil. — Les cérémonies des funérailles. — L'âme en soie. — Le repas du mort. — L'ensevelissement et les habits de deuil. — Les palanquins. — Le convoi funèbre. — Enterrements simulés. — En route pour Tuyen-quan. — Les anguilles. — Joyeux retour en jonques; les rameurs annamites.

Nous bivouaquons depuis deux jours en plein air, sur le bord de la rivière Claire, à quelques kilomètres en amont de Giom, attendant l'*Éclair* qui n'arrive pas. La variole sévit avec une intensité toujours croissante sur les villages voisins, et la colonne campe à la belle étoile pour éviter la contagion. Les jonques pleines de vivres, que nous sommes chargés d'escorter jusqu'à Tuyen-quan, sont amarrées côte à côte le long du bord de l'eau. Les tirailleurs ont dressé sur la rive leurs petites tentes basses en toile blanche; ils passent leur temps à cuisiner ou à dormir, étendus sur l'herbe, pendant que les officiers chassent dans les fourrés voisins pour remplacer les conserves par un peu de viande fraîche.

Le gibier est très abondant dans ces parages : au milieu des touffes de bambous s'agitent de petits écureuils gris dont la chair est très savoureuse; des pigeons verts nichent sur les grands flamboyants qui poussent au bord de l'eau, et les boys, que nous employons comme rabatteurs, font lever dans les broussailles de beaux coqs sauvages dont les pattes sont armées de formidables ergots; ces ergots, extrêmement durs et aigus, mesurent jusqu'à quatre centimètres de longueur; ils constituent une arme redoutable dont il faut se garer quand l'oiseau est blessé.

Les haies qui entourent les villages sont remplies de ces jolis oiseaux à longue queue, qu'on appelle coqs de pagode; des tourterelles grises à collier blanc y nichent également en grand nombre, en compagnie de petites perruches vertes, qui chaque soir, avant de se percher, font un vacarme infernal.

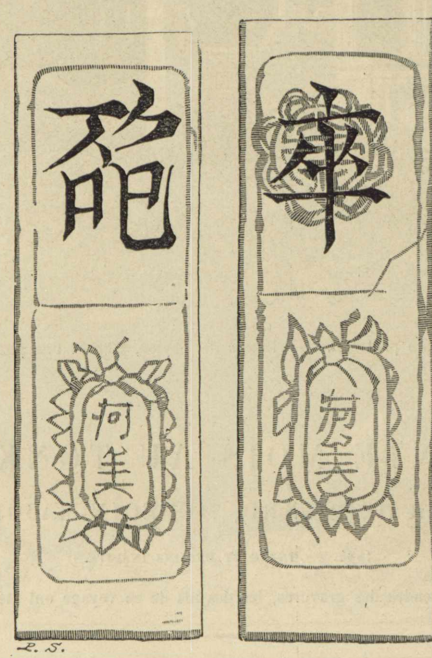
1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49; t. LVIII, 65, 81 et 97; t. LIX, p. 81, 97, 113 et 129.

Soir et matin, depuis deux jours que nous sommes campés dans ces parages, les habitants des villages environnants se rendent en procession à une petite pagode située sur un monticule qui domine la rivière.

Cette pagode a été élevée en l'honneur d'un *than* ou génie protecteur célèbre dans toute la contrée ; elle ne contient aucune statue, mais seulement une de ces petites tablettes rectangulaires dont j'ai déjà parlé, qui en lettres d'or sur fond rouge porte le nom du génie et dans laquelle les crédules Tonkinois se figurent qu'il réside.

Les notables, précédés du chef de canton et suivis d'habitants en costume de cérémonie, apportent deux fois par jour au génie des présents destinés à le rendre favorable et à obtenir de lui qu'il s'emploie à faire cesser l'épidémie qui décime la contrée. Ces présents sont disposés sur une belle civière toute dorée, à l'abri de deux grands parasols ; on offre au génie du thé, du vin de riz, des poulets, de la viande de porc et aussi des pyramides énormes d'un beau riz blanc, cuit à l'eau, dans lesquelles on a piqué des grains de nénuphar ou des semences d'arachides. Pendant la cérémonie on brûle devant la tablette force baguettes d'encens et papiers dorés, tandis que les aides de l'officiant font retentir l'air des sons du gong ou du tam-tam.

L'offrande faite et les prosternations terminées, tout le monde s'attable dans une des salles de la pagode, et l'on dévore en un clin d'œil les provisions apportées au génie. C'est ainsi qu'au Tonkin se terminent presque toutes les fêtes religieuses ; chaque séance à la pagode est toujours suivie d'un bon repas.



Cartes à jouer annamites (voy. p. 148). — Dessin de P. Sellier, d'après l'original.

Ce matin on a varié le cérémonial : la tablette du than, que les habitants sont venus chercher en grande pompe, a été revêtue d'une belle robe de soie brochée offerte par les villages réunis ; puis elle a été promenée en procession dans la campagne avec des drapeaux, des oriflammes, des insignes de toute sorte prêtés par les bonzes. Si l'épidémie vient à cesser, les indigènes en rapporteront tout le mérite à leurs pratiques superstitieuses et à la puissance de leur génie ; une pétition sera adressée au roi par le mandarin de la contrée pour lui rendre compte de ce miracle, et le roi récompensera le génie en lui conférant, comme à un vulgaire mortel, un grade supérieur dans la hiérarchie officielle. Si, au contraire, malgré les processions, les promenades de la tablette et les sacrifices solennels, l'épidémie continue à sévir, le than sera dégradé par le roi, sa tablette sera fouettée à coups de verges, chargée de chaînes, puis jetée au beau milieu de la rivière.

Nous ne saurons sans doute jamais quel sort heureux ou malheureux l'avenir réserve au génie de Giom, car l'*Éclair* est venu enfin nous rejoindre et nous nous embarquons après quatre longs jours d'attente. Le commandant du bateau nous raconte son odyssée, la même pour toutes les canonnières qui se hasardent dans ces parages à l'époque des basses eaux. En descendant de Tuyen-quan, il est allé donner, en amont de Phu-doan, contre un banc de sable, et il y est resté échoué pendant huit heures avec une branche de son hélice faussée. Le bateau (la *Bourrasque*) qui l'accompagnait est demeuré complètement à sec sur ce malencontreux banc ; on ne pourra le remettre à flot qu'à la saison prochaine. A cause du voisinage des Pavillons-Noirs, on construira en attendant, pour le garder, un petit fortin sur le bord de la rivière. On armera ce fortin avec un ou deux canons-revolvers empruntés à la canonnière, et, une fois le ravitaillement du Tuyen-quan opéré, la colonne que j'accompagne viendra tenir garnison dans ce fortin, qu'elle gardera jusqu'aux beaux jours.

Décidément la rivière Claire n'est guère navigable pour nos bateaux : ceux de l'ancien type qui calent 1^{m},50 ne peuvent la remonter qu'à l'époque des hautes eaux ; il leur faut par conséquent rester à l'ancre à l'embouchure pendant dix mois de l'année ; ceux du type Claparède, comme l'*Eclair* et la *Trombe*, qui calent 75 centimètres seulement, gouvernent mal et, dans ce cours d'eau sinueux, risquent à chaque instant, en tournant un coude, de donner contre un banc de sable ou contre la berge ; seules les barques du pays peuvent aller jusqu'à Ha-gian et atteindre la frontière chinoise.

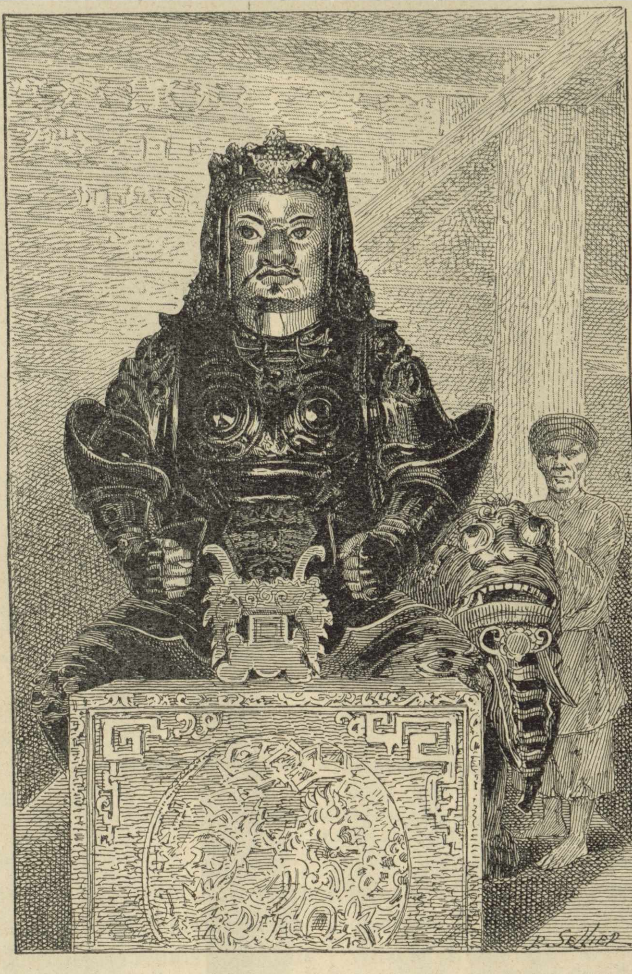
Entre Giom et Phu-doan, le pays prend un aspect sauvage ; les rives sont couvertes de forêts et de hautes herbes, au milieu desquelles les villages se font rares. En revanche on rencontre à chaque instant, amarrés au bord de l'eau, des radeaux en bambous supportant les petites maisons de paille occupées par les indigènes. Les pauvres habitants de ces régions vivent dans des transes continuelles à cause du voisinage des Pavillons-Noirs ; ils ont renoncé à se bâtir des maisons en terre ferme ; ils se sont construit des abris flottants qui leur permettent de se déplacer rapidement, eux et leurs familles, à la moindre alerte. On n'en voit aucun occupé aux travaux des champs : tous se nourrissent de poissons, laissant en friches leurs anciennes cultures. Ici, comme aux environs de Hong-hoa, le raisonnement est le même : à quoi bon semer et labourer, quand on est à peu près sûr de ne pas récolter ? Les irréguliers chinois, qui depuis dix ans sont les maîtres incontestés de tout le haut pays, en ont chassé



La rivière Claire, vue de la pointe de Phu-doan. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

les Annamites à force de mauvais traitements et de rapines. A l'heure actuelle toutes ces populations continuent à émigrer vers le Delta, qui regorge d'habitants, pendant que la région des montagnes est presque complètement déserte. Quand la tranquillité sera revenue et que nous serons partout les maîtres, il nous faudra déterminer une répartition plus uniforme de la population annamite sur toute l'étendue de son sol, et favoriser, par tous les moyens en notre pouvoir, une nouvelle émigration vers les hauts plateaux.

Les tirailleurs algériens ont complètement envahi le pont de l'*Éclair*; assis par groupes sur leurs sacs, avec leurs fusils entre les jambes, et leurs paquets rangés en tas, ils lézardent au soleil dans un débraillé des plus pittoresques; leurs coulis, relégués dans un coin du bateau, jouent avec ardeur aux cartes annamites. Ces cartes sont absolument semblables à celles des Chinois : elles sont faites avec des morceaux de carton longs de 8 centimètres et larges de 2; chaque carte est doublée à l'envers comme les nôtres avec un papier de couleur; à l'endroit, elle est divisée en deux cases par un trait transversal. La case supérieure est occupée par un grand caractère chinois tracé à l'encre noire; ce caractère diffère pour chaque carte et en indique la valeur; sur les cartes principales, il est accompagné d'un cachet rouge reproduisant le signe du bonheur; la case inférieure est tout entière remplie par un médaillon au milieu duquel sont imprimés deux caractères de petite dimension; ces caractères, ainsi que le médaillon qui les contient, sont tracés à l'encre rouge; ils sont les mêmes pour toutes les cartes d'un même jeu.


Statue d'un génie gardien du temple à Phu-doan. — Dessin de P. Seller, d'après une photographie.

Nous jetons l'ancre vers cinq heures du soir devant Phu-doan. Les deux compagnies d'infanterie de marine que le colonel Duchesne a laissées pour garder ce poste sont réunies tout entières sur la berge pour nous voir débarquer.

Phu-doan, qui, comme son nom l'indique, est le siège d'une préfecture, a été entièrement détruit par les Chinois. La bourgade, composée exclusivement de cases en paillotes, a été si bien anéantie par l'incendie, qu'il n'en reste plus aucune trace. La citadelle du préfet couronnait un mamelon escarpé qui surplombe la rivière; le tracé de l'enceinte est encore indiqué par un mur en terre, un fossé plein d'eau croupissante et deux belles portes en pierres taillées; tout le reste est démoli. Les habitants ont fui au loin ou se sont dispersés dans les villages voisins. Deux pagodes sont seules restées à peu près intactes au milieu de ces ruines : l'une, construite au pied de la colline qu'occupait autrefois la citadelle, est assez vaste pour loger facilement les deux compagnies d'infanterie de marine; l'autre, toute petite, située au sommet même du mamelon, est habitée par le préfet annamite, qui, seul de tous ses administrés, est revenu après le départ des Chinois.

La vieille pagode où les troupes sont logées est précédée de deux statues gigantesques artistement faites avec des briques, du ciment et de la chaux. Ces statues, qui mesurent 3 mètres de hauteur, représentent les *phis* ou génies gardiens du temple; elles sont recouvertes d'une couche de peinture aux tons criards. Ces phis, qui sont revêtus du casque et de la cuirasse, ont un air terrible avec leurs gros yeux noirs à fleur de tête et leurs sourcils fortement accusés. L'artiste leur a fait une barbe et des moustaches avec des crins de cheval; ils sont assis, les deux poings sur les genoux, devant un petit autel, sur des tigres fantastiques qui ouvrent des gueules énormes et dont les globes saillants louchent affreusement.

Nous devons demeurer plusieurs jours à Phu-doan, en attendant l'organisation du convoi de vivres et le retour des espions que nous avons envoyés pour explorer le pays sur la route de Tuyen-quan. Les tirailleurs algériens ont pu, en se serrant un peu, s'installer dans la pagode, près de leurs camarades de la marine; les officiers organisent leur logement dans des sampans loués aux indigènes; ces barques ont toutes à l'arrière une petite cabine fermée avec des planches et recouverte d'un toit en nattes; ce compartiment, qui ne mesure pas plus de 3 mètres de long sur 2 et demi de large, et dans lequel on ne peut se tenir que couché ou accroupi, loge habituellement toute la famille du pro-

priétaire du sampan, c'est-à-dire au moins deux grandes personnes et plusieurs petits enfants; convenablement aménagé avec des nattes, il peut offrir à la rigueur, après un nettoyage indispensable, un abri sinon confortable, du moins suffisant pour passer la nuit.

Une fois à terre, nous ne tardons pas à recevoir la visite officielle du préfet de Phu-doan, qui, du haut de son monticule, a surveillé notre débarquement; il a voulu sans doute se présenter à nous dans toute sa splendeur; il nous arrive précédé d'un domestique marchant à pas comptés et portant un tam-tam dont il frappe à intervalles égaux; un autre serviteur tient ouvert au-dessus de sa tête un grand parasol de commandement, orné de bouffettes et de pompons; derrière lui marchent trois petits boys qui tiennent respectueusement sur leurs deux mains ouvertes, l'un le crachoir en laiton, l'autre la boîte à chiques, et le troisième la pipe en porcelaine du mandarin. Il a campé sur son nez (sans doute pour produire plus d'effet sur nous) une vieille paire de lunettes chinoises; leurs verres ronds et épais, sertis dans une grosse monture de buffle, lui obscurcissent tellement la vue, que, lorsqu'il ne regarde pas au-dessus, il trébuche à chaque pas; l'étui brodé de ces lunettes est attaché, bien en évidence, sur le devant de sa tunique neuve, par un petit cordonnet de soie orné de deux glands.

Après les salutations d'usage, le mandarin prend à part le commandant de la colonne et entame avec lui et l'interprète un colloque des plus animés : « Le mandarin a besoin de vous, docteur, me dit le commandant; son père, qui habite avec lui, est au plus mal. L'interprète, qui vous a connu à Nam-dinh, prétend que vous pouvez le guérir, et le *phu* vous prie de venir le visiter en toute hâte; il assure qu'il y a place pour vous dans



Sampan loué aux indigènes. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

sa pagode. Je vous conseille de vous laisser faire : vous serez toujours mieux là-haut que dans un sampan. »

J'accepte avec empressement l'offre du fonctionnaire indigène, et, cinq minutes après, accompagné de mon ordonnance qui porte mon lit de campagne, je grimpe à la suite du mandarin les soixante et quelques marches, taillées de main d'homme dans le flanc de la colline, qui conduisent à la pagode où il a établi sa demeure. Cette pagode est formée de deux corps de logis séparés par une étroite cour; les serviteurs se tiennent dans le premier; le second, qui est occupé par le mandarin et par sa famille, est divisé en trois chambres par deux cloisons de grosses nattes. Le phu m'a réservé une des chambres de côté, il occupe l'autre avec sa famille; la pièce du milieu est une sorte de parloir qui sert pour les audiences et pour les visites.

Le malade est couché dans un coin obscur, le corps enroulé dans une natte et la tête reposant sur un petit billot en bambous; son état est tel qu'il n'y a plus rien à tenter et qu'il mourra probablement cette nuit.

Très fatigué de ma journée, je me retire de bonne heure dans le compartiment qui m'est réservé; j'ai gardé près de moi par précaution un de mes boys, ancien tirailleur annamite, qui parle un peu le français. Vers quatre heures du matin je suis réveillé par des allées et venues, des gémissements et un remue-ménage dont le bruit m'arrive de la chambre à côté, à travers la cloison de nattes contre laquelle mon lit est adossé. Poussé par la curiosité, je fais avec mon couteau un trou à cette cloison et j'y applique mon œil.

Le parloir est éclairé par une lampe fumeuse construite avec un godet d'étain monté sur un grand pied; le moribond y a été transporté; il est couché sur un lit recouvert de nattes fines et dressé au milieu de la pièce; son fils, le mandarin, est accroupi près de lui, surveillant ses moindres mouvements et plaçant de

temps en temps près de ses narines un petit flocon de coton, afin de s'assurer s'il respire encore. La famille est réunie tout entière autour du lit, attendant le dernier moment.

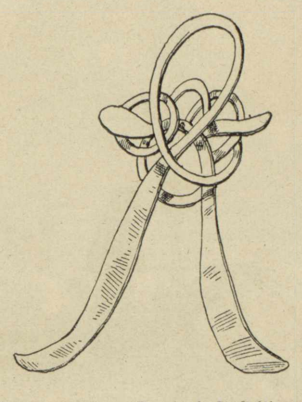
Une des femmes apporte une pièce de soie blanche qu'on place sur l'épigastre du moribond : dans l'esprit des Annamites, cette soie a pour but d'arrêter l'âme quand elle s'échappera du corps et de la retenir dans ses plis jusqu'au jour de l'inhumation définitive; c'est pour cette raison qu'ils désignent ce morceau d'étoffe sous le nom de *hon-bach*, littéralement *l'âme en soie*; ils la placent sur l'épigastre parce qu'ils s'imaginent que c'est par cette région que l'âme quittera le corps.

Le vieillard vient de rendre le dernier soupir; aussitôt un des serviteurs monte sur le toit de la maison et se place exactement au-dessus du lit sur lequel le corps a été étendu. Il tient entre ses mains un des habits du défunt, et, se tournant vers l'orient, le nord et l'occident, il interpelle à haute voix et à trois reprises différentes l'âme du mort, l'adjurant de revenir au milieu de sa famille : « *O vous, les trois âmes et les neuf Esprits vitaux du grand mandarin Lé-Van-Tong*, s'écrie-t-il, *revenez vite au milieu de vos enfants désolés.* » Pendant qu'il répète cette phrase trois fois de suite, d'autres domestiques, qui se sont répandus dans les environs, poussent des clameurs et frappent sur des instruments bruyants, comme des gongs et des tam-tams, pour effrayer l'âme et la forcer à rentrer dans la maison.

Après cette invocation, le serviteur descend du toit et vient remettre l'habit à une des femmes, qui le place sur la poitrine du mort; elle en retire ensuite le hon-bach, et avec cette pièce de soie blanche, qui mesure plusieurs mètres de longueur, elle confectionne en la pliant et la repliant une sorte de figure grossière qui ressemble de loin à un corps d'homme : les jambes sont indiquées par deux grands pans d'étoffe, les bras par deux pans plus petits placés de chaque côté d'un gros nœud qui représente le corps et qui est surmonté d'une anse d'étoffe figurant la tête. Pour les Annamites cette pièce ainsi disposée est la représentation matérielle de l'âme du mort; c'est en elle que cette âme chassée du corps est venue se réfugier pour y résider. Pendant tout le temps que dureront les cérémonies compliquées des funérailles, on lui rendra les mêmes honneurs qu'au défunt lui-même : on lui construira près du cercueil un lit de parade recouvert de grands rideaux, derrière lesquels elle sera enfermée chaque soir. Tous les matins, on l'en sortira respectueusement pour l'installer sur un siège à la place d'honneur, et, deux fois par jour, au moment des repas, le chef de la famille fera devant elle des libations de vin de riz.

Le fils du défunt a voilé la face du cadavre avec un morceau d'étoffe après lui avoir mis dans la bouche un petit bâton destiné à la lui maintenir ouverte. Puis tous les membres de la famille se sont prosternés devant le corps, et, après avoir poussé des gémissements bruyants pour marquer leur douleur, ils se sont retirés dans la pièce voisine afin de permettre à l'aîné de procéder à la dernière toilette de son père. Les rites veulent que le corps du défunt soit lavé avant la mise en bière; le fils aîné peut seul procéder à cette besogne en s'aidant d'un serviteur; les étrangers et les autres parents se tiennent à l'écart, par respect.

L'aide apporte de l'eau bouillante qu'il a parfumée avec du bois d'aigle, de l'encens, de l'anis étoilé, de la cannelle et du santal; le mandarin s'est prosterné. « Qu'il soit permis, dit-il, de laver la tête et le corps pour le purifier de la poussière ancienne. » Cette prière faite, il se redresse, et trempant un linge dans l'eau parfumée, il le passe sur la figure du cadavre; il peigne ses longs cheveux, qu'il enroule ensuite dans un morceau d'étoffe; il lave les mains et les pieds avec un nouveau linge; puis, s'aidant d'un petit couteau que lui tend le serviteur, il taille les ongles des doigts et des orteils. Il met soigneusement à part les rognures d'ongles de chaque membre, dont il fait un paquet séparé, en les enveloppant de papier chinois. Chacun des quatre paquets sera déposé à côté du membre correspondant dans le cercueil. Il recueille également avec un soin méticuleux tous les cheveux tombés pendant la toilette, afin de les placer dans la bière sans en oublier un seul. Tous les ustensiles qui ont servi pour l'opération des ablutions, le linge, le peigne, le reste de l'eau parfumée, le couteau pour les ongles, sont placés dans un vase neuf que l'aide va enterrer immédiatement dans un endroit fixé à l'avance.



L'âme en soie. — Dessin de P. Sellier, d'après un croquis.

Après les ablutions il reste à procéder au dernier repas du mort. La famille et les amis sont revenus dans la chambre mortuaire; ils ont apporté une soucoupe remplie de riz cuit, une petite cuiller en porcelaine et trois pièces d'argent. Le mandarin, en sa qualité de fils aîné du défunt, procède à la cérémonie; il s'agenouille, s'incline jusqu'à terre et, interpellant le mort, il lui demande la permission de lui offrir à manger pour la dernière fois. S'étant relevé, il s'approche du lit de parade et, soulevant un des coins du voile qui recouvre la face du défunt, il lui enlève le petit bâton qui maintient les mâchoires ouvertes; il saisit alors la cuiller pleine de riz que lui tend un aide, y dépose une pièce d'argent, et verse le tout dans la bouche du mort; il recommence à trois reprises cette opération, en soulevant légèrement chaque fois un coin du voile et en prenant bien garde de laisser voir la figure du cadavre, ce qui serait considéré comme un manque de respect. Une fois le repas terminé, tous les assistants se mettent à pousser des gémissements et à se répandre en lamentations sur la perte qu'ils viennent de faire.

Les enfants du défunt accomplissent ce long et minutieux cérémonial prescrit par les rites avec un grand respect, mais aussi avec un sang-froid étonnant. Je ne vois pas chez eux cette émotion profonde, cet anéantissement moral que nous éprouvons nous-mêmes en pareil cas : le fils du défunt officie comme le ferait un prêtre; ses autres parents attendent pour gémir le moment prescrit par l'usage; ils se taisent dans l'intervalle comme s'ils étaient des pleureurs à gage. Chez les Tonkinois cependant les liens de famille sont plus puissants que chez nous; la piété filiale y est au moins aussi grande. Sans doute ces gens de l'Extrême Orient sont organisés autrement que nous au point de vue des sensations nerveuses; chez eux les impressions sont peut-être moins vives; en tous cas, ils peuvent plus facilement commander à leurs nerfs. Il n'est guère d'Européens en effet qui aient assez de courage pour donner au cadavre d'un de leurs proches les soins compliqués que je viens de décrire et qui ont duré tout un jour.

Le lendemain, au matin, un serviteur introduit près du mandarin un vieil Annamite auquel la famille fait mille prévenances; c'est un notable très au courant des rites funéraires qu'on est allé querir dans un village des environs pour surveiller l'ensevelissement du corps



Le préfet de Phu-doan (voy. p. 149). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

et sa mise en bière. Cet homme apporte avec lui les différents matériaux nécessaires pour cette opération délicate et compliquée : le vernis pour calfater le cercueil, les coussins qu'on mettra autour du mort et les nombreuses pièces d'étoffe qui serviront à l'envelopper. La forme, les dimensions, la composition même de tous ces objets sont minutieusement indiquées dans le *Van Cong Gia Lè* ou Rituel des funérailles, volumineux ouvrage en quatre volumes qui fait loi en Annam pour le cas particulier. On les trouve tout préparés dans les boutiques d'ornements pour le culte des ancêtres, qui existent, non seulement dans toutes les villes, mais même dans les bourgades un peu importantes du royaume.

Le cercueil est depuis longtemps dans la maison; c'est un meuble familier que tout bon Tonkinois s'empresse d'acheter dès qu'il en a le moyen. Le vieil Annamite le fait apporter dans la chambre mortuaire. Après en avoir luté tous les joints avec un mélange de sciure de bois et de goudron, il place au fond une couche de cendres, une feuille de papier blanc, puis une planche mince percée de sept trous. Cette planche couvre complètement le fond du cercueil, de sorte que les cendres ne peuvent pas passer au-dessus et venir souiller le corps; les sept trous dont elle est percée sont disposés exactement comme les sept étoiles de la constellation de la Grande Ourse.

Une fois le cercueil préparé, le vieux maître des funérailles s'occupe d'ensevelir le corps. Il s'agenouille devant le lit de parade, en même temps que les enfants du défunt, qui ont assisté à tous ces préparatifs. « Qu'il soit permis, dit-il, d'ensevelir le corps. » Cette prière faite, il met un turban sur la tête du mort, remplit les oreilles avec de petits bourrelets de coton, pose sur les yeux un bandeau muni de deux cordons qu'il noue derrière la tête, bourre la paume des mains et la plante des pieds avec des tampons de papier qu'il maintient en place à l'aide d'une bande d'étoffe nouée par-dessus, en prenant bien garde de replier les doigts et les orteils. Il s'assure que les habits portés par le mort sont bien en nombre impair (le nombre pair serait funeste), il arrange minutieusement les pans de ses habits, de façon à éviter le moindre pli, puis il attache solidement les bras le long du corps avec un morceau de soie qui passe sur le ventre comme une ceinture.

Ces préliminaires terminés, il fait transporter le défunt sur les deux linceuls qu'il a étendus l'un au-dessus de l'autre au beau milieu du lit de parade; puis il dispose autour du cadavre les coussins qu'il a apportés et qui doivent lui donner la forme prescrite par les rites. Ces coussins sont au nombre de onze; ils sont rectangulaires ou pyramidaux, suivant la région du corps qu'ils sont destinés à recouvrir; leurs dimensions et leur épaisseur sont exactement indiquées dans le Livre des funérailles, d'après la place qu'ils doivent occuper; deux se posent le long des jambes, deux autres le long des cuisses; il y en a deux également qui s'appliquent sur les oreilles, un autre sur la bouche, un troisième qui se met derrière la tête comme un oreiller. Quand ils sont tous en place, maintenus par les deux linceuls qu'on replie et qu'on noue par-dessus à l'aide de

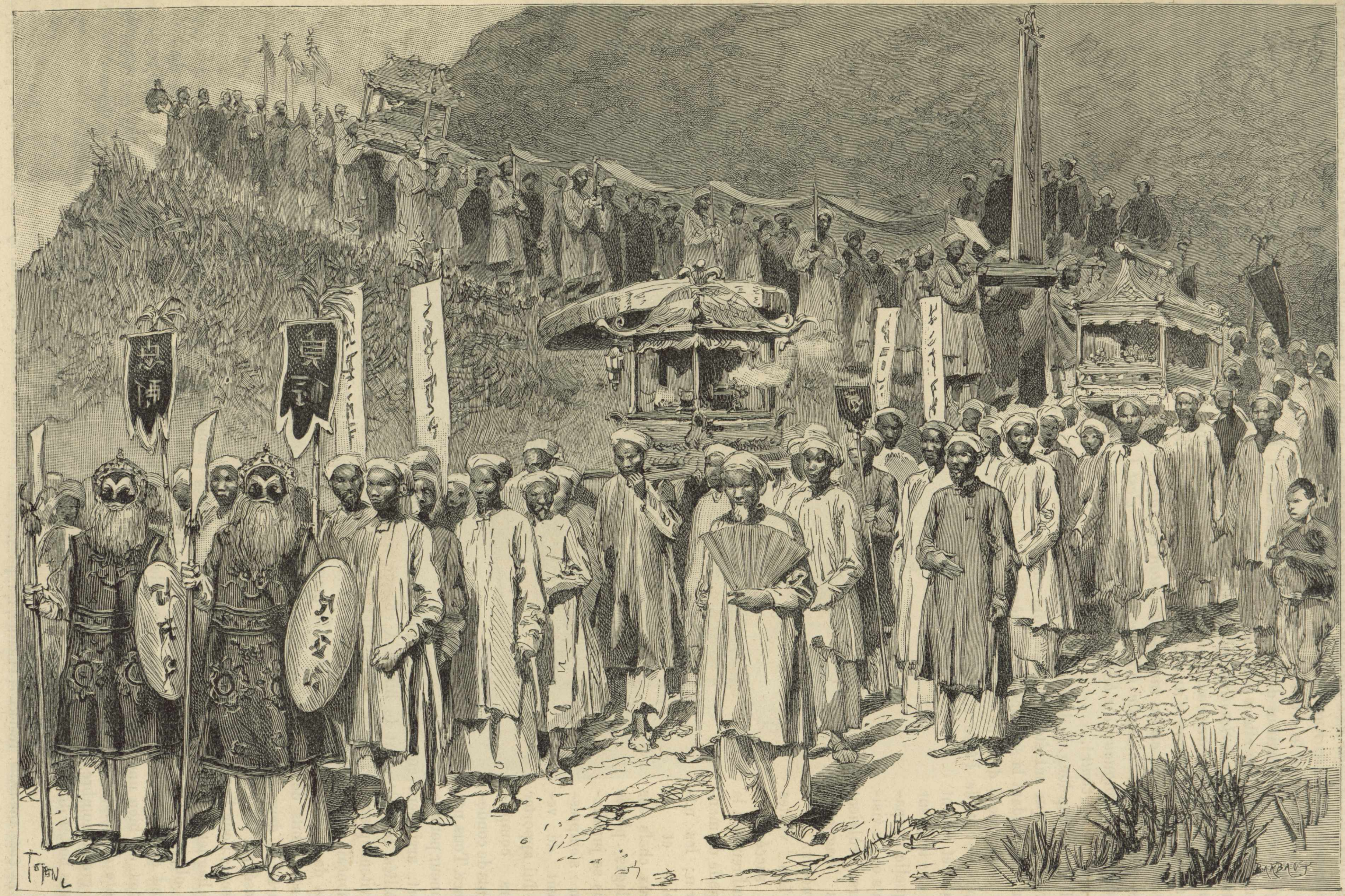


Arrivée d'un visiteur en palanquin (voy. p 154). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

longues bandes d'étoffe, le corps du défunt a la forme d'un grand paquet rectangulaire dont les dimensions sont calculées de telle sorte qu'il remplit à peu près exactement l'intérieur du cercueil.

Le vieux notable s'agenouille de nouveau, ayant autour de lui les parents du défunt, qui se sont également mis à genoux et qui poussent des gémissements. « *L'heure est venue*, dit-il, *qu'il soit permis de mettre le corps dans le cercueil.* » Tous les assistants, après s'être inclinés jusqu'à terre, se relèvent, et les aides, ayant placé le cadavre sur le *ta-quan* ou drap mortuaire, saisissent ce drap par les quatre coins et descendent doucement le corps dans la bière. Après avoir soigneusement rempli tous les vides avec du papier roulé en tampon, et replié le drap par-dessus le cadavre, ils clouent le cercueil, pendant que tous les assistants se remettent à pleurer.

Les Annamites prennent le deuil quatre jours après l'ensevelissement du défunt. Les vêtements qu'ils portent alors sont de couleur blanche; ils sont confectionnés d'autant plus grossièrement et avec des étoffes d'autant plus communes que celui qui les revêt est plus proche parent du mort. La première fois que j'aperçus le mandarin de Phu-doan en habit de deuil, je le pris pour un mendiant, tant son costume avait l'air misérable : il portait une sorte de jupon court par-dessus lequel il avait passé une longue chemise dont le bas était effiloqué comme une guenille, et dont l'étoffe était tellement grossière qu'elle ressemblait à la toile d'emballage. Il avait les reins ceints d'une corde; ses longs cheveux dénoués pendaient épars sur son cou; il était coiffé d'une couronne en grosse paille tressée et il marchait courbé en deux, s'appuyant sur un bâton de bambou. Ce bambou, que les Annamites appellent bâton de pleurs, est pour eux un emblème : il indique la constance dans la douleur. « *Le bambou*, dit le Livre

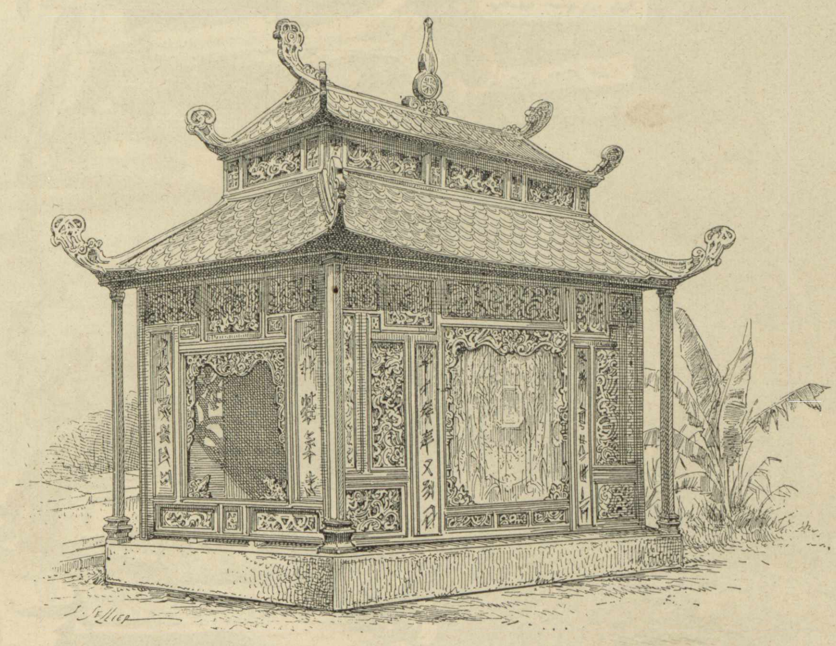


Le cortège funéraire (voy. p. 156). — Dessin de Tofani, d'après des photographies.

des rites, *ne change pas pendant les quatre saisons de l'année; la douleur du fils qui pleure son père doit de même traverser le froid et le chaud sans en être influencée.* » La longueur du bâton de pleurs est exactement calculée, car elle a par elle-même une signification symbolique. « *Ses dimensions*, dit le code, *doivent être telles qu'il arrive à la hauteur du cœur* », et il ajoute : « *Les pleurs d'un fils pieux n'ont pas de nombre; son corps en est malade, le bâton est l'aide des malades; la maladie lui vient du cœur, c'est pourquoi la longueur du bâton est déterminée par la hauteur du cœur*[1]. »

Il serait trop long de décrire en détail les différentes cérémonies qui ont été célébrées trois ou quatre fois par jour pendant la semaine tout entière où le cercueil est resté exposé dans la chambre mortuaire, ayant à droite le lit de l'âme en soie recouvert de ses rideaux et devant lui une table sur laquelle les parents et les visiteurs brûlaient des baguettes d'encens.

Les visites se succédaient nombreuses à la pagode du mandarin; les notables et les vieux chefs des villages placés sous sa juridiction s'empressaient de venir lui apporter leurs compliments de condoléance. Tous, par honneur pour le mort, arrivaient en vêtements de deuil, c'est-à-dire habillés complètement de blanc. A chaque visite, un serviteur placé à l'entrée de la salle des réceptions annonçait respectueusement au défunt les noms et qualités de chacun des personnages; le mandarin, vêtu de ses habits de deuil, s'avançait pour les recevoir, courbé en deux sur son bâton de bambou et comme écrasé par la douleur. Presque tous apportaient des présents pour le mort : les uns du riz, de l'eau-de-vie, des baguettes d'encens, des chiques de bétel; d'autres des objets plus extraordinaires: c'était ou bien un grand cheval en carton avec une belle selle peinte sur le dos, ou bien une poupée magnifiquement vêtue, ou encore des chapeaux, des vêtements en papier de riz. Un grand nombre arrivaient portant des paquets de petites boîtes dorées ou argentées ayant la forme et les dimensions des barres d'argent et d'or dont on se sert comme monnaie dans le pays d'Annam.



Le catafalque (voy. p. 156). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Tous ces objets étaient brûlés solennellement devant le cercueil. Les Tonkinois se figurent que ces offrandes, une fois réduites en fumée, accompagneront le défunt dans le royaume des Esprits, et que chacune d'elles se changera pour son service en l'objet dont elle avait la forme. La fumée du cheval en carton qu'on brûle dans le monde réel se transformera, chez les Esprits, en un coursier fougueux à l'usage du mort; la poupée deviendra pour lui une compagne charmante; les vêtements en papier formeront un costume somptueux, et les petites boîtes dorées se changeront en autant de lingots d'or qui garniront son escarcelle.

Un certain nombre de visiteurs sont venus à cheval ou en palanquin; c'est la façon de voyager des gens de marque. Le palanquin, en usage au Tonkin, n'est autre chose qu'un grand hamac suspendu à un bambou et recouvert d'un petit toit; deux stores qui peuvent être relevés à volonté descendent de chaque côté et permettent à la personne transportée couchée de se dissimuler aux yeux des passants. Le palanquin est porté par deux coulis qui vont ordinairement à une allure assez rapide, et qui sont assez habiles pour n'imprimer aucune secousse au hamac. Le voyageur est toujours suivi d'un ou deux domestiques qui courent derrière les porteurs, tenant l'un la boîte à chique qui accompagne partout l'homme de qualité en voyage, et l'autre les petites fourches sur lesquelles on pose le palanquin quand on s'arrête.

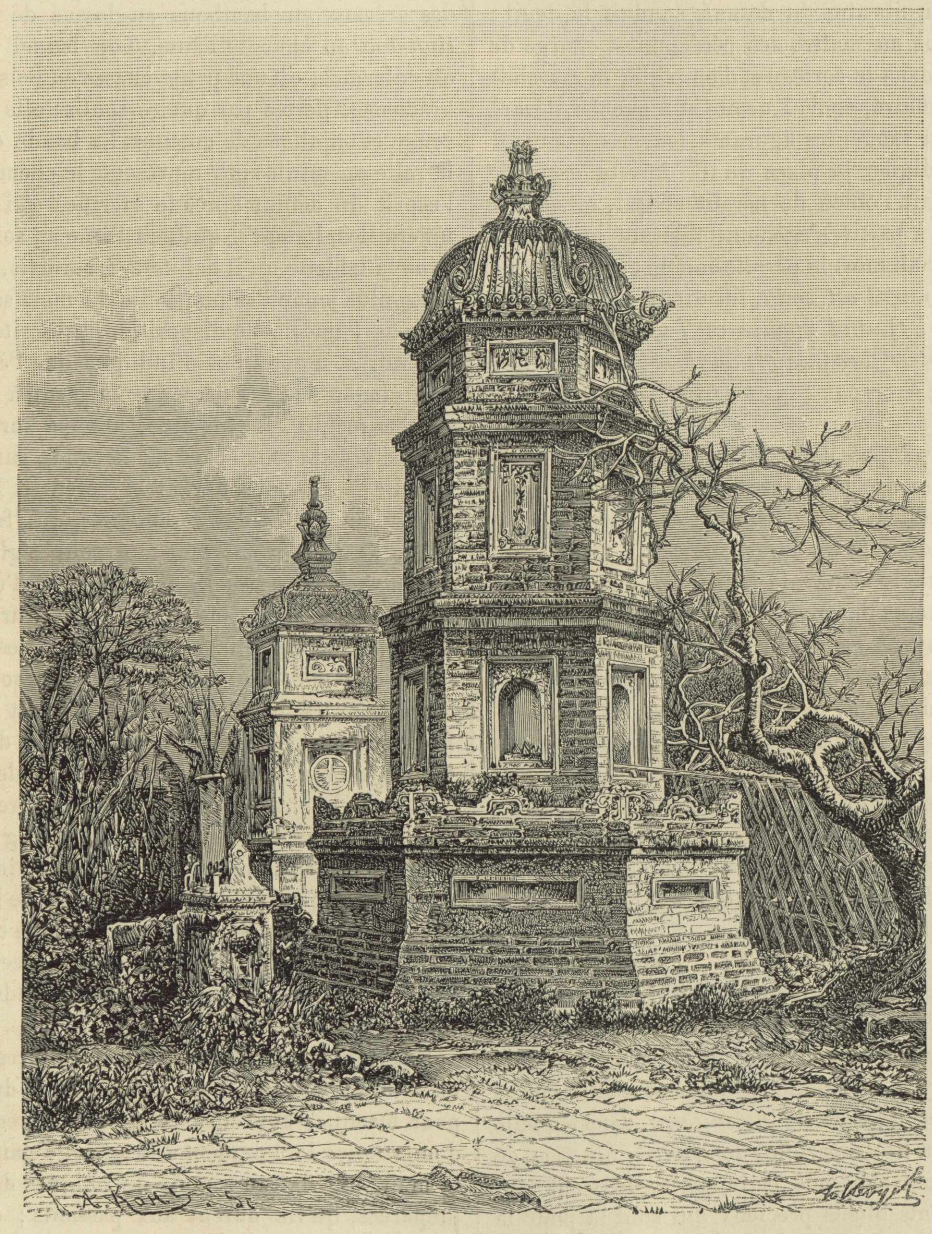
Si j'étais mieux au courant des lois somptuaires d'Annam, je pourrais, par la simple inspection des palanquins arrêtés devant le seuil de la maison mortuaire, connaître le rang qu'occupent leurs propriétaires dans la hiérarchie officielle. Les dorures, la couleur du hamac et jusqu'à la forme des ornements indiquent le grade du fonctionnaire indigène, comme les couronnes héraldiques peintes sur les panneaux d'une voiture indiquent, chez nous, le rang de son propriétaire dans la hiérarchie nobiliaire.

Le mandarin a fait venir à grands frais de Phuninh un fameux *tay-dia-ly* ou sorcier ayant pour spé-

1. *Le Code annamite.* Traduction Philastre, t. I, p. 75.

cialité de reconnaître les emplacements favorables pour les tombes. Ce sorcier, s'aidant d'une boussole chinoise et de différentes incantations, a indiqué pour y creuser une fosse un petit monticule situé à deux kilomètres environ de la pagode.

Les Annamites n'ont pas de cimetières : ils enterrent leurs morts en plein champ dans l'endroit que le tay-dia-ly a fixé. Ordinairement la place d'un tombeau est simplement indiquée par un petit tertre, sans aucune fleur ni aucun ornement. Il n'y a d'exception que pour les mandarins d'un rang élevé, pour les riches Chinois qui font les frais d'un monument, ou bien encore pour les bonzes, qu'on enterre au voisinage des temples bouddhiques et sur les tombeaux desquels



Tombeaux de bonzes. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

on élève de petites tourelles d'un aspect pittoresque.

Les sépultures annamites, dispersées un peu partout aux environs des villes et des bourgades, ne peuvent être déplacées sans infliger aux familles un grave affront. Elles seront certainement pour nous une source d'embarras quand il s'agira de tracer les routes et d'exécuter les différents travaux d'utilité publique que nous projetons de faire au Tonkin, aux environs des villages populeux.

Le jour des funérailles est arrivé : des équipes nombreuses de porteurs vêtus de blanc ont été envoyées par les villages voisins pour figurer au cortège. Ils ont amené les brancards funéraires laqués en rouge, avec les châsses dorées qui servent pour les enterrements et que chaque village annamite garde dans la maison commune pour les mettre, toutes les fois qu'ils en ont besoin, à la disposition des habitants.

La famille a fait préparer de son côté toutes sortes

d'accessoires qui doivent servir à rehausser la pompe du cortège : grandes lanternes emblématiques, oriflammes, chasse-mouches, éventails montés sur tiges, etc.

Les Tonkinois mettent leur amour-propre à enterrer leurs parents avec le plus d'éclat possible; il en est qui se ruinent en frais de funérailles. Le convoi d'un riche Annamite comprend quelquefois plus de cent personnes et occupe une longueur d'un kilomètre.

Le mandarin, fils aîné du défunt, conduit le deuil; il a près de lui un maître des cérémonies, chargé de mettre l'ordre dans le cortège et d'en régler la marche; celui-ci, tout affairé, court à droite et à gauche, devant la maison, pour ranger les figurants, leur assigner leur rôle et leur indiquer la place qu'ils doivent occuper. C'est lui qui fait l'office de héraut et qui, lorsque le convoi est prêt à partir, s'agenouille devant le cercueil pour demander au mort la permission de l'emporter en terre. « *Le moment est venu*, lui dit-il à voix haute, *veuillez partir! Quand l'heure est favorable, on ne doit pas demeurer davantage; qu'il soit donc permis de transporter le cercueil sur les traces qu'ont suivies les ancêtres.* »

Une fois développé dans la campagne, le cortège funéraire offre un spectacle extrêmement original, mais qui n'inspire nullement la tristesse; on croirait plutôt à une mascarade qu'à un enterrement. En tête s'avancent deux figurants armés de boucliers et de lances en bois peint, et vêtus de robes rouges sur lesquelles sont brodés des dragons grimaçants; ils portent de formidables moustaches en crins de cheval, et leur figure est zébrée de grandes raies rouges et vertes. Ils représentent les *phuong-tuong* ou guerriers chargés d'écarter du chemin suivi par le défunt les mauvais Esprits qui seraient tentés de venir le tourmenter; ils sont suivis d'une douzaine d'hommes habillés de blanc et placés sur deux rangs, qui tiennent des oriflammes en calicot suspendues à des branches de bambou dont l'extrémité supérieure est garnie d'un bouquet de feuilles.

Ces oriflammes sont couvertes d'inscriptions en gros caractères qui célèbrent les louanges du défunt : il y est traité de grand, de magnifique, de superbe, de fidèle, de vertueux. Après les bannières viennent quatre coulis portant la châsse de l'encens (*huong-an*), dans laquelle se trouvent un brûle-parfum de cuivre, un vase de même métal contenant une petite pelle, deux chandeliers et différents objets précieux qui sont là pour la parade : des plateaux, une branche de corail montée sur pied, un miroir taoïste en marbre blanc, des fleurs artificielles, etc. Cette châsse est abritée sous un parasol de mandarin porté par un serviteur qui marche à côté d'elle. Une autre châsse toute semblable, mais couverte de fruits, de riz et de gâteaux, lui succède, séparée de la première par une nouvelle équipe de porteurs de bannières. Viennent ensuite les notables, amis de la famille, qui marchent à pied, en habits de deuil, puis le *minh-sinh*, immense colonne quadrangulaire haute de 2 mètres et demi, large de 50 centimètres, formée d'un cadre en bois sur lequel sont collées des bandes de calicot. Cette colonne représente la tablette qu'habitera l'Esprit du défunt dès qu'il aura sa place marquée sur l'autel des ancêtres. Son nom, son âge, ses titres y sont inscrits en caractères gigantesques.

Le minh-sinh est relié au *char de l'âme*, qui vient après, par une longue bande de calicot que des femmes, vêtues de blanc et rangées deux à deux, soutiennent avec des arceaux en bambous au-dessus de leur tête. Le *linh-toa* ou char de l'âme, dans lequel l'âme en soie est enfermée, est une petite châsse en bois de forme très gracieuse, portée par quatre coulis; elle est peinte en rouge et enjolivée de dorures. La bande de calicot qui la relie au minh-sinh représente le chemin que suivra l'esprit du défunt après le sacrifice qui terminera les funérailles, lorsqu'il quittera l'âme en soie pour passer dans la tablette qu'il habitera désormais.

Le plus jeune des petits-fils du mort se tient sous le char de l'âme; cette disposition, prescrite par les rites funéraires, a pour but d'indiquer que l'âme de l'aïeul doit planer sur ses descendants jusqu'à la génération la plus reculée. Le fils aîné, appuyé sur le bâton de pleurs, ses cheveux épars sur le cou et sur les épaules, marche à reculons devant le cercueil. Il est accompagné du maître des cérémonies, qui frappe à intervalles égaux sur un tam-tam pour régler la marche du convoi. Le cercueil est recouvert d'un catafalque superbe en laque rouge ornée de dorures, qui a été prêté par un des villages. Les Annamites appellent ce catafalque *nha-thang*, c'est-à-dire *maison funéraire* : il a en effet la forme d'une maison, dont les quatre parois seraient très finement sculptées, et dont le double toit, surmonté d'un emblème en forme de bouteille, se terminerait à chaque angle par des faîtières recourbées. Sur chacune des faces du nha-thang s'étalent de grandes inscriptions en lettres d'or, tirées des sentences de Confucius et exaltant le culte de la famille. On y lit : « La tendresse filiale est immense comme le ciel et la terre; on ne l'oublie pas après cent ans »; ou bien : « Les trois liens [1] sont aussi grands et aussi durables que l'univers éternel ».

Des stores décorés, de belles peintures, ferment les ouvertures ménagées de chaque côté du catafalque, pour masquer aux curieux la vue du cercueil. Quatre domestiques le flanquent à droite et à gauche, tenant à la main un plateau rempli de chiques de bétel toutes préparées, qu'ils offrent aux passants; quatre autres serviteurs suivent à quelques pas, répandant, de distance en distance, des poignées de petits papiers dorés : c'est une manœuvre dirigée contre les mauvais génies : si, par aventure, il s'en trouvait en train de folâtrer dans le voisinage, ils s'arrêteraient à ramasser ces objets brillants éparpillés sur le sol, et le défunt pourrait passer inaperçu au milieu d'eux, esquivant ainsi les méchants tours que ces Esprits taquins ne sont que trop disposés à jouer aux morts.

1. 1° Lien du roi avec ses sujets; 2° lien des enfants avec leur père; 3° lien de l'épouse avec l'époux.



La flottille de sampans redescendant la rivière Claire (voy. p. 159). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Le cortège s'avance lentement, avec des pauses fréquentes, pendant lesquelles les femmes, qui suivent le corps sous un dais de soie blanche, poussent des gémissements bruyants. A deux reprises différentes, le convoi fait une longue pause pour permettre à des groupes d'amis du défunt, rencontrés en route, de lui offrir leurs derniers hommages. Le cérémoniaire les annonce ainsi au mort pendant qu'ils s'agenouillent devant le cercueil arrêté au milieu des champs :

« *Voici qu'il y a des présents à recevoir; des amis que nous avons rencontrés en chemin demandent à vous les offrir.* »

On arrive enfin devant la fosse ouverte. Les phuong-tuong qui marchent en tête la frappent aux quatre coins avec leurs boucliers, pendant que le sorcier fait des incantations pour conjurer le mauvais sort. Le cérémoniaire brûle devant le cercueil, qu'on a placé sur deux rouleaux de bois disposés au-dessus de la fosse, des pièces de soie et la grande bannière sur laquelle sont inscrits les noms et qualités du défunt. La bière, enveloppée d'un drap noir et d'un drap violet, est ensuite descendue lentement, et recouverte de terre jusqu'à ce que la fosse soit comblée à moitié. Alors s'avance un notable tenant à la main un papier, sur lequel est écrit une invocation à la *Reine des Génies de la Terre*; il récite cette invocation à genoux, priant la reine des Esprits de protéger le sépulcre, afin que le défunt puisse y reposer en paix. On achève ensuite de recouvrir le cercueil, et après que les parents et les amis ont brûlé encore quelques papiers et versé sur la terre fraîchement remuée quelques coupes de vin de riz, tout le monde se retire.

Tel est, dans ses grandes lignes, le cérémonial usité en Annam pour rendre les derniers devoirs aux défunts. Les Tonkinois ne manquent jamais de l'accomplir dans tous ses détails; ne pas y procéder serait pour eux un crime horrible et inouï. L'âme d'un défunt ne peut, d'après leur croyance, être tranquille et heureuse que lorsque le corps qu'elle habitait a reçu une sépulture convenable. C'est à tel point que quand un indigène a péri dans des circonstances qui ne permettent pas de retrouver son corps (lorsqu'il est tombé dans la mer ou qu'il a été dévoré par un tigre), la coutume est de lui faire un enterrement simulé. Les parents ont alors recours à une cérémonie appelée *chien-hon-dap-nan*, ce qui veut dire qu'ils évoquent son âme pour lui construire un tombeau. La famille du défunt fait fabriquer un mannequin qu'on revêt de vêtements ayant appartenu au mort, et qu'on place dans un cercueil. Après avoir conjuré l'âme de quitter sa vie errante et de venir habiter le corps qu'on a reconstitué, on enterre ce mannequin selon le rituel que je viens de décrire.

Les Annamites poussent encore plus loin leurs scrupules. Convaincus que les âmes des morts qui n'ont pas reçu une sépulture convenable s'irritent, s'inquiètent et finissent par devenir de méchants Esprits prêts à tourmenter les vivants, ils offrent tous les ans, vers la cinquième lune, un sacrifice solennel aux suppliciés, aux soldats tués pendant la guerre et même à tous ceux dont les tombeaux ont été violés ou détruits par une cause indépendante des hommes, comme un tremblement de terre ou une inondation. Ils espèrent ainsi calmer l'irritation de ces Esprits privés de sépulture qui, d'après leurs croyances, sont condamnés à errer pendant toute l'éternité sans avoir jamais de repos.

Les environs de Phu-doan se sont repeuplés depuis notre arrivée; les habitants reviennent en foule se mettre sous la protection du drapeau français ; ils savent que partout où ils le voient apparaître il n'y a plus rien à redouter des Chinois ni des pirates. Les villages flottants qui descendent le cours de l'eau fuyant les Pavillons-Noirs s'arrêtent tous aux environs de notre campement. Des centaines de petits radeaux sont amarrés le long des deux bords; tous les jours leur nombre augmente ; ils finiront bientôt par obstruer toute la rivière.

Phu-doan occupe une situation stratégique des plus importantes, à la jonction d'un grand nombre de routes, dont les unes descendent jusqu'au Delta, et dont les autres au contraire remontent vers Tuyen-quan, Phu-an-binh et gagnent même Tan-quan sur le fleuve Rouge. Le Song-chai, petit cours d'eau sinueux, aux rives très boisées, qui, à l'époque des hautes eaux, est navigable jusqu'à Vinh-khé, se jette dans la rivière Claire immédiatement au-dessus du poste. Pour toutes ces raisons, le général en chef laissera très probablement une garnison en permanence à Phu-doan, et la présence de cette garnison suffira pour amener le repeuplement de toute cette riche contrée. Une fois qu'ils nous auront vus procéder à une installation définitive, les indigènes auront vite fait d'abandonner leurs maisons flottantes pour en construire d'autres en terre ferme. Déjà le petit fortin armé de canons que les tirailleurs viennent de bâtir à 2 kilomètres en amont pour protéger la *Bourrasque*, a produit l'effet que je signale : quatre villages annamites se sont élevés comme par enchantement juste en face de ce fortin, sur la rive gauche du Song-ca.

Les émissaires envoyés pour explorer la route de Tuyen-quan sont revenus avec des rapports favorables; la voie de la rivière Claire est à peu près libre pour l'instant; le gros des forces chinoises s'est reporté un peu plus à l'ouest, vers Vinh-khé et Phu-an-binh.

Nous nous mettons en route sans perdre de temps le lendemain du retour des espions; les vivres que nous escortons sont chargés dans des sampans qui remonteront la rivière à la voile et à la rame, pendant que la compagnie de tirailleurs algériens suivra le bord de l'eau pour être prête à porter secours à la flottille en cas d'attaque.

De Phu-doan à Hoa-moc la route, qui est excellente, suit exactement le tracé de la rivière Claire; celle-ci, profondément encaissée entre deux rives couvertes de hautes futaies, est souvent complètement masquée par des taillis tellement serrés qu'on ne peut y pénétrer sans s'aider de la hache. Le pays, très accidenté, est

des plus sauvages. Figurez-vous une série de mamelons, les uns dénudés et caillouteux, les autres couverts de forêts au feuillage sombre et épais; entre ces mamelons, des vallées étroites pleines de grands roseaux qui atteignent une hauteur de près de 2 mètres; pas de traces de culture, plus de villages, ni de pagodes.

Le soir, pour éviter toute surprise, nous bivouaquons près de nos sampans amarrés à des pieux fichés dans le lit de la rivière. Nous nous arrêtons de préférence pour camper sur les grands bancs de sable qu'on rencontre fréquemment au bord de l'eau; nos soldats y sont bien mieux qu'au milieu des roseaux qui bordent la route : ces herbes, toutes chargées de rosée, dégagent pendant la nuit des miasmes qui donnent la fièvre.

Un peu avant d'arriver à Hoa-moc, la route traverse un grand ravin au fond duquel coule un beau ruisseau d'eau vive. Ce ruisseau contient une grande quantité d'excellentes anguilles, que nos coulis pêchent très adroitement à l'aide de pièges faits avec des bambous creux. Sur les flancs du ravin se voient encore les profondes tranchées que les Chinois avaient creusées pour arrêter les troupes du colonel Duchesne. Plus loin, les traces de la bataille qui a été livrée en cet endroit deviennent plus nombreuses et mieux visibles. A droite de la route, le tronc d'un gros flamboyant, sous lequel l'ambulance s'était installée, est criblé de balles; le chemin étroit et sinueux serpente à travers d'épaisses broussailles derrière lesquelles se tenaient les Chinois; nous ramassons, de distance en distance, des morceaux de papier gris qui servaient à envelopper leurs cartouches et qui portent encore la marque d'une maison allemande. Au détour du sentier, nous nous trouvons brusquement en face des deux cadavres déjà dévorés aux trois



Campement des tirailleurs algériens (voy. p. 160). — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

quarts par les fourmis : c'était un poste de sentinelle double. Les Célestes ne laissent jamais un de leurs hommes seul en grand'garde : deux sentinelles accouplées se surveillent mieux et se soutiennent mutuellement; celles-ci ont été surprises à leur poste et fusillées à bout portant sans avoir eu le temps de donner l'alarme.

Le principal centre de résistance des Chinois se trouvait sur une colline complètement boisée, entourée de tous côtés par d'inextricables fourrés dans lesquels il est impossible de se frayer un chemin sans la hache; d'énormes lianes s'y enchevêtrent avec les arbres, les broussailles et les hautes herbes. C'est dans ces fourrés épais que nos troupes s'étaient engagées pour tourner l'ennemi, retranché dans le fort qui couronne encore la colline. Nos soldats s'avançaient à tâtons, sous ces couverts où jamais le soleil ne pénètre; les premiers, une hache à la main, traçaient la route aux autres, qui faisaient le coup de feu par-dessus leurs têtes, tirant au jugé dans la direction présumée de l'ennemi. Tout blessé qui ne pouvait suivre était irrévocablement perdu; impossible de le trouver au milieu de ces futaies où le chemin frayé à grand'peine en écartant les branches, s'effaçait au fur et à mesure que l'on avançait. Les corbeaux à col blanc qui planent en grand nombre au-dessus de cette funeste forêt connaissent seuls l'emplacement des cadavres qui y sont restés ensevelis comme dans un tombeau.

Un peu au-dessus de Hoa-moc, la route se dirige vers l'ouest pour contourner une série de collines boisées qui la séparent de la rivière Claire. Ces collines forment une chaîne continue et de plus en plus élevée qui se prolonge jusqu'à Tuyen-quan, de sorte qu'à partir de cet endroit la colonne ne peut plus surveiller de la route la flottille de sampans qui remonte le courant; les officiers décident que les embarcations achè-

veront seules les trois ou quatre kilomètres qui les séparent encore de leur destination; chacune d'elles aura à bord une petite escorte de soldats qui suffira pour la garder pendant ce court trajet; le reste de la troupe campera à l'endroit où nous sommes, en attendant le retour des barques.

Nous établissons notre bivouac sur la rive même du Song-ca, à quelque distance de l'ancien camp chinois, dans une petite clairière entourée de grands bouleaux. Les tirailleurs qui ont laissé leurs tentes à Phu-doan, se construisent, avec l'aide des coulis, des abris de roseaux et de branches d'arbres. Mes boys ont vite fait de m'installer une petite hutte basse dans laquelle je puis à peine tenir couché et où je ne m'introduis qu'en rampant; mes bagages sont éparpillés tout autour.

Mon installation une fois prête, je m'assieds sur une caisse et je donne en plein air des consultations aux malades qui m'arrivent en assez grand nombre. Nos tirailleurs, qui viennent d'Algérie, ont déjà eu presque tous des accès de fièvre; les haltes sous bois, au milieu des grandes herbes, leur ont ramené ces accès.

Pendant les deux jours de repos forcé que nous passons à attendre nos sampans, j'emploie mes loisirs à parcourir les environs de notre campement. Tout près de nous s'étend une grande forêt dont les taillis abritent trois ou quatre variétés de singes et de jolis daims au poil fauve tacheté de blanc. On y rencontre également des pies, des faisans bleus, l'argus, le toucan, plusieurs variétés de merles et quantité de petits oiseaux dont le plumage offre les couleurs les plus riches et les plus variées. Les Tonkinois les chassent, non pas pour en manger la chair, mais pour en vendre les



Ma petite hutte sur la rive du Song-ca. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

plumes à des marchands spéciaux qui les exportent en Chine et même en Europe. La première année de l'ouverture du pays au commerce européen, on a exporté en France plus de dix mille dépouilles de ces oiseaux. Les chasseurs indigènes utilisent rarement les armes à feu; ils emploient l'arc, l'arbalète, la sarbacane; la plupart du temps, ils se servent de pièges extrêmement ingénieux qui permettent de prendre les oiseaux vivants. Certains de ces oiseaux, comme le merle mandarin, qui siffle fort bien, sont vendus en cage aux riches Annamites pour orner leurs maisons.

Nos sampans sont revenus le matin du troisième jour, complètement débarrassés de leur chargement, mais ramenant une trentaine de malades que le médecin de Tuyen-quan envoie se refaire dans les hôpitaux du Delta. Toute la colonne s'embarque aussitôt et nous voilà descendant rapidement le courant de la rivière qui nous entraîne vers Phu-doan. Les soldats, heureux de voyager sans fatigue, s'interpellent en riant d'un bateau à l'autre, pendant que les coulis, qui ont hissé leurs voiles de nattes pour profiter de la brise, poussent l'aviron en comptant d'une voix nasillarde pour marquer la cadence : *Mot hai, ba boun, nam sau* (un deux, trois quatre, cinq six). Elle est bien curieuse la façon de ramer de ces indigènes! Ils ont de grands avirons qu'ils manœuvrent depuis le toit de leurs jonques en les attachant à de petits pieux fixés dans le bordage; à chaque coup de rame ils se redressent, cambrent les reins et, projetant leur pied droit en avant de leur jambe gauche, ils décrivent, avec un ensemble parfait, une sorte d'entrechat qui ferait l'admiration d'un maître de danse.

Édouard Hocquard.

(La suite à une autre livraison.)



Camp de Chu (voy. p. 255). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXVII

En route pour Lang-son. — Le Loch-nam. — Le camp de Chu; une armée de coulis. — Les défilés du Déo-van; à l'assaut des forts chinois.

Me voici de retour dans le Delta depuis quinze jours. Rappelé par dépêche à Hanoï, j'ai trouvé cette ville en pleine effervescence : avec la saison d'hiver vont recommencer les colonnes, les marches en avant, la vie au grand air, dans la broussaille, cette existence faite d'imprévu, de sensations vives et toujours neuves, si rapides, qu'il faut les noter au vol de peur qu'elles ne s'oublient, si variées qu'elles tiennent l'attention constamment en éveil et qu'en écartant l'ennui elles font perdre jusqu'à la notion du temps.

L'objectif est Lang-son, la ville inconnue que le colonel Dugenne n'a pu atteindre l'an dernier, sur laquelle on n'a que des renseignements vagues et incertains. C'est justement cet inconnu qui nous passionne tous, depuis le général jusqu'au dernier soldat; et puis voici que viennent d'arriver en baie d'Along deux nouveaux bataillons de tirailleurs algériens et de légionnaires avec deux batteries d'artillerie; d'autres renforts plus importants encore sont en route; l'effectif du corps expéditionnaire va tripler. La France, pour en finir, a décidé de porter la guerre non seulement au Tonkin, mais sur les côtes de Chine, et c'est la première fois que des troupes aussi nombreuses vont opérer en pays annamite.

Le ravitaillement de toute cette armée qu'on s'apprête à lancer dans une région accidentée et sans route, préoccupe à bon droit le commandant du corps expéditionnaire. Le général Brière de l'Isle a fait appel à toutes les lumières et à toutes les bonnes volontés : dans le parc de l'artillerie et dans les ateliers de l'administration, de nombreuses équipes d'ouvriers travaillent nuit et jour à transformer les barriques de vin et d'eau-de-vie, les lourdes caisses de vivres et de munitions en colis plus légers et susceptibles d'être portés à dos d'homme.

Le 15 février 1885, tous les préparatifs sont terminés : vivres, colis, matériel ont été transportés par jonques ou par convois de terre et réunis à Chu sur le Loch-nam, base d'opérations de la colonne de Lang-son. Une partie des troupes est rassemblée dans ce dernier poste; le reste va se mettre en route. Déjà le

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33, 49; t. LVIII, p. 65, 81, 97; t. LIX, p. 81, 97, 113, 129 et 145.

général de Négrier, récemment arrivé à Chu, a eu un brillant engagement avec les troupes chinoises; il leur a pris à Noui-bop des étendards, des canons Krupp, des armes à tir rapide. Tous ces trophées viennent d'arriver à Hanoï; ils sont exposés en avant de la Concession, le long de la route qui mène au fleuve. Ils attirent un concours nombreux d'officiers et de soldats, qui se pressent autour d'eux, examinant, discutant avec animation. Ce spectacle surexcite au plus haut point l'ardeur de nos troupiers : jamais je n'ai vu pareil enthousiasme.

Notre ambulance quitte Hanoï le 25 janvier pour aller rejoindre par Bac-ninh et Dap-cau la brigade du colonel Giovanninelli, dont elle fait partie. A Dap-cau nous trouvons une canonnière qui nous conduit à Trai-dam sur le Loch-nam, d'où nous gagnerons Chu, point de rassemblement de la brigade. Le Loch-nam est un affluent du Thaï-binh, au cours capricieux, dont les eaux calmes coulent entre deux rives couvertes de hautes futaies. A chaque instant nous rencontrons des jonques marchant à la perche ou traînées par de petits remorqueurs à vapeur, portant fièrement à l'arrière les couleurs françaises, et conduites avec habileté par des patrons chinois. Toutes ces barques sont chargées jusqu'au bord de sacs et de caisses qui se dirigent vers le même point que nous. Elles deviennent de plus en plus nombreuses au fur et à mesure que nous approchons du port, et quand, en tournant un coude de la rivière, nous nous trouvons brusquement en face de Trai-dam, nous avons peine à nous frayer un passage à travers la foule des embarcations qui encombrent le cours de l'eau.

Nous jetons l'ancre vers les cinq heures du soir, et, de l'endroit où nous sommes, le petit port offre un coup d'œil inoubliable : le soleil couchant descend lentement derrière les montagnes boisées qui se dressent devant nous tout au fond du paysage; son disque nous apparaît derrière la buée qui commence à monter de la surface du fleuve et qui forme autour de lui comme une légère poussière d'or. Plus près de nous les rayons obliques criblent l'eau de paillettes, dessinent le long des jonques immobiles de grandes ombres qui s'allongent de minute en minute, donnent au vert tendre des touffes de bambous, dont les extrémités se détachent sur le ciel, des reflets dorés qui contrastent avec la couleur noire des grands banians tout chargés de lianes.

Nous débarquons aussitôt; une escouade de coulis qui nous attend sur la berge charge nos bagages et nos caisses et, guidés par le sergent d'infanterie de marine qui commande ces coulis, nous nous mettons en route pour le camp de Chu, distant de 3 kilomètres environ du point où nous avons pris terre. Le Loch-nam passe au pied de ce camp, et les petites barques peuvent remonter, à 2 kilomètres plus haut, au port de Lam, qui y confine; mais les canonnières ne vont pas jusque-là et les grosses jonques doivent, pour faire ce trajet, être allégées à Trai-dam de la moitié de leur chargement, à cause du peu de profondeur des eaux. Ces différents transbordements augmentent beaucoup les difficultés du service des vivres; aussi a-t-on mis près de deux mois pour rassembler à Chu les approvisionnements nécessaires à la campagne qui va s'ouvrir.

Entre Trai-dam et le camp, la route, quittant presque immédiatement les rives boisées du Loch-nam, serpente dans une plaine aride, semée de petits monticules qui n'ont pour toute végétation qu'une herbe rude et courte. Le fort de Chu, qu'on aperçoit de la plaine, a été construit sur un de ces sommets. De loin il ressemble à une forteresse chinoise; une muraille en terre, consolidée en dehors avec des bambous, forme une enceinte circulaire qui abrite dans son intérieur une vingtaine de petites paillotes et les tentes des généraux. Au centre une plate-forme exhaussée de plusieurs mètres supporte un canon hotchkiss dont la silhouette menaçante se découpant sur le ciel s'aperçoit de tous les environs. La plate-forme sert en même temps d'observatoire; les lunettes de marine dont elle est munie, braquées sur les hautes montagnes qui tracent à l'horizon comme une grande ligne sombre, permettent d'y voir flotter les innombrables pavillons de l'armée chinoise qui garde les défilés du Déo-van.

Tout autour du fort et en dehors de son enceinte, les troupes réunies pour prendre part à la campagne de Lang-son ont établi leurs cantonnements. Il y a là 8000 hommes, répartis en deux brigades, sous les ordres du général de Négrier et du colonel Giovanninelli. Les uns sont logés dans de petites huttes en bambous construites à la hâte par les coulis, les autres sous de grandes tentes blanches en forme de bonnet de police, prises aux Chinois pendant les combats de Chu et de Noui-bop. Tous ces abris sont disposés à flanc de coteau le long d'une grande route qui va du camp au Loch-nam. Les vivres sont installés au bord de la rivière, dans de longues constructions en bambous, où sont empilées des caisses de biscuits et de conserves, des montagnes de sucre et de café, des tonneaux de vin et surtout de tafia. Pour alléger les coulis, le général a décidé que, pendant la colonne de Lang-son, les troupes recevraient de l'eau-de-vie au lieu de vin; on diminuera ainsi le poids et le volume de la ration journalière d'alcool nécessaire au soldat en marche.

Il est difficile de se faire une idée de l'animation, du mouvement, qui règnent dans ce camp où loge toute une armée; dès la pointe du jour, les clairons sonnent le réveil, les portes des cagnas s'ouvrent, les toiles de tente se soulèvent; devant chacune d'elles, des troupiers bras et poitrines nus font leurs ablutions matinales; les boys s'empressent, apportant des brassées de bois, courant chercher de l'eau à la rivière; les feux s'allument de toutes parts. Un peu à l'écart, près d'une petite pagode ombragée par de grands arbres, des centaines de chevaux annamites, rassemblés dans un enclos de bambous, hennissent et s'ébrouent; plus loin paissent les bœufs qui doivent suivre la colonne pour approvisionner les troupes en viande fraîche; sur la rivière un bac fait constamment le va-et-vient entre les deux bords; des officiers d'administration



Port de Trai-dam. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

affairés, un carnet à la main, prennent livraison des jonques qui arrivent à chaque instant et qu'on décharge au fur et à mesure. Beaucoup de ces jonques sont, en prévision d'une attaque pendant le trajet, armées d'un petit canon de cuivre. En avant du camp, le long du front de bandière, les femmes des tirailleurs tonkinois ont établi un marché; elles se tiennent accroupies devant leurs paniers, à l'ombre des bambous, et elles entament des discussions sans fin avec les troupiers qui leur marchandent du tabac et des légumes.

Le campement le plus pittoresque est celui de l'artillerie: les grands mulets d'Algérie qui doivent porter sur leur dos les affûts et les canons démontés sont entravés au piquet devant les tentes chinoises qui abritent les servants et les officiers. Au centre du bivouac, les voitures, les harnais et les caisses d'obus sont rangés en tas et bien en ordre. Les coulis, leurs couvertures rouges en sautoir, vont et viennent, distribuant le fourrage, tandis que les officiers, assis sur un sac ou un affût, parcourent avidement les journaux qu'ils viennent de recevoir. Le courrier attendu depuis quinze jours est enfin arrivé: on se passe les nouvelles, qui ont trois mois de date; les mieux partagés lisent à l'écart les longues lettres de famille qui donnent comme une vision de France, très lointaine et très douce.

Le lendemain de notre arrivée au camp est un dimanche et un jour de fête. L'abbé G..., l'aumônier de l'ambulance, qui doit nous suivre partout, a voulu dire sa messe en grande pompe sous le petit hangar en feuilles de palmier qui lui sert d'habitation. L'autel est une table en bois blanc recouverte d'une serviette; le servant, un boy indigène agenouillé sur une mauvaise natte, nasille les répons dans un latin impossible; un tirailleur tonkinois en sentinelle a pour mis-



Marchandes indigènes. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

sion d'écarter les chiens errants ou les chevaux échappés qui pourraient venir troubler la cérémonie. L'auditoire se compose d'officiers, de soldats et de quelques coulis catholiques. Tous se tiennent debout, en plein air, devant la pauvre maison.

Vers midi, les coulis arrivent de Trai-dam; ils sont près de 6 000 et presque aussi nombreux que les soldats des brigades; chacun d'eux porte un bambou sur l'épaule et une longue corde autour des reins. Du haut du monticule sur lequel le camp est assis, nous voyons leurs longues files serpenter à perte de vue dans la plaine comme un grand ruban noir. 4 000 d'entre eux porteront le matériel à la suite de la colonne; les 2 000 autres seront occupés à faire la route au fur et à mesure que nous avancerons. Ils viennent de tous les points du Delta, et il a fallu beaucoup de patience et d'énergie pour les réunir en aussi grand nombre.

Le 2 février au matin, les troupes quittent le camp pour s'organiser au pied du fort en ordre de marche; elles vont pouvoir s'étendre à l'aise dans cette plaine aride qui se poursuit sur une étendue de 3 kilomètres dans la direction des montagnes. Nous attendons à l'écart dans un champ en friche notre tour de prendre place dans la colonne; nos coulis, rangés en ligne, et appuyés sur leurs grands bambous, ont déposé dans la boue leurs caisses et leurs ballots. Il fait froid; il pleut; un brouillard humide et épais nous enveloppe et masque tout à dix pas.

Pendant deux grandes heures, nous voyons l'armée défiler devant nous: c'est d'abord un peloton de chasseurs d'Afrique aux grands chevaux efflanqués, puis une section du génie avec de nombreux coulis armés de pics et de pioches pour refaire les routes et jeter les ponts; deux compagnies d'infanterie et une section d'artillerie complètent l'avant-garde. Un intervalle, et voici

le gros de la colonne : infanterie de ligne, bataillon d'Afrique et légionnaires, tirailleurs algériens et tonkinois, troupe de marine en uniforme sombre, tous rangés sur quatre lignes et ployant sous le sac, qu'on a été obligé de faire trop lourd; il faut que chaque homme porte des vivres pour cinq jours, sa tente, ses cartouches; c'est un poids de 37 kilos. L'artillerie leur succède; les grosses pièces démontées sont chargées sur des mulets; deux batteries de 4, traînées par des mules ou de petits chevaux, tracent dans les herbes de profondes ornières.

Vers dix heures, le soleil finit par percer la brume; le brouillard se déchire, découvrant toute la plaine et notre immense colonne qui se déroule à perte de vue, toute hérissée de fusils. On avance lentement, avec des pauses fréquentes; il faut donner le temps aux troupes d'avant-garde de fouiller l'entrée des défilés et de voir si aucune embuscade ne nous guette derrière ces montagnes d'aspect sinistre qui, au fur et à mesure que nous avançons, se montrent de plus en plus sauvages et désolées.

Le terrain monte peu à peu; la route, qui commence à s'encaisser, contourne de petits bouquets d'arbres et de broussailles; l'herbe courte de la plaine fait place aux graminées et aux fougères; le sol devient dur,



La messe au camp. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

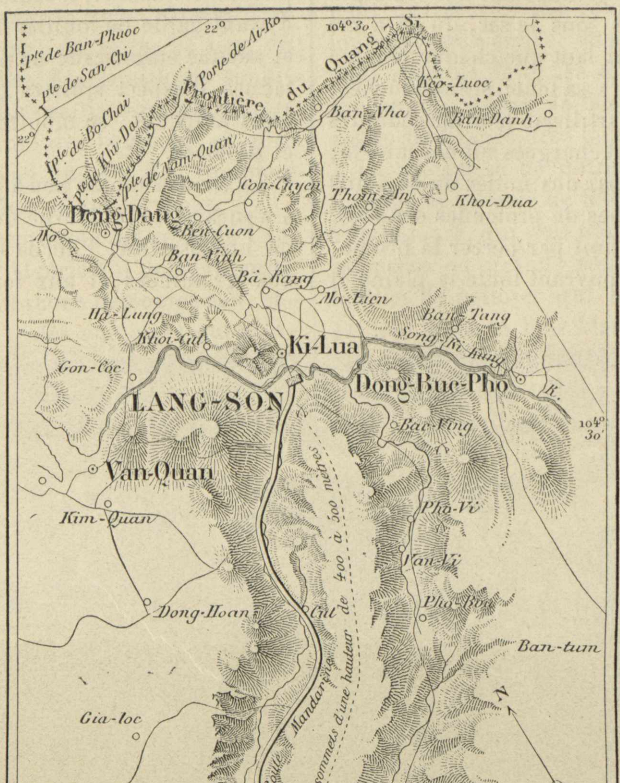
caillouteux, couleur d'ocre; des mamelons surgissent de toutes parts.

Vers cinq heures du soir nous rencontrons au village de Lam-lung un poste de tirailleurs tonkinois qui garde l'entrée du Déo-van. Les Linhs se sont installés dans un fortin chinois planté au sommet d'un mamelon comme une sentinelle avancée; avec sa muraille en terre rouge couronnée de créneaux, sa petite porte qu'on ferme à l'aide d'une herse, le ruisseau moussu qui coule à ses pieds et le joli cadre d'arbres verts qui l'entoure, ce petit fort a de loin un air à la fois pimpant et hospitalier. Nous nous y arrêterions bien volontiers pour passer la nuit et nous nous contenterions même ce soir des quatre ou cinq masures en terre gâchée qui forment le village et qui se cachent comme honteuses derrière les fourrés voisins; mais il nous faut marcher encore trois ou quatre kilomètres et aller camper à la belle étoile, sur un petit monticule tout dénudé, d'où nous avons vue sur les rampes à pic que nous commencerons à escalader demain. Dans ce pays désolé et sauvage, nous n'aurons plus pour camper le soir les grandes et confortables pagodes qu'on rencontre partout dans le Delta; nous allons dormir à la belle étoile, serrés les uns contre les autres pour éviter le froid de la nuit. Le feu même nous est interdit aujourd'hui : sa lumière pourrait nous attirer

des coups de fusil; les Chinois, bien certainement, nous observent des massifs montagneux qui nous entourent de toutes parts comme une haute muraille circulaire.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous engageons dans l'étroit sentier tracé avec une pente de 45 degrés au flanc de la montagne; il côtoie à gauche des rochers à pic tapissés de plantes grimpantes et d'arbustes rabougris; il surplombe à droite un précipice qui se creuse davantage au fur et à mesure que nous montons en nous laissant voir, tout au fond, les cimes aiguës des grands arbres qui poussent dans la vallée. Les soldats, malgré leur charge pesante, grimpent allègrement, vivement intéressés par le spectacle grandiose dont les aspects varient à chaque tournant du chemin. Malgré leur habitude des pentes, les mulets qui portent les canons glissent à chaque instant sur le sol boueux, détrempé par les pluies de la veille; l'un d'eux, dans un faux mouvement, dépasse la rampe et, après avoir fait en l'air une ou deux pirouettes, va s'écraser au fond du ravin avec l'affût dont il était chargé.

Nous arrivons au point culminant après deux heures d'ascension pénible, et notre horizon, qui jusque-là était des plus bornés, s'élargit tout à coup. Devant nous, à perte de vue, s'étend une succession non interrompue de montagnes nues et arides dont les derniers échelons se confondent à la limite de l'horizon avec les nuages gris qui masquent le ciel. Ces croupes séparent d'étroits et profonds vallons, dans lesquels nos regards plongent comme à vol d'oiseau.



Échelle de $\frac{1}{500000}$

Route de Lang-son, d'après les officiers topographes du corps expéditionnaire.

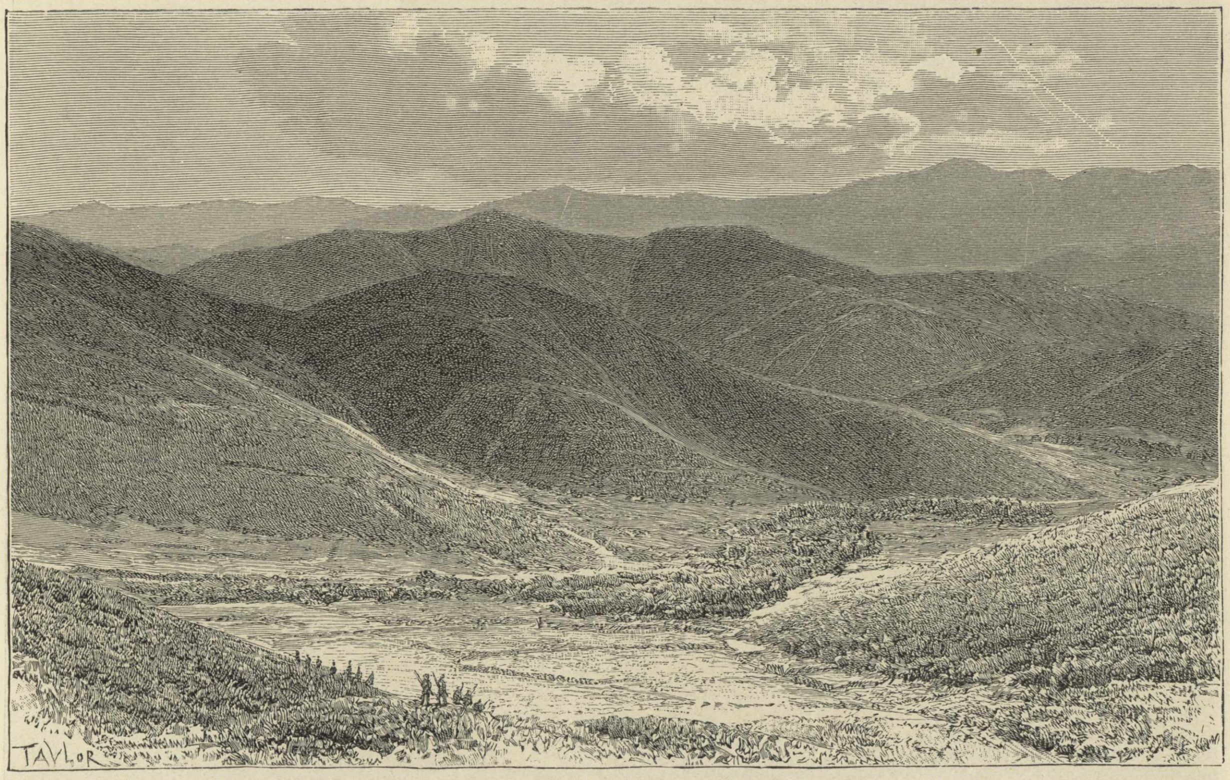
A nos pieds s'ouvre une passe étroite et tortueuse bordée à droite et à gauche par deux lignes continues de montagnes pelées; les flancs profondément ravinés de ces montagnes descendent en pente assez douce jusqu'à un petit ruisseau qui occupe le fond du défilé et dont le murmure parvient jusqu'à nous. La route de Lang-son longe ce ruisseau; c'est un tout petit sentier, qui trace une étroite bande claire au fond de la passe et qui disparaît bientôt entre deux montagnes.

La colonne a fait halte; nous contemplons cette contrée morne et désolée qui étale comme à plaisir devant nous son sol profondément bouleversé et qui semble vouloir nous montrer d'un seul coup l'ensemble des obstacles que nous aurons à vaincre. Nulle part on ne découvre ni une habitation, ni une culture; les soldats comprennent bien maintenant pourquoi leurs sacs sont chargés de vivres et l'utilité de cette armée de coulis qu'ils traînent derrière eux au risque de retarder leur marche. Des trois routes qui conduisent à Lang-son, c'est celle du Déo-van qui est la plus accidentée et la plus difficile. Jamais les Chinois, qui la connaissent bien, n'auraient pu supposer que nous nous y engagerions de préférence. Aussi ont-ils négligé de défendre l'entrée des défilés, concentrant la majeure partie de leurs forces sur la route du Déo-quan et surtout sur celle de Baclé, où ils avaient accumulé des défenses tellement formidables que tous nos efforts s'y seraient brisés à coup sûr.

Après une halte d'une demi-heure pour laisser re-

poser les soldats et les coulis, la colonne reprend sa marche en avant : l'artillerie, l'ambulance, le convoi descendent les pentes pour aller retrouver le petit chemin aperçu des hauteurs. Afin d'éviter toute surprise, les troupes de ligne suivent les crêtes à droite et à gauche de cette passe profonde; du fond de la vallée nous voyons chaque soldat découper nettement sur le ciel une petite silhouette pas plus haute que le doigt. Pesamment chargés, arrêtés à chaque instant par un rocher qu'il faut escalader, un ravin qu'il faut franchir d'un bond, les fantassins n'avancent pas vite; à cinq heures du soir nous n'avons encore parcouru que la moitié de la passe. Déjà la nuit vient; le ciel se couvre de gros nuages noirs, la pluie tombe à torrents. A la rigueur, les éclairs qui sillonnent le ciel de minute en minute nous permettraient encore de continuer notre route; mais les violents coups de tonnerre qui leur succèdent presque aussitôt et qui se répercutent dans la montagne en roulements formidables jettent la terreur parmi les coulis, qui refusent d'avancer; d'ailleurs les troupes qui suivent les hauteurs risqueraient, par cette nuit obscure, de tomber dans quelque fondrière. Nous faisons halte au milieu du défilé et nous bivouaquons à l'endroit où nous sommes, le long de la route, contre le pied de la montagne, au milieu des hautes herbes toutes dégouttantes de pluie.

Le 4, de grand matin, nous quittons avec empressement ce campement humide. Le défilé va s'élargissant



Col du Déo-van. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

et nous permet de marcher plus à l'aise. La chaîne de montagnes qui le bordent de chaque côté s'abaisse peu à peu. Les petites collines qui lui succèdent sont séparées par d'étroits vallons couverts de beaux arbres.

Bientôt le sentier et le ruisseau qui l'accompagnent font un coude brusque; nous débouchons dans une vallée spacieuse, au village de Cao-niat, misérable hameau composé d'une douzaine de masures qui menacent ruine. La brigade du général de Négrier y a campé la veille; elle a trouvé dans les cabanes désertes des corbeilles de poudre abandonnées par les Chinois et quelques sacs de riz, avec lesquels les coulis ont fait bombance.

Les patrouilles qui, pendant toute la matinée, ont battu les environs, ont essuyé à différentes reprises des coups de feu de l'ennemi. Les Chinois ne sont pas loin de nous; nous déjeunons vivement, prêts à tout événement.

Au nord de la vallée dans laquelle toute la colonne est massée, le sentier, toujours très étroit mais bien tracé, s'incline vers l'ouest pour passer entre une série de montagnes couvertes de hautes herbes et de broussailles. La brigade du général de Négrier prend la tête et s'engage dans ce sentier, flanquée à droite et à gauche par des groupes d'éclaireurs qui fouillent les mamelons voisins. Nous avançons avec la plus grande prudence; le pays est absolument inconnu; il faut s'attendre à rencontrer l'ennemi derrière chaque pli de terrain. Un grand silence règne dans la colonne; chacun de nous fouille anxieusement du regard toutes les collines et tous les buissons. Nous marchons sans songer à la fatigue, fouettés par cette émotion bizarre que ressent

le chasseur de gros gibier quand le danger est proche.

Bientôt nous quittons la route pour nous enfoncer à droite entre les mamelons. L'ambulance a recruté d'excellents compagnons : d'abord l'abbé G..., qui, pour ne pas être gêné par les broussailles, a relevé sa longue soutane autour des reins; il fait des enjambées énormes, s'appuyant sur une longue lance volée aux Chinois. Nous avons aussi deux reporters étrangers, envoyés par leurs journaux pour suivre la campagne et qui, montés sur de petits chevaux du pays, fouillent sans cesse les environs avec leurs lorgnettes. Personne ne connaît au juste leur nationalité; ils ne parlent pas français et nous ne nous entretenons que par gestes; ce sont à coup sûr des Anglais ou des Américains. Très aimables compagnons, eux aussi, malgré leur mutisme forcé, leurs lunettes et leurs voiles verts.

Halte! Voilà l'ennemi! A droite, à 2 kilomètres en avant, au sommet d'un massif de collines dont les pentes à pic sont presque inaccessibles, des forts chinois barrent la route. Comme pour nous braver, leurs défenseurs agitent au-dessus des créneaux de nombreux pavillons de toutes couleurs. L'artillerie reçoit l'ordre de se porter sur un mamelon situé à environ 1 500 mètres des ouvrages; les mulets grimpent aux



L'artillerie escalade les crêtes. — Dessin de Gérardin, d'après une photographie.

pentes comme des chamois; les artilleurs poussent par la croupe les bêtes récalcitrantes, pendant que leurs conducteurs les tirent par la bride; pas de route, mais des cailloux roulants, des trous masqués par les herbes, des crevasses qu'on est obligé de tourner. De temps en temps un mulet s'abat; il faut le décharger pour le relever.

La brigade du général de Négrier s'est formée en deux colonnes : l'une, composée de troupes d'Afrique, prend par la droite; l'autre, formée par l'infanterie de ligne, attaque à gauche. Pendant qu'elles descendent les pentes, elles restent invisibles, masquées par les inégalités du terrain; mais bientôt nous devinons leur marche au fond du ravin, grâce aux ondulations des hautes herbes. L'artillerie fait un feu d'enfer au-dessus d'elles, les obus éclatent près des forts chinois, qui restent muets, mais dont les grands pavillons flottent toujours.

A droite, un soldat vient de se hisser à bout de bras hors du ravin en s'aidant des hautes herbes et des lianes; dix autres le suivent, et bientôt la troupe tout entière gravit la pente raide qui nous fait face et qui aboutit au fort chinois le plus rapproché. Les soldats montent tranquillement sac au dos. On les compterait presque; le bataillon de la légion est là tout entier avec deux compagnies du bataillon d'Afrique. Les hommes,



Arrivée des coulis (voy. p. 260). — Dessin de Gérardin, d'après une photographie.

penchés en avant, s'accrochent aux branches d'arbres et aux aspérités du sol, car la pente est raide et inégale. L'artillerie, craignant de les atteindre, s'est tue.

Le fort chinois est toujours muet; rien ne semble bouger derrière ses créneaux menaçants, que nous fouillons sans relâche avec nos lunettes.

Les légionnaires vont toujours; les voilà maintenant à moins de 400 mètres des retranchements ennemis; une émotion poignante me saisit; il me semble que chacun de leurs pas retentit jusqu'à moi.

Tout à coup les créneaux se couvrent de fumée; une fusillade formidable éclate. Nos soldats ont reçu la décharge sans broncher; ils ont déposé leurs sacs et ils continuent à avancer l'arme à la main, prêts à tirer. A 200 mètres du fort, leurs clairons sonnent la charge; nous les voyons bondir, sauter dans les fossés, se cramponner aux créneaux et disparaître derrière les murs en terre. Une fumée intense enveloppe les retranchements et masque toute l'action.

Le fort est à nous après un combat corps à corps qui dure dix minutes; les Chinois dégringolent les pentes, abandonnant leurs étendards.

Les troupes de ligne qui forment la colonne de gauche ont, elles aussi, débusqué les Chinois. La brigade du colonel Giovanninelli, doublant les bataillons du général de Négrier, s'est avancée en même temps sur l'extrémité opposée de la route, délogeant l'ennemi d'une longue crête qu'il occupait. Mais tout n'est pas fini; cette rude journée n'a servi qu'à nous faire gagner quelques kilomètres de terrain. Les Célestes défendent la route pied à pied; il faut leur prendre leurs forts un à un; déjà ils se sont reformés en arrière de la ligne conquise, sur une série de hauteurs qui, de l'endroit où nous sommes, paraissent presque inexpugnables. Les troupes campées dans les forts enlevés de haute lutte et qui dominent tous les environs peuvent voir, disposées devant elles comme sur une carte en relief, les formidables défenses qu'il leur reste à conquérir.

Nous avons reçu pendant cette première journée de combat un certain nombre de blessés et nous avons dû dresser, pour les abriter pendant la nuit, les grandes tentes en toile blanche que nous traînons derrière nous à dos de coulis depuis le commencement de la campagne. Au jour, quand nous ouvrons les portes de ces tentes tout humides de rosée pour laisser pénétrer l'air frais du matin, les troupes ont déjà repris leur marche et l'action a recommencé sur toute la ligne. Les officiers blessés prêtent l'oreille aux coups de feu, qui les renseignent exactement sur l'emplacement des combattants: très loin sur la gauche, la fusillade des tirailleurs d'avant-garde nous arrive, étouffée par la distance comme une sorte de crépitement sourd. Plus rapprochés, les feux d'une compagnie lancée contre un fortin parviennent à notre oreille semblables au bruit d'une toile qu'on déchire, soulignés de temps en temps par les salves de notre grosse artillerie que les échos de la montagne nous renvoient comme un roulement de tonnerre.

Vers dix heures, le soleil réussit à percer l'épaisse brume qui nous enveloppe et notre horizon s'agrandit peu à peu. Nous sommes campés dans une vallée étroite, plantée de grands roseaux et séparée de la route par un petit bois touffu. Les hautes montagnes pelées qui nous environnent de toutes parts sont couronnées par les fortins en terre conquis la veille et sur lesquels flottent encore de grands étendards chinois.

A quelque distance de nos tentes, le parc d'artillerie et le convoi de la colonne campent à l'ombre des arbres rabougris qui poussent dans le vallon; devant les caisses et les tonneaux rangés sur l'herbe, une sentinelle se promène de long en large l'arme au bras, tandis que des centaines de petits chevaux, le bât sur le dos et tout sanglés, paissent sous la garde des coulis.

A midi un chasseur d'Afrique nous apporte l'ordre de lever le camp. Les premières affaires ont été chaudes, la section d'avant-garde de l'ambulance est encombrée de blessés; il faut partir au plus vite pour la dégager.

Les tentes sont ployées et nous nous mettons en route. Les blessés que nous avons déjà sont couchés sur des civières pour être transportés à dos de coulis. Il est impossible de les envoyer en arrière : les effectifs de la colonne sont trop restreints pour qu'on puisse en détacher les troupes nécessaires pour les accompagner jusqu'à Chu.

Le sentier, très étroit, bordé de chaque côté par de longues herbes desséchées, serpente entre de hautes collines absolument nues et arides. Chacun de ces sommets est surmonté par un fort chinois abandonné. Nous en comptons, à mesure que nous avançons, plus de trente, disposés non seulement au point culminant de chaque montagne, mais même à flanc de coteau. Tous les défilés en sont hérissés sur une longueur de 15 kilomètres et sur une largeur de 7 ou 8.

La plupart de ces ouvrages sont pourvus de casemates semblables à celles que j'ai décrites pendant la campagne de Hong-hoa; tous sont construits avec de la terre gâchée, des bambous et des broussailles.

L'ambulance, précédée par le chasseur d'Afrique qui lui sert de guide, est flanquée à droite et à gauche par les infirmiers, qui ont pris leurs fusils. Dans ce terrain accidenté, nous pouvons nous trouver subitement, à un tournant du chemin, en contact avec un gros de fuyards ennemis, et il faut que nous soyons prêts à nous défendre au besoin. Avec nos brancards chargés qui ne peuvent passer que un à un, notre convoi occupe plus d'un kilomètre. Chaque civière nous prend quatre coulis, dont il a fallu répartir les bagages sur les autres porteurs. Les pauvres diables ploient sous leur charge trop lourde. Ils sont obligés de se reposer fréquemment et nous n'avançons pas vite. Vers cinq heures du soir nous sommes encore à 5 ou 6 kilomètres des troupes. Il faut les rattraper à tout prix cependant : nous ne pouvons passer la nuit isolés comme nous sommes et exposer nos blessés à avoir le cou scié par les rôdeurs chinois.

Le chasseur d'Afrique qui nous guide quitte le che-

min frayé et coupe à travers les mamelons pour abréger la route. Nos coulis sont trop chargés pour gravir et descendre ces pentes raides. Cinq ou six absolument fourbus se couchent près de leurs paquets et refusent d'avancer. Pour leur donner du cœur, nous saisissons, l'officier d'administration et moi, un gros ballot que portent trois des plus harassés et nous reprenons notre route le bambou sur l'épaule. Entraînés par l'exemple, les porteurs finissent par reprendre leurs charges ; mais pendant tous ces pourparlers, le jour, qui commençait à baisser, a fait place à une nuit profonde. On n'y voit plus à dix pas, et le guide, désorienté au milieu de ces mamelons pelés qui se ressemblent tous, vient nous avouer qu'il ne reconnaît plus son chemin. Nous continuons quand même à avancer à tâtons dans la direction que nous présumons avoir été prise par la première brigade, et vers neuf heures du soir nous arrivons heureusement sur la ligne des sentinelles françaises.

Nos troupes se sont battues toute la journée, grimpant aux flancs des montagnes, traversant les broussailles et les ruisseaux à la poursuite des Chinois. Quand la nuit est venue, elles ont bivouaqué sur place, demeurant en contact avec l'ennemi, qui n'abandonnait le terrain que pied à pied. Les Chinois sont si près qu'on les entend s'appeler des avant-postes ; nos soldats sont couchés pêle-mêle dans les champs ; les officiers dorment étendus de tout leur long sur le sol, ayant près d'eux, pendus à la poignée de leur sabre fiché en terre, leurs revolvers et leurs lorgnettes.

Nous enjambons par-dessus tous ces corps endormis pour arriver jusqu'à la petite digue, séparant deux rizières boueuses, qui nous est assignée comme emplacement jusqu'au lendemain. Nous installons sur cette digue nos blessés couchés sur leurs brancards, après



Les forts chinois. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

quoi nous nous étendons sur les remblais obliques de la chaussée, les pieds dans la boue du champ de riz, et nous nous arrangeons tant bien que mal pour y passer le reste de la nuit.

A l'aube nous quittons ce marais pour nous organiser dans un champ voisin où nos blessés seront mieux placés pour recevoir les soins que réclame leur état. Les Chinois se sont retirés pendant la nuit, abandonnant l'immense camp retranché qu'ils avaient construit devant Dong-song, emportant tout ce qu'ils pouvaient de leur matériel et mettant le feu au reste ; sur plusieurs points, leurs forts sont transformés en de vastes brasiers.

Les troupes se sont lancées à la poursuite de l'ennemi; nous les suivons de loin, gênés dans notre marche par les malades et les blessés que nous transportons en civières. Vers six heures du soir nous arrivons à Dong-song. La première brigade a dépassé ce village pour aller camper à deux ou trois kilomètres en avant sur la route de Lang-son. Les troupes du général de Négrier bivouaquent aux alentours dans les fortins chinois.

XXVIII

Dong-song. — Les têtes coupées; un triste cadeau. — Déroute de l'armée ennemie. — Le service des ambulances chez les Chinois.

Dong-song est un pauvre hameau annamite dont les habitants ont tous fui et dont les cases en terre ont été presque toutes détruites par les Chinois ; ceux-ci y avaient construit de grandes casernes : leurs soldats logeaient dans de petites maisons basses faites en bambous et recouvertes de paille de riz. Comme toujours, ces huttes sont d'une malpropreté sordide, et nous passons une partie de la soirée à les mettre en état. Les lits de camp sur lesquels couchaient les Chi-

nois s'y trouvent encore : ce sont de grandes claies en treillis de bambous reposant horizontalement sur des piquets : elles sont adossées contre les pans de chaque case, dont elles occupent toute la longueur.

Nous installons nos malades sur ces couchettes après les avoir bien matelassées avec des tiges de riz fraîches et des feuilles de fougère. Les ambulances des deux brigades sont réunies et nous avons une centaine de blessés : le village est transformé en un vaste hôpital. Le général en chef habite à quelques pas de nous, dans une petite pagode ombragée par de beaux arbres.

Dong-song est un point stratégique d'une importance capitale parce qu'il est situé à la bifurcation de trois routes qui permettent soit d'atteindre Lang-son, soit de descendre dans le Delta. Deux de ces routes, celle du Déo-van, que nous avons suivie, et celle du Déo-quan, plus directe et plus facile, aboutissent au village de Chu, qui est notre centre de ravitaillement et la base de nos opérations. Le troisième chemin suit le col de Déo-quao au nord-ouest de Dong-song et va rejoindre à angle droit la grande route mandarine qui relie Bac-lé à la frontière chinoise.

Avant de s'engager plus avant, le général en chef a résolu de séjourner à Dong-song pour laisser prendre aux troupes, surmenées par trois jours de combats incessants, un repos qu'elles ont bien gagné. De cette façon, le convoi de vivres frais qui nous est envoyé du Delta aura le temps de nous rejoindre, et l'escorte de ce convoi pourra prendre au retour et ramener à Chu ceux de nos blessés qui seront capables de supporter le transport.

Aux alentours de notre campement le pays est des plus pittoresques : le village est situé dans une étroite et longue vallée plantée de grandes herbes rudes et desséchées au milieu desquelles serpente une petite rivière ; à droite et à gauche s'élèvent de hautes montagnes, dont quelques-unes sont couvertes de beaux arbres ; elles forment à l'ouest une grande chaîne interrompue seulement par l'amorce de la route du Déo-Quao. Sur les sommets les plus élevés, les Chinois ont construit des forts dont les créneaux se découpent nettement sur le ciel ; à flanc de coteau et dans la vallée même, ils ont bâti plusieurs camps retranchés dans lesquels logeaient leurs soldats. Toutes ces constructions animent et embellissent le paysage un peu sévère ; les camps surtout offrent de loin un aspect très original : figurez-vous un espace circulaire, de 100 à 150 mètres de rayon, entouré par un mur en terre haut de 2 mètres, crénelé, et par un fossé peu profond. Dans l'enceinte, où l'on entre par deux portes placées l'une en face de l'autre, une douzaine de petites huttes basses occupées par des lits de camp ; de distance en distance, à l'entrée des huttes, de grandes jarres en terre à moitié remplies d'eau ; dans les cases, des marmites à cuire le riz, des soucoupes en terre commune, quelquefois une pipe à opium oubliée. A l'entrée d'un de ces camps, fiché à un bambou de la porte d'enceinte, j'ai vu un crâne desséché ; sans doute un espion, un malheureux coulis qu'on aura mis à mort pour l'exemple. Tout près de notre campement, sur un arbre mort qui se dresse sur le bord de la route, il y a une autre de ces têtes coupées, noircie et momifiée par les rayons du soleil. Ces sinistres exhibitions sont chose fréquente dans tous les pays d'extrême Orient : pendant une colonne, un jour qu'il faisait une chaleur accablante, le général Brière de l'Isle vit s'avancer à sa rencontre les notables d'un village voisin, précédés du maire tenant le plateau aux présents. Sur ce plateau était posé un panier en bambous contenant trois objets ronds soigneusement enveloppés dans des feuilles de bananier ; le général se figurait recevoir des pamplemousses, lorsque, en ouvrant le panier, il aperçut tout à coup trois têtes humaines fraîchement coupées. Une bande de pirates opérait dans le voisinage, et les gens du village avaient pensé que rien ne serait plus agréable au mandarin français que de recevoir les têtes des trois chefs de bandits.

Le 10 février au matin, la colonne reprend sa marche en avant, laissant à Dong-song une petite garnison qui s'installe à l'est de la route, dans un fortin chinois. Le chemin, très facile et très bien entretenu par les Célestes, longe le cours de la petite rivière et décrit avec elle des courbes capricieuses pour contourner les mamelons.

Vers huit heures nous rejoignons le campement de la 1re brigade ; elle est installée sur une petite colline ombragée par des pins ; les soldats campent sous la tente depuis trois jours, à cette même place. Nous nous arrêtons pendant une heure pour leur permettre de plier bagage ; l'ambulance a fait halte dans une prairie où poussent de belles violettes qui malheureusement sont sans odeur ; je découvre également parmi les broussailles quelques fraisiers sauvages, mais les fraises, de couleur très appétissante, sont, elles aussi, sans aucun parfum.

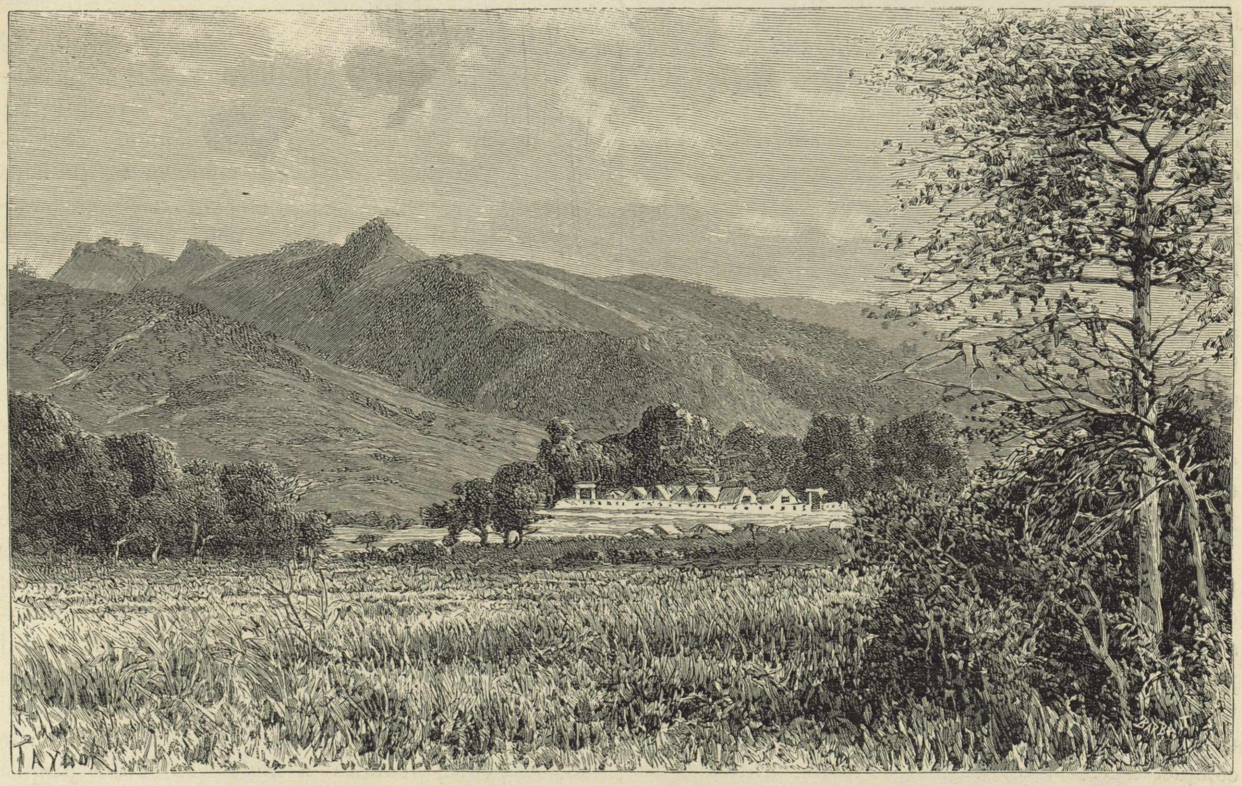
A côté de nous, la section de télégraphie optique s'apprête à lever son camp ; avant de se mettre en route, le lieutenant Saillard, qui la commande, passe la revue de ses appareils. Ces petites boîtes carrées montées sur trois pieds et armées d'une grande lunette qui reluit au soleil, ne disent rien qui vaille à nos coulis ; ils se tiennent à distance respectueuse de ces machines inconnues, qu'ils prennent pour un puissant engin de guerre. Ils ne se trompent qu'à moitié, car ces lampes inoffensives nous ont rendu dans plusieurs circonstances d'aussi importants services que les gros canons.

Le soleil est déjà haut à l'horizon quand nous reprenons notre marche. Le chemin qui serpente dans la vallée est égal et facile ; il ne s'éloigne guère d'une petite rivière aux eaux vives qui coule entre une double rangée d'arbustes et de hautes herbes. De distance en distance, nous trouvons des traces d'anciennes rizières, depuis longtemps abandonnées et en friche ; aucun village n'apparaît aux environs. Le pays semble absolument désert.

La route est ravissante ; à gauche elle longe une chaîne continue de montagnes dont les sommets, dé-

nudés pour la plupart, atteignent jusqu'à 500 mètres de hauteur; cette chaîne la sépare de la route de Baclé qui lui est parallèle; à droite se dressent de distance en distance des mamelons boisés dont les taillis sont presque impénétrables. Nous traversons de temps en temps des bosquets où poussent le bancoulier, le pin maritime, une espèce de bouleau et plusieurs variétés de chêne. Sur les vieux troncs moussus, des orchidées forment des grappes élégantes; le chemin est bordé de petites clochettes bleues et blanches, de chrysanthèmes lilas, de violettes, sans compter les cycas, l'ortie de Chine et les grandes fougères.

Sur tout le parcours nous trouvons des traces évidentes du passage des troupes ennemies : la terre, argileuse, ramollie par les pluies, a gardé de nombreuses empreintes de pieds nus ou chaussés de sandales chinoises; elle est creusée de profondes ornières produites par les roues des canons Krupp dont les Célestes sont pourvus. Nos troupiers ramassent des paniers en bambous, des baguettes à manger le riz, des soucoupes en porcelaine commune que les soldats chinois ont semés dans leur fuite. Tout indique du reste que, loin de battre en retraite en bon ordre, l'ennemi est en débandade complète; il fuit par groupes isolés, qui n'ont plus entre eux ni cohésion, ni rapport. Des tas de cendres, des troncs d'arbres à moitié carbonisés, montrent l'endroit où ces groupes se sont arrêtés pour faire cuire le riz à la hâte; sur le bord du chemin, les



Environs de Dong-son et camp retranché chinois. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

grandes herbes foulées qui gardent encore l'empreinte des corps indiquent l'emplacement où les fuyards ont passé la nuit.

Les Chinois ont perdu beaucoup de monde pendant les dernières affaires; près de chacun de leur campement, nous découvrons des tombes récentes : ce sont de petits tertres de forme quadrangulaire, n'ayant guère plus de 60 à 80 centimètres de hauteur et orientés tous dans la même direction. Vers midi, après avoir traversé l'étroite rivière qui nous a accompagnés jusque-là et qui passe de l'est à l'ouest de la route, nous tombons sur un de ces camps fortifiés dont j'ai parlé plus haut : les champs qui l'environnent forment un véritable cimetière, dans lequel nous comptons plus de soixante tombes rangées côte à côte. Quelques-unes de ces tombes ont été fermées tout récemment; la terre qui les recouvre n'est pas encore complètement sèche.

Plus nous avançons et plus les traces de la déroute de l'armée ennemie deviennent nombreuses et évidentes; ce ne sont plus des chapeaux, des vêtements, des ustensiles de cuisine que nous trouvons semés le long de la route : les Chinois ont laissé, dans les hautes herbes qui bordent le chemin, leurs morts et même leurs blessés, qu'ils avaient réussi à traîner jusque-là. Il faut qu'ils soient bien pressés de fuir pour les abandonner ainsi; ils réussissent presque toujours à les faire disparaître en battant en retraite : rarement, depuis que nous sommes au Tonkin, nous avons trouvé leurs corps sur le champ de bataille, et bien souvent nous nous sommes demandé comment ils arrivaient à les enlever aussi rapidement. Les cadavres que nous rencontrons sur la route nous fournissent l'expli-

cation cherchée : quelques-uns d'entre eux ont les jambes prises dans un nœud coulant fait à l'extrémité d'une corde; ils paraissent avoir été traînés par les pieds pendant un assez long trajet. D'autres ont les pieds et les mains attachés et passés dans un bambou qui servait à les porter à dos de coulis comme des paquets. Un de ces Chinois porté en bambous respire encore : c'étaient sans doute les blessés qu'on emmenait ainsi; les cadavres étaient seuls traînés à la corde. Près d'un de ces blessés je trouve une petite pharmacie chinoise : sur un grand morceau de toile sont cousues côte à côte un certain nombre d'étroites poches de même étoffe; chaque pochette renferme un médicament spécial : racines desséchées, poudre brune, noire ou blanche, des pilules et aussi des espèces de petites dragées rondes diversement colorées. Les bambous et la pharmacie montrent qu'il existe vraiment un service d'ambulance dans l'armée chinoise, service qui doit occuper un personnel nombreux et bien dressé si l'on en juge par la rapidité avec laquelle les blessés sont enlevés. Les médecins chinois emploient presque exclusivement pour panser les plaies le coton brut qu'on récolte dans le pays et dont je trouve un gros sac abandonné par eux dans les fossés de la route. Ce coton, tel qu'il est extrait de la graine, a des fibres très courtes, réunies très étroitement en flocons séparés qui forment autant de petits tampons excellents pour l'usage auquel on les destinait.

Après avoir traversé une deuxième fois la rivière, qui ne nous a pas quittés depuis Dong-son, nous pénétrons dans une vallée couverte de belles forêts dont les essences variées me sont presque toutes inconnues. L'herbe y pousse tellement haute qu'elle dépasse presque nos têtes : des centaines de petites perruches caquettent dans les halliers, tandis que de jolies bergeronnettes sautillent au bord de l'eau. La rivière, qui nous accompagne toujours et dont nous remontons le courant, devient de plus en plus étroite, encaissée et rapide : de distance en distance elle disparaît sous un berceau complet d'arbres, de lianes et de fleurs. Autrefois les indigènes avaient déboisé en partie la vallée et le flanc de quelques montagnes, sans doute pour y planter du riz. On voit encore d'anciennes rizières, bien reconnaissables à leurs petits talus et aux travaux de canalisation faits pour y amener l'eau de la rivière; sur certains contreforts, les arbres ont été coupés à ras du sol et le terrain a été débroussaillé et défriché sur une assez grande étendue; mais ces essais de culture sont abandonnés depuis longtemps et l'on n'aperçoit nulle part les petites cases des indigènes.

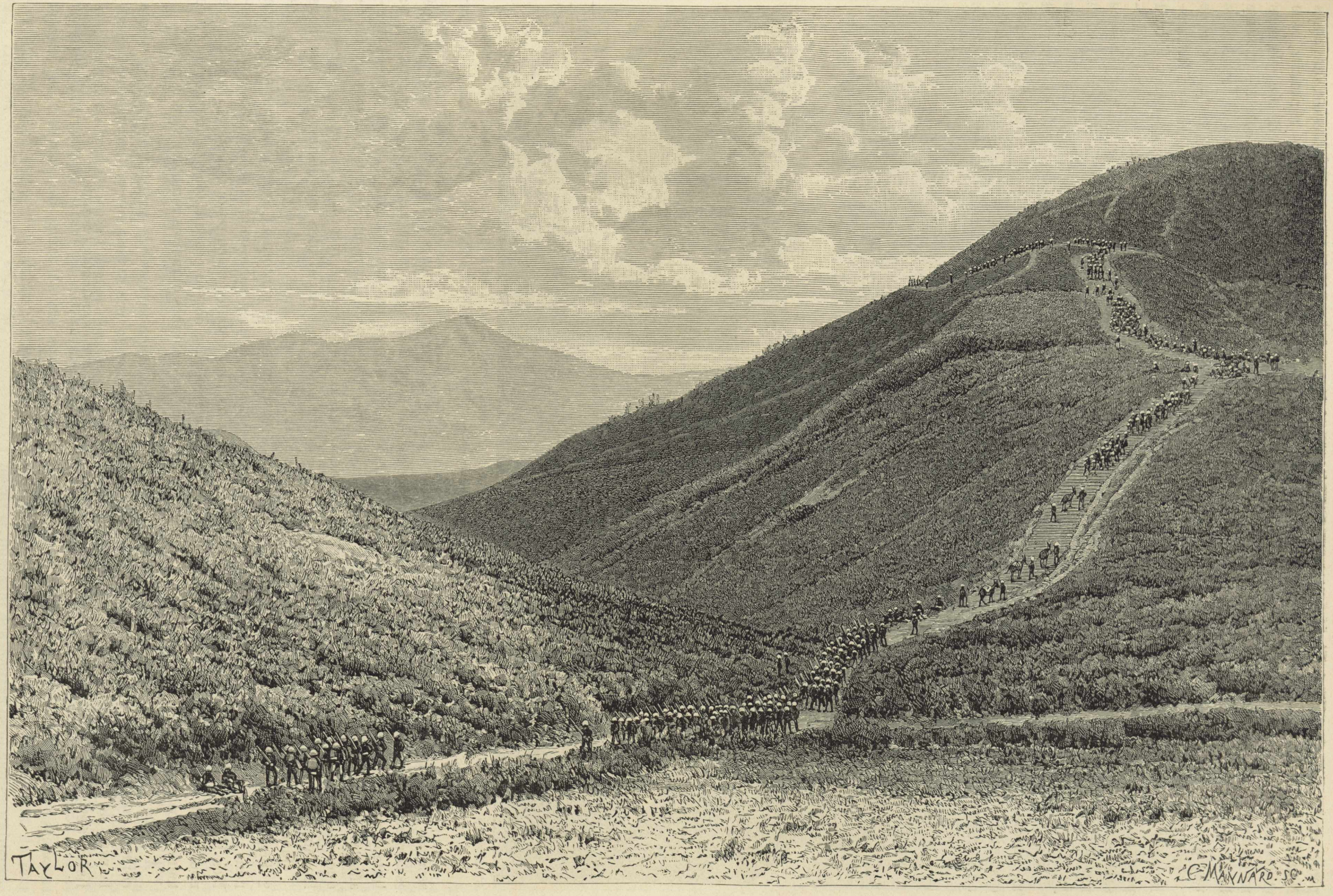
La vallée se termine en un cul-de-sac étroit; la route grimpe à flanc de coteau sur une pente de 45 degrés pour contourner une chaîne de montagnes. Aussitôt que nous avons dépassé cette chaîne, le paysage change brusquement d'aspect, comme par un coup de baguette magique : tout à l'heure c'était une contrée riante, des bois ombreux remplis de fleurs et de chants d'oiseaux; de ce côté c'est un chaos de hautes montagnes arides comme celles du Déo-van, mais encore plus tristes, plus désolées et plus lugubres. Les Annamites ont trouvé l'expression qui convient pour peindre d'un seul coup ce désert : ils l'appellent *le pays de la faim et de la mort*.

Nous arrivons, par une route accidentée et difficile qu'il a fallu refaire en partie, à un endroit appelé Phobou, où existait autrefois un village de montagnards, mais où l'on ne trouve plus que des ruines. L'ambulance campe sur une colline couronnée par un fortin chinois. Les Célestes ont mis le feu à ce fort avant notre arrivée; ses ruines fument encore. Les troupes sont disséminées tout autour sur les hauteurs voisines; l'artillerie elle-même, qui passe partout avec ses mulets, a gravi les pentes de la montagne et bivouaque sur un mamelon.

Le lendemain 11 février, la colonne s'ébranle de bonne heure malgré le brouillard. Tout le monde sait que l'ennemi est proche et que la route sera difficile; c'est aujourd'hui que nous devons franchir les sommets les plus élevés du massif montagneux qui nous sépare de Lang-son, et les Chinois pourraient bien profiter des inégalités du terrain pour nous attaquer à l'improviste. Le chemin, fait tout entier de main d'homme, suit d'abord une vallée resserrée entre deux hautes montagnes. Il la quitte bientôt pour s'accrocher aux flancs des mamelons, contourner des contreforts à pic; en certains endroits il se resserre tellement que les soldats ne peuvent passer que un à un. Le sentier heureusement a été récemment refait par les Chinois, qui, dans les endroits où la montée est le plus rapide, ont taillé dans le flanc des mamelons des centaines de marches d'escalier. Mais les Célestes se sont empressés en fuyant de détruire les ponts qu'ils ont jetés sur les torrents grossis par les pluies. Il nous faut, pour traverser ces cours d'eau, descendre dans les ravins qui séparent les mamelons et remonter ensuite par des lacets raides et glissants et presque toujours défoncés. Parfois le chemin traverse des digues faites à la hâte dans lesquelles hommes et mulets enfoncent jusqu'à mi-jambes. A cause de tous ces obstacles, notre colonne s'est allongée outre mesure; l'ambulance et le convoi occupent à eux seuls 2 kilomètres. La batterie attelée avec les petits chevaux, qui nous avait suivis jusqu'ici au prix d'efforts inouïs, a dû être laissée en arrière avec une compagnie d'escorte; seuls les mulets portant les canons vont toujours.

Malgré toutes ces difficultés, la colonne avance d'un mouvement lent mais continu, s'élevant petit à petit dans la montagne masquée par le brouillard. Vers dix heures son avant-garde arrive au point culminant du massif. Bientôt la brigade du général de Négrier, qui marche en tête, est réunie tout entière au col de Déo-vy qui traverse la chaîne de partage des eaux de la Chine et du Tonkin.

Nous faisons halte pour permettre aux différentes fractions de la colonne de se rejoindre; puis les troupes commencent à descendre bien en ordre le sentier à



Col de Pho-bou. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

pente raide qui conduit dans la vallée de Pho-vi. Nous les laissons filer en avant pour attendre le convoi et les coulis retardés par les difficultés du chemin montagneux. La brigade du général de Négrier a pris la tête; les troupes du colonel Giovanninelli demeurent près de nous en réserve.

Vers dix heures, des coups de feu éclatent dans le lointain, d'abord espacés à d'assez longs intervalles, puis se succédant sans interruption sous forme de salves; l'artillerie se met de la partie; la 2e brigade a rencontré l'ennemi; elle donne tout entière. Nous déjeunons au bruit du canon et des coups de fusil.

Nous reprenons notre route à trois heures : le chemin côtoie d'abord le flanc de la montagne, traverse quelques ravins et arrive dans la plaine, où il serpente au milieu de rizières en friche. Nous ramassons, chemin faisant, une douzaine de nos blessés, qui, après avoir été pansés par les médecins des régiments, nous attendent à l'ombre dans les champs de riz : ils nous donnent des renseignements sur le combat. A peine descendues dans la plaine, les troupes du général de Négrier ont rencontré l'ennemi posté sur une série de collines qui encadrent le village de Pho-vi. Brillamment attaqués par nos soldats, les Chinois ont d'abord bravement soutenu le choc; puis ils ont reculé lentement de position en position, s'arrêtant sur chaque monticule, qu'ils défendaient pied à pied. La distance entre les deux armées ennemies était si faible que nos troupiers pouvaient voir les chefs chinois encourageant leurs soldats et se multipliant pour renforcer les lignes engagées ; quelques-uns agitaient avec fureur leurs pavillons. Forcés de se replier, ils se sont retirés sur une



Revue des appareils de télégraphie optique (voy. p. 268). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

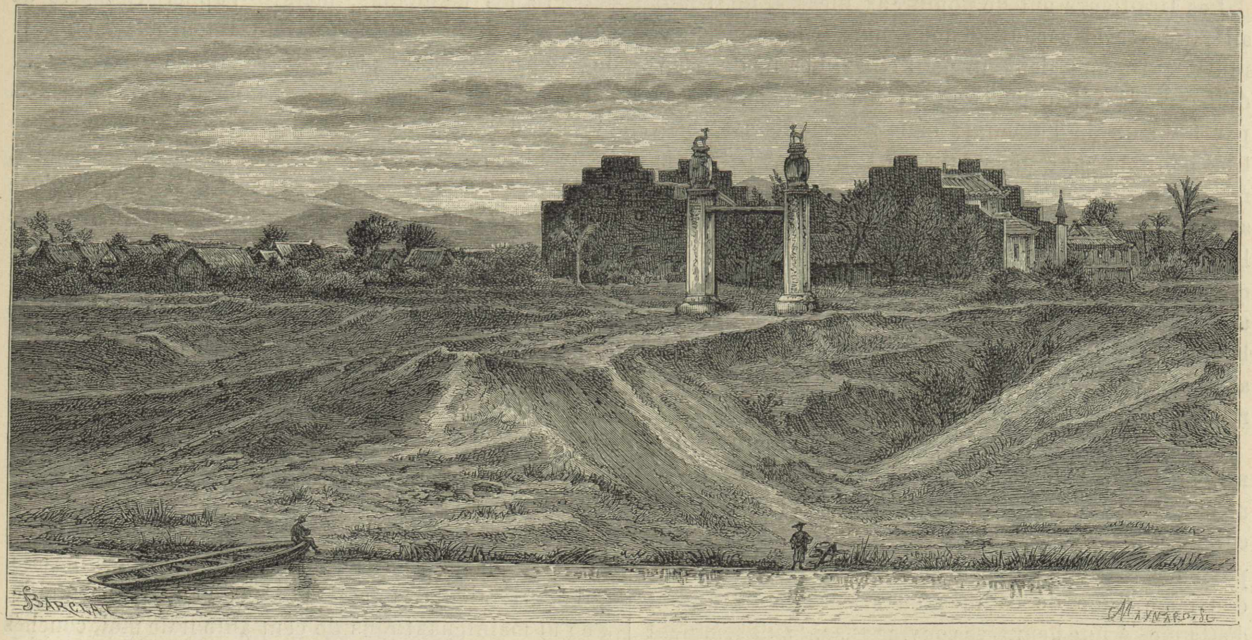
seconde ligne de hauteurs plus élevées encore et plus escarpées, où nos troupes, harassées par une journée de lutte, n'ont pu les poursuivre. Là, au lieu de fuir, ils affectaient de se montrer à nous pour bien nous indiquer qu'ils attendaient de pied ferme notre attaque du lendemain.

Quand nous arrivons au campement de Pho-vi, où la 2e brigade est réunie tout entière, il fait nuit noire et nous sommes obligés de nous éclairer avec des torches. Nos blessés n'ont pas trop souffert du transport, mais nous avons semé dans les ravins la moitié de nos porteurs de bagages.

A peine installés, nous recevons quelques blessés chinois ramenés par les brigades. Ils disent qu'après la prise de Dong-song, les troupes ennemies, démoralisées, s'étaient complètement débandées et avaient pris la fuite, mais que leurs chefs, furieux, avaient obligé les fuyards à s'arrêter, menaçant de mort ceux qui ne retourneraient pas au combat. S'ils ont repris l'offensive, c'est que de nouveaux renforts leur sont arrivés de Bac-lé. Ils doivent en recevoir d'autres de Lang-son et des postes de l'est, si bien que demain peut-être nous aurons contre nous l'armée chinoise tout entière. Ces renseignements concordent avec ceux que nous avons reçus par la télégraphie optique de notre poste de Dong-song : les vedettes de ce poste qui surveillent la route de Déo-quao ont vu pendant toute la journée du 10 de longues colonnes chinoises remonter vers le nord.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Entrée de Lang-son (voy. p. 276). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXIX

Bataille de Bac-viaï; une ambulance dans un champ de riz. — Lang-son; la plaine, la citadelle; le marché de Ky-lua. Une fabrique de chandelles. — Le jeu du *dan-ho*. — Les Thos.

12 février 1885. — Il est quatre heures du matin : le jour pointe à peine ; les soldats, réveillés un à un par leurs sous-officiers, se dressent, s'étirent, et, après avoir chargé leurs sacs, mis leurs fusils en bandoulière, ils viennent se ranger silencieusement dans les compagnies pour l'appel. Point de joyeuse sonnerie de clairon pour annoncer le réveil : l'ennemi est trop près de nous. Déjà l'artillerie est massée tout entière dans un coin de la plaine; les mulets, chargés de leurs lourdes pièces, sont prêts à partir.

En avant! La colonne se déroule peu à peu dans le brouillard; chaque fraction de troupe prend sa place et s'ébranle à son tour. Les généraux, groupés au pied d'un mamelon pour nous voir défiler, arrêtent impitoyablement au passage et renvoient au convoi les coulis porteurs de bagages qui suivent ordinairement chaque compagnie; l'action pourra être chaude : il ne faut pas que les troupes soient gênées dans leurs mouvements. Les grandes tentes de l'ambulance, elles-mêmes, ne trouvent pas grâce devant eux : il faut d'abord arriver, on s'abritera ensuite comme on pourra.

Nous laissons à Pho-vi nos blessés, nos gros bagages, avec un personnel suffisant. Je marche à l'avant-garde avec une section d'ambulance portant des brancards vides tout montés.

Après avoir traversé la vallée, le chemin décrit des lacets nombreux entre une série de petits mamelons couverts de grandes herbes sèches : c'est sur ces hauteurs que les Chinois étaient massés la veille. Un brouillard intense masque tout aux environs; aussi avançons-nous avec la plus grande prudence. L'avant-garde fait halte à chaque instant pour attendre que ses éclaireurs soient revenus lui annoncer que le sentier est libre.

Vers neuf heures, la brume s'est un peu dissipée; les troupes commencent à s'engager dans un vallon occupé par d'anciennes rizières et entouré de toutes parts par des collines assez élevées; mais voilà que tout à coup les Chinois couronnent les crêtes à gauche de la route et engagent contre les tirailleurs algériens un feu des plus nourris. Ceux-ci ripostent de leur mieux et, poussant des hourras formidables, quittent le

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33, 49; t. LVIII, p. 65, 81, 97; t. LIX, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. LX, p. 257.

chemin frayé pour grimper à l'assaut des mamelons.

Les tirailleurs ont de nombreux blessés, qu'il faut aller relever et secourir; nous nous engageons, mes infirmiers et moi, dans un petit chemin creux qui conduit dans la vallée en côtoyant les mamelons battus par les feux de l'ennemi; mais nos coulis sont bien trop poltrons pour nous suivre à travers les balles, et nous arrivons à peu près seuls à un champ de riz où sont déjà installés une dizaine d'hommes hors de combat. A chaque instant on en apporte d'autres, si bien qu'à midi nous avons près de quatre-vingts blessés autour de nous, couchés côte à côte dans ce champ boueux, sur des couvertures de campagne, la tête appuyée contre un sac de troupe ou sur le talus de la rizière.

Pendant que nous procédons aux premiers pansements, la fusillade continue au-dessus et autour de nous. Les tirailleurs tiennent toujours tête aux troupes chinoises, et le colonel Giovanninelli fait canonner plusieurs grands ouvrages fortifiés qui occupent une deuxième ligne de collines en arrière de notre front d'attaque. A une heure, ces ouvrages sont suffisamment battus par l'artillerie pour que le colonel donne l'ordre aux troupes d'infanterie de marine qui forment le reste de sa brigade et qu'il a laissées en repos jusque-là, de les attaquer en franchissant le plus rapidement possible l'espace qui les en sépare et en ne s'arrêtant que lorsqu'elles auront atteint le col qui y mène.

Les marins descendent en courant les pentes et passent comme une avalanche tout près de nous. Ils nous attirent de la part des Chinois une grêle de balles qui vient s'abattre sur notre ambulance, nous tuant trois blessés et brisant entre les mains d'un quatrième le bidon qu'il portait à sa bouche. Ils culbutent tout sur leur passage, semant de distance en distance leurs hommes, fauchés par les balles ennemies; leurs colonnes, toujours en bon ordre, se reforment au fur et à mesure pour combler les vides. Les Chinois, pris de panique, n'attendent même pas leur choc; ils évacuent leurs ouvrages en hâte et fuient rapidement à travers la montagne. Les deux forts voisins du col qui mène à Lang-son sont à nous.

Cependant les compagnies chinoises que les tirailleurs ont devant eux depuis le matin tiennent toujours. Encouragées par l'inertie apparente de nos soldats, elles s'enhardissent; elles tentent un mouvement tournant à l'abri des mamelons et des ravins, et elles réussissent à arriver sans être vues jusqu'à environ trente mètres de nos lignes. C'est le moment d'agir pour les Arabes, qui piétinent sur place, rongeant leur frein depuis trois heures, retenus à grand'peine par leurs officiers, qui les empêchaient à la fin de répondre au feu des Chinois pour ménager leurs munitions. Baïonnette au canon, hurlant comme des possédés, ils se précipitent avec une furie inouïe contre les Chinois. Ceux-ci les attendent d'abord de pied ferme; mais, bientôt refoulés, culbutés partout par ces grands diables noirs grisés par la poudre et par la bataille, ils se débandent et disparaissent en désordre derrière les mamelons, malgré l'appel désespéré de leurs grandes trompes qui font retentir la montagne de sons lugubres et précipités.

Nos pertes sont sérieuses : nous avons 230 tués et blessés, dont beaucoup d'officiers. Parmi les morts se trouvent le chef de bataillon Levrat, qui commandait l'artillerie de la 1re brigade et qui a été frappé d'une balle à la tête à côté du colonel Giovanninelli, et le sous-lieutenant Bossant, de l'infanterie de marine, officier d'ordonnance du général en chef, tué raide par une balle égarée à plus de 1 500 mètres en arrière de notre ligne de bataille. Mais les résultats acquis par cette journée sont inappréciables ; la dernière résistance sérieuse de l'ennemi est brisée; une seule de nos brigades a vaincu et refoulé toute l'armée chinoise, six fois plus nombreuse qu'elle et retranchée dans des positions qu'on pouvait croire inexpugnables.

Depuis le commencement de l'action je suis resté dans mon champ de riz, occupé à soigner les blessés, qui m'arrivaient de tous les points du champ de bataille. J'en ai maintenant plus de cent autour de moi, couchés côte à côte sur le sol en longues lignes parallèles, entre lesquelles j'ai fait ménager d'étroits passages pour pouvoir courir plus facilement de l'un à l'autre. Mes camarades sont venus me rejoindre avec une équipe d'infirmiers. Ceux-ci ont fait du feu; ils préparent du bouillon et du thé; mais le jour baisse rapidement; la nuit va venir; de larges gouttes de pluie commencent à tomber, et le vent charrie de gros nuages noirs qui présagent une tempête. Nos tentes sont restées à Pho-vi; on ne pourra les avoir avant demain. Que faire pour abriter nos pauvres mutilés déjà secoués par un commencement de fièvre? Heureusement une compagnie de tirailleurs tonkinois passe près de nous. Les linhs sont habiles et adroits : ils savent construire rapidement des abris improvisés; en un clin d'œil, ils ont ramassé dans les environs des bambous et des branches d'arbres; une série de petites huttes en feuillage s'élève rapidement au-dessus de nos blessés. Il était temps: la pluie tombe maintenant à torrents, accompagnée de fulgurants éclairs qui zèbrent la nuit noire et de formidables coups de tonnerre qui se répercutent dans la montagne. Serrés les uns contre les autres autour d'une touffe de bambous qui nous protège tant bien que mal, nous tendons le dos à l'averse, en nous emballant le mieux possible dans nos caoutchoucs.

Le lendemain de bonne heure nos blessés sont enlevés par de nombreuses équipes de coulis envoyés par le directeur des ambulances; ils retournent en arrière, à Pho-vi, où l'on a préparé pour les recevoir une installation provisoire dans les cases du village. Une petite garnison restera pour les garder jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être transportés dans les hôpitaux du Delta.

Nous plions bagage et nous reprenons notre marche à la suite de la colonne. La plaine de Bac-viaï, où s'est



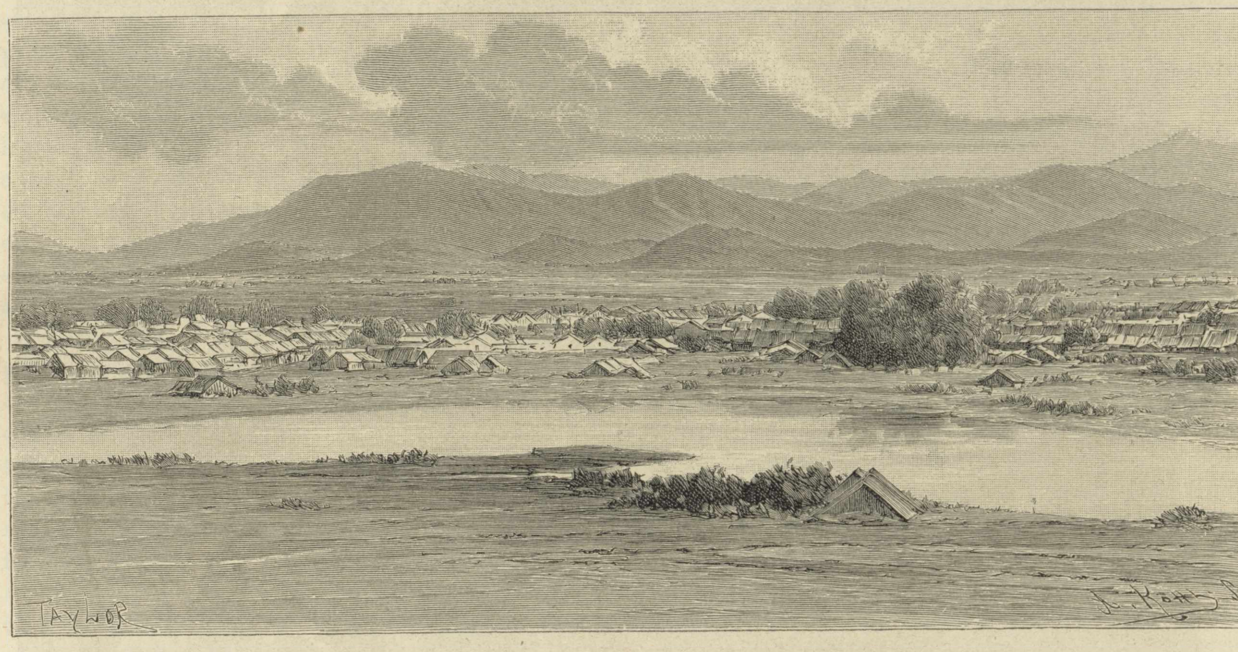
Champ de bataille de Bac-viaï. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

produit l'engagement de la veille, est semée de cadavres de Chinois, les uns étendus sur le bord du chemin, d'autres couchés dans les grandes herbes. Cette fois les Célestes n'ont pas eu le temps de les emmener avec eux ; ils se sont contentés d'emporter leurs armes : aucun de ces morts n'a son fusil.

Nous franchissons vers les onze heures du matin la dernière chaîne de montagnes qui nous sépare de Lang-son. A droite de la route se dressent les forts chinois si brillamment enlevés par l'infanterie de marine et qui sont encore couverts de tentes et de pavillons; le chemin qui y mène est complètement à pic. Les troupiers vont un train d'enfer; ils ont oublié leurs fatigues de la veille; ils sentent que Lang-son est tout près et qu'ils vont enfin toucher au but de leurs efforts.

Le chemin, toujours très étroit, mais bien tracé, serpente pendant environ 4 kilomètres entre les collines, puis tout à coup il descend brusquement dans la direction du nord. Nous passons entre deux grands rochers de granit, géants énormes placés debout à droite et à gauche de la route comme pour en défendre l'accès, et nous débouchons soudain dans une vaste plaine parsemée de maisons et de pagodes, si différente par son aspect des contrées sauvages et désolées que nous venons de traverser que la colonne tout entière, subitement prise d'enthousiasme, pousse un hourra formidable répercuté par les échos.

La route traverse la plaine dans toute son étendue du sud au nord, coupe un petit ruisseau, que nous passons sur un pont de bois construit à la chinoise, côtoie à gauche un grand massif de rochers couverts de broussailles et de plantes grimpantes, puis longe la rive du Song-ki-kung jusqu'à la citadelle de Lang-son, dont



Vue de Ky-lua. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

l'enceinte constitue à elle seule presque toute la ville.

Cette citadelle forme un carré de 500 mètres de côté qui n'a ni fossé, ni bastion. Ses murs sont en grosses briques ; ils ont à peu près 3 mètres de hauteur et sont percés de quatre portes à plein cintre qui occupent le milieu de chacun des côtés du carré ; la porte ouest est depuis longtemps obstruée par un amas de terre et de cailloux qui va du sol à la voûte. Au centre de la citadelle se dresse la pagode royale, qui n'offre rien d'extraordinaire; devant cette pagode, sur une terrasse carrée, est planté un mât de pavillon qui servait à faire flotter les couleurs annamites, mais qui depuis ce matin est surmonté par le drapeau français. De la terrasse partent à angles droits quatre grandes rues ou plutôt quatre chemins boueux, bordés de distance en distance par de petites cases en bambous d'aspect misérable et malpropre. Le reste de l'enceinte est occupé par des terrains vagues dans lesquels poussent l'herbe et les broussailles et où l'on rencontre de distance en distance de grandes mares d'eau stagnante et une ou deux maisons en briques. C'est dans ces maisons qu'habitaient les autorités annamites : un gouverneur ayant le rang de *tuan-phu*, assisté d'un mandarin des finances et d'un mandarin de la justice; les secrétaires et les employés étaient logés dans les cases en bambous.

La route par laquelle nous sommes venus file droit vers le nord en côtoyant la face est de la citadelle. Cette route est bordée d'un côté par le mur d'enceinte et de l'autre par une ligne de maisons, bâties les unes en briques sur des modèles chinois, les autres simplement en bambous : c'est l'unique rue de Lang-son, qui était habitée avant notre arrivée par des commerçants chinois et par des soldats montagnards à la solde du tuan-phu. Arrivée à l'angle nord de la citadelle, la rue donne sur la place du marché, puis se continue toujours en ligne droite jusqu'au bord du Song-ki-

kung, où elle se termine par une belle porte formée de deux grandes colonnes en pierre, taillées à quatre pans, portant sur chacune de leurs faces des inscriptions en gros caractères chinois et surmontées de deux lions héraldiques en beau granit gris. A droite et à gauche de cette porte s'élèvent deux grandes pagodes, dont l'une sert de demeure au général en chef.

La 2e brigade s'installe dans la citadelle et dans les maisons environnantes : les troupes du colonel Giovanninelli traversent le Sung-ki-kung sur un pont en bambous et vont cantonner à un kilomètre plus loin, dans la petite ville de Ky-lua.

Ky-lua ressemble absolument à une ville chinoise : bâtie sur un terrain en pente, près de la route qui mène à la frontière, elle comprend plusieurs rues, larges, spacieuses, bordées de jolies constructions en briques. On y entre par une petite porte qui est encore couverte d'affiches de toutes sortes et de toutes couleurs. C'est à Ky-lua qu'habitaient les réguliers chinois à la solde de l'Annam; ils y avaient attiré une foule de commerçants de leur nation, et la petite ville avait fini par devenir un centre plus riche et plus populeux que Lang-son. La comparaison entre ces deux résidences, situées à deux pas l'une de l'autre, montre bien d'ailleurs l'influence différente que possédaient dans ces contrées éloignées les deux éléments annamite et chinois : les mandarins indigènes, isolés dans leurs misérables paillotes, au milieu de leur grande citadelle démantelée, n'avaient plus qu'une autorité nominale; ils étaient complètement à la merci de leur puissant voisin, le chef militaire chinois, qui était le véritable maître du pays et qui allait jusqu'à forcer le gouverneur annamite à descendre de son palanquin lorsqu'il passait devant sa demeure.



Installation de l'ambulance à Ky-lua. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

A Ky-lua, les habitations, étroites et longues, sont presque toutes recouvertes de tuiles vernissées; les toits, qui offrent une pente très accusée, dépassent de beaucoup la façade, de sorte qu'il existe en avant de chaque maison une spacieuse véranda. Les habitants étant presque tous des commerçants, c'est sous cette véranda qu'ils disposaient leurs étalages. Au moment de notre arrivée, toutes les portes étaient ouvertes et les maisons sens dessus dessous; le sol des chambres était encombré de meubles renversés, de tiroirs arrachés, de débris de poteries; les rues étaient remplies de malles, de vêtements, de paniers ouverts et semés çà et là. De gros porcs, d'une espèce différente de celle du Delta et qui ressemblent beaucoup à leurs congénères d'Europe, parcouraient toute la ville, entrant dans les maisons pour y dévorer le riz et les provisions abandonnées.

Nous nous sommes installés dans la maison d'un fabricant d'huile. Un certain nombre d'habitants de Ky-lua se livraient à cette industrie et vendaient en même temps ces espèces de chandelles en cire rouge, emmanchées dans des baguettes de bois, qu'on brûle en Annam comme en Chine devant l'image du Bouddha ou sur l'autel des ancêtres. La matière grasse dont ces chandelles sont faites est extraite d'une graine provenant sans doute de l'arbre à suif, le *Croton sebiferum*, qui croît en abondance au Tonkin. Dans la maison que nous habitons, les manipulations se faisaient dans le deuxième corps de logis, donnant sur une petite cour, où les divers ustensiles employés pour la fabrication sont encore réunis. Les graines étaient d'abord concassées grossièrement dans un trou conique creusé dans le sol et bétonné; puis elles étaient réduites en pulpe au pilon dans un mortier. Avec cette pulpe on fabriquait des tourteaux ronds et plats ayant 15 centimètres environ de rayon, qu'on encerclait dans des

moules en paille. Les tourteaux étaient ensuite placés de champ, les uns à côté des autres et se touchant par leurs faces, dans un tronc d'arbre creux en forme d'auge; on exprimait l'huile en enfonçant au marteau des coins de plus en plus gros entre le dernier des tourteaux et l'extrémité de l'auge; le liquide s'écoulait par un petit tube en bambou enfoncé dans la paroi et il était mis sur le feu dans une chaudière pour être épuré par la cuisson.

Les tirailleurs tonkinois et les coulis ont trouvé dans toutes les maisons des paquets de pétards chinois, reliquat des fêtes du jour de l'an, et ils tirent toute la journée des salves qui nous assourdissent. Nos interprètes ont découvert chez un pharmacien du voisinage un magnifique jeu d'adresse, qu'ils appellent *dan-ho* et avec lequel ils font des parties interminables. Ce jeu est très amusant et en même temps très original; en Extrême Orient il fait les délices des lettrés et des riches Chinois et il mériterait bien certainement d'être connu en Europe. Il se joue avec un certain nombre de petites baguettes flexibles en bois de fer bien droites et bien polies et avec une grande bouteille en bronze montée sur pied, munie d'un col allongé et de la forme de celles qui servent aux Annamites pour conserver l'eau-de-vie de riz. Entre la bouteille et les joueurs on place par terre un billot de bois dur analogue à celui que les Chinois emploient pour vérifier le son des piastres. Le joueur, tenant une des baguettes par son extrémité, doit la lancer à terre contre le billot assez adroitement pour qu'elle rebondisse en l'air et vienne ensuite retomber dans le goulot de la bouteille; celui qui a réussi le plus de baguettes gagne la partie.

Les troupes du colonel Giovanninelli ne vont séjourner que quelques jours à Ky-lua; après s'être reposées, elles repartiront bien vite avec le général en chef pour Tuyen-quan, où le commandant Dominé est assiégé par toute une armée chinoise descendue du Yunnan. Je dois demeurer à Lang-son avec le général de Négrier et la 2ᵉ brigade et je quitte la maison du fabricant d'huile pour aller m'installer à la citadelle avec mes camarades de la seconde ambulance.

Nous sommes entassés dans une grande hutte en paille que nous avons divisée avec des cloisons de nattes en autant de petits compartiments que nous sommes d'habitants. Tous ces compartiments donnent sur une salle commune au milieu de laquelle nous avons disposé un grand brasero fait avec une énorme marmite en fonte, semblable à une demi-sphère, qui servait aux soldats chinois à faire cuire leur riz. La température est relativement basse à Lang-son dans cette saison de l'année; au risque de nous enfumer, nous sommes obligés de faire du feu chaque matin.

C'est dans cette grande salle que nous prenons nos repas, et quels repas! Souvent du buffle et du riz arrosés de thé. Les vivres se font rares à Lang son; le pays, complètement dévasté par la guerre, n'offre aucune ressource pour nourrir notre petite armée. Les approvisionnements envoyés du Delta arrivent difficilement par ces routes accidentées et à peine frayées; les coulis ne peuvent porter de lourdes charges, à cause des chemins impossibles, où souvent les caisses et les paquets restent au fond des ravins. Il en résulte que les provisions amenées par chaque convoi sont dévorées en moins de temps qu'il n'en faut pour faire arriver le suivant, si bien que le général a dû non seulement diminuer la ration de chacun de nous, mais encore s'ingénier à remplacer la viande de conserve et le biscuit absents par de la chair de buffle et du riz, qu'on trouve à grand'peine dans les villages environnants. Les plus malheureux sont nos coulis, qui ne mangent pas à leur faim : quand on tue un buffle, ils se disputent sa peau, qu'ils découpent en petites lanières et qu'ils font rôtir sur des charbons ardents après en avoir raclé le poil et l'avoir battue sur une pierre pour la rendre moins dure. Depuis longtemps nous n'avons plus de vin; le café est presque introuvable.

J'emploie mes journées à visiter les environs. Quelques habitants sont déjà revenus dans les villages, mais ils se tiennent à distance respectueuse et prennent la fuite dès que nous approchons. Ils sont plus grands, mieux faits et plus proprement tenus que les Annamites du Delta. Leurs traits plus réguliers, leur nez moins épaté, leur stature plus haute, indiquent qu'ils appartiennent à une race différente: ce sont des Thos, montagnards qui habitent les régions de Lang-son et de Cao-bang. C'est parmi eux que les mandarins annamites de Lang-son recrutaient leur garde particulière. Leurs tribus sont un des derniers vestiges des races autochtones que les Annamites rencontrèrent au Tonkin quand ils l'envahirent, bien longtemps avant notre ère. Refoulés par les vainqueurs, les premiers habitants du pays, en grande partie anéantis, se réfugièrent dans les régions les plus inaccessibles; leurs tribus ne forment plus aujourd'hui que des tronçons épars sans aucune cohésion entre eux, qui peu à peu ont pris des noms différents : c'est ainsi qu'on trouve les *Mois* dans les montagnes de Cochinchine; les *Muongs* dans les massifs de la rivière Noire, les *Méos* vers Lao-kai et les *Thos* à Lang-son.

Tous ces Thos sont vêtus d'un tissu de cotonnade bleue très solide, qu'ils fabriquent dans leurs villages et qu'ils teignent avec de l'indigo récolté dans le pays.

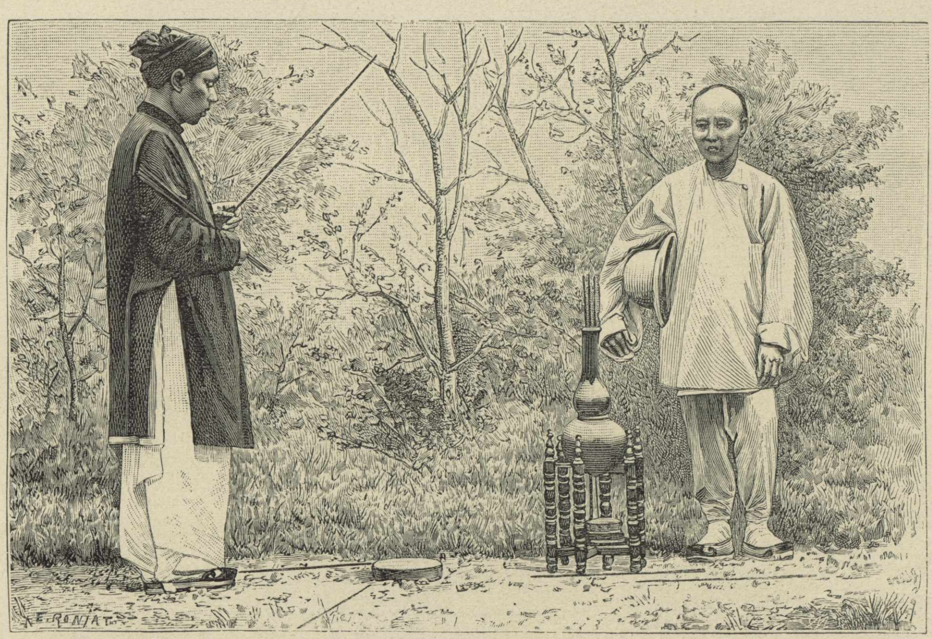
Un après-midi, il me prend fantaisie d'escalader une des hautes montagnes qui avoisinent Lang-son, pour jouir de son sommet du panorama de la plaine. De l'endroit où je me suis posté, la vue est de toute beauté: les grandes montagnes de la frontière chinoise forment à l'horizon une chaîne circulaire à triple étage qui les fait ressembler aux gradins de quelque arène gigantesque; à leur pied, la petite ville de Ky-lua disparaît presque au milieu des tourbillons de fumée qui s'élèvent de tous les toits de ses maisons; plus près, le Song-ki-kung trace à l'est comme une grande ligne blanche, tandis qu'une série de montagnes arides, couvertes de forts chinois, limite à l'ouest une gorge profonde dans laquelle serpente la route de Bac-lé.

Droit devant moi, s'étale comme dans une vue à vol d'oiseau la citadelle de Lang-son, avec son enceinte carrée, ses masures et ses flaques d'eau qui brillent comme des miroirs; elle est bornée au sud-ouest par un monticule surmonté d'une pagode qu'entoure un bouquet de pins : c'est sous ces ombrages mystérieux que les mandarins annamites venaient, aux dates prescrites par les rites, offrir les sacrifices officiels au ciel et à la terre. Au premier plan, les rizières, dépouillées de leur moisson, laissent voir leurs petites bordures en terre qui décrivent dans la plaine des milliers de lignes sinueuses; de gros blocs de rochers calcaires surgissent çà et là au milieu d'elles; les sommets de ces roches sont coiffés de broussailles et de plantes grimpantes qui descendent sur leurs flancs comme une longue chevelure; ils ont des silhouettes bizarres, qui donnent de loin l'illusion d'une vieille tour en ruines ou d'un pan de mur démoli.

XXX

Départ pour la frontière. — Combat dans la montagne. — Dong-dang. — La porte de Chine; l'herbe qui bifurque. — La route de Tat-khé. — Retour par le col de Déo-quan; les cycas et les chamærops. — Retraite de Lang-son; les récits des blessés. — Signature des préliminaires de la paix : la commission chinoise. — Arrivée du général de Courcy : organisation du pays.

Nous sommes à Lang-son depuis huit jours; les Chinois n'ont pas reparu devant la place, mais les rapports des espions indiquent qu'ils ont repassé notre frontière. Ils sont revenus à Tat-khé, et à 15 kilomètres de nous, à Dong-dang, nos émissaires ont rencontré de nombreuses troupes de réguliers occupées à construire de nouvelles redoutes pour couvrir la route de Chine. Il n'est pas prudent de les laisser s'établir ainsi en force à deux pas de Lang-son : le général de Négrier décide qu'il ira les attaquer pour les refouler au delà de la frontière.



Jeu du *dan-ho*. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

Le 22 février au matin, toutes les troupes disponibles de la brigade se rassemblent au nord de la citadelle, dans la plaine de Ky-lua. Les combats livrés pendant la dernière colonne, les fatigues et les privations endurées depuis, ont produit bien des vides dans les régiments de marche; la brigade est réduite à la moitié de son effectif.

Nous nous dirigeons droit vers le nord à travers une plaine bien cultivée, semée de beaux villages; les maisons sont construites en bois et recouvertes de joncs; quelques habitants sont déjà revenus; ils s'occupent aux travaux des champs; des buffles paissent dans la plaine.

Après une heure de marche, le chemin se rétrécit un peu, et, arrivé au fond de la vallée, il s'engage au milieu d'une série de collines qui deviennent de plus en plus élevées. Quelques chasseurs d'Afrique se tiennent à l'avant-garde, fouillant, le revolver au poing, les bouquets de bois et les ravins. Nous faisons des haltes fréquentes; l'ennemi est proche et nous ne tarderons pas à prendre son contact.

Vers midi, nous atteignons un massif montagneux que la route traverse pour redescendre ensuite dans la plaine de Dong-dang. Les chasseurs se replient sur nous au galop; ils viennent d'essuyer les premiers coups de fusil de l'ennemi.

La colonne est massée dans une gorge assez profonde, sur un petit chemin bordé par des rizières boueuses où elle a beaucoup de peine à se déployer. Pendant que les artilleurs escaladent les crêtes de droite, qui sont presque à pic, les troupes de ligne gravissent les pentes de gauche et commencent le feu. On n'aperçoit rien du petit chemin creux où nous

sommes restés; je grimpe sur une colline plus élevée d'où j'ai vue sur tout le terrain de l'action.

A droite, à gauche et à perte de vue, s'étend une succession de hauts sommets arides et profondément ravinés, séparés par des gorges étroites. Droit devant moi, le chemin dévale en formant des lacets nombreux pour aboutir à une plaine couverte de belles rizières où serpente un petit cours d'eau; près de ce ruisseau s'étale le village de Dong-dang, précédé d'un joli pont; ses petites maisons sont presque toutes recouvertes de tuiles, qui miroitent au soleil; il est adossé contre un énorme massif de calcaire marmoréen, qui se dresse à pic comme une haute muraille, limitant brusquement l'horizon sur tout un côté de la plaine. Les Chinois ont installé une batterie Krupp tout en haut de ce massif; ils tirent de là sur nos troupes par-dessus le village de Dong-dang. La vallée se prolonge à droite vers une nouvelle chaîne de montagnes entre lesquelles s'enfonce la route de Chine.

Notre infanterie s'avance de sommet en sommet, repoussant les Chinois, qui, suivant leur tactique habituelle, ont tenté sur notre gauche un mouvement tournant, resté sans effet grâce aux compagnies du 143e. Notre artillerie a fait taire la batterie installée sur le



Vallée et village de Dong-dang. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

massif calcaire. Après deux heures de combat, l'ennemi bat en retraite sur Dong-dang; il cherche à mettre le feu aux quatre coins du village avant de l'abandonner; déjà plusieurs maisons flambent sur différents points. Le général de Négrier lance en avant une compagnie de tirailleurs tonkinois appuyée immédiatement par plusieurs compagnies d'infanterie. Nos petits soldats indigènes dégringolent les pentes au pas de course et entrent bravement dans le village en même temps que l'arrière-garde ennemie. Celle-ci fait volte-face, un furieux combat s'engage dans toutes les rues de Dong-dang; mais pendant ce temps le reste de nos troupes est descendu dans la vallée. Sur le point d'être cernés par les compagnies qui tournent le village, les Célestes abandonnent la place et fuient par les chemins de montagne qui conduisent à la frontière de Chine.

Dong-dang est un beau village, dans lequel nous trouvons des provisions de toutes sortes, que les Chinois n'ont pas eu le temps d'emporter. Il est à cheval sur deux routes importantes, dont l'une tourne à l'ouest pour rejoindre Tat-khé, et dont l'autre se dirige vers le nord-est pour gagner la frontière chinoise. Les maisons sont toutes bâties en brique; ce luxe indique que leurs propriétaires étaient dans une grande aisance. La plupart des habitants en effet se livraient au commerce lucratif de l'essence de badiane. L'*Illicium*

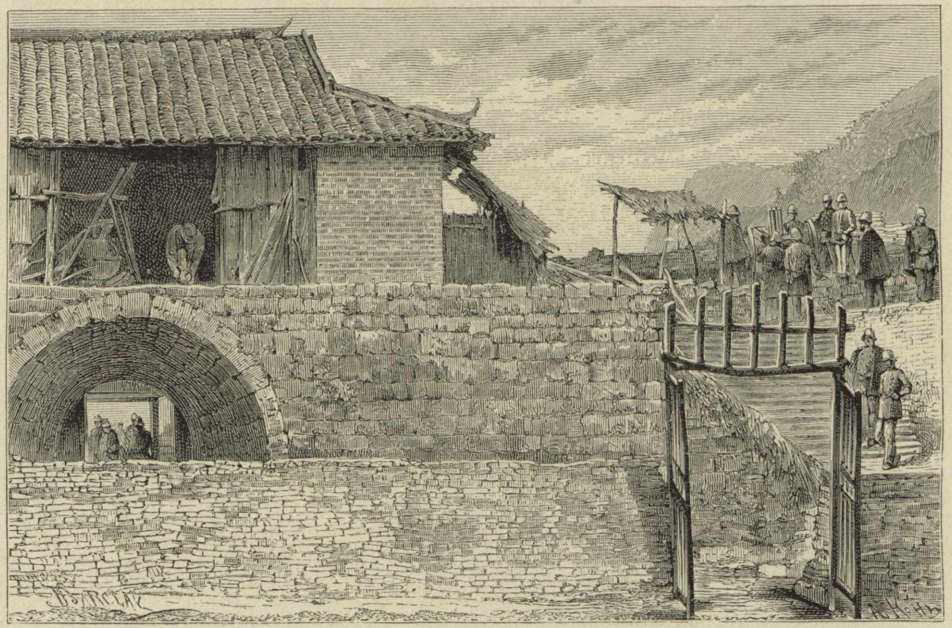


Les Chinois refoulés de crête en crête. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

anisetum est cultivé dans toute la région, et dans plusieurs habitations nous trouvons des alambics qui servaient à distiller l'anis. Je ne reviendrai pas sur la description des appareils et sur la technique de cette opération. Tout cela a été très bien raconté par le Dr Neïs dans le *Tour du Monde* de 1888[1].

La colonne reste une heure seulement à Dong-dang pour prendre un peu de repos. Le général ne veut pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître; il veut le poursuivre l'épée dans les reins jusqu'à la frontière chinoise. Notre ambulance se scinde en deux : une moitié reste à Dong-dang sous la garde d'une compagnie avec les blessés et les gros bagages. J'ai la chance de faire partie de l'autre portion, qui doit accompagner les troupes jusqu'à la porte de Chine.

Il est quatre heures du soir quand nous nous remettons en route; il se fait tard déjà et il faut que nous nous hâtions si nous ne voulons pas être surpris par la nuit dans la montagne. La route passe au nord de Dong-dang; elle serpente d'abord au milieu des rizières, puis elle entre dans la région montagneuse, où elle se transforme bientôt en un étroit sentier plein d'ornières et de flaques de boue. Le pays prend un aspect des plus sauvages : à droite et à gauche sont des collines arides, recouvertes seulement d'un peu d'herbe courte. Bientôt nous entrons dans un étroit défilé pavé de grosses pierres, sur lesquelles nos chevaux glissent et s'abattent. Un des mulets porteurs de canon tombe dans une fondrière où il se brise la jambe; les artilleurs le déchargent, mais ils ne l'abandonnent pas pour cela. Les uns le tirent par la bride, les autres le poussent par derrière; il faut qu'il se traîne jusqu'à



Mirador de la porte de Cau-haï. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

l'étape; c'est toute une provision de viande fraîche, bien préférable aux conserves et à la chair de buffle, dont nos estomacs sont saturés depuis près d'un mois.

Nous arrivons vers six heures du soir, absolument éreintés, à Cau-haï, sans avoir pu rejoindre l'arrière-garde de l'armée chinoise. Il fait nuit noire; nous grimpons à tâtons une pente assez raide, et, après avoir gravi trois ou quatre marches et passé sous une longue voûte, nous tombons dans une petite cour entourée de tous les côtés par des murs en pierre taillée. L'officier qui nous guide, une lanterne à la main, nous fait monter un escalier, également en pierre, qui donne sur une petite terrasse. Une porte s'ouvre : nous sommes chez nous, dans une espèce de grenier rempli de sacs de riz et de défroques chinoises. Nous nous allongeons sur le plancher et nous ne tardons pas à ronfler comme des bienheureux, malgré la compagnie de rats énormes qui nous réveillent de temps en temps en nous passant sur la figure.

Il fait grand jour quand nous ouvrons les yeux le lendemain matin. Notre premier soin est de savoir où nous sommes. Le petit bâtiment carré qui nous a abrités pendant la nuit est construit en briques; il est recouvert par un toit bas à angles recourbés garni de tuiles vernies; il repose sur un gros cube de maçonnerie formant terrasse; on monte sur cette terrasse par deux escaliers à marches larges mais usées et branlantes, qui donnent de chaque côté du bâtiment. Le cube de maçonnerie est percé de part en part, juste au-dessous de nous, par une haute et large voûte à plein cintre qui aboutit de chaque côté à une étroite cour : c'est la porte de Chine et nous avons dormi dans son mirador.

Sur la terrasse et de chaque côté du mirador, deux belles mitrailleuses en parfait état, abritées sous un petit toit en paille, braquent leurs canons sur la route du Tonkin. De cette terrasse on a vue d'un côté sur

1. 1er semestre 1888, p. 335.

le chemin de Dong-dang, que nous avons parcouru la veille, et de l'autre sur la Chine. Du côté chinois, le regard est brusquement arrêté par une haute montagne à pic au pied de laquelle passe la route et qui masque le paysage comme un écran gigantesque. Sur le versant tonkinois, le chemin qui mène à la frontière occupe le fond d'un ravin limité de chaque côté par une série de collines dénudées. Au niveau de la porte, les collines se rapprochent tellement que le bâtiment suffit pour masquer le passage. Cette porte est flanquée au nord et au sud par deux autres bâtiments qui ressemblent à deux pagodes et qui sont séparés d'elle par les cours dont j'ai parlé. C'est dans ces bâtiments qu'étaient installées les douanes chinoise et annamite : leurs façades sont décorées d'assez belles p intures, représentant des personnages en grandeur naturelle, vêtus de riches costumes et portant divers attributs.

La porte de Cau-Haï doit être très ancienne : les grosses pierres de taille dont la voûte est formée sont polies et rongées par le temps; elles ont cette patine grisâtre qui ne s'acquiert qu'après de longues années.

Quel complot trament donc nos coulis? Pendant que j'examine les bâtiments, ils ont les yeux fixés sur les collines qui les relient de chaque côté, formant comme



Défilé et porte de Chine. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

une sorte de barrière naturelle; ils causent avec animation et se montrent du doigt leurs sommets; auraient-ils aperçu quelque chose de suspect? Non, les voilà qui sortent, qui prennent le petit chemin conduisant en haut de la montagne près d'un des deux fortins qui flanquent la porte, à droite et à gauche du défilé. Arrivés là, ils se penchent, examinent le sol, arrachent des touffes d'herbe et redescendent en gesticulant vivement. Très intrigué, je fais venir l'interprète. A peine les a-t-il interrogés qu'il part d'un grand éclat de rire. Il me donne ensuite l'explication que voici : Certaines parties de la frontière sont connues des Annamites sous le nom de *Giap-dé*, ce qui veut dire *crinière divisée*, ou bien encore de *Phan-mao-co-ké*, ce qui signifie *herbe qui bifurque*. Il y a, en effet, une légende qui prétend qu'à la vraie limite du Tonkin et de la Chine, l'herbe doit se bifurquer dans deux directions distinctes : au nord pour la Chine, au sud pour le Tonkin. Nos coulis ont voulu profiter de la circonstance pour vérifier le fait sur place.

Les troupes françaises ont trouvé dans les magasins de la porte de Chine d'énormes approvisionnements de munitions, de grosses torpilles dont quelques-unes étaient chargées à la dynamite, des rouleaux de câble électrique fluvial, des caisses de cartouches de provenance italienne et allemande, des uniformes, des fusils

et jusqu'à des plaques de blindage en acier pour batteries cuirassées. Il y avait aussi un grand nombre de ces petits drapeaux en soie que les généraux chinois remettent à leurs porteurs de dépêches pour empêcher qu'ils ne soient arrêtés en route, en faisant connaître de loin qu'ils sont investis d'une mission de confiance.

Nous repartons le lendemain matin pour Dong-dang. Le général ne peut emporter avec lui toute cette poudre et tous ces engins de guerre. L'artillerie a reçu l'ordre de les réunir sous la porte de Chine; ils forment un amas énorme qui remplit toute la voûte. Les artilleurs ont préparé une longue mèche qui serpente au milieu de toutes ces matières explosibles; ils y mettront le feu au moment de notre départ. Le général va faire sauter la porte de Chine, d'une part parce qu'il ne peut pas l'occuper, d'autre part parce qu'il veut frapper l'esprit des Chinois et prouver par un témoignage irrécusable que nos colonnes sont bien arrivées jusqu'à ces frontières du Kouang-si que les armées européennes n'avaient jamais foulées.

Le 27 au matin, nous rentrons à Dong-dang; à peine notre avant-garde est-elle arrivée aux premières maisons du village, qu'une formidable détonation éclate dans la direction de la frontière : c'est la porte de Cau-Haï qui vient de sauter.

La brigade s'installe à Dong-dang pour quelques jours. Il faut, avant de rentrer à Lang-son, laisser à nos éclaireurs le temps d'explorer la route de Tat-khé pour savoir si les Chinois l'ont définitivement abandonnée. J'accompagne une petite colonne qui va pousser une reconnaissance sur cette route.

Le chemin de Tat-khé longe la frontière de Chine. A partir de Dong-dang, sur plus de 4 kilomètres de son parcours, il côtoie une haute muraille de rochers calcaires absolument à pic, qui sépare le versant tonkinois du versant chinois. Cette muraille bizarrement découpée est creusée de grottes profondes dans lesquelles les habitants s'étaient réfugiés au moment de la prise de Lang-son et qui leur avaient servi à cacher leurs provisions et leurs troupeaux. Elle est à peu près continue et ne donne passage qu'à d'étroits sentiers presque impraticables, dissimulés sous les lianes et sous les bouquets d'arbustes rabougris qui se cramponnent au rocher. Les Thos habitent de petites huttes construites sur pilotis, tantôt adossées aux roches, tantôt s'abritant derrière les bouquets de grands arbres qui occupent l'autre côté du sentier. L'existence de ces malheureux habitants des frontières, continuellement harcelés et pillés par les soldats ou par les pirates, est des plus précaires et des plus misérables.

Les troupes que j'accompagne se sont avancées vers Tat-khé jusqu'à 10 kilomètres de Dong-dang, sans rencontrer l'ennemi; elles rentrent le soir dans cette dernière, place et la brigade reprend le lendemain matin la route de Lang-son en laissant à Dong-dang une faible garnison. La campagne semble finie; nous avons un grand nombre de blessés et de malades. Le général décide que je les conduirai par le prochain convoi jusqu'à Chu et que de là je retournerai à Hanoï.

Je pars le 13 mars avec un convoi de 200 coulis et des tirailleurs tonkinois commandés par un lieutenant d'infanterie de marine, et le soir même nous allons coucher à Pho-bou. Les chemins, qui n'ont pu être refaits sur cette partie de la route, sont dans un état déplorable. Défoncés partout par les convois de ravitaillement qui vont et viennent continuellement entre Chu et Lang-son, ils sont semés de détritus, de débris de caisses abandonnés par les coulis. Des cadavres de chevaux, des corps de Chinois, qui n'ont pu être enterrés faute de bras et de temps à la suite des dernières affaires, les jalonnent partout et dégagent une odeur pestilentielle.

Le second jour nous arrivons à Dong-song, où nous trouvons la petite garnison de tirailleurs tonkinois installée dans son fortin. Les environs ont été déjà débroussaillés et assainis par ses soins. Les Annamites travaillent à une amorce de route; ils n'habitent plus sous la tente, mais dans de petites cases en bambous, proprettes et bien aménagées.

Nous ne suivons pas, pour revenir de Dong-song à Chu, le même itinéraire qu'au départ : la route du Déo-van est bien trop pénible pour qu'on la prenne sans nécessité; il vaut mieux utiliser la route du Déo-quan, qui est plus directe, plus facile, et qui est déjà en partie refaite par les équipes de coulis envoyés de Chu et de Phu-lang-thuong.

A partir de Dong-song, la route du Déo-quan se dirige vers le sud-ouest, traversant de frais vallons où courent des ruisseaux d'eau vive, excellente à boire, quoi qu'on en ait dit. Elle est à peu près parallèle au col du Déo-van; mais quel contraste! Au lieu d'un sentier mal frayé, grimpant au flanc de montagnes pelées d'un abord difficile, c'est une route non seulement facile, mais agréable, courant à travers de belles rizières et souvent sous de petits bois ombreux où nous avons plaisir à faire halte un moment. Nos coulis laissent bien vite leurs paquets au milieu du sentier pour aller s'étendre avec délices dans l'herbe fraîche ou pour se rafraîchir la figure et les mains au ruisseau voisin. Ces pauvres gens ne se sentent pas de joie à la pensée qu'ils vont revoir leur famille et leur village. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de Chu, ils deviennent plus gais et plus communicatifs; plusieurs se mettent même à chanter, ce que je ne leur avais pas vu faire depuis le commencement de la campagne.

Plusieurs petits mamelons près desquels nous passons sont couverts de magnifiques cycas, dont quelques-uns sont devenus énormes. Ces cycas alternent avec de grandes fougères et des chamærops, beaucoup moins nombreux et moins bien venus que ceux de la rivière Claire.

A mi-chemin de Chu nous rencontrons une équipe de coulis en train de refaire la route sous la direction d'un groupe de tirailleurs tonkinois; ces coulis ont

construit déjà plusieurs jolis ponts sur pilotis et ils installent un fil télégraphique qui doit être poursuivi jusqu'à Lang-son. Peu de temps après, nous passons près de leur campement : les tirailleurs ont bâti pour eux et pour leurs sous-officiers de petites cases en bambous très confortables ; les coulis se sont faits, avec des branches d'arbres et de l'herbe sèche, des abris coniques qui ressemblent de loin aux meules de paille qu'on voit en France aux environs des villages. Le campement n'est pas des plus sains : presque tous les sous-officiers français ont la fièvre ; d'ailleurs on ne retourne pas impunément ces terrains qui n'ont jamais été remués et qui sont couverts d'une épaisse couche de détritus végétaux en décomposition.

Le col du Déo-quan aboutit à une chaîne de montagnes nues et arides comme celles du Déo-van. Sur le plus élevé des sommets de cette chaîne se trouve un poste français établi dans un ancien fort chinois. La route, après avoir dépassé ce poste, dévale rapidement entre deux hautes collines pour atteindre la plaine de Chu. Nous arrivons vers six heures du soir au fort de ce nom, où je dois prendre congé de mes blessés. Ceux-ci vont être installés dans un hôpital provisoire composé d'une douzaine de grandes cases, où ils attendront qu'ils se soient reposés suffisamment pour être transportés en canonnière jusqu'aux hôpitaux de Haï-phong et de Hanoï. J'apprends à Chu le déblocement de Tuyen-quan par la 1re brigade, et la belle conduite du commandant Dominé et de ses vaillantes troupes. De ce côté-là aussi les Chinois se sont admirablement défendus ; la 1re brigade a ramené avec elle plus de 300 blessés.



Sous-bois : repos des coulis. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

Après un court séjour à Chu, je puis m'embarquer à Trai-dam sur une petite canonnière en partance pour Dap-cau. J'arrive le 18 mars au matin dans cette ville, d'où je regagne Hanoï par la voie de terre.

Il n'y avait pas quinze jours que j'étais rentré dans mon petit logement de la Concession, quand arrive de Chu par le télégraphe une nouvelle qui nous jette tous dans la consternation et qui se répand dans la ville comme une traînée de poudre : « Nos troupes ont eu le dessous à la porte de Chine ; le général de Négrier, grièvement blessé, a dû abandonner son commandement. La 2e brigade bat en retraite sur le Delta, après avoir évacué complètement Lang-son. »

D'abord nous ne pouvons pas croire à ce désastre, moi surtout qui arrive de là-bas, qui ai quitté ces vaillantes troupes au lendemain d'une victoire, qui les ai vues toutes vibrantes d'enthousiasme, prêtes à entreprendre l'impossible sur un signe de leur vaillant chef, en qui elles avaient une confiance illimitée. Il faut cependant se rendre à l'évidence : les premiers blessés de Bang-bo viennent d'arriver à Hanoï ; ils annoncent que le général de Négrier a été transporté à Chu avec son officier d'ordonnance, le lieutenant Berge, qui cette fois encore a été blessé grièvement à côté de son général. Les détails qu'ils donnent sur les dernières affaires sont recueillis avidement et colportés partout. « Non, nous n'avons pas été battus, mais écrasés par le nombre, disent-ils. Nous étions mille à Bang-bo tout au plus ; le général avait été obligé de laisser des détachements à Lang-son, à Ky-lua, à Dong-dang pour garder toutes les routes, dans la crainte d'un mouvement tournant de l'ennemi. Celui-ci nous attendait en territoire chinois, à 1 ou 2 kilomètres de cette même porte de Cau-haï que nous avons fait sauter. Il y avait là un immense camp retranché défendu par trois lignes de forts. Vous connaissez le terrain : de hautes montagnes coupées par des ravins profonds et d'étroites vallées. Nous nous sommes battus pendant deux jours. Le premier, nous enlevons leurs deux lignes de redoutes ; le deuxième, la bataille commence à neuf heures du matin. Les troupiers mettent sac à terre pour pouvoir grimper plus facilement ; le 111e attaque de front la tranchée ennemie et s'y loge malgré une résistance désespérée ; le 143e file à droite à l'assaut des mamelons, refoule l'ennemi de crête en crête, lui prend deux forts et s'élance vers un troisième, établi à 300 mètres de hauteur au sommet d'une montagne presque à pic. Les hommes s'ac-

crochent aux broussailles et se font la courte échelle sous une grêle de balles; 20 sur 30 sont tués ou blessés; le fort est enlevé à la baïonnette, et les Chinois se retirent, protégés par leur infanterie logée dans un bois.

« Il était trois heures du soir et nous nous croyions vainqueurs, mais nous n'avions culbuté que l'avant-garde des forces chinoises. Derrière ces trois lignes de redoutes acquises au prix de tant de sacrifices, il y en avait d'autres plus étendues et plus solides encore : l'armée impériale nous y attendait tout entière; nos troupes, épuisées par deux journées de lutte, avaient devant elles environ 50 000 hommes.

« Bientôt les Célestes reprennent l'offensive; ils s'avancent en masse compacte et tentent un mouvement tournant. Le 111e voit arriver sur lui une avalanche humaine; débordés de toutes parts, les soldats se font une trouée à la baïonnette, emportant sur leur dos leurs camarades blessés. Le médecin-major Raynaud tombe mortellement frappé en défendant son ambulance; le lieutenant de Colomb, le pied traversé par une balle, est emporté à bras par ses hommes, pendant que le reste de sa compagnie fait le coup de feu pour protéger la retraite. »

Malgré ces tristes nouvelles, le moral des troupes est resté bon. A Hanoï on ne s'inquiète pas outre mesure et c'est avec un certain étonnement que nous apprenons, le mois suivant, par les journaux de Saïgon, l'immense retentissement qu'a eu en France la retraite de Lang-son. Les Chinois au contraire n'y ont pas attaché une importance très grande; ils ont réduit les faits à leur juste valeur; en ce moment les négociations se poursuivent activement entre Paris et Pékin pour la signature de la paix. Une commission chinoise vient même d'être nommée par le Tsong-Li-Yamen pour aller au Tonkin s'entendre sur place avec le général Brière de l'Isle et porter aux troupes chinoises l'ordre formel de reprendre le chemin de la frontière.

Cette commission arrive à Hanoï en mai ; elle est composée de six membres : un Américain, un Italien et quatre Chinois, dont deux mandarins plénipotentiaires et deux secrétaires. L'Américain et l'Italien sont depuis longtemps au service de la Chine : ils occupent un poste élevé dans les douanes du Céleste Empire. Le général Brière a adjoint à la commission un officier supérieur de la marine et un capitaine de son état-major.

Les Chinois ont été logés rue des Pavillons-Noirs dans une maison louée par l'administration française. A peine installés, ils ont failli être victimes d'un accident grave : une des poutres de la toiture s'est rompue et ils ont manqué être ensevelis sous les décombres. Superstitieux comme ils sont, ils ont dû voir dans cet accident un fâcheux présage pour la mission dont ils étaient chargés.

Ce pronostic s'est en partie réalisé : très bien accueillis tant qu'ils se sont adressés aux troupes régulières, les plénipotentiaires chinois ont voulu remplir leur rôle jusqu'au bout et négocier avec les Pavillons-Noirs qui, battus à Tuyen-quan, avaient repris l'offensive après notre échec de la porte de Chine et menaçaient le Delta. Ils avaient remonté la rivière Claire en canonnière jusqu'à Phu-doan; puis ils avaient rejoint par terre le poste de Tan-quan, où les Drapeaux-Noirs s'étaient établis. Là les commissaires avaient demandé à entrer en pourparlers avec eux. Mais ces bandits ne sont pas gens d'humeur commode : malgré le pavillon impérial arboré sur le bateau chinois, ils tirèrent sur les commissaires, qui voulaient débarquer quand même, et blessèrent grièvement un des domestiques qui les accompagnaient.

Les journaux arrivés par le courrier de mai nous ont apporté d'importantes nouvelles de France : à la suite de la retraite de Lang-son et du vote des nouveaux crédits par les Chambres, le gouvernement a confié le commandement du corps expéditionnaire au général de division Roussel de Courcy. Celui-ci s'est immédiatement embarqué avec le général Warnet, son chef d'état-major, et un bataillon de chasseurs à pied. Il est arrivé en baie d'Along le 1er juin, et il y a été reçu par le général Brière de l'Isle, parti à sa rencontre. Il est maintenant en route pour Hanoï, où il doit arriver aujourd'hui même.

Toutes les troupes qui tiennent garnison dans cette ville ont été mises sur pied pour le recevoir solennellement. Elles ont été rangées sur deux lignes, le long de la berge du fleuve Rouge, et elles font la haie depuis le débarcadère jusqu'à la porte du palais du gouverneur. Les artilleurs attendent devant leurs canons, chargés à poudre; toutes les autorités annamites de la ville et de la province sont là en robes bleu de ciel à longues manches pendantes; la nombreuse troupe de domestiques qu'elles traînent toujours à leur suite se tient à distance respectueuse; miliciens, porte-pipes, porte-cadouilles et porte-sabres, couverts de leurs mêmes oripeaux criards et malpropres, causent à voix basse, rangés par groupes, en mâchant leurs chiques de bétel. Sans doute il y a parmi eux quelque espion envoyé par la cour de Hué, qui dissimule soigneusement sous ses vêtements la petite plaquette d'ivoire indiquant son grade et sa fonction : demain il repartira à toute vitesse pour l'Annam afin de rendre compte aux régents des particularités qui auront signalé l'arrivée du général en chef.

Le bateau qui porte les généraux vient d'être signalé au tournant du fleuve Rouge; les canons tonnent de minute en minute. Bientôt le général de Courcy débarque accompagné du général Brière de l'Isle et suivi d'un nombreux état-major; il passe lentement devant le front des troupes, qui portent les armes pendant que les clairons sonnent partout. C'est un spectacle imposant et qui remue profondément toutes nos fibres de soldats et de Français.

Le général de Courcy arrive au Tonkin dans des conditions superbes : investi des pouvoirs civils et militaires les plus étendus, il va commander à une véri-



Halte au camp des coulis (voy. p. 285). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

table armée. Avec le nouveau régiment tonkinois, les deux bataillons de zouaves arrivés récemment d'Algérie, le bataillon de chasseurs à pied, le corps expéditionnaire compte à l'heure actuelle près de 35 000 hommes de troupes solides et éprouvées.

Du côté de la Chine, les difficultés semblent à peu près aplanies : le gouvernement impérial a rempli loyalement ses engagements; ses troupes sont rentrées au Yunnan et au Kouang-si; mais elles ont laissé derrière elles une foule de soldats licenciés qui, demeurant sans emploi, se sont organisés en bandes irrégulières, ont repassé la frontière et ont mis en coupe réglée les villages tonkinois qui y confinent. Nos anciens ennemis, les Drapeaux-Noirs, se sont hardiment avancés entre le fleuve Rouge et la rivière Claire; ils se sont établis vers Than-mai, à deux pas de Hong-hoa, dans une position tellement forte qu'un bataillon de zouaves envoyé contre eux n'a pu les en déloger. D'autre part, la cour de Hué s'agite sourdement : deux régents ambitieux, Thuyet et Thuong, qui gouvernent sous l'autorité nominale d'un enfant, poussent secrètement les lettrés à la révolte et lèvent partout des bandes de pirates qui mettent au pillage nos plus riches provinces.



Les quatre commissaires chinois (voy. p. 286). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

Sans doute les troupes n'auront plus à combattre en masses compactes, mais il reste au général en chef une tâche difficile à remplir : celle d'organiser le pays et de rétablir parmi les habitants le calme et la confiance. De petits postes de troupes européennes et indigènes vont être disséminés partout dans les provinces, de façon à former comme un vaste réseau englobant toute la surface du Delta; ils auront pour but de poursuivre sans relâche les bandes de pirates et d'empêcher qu'elles ne se reforment après avoir été dispersées.

Le général de Courcy a amené de France des collaborateurs instruits et dévoués qui ont pris la direction des différents services et qui, à peine installés, se sont mis avec ardeur à la besogne : le général du génie Mensier fait tracer des routes et construire de confortables casernes; l'intendant Barattier règle les transports fluviaux de façon à pouvoir ravitailler à dates fixes les garnisons disséminées sur toute l'étendue du pays; enfin le médecin principal Dujardin-Beaumetz, faisant pour la première fois appliquer les données du nouveau règlement sur le service de santé en campagne, transforme les hôpitaux, organise complètement le service des ambulances, installe dans chaque poste des abris confortables où les malades, pourvus de tout ce qui leur est nécessaire et d'une abondante réserve de médicaments, pourront être soignés sur place, sans qu'il soit besoin, comme par le passé, de les transporter à de longues distances. Grâce à l'inépuisable charité des sociétés de secours aux blessés et notamment de l'*Union des femmes de France* et des sociétés de la *Croix-Rouge* et des *Dames françaises*, le service de santé a reçu des approvisionnements de toute nature qui vont permettre de répandre le bien-être dans nos établissements hospitaliers. Ces approvisionnements sont tellement considérables que notre directeur a dû installer près de son habitation particulière un grand magasin pour recevoir les caisses de dons. Il en arrive chaque jour de nouvelles par tous les bateaux venant de France; les dons sont classés au fur et à mesure et répartis aussitôt entre tous les postes. Les sociétés de secours ont fait un grand bien à nos ambulances, et les médecins du Tonkin leur garderont toujours une profonde reconnaissance pour leur collaboration intelligente et dévouée.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(La suite à la prochaine livraison.)



Carrières de marbre (voy. p. 298). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXXI

La piraterie au Tonkin; organisation des bandes; leur tactique, leur recrutement, leurs armes. — Vente des prisonniers en Chine; origine et histoire de ce trafic; moyens employés pour dépister la police. — Inertie coupable et complicité des mandarins. — Nécessité de répandre la langue française dans le pays. — L'enseignement annamite; les écoles.

Il y a près de deux mois que les armées chinoises ont repassé la frontière, et, malgré la signature du traité de paix, le pays demeure troublé profondément. Un grand nombre de villages ont été incendiés ou ruinés pendant la guerre : leurs habitants, incapables de payer l'impôt et ne réussissant pas à trouver les avances nécessaires pour continuer à cultiver leurs champs, se sont dispersés. Errant de commune en commune sans trouver place nulle part, aux prises avec la plus noire misère, ils n'ont pas tardé à s'unir soit entre eux, soit avec d'anciens soldats chinois demeurés dans le pays, pour former des bandes qui organisent le pillage et le vol à main armée dans toutes les provinces.

La piraterie est dans les mœurs annamites : elle a existé de tout temps, non seulement au Tonkin, mais dans tout l'Annam. Les bandes de voleurs, relativement rares quand la récolte est bonne et le pays tranquille et prospère, pullulent en quantités innombrables dans les temps de guerre, de disette ou de grande épidémie c'est un des fléaux du Tonkin. Les annales annamites fourmillent de détails sur les atrocités commises par ces bandits pendant les périodes troublées qui ont suivi aux différentes époques chaque guerre avec la Chine, ou qui ont succédé aux révoltes occasionnées par chaque changement de dynastie. Nous-mêmes, en 1858, après l'occupation de Saïgon et la conquête de la Cochinchine, nous avons dû guerroyer pendant de nombreuses années contre ces pillards avant d'arriver à pacifier notre nouvelle colonie.

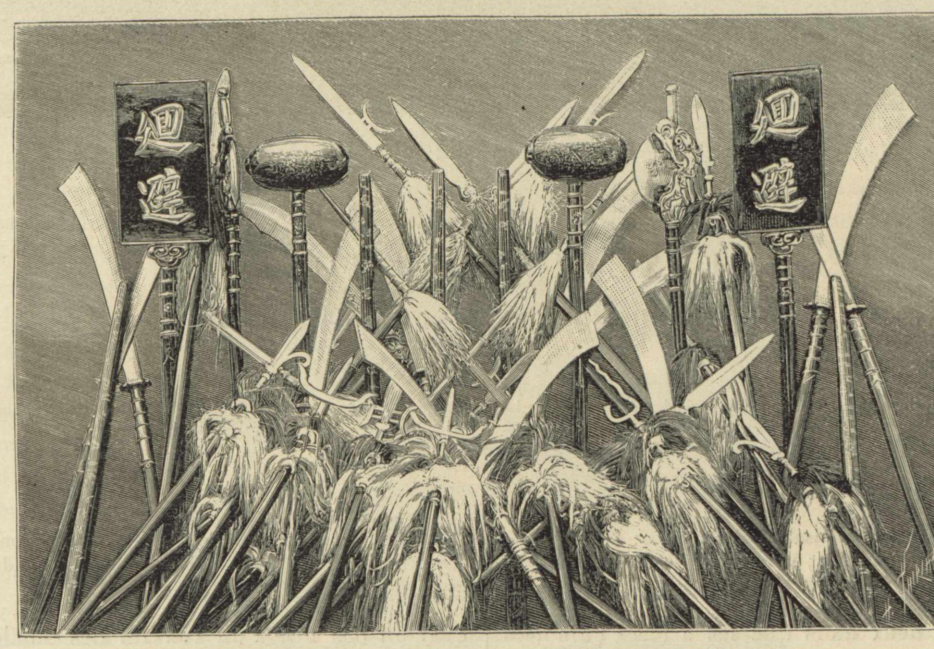
Le gouvernement annamite n'a jamais pu, à lui tout seul, en venir complètement à bout : souvent il a été obligé pour s'en débarrasser de négocier avec les chefs de bandes, offrant aux officiers des dignités et des emplois, et aux soldats des terrains où ils se sont établis. Bien plus, il n'a pas craint de s'en faire à différentes reprises des alliés et des auxiliaires pour combattre des révoltes que, seul, il eût été impuissant à réprimer.

En cette année 1885, les bandes armées qui parcourent le pays, vivant aux dépens des malheureux indigènes, se comptent par centaines; chaque préfecture

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33, 49; t. LVIII, p. 65, 81, 97; t. LIX, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. LX, 257 et 273.

en a au moins une; beaucoup en ont plusieurs. Ces bandes appartiennent à deux catégories bien distinctes : les unes sont permanentes; leurs soldats sont nombreux, disciplinés, bien armés de fusils, dont beaucoup sont à tir rapide; composées presque exclusivement de Chinois ou de sauvages *muongs* recrutés dans la montagne, elles ne peuvent se dissimuler au milieu des Annamites, où leurs affiliés seraient vite reconnus; elles sont donc obligées de se maintenir constamment groupées pour être prêtes à riposter en cas d'attaque imprévue; c'est pourquoi elles s'établissent presque toujours dans une contrée accidentée ou facile à défendre. Elles construisent, à proximité des villages où elles cantonnent, des ouvrages fortifiés solides et bien compris derrière lesquels elles peuvent s'abriter au besoin, si elles sont surprises; elles rayonnent de là sur tout le pays environnant, aux dépens duquel elles vivent grassement, prélevant l'impôt comme un gouvernement régulier. Rarement elles attendent les colonnes envoyées pour les attaquer : toujours prévenues à temps par leurs espions, qui sont nombreux et bien renseignés, elles fuient avant l'arrivée des troupes et se retirent dans des endroits inaccessibles où il est presque impossible de les poursuivre, pour revenir au besoin, une fois les Français disparus. Leur tactique consiste à attaquer à l'improviste les petits postes où il y a peu de monde, ou bien à se cacher dans des endroits faciles à défendre sur les routes que nos reconnaissances doivent suivre, pour les harceler à coups de fusil et leur tuer quelques hommes. Si par hasard elles sont surprises et mises en déroute, elles fuient dans la montagne, où elles se reforment à un endroit fixé à l'avance et connu de tous les affiliés.

Les bandes de la deuxième catégorie ont un effectif



Lances annamites. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

plus restreint et moins aguerri, mais elles sont beaucoup plus nombreuses; il n'est guère de canton qui n'ait la sienne. Contrairement aux précédentes, elles sont tout entières composées d'indigènes : gens compromis qui ne peuvent rentrer dans leurs villages, mauvais sujets habitués à la piraterie, qui ne veulent plus cultiver la terre. Dispersées par groupes de cinq ou six hommes dans des villages amis ou dans des communes où elles s'imposent par la terreur, elles ne se réunissent que lorsqu'il y a un bon coup à faire et qu'elles sont convoquées par leurs chefs. Ceux-ci portent ordinairement un petit chapeau en paille tressée surmonté d'un grand plumet rouge et un long porte-voix qui leur sert pour transmettre leurs commandements. Leurs soldats sont moins bien armés que les bandits chinois; quelques-uns ont des fusils à pierre ou même des armes plus perfectionnées; mais la plupart d'entre eux ne possèdent que des sabres ou bien des lances en fer forgé emmanchées dans des bambous longs de 3 mètres et durcis au feu. Ces pirates ont une espèce de trompette faite d'un coquillage percé dont ils tirent des sons rauques et prolongés.

Les chefs sont connus des Annamites, qui la plupart du temps donnent leur nom à la bande. D'autres fois, les voleurs se désignent eux-mêmes sous des noms ronflants ayant pour but d'en imposer au vulgaire : ils s'appellent par exemple *les braves de Xa-duong* ou encore *les héros de la contrée*. Généralement les bandes annamites sont trop peu nombreuses et trop mal armées pour se hasarder à attaquer nos postes. C'est ordinairement contre les villages indigènes riches et bien approvisionnés qu'elles dirigent leurs coups. Ces villages sont, comme je l'ai déjà dit, sérieusement protégés par des haies de bambous et de cactus et par des portes solides. Voici la tactique qu'emploient les pirates annamites pour s'en rendre maîtres.

Lorsque le chef juge que le moment favorable pour l'expédition est arrivé, il donne à sa bande, dispersée dans les hameaux environnants, le signal de ralliement connu de tous : c'est ou bien un grand feu qu'on allume à l'entrée de la nuit sur une colline désignée à l'avance, ou bien une fusée ou un coup de fusil qu'on tire. A ce signal tous les bandits se réunissent au lieu fixé, où ils trouvent, la plupart du temps, un copieux repas tout préparé; on attend le moment d'agir en mangeant de bons morceaux et en buvant le vin de riz pour se donner du courage; il faut que les ressources de la bande soient bien maigres pour qu'on se mette en route le ventre vide. Très souvent, avant de s'asseoir à table, le chef fait la part des génies et leur



Pirates chinois. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

offre un sacrifice pour se les rendre plus favorables.

Les expéditions se font presque toujours la nuit : les villages sont ainsi plus faciles à surprendre. Les bandits se mettent en route par petits groupes, en suivant des chemins différents, pour ne pas éveiller l'attention. Arrivés auprès du village qu'ils veulent piller, ils le cernent sans trop s'en approcher, pour ne pas donner l'éveil aux chiens qui rôdent le long des clôtures; puis les plus adroits d'entre eux cherchent des emplacements favorables pour pratiquer des brèches dans la haie d'enceinte. Ils procèdent le plus doucement possible, de façon à ne pas attirer trop rapidement l'attention des postes de guetteurs qui gardent le village. Avec des serpes et des couteaux, ils ont vite fait de tailler dans les bambous une ou plusieurs ouvertures suffisantes pour laisser passer deux ou trois

hommes de front. Les assaillants se précipitent alors tous ensemble par ces ouvertures, poussant des hurlements formidables, battant du tam-tam, sonnant de la conque, si bien que les malheureux habitants, réveillés en sursaut et tout ahuris, se figurent qu'il leur tombe sur le dos une véritable armée. Avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître, les pirates ont envahi les maisons des plus riches; déjà vêtements, sacs de riz, ligatures de sapèques, buffles et chevaux ont passé par les brèches. Le coup est fait et les bandits sont loin lorsque leurs victimes, affolées, songent à s'armer de leurs lances de bois et de leurs bâtons pour repousser l'ennemi. Que feraient-elles d'ailleurs avec de pareilles armes? et elles ne peuvent en avoir d'autres, puisque la loi annamite défend aux indigènes de garder dans leurs maisons des sabres, des lances en fer ou des fusils.

Dans certains cas cependant les choses ne se passent pas aussi simplement : les habitants sont prévenus à temps et les bandits se heurtent contre une résistance acharnée; alors ils mettent le feu aux quatre coins du village. L'incendie se répand rapidement dans ces maisons en bois recouvertes de feuilles; et, pendant que les habitants cherchent à fuir en sauvant ce qu'ils ont de plus précieux, les brigands pillent tout à leur aise. Quelquefois même ils font main basse sur les femmes et sur les enfants; ils les entraînent dans la montagne et les vendent à des marchands chinois, qui les exportent dans certaines provinces du Céleste Empire où ils sont achetés par les familles riches du pays.

Cet odieux trafic ne remonte guère à plus de vingt-cinq ans. Autrefois la femme tonkinoise était à peu près inconnue en Chine, à cause des lois sévères qui défendent aux sujets annamites de s'expatrier sans une autorisation spéciale du souverain. Vers 1865, les pirates appelés par Tu-Duc pour l'aider à réduire le Tonkin en révolte étaient encombrés de prisonniers dont ils ne savaient que faire; ils cherchèrent à les écouler sur le marché chinois. C'était l'époque où les agences d'émigration recrutaient des travailleurs pour les îles à guano du Chili; les pirates arrivèrent assez facilement à se débarrasser de leurs prisonniers, en les coiffant à la mode du Céleste Empire, de façon à les faire passer pour des Chinois, et en les engageant à vil prix aux compagnies d'émigration, qui les exportaient en masse. Les femmes étaient d'un placement difficile; les familles aisées ne voulaient pas prendre de *servantes aux dents noires*; cependant les pirates en demandaient un prix si minime qu'ils finirent par les vendre.

Aujourd'hui le courant est établi; les servantes tonkinoises, douces, soumises et travailleuses, sont très estimées en Chine, où elles se vendent un bon prix; c'est un commerce très lucratif, qui rapporte gros à ceux qui s'y livrent; aussi beaucoup de Chinois sans scrupule établis au Tonkin se sont-ils empressés de le favoriser.

Après la cession de Saïgon à la France, le roi Tu-Duc, enfin débarrassé de ses soucis de guerre, prit des mesures sévères pour poursuivre les pirates, dont les rapts avaient déjà amené le dépeuplement du littoral tonkinois. La petite garnison que nous avions alors à Haï-phong lui vint en aide de tout son pouvoir, et, grâce à la surveillance efficace de nos canonnières, les arrivages de prisonniers tonkinois devinrent moins nombreux et moins fréquents sur les marchés de la Chine. Mais, depuis la nouvelle guerre, ce commerce, alimenté par les pirates qui infestent le littoral et surtout par les bandes chinoises qui opèrent dans les provinces, tend à reprendre sur divers points. A l'inverse de ce qui se passait dans les premiers temps, ce sont les femmes et les enfants que les pirates enlèvent maintenant de préférence. Les prisonniers sont installés dans des barques spéciales qui possèdent un compartiment bien clos où on les enferme. Le voyage jusqu'à la mer se fait ainsi par les arroyos et les rivières; pour empêcher les femmes d'appeler au secours et de crier pendant le trajet, on les maintient dans un état d'hébétude et de demi-somnolence en leur faisant avaler des doses calculées d'opium.

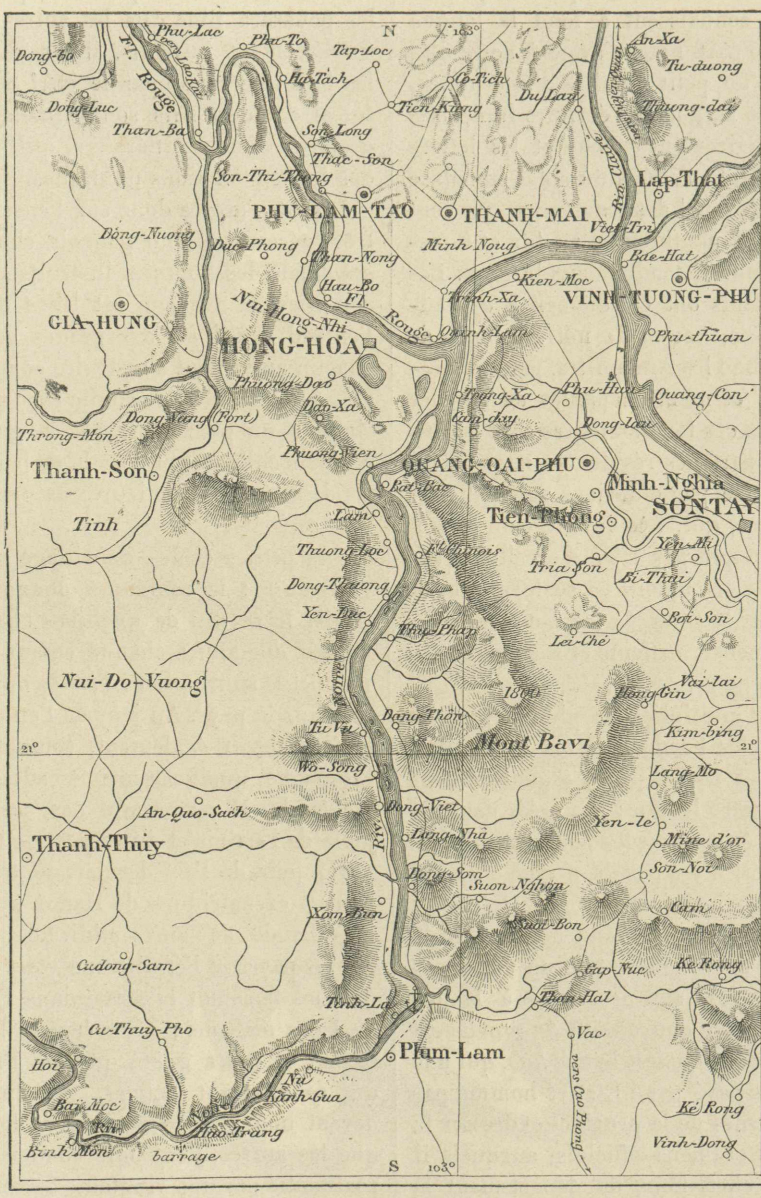
Arrivés sur le littoral, les prisonniers sont mis au séquestre dans des maisons habitées par des Chinois, où ils sont très étroitement surveillés, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable pour les faire passer en Chine en contrebande. Les trafiquants chinois sont extrêmement habiles pour dépister la police; tous les moyens leur sont bons pour arriver au but et ils ont même poussé l'audace jusqu'à charger quelquefois leur marchandise humaine sur des bateaux européens; en 1881, la police découvrait une vingtaine de fillettes cachées dans des paniers à cochons sur le pont d'un vapeur anglais en partance pour Hong-kong. Ces paniers, de forme allongée, sont bien connus des douaniers, qui, en général, ne prennent pas la peine de les visiter; les Chinois, au courant de cette habitude, avaient pensé à l'utiliser pour tromper la surveillance des Français.

Il n'y a pas à proprement parler d'esclaves en Chine; les femmes tonkinoises y sont traitées à peu près comme des servantes par le maître qui les achète, mais il leur est difficile de quitter le sol étranger pour retourner dans leur pays. En voici la raison : En Chine, comme en Annam, le code permet aux riches d'adopter des enfants de familles pauvres, moyennant une redevance en argent payée une fois pour toutes aux parents de ces enfants; en retour, ceux-ci transmettent par contrat au père adoptif l'autorité absolue qu'ils ont sur eux de par la loi; l'enfant entre alors dans une nouvelle famille, qu'il ne peut plus quitter. Une fois sur le sol chinois, les pirates se font passer pour les parents de leurs victimes; ils ne les vendent pas, la loi le leur défend, mais ils les cèdent moyennant finance par contrat d'adoption, ce qui au fond est la même chose, mais ce qui est bien différent sans doute aux yeux des mandarins, qui, grassement rétribués, ferment les yeux.

Notre nouvelle colonie ne deviendra prospère que si nous arrivons à la purger complètement de tous les pirates qui l'exploitent. Les différents commandants en

chef qui se sont succédé au Tonkin se sont mis avec ardeur à cette besogne, chaque fois que la guerre avec la Chine leur a laissé un moment de répit. Avec les moyens dont nous disposons, la tâche semble facile; elle est au contraire d'une extrême difficulté : il faudrait, pour en venir à bout, du temps, de la prudence, de l'esprit de suite, une grande connaissance des indigènes; il faudrait surtout pouvoir compter sur les fonctionnaires annamites; mais ceux-ci, malgré leurs belles professions de foi et leurs protestations intéressées, nous sont au fond du cœur complètement hostiles; loin de favoriser nos recherches, ils font au contraire tout ce qu'ils peuvent pour les égarer. Ils aiment à pêcher en eau trouble; les pirates achètent leur discrétion par de riches cadeaux. Certains mandarins étaient même affiliés aux bandes, dont ils partageaient les bénéfices, leur promettant en retour aide et protection. Les fonctionnaires annamites sont encouragés dans cette voie par le gouvernement de Hué et le régent Thuong, qui, privé de l'aide de la Chine, et ne pouvant plus désormais nous combattre ouvertement, a engagé contre notre gouvernement, par l'intermédiaire des lettrés de toutes catégories, une lutte sourde ayant pour but non seulement de nous empêcher par tous les moyens possibles de ramener le calme dans le pays, mais surtout de nous déconsidérer aux yeux des populations en leur montrant notre impuissance.

D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, il est très difficile de saisir les pirates annamites; certaines de leurs bandes, qui ont eu l'imprudence de sortir en plein jour, ont bien été capturées par celles de nos canonnières qui sillonnent les rivières et les arroyos; mais c'est un pur effet du hasard. Il est rare qu'une expédition ou une battue organisée à l'avance réussisse, à cause de la complicité des interprètes, des lettrés ou même des simples boys au service des officiers français, qui préviennent les notables des villages où se cachent les bandits. Ceux-ci, s'ils sont très connus, fuient ou se dissimulent dans les villages voisins; sinon, ils se contentent d'enterrer leurs armes dans un endroit sûr, et ils assistent tranquillement ensuite aux perquisitions de nos soldats. Que peuvent-ils craindre en effet? Mêlés aux habitants du village, ils ressemblent à d'inoffensifs paysans; nous passerons vingt fois à côté d'eux sans savoir qui ils sont; d'autre part les notables se garderont bien de les faire prendre, car, d'après la loi annamite, le village qui recèle les pirates est aussi coupable que les pirates eux-mêmes; les habitants, en déclarant ces derniers, seraient certains de se créer mille ennuis dont le moindre serait de recevoir de temps à autre la visite du mandarin du district, chargé par l'autorité française de surveiller le village devenu suspect. Chacune de ces visites serait très onéreuse en effet; le mandarin ne se dérange pas pour rien; il faut l'héberger, lui et ses satellites, pendant deux ou trois jours et lui faire encore au départ un cadeau digne de lui. Le village serait bientôt ruiné en détail pour peu que les visites se renouvelassent, et, dans ces conditions, elles seraient



Région de Than-mai et de la rivière Noire, d'après les officiers topographes du corps expéditionnaire.

fréquentes, c'est certain, car le mandarin garderait au fond du cœur rancune aux paysans, qui en dénonçant les pirates lui auraient créé de grands ennuis et lui auraient enlevé en même temps une source de profits.

Une des grosses difficultés qui nous ont empêchés jusqu'à ce jour d'organiser d'une façon satisfaisante la police du pays réside dans ce fait que très peu de fonctionnaires français connaissent à fond la langue annamite et que, d'autre part, nous n'avons à notre disposition au Tonkin qu'un petit nombre d'interprètes, sachant suffisamment la langue et l'écriture françaises pour servir d'intermédiaires entre nous et les lettrés indigènes. Le commandant en chef a dû créer sur place et de toutes pièces le personnel des résidences, qui sont devenues de plus en plus nombreuses au fur et à mesure que nous nous sommes étendus dans le pays. Les postes les plus importants ont été donnés à des administrateurs de carrière, venus de notre colonie de Saïgon, connaissant à fond les Annamites, parlant couramment leur langue, et même capables de lire les caractères chinois; mais ces fonctionnaires sont en très petit nombre, et la plupart des résidences sont gérées par des officiers ou même par d'anciens sous-officiers du corps expéditionnaire, qui, très intelligents et très adroits, finiront à la longue par faire d'excellents administrateurs, mais qui ont besoin de se former et de s'habituer peu à peu par le contact avec les mandarins à cette diplomatie tortueuse, patiente et sournoise, qui est le contre-pied de la nôtre.

En attendant et pour multiplier de plus en plus les relations directes entre les Français et les Annamites, le commandant en chef a commencé à organiser l'enseignement officiel de notre langue; il a créé, dans les principales villes, des écoles, où les petits Annamites accourent en foule, car il n'y a pas de peuple chez qui l'instruction soit plus en honneur que chez celui-là : nul pays n'a des écoles en plus grand nombre, et de temps immémorial les Tonkinois ont eu un enseignement officiellement organisé sur des bases à la fois simples et parfaites. Chaque gouverneur de province a près de lui un directeur des études, le *doc-hoc*, qui a le grade de docteur; il est payé par l'État et nommé par lui pour inspecter les écoles de la province et dresser la liste des candidats aux examens officiels, auxquels il donne des notes. Les chefs-lieux de département et d'arrondissement ont aussi chacun leur directeur de l'enseignement, nommé par le roi. Dans les départements, ce sont des licenciés, qui portent le titre de *giao-tho*, et, dans les simples arrondissements, des bacheliers, qui sont désignés sous le nom de *huan-dao*. Ces fonctionnaires, relativement peu nombreux, n'ont ni bureaux ni secrétaires, et par conséquent pas de frais inutiles. L'État n'a pas besoin de créer à sa charge ni de subventionner des écoles; il s'en est formé partout en nombre considérable sans son intermédiaire : pas un village, pas même un hameau qui n'ait son enseignement, suivi avec assiduité par des centaines d'enfants. Ils y apprennent à lire et à écrire les caractères chinois, de façon à pouvoir plus tard dresser les actes d'un procès, faire des contrats ou un testament, avoir une place de secrétaire ou même de notable, en un mot se mêler aux affaires de la commune ou du canton, ambitition suprême de beaucoup d'Annamites. Si parmi ces enfants il en est qui montrent de grandes dispositions pour l'étude, le maître les poussera plus que les autres; quand il les jugera suffisamment instruits, il les emmènera à la ville et les fera interroger par le chef de l'enseignement; celui-ci décidera s'ils sont capables de se présenter aux grands examens littéraires, qui seuls ouvrent l'accès des hautes fonctions publiques.

L'État n'exerce donc sur l'enseignement que le contrôle nécessaire pour pouvoir choisir dans la masse de ses sujets les hommes instruits dont il a besoin pour son service. Chacun est libre d'enseigner comme il l'entend, qu'il ait des grades ou qu'il n'en ait pas ; chacun aussi peut s'instruire comme il veut sans que l'État s'en mêle : l'un étudie avec son père ; l'autre, plus riche, a un précepteur qui le guide dans ses études; d'autres enfin vont à l'école de leur village, de leur arrondissement ou de leur province, suivant leur âge ou leur capacité.

Les petites écoles de village ne coûtent pas cher à entretenir : la commune donne au maître qu'elle a choisi le revenu de quelques champs qu'elle détache de son domaine; chaque enfant lui apporte en outre une petite subvention : *l'huile de la lampe*, comme on dit dans le pays. Au jour de l'an et à certaines fêtes, le maître reçoit également, comme nos instituteurs de campagne, quelques menus cadeaux qui lui rendent la vie facile. Il est exempt des corvées et il est sûr de jouir de l'estime et du respect de tous.

Un jour de l'été dernier, je traversais un des faubourgs excentriques de Hanoï à l'une des heures les plus chaudes de l'après-midi. Le soleil tombait d'aplomb sur les pavés et l'étroite rue était déserte; tous les Annamites faisaient la sieste dans l'endroit le plus frais de leurs maisons : à ces heures-là, comme on dit en Orient, il n'y a guère que les Français et les chiens qui se risquent dehors. Au moment où je passais devant une grande case aussi hermétiquement close que les autres, j'entendis comme un chant monotone psalmodié par une vingtaine de voix d'enfants. Je m'approchai doucement et je risquai un œil dans l'intérieur de la maison par une fente pratiquée entre deux planches mal jointes. C'était une école : dans une grande salle aux murs de laquelle étaient suspendues des bandes de papier rouge couvertes de sentences chinoises en caractères énormes, les bambins, accroupis sur leurs talons, répétaient leur leçon au maître en chantant tous ensemble les caractères de l'écriture chinoise, comme dans nos écoles de campagne les enfants chantent les lettres de l'alphabet. Ils avaient tous la mine éveillée et intelligente et ils étaient très attentifs et très occupés à leur besogne. Le vieux maître, debout, ses grosses

lunettes rondes sur le nez, allait de l'un à l'autre, rectifiant une intonation fausse et distribuant de temps à autre une brève réprimande ou un encouragement.

Avec de pareilles mœurs, il ne nous a pas été difficile de recruter des élèves pour nos écoles de français. Les Annamites, qui sont très intelligents, comprennent d'ailleurs fort bien l'avantage qu'il y a pour leurs enfants à apprendre notre langue, et ceux-ci, admirablement doués pour ces sortes d'études, font en très peu de temps des progrès étonnants. Je passe souvent, en revenant de mes promenades, par la rue de la Soie, où se trouve une de nos écoles, et je m'arrange toujours de façon à traverser cette rue au moment où les enfants sortent de la classe. Du plus loin qu'ils m'aperçoivent,



Un *doc-hoc*. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

ils courent à moi, sachant bien que je ne me ferai pas prier pour arrêter mon petit cheval et pour converser avec eux en français devant leurs compatriotes ébahis. Leur première phrase est toujours la même : « *Bonjour, monsieur le capitaine, comment allez-vous ce soir?* » Ils s'appliquent à bien prononcer celles de nos consonnes qui n'ont pas d'analogues dans leur langue, l'*r* surtout, qu'ils prolongent comme un roulement de tambour. Les tout petits ne savent qu'une phrase, mais les grands connaissent déjà beaucoup de mots, et il faut que je les entende tous patiemment et que je réponde de mon mieux. Un rassemblement se fait bien vite autour de nous; mes petits amis sont très fiers de montrer leur science aux badauds; quand ils ont épuisé tout leur vocabulaire, ils prennent congé de moi en me saluant gravement de leur chapeau, à la

française : « *Bonsoir, monsieur le capitaine, au plaisir de vous revoir!* »

XXXII

Le guet-apens de Hué; fuite du roi Ham Nghi. — Couronnement de Dong Khan. — Voyage d'exploration dans la rivière Noire; le mont Ba-vi; la légende des aérolithes. — Deux courageux Français. — Les Muongs; leur histoire et leurs mœurs. — Le barrage de Hao-trang.

Les rapports deviennent de plus en plus difficiles entre la cour de Hué et le représentant de la France : la résistance sourde que les régents du jeune roi d'Annam opposent à l'influence française s'accentue peu à peu et commence à se traduire par des actes hostiles. Les populations sont partout travaillées par des émissaires du parti des lettrés, que le régent Thuong a réorganisé sur des bases nouvelles et dont l'impulsion puissante se fait sentir jusque dans les plus petites communes du royaume.

Le général de Courcy a résolu de se rendre à Hué dans le but avoué de présenter en audience solennelle ses lettres de créance au roi Ham Nghi, mais dans l'intention secrète de voir de près les agissements de la cour et de se renseigner exactement sur ce qu'il y aurait à faire pour mettre fin à cette situation fâcheuse. Il est parti de Hanoï avec un nombreux état-major, prenant comme escorte un bataillon de zouaves qui, conformément aux traités, doit tenir garnison à Hué dans une des casernes de la citadelle.

Le général n'était pas arrivé depuis vingt-quatre heures dans la capitale que déjà les difficultés commençaient : à entendre les régents, le roi ne pouvait recevoir le représentant de la France que s'il se conformait au cérémonial de la cour. Or ce cérémonial est des plus humiliants et aucun Européen ne saurait s'y soumettre. La cour le comprenait fort bien; elle voulait simplement gagner du temps. Un des deux régents du jeune roi, le ministre de la guerre Thuyet, homme d'un caractère violent et notre ennemi irréconciliable, poussait depuis longtemps le conseil secret à recommencer ouvertement la guerre.

La cour comptait débuter par un coup de maître : connaissant par ses émissaires les projets du général de Courcy, elle espérait pouvoir s'emparer de sa personne pendant son séjour dans la capitale et elle faisait depuis longtemps dans ce but des préparatifs secrets qui n'avaient pas échappé à la vigilance de notre représentant à Hué, M. Hector.

Le complot éclata dans la nuit du 4 au 5 juillet 1885. Vers minuit, les troupes annamites attaquèrent en force la caserne occupée par le bataillon de zouaves, pendant que les canons de la citadelle lançaient une grêle d'obus sur le palais de la légation de France, situé de l'autre côté de la rivière. Mais l'attaque échoua; nos soldats repoussèrent l'ennemi et, prenant l'offensive, s'emparèrent des palais et du trésor du roi.

La prise de la citadelle de Hué a eu dans tout le royaume un retentissement considérable. Le roi Ham Nghi s'est retiré avec le régent Thuyet dans les montagnes qui séparent l'Annam du bassin du Mé-kong. La vieille reine, mère de Tu-Duc, qui jouit à la cour d'une influence considérable et qui les avait d'abord accompagnés dans leur fuite, est revenue au palais, confiante en la loyauté du général en chef qui lui avait promis la vie sauve. Grâce à son intermédiaire, il a été formé un nouveau conseil de régence, qui, dépossédant Ham Nghi, a choisi son propre frère pour lui succéder sur le trône. Ce prince, âgé de vingt et un ans, vient d'être solennellement couronné à Hué en présence du général de Courcy, sous le nom de Dong Khan.



Élève de l'école française (voy. p. 295). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Mais Ham Nghi, dépossédé, est loin de se tenir tranquille; il a recruté des partisans nombreux qui, avec l'aide de son ancien ministre Thuyet, mènent une campagne sérieuse contre la France. Ses émissaires parcourent l'Annam et le Tonkin, prêchant partout la révolte. Des troubles viennent de se produire dans les provinces de Quang-tri et de Than-hoa. Les Muongs qui occupent les montagnes de la rivière Noire sont surtout fortement travaillés : ces sauvages sont belliqueux et armés de fusils; le pays qu'ils habitent, bien que confinant au Delta, nous est à peu près inconnu; il pourrait nous venir de là de grosses difficultés. Le général Warnet, qui commande au Tonkin pendant l'absence du général de Courcy, retenu à Hué, a formé une expédition ayant pour but de relever exactement le cours de la haute rivière Noire, afin que si nous avions à opérer dans ces régions accidentées et difficiles, nous ne soyons pas pris au dépourvu. La canonnière *Éclair* est partie à l'avance pour reconnaître la route; le *Jacquin*, grand bateau en tôle d'acier et à faible tirant d'eau, doit la suivre de près; il emmène à bord une compagnie de tirailleurs tonkinois. J'embarque en même temps qu'elle en qualité de médecin de l'expédition.

Parti de Hanoï le 5 septembre, à trois heures du soir, nous touchons à Sontay pour recevoir les instructions du général Jamais qui commande la région. Le 6, à dix heures du matin, nous atteignons l'embouchure de la rivière Noire, que les Annamites appellent le Song-bo.



Village de Dong-thôn (voy. p. 298). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Cette embouchure est très large, mais elle est encombrée par des alluvions et des bancs de sable, sur lesquels nous avons failli nous échouer.

Le courant est très rapide, et la rivière, profonde, a gardé la teinte rouge du fleuve que nous venons de quitter. A droite et à gauche, sur de petits mamelons boisés à leur sommet, on voit de distance en distance de jolies pagodes ombragées par des pins maritimes. Les flancs de ces mamelons, qui descendent jusqu'au bord de l'eau, sont couverts de belles plantations de riz, de canne à sucre, de patates et de maïs.

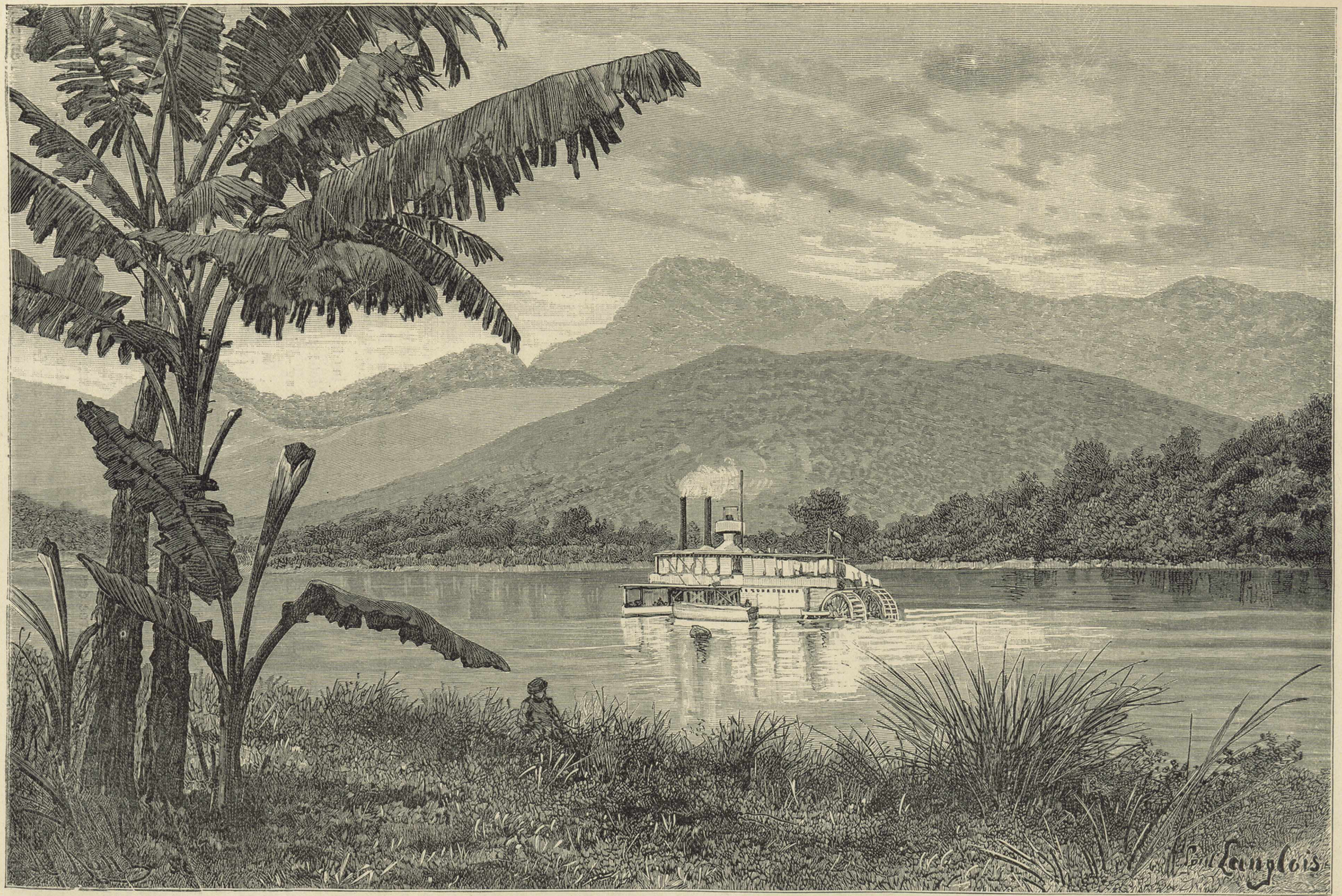
Vers six heures du soir, nous atteignons Bat-bac, premier poste français sur le Song-bo. Le commandant du *Jacquin* jette l'ancre pour attendre le pilote qui doit le rejoindre à cet endroit. Je profite de notre arrêt pour visiter la garnison; celle-ci comprend une compagnie de zouaves forte de 300 hommes environ et commandée par un capitaine. Les hommes, qui viennent de Sontay, sont relevés tous les quarante-cinq jours. Ils sont très bien installés dans les bâtiments d'une pagode dépendant d'un village voisin, d'où on leur envoie tous les jours des œufs, des canards et des poules; ils font du pain dans un four de campagne qu'ils ont construit, avec de la farine qu'on leur expédie par jonques de Sontay. En cas d'attaque, ils peuvent communiquer avec cette dernière ville à l'aide d'un télégraphe optique. Le commandant du poste a envoyé il y a déjà quelques jours un détachement d'une centaine d'hommes qui a remonté par terre la rivière Noire jusqu'au barrage de Hao-trang, où nous allons nous-mêmes. Ce détachement doit installer en cet endroit un poste fortifié, chargé de surveiller le haut pays.

Après avoir attendu notre pilote toute la soirée et toute la nuit, nous sommes obligés de partir sans lui le 7 septembre au matin. C'est un fâcheux contretemps pour le commandant de la canonnière, qui fait ce trajet pour la première fois; il ne pourra continuer sa route qu'avec prudence et lenteur, de peur de s'échouer.

Le Song-bo commence à décrire les courbes les plus capricieuses; au saillant de chacun des coudes se trouvent des bancs de sable fin sur lesquels de grands échassiers au ventre blanc, aux ailes noires, aux tarses et aux becs rouges, prennent leurs ébats et pêchent les coquillages et les poissons en compagnie de grues cendrées et de cormorans. Ces oiseaux sont si peu farouches qu'on pourrait les tirer à une distance de 4 ou 5 mètres.

Les petites collines qui bordaient la rivière pendant le trajet d'hier ont fait place à des montagnes plus élevées, couvertes de forêts, qui de loin paraissent impénétrables. Au-dessus de ces massifs boisés, le mont Ba-vi s'élève comme un géant au milieu de pygmées. Il a 1 800 mètres d'altitude, et son sommet, en forme de trident, s'aperçoit de tous les environs. C'est cette forme bizarre qui lui fait donner son nom : Ba-vi signifie Trois-Pics. Cette montagne est une des plus fameuses du Tonkin, et les Muongs la considèrent comme le berceau de leur race. Plus de vingt-huit siècles avant notre ère, un de leurs rois, descendant des anciens empereurs de Chine, y avait déjà sa résidence. C'est le mont sacré des Annamites, et les sauvages qui habitent les épaisses forêts dont il est couvert, l'adorent, eux aussi, comme une divinité puissante : tous les ans, au dixième mois, ils font un pèlerinage jusqu'au sommet; là se trouve une vieille pagode ouverte à tous les vents, où ils offrent des armes et des vases en pierre qu'ils ont fabriqués tout exprès. D'après la croyance populaire, ces objets disparaissent d'une année à l'autre sans qu'il en reste de traces. Les Annamites de la plaine prétendent qu'ils servent de projectiles au dieu du tonnerre : ce dieu, qui habite la montagne, les lance sur la contrée pendant les grands orages. Les aérolithes sont en effet assez fréquents au Tonkin; les Annamites les connaissent bien et les désignent sous le nom de *tam-set*. Pour eux, tout éclair suivi de tonnerre indique la chute d'un de ces tam-set; on ne le voit pas, parce qu'il pénètre immédiatement dans le sol, où il s'enfonce profondément; mais il en sort spontanément au bout de trois mois et dix jours, et celui qui a la chance de le ramasser est assuré d'un heureux avenir, car tous les mauvais esprits redoutent le pouvoir magique de ces aérolithes. C'est à tel point que, pendant les violents orages, les méchants génies, craignant d'être touchés par les tam-set qui sillonnent les airs, se cachent sous le premier abri qu'ils rencontrent. Un indigène vient-il à passer près d'eux, vite ils se blottissent sous son parapluie ou même sous son grand chapeau, et le malheureux est ainsi exposé à être foudroyé à cause du génie qu'il abrite; aussi les Annamites ont-ils grand soin à chaque coup de tonnerre de mettre chapeau bas et de fermer leur parapluie.

Nous venons de passer près du village Dong-thôn, dont les maisons, basses, paraissent comme enfouies dans un fouillis de verdure; deux autels rustiques, protégés par de petits toits en paille, s'élèvent à l'ombre d'un vieil arbre à l'entrée du hameau. Plus loin deux immenses rochers en calcaire marmoréen semblables à ceux que j'ai décrits pendant mon voyage de Lang-son, se dressent sur la rive droite comme deux hautes tours ruinées. Derrière ces rochers se montre une colline au sommet de laquelle nous ne sommes pas peu surpris de voir flotter le drapeau français. Nous avons bien vite le mot de l'énigme : un sampan vient d'aborder notre canonnière, et deux compatriotes sont montés lestement à bord. Ce sont deux anciens sous-officiers d'infanterie de marine qui, libérés du service militaire après une campagne faite au Tonkin, n'ont pas voulu retourner en France avant d'avoir tenté fortune dans le pays. Tout jeunes encore et très aventureux, ils ont remonté il y a deux mois le cours de la rivière Noire et sont venus s'installer dans ce pays perdu, où ils exploitent les riches carrières de marbre contenues dans les flancs des rochers dont je viens de parler. Ils ont fait alliance avec un chef muong du voisinage, qui, moyennant une rétribution assez minime, leur fournit des travailleurs, avec lesquels ils exploitent les carrières et



Dans la haute Rivière. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

les forêts environnantes. Ces forêts contiennent des essences précieuses; on y trouve, le *thi*, arbre gigantesque dont le bois, léger et sans veines, est utilisé pour la gravure, une espèce de frêne qui résiste aux attaques des insectes, une variété d'ébénier et une sorte de palissandre dont on fait les meubles incrustés de nacre. Avec les billes de bois, les Muongs construisent des radeaux sur lesquels ils chargent les blocs de marbre; tous ces matériaux descendent presque sans frais la rivière Noire et le fleuve Rouge jusqu'à Hanoï, où ils sont vendus un bon prix. Les calcaires communs servent à faire de la chaux, mais on trouve de temps à autre des filons de marbre rare dont les couleurs vives et agréables à l'œil sont très estimées des Annamites, qui le désignent sous le nom de *da-hoa*, ce qui veut dire « pierres-fleurs ».

La canonnière jette l'ancre devant la maison de nos compatriotes, et j'accepte avec le plus grand plaisir l'offre qu'ils me font d'aller visiter leur installation. Ils habitent une grande case en bambous, très large et très haute, bâtie à flanc de coteau; elle est divisée en quatre compartiments : deux chambres à coucher, une cuisine et une salle à manger. La maison est construite sur une terrasse carrée entourée de toutes parts par une forte palissade en bambous entre-croisés. Deux portes donnent accès dans l'intérieur; elles peuvent être fermées par de solides herses d'épines.

Depuis deux mois bientôt, nos deux compatriotes vivent complètement isolés derrière ce frêle rempart. Jamais ils n'ont été attaqués par les pirates, bien qu'à différentes reprises des bandes chinoises soient passées très près de leur résidence; ils ont même battu les environs à 10 ou 15 kilomètres à la ronde et ils me fournissent des renseignements précieux sur le pays. Souvent ils ont rencontré dans leurs chasses en forêt de grands cerfs aux longues cornes rameuses, des paons, des coqs de bruyère, des singes, des serpents de plusieurs espèces et entre autres un boa qui mesurait près de cinq mètres de longueur. Ils n'ont jamais vu de tigre, bien qu'ils aient souvent relevé sa trace dans le voisinage; dans les terrains bas, près de la rivière, ils ont tiré des hérons, des oies sauvages, des poules d'eau et des bécassines. Ils me font un grand éloge de la tribu muong avec laquelle ils sont en relations d'affaires; à les entendre, ces sauvages sont plus braves et d'un caractère plus franc que les Annamites de la plaine; ils obéissent à un chef nommé par eux qui a sur sa peuplade une autorité absolue. Si l'on en croit ce chef, les tribus muongs seraient très nombreuses dans le bassin de la rivière Noire; des échantillons de cette race se rencontreraient même plus loin encore vers le sud dans les montagnes du Day et jusque près de Ninh-binh. Les Muongs de la rivière Noire ne diffèrent guère comme costume des habitants de la plaine; mais ceux du Day s'habillent différemment, avec des étoffes fabriquées exclusivement par eux dans leurs montagnes; ces étoffes sont ornées de dessins et de broderies du plus joli effet.

Ces sauvages, qui parlent une langue spéciale peu comprise des Annamites, sont d'une stature plus élevée, mieux découplés et plus vigoureux que ceux-ci. Ils se rapprochent beaucoup des Thos que j'ai rencontrés dans la province de Lang-son, et, comme je l'ai déjà dit, ils doivent appartenir à la même race. Leur histoire est curieuse et mérite qu'on en dise quelques mots.

Aux temps les plus reculés des annales annamites, la plus grande partie des territoires qui forment actuellement le bassin inférieur du fleuve Rouge et du Thaibinh étaient, comme je l'ai déjà raconté, recouverts par les eaux de la mer. A la place du Delta tonkinois il y avait une grande baie entourée de tous côtés par des groupes d'îles et îlots formés de rochers calcaires semblables à ceux de la baie d'Along. Les terrains d'alluvions qui ont été déposés depuis n'ont pu recouvrir entièrement ces rochers; leurs sommets se montrent encore de distance en distance dans les plaines du Tonkin; ce sont eux que j'ai décrits autour de Lang-son; eux aussi que nous retrouvons sur le bord de la rivière Noire; partout ils se reconnaissent aux mêmes caractères : formés de calcaires marmoréens, ils sont creusés de grottes et d'anfractuosités profondes qui semblent produites par l'usure des flots; le sol de ces grottes est composé de sable fin, de galets et de cailloux ronds dont on ne peut s'expliquer autrement la présence.

La baie dont il vient d'être parlé formait, avec sa ceinture d'îlots, une sorte de vaste lac aux eaux tranquilles, que les annales annamites désignent sous le nom de lac Dong-dinh. Les rochers qui l'entouraient étaient habités par des peuplades sauvages que les historiens chinois désignent sous le nom de Quich-qui, littéralement « Diables rouges ». L'empereur chinois Dé Ming soumit toutes ces peuplades 2878 ans avant notre ère et les donna à gouverner à son fils cadet, qui sous le nom de Kinh Duong fut le premier roi du Tonkin. Ses successeurs se partagèrent plus tard son empire, et de ce morcellement naquit le royaume de Van-lang (Seigneur des Lettres), dont la capitale était située sur le mont Tan-vien, qui porte aujourd'hui le nom de mont Ba-vi.

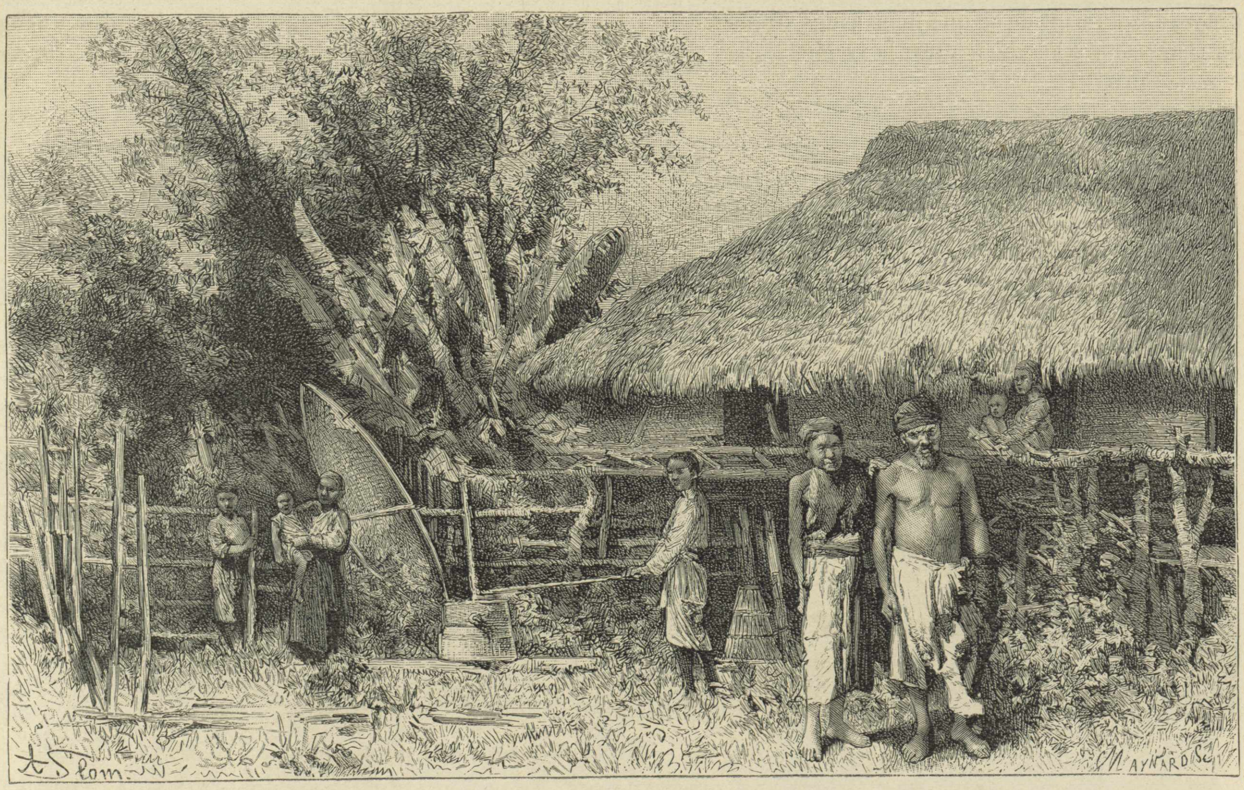
Dans les temps qui suivirent, les alluvions déposées par les deux grands fleuves ayant comblé une partie du lac Dong-dinh, le royaume de Van-lang gagna en étendue; les populations, trop à l'étroit sur leurs montagnes, finirent par refluer dans la plaine, et se mirent à cultiver les terres fertiles qui avaient pris la place de la mer. Les indigènes se scindèrent alors en deux catégories différentes : les Son-tinh, habitants des montagnes, et les thuy-tinh, habitants de la plaine.

200 ans avant Jésus-Christ, le petit pays de Van-lang, réuni à d'autres territoires et gagnant sans cesse en puissance et en étendue, formait un royaume riche et prospère, connu sous le nom d'Au-lac. Ce royaume, placé aux frontières du Céleste-Empire, excita la convoitise des Chinois; un de leurs généraux l'envahit

avec une armée de 500 000 hommes, détrôna le roi indigène et se mit à sa place. La plupart de ses soldats étaient, dit la chronique, des vagabonds qui n'avaient pas pu se marier en Chine. Ils s'établirent dans le pays et ils y firent souche.

En même temps, des bandes d'émigrants chinois, fonctionnaires, lettrés, soldats et marchands, affluaient au Tonkin et s'établissaient dans les régions des plaines, plus fertiles et mieux connues que celles des montagnes. A leur contact, les anciens Thuy-tinh se transformèrent peu à peu; ils prirent les mœurs, l'écriture, et jusqu'au type chinois. Les montagnards au contraire, demeurant complètementi solés dans leurs forêts, descendant rarement dans les vallées, où ils n'aimaient pas à s'aventurer, gardèrent intactes leurs anciennes coutumes et leurs types primitifs : ce sont les Muongs d'aujourd'hui.

Jusqu'au règne de Minh Mang (1821-1841) les peuplades muongs gardèrent une indépendance à peu près absolue vis-à-vis de la cour de Hué. Chacune d'elles s'administrait isolément et nommait ses chefs, qui tous étaient choisis parmi les descendants des familles nobles et qui, comme au temps de King Duong, portaient le nom de *quan-lang*, ce qui veut dire « seigneur noble et pur ». Le quan-lang avait une autorité absolue sur les villages; il avait sur ses sujets droit de haute et basse justice comme nos anciens seigneurs féodaux. Toutes les affaires litigieuses étaient soumises à son



Case muong (voy. p. 302). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

tribunal; en retour ses sujets cultivaient ses champs et entretenaient sa famille et sa maison.

Les familles de ces seigneurs étaient généralement très nombreuses : tous les parents, les plus éloignés comme les plus proches, avaient le droit d'habiter et d'être entretenus avec le chef de la maison. Les filles ne pouvaient se marier qu'avec des jeunes gens de race noble; le fils aîné succédait le plus souvent à son père; les autres allaient chercher ailleurs fortune et dignités, comme nos cadets d'autrefois.

Quand une peuplade était mal administrée par son quan-lang, elle souffrait d'abord en silence, comptant que le chef, pour lequel elle gardait à cause de ses aïeux une vénération profonde, finirait par s'amender; celui-ci persistait-il dans ses mauvais instincts, alors les anciens du village se réunissaient et délibéraient entre eux; puis une députation se présentait à la demeure du chef et lui annonçait respectueusement qu'il fallait songer à abdiquer. Au jour dit, tous les hommes valides de la tribu se donnaient rendez-vous devant la maison du seigneur frappé de déchéance et lui rendaient le dernier service de le transporter avec sa famille et son mobilier à l'endroit qu'il avait choisi pour sa retraite.

Minh Mang, le grand niveleur, supprima d'un trait de plume presque toute l'autorité des seigneurs montagnards; les territoires des peuplades furent divisés en communes ou en cantons, qui eurent la même administration que les villages de la plaine. Les fiers quan-lang furent ravalés au rôle de simples maires de hameau; mais, malgré les édits de la cour de Hué, les Muongs ont gardé pour leurs anciens seigneurs un respect profond; ils leur fournissent des gardes

armés de fusils et leur donnent la présidence de leurs assemblées.

Je prends congé des deux jeunes commerçants français à la nuit tombante. Je voulais leur laisser un souvenir de ma visite en reconnaissance des renseignements précieux qu'ils m'ont fournis sur le pays; ils ne veulent accepter qu'un peu de poudre de quinine; c'est en effet le meilleur cadeau qu'on puisse leur faire, dans cette contrée où ils sont si souvent exposés aux atteintes de la fièvre des bois.

Le lendemain, après avoir dépassé à bâbord le petit hameau de Dong-som, dont les cases, isolées les unes des autres par les bananiers sauvages et les bambous épineux, semblent accrochées aux flancs de la montagne, nous entrons dans une région sauvage dont l'aspect diffère absolument de ce que nous avons vu jusque-là : de Dong-som à l'embouchure, la rivière Noire, relativement large, semée d'îlots et de bancs de sable, coule paresseusement entre deux rives parcourues par des chemins de halage assez fréquentés, au milieu de petits mamelons séparés par des rizières ou par des cultures. A partir de Dong-som, les mamelons se rapprochent du bord de l'eau et s'élèvent peu à peu, pendant que la rivière se rétrécit et s'encaisse de plus en plus. Plus loin, les rives sont formées par de hautes montagnes couvertes d'impénétrables forêts aux superbes essences ou plantées de grands roseaux dont les touffes dépassent la hauteur d'un homme. Ces montagnes, serrées les unes contre les autres, forment une chaîne continue dont les contreforts abrupts semblent impossibles à franchir; plus de routes, mais d'étroits sentiers tracés par les Muongs dans l'épaisseur des fourrés et des taillis.

Nous jetons l'ancre devant Tinh-la, hameau muong composé de quatre ou cinq maisons, pour y débarquer



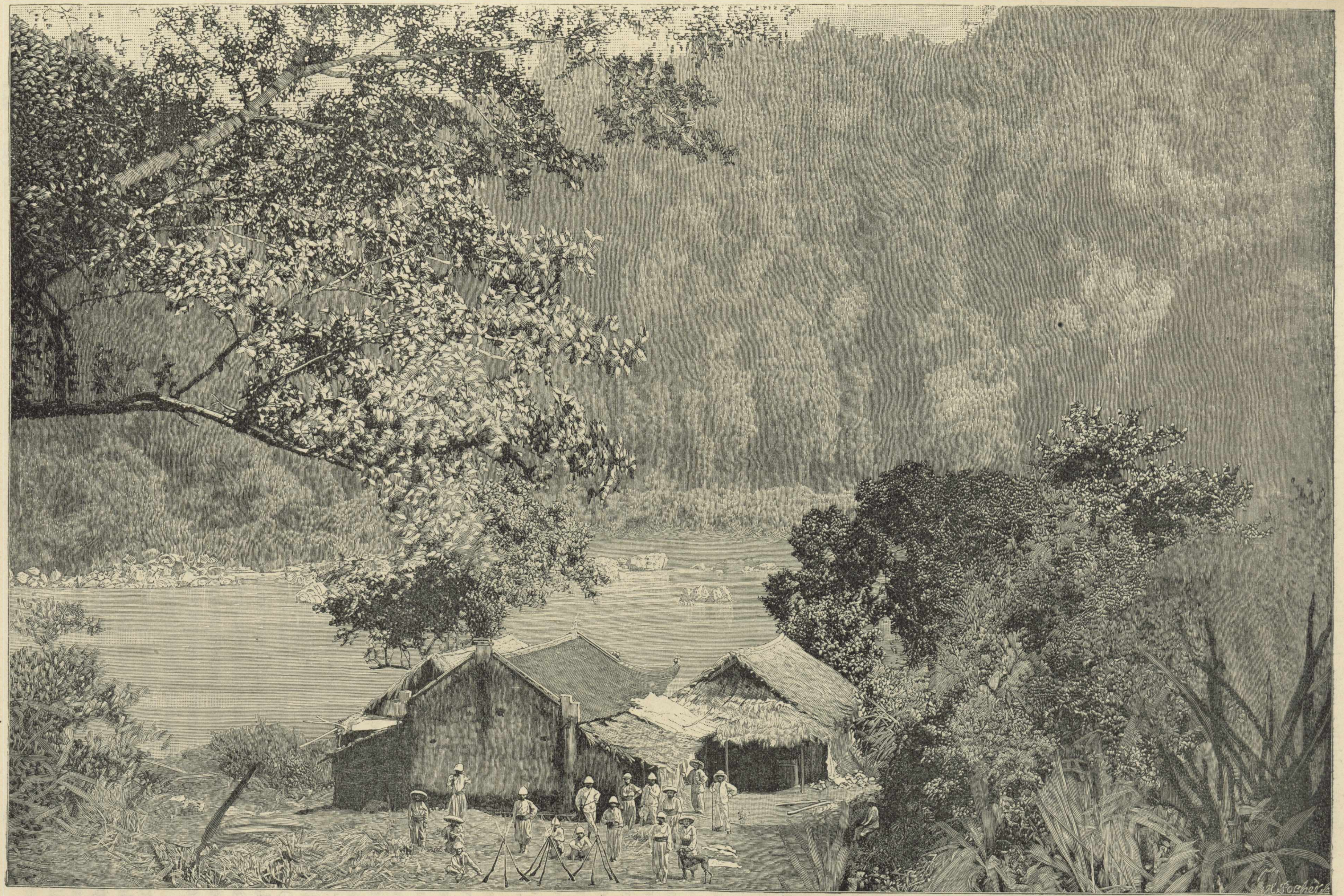
Rapides de Hao-trang (voy. p 304). — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

la compagnie de tirailleurs tonkinois qui va s'y installer un poste. Au débarcadère nous trouvons la canonnière *Éclair* qui a reconnu la route et qui nous attend pour nous guider.

Les habitations muongs diffèrent des cagnas qu'on rencontre habituellement dans le bas Tonkin : elles sont construites sur pilotis à environ un mètre du sol; on arrive à la porte par une échelle en bambous de trois ou quatre marches, aboutissant à une galerie extérieure qui fait le tour de la maison à la hauteur du plancher. C'est sur cette galerie que les enfants prennent leurs ébats, à l'abri du tigre, qui souvent rôde sournoisement la nuit aux abords des villages; c'est là aussi que les ménagères viennent prendre le frais et se reposer des travaux de la journée. Le plancher est à claire-voie; il est formé de petites lattes en bambous très propres et assez espacées les unes des autres; il faut avoir une grande habitude pour marcher sur une surface pareille.

Dans l'espace occupé par les pilotis qui supportent la maison, entre le plancher et le sol, sont remisés les instruments de chasse et de pêche : filets de toutes grandeurs; petites cages munies de pièges ingénieux qu'on suspend aux arbres pour prendre les oiseaux vivants, des arcs, des arbalètes et aussi ces longs bambous, creux, ouverts à l'une de leurs extrémités, dans lesquels les Muongs vont chercher l'eau. Les arbalètes et les arcs sont habilement construits. Les montagnards connaissent l'art d'empoisonner leurs flèches.

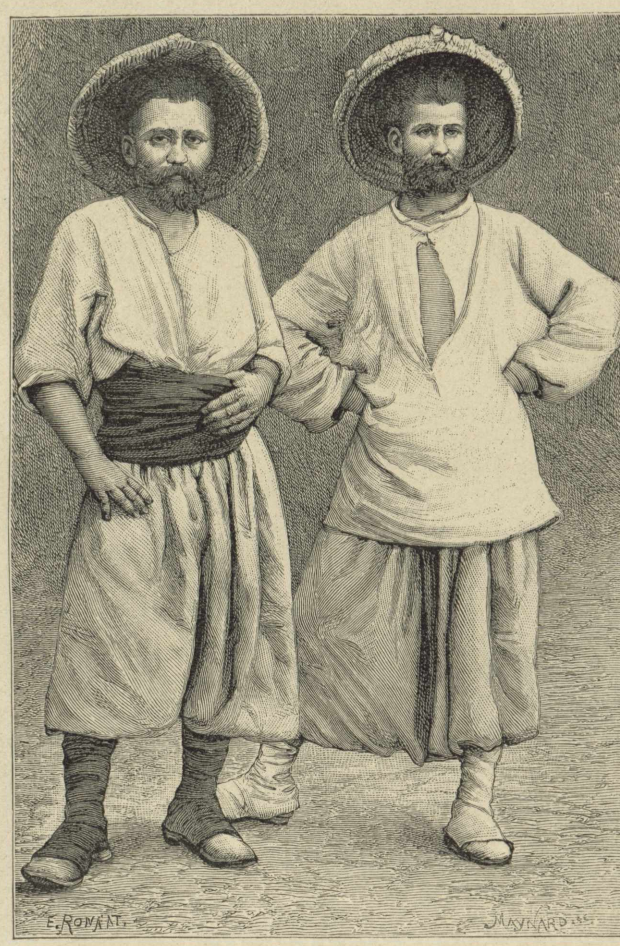
Les maisons de Tinh-la, très espacées les unes des autres, sont entourées d'énormes touffes de bambous ou de bouquets d'aréquiers trois fois plus gros que ceux du Delta : leurs tiges, grêles, s'élèvent en ligne droite jusqu'à 6 ou 7 mètres au-dessus du sol. Une de ces cases, hermétiquement close, est ornée aux quatre coins de figures grossières. L'officier de tirailleurs chargé d'organiser le cantonnement voulait, la croyant vide, y



Poste de zouaves en amont de Hao-trang (voy. p. 304). — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

loger quelques soldats ; mais les habitants s'y sont opposés avec des gestes si suppliants et un air si désolé qu'il n'en a rien fait. Cette case renferme, paraît-il, le corps d'un habitant du village, décédé depuis près de deux mois. Les Muongs ont la singulière habitude de conserver ainsi dans leurs maisons les cadavres de leurs parents, scellés dans des troncs d'arbres, et de ne les mettre en terre qu'au bout d'un temps plus ou moins long, quelquefois deux ou trois ans après leur mort.

Nous laissons aux tirailleurs tonkinois tous les approvisionnements nécessaires; puis nous reprenons notre route, guidés par l'*Éclair*, qui nous précède de quelques brasses seulement. Le lit de la rivière est semé de grosses roches d'autant plus redoutables que le courant est très rapide et que notre bateau obéit difficilement au gouvernail. Le Song-bo est devenu étroit et profond ; ses eaux, qui ont pris une teinte sombre, presque noire, passent comme dans une filière entre de hautes montagnes à pic, couvertes d'une végétation extrêmement luxuriante ; ce ne sont plus les maigres bambous et les rares bouquets de bananiers des environs de Hanoï : c'est la forêt vierge dans toute sa magnificence, avec ses fougères arborescentes, ses arbres immenses qui s'étouffent faute de place, ses lianes énormes qui poursuivent leurs festons jusque dans l'eau. Pas le moindre sentier dans ces fourrés qui, vus du bateau, nous semblent absolument impénétrables. De loin en loin, je distingue cependant comme un trou dans l'épaisse verdure : ce sont des cultures muongs ; les sauvages ont incendié un coin de la forêt pour y semer le riz des montagnes, qui pousse presque sans eau, le seul qu'on puisse cultiver sur ces plateaux élevés.



Accoutrement des zouaves à Hao-trang. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

A quatre heures nous jetons l'ancre devant Haotrang. Il est impossible d'aller plus loin : à 100 mètres devant nous, la rivière est obstruée par une ligne de grosses roches qui vont d'une rive à l'autre comme de gigantesques piliers. Les eaux viennent se briser avec un bruit de tonnerre contre les pierres, qu'elles couvrent d'écume. Au delà de cette ceinture de rochers la rivière fait un coude si brusque que les deux murailles de granit qui la bordent semblent se rejoindre derrière le barrage. Aucune description ne peut donner une idée de la beauté de ce paysage grandiose éclairé par les feux rouges du soleil couchant.

Le détachement de zouaves parti de Bat-bac par la voie de terre s'est installé en amont du barrage, sur la rive gauche du fleuve, dans une petite pagode abandonnée. Les soldats ont eu une peine énorme pour remonter jusque-là. A partir de Tinh-la le chemin de halage disparaît et ils ont dû se frayer un passage à la hache à travers la forêt vierge. Leurs vêtements, dont ils ont laissé des lambeaux accrochés aux buissons et aux bambous épineux, sont dans un état déplorable. Quelques hommes ont dû, en attendant l'arrivée de nouveaux uniformes, remplacer par des vêtements annamites les parties les plus essentielles de leur costume ; sous ces grands chapeaux indigènes, les figures barbues des zouaves produisent un effet des plus réjouissants.

Après une station d'une dizaine de jours à Haotrang, consacrée à l'organisation des postes et à l'étude du rapide, les canonnières reprennent la route du Delta Le chemin est connu maintenant et nous descendons le courant à toute vitesse. Nous nous arrêtons un moment à Tinh-la afin de serrer la main une dernière fois aux officiers de tirailleurs annamites, qui montent ensuite sur leur mirador pour nous voir reprendre notre route et pour nous saluer une dernière fois en agitant leurs mouchoirs. Le lendemain au soir, nous mouillons à l'embouchure du fleuve Rouge : nous avions fait 60 milles en deux jours.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à une autre livraison.*)



La pagode du général à Bac-Hat. — Dessin de Taylor, d'après une photographie

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXXIII

Expédition de Than-Mai. — Une ambulance de cholériques. — Le choléra en colonne. — Installation dans une pagode. Autels en plein vent. — Le pays au thé et aux mandarines.

Le 3 octobre au matin, nous avions levé l'ancre de bonne heure et, descendant le courant rapide du fleuve Rouge, nous comptions arriver avant le soir au port de Sontay; mais deux heures environ après notre mise en route, au moment même où nous passons devant le village de Bac-Hat, situé à l'embouchure de la rivière Claire, le bateau ralentit tout à coup, faisant machine en arrière, et le capitaine entre brusquement dans la cabine où nous étions en train de parcourir une pile de vieux journaux de France : « Venez sur le pont, je ne sais vraiment ce qui se passe, la rive gauche est encombrée de troupes et il me semble reconnaître sur le bord des uniformes de généraux; nous allons jeter l'ancre et envoyer à la découverte ».

Le *Jacquin* est à peine immobile que déjà un sampan se détache de la rive et fait force de rames vers notre bateau. Un officier d'ordonnance nous apporte les ordres verbaux du général en chef : « Le général de Courcy, nous dit-il, a rassemblé, au confluent de la rivière Claire et du fleuve Rouge, toutes les troupes

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33, 49; t. LVIII, p. 65, 81, 97; t. LIX, p. 81, 97, 113, 129 et 145; t. LX, p. 257, 273 et 289.

disponibles des garnisons du Delta; une expédition importante se prépare pour combattre les bandes de pirates chinois qui infestent la région de Tan-Mai; mais déjà les malades sont nombreux et j'ai ordre de requérir le docteur, qui doit descendre à terre et se mettre immédiatement à la disposition du général Jamais, commandant de la colonne. »

Je saute dans la petite embarcation de l'officier d'ordonnance et en cinq minutes je suis à terre. Je trouve le général très préoccupé : « Je vous attends avec impatience, me dit-il, la situation est grave : plusieurs cas de choléra viennent d'éclater parmi les troupes et nous avons dû rassembler provisoirement les malades dans une pagode isolée du village. Nous ne pouvons emmener avec nous les médecins qui les soignent, et cependant, dans les conditions où nous sommes, il faut que quelqu'un d'entre vous puisse suivre la colonne. Arrangez-vous, voyez vos camarades; mon planton est à vos ordres pour vous conduire vers eux. »

Guidé par le planton du général, je traverse une grande place sur laquelle se tient tous les deux jours un marché abondamment approvisionné en volailles, légumes et fruits de toutes sortes. Bac-Hat est un grand centre annamite, riche, commerçant et populeux, dans lequel était autrefois installé un poste de douane; ce poste prélevait l'impôt sur toutes les barques qui s'engageaient dans la rivière Claire.

Nous suivons une longue rue bordée de petites maisons basses recouvertes de paille; après avoir franchi une porte en maçonnerie qui indique les limites du village, nous nous engageons, à travers les champs de riz, sur une digue aboutissant à une pagode en briques complètement isolée de toute habitation. Il est tard et le jour pénètre mal dans ce grand bâtiment dont les toits très bas débordent de beaucoup les murs. Mes camarades font apporter des lanternes de marine, à la lueur desquelles ils me font visiter leur installation; leur logement d'abord, une misérable paillote dépendant de la pagode et ouverte à tous les vents; il a fallu calfeutrer les murs avec des nattes; pas d'autres lits que des brancards de troupe : « Vous le voyez, nous ne sommes pas luxueusement organisés, mais l'épidémie est venue tout d'un coup, sans qu'on s'en doute, et il a fallu se débrouiller; nous avons télégraphié à Hanoï, on va nous envoyer le nécessaire; en attendant, nous faisons pour le mieux; nos malades au moins sont bien abrités; jugez-en. »

Dans la grande salle de la pagode, transformée en ambulance, quatre petites veilleuses placées aux quatre coins donnent une lueur indécise et intermittente; elles sont faites avec des soucoupes en porcelaine grossière remplies d'huile de coco; dans chacune de ces soucoupes trempe, en guise de mèche, un bourdonnet de charpie. La flamme fuligineuse de ces lampes tantôt menace de s'éteindre, tantôt se ranime, lançant une gerbe d'étincelles qui fait resplendir les dorures de la voûte et éclaire brusquement les murs peints en rouge vif. Sur le sol, recouvert d'une épaisse couche de paille, une quinzaine de malades gisent enveloppés dans de grandes couvertures grises; les uns, complètement immobiles, paraissent dormir; les autres s'agitent, se raidissent en proie aux crises si douloureuses que donne la maladie. Au centre de la salle, un grand bouddha tout doré, accroupi sur sa feuille de lotus, regarde d'un air placide toutes ces souffrances pendant qu'autour de lui, dans de petites niches creusées en pleine muraille, la foule des dieux annamites aux figures grimaçantes, aux poses grotesques et contournées, semble s'animer et ricaner dans l'ombre. De temps en temps un des malades se dresse sur le coude et crie : « A boire! » d'une voix basse et étouffée qui ressemble à un gémissement; alors un infirmier indigène, aux pieds nus, glisse comme une ombre entre les grabats, portant une grande théière pleine de thé brûlant.

« Nous avions vingt-sept coulis, dit un de mes camarades, et c'est à peine s'il nous en reste six maintenant; malgré la surveillance incessante que nous exercions sur eux, les autres se sont enfuis, sachant bien ce qui les menaçait s'ils restaient près de nous; pour éviter les désertions, nous les avons cantonnés dans un coin de la pagode, et ce tirailleur annamite, que vous voyez là-bas se promenant de long en large le fusil sur l'épaule, est là pour arrêter les déserteurs. Chaque nuit l'un de nous couche au milieu des malades pour être prêt au moindre appel. »

Il est entendu que je suivrai la colonne : mes collègues ont voulu garder leur poste d'honneur; d'ailleurs il est probable que de nouveaux cas de choléra se produiront lorsque nous serons en route.

Les troupes quittent Bac-Hat le 10 octobre au matin; j'emmène six infirmiers et le matériel nécessaire; mais je n'ai pas un seul couli : aucun des indigènes n'a voulu se louer, malgré le prix élevé qu'on leur offrait. En raison de l'impossibilité de trouver des porteurs, je reçois l'ordre d'organiser l'ambulance sur des barques; nous remonterons le courant à la rame ou à la voile en nous éloignant le moins possible de la colonne, qui s'avancera à pied le long de la berge. J'ai établi mon quartier général sur une grosse et lourde jonque annamite que les sapeurs du génie ont aménagée pour la circonstance d'une façon vraiment confortable : la cale a été recouverte d'un plancher, et le pont a été exhaussé, si bien que le bateau est transformé en une vaste cabine allant de l'avant à l'arrière, dans laquelle, chose rare, on peut se tenir à peu près debout.

Nous hissons notre voile de nattes et nous voilà en route, favorisés par une bonne brise, à laquelle nos infirmiers viennent en aide en poussant le bateau avec de longues perches pour remonter le courant. Les trois premiers jours tout se passe assez bien, mais au commencement du quatrième un premier cas de choléra se produit dans la colonne; bientôt trois autres malades, puis quatre, puis cinq, se joignent aux premiers, si bien qu'à la fin du cinquième jour l'ambulance flottante est encombrée et qu'il faut aviser. D'ailleurs, nous ne

pouvons plus avancer ainsi, le personnel est à bout de forces; les infirmiers ne peuvent à la fois pousser le bateau et soigner les malades.

Le soir venu, après avoir fait amarrer notre jonque à la rive, je me mets à la recherche du général. Les troupes, qui ne sont pas gênées comme nous par les difficultés de la navigation sur la rivière Claire, se sont avancées à deux ou trois kilomètres en suivant la berge, et le général Jamais, qui marche à leur tête, s'est arrêté au village de Nham-Ngac, où il a établi son cantonnement. J'arrive à la nuit noire et je passe une bonne heure à chercher mon chemin dans le dédale des haies de bambous qui environnent chaque case.

Le général décide que les cholériques partiront avec le bateau et descendront, sous la garde de deux de mes infirmiers, le courant de la rivière, qui les ramènera jusqu'à Bac-Hat; quant à nous, nous suivrons la berge en arrière de la colonne. Mais il nous faut des porteurs pour les malades que nous aurons certainement demain; heureusement nous sommes dans une bourgade populeuse habitée par un chef de canton; le général ordonne qu'on le fasse venir. Après une heure d'attente, nous voyons comparaître un grand diable d'Annamite, vêtu d'une longue robe noire qu'il a passée en toute hâte sur ses habits crasseux. Le général le fait asseoir, lui offre le thé et les inévitables cigarettes; à la première demande de coulis le mandarin se récrie. Enfin, après trois grands quarts d'heure de pourparlers, voyant qu'il ne pouvait pas esquiver la corvée, il finit par promettre cinquante porteurs, moyennant une rétribution énorme, dont les trois quarts au moins passeront certainement dans sa bourse.

Me voilà donc en route le lendemain matin avec mes trois derniers infirmiers, dont un déjà malade, et



Maison des médecins de l'ambulance des cholériques. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

quarante porteurs au lieu des cinquante promis; ma petite troupe suit la colonne à distance pour éviter la contagion. J'ai constamment l'œil sur mes coulis, mais, malgré la surveillance attentive que j'exerce, il m'en manque trois à l'appel en arrivant à l'étape. Ces désertions sont d'un très fâcheux exemple; étant donnée la difficulté que nous avons de recruter des indigènes, il me faut absolument les empêcher de se produire; aussi le soir, à la halte, je prends mes dispositions en conséquence.

Le général nous a donné six tirailleurs annamites pour nous garder pendant la route; je divise mes coulis en six groupes et je confie un de ces groupes à chacun de mes soldats indigènes. Les linhs font coucher les coulis côte à côte, attachent chacun d'eux par la jambe droite à une longue corde en rotin dont ils fixent l'extrémité à leur propre poignet; ils sont sûrs de cette façon que les coulis ne pourront pas faire un seul mouvement sans qu'ils en soient avertis.

Le lendemain, au matin, avant le départ, on m'amène deux soldats qui viennent d'être pris d'accès cholériformes; je les charge sur deux de mes brancards, et en route! en voici trois autres vers midi, que je mets également en civière. Le soir nous campons dans une misérable hutte ouverte à tous les vents, et nous couchons tous côte à côte, pour être prêts à tout événement.

Cette nuit-là, malgré les soins dont nous les avons entourés, deux de nos malades sont morts. Aussitôt qu'il fait jour, et avant le départ de la colonne, nous leur rendons les derniers devoirs : sur le bord du chemin, au sommet d'un petit tertre qui domine la rivière, nous creusons deux fosses profondes; mes infirmiers n'ont pas voulu laisser à des mains étrangères le soin d'y descendre leurs camarades, ils les y couchent revêtus de leurs habits. Les fosses sont refermées, et deux petites croix faites avec des branches

entre-croisées marquent seules la place où reposent deux braves soldats français.

Nous reprenons notre route en suivant lentement le sentier qui longe la rivière; c'est un simple chemin de halage que les bateliers ont tracé dans les hautes herbes en traînant leurs barques à la corde à contre-courant. La colonne de troupe qui nous précède en a fait une vraie route en piétinant les broussailles à droite et à gauche; nous suivons sans fatigue cette voie bien battue qui surplombe le cours de l'eau. Tout en marchant, je jette un coup d'œil rapide sur la campagne environnante : à ma droite, des bouquets de grands palmiers balancent leurs feuilles gracieuses; plus loin, des vergers, plantés d'orangers couverts de leurs fruits jaunes, s'étendent jusqu'au village que j'aperçois au fond du paysage caché derrière les bambous; sur les petits îlots de sable qui coupent la rivière, des troupes de grues cendrées pêchent tranquillement en compagnie de cormorans et d'aigrettes blanches; de l'autre côté de l'eau s'étendent d'immenses rizières toutes pleines de riz presque mûr.

Il est midi, il y a longtemps que nous avons perdu de vue les derniers rangs de la colonne, il faut nous arrêter un instant pour laisser reposer nos malades et souffler nos coulis. Je commande la halte près d'une petite maison de paysan qui disparaît presque au milieu des arbres. Notre cuisinier indigène fait immédiatement du feu pour préparer un peu de thé à mes malades; et pendant qu'il s'organise, laissant mon campement sous la garde du plus ancien des infirmiers, je mets mon cheval au galop pour rejoindre la colonne et aller aux nouvelles.

Les troupes ont fait halte sur le bord de l'eau au milieu d'une véritable forêt de bambous épineux qui forment au-dessus d'elle comme un dôme de verdure; nous sommes arrivés presque au terme de notre marche et le général a décidé qu'avant de franchir le fleuve on attendrait que les éclaireurs aient été reconnaître le terrain de l'action.

Déjà les troupiers ont monté leurs petites tentes de campagne dont les toiles blanches tranchent vigoureusement sur toute cette verdure; plus loin nos tirailleurs indigènes ont élevé comme par enchantement de coquettes huttes en branchages. Les jonques qui transportent les vivres et le matériel sont ancrées dans un joli port naturel formé par un coude de la rivière; les ouvriers d'administration en ont descendu leurs fours de campagne; aidés de leurs employés annamites, qui travaillent nus jusqu'à la ceinture, ils pétrissent sous les arbres le pain qui servira pour le repas du soir.

Les malades arrivent de tous côtés; j'en ai maintenant une vingtaine, dont dix cholériques; de mes trois infirmiers deux sont atteints. J'ai demandé qu'on voulût bien m'envoyer quelques soldats de bonne volonté pour m'aider; j'en réclamais dix, trente se sont présentés tout de suite : les braves garçons savent cependant à quoi ils s'exposent; j'ai choisi parmi eux les plus intelligents et ils se sont tout de suite attelés à la besogne. Mes deux petits boys annamites sont tout simplement admirables : ils travaillent comme quatre, et puis ils sont si diligents, si empressés! Quelle race intelligente que cette race tonkinoise! elle est laborieuse, apte à tout, et nous ferons d'elle ce que nous voudrons si nous savons la prendre.

Le général en chef vient d'arriver et nous allons bientôt prendre l'offensive; les émissaires envoyés de l'autre côté du fleuve ont rencontré les pirates solidement fortifiés dans deux ou trois grands villages de la plaine de Than-Mai. Les colonnes de troupe qui ont été lancées dans des directions différentes ont effectué leur mouvement tournant et préparé notre attaque de front. Les troupes lèvent le camp; elles commencent déjà à passer la rivière sur des jonques et des chalands remorqués par les bateaux à vapeur qui ont amené l'état-major. Une de ces jonques nous a apporté des provisions de toutes sortes qui vont faire grand bien à nos pauvres malades. J'ai quatre caisses de lait concentré, des conserves, du jus de viande qui ont été tirés des magasins des Dames de France à Hanoï et qui nous ont été adressés par les soins du directeur du service de santé; une trentaine de petites couchettes en fer ont été également mises à notre disposition; enfin, j'ai reçu six nouveaux infirmiers, c'est tout ce qu'on peut me donner pour l'instant : le personnel des ambulances est sur les dents, l'épidémie de choléra s'est répandue partout comme une traînée de poudre. A Haï-Phong notre collègue Züber, déjà miné par la maladie qui devait l'emporter, passe ses jours et ses nuits au chevet de ses malades; à Hanoï, le médecin principal Lemardeley se multiplie pour soigner les cholériques; de ses deux aides-majors, l'un a déjà succombé au fléau, l'autre est gravement atteint; ici même l'épidémie redouble, j'ai vingt malades qui sont partis ce soir pour l'hôpital de Bac-Hat, remorqués dans une grande jonque par un petit canot à vapeur qui les conduira à destination beaucoup plus vite que la rame.

L'ambulance plie bagage le lendemain vers midi, nous allons nous installer sur l'autre bord de la rivière dans une spacieuse pagode où nous attendrons les événements. Les médecins des régiments accompagneront seuls la colonne qui va aller de l'avant le plus vite possible, ils nous expédieront les malades au fur et à mesure.

Nous avons passé l'eau sans encombre et nous trouvons facilement l'emplacement qui nous est destiné tout près de la rivière. Elle est très jolie, notre pagode, avec son spacieux bâtiment au faîte orné de chimères, et ses grands arbres touffus qui lui forment comme une ceinture verte; elle est située au sommet d'une petite colline d'où l'on a vue sur la boucle de la rivière Claire, et l'on y monte par un grand escalier, de trente marches au moins, fait avec de larges dalles branlantes. Du haut de cet escalier on domine tous les environs : les grands champs de canne à sucre qui longent le bord de l'eau; les immenses vergers d'orangers et de citronniers qui s'étendent à perte de vue vers l'ouest



Fabrication du pain en colonne. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

et le petit village caché sous les bambous, situé au pied même du monticule, et d'où s'élèvent, à chaque instant, des hurlements de chiens et des cris d'enfants.

Nos cuisiniers se sont installés au milieu du verger voisin sous une petite hutte recouverte de paille que les tirailleurs tonkinois commis à notre garde leur ont construite en un tour de main. Déjà mes boys ont fait connaissance avec les gens du village, ils leur ont loué des bancs et des tables et ils leur ont acheté toutes sortes de provisions qui vont nous permettre de faire un dîner princier; les coulis, attirés par la bonne odeur de la cuisine, rôdent sournoisement autour des fourneaux, cherchant à happer de-ci de-là quelques bons morceaux. Mes petits domestiques indigènes ont installé ma table, couverte d'une nappe blanche, sur la terrasse même de la pagode ; le dessert pend aux arbres, et je n'ai qu'à tendre la main pour le cueillir : il y a de beaux citrons doux, gros comme des melons, de petites mandarines et des espèces d'oranges vertes, à la peau fine, que je n'ai rencontrées jusqu'ici que dans cette région, et qui ont un goût délicieux.

Je suis bien tranquille aujourd'hui, je n'ai pas encore reçu un seul malade, et, aussitôt mon dîner expédié, je puis, sans crainte d'être taxé de paresse, m'étendre pour respirer l'air frais du soir dans mon hamac, que j'ai fait suspendre sur la terrasse entre deux orangers. La soirée est délicieuse; le soleil, d'un rouge de sang, s'abaisse à l'horizon; déjà les grands buffles au poil gris, qui viennent de prendre leur bain au fleuve, rentrent au village par le petit chemin creux qui serpente au-dessous de moi; les enfants qui les conduisent les excitent de leurs cris. Le son lointain du gong appelle les fidèles à la pagode; dans une des premières maisons du village une voix d'homme, accompagnée d'une guitare, chante sur un ton traînant et endormi. Le soleil a disparu, de grandes ombres se sont étendues sur la plaine; le village s'est tu au-dessous de moi, et le silence, déjà profond, n'est plus troublé que par les éclats de rire de nos coulis; réunis autour d'un feu qui brille dans les ténèbres, ils écoutent les récits interminables d'un conteur populaire, qui va les tenir sous le charme une partie de la nuit.

Pendant toute la journée du lendemain je n'ai pas eu de nouvelles de la colonne. Accompagné d'un soldat en armes, j'ai passé tout mon temps à visiter les environs. Le pays est extrêmement pittoresque et d'une fertilité prodigieuse; les villages, qui sont très rapprochés les uns des autres, ont un air riche et prospère. J'ai pris un fusil, et malgré mes médiocres qualités de tireur j'ai pu facilement remplir mon carnier. Sans compter les perruches qui nichent par troupes dans les arbres et de beaux écureuils gris à la superbe fourrure, j'ai pu tirer des coqs de bruyère, des pluviers dorés et de petites poules d'eau qui pullulent dans les rizières voisines. Il y a aussi, dans les environs, des espèces de bécassines au joli plumage gris tacheté de blanc. J'ai rencontré, dans mon excursion, des bosquets de lataniers, des plantations d'arbres à huile et, autour des villages, de grands enclos, défendus par des haies de bambous épineux, où l'on cultive l'arbre à thé. Les rizières sont plus rares que dans le bas Delta; le riz n'y paraît ni aussi beau, ni aussi vivace.

A 1 kilomètre de ma pagode, tout près d'un grand village qui doit être, m'a-t-on dit, le chef-lieu du canton, s'élève, sur un petit tertre, un autel en pierres taillées, flanqué de deux autres plus petits. Ces trois autels, abrités sous un grand banian, sont entourés d'un mur à hauteur d'homme; aucune statue ne se voit sur ces singuliers monuments, dont le principal est seul orné d'un grand vase en terre cuite. Ils semblent très anciens : les pierres qui les composent et qui sont en partie descellées ont pris une teinte grise et ont été rongées par les pluies; en grattant la mousse dont elles sont recouvertes, je trouve, sur le devant de l'autel, un cartouche contenant une inscription chinoise; d'autres sculptures en forme de grecques courent le long du retable qui surmonte l'autel principal.

Nous nous sommes fortifiés dans notre pagode : les tirailleurs annamites qui nous gardent ont peur des pirates, et ils ont flanqué les deux côtés de la cour de deux petits miradors de leur composition, dans lesquels ils montent plusieurs fois par jour pour inspecter la campagne. Ces constructions ne me semblent pas bien redoutables, mais elles sont extrêmement pittoresques. Sur quatre longs bambous plantés debout, les indigènes ont élevé, à trois mètres environ du sol, un petit plancher qu'ils ont surmonté d'un toit en nattes; ils grimpent comme des chats sur cette espèce d'estrade à l'aide d'une échelle qu'ils ont également construite de toutes pièces avec des bambous. Ils tiennent bien là-dessus, grâce à leur petite taille et à leur faible poids. Un jour qu'ils avaient remarqué quelque chose de suspect, et qu'ils étaient venus en courant m'annoncer qu'une bande de pirates poussait droit sur notre ambulance, je voulus monter là-haut pour fouiller la campagne avec ma lorgnette; mais je n'étais pas plus tôt installé qu'un craquement sinistre se fit entendre et que je dégringolai plus vite que je n'étais monté, entraînant avec moi tout l'échafaudage, à la grande joie de mes boys, qui riaient à se tordre.

Nous sommes installés dans notre pagode depuis huit jours et nous n'avons d'autres nouvelles de la colonne que celles que nous donnent les malades apportés chaque matin par les coulis qui viennent chercher des provisions au fleuve. A chaque instant nous prêtons l'oreille, croyant entendre la canonnade, mais aucun bruit de bataille n'arrive jusqu'à nous; enfin, le neuvième jour, nous voyons reparaître l'avant-garde des troupes. L'ennemi s'est bien gardé d'attendre notre arrivée; les pirates se sont enfuis, comme ils le font toujours lorsqu'ils nous savent en force; ils ont passé entre les colonnes qui arrivaient pour les cerner, et lorsque celles-ci, après mille efforts, sont parvenues, par des routes impossibles, jusqu'à leur retraite, le nid était vide et les oiseaux s'étaient envolés.

La plus grande partie des troupes a regagné par voie

de terre la bouche du fleuve Rouge ; nous allons nous embarquer sur la rivière Claire dans des jonques, qu'une canonnière remorquera jusqu'à Bac-Hat ; là nous laisserons nos malades et nous regagnerons ensuite nos cantonnements de Hanoï.

XXXIV

Départ pour l'Annam. — Les embellissements de Haï-Phong. — Traversée mouvementée. — En rade de Tourane. — Excursion aux grottes de marbre. — Le repiquage du riz. — Sacrifice aux Génies des Eaux. — Le mandarin Pinceau et le mandarin Lanterne.

Une bonne nouvelle m'attend en arrivant à Hanoï : je suis désigné pour aller en Annam, servir en qualité de médecin près des délégués du gouvernement français réunis en ce moment à Hué pour régler avec le nouveau roi certaines affaires pendantes. Je ne demeure dans la capitale tonkinoise que juste le temps de mettre un peu d'ordre dans mes bagages, et j'en repars à bord d'un petit vapeur, conduit par des Chinois, qui fait régulièrement deux fois par semaine le trajet entre Hanoï et Haï-Phong.

J'ai peine à reconnaître cette dernière ville, que je n'ai pas revue depuis mon arrivée au Tonkin ; au lieu du grand village malpropre, entouré de marécages, que j'ai décrit en commençant ma relation de voyage, je trouve une ville proprette, soignée, pourvue d'hôtels tenus par des Européens et relativement confortables. De tous côtés s'élèvent des villas et de grandes maisons de commerce ; notre bateau a peine à circuler au milieu des jonques et des embarcations de toutes formes encombrant l'arroyo qui mène au port. A l'extrémité de la ville européenne, les commerçants chinois accourus de Hong-kong, des provinces de Canton et de Fou-



La cuisine. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

tchéou ont construit tout un quartier de belles maisons en briques, où se montrent aux étalages des soies brochées de toutes couleurs, des bibelots du Japon et tous les produits de l'industrie chinoise et annamite. Les rues, pavées et très propres, sont éclairées de distance en distance par d'élégants réverbères ; des artistes venus de Saïgon ont même établi un café-concert, où les amis que j'ai retrouvés dans la ville me convient à aller passer la soirée. J'en sors vers minuit tout réjoui par les flonflons de France.

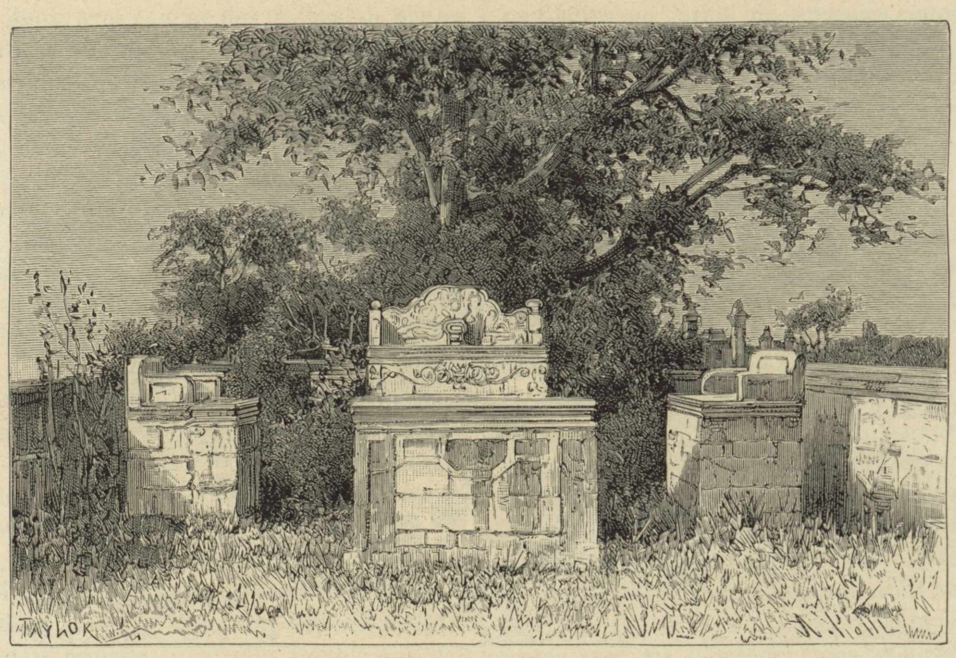
Je dois prendre passage sur le *Pluvier*, petit aviso à vapeur qui va faire pour la première fois la route de l'Annam ; il n'a pas encore paru en rade, et je passe à l'attendre huit jours qui me paraissent courts, grâce à l'aimable accueil de mes amis. J'ai trouvé à Haï-Phong un gai compagnon de voyage, Gaston Roullet, peintre du ministère de la marine, qui se rend comme moi en Annam et qui m'accompagnera dans toutes mes excursions. C'est une excellente recrue que ce brave artiste, le premier qui ait osé risquer le pied dans notre nouvelle colonie ; grâce à lui, j'ai passé des heures charmantes, et pendant tout ce voyage pénible je n'ai pas eu un seul instant d'ennui.

Le *Pluvier* est enfin arrivé, et nous nous installons à bord. Nous levons l'ancre le 30 décembre et, après avoir louvoyé avec les précautions les plus minutieuses le long des bancs de sable qui obstruent en grande partie l'embouchure du fleuve, nous stoppons en face de la presqu'île de Do-Son pour attendre le pilote qui seul peut nous faire franchir la passe conduisant à la haute mer. Ces parages sont très dangereux, et je n'en veux pour preuve que le grand bateau des Messageries Maritimes que nous apercevons au loin sur la barre, échoué la quille en l'air. La marine a fait installer à la pointe de la presqu'île, tout en haut du rocher qui la surmonte, un phare sur lequel les navires peuvent se guider pour

entrer dans la passe; mais les alluvions que le fleuve apporte d'une façon incessante changent à chaque instant la direction du chenal, qu'on est obligé de drainer à dates périodiques. Nous passons une demi-heure à attendre le pilote; enfin nous voyons poindre la petite embarcation à voile qu'il monte; en cinq minutes il est contre notre bateau et il se hisse sur le pont à l'aide d'une corde qu'on lui tend. Ce pilote est un ancien quartier-maître de la marine, que l'administration du port de Haï-Phong paye pour occuper ce poste; il a déjà stylé plusieurs élèves qui le relayent dans son service, car la besogne est fatigante; heureusement qu'il ne s'est pas trop fait attendre; déjà la nuit commence à venir, et aussitôt qu'il ne fait plus clair il est impossible de continuer la route dans ces parages semés d'écueils.

Le cap une fois doublé, nous sommes en pleine mer; notre petit bateau, qui n'est plus protégé contre le vent par les récifs de la côte, commence à danser sur les vagues; il a très peu de lest dans les cales et il est chargé sur le pont avec de lourdes pièces de marine qu'il transporte en Annam; il tangue et roule affreusement. Le mal de mer fait des ravages parmi les passagers et même parmi les gens de l'équipage; moi qui suis un « terrien », je suis pris un des premiers et je vais m'affaler sur mon lit dans ma cabine.

Pendant toute la nuit le maudit roulis continue en s'accentuant encore; nous sommes dans un état piteux, mais ce qui est consolant pour mon amour-propre, c'est qu'une partie de l'équipage a le mal de mer. Nous restons deux jours étendus sur nos couchettes sans avoir la force de nous lever; le matin du troisième, je fais un vigoureux effort pour m'arracher de là et pour monter sur le pont. Les mouvements du bateau sont



Autel élevé dans la campagne pour les sacrifices au Ciel. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

tellement violents que je suis obligé de me faire attacher à un mât; la mer déferle en vagues énormes qui embarquent sur le pont, balayant les caisses, dont quelques-unes passent par-dessus bord et dont les autres s'entre-choquent comme si elles voulaient se briser.

Le commandant me montre du doigt une bande grise, c'est tout ce qu'on peut voir de la côte d'Annam que nous longeons en ce moment; il aurait voulu franchir la barre de Thuan-An et jeter l'ancre à l'embouchure de la rivière de Hué, mais cette barre est impraticable par un temps pareil; nous allons louvoyer et peut-être gagner la haute mer, Dieu sait pendant combien de temps, jusqu'à ce que ce maudit grain cesse; puis nous tenterons d'atteindre le port de Tourane et de nous mettre à l'abri derrière la ceinture de rochers qui protègent cette grande baie.

Je ne puis y tenir plus longtemps et je redescends m'étendre dans le carré, où je trouve Gaston Roulle presque aussi malade que moi. La nuit arrive et la situation devient grave, nous faisons bout à la lame et mettons cap au large pour éviter les avaries de machine; nous allons petite vitesse, deux ou trois nœuds à peine. « Si le mauvais temps augmente, dit le second, et si la machine vient à manquer, nous sommes certainement perdus. » L'eau inonde le pont, où une centaine de malheureux zouaves, qui vont tenir garnison à Hué, sont couchés au milieu des pains de munitions détrempés et des bagages ruisselants.

Vers cinq heures du matin les mouvements de roulis et de tangage s'arrêtent tout à coup, le bateau semble marcher sur une nappe d'huile; c'est le calme après la tempête et je m'endors profondément. Quand je me réveille, il est grand jour; nous sommes à l'ancre en pleine baie de Tourane, à côté de deux navires de guerre français, en croisière dans ces parages. Du



L'auteur. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

pont du bateau, la vue est superbe : la mer bleue, unie comme un miroir, est environnée de toutes parts par des montagnes boisées dont les sommets disparaissent dans la brume ; au loin, vers le nord, tout au bout de la pointe de Calao-Han, qui s'avance comme un éperon vers la haute mer, s'ouvre l'étroite passe par laquelle le bateau est entré cette nuit ; vers le sud, la chaîne des montagnes s'abaisse peu à peu jusqu'à une plaine sablonneuse où nous distinguons, grâce à nos lorgnettes, les petites maisons du village de Tourane, bâti à l'embouchure de la rivière de ce nom ; enfin, très loin vers le nord, de hauts massifs bleuâtres, entre lesquels serpentent de petits chemins bordés de précipices, jalonnent la route de Hué et ce fameux col des Nuages que nous traverserons bientôt.

Le soleil vient de se lever et d'innombrables barques de pêcheurs, gonflant leur voile de nattes, semblables à de grandes ailes de papillons, se dirigent vers la passe, pour disparaître bientôt derrière les récifs qui bordent la haute mer. Autour de notre bateau, des sampans et des radeaux de bambous apportent les provisions, que des indigènes en guenilles nous offrent avec un empressement bruyant. Ces naturels de l'Annam me paraissent plus petits et moins robustes que les Tonkinois. Quelques-uns nous montrent des échantillons de la faune de ces contrées : des singes de différentes tailles, dont une ou deux espèces ont un pelage très joli, et de petites chèvres aux longues cornes, au poil fauve tacheté de blanc.



Mirador improvisé (voy. p. 326). — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

Complètement remis par une bonne nuit de sommeil, nous demandons, mon ami Roullet et moi, au commandant du bateau la permission d'aller dans sa baleinière faire une promenade jusqu'au village de Tourane, situé à quelques milles de notre mouillage ; cette permission nous est gracieusement octroyée, et nous voilà partis par 30 degrés à l'ombre, remorqués par quatre vigoureux rameurs de l'équipage du *Pluvier*. Malgré la vitesse avec laquelle ils nous poussent, et bien qu'ils aient hissé une petite voile triangulaire, nous mettons trois bons quarts d'heure pour arriver à l'embouchure de la rivière. A ce niveau le cours d'eau, qui atteint près de 600 mètres de large, est occupé par de nombreuses pêcheries. A l'extrême pointe, du côté de la rive gauche, s'élève une petite pagode dédiée au génie des eaux ; elle est entourée de grosses touffes d'aloès et d'agavés ; ce sont les seules plantes qui poussent dans ce sol sablonneux ; plus loin, toujours en remontant la rivière, nous trouvons un fortin en terre sur lequel flotte le drapeau français : c'est là que loge la petite garnison de Tourane, composée d'une trentaine de soldats d'infanterie de marine et de quelques matelots. Ces pauvres gens sont décimés par la fièvre ; la côte n'est pas très saine ; il y règne en permanence une chaleur tropicale, que les brises plus fraîches venant du large ne réussissent pas toujours à tempérer. A l'extrémité du fortin commence le village, ramassis de pauvres cases en paillotes où gîtent les familles des pêcheurs, qui vivent des poissons de la baie ; au milieu de ces masures s'élèvent deux ou trois maisons chinoises construites en briques avec assez de confort ; elles sont habitées par des commerçants de cette nation qui font le trafic des vivres non seulement avec la garnison de Tourane, mais avec les différents postes de l'intérieur.

Le village s'étend sur une longueur de deux kilomètres environ, sur le bord gauche de la rivière ; les maisons sont rangées de chaque côté d'une rue unique bordée de cocotiers. A l'une des extrémités du village, près d'une grande et antique pagode, se trouve la maison de douane, habitée par un ancien employé des Messageries Maritimes. Ce fonctionnaire, aidé d'une escouade d'agents annamites, vêtus d'un uniforme spécial, fait payer un droit de transit, pour le compte du gouvernement français, à toutes les jonques qui montent ou qui descendent la rivière.

Nous accostons à un petit débarcadère situé devant cette maison ; nous sautons à terre, après avoir amarré notre baleinière aux pilotis disposés dans ce but le long du bord ; les douaniers nous ont vus venir : leur chef, prévenu par eux, accourt pour nous recevoir. Nous avons vite fait connaissance avec lui ; c'est un homme

très intelligent et qui, depuis très longtemps déjà dans ce pays, connaît parfaitement tous les environs. « La contrée est peu sûre, nous dit-il, les lettrés s'agitent dans la province de Quang-Nam, voisine de Tourane ; malgré tout, le commerce tend à reprendre, et les Chinois accourent en foule, preuve qu'il y a de l'argent à gagner; ils connaissent bien ce pays, où depuis longtemps ils ont des établissements. Vous ne perdrez pas votre temps, si vous le voulez, ajoute notre compatriote, il y a près d'ici une excursion superbe à faire. A quelques milles en remontant la rivière se trouvent de pittoresques massifs de calcaires marmoréens dans lesquels sont creusées des grottes superbes. Je vous engage vivement à aller les visiter; je vous fournirai même, si vous le désirez, un sampan pour remonter jusque-là. Bien que des bandes de rebelles se montrent de temps à autre dans les environs, vous n'aurez pas beaucoup à craindre avec vos revolvers et les fusils de vos ordonnances. »

L'offre est tentante et nous nous décidons à en profiter. Le lendemain, le sampan promis vient nous chercher au bateau; le cuisinier du bord nous a préparé un panier de victuailles; en partant de bonne heure, nous pourrons déjeuner aux grottes et être rentrés le soir même.



Village de Tourane (voy. p. 230). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

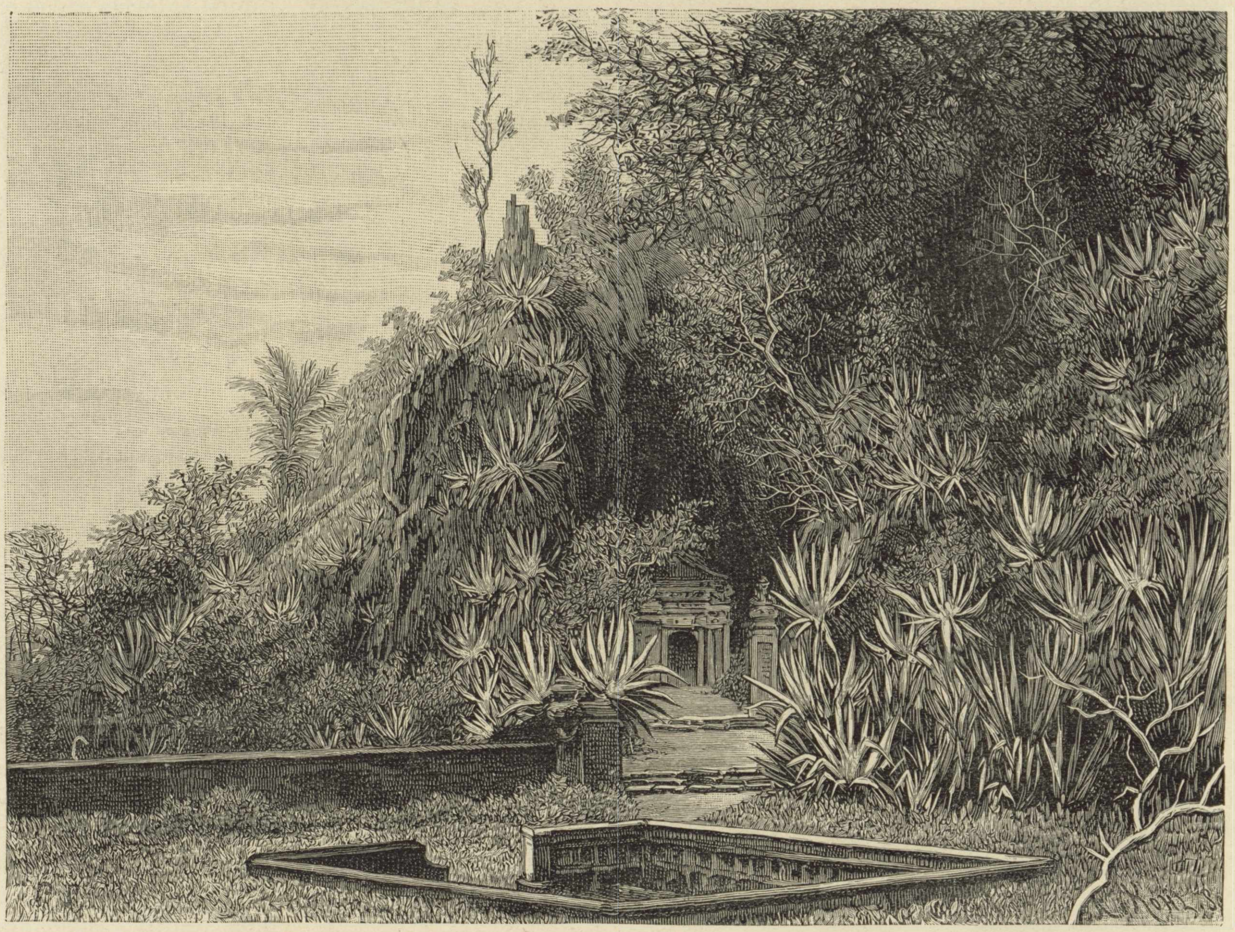
Nous voilà en route, par un temps superbe, poussés à contre-courant dans la rivière par une jolie brise qui gonfle la voile de nattes du bateau ; nos indigènes n'auront qu'à se croiser les bras et à rectifier la marche dans les passages difficiles. Roullet s'est juché sur le petit toit en paille qui surmonte l'embarcation, et il croque d'un crayon rapide les points de vue pittoresques qui passent à sa portée.

La rivière, très large, coule entre des rives bien cultivées où l'on distingue surtout des plantations de canne à sucre et de riz ; nous croisons à chaque instant de grandes pêcheries ; les poissons capturés la veille sèchent, les uns à côté des autres, enfilés par la tête dans de longues ficelles soutenues par des bambous.

Le pays est plat; mais, au fur et à mesure que nous remontons la rivière, nous voyons poindre à l'horizon, puis s'élever peu à peu, la grande chaîne de rochers qui forme le but de notre promenade. Deux ou trois beaux villages se montrent le long de la berge; plus loin nous croisons l'embouchure d'un arroyo qui remonte, nous dit-on, jusqu'à la ville de Quang-Nam.

Après avoir longé, pendant 1 kilomètre, une succession de mamelons couverts de plantes grimpantes, au milieu desquelles s'ébattent de jolis singes peu sauvages, nous accostons dans une petite crique où nous amarrons le bateau. Nous laissons notre embarcation à la

garde d'un des indigènes qui nous accompagnent, et, prenant l'autre comme guide, nous nous engageons à sa suite au milieu de hautes dunes de sable coupées de distance en distance par des rocs pelés. Nous marchons pendant une demi-heure sous un chaud soleil de midi pour arriver au pied des collines où se trouvent les grottes de marbre. Notre guide nous fait prendre ensuite un petit escalier très étroit dont les marches sont taillées de main d'homme au flanc de la montagne; cet escalier s'élève presque à pic, déviant à peine de la ligne droite pour contourner les obstacles formés par les saillies du rocher. Les marches succèdent aux marches, nous en gravissons plus d'une centaine, puis nous cessons de monter pour nous engager sous une espèce de tunnel profond creusé en plein roc. Nous voilà maintenant de l'autre côté de la montagne, grimpant toujours, mais cette fois par un petit chemin en lacet, courant entre deux lignes d'aloès et de plantes grasses. Au fur et à mesure que nous nous élevons, dominant les environs, le panorama qui s'offre à nos yeux devient plus vaste et plus grandiose : au loin s'étend la mer; ses vagues viennent mourir à nos pieds, contre la falaise, qu'elles couvrent d'écume blanche; elles font entendre un bruit sourd et continu qui par-



Entrée des grottes de marbre (voy. p. 334). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

vient jusqu'à nous; à droite, la côte d'Annam, basse et aride, se prolonge à perte de vue, sans un arbre, sans une maison; à gauche apparaît un grand désert de sable semé çà et là de gros blocs de rochers et de bouquets de broussailles qui tranchent comme des taches vertes sur la plaine jaune. Du milieu de ces îlots de verdure s'élèvent des monuments d'aspect bizarre; chacun d'eux est formé par un gros cylindre en maçonnerie, mesurant 2 mètres environ de hauteur, surmonté d'une coupole ornée de sculptures et d'incrustations en mosaïques faites avec des fragments de porcelaine; ce sont sans doute des tombeaux; j'en compte une quinzaine disséminés, çà et là; tous ont la même architecture; ils sont entourés d'une petite muraille en briques à hauteur d'appui.

Nous nous reposons dix minutes en contemplant ce paysage sévère et sauvage, puis nous reprenons notre ascension. Nous contournons encore une fois le flanc de la montagne, nous passons sous deux ou trois portiques dont les vieilles pierres usées disparaissent à demi sous les mousses et les plantes grimpantes, et nous arrivons enfin sur une grande terrasse bordée de palmiers sauvages, au milieu de laquelle se trouve une citerne carrée, remplie d'eau de pluie. Trois bonzes en longue robe de bure, le chapelet à la main, nous attendent debout en haut d'un bel escalier de marbre;

près d'eux un superbe paon apprivoisé est perché sur un bloc de granit. Sans doute ils nous ont vus venir de loin et ils connaissent le but de notre visite; après s'être inclinés profondément devant nous, ils nous montrent le chemin en étendant la main du côté des grottes et ils nous précèdent sans dire un mot.

Nous traversons la terrasse et nous nous arrêtons devant une petite porte basse à demi enfouie sous d'énormes touffes de plantes grasses et de broussailles qui s'échappent de toutes les fentes du rocher; elle est solidement fermée par un gros cadenas annamite, que le plus vieux des religieux ouvre avec une clef qu'il sort de sa poche. La porte grince en tournant sur ses gonds et, l'ayant franchie, nous pénétrons dans un



Intérieur des grottes de marbre (voy. p. 334). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

petit chemin creux bordé à droite et à gauche par d'énormes blocs de pierre. Nous faisons quelques pas et, tournant brusquement à droite, nous nous trouvons tout à coup en face d'une immense crevasse qui s'ouvre dans le rocher comme un grand portail naturel. A l'entrée de cette crevasse et contre une de ses parois s'élève un petit autel; c'est une table en pierre devant laquelle court une balustrade; une lampe pleine d'huile de coco y brûle au pied d'une statue grimaçante représentant un génie armé de pied en cap. Au fond de cette première grotte nous apercevons dans une anfractuosité sombre les premières marches d'un escalier qui semble s'enfoncer dans les entrailles de la montagne; nous nous y engageons en tâtonnant à la suite des bonzes; la route s'éclaire peu à peu comme si la lumière venait de la profondeur. Les marches de l'escalier sont

faites en marbre bien poli, elles aboutissent à une immense grotte dont les parois taillées à pic dans le rocher sont sillonnées d'une multitude de petites fentes parallèles : on dirait qu'elles ont subi une sorte de clivage naturel. Ces parois se rejoignent à 7 ou 8 mètres de hauteur, formant une vaste coupole très régulière, percée à son centre d'une large baie par laquelle entre le jour. De grandes lianes semées de fleurs jaunes et pourpre pénètrent par cette ouverture et descendent presque jusqu'au sol en décrivant une multitude de guirlandes et de festons, dont les uns sont suspendus à la voûte et dont les autres s'accrochent de distance en distance aux saillies des murs. Au niveau des derniers gradins de l'escalier, quatre statues en pierre de grandeur naturelle sont disposées par paires sur des blocs de maçonnerie; elles représentent les génies qui gardent les quatre coins de la terre; ces génies, vêtus d'un riche costume militaire tout étincelant de dorures, tiennent dans leurs mains des attributs, différents pour chacun d'eux, et qui vraisemblablement sont en rapport avec leur caractère ou leurs fonctions.

Contre la paroi opposée à l'escalier est dressé un grand autel bouddhique; plus loin se voit une petite maison annamite couverte de tuiles vernies. Au centre de la grotte, une vasque de pierre montée sur un pied en maçonnerie sert à recueillir l'eau du ciel qui tombe par l'ouverture de la voûte; cette eau jouit sans doute d'une grande réputation parmi les Annamites; elle doit avoir toutes sortes de vertus secrètes pour guérir les maladies ou préserver des accidents. Je vois notre guide indigène payer une ligature de sapèques de cuivre la faveur de remplir de ce précieux liquide une bouteille qu'il avait apportée cachée sous ses habits.

Les bonzes ne peuvent pas nous soutirer d'argent par le même stratagème, mais ils ont plusieurs cordes à leur arc : ils nous conduisent vers un petit magasin où ils nous font voir toutes sortes de menus objets sculptés dans le marbre des grottes : petites statuettes, vases, urnes de toutes grandeurs. Ils doivent être satisfaits de nous, car nous en emplissons nos poches après les avoir allégées d'un certain nombre de pièces blanches.

Si j'en juge par les échantillons que nous emportons, les carrières des environs renferment des marbres d'espèces rares, dont quelques-uns sont d'une grande beauté; plusieurs des menus objets que nous avons achetés aux bonzes sont de couleur rose tendre, d'autres sont d'un vert veiné de blanc, tous ces marbres ont des couleurs remarquablement vives et comme je n'en ai vu nulle part encore. Il faudrait explorer les grottes de Tourane au point de vue de l'exploitation : je crois que le commerce y trouverait son profit.

Le gardien de notre bateau s'est endormi en fumant l'opium et nous avons toutes les peines du monde à le mettre debout; nous y réussissons tant bien que mal en prenant le parti extrême de lui verser sur la tête une ou deux pintes d'eau; mais il nous faut, bon gré mal gré, saisir l'aviron et ramer à tour de rôle pendant un ou deux milles, jusqu'à ce qu'il ait repris complètement ses esprits. Heureusement, nous marchons dans le sens du courant et nous n'avons qu'à donner un coup de temps en temps pour nous maintenir au milieu de la rivière.

Sur les deux bords une foule de paysans sont occupés aux travaux des champs; c'est la saison du repiquage du riz : des bandes de femmes, ayant relevé leurs grandes robes autour des reins, travaillent dans l'eau jusqu'aux genoux, à planter les rizières; devant chacune d'elles, une petite sébille de bois flotte sur l'eau; elle contient les plantes qu'un gamin, complètement nu, leur distribue au fur et à mesure. La femme prend de la main gauche dans sa sébille une ou deux tiges de ce jeune riz et le plante, par petites touffes régulièrement espacées, à l'aide d'un morceau de bois pointu qu'elle tient de la main droite. Plus loin, un jeune indigène est occupé à arroser son champ à l'aide d'un appareil très original : le sol de ce champ est un peu plus élevé que le lit de la rivière; l'ouvrier puise l'eau avec une grande corbeille de forme allongée, faite en treillis de bambous très serré, et dont l'intérieur est enduit d'un mastic noirâtre; cette corbeille est fixée à l'extrémité d'un long bâton, qui lui-même est attaché par une corde au sommet d'un trépied de bambous. La longueur de la corde est calculée de telle façon que, lorsque l'ouvrier tire à lui la corbeille, celle-ci vient plonger dans l'eau; un simple mouvement de propulsion suffit pour porter l'appareil au-dessus de la rizière, où il se vide tout naturellement. Grâce à cette disposition ingénieuse, les Annamites arrivent, sans dépenser beaucoup de force, à renouveler très rapidement l'eau de leurs champs de riz.

Nous passons devant Tourane à la chute du jour; au moment où nous longeons les premières maisons du village, des sons d'instruments qui semblent partir du milieu de la rivière nous font interrompre notre dîner et sortir de la petite hutte en paille, située à l'arrière du sampan, où nous avons dressé notre couvert. Le spectacle qui frappe nos yeux est tellement curieux que nous faisons stopper notre barque pour n'en pas perdre un détail ; deux petits bateaux-paniers, accouplés bord à bord à l'aide de traverses en bambous, sont montés par des musiciens dont l'un bat du tambour, un autre du tam-tam, tandis qu'un troisième frappe l'un contre l'autre deux petits morceaux de bois semblables à des castagnettes. De grandes branches de bambou garnies de leurs feuilles sont plantées à chacune des extrémités des bateaux; rameurs et musiciens sont vêtus de blanc des pieds à la tête. Au milieu de l'une des embarcations se tient debout une vieille femme, également vêtue de blanc, qui chante sur un ton plaintif un air très lent en agitant une écharpe de soie; dans l'autre bateau sont entassés un grand nombre de ces petits objets en papier qui servent aux offrandes. Les rameurs manœuvrent de telle façon que les bateaux tournent constamment en rond, très doucement. Quand le chant est fini, les bateliers s'arrêtent, et la vieille femme,



Repiquage du riz. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

prenant dans la seconde barque une belle jonque en papier, couverte de dorures, la place sur l'eau, y met le feu et l'abandonne au courant.

Mon boy nous donne l'explication de cette cérémonie singulière. La vieille femme en blanc a perdu, il y a quelques semaines, un de ses enfants qui s'est noyé, par un temps de grosse mer, en allant pêcher en dehors de la rade. Des camarades qui l'accompagnaient n'ont pu ramener son corps. Un devin, consulté pour savoir où il se trouvait, a répondu qu'il avait été enchaîné sous les eaux par les génies de la mer, furieux de ce qu'on avait osé troubler leur retraite. C'est pour conjurer la colère de ces Esprits que la vieille femme, sur les conseils du devin, est venue au milieu de l'eau leur faire des invocations et leur présenter des offrandes. Elle espère que les méchants génies se laisseront fléchir par ses prières et que les parents qui, depuis trois jours déjà, cherchent le corps au lieu du sinistre, pourront enfin le retrouver.

Quand nous accostons le *Pluvier*, il fait nuit noire; l'officier de quart qui nous reçoit à la coupée nous prie de passer chez le commandant, qui a une communication importante à nous faire. Il est arrivé pendant notre absence une dépêche qui change toutes les dispositions prises à notre égard et qui modifie nos projets. Le commandant du *Pluvier* espérait pouvoir attendre à Tourane un moment d'accalmie qui lui permettrait de franchir la barre de Thuan-Ann et de nous conduire jusqu'à l'embouchure de la rivière de Hué; il reçoit au contraire l'ordre de partir sur-le-champ et de descendre jusqu'à Saïgon. Il doit nous mettre à terre demain matin avec nos bagages; nous attendrons à Tourane qu'on puisse nous donner une escorte pour gagner la capitale par terre en traversant le col des Nuages.

Le lendemain, de grand matin, deux sampans venus de la côte chargent nos caisses et nos provisions, et, après avoir pris congé du commandant du *Pluvier* qui a été parfait pour nous, nous partons dans sa chaloupe pour le village de Tourane.



Appareil à arroser les rizières. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

Le pays, comme je l'ai déjà dit, est peu sûr; le commandant du poste de Tourane nous demande plusieurs jours pour organiser notre départ; en attendant, il nous installe dans une grande maison annamite, et nous tuons le temps comme nous pouvons avec des promenades aux environs. Chaque matin nous nous mettons en route, Roullet avec son pliant, sa grande ombrelle et sa boîte de couleurs, moi avec mon appareil photographique. Les gamins du village, auxquels chaque jour nous donnons quelques sous pour porter notre bagage, ont fini par nous connaître; ils nous ont affublés de sobriquets qui prouvent leur faculté d'observation; Roullet, c'est: *Ong quan ké Bout* (le grand mandarin Pinceau), et moi je suis *Oug quan ké Dèn* (le grand mandarin Lanterne). Le pinceau est bien connu en Annam puisqu'il est entre les mains de tous les lettrés; quant aux appareils photographiques, c'est chose nouvelle sur la côte, et les indigènes prennent ma chambre noire tantôt pour un engin de guerre perfectionné, tantôt pour une grande lanterne. Ils sont très intrigués quand ils me voient braquer mon appareil et m'entourer la tête d'un grand voile noir pour regarder à travers l'objectif. Roullet, lui, a un succès énorme; il soulève l'enthousiasme quand il s'installe au bord de la rivière, sa grande ombrelle au-dessus de sa tête, son chevalet devant lui supportant la toile commencée. Les indigènes font cercle, se montrant du doigt les objets au fur et à mesure qu'il les dessine et riant aux éclats quand ils se reconnaissent dans son tableau.

EDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Enfants du village de Nam-Tung (voy. p. 339). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXXV

Marche pénible dans le sable. — Singuliers pêcheurs. — Le fort Isabelle. — Pagode du Grand Canon Méchant. — Curiosité gênante. — Ascension du Col des Nuages. — Les Portes de Fer. — Lang-Co; heureuse rencontre. — Les sampans du roi. — Thuan-An. — Arrivée à Hué. — Dong-Ba. — La Légation de France.

Le 12 janvier au soir, nous voyons arriver une estafette du commandant; elle nous annonce que les préparatifs sont terminés, et que nous pourrons enfin nous mettre en route le lendemain, avec quelques zouaves d'escorte. Je reçois en même temps un grand papier couvert de caractères chinois et portant de larges cachets rouges plaqués en vedette sur la première page: c'est un ordre de réquisition des mandarins annamites pour tous les postes de *trams* que nous rencontrerons sur notre route. Nous allons voyager comme de grands personnages: notre passage est annoncé partout. Le papier couvert d'hiéroglyphes nous accrédite près des chefs de village. Nous partirons avec trente-quatre coulis pour porter nos bagages; à chaque étape, nous les changerons pour d'autres que nous fourniront les chefs de tram, et nous traînerons à notre suite un nombre respectable de ligatures de sapèques qui nous permettront de faire nous-mêmes chaque jour la paye des porteurs.

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49; t. LVIII, p. 65, 81 et 97; t. LIX, p. 81, 97, 113, 129 et 145; t. LX, p. 257, 273 et 289; t. LXI, p. 321.

Le 13 au matin, nous faisons avec joie nos adieux à Tourane. Nous comptions traverser la baie en bateau, pendant que notre escorte et nos porteurs longeraient le rivage; nous avions, dans ce but, loué la veille un grand sampan; mais il fait un temps épouvantable, il a venté toute la nuit, la mer est grosse et les bateliers ne veulent plus nous transporter; nous allons être obligés de faire le tour par le rivage : c'est 15 ou 18 kilomètres à parcourir en enfonçant dans le sable jusqu'aux chevilles.

De Tourane au village de Nam-Ho, où nous devons nous arrêter pour déjeuner, la route est monotone : nous longeons de grandes dunes contre lesquelles sont adossées, de distance en distance, de misérables huttes de pêcheurs. Ces pêcheurs ont des bateaux d'une forme très curieuse : ce sont de grandes corbeilles rondes en bambous, mesurant 2 mètres de diamètre, enduites à l'intérieur d'une espèce de mastic de couleur grise qui a la consistance de l'argile. Pour les lancer à la mer, les pêcheurs se mettent complètement nus, entrent dans l'eau en poussant devant eux cette barque d'un nouveau

genre; lorsqu'ils sont près de perdre pied, ils attendent une grosse lame; aussitôt que l'embarcation est soulevée par le flot, ils s'élancent d'un coup de reins dans l'intérieur du panier et, ramant d'une main, hissant de l'autre une petite voile carrée grande comme une serviette, ils mettent cap au large, bondissant sur les crêtes des vagues, en nous donnant, de loin, l'impression de gros marsouins.

La plaine de sable est coupée par de petits ruisseaux qui vont se jeter dans la mer; quand ils sont trop profonds, les riverains nous les font passer dans leurs corbeilles, moyennant quelques sapèques; d'autres fois, nous les traversons à pied avec de l'eau jusqu'au ventre; les pauvres tableaux de Roullet en voient de dures. Cette marche dans le sable fatigue horriblement les pieds; pour comble de malheur, la pluie a cessé, et un soleil implacable darde ses rayons sur nos têtes. Heureusement, vers onze heures, nous quittons le rivage pour nous enfoncer, au milieu des manguiers, dans un petit chemin bien ombragé et d'aspect pittoresque qui vient aboutir au grand village de Nam-Ho. Le chef de village prévenu nous fait conduire à la maison du tram: c'est une grande case couverte de tuiles, où les voyageurs de marque peuvent se reposer en attendant qu'on ait préparé le relais des coulis. Dans tout le pays annamite on désigne sous le nom de *trams*, les postes échelonnés sur le parcours des routes royales, où se recrutent, par la corvée, les hommes chargés de transporter les bagages des personnages officiels. Chaque fois qu'un fonctionnaire se met en route, l'heure de son passage au poste de relais et le nombre des coulis nécessaires pour son service sont indiqués par un messager spécial qui le précède à une distance suffisante pour qu'il n'ait pas à attendre et pour que toutes les dispositions soient prises avant son arrivée. En général, les mandarins réquisitionnent non seulement des porteurs de bagages, mais encore des coulis pour leurs palanquins. Ce mode de locomotion est très fatigant: les hamacs des palanquins annamites ont des dimensions très exiguës, les indigènes étant beaucoup moins grands que nous; aussi avons-nous préféré aller à pied, malgré la chaleur.

Nous n'étions pas arrivés depuis dix minutes au poste de Nam-Ho, que déjà de grands coups de tam-tam annonçaient notre présence dans toutes les rues du village et que les autorités venaient nous faire leurs *laï*. Nous laissons passer la grande chaleur et nous nous remettons en route vers trois heures de l'après-midi. En quittant Nam-Ho, nous traversons de superbes plantations de cocotiers et de jolis bosquets d'arbres d'essences inconnues, au milieu desquels perchent des bandes de pigeons verts et de tourterelles grises à col noir. J'aperçois, de distance en distance, de coquets villages cachés dans la verdure.

Nous approchons des montagnes; de grands rochers, entre lesquels serpente un petit chemin caillouteux dans lequel nous allons nous engager, se dressent de l'autre côté d'une rivière qu'il nous faut absolument traverser. Aucun indigène n'apparaît aux environs; l'eau est profonde, et les coulis perdent pied en cherchant un gué; heureusement nous trouvons, au milieu des roseaux, un vieux bateau que nous mettons à flot et dans lequel nous nous empilons avec toutes nos caisses; dix de nos plus vigoureux coulis s'attellent pour remorquer notre barque à la nage, pendant que dix autres la poussent par derrière et sur les côtés. Par bonheur la rivière n'est pas large; notre bateau fait eau de toutes parts; il est temps que nous arrivions à l'autre bord.

Le chemin commence à monter entre d'énormes blocs de granit couverts de fougères et de plantes grimpantes; il est pavé de gros cailloux anguleux qui nous blessent à travers notre chaussure; les coulis, qui vont pieds nus, ne paraissent rien sentir; ils marchent à toute vitesse et nous avons peine à les suivre. Nous voici maintenant en haut de la falaise que nous côtoyons, montant, descendant, pour remonter encore. De l'endroit où nous sommes, nous embrassons toute l'étendue de la baie de Tourane, dont les eaux viennent se briser contre les roches à deux cents mètres au-dessous de nous. L'étroit sentier que nous suivons est bordé à droite et à gauche par des rocs couverts de mousses et de bruyères; dans l'intervalle des pierres, jaillissent de maigres touffes d'arbrisseaux et de jolis bouquets d'hibiscus rouge.

Vers cinq heures nous arrivons au point culminant du massif que nous escaladons depuis Nam-Ho; devant nous, à deux cents mètres environ au-dessous de l'endroit où nous avons fait halte, le village de Nam-Tung, où nous devons passer la nuit, étale sur le sable ses petites maisons en paille, éclairées par le soleil couchant. La route descend rapidement, mais avec des lacets nombreux, jusqu'aux premières maisons de ce village, où nous arrivons à la nuit tombante. Nous passons devant les ruines d'un fortin construit par les Espagnols lors des affaires de 1858 et qui conserve le nom de fort Isabelle. A côté de ce fortin émergent d'un bouquet de verdure les toits ornés de porcelaine d'une pagode dont l'histoire est très singulière. Le fortin abritait, dit-on, une pièce à longue portée qui fit beaucoup de mal aux jonques des pirates qui se hasardaient dans ces parages. Le souvenir de cette pièce de canon est resté très vivant parmi les indigènes, et quand les Espagnols eurent évacué le fortin, les habitants du village voisin élevèrent, au lieu qu'elle occupait, la pagode qui subsiste encore et qui porte le nom caractéristique de Pagode du Grand Canon Méchant.

Nous faisons ranger tout notre convoi au milieu du village; le maire, suivi des notables, vient nous saluer et nous offrir de nous reposer cette nuit dans la plus grande des cases. Nous acceptons avec empressement, et, après avoir mis bagages et coulis sous la garde de l'escorte, avec les ordres les plus sévères pour la nuit, nous organisons notre campement.

Tout le village est réuni pour assister aux allées et venues des étrangers; il y a bien longtemps qu'on n'a pas vu d'Européens dans ces parages; la population s'est

d'abord massée au milieu de la rue, à distance respectueuse de la hutte où nos ordonnances, après un nettoyage soigné du sol et des parois, installent nos matelas cambodgiens, nos moustiquaires, et vaquent aux préparatifs du dîner. Encouragés par notre air bon enfant, les indigènes se sont peu à peu rapprochés; ils se sont groupés sous l'auvent de la case, et bientôt les plus hardis d'entre eux font cercle autour de la table où nous avons pris place pour le repas du soir; ils suivent d'un air profondément intéressé chaque mouvement de nos couteaux et de nos fourchettes, ils se communiquent leurs réflexions à voix basse; les vieux qui ont vu les Espagnols fournissent aux plus jeunes des explications interrompues par des éclats de rire aussitôt réprimés. Entourés par cette galerie de spectateurs, nous avons la conviction un peu humiliante de leur produire une impression exactement semblable à celle qu'éprouvent les Parisiens quand ils vont voir au Jardin d'Acclimatation les troupes de sauvages qu'on y exhibe à chaque printemps.

La nuit est venue, nos ordonnances ont orné notre table de bougies placées dans des bouteilles vides; leur lumière éclaire toutes ces têtes curieusement tournées vers nous. Ils sont là une cinquantaine au moins : vieillards à longues barbiches blanches, hommes à gros chignons serrés dans des turbans noirs, femmes et enfants se cachant craintivement derrière les premiers groupes; tous accroupis sur leurs talons ou debout. Chaque boîte de conserves vidée est avidement ramassée par les plus hardis de la bande, qui se la disputent longuement; mais ce sont surtout les bouteilles vides qui ont un grand succès. Au dessert le spectacle devient drôle; nous avions garni notre cantine de liqueurs variées; nos ordonnances ont mis sur la table toute la



Village de Nam-Tung. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

collection : tafia, chartreuse, peppermint, absinthe; à la vue de ces bouteilles, un mouvement se produit dans la foule. Après un conciliabule d'un instant, un grand vieillard maigre, un des notables du pays, tend vers nous sa main, en baragouinant quelques mots, et, avec son plus beau sourire, qui découvre deux rangées de dents noires, il nous fait le geste expressif d'un homme qui boit; il y met tant d'insistance et il a l'air si drôle que nous nous décidons à rire un peu. Nous lui emplissons d'abord une tasse de gros rhum de troupe; il en boit une forte lampée, puis passe la coupe à son voisin, autre vieillard très grave, qui boit à son tour; la tasse circule de main en main; chacun lui ayant donné l'accolade avec les signes de la plus évidente satisfaction, tous nous font, en guise de remerciement, une profonde inclinaison de tête, en joignant les deux mains et en les portant en avant. Mais la curiosité n'est pas satisfaite : le premier vieillard recommence ses grimaces et nous montre du doigt la chartreuse. C'est grave, la chartreuse est une liqueur rare dans le Col des Nuages; mais bast! une fois par hasard, nous pouvons bien expérimenter l'effet des différents alcools français sur les tempéraments annamites. Nous leur faisons goûter de chaque bouteille, en finissant par l'absinthe. Les premiers servis auraient bien voulu tout boire, mais ils sont arrêtés tout de suite par les autres qui réclament aussi leur part; et peu à peu les visages s'allument, les traits se dérident, tous se frottent le ventre pour bien indiquer que c'est bon, très bon; bientôt l'assemblée devient tellement bruyante, que nous devons interrompre brusquement la séance et faire intervenir nos ordonnances pour mettre tout ce monde-là dehors.

Malgré notre fatigue nous passons une très vilaine nuit, pendant laquelle nous avons tout le temps de déplorer amèrement la mauvaise idée d'avoir été si généreux pour nos hôtes. Jusqu'au jour il y a dans

toutes les maisons du village divertissements, chants et musique; mis en gaieté par leurs libations de la veille, les Annamites n'ont pas fermé l'œil.

Le 13 nous partons à six heures du matin, l'étape devant être fatigante. A la sortie du village, nous voyons se dresser une montagne aux flancs escarpés, que nous gravissons par un sentier de chèvres bordé par des précipices, des broussailles et de grandes herbes. Quand, vers sept heures, nous nous arrêtons à mi-côte pour laisser se reposer nos coulis mis hors d'haleine par cette pente raide, nos regards, plongeant comme dans un gouffre, distinguent à peine les petites maisons du village où nous avons passé la nuit; vues de cette hauteur, elles ressemblent à des taupinières. Dans la principale rue les habitants, groupés le nez en l'air, suivent l'ascension de notre colonne.

A huit heures nous arrivons au faîte de la montagne. La route suit une gorge profonde limitée par des rochers presque à pic; elle décrit des sinuosités sans nombre, il nous semble à chaque instant que nous retournons sur nos pas. Tout à coup, après un coude brusque du sentier, un petit mur en maçonnerie nous barre le chemin; ce mur est percé d'une grande porte garnie de créneaux et de meurtrières, par laquelle on pénètre dans un fortin annamite où logent une trentaine de soldats indigènes à la solde du roi. Nous sommes à l'endroit connu sous le nom de *Portes de Fer*; le petit fortin est chargé de défendre la route qui conduit à la capitale; il est admirablement placé pour atteindre ce but : à droite et à gauche du défilé qu'il commande, sont d'immenses précipices au fond desquels roulent des torrents impétueux; il est impossible d'aller plus avant sans traverser la redoute. Le mandarin qui y commande nous reçoit à l'entrée de la première enceinte, il nous a fait préparer le thé, et nous passons là une heure en compagnie de l'officier indigène; celui-ci ne porte aucun uniforme, mais ses soldats sont vêtus à la chinoise de petites vestes rouges, de larges pantalons courts, et de chapeaux en bambou; ils sont armés de lances et de grands sabres recourbés qu'ils portent attachés au milieu du dos. Les canons que nous apercevons aux meurtrières ne doivent pas être très dangereux, ils sont en piteux état d'entretien, je crois que la garnison n'a pas dû les manœuvrer bien souvent. Les soldats annamites logent hors de l'enceinte du fort, sur l'autre versant de la montagne, dans des maisons assez confortables, construites en planches; elles se dressent à l'extrémité d'un rocher à pic, et leur ensemble présente un aspect curieux et pittoresque.



Le mandarin de l'ami Besson (voy. p. 342). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

A partir du fort, le paysage est admirable; nous revenons vers la mer, le sentier court à travers des bois touffus au milieu desquels des torrents aux eaux vives descendent, tantôt disparaissant sous la mousse et les broussailles, d'autres fois tombant des rochers en bruyantes cascades; d'énormes papillons, larges comme les deux mains étendues, volent le long du chemin, on dirait des fleurs animées, tant leurs couleurs sont variées et resplendissantes; au-dessus de nous planent des aigles superbes, et sur les vieux troncs moussus qui bordent la route, de grands vautours dressent leur cou décharné.

A onze heures nous nous arrêtons pour déjeuner au petit hameau de Ké-Ca, composé de trois ou quatre cabanes recouvertes d'herbes desséchées; elles sont groupées au bord d'un ruisseau d'eau vive, dans le site le plus pittoresque qu'il soit possible de voir. De grands arbres les ombragent sous leur puissante ramure; autour d'elles, la forêt vierge s'étend profonde et impénétrable. Les habitants ont dû fuir dans les fourrés, car nous ne trouvons personne dans les cases grandes ouvertes; dans l'une d'elles, une marmite pleine d'eau bout sur un feu de broussailles dont nos boys profitent pour préparer le déjeuner. En attendant qu'il soit servi, nous allons nous plonger dans les eaux claires de la petite rivière; ce bain délicieux nous enlève comme par enchantement toute notre fatigue. Le ruisseau est rempli d'excellents poissons : c'est de là sans doute que vient le nom du village (*Ca*, en annamite, signifie « poisson »). En quelques minutes nos coulis font une pêche miraculeuse.

Pendant que les porteurs chargent leurs bambous et



Village de Ké-Ca. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

se disposent pour la marche, je fais une pointe en avant pour reconnaître le chemin; au détour du sentier, je me trouve tout d'un coup nez à nez avec un grand singe, dont la face, dépourvue de poil et presque humaine, aurait pu, à la rigueur, être prise pour celle d'un indigène; l'animal, à ma vue, fait un bond énorme et disparaît dans le fourré. Ces singes font l'objet d'une légende curieuse qui se transmet parmi les montagnards annamites. On dit qu'à une époque reculée ils étaient de véritables hommes; à la suite de je ne sais plus quelles vicissitudes, ils ont dû quitter leurs semblables pour vivre au sein des forêts; peu à peu, à force d'être seuls, ils ont perdu l'usage de la parole, mais ils comprennent encore très bien le langage annamite, et quand on passe dans l'endroit où ils habitent, il faut bien se garder des conversations qui pourraient les blesser, car ils sont très vigoureux et très malins, et le voyageur pourrait payer cher sa témérité.

Le chemin dévale rapidement entre d'épais fourrés coupés par d'étroites clairières ; de temps en temps la forêt semble s'entr'ouvrir, pour nous laisser voir la falaise sous forme d'une haute muraille de granit bizarrement découpée. Sa base est constamment battue par les eaux de la mer, qui viennent s'y briser avec bruit.

Nous nous engageons dans le lit d'un ancien torrent profondément encaissé entre les roches, et qui descend presque en ligne droite jusqu'au bas de la montagne. Il faut que nos coulis déploient une adresse peu commune pour suivre un pareil chemin avec leurs lourdes charges. La pente est extrêmement raide; de gros cailloux roulent à chaque pas sous nos pieds. La des-



Pont en bambous. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

cente s'effectue cependant sans encombre, et nous nous trouvons tous réunis sur une jolie plage, couverte de sable fin, qui borde la lagune de Phu-Ya. De grandes pirogues montées par des indigènes nous attendent depuis le matin pour nous faire traverser le petit bras de mer qui nous sépare du village de Lang-Co, où nous devons passer la nuit. Ce village, riche et très peuplé, s'étend le long de la mer dans un fort joli site.

A peine installés dans la grande pagode du tram, nous sommes agréablement surpris en voyant entrer le capitaine du génie Besson qui, depuis trois jours à Lang-Co, étudie le tracé d'une nouvelle route, que le général en chef veut faire établir entre Tourane et Hué. Le capitaine a déjà tenu garnison à Hué, il connaît à fond le pays qui nous reste à parcourir, et il nous fournit une foule de renseignements qui nous seront très utiles pour continuer notre voyage. Le soir, il nous amène à dîner un petit mandarin à l'air futé, aux yeux brillants sous ses grandes lunettes rondes, que le gouverneur de la province de Hué lui a donné, soi-disant pour faciliter ses rapports avec les chefs des villages, mais qui me paraît bien plutôt avoir été mis là pour espionner l'officier français, et pour renseigner la cour sur tous ses faits et gestes. Ce personnage ne quitte pas notre camarade d'une semelle, il a toujours un prétexte ingénieux pour ne pas le laisser seul un instant; nous avons tenté de le griser le soir avec une bouteille de champagne que nous tenions en réserve, mais il est trop malin pour se laisser faire et nous n'en avons rien tiré.

Le lendemain matin, branle-bas dès cinq heures; nos coulis et l'escorte vont contourner la baie en suivant le rivage, ils iront nous attendre à l'autre extrémité, au village de Phu-Ya. Quant à nous, nous suivons à la lettre les conseils du capitaine Besson : après avoir pris congé de notre excellent camarade, auquel nous promettons notre visite au retour, nous montons sur un grand sampan que son mandarin nous a procuré, non

sans se faire tirer un peu l'oreille; nous allons ainsi traverser la baie sans fatigue, au lieu de fournir trois heures de marche dans les sables.

Nous longeons une chaîne de hautes montagnes couvertes de forêts pleines d'essences précieuses. Ces montagnes sont coupées de vallons profonds au milieu desquels nous découvrons plusieurs grands villages entourés de rizières et de plantations de cocotiers. L'Annam est loin d'être, comme on le disait, un pays pauvre, et les commerçants français pourront, s'ils le veulent, en tirer profit.

Au moment où nous accostons en face du village de Phu-Ya, le ciel, qui s'était montré très beau pendant toute la matinée, s'assombrit tout à coup; l'atmosphère devient lourde et étouffante, et la pluie commence à tomber. Bientôt l'averse redouble, des torrents d'eau s'abattent sur nous; nous sommes obligés d'interrompre notre marche et de nous arrêter pour nous mettre à l'abri. Jamais je n'avais vu pareil déluge : de grandes trombes d'eau crèvent le toit des maisons, le vent tord les arbres, de fulgurants éclairs suivis de coups de tonnerre épouvantables se succèdent de seconde en seconde, cent fois répétés par les échos de la montagne.

Ces bourrasques, si fréquentes sur la côte, durent



La plage de Thuan-An (voy. p. 344). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

peu, heureusement, mais elles laissent les chemins dans un état affreux : le petit sentier que nous suivons en ce moment pour gravir la colline est transformé en torrent impétueux et nous avons de l'eau jusqu'à mi-jambes.

Vers huit heures, nous nous engageons dans une grande route bien tracée, entretenue comme nos routes de France, qui court à perte de vue à travers une plaine occupée tout entière par des rizières soigneusement cultivées. A midi nous nous arrêtons dans un village pour déjeuner et nous changeons nos coulis exténués pour d'autres porteurs plus dispos. Au sortir de ce village, nous traversons une rivière large de deux cents mètres sur un pont de bois hardiment jeté d'un bord à l'autre. Ce pont est curieusement construit : sur une série de grands madriers accouplés en X, court une étroite passerelle bordée de chaque côté par des garde-fous en bambous. Sur l'autre bord de la rivière, le sol redevient caillouteux et aride; il est couvert de broussailles et de grandes bruyères à fleurs roses. Ces landes en friche, à peine coupées par quelques maigres bouquets de bois, sont habitées par des coqs sauvages et des bandes de pluviers dorés; ces oiseaux sont peu farouches, ils se laissent approcher à assez courte distance pour que nous puissions décharger sur eux un ou deux coups de nos revolvers.

Ce soir-là nous allons coucher à Cau-Haï, sous-préfecture de la province de Hué, où se trouve un petit poste français. La partie pénible du voyage est terminée, nous en avons fini avec les coulis du tram et nous allons voyager dans les propres sampans de Sa Majesté annamite, qui sont venus au-devant de nous jusque-là. Nous montons, Roullet et moi, une magnifique barque construite en bois précieux et conduite par vingt rameurs royaux, reconnaissables à leur uniforme rouge. Cette barque est surmontée d'une sorte de grande cabine qui va de l'avant à l'arrière et dont les panneaux intérieurs sont peints en laque vermillon et ornés de superbes dorures. C'était sans doute dans ce compartiment que se tenait le roi lorsqu'il voyageait sur les rivières. La cabine est percée, de chaque côté, d'une large fenêtre fermée par une jalousie; le roi pouvait ainsi admirer le paysage sans que sa personne fût profanée par le regard d'un paysan.

La lourde machine avance très lentement, malgré les efforts des dix paires de rames ; nous suivons de petits arroyos très étroits qui décrivent mille courbes capricieuses ; les deux bords sont tellement rapprochés que les hautes touffes de bambous qui se rejoignent au-dessus de l'eau frôlent à chaque instant le toit de notre barque. De temps à autre, nous passons entre de grands lotus dont les feuilles sont larges comme des ombrelles ; sur leurs belles fleurs roses ou blanches qui émergent de l'eau se posent d'immenses libellules aux ailes chatoyantes ou de jolis martins-pêcheurs au ventre couleur de feu.

Au sortir de cette charmante rivière, nous entrons dans une grande lagune qui nous conduit jusqu'à Thuan-An, à l'entrée de la rivière de Hué.

Thuan-An, qui a joué un certain rôle dans les premiers temps de la conquête française, est une petite ville annamite située sur une bande de sable à peine ombragée par quelques maigres cocotiers. Ses maisons en paille sont construites à l'embouchure de la rivière de Hué, qu'un fortin en ruines était autrefois chargé de défendre. Le général en chef y a placé une garnison assez importante. Les officiers et les médecins de l'ambulance habitent une superbe maison à deux étages dont les toits, recourbés aux angles et couverts de tuiles vernies, dominent les paillotes des indigènes. C'est dans cette grande construction que logeait le roi lorsque, pendant la saison d'été, il venait chaque année prendre des bains dans la baie de Thuan-An. De spacieux appontements construits sur pilotis le long de la rivière servaient à attacher les barques des hauts fonctionnaires et des femmes qui formaient une suite nombreuse au souverain. Du côté de l'eau un escalier à larges dalles de pierres taillées descend depuis la porte de la maison du roi jusqu'au fleuve.



Faubourg de Dong-Ba (voy. p. 346). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Nous recevons de la part de nos camarades et surtout du médecin-major Haas qui dirige l'ambulance de Thuan-An un accueil chaleureux et une excellente hospitalité, pendant les deux heures que nous passons dans ce poste. Nous quittons là nos sampans royaux et nous prenons passage sur un petit remorqueur à vapeur aux flancs duquel est attachée une grande jonque qui contient nos bagages.

La rivière de Hué est très large, mais son cours est aussi très sinueux, et nous avons dû prendre un pilote indigène. Nous passons, au sortir de Thuan-An, à côté de deux fortins en terre situés l'un en face de l'autre sur chacune des rives. Ces forts, qui ne sont plus entretenus, tombent en ruines.

Il y avait environ une demi-heure que nous naviguions, quand tout à coup le petit remorqueur à vapeur s'arrête brusquement : l'hélice est faussée et nous



Vue de Hué. — Dessin de Taylor, d'après un tableau de Gaston Roullet.

voilà en panne. Nous montons sur la jonque et nous prenons le parti de continuer notre voyage à la rame; ce mode de locomotion est d'une lenteur énervante, ce n'est que vers cinq heures du soir que nous atteignons Hué.

Avant d'arriver à la capitale, la rivière décrit une foule de circuits à travers une campagne riante et bien cultivée; tantôt nous côtoyons des champs de riz, tantôt nous longeons des bosquets ombreux au milieu desquels se cachent de jolies maisons blanches, construites à la chinoise : ce sont les habitations des mandarins ou des hauts fonctionnaires de la cour qui viennent là, pendant les jours de loisir que leur laisse le roi, se distraire des soucis des affaires publiques.

En amont de Hué, la rivière se divise en deux bras d'inégale largeur, courant du nord au sud et encerclant un grand îlot; l'un de ces bras vient se jeter dans l'autre en aval de la ville; il passe au milieu même de Hué, côtoyant d'une part la citadelle, qui occupe sa rive gauche, et d'autre part le grand faubourg de Dong-Ba, construit sur sa rive droite. Sur l'espèce de petit cap que limitent en aval les deux bras de la rivière s'étendent de grands chantiers où le roi faisait construire les jonques de sa flottille de guerre; ces chantiers sont actuellement à peu près déserts.

Aussitôt la pointe de l'île doublée, on voit apparaître les premières maisons du faubourg de Dong-Ba. Ce faubourg, qui se prolonge sur une étendue de plus de 2 kilomètres, abritait autrefois une population de trente mille âmes, constituée en grande partie par les familles des soldats que le roi entretenait autour de la citadelle pour sa garde particulière; aujourd'hui il ne renferme plus guère que quelques milliers d'indigènes, presque tous commerçants, et cependant le rivage sur lequel il est bâti est des plus animés : une foule compacte et grouillante circule sans cesse sur la voie dallée qui longe l'arroyo; les passants vont et viennent, s'interpellant entre eux, flânant devant les petites boutiques dont les étalages envahissent la chaussée.

Dong-Ba, c'est la ville commerçante, animée, bruyante, pittoresque. Quel contraste avec l'autre côté de l'eau où s'étend la ville officielle, constituée uniquement par la citadelle! Ici, tout est calme, silencieux; de hautes murailles en briques, à l'aspect morne et rébarbatif, percées de distance en distance par des portes massives surmontées de miradors, limitent de toutes parts les palais du roi, dont on aperçoit à peine les toits aux faîtes ornés de sculptures.

La citadelle a la forme d'un rectangle qui mesure 2 800 mètres de côté; elle est entourée de toutes parts par les eaux; elle renferme, non seulement le palais du roi, mais des temples, des bâtiments pour les ministères, l'habitation de la reine mère et de nombreux jardins.

Au bout du faubourg de Dong-Ba, en face de la citadelle, mais de l'autre côté de la rivière, s'élève la Légation de France, grande construction qui de loin rappelle les jolies villas des environs de Paris. Du même côté, se dresse une montagne d'aspect bizarre; elle a absolument la forme d'un bonnet de police; son sommet est couvert d'une forêt de pins, qui de loin se découpent sur le ciel gris : c'est le Dia-Bin, la Montagne du Roi. Les Annamites prétendent qu'elle a été faite de main d'homme; ils lui assignent un caractère sacré, ils disent qu'elle a pour but de masquer et de protéger la citadelle, et prétendent que ce sont les mandarins de la cour qui ont planté eux-mêmes la forêt qui la couronne.

Nous jetons l'ancre à cinq heures, en face de la Légation de France; nous sautons à terre et, après avoir suivi une allée plantée d'arbres et franchi un perron monumental, nous pénétrons dans le grand vestibule qui précède le salon de réception du résident.

Nous recevons, à la Légation, l'accueil le plus cordial; d'excellentes chambres pourvues de tout le confort européen sont mises à notre disposition.

Le résident, qui dispose d'un personnel nombreux, habite un véritable palais : c'est un vaste bâtiment à un étage avec toit mansardé. Il est construit à l'européenne et il est flanqué de deux petites ailes en retour qui ne comprennent qu'un rez-de-chaussée avec véranda. Au premier étage sont de nombreuses chambres luxueusement aménagées et destinées aux hôtes européens de passage; au-dessous se trouvent d'abord les appartements du résident et du médecin, puis la salle à manger, immense pièce dont les grandes fenêtres donnent sur un beau jardin, enfin le grand salon de réception, désormais historique, où, le 6 juin 1884, le sceau impérial chinois, donné autrefois à l'empereur Gia-Long, fut détruit solennellement en présence des délégués français et des plénipotentiaires annamites réunis pour la signature du traité de paix.

XXXVI

Visite au Thuong-Bach et à la citadelle. — La porte N'go-Mon. — La rue des Ministères. — Le jardin de plaisance du roi. — L'imprimerie et les magasins de la Cour. — La pagode de Tieu-Tri. — Le cercle des officiers. — Le manège du roi. — Le champ de la culture royale. — Le service de la bouche.

Le lendemain de notre arrivée, nous allons faire notre visite officielle au général Prudhomme, commandant supérieur des troupes françaises en Annam. Il habite sur le bord gauche de la rivière, en face de la Légation, une grande maison annamite, bâtie à proximité d'une des portes de la citadelle. Cette maison porte le nom de *Thuong-Bach* ou « palais des relations extérieures ». C'est là que, avant l'occupation française, les ministres des affaires étrangères et des rites recevaient les délégués européens qui venaient à Hué pour ratifier des traités et pour apporter des cadeaux à Sa Majesté annamite. A cette époque, les audiences royales accordées aux étrangers étaient rares : les plénipotentiaires n'arrivaient près du roi qu'après de nombreuses démarches, des pourparlers et des formalités ennuyeuses. Tous les détails de l'audience étaient réglés longtemps à l'avance, dans des conférences qui

avaient lieu au Thuong-Bach, et il se passait plusieurs semaines avant que les envoyés pussent enfin pénétrer dans l'intérieur de la citadelle. Aujourd'hui les temps sont bien changés, et depuis que le jeune roi Dong-Khanh a été placé sur le trône par la volonté du général de Courcy aidé des troupes françaises, les portes des palais royaux s'ouvrent plus facilement devant les Européens.

Grâce à l'intermédiaire du général Prudhomme, nous obtenons l'autorisation de pénétrer dans la citadelle dès le lendemain de notre arrivée; les portes en sont du reste gardées par des soldats français.

Cette citadelle est, comme je l'ai déjà dit, entourée de toutes parts de hautes murailles en briques défendues par de nombreuses pièces de canon en bronze ou en fonte ; chacune de ces pièces est placée sous un petit abri en planches recouvert d'un toit en tuiles qui la protège contre les intempéries des saisons. De distance en distance, des portes massives sont percées dans la muraille; elles sont surmontées d'élégants miradors à double étage, dont les quatre côtés sont ornés de fenêtres en rosaces; ces portes sont fermées chaque soir à un signal donné par un coup de canon tiré d'un des palais du roi. L'une d'elles se continue vers la rivière par une sorte de passage dallé que des murs élevés bordent à droite et à gauche; c'est par là que sort le roi lorsqu'il veut s'embarquer sur la rivière.

J'entre dans la citadelle par la porte située en face de la Légation de France. Immédiatement après avoir traversé le fossé extérieur sur un joli pont en briques et franchi une voûte à l'entrée de laquelle un tirailleur tonkinois me porte les armes, je me trouve sur une vaste place dallée, à l'extrémité de laquelle se dresse une immense porte à triple ouverture, surmontée de



La Légation de France. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

clochetons à deux étages, dont les tuiles jaunes et rouges et les ornements de porcelaine bleue resplendissent au soleil : c'est la porte N'go-Mon, qui donne accès dans la deuxième enceinte, ou Enceinte royale.

La citadelle est, en effet, composée de deux parties bien distinctes : l'une, extérieure, où logent les fonctionnaires et les soldats; l'autre, intérieure, où sont construites les palais du roi. La deuxième enceinte est, comme la première, entourée de toutes parts par des murs; elle forme comme une petite citadelle placée dans la grande. J'ai la permission de parcourir l'enceinte extérieure, mais je ne puis pénétrer dans l'Enceinte royale que lorsque j'aurai obtenu une autorisation spéciale; elle ne me sera accordée qu'après que la demande en aura été transmise au roi.

En face de la porte N'go-Mon, à l'autre bout de la place, sur une terrasse qui fait partie de la muraille extérieure, se dresse un grand mât de pavillon surmonté de l'étendard royal, de couleur jaune d'or; cet étendard est amené tous les soirs en même temps qu'on ferme les portes. A droite et à gauche s'étendent de grandes casernes où logeaient autrefois les soldats de la garde royale; elles abritent aujourd'hui le bataillon de chasseurs qui tient garnison à Hué.

Je prends à droite une large voie dallée qui longe d'abord l'Enceinte royale et qui, tournant brusquement, s'enfonce ensuite au milieu de jardins plantés d'arbres et de bananiers. De distance en distance, dans ces bouquets de verdure, se montrent de petites maisons blanches habitées autrefois par les mandarins militaires; plus loin, je me trouve tout à coup à l'entrée d'une longue avenue bordée de beaux arbres, sur laquelle donnent de grands bâtiments séparés par des cours; c'est la rue des Ministères. Elle est déserte maintenant, et l'herbe commence à y pousser de toutes parts ; jadis c'était le quartier le plus animé et le plus

vivant de la citadelle : une foule de solliciteurs se pressaient dans les cours d'entrée, attendant la venue des fonctionnaires influents, et des centaines de scribes, le pinceau fiché dans le turban, tenant en main des liasses de papiers, allaient et venaient d'un ministère à l'autre, se croisant sous les petites portes comme des abeilles à l'entrée d'une ruche. C'était en effet dans ces ministères que s'élaboraient toutes les affaires du royaume ; il y en avait six : celui de l'Intérieur ou de l'Administration, celui des Finances, celui de la Guerre, puis le ministère de la Justice, le ministère des Travaux publics et enfin celui des Rites. Chaque ministère était géré par un ministre nommé par le roi, assisté de quatre assesseurs dont deux principaux, les *tham-tri*, et deux secondaires, les *thi-lang*. Les affaires qui lui étaient soumises ne recevaient pas, comme chez nous, leur solution du bon vouloir du ministre seul; elles étaient discutées par tous les fonctionnaires dont il vient d'être parlé, qui se réunissaient, sous la présidence du ministre, en une sorte de tribunal aidé d'un secrétaire, de plusieurs chefs de bureau et d'employés en nombre variable.

En remontant vers le nord, à 500 mètres environ de la rue des Ministères, se trouve le jardin de plaisance du roi, immense terrain, à l'heure actuelle presque inculte, coupé, de distance en distance, par d'élégants ponts de bois courant au-dessus de petits étangs où poussent de superbes nénuphars ; à côté du jardin royal, je puis visiter les bâtiments de l'imprimerie de la Cour, qui sont eux-mêmes entourés par des bouquets de bambous. C'est dans ces bâtiments que s'imprimait chaque année le calendrier annamite officiel, établi, sur l'ordre du roi, par le tribunal des mathématiques. Ce calendrier, distribué à l'époque des fêtes du jour de l'an à tous les mandarins des provinces, fixe le nom et la durée des mois et les jours où il convient de procéder aux fêtes officielles. Toutes les feuilles de ce calendrier sont imprimées à l'aide de planches gravées sur bois d'un très joli travail, dont je trouve de nombreux spécimens empilés dans des bâtiments.

Au bout de cette imprimerie, à l'extrémité du jardin du roi, se voient d'immenses constructions à un seul étage, soigneusement fermées par d'énormes portes garnies de solides cadenas : ce sont les magasins royaux, les fonderies de sapèques. C'est dans cet endroit que Sa Majesté annamite fait frapper, à son chiffre, les barres d'or et d'argent, et les grandes médailles ornées de dragons et de sentences qu'elle offre en témoignage de satisfaction aux mandarins et aux notables qui ont bien rempli leur devoir.

La citadelle est traversée, à peu près dans son milieu, par un grand canal rempli d'eau qui communique de chaque côté avec les fossés extérieurs situés à l'est et à l'ouest de l'enceinte. Le canal est traversé de distance en distance par de jolis ponts en bois construits à la chinoise; sur ses bords sont bâties de superbes pagodes, élevées par les différents rois qui se sont succédé sur le trône d'Annam aux Esprits de leurs aïeux. Les deux plus jolies de ces pagodes ont été construites, je crois, sous Tu-Duc ; l'une, tout à fait à l'extrémité nord de la citadelle, est dédiée au roi Gia-Long ; l'autre, plus riche et plus originale peut-être, a été bâtie en l'honneur du roi Tieu-Tri. Ces pagodes sont précédées de jardins très joliment tracés et bien entretenus, dont les massifs se prolongent jusqu'auprès du canal ; en face de chacune d'elles de grands escaliers permettent d'arriver au niveau de l'eau.

La petite rivière intérieure était très fréquentée par l'ancien roi Tu-Duc, qui aimait à s'y promener en barque, et à s'arrêter pendant quelques instants dans les temples de ses aïeux. Ces constructions portent, du reste, la trace de la piété toute particulière que ce prince affectait pour ses ancêtres. La pagode du roi Tieu-Tri surtout est d'une grande magnificence ; de hautes murailles l'entourent de toutes parts et en défendent la vue aux curieux. Le bâtiment principal contient une immense salle dont le toit est supporté par une double ligne de colonnes en bois précieux ; ces colonnes, peintes en laque rouge et ornées de volutes dorées, sont réunies, deux par deux, au-dessous de la toiture par des traverses qui portent de distance en distance le chiffre royal doré en relief. L'espace qui sépare ces traverses du toit est occupé par des ornements en bois doré, fouillés à jour et formant comme autant d'élégants portiques.

Chacune des colonnes supporte une châsse en bois sculpté rouge et or qui contient un de ces arbres en corail rose si estimés des Annamites et des riches Chinois. La plupart de ces arbres ont trente ou quarante centimètres de hauteur, il y en a autant que de colonnes, c'est-à-dire douze environ. A chacun de leurs rameaux sont appendus des bijoux précieux : perles fines, grosses émeraudes, rubis, diamants.

Tout au fond de la salle existe une petite niche pratiquée dans un enfoncement de la muraille et masquée par un grand rideau en vieille soie brochée ornée de fleurs de couleur; de chaque côté de ce réduit sont posés deux grands chandeliers dorés, et au-dessus, dans un cadre rouge resplendissant de dorures, des caractères annamites en relief indiquent probablement les titres du roi défunt.

J'ai l'irrévérence d'entre-bâiller le rideau qui masque le réduit; j'aperçois tout au fond, sous une sorte de dais en vieille soie brochée jaune et or, les deux tablettes du feu roi, vaguement éclairées par une petite lampe qui brûle sous un verre de couleur. Le tirailleur annamite qui m'accompagne, saisi de terreur en voyant ce sacrilège, se jette à plat ventre, le front dans la poussière, et ne se rassure que lorsque, ma visite finie, je franchis le seuil de la pagode.

Je ne veux pas revenir sur mes pas avant d'avoir été visiter le saillant nord de la citadelle où se trouvait la Concession française. Cette Concession nous avait été accordée en vertu du traité du 6 juin 1884 qui stipulait, pour le roi d'Annam, l'obligation de loger dans sa citadelle une garnison française. Forcés par les évé-



La porte N'go-Mon (entrée des palais du roi) [voy. p. 346]. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

nements, les régents du jeune roi s'étaient exécutés, mais à contre-cœur; ils avaient relégué nos soldats dans un endroit appelé Mang-Ca, situé très loin des palais royaux, dans la partie la plus déserte, la plus maussade de la citadelle; ils les avaient confinés sur un terrain de 300 mètres carrés tout au plus, soigneusement isolé du reste de l'enceinte C'est là que, le 4 juillet 1885, les troupes qui avaient accompagné le général de Courcy se trouvaient enfermées, bien loin de la Légation, où tous les officiers étaient réunis aux côtés du général, à l'occasion d'une fête offerte par le résident.

La Cour avait résolu d'en finir cette nuit-là avec le protectorat français; les deux régents, Thuyet et Thuong, qui avaient rassemblé dans la capitale l'élite des troupes annamites, s'étaient décidés à lever le masque. Très bien informés, comme toujours, ils comptaient avoir plus facilement raison de nos troupes s'ils pouvaient les attaquer à l'improviste en l'absence de leurs officiers. Pour empêcher ceux-ci de rejoindre le Mang-Ca, séparé de la Légation par toute la largeur de la rivière, ils avaient donné ordre à tous les propriétaires de barques d'emmener bien loin les sampans qui, en temps ordinaire, étaient amarrés tout le long de la berge, et ils avaient si bien pris leurs dispositions que, sans le bateau du résident, les officiers n'auraient pu rejoindre leur poste ce soir-là.

Vers minuit, une fusée d'artifice partie des palais royaux donne le signal convenu. Tous les canons de la citadelle réunis sur la muraille qui fait face à la Légation se mettent à tonner à la fois; leurs boulets crèvent la toiture, enfoncent les plafonds, pendant que les troupes annamites, répandues aux alentours dans la campagne, mettent le feu aux petites paillotes qui abritent les serviteurs du résident et attaquent le palais de toutes parts. Les cases flambent comme des allumettes. Les habitants de la Légation, réveillés en sursaut, organisent la défense à la lueur sinistre de l'incendie; le général en chef n'a que quelques soldats autour de lui; il les déploie en tirailleurs dans les jardins, pendant que ses officiers d'ordonnance et lui font le coup de feu avec leurs revolvers.

De temps en temps, le général de Courcy, dévoré d'inquiétude, monte, au risque de se faire tuer par un éclat d'obus, jusqu'au petit belvédère qui surmonte le toit de la Légation. Il braque sa lorgnette sur l'autre bord de la rivière, vers l'angle nord de la citadelle, où ses troupes sont enfermées. Pris entre ces hautes murailles comme dans une souricière, qui sait si nos pauvres soldats n'ont pas été exterminés jusqu'au dernier? Mais non, ces braves troupes ont pris au contraire l'offensive : passant sur le ventre des Annamites, dont les milices, dix fois plus nombreuses, cherchaient à les cerner dans ce coin perdu de la citadelle, elles ont pris une à une chaque maison, et, au jour, le drapeau tricolore hissé à la place de l'étendard annamite tout en haut du grand mât qui domine les palais royaux, apprend du même coup au général de Courcy sa victoire et la prise de la citadelle.

Depuis ce jour, les troupes françaises ne sont plus reléguées exclusivement dans le saillant nord. Elles se sont mises à l'aise, et occupent de nombreux points de la citadelle. La deuxième enceinte seule est réservée au roi, qui en dispose à sa guise, sans qu'aucun Européen puisse y pénétrer contre sa volonté. Dong-Khanh est, du reste, un ami de la France, et les officiers qui tiennent garnison dans la capitale n'ont eu qu'à se louer de lui. Il leur a donné, pour y installer un mess, une belle maison en briques bâtie dans un des plus jolis sites de sa citadelle, et il a magnifiquement orné cette maison avec des tentures, des étendards, des meubles et des vases de prix tirés de ses palais.

Au retour de ma promenade, je vais visiter mes camarades dans leur installation princière; les salles de leur cercle forment un véritable musée plein d'objets rares et de meubles curieux. C'est l'heure de la musique; tous les officiers sont réunis sous la grande véranda en paille qui précède la case, pour entendre le concert que leur donne chaque jour la fanfare militaire. L'emplacement où se tiennent les musiciens n'est pas très éloigné des bâtiments du harem royal, et les femmes de Dong-Khanh peuvent très facilement, si le cœur leur en dit, entendre les fragments les plus réussis de *Mme Angot* ou du *Petit Duc*.

En quittant le cercle des officiers, je longe le petit manège où, presque chaque jour, le roi vient passer quelques heures à chevaucher sur sa monture favorite. La piste forme un cercle complet qui n'a pas plus de quelques mètres de diamètre; elle est protégée contre la pluie par un toit conique monté sur un système de colonnes en bois. Plus loin se trouve un champ de forme quadrilatère entouré sur les quatre côtés par un petit mur : c'est le *Tich-Dieu* ou « champ de la culture royale ». Chaque année, après avoir fait remuer la terre de ce champ par une équipe de cinquante hommes, le roi y fait conduire une charrue attelée de deux bœufs et s'y rend en grande pompe, suivi de toute sa cour, pour offrir un sacrifice à la terre et tracer quelques sillons de sa main royale. Cette cérémonie a pour but de montrer au peuple que l'agriculture est, de toutes les professions la plus noble et la plus élevée. En cas d'empêchement majeur, le roi se fait remplacer par le prince héréditaire, quelquefois même par un haut dignitaire de la cour qu'il veut honorer.

Chaque année la récolte du Tich-Dien est mise soigneusement à part, et le riz qui en provient est employé exclusivement aux sacrifices faits, à dates périodiques, aux mânes des ancêtres royaux.

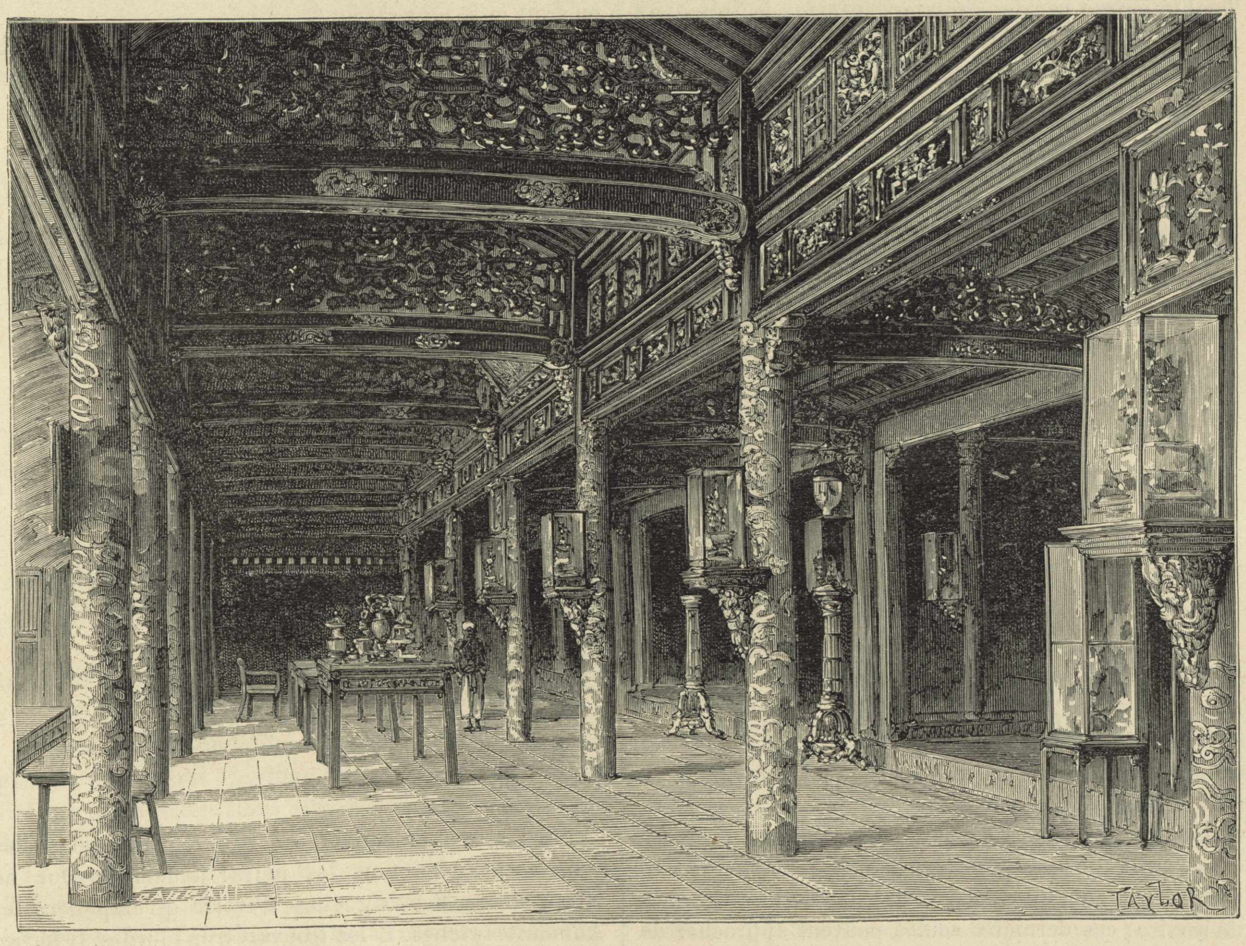
Des gardes veillent en permanence autour du champ, dont on ne peut fouler le sol sans attenter à la majesté royale et sans s'exposer à être, de ce fait, très sévèrement puni.

Je sors de la citadelle par la porte ouest et je regagne, en longeant l'enceinte extérieure, l'embarcadère, où m'attend le petit sampan qui doit me ramener à la Légation. Chemin faisant, je croise le palanquin d'un grand mandarin annamite. Tandis qu'au Tonkin et

dans les provinces les fonctionnaires de premier rang et même ceux d'un grade moins élevé se font suivre de trois ou quatre parasols ouverts, ici, dans la capitale, les grands mandarins, les ministres eux-mêmes ne peuvent, par respect pour le roi, se faire accompagner que d'un seul de ces insignes de commandement, et encore faut-il que cet unique parasol soit porté fermé.

Tout le long de l'enceinte extérieure se tiennent de petits marchés où vont s'approvisionner les soldats et les domestiques des fonctionnaires ; les cuisiniers du roi viennent, eux aussi, y choisir les mets qui doivent figurer sur la table du souverain; mais ils ont, pour se les procurer, des procédés originaux qui ne sont pas toujours du goût des vendeurs.

Ces cuisiniers ou *thuon-thieng* sont au nombre de cent. Chacun d'eux doit préparer un plat moyennant une rétribution de trente sapèques de zinc (environ quatre à cinq centimes) qu'on lui alloue à cet effet. Tous les matins ils se répandent sur le marché aux environs de la citadelle; lorsqu'ils trouvent dans un étalage un morceau à leur convenance, ils le prennent sans s'inquiéter du prix de revient et ils donnent au marchand les trente sapèques qui constituent l'allocation officielle. Quand, par exemple, ils voient un beau



Intérieur de la pagode de Tieu-Tri (voy. p. 348). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

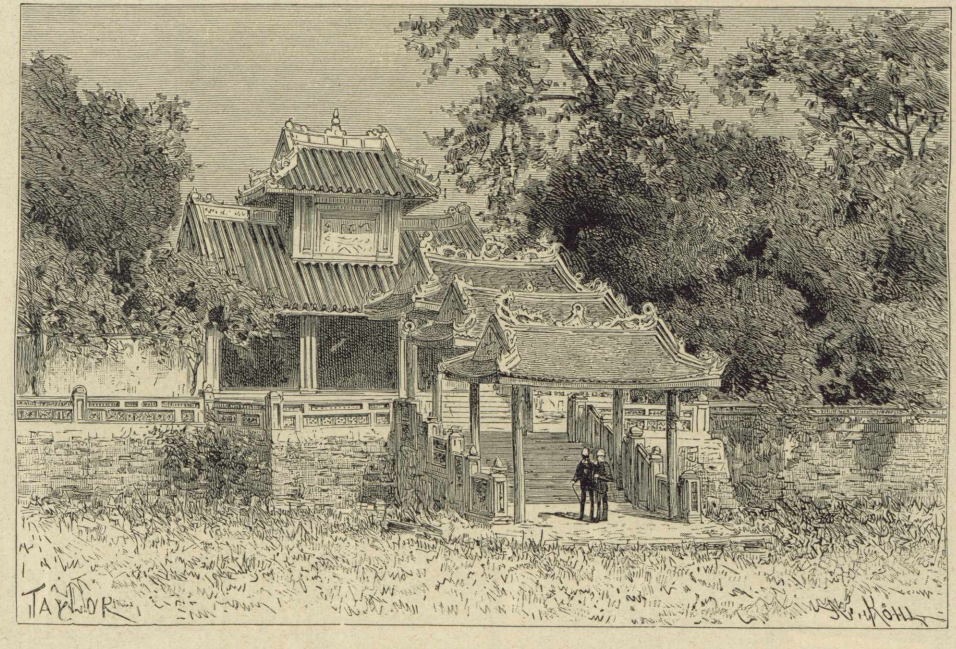
poisson qui coûte aux gens du peuple sept à huit *tiens* (soixante centimes), ils le prennent, coupent le meilleur morceau, qu'ils payent trente sapèques, et rendent le reste au marchand.

Si les cuisiniers du roi étaient seuls à user auprès des vendeurs de ces procédés un peu lestes, il n'y aurait pas encore trop grand mal, mais les gens de la reine mère, ceux des princes et même les domestiques des grands mandarins en font tout autant. Les malheureux marchands sont bien obligés de souffrir en silence, puisqu'ils ne sauraient à qui s'adresser pour se faire rendre justice.

Le service de la table du roi est réglé minutieusement par l'étiquette; il exige le concours d'un personnel extrêmement nombreux; il y a peu de rois dans notre Europe qui aient un service de bouche monté comme celui de Sa Majesté annamite. Outre les cent cuisiniers dont je viens de parler, il y a une compagnie de cinq cents hommes, les *vong-tranh*, commandée par un capitaine, et chargée de pourvoir la table du roi de gros gibier; une autre compagnie de cinquante hommes, les *vo-bi-vien*, chasse à l'arbalète ou à l'arc, pour fournir les oiseaux qui doivent figurer sur le menu du souverain ; au bord de la mer et dans les îles qui avoisinent la côte d'Annam, d'autres équipes de pourvoyeurs sont occupées à la pêche du poisson et à

la chasse des nids d'hirondelles, pour le service de la cour; les *yen-ho*, pourvoyeurs de nids d'hirondelles, et les *ngu-ho*, pêcheurs de poissons, forment chacun une équipe de cinquante hommes; enfin cinquante autres serviteurs, les *tuong-tra-vien*, sont exclusivement occupés au service du thé. Cette armée de domestiques représente donc un total de huit cents hommes; mais ce n'est pas tout : la plupart des provinces sont mises à contribution pour la table royale. La Cochinchine donne la chair de caïman, dont le roi est très friand; certains villages de la province de Hué fournissent une variété de riz à grains courts, transparents, un peu gluants, qui est cultivée exclusivement pour lui. Le Tonkin envoie par des courriers spéciaux les premiers letchis qui mûrissent; la province de Ba-Tuc donne du poisson sec, des crevettes, des mangoustans et des vers palmistes. Tous ces produits figurent sur le rôle des impôts; chaque année les quantités à fournir sont soigneusement indiquées, et, selon la coutume habituelle, les mandarins chargés de collecter cette dîme saisissent avec empressement l'occasion d'approvisionner leur propre table. Le roi demande-t-il cinquante mesures de riz, le ministre des finances qui transmet en porte soixante; le préfet de la province, en envoyant la demande, la majore de dix, et quelquefois les notables de la commune eux-mêmes l'augmentent encore. Comme l'impôt doit suivre au retour la même filière que la demande, les fonctionnaires qui l'ont majoré retirent à chaque étape la quantité qu'ils ont demandée en trop et le tour est joué.

Tous les jours, le repas du roi est annoncé à son de cloche dans le palais; les cuisiniers dressent alors leurs



Entrée de la pagode de Trien-Tri. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

mets dans de petites soucoupes en porcelaine qu'ils placent sur un grand plateau laqué; ils remettent ce plateau aux eunuques, qui le transmettent aux femmes de service; ces dernières seules peuvent approcher de Sa Majesté; elles lui présentent les plats à genoux.

Le riz que le roi consomme, en guise de pain, doit être extrêmement blanc et choisi grain par grain par la compagnie des jardiniers royaux, qui ne doivent laisser passer aucun grain cassé; il est cuit à la vapeur dans une marmite en terre que l'on brise à chaque repas.

L'ancien roi Tu-Duc était, paraît-il, extrêmement méticuleux et craintif : il ne mangeait pas un seul des plats qu'on lui servait sans l'avoir fait goûter au préalable par un de ses médecins, tant il avait peur d'être empoisonné. Les baguettes dont il se servait pour prendre ses aliments étaient en bambou naturel; elles étaient changées tous les jours; jamais Tu-Duc ne faisait usage des baguettes d'ivoire qu'emploient les Annamites riches, il les trouvait trop lourdes. Il buvait soit de l'eau soigneusement distillée, soit une sorte d'eau-de-vie fabriquée avec des grains de nénuphar et parfumée avec des plantes aromatiques. La quantité de riz qu'il consommait à chaque repas était déterminée et pesée à l'avance, jamais il ne la dépassait; s'il ne mangeait pas comme d'habitude, vite il appelait son médecin; celui-ci était tenu de fabriquer immédiatement un remède dont le roi lui faisait avaler la première gorgée devant lui.

Edouard Hocquard.

(*La fin à la prochaine livraison.*



Transport des offrandes (voy. p. 355). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXXVII

Le père Hoang. — Promenade dans l'enceinte royale. — La salle du trône. — Les portes rouges. — Le palais des réceptions privées. Le musée. — Chanteuses et musiciennes de la cour. — Le sérail. — Le service du roi. — Le Trésor.

Quatre jours après mon arrivée à Hué, je reçois un planton du général Prudhomme qui m'apporte l'autorisation si impatiemment attendue de visiter les palais du roi.

Le lendemain matin je traverse la rivière et, suivi d'un boy qui porte mon appareil photographique, je m'engage dans la citadelle à la recherche du père Hoang, premier interprète du roi, qui doit me faciliter l'accès de la deuxième enceinte.

Ce Père Hoang est un prêtre catholique indigène élevé par les missionnaires; il parle très purement et très correctement notre langue, il est très instruit de nos mœurs et il a, je crois, fait un voyage en France.

Il habite, dans l'intérieur de la citadelle, près de la rue des Ministères, une coquette maison qui lui a été donnée par le roi. Dans la petite cour d'entrée, soigneusement masquée par des murs, se trouvent de jolis massifs de fleurs et des bassins d'eau vive où nagent des poissons rouges; des stores, aux peintures multicolores, descendent du toit de la maison, ouverte en forme de grand hangar sur la cour intérieure. Dans la salle de réception, renfermant des meubles de prix en bois noir fouillé de fines sculptures, je ne découvre aucun des objets du culte catholique que je m'attendais à y rencontrer : pas de croix, pas d'images de sainteté, mais de grandes planches en laque rouge portant des sentences en caractères dorés, des brûle-parfums de cuivre ciselé, des parasols de mandarin, des sabres aux poignées d'ivoire ornées de décors d'argent.

Le Père répond bien à l'idée que je m'en suis faite en examinant son intérieur : c'est un petit homme à la peau mate avec une pointe de jaune, aux yeux noirs très vifs, à la maigre barbiche blanche, aux mains très soignées.

« Me voici à votre disposition, docteur, me dit-il avec un beau sourire qui me découvre d'un seul coup une double rangée de dents soigneusement laquées en noir. Sa Majesté est prévenue, elle a donné les ordres nécessaires pour que toutes les portes vous soient ouvertes. Vous voudrez bien vous laisser guider par moi, suivant l'itinéraire convenu, afin que le roi ou ses femmes ne soient pas surpris par nous à l'improviste à un détour

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49; t. LVIII, p. 65, 81 et 97; t. LIX, p. 81, 97, 113, 129 et 145; t. LX, p. 257, 273 et 289; t. LXI, p. 321 et 337.

du palais. Je dois vous avertir cependant que le roi est très curieux, et qu'il cherchera certainement à vous voir, sans se montrer. Je vous demande quelques minutes pour prendre une tenue convenable. »

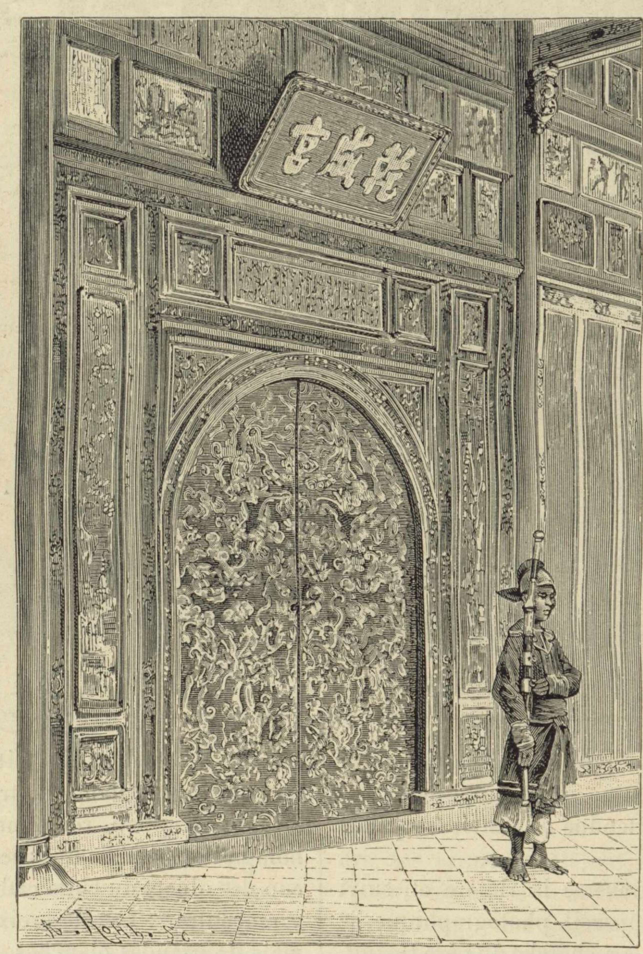
Quelques instants après, nous nous mettons en route pour le palais. Le Père Hoang a revêtu la tenue de cour : pantalon de soie cerise, longue robe en grenadine bleue à manches larges et pendantes, babouches de cuir à ses pieds nus.

Nous passons sous la porte N'go-Mon, avec laquelle j'ai déjà fait connaissance; nous traversons un pont de briques jeté sur un fossé intérieur à moitié desséché, et nous prenons pied sur une grande terrasse qui précède le premier palais. Aux deux extrémités du pont qui y donne accès, se dressent deux portiques supportés chacun par quatre colonnes en bronze, fondues d'une seule pièce. La grande terrasse est flanquée de deux tigres dorés reposant sur un piédestal en maçonnerie et abrités par un petit toit en coupole supporté par quatre colonnes; elle est surmontée d'une deuxième plus petite qui aboutit à la salle du trône.

Cette salle occupe toute l'étendue d'un vaste bâtiment à triple toiture, dont les corniches et les faîtières sont ornées de grandes chimères dans le goût chinois; elle est superbe. Une succession d'immenses colonnes laquées rouge et or se dressent jusqu'au toit garni d'une profusion de sculptures. Les murs sont revêtus de boiseries très joliment fouillées allant du sol au plafond. Dans le fond, entre les colonnes, le trône royal repose sur un piédestal de trois marches; il est en laque rouge et tout doré; sa forme rappelle celle d'un fauteuil; il est placé contre une riche tenture représentant, brodé en relief, le dragon à quatre griffes qui est l'emblème royal; il est surmonté d'un dais en soie jaune, couvert de broderies de couleur. C'est dans la salle du trône que le roi donne ses audiences solennelles, en présence de tous les mandarins de la cour, groupés, à droite et à gauche en dehors du bâtiment, sur les deux terrasses qui y conduisent. Ces jours-là, les stores qui en temps ordinaire ferment la salle du côté de ces terrasses, sont complètement relevés.

Le premier bâtiment que je viens de décrire communique, par deux ouvertures latérales, avec une cour intérieure, pavée de larges dalles, sur laquelle s'ouvrent trois grandes portes en laque rouge ornées d'immenses dragons dorés. Ces portes donnent sur une deuxième enceinte, au fond de laquelle se voit un autre grand palais de même architecture que le premier et précédé par une cour dallée.

Aussitôt après avoir franchi les portes rouges, le Père Hoang a déposé ses sandales, il me précède nu-pieds, parlant à voix basse; il a exigé que je laisse au dehors le boy qui portait mon appareil photographique; celui-ci a été confié à un mandarin d'ordre subalterne qui est venu nous recevoir à l'entrée de la deuxième enceinte et qui, pieds nus également, nous suit d'un air très grave, sans dire un mot.



Une des portes rouges. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Dans cette partie du palais, où le roi se tient en permanence, les fonctionnaires et les gens de service doivent quitter leurs chaussures et parler à voix basse, par respect pour le souverain.

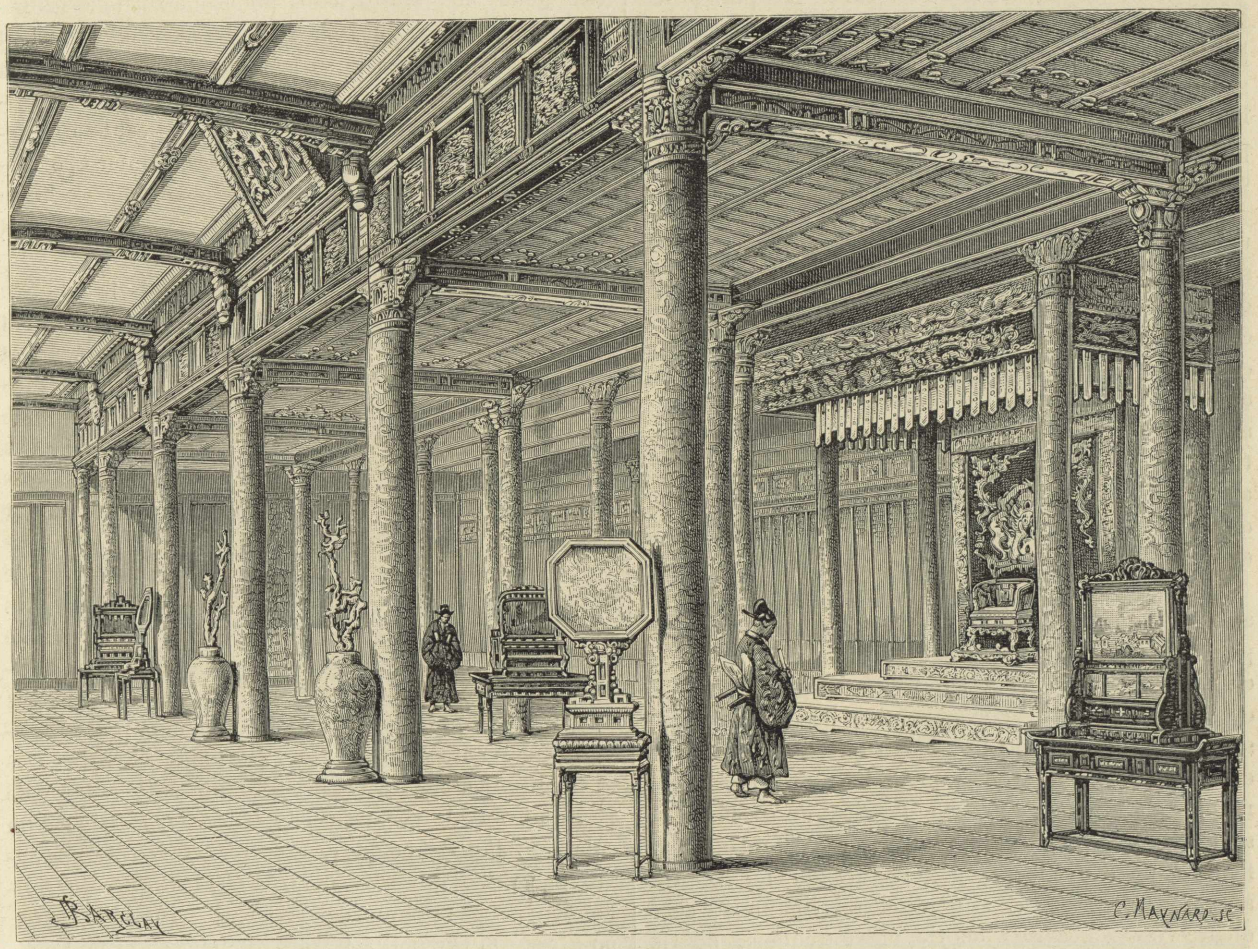
La cour est flanquée, sur les côtés, par deux corps de bâtiments où sont les postes des soldats de garde. Le roi m'a fait envoyer dans l'un d'eux un plateau de pâtisseries et d'excellent thé. Au moment où je fais honneur à sa collation, je vois un singulier cortège passer devant moi : une boîte carrée, fermée sur les quatre côtés par de petits stores, est portée sur un brancard par des soldats en uniforme rouge. La boîte est abritée par deux parasols jaunes que des sous-officiers tiennent ouverts au-dessus d'elle; devant, quatre miliciens, le front orné de diadèmes de forme bizarre, marchent gravement, tenant à la main de grands sabres. Ce cortège, m'explique le Père Hoang, porte à la pagode les offrandes que le roi fait déposer chaque jour sur l'autel de ses ancêtres.

Le deuxième palais contient une salle de même dimension que celle du trône, mais beaucoup moins ornée. Les grandes colonnes qui supportent le plafond sont en beau bois de tek, sans peinture; un dais d'étoffe brodée est suspendu à la voûte, au-dessus d'un lit de

repos devant lequel est placée une table de forme curieuse et d'un très joli travail. Au fond de ce lit est suspendue une grande glace européenne, dont le cadre lourd et grossier contraste avec le reste de l'ameublement. C'est là que se tient le roi lorsqu'il donne des audiences privées sans s'astreindre au cérémonial des réceptions officielles.

Sur la table, je remarque une écritoire de jade remplie de vermillon et, dans un étui sculpté, deux petits pinceaux qui doivent servir au souverain. Le roi contresigne et annote chaque jour à l'encre rouge tous les rapports qui lui sont soumis par le mandarin de service, et ses observations sont transmises immédiatement pour exécution aux ministères intéressés par les soins des *thi-vé* ou gardes royaux.

Les deux bâtiments latéraux qui abritent les postes de police aboutissent, par des couloirs étroits qui courent de chaque côté du palais principal, à une autre cour dallée semblable à celle dont je viens de parler. Cette cour est plantée de grands arbres; à l'entrée se trouvent deux immenses vasques de bronze, de hauteur d'homme, qui paraissent avoir été coulées tout d'une pièce par les ouvriers du roi. Par leur dimension et par la finesse des ornements en relief qui les recouvrent, ces vasques m'ont semblé des chefs-d'œuvre dans leur genre.



Salle du trône. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Sur la cour donne un troisième bâtiment, de même architecture que les premiers. Les stores qui en masquent l'entrée sont soigneusement fermés. Le roi se tient derrière l'un d'eux et je distingue vaguement sa silhouette. Une foule de petits mandarins, d'eunuques, de domestiques, sont venus grossir notre troupe; tous sont pieds nus, et lorsqu'ils passent devant le store qui abrite Sa Majesté, ils se courbent très bas, jusqu'à raser le sol. Chacun d'eux porte en évidence, suspendue au cou, la petite plaquette d'ivoire qui indique son grade et sa fonction.

Après nous avoir bien examinés, le roi se retire et me laisse pénétrer dans le palais. La grande salle qui en occupe toute l'étendue est de même architecture que les autres; elle est occupée tout entière par de nombreuses vitrines renfermant les cadeaux les plus précieux qui ont été faits, pendant des générations nombreuses, aux rois d'Annam. A côté d'ivoires merveilleusement fouillés, de spécimens curieux d'orfèvrerie d'art, d'une grande quantité de petits arbres de corail auxquels sont suspendues des pierres précieuses, d'armes de prix aux fourreaux incrustés de nacre, je découvre une foule d'objets de provenance européenne de valeur très minime et d'un goût douteux ; il y a des vases d'un bleu criard, aux fleurs rouges mal dessinées, comme

on en gagne aux tourniquets des foires; près d'un service à thé dont les tasses en jade sont contenues dans un treillis en filigrane d'or et dont la théière en or massif est surmontée d'une émeraude grosse comme une noisette, je vois, soigneusement placée sur un coussin, une grosse boule en verre étamé, semblable à celles qu'on suspend dans les jardins.

A côté du musée, le Père Hoang me fait visiter la salle du théâtre où les comédiennes du roi exécutent, sur son ordre, des pièces de comédie composées soit par lui, soit par le conseil du Noï-Cac. La troupe du théâtre royal est formée d'environ quarante-cinq chanteuses et musiciennes, recrutées parmi les plus jolies filles du royaume par la reine mère, qui les surveille et les fait instruire. Le budget annamite leur alloue une solde fixe, à laquelle le roi ajoute des gratifications lorsqu'il est satisfait de leurs services. Elles ont de plus, pour jouer leurs rôles, de riches costumes de soie et des bijoux que l'on fait venir de Chine.

En quittant la salle du théâtre nous entrons dans une dernière enceinte où sont construits, dans une série de cours et de jardins, les appartements privés du roi et de ses femmes. Tous ces palais sont à deux étages, munis de fenêtres avec balcons; quatre d'entre eux sont affectés aux logements de la *hoang-qui-phi* ou reine et des trois femmes de premier ordre; les autres femmes du roi occupent en outre six grands bâtiments, divisés en chambrettes distinctes, meublées aux frais de l'Etat. Chaque femme a sa chambre, qu'elle habite, soit seule, soit avec les domestiques qu'on lui permet d'avoir à son service.

Les femmes du roi sont très nombreuses; Tu-Duc en avait cent quatre. Elles se divisent en neuf classes, qui portent chacune un titre différent; elles sont habillées et rétribuées par l'État suivant la classe à laquelle elles appartiennent. Leur solde n'est jamais bien considérable : la reine touche par an mille ligatures, soit environ huit cents francs, plus deux cent cinquante mesures de riz noir, cinquante mesures de riz blanc et soixante pièces de soie pour sa toilette; quant aux femmes de neuvième rang, leurs appointements sont absolument dérisoires : trente-trois ligatures, cent quatre-vingts mesures de riz noir, trente-six de riz blanc et douze pièces de soie.

Chacune de ces femmes a le droit d'introduire dans le palais un nombre de domestiques femelles variable selon son rang, qu'elle paye de ses propres deniers. La première reine peut avoir douze servantes, et les femmes de la dernière classe chacune trois. Les lois du royaume ne limitent pas le nombre des femmes du sérail, mais elles pourvoient à tous leurs besoins. Ce personnel féminin est surveillé par un nombre variable de femmes âgées, qui se divisent en six classes. Sous Tu-Duc, ces surveillantes étaient au nombre de soixante. Elles sont entretenues aux frais de l'Etat et elles ont un costume semblable à celui que l'étiquette accorde aux femmes des hauts fonctionnaires; ce sont elles qui désignent chaque jour les femmes du sérail appelées à faire le service auprès du roi et de sa mère; elles ont également la direction des *nu-cong*, ou servantes, qui ont pour fonctions de ramer sur les barques royales et de monter la garde autour des appartements particuliers du roi. Ces nu-cong, qui sont au nombre de trois cents et divisées en six classes, sont logées dans un bâtiment placé à côté du sérail; elles ont un uniforme composé d'un pantalon, d'une robe et d'un turban verts.

Chaque jour Sa Majesté est assistée par un personnel féminin composé de quinze de ses femmes et de trente servantes; ces dernières, armées d'un grand sabre, gardent toutes les issues des appartements privés. Quant aux autres, elles pourvoient à tous les besoins journaliers du roi; cinq d'entre elles restent constamment auprès de sa personne pour la servir, et changent chaque jour. L'ensemble du personnel féminin du sérail comprend en totalité cinq cent soixante-dix-neuf personnes, auxquelles il faut ajouter 435 servantes; il atteint ainsi le chiffre considérable de mille quatorze femmes, qui toutes habitent le palais et sont entretenues aux frais de l'État.

Les femmes du roi se recrutent de deux façons : ce sont, ou bien les filles des fonctionnaires de l'État et des riches particuliers qui, pour attirer les honneurs et les privilèges sur leurs familles, proposent leurs plus jolis enfants au souverain, ou bien des filles du peuple que la reine achète pour en faire des actrices et dont la beauté plaît au roi. Une fois entrées au sérail, ces femmes sont, pour ainsi dire, cloîtrées avec le roi pour leur vie entière. Perdues pour le monde, elles ne peuvent même plus revoir la maison paternelle; leur mère est cependant autorisée à venir, de loin en loin, les visiter à la cour. Si une femme du roi est atteinte d'une maladie peu grave, elle est isolée dans l'infirmerie du sérail, où les médecins de la cour viennent la soigner sous la surveillance d'un eunuque. Si la maladie est incurable, la femme peut être renvoyée dans sa famille. En cas de mort subite, on sort le corps de l'enceinte royale par-dessus la muraille, à l'aide d'un cabestan. Jamais on ne peut faire franchir à un cadavre une porte qui sert au souverain. Ce dernier lui-même n'est pas exempt de cette règle; quand il meurt, on glisse son cercueil à travers une ouverture pratiquée dans la muraille que l'on referme ensuite.

A la mort du roi, ses femmes ont deux destinations différentes : celles qui appartiennent aux classes les plus hautes sont conduites dans les palais qui avoisinent son tombeau, et là, sous la surveillance des eunuques, elles passent le reste de leur existence à entretenir les autels élevés en l'honneur de leur royal époux. Celles des classes inférieures sont renvoyées dans leurs familles; mais, si belles et si habiles qu'elles soient, elles ne peuvent se remarier qu'avec des gens du peuple dépourvus de fonctions publiques. Il est expressément défendu aux mandarins de n'importe quel degré d'épouser une femme sortant du sérail; cette défense prend sa source dans le respect dû à la mémoire du souverain.

Outre le personnel féminin, le roi est servi par des



Le roi en costume de cérémonie. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

eunuques et des thi-vé. Les premiers sont employés à la cour à surveiller les femmes et à transmettre les ordres royaux aux fonctionnaires de toutes les administrations de service au palais, ceux-ci ne pouvant paraître devant le roi que lorsqu'il les fait demander. Les eunuques ont une tenue semblable à celle des autres fonctionnaires du gouvernement, mais ils ne la portent que les jours de fête; ils sont bien traités et très considérés; leurs familles sont comblées de biens et exemptées de tous les impôts et de toutes les corvées. Quant aux thi-vé, ce sont des hommes de confiance choisis parmi les sous-officiers les plus intelligents des régiments qui composent la garde royale; ils sont chargés de la police secrète à Hué et dans les provinces; ce sont eux que le roi envoie chaque fois qu'il veut donner un ordre direct à un fonctionnaire, sur un point quelconque du territoire. Souvent ils vont dans les provinces éloignées pour renseigner le roi sur la conduite des mandarins, sur ce qui se passe dans les différentes régions, et sur les agissements des étrangers. Ces employés sont très influents et très redoutés; quand ils sont en mission secrète, ils cachent soigneusement la petite plaquette d'ivoire qui indique leurs attributions et ils ne se font connaître de ceux qu'ils sont chargés de surveiller que lorsqu'ils n'ont plus rien à en tirer.

Non loin du sérail se trouve le palais habité par la reine, mère de Tu-Duc. Cette vieille princesse jouit à la cour d'une grande influence; elle est servie par un personnel spécial, et, chaque jour, une princesse et trois femmes de haut rang viennent l'assister dans ses appartements. L'État lui sert, comme appointements, dix mille ligatures, mille mesures de riz; à chaque anniversaire de dix ans, cette solde en argent est augmentée de cinq mille ligatures. Tu-Duc avait un grand respect



Une femme du roi. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

pour sa mère; il lui faisait visite chaque jour, la comblait de cadeaux et de prévenances et prenait souvent ses conseils. Le roi Dong-Khanh a pour elle une vénération profonde; il ne lui parle qu'à voix basse et avec le plus grand respect. Cette vieille reine passe son temps à dresser des chanteuses pour le service du roi; quelquefois elle l'accompagne dans ses promenades, souvent aussi elle quitte le palais pendant quelques jours pour aller avec ses femmes s'enfermer dans le tombeau de Tu-Duc; elle est complètement aveugle depuis la mort de son fils.

Dans la partie la plus reculée de l'enceinte royale se trouve un petit étang bordé d'arbres et alimenté par des prises d'eau qui vont jusqu'aux fossés extérieurs. Une grande construction sur pilotis s'élève au milieu de l'eau : c'est le bâtiment du Trésor, et l'étang porte le nom de Lac des Caïmans. Il est de croyance à la cour que ce lac est habité par des crocodiles chargés de défendre le trésor contre les voleurs qui tenteraient de s'introduire dans le bâtiment qui le contient. Il n'existe, à l'heure actuelle, aucun animal de cette espèce dans les eaux tranquilles du petit lac; peut-être autrefois, lorsque le roi d'Annam recevait de Cochinchine des caïmans vivants qui étaient destinés à sa table, leur a-t-on donné pour domicile provisoire l'étang qui porte leur nom, ce qui expliquerait la légende; toujours est-il, que les troupes du général de Courcy ont trouvé à cet endroit, au moment de la prise de la citadelle, des caisses remplies de barres d'argent dont la valeur pouvait être évaluée à une douzaine de millions.

Le petit réduit entouré de murs qui, tout au fond de l'enceinte des palais, renferme les appartements particuliers du roi, est planté de grands arbres et aménagé en forme de jardin chinois; il contient des lacs minuscules, au milieu desquels se dressent des amas de rochers; il est parcouru par de petits ponts, des sentiers

savamment dessinés, bordés d'arbustes auxquels les jardiniers de la cour ont fait prendre toutes sortes de formes bizarres et contournées.

XXXVIII

Le jour de l'an annamite : superstitions et coutumes. — Visites et cadeaux. — Les fêtes de la cour. — Le roi Dong-Khanh. — Costumes de cérémonie des mandarins. — Promenade solennelle : les autels des vieillards. — Le roi nous reçoit en audience privée. — Visite aux tombeaux des anciens souverains. — Départ pour la France.

Depuis ce matin, la ville de Hué est en fête; nous approchons du jour de l'an annamite; pendant près d'un mois, les indigènes riches et pauvres vont cesser toutes leurs occupations et passer leur temps à boire, à manger et à se divertir ; plus de commerce, plus de travaux des champs, plus de corvées ennuyeuses; grands et petits prendront leurs habits de fête; les malheureux vendront leurs derniers meubles et s'endetteront pour trouver l'argent nécessaire aux réjouissances. « Il faut, dit un proverbe annamite, bien commencer l'année, sous peine des plus grands malheurs. » Déjà les ministères sont fermés ; à partir du vingt-cinquième jour du douzième mois, le gouvernement cesse l'expédition des affaires : plus de signature officielle, la boîte des sceaux



Palais du musée. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

restera close jusqu'au onzième jour de la prochaine année. Les gueux, les *danlan*, comme on les appelle, ne se reposeront que pendant trois fois vingt-quatre heures; le reste du temps, ils serviront les riches; mais ils se feront payer cher : ils ne seront pas beaucoup pour travailler et ils pourront se montrer exigeants.

Toutes les portes sont déjà fermées. La ville paraîtrait morte sans les pétards chinois et le son des instruments de musique. Bourgeois et mandarins font leurs visites en robes de cérémonie, ils échangent de grandes cartes rouges et des cadeaux. C'est fête aussi pour les enfants, qui, en retour de leurs compliments et de leurs souhaits, reçoivent des sapèques enveloppées de papier rouge; il y a du rouge partout : c'est la couleur qui indique la joie. Devant chaque habitation, de grandes branches de bambou couvertes de leurs feuilles sont plantées dans le sol; il y a aussi des mâts ornés au sommet de feuilles de cocotier ou de plumes de poule ; le soir on y accroche des lanternes de toutes les couleurs.

Depuis que les fêtes ont commencé, une foule d'indigènes sont occupés à faire la toilette des tombeaux. Il y a à Hué, du côté de la montagne du roi, une immense plaine couverte de sable et de cailloux où sont disséminées des milliers de tombes; les unes, formées d'un simple petit tertre dépassant à peine le niveau du sol,

doivent appartenir aux gens du peuple ; d'autres, mieux ornées, entourées de murs et surmontées quelquefois d'une petite pierre carrée, renferment sans doute les restes d'un défunt d'un rang supérieur; enfin, dans certaines parties de cette nécropole, on a élevé de main d'homme de véritables collines au sommet desquelles sont placés de riches mausolées abrités sous des bosquets de grands pins maritimes; ces mausolées sont sans doute construits pour honorer la mémoire des princes ou des fonctionnaires de haut rang : le pin est en effet l'arbre royal. Rien n'est plus curieux que de voir, pendant cette période de fête, la foule des ouvriers enlevant les herbes et peignant toutes ces tombes.

Le premier de l'an annamite tombe cette année le 18 janvier. Dès le matin, la ville présente une animation inaccoutumée : les mandarins, les princes, suivis d'une nombreuse troupe de serviteurs, viennent en costume de gala dans la citadelle pour présenter leurs hommages au roi. Toutes les troupes françaises ont été mises sur pied pour faire la haie pendant l'audience solennelle que le roi va donner au général Prudhomme et au résident de France.

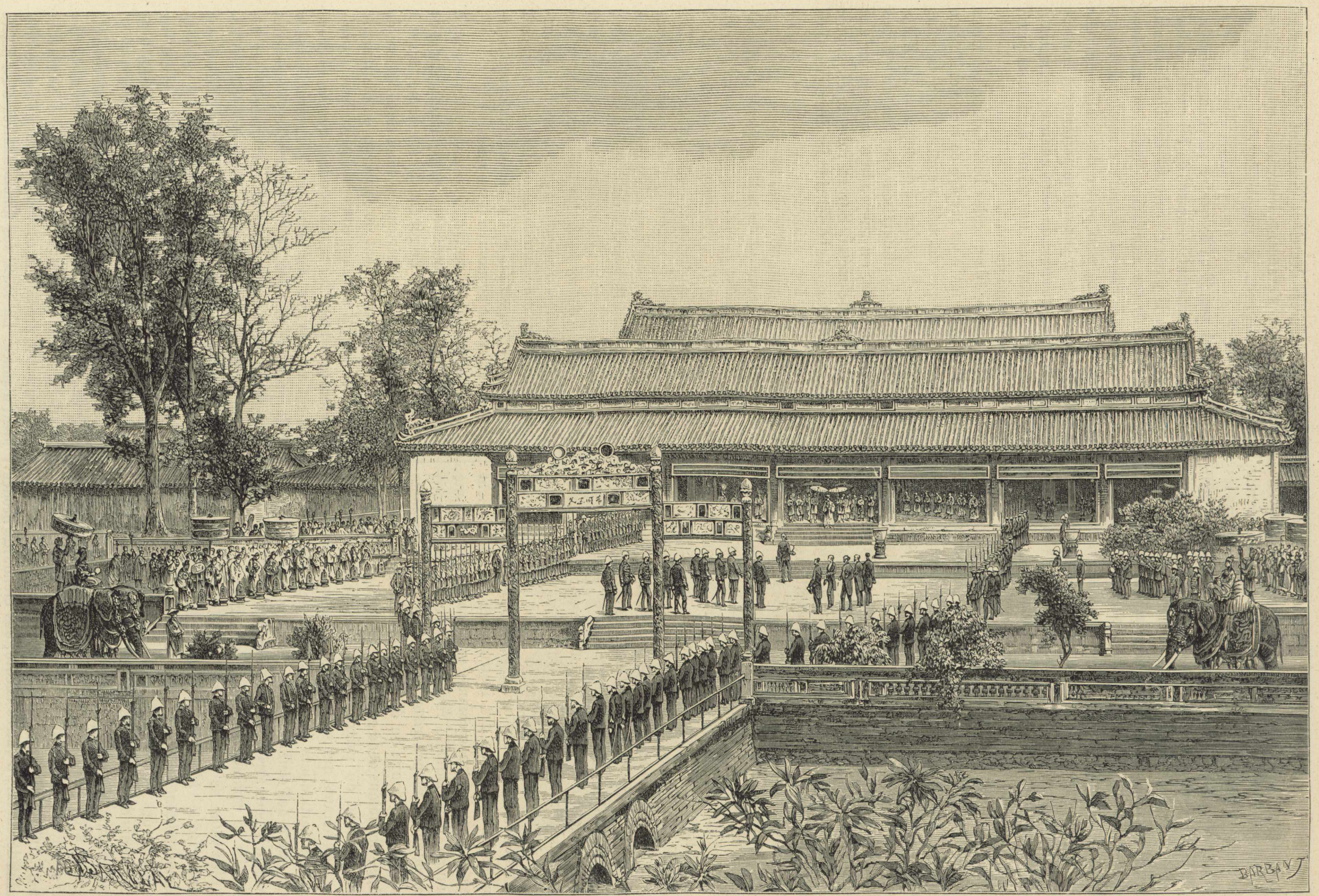
Dans la première cour de l'enceinte royale, le coup



Appartements privés du roi. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

d'œil est vraiment féerique : de la porte N'go-Mon aux terrasses, les compagnies d'infanterie de marine, en grande tenue, le casque blanc en tête et l'arme au pied, sont rangées sur deux lignes de chaque côté du petit pont qui conduit au palais.

Au centre des terrasses, le bataillon des tirailleurs tonkinois est massé sur deux rangs, laissant entre eux un large espace pour le passage du général. Derrière les tirailleurs sont disposés, à distances égales, de petits blocs de pierre sculptés, portant chacun un caractère chinois. Les mandarins de la cour commencent à se placer près de ces bornes; ils se rangent suivant leur grade et le degré qu'ils occupent dans la hiérarchie : à gauche sont les mandarins civils, à droite les mandarins militaires. Tous ont revêtu le costume de grande cérémonie : longue robe d'étoffe de soie à larges manches, sanglée aux reins par une ceinture ornée de pierres de couleur, et agrémentée dans le dos par deux espèces d'ailes qui s'agitent à chaque pas; grandes bottes chinoises en étoffe noire, à épaisses semelles de feutre. Chaque mandarin tient à la main une sorte de sceptre d'ivoire recouvert en son milieu d'une poignée de velours rouge; il est coiffé d'un casque ayant une vague ressemblance avec une mitre d'évêque. Ce casque se place par-dessus une résille en crin qui plaque fortement les cheveux contre les tempes et qui descend



Audience solennelle donnée par le roi aux représentants de la France. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

sur le front, dépassant légèrement l'extrémité inférieure de la coiffure; il est recouvert d'étoffe noire et enjolivé d'ornements dorés et de pierres de couleur. La forme du costume et de la coiffure est la même pour tous les mandarins, mais l'étoffe de la robe, les broderies dont elle est couverte, les ornements du casque, diffèrent suivant les grades : sur la robe des mandarins civils est représenté le *phong*, sorte d'aigle aux ailes éployées; les mandarins militaires ont pour ornements des têtes de tigres.

Les princes sont groupés en avant des mandarins dans l'intérieur même du palais; ils ont revêtu de superbes robes rouges à reflets métalliques, couvertes d'une profusion de broderies. Aux angles des terrasses et de chaque côté du palais se tiennent des musiciens en costume rouge; les uns ont des instruments ayant la forme de hautbois; d'autres, de grandes timbales placées devant eux sur un trépied. Près d'eux sont des soldats portant des parasols et divers attributs emmanchés dans de longues piques : des haches, des dragons, des masses, des mains de justice.

A droite et à gauche des terrasses, de gigantesques éléphants, richement caparaçonnés, ayant aux pieds des anneaux de métal, les défenses ornées de bagues curieusement ciselées, se tiennent complètement immobiles, portant sur leur dos une chaise dorée dans laquelle est assis un figurant couvert d'un splendide costume. Ce figurant, chargé de représenter les seigneurs tributaires de la couronne, accourus des provinces éloignées pour la cérémonie, est abrité sous un grand parasol jaune par un serviteur debout derrière lui, sur la croupe de l'éléphant.

Tout à coup un profond silence se fait dans la foule des mandarins et des soldats. Une musique, qui semble venir de très loin, derrière le grand palais dont les portes du fond se sont ouvertes, annonce l'arrivée du souverain. Les sons des instruments se rapprochent peu à peu; j'entends comme une marche au rythme étrange, dans laquelle revient constamment un motif langoureux et un peu triste, modulé par des instruments aux sons très doux : on dirait un orchestre composé de flûtes, de violons et de guitares. Un cri aigu, prolongé, part du fond du palais, répété de proche en proche par des hérauts qui sont échelonnés depuis les appartements particuliers jusqu'aux terrasses, à travers la succession des couloirs et des avenues que le roi doit parcourir pour arriver jusqu'à son trône.

Voici le commencement du cortège : d'abord des gardes vêtus de rouge, ayant en tête des casques en carton laqué à grandes visières descendant sur la nuque, portant verticalement de très longs sabres enfermés dans des fourreaux de bois garnis de viroles d'argent; puis des huissiers tenant des masses couvertes d'ornements bizarres; puis des serviteurs portant, suspendus à des manches très courts, par des chaînettes de métal, des encensoirs dans lesquels brûlent des parfums. D'autres serviteurs ont des chasse-mouches en crins de cheval; d'autres encore, des étendards brodés avec des bordures dentelées simulant des flammes. Tous ces gens s'avancent lentement, comme à pas comptés, et viennent se ranger de chaque côté du trône.

Enfin le roi paraît entre quatre serviteurs superbement vêtus qui tiennent au-dessus de lui quatre grands parasols jaunes. Il porte un costume semblable comme forme à celui de ses mandarins, mais en soie jaune brodée d'or. Le jaune est la couleur royale; le souverain seul, en Annam, peut porter des étoffes de cette teinte, et celui de ses sujets qui se permettrait de revêtir en public un costume de cette nuance commettrait aux yeux des Annamites un crime de lèse-majesté, immédiatement puni de mort.

Le roi est chaussé de grandes bottes chinoises toutes dorées; il tient en main un sceptre en ivoire et il porte sur la tête un casque de même couleur que sa robe, orné de diamants, de perles et de topazes. Le *King-Kanh* d'or, sorte de décoration enrichie de grosses perles et de brillants, est suspendu à son cou par une chaînette de même métal. Sur sa robe de cérémonie sont brodés au niveau de la poitrine les deux caractères chinois qui sont les emblèmes du bonheur et qui signifient : *mille ans, mille vies!*

Le roi Dong-Khanh est de taille moyenne; son teint mat, rendu plus blanc par le contraste de son vêtement jaune, fait ressortir deux grands yeux noirs très vifs et très doux, ombragés par des sourcils bien dessinés. Les traits sont réguliers; le nez est bien fait pour un Annamite; la bouche est seulement un peu grande et les lèvres légèrement lippues. Il est absolument imberbe; il est jeune d'ailleurs : vingt ans tout au plus. Il s'avance avec beaucoup de majesté, les traits immobiles, les yeux fixes, comme s'il ne voyait pas. Il monte très lentement les degrés de son trône et debout prononce à mi-voix quelques paroles qui sont immédiatement répétées par un crieur agenouillé à ses pieds.

A peine le roi est-il assis que soudain retentissent, à l'autre extrémité de l'enceinte, les joyeuses fanfares de nos clairons français. Le général Prudhomme, ayant à sa droite le résident supérieur et suivi des officiers de sa maison militaire, vient de faire son entrée dans la première cour; il s'avance entre la double haie de soldats qui présentent les armes pendant que les clairons sonnent aux champs. Au moment où il gravit l'escalier de la première terrasse, le roi se lève, et, descendant majestueusement de son trône, il vient, abrité par ses quatre parasols jaunes, recevoir, à l'entrée de son palais, le représentant de la France. Le général lui adresse ses souhaits, qui sont immédiatement traduits par l'interprète principal de la légation; le roi répond par quelques paroles aimables, et le général se retire avec le même cérémonial qu'à l'arrivée.

Tout n'est pas fini; la cérémonie la plus intéressante pour nous va seulement commencer; les princes et les mandarins vont prononcer le serment de fidélité au roi, comme le prescrit la coutume à chaque renouvellement d'année. La foule des fonctionnaires s'est placée

sur six rangs, face au palais. Sur un signe du ministre des rites, tous se sont agenouillés et, le front dans la poussière, ont prononcé leur serment sur un ton musical qui rappelle nos chants d'église. Trois fois ils se prosternent ainsi, et, dans l'intervalle, la musique du palais fait entendre dans le lointain sa même phrase langoureuse et triste.

Je suis profondément intéressé par cette scène d'un caractère particulièrement imposant : cette foule de mandarins, couverts d'étoffes chatoyantes qui resplendissent au soleil, s'agenouillant entre deux lignes d'éléphants immobiles, cette musique étrange, ces vapeurs d'encens qui flottent dans l'air, et tout là-bas, disparaissant à demi dans la pénombre de la grande salle du trône, ce jeune roi de vingt ans, perdu dans ses vêtements jaunes, à la figure impassible comme celle d'une statue et qu'on adore à genoux comme un dieu, forment au milieu du cadre splendide constitué par les palais un spectacle inoubliable.

L'audience est finie et le roi vient de quitter la salle du trône. La foule des gardes et des fonctionnaires de rang inférieur s'écoule lentement. Les ministres, les membres de la famille royale, les mandarins de haut rang sont conviés par le roi dans le palais à un grand



Le sérail. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

festin. Des gratifications et des récompenses seront décernées à ceux d'entre eux qui ont mérité la faveur royale pendant l'année qui vient de s'écouler.

En revenant de la citadelle, nous passons, avant de rentrer à la légation, par les rues de Dong-Ba. Des préparatifs sont faits dans tous les faubourgs pour la cérémonie du soir. Vers trois heures, le roi doit se promener en grande pompe et à visage découvert dans toutes les rues de la ville. Il y a bien longtemps que les gens de Hué n'ont pas vu pareil spectacle ; autrefois les rois d'Annam se montraient au peuple de la capitale une fois chaque année, à l'époque du Têt ; mais depuis la prise de la Cochinchine par les troupes françaises, le roi Tu-Duc, devenu triste et morose, était demeuré confiné au fond de ses palais, dont il ne sortait qu'en barque ou en palanquin fermé. La nouvelle cour n'a pas de raison pour bouder ainsi le peuple, et, dès la première année de son avènement, le roi Dong-Khanh veut reprendre les anciennes coutumes de ses aïeux.

A trois heures sonnant, un coup de canon parti de la citadelle annonce la sortie du souverain ; le cortège traverse la rivière sur le grand pont de bois qui relie les deux bords, à la pointe de l'île de Dong-Ba ; il s'avance entre deux lignes de troupes françaises, formé de plus de mille personnes : princes de la famille royale, grands

mandarins de la cour, ministres, fonctionnaires, gens de la maison du roi, musiciens, gardes tenant des piques, des sabres, des étendards, des parasols. Sa Majesté est portée par quatre vigoureux serviteurs dans une chaise dorée recouverte d'un dais de soie jaune et abritée par quatre grands parasols de même couleur. Les gens du peuple, massés de chaque côté de la chaussée, s'agenouillent, le front contre terre, sur le passage du roi; des salves de pétards annamites éclatent sous ses pas, l'air est imprégné des parfums que l'on brûle sur de petits autels ornés de vases et recouverts d'étoffes brodées qu'on a dressés partout sur le passage du cortège. Devant ces autels se tiennent les plus vieux des habitants de Hué, qui sont venus pour saluer le roi et aussi pour recevoir les gratifications que celui-ci leur accorde pour les récompenser, dit le livre des Rites, d'avoir vécu de longues années.

Le roi s'arrête devant le Thuong-Bach pour rendre sa visite au commandant des troupes françaises de l'Annam; il est reçu, à l'entrée de la cour, par le général entouré de toute sa maison militaire, ayant à ses côtés le résident de France. Une collation lui a été préparée, et il y prend part, s'asseyant, entre le général et le résident, à une table particulière placée sur une estrade un peu élevée, tandis que, dans une pièce voisine, les hauts mandarins et les princes, rangés autour de tables beaucoup plus basses, font honneur aux mets qui leur sont offerts.

Le lendemain nous sommes reçus, Roullet et moi, en audience privée, par Sa Majesté. Les eunuques de service nous introduisent dans un des bâtiments du sérail où nous trouvons le roi qui vient de descendre de cheval; sa petite monture est attachée dans la cour d'entrée; c'est une jolie bête, à robe noire, à l'œil plein de feu, couverte d'une superbe housse en soie jaune ornée de broderies et de pompons.

La salle où l'on nous fait entrer sert aux divertissements du roi; j'y admire une magnifique panoplie composée d'armes de toutes sortes : arcs, flèches, sarbacanes, carabines et pistolets de salon; dans un coin, une grande cible carrée est dressée sur une espèce de chariot à roulettes. Le roi, assis devant une petite table, est occupé à lire et à annoter des rapports que lui soumet son plus jeune frère, vêtu d'un costume en étoffe rouge zébrée de grands dessins bizarres. Dong-Khanh porte lui-même un vêtement de même couleur. Le jeune roi a une vie très occupée, qui ne serait peut-être pas du goût de tous nos souverains d'Europe : il se lève chaque matin à cinq heures et il passe une grande partie de la journée à parcourir et à annoter les rapports qui lui parviennent de toutes les administrations de la capitale et des gouvernements des provinces. Quand il est fatigué, il se fait seconder par les plus instruites de ses femmes, qui lui lisent les documents officiels, sauf les dépêches confidentielles.

Tous les jours impairs le souverain reçoit en audience privée les fonctionnaires des différentes administrations qui ont des requêtes à lui présenter ou une autorisation à solliciter; en outre, les mandarins de Hué du premier au troisième degré doivent, à tour de rôle, se tenir pendant vingt-quatre heures dans un des palais, à la disposition du roi, qui leur transmet à chaque instant ses ordres des appartements particuliers par l'intermédiaire des eunuques. Lorsqu'ils se présentent devant le roi, les fonctionnaires doivent se soumettre rigoureusement aux règles de l'étiquette de cour, c'est-à-dire se tenir à genoux à une distance de vingt pas du souverain, avoir la tête légèrement baissée et tenir en face de leur visage leur petit sceptre d'ivoire; ils attendent respectueusement que le roi leur adresse la parole, et s'ils ont à lui répondre, ils se relèvent, s'approchent de Sa Majesté, s'agenouillent de nouveau devant elle, et parlent à voix basse et avec respect.

Le roi nous fait asseoir près de lui, après nous avoir serré la main à la française; il me demande à voir les photographies que j'ai faites l'autre jour dans le palais. Roullet lui propose de le peindre à l'huile; il accepte avec le plus grand plaisir, mais il veut être représenté dans son costume de cour.

Ce n'est pas chose facile que de faire le portrait d'un roi d'Annam : à chaque instant le royal modèle se dérobe pour venir juger de l'œuvre de mon ami; et puis, cette robe jaune est impossible à reproduire : les couleurs les plus vives de la palette n'arrivent pas à la rendre; d'ailleurs Roullet a des distractions; on entend chuchoter derrière les paravents qui masquent l'entrée du sérail; des yeux curieux regardent à travers les fentes de cette mince cloison et des rires étouffés partent de tous les coins. Le roi, fatigué, lève la séance au bout de dix minutes. Roullet promet qu'il achèvera le tableau, de souvenir et d'après mes photographies, à la Légation, et qu'il l'enverra ensuite au palais.

En traversant la cour, après avoir pris congé du roi, nous trouvons les gens de service de Sa Majesté rangés devant le palais et l'attendant pour la promenade qu'elle fait chaque soir dans les jardins. Huit vieilles femmes, ayant sur la tête un casque en carton noir orné de rubans, ont passé par-dessus leur longue robe une espèce de chasuble jaune brodée de rouge; elles sont agenouillées sur des nattes, les mains appuyées sur les poignées d'une chaise à porteurs habillée d'étoffe jaune, que d'autres vieilles femmes vêtues de la même façon abritent sous de grands parasols. De chaque côté de ce groupe sont rangées des musiciennes portant des instruments bizarres; des gongs, des tam-tams, des guitares ventrues, des espèces de cithares, des flûtes et de petits violons recouverts de peau de serpent; des servantes du harem tiennent des insignes variés et des étendards; enfin, près de la porte par laquelle doit sortir le roi, deux femmes du sérail, un énorme turban autour de la tête, sont prêtes à offrir à Sa Majesté des rafraîchissements contenus dans des bouteilles de forme et de provenance européennes.

Le soir même, nous recevons une magnifique pièce d'étoffe et des boîtes incrustées de nacre que le roi nous adresse en souvenir de notre visite. L'envoyé royal qui



Le roi chez lui. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

nous apporte ces présents est chargé de nous annoncer que le roi nous accorde la très rare faveur de visiter les tombeaux des anciens roi d'Annam et qu'il enverra à l'avance, pour nous en faire ouvrir les portes, un assesseur du ministre des Rites, qui s'entendra avec les eunuques chargés de la garde des nécropoles.

Chaque tombeau représente, en effet, une véritable ville dont l'enceinte, entourée de hautes murailles gardées par des soldats, est interdite aux indigènes et surtout aux étrangers. Cette ville comprend une succession de palais disséminés dans des jardins fort beaux et habités, comme je l'ai déjà dit, par les femmes et les anciens serviteurs du roi défunt.

Nous partons un matin pour faire cette intéressante excursion. Les tombeaux des rois sont tous construits sur les bords de la rivière de Hué, à une certaine distance en amont de la citadelle; il faut près de deux journées de navigation en sampan pour aller jusqu'à celui du roi Gia-Long, qui est le plus éloigné; il y en a trois autres : celui de Tieu-Tri, celui de Minh-Mang et enfin celui de Tu-Duc, le plus grand et le plus beau de tous. Le roi Tu-Duc a fait construire ce dernier de son vivant; des milliers d'ouvriers y ont travaillé pendant les dernières années de son règne. Nous nous y rendons à cheval, en côtoyant la plaine des tombeaux dont j'ai parlé.

Avant d'arriver à la nécropole de Tu-Duc, nous gravissons une petite colline couverte d'une forêt de pins maritimes au sommet de laquelle se dresse un singulier monument. Il est formé de trois terrasses figurant trois grands carrés superposés et d'inégale largeur; chacune des terrasses est entourée d'une balustrade de pierre; on y monte par de larges escaliers. C'est là qu'au deuxième mois, le roi, suivi de toute sa cour, vient en grande pompe célébrer la fête du Nam-Giao ou sacrifice au ciel. Cette fête est la plus solennelle de toute l'année; ce jour-là, la rivière de Hué est barrée par un immense pont de bateaux sur lequel le souverain passe avec un magnifique cortège de gardes, de mandarins, de chevaux et d'éléphants. Tout autour des terrasses où doit avoir lieu la cérémonie, de grandes tentes ont été dressées; le roi, qui s'est préparé par le jeûne au sacrifice qu'il va offrir, y passe, avec les principaux mandarins de sa cour, la nuit qui précède la fête. Au milieu de la terrasse la plus élevée on a dressé au préalable un riche autel sous un vélum en étoffe jaune, et l'on a orné cette terrasse avec les meubles les plus somptueux du palais. A minuit, tout le monde se lève, et le roi, ayant fait immoler un buffle par les mandarins militaires, l'offre en sacrifice au ciel, qu'il salue en se prosternant cinq fois de suite. Pendant ces prosternations, un grand de la cour récite des prières, et les serviteurs brûlent sur un brasier de nombreuses pièces de soie de toutes les couleurs.

De la petite colline plantée de pins où s'élève l'emplacement des sacrifices, nous embrassons d'un coup d'œil l'ensemble des monuments qui forment le tombeau de Tu-Duc. Les toits aigus des palais couverts de tuiles vernies se montrent au milieu des grands arbres, entourés de toutes parts par une haute muraille percée aux quatre points cardinaux de portes monumentales. A l'entrée d'une de ces portes, un vieil eunuque, appartenant au personnel qui habite le tombeau, vient nous recevoir en compagnie du thi-lang du ministère des Rites qui nous attend là depuis la veille.

Nous nous engageons dans une grande allée sablée, bordée par de vieux arbres; nous passons devant des étangs couverts de nénuphars où sont construites sur pilotis de coquettes maisons de plaisance. A l'extrémité de l'allée, nous nous trouvons soudain au milieu d'un immense rond-point vers lequel convergent, comme les rayons d'une roue, toutes les avenues qui viennent des différentes portes de l'enceinte extérieure.

Au centre de ce rond-point sont superposées trois terrasses, auxquelles on monte par de larges escaliers dallés et qui sont encadrées par des balustrades de pierre. Au milieu de la terrasse supérieure s'élève un portique quadrilatère surmonté d'un belvédère et flanqué, à droite et à gauche, par deux hautes colonnes; il abrite une énorme pierre tombale en granit gris, sur les deux faces de laquelle de nombreux caractères chinois relatent les principaux titres et les événements les plus saillants du règne du roi défunt.

Les restes de Tu-Duc ne sont pas, comme on pourrait le croire, sous cette pierre tombale. Les souverains de l'Annam sont trop préoccupés par la crainte de voir leurs cendres profanées à la suite des révolutions pour permettre qu'on indique ainsi à tous l'endroit où ils reposent. A l'enterrement du roi, le cortège s'arrête généralement près de la muraille extérieure de la nécropole; quelques serviteurs éprouvés transportent alors le cercueil jusqu'à l'endroit, connu d'eux seuls, où il doit être enfoui.

Ces mesures de précaution ne sont prises, m'a-t-on dit, que depuis le règne de Gia-Long. A l'époque où ce souverain, obligé d'abandonner sa capitale au pouvoir des Tay-Son, se réfugia dans le royaume de Siam, ses ennemis firent ouvrir la tombe de son père Gia-Duc, en retirèrent les ossements et les jetèrent dans la rivière; ils pensaient ainsi débarrasser le sol annamite de la race des N'Guyen. Aidé par la France, Gia-Long parvint à reconquérir sa capitale, et son premier soin fut de promettre une récompense considérable à celui qui pourrait retrouver quelques-uns des ossements ayant appartenu à son père. Des pêcheurs se mirent à draguer, avec leurs filets, le lit de la rivière en face de l'ancienne tombe de Gia-Duc, et ils furent assez heureux pour retrouver un crâne; mais comment reconnaître s'il appartenait véritablement au chef des N'Guyen? Le roi Gia-Long eut une inspiration : il se piqua au doigt, laissa tomber quelques gouttes de sang à la surface du crâne; ce sang fut absorbé immédiatement par l'os, dit la chronique, et le roi en conclut que ces restes étaient bien certainement ceux de son père.

Depuis ces événements, l'emplacement véritable où

est déposé le corps d'un roi défunt est maintenu soigneusement caché.

Au voisinage du monument principal du tombeau de Tu-Duc, se trouvent plusieurs palais très vastes et magnifiquement décorés; les uns sont affectés au logement des eunuques et des anciennes femmes du souverain défunt; les autres sont réservés au roi et à la reine mère, qui s'y rendent très fréquemment et qui y passent souvent plusieurs jours. Dans l'un d'eux, l'assesseur du ministère des Rites me fait visiter un musée dans lequel sont enfermés toutes sortes d'objets ayant appartenu à Tu-Duc : son lit en bois sculpté, couvert d'une moustiquaire jaune, ses bijoux, dont quelques-uns me paraissent d'une grande valeur, son écritoire en jade et ses pinceaux, dont le manche est fait de cette pierre précieuse, ses livres favoris et un grand cahier curieusement relié, dont chaque feuillet est formé d'une lame d'or très mince. Les caractères qui sont gravés sur ces feuilles relatent les faits les plus glorieux des annales annamites.

Une des portes du tombeau de Tu-Duc donne sur la rivière, non loin d'un petit débarcadère où le roi accoste lorsqu'il vient en bateau visiter la nécropole. Nous trouvons là un sampan qui nous remonte par la rivière



Femmes attendant le roi. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

jusqu'aux tombeaux de Minh-Mang et de Tieu-Tri. Ces deux tombeaux sont beaucoup moins vastes que celui de Tu-Duc. Le mausolée de Tieu-Tri est précédé d'une allée bordée à droite et à gauche par une série de statues en pierre de grandeur naturelle, représentant des chevaux couchés et des mandarins en costume de cour; cette allée aboutit à un petit pont jeté sur un fossé plein d'eau, aux deux extrémités duquel se trouvent deux arcs de triomphe formés de quatre colonnes en bronze supportant des traverses ornées de plaques de porcelaine et absolument semblables à ceux qui se trouvent à l'entrée des palais du roi dans la citadelle de Hué. Le bâtiment principal, auquel on arrive par une succession de terrasses, a la forme d'un petit pavillon à deux étages, qui ne présente rien de bien remarquable. A l'étage supérieur se trouve une grande salle contenant différents meubles et objets ayant appartenu au roi Tieu-Tri. Quant au tombeau de Minh-Mang, il n'offre rien de très curieux aux visiteurs, si ce n'est de grands jardins bien tracés et soigneusement entretenus.

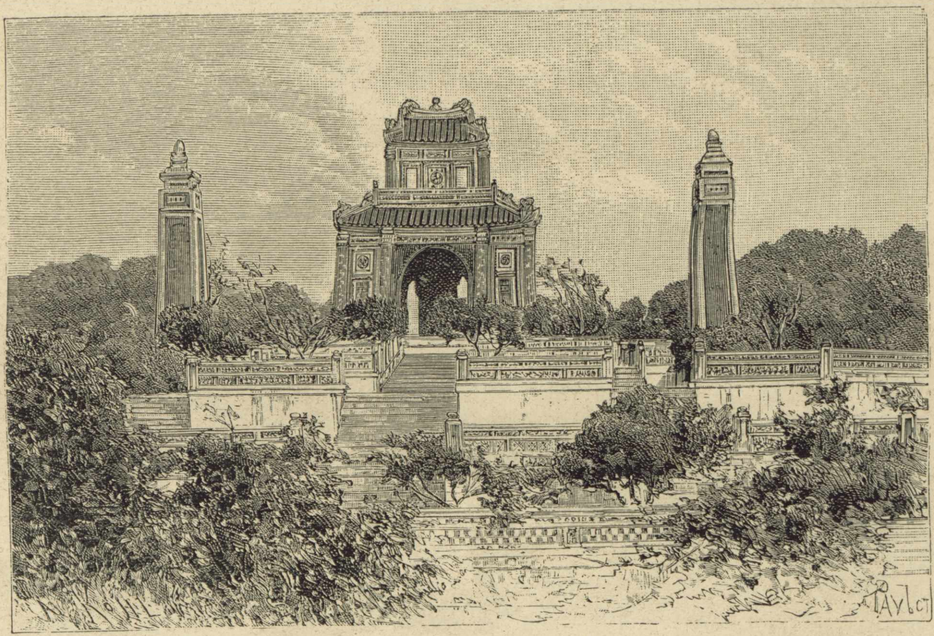
En revenant de notre promenade, nous nous arrêtons pour visiter sur le bord gauche de la rivière une curieuse pagode construite aux frais du roi, non loin de l'emplacement où se font les examens du mandarinat. Cette pagode, bâtie sur un petit monticule, est

surmontée d'une tour à sept étages qui porte le nom de Tour de Confucius. C'est le seul monument de ce genre qu'il m'ait été donné de voir dans tout l'empire d'Annam.

Au commencement de février, nous disons adieu à Hué. Nous faisons route avec le médecin de la Légation, qui rentre en France accompagné de nombreuses caisses, et nous ne pouvons songer, à cause de ces *impedimenta*, à reprendre le chemin accidenté du Col des Nuages, malgré une lettre pressante de notre ami Besson, qui nous rappelle la promesse faite lors de notre premier passage. Nous frétons une grande jonque avec laquelle nous comptons descendre la rivière de Hué et prendre, par les lagunes qui bordent la côte, la route du cap de Choumay. Nous attendrons à l'abri de ce cap le moment favorable pour traverser le bras de mer qui nous séparera de la baie de Tourane.

La première partie du programme s'accomplit sans encombre; mais, arrivés à la pointe de Phu-Yen, nos bateliers, jugeant la mer trop grosse, nous font passer trois mortels jours au milieu des sables, à attendre l'accalmie. Nous tuons le temps comme nous pouvons en nous promenant sur la grève, où nous ramassons de superbes coquillages, dont quelques-uns sont de variété rare.

Nous ne pouvons cependant pas demeurer éternellement entre ces dunes arides, et nous tenons conseil pour trouver un moyen de nous tirer de là. Il est entendu que nous ferons peur à nos indigènes. Nous prenons tous un air furieux et, tirant nos revolvers qui ne sont même pas chargés, nous les braquons sur eux, modérant une forte envie de rire. Les pauvres diables se mettent à



Tombeau de Tu-Duc. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

trembler de tous leurs membres et nous promettent de faire route avant une heure si nous permettons à l'un d'entre eux d'aller invoquer un génie puissant, dont on aperçoit la pagode sur un récif à l'extrême pointe du cap. La permission leur est accordée et nous appareillons à l'heure dite. Notre batelier a rapporté de la pagode une foule de petits papiers de couleur qu'il brûle en avant du sampan au moment où nous traversons la barre. Dans l'endroit le plus dangereux, il lâche sa rame et, au risque de nous faire chavirer, il saisit un malheureux coq noir qu'il gardait en réserve dans l'un des coins du bateau, lui tranche la tête d'un coup de couperet et le jette dans la mer. De cette façon, prétend-il, le génie, occupé à ramasser cette aubaine, ne songera pas à nous jouer de mauvais tours.

Nous arrivons à Tourane à la nuit tombante, juste à temps pour prendre le paquebot des Messageries maritimes, qui, deux jours après, nous dépose à Haï-Phong. Là nous apprenons la mort tragique du malheureux capitaine Besson dont la nouvelle est arrivée la nuit dernière. Notre pauvre ami a été assassiné au village de Nam-Ho, le soir même du jour où nous devions, au retour, dîner avec lui. Les bagages de mon collègue de la Légation nous l'ont fait échapper belle.

Ma lettre de rappel est arrivée. Je fais mes adieux au Tonkin, et le 15 février je prends passage à bord de l'*Hindoustan*, grand transport chargé de rapatrier plusieurs centaines de soldats et d'officiers malades. Après quarante-cinq jours passés entre le ciel et l'eau sans nous arrêter nulle part, nous jetons enfin l'ancre devant les côtes de France.

EDOUARD HOCQUARD.